

Government Publications



Digitized by the Internet Archive in 2023 with funding from University of Toronto





HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Thursday, May 18, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 30

Le jeudi 18 mai 1978

Président: M. Mark MacGuigan



Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Main Estimates 1978-79: Votes 20 and 25—Royal Canadian Mounted Police under SOLICITOR GENERAL.

CONCERNANT:

Budget principal 1978-1979: crédits 20 et 25—Gendarmerie royale du Canada sous la rubrique SOLLICITEUR GÉNÉRAL.

APPEARING:

The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

WITNESSES:

(See back cover)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78

COMPARAÎT:

L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

I LIBRAR

JUN 1 3 1978

Troisième session de la

trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Beaudoin Blaker Fraser Guay Halliday Harquail
Jarvis
Lachance
Leggatt
Loiselle (Chambly)

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{mc} Simma Holt

Messieurs

MacKay Marceau Nielsen

Robinson Whittaker Woolliams Young—19

(Quorum 10)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Wednesday, May 17, 1978:

Mr. MacKay replaced Mr. Patterson.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mercredi 17 mai 1978:

M. MacKay remplace M. Patterson.



Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 18, 1978 (38)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 11:09 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Fraser, Halliday, Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Leggatt, MacGuigan, MacKay, Marceau, Robinson and Young.

Appearing: The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

Witnesses: From the Royal Canadian Mounted Police: Mr. R. H. Simmonds, Commissioner; Supt. J. A. P. J. Brière, National Crime Intelligence Branch and Mr. T. S. Venner, Assistant Commissioner, Director, Criminal Investigations.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Wednesday, March 1, 1978, relating to the Main Estimates for the fiscal year ending March 31, 1979. (See Minutes of Proceedings, Tuesday, March 14, 1978, Issue No. 16).

By unanimous consent, the Chairman called Votes 20 and 25 under SOLICITOR GENERAL.

The Minister made a statement and, with the witnesses, answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that a document entitled—The Police vs Organized Crime—submitted by Mr. MacKay, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-26").

At 1:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 18 MAI 1978 (38)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 11 h 09, sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Fraser, Halliday, M^{me} Holt, MM. Jarvis, Leggatt, MacGuigan, MacKay, Marceau, Robinson et Young.

Comparaît: L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

Témoins: De la Gendarmerie royale du Canada: M. R. H. Simmonds, commissaire; Surintendant J. A. P. J. Brière, Direction nationale de renseignements sur la criminalité et M. T. S. Venner, sous-commissaire, directeur, Enquêtes criminelles.

Le Comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du mercredi 1^{er} mars 1978, portant sur le Budget principal pour l'année financière se terminant le 31 mars 1979. (Voir procèsverbal du mardi 14 mars 1978, fFascicule nº 16).

Du consentement unanime, le président met en délibération les crédits 20 et 25 sous la rubrique SOLLICITEUR GÉNÉRAL.

Le ministre fait une déclaration puis, avec les témoins, répond aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise qu'un document intitulé—La police et le crime organisé—présenté par M. MacKay, soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (Voir appendice «JLA-26»)

A 13 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Thursday, May 18, 1978

• 1111

[Text]

The Chairman: We are continuing with consideration of the Main Estimates this morning. We are pleased to have back with us the Solicitor General, the Honourable Jean-Jacques Blais, and the Commissioner of the RCMP, Commissioner Simmonds.

I will call on the Minister to make an opening statement and to introduce the other officials who are here.

Hon. J.-J. Blais (Solicitor General of Canada): Mr. Chairman, first I might indicate that I have no formal opening statement to make, in order to leave as much time as possible for the questions of members of the Committee.

I am pleased to be here this morning and I have with me Commissioner Simmonds. I will be asking Commissioner Simmonds to introduce the members of the force that he has brought with him.

I might indicate, Mr. Chairman, that I have been advised by Mr. Jarvis that he wanted to deal this morning basically with organized crime and the definition of organized crime as well as training facilities that are made available by the RCMP. Generally without limiting the nature of the questions that may be asked, those are the areas that Commissioner Simmonds and Assistant Commissioner Venner have equipped themselves to answer.

I might indicate that we are pleased to be here and provide any additional information that may be required. Commissioner Simmonds, you might proceed now to introduce your members of the force.

Commissioner R. H. Simmonds (Royal Canadian Mounted Police): Thank you, sir. I have with me Deputy Commissioner Beiersdorfer, who is the Deputy Commissioner for Administration; Assistant Commissioner Zwicker, who is the Director of Supply and Services within the force; Assistant Commissioner Venner, Director of Criminal Investigations; Superintendent Briere, who is the Director of the Criminal Intelligence Services, Canada; and Superintendent Wylie, who is support staff to Assistant Commissioner Venner.

The Chairman: All right. I guess we will begin with questions, and Mr. Jarvis will be first.

Mr. Jarvis: Mr. Chairman, I welcome the Solicitor General and the Commissioner and his officers.

I asked for this particular meeting, Commissioner, on the presumption that organized crime was a major threat to our society. I say that without attempting to substantiate it, but I am rather tired of hearing, mostly politicians rather than law-enforcement officers, saying either there is no such thing in our particular area or we have it under control, because that has not been substantiated. Therefore I think it is safer to work on my presumption than on the other political pronouncements that have been made from time to time.

Mr. Blais: For your purpose.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le jeudi 18 mai 1978

[Translation]

Le président: Ce matin, nous reprenons l'étude du budget principal. Nous sommes heureux d'avoir de nouveau avec nous le solliciteur général, l'honorable Jean-Jacques Blais, et le commissaire de la GRC, M. Simmonds.

Je vais demander au ministre de faire une déclaration préliminaire et de nous présenter les autres fonctionnaires qui sont avec lui.

L'hon. J.-J. Blais (solliciteur général du Canada): Monsieur le président, je dirai d'abord que je n'ai pas de déclaration officielle, afin d'accorder le plus de temps possible aux questions des membres du comité.

Je suis heureux d'être avec vous ce matin, je suis accompagné de M. Simmonds, commissaire. Je demanderai à M. Simmonds de présenter les membres de la GRC qui l'accompagnent.

Monsieur le président, M. Jarvis m'a informé que, ce matin, il voulait surtout parler de la pègre, de la définition de la pègre, ainsi que des installations de formation offertes par la GRC. De façon générale, sans limiter la nature des questions qui pourront être posées, ce sont les points sur lesquels M. Simmonds et le commissaire adjoint, M. Venner se sont préparés à répondre.

J'ajoute que nous sommes heureux d'être avec vous et de fournir tous les renseignements supplémentaires jugés utiles. Monsieur Simmonds, voulez-vous nous présenter vos collaborateurs.

M. H. R. Simmonds (Gendarmerie royale du Canada): Merci, monsieur. Je suis accompagné du sous-commissaire de l'administration, M. Beiersdorfer, de M. Zwicker, commissaire adjoint, directeur des Services et approvisionnements, de M. Venner, commissaire adjoint, chef des enquêtes criminelles, de M. Brière, surintendant, officier responsable de la Direction nationale de renseignements sur la criminalité, et de M. Wylie, surintendant du personnel de soutien à M. Venner, commissaire adjoint.

Le président: Très bien. Nous allons passer aux questions, et je donne la parole à M. Jarvis.

M. Jarvis: Monsieur le président, je souhaite la bienvenue au solliciteur général, au commissaire et à ses collaborateurs.

Monsieur le commissaire, c'est sur l'hypothèse que la pègre est une menace importante contre notre société que j'ai demandé cette rencontre. Je dis cela sans essayer de le prouver, mais je suis fatigué d'entendre dire, plus par des hommes politiques que par des officiers de police, qu'elle n'existe pas dans notre milieu, ou que nous la contrôlons; cela n'a pas été prouvé. Je pense qu'il est plus prudent de travailler à partir de mon hypothèse plutôt que des autres déclarations politiques faites de temps à autre.

M. Blais: Pour vos besoins.

Mr. Jarvis: For my purpose at least, and I do not think I am trying to be too partisan, because I just do not accept that. I particularly have to reject that if I go on the traditional definition of organized crime, of two or more people acting together to commit unlawful acts on a continuing basis. I do not think anybody can accept that definition of organized crime, quite frankly, sir.

I wonder, before I start asking some specific questions, whether you or any of your officers, Commissioner, or the Solicitor General, want to make any comment about the proposition that I have just advanced, and that is the basis for asking you people today.

• 1115

Mr. Blais: Commissioner.

Commr Simmonds: Certainly, I think, there is some cause to be concerned about the degree of criminal activity, much of which I would classify as quite well organized. You also commented on that definition, and you have some difficulty with the definition, I think. It is very broad, of course; extremely broad; and yet, when you try and limit it, it causes some problems.

If you take a look at the definition that you quoted, which is what, basically, we use, it opens up a vast area of criminal activity that can be classified as organized crime. Yet I think the sense in which you want to discuss this probably really relates to a somewhat narrow band of major criminal activity within that broad definition. So I think I can be more helpful if we do get more specific and you ask me some questions in particular areas that may be of concern to you; then I will do the best I can with them.

Mr. Jarvis: All right; because it is organized crime in the narrower sense with which I wish to concern the Committee today, whether that be the Mafia type or that of just a group of professional criminals that are operating in various fields, both traditional and fields that are somewhat new to us.

Can I ask, so that I can get straight in my own mind, what is NCIB or NCIS, and what is CISC? What are their respective roles? One is an intelligence gathering service or branch, as I understand it.

Commr Simmonds: CISC is Criminal Intelligence Service Canada; and really all that is is an organization that embraces the complete spectrum of the police community.

CISC is made up of police departments, provincial police forces, the RCMP; and you can become a member of CISC, if you wish, provided that you have a full-time criminal intelligence unit working within your police department. All it really is is a co-ordinating mechanism that gathers criminal information, if you want, from various police forces, puts it together, does some analytical work and so on. That is what CiSC basically is.

NCIB is internal to the force. That is our internal criminal intelligence operation within the force, if you like, and as such, contributes to the CISC.

Mr. Jarvis: NCIS is intelligence-gathering, or an operational unit within the force? And that is a hell of a word:

[Traduction]

M. Jarvis: Pour mes besoins. Et je ne crois pas être trop chauvin, parce que je ne l'accepte simplement pas. Si je prends la définition traditionnelle de la pègre, à savoir qu'il s'agit deux ou trois personnes réunies pour commettre des actes illégaux de façon continue, je dois particulièrement rejeter cela. Franchement, monsieur, je ne pense pas que personne puisse accepter cette définition.

Avant de passer aux questions précises, je me demande si l'un de vos agents, le solliciteur général, ou encore vous-même voudriez commenter l'hypothèse que je viens de soumettre, c'est la raison pour laquelle on vous a invités aujourd'hui.

M. Blais: Monsieur le commissaire.

M. Simmonds: Je crois très certainement qu'on doit s'inquiéter de ces activités criminelles, à mon avis très bien organisées. Vous avez fait des remarques sur cette définition qui est, je pense, très vaste; pourtant si on essaie de la limiter, on rencontre des difficultés.

Compte tenu de la définition que vous avez indiquée, il y a toute une gamme d'activités criminelles qui peut être classifiée comme relevant de la pègre. Pourtant, nous voulons je pense discuter de quelque chose de plus limité, c'est-à-dire de certaines activités criminelles importantes tombant sous cette vaste définition. Par conséquent, je pourrais mieux répondre si vous précisiez vos questions.

M. Jarvis: D'accord, j'aimerais d'ailleurs qu'on se limite aujourd'hui au comité à la pègre au sens restreint, qu'il s'agisse d'organisations du genre mafia, ou de criminels professionnels œuvrant dans différents domaines, traditionnels ou quelque peu nouveaux pour nous.

Pourriez-vous me préciser ce qu'est la Direction nationale de renseignements sur la criminalité ou service national de renseignements sur la criminalité, et le Centre de services d'enquête sur le crime? Quels sont respectivement leur rôle? Le premier organisme est un service de rassemblement de renseignements, si je comprends bien.

M. Simmonds: Le Criminal Intelligence Service of Canada est une organisation composée de toute une gamme de forces de police.

Le CSEC est composée de services de police, de forces de police provinciale, de la Gendarmerie royale; vous pouvez faire partie de cette organisation à condition de disposer au sein de votre service de police d'une section s'occupant à plein temps de rassembler des renseignements criminels.

La Direction nationale de renseignements sur la criminalité constitue notre service opérationnel interne s'occupant de criminalité; à ce titre elle collabore avec le CSEC.

M. Jarvis: Cette direction réunit donc les renseignements ou joue le rôle d'unité opérationnelle au sein de la Gendarmerie

"operational". We have had so much trouble with it for a year now.

Commr Simmonds: Yes, I have some difficulty with definition there; because certainly, in the process of gathering intelligence, many operations are required, so they do have some operational responsibility for gathering intelligence. But they are not the operative section, though, because once the intelligence puts together a criminal picture, it would, at that stage, in all probability be turned over to an enforcement section, whether it was a drug squad, a commercial crime squad or whatever. And the NCIB is in support of those operational sections.

Mr. Jarvis: Right.

Now, the previous Solicitor General, last September, was quite frank in expressing his disappointment at the failure of CISC, and indicated that it was in the process, I believe, of restructuring; that rivalries existed and all kinds of counter—I am speaking of Mr. Fox's speech, I think it was to the Canadian Police Association's annual convention on September 23, 1977.

He said the CISC has been a disappointment despite the strength that its approach promised, that there was no real common national purpose to control organized crime, or, if there was, that it was not sufficiently grounded in a full understanding of the magnitude of the problem; secondly, that CISC ran afoul of interservice rivalry and jealousy; and finally, that there was not a common perception of the problem posed by organized crime which was translated into a firmly supportive legislative base.

• 1120

He indicates that these problems were considered at two meetings in Ottawa in February, 1976 and April of 1977, and his promise to the association at that time was that, in the future, CISC will have a strong, permanently committed policy analysis and staff support co-ordinated through a national office; each province will have a provincial bureau to co-ordinate local operations; major police forces within each province will be revitalizing existing intelligence units; and so on. That was a pretty damning condemnation of CISC as perceived by the then Solicitor General somewhat less than a year ago, and I wonder what assurances, Commissioner, can be made at this point in terms of correcting that situation.

Commr Simmonds: I am a little vague here, but it seems to me that just prior to the former Solicitor General's making that speech, there had been a release in the Toronto press, I think.

Can you help me, Superintendent Briere? Do you recollect the incident?

The Chairman: Would you come up to the table, Superintendent, please?

Commr Simmonds: In any event, there had been some public statements that in effect he was addressing them. Furthermore, he was talking to policemen.

[Translation]

royale? Ce mot «opérationnelle» est pour nous depuis un an, source de difficultés.

M. Simmonds: Oui, j'ai du mal à le définir, car au cours du processus de rassemblement des renseignements, il y a beaucoup d'opérations qui interviennent, et par conséquent il y a beaucoup de responsabilités opérationnelles. Mais ce n'est pas la section qui agit, car une fois les renseignements rassemblés, les responsabilités incombent à la section chargée de faire respecter la loi, qui peut être une équipe s'occupant de la drogue ou du crime commercial, etc. Par conséquent, la Direction nationale de renseignements sur la criminalité ou le Service national de renseignements de la criminalité agit à titre de soutien pour ces sections opérationnelles.

M. Jarvis: D'accord.

Pourtant, le précédent solliciteur général avait en septembre dernier franchement avoué sa déception et indiqué que le CSEC avait échoué, et qu'il était en train de restructurer ce service. On parlait de rivalité sournoise, et je fais allusion au discours de M. Fox, je crois, prononcé le 23 septembre 1977 lors du congrès annuel de l'Association de la police canadienne.

Il a indiqué que le CSEC avait causé une déception malgré les espoirs qu'on mettait en lui. Il a indiqué qu'on manquait de motivation au niveau national pour contrôler la pègre que le service n'avait pas une notion suffisante de l'importance du problème et qu'il était sapé par des rivalités internes; et en fin de compte, on n'avait eu vision commune du problème posé par la pègre, ni mesures législatives pour la supporter.

Il déclarait que les problèmes avaient été étudiés à l'occasion de deux réunions tenues à Ottawa en février 1976 et avril 1977, il avait alors promis à l'association qu'à l'avenir le Centre de services d'enquête sur le crime aurait une politique précise et un personnel coordonné par un bureau national; chaque province aurait un bureau provincial pour coordonner les activités locales; les principales forces de police de chaque province renforceraient leurs unités de renseignements secrets, etc. C'était une condamnation très forte du Centre de services d'enquêtes sur le crime par le Solliciteur général d'alors, il y a un peu moins d'un an, et je me demande si le Commissaire peut aujourd'hui nous assurer qu'on a entrepris de corriger cette situation.

M. Simmonds: Je ne sais pas trop, mais il me semble que juste avant ce discours de l'ancien Solliciteur général, la presse de Toronto avait publié un communiqué.

Pourriez-vous m'aider, Monsieur Brière? Vous souvenez-vous de l'incident?

Le président: Veuillez avoir l'amabilité de vous approcher de la table, monsieur le surintendant.

M. Simmonds: De toute façon, certaines déclarations publiques avaient précédé cette déclaration du Solliciteur général. En plus il faisait allusion à des policiers.

Mr. Blais: In any event, you have not seen that statement to which Mr. Jarvis has drawn your attention. I have not seen that statement either, and perhaps, in fairness to the Commissioner, it might be advisable for us to address our attention to the statement that was made and the context within which that statement may have been made.

Commr Simmonds: I can tell you what is happening in CISC. In fact, we very recently finished the executive committee meeting of CISC in Ottawa to address any problems and difficulties that exist, and to deal with not only any issues that might arise in the constitution of CISC, but also to look very hard, on a broader base than just a local one, at areas of crime that are of genuine concern. It is my perception that some very positive things are going on within CISC. There are always problems, of course, when you have a number of separate departments working together, working to different regulations, different perceptions of a problem, accounting to different governments, if you like; but that is an on-going thing that you deal with in joint force operations between PD's on a regular basis.

There are no doubt some problems, but overall I think the co-ordination and the results are fairly good. The structure of the organdization is sound and is being reasonably effective.

Mr. Jarvis: Let me advance this proposition to you before I ask questions relating to the force specifically. It is my view that it is safer and more realistic to assume that until now, law enforcement agencies have not been able to cope with organized crime, in the narrow sense of the definition; cope with it to the extent that citizens would like to have it coped with. That is my proposition to you, Commissioner. I would far rather adopt that attitude, which, in my view, is a safer one and a more intelligent one to take, than to rely on the rather general reasurances that we have had from time to time mainly from politicians, in fairness.

I am not necessarily asking you to agree, but having said that, can you continue a policy that has served the force well historically, which is that any man can do any job, when you relate it to what I would consider the special requirements of an officer in NCIS; the very special requirements and very special training that a good officer within that group would require?

Commr Simmonds: I think there is more than one question in your proposition.

Mr. Jarvis: There are a lot of them.

Commr Simmonds: You say we are not always able to cope. I would agree with that statement, because if we were always able to cope to 100 per cent, there would not be any crime left. That, of course, is not possible, and that is not always because of inadequate investigation. There are many other reasons in society that make it easy for crime to flourish, and there are many other parts in the totality of the justice system that have some difficulty in being as effective as we would all like it to be. So it is not always attributed to inadequate investigation, although certainly there are some problems there.

[Traduction]

M. Blais: De toute façon, vous n'avez pas vu la déclaration dont parle M. Jarvis. Je ne l'ai pas vue non plus, et peut-être serait-il préférable que le commissaire en prenne connaissance et la replace dans son contexte avant de se prononcer.

M. Simmonds: Je puis toutefois vous dire ce qui se passe au Centre de services d'enquêtes sur le crime. En fait, la réunion du comité exécutif de ce centre vient de prendre fin à Ottawa et nous y avons étudié les problèmes et difficultés auxquels nous devons faire face sans nous limiter aux questions d'organisation, mais en examinant également très sérieusement les problèmes de criminalité dans une optique globale. J'estime que des choses très positives se passent actuellement au sein de ces services. Évidemment il y a toujours des problèmes quand on doit traiter avec plusieurs sections distinctes qui doivent travailler ensemble, en vertu de règlements différents, et qui perçoivent le problème différémment et rendent compte à des gouvernements différents eux aussi; mais c'est une chose que l'on retrouve toujours dans les activités conjointes de plusieurs services de police.

Il est évident qu'il y a des problèmes, mais dans l'ensemble je crois qu'on peut se féliciter de la coordination des services et des résultats obtenus. La structure de l'organisation est bonne et assez efficace.

M. Jarvis: Avant de vous interroger précisément sur les forces de police, je dois vous dire que j'estime qu'il est plus sûr et plus réaliste de supposer que jusqu'ici, les organes responsables de l'application de la loi n'ont pas réussi à faire face à la pègre, au sens étroit de la définition; du moins qu'elles n'ont pas su y répondre comme l'auraient souhaité les citoyens. Voilà ce que je voulais vous dire, monsieur le commissaire. Je préférerais que l'on adopte cette attitude plus sûre et plus intelligente plutôt que de se laisser leurrer par certaines affirmations rassurantes que nous font parfois, c'est vrai, des hommes politiques.

Je ne vous demande pas d'être nécessairement d'accord avec moi, mais ceci dit, pouvez-vous poursuivre une politique qui historiquement a bien servi les forces de police, à savoir que quiconque peut faire n'importe quoi, quand vous rattachez cela à ce que je considère être les qualités spéciales demandées à un agent des services nationaux d'enquêtes sur la pègre; ces qualités très spéciales, et cette formation également très spéciale qui doit être exigée pour faire partie de ce groupe?

M. Simmonds: Je crois que votre proposition contient plus d'une question.

M. Jarvis: Oui, en effet.

M. Simmonds: Vous affirmez que nous ne réussissons pas toujours à faire face à la pègre. Je suis d'accord, car si nous nous montrions toujours à la hauteur, à 100 p. 100, le crime n'existerait plus. Cela est évidemment impossible, mais ce n'est pas toujours parce que les enquêtes sont insuffisantes. Bien d'autres raisons dans la société font qu'il est facile à la criminalité de s'accroître, et il y a bien d'autres éléments dans le système judiciaire qui font que nous pouvons difficilement atteindre l'efficacité que nous désirerions. Alors les difficultés

• 1125

With respect to another part of your question, Mr. Jarvis, can one man do any job? We do not have that attitude, and we have some very highly trained people working in some of these areas. I do not limit it to NCIB. I take a look at our commercial crime squads. I take a look at some of the technique that is available within NCIB as well. I take a look at some of the people with the background of experience and training that is in our drug squads and so on. We do have a very high level of expertise in some of these units, with a good deal of special training for that job.

While in an organization like ours that is living and growing there are always new people coming in, and bringing with them their basic skills—and some of those basic skills are pretty high, with education and so on, increasingly so as time goes along—we do spend quite a bit of time and quite a bit of effort in giving them the additional training that is needed to meet these particular responsibilities. That is not to say we would not like to do more, but there is a limit to what can be done and there is a limit to how much time you can spend training and studying. There is a limit to how much budget you can spend in all these areas.

Mr. Jarvis: But I am informed, rightly or wrongly, that at one time, and the same may exist today, an officer that is taken into the section, the NCIS, may be there for years before he even gets to the two-week course that is provided here in Ottawa. Is it still just a two-week course? I understand that for a two-week course it is an outstanding course. It is amazing what they can accomplish in two weeks. But can a man go into NCIS and be there for years without having at least a two-week course, which I think is woefully inadequate unless you assure me to the contrary?

Commr Simmonds: I do not know how specific I can be. I would say though that our training is largely caught up and new people coming into criminal intelligence work are likely to get some specialized training quite early. But I must point out that some of these people come in with a very high degree of skill already. They may have come in from a commercial crime squad or anywhere else. They may have a degree. They may be university educated people. They may have had some specialized training in their other duties prior to going into NCIS.

I do not know without going back into the figures, but there may be some that do operate for some time without any of the specialized training. We have I think three different courses now for our intelligence people, dealing with analytical training, dealing with supervision, if you like, and so on. Again I

[Translation]

ne sont pas toujours attribuables à des enquêtes inadéquates, quoi qu'il y ait certainement certaines difficultés à ce niveau.

Quant à une autre partie de votre question, monsieur Jarvis, à savoir si un homme peut faire n'importe quel travail? Nous n'avons pas adopté cette attitude, et des personnes très hautement qualifiées travaillent pour nous dans certains de ces domaines. Je ne m'arrête pas uniquement à la DNRC, je pense également aux escouades criminelles qui s'occupent de questions commerciales. Je pense ici à certaines techniques utilisées dans la DNRC. Je pense aussi à certaines personnes de nos escouades des narcotiques, à leur expérience à leur formation, etc. Nous disposons d'un niveau très élevé de compétence dans certaines de ces unités, et d'une formation assez complète pour ces missions.

Même si dans une organisation comme la nôtre, vivant et croissant constamment, il y a toujours des nouvelles personnes qui arrivent, apportant avec elles leurs attitudes de base—et certaines de ces attitudes sont très élevées, compte tenu de l'éducation, etc., ceci s'accroissant au fur et à mesure—nous consacrons un temps et des efforts assez considérables afin de leur offrir la formation supplémentaire nécessaire pour satisfaire à ces responsabilités particulières. Cela ne signifie pas que nous n'aimerions pas en faire plus, mais il y a une limite à ce qui peut être fait et une limite au temps qu'on peut consacrer à la formation et à l'étude. Il y a une limite aux ressources budgétaires qu'on peut consacrer à tous ces domaines.

M. Jarvis: Mais, à tort ou à raison, on me dit qu'à un moment donné, si la même situation prévaut peut-être encore aujourd'hui, un agent qui entre à la DNRC pourrait être en poste pendant des années avant même de recevoir le cours de deux semaines offert ici, à Ottawa. S'agit-il encore d'un cours de deux semaines? Je crois que, pour ne durer que deux semaines, ce cours est exceptionnel. C'est incroyable ce qui peut être réalisé en deux semaines. Mais un agent peut-il entrer à la DNRC et travailler dans cette direction sans même recevoir au moins ce cours de deux semaines, ce qui, à mon avis, est déplorablement insatisfaisant, à moins que vous m'assuriez du contraire?

M. Simmonds: Je ne sais pas dans quelle mesure je puis être précis. J'affirmerai toutefois que nous avons fait un rattrapage considérable au niveau de la formation et que les nouveaux arrivants au service de renseignement sur la criminalité sont susceptibles de recevoir une formation spécialisée assez tôt. Mais je dois préciser que certaines personnes nous arrivent avec déjà de grandes aptitudes. Elles peuvent arriver d'une escouade criminelle commerciale ou de n'importe où ailleurs. Et elles peuvent avoir reçu une formation universitaire. Elles peuvent avoir reçu une quelconque formation spécialisée reliée à leurs autres tâches, avant d'arriver à la DNRC.

Je ne saurais préciser sans avoir recours aux chiffres, mais il est possible que certains de ces agents travaillent pendant un certain temps sans aucune formation spécialisée. Je crois que nous avons maintenant trois cours différents pour nos agents responsables des renseignements, traitant de la formation ana-

may turn to Superintendent Briere, but I would say that likely most of our people upon the first year in that unit are likely to have to attend at least one of those courses. Is that correct?

Supt Brière: This is correct, sir. The lack of training sometimes is for other police forces because they do not have a permanent unit. They have a part-time unit, so priority is given to the investigator on a permanent unit. Maybe this is where the figures come. These courses are not dispensed only for the RCMP. They are dispensed for all police force members of CISC.

Mr. Jarvis: I am told, Commissioner, at one time, and I want to know if this still exists, that an unhealthy rivalry exists or has existed, and to some degree was alluded to by Mr. Fox, between intelligence units and operational sections. There is nothing wrong with rivalry, but it was an unhealthy rivalry. Does that condition exist?

Commr Simmonds: I would certainly say that is not a general condition. At times there can be people problems, but we address those when they surface. By and large I would say the work of the intelligence units, whether they are CISC, whether they are drug intelligence units or whatever, are closely embraced by the operational sections as we gained experience in dealing in these areas.

Mr. Jarvis: How am I doing for time, Mr. Chairman?

The Chairman: Well, you are really finished.

Mr. Jarvis: May I have one last question?

The Chairman: I think that will be all right since there are not that many questioners so far this morning. I think that will be all right.

Mr. Jarvis: This is a touchy one, Commissioner. Organized crime operates in a number of different ways but one method is the corruption of police, political and judicial representatives. Your force has had the tradition of not being susceptible to corruption. This has been a tradition that I think you valued very highly. I do not know why the RCMP should be any less susceptible to corruption than any law enforcement agency.

• 1130

Recognizing that as a tool of organized crime, and recognizing, also, Commissioner, the system in which an inferior may be reluctant to take any action against a superior officer, because that is where this type of corruption is normally disclosed, how can you assure me that organized crime cannot use that very common tool to them with respect to the RCMP?

Commr Simmonds: I do not suppose I can give you that assurance, because clearly there are attempts to get next to our people, as there are in any other group.

[Traduction]

lytique, de la supervision, si vous voulez, etc. J'aurais encore recours à M. Brière, mais je soutiens qu'il est probable que la plupart de nos agents sont susceptibles de recevoir au moins l'un de ces cours pendant la première année dans ce service. N'est-ce pas?

M. Brière: C'est exact, monsieur. La formation manque parfois pour d'autres corps policiers, car ils ne disposent pas d'une unité permanente. Il s'agit d'unités à temps partiel, alors la priorité est accordée aux enquêteurs travaillant au sein d'une unité permanente. Peut-être est-ce de là que vous prenez ces chiffres. Ces cours ne sont pas offerts uniquement à la GRC. Ils sont offerts à tous les corps policiers, membres du CSEC.

M. Jarvis: Monsieur le commissaire, on me dit qu'à un moment donné,—et je veux savoir si la situation prévaut toujours,—une rivalité malsaine existait ou existe toujours, M. Fox y a fait une certaine allusion, entre les services de renseignements et les sections opérationnelles. La rivalité n'a rien de mauvais en soi, mais il s'agissait d'une rivalité malsaine. Est-ce bien là la situation?

M. Simmonds: J'affirme avec certitude qu'il ne s'agit pas d'une situation généralisée. A certains moments, il peut y avoir des conflits de personnalités, mais nous nous en occupons aussitôt qu'ils surgissent. Et dans l'ensemble, je pense que le travail des services de renseignements, qu'il s'agisse du CSEC, des services de renseignements sur les narcotiques ou d'autres, sont appuyés de près par les sections opérationnelles, au fur et à mesure que nous avons acquis de l'expérience dans ces domaines.

M. Jarvis: Combien de temps me reste-t-il monsieur le président?

Le président: Eh bien, vous avez terminé.

M. Jarvis: Me permettez-vous une dernière question?

Le président: Je pense que cela ira, puisqu'il y a peu d'orateurs jusqu'à maintenant ce matin. Je pense que cela ira.

M. Jarvis: C'est une question délicate, monsieur le commissaire. La pègre fonctionne de nombreuses façons différentes, mais l'une des méthodes consiste à corrompre des policiers, des hommes politiques et des représentants de la justice. Votre organisation a traditionnellement échappé à la corruption. Je pense que c'est là une tradition à laquelle vous attachez beaucoup de valeur. Je ne vois pas pourquoi la Gendarmerie royale serait moins portée à la corruption qu'une autre force policière.

Étant donné que le crime organisé trouve son compte dans la corruption policière et qu'un subordonné hésite à dénoncer son supérieur,—niveau auquel existe ce genre de corruption,—pouvez-vous m'assurer que le crime organisé ne tire pas profit de la corruption de certains agents de la Gendarmerie?

M. Simmonds: Je ne peux vous l'assurer, car nos agents ne sont pas à l'abri de la corruption.

I would say the track record is pretty good. I would also point out that traditionally we have had regulations and an act that permitted us to deal pretty quickly and pretty suddenly with problems when they do arise. There has been a lot of criticism over our ability to do that with the result that we are facing a whole new disciplinary system, if you like. The old one, despite the faults in it, had the advantage of being able to deal with problems very, very quickly.

I should say that had its effect on members' perception of life in the organization; we recruit good men; we bring them up in an atmosphere of training that is conductive to a spirit of service, if you want. They are, generally speaking, pretty committed people. There are some exceptions, obviously in a big organization. They also work in a pretty healthy atmosphere and there is a very high degree of closeness within the organization at most levels at most times. There are obviously problems from time to time with individuals.

However, it is not all that long ago when we did become aware of a case that worried us; we took some rather sudden action and we are still being criticized for it several years later.

Mr. Jarvis: But, Commissioner, you have not addressed vourself to the weakness I pointed out, the weakness that I perceive. In other police forces, whether they be municipal or provincial, a low-ranking officer can get to the commission and that is what happens. It has happened in my own local police force in Stratford; an officer, a constable, got to the commission. That vehicle is not open to an RCMP officer. You operate on such a strict code of discipline that I perceive that as a vulnerable area. If a constable wants to blow the whistle on a superior he has some very serious problems. I would suggest to you that I would never do it, unless I had an iron-clad case. If I were a constable out in a province, I would not go to you unless I was damn sure that I had everything cold on this superior officer of mine. Yet in Ontario or Quebec or in a municpal police force, that constable can get to the commission, clandestinely or otherwise.

Commr Simmonds: I do not accept your argument. Certainly young members of this force have a way of surfacing problems like that. I was a policeman for a long time, myself, working in the plain clothes area and so on; if you had somebody you mistrusted, you were not reluctant to go to the right level of authority.

Mr. Jarvis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Jarvis.

Monsieur Marceau, vous avez la parole.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, j'aurais une question sur le crime organisé. C'est une expression que l'on utilise très souvent dans le public du point de vue politique et certaines gens ont l'impression que c'est une couverture dont se sert la police pour poser certains actes qu'elle ne pourrait pas poser dans d'autres circonstances.

Avec l'expérience que vous avez, qui n'est quand même que de quelques mois, avez-vous été en mesure de constater l'ampleur du crime organisé et dans quel domaine le crime organisé était le plus efficace et le plus dangereux?

[Translation]

Jusqu'ici, nous avons assez bien réussi. La loi et le règlement nous ont toujours permis de régler ce genre de problème aussi rapidement que possible. Beaucoup prétendent que le nouveau code disciplinaire ne nous permettrait plus de le faire. Malgré ses défauts, l'ancien code nous permettait de résoudre des problèmes très, très rapidement.

Le nouveau code a modifié l'attitude des employés envers le service; nous embauchons des personnes compétentes; nous leur offrons une formation conforme aux objectifs du service. Nos employés sont, pour la plupart, très engagés. Il y a, bien sûr, des exceptions, comme dans n'importe quel organisme important. Mais le climat est sain et la collaboration étroite à presque tous les niveaux. Bien sûr, nous avons parfois de la difficulté avec certains individus.

Cependant, il n'y a pas très longtemps, un cas particulier a été porté à notre attention; bien des années ont passé et l'on nous reproche toujours d'avoir agi trop hâtivement.

M. Jarvis: Mais, monsieur le commissaire, vous n'avez pas parlé du défaut que j'ai cru percevoir. Dans les forces policières municipales et provinciales, un subordonné peut aller devant la commission, et c'est en fait ce qui se produit. Cela s'est produit à Stratford, où j'habite. Un agent est allé devant la commission. Les agents de la Gendarmerie n'ont pas ce recours. Je considère que la rigueur de votre code disciplinaire est une faiblesse. Un agent aurait beaucoup de difficulté à dénoncer son supérieur. Personnellement, je ne le ferais jamais, à moins d'être tout à fait sûr de mon coup. Si j'étais constable travaillant dans une province, je n'irais pas devant la commission, à moins d'être tout à fait certain d'avoir gain de cause. Mais en Ontario ou au Québec, ou dans une force policière municipale, un constable peut aller devant la commission, ouvertement ou en secret.

M. Simmonds: Je ne suis pas d'accord avec vous. Nos jeunes agents trouvent toujours moyen d'exposer ce genre de situation. J'ai été longtemps policier, travaillant en civil; si l'on avait lieu de soupçonner quelqu'un, on n'hésitait pas à le dénoncer aux autorités.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Jarvis.

Mr. Marceau, you have the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, I have a question on organized crime. This is an expression that the public is quite fond of using and some believe it is a coverup the police use to do things that they could not normally do.

Although you have only been Solicitor General for a few months, have you been able to gauge the extent of organized crime and determine in which areas it is most efficient and most dangerous?

• 1135

M. Blais: Vous avez une impression dont je voudrais vous détromper, monsieur Marceau. Même si l'on peut définir certaines activités comme étant du crime organisé, cela ne nous permet pas de prendre dans ces cas certaines mesures qui ne sont pas prévues au Code criminel canadien. Parce qu'en effet, toute investigation conduite par la GRC se conforme aux dispositions du Code criminel. Maintenant, en ce qui touche les différentes régions, il est assez difficile de vous donner des précisions très claires et très nettes au sujet des activités, sous un aspect ou sous un autre. Parce qu'en effet, les investigations couvrent un nombre élevé d'activités criminelles groupées sous le rubrique du crime organisé. Maintenant, peut-être que le commissaire pourra vous fournir des détails additionnels, mais il est très difficile de vous fournir des précisions à ce sujet.

Commr Simmonds: I would really like to be able to respond in a helpful way but the question in the area is so general that I have some difficulty with it.

Mr. Marceau: Is it a problem, organized crime? Is it really a problem?

Commr Simmonds: Yes, yes.

Mr. Marceau: Could you give some explanation as to the range of the problem?

Commr Simmonds: One of the areas of great concern to me in the organized crime area is in the whole area of drug traffic, international drug traffic. That is a big area of concern to me, but there are many other areas too, areas of fraud...

Mr. Marceau: Pornography?

Commr Simmonds: Pornography is of real concern. But what really needs some identification, apart from what the law may say, is society's attitude toward some of these things. I can think of major cases over the years, in the area of pornography, that were put before the courts where the results were so totally ineffective that you wondered why you spent the resources and the budget to develop these cases. I suppose the whole process must reflect where society is at any given moment. I think we need a fairly clear definition of public standards which would be reflected in the courts, by the investigators and so on.

Certainly these are all areas that are problems, and increasing problems are coming with them, growing out of pornography. Some of the other crimes, sociologists will now tell you, are perhaps occurring because of this very open approach to pornographic matter and so on, and it is probably having its effect. I cannot prove that but some people who write in these areas will tell you that. It is really a question of what society is prepared to accept in many of those areas that involve pornography, involve drugs and involve a number of offences that you might consider morals offences, if you like.

M. Marceau: Monsieur le ministre, est-ce que vous considérez que, dans le domaine de la pornographie ou dans le domaine du crime organisé, les droits des citoyens doivent être protégés autant que dans les autres cas où la police mène une [Traduction]

Mr. Blais: I would like to set you straight on one thing, Mr. Marceau. While we can classify certain activities as organized crime, we cannot overstep the provisions of the Criminal Code. Because, in fact, all investigations conducted by the RCMP are in accordance with the provisions of the Criminal Code. Now, in regard to the different regions, it is rather difficult to give you any very clear details in regard to the activities in one way or the other. Because the investigations cover a great number of criminal activity grouped under the heading "organized crimes". The Commissioner may be able to give you additional details but it is most difficult to give you any precise details in this matter.

- M. Simmonds: J'aimerais bien vous donner une réponse utile, mais la question est si vague que j'ai des difficultés à me situer.
- M. Marceau: La pègre présente-t-elle un véritable problème?
 - M. Simmonds: Oh oui.
- M. Marceau: Pouvez-vous nous expliquer quelque peu l'étendue du problème?
- M. Simmonds: Un des domaines qui me préoccupe beaucoup est le trafic des narcotiques, le trafic international. C'est une de mes principales préoccupations, il y a d'autres domaines aussi, tel que la fraude...
 - M. Marceau: La pornographie?
- M. Simmonds: La pornographie devient un problème inquiétant. Mais il faudrait préciser, en plus des dispositions de la loi, quelle est l'attitude de la société en général à l'égard de ces choses. Je me souviens de cas importants qui, au cours des années dans le domaine de la pornographie, ont passé devant les tribunaux, mais dont les résultats ont été si mauvais qu'on se demande pourquoi on a dépensé des fonds et des ressources nécessaires pour les traduire devant les tribunaux. Tout le processus doit refléter l'attitude de la société à tout moment donné. Il nous faut donc une définition assez claire des normes publiques que les enquêteurs et autres puissent refléter devant les tribunaux.

Tous ces domaines offrent des problèmes importants, et on a de plus en plus de difficultés dans le domaine de la pornographie. Les sociologues nous disent aujourd'hui que certains autres crimes peuvent résulter de cette attitude très ouverte envers la pornographie et qu'on en subit maintenant les répercussions. Je ne peux le prouver, mais certains auteurs dans ces domaines nous disent que c'est le cas. Il s'agit d'établir l'attitude de la société dans ces domaines de la pornographie, des narcotiques et d'autres délits qu'on appelle des délits moraux.

Mr. Marceau: Mr. Minister, do you feel that in the areas of pornography and organized crime the rights of citizens must be as well protected as in other cases where the police conduct investigations? In other words, often some people have the

enquête? En d'autres mots, souvent, certaines gens ont l'impression que, dans les domaines de très grande importance, comme par exemple le crime organisé, la police juge que l'intérêt public est à ce point important que l'intérêt des individus passe en second rang. Est-ce que vous pouvez me dire si vous considérez que, même dans le cas du crime organisé, la protection de l'individu est encore aussi importante, bien que peut-être plus difficile à assurer parce que le problème est plus grand? Dans le domaine de la GRC, est-ce que vous vous assurez que l'intérêt de l'individu est aussi bien protégé dans les cas où il s'agit du crime organisé que dans les autres situations de moindre importance?

• 1140

M. Blais: Monsieur Marceau, il me semble qu'il est de notre responsabilité, la vôtre et la mienne, de fait celle de tous les législateurs, de voir à ce que la loi qui gère l'administration de la justice, c'est-à-dire le Code criminel, les lois provinciales, les lois fédérales qui permettent de poursuivre dans des cas d'activités illégales protègent les droits des particuliers. Par exemple, lorsqu'on présente un amendement quelconque, y compris l'amendement sur la pornographie qui est maintenant devant la Chambre, il est de notre devoir de nous assurer que ces mesures-là protègent les droits des particuliers. Il est injuste, il me semble, de rejeter sur la GRC toutes les responsabilités quant à la protection des droits des particuliers. Et en ce qui concerne la GRC, je puis vous assurer qu'elle se conforme aux exigences du Code criminel et qu'elle respecte les droits des particuliers dans le cadre de ces poursuites qu'elle entreprend tel que l'exigent la loi et l'interprétation de cette loi par les tribunaux auxquelles la GRC se réfère de façon régulière dans ses poursuites judiciaires.

M. Marceau: Vous avez répondu à ma question de façon assez précise, mais je voudrais m'assurer que j'ai bien compris. Dans les directives que vous donnez à la Gendarmerie royale du Canada, vous ne faites pas de distinction entre le crime organisé et les opérations normales de la GRC et vous ne dites pas: «Dans les cas graves, vous pourrez agir avec plus de flexibilité que dans les autres cas.» C'est ce que j'ai cru comprendre mais je voudrais que vous m'assuriez que tel est le cas.

M. Blais: Comme vous le savez, il n'est pas de ma responsabilité d'émettre des directives au jour le jour en ce qui concerne les enquêtes criminelles.

M. Marceau: Non, non, en général.

M. Blais: En général, il va de soi que nous exigeons que la GRC se comporte selon les exigences du Code criminel, et cela, sans distinction, peu importe qui sont les gens qui sont poursuivis en justice.

M. Marceau: Est-ce que vous considérez que la police a actuellement les moyens nécessaires pour exercer ses activités de façon efficace, pour faire face au problèmes actuels ou si vous croyez que nous devrions avoir plus de pouvoirs ou des lois plus larges? Auriez-vous des suggestions pratiques à ce sujet? Je ne veux pas, comme vous l'avez dit, rejeter la responsabilité uniquement sur les policiers, loin de là. Je crois qu'en tant que parlementaires, nous avons une responsabilité.

[Translation]

impression that in the areas of greater importance, such as organized crime, the police will place public interest ahead of the interests of individuals. Would you consider that even in the case of organized crime the rights of the individual are just as important, although they may be more difficult to protect because the problem is so great? With respect to the RCMP, do you ensure that the interests of the individual are as well protected in those cases involving organized crimes as in other situations of lesser importance?

Mr. Blais: Mr. Marceau, it seems to me it is our responsibility, yours and mine, indeed that of all legislators, to see that the law governing the administration of justice, that is the Criminal Code, and the provincial and federal laws which provide for the prosecution of cases of illegal activities should protect the rights of individuals. For instance, when we table any amendment, including the amendment on pornography which is now before the House, it is our duty to ensure that those measures will protect the rights of individuals. I think it is unfair to put all the responsibilities regarding the protection of the rights of individuals on the back of the RCMP. And with respect to the RCMP, I can assure you that it is acting in accordance with the provisions of the Criminal Code, and that it does respect the rights of individuals within the investigations it undertakes, in accordance with the law and the interpretations of that law by the courts to which the RCMP refers regularly in its criminal investigations.

Mr. Marceau: You have answered my question quite clearly, but I may not have understood correctly. In regard to the instructions you give the RCMP you make no distinction between organized crimes and the normal operations of the RCMP and you do not say: "In very serious cases, you may act with more flexibility than in other cases". That is what I seem to have understood, but I want to make sure that is correct.

Mr. Blais: As you know, it is not my responsibility to give daily instructions in regard to criminal investigation.

Mr. Marceau: No, no. But in general.

Mr. Blais: In general, it is obvious that we demand the RCMP conduct itself according to the provisions of the Criminal Code, without distinction, to the persons which are being investigated.

Mr. Marceau: At this time, do you consider that the police have the wherewithal necessary to exercise its functions effectively, to face the existing problems, or do you believe that their powers or that the laws should be extended? Have you any practical suggestion in this regard? As you said, I would not want to throw the whole responsibility on the police, on the contrary. I believe that, as Parliamentarians, we also have some responsibility. I am ready to exercise this responsibility

Je suis prêt à l'exercer, mais j'aimerais savoir, avec l'expérience que vous avez dans ce domaine-là, quelles sont vos réactions et vos suggestions vis-à-vis des pouvoirs de la Gendarmerie royale du Canada actuellement.

M. Blais: Évidemment, les activités de la Gendarmerie royale du Canada sont révisées continuellement et comme vous le savez, le personnel et l'usage de ce personnel-là est aussi à l'étude de façon assez constante. Nous avons préparé, comme on vous l'a indiqué, les crédits de la GRC qui sont maintenant à l'étude et je puis vous assurer que ces crédits-là ont été préparés en bonne et due forme, en prenant en considération les exigences des responsabilités de la GRC. L'an prochain, nous reviendrons avec d'autres propositions, mais pour l'instant, celles que nous présentons sont celles que nous considérons comme étant adéquates.

Le président: Monsieur Marceau, votre temps est écoulé.

M. Marceau: Merci. Le président: Merci.

Mr. MacKay, followed by Mr. Leggatt, Mr. Young, Dr. Halliday and Mrs. Holt.

Mr. MacKay.

Mr. MacKay: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister and Mr. Commissioner, I have had the benefit, as has Mr. Jarvis, of some information supplied to us by former RCMP officers who are very concerned with the morale of the force and its efficiency. They make some very good points, some very flattering and some otherwise. With your permission, Mr. Chairman, through you to the Minister, I will read just a couple of excerpts from a brief that was given to me to make the point that the RCMP is responsible, first, to itself and, second, to the Solicitor General and, lastly, to the various provincial Attorneys General. This is the way they see it. The theory of the RCMP...

• 1145

Mr. Blais: Could I ask Mr. MacKay if he could indicate the general nature of . . .

Mr. MacKay: I will give it to you, if you like, Mr. Minister. I see no objection to doing that. It is by a former RCMP officer from the West and it is entitled "The Police Versus Organized Crime". It is a very constructive document.

Mr. Blais: I would be very pleased to receive it.

The Chairman: If you are going to give it to the Minister would you also give a copy to us so that it could be appended to today's proceedings, because it would be useful to all of us?

Mr. MacKay: Yes. He goes on to say that:

The theory that the RCMP are mere pawns in the hands of sinister politicians who direct illegal or unethical activity does not hold water. The RCMP is an autonomous power whose duties and responsibilities grow and grow. Although they will dance to the politicians tunes when expedient, for the most part, they are self-motivated. Fortunately, aside from a few glaring exceptions, their intentions are honourable and a sincere effort is usually

[Traduction]

but I would like to know, in view of your experience in this area, what are your reactions and recommendations regarding the powers of the RCMP at the present time?

Mr. Blais: Of course, the activities of the RCMP are continuously revised and, as you know, staff, and the use we make of it, is also constantly examined. As you indicated earlier, we have prepared the votes regarding the RCMP which we are presently considering, and I can assure you that those estimates have been duly prepared, taking into consideration the demands attended upon the responsibilities of the RCMP. Next year we will be making new proposals but for the moment we consider those submitted adequate.

The Chairman: Mr. Marceau, your time is up.

Mr. Marceau: Thank you. The Chairman: Thank you.

M. MacKay a maintenant la parole, suivi de MM. Leggatt, Young, Halliday et M^{me} Holt.

Monsieur MacKay.

M. MacKay: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, monsieur le commissaire, comme M. Jarvis, j'ai l'avantage d'avoir reçu certains renseignements d'anciens membres de la GRC qui s'inquiètent beaucoup du moral de cette force policière et de son efficacité. Ils soulèvent des questions intéressantes, certaines sont très flatteuses, et d'autres le sont moins. Avec votre permission, monsieur le président, je voudrais lire au ministre un ou deux extraits d'un mémoire qui m'a été soumis et selon lequel la GRC est tout d'abord responsable vis-à-vis d'elle-même, puis vis-à-vis du solliciteur général et en dernier ressort vis-à-vis des divers procureurs généraux des provinces. C'est là la théorie de la GRC.

M. Blais: Puis-je demander à M. MacKay de nous indiquer la nature générale de . . .

M. MacKay: Si vous voulez, monsieur le ministre. Je ne vois aucune objection à le faire. Il s'agit d'un ancien agent de la GRC dans l'Ouest, et le titre de ce mémoire est «La police et le crime organisé». C'est un document très constructif.

M. Blais: Je serais très heureux de le recevoir.

Le président: Si vous le donnez au ministre, auriez-vous également l'amabilité de nous le fournir de sorte qu'il puisse être mis en annexe aux délibérations d'aujourd'hui, car cela peut servir à tout le monde.

M. MacKay: Oui; je lis donc:

La théorie selon laquelle la GRC est entre les mains de politiciens sinistres qui dirigent des activités illégales ou immorales ne tient pas du tout. La GRC est une puissance autonome dont les fonctions et responsabilités ne cessent de croître. Si elle adopte parfois les idées des politiciens lorsqu'elles sont commodes, en général, la motivation est interne. Heureusement, à part quelques exceptions flagrantes, ses intentions sont honorables et elle s'efforce, en

made to do their duty. In some fields their efforts have been acceptable, even remarkable, in others, i.e. organized crime, they have failed dismismally.

This is one of the conclusions that this gentleman has come to.

Mr. Commissioner, through you and the Minister, do you have adequate resources, from a budgetary point of view?

Mr. Blais: Mr. MacKay, could you identify the date of that document?

Mr. MacKay: I can identify the date of the document. I do not have the original. This is a copy that I have.

Mr. Blais: How many copies were made?

Mr. MacKay: I do not think there are 58.

Some hon. Members: Oh, oh.

Mr. MacKay: And I know where they were distributed.

I received this several months ago, last summer.

Mr. Blais: Last summer?

Mr. MacKay: Yes.

Mr. Blais: 1977.

Mr. MacKay: It is a bit out of date. But the question is this. Are there adequate resources at this time, in your opinion, Mr. Commissioner, through you, Mr. Chairman, for the fight against organized crime, and further to that, how much larger do you envisage the size of the force growing, keeping in mind it is expected to do so much, everything from enforcing municipal liquor laws to patrolling the highways?

Commr Simmonds: Of course, the whole question of the role of the federal government and the force in law enforcement is very actively under study and that will be a decision at a political level for the future, perhaps not too far in the future.

Mr. Blais: I think the question that is asked of the Commissioner, Mr. MacKay, is a very difficult one for him to answer. There is a question now that we are presenting our estimates and we have identified the size of the force that we need, the amount of man-years that are required in terms of the next fiscal year, and we are proceeding on that basis.

You may well recognize of course that in any organization as dynamic as the RCMP there are bound to be demands that cannot be met from time to time because of certain limitations, either under some of the contractual obligations that are placed as a result of the force being a federal institution and having to contract with individual provinces for provincial and municipal services...

Mr. MacKay: Can I stop you there, Mr. Minister, and get a bit more specific. Is there any thought to implementing in the near future some of the points brought out in that report that I asked for in the House.

Mr. Blais: I am sorry; I missed that.

Mr. MacKay: Is there any thought in the near future of implementing any of the points apart from the one that the Minister of Justice indicated in the House the other day, certain changes in harbour policing duties? In other words, is

[Translation]

général très sincèrement, d'accomplir sa tâche. Dans certains domaines, ses efforts sont certainement satisfaisants, parfois même remarquables. Dans d'autres, pour ce qui est du crime organisé, par exemple, l'échec est terrible.

Voilà une des conclusions que tire ce monsieur.

Monsieur le commissaire, monsieur le ministre, vos ressources financières sont-elles suffisantes?

M. Blais: Monsieur MacKay, pourriez-vous donner la date de ce document?

M. MacKay: Oui. Je n'ai pas ici l'original. C'est une copie.

M. Blais: Combien y a-t-il eu de copies?

M. MacKay: Je ne pense pas qu'il y en ait eu 58.

Des voix: Oh!

M. MacKay: Et je sais où elles ont été diffusées.

J'ai reçu cela il y a plusieurs mois, l'été dernier.

M. Blais: L'été dernier?

M. MacKay: Oui.

M. Blais: 1977.

M. MacKay: C'est un peu démodé. Mais la question reste de savoir s'il y a, à l'heure actuelle, des ressources suffisantes pour combattre le crime organisé et si d'autre part vous envisagez d'augmenter beaucoup vos effectifs, sachant qu'on attend tellement d'eux, pratiquement tout, de l'application des arrêtés municipaux sur l'alcool aux patrouilles sur les routes.

M. Simmonds: Il est évident que toute la question du rôle du gouvernement fédéral et des forces de police dans l'application de la loi fait actuellement l'objet d'une étude très sérieuse et qu'une décision devrait être prise au niveau politique d'ici peu.

M. Blais: Monsieur MacKay, je pense que la question que vous posez au commissaire est très difficile. Nous présentons actuellement nos prévisions budgétaires et nous avons, en cette occasion, défini l'importance des effectifs nécessaires, le nombre d'années-hommes qu'il nous faudra pour la prochaine année financière.

Il est évident que, pour tout organisme aussi dynamique que la GRC, il arrive que certaines demandes ne peuvent être satisfaites, du fait de certaines limites, qu'il s'agisse d'obligations contractuelles liées au caractère fédéral des forces et du fait qu'elles ont des contrats avec certaines provinces pour fournir certains services provinciaux et municipaux.

M. MacKay: Puis-je vous arrêter ici, monsieur le ministre, et vous demander quelques précisions? Envisagerait-on d'appliquer dans un avenir rapproché certaines recommandations du rapport que j'ai demandé à la Chambre.

M. Blais: Je suis désolé, je n'ai pas compris votre question.

M. MacKay: Envisage-t-on d'appliquer dans un avenir rapproché certaines des recommandations, certaines modifications aux fonctions de police dans les ports? Autrement dit, en plus de ce qu'a annoncé l'autre jour à la Chambre le ministre de la

there any consideration of a change in the responsibilities of the OPP and the Quebec Police Force vis-à-vis the RCMP?

Mr. Blais: You have asked me that question in the House and I provided you with a reply, that there is no intention at all of changing the relationship of the federal force and the two provinces, the provincial forces that are not under contract.

Mr. MacKay: Is there any thought being given to disengage the RCMP from some of the more mundane and less technical areas of law enforcement so that they can expend their efforts on the more technical and serious organized crime activities?

• 1150

Mr. Blais: Again, as the Commissioner has indicated and as I indicated to you in the House as well, there is a study relating to our role as a federal enforcement force and we are not in a position to comment further. I am not in a position to comment further on that. I do not want to indicate to you, however, that there is an immediate contemplation of withdrawing the force from the responsibilities that they are exercising at this time.

Mr. MacKay: I want to ask you, through you, Mr. Chairman, at this point to come back to something specific, you have to, Commissioner, obviously rely on informants to quite an extent in your fight against organized crime. I am interested in the policies that you follow towards these people, some of whom have criminal records, some of whom have specialized expertise such as for example, Mr. Danielson, whom the force kept under protective surveillance for many years at great expense and so on. What is your policy? Do you attempt whenever possible to rehabilitate these people or to treat them thoroughly when you are finished with them or do you use the argot of the trade? Do you just burn them when they are no longer of any use to you?

Mr. Blais: Argot of the trade. I trust, which trade, yours or \dots I am \dots

Mr. MacKay: Mr. Minister, to you, Mr. Chairman, if you have read any amount of technical reports, you will come across the word "burn" without any pejorative connotation quite frequently. What I am really saying is—and again, Mr. Minister, we discussed this in the House—one of these people had a considerable amount of difficulty in getting his immigration status clarified and according to correspondence it would appear that there were representations made by your predecessor to the Minister of Immigration to settle this. That is the type of thing I am interested in in part.

If the RCMP for specific reasons requires someone of particular talents to combat organized crime, for example, and offers them a contract, which they have done in the past, offers them inducements, when the time comes to keep the promises is every effort made to do so until you get that kind of co-operation from your other Ministers?

[Traduction]

Justice, a-t-on l'intention de modifier les responsabilités de la police provinciale de l'Ontario et de la police provinciale du Québec, par rapport à la GRC?

M. Blais: Vous m'avez déjà posé cette question à la Chambre et je vous ai répondu que l'on n'avait absolument pas l'intention de modifier les relations entre les forces fédérales et les deux provinces, les forces provinciales qui n'ont pas signé de contrat avec la GRC.

M. MacKay: Envisage-t-on alors de libérer la GRC de certaines des responsabilités les plus superflues et les moins techniques touchant l'application de la loi, de sorte qu'elle puisse concentrer ses efforts sur les activités plus techniques et plus sérieuses concernant le crime organisé?

M. Blais: Je le répète, comme le commissaire l'a indiqué et comme je vous l'ai dit à la Chambre également, il y a actuellement une étude portant sur notre rôle à titre de corps policier fédéral, responsable de l'application de la loi, et nous ne sommes pas en mesure d'en dire plus. Je ne peux vous donner plus de détails à ce sujet. Toutefois, je ne veux pas vous laisser croire que nous envisageons de retirer immédiatement au corps policier les responsabilités qu'il exerce actuellement.

M. MacKay: Par l'intermédiaire du président, je voudrais vous demander maintenant de revenir sur un point précis; monsieur le commissaire, vous devez évidemment vous fier dans une bonne mesure à des informateurs dans votre lutte contre la pègre. Je m'intéresse aux politiques que vous respectez relativement à ces personnes, certaines ayant un dossier criminel, certaines disposant d'aptitudes spécialisées comme par exemple M. Danielson, à qui la Gendarmerie a offert une surveillance de protection pendant de nombreuses années à grands frais, etc. Quelle est votre politique? Autant que possible, essayez-vous de réhabiliter ces gens ou de les traiter correctement quand vous en avez fini, ou encore pour utiliser l'argot du métier, est-ce que vous les brûlez tout simplement quand ils ne vous sont plus utiles?

M. Blais: L'argot du métier. Je crois, quel métier, le vôtre ou . . . je suis . . .

M. MacKay: Monsieur le ministre, si vous avez lu un certain nombre de rapports techniques, vous aurez le mot «brûler» très souvent sans aucune connotation péjorative. Ce que j'essaye de dire... et une fois de plus, monsieur le ministre, nous en avons discuté à la Chambre, c'est que l'une de ces personnes éprouvait des difficultés assez considérables à obtenir une précision sur son statut d'immigrant, et si l'on se fie à certaines lettres, il semble que votre prédécesseur ait fait des représentations auprès du ministre de l'Immigration afin de régler cette affaire. C'est là en partie le genre de choses qui m'intéressent.

Si, pour une raison particulière, la GRC demande à une personne disposant d'aptitudes particulières de combattre la pègre, par exemple, en lui offrant un contrat, ou de l'argent, ce qui s'est fait dans le passé, quand arrive le temps de respecter ces promesses, est-ce que tous les efforts sont faits afin de les respecter, jusqu'à ce que vous obteniez ce genre de collaboration de la part des autres ministres?

Mr. Blais: I think you have answered your question in part. It stands to reason that there cannot be any contract, as you call it, that would contain terms that are not within the power of the force to honour. So, in effect, that is a clear-cut situation. Whether the force itself may make representations to other departments through me or in some other way relating to some people that may have rendered services to the force, surely, that is something that has been part of past experience. But I want to indicate to you that there is no strict directive that has been issued by the Solicitor General, myself, or any of my predecessors.

M. MacKay: Have you considered issuing any directives in this respect.

Mr. Blais: Just let me finish the statement, relating to contracts or terms of contracts that may be entered into between the force and potential informants. As you may recognize because of your familiarity with the process, when you are dealing with investigations of various kinds there is no clear-cut or identifiable recurring series of circumstances that lend themselves to hard and fast rules.

Commr Simmonds: Within the policy area that you addressed, within the organization, within our force, we have a lot of policy about the handling of informants because it is a very dangerous area in some ways and yet you cannot operate without them. An informant has a motive for wanting to work for you and it is not generally that he just wants to see society pure and clean; so you are not always dealing with the nicest guys. You have to develop this relationship very, very carefully and with the proper degree of understanding.

Within the force, you know, informants work for various things. Some of them work for cash; some of them work for what they think is an advantage; some of them work for anything. We have levels of authority in the force as to how much at what level you can grant and anything but that has got to go to another level and then it goes above the force. Clearly our policy does not permit us to enter into any agreement, arrangement or offer that we cannot perform and the delegation authority is quite specific. For example, one of the cases you alluded to in Toronto, here is a man who desperately wants to have sanctuary in Canada for good reasons, and, during the course of working with us over a period, there is a lot of conversation back and forth between him and his handler in the force at a very low level, and they talk about this. You know, gee whiz, may be I can get to stay here, and one thing and another. There is a lot of that sort of conversation that goes on.

• 1155

But, clearly, there is no promise. There is a lot of hope on the part of the informant and, obviously, the handler is likely to try to project the most favourable light he can to get the most out of this guy who is helping us make the case and developing the fight against organized crime, but clearly, no promise. [Translation]

M. Blais: Je crois que vous avez en partie répondu à votre propre question. Il va de soi que la force ne s'engage dans aucun contrat, comme vous dites, contenant des dispositions qu'elle ne serait pas en mesure de respecter. De fait, il s'agit là d'une situation très nette. Il est certain que dans notre expérience passée, la Gendarmerie elle-même a pu faire des représentations auprès d'autres ministères par voie d'intermédiaire ou d'une autre façon relativement à certaines personnes qui auraient pu rendre des services à la Gendarmerie. Mais je veux bien vous préciser qu'aucune directive stricte n'a été émise par le solliciteur général, que ce soit moi-même ou l'un de mes prédécesseurs.

M. MacKay: Avez-vous envisagé d'émettre des directives à ce sujet?

M. Blais: Laissez-moi terminer cette déclaration, relativement aux contrats ou aux dispositions des contrats qui auraient pu lier la Gendarmerie et des informateurs éventuels. Comme vous le savez car vous connaissez bien le processus, quand on mène des enquêtes de divers types, il n'y a pas de circonstances précises identifiables et répétées se prêtant à des règlements stricts et précis.

M. Simmonds: Pour ce qui est du domaine politique qui vous préoccupe, au sein de l'organisation, de la Gendarmerie, nous avons un grand nombre de politiques s'appliquant aux informateurs, car il s'agit d'un domaine très dangereux d'une certaine façon, et pourtant on ne peut fonctionner sans eux. Les informateurs ont des raisons pour vouloir travailler avec vous; généralement, ce n'est pas simplement qu'ils désirent voir la société purifiée et nettoyée; alors on ne fait pas toujours affaire avec les personnes les plus gentilles. Cette relation doit être formée avec beaucoup de soin et avec toute la compréhension voulue.

Au sein de la Gendarmerie, des informateurs travaillent pour différentes choses. Certains travaillent pour de l'argent; certains pour ce qu'ils croient être un avantage; d'autres, pour n'importe quoi. Au sein de la Gendarmerie, certaines filières d'autorité existent, déterminant ce qu'on peut accorder à quel niveau, et toute autre considération est envoyée à un niveau supérieur, puis hors du service. Notre politique établit clairement que nous ne pouvons conclure une entente, un arrangement quelconque, ou offrir quelque chose que nous ne puissions donner; la délégation d'autorité est très définite. Prenons, par exemple, l'affaire de Toronto; il s'agit d'un homme qui veut absolument se faire accorder le droit d'asile au Canada, et ceci pour de très bonnes raisons. Pendant un an, il négocie avec l'agent qui s'en occupe. Il espère se faire accorder le droit d'asile. Et les négociations se poursuivent.

Mais on ne fait aucune promesse. Le dénonciateur compte beaucoup là-dessus, et l'agent essaie d'en tirer le maximum pour mieux lutter contre la pègre; mais on ne fait aucune promesse.

Now, when it goes wrong, the informant is likely to say he was promised the moon, but nobody was in a position to make the promise and it is not made. But that is when things go public and the fight is on.

The Chairman: Your time is up, Mr. MacKay, but you may make a final comment if you want to.

Mr. MacKay: All right, simply this: I think the Commissioner would agree that it is an area of great potential cynicism and problems.

And I want to ask one final question. I mentioned this to the Solicitor General one time briefly. By now he may have had a chance to look into it.

Through you, Mr. Chairman, have you looked into the case of Claude Wagner—not Senator Wagner, but Claude Wagner—who approached several people including CTV a while ago and was the subject of an investigation concerning his feelings as an informer and that he had been badly treated and money had been taken from him. I am not in a position to say whether or not there was any substance to this, but have you had the benefit of this investigation, which I understand took place out West and covered activities of Mr. Wagner, not only in places like Oakville but Whitehorse and Fort McMurray and Edmonton.

Mr. Blais: Well, yes. I recall quite vividly our conversation on that, Mr. MacKay, and as a result of that conversation I asked the force to conduct a full investigation. I am now advised that that investigation has been completed and I will ask Assistant Commissioner Venner to give you any information he is able to offer.

Assistant Commissioner T. S. Venner (Director, Criminal Investigations, Department of Justice): The only allegations that Mr. Wagner raised which we found supportable at all had to do with minor breaches of good conduct by members of our force and were not in a serious vein. The major allegations that he made without exception were proved to be unfounded—and this was an extremely extensive investigation. It went on for well over a month and a half or two months, I believe, and I personally reviewed the results and was completely satisfied with them. There were some very minor steps taken in terms of counselling members and that is all.

Mr. MacKay: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. MacKay.

Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: Thank you, Mr. Chairman.

Perhaps I should direct this question to the Commissioner who is likely to be well informed on this particular subject. The evidence in front of the McDonald Inquiry, which is on-going, is that out of some 419 surreptitious entries, 402 of those took place in the Province of British Columbia. Now, we have received answers in the House of Commons that these did not deal with the question of national security, that these entries were on the criminal side. I hope I am correct in my recollection of the answers the Solicitor General gave in the House. Can the Commissioner tell us whether those entries are related to the problem of organized crime or is it in some other criminal area that these were found necessary?

[Traduction]

Si cela tourne mal, le dénonciateur dira qu'on lui a promis la lune, même si personne n'a été en mesure de lui promettre quoi que ce soit. Le public en entend parler, et la guerre se déclare.

Le président: Votre temps est écoulé, monsieur MacKay, mais vous pouvez terminer.

M. MacKay: D'accord. Le commissaire est sans doute d'accord avec moi pour dire qu'en ce domaine le cynisme est roi et les problèmes toujours menaçants.

J'ai une dernière question à poser. J'en si touché un mot au Solliciteur général. Il a peut-être eu le temps d'étudier la question.

Monsieur le président, vous avez examiné l'affaire de Claude Wagner—non le sénateur Wagner, mais Claude Wagner—qui a abordé plusieurs personnes, qui a abordé plusieurs organismes, y compris la CTV, et a fait l'objet d'une enquête relative à ses activités en tant que dénonciateur; il prétend avoir été volé et maltraité. Je ne suis pas en mesure de confirmer ses allégations, mais j'ai entendu dire que vous faisiez enquête sur les activités de M. Wagner dans l'Ouest, non seulement à Oakville, mais aussi à Whitehorse, Fort McMurray et Edmonton.

M. Blais: Oui. je me souviens três bien de notre conversation, monsieur MacKay, à la suite de laquelle j'ai demandé à la gendarmerie de faire enquête. Comme on me signale que l'enquête est terminée, je vais demander au commissaire adjoint, M. Venner de vous en fournir les détails.

M. T. S. Venner (Directeur, enquêtes criminelles, ministère de la Justice): Les seules accusations de M. Wagner qui aient pu avoir quelque fondement concernaient des infractions mineures commises par nos agents. Les allégations plus graves ont été sans exception démenties à la suite d'une enquête très approfondie. Cette dernière a duré plus de deux mois, et j'étais entièrement satisfait des conclusions. On a prévenu certains agents, rien de plus.

M. MacKay: Merci.

Le président: Merci, monsieur MacKay.

Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Merci, monsieur le président.

Ma question s'adresse au commissaire, qui doit être assez bien renseigné sur le sujet. D'après les témoignages entendus au cours de l'enquête McDonald, qui se poursuit toujours, 402 des 419 entrées subreptices ont eu lieu en Colombie-Britannique. On nous a assurés à la Chambre des communes qu'il s'agissait d'actes criminels qui n'avaient rien à voir avec la sécurité nationale. J'espère avoir bien cité les réponses données à la Chambre par le Solliciteur général. Le commissaire peut-il dire si les entrées en question relevaient de la lutte contre la pègre ou si d'autres activités criminelles les ont rendues nécessaires?

Commr Simmonds: I would say the majority are clearly in the area of what I would call organized crime. That includes the whole range of drug enforcement, and so on. There are exceptions to that—individual cases.

You will recall the kidnapping case of those two young girls who were found buried under the floor of a garage. Well, there was a surreptitious entry into that garage and that is how we found those young girls. We did not know that they would be buried alive under the floor to give us sufficient grounds to go looking for warrants. But we became very suspicious of the activities around that block, and the result was we started looking in garages.

Mr. Leggatt: This was the Port Moody case of the girl that was kidnapped?

Commr Simmonds: It was Burnaby, really, and I think they were East Indian girls, if I remember correctly.

• 1200

Mr. Leggatt: Okay, yes.

Commr Simmonds: There was a case where we surreptitiously entered the garage and in the process found these girls buried alive under the floor. So there are individual cases like that. But a very large percentage of those that I would define within the organized crime area concern drugs.

Mr. Leggatt: In terms of the question of surreptitious entry for drugs, if you used a Writ of Assistance that would not be a surreptitious entry. So you are obviously not counting any of the entries that you make under the authority of those warrants. Why is a surreptitious entry necessary in terms of drugs when you have this open warrant?

Commr Simmonds: One of the difficulties is that there is greater restriction on writs and some of the times you have to act very, very quickly on drug cases.

Mr. Leggatt: With a Writ of Assistance, as I understand it, you do not need judicial authority. You would have authority there

Commr Simmonds: There are a great many of our drug investigators, our people investigating narcotics, that do not have writs. In fact there has been a reduction in the number of writs available over a period of time, and it causes some difficulties.

I hesitate to get too specific because I do not have all the facts at my fingertips and I was not there, but I looked at one case, a particular case, and it was a surreptitious entry into a hotel room. This could be in general because I do not want to say it is completely specific, but what they really found was about eight pounds of heroin as a result. On this operation the information came to them quickly; things were moving fast; there was nobody present with a writ; they had to find out why these people were out of the room. They knew they were on to something pretty good here—you know, there was a great build-up to this—and they had to know if it was there in order to substantiate some other action that was going on in other parts of the city. They opened the door, went in, and there was the heroin.

[Translation]

M. Simmonds: C'est le besoin de lutter contre la pègre qui justifie la plupart des entrées subreptices. Et cela comprend le trafic de la drogue et d'autres activités criminelles. Il y a bien sûr, des exceptions.

Vous vous souviendrez sans doute de l'affaire de deux jeunes filles qu'on a trouvées enterrées dans un garage. C'est en s'introduisant subrepticement dans le garage qu'on a trouvé les deux jeunes filles. Comme nous ne savions pas qu'elles étaient enterrées vivantes il n'y avait pas lieu de demander un mandat. Mais il se passait des choses bizarres dans le voisinage et nous nous sommes introduits dans le garage.

- M. Leggatt: S'agit-il de l'enlèvement de la fille de Port Moody?
- M. Simmonds: Elles venaient plutôt de Burnaby, et je crois qu'elles étaient indiennes.

M. Leggatt: Bien, oui.

- M. Simmonds: Il y a eu ce cas où nous avons clandestinement pénétré dans le garage et trouvé ces filles ensevelies vivantes sous le plancher. Il y a donc des cas particuliers comme celui-là. Mais beaucoup de ces cas, que je définirais comme relevant de la pègre, concernent les drogues.
- M. Leggatt: Au sujet des entrées clandestines pour recherche de drogue, ce ne serait plus clandestin si vous utilisiez un bref de main forte. Vous ne tenez évidemment pas compte des entrées faites avec ces mandats. Pourquoi ces entrées clandestines sont-elles nécessaires pour ce qui est de la drogue, alors que vous avez ce bref à votre disposition?
- M. Simmonds: L'une des principales difficultés c'est que agir avec un bref comporté des restrictions, et quelquefois dans les cas de drogue, vous devez agir très rapidement.
- M. Leggatt: Si je comprends bien, avec un bref de main forte, vous n'auriez pas besoin de l'autorité judiciaire. Vous auriez cette autorité.
- M. Simmonds: Beaucoup de nos enquêteurs sur les drogues, sur les narcotiques, n'ont pas de bref. En fait, depuis quelque temps il y a eu une diminution du nombre des brefs disponibles, et cela crée quelques difficultés.

J'hésite à donner des réponses trop précises, parce que je ne connais pas tous les faits par cœur, et je n'y étais pas, mais j'ai étudié un cas en particulier, et c'était un cas d'entrée clandestine dans une chambre d'hôtel. Je parle d'une façon générale, je ne pourrais pas dire que c'est tout à fait précis, mais ils ont découvert environ huit livres d'héroïne. Dans ce cas-là, ils ont reçu ce renseignement rapidement; les choses se passent rapidement, aucune des personnes présentes n'avait de mandat; et ils devaient savoir pourquoi les gens s'étaient absentés de la chambre. Ils savaient qu'ils étaient sur une bonne piste... Vous savez, il y avait toute une série de faits qui menaient là... ils devaient savoir si c'était là afin de justifier d'autres mesures en cours dans d'autres parties de la ville. Ils ont ouvert la porte, ils sont entrés, et ils ont trouvé l'héroïne.

Mr. Leggatt: How many Writs of Assistance do you have in terms of the Province of British Columbia?

Commr Simmonds: I do not have those figures with me, Mr. Leggatt. I could certainly get them and advise you.

Mr. Leggatt: I would appreciate knowing how many you have.

During the period of time that the McDonald Commission was studying the 402 surreptitious entries, you were the Commanding Officer of the British Columbia region, were you not?

Commr Simmonds: For part of that period of time I was the Commanding Officer of the lower mainland area of British Columbia.

Mr. Leggatt: Approximately how many of those surreptitious entries took place during the time that you were the Commanding Officer of the region in B.C.?

Commr Simmonds: I cannot give you those figures. I can get them for you and certainly see that you have them. I cannot give them to you this morning.

Mr. Leggatt: I take it that your evidence is that those surreptitious entries were certainly with the consent of the Commanding Officer and of the force. There is no problem in terms of the operation itself not being countenanced by all members of the force and particularly those that are in a senior position.

Commr Simmonds: Well, I am very, very careful in answering that question because I do not want to avoid any responsibility that I may have as a result of any part of my career in the force.

Certainly for a good many of these that were taking place by individual investigators, a commanding officer would have no awareness of at all. I spoke about a case last fall before this very committee that I did have awareness of. This was a case where we went in and picked some guns prior to a robbery. I had awareness of that, and it was a surreptitious entry. I still support that as being proper police action and fairly legal. In fact I say this whole range of surreptitious entry is not illegal from my point of view.

To go a step farther, a procedure was becoming, in my view, dangerously prevalent and as a result—last September, I think it was—I issued an instruction across the force that it was to be totally discontinued while this whole subject was debated. So I am not without my concerns about it, or would I duck any responsibility that I may have along the road for some of these operations.

Mr. Leggatt: Commissioner, you are surely aware of approximately the number of surreptitious entries that were taking place in the Province of British Columbia while you were Commanding Officer. There must have been some reporting procedure, surely, by which that would come to your attention.

Commr Simmonds: No, not at that time.

Mr. Leggatt: There was not?

Commr Simmonds: No. I can get those figures. I think, if I remember rightly, we surveyed the period from 1970 to the

[Traduction]

- M. Leggatt: Combien de brefs de main forte avez-vous en Colombie-Britannique?
- M. Simmonds: Je n'ai pas les chiffres ici, monsieur Leggatt. Je peux certainement les obtenir et vous en faire part.
 - M. Leggatt: J'aimerais savoir combien vous en avez.

Lorsque la Commission McDonald a étudié les 402 entrées clandestines, vous étiez responsable de la région de la Colombie-Britannique, n'est-ce pas?

- M. Simmonds: Pendant une partie de cette période, j'étais responsable de la partie sud de la Colombie-Britannique.
- M. Leggatt: Combien d'entrées clandestines à peu près ont eu lieu pendant ce temps?
- M. Simmonds: Je n'ai pas ces chiffres. Je peux certainement les obtenir et veiller à ce qu'ils vous parviennent. Je ne peux pas vous les donner ce matin.
- M. Leggatt: Je pense que vous dites que ces entrées clandestines ont eu lieu avec le consentement de la Gendarmerie et de son chef. Il va sans dire que l'opération elle-même a été encouragée par tous les membres de la Gendarmerie et surtout par les officiers.
- M. Simmonds: Bien, je suis très prudent en répondant à cette question, parce que je ne veux pas rejeter toute responsabilité que j'ai pu avoir au cours de ma carrière dans la Gendarmerie.

Certainement dans beaucoup de cas, c'était l'œuvre d'enquêteurs particuliers, et le chef n'en savait rien. L'automne dernier, devant le comité, j'ai parlé d'un cas dont j'ai été au courant. C'est un cas où nous sommes entrés et nous avons saboté des armes avant un vol. J'étais au courant, et c'était une entrée clandestine. Je prétends toujours que c'est une mesure de police convenable et assez légale. En fait, à mon avis, je prétends que toutes ces entrées clandestines ne sont pas illégales.

Afin d'aller un peu plus loin, je dirai qu'à mon avis cette façon de procéder se répandait dangereusement; donc, en septembre dernier, j'ai dans une directive, signifié à toute la Gendarmerie d'abandonner totalement cette méthode pendant que le sujet était à l'étude. Donc, cela n'est pas sans me préoccuper, je ne renie pas non plus aucune des responsabilités que j'ai pu avoir dans certaines de ces opérations.

- M. Leggatt: Commissaire, vous savez sûrement le nombre approximatif d'entrées illégales qui ont eu lieu en Colombie-Britannique, alors que vous commandiez la région. Il devait sûrement y avoir une procédure de rapport, selon laquelle cela était soumis à votre attention.
 - M. Simmonds: Non, pas à ce moment-là.
 - M. Leggatt: Il n'y en avait pas?
- M. Simmonds: Non. Je peux obtenir ces chiffres. Si je me souviens bien, je pense que nous avons étudié la période allant

current time. I was in Vancouver from 1972 until 1976. I took charge of the subdivision there in 1973 and then became the commanding officer of the area in 1975, and was there for one year in that capacity. I had other jobs there in that time.

• 1205

Mr. Leggatt: I am still a little doubtful about the procedure. In the two cases that you have told me about, the heroin case and the case where the two East Indian girls were involved, I assume that a judgment presumably was made on the scene by an officer who felt that an emergency situation prevailed and therefore he would exercise his discretion. Is that the right way to characterize those two incidents?

Commr Simmonds: Yes, very generally so. But take the girls' case: there was considerable thought into that in advance. It was not a spur of the moment reaction.

Mr. Leggatt: Those particular incidents, surely, would come to the attention of yourself as commanding officer, in terms of the normal reporting procedure. Is there not some correlation of the individual surreptitious entries?

Commr Simmonds: No, not in that sense.

Firstly, a commanding officer of a division would read very few specific files, individually. He has got staff for that; he has CIB officers for that and so on. He has to know in a general way what is going on and he certainly must be aware of the policy issues, but when you are at that level, you are certainly not aware of all the cases that are going on all over your division. There is no way you could be. If you spent your time doing that, then you would not be doing what you should be doing.

But that does not, in an organization like ours, remove accountability. I am not trying to suggest that.

Mr. Leggatt: During that particular period, did you have a legal opinion from any of the law officers of the Crown, either at the federal or the provincial level, that that particular procedure was a legal procedure?

Commr Simmonds: I have had an understanding since I was a recruit in the Force that for a breaking-and-entry to be illegal it must be accompanied by an intent to commit an offence or the commission of an offence.

Mr. Leggatt: What about possession of house-breaking

Commr Simmonds: Again, you go back to the question of intent. You know, a crowbar can be a house-breaking instrument; but if you are using it to dig post holes you are not committing an offence. So it is the question of intent.

Mr. Leggatt: In these particular incidents, I presume there was some device used in order to break in. In other words, are the officers equipped generally, or are they given training in housebreaking procedure, for these kinds of emergencies?

Commr Simmonds: Well, I am not going to discuss in any depth techniques or equipment for training.

Mr. Leggatt: Could I ask you, in terms of the organized crime question, about the allocation of personnel. I am going

[Translation]

de 1970 jusqu'à aujourd'hui. J'ai été à Vancouver de 1972 jusqu'à 1976. J'ai pris la subdivision en main en 1973 et je suis devenu commandant de la région en 1975, j'ai occupé ce poste pendant un an. J'ai occupé d'autres postes pendant ce temps.

- M. Leggatt: J'ai encore des doutes au sujet de la procédure. Dans les deux cas dont vous m'avez parlé, le cas de l'héroïne et le cas impliquant les deux Antillaises, je présume qu'un des agents présents a porté un jugement, il croyait que c'était une situation d'urgence et qu'il devait donc exercer son pouvoir discrétionnaire. Est-ce la bonne manière de définir ces deux incidents?
- M. Simmonds: Oui, de façon générale. Mais prenons le cas des filles: on y avait beaucoup réfléchi à l'avance. Ce n'a pas été une réaction du moment.
- M. Leggatt: Sûrement ces incidents particuliers devaient, selon les procédures normales de rapport, être soumis à votre attention en tant que commandant. N'y a-t-il pas quelque part une mention quelconque des différentes entrées clandestines?
 - M. Simmonds: Non, pas dans ce sens.

D'abord, un commandant de division lit très peu de dossiers particuliers. Il a un personnel qui s'en occupe; il a, entre autres, les agents de la direction des enquêtes criminelles. De façon générale, il doit savoir ce qui se passe. Il doit certainement être au courant des questions de politique, mais à ce niveau-là, vous n'êtes certainement pas au courant de tous les cas actifs dans votre division. C'est impossible. Si vous passez votre temps à faire cela, alors vous ne faites pas le travail que vous devriez faire.

Mais, dans une organisation comme la nôtre, cela ne lui enlève pas la responsabilité. Ce n'est pas ce que je veux dire.

- M. Leggatt: Au cours de cette période particulière, avezvous reçu des opinions juridiques des procureurs de la Couronne, soit au niveau fédéral ou provincial, disant que cette procédure était légale?
- M. Simmonds: J'ai toujours compris depuis mon entrée dans la Gendarmerie que pour qu'une entrée par infraction soit illégale, il fallait que nous la fassions pour commettre un délit ou en commettant un délit.
- M. Leggatt: Et que dites-vous de la possession d'outils de cambrioleurs?
- M. Simmonds: Encore une fois, vous revenez à la question d'intention. Vous savez qu'un arrache-clous peut être un outil de cambriolage; mais si vous vous en servez pour creuser un trou, vous ne commentez pas de délit. C'est donc une question d'intention.
- M. Leggatt: Dans ces cas particuliers, je présume que l'on a utilisé un instrument quelconque pour entrer. Autrement dit, les agents sont généralement équipés. Où leur apprend-t-on les méthodes de cambriolage en cas d'urgence?
- M. Simmonds: Eh bien, je ne discuterai pas en détail des techniques ou du matériel de formation.
- M. Leggatt: Pourrais-je vous poser une question sur l'allocation de personnel relativement à la pègre? Je vais vous donner

to give you some figures that I have been given which may or may not be accurate but I would like you to comment on them—or you may not want to, I do not know.

My understanding is that we have some 600 men in the RCMP whose responsibility is the question of political subversion in the general domestic security area. I am also told that we have allocated some 6 people, in terms of the Ottawa Division, to the question of organized crime. Am I wrong in quoting those figures?

Mr. Blais: Well, in terms of the security service itself, Mr. Leggatt, you can well understand that we have not commented on strength of that force for obvious reasons. However, with reference to the criminal investigation aspect, I am sure that some figures could be obtained for you.

Mr. Leggatt: I can appreciate that this may be a sensitive area and I am not trying to pin you down. If there is a problem in terms of national security about testifying as to allocation within the Force, I have appreciated that; but it seems to me that the figures that I have been given would appear to be an over-balance in terms of worrying about political subversion, in terms of the Force's activity, and not enough activity on the organized crime side.

To be fair, my understanding is that the 6 are in the Ottawa area. That does not count, of course, the forces that you make available, for example, in CLEU, which seems to be operating quite successfully in British Columbia. I wanted you to comment in terms of the allocation of the Force. Should we be allocating more RCMP people in terms of fighting organized crime?

• 1210

Mr. Blais: But, you see, Mr. Leggatt, we are not commenting relating to the numbers in terms of security service. In my view, we cannot comment relating to a comparative study as between the numbers within the security service and the numbers within the Criminal Investigation Branch. We can give you numbers in terms of the Criminal Investigation Branch, as numbers and not as comparisons to anything else nor make any comments relating to comparisons because to do that would indeed put a value judgment relating to the size of the security service.

Commr Simmonds: I think I could make a general comment that would be helpful, though. First, you must understand what the role is of these NCIS people. Basically, every policeman walking the street or working in an invetigative squad is developing information or intelligence every day. And that is really where all the police knowledge is. It is among that great population of policemen doing daily investigations.

A big part of their responsibility is to have a system and use a system that gets information from all those people into a stream where something can be done with it. All those little bits of intelligence, if you like, get into this stream. These

[Traduction]

certains chiffres que j'ai reçus, ils ne sont peut-être pas exacts, mais j'aimerais que vous les commentiez; mais vous choisirez peut-être de ne pas le faire, je ne sais pas.

Selon mes renseignements, la GRC a 600 hommes dont la responsabilité est la subversion politique dans le domaine général de la sécurité du territoire. On me dit également que la division d'Ottawa a 6 agents chargés de la pègre. Ces chiffres sont-ils exacts?

M. Blais: Eh bien, pour ce qui est de la sécurité elle-même, monsieur Leggatt, vous pouvez très bien comprendre que nous ne fassions aucun commentaire sur les effectifs de cette force pour des raisons évidentes. Toutefois, pour ce qui est des enquêtes criminelles, je suis sûr que l'on peut vous obtenir des chiffres.

M. Leggatt: Je comprends que c'est peut-être un domaine délicat et je n'essaie pas de vous embarrasser. Si c'est un problème de sécurité nationale que de divulguer la répartition des effectifs, je puis comprendre; mais d'après les chiffres que l'on m'a fournis, il me semble que, dans les activités de la GRC, l'on attache trop d'importance et de préoccupations à la subversion politique, et pas suffisamment au crime organisé.

Pour être juste, je crois savoir que les six hommes en question sont dans la région d'Ottawa, cela ne tient pas compte, bien sûr, des agents que vous mettez à la disposition du CLEU, par exemple, qui semble fonctionner assez efficacement en Colombie-Britannique. Je veux que vous commentiez la répartition des effectifs. Devrions-nous affecter plus d'agents pour combattre la pègre?

M. Blais: Monsieur Leggatt, vous ne faites pas allusion au service de sécurité. A mon avis, on ne peut pas comparer le service de sécurité et la Direction des enquêtes criminelles. Je puis vous citer des chiffres pour ce qui est de la Direction des enquêtes criminelles, mais je ne puis pas le comparer car pour ce faire il faudrait porter un jugement de valeur sur la taille du service de sécurité.

M. Simmonds: Je pense qu'il est utile de faire une remarque générale. Tout d'abord, i faut bien comprendre le rôle des gens de la Direction nationale de renseignements sur la criminalité. Il faut se dire que tout policier qui surveille les rues ou qui travaille au sein d'une escouade d'enquête, participe à l'accumulation des renseignements, et ce tous les jours. Cela constitue l'ensemble des renseignements que la police possède. Ce sont les enquêtes quotidiennes qui permettent de les rassembler.

C'est une énorme responsabilité que de mettre au point un système qui réunisse tous ces renseignements afin de les rendre utiles. Il faut que tout renseignement trouve sa place dans un ensemble. Les responsables de cette direction doivent étudier

people have some responsibility for looking at it and analysing it and trying to put together bigger pictures.

They are really not your investigators, although they sometimes do straight intelligence investigations on a specific assignment, if you like, but primarily it is running a system that massages all this information and intelligence from your whole police population into a more usable form to make bigger pictures with which you turn back to operational squads to do something with. That is the idea of what NCIS is all about.

The Chairman: You are well over your time now, Mr. Leggatt. You can make a final comment, if you wish.

Mr. Leggatt: Would that not also prevail in terms of activities toward political subversion? Would not the same be true that all you would need would be a core staff whose purpose is to basically analyse the information that is coming in from the operational forces?

Commr Simmonds: Well, I do not want to get into discussing that side of it at all other than to just point out that the difference is that any resources—and I am not going to go into numbers used on the other side—include all the other work that goes with it, surveillance and everything else, which, on the criminal side, is being done by your daily working policemen.

Mr. Leggatt: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Leggatt.

Mr. Young.

Mr. Young: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to follow up on some of the questions that Gilles Marceau was asking.

Commissioner, when you are dealing in the area of organized crime, do you rate from time to time, in a policy sense, the seriousness of particular types of crime or offences? What I am asking is, do you regard from time to time drugs as being more important than prostitution or loan-sharking or gambling or pornography? If so, is it possible to give some indication of how you would regard a rating of the crimes that you are more interested in in pursuing at this moment?

Commr Simmonds: That varies from area to area in the country. You could not really say on a national scale: here it is. You can make some comment, but if you were to go to Vancouver and ask what the priority is and go to Montreal, you would probably get two very different answers. So it does vary from one part of the country to another. So I do not have a scale of the type that you suggest. I do not know, perhaps Mr. Venner might like to comment a little more on that question, though.

A/Commr Venner: Well, only to say this, that the crimes that have to do with the health or the deterioration of the health of society, and I am thinking particularly of drugs, have got to become very, very high on our list. If I had to make a list, I think drug trafficking and drug importation would certainly be at the top. Perhaps right behind that might be the kinds of commercial crime that see the ordinary citizen fleeced of so much money, in some cases when he does not even realize

[Translation]

et analyser les renseignements afin de dégager un tableau d'ensemble.

Il ne s'agit donc pas de nos propres enquêteurs même si parfois ils sont appelés à faire eux-mêmes des enquêtes lors de missions spéciales, si vous voulez. Leur responsabilité est d'administrer un système où tous ces renseignements recueillis auprès des policiers puissent être mis sous une forme utile pour permettre à une escouade d'en tirer quelque chose. Voilà à quoi sert la Direction nationale de renseignements sur la criminalité.

Le président: Monsieur Leggatt, votre temps est écoulé depuis longtemps. Vous pouvez cependant faire une dernière remarque.

M. Leggatt: Mais cela couvre-t-il les activités de subversion politique? Cela ne s'applique-t-il pas dans ce cas-là? N'aurait-on pas besoin d'une unité dont la fonction serait d'analyser les renseignements recueillis auprès d'escouades opérationnelles?

M. Simmonds: Je ne veux pas entrer dans une discussion détaillée mais simplement dire que l'effectif—et je ne vous citerai pas de chiffre ici—comprend tous ceux qui participent à la surveillance et à d'autres tâches du côté criminel y compris les policiers dans leur travail quotidien.

M. Leggatt: Merci.

Le président: Merci monsieur Leggatt.

Monsieur Young.

M. Young: Merci monsieur le président.

J'aimerais continuer dans la même veine que M. Marceau.

Commissaire, lorsqu'il s'agit du crime organisé, faites-vous, de temps à autre, une évaluation de la gravité des crimes ou des délits? J'aimerais savoir si de temps à autre les stupéfiants prennent le pas sur la prostitution ou les prêts usuraires ou les paris ou la pornographie? Le cas échéant, est-il possible de nous dire quels sont les crimes qui vous préoccupent le plus pour l'instant?

M. Simmonds: Cela varie d'une région à l'autre au pays. On ne pourrait certainement pas donner une réponse valable à l'échelle nationale. La réponse serait différente suivant que l'on considère Vancouver ou Montréal. Tout dépend donc de la région. Nous n'avons donc pas d'évaluation ou d'échelle du type auquel vous songez. M. Venner a peut-être quelque chose à ajouter là-dessus.

M. Venner: Le crime qui porte atteinte à la santé de la société et je songe notamment aux stupéfiants, est placé très haut dans l'échelle prioritaire. Le trafic des stupéfiants vient donc en tête de liste. Ensuite, il y a les crimes commerciaux qui démunissent les simples citoyens de grosses sommes d'argent surtout quand il s'agit de gens très vulnérables qui ne savent pas ce qui leur arrive. Mais les crimes reliés à la santé de la société sont prioritaires.

what has happened or understand what happened. But the ones to do with the health of society, I would put very close to the top.

Mr. Young: If I gauge you correctly, what you are saying, then, is that there is no standard national picture of crime in this country from one coast to the other and it is a matter of regional priorities, but if there were one that you were zeroing in on with a strong priority, it would be drugs. Would it be fair to say in the case of drugs that that is a serious issue from one side to the other, when you are talking of the moral fabric of the country?

• 1215

Commr Simmonds: Drugs have to have a very high priority because not only the drugs themselves but all the crime that flows from it is of very great concern to the police generally and to society generally it should be, I think it is.

Mr. Young: I take it from what you say that there are major centres or areas of interest which may differ across the country. What drugs predominate, if you can answer that, and perhaps as a sub-question to that, do traffickers specialize? Do you find people specializing in cocaine as opposed to heroin or cannabis?

Commr Simmonds: There is a whole range of situations there. But in my view heroin is still probably our biggest problem without question. I would say cocaine is not far behind. Some of the manufactured drugs are of very serious concern too. On the question of drug trafficking organizations crossing lines or are handling more than one type of drug, in many cases, yes; in others, no. They are very specific. People taking drugs do not restrict themselves to one drug necessarily, in fact there is a good deal of mixing now. Although there are still people that would only be heroin addicts or people that would only smoke pot or something of that nature, there is a good deal of mixing too.

Mr. Young: There are established trade patterns from overseas into Canada through a distribution system down to the street level. Are the street pedlars connected or interrelated amongst themselves, or do they act more as individual operatives under a major distributor? Would they generally be known to one another or does a major distributor keep them separate in either different drugs or different areas, solo operatives, more or less?

Commr Simmonds: If you look at a drug organization starting right from where it is grown and manufactured, if you like, and then right down to the street, there is a whole series of levels of control in those organizations. I would say that right down to perhaps the very lowest level, it is pretty tightly controlled. At the very lowest level, street traffic, there are many people that are looking for a little drugs to buy and then re-selling them to support their own habit, that are not necessarily part of the big network, if you like. But right down to one step above that level I would say they are pretty tightly controlled organizations. Again, I might ask the Director of

[Traduction]

M. Young: Si je comprends bien donc, il n'y a pas de dénominateur commun au pays mais c'est plutôt une question de priorité régionale. Cependant, s'il était un crime sur lequel vous vous acharneriez ce serait, en priorité, le trafic des stupéfiants. Pourrait-on dire que dans le cas des drogues, c'est un problème sérieux d'un bout à l'autre du pays, du point de vue moral?

M. Simmonds: Les drogues doivent recevoir une très forte priorité non seulement pour leurs effets comme tels mais également à cause des crimes qui en découlent et qui suscitent beaucoup d'inquiétudes chez les forces policières en général et dans la société.

M. Young: D'après ce que vous dites, les domaines d'intérêt principaux peuvent différer à travers le pays, quelles sont les drogues qui dominent le marché, si vous pouvez me répondre, et en sous-question, je voudrais vous demander si les trafiquants se spécialisent? Y a-t-il des personnes qui spécialisent dans le traffic de la cocaïne plutôt que de l'héroöne ou du cannabis?

M. Simmonds: Nous avons toute une série de situations différentes. A mon avis, l'héroïne est toujours notre plus gros problème. La cocaïne se situe pas bien loin derrière. Certaines des drogues manufacturées posent également de sérieux problèmes. Concernant le trafic des drogues, il y a des organisations qui font le trafic de plus d'un genre de drogues, dans de nombreux cas. Dans d'autres cas, non. Ceux qui abusent des drogues ne se limitent pas nécessairement à une seule drogue, en fait nous avons maintenant beaucoup de mélanges. Mail il y a toujours des personnes qui n'utilisent que de l'héroïne ou qui ne fumeront que de la marijuana ou quelque chose comme cela. Mail il y a également beaucoup de mélange.

M. Young: Il y a des réseaux de distribution bien établies, de l'étranger au Canada puis au client dans la rue. Les vendeurs dans la rue ont-ils des liens entre eux, ou font-ils cavalier seul, après avoir reçu leur drogue d'un grand distributeur? Est-ce qu'ils ne connaissent l'un l'autre? Un distributeur important pourrait-il par exemple les garder séparés en leur donnant des drogues différentes ou des secteurs différents?

M. Simmonds: Une organisation qui vend de la drogue, qui s'occupe d'aller la chercher là où on la fabrique, si vous voulez, pour l'amener jusqu'à la vente dans la rue, comporte toute une série de niveaux de contrôles. A mon avis, tout l'organistion est très étroitement contrôlée jusqu'au plus bas niveau. Au plus bas niveau, soit le traffic dans la rue, il y a de nombreuses personnes qui veulent avoir un peu de drogue pour la renvendre et pour pouvoir subvenir à leurs propres besoins de drogue, et ces personnes ne font pas nécessairement partie d'un réseau. Mais ces organisations sont très étroitement contrôlées jusqu'à un niveau juste au-dessus des vendeurs qui sont eux-mêmes des

Criminal Investigations if he would like to be more specific in any of these areas.

Asst Commr Venner: I do not know that I can, usefully.

Mr. Young: What I am asking in a way is does a major distributor keep the knowledge of his octopus-like arms separate so that if you bust the guy on the street level, he cannot...

Asst Commr Venner: Yes.

Mr. Young: ... give you information that would work back high enough so that you can then nail either the major distributor or his other arms, if you like, at the same time.

Commr Simmonds: The major distributor will know all his arms. One arm might not know another.

Mr. Young: That is what I mean.

Commr Simmonds: That is quite possible and in well-run organizations it is probably a rule that they would like to adhere to as closely as possible.

Mr. Young: So, if one street agent knows another it is probably more by coincidence or happening to meet in the trade rather than knowing him as a cousin or another operative of his distributor.

Commr Simmonds: Let us try to describe a typical but fictional organization, say, operating out of Southeast Asia and exporting heroin around the world. It is probable that there will be a number of couriers acting on behalf of the number one man there, going to different parts of the world and following different routes and one courier may never know another. In fact they may go to great lengths to ensure that they do not get to know they are all working for the same boss, if you like. And they go to different countries, different places, more than one may be coming into one country or to one city even, unknown to each other quite possibly.

• 1220

They are provided with a contact when they get there. They know they have to meet someone who they may or may not know from previous experiences and so on, and that is the only person. They will deal with the supply at one end; they will deal with the guy they have to turn it over to in the organization at the other end of their trip, and that is probably all they will know.

They know that one little segment of their responsibility and nothing more. They do not know what is going to happen to it once they have dealt it off to the guy in Vancouver or Montreal or New York or Amsterdam or wherever they are going, and for very good relasons. That is the way they try to set it up. I think that would be fairly typical of a major heroin distribution operation out of Southeast Asia.

[Translation]

adeptes de la drogue. Je pourrais demander au directeur des enquêtes criminelles de vous donner des précisions sur ces questions.

- M. Venner: Je ne sais pas si je pourrais vous donner des précisions utiles.
- M. Young: En fait, ce que je veux savoir, c'est si un distributeur important isole ses nombreuses ramifications l'une de l'autre de sorte que si on arrête une personne, il est impossible...

M. Venner: Oui.

- M. Young: ... d'obtenir des renseignements qui nous permettraient de remonter assez haut pour arrêter soit le distributeur lui-même ou une des ramifications de l'organisation, si vous voulez.
- M. Simmonds: Le distributeur lui-même connaît toutes les personnes qui travaillent pour lui, mais ces personnes ne se connaissent peut-être pas entre elles.
 - M. Young: C'est ce que je voulais dire.
- M. Simmonds: C'est très possible et au sein des organisations bien contrôlées, c'est probablement une règle à laquelle on se conforme le plus étroitement possible.
- M. Young: Si un vendeur en connaît un autre, c'est probablement plus par coïncidence, par rencontre au hasard du commerce. Ils ne se connaîtraient probablement pas en tant qu'agents représentant un même distributeur.
- M. Simmonds: J'aimerais essayer de vous décrire une organisation typique mais fictive, qui exporterait de l'héroïne du sud-est asiatique partout dans le monde. Il est probable qu'un certain nombre de «courriers» s'occupent des livraisons dans différentes parties du monde, au nom du numéro 1, et que ces courriers ne se connaissent pas l'un l'autre. En fait, l'organisation fera tout ce qui est possible afin que les courriers ne sachent pas qu'ils travaillent pour la même personne. Ils se rendent dans différents pays, à différents endroits, il peut en avoir plus d'un qui se rende dans un même pays ou même dans une même ville, sans savoir qu'il y en a déjà un autre.

On leur donne un contact à l'arrivée. Ils doivent rencontrer quelqu'un qu'ils peuvent connaître ou ne pas connaître d'une expérience antérieure, et ainsi de suite, mais c'est la seule personne. Ils traitent avec le fournisseur au départ; ils traitent avec le type à qui ils doivent remettre la marchandise à l'arrivée et ce sont sans doute les seules personnes qu'ils connaissent.

Ils connaissent le seul segment qui relève de leur responsabilité et rien de plus. Ils ne savent pas ce qu'il adviendra de la marchandise une fois qu'ils l'ont remise à quelqu'un à Vancouver, Montréal, New York, ou Amsterdam, ou ailleurs, et ce pour d'excellentes raisons. Voilà comment ils essaient d'organiser les choses. Je pense qu'il s'agit là d'une description assez typique d'une filière de distribution d'héroïne en provenance du sud-est asiatique.

Mr. Young: It is similar in a sense to trying to track down an intelligence operation then. You may get a part of it but lose out on either side.

There were recent press reports—and I just have one or two more questions if my colleagues will permit—that the RCMP considered Niagara as a major centre or major trading route for drug trafficking. If I may ask, are there identifiable groups or individuals involved? How much of this trafficking or dealing in that particular area might be in the hands of solo operators or minor entrepreneurs, if you like, hustling for a few bucks in the drug market?

Commr Simmonds: I am not sure how specific we can be here because really that is in the daily work, if you like, and the bulk of knowledge is in the hands of our drug squads down in the area. But I will ask the Director of Criminal Investigations to see if he can enlarge on it.

A/Commr Venner: It is an area where there is a great deal of drug trafficking activity. I do not want that to be taken out of context, but it is an area where we do employ a lot of people and handle a lot of cases. I think it is safe to say that it is a fairly well-organized and controlled activity in that area as opposed to a bunch of individual entrepreneurs.

Mr. Young: When you say fairly well-controlled and organized, do you mean in terms of the local Niagara Peninsula sense or in terms of people who might be outside that area but using that as a trade route, if you like, coming across the border in that particular area? I guess what I am asking, is it as much in terms of local business and local operation, or as a means of transfer, communication and trade operation?

A/Commr Venner: It is both, but there is a great deal of interconnection between people on the other side of the border and between people involved in the same traffic in Hamilton and Toronto and so forth. It is not a little group isolated and working only in the Niagara Peninsula.

The Chairman: Mr. Young, this will have to be your last comment.

Mr. Young: They are people from outside using that as a trade route as much as dealing in local business then?

A/Commr Venner: It can be some of that, but you do not have to establish a very well-defined trade route to import narcotics. There are any number of ways you can do it. We do not see that as being an area that has been recognized for its accessability. That is not our concern.

The Chairman: Before moving to Dr. Halliday I would like to intrude a note of business. We have with us both the Solicitor General and the Parliamentary Secretary for the Minister of Justice, and I would like to remind both of them that the Committee has at the moment no indication of where the government wants to go next week. Our meetings are scheduled for Wednesday at 3.30 p.m. and for Thursday at 8 p.m. We have before the Committee three bills, C-42, C-26 and S-8, and we have as yet no indication from the government as to where they would like the Committee to proceed next

[Traduction]

M. Young: Dans un certain sens, c'est un peu comme essayer de débusquer un réseau d'espionnage. On peut en identifier un segment, mais le perdre aux deux bouts.

Il me reste une ou deux questions, si mes collègues me permettent de les poser. Certains articles récents dans la presse révèlent que la GRC voit Niagara comme un grand centre, ou une grande route pour le trafic des drogues. Puis-je demander s'il s'agit de groupes ou d'individus qui sont en cause? Dans quelle mesure le trafic, ou les tractations dans cette région, sont entre les mains d'individus ou de petits entrepreneurs qui cherchent à se faire quelques dollars sur le marché de la drogue?

M. Simmonds: Je ne sais pas trop dans quelle mesure nous pouvons être précis, car il s'agit là d'une question sur laquelle nous enquêtons et la majorité des informations sont entre les mains des équipes antidrogues de la région. Je vais toutefois demander au directeur des enquêtes criminelles s'il peut ajouter quelques détails.

M. Venner: C'est une région où il y a beaucoup de trafic de drogues. Je ne veux pas être cité hors contexte, mais c'est une région où nous avons beaucoup de gens et où nous nous occupons de beaucoup d'affaires. Je pense pouvoir dire qu'il s'agit d'une activité assez bien organisée et contrôlée dans la région, et non pas d'un groupe d'entrepreneurs indépendants.

M. Young: Lorsque vous dites assez bien contrôlée et organisée, voulez-vous parler de la péninsule du Niagara de façon locale, ou des gens qui vivent peut-être à l'extérieur de la région mais l'utilisent comme route commerciale afin de traverser la frontière? En d'autres termes, dans quelle mesure s'agit-il d'un commerce et d'une activité locale, ou simplement d'un canal de communication, de transfert et de commerce?

M. Venner: Les deux, mais il y a beaucoup de contacts entre les gens de l'autre côté de la frontière et les gens qui s'occupent du même trafic à Edmonton, Toronto, ainsi de suite. Il ne s'agit pas d'un petit groupe isolé qui opère uniquement dans la péninsule du Niagara.

Le président: Monsieur Young, ce sera votre dernier commentaire.

M. Young: Ce sont des gens de l'extérieur qui utilisent cette route pour le commerce ainsi que pour le trafic local?

M. Venner: En partie, mais on n'a pas tellement besoin d'établir une route très définie pour l'importation de narcotiques. Il y a de nombreuses façons de le faire. Nous ne pensons pas que cette région soit reconnue pour son accessibilité. Cela ne nous préoccupe pas.

Le président: Avant de donner la parole à M. Halliday, j'aimerais parler des travaux du Comité. Nous avons avec nous le Solliciteur général et le secrétaire parlementaire du ministre de la Justice. J'aimerais leur rappeler à tous les deux que le Comité n'a pas l'instant aucune idée des intentions du gouvernement pour la semaine prochaine. Nous avons prévu des réunions mercredi, à 15 h. 30, et jeudi à 20 h. Le comité est saisi de trois bills, C-42, C-26 et S-8. Nous n'avons toujours pas d'indication de la part du gouvernement quant aux questions qu'il aimerait voir étudier par le Comité la semaine

week. So I hope that certainly before next Wednesday someone will give us some advice on this.

Mr. Young: I have just a brief comment by way of information. I did discuss the matter with the Minister of Justice yesterday, Mr. Chairman, and I have no immediate instructions from him that I can communicate to you or the other members. One of the problems I have is that I expect I will have to be away next Wednesday and Thursday myself, and I am having some timetable problems at the moment. If it so happens that it is desirable to meet on those bills I will do my utmost to accommodate the committee schedule with my own.

The Chairman: Perhaps we might suggest that the Solicitor General and the Minister of Justice get together on this. It looks to me as if each of these bills will take a considerable amount of time. We may not be able to finish them all and they may have to choose which ones they want.

• 1225

Mr. Blais: I am advised by my ambulatory calendar that I am available next Wednesday and we might, if your steering committee approves, deal with the mail-opening bill.

The Chairman: As long as the Minister of Justice is not resisting, claiming priority for his bill, that will be fine with us, I am sure.

Mr. Blais: Well, I am occupying the field.

The Chairman: Mr. Jarvis and then Mrs. Holt.

Mr. Jarvis: I want to deal with that bill, the mail-opening bill. What I do not want to deal with, Solicitor General, is one bill that became very contentious very suddenly, Bill S-8. Then all of a sudden we drop that and go into your bill and then maybe the following week we go on to Bill C-22. It does not seem to be very efficient, Mr. Chairman, that we bounce from bill to bill.

I would be quite happy if we did not do any bills, if we did estimates next week, if that is going to convenience anyone. But Bill C-22 is a long, tough bill. We have, I think, so far six or seven groups, that I know that want to appear on it. Now I know we have to have the introduction . . .

The Chairman: I am sorry, is that C-22 or C-26?

Mr. Jarvis: C-26. I am sorry, I apologize. For the mailopening bill, though, I think I saw a list of six groups that want to give evidence. I really would like if we started, Solicitor General, to start it and let us go on it.

Mr. Blais: The reason I am advancing my presence for next Wednesday is because I had originally been slated to attend on Thursday of next week but unfortunately I had a prior commitment to get to New Brunswick and visit one of the institutions in New Brunswick, therefore I could not change my

[Translation]

prochaine. J'espère donc que quelqu'un nous donnera son opinion à cet égard au moins avant mercredi prochain.

M. Young: J'ai un bref commentaire en guise d'information. J'en ai discuté hier avec le ministe de la Justice, monsieur le président, et je n'ai aucune instruction immédiate de sa part que je puisse vous transmettre. J'ai un problème en ce sens que je dois moi-même être absent mercredi et jeudi prochains et j'ai présentement quelques difficultés d'horaire. S'il s'avère souhaitable de se rencontrer au sujet de ces projets de lois, je ferai de mon mieux pour accorder mon horaire à celui du Comité

Le président: Nous pourrions peut-être suggérer que le solliciteur général et le ministre de la Justice en discutent ensemble. Il me semble qu'il faudra consacrer beaucoup de temps à chacun de ces bills. Nous ne pourrons peut-être pas les terminer tous et il leur faudra peut-être choisir ceux qu'ils veulent obtenir.

M. Blais: Mon agenda de poche me dit que je suis disponible mercredi prochain et si le comité directeur était de cet avis, nous pourrions peut-être alors étudier le projet de loi sur l'interception du courrier.

Le président: Dans la mesure où le ministre de la Justice ne s'y opposera pas en prétendant que son projet de loi devrait avoir la priorité, je suis persuadé que cela nous conviendra parfaitement.

M. Blais: Eh bien, j'occupe le terrain.

Le président: Monsieur Jarvis, et ensuite M^{me} Holt.

M. Jarvis: J'aimerais que nous étudiions ce projet de loi, celui sur l'interception du courrier. Ce que je ne veux pas par contre, monsieur le ministre, c'est d'étudier un projet de loi qui tout à coup est devenu très controversé, le Bill S-8 et que, tout à coup, nous le laissions tomber pour passer à l'étude de votre projet de loi et ensuite peut-être la semaine suivante, passer à l'étude du Bill C-22. Cela ne me semble pas une façon très efficace de procéder, monsieur le président, passer ainsi d'un projet de loi à l'autre.

Au fond, je serais très heureux que nous n'étudiions pas du tout ce projet de loi pour nous pencher sur les prévisions budgétaires la semaine prochaine, si cela convient à chacun. Mais le Bill C-22 est long et difficile. Il y a déjà, je crois, 6 ou 7 groupes qui à ma connaissance veulent comparaître à ce sujet. Or, je sais qu'il nous faut d'abord que le projet de loi soit présenté...

Le président: Excusez-moi, s'agit-il du Bill C-22 ou C-26?

M. Jarvis: C-26. Excusez-moi, je regrette. Pour ce qui est du projet de loi sur l'interception du courrier, je crois avoir vu une liste où figuraient six groupes qui veulent témoigner. J'aimerais vraiment, monsieur le ministre, que si nous commencons votre projet de loi, nous y restions.

M. Blais: La raison pour laquelle je veux venir mercredi prochain c'est qu'à l'origine, je devais venir jeudi de la semaine prochaine, mais malheureusement je m'étais déjà engagé à aller au Nouveau-Brunswick pour visiter un des pénitenciers et par conséquent, je ne pouvais modifier mes plans. Mais main-

plans. Now since the opening is there, it would fit within the plans of the steering committee as originally conceived for me to come in on Wednesday. If there is an opening and then we proceed subsequent to that to having the RCMP on C-26, relating to some of the introductory aspects, after which, if you want, you can have your witnesses and we can proceed with it apace. I am fully intent on proceeding with that bill with all due dispatch, post haste.

Mr. Jarvis: Then can you secure for us some commitment that we will start on C-26 and will stay on C-26 instead of going to 8 and 43, 42? I am not so sure that Mr. Basford is not anxious to wind up 8 or 42, one of them. I think C-26 is going to be a long one with numerous, numerous meetings if the list of witnesses continues to grow at the present rate.

The Chairman: Perhaps we had better consult with both Ministers this afternoon and try to find out where we go from there. Mrs. Holt.

Mrs. Holt: I would like to follow up on what Mr. Jarvis said about the estimates. Frankly, I know I have a lot of questions I want to ask the RCMP. I would like to have them back to find out some more, clear up some of the accusations and the charges, the countercharges, the rumours and all the stuff. Anyhow, I would really like to get the answers to all the things, the rumours and the uncertainties. I really would like to have the RCMP back and follow through what Mr. Jarvis has suggested, that we work on the estimates until the end of the month.

An hon. Member: I agree.

The Chairman: The steering committee can discuss that option too.

Mr. Young: When is the steering committee meeting scheduled?

The Chairman: After I have been able to speak with the Minister of Justice, or the Solicitor General has been able to speak with him, we can plan a meeting, maybe for this afternoon.

Mrs. Holt: Just one more thing. Bill C-42 is a major bill on pornography and . . .

The Chairman: No, C-42 is the language of choice bill. We do not have that other bill before us, it has not received second reading.

Mrs. Holt: Oh, I see.

Mr. Robinson: What about that amendment by Mr. Woolliams, was that considered? Is that why it is being held up now? Are we still waiting for that?

The Chairman: I suppose that is one of the reasons, yes.

Mr. Jarvis: Mr. Basford was going to give a draft of something. I do not know if that has been done because he is away this week.

Mr. Young: I am not sure, Bill, I was away for a couple of days last week myself.

[Traduction]

tenant, puisqu'il y a une ouverture, ma présence mercredi concorderait avec le plan original du comité directeur qui avait prévu ma présence pour le mercredi. Si vous avez un jour de libre, nous pourrions commencer et ensuite vous pourriez entendre les représentants de la Gendarmerie royale sur C-26, sur les premiers articles, et ensuite, si vous le désirez, vous pourrez entendre vos témoins et nous pourrons marquer quelques progrès. J'ai pleinement l'intention d'étudier le projet de loi le plus rapidement possible.

M. Jarvis: Dans ce cas, pouvez-vous nous assurer que si nous commencons l'étude du projet de loi C-26, nous resterons sur le sujet plutôt que de passer à C-8 et à C-43, 42? Je ne serais pas surpris si M. Basford n'avait pas très hâte lui aussi d'en terminer avec C-8 ou C-42, l'un des deux. J'ai bien l'impression que l'étude de C-26 sera longue et comprendra un très grand nombre de réunions si la liste des témoins continue à s'allonger au rythme actuel.

Le président: Peut-être vaudrait-il mieux consulter les deux ministres cet après-midi et savoir exactement où nous allons. Madame Holt.

Mme Holt: J'aimerais faire suite aux propos de M. Jarvis au sujet des prévisions budgétaires. A vrai dire, j'ai beaucoup de questions à poser aux représentants de la Gendarmerie. J'aimerais qu'ils reviennnent afin de nous rassurer au sujet des accusations, des plaintes, des contreplaintes, des rumeurs et de tout le reste. De toute manière, j'aimerais beaucoup obtenir des réponses sur tous ces aspects ayant trait aux rumeurs et aux incertitudes. J'aimerais beaucoup que les représentants de la Gendarmerie reviennent et donc j'aimerais appuyer la proposition de M. Jarvis voulant que jusqu'à la fin du mois, nous nous en tenions aux prévisions budgétaires.

Une voix: Je suis d'accord.

Le président: Le comité directeur pourra discuter de cette option également.

M. Young: Quand avez-vous prévu une réunion du comité directeur?

Le président: Lorsque j'aurai parlé au ministre de la Justice ou que le solliciteur général aura pu lui parler, nous pourrons prévoir une réunion, peut-être cet après-midi.

Mme Holt: Encore une chose. Le Bill C-42 est un projet de loi très important sur la pornographie et . . .

Le président: Non, C-42 est le projet de loi sur le choix de la langue. Nous ne sommes pas saisis de cet autre projet de loi puisqu'il n'a pas encore fait l'objet d'une deuxième lecture.

Mme Holt: Je vois.

M. Robinson: Et qu'en est-il de l'amendement proposé par Woolliams. L'a-t-on étudié? Est-ce la raison pour laquelle ça n'avance plus? Est-ce que c'est ce que nous attendons?

Le président: Je suppose que c'est une des raisons, oui.

M. Jarvis: M. Basford avait l'intention de rédiger quelque chose. Je ne sais pas s'il l'a fait puisqu'il est absent cette semaine.

M. Young: Je n'en suis pas certain, Bill, j'ai dû moi-même m'absenter quelques jours la semaine dernière.

The Chairman: Did Mr. Robinson put his hand up for a question?

Mr. Robinson: I will hold them over, I think, since the RCMP is coming back.

The Chairman: Well, they may not be. I mean, the government may wish to proceed with legislation so they may not be; we do not know yet.

Mrs. Holt: But are not the estimates on until the end of the month?

The Chairman: Yes; if the Committee decides to do estimates. But the Committee can decide to do either estimates or legislation. Dr. Halliday is next, followed by Mrs. Holt.

• 1230

Mr. Halliday: Thank you, Mr. Chairman. I have just one basic question. I am not trying to bypass the Solicitor General, but if I could, I will direct it to Mr. Simmonds, since my question relates to a comment he made to Mr. Jarvis at the beginning of the meeting today. When Mr. Jarvis was questioning you about your effectiveness in criminal investigation relating to organized crime, you said, and I think I am quoting you correctly, "Of course, we do have problems with regard to investigation." You were trying to say, I am sure, that everything is not perfect with you, and that is obvious for all of us.

What I am interested in knowing is some of the problems that you have with investigations. You touched on these in some of the other answers earlier this morning. Are these problems related to areas that we as legislators might have, or should have, some interest in and some capability for helping to correct these problems for you, or are these problems out of our hands? Are they problems of money? Are they problems of staff? That has been alluded to, I know. What problems did you have in mind when you told Mr. Jarvis that you do have problems with regard to investigation?

Commr Simmonds: I think part of that question was in the context of what the former Solicitor General had said in respect of problems between different forces and one thing and another. I commented that sure, from time to time when you are working jointly there are organizational problems, if you like, that have to be worked out, but in the broader sense there are a lot of problems with investigating crime or developing intelligence. First, you have nothing to start with, and secondly, you have to go after somebody who is trying very desperately to hide what their activity is. So you start with a nothing, and you start to probe and dig and listen and ask questions, and hope a picture begins to emerge, and a whole host of problems goes with that. You are led down many wrong trails before you can start to eliminate them and narrow into the centre, can start putting answers together. So there are all those kind of investigative problems.

In the area of legislation, from time to time we clearly make recommendations on problem areas, and sometimes they are responded to and sometimes it is not possible to respond to them. But when we do detect areas that are of concern, certainly they are brought to the attention of the political level. [Translation]

Le président: Monsieur Robinson, avez-vous levé la main pour poser une question?

M. Robinson: Je vais attendre, jusqu'à ce que les représentants de la Gendarmerie reviennent.

Le président: Ils ne reviendront peut-être pas. Je veux dire que le gouvernement voudra peut-être se lancer dans l'étude des projets de loi et donc que la Gendarmerie ne reviendra peut-être pas; nous n'en savons rien encore.

Mme Holt: Mais les prévisions budgétaires ne sont-elles pas à l'ordre du jour jusqu'à la fin du mois?

Le président: Oui, si le comité décide d'étudier les prévisions budgétaires. Mais le comité peut décider de s'intéresser soit aux prévisions budgétaires, soit aux projets de loi. M. Halliday est le suivant, suivi de M^{me} Holt.

M. Halliday: Merci, monsieur le président. J'aurais simplement une question fondamentale. Je n'essaie pas d'éviter le solliciteur général, mais j'aimerais l'adresser à M. Simmonds, puisqu'il s'agit d'une réponse qu'il a donnée à M. Jarvis, au début de la réunion. Lorsque ce dernier l'a interrogé sur l'efficacité de ses services dans les enquêtes sur le crime organisé, il a en effet déclaré, et je crois citer ses paroles, «Bien sûr, nous avons des problèmes pour ce qui est des enquêtes»». Je suis sûr que vous essayiez alors de dire que tout n'est pas parfait et cela est tout à fait évident.

Ce que j'aimerais savoir, c'est de quel ordre sont ces problèmes. Vous y avez fait allusion dans certaines de vos réponses. Y a-t-il quelque lien avec les domaines qui pourraient intéresser les législateurs que nous sommes? Pourrions-nous aider à remédier à ces problèmes ou cela ne relève-t-il absolument pas de nous? S'agit-il d'argent? De personnel? Je sais qu'on y fait allusion. A quel problème pensiez-vous lorsque vous avez répondu à M. Jarvis que les enquêtes posaient quelques problèmes?

M. Simmonds: Je vois qu'une partie de la question portait sur une déclaration de l'ancien solliciteur général à propos des problèmes se posant entre les diverses forces. J'ai donc dit qu'évidemment, de temps en temps, lorsque l'on travaille conjointement, certains problèmes d'organisation se posent et qu'il faut les résoudre, mais de façon plus générale, les enquêtes sur les crimes ou l'obtention de renseignements secrets posent énormément de problèmes. Tout d'abord, on n'a rien au départ et deuxièmement, il faut poursuivre quelqu'un qui désespérément essaie de cacher ses activités. On part donc de rien et l'on commence à fouiller et à écouter, à poser des questions et à espérer que les choses vont commencer à prendre forme. Cela pose tout un tas de problèmes. Vous êtes entrainés sur des tas de fausses pistes avant de pouvoir commencer à en éliminer certaines et à vous concentrer sur l'essentiel. Il y a donc tous ces problèmes d'enquête.

En matière de législation, de temps en temps, nous faisons des recommandations sur les points névralgiques et il est quelques fois possible de donner suite à ces recommandations. Mais lorsque nous avons certains domaines de préoccupation particuliers, il est évident que nous les portons à l'attention des

Of course, that is how we developed the privacy legislation in turn, and that is how legislation does get created. There will always be some problems in that area.

I think there is a bigger problem though. By and large, most of the legislation is pretty adequate, but there are lots of problems with the administration of that legislation. I guess this is so broad that it is not very useful, but there are a lot of problems in our society to even know what an acceptable standard is any more, despite what the law might say, and that has a tremendous impact on the level of enforcement, the sort of penalties that are prescribed in the courts, and one thing and another. I do not think crime can ever be cured by the police. The cause of crime is somewhere else. The police do their very best. The justice system generally does its very best to keep it at a somewhat moderate level so that society can get along without self-destructing and can grow and progress, but all the enforcement in the world is not going to make people honest. The problems are much deeper in society than that. Surely we could do more, sure we could have more resources, if you like, but where is the balance? It is costly. I look back at the history of drug enforcement over a few years. We got pretty good at it and we put a lot of resources into it, and during the process we practically stopped the courts' operations because we had so many cases awaiting trial. It was taking two and three years to get people before the courts on major cases, and meanwhile they were on bail and continuing with their drug trafficking.

All I can say is, I do not think society wants to clean this problem up very badly. There is not an awful lot of point in putting in more policemen, more investigators, until we massage the whole system, and also decide that society is prepared to tolerate and at what cost. It is this sort of thing that also tends to get policemen in trouble once in a while. They get desperate with the situation around them; things are happening all around them and people are crying for help, and the system is not responding very well. They step a little out beyond reasonable bounds occasionally to do something about it, and they pay pretty dearly for it later on.

The Chairman: Thank you, Dr. Halliday. Mrs. Holt.

• 1235

Mrs. Holt: I have three questions but I do not know whether I will have time. I have a school waiting for me out in the rotunda, there.

The Chairman: Well, ask the questions and we can at least get the facts on the record.

Mrs. Holt: I know. First of all, you made a speech in Vancouver, your first public statement to The Men's Canadian Club. You were making apology. This is to the Commissioner, and I ask you the questions because I know your background very well as one of the great policemen in Canada today.

[Traduction]

niveaux politiques. C'est évidemment la façon dont nous avons élabéré la loi sur le respect de la vie privée et c'est ainsi que les lois voient le jour. Il y aura toujours certains problèmes à ce niveau.

Toutefois, j'estime qu'il y a un problème de plus grande envergure. En général, la loi convient mais c'est l'administration de la loi qui pose énormément de problèmes. C'est évidemment poser le problème de façon très générale mais il est même quelque fois difficile dans notre société de savoir ce qu'est une norme acceptable, si bien que cela joue considérablement sur le degré d'application des lois et sur le genre de punitions données par les tribunaux. Je ne pense pas qu'on pourra jamais remédier au crime par le biais de la police. La cause du crime se trouve ailleurs. La police fait de son mieux. Le système judiciaire en général fait de son mieux pour essayer de contenir la criminalité de sorte que la société puisse éviter de s'autodétruire et continuer de crofire et de progresser. Mais il ne faut pas croire que l'application de la loi seule rendra les gens honnêtes. Les problèmes sont beaucoup plus profonds que cela. Bien sûr, on peut faire davantage, bien sûr on peut augmenter les ressources, mais il faut un certain équilibre. C'est coûteux. Si on remonte simplement quelques années dans l'application des lois sur les drogues, on s'aperçoit qu'on a beaucoup fait et que l'on a consacré beaucoup de ressources à cela et ce faisant, nous avons pratiquement interrompu toute autre activité dans les tribunaux tellement nous avions intenté de procès. Pour les causes importantes, il fallait attendre jusqu'à deux et trois ans avant que les accusés ne soient interpelés en cours et dans l'intervalle, ils étaient en libération conditionnelle et poursuivaient le trafic des drogues.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'à mon avis la société ne veut pas véritablement se débarrasser complètement de ce problème. Il ne servirait pas à grand chose d'ajouter un nombre de policiers, d'enquêteurs, si nous ne revoyons pas tout le système, et si nous ne décidons pas de ce que la société est prête à tolérer et à payer. C'est ce genre de chose qui tend également parfois à rendre les choses difficiles pour les policiers. Ils se désespèrent des situations qu'ils observent; des incidents se produisent tout autour d'eux et la population crie à l'aide, mais le système ne répond pas très bien. Quelque fois, ils dépassent un peu les limites raisonnables pour essayer de faire quelque chose et on le leur fait payer très cher par la suite.

Le président: Merci, monsieur Halliday. Madame Holt.

Mme Holt: J'aurais trois questions à poser, mais je ne sais pas si j'en aurai le temps car j'ai toute une école qui attent après moi là-bas dans la rontonde.

Le président: Posez toujours vos questions afin que nous puissions les enregistrer.

Mme Holt: Je le sais. Mais tout d'abord, vous avez prononcé un discours à Vancouver et c'était votre première déclaration publique au Canadian Club masculin. Vous vous excusiez alors... et je dis ça au commissaire. et c'est à vous que je m'adresse car je sais que vos antécédents font de vous actuellement le policier le plus éminent du Canada.

An hon. Member: Hear, hear!

Mrs. Holt: And the First Policeman. You said:

The RCMP members should be judged against the background of the events of the turbelent nineteen-sixties and early nineteen-seventies.

He asked his audience to cast their minds back to Quebec of a decade ago with its bombings, vicious separatist rhetoric, culminating in the FLQ kidnappings, et cetera.

It is clear now in hindsight that some difficulty arose in trying to distinguish between legitimate dissent and political activity

I want to ask you if we can now say today in the light of international terrorism—and I was sneered at when I suggested in the House of Commons that we may very well be in a third world war of terrorism, a more difficult war than any we have waged, with these terorists having billions of dollars, more than some nations have to fight their war . . .

In the light of what you probably know—and I do not know whether you will tell us what you know about the attempts for international terrorists to enter Canada. I am confident that something must have happened if they are in every country of the world and, touch wood, and have not hit Canada yet to the extent that they have hit Italy, Japan and practically every country of the world. Even the Lebanese war was inspired by international terrorists and everybody knows that. Nobody is talking about it. And Haddad had billions of dollars to start that war.

I ask you, in he light of that, are you and are the policemen obliged to do things today to protect the citizens of Canada in the same way as in that mood of seditious separatist rhetoric, bombings that were going on in the sixties in Quebec? Are they obliged now to do things they would prefer not to do?

Commr Simmonds: Simma, you always ask the easy questions.

Mrs. Holt: Well, I just feel that something has happened. I would like to ask you, point blank, have you information on international terrorists that have tried to reach this country? Has that affected us?

Commr Simmonds: I think I have to be very, very careful with my answers here, obviously. Certainly, we have a good deal of information about international terrorism. I do not think I want to go beyond that in talking about attempts that may have been made to work into Canada or seek refuge here or anything else; however I would say that, in view of the state of terrorism across the world, we cannot consider ourselves insolated and totally invulnerable, because the potential is certainly there. I do not want to go beyond that as to any other specifics that may have ever occured.

Mr. Robinson: Well, we have not been immunized against terrorists, have we?

Commr Simmonds: No.

[Translation]

Une voix: Bravo!

Mme Holt: Et le premier policier. Vous avez déclaré:

Les membres de la Gendarmerie royale du Canada devraient être jugés compte tenu du contexte orageux des années 60 et du début des années 70.

Puis, vous avez demandé à votre auditoire de se rappeler des événements du Québec d'il y a dix ans, des bombes, des discours haineux des séparatistes et, de tous ces événements qui ont culminé dans ces enlèvements du FLQ, etc.

En rétrospective, nous nous rendons compte maintenant qu'il était difficile quelquefois de distinguer entre ce qui était une divergence légitime d'opinion et une activité politique . . .

Je voudrais vous demander si vous ne pensez pas que nous nous trouvons maintenant, et on a ri de moi lorsque j'ai soulevé cela en Chambre, plongés dans une troisième guerre mondiale de terrorisme, guerre plus difficile que toutes celles que nous avons gagnées, à cause de tous ces terroristes qui disposent de milliards de dollars, ce qui est plus que certains pays ont eus pour faire leur guerre.

Pouvez-vous nous parler des tentatives des terroristes internationaux d'entrer au Canada? Je me demande si vous savez pourquoi le terrorisme s'est ainsi répandu dans le monde. Pourtant au Canada, nous avons été moins touchés qu'en Italie, au Japon et au Liban où la guerre est inspirée par les terroristes internationaux. Personne n'en parle mais Haddad avait des millions de dollars à sa disposition pour déclencher cette guerre.

Je vous demande à nouveau, si à la lumière de tous ces événements, vous ne pensez pas que les policiers, pour protéger les citoyens du Canada, ne doivent pas agir comme ils l'ont fait lors de ces événements des années 60 au Québec? Est-ce vos forces de polices ne sont pas obligées d'agir d'une façon qu'elles préféreraient éviter?

M. Simmonds: Simma, vous posez toujours des questions faciles.

Mme Holt: Il me semble que quelque chose se produit et j'aimerais savoir franchement si vous possédez des renseignements comme quoi des terroristes internationaux essaient de s'introduire au Canada. Est-ce que cette situation nous a touchés?

M. Simmonds: Je crois que je dois me montrer très prudent dans mes réponses. Nous sommes fort renseignés sur le terrorisme international, et je ne pense pas pouvoir en dire plus long dans l'optique des tentatives qui ont été faites par des terroristes pour entrer au Canada ou y trouver refuge, mais je dois dire que dans ce contexte nous ne pouvons pas nous isoler et nous croire totalement invulnérables car c'est là un danger possible. Je n'aimerais pas entrer dans des détails sur ce qui aurait pu se produire.

M. Robinson: Nous n'avons pas été immunisés contre le terrorisme, n'est-ce pas?

M. Simmonds: Non.

Mrs. Holt: I want to ask another question, then.

Mr. Blais: It is only six hours away.

Mrs. Holt: Is the RCMP, then, our army against terrorists or are there other forces helping us in the prevention of terror in this country? Or am I also, again, leading into some information that you cannot give?

Commr Simmonds: Well, I can answer in a very general way. One of the best defences is a very close-working relationship between those agencies of government in the various countries around the world that have responsibility for protecting the security of their nations. It is essential that there be very close links and free exchange of information between those agencies to protect nations from people that can move about so quickly with such resources at hand, and we work very hard at ensuring that those relationships do exist.

Mrs. Holt: Do the men and women—I am happy to say "the men and women"—of the force feel now that they are in a third war; that they are the front line in a third world war and are building a defence? Do you have that feeling as you had in the nineteen sixties when the climate of the time was one of great, great danger to the nation's safety? Do you have an equal feeling now or is it not as intense in the force?

• 1240

Commr Simmonds: I would say that it tends to be a little more stable now.

Mrs. Holt: More stable?

Commr Simmonds: Yes. And that is not saying there is not the potential for plenty of problems but...

Mrs. Holt: Is it stable because you are prepared or is it stable because the threat is not as great?

Commr Simmonds: Are you now keeping this isolated to international terrorism?

Mrs. Holt: International terrorism and the terrorism and sedition within this country. We are well aware that there is plenty of sedition within this country that we are now accepting as a way of life. I do not accept it as a way of life that all our institutions can be torn down from within too. Is it stable because you are not able to do anything from within or is it stable because you are well prepared, well organized and feel that you are strong?

Commr Simmonds: I do not think the force or the police can really take credit if the society generally is a little more stable. We hope we have contributed something that was helpful in the process but I think there are much bigger factors at work than that. It clearly would seem to me though that political decision and political activity over the next two or three years in our country may have a lot to do with conditions in the streets in various parts of the country.

Mrs. Holt: I would like to pursue that but I have not the time. I want to ask one more question if I may and that is with regard to pornography and the abdication of the Department of Revenue in doing its duty at the border. I have a letter here

[Traduction]

Mme Holt: J'aimerais poser une autre question alors.

M. Blais: Nous n'en sommes séparés que de six heures.

Mme Holt: Est-ce que la Gendarmerie royale du Canada constitue toute notre armée contre le terrorisme, ou y a-t-il d'autres forces qui nous aident? Est-ce que je vous demande à nouveau des renseignements que vous ne pouvez donner?

M. Simmonds: Je puis vous répondre d'une façon générale que l'une de nos meilleures façons de nous défendre est d'agir en rapports très étroits avec les organismes gouvernementaux des différents pays du monde qui sont responsables de maintenir la sécurité dans ces pays. Il faut qu'il y ait une liaison très étroite et un libre échange de renseignements avec ces organismes si nous voulons que les pays soient protégés contre ces personnes qui se déplacent si facilement et qui ont de telles ressources en mains. Nous travaillons très fort pour assurer ce genre de relations.

Mme Holt: Est-ce que les hommes et les femmes qui font partie des forces de police pensent que nous sommes entrés maintenant dans une troisième guerre et qu'ils et elles se trouvent sur le front et construisent la défense? Est-ce que vous avez l'impression qu'actuellement le climat est le même que dans les années 60 où la sécurité du pays était grandement en danger?

M. Simmonds: Je dirais que le climat est un peu plus stable actuellement.

Mme Holt: Plus stable?

M. Simmonds: Oui. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas quantité de problèmes mais . . .

Mme Holt: Est-ce que le climat est stable parce que vous êtes prêt ou est-ce qu'il est stable parce que la menace est moins grande?

M. Simmonds: Est-ce que vous voulez vous restreindre au cas du terrorisme international?

Mme Holt: Je veux parler du terrorisme international et du terrorisme et de la rébellion au sein du pays. Nous savons très bien qu'il y a beaucoup de sédition au Canada et que nous l'acceptons actuellement comme mode de vie. Cependant je n'accepte pas de mon côté qu'on démolisse nos institutions de l'intérieur et j'aimerais savoir si vous considérez le climat stable parce que vous ne pouvez rien faire de l'intérieur ou parce que vous vous sentez bien organisés et puissants?

M. Simmonds: Je ne crois pas que c'est aux forces policières que revient le mérite du fait que la société d'une façon générale est maintenant un peu plus stable. Nous espérons y avoir contribué mais je crois qu'il faut tenir compte de facteurs beaucoup plus importants et que les décisions prises au niveau politique dans les deux ou trois prochaines années pourront influencer grandement ce qui se passera dans les rues au Canada.

Mme Holt: J'aimerais continuer dans cette voie mais je n'en ai pas le temps. J'aimerais poser une dernière question au sujet de la pornographie et de la façon dont le ministère du Revenu a failli à son devoir à la frontière. J'ai reçu ici une lettre que

I would like to read to you. It started as a result of a woman reading an ad in Vancouver advertising certain devices. She was curious and it was a Canadian company advertising. She filled out the coupon and six months later found that there was an order that came in from the United States of what they call "assorted novelties". We saw those assorted novelties and I must say that even I was horrified and I have been around for a long time, as you probably know, Commissioner. And this says:

Dear sir,

It was to a woman so Revenue does not even know sexes but that is okay.

The shipment consigned to you has been reviewed under Tariff item 99201-1, Schedule C of the Canada Customs Tariff.

The contents of this shipment, enumerated below, are considered permissible for importation;

"Assorted novelties" is the description.

This shipment has been returned to the Customs office, Mail Branch, and you will be further advised regarding the release.

It is to be noted that permission to import the above noted items is not to be construed as a safeguard against a test of these items under the provisions of the Criminal Code, if anyone should initiate such action, and further, the permission for entry may not be a relevant defence if there should be a subsequent court review.

In other words, the Revenue Department has said, "Take these and let the police take care of the problem". Would you interpret that as an abdication and another job that you people should not have to do? It is an unbelievable thing that they would know that it might be a violation of the Criminal Code and they would let it through.

Commr Simmonds: I would have a great deal of difficulty in trying to justify or be critical of the actions of another department of government. I do not know under what regulations or what instructions they are working. Certainly I can think of a number of cases where I am well aware that National Revenue have acted very responsibly, in fact, been quite criticized for being too responsible in the seizure of certain magazines that were not allowed on the stands in the country for one month when they were there the month before and the month after and so on.

I think wherever possible we should tighten up in a number of areas and many people have responsibility for that. I would like to answer for the responsibility that I have but I would not care to say too much in this forum about the responsibility that other people have.

Mrs. Holt: You probably are aware they seized one magazine out of the suitcase of a young man coming in from Britain and have since found that it is on every bookstand; and yet these devices that were so patently pornographic they let through and said, "okay, the police can come to your house."

[Translation]

j'aimerais vous lire et qui provient d'une femme qui avait lu une annonce dans les journaux de Vancouver pour la vente de certains appareils. Comme c'était une société canadienne qui faisait la publicité, elle a voulu se renseigner et elle a rempli le coupon. Six mois plus tard, elle a reçu des États-Unis ce qui était dénommé «assortiment de nouveautés». Nous avons vu ces nouveautés et j'ai été tout à fait horrifiée et voici ce que dit la lettre.

Cher monsieur.

C'était adressé à une femme mais le Revenu n'est pas capable de distinguer:

Cette expédition a été examinée en vertu du poste tarifaire 99201-1, Annexe C du Tarif des douanes du Canada.

Le contenu, énuméré ci-dessous, est considéré comme autorisé au titre de l'importation.

La description des articles est désignée comme «assortiments de nouveautés».

Cet envoi a été retourné au bureau des douanes, la direction du courrier, et on vous préviendra de la façon de procéder.

Vous remarquerez qu'il ne faut pas considérer que le permis d'importation pour les articles ci-dessus désignés implique qu'ils sont nécessairement acceptables au titre des stipulations du Code criminel en cas de poursuite en vertu de ce Code. De plus, le permis d'entrée ne constitue pas nécessairement une défense lors d'une révision subséquente de la cause faite par le tribunal.

En d'autres termes, le ministère du Revenu a dit clairement «prenez ces articles et que la police se débrouille avec le problème». Est-ce que vous interprétez cette façon de procéder comme l'abdication des responsabilités du ministère qui vous donne un nouveau travail à faire? Il est incroyable de considérer que le ministère sait qu'il peut s'agir d'une violation du Code criminel et qu'il permet cette importation.

M. Simmonds: Je serais mal venu de justifier ou de critiquer les actions faites par un autre ministère du gouvernement. Je ne sais pas en vertu de quel règlement ou directive ce ministère travaille, mais je sais que dans un grand nombre de cas, le ministère du Revenu national a pris très sérieusement ses responsabilités et qu'en fait on l'a critiqué pour s'être montré trop sévère. Cela se passait lors de la saisie de certains magazines qui n'étaient pas admis sur les étalages des magasins du Canada pendant un mois alors qu'ils l'avaient été le mois précédent et le mois suivant etc.

Je pense dans un cetain nombre de domaines, nous devrions être plus sévères mais ce n'est pas à moi de parler d'autres domaines que ceux de ma responsabilité.

Mme Holt: Vous êtes probablement au courant qu'on a saisi un magazine dans la valise d'une jeune homme qui venait d'Angleterre et qu'après on s'est aperçu qu'on trouvait ce magazine aux étalages et pourtant dans le cas de ces appareils qui étaient sans contestation aucune pornographiques, on les a

Do they forward these letters to you and say this person has now got a shipment of illicit commodities that should not be in Canada? Would you get a copy of this letter?

• 1245

Commr Simmonds: I cannot confirm that. I would question that. Depending on where you are on the border or where the check is made, there might be some good local liaison between . . .

Mrs. Holt: Well this came from the Customs House, 1001 West Pender St., number 3730-2/49V-3691. I would not mind knowing whether you people were informed to move in on this person after she received it. It would be very interesting. I just think it is passing the buck.

Commr Simmonds: If I can get the specifics, I could perhaps answer your question. I certainly could not without knowing who is involved and what company is involved.

Mrs. Holt: I will Xerox a copy and send it to you.

Thank you very much, Mr. Commissioner. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Robinson is the last questioner.

Mr. Robinson: Thank you, Mr. Chairman. I would like to follow up a little bit on what Mrs. Holt was referring to. Commissioner, do you feel it would be necessary or helpful for an RCMP officer to attend at Customs, as well as a customs officer, to be able to lay charges where considered necessary under the Criminal Code? It would seem to me that a Customs Officer does have some powers for policing, but only within the Customs Act, which would certainly not give him the right, as I understand it, to lay any charge under the Criminal Code. But speaking particularly of pornographic material, it has been my understanding that there seems to be a wider or broader system whereby customs officers could take material, hold it and consider it as pornographic, or send it back.

Now, here we have a case referred to by Mrs. Holt, where apparently there are these so-called assorted novelties, pornographic devices of one sort and another, and yet nothing was done about it. Would it help you and help the policing if there were officers at border stations that could be called in immediately by a customs officer to make a decision with regard to whether charges should be made or the stuff should be held or sent back?

Commr Simmonds: That procedure does quite often exist. In many of the border points across the country we do have police attachments nearby that work in fairly close harmony with the customs officers on the border. But perhaps not in that type of offence. I would presume that the sort of offence Mrs. Holt described is something that came in by mail or parcel post to a warehouse somewhere, went through Customs and was allowed to be delivered. I do not suppose it was coming across the border, if you like.

[Traduction]

laissés entrer au pays et on a déclaré: «La police pourra perquisitionner chez vous». Est-ce qu'on vous fait suivre ces lettres et est-ce qu'on vous dit que telle personne a maintenant en sa possession un lot de produits illégaux qui ne devraient pas se trouver au Canada? Est-ce qu'on vous enverrait copie de cette lettre?

M. Simmonds: Je ne saurais vous le dire. J'en doute. Évidemment, cela dépend où vous êtes à la frontière, ou à quel endroit la vérification est faite, la liaison locale pourrait être excellente entre...

Mme Holt: Cette lettre venait de la Douane, 1001 ouest, rue Pender, numéro 3730-2/49V-3691. Je serais curieuse de savoir si on vous a demandé de vous intéresser à l'affaire, après qu'elle l'eut reçue. Ce serait très intéressant. Il me semble que quelqu'un ne fait pas son boulot.

M. Simmonds: Si j'obtiens les détails, je pourrai peut-être répondre à votre question. Je ne pourrai certes pas le faire sans savoir qui est en cause et de quelle entreprise il s'agit.

Mme Holt: Je ferai photocopier la lettre et je vous l'enverrai.

Merci beaucoup, monsieur le commissaire. Merci, monsieur le président.

Le président: M. Robinson est le dernier qui posera des questions.

M. Robinson: Merci, monsieur le président. J'aimerais donner suite au sujet traité par Mme Holt. Monsieur le commissaire, croyez-vous nécessaire ou utile d'avoir un agent de la Gendarmerie à la Douane en plus d'un agent des douanes qui pourrait porter une accusation lorsque nécessaire en vertu du Code criminel? Il semblerait qu'un agent des douanes ne possède que certains pouvoirs en vertu de la Loi sur les douanes ce qui ne lui donne certainement pas le droit, si j'ai bien compris, de porter des accusations en vertu du Code criminel. Dans le cas plus particulièrement de documents pornographiques, j'ai toujours cru qu'il existait une procédure assez souple qui permettait aux agents de la douane de se saisir de documents, de les garder parce que pornographiques, ou de les renvoyer.

Or, dans le cas mentionné par Mme Holt, il semblerait s'agir de ce qu'on appelle nous, nouveautés diverses, des objets pornographiques quelconques, et pourtant rien n'a été fait. Vous serait-il utile, serait-il utile d'un point de vue policier s'il y avait des agents de la Gendarmerie aux frontières qu'un agent de la douane pourrait appeler immédiatement pour prendre la décision, à savoir si l'on devait ou non porter des accusations, garder le matériel ou le retourner?

M. Simmonds: Très souvent, nous procédons de la sorte. A de nombreux postes le long de la frontière dans tout le pays, il y a un détachement de la police tout près qui travaille en collaboration assez étroite avec les agents de la douane à la frontière, mais pas nécessairement pour ce genre de délit. Je présume que le genre de délit décrit par Mme Holt provenait d'objets envoyés par la poste à un entrepôt quelque part; une fois le paquet examiné à la douane on a permis qu'il soit livré. Je ne croirais pas qu'il ait traversé la frontière.

Mr. Robinson: Well, I assume that it was opened.

Commr Simmonds: Customs inspection, I expect. You know, I am getting in dangerous waters because I do not know the details and the facts.

Mr. Robinson: Maybe I should not go too far on that because I do not know exactly what the items were either. All I know is that there was this letter from the Customs...

Commr Simmonds: It also points out some of the dilemma in our society. What is the standard? Ask any two people and you get a different answer. It makes it very difficult in the enforcement game to know how vigorous you should be sometimes.

Mr. Robinson: There are RCMP officers at all border points, are there not?

Commr Simmonds: No, not all. I guess there is no part of the border for which we do not have a detachment covering it but we do not have RCMP officers at all border crossings.

Mr. Robinson: Do you have any detail of RCMP officers who deal only with pornographic material and organized crime?

Commr Simmonds: No. An investigator in a serious crime unit and so on would have a range of cases among which there may be some pornography cases.

Mr. Robinson: You do not actually have any group of officers who spend their time on that problem alone.

Commr Simmonds: No, but if I see them reading it too long I change the shift. No, do not have a detail as such.

Mr. Robinson: What you are saying is, we do not have a detail of the RCMP to concern itself directly with pornography and organized crime.

• 1250

Commr Simmonds: We do not have a detail in that fashion, but pornography is one of the areas of organized crime about which we have a concern. That can come from a whole variety of people who have some input into it, but we do not have a dirty-book detail.

Mr. Robinson: What you are saying is that you may have officers whose duty encompasses dealing with organized crime and pornography, but you do not have any special group to deal with pornography and organized crime by itself.

Commr Simmonds: We do not have a pornography squad, but we do collect information and data on it and correlate it to try to make cases.

Mr. Robinson: Because of the concern about it by the Canadian public today—and I have received a great deal of correspondence from people who are concerned about the great quantities of pronographic material coming into this country, particularly from the United States—are you consid-

[Translation]

- M. Robinson: Je présume qu'on a ouvert le paquet.
- M. Simmonds: L'inspection à la douane, je suppose. Vous savez, je risque de me mettre les pieds dans les plats puisque je ne sais rien des détails ni des faits.
- M. Robinson: Peut-être ne devrais-je pas m'aventurer trop non plus, puisque je ne sais pas exactement de quels objets il s'agissait non plus. Tout ce que je sais, c'est que les douanes ont envoyé cette lettre...
- M. Simmonds: Cette affaire fait également ressortir le dilemme dans lequel se trouve notre société. Quelle est la norme? Demandez à deux personnes et vous obtiendrez des réponses différentes. Dans notre métier du maintien de l'ordre, il est ainsi très difficile parfois de savoir avec quelle vigueur appliquer la loi.
- M. Robinson: On trouve des agents de la Gendarmerie à tous les postes frontaliers, n'est-ce pas?
- M. Simmonds: Non, pas partout, Je suppose qu'aucune partie de la frontière n'est dépourvue d'un détachement, mais on ne trouve pas d'agents de la Gendarmerie à tous les postes frontaliers.
- M. Robinson: Avez-vous un détachement d'agents de la Gendarmerie qui ne s'intéresse qu'à la pornographie et au crime organisé?
- M. Simmonds: Non. Un enquêteur faisant partie de l'unité des enquêtes criminelles s'occupe d'une gamme d'affaires qui pourraient inclure à l'occasion des affaires sur la pornographie.
- M. Robinson: Vous n'avez pas, en fait, un groupe d'agents qui consacrent tout leur temps à ce seul problème?
- M. Simmonds: Non, mais si je les vois s'attarder à lire le matériel trop longtemps, je les affecte à autre chose. Non, n'avons pas de service spécial à cet effet.
- M. Robinson: Vous voulez donc dire qu'il n'y a pas de détachement de la Gendarmerie qui s'intéresse uniquement à la pornographie et au crime organisé?
- M. Simmonds: Nous n'avons pas de détachement de ce genre, mais la pornographie est l'un des aspects du crime organisé dont nous nous occupons. Un grand nombre de personnes s'en occupent, mais nous n'avons pas un détachement spécialisé dans les livres pornos.
- M. Robinson: Vous voulez donc dire que certains agents peuvent remplir des fonctions qui incluent la surveillance du crime organisé et de la pornographie, mais que vous n'avez aucun groupe spécial qui ne s'intéresse qu'à la pornographie et au crime organisé.
- M. Simmonds: Nous n'avons pas d'escouade de la pornographie, mais nous recueillons des renseignements et des données à ce sujet pour préparer et étoffer des causes.
- M. Robinson: Vu la préoccupation du public canadien à l'heure actuelle . . . et j'ai reçu beaucoup de correspondance de personnes qui s'inquiètent de la grande quantité de documents pornographiques qui entrent au pays, surtout en provenance des États-Unis . . . avez-vous envisagé la possibilité de constituer une escouade spéciale qui s'intéresserait à cette question?

ering the advisability of having a special squad to look into some of this?

Commr Simmonds: If it fits within the organized-crime umbrella, if you like, the federal-provincial agreements going back to 1966, whereby the federal government assumed some responsibility jointly with the provincial governments for the fight against organized crime, then we have a legitimate and proper interest. But most of these cases of which you speak are really within the jurisdiction of the provincial Attorneys General. Where we act as the provincial police we clearly have some responsibility. Where we act as the federal police it is less clear, excepting when it comes within the ambit of organized crime, where there is an agreement between the federal and provincial governments in the fight against organized crime. When it fits into that, we work.

Mr. Robinson: We know from our hearings before this Committee with regard to obscenity that there is a great concern about this and there is a tremedous amount of pornographic material coming into this country from the Unites States. For some reason or other we do not seem to be able to stop the flow.

We understand that the customs people do a certain amount of this, but there are so many other ways it can come into the country, as you well know. I am just wondering what, if anything, the RCMP is doing now, is about to do or contemplates doing to stop this flow of pornographic material coming into the country.

Commr Simmonds: We are collecting information to make cases where it is possible. We have ongoing investigations.

But just let me point out something, and here I can talk from my own knowledge of the west coast where we made a number of very major seizures, a whole warehouse of material, on more than one occasion to get virtually totally ineffective results before the courts on the whole question of the definition of pornographic material, public standards, if you like, and so on. There was a tremendous amount of time, energy and resources used in developing some cases that really did not make a bit of difference to the amount of material in the community in the long run.

Mr. Robinson: Then, Mr. Commissioner, I suggest to you that you are saying that the present state of the criminal law is not satisfactory for policing pornography in Canada. Would that be a fair statement?

Commr Simmonds: I would say that the law is not that bad. I see there are proposed amendments, which I think will also be helpful, in Bill C-51—whenever that comes up. But what has to happen is that the Canadian people have to get mad. If they get mad enough then the courts will start using the law in perhaps a stronger and more dramatic fashion. They are supposed to reflect the standards the communities would like but there is no consensus on what is right and wrong in these moralistic areas.

[Traduction]

M. Simmonds: Si une telle escouade s'insère dans le cadre plus vaste du crime organisé, dans le cadre des ententes fédérales-provinciales, qui remontent à 1966 et qui prévoient que le gouvernement fédéral assume certaines responsabilités conjointement avec les gouvernements provinciaux dans la lutte contre le crime organisé, alors nous avons un intérêt légitime et justifié dans la question. Mais la plupart des affaires dont vous parlez relèvent en réalité de la compétence des procureurs généraux provinciaux. Lorsque nous agissons en qualité de police provinciale, nous avons clairement certaines responsabilités. Lorsque nous agissons en tant que police fédérale, c'est beaucoup moins clair, sauf lorsqu'il s'agit de crime organisé pour lequel il existe une entente entre les gouvernements fédéral et provinciaux dans la lutte contre le crime organisé. Lorsque c'est dans cet optique, nous pouvons agir.

M. Robinson: Nous avons pu constater au cours des séances du présent comité sur l'obscénité qu'il existe beaucoup de préoccupations à ce sujet et qu'une quantité énorme de documents pornographiques entrent au pays en provenance des États-Unis. Pour une raison ou pour une autre, nous semblons incapables d'arrêter le courant.

On nous a dit que les agents des douanes s'en occupent un peu, mais il y a tant de façons de faire entrer ces documents au pays, comme vous le savez fort bien. Je me demandais tout simplement si la Gendarmerie envisage de faire maintenant, de faire prochainement ou songe à faire quelque chose pour arrêter l'entrée au pays de documents pornographiques?

M. Simmonds: Nous réunissons des données pour aller devant les tribunaux lorsque possible. Des enquêtes sont en cours.

Mais permettez-moi de vous faire remarquer quelque chose à partir de ma propre expérience sur la côte ouest où nous avons effectué nombre de saisies très importantes, tout un entrepôt de documents, en plusieurs occasions sans pour autant obtenir autre chose que des résultats à toute fin pratique nuls devant les tribunaux lorsqu'il s'est agi de définir ce qui constitue des documents pornographiques, les normes sociales, etc. Nous avons consacré énormément de temps, d'énergie et de ressources pour mettre au point des causes qui n'ont rien changé quant à la quantité de documents disponibles, à long terme.

M. Robinson: Donc, monsieur le commissaire, je conclus que vous dites que le droit criminel actuel ne permet pas de surveiller la pornographie au Canada. Est-ce bien là ce que vous dites?

M. Simmonds: A mon avis, la loi n'est pas si mauvaise. Je vois qu'on a proposé des amendements dans le bill C-51 qui nous seront également utiles . . . lorsque nous les aurons. Mais ce qu'il faudrait, c'est que les Canadiens se fâchent. S'ils se fâchent suffisamment, les tribunaux commenceront à appliquer la loi de façon plus stricte et plus sévère. Les tribunaux sont censés refléter les normes de la collectivité mais on n'arrive pas à s'entendre sur ce qui est bien et sur ce qui est mauvais en ce domaine.

Mr. Robinson: What you are really doing is reinforcing the attitude of police forces throughout the country in their futility at being able to come to grips with this because of various difficulties such as the difficulty of the definition section of the Criminal Code, under Section 159(8). I suppose this is part of it; the other part of it being to say that there has been no real hue and cry from the people of this country to get rid of it or do something about it.

You are telling us that if the people of this country really want to do something about pornography, the policing authorities we have, including the RCMP, could do a great deal about it.

Commr Simmonds: All I am really saying is that there is law there which has some sanctions in it if you can put evidence that meets the test, if you like, and that is not an easy test because what is pronographic is subject to a lot of interpretation.

• 1255

- Mr. Robinson: Mr. Commissioner, no doubt you are aware of the report that this Committee came up with on pornography. Would you care to make any comments with regard to how this might help police in the future if it was implemented, with regard to this matter?
- Mr. Blais: Mr. Robinson, I think the Commissioner did indicate that he is aware of the legislation in Bill C-51 that deals with pornography.
- Mr. Robinson: I did not ask him about Bill C-51. I asked him about the report that we prepared . . .
- Mr. Blais: Yes, but he knows full well that Bill C-51 reflects in large measure some of the recommendations that were made in the report on pornography. I do not know if he had occasion to read the report of the Committee itself.

Commr Simmonds: Not in detail. I am aware of it and aware of some of the comments.

Mr. Robinson: Well then, dealing with Bill C-51, would it be fair to say that from your knowledge of this you feel this will be a step in the direction of curbing pornography in Canada?

Commr Simmonds: There is no dramatic—well, there are a couple of significant changes in there. One of them deals with children, and I think that needs to be specifically laid out. I think that is helpful. The other deals with disposition of material following a trial.

Mr. Robinson: I do not know whether it is a fair question or not, but I might ask you if you have any specific suggestions or representations to make with regard to changes that would be more helpful in policing pornography.

Commr Simmonds: I would not do it off the top of my head, here.

Mr. Robinson: Do you have people in your force who are looking at this problem and are prepared to come up with some suggestions? Can we anticipate that this information will be passed on to the Minister of Justice who will be piloting this

[Translation]

M. Robinson: Vous ne faites que réitérer que les forces policières dans tout le pays sont convaincues de la futilité de leurs efforts dans ce domaine, à cause de diverses difficultés telles que l'interprétation de l'article de définitions du code criminel, l'article 159(8). C'est en partie cela; ensuite, on peut se dire que les citoyens n'ont pas poussé les hauts cris pour se débarrasser de ce genre de choses.

Vous nous dites en fait, que si les citoyens veulent vraiment faire quelque chose au sujet de la pornographie, les autorités policières que nous avons, y compris celles de la Gendarmerie, pourraient faire beaucoup.

- M. Simmonds: Tout ce que je dis en réalité, c'est que la loi est là, avec ses sanctions, mais qu'il faut réunir des éléments de preuve qui résistent à l'analyse, une analyse qui n'est pas facile puisque la pornographie est un sujet qui se prête énormément à l'interprétation.
- M. Robinson: Monsieur le commissaire, vous connaissez sûrement l'existence du rapport sur la pornographie, préparé par le comité. Si les recommandations du rapport étaient mises en application, comment le travail des policiers en serait-il allégé à l'avenir?
- M. Blais: Monsieur Robinson, le commissaire a dit qu'il connaissait l'existence du Bill C-51 sur la pornographie.
- M. Robinson: Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je parle du rapport . . .
- M. Blais: Mais il sait très bien que le projet C-51 reflèté, en grande partie, ces recommandations contenues dans le rapport sur la pornographie. Je ne sais pas cependant s'il a eu l'occasion de lire le rapport du comité.
- M. Simmonds: Non, je l'ai parcouru. Je sais qu'il existe et j'en connais un peu le contenu.
- M. Robinson: D'après ce que vous connaissez du bill C-51, croyez-vous que ce soit là une mesure qui permette d'enrayer la pornographie au Canada?
- M. Simmonds: Il y a quelques modifications importantes dans ce projet de loi. L'une d'entre elle a trait aux enfants et je pense que cela mérite d'être précisé. Je pense que c'est utile. Ensuite il y a les dispositions sur le sort réservé aux objets obscènes après un procès.
- M. Robinson: Je ne sais pas si j'ai raison de vous poser cette question, mais j'aimerais savoir si vous avez des suggestions sur la façon de contrôler la pornographie.
 - M. Simmonds: Je ne pourrais vous les faire au pied levé.
- M. Robinson: Il y a-t-il des membres de votre effectif qui se penchent sur la question et qui pourraient nous faire des suggestions? Le cas échéant, ces suggestions pourraient-elles être adressées au ministre de la Justice qui pilotera ce projet de

bill through so that we may have in the long run or, if not, in the short run, some control over pornography in Canada?

Mr. Blais: Mr. Robinson, I can tell you quite candidly that when the RCMP have recommendations to make, undoubtedly the Commissioner will review the situation within the force. In the past, when they have had recommendations or suggestions to make relating to improving the law enforcement procedures that are presently in place, they have not hesitated in providing that information. Undoubtedly the commissioner will do that in future.

Commr Simmonds: The present law, I do not think, is that bad.

Mr. Robinson: It is just not being implemented. Is that what you are saying?

Commr Simmonds: The test is very difficult.

Mr. Robinson: That is not my question. You are beating around the bush. The police forces are not really that concerned about pornography. Is that fair to say?

Mr. Blais: Your question, Mr. Robinson, was a fair one and I think it was fairly replied to by the Commissioner. Indeed, the question is that cases were prepared and presented to the courts. The courts had to apply the law and in the circumstances the case was dismissed, if I recall.

Commr Simmonds: It was a variety of things. There were a variety of cases. But the results generally have not indicated that there was any high degree of alarm when the cases were tried before the courts.

Mr. Robinson: We can surmise then that since the courts apparently are unable or unwilling to do anything about it, it is up to the people really to raise the matter in the press and before their members of Parliament. Then their police force will get something done.

Mr. Blais: You have indicated, Mr. Robinson, that you have received a great deal of correspondence from the Canadian public.

Mr. Robinson: I have. I have just received more mail on it this morning.

Mr. Blais: There has been a great deal of publicity given to the Committee's report on pornography. The legislation that flowed from that report was brought forward by the government, in my view within a very short period of time, which does indicate some public awareness and some public concern over the issue.

The Chairman: A final question by Mr. MacKay and then we will have to adjourn.

Mr. MacKay: There is something Mr. Robinson said that I wanted to put to the Commissioner and to the Minister. Would it not be accurate to say that since anyone, even a private citizen, has the right to lay information under some of these conditions, and since pornography by its nature is not hard to find in this country—it is on public display everywhere you want to go and look for it practically—it is really not so much up to the police, up to the RCMP specifically, but more up to the provincial Attorneys General and the Crown prosecuting officers to make the decision to prosecute.

[Traduction]

loi pour que, à longue échéance, on puisse enrayer la pornographie au Canada?

- M. Blais: Monsieur Robinson, je puis vous dire en toute candeur que quand la GRC aura des recommandations à faire, il ne fait aucun doute que le commissaire s'adressera aux membres de son équipe. Dans le passé, la GRC n'a jamais hésité à faire des suggestions visant à améliorer la mise en application de la loi. Nul doute que le commissaire le fera à l'avenir également.
- M. Simmonds: La loi actuelle à mon avis n'est pas si mauvaise.
- M. Robinson: Mais elle n'est pas mise en application. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?
 - M. Simmonds: L'application des critères est très difficile.
- M. Robinson: Ce n'est pas ma question. Vous éludez ma question. Les policiers ne se préoccupent pas vraiment de la pornographie. N'est-ce-pas?
- M. Blais: Monsieur Robinson, votre question est à propos et le commissaire y a répondu. En fait les tribunaux ont été saisis de causes et ont dû appliquer la loi mais, souvent, il arrivait qu'une cause soit renvoyée.
- M. Simmonds: Il y a plusieurs raisons à cela. Il y a eu plusieurs causes. L'issue des procès indique qu'on ne s'inquiétait pas beaucoup de cette question.
- M. Robinson: Puisque les tribunaux sont impuissants ou n'osent pas faire quoi que ce soit, on peut dire que c'est à la population de faire des démarches, dans la presse ou auprès de leurs députés, ce n'est qu'après cela que la police pourra obtenir des résultats.
- M. Blais: Voulez-vous dire, monsieur Robinson, que vous recevez beaucoup de lettres du public en général?
 - M. Robinson: En effet. Ce matin même j'en ai encore reçu.
- M. Blais: On a fait toute une campagne publicitaire autour du rapport sur la pornographie. Le projet de loi qui en découle a été présenté par le gouvernement à brève échéance, ce qui signifie que le public s'inquiète.

Le président: Monsieur MacKay, une dernière question avant de lever la séance.

M. MacKay: Par suite de ce qu'a dit M. Robinson, j'aimerais poser une question au ministre et au commissaire. N'est-il pas juste de dire que puisque tout citoyen a le droit de porter plainte et puisque la pornographie est accessible à tous, car au pays on peut la trouver n'importe où, ce n'est pas vraiment aux policiers ni à la GRC mais plutôt aux procureurs généraux et aux procureurs de la Couronne de prendre la décision d'intenter des poursuite.

It is not like a case where the force finds someone breaking into a place or it is an impaired driving charge or robbery. It is more a policy type of charge. Would it not be?

I realize in the final analysis, in theory at least, the Crown prosecuting officers are the ones that make the ultimate decision as to whether one goes ahead with the case. But would it not be particularly so in matters of obscenity and pornography? You have no trouble finding the evidence.

Commr Simmonds: My own experience with cases of that nature—and this is several years back now—is such that I had no difficulty in finding what I considered was the evidence. But by the time some of the material had been read and examined by judges of the court, and very competent defence counsel had been able to say that there is some good in all this, that it is not all bad, the cases seem to disappear very quickly. After a while I got tired of investigating them because the results were not very valuable for the amount of time that was spent on it.

• 1300

Mr. Robinson: But is it not fair to say, Commissioner, that police in Canada are not tough on porn because they do not get convictions?

Commr Simmonds: I do not know how... Take a look at what has happened in Toronto recently and I understand the police there expended quite a lot of time and energy. I do not have any facts...

Mr. Robinson: They did clean up the Yonge Street strip too.

Commr Simmonds: Yes. And what did it take to get some kind of reaction and even some kind of a minor by-law to help them come to grips with the situation? It was a very horrible and notorious offence, and that is about how much interest and concern existed in this Canadian society. Only when people get mad about a whole range of offences will the law, the courts and everything else reflect what the people really want.

The Chairman: I think that is probably a good point at which to end this dialogue.

I would like to thank the Commissioner and the Assistant Commissioners for assisting us, and of course the Solicitor General

The Committee is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

Ce n'est pas la même chose qu'en cas de conduite en état d'ébriété ou de cambriolage, c'est plutôt une question de morale sociale, n'est-ce pas?

Je suppose qu'en dernière analyse, en théorie du moins, ce sont les procureurs de la Couronne qui prennent la décision d'intenter des poursuites. Mais ce n'est pas particulièrement vrai dans le cas d'obscénité ou de pornographie. Il n'est pas difficile de trouver des preuves.

M. Simmonds: Ma propre expérience remonte à plusieurs années. Je pensais alors qu'il n'était pas difficile de trouver ce qui, à mon avis, constituait des preuves. Mais le temps qu'il fallait au juge pour examiner les preuves était si long qu'un avocat de la défense compétent arrivait à prouver que tout n'était pas mauvais et les causes étaient renvoyées rapidement. Je me suis donc lassé devant les piètres résultats que j'obtenais malgré les efforts fournis.

- M. Robinson: Mais n'est-ce pas vrai que les policiers au Canada ne s'acharnent pas sur la pronographie parce qu'ils n'arrivent pas à obtenir des condamnations?
- M. Simmonds: Rappelez-vous l'incident qui s'est produit à Toronto récemment. Je pense que les policiers se sont donné beaucoup de mal. Je n'ai pas de faits...
- M. Robinson: Ils sont arrivés à faire un nettoyage de fond en comble sur la rue Yonge.
- M. Simmonds: En effet. Mais à quel prix? Qu'a-t-il fallu pour susciter une réaction et une faible loi qui leur permette de s'attaquer à une telle situation? Il a fallu un crime crapuleux et cela dénote l'intérêt et l'inquiétude que les Canadiens portaient à la question jusque-là. Ce n'est que quand les gens se mettent en colère que les autorités, les tribunaux et le reste bougent un peu.

Le président: Je pense que sur cette note, il serait bon de clore la discussion.

Je remercie le Commissaire et le sous-commissaire et bien sûr le Solliciteur général.

La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

APPENDIX "JLA-26"

THE POLICE vs ORGANIZED CRIME

In the late Spring of 1977 a great number of events, including a CBC expose, appeared before the Canadian public indicating that organized crime is a major threat to our society. At the same time investigations are underway in at least four Provinces regarding alleged criminal misconduct by the R.C.M.P., i.e. obstruction of justice, break and entering, and participation in cover-ups of illegal activities.

Recent revelations by the CBC have indicated that the Italian Mafia is the major force in organized crime in Canada although by no means the only powerful group. Most Canadians are probably astounded by these disclosures, but the facts are well known in police intelligence circles.

The logical question that instantly comes to the mind of most Canadians is what is being done about it? What is the Government doing? Why have the police allowed it to go this far? Cries for Commissions of Enquiry into Organized Crime have gone up across the country at the Federal, Provincial and Municipal level. Some politicians and police officials assured the citizens that there was no organized crime in their area, which is the usual response when confronted with that question. Others ensured that everything was under control. The Federal Minister of Justice, Ron Basford, brushed aside the demands for an enquiry, stating that it is the responsibility of the Province, not the Federal Government. He further implied that his proposed widening of police wiretap powers will solve the organized crime problem and allow the police to gain control of the situation.

WHAT IS ORGANIZED CRIME

Before examining the police role in combatting organized crime, their triumphs, failures, and chances of future success, we must first know exactly what we're dealing with.

The original definition accepted by police of organized crime was "two or more persons concerting together to commit unlawful acts for gain on a continuing basis". Although the Mafia fits this definition, so does a gang of nine year old girls who shoplift at the local discount store every Saturday afternoon. When government and police officials comment on organized crime, they are usually dealing with semantics. The Canadian people are not interested in semantics, they are interested in the basic facts. Is organized crime, as a major force, present in Canada? By organized crime, we mean syndicates, gangsters, rackets, murders, corruption, and all that goes with it!

THE ORGANIZED CRIME SCENE

Undoubtedly the major force in organized crime is the Mafia, or more properly, the "Honoured Society". The Ameri-

ANNEXE «JLA-26»

LA POLICE et le CRIME ORGANISÉ

À la fin du printemps de 1977, de nombreux événements, entre autres une émission diffusée par Radio-Canada, ont contribué à éveiller la population canadienne au fait que le crime organisé constitue une grande menace pour notre société. Parallèlement on mène des enquêtes dans au moins quatre provinces à propos des agissements de la G.R.C., par exemple obstruction de la justice, violation de domicile et participation à des camouflages d'activités illégales.

La Société Radio-Canada a révélé récemment que la mafia italienne représentait l'élément le plus important du crime organisé au Canada, même si elle ne constitue nullement le seul groupe puissant. Ces révélations ont probablement stupé-fié la plupart des Canadiens, mais ces faits sont bien connus des services de renseignement de la police.

La question qui vient immédiatement à l'esprit de la plupart des Canadiens consiste à savoir quelles sont les mesures prises à cet égard? Que fait le gouvernement? Pourquoi la police a-t-elle attendu si longtemps avant d'agir? Dans tout le pays, aux niveaux fédéral, provincial et municipal, la population a réclamé à corps et à cri des commissions d'enquêtes sur le crime organisé. Des hommes politiques et des policiers ont assuré aux citoyens qu'il n'y avait pas de crime organisé dans leur secteur; c'est souvent la réponse à laquelle on a droit lorsqu'on leur pose cette question. D'autres ont affirmé que tout était sous surveillance. Le ministre fédéral de la Justice, M. Ron Basford, a répondu à ceux qui exigeaient une enquête que ce domaine relevait de l'administration provinciale et non du gouvernement fédéral. Il a ensuite laissé entendre que sa proposition visant à étendre les pouvoirs de la police en matière d'écoute électronique résoudrait le problème du crime organisé et permettrait à la police de prendre la situation en main.

QU'EST-CE QUE LE CRIME ORGANISÉ?

Avant d'examiner le rôle de la police dans la lutte qu'elle mène contre le crime organisé, ses victoires, ses échecs et ses chances de succès, nous devons d'abord savoir exactement de quoi nous parlons.

La première définition du crime organisé qui a été acceptée par la police était la suivante: «Deux personnes ou plus se concertant pour commettre des actes illégaux afin d'en retirer un profit de façon continue». Si cette définition s'applique parfaitement à la mafia, elle s'applique également à une bande de fillettes de neuf ans qui font du vol à l'étalage dans un minimarge tous les samedis après-midis. Lorsque le gouvernement et les policiers parlent de crime organisé, ils traitent généralement de sémantique. La sémantique n'intéresse pas les Canadiens, ce sont les faits réels qui les intéressent. Le crime organisé, en tant que force de premier plan, existe-t-il au Canada? Par crime organisé, nous entendons syndicats, banditisme, escroqueries, meurtres, corruption, et tous les autres phénomènes du même ordre!

LA SCÈNE DU CRIME ORGANISÉ

Dans le crime organisé, la force majeure est sans aucun doute la mafia, ou à proprement parler, "l'honorable société".

can Mafia had its roots in the Mafia of Sicily. As it grew, they accepted non-Sicilians into their ranks, and even Italian-Americans with ancestors from non-Mafia areas.

Besides Sicily, the Honoured Society is based in the region of Calabria in the toe of Italy. It is the "Mafia Calabrese" who are the dominant force in Canada. Almost all the alleged major Mafiosi in Canada, i.e. Cotroni, Violi, Racco have immigrated from the southern part of Calabria. The existence of the Mafia in Canada goes back many years, before most policemen ever heard the term. This is evident when one considers that many of these leaders are Canadian born, i.e. Diorio, Volpe, and Sylvestro.

Organized Crime is by no means confined to the southern Italian element. The Chinese Triad or "Society of Heaven & Earth", is much larger and much older, having originated, like the Mafia, as a patriotic secret society trying to rid their homeland of foreign oppressors. By far the most common organized crime groups are the non-ethnic gangs who engage in extensive criminal activities in probably every major city in Canada.

To be lucrative, and to survive, organized crime is always comprised of the following components:

- (a) Organized structure
- (b) Police, political and/or judicial corruption
- (c) "Muscle"
- (d) No complainants
- (e) Low profile

Any organization that ignores, or is weak in any of the above categories will be unable to endure for any length of time. Organized Structure—This should consist of two elements:

- (1) Secrecy of membership and activity, and
- (2) a "buffer" or "cut-off" system. You cannot fight an enemy if you don't know who they are, where they are, or what they're up to. The Mafia and the Triad have survived the centuries, while other organizations have come and gone, because they are, in essence, "secret societies". A system of "buffers" is essential, whereby orders are passed down through the ranks until the underling committing the actual crime has no direct knowledge of who the order originated with. In this manner, the leaders never commit a substantive offence and take no risks.

Police, Political and/or Judicial Corruption—A criminal organization gathers intelligence on its enemies just as any other efficient organization does. It is extremely important to know the state of police investigation and the plans of a police

La mafia sicilienne a été à l'origine de la mafia américaine. Au fil des ans, cette dernière a accepté que se joignent à ses rangs des non-siciliens et, même des Italo-américains dont les ancêtres provenaient de régions où la mafia n'était pas établie.

Outre la Sicile, l'Honorable société est installée dans la région de Calabre, à la pointe extrême de l'Italie. C'est précisément la "Mafia calabraise" qui constitue la force dominante au Canada. Presque tous les réputés dirigeants de la mafia au Canada, à savoir Cotroni, Violi, Racco sont originaires de la partie sud de la Calabre. La mafia opère au Canada depuis de nombreuses années, elle y était présente avant même que la plupart des agents de police aient entendu le terme. C'est bien évident lorsque l'on considère qu'un grand nombre de ses chefs sont nés au Canada, par exemple Diorio, Volpe et Sylvestro.

Le crime organisé n'est en aucune façon limité à l'élément en provenance du sud de l'Italie. La "Triade" chinoise ou "Société de la terre et du ciel" est beaucoup plus importante et beaucoup plus ancienne; elle constituait au départ, comme la mafia, une société secrète patriotique qui avait pour objectif de libérer la patrie des oppresseurs étrangers. Les groupes que l'on rencontre le plus fréquemment dans le domaine du crime organisé et dont le nombre est de loin supérieur à ceux dont il a été question sont constitués par les bandes sans appartenance ethnique qui se lancent dans des activités criminelles à grande échelle dans probablement toutes les villes importantes du Canada.

Pour être lucratif et pour survivre, le crime organisé doit toujours comporter les éléments suivants:

- (a) Une structure organisée
- (b) La corruption de la police, des hommes politiques ou du système judiciaire.
- (c) La force brutale
- (d) Réticence irréductible des plaignants potentiels
- (e) Les agissements dans l'ombre

Toute organisation qui ne tient pas compte des principes susmentionnés ou présente des lacunes sur le plan de l'application d'un de ces derniers sera incapable de se maintenir. Structure organisée—Elle doit comporter deux éléments.

- (1) Le secret entourant l'idendité des membres et les activités qu'ils mènent, et
- (2) un système d'éléments «intermédiaires» ou «étanches» de cellules. Il n'est pas possible de lutter contre un ennemi si on ne connait ni son identité, ni l'endroit où il se trouve, ni ce qu'il a en tête. La mafia et la triade existent depuis des siècles, alors que d'autres organisations ont connu une période de gloire pour ensuire disparaître et la raison en est qu'elles sont dans leur essence «des sociétés secrètes». Un système «d'intermédiaires» est indispensable. Les ordres sont ainsi transmis par la voie hiérarchique jusqu'aux hommes de main qui commettent en fait le crime mais ignorent qui a donné l'ordre à l'origine. De cette façon, les chefs ne commettent jamais de délit positif et ne prennent aucun risque.

La corruption de la police, des hommes politiques ou du système judiciaire—Une organisation criminelle rassemble des renseignements sur ses ennemis tout comme le fait n'importe quelle autre organisation efficace. Il est extrêmement impor-

commission or Attorney-General's Department. Freedom from prosecution or conviction is preferable, but failing this, lenient sentences are a worthwhile goal. Aside from corrupting judicial officials organized crime can make millions from having access to inside information regarding government contracts and projects. Corrupting public officials is a fine art mastered long ago by gansters. In many cases, the officials involved fail to realize what they have become until it is too late to choose another avenue.

Muscle—Organized crime groups must obtain the respect and fear of their victims and their rivals. To be more precise, they must "control the streets". All successful gangs start out at the "grass roots" level, terrorizing prostitutes and bookies, "shaking down" small merchants, and generally bullying their victims. As their wealth grows, they enter more lucrative fields, i.e. gambling, loansharking, and then into sophisticated commercial crime and legitimate business. Human nature being what it is, organizations netting millions in stock swindles and gambling casinoes, gradually loose interest in terrorizing the corner store owner for \$10. protection money each week. At this point, they lose "control of the streets". Their image of terror and viciousness begins to fade and the street people become bolder. This is a mistake being made to some extent by the Canadian and American Mafia. The best example of this is Montreal where the Dubois Gang has filled the void at the street level. Their power, through violence at the street level, has lead to the point where the leader of the Dubois gang has called the Mafia leader, Paul Violi, a "punk" in front of millions of T.V. viewers, an act that couldn't be imagined 10 years ago.

No Complainants—Organized crime has traditionally concentrated on "no-complainants" crimes, i.e. gambling, pornography, loansharking, narcotics, etc. where the victim is a willing participant. No drug addict ever complains to police that he is an addict, nor does the purchaser of pornography complain that he is viewing such merchandise. Operating in this field of criminal endeavour poses minimum risk, as successful prosecutions are seldom possible without co-operative witnesses. Furthermore, the penalties for such offences (with the exception of narcotics) are minuscule, and well worth the risk. Any crimes engaged in, outside this field, i.e. extortion, protection, etc. usually are examplified by terrorized victims who are too frightened to come forward. This again, relies on "muscle" for success.

Low Profile—Any organization that flaunts its power is bound to be knocked from its perch. Such behaviour, especially by the leaders, invites the attention, wrath, and challenge of upcoming rivals. More important, an organization's conduct, i.e. killings, beating, etc. can precipitate a public uproar,

tant pour une telle organisation de connaître la situation en ce qui regarde une enquête policière et les projets d'une commission de police ou du service du Procureur général. Il est préférable d'éviter poursuites et condamnations, mais, à défaut de réussite sur ce plan, l'indulgence dans les condamnations constitue un objectif valable. En plus de corrompre les fonctionnaires du système judiciaire, le crime organisé peut gagner des millions en ayant accès à des renseignements secrets concernant les contrats et les projets du gouvernement. La corruption de fonctionnaires est un art subtil et les gangsters sont depuis longtemps passés maîtres à ce jeu. Bien souvent, les fonctionnaires impliqués ne se rendent compte de ce qu'ils sont devenus que lorsqu'il est trop tard pour choisir une autre voie.

Violence—Les groupes de criminels organisés doivent s'assurer le respect et la crainte tant de leurs victimes que de leurs rivaux. Plus précisément, ils doivent avoir le «contrôle de la rue». Tous les gangs qui réussissent s'attaquent d'abord aux gens de la rue, en terrorisant les prostituées et les bookmakers, en estorquant des fonds aux petits commerçants et, de façon générale, en rudoyant leurs victimes. A mesure que leurs gains augmentent, ils se dirigent vers des domaines plus lucratifs tels que le jeu, les prêts à taux usuraires et, par la suite, le crime commercial très perfectionné et le commerce légal. La nature humaine étant ce qu'elle est, les organisations récupérant des millions grâce à l'agiotage et à l'exploitation de casinos sont de moins en moins portées à terroriser le propriétaire du petit magasin du coin en vue d'obtenir \$10.00 par semaine en échange d'une protection. A ce stade, elles perdent le contrôle de la rue. Leur réputation de terreur et de vice commence à s'étioler et les gens de la rue deviennent un peu plus audacieux. Dans une certaine mesure, la mafia canadienne et la mafia américaine sont coupables de cette erreur. Le meilleur exemple a été constaté à Montréal où les frères Dubois ont comblé ce vide qui existait au niveau de la rue. Par la violence, leur influence était devenue telle que le chef de bande des Dubois a pu se permettre de qualifier le chef de la mafia, Paul Violi, de «petit voyou», devant des millions de téléspectateurs, geste qu'on n'aurait pu imaginer il y a dix ans.

Aucuns plaignants—Le crime organisé a traditionnellement porté sur les crimes où il n'y a pas de plaignants, tel que le jeu, la pornographie, les prêts à taux usuraires, la drogue, etc., crimes où la victime est consentante. Aucun narcomane ne se plaint à la police d'être ce qu'il est; celui qui achète de la littérature pornographique ne s'oppose pas au fait qu'il puisse le faire. Ces actes criminels ne comportent que très peu de risques pour leurs auteurs puisque des poursuites sont rarement possibles sans la collaboration de témoins. En outre, les sanctions prévues pour ces infractions, à l'exception de celles visant le trafic des stupéfiants sont minimes et il semble que l'enjeu en vaille quand même la chandelle. Tout acte criminel d'extorsion au de prétendue protection est habituellement dirigé contre des victimes terrorisées, trop effrayées pour venir témoigner. Encore là le succès de l'entreprise repose sur l'usage de la violence.

Clandestinité—Toute organisation qui étale sa puissance risque d'être détrônée. Ce comportement, surtout quand il est le fait de chefs, attire l'attention, suscite la colère et le désir de revanche des rivaux. Fait encore plus important les agissements d'une organisation, comme les meurtres, les "passages à

resulting in commissions of enquiry, stepped up police action, stricter laws, and public support of enforcement efforts. This is exactly what criminal organizations don't want. The really powerful organizations are those whose existence is unknown or whose activities are unclear and hard to ascertain or isolate. The dangerous crime leaders are not the strutting bullies in \$300. suits, but the unknown and unobtrusive old man tending his small garden, or the friendly restaurateur gladly giving free meals to unsuspecting policemen. If prestige were important (and it can be), there is no doubt that the Montreal Mafia could import unknown killers from Reggio Calabria or New York and eliminate the Dubois brothers in one week. The trade off would be, however, loss of "low profile". Besides public alarm and increased police attention, an annoying and dangerous gang war could result, and no one makes money or has the opportunity to enjoy it, during a gang war.

THE POLICE STRUCTURE

Now we have seen just what is involved in the operation of organized crime, the logical questions that come to mind are: How was it allowed to happen? What is being done about it?

Obviously, the very fact that it exists to the extent it does, is proof positive of police inefficiency. This is not to say it is their fault, it's just a statement of fact; the police cannot cope with the problem.

As most organized crime knows no territorial boundaries, the Royal Canadian Mounted Police have assumed the leadership role in the fight against organized crime. It is a commitment they have not taken lightly, and they cannot be criticized for lack of effort or interest.

The existing structure to combat organized crime is as follows: RCMP HQ, Ottawa, houses the National Crime Intelligence Brranch which has sub-branches or "Sections" called N. C. I. S., in each major city. In addition, the Criminal Intelligence Service Canada has been formed as a clearing house for all intelligence gathered. Each province has its own Criminal Intelligence Service composed of high ranking police officials and the Provincial Attorney-General who meet annually to discuss the effort against organized crime, past, present and future.

Most large municipal and regional police forces, including the O.P.P. and Q.P.F., have Criminal Intelligence Units within their organizations. The larger forces have logistical units, i.e. surveillance squads, technical services, etc. to assist the intelligence units.

Courses are held at the Canadian Police College in Ottawa for intelligence officers, under the co-sponsorship of the RCMP and the C.I.S.C.

tabac" et autres formes de violence, peuvent acroître la rumeur publique, entraîner la création de commissions d'enquête, faire intervenir les forces policières, imposer des lois plus sévères et amener la population à collaborer à leur mise en application. Voilà précisément ce que craignent les organisations criminelles. Les plus puissantes sont celles dont on ignore l'existence et dont les activités sont troubles et difficiles à cerner ou à confirmer. Les dangereux chefs de bandes ne sont pas ces arrogants personnages qui plastronnent dans des costumes de \$300, mais ce sont plutôt ceux du genre vieillards inconnus et effacés qui s'occupent de leurs petites affaires ou du gentil restaurateur qui offre aimablement des repas gratuits aux policiers qui ne se doutent de rien. Si le prestige était important, et il peut l'être, il n'y a aucun doute que la mafia montréalaise pourrait importer de New-York ou de Reggio di Calabria des tueurs inconnus et éliminer les frères Dubois en une semaine. L'échange pourrait toutefois rompre la clandestinité, sans compter l'alerte qui serait donnée à la population et la plus grande vigilance des forces policières. Il pourrait aussi en résulter une guerre gênante et dangereuse entre bandes rivales, de laquelle il n'y a pas un sous ni même quelque avantage à tirer.

LA STRUCTURE POLICIÈRE

Nous venons de voir en quoi consiste le crime organisé, et les questions qui nous viennent à l'esprit sont les suivantes: Comment les choses ont-elles pu en arriver là? Que fait-on à ce sujet?

Évidemment, l'existence et l'ampleur de la situation montrent l'inefficacité des forces policières. Nous ne voulons pas dire qu'elles en portent la responsabilité; les forces policières ne peuvent faire face à ce problème.

Comme la plupart des membres du crime organisé ne connaissent aucune frontière, la Gendarmerie royale du Canada a assumé un rôle d'avant-garde dans la lutte contre cette forme de criminalité. Elle n'a pas pris cet engagement à la légère et on ne peut lui reprocher son manque d'efforts ou d'intérêt.

La structure actuelle établie en vue de l'abolition du crime organisé est la suivante: la Gendarmerie royale du Canada, dont l'administration centrale se trouve à Ottawa, a créé la Direction nationale de renseignements sur la criminalité, laquelle a des sections dites sections RCM dans les grandes villes. En outre, le Service Canadien de renseignements sur la criminalité a été consitué en tant que centre d'échange de tous les renseignements recueillis. Chaque province dispose d'un service de renseignement sur la criminalité, composé de policiers de haut rang et du procureur général de la province, qui se rencontrent chaque année pour discuter de la lutte passée, présente et future contre le crime oganisé.

La plupart des grands corps municipaux et régionaux de police, notamment la Police provinciale de l'Ontario et la Sûreté du Québec, ont des unités de renseignement sur la criminalité au sein de leur organisation. Les corps les plus importants ont des unités logistiques, c'est-à-dire des escouades de surveillance, des services techniques, etc., qui aident les unités de renseignement.

Le Collège Canadien de police à Ottawa organise, à l'intention des officiers de renseignement, des cours offerts conjointement par la G.R.C. et le S.C.R.C..

On the surface, this structure seems ideal for meeting the chanllenge of organized crime. But is it? Its effectiveness certainly cannot be demonstrated in any way. The Mafia, the Triad, the local organizations, are all flourishing. Canadian citizens are being threatened, robbed, terrorized, degenerated, beaten, and killed, while organized crime figures live in luxurious mansions and drive imported cars.

THE REALITY

ROYAL CANADIAN MOUNTED POLICE

The RCMP has within its ranks some of the finest, most dedicated men that can be found anywhere. Admittedly, it also has its misfits and buffoons, but these are in the minority.

Unfortunately, the RCMP's wealth of human resources is seldom exploited. Promotion is basically by seniority with sprinkling of exceptions to prove the rule. The greatest drawback to efficiency is that the RCMP still operates under the theory that "any man can do any job", a concept that was discarded by private industry over a century ago. Subsequently, the Intelligence Units are not staffed by specially selected, trained, volunteer officers, but rather by anyone who happens to be handy. As astounding as it may sound, the truth is that Intelligence Units are staffed by men transferred directly from such duties as walking the beat in a prairie town, traffic patrol, or policing an Eskimo settlement in the Northwest Territories. To add to the problem, many capable investigators arrive on the Intelligence Units with no interest or aptitude for the work. Many of the Unit members know less about organized crime than the average citizen who has read a few pocket books on the subject. The men themselves are not to blame. They are placed into a position of ensured incompetence by the system. The result is often disinterest or complete frustration.

The training of the men is entirely inadequate. There is a two week course in Ottawa for Intelligence Unit members, however, a man may be on the "Section" (National Crime Intelligence Section) for years before taking the course, and some members may never be sent. The course itself is tremendously interesting and informative, but it hardly prepares anyone to tackle the Mafia. There are no "how to's" on the course, just a supply of interesting facts. There are no examinations involved, therefore, although attendance is compulsory, being awake is not.

Next comes the "fly in the ointment". The RCMP does not have an organized crime squad as such. The N.C.I.S. is expected to gather information on organized crime, but their function stops at that point. The responsibility for collecting evidence, making arrests, and bringing the perpetrators before the Courts rests with the "operational" sections, i.e. Drug Squad, General Investigation Section, Commercial Fraud Section, etc. The intelligence functions stops short of obtaining

Au premier abord, cette structure semble idéale pour relever le défi du crime organisé. Mais l'est-elle véritablement? Son efficacité ne peut de toute façon être démontrée. La Mafia, la Triad et les organisations locales continuent à prospérer. Les citoyens canadiens sont menacés, dévalisés, terrorisés, molestés et assassinés, alors que les personnages célèbres du crime organisé se prélassent dans de luxueuses demeures et roulent dans des voitures importées.

LA RÉALITÉ

LA GENDARMERIE ROYALE DU CANADA

La G.R.C. a dans ses rangs des agents qui comptent parmi les plus habiles et les plus dévoués qui se puissent trouver. Naturellement, on y trouve aussi des incapables et des clowns, mais ils sont en minorité.

Malheureusement, les moyens de la G.R.C. en ressources humaines sont rarement exploités. La promotion s'effectue principalement à l'ancienneté, avec quelques exceptions qui confirment la règle. La plus grave entrave à l'efficacité tient sans doute à ce que la G.R.C. fonctionne toujours selon le principe qui veut que n'importe qui puisse faire n'importe quoi, principe rejeté par l'industrie privée il y a plus d'un siècle. En conséquence, les unités de renseignement ne sont pas pourvues d'officiers volontaires, spécialement sélectionnés et entraînés, mais au contraire elles accueillent toute personne disponible. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il s'avère que les unités de renseignement sont composées de policiers, transférés directement de postes où, par exemple, ils faisaient la ronde dans une ville des Prairies, ils surveillaient la circulation routière ou assuraient la sécurité dans un village esquimau des Territoires du Nord-Ouest. Pour compliquer le problème, il arrive fréquemment que des enquêteurs habiles arrivent dans les unités de renseignement sans manifester d'intérêt ou d'aptitude pour ce travail particulier. Bon nombre des membres de l'unité sont plus ignorants du crime organisé que la moyenne des citoyens qui ont lu quelques livres de poche sur la question. La faute n'en incombe pas aux policiers eux-mêmes. Ils sont placés dans une situation d'incompétence manifeste par le système. Il en résulte souvent un manque total d'intérêt ou de la frustration.

La formation des policiers est totalement insuffisante. On a prévu deux semaines de cours à Ottawa pour les membres de l'unité de renseignement; mais un policier peut passer plusieurs années à la "section" (Section de renseignement sur la criminalité) avant de suivre ce cours, et certains ne l'ont jamais suivi. Le cours proprement dit est très intéressant et très formateur, mais il ne prépare guère les policiers à traquer la Mafia. On n'y enseigne pas de méthodes pratiques; on contente d'y présenter des faits intéressants. Il n'y a donc pas d'examen à la fin du cours. Même si la présence est obligatoire, être réveillé ne l'est pas.

Ensuite, et c'est là où le bas blesse, la GRC ne dispose pas d'une escouade spéciale du crime organisé. La Section RCN est censée recueillir des informations sur le crime organisé, mais ses fonctions s'arrêtent là. La responsabilité de réunir des preuves, procéder aux arrestations et faire comparaître les coupables devant les tribunaux incombent aux sections opérationnelles, c'est-à-dire: l'Escouade des stupéfiants, la Section des enquêtes générales, la Section des fraudes commerciales,

evidence for court as a general rule. Several problems arise from this situation.

Operational Sections are usually judged by the number of arrests they make (referred to as "bodies") and individual members are also judged in this way. This is a fact that is NEVER admitted by any police force, however, the striving for "bodies" is never ending. The best example of this is in the field of drug enforcement. Thousands of arrests of hippies and students in possession of marihuana have been made while comparatively little attention has been given the importation of large amounts of narcotics, especially heroin. Fortunately, narcotic officers are receiving better direction now, but its plain for them to see that the easy arrest results in the same stroke in the arrest column as the sophisticated gangster.

Since Intelligence Units seldom get involved in arrests, they can only prove their worth by gathering intelligence that will result in arrests by some other squad. This has several side effects: (1) Instead of working on a lengthy difficult conspiracy case that may or may not result in a few arrests, it is much more tempting to target on a group of naive teenage marihuana traffickers, or a gang of unsophisticated breakin artists. (2) An unhealthy rivalry results between the Intelligence Units and the Operational Sections. They often work on the same targets without telling one another, each eager to grab credit for the "bodies" that result. A Drug Section might actually tell an Intelligence Unit to keep its "nose out" of drug work, thinking the latter were trying to obtain undeserved credit, which often could be the case.

The result of this, of course, was that no one really concentrated on organized crime. The RCMP tried to solve this dilemma by breaking up the Intelligence Section as a cohesive unit, and seconding the men to the Operational Sections to concentrate in their particular field.

This made for better relations amongst the men, however, it made many Section Commanders wary that there were one or two in their midst with divided loyalties, as they were still members of the N.C.I.S. Furthermore, even less attention was given to organized crime per SE.

The biggest drawback to success within the intelligence field is lack of experienced leadership both at the Section level and above. As the RCMP feels that any man can do any job, it perpetuates a policy of regular transfers that has resulted in a force of "jacks-of-all trades and master of none". An officer with five years in one field is considered a real veteran and expert within the RCMP. In most professions and trades, a man with five years experience is boardering on being a novice.

It is interesting to note that the police profession is the one single force that separates civilized and orderly society from anarchy and mayhem, yet this vital service is left to chance. There are extensive university courses and post graduate proetc. Les fonctions de renseignement cessent en règle générale là où il est question d'obtenir des preuves pour les tribunaux, ce qui cause d'ailleurs plusieurs problèmes.

Les sections opérationnelles sont habituellement jugées en fonction du nombre d'arrestations qu'elles ont effectuées (comptées en "hommes"); chaque agent est également jugé de cette manière. C'est un fait que la police se refuse à admettre. Pourtant la chasse à l'homme ne finit jamais. Le meilleur exemple à cet égard est fourni par l'application de la Loi sur les stupéfiants. Il y a eu des milliers d'arrestations de hippies et d'étudiants possédant de la marihuana, alors qu'on s'est comparativement peu intéressé à l'importation de grosses quantités de narcotiques, notamment de l'héroine. Heureusement, les agents de l'escouade des stupéfiants sont maintenant mieux dirigés, mais il est évident pour eux que les arrestations faciles aboutissent du même trait de plume dans la colonne des arrestations, que celles des gangsters professionnels.

Étant donné que les unités de renseignement participent rarement à des arrestations, elles ne peuvent prouver leur valeur qu'en recueillant des renseignements qui permettront à d'autre équipes de procéder aux arrestations. Il en résulte plusieurs effets secondaires: (1) Au lieu de travailler sur une affaire difficile et longue qui peut aboutir ou non à une arrestation, il est beaucoup plus tentant de prendre pour cible un groupe d'adolescents qui fait le trafic de la marihuana ou une bande d'amateurs qui se livrent à des effractions. (2) Une rivalité malsaine en résulte entre les unités de renseignement et les sections opérationnelles. En fait, elles ont souvent les mêmes objectifs sans se l'avouer, chacune tenant à s'attribuer le mérite des arrestations. Une section de stupéfiants peut en fait dire à une unité de renseignement de se mêler de ses affaires, en pensant que cette dernière essayait injustement de se faire valoir, ce qui est souvent le cas.

En définitive, évidemment, personne ne s'occupe réellement du crime organisé. La GRC a essayé de résoudre le dilemme en divisant la section R.C.N. et eu secondant les responsables des sections opérationnelles pour qu'ils se concentrent davantage sur leur propre domaine.

Cela a amélioré les rapports entre les hommes, mais de nombreux commandants de section étaient sur leurs gardes de peur qu'un ou deux d'entre eux avaient peut-être des allégeances partagées, comme tous étaient encore membres de la section de renseignements sur la criminalité. Par ailleurs, on a accordé encore moins d'attention au crime organisé en soi.

Le plus gros obstacle au succès dans le secteur des renseignements est le manque de dirigeants expérimentés, tant au niveau de la section qu'aux niveaux supérieurs. En présumant que quiconque peut faire n'importe quel travail, la GRC perpétue une politique de transferts régulier qui a donné un corps policier constitué de touche-à-tout qui ne sont spécialisé en aucun domaine. Un agent ayant 5 ans d'expérience dans un domaine est considéré comme un véritable vétéran et spécialiste au sein de la GRC, alors que dans la plupart des professions et des métiers, le même individu serait considéré comme étant à peine au-delà du noviciat.

Il est intéressant de constater que la police est l'unique force qui soustrait une société civilisée et ordonnée à l'anarchie et à la violence. Ce service vital est cependant laissé au hasard. Il y a des cours universitaires approfondis et des programmes grams for doctors, lawyers, and other professions yet the police profession requires no formal schooling to speak of. Such attributes as height and good eyesight are the prime requirements. An electrician, plumber, or carpenter receives far more extensive training than most police officers. The leadership within the RCMP pertaining to the fight against organized crime is extremely weak.

Here again, the fault lies with the system rather than with the individual. Senior police officers usually are products of another generation, and their experience at the street level is no longer relevant. An officer may have been an excellent investigator or traffic policeman in his younger days, but does this qualify him to act as an administrator of hundreds or thousands of men and lead the fight against organized crime?

The most alarming and potentially dangerous aspect of the RCMP system is the fact that there are no "checks and balances". The power of the senior commissioned officer is so absolute, that should he be incompentent, then everyone under his command will operate far below a satisfactory level of efficiency. In actual fact, each Division (basically a Province) operates as a separate Police force under the command of a C.O. (Commanding Officer). He may revel in the days when he was a constable on detachment thirty years ago, and be irritated by the young men on the Drug Squad or N.C.I.S. going about with long hair, beards, and blue jeans. Often these elder officers will issue orders that all plainclothes members must get military-type haircuts, or wear suits and ties, etc. This is more than a petty annoyance to the investigators, as they cannot conduct surveillance, meet informants, or make undercover drug buys dressed like a 1950 T.V. detective. But incompetence is only a minor byproduct of the RCMP's lack of checks and balances. The real danger lies in corruption or criminal misconduct within the Force. The RCMP system contains no mechanics to expose corruption or criminal acts by superior officers. Should a constable or NCO discover that a high ranking officer is corrupt, has been consorting with the criminal element, or has obstructed an investigation, he is risking his job, his career, and his pension should he expose misconduct. As mentioned previously, the senior RCMP officer's power is absolute. A constable discovering misconduct has no channels open to him whereby he can report his findings. This absence of checks and balances creates a tremendous vulnerability to organized crime. Should they successfully corrupt a high ranking officer, then they are for all intents and purposes safe from police action.

The members of the RCMP are trained to obey orders without question. The proud traditions of the Force make it very difficult for individual members to visualize the possibility of corruption within their ranks. For the most part, the RCMP members think of corruption as something found in other police forces, but not the RCMP. The reality is, of

d'études supérieures pour les médecins, les avocats, ainsi que dans d'autres professions. Mais la profession de policier n'exige aucune formation officielle véritable. La taille ou une excellente vue sont les principales exigences. Un électricien, un plombier, ou un menuisier reçoit une formation beaucoup plus poussée que celle de la plupart des agents de police. Au sein de la GRC, le leadership en ce qui concerne la lutte contre le crime organisé est extrêmement faible.

Encore une fois, c'est le système plutôt que l'individu qui en est responsable. Les agents supérieurs sont habituellement le produit d'une autre génération, et leur expérience de ce qui se passe dans la rue n'est de ce fait plus pertinente. Un agent peut avoir été un excellent enquêteur ou agent de circulation lorsqu'il était jeune, mais cela le rend-il apte à faire office d'administrateur de centaines ou de milliers d'hommes, et à mener la lutte contre le crime organisé?

L'aspect le plus atarmant et potientiellement le plus dangereux du système de la GRC, c'est le fait qu'il n'y ait «ni freins, ni contrepoids». Le pouvoir de l'agent est si absolu que si ce dernier est incompétent, tous ceux qui relèvent de son commandement donneront un rendement bien au-dessous d'un seuil d'efficacité satisfaisant. En fait, chaque division (soit fondamentalement chaque province) fonctionne comme un corps de police distinct, sous l'autorité d'un C.D. (commandant divisionnaire). Mais celui-ci peut se complaire dans le souvenir de l'époque où on le détachait pour une mission, il y a trente ans, et être irrité du fait que des jeunes de l'escouade anti-drogue ou de la S.R.C. portent les cheveux longs, la barbe et des jeans. Souvent, ces vieux agents ordonneront que tous les agents habillés en civil se fassent couper les cheveux à la manière des militaires, ou portent le veston et la cravate, etc. C'est plus qu'une légère contrainte pour les enquêteurs, qui ne peuvent faire de la surveillance, rencontrer des informations ou agir dans l'ombre pour acheter de la drogue lorsqu'ils sont habillés comme des détectives de télévision de 1950. Mais l'incompétence n'est qu'un sous-produit mineur du manque d'un système de freins et de contrepoids au sein de la GRC. Le véritable danger réside dans la corruption ou la criminalité au sein de ce corps de police. L'organisation de la GRC n'est dotée d'aucun mécanisme permettant de dévoiler des actes de corruption ou criminels posés par des agents supérieurs. Si un agent ou un sous-officier découvre qu'un agent supérieur est mêlé à des actes de corruption, fraye avec le milieu criminel ou nuit à la bonne marche d'une enquête, il met son emploi, sa carrière et sa pension en jeu s'il révèle des cas de conduite criminelle. Comme nous l'avons mentionné antérieurement, l'agent supérieur de la GRC est investi de pouvoirs absolus. Un agent qui décèle des cas de conduite criminelle ne dispose d'aucun moyen lui permettant d'en faire rapport. Cette absence de freins et contrepoids rend de la GRC extrêmement vulnérable au crime organisé. Si des membres de la pègre réussissent à corrompre un agent supérieur, ils sont alors à toutes fins pratiques à l'abri de toute intervention de la police.

Les membres de la GRC sont formés pour obéir aux ordres sans poser de questions. Étant donné la fière tradition de la GRC, il est très difficile pour un agent de concevoir qu'il puisse y avoir de la corruption dans ses rangs. La plupart des membres de la GRC pensent que la corruption est un mal qui existe dans d'autres corps de police, mais non pas à la GRC.

course, that the RCMP is no less vulnerable then its municipal counterparts.

To understand how corruption and criminal misconduct can survive within a police force, one must understand the mentality of the average policeman. He realizes that to make accusations or insinuations against a senior officer will result in almost certain loss of job, career and pension unless he has the complete package of proof including documentary evidence. Anything less than a perfect case will leave him vulnerable to retaliation. The receipt of reliable information regarding the criminality of a senior officer is not enough. He cannot take it upon himself to conduct an investigation in secret nor can he rely on his co-workers supporting his allegations and thus putting their own job on the line. This lack of an open channel to prevent and detect corruption leaves the honest policeman in a dilemma. As a result, the goal of each policeman is to protect his own position. If an attempt is made by someone else to ferret out a corrupt senior officer, a policeman must avoid getting involved so that regardless of the outcome, his position and career will not be affected. He goes about his duty and does not ask if such and such an order is legal or illegal, or for what purpose the order is given. To question his orders would be to violate the code of discipline.

To create a system of checks and balances within the police, one must be very careful. A certain amount of secrecy and discipline is essential in operating a law enforcement agency. Some people have suggested a police union, but such a step could be disastrous, as organized crime's record of success in corrupting and controlling unions is very impressive.

As most intelligence officers are perceptive men, they are well aware of the futility of their job and the inefficiency of the system. You would be hard pressed to find an intelligence officer in any police force that feels his force is coping with the organized crime problem or that there is much hope for future success. The very fact that organized crime exists in Canada to the extent it does, and that its leaders are, for the most part, living in luxury, is proof positive that the police are unable to cope with the situation.

There are many other reasons why the effectiveness of the police is so inadequate. One of the most noticeable is that the responsibility of the RCMP are so all encompassing. They are required to police small towns, patrol the highways, fight organized crime, apprehend foreign spies, and many hundreds of other duties. Is it realistic to expect them to be efficient in any of these areas? There is much pressure on the police to contend with street crime and the increased death toll on our highways. They must respond to these challenges by concentrating their manpower in these fields, as the effect of street crime and traffic fatalities draw much public attention and criticism.

The manpower assigned to organized crime is miniscule considering the importance of the subject matter. The RCMP Security Services (known as the S.S.), who are responsible for

En réalité la GRC n'est bien sûr pas moins vulnérable que ses homologues de la police municipale.

Pour voir de quelle façon la corruption et la conduite criminelle peuvent réussir à survivre au sein d'un corps de police, il faut comprendre la mentalité du policier moyen. Il sait fort bien qu'en portant des accusations contre un agent supérieur ou en faisant des insinuations à son sujet il est pratiquement sûr de perdre son emploi, sa pension, et de ruiner sa carrière à moins qu'il ne dispose de toutes les preuves y compris des preuves documentaires. Il faudra qu'il présente un dossier parfait afin d'échapper aux représailles. Il ne suffit pas seulement de recevoir des renseignements fiables sur les actes criminels d'un agent supérieur. L'agent ne peut se charger de mener une enquête secrète et ne peut compter non plus sur ses confrères pour appuyer ses allégations qui, ce faisant, pourraient mettre leur emploi en jeu. Cette impossibilité de prévenir et de détecter la corruption cause un grave dilemme au policier honnête. Ainsi donc, ce que vise le policier, c'est de protéger son emploi. Si quelqu'un d'autre essaie de dévoiler un agent supérieur coupable de corruption, le policier doit éviter de se mettre en cause de sorte que quel que soit le résultat, son poste et sa carrière n'en souffriront pas. Il fait son travail et ne demande pas si un ordre est légal ou non ou à quelle fin il lui est donné. Mettre ses ordres en question constituerait une violation au code de discipline.

La création d'un système de freins et de contrepoids au sein de la police demande beaucoup de doigté. Le secret et la discipline sont nécessaires jusqu'à un certain point pour assurer le bon fonctionnement d'un corps de police. Certains ont proposé la création d'un syndicat des policiers, mais cela pourrait être désastreux sachant à quel point les représentants du crime organisé ont réussi à corrompre et à contrôler les syndicats.

Comme la plupart des agents de la section de renseignements sont des individus fort perspicaces, ils se rendent bien compte de l'inutilité de leur emploi et de l'inefficacité du système. Dans toute force de police il serait extrêmement difficile d'entendre un agent de renseignement dire que son service s'occupe efficacement du problème du crime organisé, ou qu'il y ait grand espoir de succès à cet égard à l'avenir. Le fait même que le crime organisé soit aussi répandu au Canada et que la plupart de ses chefs vivent dans le luxe prouvent bien que la police n'est pas en mesure de faire face à la situation.

Beucoup d'autres raisons expliquent son manque d'efficacité, la plus évidente étant que la responsabilité de la GRC s'étend à trop de domaines. Elle doit maintenir l'ordre dans les petites villes, surveiller les autoroutes, lutter contre le crime organisé, appréhender les espions étrangers, et s'acquitter de centaines d'autres fonctions. Est-il donc réaliste de s'attendre à ce qu'elle soit efficace dans chacun de ces domaines? Le public exige qu'elle enraye la criminalité urbaine et les accidents mortels de plus en plus nombreux sur les autoroutes. Elle doit relever ces défis en concentrant ses effectifs dans ces domaines, du fait que les conséquences de la criminalité urbaine et des accidents de la circulation font de plus en plus l'objet de l'attention et des critiques des citoyens.

Les effectifs affectés au crime organisé sont très limités par rapport à l'ampleur de ce problème. Le service de sécurité de la GRC, (connu comme le S.S., chargé du contre-espionnage

counter-espionage and monitoring the political preferences of the citizens has probably ten times the manpower of the N.C.I.B. The type of work is similar, however the targets differ. Although we seldom, if ever, hear of a spy being arrested in Canada, the effectiveness of the S.S. is just speculation on the part of the outside observer, as the Branch is clothed in secrecy.

We have recently witnessed numerous allegations of police committing illegal breakins and engaging in illegal wiretaps while conducting investigations. On one hand it could be said that unusual investigation methods are necessary to combat unusual criminals, i.e. organized crime. On the other hand, can we condone those we hire to enforce the law, operating outside the law. Is there not a danger of police state and an erroding of individual freedom if the police are not made answerable for their actions. There is even a more bizzare consideration when one considers that such illegal activity could be directed by a corrupt senior officer.

The RCMP is responsible first to itself, second to the Solicitor-General, and lastly to the various Provincial Attorney-Generals. The theory that the RCMP are mere pawns in the hands of sinister politicians who direct illegal or unethical activity does not hold water. The RCMP is an autonomous power whose duties and responsibilities grow and grow. Although they will dance to the politicians tunes when expedient, for the most part, they are self-motivated.

Fortunately, aside from a few glaring exceptions, their intentions are honourable and a sincere effort is usually made to do their duty. In some fields their efforts have been acceptable, even remarkable, in others, i.e. organized crime, they have failed dismally.

MUNICIPAL POLICE

The Municipal Police Departments usually suffer from the same problems as does the RCMP, as their Intelligence Units are part of the same system. Normally, municipal police detectives and intelligence officers are more experienced than their RCMP counterparts. They also suffer from some problems of their own. As most organized crime crosses municipal and provincial boundaries, municipal police are hindered by jurisdictional problems. With the crime rate in our modern cities, the police are less able to delegate men to lengthy conspiracy investigations, as they are required for the more immediate needs. Municipal Police seldom, if ever, receive any funding to use in combatting organized crime, and even more so than the RCMP, they are drawn away to gather intelligence on active street criminals.

et du contrôle des préférences politiques des citoyens ont probablement dix fois plus d'effectifs que la DNRC. Leurs responsabilités sont semblables, quoique leurs objectifs diffèrent. Bien qu'il soit rarement, sinon jamais, question d'arrestations d'espions au Canada, pour un observateur extérieur, l'efficacité du S.S. ne peut que faire l'objet de spéculations en raison du mystère dont il est entouré.

Nous avons récemment entendu de nombreuses allégations selon lesquelles la police pénètre sans autorisation chez des particuliers, et procède à des écoutes électroniques illégales au cours de l'enquête. D'une part, on pourrait prétendre que pour combattre des crimes sortant de l'ordinaire comme le crime organisé, il faut absolument recourir à des méthodes d'investigation inhabituelles. Par contre, peut-on accepter que ceux qui sont engagés pour faire appliquer les lois s'en écartent? Ne risque-t-on pas de se retrouver dans un état policier, et d'assister à une érosion des libertés individuelles si les forces de l'ordre n'ont pas à rendre compte de leurs actes? La chose présente même un aspect plus inquiétant, lorsque l'on considère qu'un cadre supérieur corrompu pourrait diriger des activités illégales!

La GRC doit d'abord se justifier vis à vis d'elle-même, ensuite du solliciteur général et finalement de chacun des procureurs généraux des provinces. La théorie voulant que ses agents ne soient que des pions entre les mains de politiciens véreux qui dirigent des activités illégales ou immorales n'est absolument pas fondée. La GRC est un pouvoir autonome dont les fonctions et les responsabilités ne cessent de s'étendre. Bien qu'il suive, par opportunisme, le style des politiciens, cet organisme possède généralement sa propre motivation.

Heureusement, à part quelques exceptions manifestes, leurs intentions sont honorables et, en règle générale, ils s'efforcent sincèrement d'accomplir leur devoir. Dans certains domaines, leurs efforts ont été acceptables et même remarquables; dans d'autres, c.-à-d. le crime organisé, ils ont échoué de façon lamentable.

POLICE MUNICIPALE

La police municipale éprouve habituellement les mêmes difficultés que la GRC, étant donné que ses services de renseignements font partie du même système. Ordinairement, les inspecteurs de la police municipale ainsi que les agents de renseignements sont plus expérimentés que leurs homologues de la GRC. Elle doit également subir les désagréments découlant de certains problèmes qui lui sont propres. Comme une bonne part du crime organisé traverse les bornes municipales et provinciales, les efforts de la police municipale sont entravés par des problèmes juridictionnels. Étant donné le taux de criminalité dans nos villes modernes, la police est de moins en moins en mesure de confier à des hommes la tenue d'enquêtes approfondies sur la conspiration, du fait qu'elle a besoin de ses effectifs pour entreprendre des tâches plus immédiates. La police municipale ne reçoit jamais, ou rarement, de fonds destinés à combattre le crime organisé; en outre, il lui arrive plus souvent que dans le cas de la GRC de charger certains de ses agents de recueillir des renseignements sur les criminels qui courent les rues.

THE PRESENT SITUATION

When the hue and cry from the public goes up about organized crime, we hear several responses from the police and government. The usual options are: (a) there is none in our area or (b) we have it under control. Seldom will we hear officials explain that organized crime is present, out of control, and that they can't cope with it!

A senior official can't afford to make such a statement, especially if his predecessor claimed there was no organized crime in the area. This of course infers its presence came to be during the current administration. Similarly, a Senior Police official can't admit his department is losing the battle against organized crime, as he may be held responsible. Police will normally state that organized crime is absent or minimal for two reasons: (1) so as not to expose or reveal current investigations, or (2) they fail to recognize its presence.

RECOGNITION OF ORGANIZED CRIME

Generally, there is a failure to admit to the presence of organized crime because the police fail to recognize it. There is far too little known about the various modus operandi of organized crime and the different forms it may take. We are lead to believe, through a steady diet of movies and TV show, that organized crime entails such things as pinstripped suits, black limousines, murders with the bodies tied up, Italian names, and most particularly, evidence of visible criminal acts. Its unlikely that the police will stumble across information of legitimate business takeovers financed by transfers of funds from offshore banks, of stolen stock certificates being used as collateral on loans, or of kickbacks in construction transactions. These activities are covert and inobvious. They are not the type of events that usually fall within the realm of police work. Even the control of the streets by an organization may not come to the attention of the police because there are no complainants. The ordinary hoodlum is highly visible by his dress, habits and associates and he is easily recognized as a criminal, a fact he usually flaunts with pride. On the other hand, it is difficult to recognize the friendly merchant or neighbour with the "pro-police" philosophy as being a criminal. Therein lies the real power and danger of the traditional criminal secret societies. Their presence is seldom realized until it is too late.

THE SOLUTIONS

Only an utter fool would suggest that the present law enforcement methods are adequate to contend with organized crime. The track record of the police in Canada demonstrates this fact.

The usual solution to any problem is to pass another law or amend an existing one. This is a naive solution to any problem, but the traditional method of dealing with such.

LA SITUATION ACTUELLE

Lorsque le public pousse le tollé contre le crime organisé, la police et le gouvernement invoquent plusieurs réponses. Les explications habituelles sont les suivantes: (a) le crime est inexistant dans notre région ou (b) nous maîtrisons la situation. On entend rarement des agents supérieurs admettre que le crime organisé existe, qu'il ne peut pas être maîtrisé ou que la police est incapable de faire face à la situation!

Un agent supérieur ne peut se permettre de faire une telle déclaration, surtout si son prédécesseur a prétendu qu'il n'y avait pas de crime organisé dans la région. Ce fait sous-entend évidemment que le crime organisé n'a surgi qu'au cours du mandat de l'administration actuelle. De la même façon, un agent supérieur ne peut admettre que son département est en train de perdre la bataille contre le crime organisé, étant donné qu'il peut en être tenu responsable. Les services de police affirment généralement que le crime organisé n'existe pas chez eux ou qu'il n'est pas si répandu pour deux raisons: (1) pour ne pas dévoiler les données concernant des enquêtes courantes, ou (2) parce qu'ils n'arrivent pas à reconnaître son existence.

RECONNAISSANCE DU CRIME ORGANISÉ

En règle générale, les gens n'admettent pas l'existence du crime organisé parce que la police ne reconnaît pas ce fait. Nous ne connaissons pas suffisamment les diverses manières d'agir du crime organisé ainsi que les différentes formes qu'il peut emprunter. C'est en nous nourrissant régulièrement de films et de programmes de télévision à cet effet qu'on nous amène à croire que le crime organisé s'accompagne de facteurs tels que complets rayés, limousines noires, meurtres où les cadavres sont liés, noms italiens et plus particulièrement, preuves d'un acte criminel manifeste. Il est peu probable que la police tombe sur des renseignements indiquant la prise en charge d'entreprises légitimes grâce à des transferts de fonds en provenance de banques européennes, de titres au porteur volés qui sont utilisés comme nantissements pour des prêts, ou de pots-de-vin dans des opérations reliées à des travaux de construction. Ces activités sont clandestines et n'attirent pas l'attention. Ce n'est pas le genre de fait qui fait habituellement l'objet d'enquêtes policières. Même lorsqu'une organisation contrôle les rues, il est possible que la police ne s'en aperçoive pas, parce que personne ne dépose de plaintes. Le truand ordinaire se fait remarquer par sa mise, ses habitudes et ses fréquentations, et on s'aperçoit aisément qu'il s'agit d'un malfaiteur, parce qu'il en fait étalage avec fierté. En revanche, il est difficile de démasquer le commerçant ou le voisin amical qui fait étalage de sympathie envers la police. C'est là que se trouve la puissance effective et le danger que présentent les organisations traditionnelles de malfaiteurs. Le plus souvent on ne se rend compte de leur existence que lorsqu'il est trop tard.

LES SOLUTIONS

Seul un niais dirait que les méthodes actuelles pour faire respecter la loi sont suffisantes pour lutter contre le crime organisé. Les résultats obtenus par la police au Canada le démontrent.

La solution habituellement apportée à tout problème consiste à adopter une autre loi ou à modifier une loi en vigueur. C'est une façon simpliste de résoudre tout problème, mais c'est

The most important factor to consider is "human nature". No law, system or structure will serve any useful purpose without first taking into account how the human beings involved will react to it. If a law is unrealistic, the police will either fail at their task, avoid even trying, or ignore the law altogether and operate outside its restrictions. An example of human reaction can be hypothetically demonstrated in an average Intelligence Unit. If an investigator comes across evidence of an alarming situation, i.e. indications of Triad presence, he will present his findings to his Section Commander. If the Section Commander is either lazy, incompetent, or inexperienced, he will shelve or play down the findings. He will do this because he knows he will be confronted with one of several questions: (1) What have you done about this? (Nothing; he doesn't know what to do!) (2) Why did you not learn about this a year ago? (He can't answer that he's incompetent!) (3) What are you planning to do about this situation? (He'd like to take his annual holidays now!) If the Section Commander is not incompetent, the investigation could be shelved farther up the line by an incompetent senior officer who wants to minimize the affair to save face.

Another example of the ingenius police mind, is the creation of organized crime figures. Human beings have been able to meet any demands made upon them with remarkable success. One way of contending with the demand for arrests of major crime figures, is to create the image of such a person in police reports. A middle level criminal is selected whom the police are confident they can apprehend. His importance is built up in police reports usually through innuendo, opinion and suspicions. Outright falsehoods are seldom used in order to prevent them from returning to haunt the investigator at a later date. The subject is assigned an Intelligence Unit number and eventually he is considered by one and all to be an important crime figure. This image making is often done subconsiciously with no apparent intent to mislead. It is just another example of how human ingenuity can meet the demands put upon it.

Widening Police powers is a standard answer to the organized crime problem, but this has been done on a continuing basis with little demonstrable effect. Justice Minister Ron Basford, perhaps naively, implies that extending the time limit whereby police are required to notify suspects that their telephone was tapped, will solve the problem. Imagine the naivety of those politicians that originally passed the electronic eavesdropping ammendments to the Criminal Code in the first instance. They enacted legislation whereby the suspect was to be notified within 90 days of the removal of the wiretap, that his phone had in fact been tapped.

The original wiretap warrant was only valid for 30 days. This left the police with the task of gathering all the necessary evidence within 30 days, and telling the gangsters all about

pourtant la méthode employée traditionnellement pour s'y attaquer.

La nature humaine est le facteur le plus important à considérer. Aucune loi, aucun système ou aucune structure ne s'avéreront utiles si on ne considère pas d'abord la réaction possible des êtres humains en cause. Si une loi est irréaliste, la police faillira à son devoir, s'abstenant même de l'appliquer, ou elle ne tiendra pas compte de la loi et agira sans tenir compte des restrictions qu'elle lui impose. Un exemple de réaction humaine peut être hypothétiquement démontré dans une soussection movenne de renseignements et d'enquêtes. Si l'enquêteur constate les signes évidents d'une situation alarmante, notamment des indications de la présence de la Triade, il présentera ses constatations au chef de sa section. Si le chef de la section est paresseux, imcompétent ou inexpérimenté, il mettra ce rapport au rancart ou en minimisera l'importance. Il le fera parce qu'il sait qu'il se heurtera à une des nombreuses questions suivantes: (1) qu'avez-vous fait à ce sujet? (rien; il ne sais pas ce qu'il doit faire!) (2) pourquoi n'avez-vous pas été mis au courant de cette situation un an auparavant? (il ne peut pas répondre à cette question puisqu'il est incompétent) (3) Quelle mesure envisagez-vous de prendre à ce sujet? (il voudrait prendre maintenant son congé annuel!) Si le chef de la section n'est pas incompétent, il est possible que les résultats de l'enquête soient mis au rancart à un échelon supérieur de la hiérarchie par un haut fonctionnaire incompétent qui veut minimiser l'affaire pour sauver la face.

Un autre exemple de l'esprit ingénieux de la police, est la création de personnalités du crime organisé. Les êtres humains ont été en mesure de satisfaire avec un sussès remarquable à ce qui est exigé d'eux. Une des façons de donner suite aux demandes d'arrestation des principaux criminels, est d'en créer l'image dans les rapports de la police. Les policiers choisissent un criminel moyen qu'ils sont certains de pouvoir arrêter. Par l'emploi de sous-entendus, d'opinions personnelles et de soupcons, son importance est grossie. On a rarement recours à des mensonges flagrants pour éviter que les enquêteurs aient des remorts par la suite. On donne au suspect un numéro dans les fiches de la sous-section des renseignements et peu à peu chacun en vient à le considérer comme un criminel important. On s'adonne souvent à cette pratique inconsciemment sans intention évidente d'induire en erreur. Ce n'est qu'un exemple de jeu de l'ingéniosité humaine en réponse aux pressions extérieures.

L'extansion des pouvoirs de la police est une autre réponse courante au problème du crime organisé, mais malgré le recours répandu à cette solution les résultats restent minces. Le ministre de la Justice, Ron Basford, laisse entendre, peutêtre naïvement, que le problème serait résolu par la simple prolongation du délai dans lequel la police est tenue d'avertir les suspects du fait que leurs conversations téléphoniques ont été interceptées. Imaginez la naïveté des politiciens qui ont au départ adopté les modifications au Code criminel en matière d'écoute électronique. Ils ont adopté une loi en vertu de laquelle le suspect doit être averti, dans les 90 jours après suspension de l'écoute électronique, du fait que ses conversations ont été enregistrées.

Au départ, le permis de procéder à l'écoute électronique était valide pour 30 jours seulement. La police devait donc recueillir toutes les preuves nécessaires dans un délai de 30 their investigation within the fallowing 90 days. We have either the most unworldly legislators to be found, or the organized crime lobby in Ottawa is extremely powerful.

Obviously there are no easy answers to this problem; indeed there may be no answer whatsoever. Whatever steps are taken, they should be preceded by an indepth study of the situation. Hasty patchwork solutions should be avoided, and replaced by concentrated research. In delving into the problem of dealing with organized crime, the following facts, questions and food for thought should be considered:

- (1) The "human nature" of the police, the judiciary, and the criminal should be taken into account.
- (2) Criminal organizations utilize a "buffer" or "cut off" system to insulate the leaders.
- (3) Existing laws offer little chance of successful prosecution of criminal leaders, other than under the "conspiracy" sections of the Criminal Code.
- (4) Increased police powers are undoubtedly necessary to contain organized crime successfully.
- (5) Increased police powers will probably result in the use of these powers outside the organized crime field. In addition such powers will probably errode the individual freedom of Canadian citizens.
- (6) There are no checks and balances to thwart incompetence or corruption in the police, government, or the judiciary.
- (7) There is generally a misunderstanding of, and a failure to recognize organized crime on the part of government and the police.
- (8) Has any country in the world been successful in containing organized crime?
- (9) Has any political system been successful in remaining relatively corruption free?
- (10) Is any law enforcement agency in the world utilizing methods that are successful against organized crime?
- (11) Are the citizens of Canada content to allow the police to operate outside of the law?
- (12) In the case of police corruption or wrong doing, who investigates the police? Who watches the watchers?
- (13) Are the disclosure laws in Canada adequate? Can corruption or misconduct on behalf of the police or government be hidden from the public by using such avenues as the "Official Secrets Act", etc.?
- (14) At what point is public disclosure of police or government information harmful or cause an obstruction of justice?
- (15) Is it much easier to investigate a person or organization if they are not aware that they are under investigation?

jours, et dévoiler aux criminels les détails de leur enquête dans les 90 jours suivants cette période. Ou bien nous avons les législateurs les plus naïfs au monde, ou bien le lobby du crime organisé à Ottawa est extrêmement puissant.

De toute évidence, il n'y a pas de réponse facile à ce problème; en fait, il se peut qu'il n'y en ait aucune. Quelles que soient les mesures prises, elles doivent être fondées sur une étude approfondie de la situation. Il faut éviter les solutions faciles et procéder plutôt à des recherches approfondies. En étudiant le problème de l'élimination du crime organisé, les faits, questions, et pensées suivantes doivent entrer en ligne de compte:

- 1) La «nature humaine» de la police, du judiciaire, et du criminel lui-même.
- 2) Les organisations criminelles utilisent un réseau «d'intermédiaires» ou de «tampons» pour protéger les chefs de bande.
- 3) Les lois actuelles n'offrent que très peu de chances de poursuivre avec succès les chefs criminels sauf en vertu des articles du Code criminel concernant les «complôts».
- 4) Il est sans doute nécessaire d'accorder plus de pouvoirs à la police afin de restreindre avec succès le crime organisé.
- 5) L'augmentation des pouvoirs de la police entraînera probablement l'utilisation de ces pouvoirs dans des secteurs autres que celui du crime organisé. En outre, de tels pouvoirs diminueront probablement la liberté individuelle des citoyens canadiens.
- 6) Il n'existe de mécanisme pour prévenir l'incompétence ou la corruption au sein de la police, du gouvernement ou du système judiciaire.
- 7) De façon générale, le gouvernement et la police comprennent mal le crime organisé et refusent d'en tenir compte.
- 8) Existe-t-il un pays dans le monde qui ait réussi à maîtriser le crime organisé?
- 9) Peut-on citer l'exemple d'un régime politique qui est resté relativement exempt de corruption?
- 10) Y a-t-il dans le monde un système d'application de la loi utilisant des méthodes qui tiennent en échec le crime organisé?
- 11) Les citoyens canadiens consentent-ils à permettre à la police d'agir en contrevenant à la loi?
- 12) Qui enquête sur la corruption ou les méfaits de la police? Qui surveille les surveillants?
- 13) Les lois canadiennes sur la divulgation de renseignements sont-elles satisfaisantes? Peut-on cacher au public la corruption ou les actes répréhensibles dont se rendent coupables la police ou le gouvernement en invoquant par exemple la Loi sur les secrets officiels, etc.?
- 14) Jusqu'à quel point le fait de divulguer publiquement des renseignements que détiennent la police ou le gouvernement est-il préjudiciable ou entrave-t-il le cours de la justice?
- (15) Est-il beaucoup plus facile d'enquêter sur une personne ou une organisation lorsque ces dernières ignorent qu'elles sont surveillées?

- (16) To what extent have the police or government been corrupted or infiltrated by organized crime?
- (17) What is known of the modus operandi of the various criminal organizations?

The foregoing are just a few considerations that must be included in any study designed to create a system to defeat organized crime. Probably the most serious problem confronting the combattants of organized crime is the obtaining of witnesses. Under Canadian Law no person can be convicted of a crime without the presentation of evidence proving guilt beyond a reasonable doubt. This almost always entails human witnesses giving evidence in open court. At present, every person has the right to face his accuser. It is this system which organized crime has been so successful in negating. Most people will refuse to give evidence in open court if threatened with death, especially when they are convinced the threat is not a hollow one. Furthermore, even the brave and the foolhardy will back down when threats are received that acid will be thrown in their child's face, or that their mother will be raped and murdered. No serious student of the organized crime syndrome can realistically believe that the police are capable of protecting a man and his family for the rest of their lives. Any system that is adopted will have to solve this problem for any chance of success.

There are no specific references to organized crime in the Canadian Criminal Code, thus no distinction between the organization member and any other person.

Many of the offences that organized crime engage in are "non-crimes", actually, the legislation of morality or "sin", rather than crime in the strictest sense of the word. Consequently, the penalties involved are minimal, usually small fines. For worthwhile prosecution, organized crime is going to have to be defined and differentiated within the meaning of the law so that the penalties are realistic.

OVERHAULING THE SYSTEM

Whatever steps are taken, two things are clear. It must be preceded by intensive research, and it must result in a complete overhaul of the present system. It is a time for a complete change rather than band-aid or patchwork treatment.

I would strongly suggest that a new Federal Agency be established for the specific purpose of combatting organized crime (and possibly terrorism, as the latter is a unique modern problem that normal law enforcement techniques have been unsuccessful in meeting).

Such an Agency would have to be staffed by highly qualified experts in the field of law, commerce and accounting, investigation, surveillance and electronics, etc. It would have to be capable of contending with organized crime from recognition and discovery through to arrest and conviction. It would have to include at least three major "Directorates": (1) Intelligence (2) Operations, and (3) Logistic. Normally the police differentiate between operational and intelligence gathering functions. The reason for this is so that officers engaged in surveillance, and other clandestine investigative tactics, are not

- 16) Jusqu'à quel point la police ou le gouvernement ont-ils été corrompus ou infiltrés par le crime organisé?
- 17) Que connaît-on sur les modes d'opération des diverses organisations criminelles?

Ce ne sont là que quelques unes des considérations qui doivent entrer en ligne de compte dans toute étude précédant l'établissement d'un système de lutte contre le crime organisé. Le principal obstacle auquel se heurtent ceux qui combattent le crime organisé est probablement l'obligation de trouver des témoins. En vertu des lois canadiennes, nul ne peut être reconnu coupable d'un crime, sans que d'abord sa culpabilité soit établie hors de tout doute raisonnable. Cela implique presque automatiquement que des personnes doivent témoigner lors d'audiences politiques. À l'heure actuelle, tout citoven a le droit d'être confronté avec ses accusateurs. C'est ce système que le crime organisé a si bien réussi à tenir en échec. La plupart des citoyens refuseront de témoigner en audience publique, s'ils sont menacés de mort et surtout s'ils sont convaincus qu'il ne s'agit pas de vaines menaces. En outre, même les braves et les téméraires hésiteront, si on les menace de jeter de l'acide à la figure de leur enfant ou de violer et de tuer leur mère. Tous ceux qui étudient de près les problèmes que pose le crime organisé savant pertinemment que la police est incapable de protéger un homme et les membres de sa famille, pendant le reste de leur vie. Tout système mis en place devra résoudre ce problème si l'on veut qu'il ait une chance de porter fruit.

Le Code criminel du Canada ne fait nulle part référence de façon précise au crime organisé et il n'établit donc aucune distinction entre un membre d'une organisation criminelle et un citoyen ordinaire.

De nombreuses infractions auxquelles se livre le crime organisé sont, en fait, des «non-crimes», l'asujettissement à la loi de la moralité ou du «péché» plutôt que d'un crime au sens strict du mot. Les sanctions sont donc minimes, habituellement de légères amendes. Dans le cas d'accusations graves, la loi devra définir et différencier le crime organisé, pour que les sanctions soient réalistes.

MISE AU POINT DU SYSTÈME

Quelles que soient les mesures adoptées, deux points ressortent. On doit d'abord procéder à des recherches intensives qui permettront une refonte totale du système actuel. Le temps est venu pour un changement radical plutôt que des palliatifs.

Je suggère fortement qu'une nouvelle agence fédérale soit créée pour, précisément, combattre le crime organisé (et peutêtre le terrorisme, étant donné qu'il constitue un problème moderne isolé, que les techniques normales de mise en application de la loi n'ont pas réussi à résoudre).

Une telle agence devra être dotée de spécialistes très compétents dans les domaines de la loi, du commerce et de la comptabilité, des enquêtes, de la surveillance, de l'électronique, et ainsi de suite. Ils lui faudrait être en mesure de lutter contre le crime organisé, depuis la détection et la découverte du crime jusqu'à l'arrestation et la condamnation du coupable. Ce personnel devra comprendre au moins trois directions importantes: 1. Renseignements 2. Intervention et 3. Logistique. Normalement, les services de police établissent une distinction entre les fonctions qui se rapportent à l'intervention et

exposed in open court, and thus ruin their effectiveness. The theory is excellent, but in practice, it has been less than successful. In most cases Intelligence Officers work in the same offices as regular investigators. Their surveillance cars are usually parked in the police parking lot, and the Intelligence Officers' occupations are often available in the city directories. Even surveillance vans, which are usually kept away from police offices, can often be found parked in the police parking lot because some officer was too lazy to walk a few blocks. Criminals can and do check police parking lots for vehicle descriptions, unlocked cars for data left within, and even take photographs of investigators coming and going. A special Federal Agency would have to avoid any such amateurism at all costs, and operate in such a way that the enemy is never taken for granted.

Obviously special laws relating to organized crime, and special powers for investigators are required to meet the challenge successfully. A special Agency could be given such powers, without bestowing the same powers on the police in general. The use of special powers by any Agency requires strict monitoring to prevent their abuse. This could be accomplished by forming a special "Watchdog Committee" with no political affiliation consisting of elected representatives, citizens appointees and senior police officials. This Committee, besides monitoring the actions of the Federal Agency, would also have the power to issue warrants of authorization relating to the special powers of the Agency.

The responsibility of co-ordinating intelligence and investigating organized crime should be removed from the RCMP and placed with this special Federal Agency. As the B.N.A. Act obligates the Provinces to administer justice, they too must play an important part in combatting organized crime. Each Province should create a special unit to investigate organized crime, within the Attorney-General's Department. This Provincial Organized Crime Unit should be composed of lawyers, accountants, and investigators employed directly by the A.G.'s Dept. and also include specially selected members of the provincial police (in most cases the RCMP), and the major municipal police forces. These O.C.U.'s should, by agreement, be assigned to work with, and under the direction of the special Federal Agency.

The police themselves must be kept involved in the fight against organized crime as the police are the first line of defense at the street level. As the successful criminal organization must control the streets, members of the law enforcement team must be present at this level. A special intelligence reporting system must be introduced so that every morsel of information discovered by anyone, from the officer on the beat to the chief of detectives, will be sent directly to the O.C.U. Liaison between the police intelligence units and the O.C.U.

celles qui se rapportent aux renseignements, afin que les agents chargés de la surveillance et des autres tactiques d'enquêtes secrètes, ne soient pas exposés devant les tribunaux publics, ce qui nuirait à leur efficacité. Excellente, en théorie, cette mesure ne réussit pas en pratique. Dans la plupart des cas, les agents affectés aux renseignements travaillent dans les mêmes bureaux que les enquêteurs réguliers. Leurs voitures sont habituellement stationnés dans les parcs de stationnement de la police, et les fonctions des agents des services de renseignements sont souvent énumérées dans les botins de la ville. Même les voitures cellulaires, qui sont habituellement tenues à l'écart des bureaux des services de police, se trouvent souvent dans les parcs de stationnement de la police, parce que certains agents sont trop paresseux pour faire quelques pas. Les criminels peuvent, et c'est ce qu'ils font, vérifier les parcs de stationnement de la police pour obtenir la description des véhicules, forcer les serrures des voitures et s'emparer des documents qui s'y trouvent, et même photographier les enquêteurs qui y entrent et en sortent. Une agence fédérale spéciale devrait éviter à tout prix cette attitude négligente et ne jamais prendre l'ennemi pour acquis.

Évidemment, il faudra adopter des lois spéciales et conférer aux enquêteurs des pouvoirs spéciaux pour qu'ils soient en mesure de relever le défi posé par le crime organisé. Une agence spéciale pourrait avoir de tels pouvoirs, sans les attribuer pour autant aux services de police en général. Il sera nécessaire d'exercer une surveillance très étroite sur toute agence possédant des pouvoirs spéciaux, afin d'éviter les abus. On pourrait y parvenir en créant un «comité de surveillance» sans affiliation politique, qui comporterait des représentants élus, des citoyens délégués et des cadres de corps policiers. Ce comité contrôlerait l'activité de l'agence fédérale et serait également habilité à délivrer des mandats relatifs aux pouvoirs spéciaux de celle-ci.

La responsabilité de la coordination entre les opérations de surveillance et d'enquête en matière de crime organisé devrait être retirée à la Gendarmerie royale pour être confiée à cette agence fédérale spéciale. Vu que l'Acte de l'Amérique du Nord britannique oblige les provinces à rendre la justice, elles doivent de leur côté jouer un rôle important dans la lutte contre le crime organisé. Chaque province devrait créer une unité spéciale, dans le cadre du ministère du procureur général, pour faire enquête sur le crime organisé. Parmi les effectifs, cette unité devrait compter des avocats, des comptables et des détectives travaillant directement pour le ministère du procureur général, ainsi que certains éléments choisis au sein des forces de police provinciales (dans la plupart des cas la G.R.C.), et des forces de police municipales les plus importantes. On devrait confier à ces S.C.O. la tâche de travailler en collaboration avec l'agence fédérale spéciale et sous sa surveillance.

La police devrait également avoir son mot à dire dans la lutte contre le crime organisé puisque, en effet, elle constitue le premier recours dont on puisse au besoin disposer dans la rue. Comme les organisations de criminels agissent à ce niveau, les membres des forces de l'ordre doivent également s'y manifester. Il conviendrait d'introduire un système spécial de renseignements pour que les moindres éléments de preuve découverts par le policier au cours de leurs rondes ou par le chef des détectives soient directement communiqués au service de liai-

would be maintained by the latter's police representatives. It is vital that any such system consist of clearly defined responsibilities with compulsory participation. All information must reach the special Federal Agency and independent or fragmented action must be avoided.

Another important responsibility of this special Federal Agency would be to investigate criminal misconduct and internal complaints within other law enforcement agencies, at least at the Federal level, i.e. R.C.M.P., Immigration Canada, etc. The public are seldom satisfied to see law enforcement agencies investigating themselves. Justice must not only have been served, but must appear to have been served.

The highlight of the system, without which it will not function, is a system of "checks and balances". An open channel of communiction must be maintained thoughout the whole system whereby no person is exempt from scrutiny and answerability, from the cop on the beat to the Prime Minister.

Being a member of the special Federal Agency, or the "Watchdow Committee" should not provide anyone with special privileges or protection from investigation. The initiator of the investigation should never be subjected to criticism or retaliation if he/she reasonably believed the information may be true. It would probably be a good idea to have "Watchdog Committees" at the provincial level to monitor the actions of the O.C.U. and the police.

What action, if any, the various levels of government will take to meet the organized crime challenge, is yet to be seen. The Federal Commission of Enquiry idea is probably a waste of time and money. The presence of organized crime is not in question, and we do not need an open "side show" to prove the point. Commission investigators, under the present system, will probably produce no more than what is already available from the police. What is needed, are answers to the problems that exist and a completely new and efficient system to win the war against organized crime.

son entre les unités de surveillance de la police et le service de lutte contre le crime organisé; ce service de liaison serait assuré par les représentants de la police. Il est vital que les responsables d'un tel système soient dotés d'un mandat bien défini exigeant la participation de tous. Tous les renseignements devront être portés à la connaissance de l'Agence fédérale et il faudra éviter toute mesure indépendante ou parcellaire.

Cette agence fédérale spéciale aurait également une autre responsabilité importante qui serait d'enquêter sur des agissements criminels et des plaintes internes déposées au sein d'autres organismes d'application de la loi, à tout le moins au niveau fédéral, comme la Gendarmerie royale, Immigration Canada, etc. Le public est rarement satisfait de voir des forces policières mener enquête les unes sur les autres. Il convient que la justice soit non seulement faite, mais qu'il en ressorte des résultats concrets.

La pierre angulaire de ce système consiste en une remise en question perpétuelle. Il faut en effet axer le système sur le principe voulant que tout le monde doive rendre des comptes, du simple policier au premier ministre.

En qualité de membre de l'Agence fédérale spéciale ou du «comité de surveillance» personne ne devrait avoir de privilèges ou de protection spéciale qui soustrairait l'intéressé à une enquête. L'instigateur d'une enquête ne devrait jamais faire l'objet de critiques ou de représailles s'il avait des motifs raisonnables de croire que l'information pouvait être véridique. Il serait probablement opportun d'avoir des «comités de surveillance» au niveau provincial pour contrôler les faits et gestes du S.C.O. et de la police.

On ignore encore quelle mesure, s'il y a lieu, les divers paliers administratifs prendront pour relever le défi du crime organisé. L'idée d'une Commission fédérale d'enquêtes représenterait probablement une perte de temps et d'argent. On ne conteste pas la présence du crime organisé et nous n'avons pas besoin d'étaler la question pour en prouver l'existence. Les enquêteurs de la Commission, en vertu du système actuel, ne se montreront probablement pas plus perspicaces que la police. Il nous faut des réponses aux problèmes qui existent et un système complètement renouvelé et efficace pour vaincre le crime organisé.







Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEME.
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,

Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

If undelivered, return COVER ONLY to:

WITNESSES—TÉMOINS

From the Royal Canadian Mounted Police:

Mr. R. H. Simmonds, Commissioner;

Supt. J. A. P. J. Brière, National Crime Intelligence Branch;

Mr. T. S. Venner, Assistant Commissioner, Director, Criminal Investigations.

De la Gendarmerie royale du Canada:

M. R. H. Simmonds, commissaire;

Surint. J. A. P. J. Brière, Direction nationale de renseignements sur la criminalité;

M. T. S. Venner, sous-commissaire, directeur, Enquêtes criminelles.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 31

Wednesday, May 24, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 31

Le mercredi 24 mai 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice and Legal Affairs

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code.

CONCERNANT:

COMPARAÎT:

L'honorable Ronald Basford,

ministre de la Justice et Procureur général du Canada.

Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel.

APPEARING:

The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada.

WITNESS:

(See back cover)



Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Beaudoin Blaker Corbin Dionne (Northumberland-

Miramichi)

Fraser
Gauthier
(Ottawa-Vanier)
Halliday

Jarvis

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Patterson
Leggatt Robinson
Loiselle (Chambly) Whittaker
Marceau Woolliams
Nielsen Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, May 23, 1978:

Mr. Patterson replaced Mr. MacKay; Mr. De Bané replaced Mr. Poulin.

On Wednesday, May 24, 1978:

Mr. Corbin replaced Mr. Guay;

Mr. Gauthier (Ottawa-Vanier) replaced Mr. De Bané;

Mr. Dionne (Northumberland-Miramichi) replaced Mr. Harquail.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mardi 23 mai 1978:

M. Patterson remplace M. MacKay;M. De Bané remplace M. Poulin.

Le mercredi 24 mai 1978:

M. Corbin remplace M. Guay;

M. Gauthier (Ottawa-Vanier) remplace M. De Bané;

M. Dionne (Northumberland-Miramichi) remplace M. Harquail.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MAY 24, 1978 (39)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 3:47 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Blaker, Corbin, Gauthier (Ottawa-Vanier), Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson, Whittaker, Woolliams and Young.

Appearing: The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada.

Witness: Mr. L. P. Landry, Assistant Deputy Attorney General (Criminal Law), Department of Justice.

The Order of Reference dated Thursday, May 4, 1978, being read as follows:

Ordered,—That Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code, be referred to the Standing Committee on Justice and Legal Affairs.

The Chairman called Clause 1.

The Minister made a statement and, with the witness, answered questions.

At 5:28 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 24 MAI 1978 (39)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 15 h 47 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Blaker, Corbin, Gauthier (Ottawa-Vanier), Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson, Whittaker, Woolliams et Young.

Comparaît: L'honorable Ronald Basford, ministre de la Justice et Procureur général du Canada.

Témoin: M. L. P. Landry, sous-procureur général adjoint (Droit pénal), ministère de la Justice.

Lecture est faite de l'ordre de renvoi suivant du jeudi 4 mai 1978:

Il est ordonné,—Que le Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel, soit déféré au Comité permanent de la justice et des questions juridiques.

Le président met en délibération l'article I.

Le ministre fait une déclaration puis, avec le témoin, répond aux questions.

A 17 h 28, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Wednesday, May 24, 1978

• 1551

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order. I will ask the Clerk to read the Order of Reference.

Le greffier: Le jeudi 4 mai 1978 Il est ordonné,- Que le Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel, soit déféré au Comité permanent de la justice et des questions juridiques. Attesté Le Greffier de la Chambre des communes Alistair Fraser

The Chairman: We are now able to proceed with Bill C-42, and we have with us the Minister of Justice and his officials. I will call on him in just a moment. It is a comparatively short bill but . . .

Mr. Woolliams: Very important.

The Chairman: . . . nevertheless very important. Importance is not indicated by its length. I have had discussions both with the Minister and with Mr. Woolliams, and I think each would welcome some further time after today's meeting. So my suggestion would be that we would meet again on the bill next Tuesday afternoon, and perhaps at that time we will be able to do the clause-by-clause study. But today we would have general questioning and discussion that would enable us to set the groundwork for amendments which might follow.

Mr. Woolliams: Mr. Chairman, just before the Minister commences with his statement could we have a steering committee meeting before that meeting in case there is some question of witnesses or anything? I have just that one reservation.

Does the Minister have a copy of the statement he is going to read?

Hon. S. R. Basford (Minister of Justice and Attorney General of Canada): I regret that I do not have.

Mr. Woolliams: Okay.

Mr. Basford: Because of discussions it was just put together.

The Chairman: Would you like to have the steering committee meeting on Monday, Mr. Woolliams?

Mr. Woolliams: Yes. I think I will be here Monday.

The Chairman: Yes, all right. We could have that on Monday afternoon or evening then—or on Tuesday morning, if you prefer. It does not really matter.

Mr. Robinson: Tuesday morning might be a better time.

The Chairman: All right. What would be a good time on Tuesday morning? Would 10 o'clock be all right on Tuesday morning?

Mr. Woolliams: You might let our offices know.

The Chairman: Right.

I will call Clause 1 of the bill.

On Clause 1—Language of accused

With a view to general discussion I will ask the Minister to make his opening statement.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mercredi 24 mai 1978

[Translation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. je vais demander au greffier de lire l'ordre de renvoi.

The Clerk: Thursday, 24 May 1978. Ordered that Bill C-42, an Act to amend the Criminal Code be referred to the Standing Committee on Justice and Legal Affairs. Attest Alistair Fraser, Clerk of the House of Commons.

Le président: Nous pouvons maintenant procéder à l'étude du Bill C-42, car nous avons parmi nous le ministre de la Justice et ses hauts fonctionnaires. Je vais lui demander de prendre la parole dans un instant. Il s'agit d'un bill relativement court mais . . .

M. Woolliams: Très important.

Le président: Néamnoins, très important. L'importance n'a rien à voir avec la longueur. J'ai discuté avec le ministre et avec M. Woolliams et les deux aimeraient bien que nous disposions d'un peu plus de temps après la réunion d'aujour-d'hui. J'ai donc suggéré de nous rencontrer au sujet de ce bill mercredi après-midi prochain. Nous pourrions peut-être alors étudier le bill article par article. Aujourd'hui, nous pouvons poser des questions de nature générale et discuter afin de faire le travail de base pour les amendements qui suivront.

M. Woolliams: Monsieur le président, avant que le ministre fasse son exposé, ne pourrions-nous pas avoir une réunion du comité directeur avant cette autre réunion prévue au cas où il serait question de témoins ou autre chose? Je n'ai que cette réserve.

Le ministre a-t-il un exemplaire de son exposé?

L'hon. S. R. Basford (ministre de la Justice et procureur général du Canada): Je regrette, je n'en ai pas.

M. Woolliams: Très bien.

M. Basford: En raison de nos discussions, ces notes ont été rassemblées au dernier moment.

Le président: Voulez-vous une réunion du comité directeur lundi, monsieur Woolliams?

M. Woolliams: Oui, je crois que je serai ici lundi.

Le président: Très bien. Nous pouvons donc avoir une réunion lundi après-midi ou lundi soir, ou encore mardi matin si vous le préférez. Cela n'a vraiment pas d'importance.

M. Robinson: Mardi matin serait peut-être préférable.

Le président: Très bien. A 10 heures, mardi, est-ce que cela conviendrait?

M. Woolliams: Vous pouvez laisser le message à nos bureaux.

Le président: Très bien.

Je mets en discussion l'article 1 du bill.

Article 1—Langue de l'accusé.

Afin que nous ayons une discussion générale, je vais demander au ministre de faire sa déclaration préliminaire.

Mr. Basford: Thank you very much, Mr. Chairman. I have with me Mr. L. P. Landry, Assistant Deputy Attorney General; Mr. Ewaschuk, Director, Criminal Law Amendment Section of my department; and Mr. Michel Drapeau, Counsel in the Criminal Law Amendments Section, both of whom are here specifically because they have had something to do with the provincial consultation. I appreciate the Committee's calling this bill at this time and I apologize that I do not have a copy of my statement for hon. members. I will see that one is given as quickly as possible.

As you said Mr. Chairman, though it is a short bill it is an important one. My statement is somewhat longish because it deals with some of the important points that were raised in second reading, and deals with a proposed amendment that my Parliamentary Secretary would be prepared to move at the appropriate time, or possibly table at the end of this meeting so that hon members have it before them. It is, I think, an important bill at this point because it raises a fundamental issue relating to national unity; that all Canadians should be able to see that all parts of Canada are, in fact, their homeland.

The main principle is very briefly stated. It amends the Criminal code of Canada to give accused persons in this country the right to be heard and understood by a judge or jury in a criminal court in their own official language, whether it be French or English. I does not mean, however, for example, that a trial would be completely held in French or English. What it means is that an accused person can tell his side of the story if he wishes in his own language, whether French or English, without having his story filtered, as it were, by an interpreter.

• 1555

The accused person must make his request at an early stage of the proceedings as indicated in Clause 1 of the bill, in order not to delay matters. The bill provides that persons whose language is neither of the two official languages may be tried in the official language in which they are most proficient, whether that language is English or French, in the province where the trial is to be held. Naturally, none of these provisions abrogate the right of an interpreter guaranteed in the Canadian Bill of Rights for persons on trial who speak neither of Canada's official languages, nor does the bill apply to witnesses who will be subject to the existing law and who, of course, enjoy the protection of the Bill of Rights and their capacity or ability to testify through an interpreter if required.

One point, Mr. Chairman, which I think is useful to establish in considering this bill concerns the federal responsibility for legislating with respect to language in criminal proceedings. I would like to quote, from the judgment of the Chief Justice of the Supreme Court of Canada, the Right Honourable Bora Laskin, in the case of Jones versus the Attorney General of New Brunswick a unanimous decision of the court which makes it clear that the federal government has responsibility for jurisdiction for enacting legislation in this area. The Chief Justice said, and I quote:

[Traduction]

M. Basford: Merci, monsieur le président. Je suis accompagné aujourd'hui de M. L. P. Landry, sous-procureur général adjoint, M. Ewaschuk, directeur, section des modifications au droit pénal de mon ministère et M. Michel Drapeau, conseiller à la section des modifications au droit pénal. Ces derniers m'accompagnent car ils ont quelque chose à voir avec la consultation provinciale. Je suis sensible à la présentation du bill au Comité à ce moment-ci et je m'excuse de n'avoir pas d'exemplaire de ma déclaration pour les députés. Je verrai à ce que des copies vous soient remises aussitôt que possible.

Comme vous l'avez si bien dit, monsieur le président, il s'agit d'un bill court mais important. Ma déclaration sera un peu longue car elle touche les points importants soulevés lors de la seconde lecture et traite des amendements proosés par mon secrétaire parlementaire qu'il présentera au moment approprié, ou peut-être qu'il déposera à la fin de cette réunion-ci pour que les députés puissent en prendre note. C'est, je crois, important à ce moment-ci, car il soulève une question fondamentale qui s'apparente à l'unité nationale; que tous les Canadiens puissent avoir l'impression que dans toutes les régions du Canada ils sont en fait chez eux.

Le principe essentiel est brièvement mentionné. Il modifie le Code criminel du Canada pour donner aux accusés dans ce pays le droit d'être entendus et compris par un juge ou un jury en cours d'assise ans leur propre langue officielle, que ce soit en français ou en anglais. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'un procès pourrait se dérouler complètement en français ou en anglais. Cela signifie qu'un accusé peut donner sa version, s'il le désire, dans sa propre langue, que ce soit le français ou l'anglais, sans qu'elle passe par un interprète.

L'accusé doit présenter sa demande au début des procédures comme le mentionne l'article 1 du bill afin de ne pas les retarder. Le bill prévoit que les personnes dont la langue n'est pas l'une des langues officielles du Canada doivent témoigner dans la langue leur permettant de témoigner le plus facilement, que ce soit le français ou l'anglais, dans la province où le procès doit se dérouler. Naturellement, aucune de ces dispositions n'annule le droit à l'interprète, garanti par la Déclaration des droits de la personne du Canada pour les personnes devant subir un procès, qui ne parlent ni l'une ni l'autre des langues officielles du Canada. Le bill ne s'applique pas non plus aux témoins qui sont soumis à la loi existante et qui, évidemment, bénéficient de la protection de la Déclaration des droits de la personne et leur aptitude à pouvoir témoigner par l'intermédiaire d'un interprète, si nécessaire.

Monsieur le président, je crois qu'il serait utile de souligner dans l'étude de ce bill que c'est la responsabilité du gouvernement fédéral de légiférer quant à la langue dans les procédures au criminel. Je voudrais citer le jugement du juge en chef de la Cour suprême du Canada, le très honorable Bora Laskin dans le cas Jones contre le procureur général du Nouveau-Brunswick, décision unanime de la Cour, qui établit clairement que le gouvernement fédéral a compétence pour légiférer dans ce domaine. Le juge en chef déclare ce qui suit:

It was the submission of counsel for the Attorney General of Canada, which I accept, that the language in which criminal proceedings are conducted, whether documents are involved or oral conduct only or both, may be brought within the legislative authority conferred by Section 91(27) of the British North America Act; (i.e. criminal law power) and so far as Section 91(27) is alone the source of authority for the specification of language in which the criminal law is to be written or in which criminal proceedings thereunder are to be conducted, Parliament's authority is paramount.

The effect of this judgment is that language of criminal trials is a matter of criminal procedure, a federal responsibility, and not one of the administration of justice. Some have suggested that the Diorio case means that we are intruding into an area of provincial responsibility. The decision of the Supreme Court of Canada in Diorio and Fontaine does not apply to this issue. In that case, the Supreme Court confirmed the validity of the Quebec Inquiries Act and the Police Act under Section 92(14) of the BNA Act, and the court held that the province, in that case the Province of Quebec, was competent to enact legislation which would permit the creation of an inquiry into organized crime.

The language of criminal trials is a matter which is incidental to criminal procedure. Parliament can therefore legislate in this respect, and the Jones case confirms this. Federal legislation in this respect is paramount. A province may also legislate on the language of trials under Section 92(4) of the BNA Act (Administration of Justice) in areas not already occupied by federal legislation.

Having established the federal authority to legislate on the language used in criminal proceedings, let me add very quickly that we are fully sensible of the fact that the administration of justice is a provincial responsibility. This measure has a great effect on the administration of justice and it is not our intention to make unreasonable demands or to attempt to act without the fullest possible consultation and co-operation of the provinces. We have consulted, and I did not deal with this in detail at second reading, at some length with the provinces. Some provinces, those with particularly large minority official language populations, have taken important initiatives of their own in the area of language of trial. I applaud, as obviously supporters of this bill do, these initiatives and encourage them.

I would like, if I may, to give a little background on those consultations. During the month of December last, several teams of my officials visited each province to consult as to the principle of the bill with senior provincial officials. Seven provinces supported the principle of the bill, two provinces expressed no feelings either way, and one province, a small one, indicated that it felt no need for such a bill as its francophone population was uniformly bilingual.

[Translation]

C'était le plaidoyer de l'avocat pour le procureur général du Canada, que j'accepte, que la langue dans laquelle les procédures au criminel doivent se dérouler, que ce soit pour les documents ou pour les interventions orales seulement, ou les deux, soit soumise à l'autorité législative que confère l'article 91(27) de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, (exemple, pouvoir du droit pénal et jusqu'à maintenant étant donné que l'article 91(27) est la seule source d'autorité quant à la langue spécifiée dans laquelle le droit pénal est rédigé ou dans laquelle les procédures au criminel doivent se poursuivre, l'autorité du Parlement est souveraine.

Ce jugement a pour effet que la langue de procès au criminel est une question de procédure, une responsabilité du gouvernement fédéral, et non pas de l'administration de la justice. Certains ont prétendu que le cas Diorio montre que nous nous ingérons dans un domaine de compétence provinciale. La décision de la Cour suprême du Canada dans l'affaire Diorio et Fontaine ne s'applique pas à la question étudiée aujourd'hui. Dans ce cas, la Cour suprême a confirmé la validité de la Loi sur les enquêtes au Québec et la Loi sur la police en vertu de l'article 92(14) de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. La cour a soutenu que la province, dans ce cas, la province du Québec, est compétente pour promulguer des lois qui permettraient la création d'une commission d'enquête sur le crime organisé.

La langue des procès au criminel est accessoire à la procédure au criminel. Le Parlement peut, par conséquent, légiférer en la matière, et le procès Jones le confirme. La législation fédérale sous ce rapport est souveraine. Une province peut ainsi légiférer sur la langue des procès en vertu de l'article 92(4) de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique Administration de la justice dans des domaines que n'occupe pas déjà la législation fédérale.

Ayant établi l'autorité fédérale en matière de législation sur la langue utilisée dans les procédures au criminel, permettezmoi d'ajouter brièvement que nous sommes très sensibles au fait que l'administration de la justice est de compétence provinciale. Cette mesure a un effet important sur l'administration de la justice et nous n'avons pas l'intention de faire des demandes déraisonnables ou de tenter d'agir sans qu'il y ait eu le plus de consultations possibles ou sans avoir obtenu la collaboration des provinces. Nous avons longuement consulté les provinces, mais je n'en ai pas parlé beaucoup lors de la seconde lecture. Certaines, celles qui comptent surtout des populations minoritaires importantes parlant l'une des langues officielles, ont déjà pris des initiatives, de leur propre chef, dans le domaine de la langue des procès. A l'instar des parrains du bill, j'appuie ces initiatives et je les encourage.

Si vous me le permettez, je vais vous parler du travail de préparation de ces consultations. Au cours du mois de décembre dernier, plusieurs équipes de mes hauts fonctionnaires ont visité chaque province afin d'y avoir des consultations quant au principe du bill avec des hauts fonctionnaires provinciaux chevronnés. Sept provinces appuyaient le principe du bill, deux se sont dites ni pour ni contre, et une province, une petite, a

Both Deputy Ministers of both levels discussed the bill at some length at a very recent meeting. Prior to introduction, I addressed lengthy summaries of the bill to each Attorney General. Upon introduction, copies of the bill were also sent to them. I requested reactions if it were felt that representations beyond what was indicated in the officials' consultations were desirable. Since early April, four provinces have replied. Ontario, Quebec and Nova Scotia approve of the bill. British Columbia does as well but added that it favours a form of joint proclamation, primarily because it is wary of having these provisions apply to provincial summary offence conviction proceedings.

• 1600

I would quickly add as an aside, Mr. Chairman, that those provinces that adopt the summary conviction procedures of the Criminal Code to their provincial offences, if they wish, can very quickly ensure, if they do not wish it to apply, by making a very simple amendment to their summary conviction acts. Most provinces expressed that concern of British Columbia as expressed in a wire received, I think, only this morning. It can be very quickly dealt with, not by joint proclamation but by British Columbia itself.

Mr. Woolliams: Please excuse the interruption. That means they would have enabling legislation or legislation of their own to make it apply.

Mr. Basford: No. The provinces very in this regard, but in British Columbia, as I understand it, for all of the provincial offences, the highway traffic act, et cetera, they use the summary conviction offence procedures of the Criminal Code. They could very quickly amend their statutes if they wished, to say that this bill, this section of the Code, does not apply to those summary conviction offences. Most provinces expressed . . .

Mr. Robinson: You are then saying that it applies only on indictment—that is, those offences that will be triable on indictment.

Mr. Basford: No. There are three areas of interests in the bill. One, of course, it can apply to indictable offences under the Criminal Code, and that can be proclaimed separately in a province. Second, it can apply to summary conviction offences under the Code, and that can be proclaimed separately. Third, in those provinces that use the Criminal Code summary conviction procedures for their provincial offences it can apply, or a province can amend its provincial legislation to say that it does not apply. Most provinces expressed a concern as to costs, which were raised again in second reading, and I will mention that in a moment.

[Traduction]

mentionné qu'elle n'avait pas besoin de ce bill puisque sa population francophone était complètement bilingue.

Les deux sous-ministres aux deux paliers de gouvernement ont discuté du bill assez longuement lors d'une réunion très récente. Avant de présenter le bill, j'ai adressé des sommaires complets sur le bill à chaque procureur général. Lors de sa présentation, des exemplaires du bill leur ont également été envoyés. Je leur ai demandé de nous faire connaître leurs réactions, s'ils croyaient que des instances autres que celles mentionnées dans des consultations officielles étaient souhaitables. Depuis le début du mois d'avril, quatre provinces nous ont répondu. L'Ontario, le Québec et la Nouvelle-Écosse ont approuvé le bill. La Colombie-Britannique l'approuve également mais elle ajoute qu'elle favoriserait une sorte de proclamation conjointe, parce qu'elle se méfie surtout des dispositions relatives à la déclaration sommaire de culpabilité.

J'ajouterai rapidement, en à-côté, monsieur le président, que les provinces qui adoptent les procédures de déclaration sommaire de culpabilité du Code criminel pour les infractions dans leur province peuvent, si elles le désirent, très rapidement apporter une petite modification à leur loi sur la déclaration sommaire de culpabilité si elles ne veulent pas que ces dispositions s'appliquent. La plupart des provinces ont exprimé la même préoccupation que la Colombie-Britannique a soulevée dans un télégramme que j'ai reçu ce matin même. Cette question pourrait facilement être résolue non par proclamation conjointe mais par la Colombie-Britannique elle-même.

M. Woolliams: Excusez-moi de vous interrompre; cela signifie-t-il qu'elle aurait une loi habilitante ou sa propre loi afin que cela s'applique?

M. Basford: Non. Les provinces diffèrent sur ce point, mais en Colombie-Britannique, si j'ai bien compris, pour toutes les infractions provinciales notamment à la Loi sur la circulation routière, on se sert de la procédure pour déclaration sommaire de culpabilité du Code criminel. Les provinces pourraient facilement modifier leurs lois, si elles le désiraient, pour dire que ce bill, cet article du Code, ne s'applique pas aux infractions concernant la déclaration sommaire de culpabilité. La plupart des provinces ont exprimé . . .

M. Robinson: Vous prétendez donc que cela ne s'applique seulement qu'aux cas d'inculpation, c'est-à-dire aux infractions qui feront l'objet de procès par voie d'accusation?

M. Basford: Non. Il y a trois secteurs importants dans le bill. Le premier, évidemment, c'est que le bill peut s'appliquer aux délits mentionnés dans le Code criminel et une province peut le proclamer de son propre chef. Deuxièmement, il peut s'appliquer aux délits faisant l'objet de céclaration sommaire de culpabilité en vertu du Code et là encore la province peut le proclamer de son propre chef. Troisièmement, dans les provinces qui se servent des procédures de déclaration sommaire de culpabilité du Code criminel pour leurs délits provinciaux, le bill peut s'appliquer ou une province peut modifier sa loi pour dire qu'il ne s'applique pas. La plupart des provinces ont exprimé des inquiétudes quant aux frais, lors de la seconde lecture, et je vais en parler dans un instant.

The bill which you are considering today in no way limits the extent to which the language rights in the courts may be expanded. Rather, it sets a minimum acceptable standard for such rights across the country.

Some provinces with smaller official language minority groups may find that it requires more planning to implement these provisions. We wish to offer every possible assistance in this regard. The Criminal Code of Canada ensures that every province and territory operates under the same criminal law. This, as Mr. Woolliams pointed out in his remarks on second reading, is one of the functions of the federal government and federal Parliament, to legislate in areas common to all Canadians. Accordingly, Section 7 of the Criminal Code provides that the act applies throughout Canada and to all Canadians.

Clearly, there are some matters which must transcend local or regional considerations. Some matters should be subject to the extent possible to the uniformity of a national standard. It seems to me that the standard of criminal justice falls into this latter category. I suggest that the framers of the British North America Act were on very solid ground when they placed the criminal law power into Section 91 of the British North America Act. Our constitution clearly contemplates that Parliament is to be sovereign in this area, and this is because of the desirability of a national and uniform criminal law. It would be both unseemingly and unfair to have different standards of criminal justice from province to province. The objective of this bill is to guarantee a minimum of language rights to those who belong to the two official language minorities of Canada, regardless of which province or territory they happen to be living in. This is the essence of Confederation. However, this does not mean that there will not be a great deal of consultation, co-operation, co-ordination and implementation.

We are prepared, as I said, to be as flexible as possible with the provinces. I recognize, and I think we should all recognize, that no one's interests are served if these provisions are implemented before adequate machinery is in place. In the area of the criminal law the public is not served unless there is the fullest co-operation between the federal and provincial levels of government.

• 1605

As I stated at second reading, the government has undertaken to the provinces to continue close consultations on the date of implementation in each province and as to other indictable offences and/or summary conviction offences, and not to proclaim those provisions until the provinces and the facilities are ready.

Some concern has been expressed that the legislation itself should reflect these two undertakings. I am, therefore, agreeable to including and would certainly support an amendment to add subclauses (6) and (7) to Clause 6 which is the proclamation clause, provided that as conditions of implementation, first, consultation between the two levels of government must take place in order to ensure the orderly implementation

[Translation]

Le bill que vous étudiez aujourd'hui ne limite d'aucune façon la portée que les droits linguistiques peuvent avoir dans les tribunaux. Il fixe plutôt une norme minimale acceptable pour ces droits au pays.

Les provinces qui ont des groupes minoritaires moins importants parlant une langue officielle peuvent avoir besoin d'une plus grande compétence pour mettre en vigueur ces dispositions. Nous les aiderons de notre mieux. Le Code criminel du Canada garantit que chaque province et chaque territoire appliquent le même droit criminel. C'est, comme l'a souligné M. Woolliams dans ses remarques lors de la seconde lecture, une des fonctions du gouvernement fédéral et du Parlement de légiférer dans des secteurs communs à tous les Canadiens. De même, l'article 7 du Code criminel prévoit que la loi s'applique partout au Canada et à tous les Canadiens.

Il est évident que certaines questions doivent l'emporter sur les considérations locales ou régionales. Elles doivent le plus possible être soumises à une norme nationale d'uniformité. Il me semble que la norme de justice criminelle tombe dans cette dernière catégorie. Je prétends que les responsables de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique étaient sûrs de leur fait lorsqu'ils ont inséré le pouvoir des droits criminels dans l'article 91 de l'Acte. Notre constitution prévoit nettement que le Parlement doit être souverain dans ce domaine, puisqu'il est souhaitable d'avoir un droit criminel uniforme et national. Ce serait à la fois injuste et inconvenant qu'il y ait, d'une province à une autre, des normes de justice criminelles différentes. Ce bill a pour objet de garantir un minimum de droits linguistiques à ceux qui appartiennent aux minorités des deux langues officielles du Canada, quelle que soit la province ou le territoire où elles vivent. C'est l'essence même de la Confédération. Toutefois, cela ne signifie pas qu'il n'y aura pas tout ce qu'il faut en matière de consultation, de collaboration, de coordination et d'application.

Nous sommes disposés, je le répète, à être aussi conciliants que possible avec les provinces. Je sais, et je pense que vous le savez tous, que les intérêts des particuliers ne peuvent être servis si ces dispositions étaient appliquées avant qu'un mécanisme adéquat soit en place. Pour ce qui est du droit pénal, le public n'est bien servi que si la plus étroite collaboration existe entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Je l'ai déjà dit lors de la seconde lecture, le gouvernement s'est engagé envers les provinces à continuer une consultation étroite pour la date de mise en application dans chaque province et pour les autres délits criminels et (ou) les infractions résultant en une déclaration sommaire de culpabilité. Il s'est engagé à ne pas proclamer ces dispositions jusqu'à ce que les provinces et les services soient prêts.

La loi elle-même devrait refléter ces deux engagements, croit-on. Je suis, par conséquent, disposé à inclure, du moins j'appuierais certainement un amendement pour ajouter les paragraphes (6) et (7) à l'article 6, l'article de proclamation, si comme conditions de mise en vigueur il devait tout d'abord y avoir consultation entre les deux paliers du gouvernement pour garantir une application ordonnée des dispositions auxquelles

of the provisions to which the proclamation would relate and, second, that following the consultation which, of course, could obviously take quite some time in some provinces, should the Minister of Justice and the appropriate provincial Attorney General be unable to agree on the appropriate date to implement these measures, the province in question would be given two more years in order to establish appropriate facilities. After that time the provisions would be proclaimed in that province.

We feel that these safeguards will ensure that all provinces will have the necessary lead time to plan through consultation, to plan implementation in an orderly way. We feel that consultations, if need be, can take place, as I say, over a long period of time. I want to reiterate that there is no proclamation until the provinces are ready. Some will take longer than others. After consultation, if need be, there can be a further two-year period of grace. This is a realistic length of time fixed in order to relate to the time it might take to put facilities into place. Something shorter might constitute an insufficient amount of time to organize resources. Something longer is not needed, given that consultations would have already have taken place prior to any decision to invoke the two-year period.

There is one point which requires particular emphasis. Mr. Woolliams has indicated that the legislation should provide for a form of provincial consent. This, in my view, now exists in fact and hence I do not see the need for an express provision to this effect. I want to assure you that these provisions of the Code cannot be brought into effect without express provincial action and I say this for two reasons. First, Section 554 of the Criminal Code provides that juries are picked from lists of qualified people. Qualifications in all provinces are determined by reference to the jury acts of the various provinces. Until such time as a province amends its legislation to provide for the selection of jurors from a linguistically qualified panel, these provisions are something of a nullity and, of course as you have noticed, the Attorney General of Ontario is in the process right now of introducing that form of legislation into his legislature.

Second, the bill provides that in Section 462.4 the Lieutenant Governor in Council of a province may make regulations for the carrying into effect of these provisions, and that particularly relates to the changing of venues within a province. Here again the regulations would have to be passed by the provinces relating, as I say, to changes of venue and to court proceedings.

We need provincial action because of these two sections and I am confident, as a result, that complete co-operation will be forthcoming from both the federal Ministers of Justice over the years and the provincial Attorneys General.

Other provisions will also assist in a smoother implementation. The bill provides, for example, that courts may order a change of venue within the same province when a trial cannot be conveniently held within a given territorial division. This recognizes that the minority populations in each province are not evenly spread out. Certain areas of each province can

[Traduction]

la proclamation serait reliée, et deuxièmement, qu'après ces consultations qui pour-raient évidemment prendre un certain temps dans les provinces, si le ministre de la Justice et le procureur général d'une province n'étaient pas d'accord quant à la date d'entrée en vigueur de ces mesures, la province en question pourrait recevoir deux années supplémentaires pour mettre en place les services appropriés. Après cela, les dispositions pourraient être proclamées dans cette province.

Nous croyons que ces garanties assureront que toutes les provinces auront le délai nécessaire pour planifier, par la consultation, la mise en vigueur de façon ordonnée. Nous sommes d'avis que ces consultations, si nécessaire, peuvent se poursuivre pendant assez longtemps. Je répète qu'il n'y aura pas de proclamation tant que les provinces ne seront pas prêtes, et certaines prendront sans doute plus de temps que d'autres. Après consultation, si nécessaire, il pourrait y avoir une autre période de grâce de deux ans. Il s'agit d'une durée réaliste établie pour tenir compte du temps que cela pourrait prendre avant d'avoir les services en place. Une période plus courte serait insuffisante pour l'organisation de ces ressources. Une période plus longue n'est pas nécessaire, étant donné que les consultations auront déjà eu lieu avant toute décision d'invoquer une période de deux ans.

Il y a un autre point qu'il faut souligner. M. Woolliams a dit que la loi devrait prévoir une forme de consentement provincial. A mon avis, il existe actuellement et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir une disposition expressément pour cela. Je tiens à vous assurer que ces dispositions du Code ne peuvent être mises en vigueur sans une mesure provinciale à cette fin. Je le dis pour deux raisons. La première, c'est que l'article 554 du Code criminel prévoit que les jurés sont choisis à partir de listes de gens qualifiés. Cette compétence est déterminée dans toutes les provinces d'après une Loi sur les jurés. Jusqu'à ce qu'une province modifie sa loi pour la sélection des jurés à partir d'une liste de jurés ayant les compétences linguistiques, ces dispositions seront sans effet et, évidemment, vous l'arez remarqué, le procureur général de l'Ontario est en train actuellement de présenter ce genre de loi à l'assemblée législative de cette province.

Deuxièmement, le bill prévoit à l'article 462.4 que le lieutenant gouverneur en conseil d'une province peut faire des règlements pour donner force de loi aux dispositions et cela a trait particulièrement au renvoi devant une autre cour et aux procédures judiciaires.

Il faut que la province agisse, en raison de ces deux articles, et je compte bien que grâce à cela nous aurons la collaboration entière du ministre fédéral de la Justice et des procureurs généraux des provinces au cours des années à venir.

D'autres dispositions nous aideront également à obtenir une mise en vigueur sans heurt. Le bill prévoit, par exemple, que les tribunaux peuvent ordonner un renvoi à une autre cour dans la même province lorsqu'un procès ne peut se dérouler facilement dans une division territoriale donnée. On reconnaît le fait que les populations minoritaires dans chaque province

accommodate these provisions while others cannot. We are all inclined at times to overlook smaller pockets of official language minority groups all over the country, and this legislation is specifically directed at protecting their rights and in doing so the future of the whole of Canada.

• 1610

Another provision allows separate proclamation of the language provisions, as I have indicated, for indictable and summary offences, again designed to ease the implementation and the proclamation of these provisions.

I am relating to the question of costs, which I mentioned. I have stated at second reading that we are ready to look at further ways of helping the provinces meet the requirements of this legislation. There are federal-provincial language-training programs already in existence and these might be expanded. In the appointment of federal judges, we would certainly be responsive to the linguistic need of various jurisdictions.

These things will not happen overnight but they will happen as quickly as possible so that all provinces will be able to ensure they provide accused persons the right to defend themselves in criminal court in their own official language and be understood by those who try them, be they judge or judge and jury.

I would like to close, Mr. Chairman, by commenting on this question of costs because it has been commented on in some rather large and alarming figures with which I disagree. It is at this stage obviously impossible to precisely predict the level of these costs.

In the course of official discussions with the provinces, the provinces were given a very long and comprehensive questionnaire to serve as a basis of discussion as to their facilities and needs. Some have not yet completed and are still working on that questionnaire. Some of the provinces are a very long way from being able to in any way estimate costs. But I think there are several things that should be borne in mind and I think the fears of greater excessive costs are unfounded.

The costs relating to this bill can arise in four ways: judges and related staff, changes of venue, interpreters and developing bilingual jury panels. As to judges and related staff, such as prosecutors and court clerks, there is no additional cost in appointing persons with a bilingual capacity. That is to say, it costs me no more to appoint a bilingual person than a unilingual person. There is no additional cost in doing so. In most provinces the requirements for such persons will be rather minimal. In fact, such people are by and large already in place. I would be happy to answer questions on the number of judges in any particular place.

What it means is that in making future appointments both levels of government will have to keep their needs for such persons in mind. For example, I have had to keep this in mind since I have been the Minister of Justice. In the province of

[Translation]

ne sont pas distribuées également. Certains secteurs de chaque province peuvent appliquer ces dispositions alors que d'autres ne le peuvent pas. Nous avons parfois tendance à oublier ces petits îlots de groupes minoritaires linguistiques et la loi est précisément conçue pour protéger leurs droits et, ce faisant, l'avenir de tout le Canada.

Une autre disposition permet une proclamation distincte pour les dispositions linguistiques, comme je l'ai mentionné, pour les délits qui font l'objet d'inculpation ou de déclaration sommaire de culpabilité. Il s'agit encore de faciliter la mise en vigueur et la proclamation de ces dispositions.

J'en viens à la question des frais que j'ai déjà mentionnée. J'ai déclaré, lors de la seconde lecture, que nous sommes disposés à étudier d'autres façons d'aider les provinces à se conformer aux exigences de la loi. Il y a des programmes de formation linguistique fédéraux-provinciaux qui existent déjà et qui peuvent être élargis. Au chapitre de la nomination de juges fédéraux, nous allons certainement répondre aux besoins linguistiques des diverses juridictions.

Ces choses ne se feront pas en un seul jour, mais elles se feront aussi rapidement que possible afin que toutes le provinces puissent garantir aux accusés le droit de se défendre en cour criminelle dans leur propre langue officielle et être compris par ceux qui les jugent, que ce soit le juge ou le juge et le jury.

Pour terminer, monsieur le président, je reviens à la charge à propos des frais, car on a rapporté des chiffres alarmants et beaucoup trop élevés pour lesquels je ne suis pas d'accord. Il est évidemment impossible à ce moment-ci de prédire ce qu'ils seront exactement.

Au cours de nos délibérations officielles avec les provinces, nous leur avons remis un questionnaire long et complet qui servira de base à nos discussions sur les services et les besoins. Certaines provinces n'ont pas encore rempli ce questionnaire, elles y travaillent toujours. D'autres sont très loin de pouvoir évaluer ces frais, de toute façon. Mais il y a plusieurs choses dont il faut se souvenir et je suis d'avis que les craintes concernant les coûts excessifs ne sont pas fondées.

Les frais qui ont trait à ce bill tombent dans quatre catégories: les juges et le personnel associé, les renvois devant une autre cour, les interprètes et la mise au point de jurys composés de jurés bilingues. Pour ce qui est des juges et du personnel associé, comme les avocats de la poursuite et les greffiers de la cour, il n'y a pas de coûts additionnels prévus pour la nomination de personnes bilingues. Cela ne coûte pas plus cher de nommer une personne bilingue qu'une personne unilingue. Il n'y a pas de frais supplémentaires. Dans la plupart des provinces, les exigences concernant la nomination de ces gens-là seront de toute façon minimales, vu qu'ils sont déjà en place dans la plupart des cas. Je serai heureux de répondre aux questions concernant le nombre de juges par endroit.

Cela signifie que, pour les nominations futures, les deux paliers de gouvernement devront tenir compte du nombre de personnes compétentes dont ils ont besoin. Ainsi, par exemple, j'ai dû avoir cette idée présente à l'esprit depuis que je suis

Ontario the provincial Attorney General is making changes independently of this bill and I have endeavoured to try to accommodate him in my appointments by appointing people with a bilingual capacity, none of whom have been appointed at any additional cost.

With regard to language training of judges, the federal government pays these costs for its own appointees; that is, for the members of the district and superior courts. We are prepared, as I have indicated to provincial Attorneys General, to consider with them an extension of such language-training programs to other court personnel.

As to change of venue, there will be no need for this where the trial is to take place before a judge alone. The venue need not be moved if a bilingual judge is required. Most judges, now including most provincial judges, go on some form of circuit. If the trial is to be in Sudbury and there is no bilingual judge available, a bilingual one can be put on circuit to Sudbury, and there has been no cost to changing of venue. I am saying that in most cases and, certainly, in all of those where the trial is before a judge alone, it is easier to send a judge to the particular place rather than to send the case to a judge somewhere else.

There are obviously costs if the venue is changed and a jury is involved. The bilingual support staff may already be in place in the district but witnesses will have to be transported. These costs, in my view, should not be too high, and my officials advise that the number of such cases is likely to be quite small. And, of course, it is up to the province to designate through regulations those areas where a bilingual capacity can exist and that undoubtedly will be the area where the majority of bilingual trials will be asked for.

• 1615

As to interpreters, the provinces already provide them when a witness requires such assistance, and I do not foresee an undue or burdensome level of cost in this area.

That is to say, under the Bill of Rights, now, an English person in Chicoutimi or a French person in Vancouver could demand to speak French, and the court in the province would have to provide under the Bill of Rights interpretation facilities for that, which is at present an existing cost.

Finally as to the cost of developing a bilingual jury panel, there will be costs attached to such a step. Inquiries will have to be made to determine whether a member of the panel is linguistically qualified. They will have to design a form of question to put to jurors to distinguish between the two lists to determine the qualified one.

It is impossible, obviously, to estimate what the exact cost of that would be, but certainly, it is very clear that it will not be very high.

Therefore, Mr. Chairman, I am confident that the entire level of these costs will be sufficiently low that they should not be a major factor in discussing this bili. Obviously, if the

[Traduction]

ministre de la Justice. Dans la province de l'Ontario, le procureur général effectue des changements, indépendamment de ce bill, et j'ai essayé de l'aider en nommant des personnes qui étaient bilingues. Ces nominations ne m'ont rien coûté de plus.

Pour ce qui est de la formation linguistique des juges, le gouvernement fédéral paie les frais dans le cas de ses nominations, c'est-à-dire pour les juges des cours de district et des cours supérieures. Nous sommes disposés, je l'ai souligné aux procureurs généraux des provinces, à étudier avec eux l'élargissement des programmes linguistiques à d'autres magistrats.

Pour ce qui est du renvoi devant une autre cour, cela ne sera pas nécessaire lorsque le procès doit avoir lieu devant un juge seulement. Le renvoi ne sera pas prévu si un juge bilingue est demandé. La plupart des juges, y compris maintenant la plupart des juges provinciaux, font partie d'une sorte de circuit. Si le procès se déroule à Sudbury et qu'il n'y a pas de juge bilingue disponible, un juge bilingue peut être placé dans le circuit de Sudbury. Il n'y aura pas de frais supplémentaires de renvoi devant une autre cour. Dans la plupart des cas, et certainement dans tous les cas où le procès se déroule devant un juge seulement, il est plus simple d'envoyer un juge à un endroit plutôt que de renvoyer la cause à un autre juge ailleurs.

Il y aura évidemment des frais si le renvoi devant une autre cour est demandé et si le jury est impliqué. Le personnel de soutien bilingue se trouvera peut-être déjà sur place à la cour de district, mais les témoins devront être transportés. A mon avis, ces frais ne devraient pas être trop élevés et mes hauts fonctionnaires m'informent que les cas de ce genre seront vraisemblablement peu nombreux. C'est évidemment à la province de désigner, par règlement, les régions où il y aura des services bilingues. Ce sera sans aucun doute les régions où la plupart des procès bilingues sont demandés.

Pour ce qui est des interprètes, les provinces les fournissent déjà lorsqu'un témoin les demande et je ne prévois pas de dépenses lourdes ou indues dans ce domaine.

La Déclaration des droits de la personne prévoit actuellement qu'un anglophone de Chicoutimi, ou un francophone de Vancouver peut demander de parler français et que la cour provinciale doit fournir, en vertu de la Déclaration des droits de la personne, les services voulus; c'est donc un coût qui existe déjà.

Finalement, il y aura des frais pour la mise en place des listes du jurés bilingues. Il faudra faire des enquêtes afin de déterminer si les membres d'un jury possèdent la compétence linguistique voulue. Il faudra songer aux questions à poser aux jurés pour établir une distinction entre les deux listes et trouver les personnes qualifiées.

Il est évidemment impossible de prévoir le coût précis de cette mesure et il est certain et très clair qu'il ne sera pas très élevé.

Par conséquent, monsieur le président, je prévois que tous ces coûts seront suffisamment bas pour ne pas constituer un facteur important dans la discussion du bill. Evidemment, si le

principle is right, one should pursue it. But I think one can examine the question of costs and I have satisfied myself that the costs will not be high.

Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

You mentioned . . .

Mr. Basford: I apologize for being so long.

The Chairman: ... some material that you could make available to us. Do you have a copy of the amendment, sir?

Mr. Basford: Yes.

The Chairman: Mr. Young has it. Perhaps, we could have Mr. Young put this on the table in a moment. There was also another document, a summary, that you said you could make available to us.

Mr. Basford: I was mentioning about the number of judges . . .

The Chairman: Yes.

Mr. Basford: Possibly I would do that by way of answering questions.

The Chairman: All right. Thank you. Perhaps we could let Mr. Young put his motion on the table so we will know what it is before we go on to the questioning.

Mr. Young: Mr. Chairman, I would ordinarily have moved this when we came to Clause 6 because it would add a new Clause 6. Do you wish me just to give an intention to do so at this time?

The Chairman: Yes, in order that Mr. Woolliams, opposition members and government members, as well, will receive a copy of this proposed admendment.

Mr. Young: Would you like me to read it in, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, if you would do that.

Mr. Young: I have the intention of moving then when we come to the finish of Clause 5 on page 5 that Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code, be amended by adding thereto, immediately after line 13 on page 5, the following subclauses:

"(6) No proclamation may be issued under subsection (1) or (2) unless the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have consulted together with a view to ensuring the orderly implementation of the provisions to which the proclamation would relate. (7) Where, following consultation pursuant to subsection (6), the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have not reached agreement as to an appropriate date for implementation of the rights that would be provided by the issuance of a proclamation under subsection (1) or (2), no proclamation may be issued under whichever of those subsections is applicable fixing a date that is earlier than two years after the date of issuance of the proclamation."

The Chairman: Thank you, Mr. Young.

[Translation]

principe est juste, nous devons y donner suite. Mais il faut examiner cette question des frais et je me suis assuré qu'ils ne seraient pas élevés.

Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur le ministre.

Vous avez mentionné . . .

M. Basford: Je m'excuse d'avoir pris tant de temps.

Le président: ... certains documents que vous deviez nous remettre. Est-ce que vous avez copie de l'amendement, monsieur le ministre?

M. Basford: Oui.

Le président: M. Young l'a déjà. Peut-être pourrait-il le déposer dans un moment. Il y a également un autre document, un sommaire que vous deviez nous remettre.

M. Basford: J'avais mentionné le nombre de juges . . .

Le président: Oui.

M. Basford: Je pourrai peut-être le faire en répondant aux questions.

Le président: Très bien. Je vous remercie. Nous pourrions maintenant laisser M. Young déposer sa motion pour savoir ce qu'il en est, avant de passer aux questions.

M. Young: Monsieur le président, je l'aurais normalement déposé lorsque nous serions arrivés à l'article 6, car il s'agit d'ajouter un nouvel article 6. Voulez-vous que j'en donne simplement avis à ce moment-ci?

Le président: Oui, afin que M. Woolliams, les députés de l'opposition et les députés du gouvernement reçoivent copie de l'amendement proposé.

M. Young: Voulez-vous que je le lise monsieur le président?

Le président: Si vous voulez bien.

M. Young: J'ai l'intention de proposer, lorsque nous en serons à la fin de l'article 5, à la page 5, que le bill C-42, Loi modifiant le Code criminel, soit modifié par l'adjonction, immédiatement après la ligne 14, page 5, des paragraphes suivants:

«(6) Aucune proclamation ne peut être lancée en vertu des paragraphes (1) ou (2), sauf si le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée se sont consultés dans le but d'assurer la mise en œuvre efficace des dispositions qui seraient visées par la proclamation. (7) Lorsque, après les consultations visées au paragraphe (6), le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée ne peuvent s'entendre sur une date permettant de donner effet aux droits qui résulteraient d'une proclamation en vertu des paragraphes (1) ou (2), aucune proclamation en vertu de ces paragraphes ne peut être lancée fixant une date qui est antérieure à l'expiration de la période de deux ans qui suit son lancement».

Le président: Merci, monsieur Young.

Now, I have Mr. Woolliams, Mr. Leggatt, Mr. Gauthier, and then three other government members, Mr. Lachance, Mr. Marceau, Mr. Robinson, and we will put Mr. Jarvis in there between Mr. Gauthier and Mr. Lachance. Mr. Woolliams.

Mr. Woolliams: Thank you, Mr. Chairman. First, I want to thank the Minister for his statement. Although he said it was long, after all, we wanted a full explanation of the bill, and I think it has been carefully outlined this afternoon.

Before I put some questions to the Minister that are of some concern to me, I want to deal, first, with the sections and the amendment. The amendment does not go quite as far as I might have liked it to go, but I suppose the art of politics is the impossible made possible. I think the Minister is on sound ground when he says that the qualifications of the jury fall within the jurisdiction of the administration of justice of the provinces. I am having the research done this afternoon on the qualifications as set out in the various provinces. I do not know what dilemma we would be in legally but I guess we have to face it step by step. If a province refused to amend its jury act and the qualifications did not fit into the terms and conditions in this bill; if the bill was proclaimed after consultation and two years lapsed, that would be something that would be a sort of a legislative mandamus or something. I do not know just what I would call it.

• 1620

However, I do appreciate the co-operation I have had from the Minister. I did say in my speech on second reading, in which I spoke for the party, that in principle we agree with the bill, but that we ask for this amendment in reference to Clause 6. I had said at that stage that it could be done either with such simple words as, "with the consent of the provinces", or, in the alternative, with enabling legislation where both the federal and provincial governments could proclaim it.

I realize and appreciate—I do not think I am breaking the confidence of the Minister; we discussed briefly the amendment—that he did not wish to establish a principle whereby under the jurisdiction of the law—he has quoted the Jones case—I think there is a little conflict but some day his courts will straighten out if this does fall within the jurisdiction of criminal law, as set out in the famous Jones case from Moncton, Mr. Jones—the question of legislating on language would be a matter of criminal law and peace, order and good government for the common good of all Canadians.

My first point is that, basically, when you read this and you take the question of the qualifications of the jury, in order to phase it in, the provinces would have to amend the jury act, and their failure to do so would make this at least impossible; it would not be workable, so really, basically, when you take the formula A plus B equals C, you do really come down to what I have asked, consent; it is done in a different fashion. I say that the Minister honestly and forthrightly explained to me that he did not want to start legislating in the field of criminal law and always have to go to the provinces for the consent

[Traduction]

J'ai maintenant les noms de MM. Woolliams, Leggatt, Gauthier, de même que les trois autres membres du gouvernement, MM. Lachance, Marceau, et Robinson. Nous allons placer M. Jarvis entre MM. Gauthier et Lachance. Monsieur Woolliams.

M. Woolliams: Merci, monsieur le président. Je voudrais d'abord remercier le ministre de sa déclaration. Il a dit qu'elle était longue mais, après tout, nous voulions une explication complète du bill et je pense qu'elle nous a bien été fournie cet après-midi.

Avant de poser mes questions au ministre, je voulais parler tout d'abord des articles et de l'amendement. L'amendement ne va pas suffisamment loin, à mon avis, mais je suppose que l'art de la politique, est de rendre possible l'impossible. Je crois que le ministre a raison lorsqu'il dit que la compétence du jury relève de l'administration de la justice de la province. J'ai fait faire des recherches cet après-midi quant aux compétences des jurés dans diverses provinces. Je ne sais pas dans quel dilemme nous serions, du point de vue légal, mais je suppose que nous devons procéder étape par étape. Si une province refusait de modifier sa loi sur les jurés et que les compétences ne répondaient pas aux conditions du bill, si le bill était proclamé après consultation et les deux années écoulées, ce serait en quelque sorte une ordonnance législative. Je ne sais pas exactement comment l'appeler.

Toutefois, je dois dire que le ministre s'est montré très conciliant. Je l'ai dit dans mon discours, lors de la seconde lecture, lorsque j'ai parlé au nom de mon parti, en principe nous acceptons le bill, mais nous demandons que cette modification à l'article 6 soit apportée. J'avais dit à ce moment-là que ce pouvait être fait soit en ajoutant simplement: «Avec le consentement des provinces» ou autrement par une loi habilitante permettant au gouvernement fédéral et aux gouvernements provinciaux de la proclamer.

Je me rends compte et je l'apprécie—je ne crois pas tromper la confiance du ministre; nous avons discuté brièvement de l'amendement—qu'il ne voulait pas instaurer un principe par lequel, en vertu de la compétence du juridique, il a cité l'affaire Jones—il y a à mon avis un petit conflit et un jour ses tribunaux redresseront la situation, si c'est du ressort du Code pénal, tel que mentionné dans le fameux procès Jones de Moncton. La question de légiférer sur les langues serait une question de Code pénal et de paix, d'ordre et de bon gouvernement pour le bien commun de tous les Canadiens.

Premièrement, lorsque vous lisez ceci et que vous prenez la question des compétences du jury, afin d'amener cette disposition progressivement, les provinces auraient à modifier leur Loi sur les jurés. Si elle ne le faisaient pas ce serait impossible, ou du moins cela ne pourrait pas fonctionner. Par conséquent, avec la formule A+B=C, vous en venez à la question que j'ai déjà posée, celle du consentement. C'est fait de façon différente. J'ai dit que le ministre avait expliqué honnêtement et directement qu'il ne voulait pas commencer à légiférer dans le domaine du droit pénal et toujours avoir à s'adresser aux

because the federal government, just as provincial governments, is not only jealous but very zealous in reference to its own jurisdiction.

Having said that, I once again thank the Minister for coming to terms and grips with what we have asked.

Now, before I ask some questions, I have one other clause. It is a very technical thing and deals with proposed Section 462.1(3) on page two of the bill:

(3) The justice of the peace or magistrate before whom an accused first appears shall advise the accused of his right to apply for an order under subsection (1)

The order is, what language he would be tried in. If he asked to be tried, say, out in Winnipeg in French, there would be a special application made. If they did not have enough jury, if it was a jury trial, or personnel, it would be change of venue to a place where there was a courthouse with personnel that were bilingual or were at least able to speak French for that trial.

The only fault I find with this is that we have a terrible backlog across the country. I make this point and I hope I get support for it. In the large urban centres, whether it is Montreal, Toronto, Winnipeg, Calgary, Edmonton, Vancouver, London, whatever, there is a backlog in the provincial courts.

• 1625

Some of the provincial judges who are friends of mine in Calgary, where I practise once in a while but not too often anymore with the long sittings of the House, have told me socially and also when I have been before them that the amount of work they have to do sometimes, with pleas of guilty and not guilty, they take as many as 25 or 30 cases a day. So every time that they held a case, if they had to read from a script, and said: "Now you are entitled to be tried in French or entitled to be tried in English; or you are entitled if you cannot speak either to have an interpreter"—like up in Edmonton where we have a large ethnic group of Ukranians and Germans, people of those ethnic origins.

So I think that surely it could be done the same way as if you are going to make an application—it should be in the law, surely, that the Defence Attorney or the Crown Attorney, either one, can make an application to the judge and say, "In this case, your honour, my client"—say they are in Calgary—"speaks French and would like to have a change of venue because we would like to have this trial in French"—and the Defence Counsel be informed and that application could be made, rather than to say each time, where it would become very superfluous and redundant, that they have that right.

In fact, I did get some sympathy for this proposition when I discussed it with the Minister in reference to this other amendment and I would hope that with that clause, if we are going to meet Tuesday, that we take a look at that, and we might come up with an application like, say—what I am thinking about is like in a rape case, now under the new Act, that where you

[Translation]

provinces pour leur consentement, car le gouvernement fédéral, tout comme les gouvernements provinciaux, est non seulement jaloux mais très pointilleux lorsqu'il s'agit de sa propre compétence.

Cela dit, je remercie de nouveau le ministre de s'être attaqué à cette mesure, que nous avions d'ailleurs demandée.

Avant de poser des questions, je voudrais aborder un autre article, une question très technique qui a trait à l'article proposé 462.1(3) à la page 2 du bill:

(3) Le juge de paix ou le magistrat devant qui l'accusé comparaît pour la première fois doit aviser l'accusé de son droit de demander une ordonnance en vertu du paragraphe (1)

L'ordonnance stipule dans quelle langue l'accusé sera jugé. S'il demande à être jugé disons à Winnipeg, en français, il n'a pas à présenter de demande spéciale. S'il n'y avait pas suffisamment de jurés, s'il s'agit d'un procès avec jury, ou de personnel, il pourrait y avoir renvoi devant une autre cour, à un endroit où il y a au tribunal du personnel bilingue, ou à un endroit où au moins on pourra parler français au procès.

La seule faute que je trouve dans cet article c'est qu'il y aura une accumulation énorme de causes au pays. Je soulève ce point et j'espère qu'on m'appuiera. Dans les grands centres urbains, comme Montréal, Toronto, Winnipeg, Calgary, Edmonton, Vancouver, London et d'autres, il y a beaucoup de retards dans les cours provinciales.

Quelques-uns de mes amis parmi les juges à Calgary où je pratique de temps à autre, mais pas tellement souvent à cause des longues séances de la Chambre, m'ont dit qu'avec la quantité de travail où l'on plaide coupable ou non coupable, ils peuvent faire de 25 à 30 procès par jour. Par conséquent si pour chaque procès il leur fallait lire: «Vous avez maintenant le droit d'être jugé en français ou en anglais ou vous avez le droit de demander les services d'un interprète si vous ne parlez ni l'une ni l'autre de ces langues», ce qui serait le cas à Edmonton où il y a des groupes importants d'Ukrainiens et d'Allemands, cela prendrait beaucoup de temps.

On pourrait procéder de la même façon que pour les demandes et la loi devrait préciser que l'avocat de la défense ou l'avocat de la Couronne pourrait demander au juge: «Dans cette cause, Votre Honneur, mon client,» supposons que ce soit à Calgary, «parle français et voudrait changer de ressort car nous aimerions que le procès soit tenu en français»... L'avocat de la défense serait prévenu et la demande pourrait être faite plutôt que de répéter chaque fois que l'accusé a ce droit.

En fait, lorsque j'en ai parlé au ministre dans le cadre de cet amendement, il semblait d'accord. J'espère que lorsque nous nous rencontrerons mardi que nous examinerons cette affaire et pourrons établir une demande de ce genre. Je songe, par exemple, à ces cas de viol prévus par la nouvelle loi, lorsque l'on veut contre-interroger la plaignante sur sa conduite

want to crossexamine the complainant on her past sexual behaviour you have to apply to a judge and justify it before you are allowed to put those questions. In the old days it could be done and you could always say it was done because of the credibility of the witness.

Or an application may be done like in the Canada Evidence Act where a witness is going to make some statement that may incriminate that witness and you say to the judge, "In light of that fact, I wish to apply for protection under the Canada Evidence Act", and the judge then says that in accordance with the application that application is granted and therefore, whatever the witness may say, even if it tends to incriminate him on some crime, he is protected and that cannot be used in any trial against him. It could be done in that fashion.

Now having made that statement, I think, with the greatest respect to the Minister, that he has somewhat oversimplified the costs. Now he talks about a judge. Well I am talking about provinces like his own Province of British Columbia, and Alberta—Manitoba is a little different because you have St. Boniface and other areas—but you have Saskatchewan, Alberta and British Columbia, and I have the figures here; I do not need to quote them, but I have the figures . . .

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Mr. Woolliams, I hate to interrupt you but you have used up all of your time and you have not asked any questions.

Mr. Woolliams: Well, I know, but I think that surely, with the Minister making a statement like this, and we are trying to co-operate, that I could have a little time this afternoon, with leave of the Committee.

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Woolliams: Now in reference to the costs—I know I have used my time up, but I wanted to set this out—in reference to the costs, it is not only a judge: say it is the Supreme Court Trial Division; now let us take a look at the officers of the Supreme Court. You have two police officers at least; you have the registrar of the court; you have the court reporter; and you have the judge. All of those officers would have to be bilingual or linguistic in the language in which the trial would be held.

Now even with *Hansard* reporters, you do not find a shorthand person who takes English and French. That is why you have the two seats in the House, for the French reporter when my friends that speak French and English, both; as they change from one, you will see both start to write—one ceases and the other writes.

So you would have to have two reporters; you would have to have reporters well skilled because, with the greatest respect to <code>Hansard—I</code> know Jack Dyer used to be a good court reporter—but sometimes, as you know when you read <code>Hansard</code>, unless you have handed in a written script, you do not always get back quite what you put in. But in a court where you are dealing with evidence, it must be exact—it must be correct and impeccably exact; because that case goes to the Appeal Court and it is from that record that you argue, particularly when you are dealing with murder trials and other serious trials in

[Traduction]

passée, il faut actuellement le demander au juge et apporter des justifications préalables. Dans le temps, on pouvait procéder ainsi et dire que cela pouvait être fait, que l'on faisait confiance au témoin.

Une nouvelle demande pourrait être faite comme dans le cadre de la Loi sur la preuve au Canada où les témoins peuvent faire des déclarations qui accusent un autre témoin et dans ce cas vous diriez au juge: «compte tenu de ce fait, je veux me prévaloir de la protection en vertu de la Loi sur la preuve au Canada» et le juge indiquera que la demande est accordée et que tout ce que le témoin dira qui incrimine ne pourra être utilisé contre lui au cours d'un procès. On pourrait procéder de cette façon.

Cela dit, avec tout le respect que je dois au ministre, je dirai qu'il a plutôt simplifié la question des frais. Maintenant il nous parle d'un juge et je songe aux provinces comme la sienne, la Colombie-Britannique, et l'Alberta et le Manitoba où le système est un peu différent du fait de la région de Saint-Boniface. Mais en Saskatchewan, en Alberta en Colombie-Britannique, et j'ai les chiffres ici, je n'ai pas besoin de les citer . . .

Le président suppléant (M. Robinson): Monsieur Woolliams, je ne voudrais pas vous interrompre mais votre temps est écoulé et vous n'avez pas encore posé de questions.

M. Woolliams: En raison de la déclaration faite par le ministre, nous essayons de collaborer et j'en demande la permission au Comité.

Des voix: D'accord.

M. Woolliams: Pour parler de frais de justice, je sais que j'ai utilisé tout mon temps, ce n'est pas une question qui touche seulement le juge mais aussi la division de première instance de la Cour suprême. Il y a deux agents de police, le registraire de la cour, le sténographe et le juge. Tous ces agents doivent être bilingues ou tout au moins connaître la langue dans laquelle le procès est tenu.

Même dans le cas des sténographes du hansard, vous ne trouverez pas une personne qui prend des notes en sténographie française et anglaise. C'est pourquoi il y a les deux sièges prévus à la Chambre pour ces deux sténographes dans les deux langues. Au moment où ils se remplacent, vous verrez que l'un commence à écrire quand l'autre s'arrête.

Il faudra donc deux sténographes très expérimentés, je sais que dans le cas du hansard, avec tout le respect que je dois aux sténographes, je sais que Jack Dyer était un excellent sténographe de tribunal, mais lorsque vous lisez le hansard, à moins que vous n'ayez donné un document écrit, vous ne retrouvez pas toujours tout à fait ce que vous avez dit. Or, au tribunal, il s'agit de témoignages qui doivent être exacts et impeccables car ceux-ci vont à la cour d'appel, particulièrement lorsqu'il s'agit de meurtres et de procès importants et une phrase peut changer toute la signification de l'affaire.

which the evidence is so important, and one phrase can change the whole meaning.

So that I think the Minister glossed over it. I think he glossed over the costs, and I think I would have liked to have seen the minister say to this government, look, we have talked to the attorneys general of various provinces and they are worried about costs. I think you are involving costs where it might be unnecessary.

• 1630

In a place like Calgary, unless you start at the schools... I want to deal with that for a minute. We are talking about bilingualism. There is only one method of making this country bilingual, and palatably bilingual, and that is to start at the schools. In Calgary, if you send somebody my age to learn French—I can read it—you are never going to come out perfectly bilingual. You have to start at a very early age in the schools. That is where the money should be spent if we are going to make this country bilingual, and make each other accept it. I think the trouble is that it is thrust on people, and then you have what happened in Toronto or something. There is a backlash and that is an unfortunate thing. The backlash over the implementation is often interpreted by media as meaning something else; I do not think it means any more than that.

So I would like it if, by Tuesday, the minister could come in and estimate what the costs would be, what it would cost the various provinces, and how much they are prepared to put up in reference to that bill. And I would like to ask the minister now, if I might, a few questions. I can be brief because of what I have said. I have covered pretty well what I feel about it, and I have explained about the minister's amendment. I have left a second amendment with him for Tuesday; he wanted to discuss it with his officials.

I would like the minister to tell me now categorically what provinces have said yes, they will buy it. Now he does not have to mention New Brunswick because it is already there. He does not have to mention Quebec because it is already there. They may be having some difficulty with the provincial legislation, but basically it is there. You do not have to worry about Ontario. I do not think I am breaking confidence there, but I know that the attorney general there is bringing in a bill to phase in their own procedures in this regard. So we are dealing with B.C. What about B.C.? Have they said yes?

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Mr. Minister.

Mr. Basford: Yes.

Mr. Woolliams: What about Alberta?

Mr. Basford: They have, as I said in my statement, expressed, as of today in a telegram, concerns about their provincial offences being tried by summary conviction. As I said in my statement, that can be easily dealt with.

Mr. Woolliams: Yes. Of course, I think this bill—without interrupting, Mr. Minister—unless they put in something either by order in council, if they can do it that way, or by

[Translation]

Aussi, je crois que le ministre n'a pas suffisamment insisté sur ces frais. Je crois que le ministre a enjolivé l'affaire et j'aurais aimé qu'il indique qu'il en avait discuté avec les procureurs généraux des différentes provinces et que ceux-ci s'inquiétaient des frais. Ce sont là des frais qui ne me semblent pas nécessaires.

A Calgary... A moins que vous ne commenciez au niveau des écoles... Mais nous parlons de bilinguisme et il n'y a qu'une seule façon de rendre ce pays bilingue, c'est de commencer au niveau des écoles. Si à Calgary vous envoyez quelqu'un de mon âge pour apprendre le français, je puis le dire, il ne deviendra jamais parfaitement bilingue. Il faut commencer très tôt, et c'est là qu'on devrait dépenser l'argent. C'est la seule façon de procéder pour faire accepter la situation; vous voyez qu'à Toronto nous avons des réactions regrettables qui se produisent. Les média interprètent quelquefois ces réactions de la mauvaise façon.

J'aimerais que, pour mardi, le ministre puisse venir avec une évaluation des frais pour les diférentes provinces et qu'il nous indique combien il est disposé à mettre dans le cas de ce bill. Je poserai tout de suite quelques questions au ministre, mais je serai bref, car j'ai exposé ce que je pensais et j'ai donné mes explications sur l'amendement du ministre. Je lui ai laissé un deuxième amendement pour mardi, car il veut en discuter avec ses fonctionnaires.

J'aimerais que le ministre me dise carrément ce que les provinces ont dit, si elles ont accepté cette proposition. Le ministre n'a pas besoin de préciser ce qu'il en est au sujet du Nouveau-Brunswick ni du Québec car on applique déjà là cette mesure, même s'il peut y avoir eu des difficultés du côté de la loi provinciale. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter pour l'Ontario car je me permets de dévoiler que le procureur général va présenter un bill pour établir une procédure en ce sens. S'il s'agit de la Colombie-Britannique, qu'en est-il?

Le président suppléant (M. Robinson): Monsieur le ministre.

M. Basford: Oui.

M. Woolliams: Et qu'en est-il de l'Alberta?

M. Basford: Lors d'un télégramme reçu aujourd'hui on exprime des inquiétudes au sujet des délits provinciaux qui sont jugés sur déclaration sommaire de culpabilité. Comme je l'ai dit dans mon discours, on peut facilement régler cette question.

M. Woolliams: Oui. Je crois que ce bill, monsieur le ministre, à moins qu'on y ajoute quelque chose sous forme de décret du conseil, ou qu'on agisse par la loi provinciale, ne s'applique

their own provincial legislation, does not apply to civil cases in any province. That is something we should emphasize. And it does not apply to summary convictions under any provincial statute. So if they want to make it apply to provincial offences, they have to do exactly what you have said this afternoon, Mr. Minister.

Outside of that problem, B.C. agreed then with it?

Mr. Basford: Yes.

Mr. Woolliams: What about Alberta?

Mr. Basford: As I indicated in my statement, we have had official discussions, we sent them a long description of what we were going to propose in the bill, and we sent them the bill itself when it was available.

Mr. Woolliams: How long ago would that be, sir?

Mr. Basford: It was sent the day of first reading.

Mr. Woolliams: Oh, yes. But you have not had a reply?

Mr. Basford: There has been no reaction to the text of the bill. They, in the course of official discussions, have supported the principle of the bill. They have indicated through officials that they have the required resources already, and that they are not seeking federal financial assistance.

Mr. Woolliams: And what about Manitoba?

Mr. Basford: No reaction to the text of the bill that I sent them. They have indicated, at the official level, that they support the principle of the bill; that there is concern as to costs and as to lead time; and that they have an adequate number of bilingual judges, having one provincial judge, one country court judge, two Queen's Bench judges, and one Court of Appeal judge.

Mr. Woolliams: Nobody mentioned court reporters, I suppose.

Mr. Basford: No, although in the course of official discussions, as I mentioned in my statement, we gave to the provinces, in order to serve as a basis of discussion, this 12-page questionnaire. And the officials went through the various points. Now, some of the provinces have not replied in detail—have not worked out the system in detail—to this questionnaire.

• 1635

But in terms of court reporters, I, with the greatest of respect, do not think that that demand is very great because many of the provinces have indicated that they would plan to take the evidence—we will say, in Saskatchewan—that is given in French by tape. Therefore they would only require to type it if there is an appeal. They do not envisage having a court reporter sitting in a courtroom with a capacity for taking stenographic notes in French.

Mr. Woolliams: I do not want to throw cold water on that, but you know why you have a reporter in the courts. It is because when you are going fast under examination—chief or cross-examination—the reporter puts: "Question", "Answer", "Question", "Answer". Where you get it off a tape, I am told

[Traduction]

pas aux causes civiles dans les provinces. Ce bill ne s'applique pas non plus aux déclarations sommaires de culpabilité dans le cadre des lois provinciales. Si on veut donc qu'il s'applique aux délits provinciaux, il faudra que vous agissiez comme vous l'avez dit cet après-midi, monsieur le ministre.

Mais, en dehors de ce problème, est-ce que la Colombie-Britannique est d'accord?

M. Basford: Oui.

M. Woolliams: Et l'Alberta?

M. Basford: Ainsi que je l'ai dit dans ma déclaration, nous avons eu des discussions officielles et nous avons envoyé une longue description de ce que nous avions proposé dans ce bill, et nous avons aussi envoyé le bill lorsqu'il a été disponible.

M. Woolliams: Il y a combien de temps?

M. Basford: On l'a envoyé le jour de la première lecture.

M. Woolliams: Oui mais vous n'avez pas eu de réponse?

M. Basford: Et il n'y a eu aucune réaction au sujet de la teneur du bill. Au cours des discussions officielles, on était en principe d'accord sur le bill. Officiellement on a indiqué qu'il y avait les ressources nécessaires et qu'on ne demanderait par l'aide fédérale.

M. Woolliams: Et pour le Manitoba?

M. Basford: Aucune réaction au texte que je leur ai envoyé. Au niveau officiel on est d'accord avec le principe du bill mais on s'inquète pas des frais et des délais. Il y a un nombre suffisant de juges bilingues, un juge provincial, un juge de tribunal de comté, deux juges du banc de la reine et un juge de la cour d'appel.

M. Woolliams: Personne n'a parlé des sténographes, je suppose?

M. Basford: Non, mais au cours des discussions officielles, ainsi que je l'ai indiqué dans ma déclaration, nous avons donné aux provinces ce questionnaire de 12 pages. Les fonctionnaires en ont examiné les différents points. Les provinces n'ont pas donné de réponse détaillée à ce questionnaire.

Quant aux sténographes du tribunal, je dirai que, de ce côté, la demande n'est pas tellement grande dans les provinces, car, comme en Saskatchewan, on enregistrera les témoignages lorsqu'ils seront donnés en français. On n'aura besoin de dactylographier que s'il y a un appel. On ne prévoit pas tenir un sténographe assis pendant tout le procès pour prendre des notes en français.

M. Woolliams: Je ne voudrais pas vous décevoir mais vous savez pourquoi vous avez un sténographe dans les tribunaux. C'est parce que, lorsqu'il y a examen, contre-interrogatoire, le sténographe indique «question», «réponse»... Quand on transcrit à partir du ruban magnétique, cela forme un tout et on ne peut pas séparer les questions des réponses.

by reporters that you have got a composition and you cannot separate the question from the answers.

But we will leave that drop.

I do not want to take too much time, but what about the Maritimes? Let us deal with them.

Mr. Basford: Well, you have to exclude New Brunswick . . .

Mr. Woolliams: Yes, I know about New Brunswick.

Mr. Basford: ... which already provides trials in French or English, under the Official Languages Act and under their support measures. But they have given me no reaction to the text of the bill that I sent them.

In Nova Scotia, the Attorney General has written supporting the bill. He is concerned—which to me is perfectly understandable—as to their staff capacity and as to costs. He has indicated that he is anxious to implement it as soon as it is possible and wants to consult with us as to its implementation.

Mr. Woolliams: And Newfoundland?

Mr. Basford: From Newfoundland, there has been no reaction to the text of the bill. Now I do not want to indicate by that that there is any criticism. I sent them the text and asked them for comments.

As to the principles of the bill, there has not been much reaction either way. I do not have them in front of me but I know that there were press reports indicating that they supported it and were keen to follow through on it, but that they hoped—"expected", I should say—that the federal government would assist them with costs.

Mr. Woolliams: It is interesting to note that at the present time—the 1976 figures, not those of 1971 that were set out in your background paper—there are 2,760 people that speak French in Newfoundland.

However, one last thing and when I will give up the floor . . .

Mr. Corbin: Mr. Chairman, could I interrupt Mr. Woolliams on a point of order.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Certainly.

Mr. Corbin: You were going down the list of provinces and you skipped Saskatchewan and P.E.I. Would you mind having those figures for the record?

Mr. Woolliams: Well, I know about P.E.I., myself. I think it is okay. But for Saskatchewan, it would be good to have them.

Mr. Corbin: For the record.

Mr. Woolliams: Okay. Would you like to deal with those two before I go on?

Mr. Basford: Well, from Prince Edward Island, there has been no reaction to the text of the bill. They were not very supportive of the principle of the bill in that they could see no need for it on the basis that, apparently, in their view, all of the francophone population of P.E.I. is bilingual.

They are concerned about costs and—and I must phrase this very carefully—I would think the P.E.I. is probably the last province with whom we would consult as to its implementation. But I do not want to predict that.

[Translation]

De toute façon, je laisse tomber cela.

Je ne voudrais pas prendre trop de temps mais qu'en est-il au sujet des Maritimes?

M. Basford: Il faut exclure le Nouveau-Brunswick . . .

M. Woolliams: Oui, je connais la situation.

M. Basford: ... qui prévoit déjà les procès en français et en anglais dans le cadre de la Loi sur les langues officielles et des mesures de soutien qu'on apporte dans cette province, mais il n'y a pas eu de réaction au sujet du texte du bill que j'ai envoyé.

En Nouvelle-Écosse, le Procureur général a écrit en faveur du bill. Il s'inquiète, et je le comprends très bien, des questions de personnel et de frais. Il est prêt à passer à l'application le plus vite possible et veut nous consulter à ce sujet.

M. Woolliams: Et Terre-Neuve?

M. Basford: Aucune réaction quant au texte du bill. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a pas eu de critiques. Je l'ai envoyé le texte et j'ai demandé qu'on fasse les observations nécessaires.

Quant aux principes du bill, il n'y a pas eu de réaction dans un sens ou dans un autre. Je sais qu'il y a eu des reportages dans la presse indiquant qu'on était prêt à suivre ces recommandations et qu'on espérait que le gouvernement fédéral aiderait du côté des frais.

M. Woolliams: Il est intéressant de remarquer qu'à l'heure actuelle, c'est-à-dire compte tenu des chiffres de 1976, et non de ceux de 1971 qui sont dans vos documents d'historique, on dénombre 2,760 personnes parlant français à Terre-Neuve.

En dernier lieu, je céderai la parole . . .

M. Corbin: Monsieur le président, puis-je interrompre M. Woolliams pour invoquer le Règlement?

Le président suppléant (M. Robinson): Bien sûr.

M. Corbin: En énumérant les provinces, vous avez oublié la Saskatchewan et l'Île-du-Prince-Édouard; est-ce qu'on pourrait avoir les chiffres pour qu'ils soient consignés?

M. Woolliams: Je connais les chiffres pour l'Île-du-Prince-Édouard; mais pour la Saskatchewan il serait bon de les avoir.

M. Corbin: Pour le procès-verbal.

M. Woolliams: D'accord. Est-ce que vous voudriez traiter de ces deux provinces avant de continuer?

M. Basford: Dans le cas de l'Île-du-Prince-Édouard, aucune réaction quant au texte du bill. On n'est pas trop en faveur du principe du bill car on pense là-bas que toute la population francophone est bilingue.

On s'inquiète cependant les frais, je dois être prudent ici, je crois que l'Île-du-Prince-Édouard est probablement la dernière des provinces avec laquelle nous pourrions tenir des consultations pour la mise en application du bill. Mais je ne veux pas faire de prédiction.

Mr. Woolliams: What about Saskatchewan?

Mr. Basford: From Saskatchewan, there is no reaction as to the text of the bill itself, and there is no definite commitment as to the principle of the bill, neither in favour nor opposed.

There was, at the official level, concern as to costs and staff training. They have one bilingual Queen's Bench judge and three bilingual provincial court judges.

In my discussions with the Premier of Saskatchewan, in explaining the bill, he did not see any great difficulties in implementing it, on the basis that it provided for a change of venue, which, of course, in dealing with some of these provinces with a small minority population, is a terribly important feature because the idea of having either a French trial or a bilingual trial in all judicial districts in British Columbia, is, I would say, virtually impossible—as there are areas of Quebec where, I would say, it is probably impossible to have a totally English trial. Therefore, that is the emphasis I place on this capacity of change of venue.

• 1640

Mr. Woolliams: There are twenty-six thousand and some people. I do not know whether they are in areas where you could get a jury. That is one of the problems.

But, anyhow, one thing—this is my last remark—you said that—.

Mr. Leggatt: His fourth last remark.

Mr. Woolliams: Well, somebody wanted me to bring up the other provinces. I am sorry, Stu, about that.

Mr. Leggatt: All right.

Mr. Woolliams: But I want to emphasize this, that the late Prime Minister Pearson said, in phasing in bilingualism, that:

We cannot ever destroy merit.

When the Minister talks about how, well, I can always appoint somebody, I would not want, when we are dealing with the judiciary, ever to downplay merit because somebody can speak two languages or three languages. We want somebody who has a sense of dignity, a sense of justice, and a sense of equity when it comes to the judiciary.

That is my last remark and I know you will be happy, Stu.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you, Mr. Woolliams.

Mr. Leggatt, you are next.

Mr. Leggatt: I was not being unkind to my friend Mr. Woolliams. I felt the exchange was very useful.

Mr. Chairman, I would like the Minister, if he would, to direct his attention to the principal proposed section, proposed section 462.1(1), which is the proposed section setting forth the right of a francophone to apply to

a justice of the peace, magistrate, judge or judge and jury, as the case may be, who speak the official language of Canada that is the language of the accused or, if the

[Traduction]

M. Woolliams: Et la Saskatchewan?

M. Basford: Aucune réaction du côté du texte du bill et aucun engagemt pour le principe, ni pour ni contre.

Au niveau officiel, on s'inquiète des frais et de la formation du personnel. Il y a un juge du Banc de la Reine qui est bilingue et trois juges de cour provinciale qui sont bilingues.

Lorsque j'ai expliqué le bill au premier ministre de la Saskatchewan, il n'a pas eu beaucoup d'objections pour la mise en application du bill car ce dernier prévoit un changement de ressort, ce qui naturellement dans les provinces avec une petite minorité constitue quelque chose de terriblement important. Dans tous les districts judiciaires de Colombie-Britannique, je dirai qu'il serait à première vue impossible de tenir des procès en français ou des procès bilingues et dans certaines régions du Québec, il serait probablement impossible d'en tenir entièrement en anglais. C'est donc en ce sens que je souligne ce changement de juridiction dans le cas des procès.

M. Woolliams: Ils sont quelque 26,000 . . . je ne sais pas s'ils se trouvent dans des endroits où vous pourriez réunir un jury et c'est là un des problèmes qui se posent.

Ce sera de toute façon ma dernière remarque . . .

M. Leggatt: Sa quatrième dernière remarque.

M. Woolliams: Quelqu'un voulait que je parle des autres provinces . . . je m'excuse, Stu, . . .

M. Leggatt: Ça va.

M. Woolliams: ... mais je tiens à signaler ce que l'ancien premier ministre, M. Pearson, disait à propos du bilinguisme:

Nous ne pouvons en nier la valeur.

Lorsque le ministre dit qu'on peut toujours nommer quelqu'un et qu'il s'agit du personnel judiciaire je ne voudrais pas que parce que quelqu'un parle deux ou trois langues, on n'insiste pas suffisamment sur sa valeur. Nous voulons quelqu'un qui ait le sens de la dignité, de la justice lorsqu'il s'agit de nommer au judiciaire.

Ce sera ma dernière remarque et je sais que vous en serez ravi, Stu.

Le président suppléant (M. Robinson): Merci, monsieur Woolliams.

Monsieur Leggatt, c'est à votre tour.

M. Leggatt: Je ne voulais pas me montrer méchant envers M. Woolliams car je pense que cet échange a été extrêmement enrichissant.

Monsieur le président, j'aimerais que le M. le ministre porte son attention sur l'article principal proposé, c'est-à-dire l'article 462.1(1) qui stipule le droit d'un francophone de demander à obtenir d'être jugé par:

un juge de paix, un magistrat, un juge seul ou un juge et un jury, selon le cas, qui parle la langue officielle du Canada qui est celle de l'accusé ou, si les circonstances le

circumstances warrant, who speak both official languages of Canada.

I am just quoting the end of it. That is at the bottom of page 1 and at the top of page 2. My concern is that if I had a francophone defendant who would seek to take advantage of the terms of this bill, he would be faced with a cross-examination possibly from an English prosecutor and would, therefore, have to have simultaneous translation for him, assuming he was unilingual in that language. He would then have to have a simultaneous translation of the questions; and it could be that the defence counsel himself, also, may have only the one language rather than the two.

Do you not see this as a fairly serious disadvantage in terms of our usual right of trial? If you are going to give a francophone defendant the right to elect to be tried in one of the official languages, the French language, why have we not provided in this bill that the prosecutor and the defendant should also speak in that particular language? Clearly, the defendant would be under a difficulty in terms of responding, as well, assuming from the point of view of the province of British Columbia you had an English-speaking prosecutor who was not bilingual and a French defendant who was not bilingual.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): You mean defence counsel, not defendant.

Mr. Leggatt: The defence counsel question is the same principle.

I am wondering if the Minister could respond to that. Why could you not expand the right to trial to the right to be prosecuted by a prosecutor having one of the official languages?

Mr. Basford: Well, because the principle of the bill is that the accused is entitled to be heard by a judge or a judge and jury whom he can address in his own official language. To expand it to your requirement, to make the legal requirement as you suggest, would, of course, in some provinces make it even more difficult to implement in any expeditious time and would create further problems of implementation.

Obviously, in my view what you suggest is in fact desirable, and I think provinces, those who are examining this bill and examining implementation of it, are asking themselves, can we and where can we get a bilingual crown prosecutor who can sit in this division where we are going to have the bilingual trials. I understand that they are coming to my department to raid my prosecutors, as a matter of fact.

• 1645

Mr. Leggatt: It would be good to give them some practical experience, though.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Order, please!

Mr. Basford: They have such a good record in our defence trials that they are highly sought after.

Mr. Leggatt: Could I go back to the remarks you made about the telegram that, apparently, you have received from British Columbia? You did not specify what it said. Is it a very [Translation]

justifient, qui parle les deux langues officielles du Canada.

Je ne fais que citer la fin de l'article au bas de la page 1 et au sommet de la page 2. Ce qui m'inquiète c'est que si un défendeur francophone voulait se prévaloir du bill, il devrait faire face éventuellement à un contre-interrogatoire en anglais d'un plaignant et cela veut dire qu'il faudrait avoir la traduction simultanée s'il est unilingue. Et il faudrait avoir l'interprétation des questions et l'avocat de la défense pourrait ne posséder qu'une des langues.

Ne pensez-vous pas que c'est un désavantage sérieux dans le cas d'un procès? Si vous donnez à un défendeur francophone le droit de choisir d'être jugé dans l'une des langues officielles, le français par exemple, pourquoi ne prévoyons-nous pas dans ce bill que le plaignant et le défendeur ne doivent aussi posséder cette langue? Le défendeur aurait du mal à répondre et par exemple en Colombie-Britannique vous pourriez avoir un plaignant de langue anglaise qui n'est pas bilingue et un défendeur français qui n'est pas bilingue.

Le président suppléant (M. Robinson): Vous parlez de l'avocat de la défense et non du défendeur.

M. Leggatt: C'est le même principe pour l'avocat de la défense.

Je me demande si le ministre peut répondre à cette objection. Pourquoi ne pourriez-vous pas permettre que ce droit d'être jugé englobe le droit d'être interrogé par un plaignant dans l'une des langues officielles?

M. Basford: Le principe du bill est que l'accusé a le droit d'être entendu par un juge ou par un juge et un jury auxquels il peut s'adresser dans sa propre langue officielle. Pour étendre ce droit juridiquement parlant comme vous le proposez, vous rendrez la mise en application de ce bill beaucoup plus difficile dans certaines provinces et prendrez plus de temps.

A mon avis ce que vous proposez est en effet souhaitable et les provinces qui examinent ce bill et son application peuvent se demander si elles peuvent avoir un plaignant de la Couronne bilingue, soit un procureur bilingue qui peut siéger dans cette division où ont lieu des procès bilingues. Je crois d'ailleurs qu'ils viennent rafler les procureurs de mon ministère.

M. Leggatt: Il faudrait toutefois leur donner quelque expérience pratique.

Le président suppléant (M. Robinson): A l'ordre, je vous prie!

M. Basford: Ils sont tellement brillants que tout le monde les recherche.

M. Leggatt: Puis-je revenir à vos observations sur le télégramme que vous semblez avoir reçu de Colombie-Britannique? Vous n'avez pas fait mention de sa teneur. S'agit-il d'un

short telegram you have received in terms of their position on the matter? Would you like to read it into the record?

Mr. Basford: It is in the office and I have not read it. I have just been told about its contents. I would not want to table it without the authority of the Attorney General. I will get that.

Mr. Leggatt: Fair enough.

Concerning the number of judges available in British Columbia, do you have that information now, in terms of the implementation of the bill in the event of passage?

Mr. Basford: Yes, and I have given some numbers of judges in various places. Could I just qualify that? This is our best assessment that we can, at the moment, come to. It is in no way authoritative, in the sense that judges do not go through a test. It is compiled on the basis of information from provincial officials, from my own knowledge of the appointments we have made federally, and also from those who have gone through the language-training program. We have, in compiling the number, erred on the side of being conservative. We probably are hurting some judges who think they are bilingual but we may not have included them, to be cautious.

For British Columbia, we would say two Provincial Court Judges, one County Court judge, and one Supreme Court judge. On my personal knowledge that is very conservative, because there are certainly more. I would, on my personal knowledge, say that there is more than one bilingual Supreme Court judge, but obviously my officials, in being conservative, have said one.

Mr. Leggatt: Could I suggest to you that given the figures you have already provided us in regard to the number of francophones in the Vancouver area, in fact, you already have a sufficient number with francophone qualifications immediately to implement this particular piece of legislation for the Vancouver region, given the anticipated number of requests you might receive?

Mr. Basford: I think it is possible in British Columbia to implement this in an orderly way, obviously not immediately, because they may have to change their provincial legislation, but I think it is possible to go forward and implement it quite quickly.

Mr. Leggatt: Did you examine the question of whether you had jurisdiction? You have already told us that, in spite of the amendment that is being proposed, the two-year delay—even assuming a provincial government that had its back up about this and decided it was not going to implement it, making that assumption, the amendment would say that the bill comes into effect, in any event, within two years. But you have already told us that, in fact, they have to amend their jury act; that is under provincial legislation, clearly something you could not do. Did you examine the question of whether the federal government has the legal authority to impose this bill on any province? If so, what were your conclusions?

Mr. Basford: There is some jurisprudence that would indicate that we could, if we wished, legislate in the Criminal

[Traduction]

télégramme très bref sur leur position à ce sujet? Voulez-vous le lire pour qu'il soit consigné?

M. Basford: Il est au bureau et je ne l'ai pas lu. On m'a simplement informé de sa teneur. Je ne voudrais d'ailleurs pas le déposer sans l'autorisation du procureur général. Je vais la lui demander.

M. Leggatt: Très bien.

Pouvez-vous maintenant nous dire combien il y a de juges disponibles en Colombie-Britannique si le projet de loi est adopté et doit être appliqué?

M. Basford: Oui et j'ai donné des chiffres pour diverses provinces. Voulez-vous que je précise? C'est ainsi que nous évaluons actuellement la situation. Comme les juges ne passent pas de test, cette évaluation ne peut être définitive. On s'est basé sur des informations fournies par les fonctionnaires provinciaux et sur ce que nous savions des titulaires de postes fédéraux ainsi que de ceux qui ont participé au programme linguistique. Aussi, ces chiffres sont-ils peut-être trop conservateurs. Peut-être blessons-nous certains juges qui s'estiment bilingues et que nous n'avons pas voulu compter, pour être prudents.

Pour la Colombie-Britannique, nous dirions deux juges à la cour provinciale, un juge à la cour de comté et un juge à la Cour suprême. D'après ce que je sais personnellement, c'est être très conservateur car il y en a certainement davantage. Je suis bien persuadé qu'il y a plus d'un juge bilingue à la Cour suprême mais il est évident que mes fonctionnaires n'ont pas voulu s'aventurer et qu'ils nous assurent simplement qu'il y en a un.

M. Leggatt: D'après les chiffres que vous nous avez déjà donnés quant au nombre de francophones dans la région de Vancouver, j'estime que vous avez déjà suffisamment de juges capables de parler français pour mettre immédiatement en œuvre ce projet de loi dans la région de Vancouver, étant donné le nombre de demandes que l'on peut prévoir.

M. Basford: Je crois qu'il est en effet possible d'appliquer cette loi convenablement en Colombie-Britannique, évidemment pas immédiatement, car il leur faudrait peut-être modifier la législation provinciale, mais en tout cas très rapidement.

M. Leggatt: Vous êtes-vous demandé si vous aviez autorité en la matière? Vous nous avez déjà dit que malgré l'amendement proposé, à savoir ce délai de deux ans, et à supposer même qu'un gouvernement provincial s'oppose à cela et décide de ne pas l'appliquer, l'amendement stipulerait que le projet de loi entrerait en vigueur, en tout état de cause, dans les deux ans après l'adoption de la loi. Or, vous nous avez déjà dit qu'en fait il leur faut modifier leur loi sur les jurys; cela relève de la législation provinciale et vous ne pouvez donc pas le faire vous-même. Vous êtes-vous donc demandé si le gouvernement fédéral avait la compétence légale pour imposer ce projet de loi à une province? Dans l'affirmative, quelles sont vos conclusions?

M. Basford: La jurisprudence semble indiquer que ce serait possible, si nous le voulions, que nous pourrions légiférer dans

Code as to the whole procedure for the selection and empanelling of juries. For 110 years this, obviously, has not been done in Canada, and regardless of where the constitution lies, I think at the present time to do that would create a constitutional policy conflict that is not, quite frankly, worth undertaking.

Mr. Leggatt: Yes, I would tend to agree with you.

Mr. Basford: It may well be that, down the road, a subsequent minister may have to consider that course and have to consider the constitutional question more carefully than I have, quite frankly.

Mr. Leggatt: Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you, Mr. Leggatt.

Monsieur Gauthier, vous avez la parole.

M. Gauthier: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, j'aimerais poursuivre sur le sujet abordé par M. Leggatt mais auparavant, j'aurais autre chose à dire. A toutes fins pratiques, actuellement, la seule loi fédérale qui pourrait permettre à un accusé d'être entendu dans sa langue, c'est la Loi sur les langues officielles, article 11, paragraphe 3, en autant que ces provinces-là aient, au préalable, modifié leur propre loi provinciale et qu'ils permettent aux causes civiles d'être entendues dans les deux langues. Cela n'est pas arrivé et c'est peut-être pour cela que le Bill C-42 est nécessaire. Nous avons été obligés de passer, au niveau du Code criminel, à l'action et je veux vous en féliciter et féliciter le gouvernement.

• 1650

Monsieur le ministre, dans votre communiqué de presse, vous faites allusion... je reviens à la question de M. Leggatt... à ce que je considère l'article peut-être le plus important, c'est-à-dire l'article 462.1, dernier paragraphe.

... un juge de paix ou un magistrat doit rendre une ordonnance à l'effet que l'accusé subisse son procès devant un juge de paix, un magistrat, un juge seul ou un juge et un jury, selon le cas, qui parlent la langue officielle du Canada qui est celle de l'accusé ou, si les circonstances le justifient, qui parlent les deux langues officielles du Canada.

Dans votre communiqué de presse, vous dites:

De plus, selon les circonstances, il sera toujours loisible au juge d'ordonner que le procès soit mené de façon bilingue. En d'autres mots, un dossier mixte, français et anglais.

Dans votre déclaration préliminaire, vous avez dit:

It does not mean . . . that a trial would be completely held in French.

That is the phrase you used. I just wonder how you explain this discretion that you have given the judges to conduct in a bilingual fashion, in other words "a mixed French and English record".

Mr. Basford: I have the press release. Could you point out where you are reading?

[Translation]

le Code criminel toute la procédure de sélection et de constitution des jurys. Certes, cela n'a jamais été fait depuis 110 ans et, quelle que soit la constitution, je pense que cela créerait un conflit constitutionnel qui, très franchement, ne vaut pas le coup.

M. Leggatt: Oui, j'en conviens!

M. Basford: Il est possible que plus tard un autre ministre soit obligé d'envisager cette possibilité et d'étudier plus soigneusement que moi cette question constitutionnelle.

M. Leggatt: Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Robinson): Merci, monsieur Leggatt.

Mr. Gauthier, you are the next questionner.

Mr. Gauthier: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, I would like to follow on the subject raised by Mr. Leggatt but, before that, I have something else to say. For all practical purposes, the only federal act today that could allow the accused to be heard in his own language, is the Official Languages Act, Section 11, subsection 3, providing that those provinces have modified their own provincial statutes to allow civil trials in both languages. It might be because this has not occurred that Bill C-42 is now necessary. With regard to the Criminal Code, we have been obliged to act and I want to congratulate you and the government on that.

Mr. Minister, in your press release, you are alluding—and I am coming back to Mr. Legatt's question—to what I think may be the most important section, namely Section 462.1, last subsection.

"...a justice of the peace or magistrate shall grant an order directing that the accused be tried before a justice of the peace, magistrate, judge or judge and jury as the case may be, who speak the official language of Canada, that is the language of the accused or, if the circumstances warrant, who speak both official languages of Canada."

In your press release, you state:

"in addition, depending on the circumstances, the judge may always direct that the trial be held in a bilingual manner. In other words, a mixed French and English record.

In your opening remarks, you said:

Cela ne veut pas dire . . . qu'un procès sera complètement mené en français.

Ce sont là vos termes. Comment pouvez-vous expliquer ces pouvoirs discrétionnaires que vous conférez au juge dans la tenue d'un procès bilingue, ou si vous voulez «d'un dossier mixte, français et anglais».

M. Basford: J'ai ici le communiqué de presse. Pourriez-vous me préciser quel passage vous citez?

Mr. Gauthier: It is the fifth line.

Mr. Basford: On the first page?

Mr. Gauthier: Monsieur leministre when will a judge retain the discretion to order that the trial be conducted in a bilingual fashion?

Mr. Basford: Well, he has that discretion all the time on every application by an accused for an English or French trial. He always has that discretion where circumstances warrant, which are not spelled out, to order a bilingual trial. The reason for that is to make it a great deal easier and speedier for implementation because in all the provinces the bilingual population is much larger than the unilingual population. Therefore, if you had a requirement that the trial be conducted in Prince Edward Island, or we will take British Columbia—I do not have the figures—then the difficulty, in panelling, of conducting a trial in French in British Columbia, wholly in French, is much greater than conducting a bilingual trial and therefore that is put in there to ease the implementation.

Secondly, of course, although I do not practise in the province of Quebec, I am advised, that it is in fact the practice in Quebec, where counsel and judges switch back and forth from one language to another.

Thirdly, if you had a requirement that the trial be in one language or the other then, of course, all the evidence, any documentary evidence, any documentary evidence has to be translated for the purpose of the record into that language, whereas if you have it bilingually, that documentary evidence goes in as it is. The circumstances which would make a judge make that sort of order would be the nature of the witnesses or prospective witnesses. There may be five French-speaking witnesses and five English-speaking witnesses; the documents may all be mixed up between one language or another. Its principal purpose is to ease the implementation; to get it implemented more quickly.

Mr. Gauthier: I am more confused than I was, Mr. Minister I must admit.

Mr. Basford: I am sorry that my answer has confused you.

Mr. Gauthier: No, the judge does not have that discretion in Section 462.1. I do not see it in the bill. The accused has the right to request that the judge, who hears his language, understands and speaks his language, but I do not see in this bill that the judge is given the discretion to decide that it will be in a bilingual façon. I still do not understand, I am sorry, maybe I am

• 1655

Mr. Basford: The scheme of the legislation is that the accused, on application to the judge, may elect trial in one language or the other. The judge will advise the accused of his right to apply for an order and of the time before which such an application may be made. It is then for the judge to say rather than be heard by a person who speaks French unilingually, be heard by one who speaks both official languages. And

[Traduction]

M. Gauthier: C'est à la cinquième ligne.

M. Basford: Première page?

M. Gauthier: Monsieur le ministre, quand le juge aura-t-il ce pouvoir discrétionnaire d'ordonner que le procès soit mené de façon bilingue?

M. Basford: Eh bien, il a toujours eu ce pouvoir discrétionnaire chaque fois qu'un accusé lui demande que le procès soit tenu en anglais ou en français. Il a toujours le pouvoir, lorsque les circonstances le permettent, circonstances qui ne sont pas précisées, d'ordonner un procès bilingue. Il s'agit ici de faciliter et d'accélérer considérablement l'application du projet de loi, car, dans toutes les provinces, la population bilingue est beaucoup plus nombreuse que la population unilingue. Aussi, si l'on vous demandait que le procès soit mené à l'Île-du-Prince-Édouard, ou prenons l'exemple de la Colombie-Britannique, je n'ai pas les chiffres ici, la difficulté de trouver un jury francophone et de mener un procès en français, entièrement en français, est bien plus grande que si l'on mène ce procès de façon bilingue. C'est pourquoi nous avons ainsi essayé de faciliter la mise en application de la Loi.

Deuxièmement, il est évident, m'a-t-on dit, car je n'exerce pas au Québec, que dans cette province les avocats et juges passent d'une langue à l'autre.

Troisièmement, si l'on demandait que le procès soit tenu dans une langue ou dans l'autre, il est évident que tous les pièces, tous les témoignages devraient être traduits dans la langue en question avant d'être insérés au dossier, alors que si l'on envisage un dossier bilingue, les pièces à conviction y seront insérées telles quelles. Les circonstances qui pousseraient un juge à ordonner un procès de ce genre seraient le genre de témoins à entendre. Il pourrait y avoir cinq francophones et cinq anglophones; les documents pourraient être présentés dans une langue ou dans l'autre. L'objectif principal est donc ici de faciliter l'application de la Loi, de l'accélérer.

M. Gauthier: J'avoue, monsieur le ministre, que je comprends encore moins qu'avant.

M. Basford: Je suis désolé de vous embrouiller ainsi!

M. Gauthier: Non, l'article 462.1 ne confère pas ce pouvoir discrétionnaire au juge. Je ne le vois pas au projet de loi. L'accusé a le droit d'exiger que le juge entende, comprenne et parle sa langue, mais je ne vois nulle part au projet de loi que le juge a le pouvoir discrétionnaire de décider si le procès se déroulera de façon bilingue. Je suis désolé, mais je ne comprends toujours pas, peut-être . . .

M. Basford: Le schéma du texte législatif est que l'accusé peut, sur demande au juge, choisir la langue du procès. Le juge avisera l'accusé de son droit de demander que cela soit ordonné et il précisera quelle est la date limite pour une telle demande. Il appartient alors au juge de décider s'il préfère que l'accusé soit entendu par une personne unilingue ou bilingue. C'est ce qui se passera dans la majorité des cas.

the judge will order that, I would think, in the bulk of the cases.

Mr. Gauthier: I see. All right.

My second question concerns the amendment. You said that the consultation will be statutory and that there will be a two-year hoist on proclamation if there is disagreement.

Mr. Basford: Yes.

Mr. Gauthier: When does consultation terminate, and when does that two-year period start?

Mr. Basford: When there is disagreement.

Mr. Gauthier: Who decides that?

Mr. Basford: The federal Minister of Justice.

Mr. Gauthier: He decides that in his judgment . . .

Mr. Basford: The process would be—and I am not looking at the wording of the amendment—that he would obviously consult with the Minister of Justice and the respective provincial attorney general, and their respective officials. They may agree for some time that implementation is impossible. Then at one point the consultation will get to the point where the federal minister at least is convinced that it can work. Now if the provincial attorney general is still not convinced, the federal Minister could say: "Well I disagree with you, and I am going to proclaim it." And it will then come into effect two years later.

Mr. Gauthier: In other words . . .

The Acting Chairman (Mr. Robinson): What is the time constraint...

Mr. Gauthier: There is no time constraint.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): ... for consultation?

Mr. Basford: Well the two years start running when the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have not reached agreement as to an appropriate date for implementation.

Mr. Gauthier: Who decides that date? Suppose you were the Minister of Justice and you have consulted with P.E.I. and they give you the argument that we do not have any problems because we are all bilingual so why should we implement this law? Do you give notice to the attorney general that you do not feel that is satisfactory in your judgment and that you are going to proclaim the law two years hence because of his firm disagreement with you? Is that the way it is going to operate?

Mr. Basford: Yes.

Mr. Gauthier: So there is a political . . .

Mr. Basford: There has to be . . .

Mr. Gauthier: ... situation here where you as Minister of Justice will impose your views on the province?

Mr. Basford: No, I would not impose my views on the province; I would say we disagree and therefore, because we disagree, I have the right under subsection (7).

Mr. Gauthier: How would you do that, by letter?

Mr. Basford: Yes, breaking off consultations.

Mr. Gauthier: That would be a public letter that you would make available at that time saying: "The consultation process

[Translation]

M. Gauthier: Je vois. Très bien.

Ma deuxième question touche l'amendement. Vous avez dit que la consultation serait statutaire et qu'en cas de désaccord, on retarderait la proclamation de deux ans.

M. Basford: Oui.

M. Gauthier: Quand prend fin la consultation, et quand commence cette période de deux ans?

M. Basford: En cas de désaccord.

M. Gauthier: Qui en décide?

M. Basford: Le ministre fédéral de la Justice.

M. Gauthier: Il décide qu'à son avis . . .

M. Basford: Cela se passerait ainsi—mais je n'ai pas ici le libellé de l'amendement—il consulterait évidemment le ministre de la Justice et le procureur général de la province ainsi que leurs fonctionnaires. Ils conviendront peut-être que pour quelque temps encore l'application de la loi est impossible. On en arrivera alors au moment où le ministre fédéral, lui, sera au moins convaincu que cela peut marcher. Si le procureur général de la province n'est toujours pas convaincu, le ministre fédéral pourra dire: «Je ne suis pas d'accord avec vous, et je vais proclamer la loi». C'est alors que l'entrée en vigueur sera fixée à deux ans après la proclamation.

M. Gauthier: Autrement dit . . .

Le président suppléant (M. Robinson): Quels sont les délais . . .

M. Gauthier: Il n'y en a pas.

Le président suppléant (M. Robinson): . . . de consultation?

M. Basford: On commence à compter les deux ans lorsque le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée n'ont pu se mettre d'accord sur une date d'entrée en vigueur.

M. Gauthier: Qui décide de cette date? Supposez que vous soyez le ministre de la Justice et que vous ayez consulté l'Île du Prince-Édouard qui vous aurait dit: «cela ne pose pas de problème parce que nous sommes tous bilingues, alors pourquoi voulez-vous que nous appliquions cette loi?» Diriez-vous alors au procureur général qu'à votre avis cela ne suffit pas et que vous allez proclamer la loi qui entrera en vigueur deux ans plus tard? C'est ainsi que vous l'envisagez?

M. Basford: Oui.

M. Gauthier: Il y a donc un élément . . .

M. Basford: Il faut bien . . .

M. Gauthier: . . . un niveau politique où vous, ministre de la Justice, imposerez votre point de vue à la province?

M. Basford: Non, je n'imposerais pas mon point de vue à la province; je déclarerais que puisque nous ne sommes pas d'accord, j'ai le droit, aux termes du paragraphe 7....

M. Gauthier: Comment vous y prendriez-vous, par lettre?

M. Basford: Oui, en interrompant les consultations.

M. Gauthier: Ce serait une lettre publique qui dirait: «Le processus de consultation est terminé, le délai de deux ans sera

is terminated, as far as I am concerned, the two-year hoist is starting as of today. Two years hence I will proclaim this law."

Mr. Basford: Knowing the members of Parliament and the press of this country, I am quite sure it would be a public letter.

Mr. Woolliams: Right on.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Mr. Minister, how long could consultation go on, a year, two years, five years?

Mr. Basford: It could go on, according to the law, forever. Quite obviously, if the Minister of Justice and the provincial attorney general are convinced that it cannot be implemented in an orderly way neither of them is going to seek implementation.

Mr. Gauthier: I come back to my first remarks which were that the Official Languages Act...

Mr. Basford: My knowledge of Canada is such that I do not see that happening because I believe it can be implemented.

Mr. Gauthier: From B.C.'s point of view. I can understand it. From an Ontarian, a Francophone Ontarian—we have had for the last nine years Section 11.(3) of the Official Languages Act which gave them that kind of initiative, gave them that kind of opening, but they never used it. So I am asking you plainly: at what time does the Minister of Justice decide that consultations have terminated or have been sufficient. You said "That is a political judgment". Is that the answer?

• 1700

Mr. Basford: It is not a political judgment, it is a political decision, or it is a decision by the Minister of Justice that he is consulting with a province that is not interested in implementing it, is taking no steps to implement it, is in fact insincere in its consultations, at which point the Minister of Justice would have to come to a decision that there is no further point in consulting, that we have reached basic disagreement, and exercise his option under subsection (7). I think your fear is that some federal Minister of Justice will, of course, drag his feet also.

Mr. Gauthier: Sure.

Mr. Basford: But a federal Minister of Justice, as a provincial Attorney General, is subject and accountable to a legislature, and I do not think you would allow a federal Minister of Justice, either of your own party or of any other, to carry on consulting with Ontario for the next 10 years...

Mr. Gauthier: No.

Mr. Basford: . . . or you would make it pretty hot for him, I suspect.

Mr. Gauthier: I think you are right on that point. The last question, you mentioned a questionnaire. Could you give us a copy of that questionnaire, Mr. Minister? Is that possible?

Mr. Basford: Yes, sir.

Mr. Gauthier: Thank you.

[Traduction]

compté à partir d'aujourd'hui. Dans deux ans, je proclamerai cette loi».

M. Basford: Connaissant les députés et la presse canadienne, je suis bien sûr qu'il s'agirait d'une lettre publique.

M. Woolliams: Parfait.

Le président suppléant (M. Robinson): Monsieur le ministre, combien de temps pourrait durer la consultation, un an, deux ans, cinq ans?

M. Basford: Indéfiniment d'après la loi. Évidemment, si le ministre de la Justice et le procureur général de la province sont convaincus que la loi ne peut être appliquée convenablement, ils ne chercheront pas à ce qu'elle le soit malgré tout.

M. Gauthier: Je reviens à ma première observation selon laquelle la Loi sur les langues officielles . . .

M. Basford: D'après ce que je connais du Canada, je ne pense pas que cela puisse se produire car je suis convaincu qu'une telle loi peut être appliquée.

M. Gauthier: Du point de vue de la Colombie-Britannique, je comprends. Pour un Ontarien, un franco-ontarien, je sais que nous avons depuis neuf ans le paragraphe 3 de l'article 11 de la Loi sur les langues officielles qui ouvrait la porte à ce genre d'initiative et qui n'a jamais rien donné. C'est pourquoi je vous demande tout simplement quand le ministre de la Justice décide-t-il de la fin des consultations? Vous m'avez répondu que c'était une question de jugement de la part du ministre, est-ce la seule réponse que vous pouvez me donner?

M. Basford: Ce n'est pas une question de jugement, il s'agit de prendre une décision, décision qui appartient au ministre de la Justice lequel consulte une province qui n'a pas envie d'appliquer cette loi, qui ne fait rien pour essayer de le faire, qui n'est même pas sincère dans les consultations et qui oblige donc le ministre de la Justice à décider qu'il ne sert plus à rien de poursuivre la consultation, que le désaccord est fondamental, et qu'ainsi il doit exercer le pouvoir que lui confère le paragraphe 7. J'ai l'impression que vous craignez que quelque ministre fédéral de la Justice puisse également faire traîner les choses.

M. Gauthier: Bien sûr.

M. Basford: Mais un ministre fédéral de la Justice, tout comme un procureur général provincial, est responsable devant le Parlement et je ne pense pas que vous laisseriez un ministre fédéral de la Justice, qu'il appartienne à votre parti ou à un autre, poursuivre des consultations avec l'Ontario pendant 10 ans . . .

M. Gauthier: Non.

M. Basford: . . . sans lui rendre la vie extrêmement difficile.

M. Gauthier: Je crois que vous avez raison là-dessus. Finalement, vous avez parlé d'un questionnaire. Pourriez-vous nous le fournir, monsieur le ministre?

M. Basford: Oui, monsieur.

M. Gauthier: Merci.

Mr. Basford: I think I only have one copy here but I will be happy to table it.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Mr. Corbin, on a point of order.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, it is really a point of clarification and it may be useful. The Minister stated, in the rundown of the provinces, that in answer to the questionnaire P.E.I. said that most of the people were bilingual, and Mr. Gauthier referred to that fact again. Now, I know for a fact that most of the people in P.E.I. are not bilingual. Could that be straightened out? Perhaps the reference here was to one county in P.E.I., namely, Egmont, where most people . . .

The Acting Chairman (Mr. Robinson): The understanding that the Chair had was that there are some 2,000 in P.E.I. who speak French and they are also considered bilingual.

Mr. Corbin: There are 5,785 who speak French.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Whatever the number was.

Mr. Corbin: Yes, but was the reference to the province or one county in the province? That is what I would like to have cleared up. I think it meant the county, really.

Mr. Basford: What I said was that that was an official's reaction.

Mr. Corbin: Oh. It is not accurate.

Mr. Basford: The 1971 figures show a total population of Prince Edward Island of 111,000, a bilingual population of 9,000—I am rounding these out—and French most spoken at home in 4,400 households, or by 4,400 people.

Mr. Corbin: Okay. I will accept that.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you, Mr. Gauthier. Mr. Jarvis, you are next.

Mr. Jarvis: I will try to be short because I note the hour, Mr. Minister, and I know you are going to deal with this Tuesday, but I want to add my voice to Mr. Woolliams about that subsection (3) of proposed Section 462.1, where the justice of the peace or magistrate shall advise the accused of his rights. If you have sat in courts of criminal jurisdiction, particularly in the cities, you will see that those magistrates spend a whole morning reading stuff out. If there is any way that you can accept some amelioration of that provision I think you would be doing a great service to courts of criminal jurisdiction wherever they may be, because it is a real problem. Now, even in small communities, they spend the whole of Monday morning just reading before you get to any trial, let alone a guilty plea. Certainly, having guys sit around day after day waiting to have justice disposed . . . I just hate to add to their burden, and if you can see your way clear on that one I think it would help the bill.

Mr. Basford: Mr. Woolliams raised this and I did not have a chance to respond. It has occurred to me since Mr. Woolliams raised it—and I do not know whether this commends itself.

[Translation]

M. Basford: Je crois n'en avoir qu'un exemplaire ici mais je le déposerai bien volontiers.

Le président suppléant (M. Robinson): Monsieur Corbin, vous invoquez le règlement?

M. Corbin: Monsieur le président, c'est plutôt un éclaircissement que je voudrais demander. Le ministre a déclaré, en énumérant les provinces, que dans une réponse au questionnaire l'Île du Prince-Édouard aurait dit que presque tout le monde était bilingue. M. Gauthier en a reparlé. Or je sais personnellement que la majorité de la population de l'Île du Prince-Édouard n'est pas bilingue. Pourrait-on rectifier? Peutêtre parlait-on là d'un comté particulier à l'Île du Prince-Édouard, le comté d'Egmont, où la plupart . . .

Le président suppléant (M. Robinson): La présidence avait compris qu'il y a à l'Île du Prince-Édouard quelque 2,000 personnes qui parlent français et sont également considérées bilingues.

M. Corbin: Il y en a 5,785 qui parlent français.

Le président suppléant (M. Robinson): Je ne sais plus alors quel était le chiffre.

M. Corbin: Oui, mais parlait-on de la province en général ou d'un comté en particulier? C'est ce que j'aimerais voir clarifier. Je crois qu'en fait il s'agissait du comté.

M. Basford: Je vous ai dit que c'était là la réaction d'un fonctionnaire.

M. Corbin: Ah, mais ce n'est pas exact!

M. Basford: Les chiffres de 1971 indiquent une population total de 111,000 âmes pour l'Île du Prince-Edouard, dont 9,000 bilingues, j'arrondis les chiffres, et 4,400 foyers, ou 4,400 habitants qui parlent principalement le français à la maison.

M. Corbin: D'accord. J'accepte cela.

Le président suppléant (M. Robinson): Merci, monsieur Gauthier. Monsieur Jarvis, c'est à vous.

M. Jarvis: J'essaierai d'être bref car je remarque qu'il est tard, monsieur le ministre, et je sais que vous reparlerez de cela mardi, mais je voudrais m'associer à M. Wooliams à propos du paragraphe (3) de l'article 462.1 proposé, selon lequel le juge de paix ou un juge avisera l'accusé de ses droits. Si vous avez déjà siégé à des tribunaux criminels, et particulièrement dans les villes, vous avez constaté que ces juges passent toute une matinée à lire des tas de choses. Je crois donc que si vous pouviez accepter quelque amélioration à cette mesure, cela rendrait grandement service aux tribunaux criminels, où qu'ils soient, car cela pose véritablement un problème. Maintenant, même dans les petites villes, on passe tout le lundi matin à lire avant d'entamer le procès, même pour les plaidoiries de culpabilité. Il est évident que tenir des gens à attendre jour après jour que soit rendu justice . . . enfin d'ajouter encore à toute cette longue procédure est bien dommage et que si vous pouviez trouver un moyen d'en sortir, cela améliorerait considérablement le projet de loi.

M. Basford: M. Wooliams a soulevé la question et je n'ai pu y répondre. Depuis j'y ai réfléchi et si vous considérez le paragraphe (1) de l'article 467 du code criminel qui traite de

But looking at Section 467.(1) of the Criminal Code, which is the part dealing with order restricting publication of preliminary hearings, the wording is where an accused is not represented by counsel at a preliminary inquiry, then certain things happen. Certainly it would lift the burden you speak of, and certainly not create any injustice, if that were amended to adopt the same concept, so that where the accused was represented by counsel this election need not be given to him. It is only where the accused is all by himself.

• 1705

Mr. Jarvis: That might be a satisfactory way, as far as I am concerned.

I just do not understand the consultative process in the answer. We had a task force, or a group of your officials, in December going around each province. Then at some later stage we had the questionnaire going out—at the same time the questionnaire was left with them. For example, you have said that a province has supported in principle, and another province did not object to the written text. I do not understand what the provinces were asked or when and what their responses were.

Mr. Basford: Some time in November the provinces were sent a 12-page questionnaire, at least a fairly extensive questionnaire which they were asked to consider prior to a group of officials arriving to discuss it with them in the course of December and early January. The officials went to each provincial capital, met with the appropriate people in the Attorney General's offices and discussed the principle of the bill, the proposed bill, because at that point it was a very proposed bill. They went through the questionnaire to the extent that the provincial officials were at that point able to respond to the questionnaire. Some said that they had some information but not all of it, this sort of thing. The questionnaire was designed to highlight and draw out the various aspects of this legislation.

As a result of those discussions my officials came back and reported to me. At that point we finalized the nature of the bill because there were several different alternatives. I then sent the provincial Attorneys General a direct letter, a long letter, outlining that I was in the process of drafting a measure that would provide as follows, and that duplicates the bill, and I asked them for any comment. Then I read the bill the first time and on the same day I sent them copies of the bill so they could have the text in front of them and they could comment, not only on my earlier letter that set out the scheme of the bill in detail but also they could comment on the bill itself.

Mr. Jarvis: Do I interpret you correctly, in summary, to say that in general terms seven provinces supported, two had no comment and one opposed? That was a part of one of Mr. Woolliams' questions, I believe. I have seven, two and one here. In another answer you gave Ontario, Nova Scotia and one other province, and then dealt with B.C. separately, a group of four.

Mr. Basford: Could I summarize, because we have been coming at this from different angles? Three provinces, Ontario, Quebec and Nova Scotia, have reviewed the bill

[Traduction]

l'interdiction de publier certains documents émanant des audiences préliminaires, c'est vrai lorsque l'accusé n'est pas représenté par un avocat lors d'une enquête préliminaire. Aussi, si l'on pouvait adopter ce même concept et dire que lorsque l'accusé est représenté par son avocat une telle mesure n'est pas nécessaire, cela résoudrait probablement le problème. C'est simplement lorsque l'accusé est tout seul qu'il faut le faire.

M. Jarvis: Ce serait peut-être une solution.

Je n'ai tout simplement pas compris ce que vous avez dit au sujet de la consultation. En décembre, un groupe d'étude, ou une équipe de fonctionnaires, a visité chacune des provinces. Un peu plus tard, on a envoyé le questionnaire ou alors le questionnaire a été remis par ce groupe. Vous avez dit par exemple qu'une province a appuyé le principe et qu'une autre ne s'est pas opposée au texte écrit. Je n'ai pas saisi ce qu'on avait demandé aux provinces ni quand et comment elles avaient répondu.

M. Basford: Dans le courant du mois de novembre, on a envoyé aux gouvernements provinciaux un questionnaire d'une douzaine de pages, assez long, qu'ils devaient étudier avant la visite des fonctionnaires, prévue pour le mois de décembre ou le début de janvier. Ces fonctionnaires se sont rendus dans chacune des capitales provinciales et ont rencontré des membres des bureaux des procureurs généraux pour discuter du principe du projet de loi, lequel n'était vraiment à l'époque qu'une ébauche. Les fonctionnaires fédéraux ont repassé avec ceux des provinces les questions auxquelles ces derniers pouvaient répondre. Certains, par exemple, ont dit n'avoir qu'une partie des renseignements. Le questionnaire faisait ressortir certains des aspects de la loi.

A la suite de ces discussions, les fonctionnaires m'ont fait un rapport et nous avons alors décidé de la nature du projet de loi en choisissant parmi plusieurs solutions. Puis j'ai envoyé directement aux procureurs généraux des provinces une longue lettre leur expliquant que j'étais en train de rédiger un projet de loi dont je leur envoyais une copie, en leur demandant leur opinion. Il y a eu ensuite la première lecture du projet de loi et, le jour même, je leur ai envoyé des exemplaires du bill afin qu'ils puissent avoir le texte définitif sous les yeux et qu'ils puissent commenter non seulement l'esprit du projet de la loi, mais le projet de loi lui même.

M. Jarvis: Donc, en résumé, je peux en conclure que 7 provinces étaient d'accord, deux n'avaient aucun commentaire et un était contre. Je crois que c'est là une des questions de M. Woolliams. J'ai noté ici 7, 2 et 1. Dans une autre réponse, vous avez parlé de l'Ontario, de la Nouvelle-Écosse et d'une autre province, puis vous avez parlé de la Colombie-Britannique et d'un groupe de quatre.

M. Basford: J'aimerais résumer car nous avons abordé la question d'un angle différent. Trois provinces, l'Ontario, le Québec et la Nouvelle-Écosse ont étudié le bill même, l'exem-

itself, which I sent them, and have written to me directly, their ministers, and are supportive of the bill. Seven provinces, Ontario, Quebec, Nova Scotia, B.C., Alberta, Manitoba and New Brunswick, support the principle of the bill. Two provinces, Saskatchewan and Newfoundland, have expressed no strong feelings either for or against the bill. But certainly from press comments that I saw from Newfoundland I have taken that this was fine with them as long as we were ready to help them—and I am paraphrasing the press comments.

I think it is possibly an overstatement to say, as I did, that one province, Prince Edward Island, was against the principle of the bill. They did not see the need for the bill, but I am not aware that they have indicated they are opposed to the bill. I would think, knowing the administration there, that they would be, in terms of consultation, very co-operative towards this.

Mr. Woolliams: Is that political or just on a friendly basis?

Mr. Jarvis: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you, Mr. Jarvis. Monsjeur Lachance.

• 1710

M. Lachance: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je voudrais simplement exprimer une inquiétude. J'ai eu l'occasion, quelques minutes avant le début de cette séance, de soulever un problème auprès du ministre en ce qui concerne la mise en œuvre de ce bill. Je vais tomber dans le domaine des dispositions pour quelques instants. On me dit que, possiblement, il y a une réponse à ma question. Je pense qu'il est important qu'elle soit exprimée ici.

Supposons que vous avez trois provinces, à un moment donné, qui fonctionnent. Vous avez eu la proclamation sélective dans trois provinces, il reste sept provinces qui ne sont pas encore dans le processus de consultation. Supposons qu'un accusé, dans une des juridictions provinciales qui n'est pas encore sous le coup de cette loi, qui n'a pas encore de tribunaux bilingues et qui ne peut pas offrir de services bilingues, arrive devant le juge et dit au juge: "Your Honour, I am discriminated against on the basis of language. In three provinces of Canada, if I were in one of those provinces, I could have my trial in my language, but because I am in this province I cannot have my trial in my language. I invoke the Canadian Bill of Rights and I want to have a trial in my own language on the basis of discrimination."

Now you see my point. I do not see it in this bill. If you do not exclude the provisions of the Bill of Rights specifically, then automatically that person can invoke the Bill of Rights and say he is discriminated against on the basis of language. If I am wrong I would like to have some clarification, because I understand, as the Minister told me, that you encountered the same problem with the gun legislation. I would like to know how this possible problem in the interpretation of the bill could be solved.

Mr. Basford: I prefer to answer this in more specific detail on Tuesday and to consult with our chief legislative counsel,

[Translation]

plaire que je leur avais envoyé, et leurs ministre m'ont répondu directement se disant en faveur du projet de loi. Sept provinces, l'Ontario, le Québec, la Nouvelle-Écosse, la Colombie-Britannique, l'Alberta, le Manitoba et le Nouveau-Brunswick ont appuyé l'esprit du bill. Deux provinces, la Saskatchewan et Terre-Neuve se sont dit indifférentes, ni pour ni contre le bill. Toutefois, d'après les articles des journaux de Terre-Neuve que j'ai pu voir, j'en ai déduit qu'on est d'accord dans la mesure où nous pouvons les aider. Et là, je vous paraphrase les articles.

C'est peut-être exagéré de dire qu'une province, l'Île-du-Prince-Édouard s'est opposé au principe du bill. En fait, elle n'en voyait pas l'utilité mais je ne crois pas qu'elle se soit carrément opposée. Connaissant bien le gouvernement là-bas, je crois qu'il se montrera tout à fait disposé à collaborer.

M. Woolliams: C'est politique ou amical?

M. Jarvis: Merci.

Le président suppléant (M. Robinson): Merci, monsieur Jarvis. Monsieur Lachance.

Mr. Lachance: Thank you very much, Mr. Chairman.

I would simply like to express a concern. A few minutes before the beginning of this meeting, I had the opportunity to mention the problem to the Minister concerning the application of the bill. I will deal briefly with the clauses. I am told that there must be an answer to my question. I think it is important that it be put on record.

Let us say that, at one point, there are three provinces into it. Three provinces have elected to proclaim the bill but seven other provinces have not yet taken part to this consultation process. If an accused in one of the provinces where the bill has not yet been enacted and therefore where there is no bilingual court and where you do not have a choice of languages, stands before the judge and tells him what follows. «Votre Honneur, il y a discrimination contre moi, à cause de ma langue car, dans trois provinces canadiennes, je pourrais subir mon procès dans ma propre langue mais, parce que je suis dans cette province-ci, je n'ai pas le choix. J'invoque la Déclaration des droits de la personne et je réclame un procès dans ma propre langue, sinon il y a discrimination.»

Vous me comprenez. On ne prévoit pas ce cas dans le projet de loi. Si on n'interdit pas la possibilité d'invoquer expressément la Déclaration des droits de la personne, n'importe qui pourra y avoir recours en plaidant la discrimination linguistique. Si je me trompe, j'aimerais qu'on fasse une mise au point car, d'après mon interprétation et ce que le ministre m'a dit, vous avez eu le même problème avec la Loi sur le contrôle des armes à feu. J'aimerais savoir comment on pourrait régler ce problème d'interprétation de la loi.

M. Basford: Je préférerais vous répondre mardi et avoir ainsi le temps de consulter notre conseiller juridique en chef,

who is the one that makes recommendations on the Bill of Rights. Of course, he is always very conscious of the need to provide a certificate under the Bill of Rights, and he has obviously drafted this and is prepared to grant such certificate; that is, a certificate that he has examined the legislation and it is not contrary to the Bill of Rights. But for a detailed response to your concern, I would like to consult further.

Mr. Lachance: In other words, what should be envisaged at some point is that if it can create a difficulty, it would need an explicit exclusion of the Bill of Rights in this case. Maybe you can provide the answer next Tuesday.

Mr. Basford: Yes, I prefer to answer it on Tuesday.

Mr. Lachance: Thank you very much, Mr. Chairman.

Le président suppléant (M. Robinson): Monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci monsieur le président.

Monsieur le ministre, je me réjouis moi aussi de cette initiative du gouvernement qui est appuyée par nos collègues de l'opposition officielle et par tous les partis, je pense, de chaque côté de cette Chambre. Il y a une question que vous avez effleurée tout à l'heure, une question posée par mon collègue M. Gauthier. Je voudrais que vous disiez d'une façon assez précise, pour que ce soit bien inscrit aux comptes rendus, pour quels motifs vous avez été obligé de proposer un tel projet de loi alors que vous avez déjà la Loi sur les langues officielles, laquelle prévoit qu'il est possible qu'il y ait des procès dans l'une des deux langues officielles. Alors, pour quels motifs ce projet de loi doit-il s'ajouter et pour quels motifs la Loi sur les langues officielles n'est-elle pas suffisante en elle-même?

Mr. Basford: The Official Languages Act, while it applies to federal courts and is now the practice in federal courts, when the Criminal Code or other statutes of Parliament are being dealt with in a provincially constituted court, the civil proceedings of the province and none of the provinces, except New Brunswick, have acted under the Official Languages Act to set up some sort of bilingual or two-official-languages civil regime. So, there is no civil regime upon which to draft the criminal offences. New Brunswick has declared Section 11, subsection (4), I believe it is, of the Official Languages Act and passed the necessary provincial legislation establishing a two-official-languages civil regime. So, there is no civil regime upon which to draft the criminal offences. New Brunswick has declared Section 11, subsection (4), I believe it is, of the Official Languages Act and passed the necessary provincial legislation establishing a two-official-languages civil regime

• 1715

M. Marceau: Monsieur le ministre, dans les consultations que vous avez eues et qui semblent avoir été assez étendues, est-ce que vous avez pu réaliser pour quelles raisons les autres provinces, à part le Nouveau-Brunswick, n'avaient pas jugé bon de mettre en application cette législation des langues officielles? Si nous avons rencontré des difficultés pour l'application de la Loi des langues officielles, ne croyez-vous pas que nous allons rencontrer un peu les mêmes difficultés avec le nouveau projet de loi?

[Traduction]

celui qui fait les recommandations touchant la Déclaration des droits. Il sait très bien qu'il faut obtenir une attestation en vertu de la Déclaration des droits; il a donc certainement rédigé la loi de façon à ce qu'on puisse accorder une telle attestation. C'est-à-dire qu'il faut attester avoir étudié la loi et en être venu à la conclusion qu'elle n'est pas contraire à la Déclaration des droits. Mais avant de vous donner une réponse détaillée, j'aimerais avoir l'occasion de le consulter.

M. Lachance: Autrement dit, si cela peut à un moment poser un problème, il faudrait prévoir une exclusion expresse de la Déclaration des droits de la personne. Vous pourrez peut-être me confirmer cela mardi prochain.

M. Basford: Oui, je préfère vous répondre mardi seulement.

M. Lachance: Merci beaucoup, monsieur le président.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, I too am rejoicing about this government initiative, supported by our colleagues of the official opposition as well as by all parties on both sides of the House. Earlier, you briefly mentioned a point while answering to a question asked by my colleague, Mr. Gauthier. I would like you to tell us exactly, for the record, why you have had to introduce such a bill, since there already is an Official Languages Act, providing for trials in any one of the two official languages. What are then the reasons for this bill and why is not the official Languages Act sufficient?

M. Basford: La Loi sur les langues officielles s'applique aux tribunaux fédéraux, qui l'ont déjà mise en pratique, aux tribunaux provinciaux devant juger une infraction au Code criminel ou à une autre loi du Parlement canadien, mais lorsqu'il s'agit de procédures civiles dans une province, aucun des gouvernements provinciaux, à l'exception de celui du Nouveau-Brunswick, n'a appliqué la Loi sur les langues officielles en créant un régime civil bilingue. Il n'y a donc pas de régime civil sur lequel calquer le régime pénal. Le Nouveau-Brunswick a promulgué l'article 11, paragraphe (4), je crois, de la Loi sur les langues officielles et adopté la loi provinciale nécessaire à créer un régime civil bilingue.

Mr. Marceau: Mr. Minister, in this consultation process, which seems to have been quite extensive, have you been able to see why the other provinces, except for New Brunswick, have not deemed appropriate to apply the Official Languages Act? If there has been some difficulty in applying that legislation, don't you think we will encounter the same difficulties with this new bill?

Mr. Basford: No, I did not precisely, but I think I can answer you. It is essentially, I think, because the Official Languages Act deals with proceedings in either of the two official languages, and that has been, to some extent, the stumbling block in many of the provinces. That is why this bill deals the way it does with the point that Mr. Gauthier was raising, that someone can elect to be tried in either one of the official languages and the judge, where circumstances warrant, may order that it be conducted by someone having both official languages. It is a bilingual bill. The Official Languages Act is a two official languages bill.

M. Marceau: Monsieur le ministre, puis-je poser une question à M. Landry? . . .

Dans certains milieux, on semble surpris de voir présenter ce projet de loi. M. Landry pourrait-il nous préciser un peu ce qui existe au Québec? On dit qu'au Québec la situation est différente. Est-ce qu'il pourrait nous préciser, dans ce domaine-là, ce qu'est actuellement la législation québécoise? Je ne veux pas qu'il porte de jugement. Je veux simplement, pour le bénéfice des membres de ce Comité, qu'il nous explique un peu la situation dans ce domaine, telle qu'elle existe au Québec présentement.

Mr. Basford: You are referring to the present provisions of the Criminal Code.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Basford: Would you explain it?

M. L. P. Landry (sous-procureur général adjoint, Droit pénal): Pour le Québec, le Code criminel est en fait silencieux en ce qui concerne les procédures devant un juge seul. Pour ce qui est d'un procès devant juge et jury, on prévoit qu'une personne qui parle le français ou qui parle l'anglais, puisse demander d'être jugée par un jury qui parle sa langue. Et dans certaines régions où ce ne serait pas possible, on peut, dans certains cas, avoir un jury mixte, comme au Manitoba. Ce sont les seules dispositions du Code criminel, en fait, sur la question de la langue. Dans la province de Québec, les deux langues sont officielles devant les tribunaux, et ceci n'a pas causé de problème. En fait ce qui est intéressant au Québec, c'est de voir la façon dont on procède vraiment dans tout procès. Il peut y avoir des exceptions dans certaines régions. Comme la plupart des juges sont bilingues, les procès se déroulent en fait de façon bilingue, de sorte que lorsqu'un témoin de langue française dans un procès devant juge seul, témoigne, il le fait en français et est compris par le juge sans qu'on ait de traduction; lorsqu'un témoin de langue anglaise témoigne, il le fait dans sa langue, la langue anglaise, sans qu'on ait besoin de traduction, quitte cependant à ce qu'on s'assure que l'accusé comprenne ce que le témoin vient d'affirmer.

Mais devant jury, nous n'avons que deux formules, à savoir: le jury de langue française ou le jury de langue anglaise. Ce qui nous oblige dans les procès devant jury, et les plaideurs trouvent un peu frustrant, je vous l'ai préciser tout à l'heure à propos d'une question de privilège que j'ai déjà plaidée, je n'ai pas besoin nécessairement je pense, d'y revenir, de constamment passer par un interprète pour contre-interroger. Or, devant jury, comme le jury ne parle que le français ou que

[Translation]

M. Basford: Non, je n'ai pas réussi à le savoir mais je crois pouvoir vous répondre tout de même. C'est uniquement parce que, dans la Loi sur les langues officielles, on parle des procédures qui peuvent se dérouler dans l'une ou l'autre des deux langues officielles. Voilà le prétexte invoqué par la plupart des provinces. C'est d'ailleurs pourquoi ce projet de loi règle le problème soulevé par M. Gauthier de cette façon. On peut demander à être jugé dans l'une ou l'autre des langues officielles et le juge, s'il y a lieu, peut ordonner qu'un procès soit présidé par un juge bilingue. C'est un projet de loi favorisant le bilinguisme alors que la Loi sur les langues officielles impose deux langues officielles.

Mr. Marceau: Mr. Minister, may I ask a question to Mr. Landry?

In some circles, people seem surprised of such a bill. Could Mr. Landry tell us what is the situation in Quebec? It is said that in Quebec, it is slightly different. What then is the present Quebec legislation in this field? I do not want any opinion; I simply want to know, for the members' information, what is the present situation in Quebec.

M. Basford: Vous faites allusion aux dispositions du Code criminel?

M. Marceau: Oui.

M. Basford: Voulez-vous l'expliquer?

Mr. L. P. Landry (Assistant Deputy Attorney General, Criminal Law): In Quebec, the Criminal Code does not say a word about proceedings in front of a judge only. As for a trial with judge and jury, a person, whether speaking French or English, may ask to be judged by a jury speaking the same language. In some areas where that would not be feasible, it would be possible to have a mixed jury, as it is done in Manitoba. Those are the only provisions of the Criminal Code relating to languages. In the Province of Quebec, both languages are official court languages and there has never been any problem. In fact, one interesting point about Quebec is the way the proceedings are usually carried out. There might however be exceptions in some areas. Since most judges are bilingual, trials usually take place in both languages so that a Frenchspeaking witness, in a trial with a judge only, gives evidence in French and is understood by the judge without needing translation. When an English-speaking witness takes the stand, he gives evidence in English without needing translation, as long as we make sure that the accused understands that the witness says.

When there is a jury, there are two alternatives: a French-speaking jury or an English-speaking jury. So, for trials with a jury, lawyers often feel frustrated for the reason I mentioned earlier. I made quite a case about it and I do not think I have to explain it once more. They feel frustrated because they have to cross-examine through an interpreter. But when the members of a jury speak only French or English, and the witness gives his testimony in the other language, there has to be some

l'anglais, si un témoin témoigne dans l'autre langue, il est nécessaire de traduire pour le jury, de sorte que les procureurs voient leurs questions traduites au témoin qui souvent comprend et a le temps de mieux penser avant de répondre, ce qui nuit souvent au contre-interrogatoire. Et le Bill ici va ajouter l'élément suivant: on va, devant jury, pouvoir procéder de façon bilingue de la même façon qu'on pouvait le faire devant un juge seul, ce qui, sans doute, pour les plaideurs et pour la magistrature, pour le système judiciaire, va améliorer l'efficacité du système.

• 1720

- M. Marceau: Est-ce que les procureurs, monsieur Landry, sont également bilingues? Vous avez parlé des juges et des juristes, vous avez dit qu'il y avait un problème qui se présentait au Québec du côté des procureurs de la Couronne ou des procureurs de la défense.
- M. Landry: Ce ne sont pas tous les procureurs qui sont nécessairement bilingues ou du moins qui ont une habileté suffisante pour plaider, surtout devant jury. Les procureurs s'acclimatent habituellement au témoin.

Comme il est préférable de contre-interroger le témoin dans la langue dans laquelle il parle, pour des raisons d'efficacité, les procureurs qui ne parlent pas le français ou l'anglais vont faire des efforts. Au stade de l'argument, cependant, les procureurs pourront argumenter dans la langue qui leur plaît le mieux. Et ceci se fait également d'une façon assez constante.

M. Marceau: Monsieur le ministre, je voudrais simplement faire un commentaire. Étant donné qu'il s'écoulera au moins deux ans avant que la loi ne soit mise en application dans toutes les provinces, nous espérons que vous allez demeurer ministre au moins deux ans pour pouvoir mettre en application la loi dans toutes les provinces.

Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Robinson): Merci, monsieur Marceau.

Monsieur Corbin, vous avez la parole.

M. Corbin: Mais, monsieur le président.

Monsieur le ministre, j'aurais évidemment voulu donner au ministre le bénéfice de mon opinion au Parlement lors de la deuxième lecture du projet de loi à la Chambre des communes, mais je n'ai pas voulu retarder indûment la passation de cette étape. Je veux profiter, néanmoins, de l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui en comité pour exprimer une certaine satisfaction. Ces modifications au Code criminel vont enfin permettre à l'accusé d'avoir un procès dans la langue de son choix.

Je considère, néanmoins, qu'il s'agit d'une autre étape qui nous conduit lentement mais sûrement, j'espère, vers une reconnaissance plus universelle des droits de la minorité de langue officielle, qu'il s'agisse d'anglophones au Québec ou de francophones à l'extérieur du Québec. Je pense qu'on obtiendra une justice plus complète et plus fondamentale lors d'une prochaine révision constitutionnelle qui, je l'espère, garantira ces droits fondamentaux une fois pour toutes.

[Traduction]

translation for the jury, so that the questions asked by the attorneys be translated to the witness who already understands them generally and thus has more time to think before giving his answer, which can often hinder the cross-examination. And this bill will be adding the following element: from now on, a bilingual trial may be conducted before a jury as well as it could be conducted before a judge alone, which will undoubtedly improve the efficiency of the judicial system, for the magistrates as well as for the parties in litigation.

Mr. Marceau: Are the attorneys also bilingual, Mr. Landry? You spoke about the judges and jurors, and you said that there was a problem in Quebec as far as prosecuting attorneys or defence attorneys were concerned.

Mr. Landry: All the attorneys are not necessarily bilingual or at least they do not all have sufficient knowledge of the other language to plead, especially before a jury. The attorneys usually try to adapt to the witnesses' language.

Since it is far better to cross-examine a witness in the language with which he is familiar, for the sake of efficiency the attorneys who do not speak French or English will make an effort. At the time of the summary, however, the attorneys may use the language of their choice. And this is done also rather regularly.

Mr. Marceau: I would just like to make a comment, Mr. Minister. Since it will be at least two years before the legislation is implemented in all the provinces, we hope that you will remain a minister for at least another two years in order to have the legislation implemented in all the provinces.

Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you, Mr. Marceau.

Mr. Corbin, you have the floor.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister I would certainly have liked to give the Minister the benefit of my opinion in Parliament at the time of the second reading of the bill in the House of Commons, but I did not want to delay unduly the passage of that stage. I would like however to take this opportunity which is given to me today in the Committee, to express some satisfaction. These amendments to the Criminal Code will at last enable the accused to be tried in the language of his choice.

Nevertheless, I consider this to be only one more step on the long way towards a better recognition, I hope, of the rights of any official language minority, whether they be English-speaking people in Quebec or French-speaking people outside Quebec. I think we will obtain a more complete an a more fundamental justice with the next constitutional revision which I hope will guarantee these fundamental rights once and for all.

Sous ce rapport, je considère néanmoins le bill C-42 incomplet. En tant que député, aussi, qui était membre du comité qui a examiné en détail la Loi sur les langues officielles en 1969 et qui s'était fait dire par le ministre de la Justice d'alors qu'on ne pouvait pas à ce moment-là aller plus loin parce qu'on n'avait pas obtenu un certain consensus de la part de certaines provinces, je dois reconnaître aujourd'hui qu'on a quand même fait du progrès, que les esprits au Canada anglais surtout, sont plus disposés à des accommodements et à la reconnaissance de la langue de la minorité francophone.

M. Marceau: Sauf à Toronto.

M. Corbin: A Toronto... Enfin, il y a des exceptions partout. Il y a même des exceptions chez les francophones du Québec. Comme un certain personnage l'a dit récemment, les bigots se retrouvent partout dans tous les pays du monde. C'est malheureux.

Monsieur le ministre, je veux vous féliciter et également féliciter vos fonctionnaires d'avoir enfin franchi avec un certain succès cette étape. Ce n'est pas un travail facile; c'est un travail de longue haleine. Moi, comme député francophone du Nouveau-Brunswick, cela me fait bien plaisir. Il me fait aussi plaisir de m'associer en particulier avec Jean-Robert Gauthier, le député d'Ottawa-Vanier, qui a fait un travail énorme dans ce domaine à la Chambre des communes et dans ses discussions personnelles et privées avec vous. Je suis heureux d'être associé avec vous, monsieur le ministre, avec M. Gauthier, et avec les députés de l'opposition qui ont aussi cherché plusieurs accommodements. Je pense qu'entre hommes et femmes raisonnables, il y a moyen de faire fonctionner ce Canada, vraiment, de la façon dont on veut le voir.

• 1725

Monsieur le ministre, je n'ai qu'une brève question à poser: il s'agit du paragraphe (2) de l'article 462.1 où le langage est quelque peu modifié par rapport au paragraphe (1). Au paragraphe (1) on dit à la ligne 23 du texte français:

... un juge de paix ou un magistrat doit rendre une ordonnance à l'effet que l'accusé subisse son procès devant un juge de paix, un magistrat, un juge seul ou un juge et un jury, selon le cas, qui parlent la langue officielle ...

ou si les circonstances le permettent qu'ils soient bilingues.

Dans le paragraphe (2) on lit que:

Sur demande d'un accusé dont la langue n'est pas l'une des langues officielles . . . un juge de paix ou un magistrat peut rendre une ordonnance . . .

et cetera, sans qu'il soit nécessaire de répéter le reste du paragraphe.

Ici... If I may use the English term, you impose, on the justice of the peace or the magistrate, the onus to determine in which of the official languages the accused will be judged. It is not left to the accused himself to determine which language, French or English, he will be judged by; the magistrate and the justice of the peace make that determination for him. Why this discrepancy between subparagraph 1 and subparagraph 2?

[Translation]

None the less, from that point of view, I consider Bill C-42 to be incomplete. Also, as a member of Parliament who was a member of the Committee which considered in detail the Official Languages Act in 1969 and who was told by the then Minister of Justice of that time that we could not then go any further because of a lack of consensus on the part of some provinces, I must recognize today that some progress has been made, that people in English Canada especially are more prepared to come to some arrangements and to recognize the language of the French-speaking minority.

Mr. Marceau: Except in Toronto.

Mr. Corbin: In Toronto... Well, there are exceptions to everything. There are even exceptions among French-speaking people in Quebec. As certain persons said recently, bigots can be found everywhere in all the countries of the world. That is unfortunate.

Mr. Minister, I want to congratulate you and also your officials for having finally passed this stage with some degree of success. Yours is not an easy task, it is a long and exacting labour. As a French-speaking member of Parliament for New Brunswick, I am personally very pleased with your work. I am also very proud to be associated in particular with Jean-Robert Gauthier, member for Ottawa-Vanier, because he has worked tremendously in that regard in the House of Commons and in private discussions with you. I am pleased to be associated with you, Mr. Minister, with Mr. Gauthier and also with the members of the Opposition who have done their part in the search for several arrangements. I think that between reasonable men and women, it is possible to make this Canada really work the way we want it to work.

Mr. Minister, I only have one short question to ask: it deals with subsection (2) of Section 462.1 where the wording is somewhat different from that of subsection (1). Starting on line 24 in the English version, subsection (1) reads as follows:

... a justice of the peace or magistrate shall grant an order directing that the accused be tried before a justice of the peace, magistrate, judge or judge and jury, as the case may be, who speak the official language ...

or if circumstances allow it, they can be bilingual.

In subsection (2), we read:

On application by an accused whose language is not one of the official languages... a justice of the peace or magistrate may grant an order...

and so on, but there is no need for me to repeat the rest of that subsection.

Here... Si vous me permettez d'utiliser l'expression anglaise, vous chargez le juge de paix ou le magistrat de déterminer dans quelle langue officielle l'accusé sera jugé. On ne laisse pas à l'accusé lui-même le soin de déterminer s'il sera jugé en français ou en anglais, c'est le magistrat ou le juge de paix qui prend cette décision pour lui. Comment s'explique cette différence entre le paragraphe 1 et le paragraphe 2? L'un

One imposes an obligation, the other makes room for discretion on the part of the judge. What is the explanation for that?

Mr. Basford: It is of course a section that deals with those whose language is not one of the official languages. You may have, for example, an Italian immigrant who is better at English on the one hand, or better at French on the other hand. First, he has a right, under the Bill of Rights, to testify in Italian, if he wishes, through an interpreter. Or secondly, he can ask, if he wants to do away with the translator, to address the judge or the jury in the official language in thich his facility is best: "I am an Italian but I can address that jury better in French than I can in English, so I want to be able to do it in French." The reason that this is somewhat of a privilege I think is to avoid abuse of it. That is why it is worded slightly differently than in subsection 1: so that the judge can make some judgment of whether this is in fact true.

Mr. Corbin: Abuse of what sort, Mr. Minister?

Mr. Basford: How else do you word it? You could have an immigrant who speaks neither official language, but in order to delay things or to confuse things he could say he wants a French trial, when in fact he has no facility in French at all.

Mr. Corbin: Okay, I get your point.

Can I pose the problem in a different way? I am Italian or Portuguese or whatever. I speak neither of the languages, but I tell the judge, "Your Honour, I wish to be judged in the French language." But the judge is not obliged to respond to that request. He can, by his own decision, impose an English trial on me, an Italian. Right?

• 1730

Mr. Basford: That is right.

Mr. Corbin: That is what that clause says.

Mr. Basford: Yes. Of course, with your right to testify in your language, whatever it may be.

Mr. Corbin: Of course. But it is to avoid these tricks . . .

Mr. Basford: Yes.

Mr. Corbin: ... to unduly delay the process. Okay, that is fair.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): Thank you Mr. Corbin. I have no further questioners, therefore just before we adjourn I would advise the Committee . . .

Mr. Basford: Could I say to Mr. Corbin, who was complimentary of the bill, that it is perhaps significant that sitting at the table we have an Anglophone from British Columbia, a Francophone from Montreal and a Ukrainian from Saskatchewan.

The Acting Chairman (Mr. Robinson): The next meeting will be Tuesday, May 30, 1978, at 3.30 p.m. in room 371.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Traduction]

impose une obligation, tandis que l'autre laisse place à la discrétion du juge. Comment s'explique une telle différence?

M. Basford: Il s'agit bien sûr d'un paragraphe qui parle des personnes dont la langue n'est pas l'une des deux langues officielles. Un immigrant italien, par exemple, peut mieux parler anglais, tandis qu'un autre parlera mieux français. En premier lieu, aux termes de la Loi sur les droits de la personne, il a le droit de témoigner en italien, s'il le désire, par l'entremise d'un interprète. Deuxièmement, il peut demander la permission de se passer des services d'un traducteur et de s'adresser au juge ou au jury dans la langue officielle pour laquelle il a le plus de facilité. Il pourrait dire par exemple: «Je suis Italien, mais je préfère m'adresser au jury en français plutôt qu'en anglais, aussi je veux pouvoir le faire en français.» On présente ici la chose un peu comme un privilège, je pense, en vue d'éviter les abus. C'est pourquoi le libellé est quelque peu différent de celui du paragraphe 1; c'est afin que le juge puisse déterminer si l'accusé dit vrai.

M. Corbin: De quel genre d'abus voulez-vous parler, monsieur le ministre?

M. Basford: Comment pourrais-je vous expliquer? Il se pourrait qu'un immigrant qui ne parle aucune des deux langues officielles demande à être jugé en français, afin de retarder ou d'entraver le cours de la justice, alors qu'en fait, il n'a aucune aptitude pour parler français.

M. Corbin: Très bien, je vois ce que vous voulez dire.

Puis-je poser le problème d'une manière différente? Supposons que je sois italien ou portugais, ou de toute autre nationalité et que je ne parle aucune des deux langues officielles, mais que je demande au juge la permission d'être jugé en français. Mais le juge n'est pas obligé d'accéder à ma demande, il peut décider de son propre chef de m'imposer un procès en anglais, même si je suis Italien, n'est-ce pas?

M. Basford: C'est exact.

M. Corbin: C'est bien ce que dit l'article.

M. Basford: En effet. Mais il vous resterait bien sûr le droit de témoigner dans votre propre langue, quelle qu'elle soit.

M. Corbin: Bien sûr. Mais c'est pour éviter ces manœuvres...

M. Basford: Oui.

M. Corbin: ... visant à retarder indûment le procès. Bien, c'est juste.

Le président suppléant (M. Robinson): Je vous remercie, monsieur Corbin. Je n'ai plus d'autres noms sur ma liste, mais avant de lever la séance, j'aimerais rappeler aux membres du Comité...

M. Basford: Puis-je dire à M. Corbin, qui a eu des éloges pour le projet de loi, qu'il est peut-être significatif que nous ayons comme témoins à cette table un anglophone de la Colombie-Britannique, un francophone de Montréal et un Ukrainien de la Saskatchewan.

Le président suppléant (M. Robinson): La prochaine séance du Comité aura lieu le mardi 30 mai 1978 à 15 h. 30 dans la pièce 371.

Le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvel ordre.















If undelivered, return COVER ONLY to:
Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMI
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS-TÉMOIN

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 32

Tuesday, May 30, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 32

Le mardi 30 mai 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code

CONCERNANT:

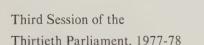
Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel

APPEARING:

The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada

COMPARAÎT:

L'honorable Ronald Basford, ministre de la Justice et procureur général du Canada





Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Beaudoin Blaker Corbin Dionne (Northumberland-

Miramichi)

Ltn 42 . 45400

Fraser
Gauthier (OttawaVanier)
Halliday
Jarvis

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Leggatt Loiselle (Chambly) Marceau Nielsen Patterson Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 30, 1978 (40)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 3:45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Beaudoin, Blaker, Corbin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Gauthier (Ottawa-Vanier), Halliday, Lachance, MacGuigan, Marceau, Whittaker, Woolliams and Young.

Appearing: The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada.

The Committee resumed consideration of Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code.

The Chairman presented the Sixth Report of the Sub-committee on Agenda and Procedure which is as follows:

Your Sub-committee met on Tuesday, May 30, 1978, and agreed to make the following recommendations:

- 1. That, if needed, an extra meeting to deal with Bill C-42 be held on Wednesday, May 31, 1978.
- 2. That the Committee begin its consideration of Bill C-26 on Thursday, June 1, 1978, and hear the following witnesses:
 - a) June 1—11:00 a.m.—Canadian Civil Liberties Association
 - b) June 6—9:30 a.m.—Canadian Association of Chiefs of Police
 - c) June 7—3:30 p.m.—«La ligue des droits de l'homme»; 4:45 p.m.—Canadian Federation of Civil Liberties and Human Rights Associations
 - d) June 8—8:00 p.m.—Criminal Lawyers Association; 9:00 p.m.—Law Union of British Columbia
 - e) June 13-3:30 p.m.—Law Union of Ontario
 - f) June 15—11:00 a.m.—RCMP Officials
 - g) June 20-9:30 a.m.—The Solicitor General of Canada
- 3. That reasonable travelling and living expenses be paid to out of town witnesses who will be appearing on Bill C-26 and who have so requested.

Mr. Marceau moved, —That the Sixth Report of the Subcommittee on Agenda and Procedure be concurred in.

And debate arising thereon;

Mr. Woolliams moved,—That Recommendation 2 of the report be amended by changing the date for the appearance of the Solicitor General of Canada to June 1 at 9:30 a.m.

The question being put on the amendment, it was agreed to.

And the question being put on the main motion, as amended, it was agreed to.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

The Minister answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 30 MAI 1978 (40)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 15 h 45 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Beaudoin, Blaker, Corbin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Gauthier (Ottawa-Vanier), Halliday, Lachance, MacGuigan, Marceau, Whittaker, Woolliams et Young.

Comparaît: L'honorable Ronald Basford, ministre de la Justice et Procureur général du Canada.

Le Comité reprend l'étude du bill C-42, Loi modifiant le Code criminel.

Le président présente le sixième rapport du sous-comité du programme et de la procédure qui se lit ainsi:

Votre sous-comité s'est réuni le mardi 30 mai 1978 et a décidé de recommander ce qui suit:

- 1. Que, si nécessaire, une réunion supplémentaire pour l'étude du Bill C-42 ait lieu le mercredi 31 mai 1978.
- 2. Que le Comité commence l'étude du Bill C-26 le jeudi 1^{er} juin 1978, et qu'il entende les témoins suivants:
 - a) le 1^{er} juin—11 h—Association canadienne pour les libertés civiles
 - b) le 6 juin—9 h 30—Association canadienne des chefs de police
 - c) le 7 juin—15 h 30—La Ligue des droits de l'homme; 16 h 45—La Fédération canadienne des associations des libertés civiles et des droits de l'homme
 - d) le 8 juin—20 h 00—«Criminal Lawyers Association»; 21 h 00 —«Law Union of British Columbia»
 - e) le 13 juin-15 h 30-«Law Union of Ontario»
 - f) le 15 juin—11 h 00—Représentants de la G.R.C.
 - g) le 20 juin—9 h 30—Le Solliciteur général du Canada
- 3. Que des frais raisonnables de déplacement et de séjour soient versés aux témoins de l'extérieur de la ville qui comparaîtront lors de l'étude du Bill C-26 et qui ont demandé d'être remboursés.
- M. Marceau propose—Que le sixième rapport du souscomité du programme et de la procédure soit adopté.

Le débat s'engage par la suite;

M. Woolliams propose—Que la recommandation 2 du Rapport soit modifiée en changeant la date de comparution du Solliciteur général du Canada au 1^{er} juin, à 9 h 30.

L'amendement, mis aux voix, est adopté.

La motion principale modifiée, mise aux voix, est adoptée.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Le ministre répond aux questions.

At 5:43 o'clock p.m., the Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m. on Wednesday, May 31, 1978.

A 17 h 43, le Comité suspend ses travaux jusqu'au mercredi 31 mai 1978, à 15 h 30.

Le greffier du Comité Camille Montpetit Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Tuesday, May 30, 1978

• 1544

[Texte]

The Chairman: The meeting will come to order. I believe Mr. Lachance has a point of order.

M. Lachance: Monsieur le président, je voudrais simplement faire une très courte mise au point.

Vous vous souviendrez sans doute que la semaine dernière j'avais posé au ministre certaines questions en ce qui concerne l'applicabilité de la Déclaration canadienne des droits à l'égard du Bill présentement à l'étude. J'avais pu donner l'impression que je favorisais l'exclusion du Bill C-42 de la Déclaration canadienne des droits. En fait, telle n'était pas du tout mon intention. Je voulais simplement souligner les difficultés techniques que pourrait causer éventuellement la Déclaration canadienne des droits dans la mise en œuvre du projet de loi, et j'avais à ce moment-là, énoncé certaines possibilités. Je voudrais souligner que je n'avais pas l'intention de proposer que le Bill C-42 s'applique, nonobstant les dispositions de la Déclaration canadienne des droits, parce que je pense que cela causerait d'autres problèmes fondamentaux beaucoup plus graves que les simples difficultés techniques que cette applicabilité pourrait causer au bill lui-même.

• 1545

Merci, monsieur le président.

Hon. Ron Basford (Minister of Justice): As I understood, the question that was asked, and to which I had to address myself, was to confirm that the bill was in accordance with the Bill of Rights. I could answer that now, namely that in our view it is. It does not discriminate. It confers a benefit in that the Supreme Court has been clear in a number of decisions that Parliament can legislate so as to have different effects in different areas. The leading case in point is a recent one, the Queen versus Burnshine, in 1975, in which the court upheld the right of the province of British Columbia to impose indeterminate sentences upon youthful offenders, notwithstanding that similar resources were unavailable in other areas of the country. In holding that the B.C. legislation did not convene the Bill of Rights, it was held that the purpose of the indeterminate sentence was to seek to reform and benefit persons within a younger age group. It was made applicable in British Columbia because that province was equipped with the necessary institutions and staff for that purpose.

It would seem to me that the case affirms Parliament's right to give its legislative enactment special application in terms of locality or operation or otherwise.

There is another case that in some ways is on point. It deals specifically with the question of differential proclamations not being discriminatory. In a case reference re Proclamation of Section 16 of the Criminal Law Amendment Act, which are those sections relating to approving breathalyzers, and in

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mardi 30 mai 1978

[Traduction]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. M. Lachance invoque le Règlement.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, I have a brief point to make.

You will remember that last week I asked the Minister some questions about the applicability of the Canadian Bill of Rights to the bill now under review. I may have left you with the impression that I do not think Bill C-42 should be subject to the Canadian Bill of rights. That was not what I meant at all. I simply wanted to point out the technical problems that the Canadian Bill of Rights may cause when the time comes to implement the bill. With this in mind, I gave a fer examples of what could happen. I would like to make it clear that I did not intend to propose that Bill C-42 be implemented notwithstanding of the Canadian Bill of rights, as I think this would cause more fundamental and serious problems than the implementation of the bill itself.

Thank you, Mr. Chairman.

L'hon. Ron Basford (ministre de la Justice): Si j'ai bien compris, on m'avait demandé de confirmer que le projet de loi était en conformité de la Déclaration des droits. Je peux vous répondre tout de suite qu'à notre avis, il l'est. Il ne fait aucune discrimination. Il confirme ce que la Cour suprême a affirmé à plusieurs reprises, c'est-à-dire que le Parlement peut légiférer de manière à entraîner des répercussions différentes dans des régions différentes. Le jugement le plus important dans ce sens a été rendu il y a relativement peu de temps, dans le cas de la Couronne contre Burnshine, en 1975, alors que le tribunal a maintenu le droit de la province de la Colombie-Britannique d'imposer des sentences indéterminées à de jeunes délinquants, nonobstant le fait que de telles possibilités n'existent pas dans d'autres régions du pays. En maintenant que la loi de la Colombie-Britannique n'allait pas à l'encontre de la Déclaration canadienne des droits on a jugé que la sentence indéterminée visait à réformer et à aider les personnes d'un groupe d'âge plus jeune. Cette loi était applicable en Colombie-Britannique parce que la province disposait des institutions et du personnel nécessaires à cette fin.

Il me semble que ce cas confirme le droit du Parlement d'approuver des modes d'application particuliers de certaines lois en fonction de l'endroit, des possibilités ou d'autres circonstances.

Il y a un autre cas qui confirme cette idée d'une certaine manière. Il porte spécifiquement sur le caractère non discriminatoire de promulgations différentes de certaines lois. Dans le cas relatif à la promulgation de l'article 16 de la Loi modifiant le droit criminel, c'est-à-dire les articles portant sur l'approba-

which there was staged proclamation provided for, the court held that Parliament is competent to confer on the Privy Council the right to selectively proclaim legislation and that a scheme of staged proclamations is no more offensive to the rule of law than partial proclamations. So it seems to me that both cases are directly on point and would cover the schemes set out in this legislation.

Mr. Lachance: Could I ask if it is possible that this document to which the Minister has just referred be added to today's *Minutes of Proceedings* as an appendix?

The Chairman: Is that agreed, Mr. Minister?

Mr. Woolliams: It will break precedent, but I am all for it.

Mr. Basford: This is advice to me from which I have just picked out some of the highlights.

The Chairman: Perhaps you could prepare from that a document which you could append. It does not have to be exactly the same as the Minister's document.

Mr. Lachance: You understand my purpose, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes.

Mr. Lachance: This is a problem and I think that the answer is important for the purpose of the record.

The Chairman: I think it is worth having on the record.

Gentlemen, now that we have a full quorum, perhaps we could first consider the report of the steering committee which met this morning. One matter on which we gave advice to the House Leader, and which is not there, is that he asked if our Committee was one which needed additional time for estimates. Since we have spent most of the last three months on estimates we did not feel that was necessary and, of course, we do have this legislation before us about which we are making recommendations.

I am in the embarrassing position of having to ask you to make an amendment to a steering committee report which was decided on only this morning. But I regret to say that I misinformed the steering committee this morning. The Solicitor General and I, in speaking before the meeting, apparently were speaking at cross purposes. He had intended to leave me with the impression that he wished to be the first witness but I got the opposite impression from him. So the change proposed, since we have been able to arrange an extra time slot, would be that (g), which is the appearance of the Solicitor General, would be at the same time, 9.30 in the morning. So the first witness on this legislation, Bill C-26, would be the Solicitor General, Thursday morning, and then at 11 a.m. we would continue with the Canadian Civil Liberties Association, and the other witnesses would be heard as previously agreed. I am not sure that the previous agreement ever came to this Committee, but it certainly was agreed on by the steering committee.

[Translation]

tion de l'usage des alcotests, et dans lesquels on prévoyait la promulgation par étapes, le tribunal a jugé que le Parlement pouvait conférer au Conseil privé le droit de promulguer la loi de façon sélective et qu'un programme de promulgation par étapes n'est pas plus contraire aux règles de droit que les promulgations partielles. Il me semble que ces deux cas portent directement sur la question et couvriraient les plans prévus par ce projet de loi.

M. Lachance: Pourrais-je demander s'il est possible que le document auquel le ministre vient de faire allusion soit annexé au compte rendu des délibérations d'aujourd'hui?

Le président: Êtes-vous d'accord, monsieur le ministre?

M. Woolliams: Ce serait créer un précédent, mais je suis tout à fait d'accord.

M. Basford: C'est d'un avis qu'on m'a donné que je viens de tirer quelques faits saillants.

Le président: Vous pourriez peut-être en préparer un document qui serait annexé. Il n'est pas nécessaire que ce soit exactement le même document que celui du ministre.

M. Lachance: Vous comprenez pourquoi je fais cette demande, monsieur le président?

Le président: Certainement.

M. Lachance: Il y avait là un problème et je pense qu'il est important de consigner la réponse au compte rendu.

Le président: Je pense qu'il vaut la peine de la consigner au compte rendu.

Messieurs, maintenant que nous avons le quorum, nous pourrions peut-être étudier d'abord le rapport du comité directeur qui s'est réuni ce matin. Il y a un point que nous avons réglé, mais qui ne figure pas dans le rapport; le leader du gouvernement à la Chambre nous avait demandé si notre comité avait besoin de temps supplémentaire pour étudier les prévisions budgétaires, mais puisque nous venons d'y consacrer presque trois mois, nous ne l'avons pas jugé nécessaire et nous avons bien sûr ce nouveau projet de loi à étudier pour ensuite formuler des recommandations.

Je me trouve dans une situation assez embarrassante dans ce sens que je dois vous demander d'apporter un amendement au rapport du comité directeur qui a été préparé ce matin seulement. Mais je regrette de devoir vous dire que j'ai mal informé le comité directeur ce matin. Au cours d'un entretien qui a précédé la réunion, il semble que le solliciteur général et moi ne parlions pas sur la même longueur d'ondes. Il voulait me faire savoir qu'il désirait être le premier témoins à comparaître, mais j'ai eu l'impression contraire. Puisque nous avons pu trouver une période de réunion supplémentaire, la modification proposée serait donc apportée à l'alinéa g), qui porte sur la comparution du solliciteur général. Au lieu du 20 juin, il faudrait écrire le 1er juin, l'heure restant la même, soit 9 h 30. Le premier témoin qui comparaîtra au sujet du Bill C-26 serait donc le solliciteur général jeudi matin, après quoi nous entendrions à 11 h 00 les représentants de l'Association canadienne des libertés civiles, et les autres témoins seraient entendus suivant le calendrier déjà convenu. Je ne suis pas certain que le comité plénier ait déjà approuvé ce calendrier, mais il a certainement été approuvé par le comité directeur.

• 1550

Our reason for keeping the list of witnesses as is, is that we gave the witnesses this schedule some three weeks ago and they have been preparing with a view to these dates, so we would rather not vary these unless there is some strong reason for doing so. That is why we added the meeting rather than making any changes in the sequence of witnesses and the time of witnesses.

Mr. Woolliams: The Solicitor General will give his evidence first?

The Chairman: Yes. That subparagraph will become (a) and June 20 will be changed to June 1.

Mr. Woolliams: Correct.

The Chairman: Is that agreed? Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Agreed. And is the report of the steering committee agreable to the Committee? Does it have to be moved?

Mr. Marceau: I so move.

The Chairman: Agreed and carried.

We can then resume consideration of Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code. We have with us again the Solicitor General and I believe that Mr. Woolliams and perhaps some other members would like to ask some further questions. We hope to get to clause by clause consideration this afternoon and finish the bill, but we certainly will take the members' questions first.

Mr. Basford: Mr. Chairman, before Mr. Woolliams start, I wonder if I might raise a point of order of my own on behalf of one of the provinces.

The Globe and Mail reported our last meeting and said:

Mr. Basford reported that seven provinces accepted the principles of the two amendments. Saskatchewan and Nova Scotia offered no comment...

And I am in no way critical of the reporter, because we, ourselves, got confused as to the various levels of approval. I indicated provinces which had indicated approval in principle and some who had given no indication of comments on the text of the bill. Saskatchewan took exception to that reporting of the meeting and indicated that they want to record their approval of the bill and that they are ready to proceed with it on the question of summary convictions. Like others they want to consult with me about the costs and the method of implementation for indictable offences, but they did want to record their approval of the bill.

The Chairman: Mr. Woolliams.

Mr. Woolliams: I want to deal, Mr. Chairman, with two questions that I covered in the last meeting held on Bill C-42 and that was last Wednesday, I believe.

[Traduction]

Nous gardons la liste des témoins telle qu'elle est, parce que nous leur avons fait part de ce calendrier il y a déjà trois semaines et qu'ils se sont donc préparés en fonction de ces dates; nous préférerions donc ne rien modifier à moins de raisons graves. C'est pourquoi nous avons ajouté cette réunion plutôt que de modifier l'ordre dans lequel les témoins comparaîtraient, c'est-à-dire la date à laquelle ils ont été convoqués.

M. Woolliams: Le solliciteur général viendra témoigner en premier?

Le président: Oui. L'alinéa qui le concerne deviendra (a) et la date du 20 juin sera remplacée par le premier juin.

M. Woolliams: Très bien.
Le président: Est-ce d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Bien. Le rapport du Comité directeur est-il accepté par le Comité? Faut-il quelqu'un pour le proposer?

M. Marceau: Je le propose.

Le président: Adopté.

Nous pouvons reprendre l'étude du bill C-42, Loi modifiant le Code criminel. Nous avons de nouveau le solliciteur général et je crois que M. Woolliams et d'autres membres du Comité aimeraient poser d'autres questions. Nous espérons passer à l'étude article par article cet après-midi, pour en terminer avec ce projet de loi, mais nous allons certainement permettre aux membres du Comité de poser leurs questions d'abord.

M. Basford: Avant que M. Woolliams ne commence, monsieur le président, je me demande si je pourrais moi-même soulever une question de règlement au nom de l'une des provinces.

Le Globe and Mail a relaté notre dernière réunion dans un article qui dit:

M. Basford a fait savoir que sept provinces ont accepté les principes des deux amendements. La Saskatchewan et la Nouvelle-Écosse n'ont formulé aucun commentaire...

Je ne veux aucunement critiquer le journaliste en question, parce que nous étions nous-mêmes un peu dans le vague quant aux approbations formulées. J'ai annoncé que des provinces avaient manifesté leur approbation en principe, alors que certaines n'avaient formulé aucun commentaire sur le libellé du projet de loi. La Saskatchewan s'est offusquée de ce reportage de la réunion et voulait confirmer officiellement qu'elle approuve le projet de loi, et qu'elle est disposée à le mettre en application en ce qui concerne les déclarations sommaires de culpabilité. Tout comme d'autres, les autorités de cette province veulent être consultées au sujet des coûts et du mode de mise en application dans le cas des actes criminels, mais elles tenaient à exprimer officiellement leur approbation du projet de loi.

Le président: Monsieur Woolliams.

M. Woolliams: Je voudrais aborder, monsieur le président, deux questions que j'ai déjà soulevées lors de la dernière réunion tenue au sujet du bill C-42, c'est-à-dire mercredi dernier, je crois.

Now my first problem I want to deal with is the question of forms. The Minister said he sent out a questionnaire to the 10 provinces of Canada. I was wondering how many of those questionnaires have been answered and by what provinces and which ones have not answered them.

Mr. Basford: The questionnaire has been tabled, as I understand it.

Mr. Woolliams: Could I have a copy of that?

Mr. Basford: I think maybe my description of it as a questionnaire is misleading, although that it what it is entitled. I explained last week that the questionnaire was sent to the provinces about a month before our officials went to talk to them and it was to serve as a basis of discussion so that they could hopefully take the month before the meeting to review all these factors and then discuss them. They were not expected to have a written response which they were to send back to Ottawa. It was not a questionnaire in that sense. Therefore the questionnaire raised all the issue that my officials wanted to discuss, it raised the issues relative to the bill and has served as a discussion. Now some of the provinces have not yet, even internally, answered some of the questions; they are working on them.

Mr. Woolliams: I would like to have a copy of that questionnaire. It is being tabled so I hope there is nothing secretive about it.

Mr. Basford: Just a matter of the number of copies, sir, that is all.

Mr. Woolliams: Well, could I have one now so I can continue my questions? You can get some xeroxed for all our friends around the table here.

1555

This is the first time I have seen this but I may have to come at this a second time. How many provinces have answered the questions in this document that contains 12 pages? Has anybody answered these?

Mr. Basford: They have all discussed the questionnaire with my officials and they have all responded. You will see, I think, that the nature of the questionnaire is as I describe it, to serve as a basis of discussion, and some of them are still internally discussing some of those questions.

Mr. Woolliams: There are some very important questions. Question 17 says:

What would be the earliest reasonable date this proposed legislation could be proclaimed and enforced in your province?

That is a very important question especially when I dealt with cost. Simultaneous translation may be considered to assist unilingual Crown or Defence Attorneys.

[Translation]

Je voudrais d'abord régler la question des formules. Le ministre a dit avoir envoyé un questionnaire aux dix provinces du Canada. Je me demandais combien de ces questionnaires ont été retournés, quelles provinces l'ont fait et quelles n'y ont pas répondu.

M. Basford: Je crois que le questionnaire a déjà été déposé.

M. Woolliams: Pourrais-je en avoir un exemplaire?

M. Basford: Je pense que j'ai pu vous induire en erreur en décrivant ce document comme étant un questionnaire, bien que ce soit son titre. J'ai expliqué la semaine dernière que le questionnaire a été envoyé aux provinces environ un mois avant que nos hauts fonctionnaires aillent y entreprendre des pourparlers, pour lesquels ces questionnaires devaient servir de documents de base. Nous espérions que les provinces profiteraient de ce mois précédant la réunion pour étudier tous ces éléments et pouvoir ensuite en discuter. Nous ne demandions pas que les provinces envoient une réponse écrite à Ottawa. Il ne s'agissait pas d'un questionnaire dans ce sens, il abordait toutes les questions que mes hauts fonctionnaires voulaient discuter, c'est-à-dire les questions relatives au projet de loi, et il a donc servi de base à la discussion. Certaines provinces n'ont pas encore répondu à certaines des questions, même au niveau interne, on y travaille encore.

M. Woolliams: J'aimerais avoir un exemplaire de ce questionnaire. Puisqu'il est déposé, je suppose qu'il ne contient rien de secret.

M. Basford: C'est tout simplement que nous manquerons peut-être d'exemplaires, monsieur.

M. Woolliams: Pourrais-je en avoir un maintenant, afin de pouvoir poursuivre mes questions? Vous pourriez peut-être en faire photocopier d'autres pour tous nos amis ici présents.

C'est la première fois que je vois ce document, mais je pourrais peut-être y revenir lors d'un second tour de questions. Combien de provinces ont répondu aux questions figurant dans ce document de 12 pages? Est-ce que l'une d'elles au moins y a répondu?

M. Basford: Toutes les provinces ont discuté du questionnaire avec mes hauts fonctionnaires et toutes ont donné des réponses. Vour verrez, je pense, que le questionnaire est vraiment comme je viens de le décrire, c'est-à-dire une série de questions devant servir de base à des pourparlers, et certaines des provinces discutent encore chez elles de certaines de ces questions.

M. Woolliams: Il y a des questions très importantes. La question 17, par exemple, dit:

Quelle est la date la plus rapprochée que vous jugeriez raisonnable pour la promulgation de ce projet de loi et sa mise en application dans votre province?

C'est une question très importante particulièrement quand on songe au coût. On peut songer à organiser un service de traduction simultané pour aider les procureurs de la Couronne ou de la défense qui sont unilingues.

All these questions that have been asked—this is the point I am making and I will come right to it—I would have thought, and certainly it is by no means any means of suggesting any delay, before we came to consider the bill on something that is going to be so costly, and I will talk about the cost in a few moments, that you would have had a response from each of the Attorneys General of all the 10 provinces as to something that is so important as the phasing in particularly the cost, the number of judges that are bilingual or unilingual in both languages, the possibilities of getting court reporters, if you have an English court reporter even a bilingual court reporter, which we do not even have in Hansard.

As I pointed out at the last meeting, when one of my friends speaks French, one of the official languages of Canada, it is taken down by a French reporter because it is an entirely different type of shorthand and when my friends speak English that is a type of shorthand. If you had a trial where, say, someone in Vancouver or Calgary or Winnipeg has to be tried in French in which there is some limitation because of the minorities, you would have to have two court reporters because some witnesses that might be involved, say, if you had a bank robbery from somebody that was French-Canadian from, say, Montreal or the City of Quebec and wanted to be tried in French, the witnesses in the bank may be totally unilingual in English you would need two kinds of court reporters like you have in Hansard.

I would have thought, and I am going to put this question again, how many provinces—and I think I know the answer: I do not think any have really written you and said, "Look, here are the answers to all your questions." Is that correct?

Mr. Basford: That is correct. We have had a response from all the provinces, all of which are now familiar with the principles of the bill, all of which for now, what, some two months, have had a copy of the precise text of the bill and none of which have said, "Do not proceed with the bill".

In fact, we have had requests, for example, from the Attorney General of Ontario to proceed with the bill and the passage of the bill as quickly as possible, but the Attorney General of Ontario as with us is not able at this point to give a precise date to answer Question No. 17, when will it be or when can it or should be proclaimed in the Province of Ontario. Mr. McMurtry for very obvious reasons has not given that date because he wants to see, firstly, obviously when this legislation is passed; he wants to see when his own legislation that is now before the legislature at Queen's Park is passed; and he wants to carry on the course of consultation with us. But we have, as you know, in spite of the fact that he like others has not answered that precise question with decision, has formally requested passage of this legislation.

Mr. Woolliams: What I would have thought and this is the point I want to make now, you have answered the question that no one... you see, you have many very important questions that I have raised, for example, how many are capable of functioning in the two official languages, meaning a Defence Counsel? I do not know. I think I know most of the lawyers in

[Traduction]

Loin de moi l'idée de suggérer des délais, mais il me semble qu'avant que nous en arrivions à étudier le projet de loi qui peut entraîner de si grandes dépenses, et je vais parler des coûts dans un instant, vous auriez dû recevoir une réponse à toutes ces questions de chaque procureur général des 10 provinces. En effet, la mise en application graduelle de ce projet de loi comprend des éléments tellement importants comme le coût, le nombre de juges bilingues ou unilingues français ou anglais, les possibilités de trouver des sténographes juridiques anglophones ou même bilingues, ce que nous n'avons même pas pour le Hansard.

Comme je l'ai fait remarquer lors de la dernière réunion, lorsque l'un de mes amis s'exprime en français, l'une des deux langues officielles du Canada, ses paroles sont notées par une sténographe francophone, car il s'agit d'un type de sténographie tout à fait différent et lorsque mes amis s'expriment en anglais, on utilise un autre type de sténographie. Quand un procès a lieu en français à Vancouver, à Calgary ou à Winnipeg, par exemple, certaines difficultés pourraient se présenter parce que la population de cette langue est minoritaire là-bas. Il faudrait deux sténographes juridiques car certains témoins pourraient être des anglophones totalement unilingues, dans le cas par exemple d'un vol de banque où l'accusé serait un Canadien français de Montréal ou de Québec, et il faudrait alors deux types de sténographes juridiques comme c'est le cas pour le Hansard.

Je vous demande donc à nouveau combien de provinces... je crois cependant connaître la réponse; je ne crois pas qu'une seule d'entre elles vous ait vraiment écrit pour vous donner les réponses à toutes vos questions. Est-ce exact?

M. Basford: C'est exact. Nous avons reçu une réponse de toutes les provinces, car elles sont maintenant toutes au courant des principes du projet de loi, ayant en main depuis environ 2 mois un exemplaire du texte même du projet de loi et aucune d'entre elles ne nous a dit de ne pas aller de l'avant avec ce projet de loi.

En fait, le procureur général de l'Ontario notamment nous a demandé d'adopter le projet de loi le plus rapidement possible, mais tout comme nous, il n'est pas en mesure pour l'instant de donner une date précise en réponse à la question n° 17, c'est-à-dire quant à savoir à quelle date il pourrait ou devrait promulguer la loi dans la province de l'Ontario. Pour des raisons très évidentes, M. McMurtry ne nous a pas donné cette date parce qu'il attend évidemment de voir d'abord le projet de loi adopté, de même que son propre projet de loi qu'il vient de déposer à l'Assemblée législative à Queen's Park; il veut également poursuivre les consultations avec nous. Comme vous le savez, bien qu'il n'ait pas donné de réponse précise à cette question, comme les autres provinces, il nous a officiellement demandé d'adopter le projet de loi.

M. Woolliams: Voilà justement où je voulais en venir, et vous avez répondu que personne . . . voyez-vous, il y a plusieurs questions très importantes que j'ai soulevées, comme par exemple combien de procureurs de la défense peuvent travailler dans les deux langues officielles? Je n'en sais rien. Je crois connaître la plupart des avocats à Calgary et à mon avis, ils

Calgary and I would think there would be very few, if any. Do they cover the whole province? How many present full-time bilingual Crown counsellors do you have in your province? What is the provincial dispersion of your bilingual Crown counsellors? What is the feasibility of their travelling for specific trials?

• 1600

My point is, Mr. Chairman—and I say this to the Minister—that I would have thought you would have had a follow-up and make certain that you had most of this data before you, because we say on principle with the bill that the only question is the practicality in its implementation. It is no good fooling ourselves, in some areas it is going to be very difficult to implement, particularly if the answers to those questions are that there are not any Crown counsellors in, say, Edmonton who are perfectly bilingual, there are not any Crown counsellors in Calgary or there are not any in Vancouver. I would have thought you would have had this kind of material in your piloting a bill that is changing... well, actually changing the procedure and substantially changing the criminal law in Canada.

Mr. Basford: As I indicated at the last meeting, the officials in Alberta have indicated that they are ready to go, so they are presumably . . .

Mr. Woolliams: I am not arguing... you used Alberta as an example. What about Manitoba?

Mr. Basford: They are presumably satisfied that the answers to those questions are positive and they are able to go. But a good many of those questions you read out relate not so much to passage of the bill but to its implementation and what type of regulation should be drawn by the Lieutenant Governor as to change venue, whether it would be proclaimed for the whole of the province or for part of the province—and if so, what part?—whether it should be proclaimed for only indictable offences to start with or indictable to summaries. A good part of that questionnaire covers the whole gamut of questions relative to not only developing the policy of the bill as to its passage but also to its implementation and the consultations that go toward its implementation.

Mr. Woolliams: There is a reason I have raised this question. Take even a student of Davie Fulton who is a judge and the former Minister of Justice in the Conservative Diefenbaker government, and he was quite bilingual—I think anyone who was in the House at that time would appreciate it... It is a very unique, special and sophisticated language, the language of law. Judges who are perfectly unilingual in their own language, whether it be in Montreal where you would have a unilingual judge in French, or in Vancouver, Calgary or Winnipeg where you would have English-speaking unilingual judges, they make mistakes in charging the jury in law. One

[Translation]

seraient très peu nombreux, s'il y en a. En trouve-t-on dans toute la province? Combien de procureurs de la Couronne bilingues à plein temps y a-t-il actuellement dans la province? Où se trouvent les procureurs de la Couronne bilingues dans la province? Est-il possible qu'ils se déplacent pour certains procès?

Ce que je tente de faire valoir, monsieur le président . . . et j'aimerais dire ceci au ministre . . . j'aurais pensé que vous vous seriez renseigné et que vous vous seriez assuré d'avoir la plupart des données ici devant vous, parce qu'en principe, la seule question que nous nous posions au sujet de ce projet de loi, c'est au sujet de sa mise en pratique. Il ne sert à rien de se leurrer, dans certaines régions, ce projet de loi sera extrêmement difficile à mettre en œuvre, surtout si la réponse à mes questions démontre qu'il n'y a aucun procureur de la Couronne, disons à Edmonton, qui soit parfaitement bilingue, qu'il n'y a aucun procureur de la Couronne à Calgary et qu'il n'y en a pas non plus à Vancouver. J'aurais pensé que vous vous seriez procuré les données voulues pour parrainer un projet de loi qui va modifier . . . en fait qui va modifier la procédure et même changer de façon importante le droit criminel au Canada.

M. Basford: Comme je l'ai dit lors de la dernière réunion, les responsables en Alberta se sont dits prêts à mettre en œuvre le projet de loi, et donc on peut présumer qu'ils sont...

M. Woolliams: Je ne dis pas le contraire . . . Vous avez pris l'Alberta comme exemple. Et qu'en est-il au Manitoba?

M. Basford: On peut supposer qu'au Manitoba on est satisfait des réponses puisqu'on est prêt à aller de l'avant. Mais j'aimerais faire remarquer qu'un bon nombre des questions que vous venez de lire portent, non sur l'adoption du projet de loi, mais sur son application et sur le genre de réglementation que devra préparer le lieutenant gouverneur visant les transferts de juridiction, ainsi que le territoire visé, à savoir l'ensemble de la province ou des régions de la province . . . Et dans ce dernier cas, quelles régions? ... Si le projet de loi doit s'appliquer uniquement aux délits passibles d'une mise en accusation, au début, ou les délits passibles d'une mise en accusation et d'une procédure sommaire. Une grande partie du questionnaire englobe toute la gamme des questions relatives non seulement à l'élaboration de la politique qui découle du projet de loi pour le faire adopter, mais également à sa mise en œuvre et aux consultations précédant cette mise en œuvre.

M. Woolliams: J'ai soulevé la question pour une raison précise. Prenons un étudiant de Davie Fulton qui est juge et ancien ministre de la Justice dans le gouvernement Diefenbaker, il était assez bilingue... Je crois que quiconque était à la Chambre à l'époque, l'admettra... Il parlait un language très unique, spécial et sophistiqué, le language juridique. Les juges qui sont tout à fait unilingues et donc à l'aise dans leur propre langue, que ce soit à Montréal où normalement le juge unilingue parle français, ou à Vancouver, Calgary ou Winnipeg, où le juge unilingue parle anglais, on constate que ceux-ci errent dans leur allocution au jury. On vient tout juste de réussir à

just upset the Chief Justice of Alberta on his charge to the jury on a murder trial by the court of appeal.

What I am saying is that there is a difference between being bilingual and carrying on a conversation at breadkfast, lunch or supper, or even in the House of Commons, but in order to have a judge bilingual, sufficiently knowledgeable to be able to charge the jury . . . It will be no defence in the court of appeal if his knowledge is limited either in English or French—and that is why that judge was not quite accurate in his charge to the jury—it will be no defence because justice flows from law. not procedure and not even from the pronunciation of the words. It is the law given to the jury, and the jury is the master and lord of the facts; the judge gives the direction in law. So when you talk about this bill, and I say this with great respect, it is no good legislating something—and I have kept in mind your amendment which is along the lines I have suggested in reference to declaring the act law—something that is impractical and not workable. So if we had had an answer to these questions—and that is the point I am going to drop at the moment because I know some of my other friends will likely follow that through—then we would have some knowledge of the practicality of this act and how it can be phased in.

I want to come back to the question of costs before my time runs out. I pointed out to you in the last meeting that if we are going to deal with an indictable offence, some are tried by a provincial judge who has absolute jurisdiction, some are tried by a provincial judge with the consent of the accused and some are tried by a Supreme Court judge with a jury. In Alberta they can try them with a Supreme Court judge without a jury. Then you have speedy trials in the County Court.

• 1605

Now, when it comes to costs, say someone is charged with an offence and wishes to and makes an application—and I hope we get that amendment in—and if he is tried in French, say, from Edmonton, you are going to have to have a perfectly unilingual French-speaking judge or a bilingual French judge that is perfect; you are going to have to have a registrar of the court; you are going to have to have a Clerk; and you are going to have to have, particularly in criminal cases, at least two or more Mounties, depending on the nature of the charge and the kind of accused you are trying, that are all bilingual.

Now, if you are going to change venues, and you have got to get a jury of 12, you have got to have a panel of jury of 60 to be able to choose 12 because, in a murder trial, you have 20 stand-asides for the Crown and 20 challenges of the defence. So you are going to have to have 60 people.

Now, if you cannot get that kind of a jury, and the Jury Acts, of course, are legislated to qualifications by the province—that strengthens your amendment—then you are going

[Traduction]

renverser la décision du juge en chef de l'Alberta devant la Cour d'appel, à la suite de son allocution au jury dans un procès pour meurtre.

Ce que je veux dire, c'est qu'il existe une différence entre être bilingue, tenir une conversation au petit déjeuner, au déjeuner ou au dîner, ou même à la Chambre des communes: mais pour qu'un juge soit bilingue, pour qu'il ait suffisamment de connaissances dans l'autre langue pour s'adresser au jury... ce n'est pas une excuse qu'on pourrait faire valoir devant la Cour d'appel, si sa connaissance du français ou de l'anglais est limitée ... et c'est pourquoi le juge en question dans ses propos au jury, n'a pas été suffisamment précis... Cependant on ne pourra se prévaloir d'une telle situation pour se justifier parce que la justice provient de la loi, non de la procédure pas plus que la prononciation des mots. C'est le principe de droit donné au jury, et le jury est roi et maître des faits; le juge ne fait qu'interpréter la loi. Et donc lorsqu'il est question du présent projet de loi, et je vous dis avec beaucoup de respect, il est inutile de légiférer . . . et je n'oublie pas votre amendement qui est assez semblable à ce que je proposais pour promulguer la loi . . . Il s'agit d'un projet de loi impossible à mettre en pratique, difficile à appliquer. Si nous avions trouvé réponse à ces questions... et je vais laisser tomber pour l'instant, car je sais que certains de mes amis aimeraient reprendre le sujet . . . Nous aurions une idée de l'application pratique du projet de loi et de sa mise en œuvre graduelle.

J'aimerais maintenant revenir à la question des frais avant que mon temps ne soit écoulé. Je vous ai fait remarquer, lors de la dernière réunion, que si les délits passibles d'une mise en accusation sont inclus, certains sont jugés par un juge provincial qui a compétence absolue, certains sont jugés par un juge provincial avec le consentement de l'accusé et certains sont jugés par un juge de la Cour suprême avec jury. En Alberta, on peut confier ce genre d'affaires à un juge de la Cour suprême sans jury. Et ensuite bien sûr, il y a les procès rapides devant le tribunal de première instance.

Maintenant, pour parler du coût, disons que quelqu'un est accusé d'un délit et désire faire une demande—et j'espère que cet amendement sera adopté—et disons que le procès ait lieu en français, à Edmonton, il vous faudra un juge parfaitement unilingue français, ou un juge francophone, parfaitement bilingue; il faudra qu'il y ait un registraire du tribunal; un greffier; et s'il s'agit d'une affaire criminelle, il vous faudra au moins deux membres de la Gendarmerie ou plus, selon la nature de l'accusation et le genre d'accusé; tous devront être bilingues.

Or, s'il vous faut renvoyer l'affaire devant un autre tribunal, vous devrez trouver 12 membres d'un jury, et pour ce faire il vous faudra constituer un groupe de 60 afin d'en trouver 12, car lors d'un procès pour meurtre, il vous faut 20 remplaçants pour la Couronne et 20 remplaçants pour la défense. Il vous faut donc trouver 60 personnes.

Or, si vous ne pouvez pas constituer un jury de ce genre, et les lois sur les jurys sont bien sûr de compétence provinciale, ce qui ne fait que renforcer votre amendement, il vous faudra

to have to change venues; for example, to a place like St Paul which has not got a Supreme Court.

Now, all that is very costly. It is no good hiding our heads in the sand, particularly when we are running deficits, federally and provincially—and I am not being political in that manner at the moment. But I am saying: how much?

I think that you should have—and I suggest this to you—made a deal with the provinces and say, "Look, we are going to pay 50 per cent of the extra costs," or, "We are going to pay 75 per cent. This is legislation in which we take the position that it is a matter of criminal law and we are legislating it under the constitution as criminal law and not the administration of justice."

Now, I want to put this question to you. Have you any figure in mind of the amount, the percentage? I do not think you have any idea; I have not any idea; I do not think anybody does. It is like the implementation of Medicare: nobody knew what it was going to cost. What percentage are you going to pay these provinces to phase in this bill?

Mr. Basford: Well, my offer at the present time is to discuss the extension of the present programs of assistance for bilingual training to judges and municipal officials and to court officers. However, I took disagreement with you last week, Mr. Woolliams, as to the possible cost, and the case that you cite I do not think is correct.

The scheme of this bill is a very simple one: that the accused has a right to address a judge, or a judge and jury, in an official language which they understand, and the judge has a right to order that the judge or judge and jury be bilingual. That does not involve the need for registrars to be bilingual; it does not involve the need for RCMP officers to be bilingual; it provides that they give their evidence in the language that they speak. But it does allow the accused person to speak to the judge or the judge and jury in his own language.

Mr. Woolliams: Well, I have just finished a trial, with the greatest respect, where there were 42 exhibits which were marked by the Clerk, controlled by the registrar; and I, in my cross examination of I-do-not-know-how-many witnesses—there were maybe 20 witnesses—was referring to those exhibits. It was on the grounds of those exhibits that we got a new trial.

Now, if I am speaking French and my client is speaking French and the judge is speaking French, and these people do not understand French, how in the name of justice could you run a court case where you ask for exhibits in English or French and the Clerk is English, and he does not know what you are talking about? I have had a lot of experience in court work, and I hope you have, and I know that that is how it operates.

Then you have your exhibits, and you have many other things the judge may have to say. If he is bilingual, he can speak, I suppose, to the police if there was some difficulty; but I do not think that the police are going to sit in a court room with the registrar and the clerk and the court reporters like

[Translation]

alors renvoyer l'affaire devant un autre tribunal; par exemple, dans un endroit comme St-Paul, il n'y a pas de cour suprême.

Tout cela va coûter très cher. Il ne sert à rien de jouer à l'autruche, surtout lorsque nous sommes déjà dans le rouge, au niveau fédéral et au niveau provincial—et je ne fais pas de politique pour l'instant. Ce que je veux savoir, c'est combien?

Je crois que vous auriez dû—et je vous l'ai proposé—conclure un marché avec les provinces en leur disant: «Écoutez, nous allons payer 50 p. 100 des coûts supplémentaires», ou «Nous allons en payer 75 p. 100. Dans le cas de cette loi, nous sommes d'avis qu'il s'agit du droit criminel et nous légiférons en vertu de la constitution une modification au droit criminel et non à l'administration de la justice».

J'aimerais vous poser la question suivante. Avez-vous la moindre idée en tête quant au montant, au pourcentage? Je ne crois pas que vous en ayez; je n'ai pas la moindre idée moi-même; personne d'autre d'ailleurs. C'est comme dans le cas de l'asurance-maladie: personne ne savait combien il en coûterait. Quel pourcentage du coût total allez-vous rembourser aux provinces pour la mise en œuvre du projet de loi?

M. Basford: Pour l'instant, mon offre est de discuter l'élargissement des programmes actuels d'aide à la formation linguistique des juges, des fonctionnaires municipaux et des agents des tribunaux. Toutefois, je n'étais pas d'accord avec vous la semaine dernière, monsieur Woolliams, quant au coût éventuel et le cas que vous citez n'est pas à mon avis exact.

L'objet du présent projet de loi est très simple: que l'accusé ait le droit de s'adresser au juge, ou au juge et au jury, dans la langue officielle qu'il comprend, et le juge a le droit d'ordonner que l'affaire soit entendue par un juge ou un juge et jury bilingues. Il n'est pas du tout nécessaire que les registraires soient bilingues; pas plus qu'il n'est nécessaire pour les agents de la Gendarmerie le soient; le projet de loi stipule qu'on témoigne dans la langue que l'on parle. Il prévoit également que l'accusé parle au juge ou au juge et jury dans sa propre langue.

M. Woolliams: Bien, je vous ferai remarquer, avec tout le respect que je vous dois, que je viens de terminer un procès où il y avait 42 pièces à être inscrites par le greffier, contrôlées par le registraire. Et dans mon contre-interrogatoire de je ne sais plus combien de témoins—je crois qu'il y avait peut-être 20 témoins—j'ai parlé de ces pièces. C'est d'ailleurs grâce à ces pièces que nous avons obtenu un nouveau procès.

Or, si je parle français, si mon client parle français et si le juge parle français, et que tous les autres ne comprennent pas le français, comment au nom de la justice, pouvez-vous tenir un procès alors que vous demandez les pièces en anglais ou en français et le greffier étant anglais ne sait pas de quoi vous parlez? J'ai acquis beaucoup d'expérience devant les tribunaux, tout comme vous je l'espère, et je sais que c'est ainsi que cela fonctionne.

Il y a d'abord les pièces, et il y a beaucoup d'autres choses que le juge doit dire. Si ce dernier est bilingue, je suppose qu'il peut parler aux agents de police s'il y a des difficultés; mais je doute fort que les agents de police vont rester assis dans la salle, avec le registraire et le greffier et les sténographes

mutes and not understand what is going on. I never knew that was a trial.

• 1610

I want to see this bill implemented, but I also want to see it implemented with the practicality that it calls for, and I do not think you have thought that through, with the greatest respect to you, Mr. Basford.

Mr. Basford: You are, of course, posing with the greatest of respect the case of what would be a unilingual trial in Alberta and the scheme of the bill is that in all probability that is going to be a bilingual trial and, therefore, the level of competency of the clerk, for example, to deal with those exhibits could be minimal or could, in fact, be non-existent in terms of language.

Mr. Woolliams: I have made my point on that. Now we come back to the point . . .

Mr. Basford: So go back to the 50 per cent, of course, drawing your own province into debate, they inform us that they have the present resources to go forward and they are not looking for federal financial assistance.

Mr. Woolliams: I cannot break confidence with the Attorney General. I have discussed it with him, but I am not going to argue that point about my province. Are you prepared to go up at least to 50 per cent of the cost if a province asks for it?

Mr. Basford: No, we are prepared to discuss with them the costs of training people, to enlarge the existing training programs to assist implementation of the program. It would seem to me that this is, in effect, the program now operating in the province of Quebec and, therefore, it would seem to me a bit rash with money to say we are going to cover 50 per cent of the costs of administration of bilingual trials in Quebec.

Mr. Fraser: You are not comparing the history of Quebec with the history of British Columbia, for instance, are you?

Mr. Basford: Just a moment. May I be permitted the courtesy of finishing my answer to Mr. Woolliams before Mr. Fraser butts in?

Mr. Fraser: Just answer mine later then.

Mr. Basford: The Province of Ontario, which has formally requested passage of the legislation, has in a letter from the Attorney General not requested financial assistance. Some of the other provinces, which I indicated at last week's meeting, have raised the question of financial assistance and we will discuss that with them.

Mr. Woolliams: My time is up and I would just like to add one thing. Do you know what it puts me in mind of, Mr. Chairman, to listen to the Minister this afternoon it puts me in mind of a fellow's buying a farm; the vendor and the purchaser say forget about the price, forget about the possession date, we will consult from time to time. I will just run the farm and one day we will get around to what the land costs, how we will cultivate it, how we will pay for it, and the time, the instal-

[Traduction]

judiciaires comme des muets, sans comprendre ce qui se passe. Je n'ai jamais pensé que c'était ainsi qu'un procès devait se dérouler.

Je veux voir les dispositions du présent projet de loi appliquées, mais je veux les voir appliquées d'une façon pratique et j'estime que vous n'avez pas réfléchi à cet aspect, avec tout le respect que je vous dois, monsieur Basford.

M. Basford: Vous donnez bien sûr l'exemple, avec tout le respect qui vous est dû, d'un procès unilingue en Alberta alors que d'après le projet de loi, il s'agirait d'un procès bilingue et par conséquent le niveau de compétence linguistique du greffier par exemple lorsqu'il s'agit des pièces pourrait être minime et même, en fait, nul.

M. Woolliams: J'ai dit ce que je pensais à ce sujet. Pour revenir maintenant à la question . . .

M. Basford: Pour revenir à la question du 50 p. 100, bien sûr, vous citez votre propre province, celle-ci nous a fait savoir qu'elle avait les ressources nécessaires pour aller de l'avant et qu'elle ne cherchait pas d'aide financière du gouvernement fédéral.

M. Woolliams: Je ne peux trahir aucun secret que m'a confié le procureur général. J'en ai discuté avec lui, mais je ne vais pas me servir de ma province comme exemple. Êtes-vous disposé à rembourser au moins 50 p. 100, si une province le demande?

M. Basford: Non, nous sommes disposés à discuter avec les provinces du coût de former des gens, d'élargir les programmes de formation actuels, d'aider à la mise en œuvre du programme. Il me semble que de toute façon c'est justement là le programme qu'on trouve actuellement au Québec, et par conséquent il me semblerait que ce serait jeter de l'argent par les fenêtres que de payer 50 p. 100 des frais administratifs des procès bilingues au Québec.

M. Fraser: Vous ne tentez pas, j'espère, de comparer l'histoire du Québec à l'histoire de la Colombie-Britannique?

M. Basford: Un instant. Me fera-t-on la courtoisie de me laisser finir ma réponse à M. Wooliams avant que M. Fraser ne m'interrompe?

M. Fraser: Vous pourrez répondre à la mienne plus tard.

M. Basford: La province de l'Ontario, qui a officiellement demandé l'adoption du projet de loi, dans une lettre de son procureur général, n'a demandé aucune aide financière. Certaines des autres provinces, comme je l'ai dit à la réunion de la semaine dernière, ont soulevé la question de l'aide financière, et nous en discuterons avec elles.

M. Woolliams: Mon temps est écoulé, mais j'aimerais ajouter une dernière chose. Savez-vous à quoi cela me fait penser, monsieur le président, d'entendre le ministre, cet après-midi? Cela me fait penser à un type qui achèterait une ferme, le vendeur et l'acheteur disent oublions le prix, oublions la date de possession, nous nous consulterons de temps à autre. L'acheteur dirait je vais exploiter la ferme, et un jour, nous déciderons ce que coûte le terrain, comment nous allons le

ments and the rates of interest. That is exactly what it puts me in mind of.

I would have thought, with the greatest respect and I say that again, these are things that could have been ironed out very easily by having a meeting with the Attorneys General of all provinces—I agree with Mr. Fraser, you cannot compare the traditions and the historic background of British Columbia or some of the other provinces with Quebec. I wish we could, but we cannot, and we are dealing with a practical, realistic problem. I would have thought that would have been the course followed. However, I have to give up my time now to somebody else. I will come back for a second round.

The Chairman: Thank you, Mr. Woolliams. Mr. Gauthier.

M. Gauthier: Monsieur le président, à écouter les commentaires du député j'en viens à penser qu'il devrait peut-être passer quelques années comme membre d'un groupe minoritaire dans une province autre que la sienne, peut-être l'Ontario. Peut-être qu'il comprendrait, après 110 ans, ce que cela veut dire, le fait de ne pas être égal; ce que cela veut dire de ne pas avoir les mêmes droits. Quand on attache un prix monétaire à ces droits les plus élémentaires et naturels, moi je trouve cela absolument odieux. Je ne peux pas comprendre que, lorsque le ministre de la Justice nous dit que les coûts n'ont pas été une question litigieuse, il persiste à nous faire accroire que les coûts vont être exagérés. Moi, personnellement, je me considère Canadien de plein droit. Mais jusqu'à maintenant, je ne les ai pas tous, mes droits.

Je pense que ce bill est un pas dans la direction de l'équité linguistique et je ne peux pas comprendre qu'on invoque le dollar ou l'argent pour essayer de soustraire à la réalité canadienne une loi nécessaire, qui doit être utilisée et qui doit être présente dans nos statuts canadiens.

Monsieur le président, j'aimerais poser une question au ministre au sujet des commentaires qu'il a faits lorsqu'il a déposé son amendement mercredi passé.

Il s'agit en fait de la question de la consultation. Il s'agit également de savoir quand cette consultation doit commencer et quand elle doit se terminer. Il s'agit également de la question de la proclamation de la loi.

• 1615

J'ai préparé, monsieur le président, un amendement que je vais déposer ici comme avis aujourd'hui pour que vous puissiez le faire traduire en anglais. J'aimerais que le Comité le considère sérieusement en tant qu'amendement à ajouter à l'amendement à l'article 6.

L'amendement en question, monsieur le président, a trait à la question de la consultation. Il s'agit de déterminer quand la consultation est suffisamment avancée pour permettre à la province en question de mettre en œuvre le projet de loi C-42. Vous vous souviendrez, monsieur le ministre qu'à la dernière réunion, j'ai mentionné que depuis dix ans, il était possible pour les provinces, si elles voulaient, en vertu de la Loi sur les

[Translation]

cultiver, comment nous allons le payer, la date des versements et le taux d'intérêt. C'est exactement ce à quoi cela me fait penser.

J'aurais pensé, avec tout le respect que je vous dois, je sais que je me répète, mais on aurait pu aplanir les difficultés très facilement en tenant une réunion des procureurs généraux de toutes les provinces... je suis d'accord avec M. Fraser, vous ne pouvez comparer les traditions et l'histoire de la Colombie-Britannique ou de certaines autres provinces avec ce qui s'est fait au Québec. J'aimerais pouvoir le faire, mais c'est impossible, et il nous faut régler un problème pratique, réaliste. J'aurais pensé que c'est ainsi que vous auriez procédé. Toute-fois, je vais maintenant céder mon temps à quelqu'un d'autre. Je reviendrai au deuxième tour.

Le président: Merci monsieur Woolliams. Monsieur Gauthier.

Mr. Gauthier: Mr. Chairman, listening to the comments of the honourable member, I cannot but think that he should spend a few years as a member of a minority group in a province other than his own, perhaps in Ontario. He might them understand after 110 years, what it means not to be equal; what it means not to have the same rights. To tag a monetary value onto these basic natural rights, I find perfectly odious. I cannot understand, when the Minister of Justice tells us that costs have not constituted a contentious issue, how he can persist in saying that the costs will be too high. Personnally, I think of myself as a full-fledged Canadian. But up until now, I have not been able to prevail myself of all my rights.

I feel this Bill is a step in the direction of linguistic equality and I cannot understand how one can speak of dollars, of money, to try to withhold from the Canadian reality a necessary Act, an Act that must be used and which must be included in the Canadian Statutes.

Mr. Chairman, I should like to ask the Minister a question about his comments when he tabled his amendment last Wednesday.

I would like to speak of the question of consultations. I would like to know when this consultations should begin and when it should terminate. I would also like to know when the Bill will become law.

Mr. Chairman, I have prepared an amendment of which I give notice today, so that you might have it translated into English. I want the Committee to consider seriously an amendement to the amendment, to Section 6.

The amendment, Mr. Chairman, deals with the question of consultation. It is a question of establishing when consultations will have sufficiently progressed to allow the province concerned to implement Bill C-42. You will remember, Mr. Minister, that at the last meeting, I mentioned that over the past 10 years, it has been possible, if they wished to do so, under the Official Languages Act, to modify their civil code, to provide

langues officielles, de modifier leur code civil et d'étendre les procès ou les procédures judiciaires aux deux langues officielles. Cela n'a été fait nulle part au Canada, excepté au Nouveau-Brunswick qui, en 1969, je pense, s'est servi de son bon jugement sous la direction d'un premier ministre clairvoyant, M. Robichaud et a passé une loi qui reconnaissait aux deux groupes linguistiques les mêmes droits au niveau des cours de justice.

Moi, je n'ai pas confiance, monsieur le ministre, je regrette d'avoir à vous le dire. Vous avez annoncé que vous ne seriez plus ici à un moment donné, que vous alliez disparaître de la scène politique. C'est votre décision à vous. Ni M. Trudeau, ni M. Lang, ni M. Turner n'ont fait, monsieur le ministre, ce que vous avez fait. Je vais vous concéder cela. Le Bill C-42, je pense, est un pas dans la direction d'un Canada respectueux des droits de tous les Canadiens. Mais on ne peut pas compter sur la présence d'un ministre de la Justice comme vous, on ne sait pas qui va être là.

Moi, je voudrais incorporer à ce projet de loi une limite de temps à la consultation effective. Je voudrais qu'on dise qu'il y aura une période donnée à la suite de la prodécure parlementaire. En d'autres termes, lorsque la loi aura été approuvée par le Parlement, il y aura une période d'un an à partir de cette date-là pour les consultations fédérales-provinciales. Si je comprends bien votre amendement, à ce moment-là, il y aurait proclamation. Dans le cas où les provinces s'y opposeraient, il y aurait une autre période de deux années pendant laquelle elles pourraient étudier et mettre en œuvre le projet de loi C-42.

Je ne veux pas nous demander vos commentaires, monsieur le ministre, sur l'amendement en question mais pouvez-vous me dire si les consultations qui ont été faites jusqu'à maintenant ont été faites à un niveau ministériel, c'est-à-dire entre vous et vos collègues ou vos homologues provinciaux, ou si ce ne sont que des consultations au niveau des fonctionnaires.

Deuxièmement, est-ce que vous avez l'intention, vous, personnellement, de consulter d'ici peu vos collègues provinciaux sur la période de temps et est-ce qu'on peut être assuré que c'est vous-même qui prendrez l'initiative de convoquer une conférence fédérale-provinciale afin de déterminer exactement une période de temps, pas de 110 ans, pas de dix ans, mais d'un an ou deux? Nous voulons savoir ici au Comité si effectivement un individu va avoir d'ici trois ans, partout au Canada, le droit d'être jugé par un juge qui parle sa langue. Ce n'est pas une question de bilinguisme. C'est une juge qui parle la langue, qui parlerait anglais dans le cas où ce serait un anglophone et qui parlerait français dans le cas où ce serait un francophone.

Monsieur le ministre, est-ce que vous avez des commentaires à faire là-dessus?

Mr. Basford: I cannot give you the deadline by which it would be proclaimed in all provinces.

• 1620

To do so I think would be foolhardy on my part, and to accept an amendment that puts such a deadline on it, unless it

[Traduction]

trials and judiciary processes in both official languages. And this has been done nowhere in Canada except in New Brunswick, where, since 1969, under the direction of a farsighted Prime Minister, Mr. Robichaud, the province exercised its good judgment and adopted legislation recognizing equal rights to the two linguistic groups in courts of justice.

I am not so confident, Mr. Minister, I regret to say. You have announced that you may not be here at a given time, that you were going to quite the political scene. Of course it is your decision. Neither Mr. Trudeau, nor Mr. Lang, nor Mr. Turner have done what you have done, Mr. Minister. I will concede that. Bill C-42 is a step forward to ensure a Canada which respects the right of all Canadians. But we cannot count on the presence of a Minister of Justice such as you since we do not know who shall be there.

I would therefore like to include, in the bill, a period of time for effective consultation. I want the bill to fix a determined period of consultation following the parliamentary process. In other words, a period of one year should be set for federal-provincial consultations from the date of approval of the bill by Parliament. If I have understood your amendment correctly, at that time, the act will be proclaimed. In the case of those provinces refusing to do so, there will be a second period of two years during which they could consider and implement Bill C-42.

I am not asking for comment on the amendment, Mr. Minister, but could you tell me if these consultations which have taken place up to now have been at the ministerial level, that is between you and your provincial counterparts, or have those consultations taken place at the level of departmental officials?

Second, is it your personal intention to consult soon with your provincial colleagues, on the delay, and can we be assured that you will indeed take the initiative in calling a federal-provincial conference, in order to establish a time limit, not of 110 years, or even 10 years, but of 1 or 2 years? We in the Committee want to know if an individual will effectively be able to be tried by a judge who speaks his language within the next three years, everywhere in Canada. It is not a question of bilingualism. It is a matter of having a judge who speaks the language of the accused, who would speak English in the case of an anglophone, or French in the case of a Francophone.

Have you any comments on this point, Mr. Minister?

M. Basford: Je ne peux vous donner l'échéancier de proclamation du bill par toutes les provinces.

Je pense qu'il serait téméraire de ma part d'accepter un amendement qui impose une telle limite de temps, et à moins

took into account the realities, in some part, I would have to oppose.

In so far as consultations are concerned, I indicated in my press statement when I either introduced the bill or first raised the principle that it would be my hope to proclaim the bill very quickly in four provinces, New Brunswick, Ontario, Quebec and Manitoba. And my intention rather than to convene a federal-provincial conference to discuss implementation, would be, on a bilateral basis, to consult with each province towards its implementation. But as I say, I indicated in my press release that I would start the consultations right after passage of the bill. I have had indications from Quebec and from Ontario that they are most eager to get under way with those consultations towards early proclamation. Having got those under way, I would then start, through my officials and through the teams of experts, consulting with the other provinces.

Mr. Gauthier: Do I take it, Mr. Minister, that once you have proclaimed the bill, in your judgment there will have been sufficient consultation, and there would be a two-year pause before Bill C-42 became law in that province? I am just trying to clear up the . . .

Mr. Basford: No. That is not the effect of Clause 6 or the amendment to Clause 6. What the amendment to Clause 6 means is that there will be consultation; there is a statutory obligation on my part to consult with attorneys general. It says:

No proclamation may be issued . . . et cetera

... unless the Minister of Justice and the Attorney General in the relevant province have consulted together with a view to ensuring the orderly implementation of the provisions to which the proclamation would relate.

Therefore there is an obligation on me to consult as to the orderly implementation of the provisions. We could, obviously, come to an agreement through that consultation that it is now possible to implement it or to proclaim it, and we would agree on a date. The provisions of the two years provided for in subclause 7 of the amendment do not even come into play. We have not discussed dates, for example, with Ontario, where Mr. McMurtry and I have discussed this whole question a great many times. But I would anticipate, obviously, both willingness on our part and willingness on his part that we consult together as to how we work this proclamation out when his legislation is passed and when ours is passed; and a date for proclamation long before two years from now.

Mr. Gauthier: The reason I bring it up is that . . .

Mr. Basford: Excuse me, the two-year provision only comes into play if there is not agreement under subclause 6.

Mr. Gauthier: Right. But let us go through the phases. At some time, you are going to decide there has been effective and sufficient consultation. If the province balks . . .

[Translation]

que l'on tienne compte de certaines réalités, je devrais m'y opposer.

En ce qui concerne les consultations, j'ai dit dans mon communiqué de presse lorsque j'ai annoncé le projet de loi ou son principe pour la première fois, que j'espérais pouvoir proclamer le projet de loi très rapidement dans quatre provinces, soit le Nouveau-Brunswick, l'Ontario, le Québec et le Manitoba. J'ai annoncé également qu'au lieu de convoquer une conférence fédérale-provinciale pour discuter de la mise en œuvre de ce projet de loi, j'avais l'intention de consulter de façon bilatérale chaque province au sujet de sa mise en œuvre. Mais comme je l'ai dit, j'ai annoncé dans mon communiqué de presse que je commencerais les consultations immédiatement après l'adoption du projet de loi. Des représentants du Québec et de l'Ontario m'ont dit être très anxieux d'entreprendre ces consultations en vue d'une proclamation le plus tôt possible. Cela fait, j'entreprendrai aussitôt, par l'entremise de mes hauts fonctionnaires et des équipes de spécialistes, de consulter les autres provinces.

M. Gauthier: Dois-je en déduire, monsieur le ministre, qu'une fois le projet de loi proclamé, vous seriez d'avis que les consultations auraient été suffisantes, et qu'il ne faudrait que deux ans encore avant que le Bill C-42 prenne force de loi dans cette province? J'essaie simplement de clarifier...

M. Basford: Non, là n'est pas l'effet attendu de l'article 6 ou plutôt de l'amendement à l'article 6. Il stipule plutôt qu'il y aura consultation, c'est-à-dire que je serai obligé par la loi de consulter les procureurs généraux. L'amendement dit ceci:

Aucune proclamation ne peut être lancée . . . et ainsi de suite.

... sauf si le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée se sont consultés dans le but d'assurer la mise en œuvre efficace des dispositions qui seraient visées par la proclamation.

Je serais donc tenu de procéder à des consultations quant à la mise en œuvre efficace des dispositions. Par suite de ces consultations, nous pourrions évidemment convenir qu'il est maintenant possible de mettre en œuvre ou de proclamer la loi, et nous conviendrions d'une date. Les dispositions relatives à la période de deux ans dont il est question au paragraphe 7 de l'amendement n'entrent même pas en jeu. Nous n'avons pas parlé de date avec l'Ontario, par exemple, où M. McMurtry et moi-même avons discuté de toutes ces questions à plusieurs reprises. Je prévois évidemment que nous serions tous deux tout à fait disposés à nous consulter sur la façon de réaliser cette proclamation, une fois son projet de loi et le nôtre adoptés; nous fixerions également pour la proclamation une date qui serait bien antérieure à deux ans d'ici.

M. Gauthier: Si j'ai posé cette question . . .

M. Basford: Je vous demande pardon, mais la disposition relative à la période de deux ans n'entre en jeu qu'en l'absence d'un accord aux termes du paragraphe 6.

M. Gauthier: Bien. Passons en revue les diverses étapes. A un moment donné, vous avez décidé que des consultations

Mr. Basford: And satisfy myself that the orderly implementation of the provisions is possible.

Mr. Gauthier: Agreed. I am referring to some Canadian Press articles which were published and which I think showed misunderstanding here. I will just read this:

If a province balks at accepting the new court system, it would be given two year's grace before implementing legislation according to an amendment Basford said he plans to introduce.

Mr. Basford: That is correct.

Mr. Gauthier: Okay. You have also said:

Consultations could go on forever.

And you also added:

But my knowledge of Canada is that it won't happen.

Basford said he does not foresee a province still refusing to implement the court system after the two-year period.

My question: at that time, when you or your successor decide there has been sufficient consultation, will you proclaim the law?

• 1625

Mr. Basford: That is right. But under subsection 6 and obviously under the law, and this would be the case whether it were in the law or not, the federal Minister has to satisfy him that the resources and capacity are there for the orderly implementation of the statute, and that is true whether it is in this act or not. The Governor in Council is not going to declare a piece of law in operation, if it is a nullity, if it will not work.

Mr. Gauthier: I understand that point. All I am trying to get out of you is that what you are giving me—en français, on dit: ce sont de vœux pieux—You are not going to tell me that at one time you are going to decide, you know, that even though a province—say, Prince Edward Island, says we do not need this law, you will never be able to come to the point where you will say it is now that that law must be passed because you are the only province left in Canada which has not passed the law. At what stage will you be satisfied that there has been sufficient consultation and that there are the facilities for implementation? What guarantee have you got? You have no control over it.

Mr. Basford: When we have consulted long enough together to assure certainly my advisers, myself and the Governor in Council that it can be proclaimed in an orderly way. For example in Prince Edward Island one of the things that has to happen is I have to find a bilingual superior court judge to appoint, which is my responsibility; it has nothing to do with Prince Edward Island. And they are in short supply in Prince Edward Island, I can assure you.

Mr. Gauthier: I would not doubt that.

[Traduction]

suffisantes ont eu lieu et qu'elles ont été efficaces. Si la province refuse...

- M. Basford: Et je me serai assuré que la mise en application méthodique des dispositions est possible.
- M. Gauthier: D'accord. J'aimerais vous renvoyer à des articles de la Presse Canadienne qui montrent qu'il y a eu malentendu, je pense. Je vais vous en citer un passage:

Si une province refuse d'accepter le nouveau système de tribunaux, elle jouirait d'une période de grâce de deux ans avant d'être tenue d'appliquer la loi, en conformité d'un amendement que M. Basford prévoit proposer.

M. Basford: C'est exact.

M. Gauthier: Bien. Vous avez également dit:

Les consultations pourraient se prolonger indéfiniment.

Et vous avez également ajouté:

Mais d'après ce que je sais du Canada, cela ne se produira pas.

M. Basford a dit qu'il ne prévoit pas qu'une province refuserait encore de mettre en application le système juridique après la période de deux ans.

Je vous demande donc ceci: Lorsque votre successeur ou vous-même déciderez que les consultations sont suffisantes, allez-vous proclamer la loi?

M. Basford: Oui, mais aux termes du paragraphe 6 et évidemment aux termes de la loi, et ce serait le cas que la loi le dise ou non, le Ministre fédéral doit s'assurer que les ressources nécessaires pour bien mettre en œuvre les dispositions de la loi existent et il doit le faire que la loi le stipule ou non. Le gouverneur en conseil ne va pas faire entrer en vigueur une loi dont l'effet serait nul, c'est-à-dire qui ne fonctionnerait pas.

M. Gauthier: Je comprends. C'est tout simplement que vous me donnez seulement... what we call "pious wishes". Vous n'allez pas me dire qu'à un moment donné vous allez décider que même si une province... par exemple si l'Île du Prince-Edouard dit qu'elle n'a pas besoin de cette loi, vous ne pourrez jamais dire un jour que le moment est venu d'adopter la loi, parce que c'est la seule province du Canada qui ne l'a pas adoptée. A quel moment serez-vous convaincu que les consultations sont suffisantes et que les ressources nécessaires à la mise en application de la loi existent. Quelle garantie aurez-vous? Vous ne pouvez exercer aucun contrôle.

M. Basford: Lorsque nous aurons eu suffisamment de consultations pour nous assurer, mes conseillers, le gouverneur en conseil et moi-même, que la loi peut être proclamée de façon efficace. A l'Île du Prince-Édouard, par exemple, c'est à moi qu'il incombe de trouver une personne bilingue que je puisse nommer juge de la Cour supérieure, l'Île du Prince-Édouard même n'a rien à y avoir. Et je puis vous assurer qu'il y aura pénurie dans cette province.

M. Gauthier: Je n'en doute pas.

Mr. Basford: In fact, there are only 15 people in the whole of Prince Edward Island who are eligible for judicial appointment.

Mr. Gauthier: What you are asking me to do and people in my situation—that is minorities living in anglophone provinces—is to make an act of faith in that there will be effective consultation relative to the implementation of this bill. If I may come back to cost factor that you will discuss with them—be it translating, be it transcripts, be it the screening of interpreters or the responsibility of interpreters. The lack of linguistically competent court stenographers, for example, in my view is not an issue in this case because the court judge, the one who hears the case is the one I want to understand what is going on. Whether the steno is English or French or a machine that records it by electronic means, the cost factors there may be something to talk about but I surely do not see it as an objection.

You have not reassured me that with this law we cannot ten years down the pipe be in the same situation we are in today, have maybe three or four provinces where I have a full status as a Canadian and possibly six other provinces where my rights are not respected. That is the only conclusion that I can draw from your statements. You say you refuse to accept amendment.

Mr. Basford: You say that you are asking minorities to act on a basis of good faith or faith. You are asking me to act on the basis that the minorities in this country are just totally ineffective as a political instrument, that the Parliament of Canada is totally unresponsive to the needs of minorities and that the press are totally unresponsive to the needs of minorities. As I indicated last week, no matter what the Minister of Justice may do, he is accountable to the House of Commons and to public opinion and obviously if he sat and did nothing under this legislation for the next ten years he would incur obviously your total enmity and a great deal of proper political pressure in the House of Commons and elsewhere for action.

Mr. Gauthier: You see, Mr. Minister, what you do not understand is I do not have that political clout; I mean no minority in Canada except maybe the English-speaking minority in Quebec and I doubt if they have it now with the PQ government in power. But if the shoe were on the other foot and if they were in a situation where Quebec said we will institute in Quebec the same system of justice as we have in the other provinces, by God that bill would be passed here within the next 15 minutes and we would have that amendment tabled and after a year of consultation, the bill would be in. You know, I can just see that happening but I would never see that happening in Ontario, in Manitoba, in Saskatchewan or anywhere else because I just do not have that political clout. The only political power minorities have is here in the federal government, and I am going to ask my colleagues from all sides to join with me in trying to get some just rights. After 110 years I just do not see that we can go on and say, be patient and be tolerant. It is a very simple amendment I am [Translation]

M. Basford: En fait, il n'y a que 15 personnes dans toute l'Île du Prince-Édouard qui peuvent être nommées juges.

M. Gauthier: Vous demandez donc à des personnes placées dans ma situation, c'est-à-dire celle des minorités vivant dans des provinces anglophones, de vous faire confiance et de croire qu'il y aura des consultations efficaces en ce qui concerne la mise en œuvre de ce projet de loi. Si vous me permettez de revenir à l'élément coût dont vous discuterez avec les provinces . . . qu'il s'agisse de la traduction, de la préparation des comptes rendus, de la sélection des interprètes ou de leurs responsabilités. Selon moi, le manque de sténographes juridiques compétents dans la langue utilisée pour le procès ne constitue pas le véritable problème dans ce cas, car c'est le juge chargé de la cause qui doit comprendre ce qui se passe, à mon avis. Que le sténographe soit anglophone ou francophone. ou encore qu'une machine enregistre les procédures électroniquement, c'est une question de coût, peut-être, mais je n'y vois certainement aucune objection.

Vous ne m'avez pas convaincu qu'avec cette loi nous ne risquons pas dans 10 ans de nous retrouver dans la même situation qu'aujourd'hui, c'est-à-dire que je ne sois Canadien à part entière que dans trois ou quatre provinces, alors que dans six autres provinces mes droits ne soient pas respectés. C'est le seule conclusion que je peux tirer de vos déclarations. Vous dites que vous refusez d'accepter mon amendement.

M. Basford: Vous dites que les minorités doivent faire acte de foi, mais vous me demandez d'agir à partir du principe suivant lequel les minorités de ce pays constituent simplement un instrument politique tout à fait inefficace, que le Parlement du Canada ne répond aucunement aux besoins de ces minorités et que la presse même n'y répond aucunement. Comme je l'ai dit la semaine dernière, peu importe ce que peut faire le ministre de la Justice, il doit toujours rendre des comptes à la Chambre des communes et à la population. Il est évident que s'il reste là à ne rien faire aux termes de cette loi pendant les 10 prochaines années, il encourrait évidemment l'inimitié de tous et subirait avec raison des pressions politiques à la Chambre des communes et ailleurs pour qu'il agisse.

M. Gauthier: Voyez-vous, monsieur le ministre, vous ne comprenez pas que je ne possède pas ce pouvoir politique; je veux dire qu'aucune minorité au Canada ne possède un tel pouvoir, sauf peut-être la minorité anglophone au Québec, mais je doute qu'elle en jouisse encore maintenant qu'un gouvernement péquiste est au pouvoir. Mais si la situation était renversée et que le Québec annonce qu'il instituera dans cette province le même système juridique qui prévaut dans les autres provinces, je vous jure que ce projet de loi serait adopté ici en moins de 15 minutes, que cet amendement serait déposé et qu'après un an de consultation, la loi serait mise en application. C'est très possible, vous savez, mais pas en Ontario, au Manitoba, en Saskatchewan ou n'importe où ailleurs, parce que je ne possède pas ce pouvoir politique. Le seul pouvoir politique que possèdent les minorités n'existe qu'ici au gouvernement fédéral, et je vais demander à mes collègues de tous les partis de se joindre à moi pour tenter d'obtenir justice. Après 110 ans, je ne vois vraiment pas comment nous pouvons

asking for: let us put a limit to the time of consultation. It is a fair thing. In three years, for God's sake, if they cannot consult within three years and come to some conclusion, come to some reasonable view on the understanding of the problem, what this country is going to be I do not know. Anyway, I will . . .

• 1630

Mr. Basford: It is not a case, I think, of human understanding, or desire, because all the Attornies General have indicated that they want to see this bill passed; it is a case of facilities. If the facilities do not exist you cannot implement it. If I cannot find a Superior Court judge to appoint in Prince Edward Island and there be a vacancy, you cannot implement.

Mr. Gauthier: Anyway, I am going to come back to some of the comments that were made. I will pass on this. I just want to read the amendment I wanted to put for your consideration, Mr. Basford. Je vais le lire en français. Je propose que l'article 6 du bill C-42 soit amendé après les mots «se sont consultés» en ajoutant les mots «pendant une période n'excédant pas un an», et qu'une phrase additionnelle soit ajoutée à l'article 6 se lisant comme suit:

La période de consultation fédérale-provinciale entre en vigueur le jour de l'adoption de ce projet de loi par le parlement canadien.

Monsieur le président, je dépose cette motion, je donne avis de la motion et j'en discuterai plus tard. Je passe, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Gauthier. Mr. Whittaker.

Mr. Whittaker: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Basford, at the last meeting there was some question in some of the areas of the population, and I noticed that it was a 1971 census you were working from. I was wondering why, in 1978, you would be working from a 1971 census when we had a census in 1976, so I did a bit of digging. I find that there is a great huge book in the library with all the census figures by ridings of almost every city. I got it out for British Columbia. The population of British Colubia is now 2,466,605, it has gone up about 284,000 over the 1971 census, and the number of French is 38,430, which is considerably less than the 101,430 we have in the figures you have been using.

Mr. Basford: No, I think we are using somewhat different figures. The answer to your first question is that the document from which I was reading was prepared before the 1976 figures were out; they have since come out. That is the reason why we were using 1971 figures. I do not think the ratios have changed that much. The figures I was using were a total

[Traduction]

continuer de demander aux minorités de faire preuve de patience et de tolérance. C'est un amendement très simple que je vous demande d'accepter; il s'agit simplement de fixer une limite de temps aux consultations. Je pense que ce n'est que justice. Mon Dieu, s'ils ne peuvent pas en venir à une conclusion après trois ans de consultation, c'est-à-dire en venir à bien saisir le problème, je ne sais pas où notre pays s'en va. De toute manière, je vais . . .

M. Basford: Je ne pense pas que ce soit une question de compréhension ou de désir de comprendre, car tous les procureurs généraux ont dit qu'ils voulaient voir ce projet de loi adopté; c'est une question de possibilités. Si les installations suffisantes n'existent pas, on ne peut pas mettre une loi en pratique. Si je n'arrive pas à trouver quelqu'un que je puisse nommer juge de la cour supérieure de l'Île-du-Prince-Édouard et qu'il y a un poste vacant, on ne pourra pas mettre la loi en application.

M. Gauthier: De toute manière, je vais laisser cette question de côté et revenir à certains commentaires qui ont été formulés. Auparavant, je voudrais simplement lire l'amendement que je voulais vous proposer, monsieur Basford. I will read it in French. I move that Clause 6 of Bill C-42 be amended by adding immediately after the words "have consulted together" the words "for a period not exceedind one year", and that an additional sentence be added at the end of Clause 6 as follows:

The period of federal-provincial consultation takes effect the day this legislation is passed by the Parliament of Canada.

Mr. Chairman, I am tabling that motion, I am giving notice of the motion and I shall discuss it later on. I will now pass, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Gauthier. Monsieur Whittaker.

M. Whittaker: Je vous remercie, monsieur le président. Lors de la dernière réunion, monsieur Basford, il a été question de la population dans les diverses régions, et j'ai remarqué que vous vous serviez des chiffres du recensement de 1971. Je me suis demandé pourquoi vous utilisiez en 1978 les statistiques du recensement de 1971 étant donné qu'un autre recensement a eu lieu en 1976. J'ai donc fait quelques recherches et j'ai découvert à la bibliothèque un immense volume contenant toutes les données du recensement par circonscription et pour presque toutes les villes. J'ai noté les chiffres relatifs à la Colombie-Britannique. La population de cette province est actuellement de 2,466,605, soit une augmentation d'environ 284,000 par rapport au recensement de 1971, et le nombre des francophones est de 38,430, ce qui est bien inférieur au chiffre de 101,430 que vous avez utilisé.

M. Basford: Non, je pense que nous utilisons des chiffres quelque peu différents. Pour répondre à votre première question, le document que je lisais a été préparé avant que ne sortent les chiffres de 1976, qui ont été publié depuis. C'est pourquoi nous utilisions les chiffres de 1971. Je ne pense pas que les proportions aient tellement changées. Dans les chiffres

population of 2,184,620, with a bilingual population of 101,-430, and a French most spoken at home population of 11,505.

Mr. Whittaker: Yes.

Mr. Basford: I would take it from your figures, if that figure of 38,000 is the French most spoken at hom... Is that what it is?

Mr. Whittaker: Mr. Basford, when I went to try to find out this figure of the French most spoken at home, they told me that they did not have it in 1971, that the census did not have it and that that must have been some figure that was gathered from somewhere else. This is what I was told, because I tried to find the French most spoken at home. The figures I have on the number for the total population of British Columbia, the total English, the total French, the total others. I even have it broken down into age groups, I have it broken down into all the other groups. I have gobs of them here, there are all kinds of them, different ways to have it.

Mr. Basford: Right.

Mr. Whittaker: But this is the actual total, and the French is 1.6 per cent . . .

Mr. Basford: Yes. Thirty-eight thousand.

Mr. Whittaker: Thirty-eight thousand, of the total population.

• 1635

Mr. Basford: I have not seen that, but that would be either a French-speaking population or a French-origin population and does not have relation to the number of people who speak French or are bilingual in the province. Obviously there are English people who are bilingual, and that is why in my figures you have this difference between 101,000 which are bilingual and 11,000 French most spoken at home. But for the purposes of this bill, it is the 101,000 that are material because you are not saying that you are going to make up juries made up only of French-origin people. You are making juries up of bilingual people.

Mr. Woolliams: On a point of order, and it will not interrupt the proceedings, taking your figures, in British Columbia you have put 38,035 out of 2,184,620, and that was 1971. I might say that we use the same method as yourself, my researcher, and it has gone up a little. It is up to 38,430, 1.6 per cent. The percentage dropped a point because the population of British Columbia increased, but it increased greater in English-speaking people than French-speaking people.

Mr. Whittaker: I cannot relate what you say to what it says here. In this census that you gave us, there is a note here which says:

This report makes an analysis of the areas in each province where there exists a concentration of 10 per cent or more of the total population which speaks the official language not spoken by the majority.

[Translation]

que j'utilisais, la population totale était de 2,184,620, avec une population bilingue de 101,430, tandis que 11,505 personnes utilisaient surtout le français à la maison.

M. Whittaker: Oui.

M. Basford: D'après vos chiffres, 38,000 personnes parleraient surtout le français à la maison . . . Est-ce bien cela?

M. Whittaker: Monsieur Basford, lorsque j'ai voulu savoir combien de personnes utilisaient surtout le français à la maison, on m'a répondu que ce chiffre n'existait pas en 1971, c'est-à-dire qu'on n'avait pas recueilli cette donnée au cours du recensement et que vous avez dû obtenir vos chiffres d'une autre source. C'est ce qu'on m'a dit, car j'ai essayé de savoir combien de personnes utilisaient surtout le français à la maison. Les chiffres que j'ai portent sur la population totale de la Colombie-Britannique, ainsi que le total des anglophones, des francophones, et autres groupes linguistiques. J'ai même une ventilation par groupe d'âge, et en fonction de toutes sortes d'autres catégories. J'ai toute une foule de chiffres, divisés suivant toutes les catégories possibles.

M. Basford: Bien.

M. Whittaker: Mais au total, les francophones représentent 1.6 p. 100 . . .

M. Basford: Oui. 38,000.

M. Whittaker: Il y en a 38,000 sur la population totale.

M. Basford: Je n'ai pas vu ces chiffres, mais il s'agirait soit de la population francophone ou de la population d'origine francophone, ce qui n'a aucun rapport avec le nombre de personnes qui parlent vraiment français ou qui sont bilingues dans la province. Il y a bien sûr des anglophones qui sont bilingues et c'est pourquoi dans mes chiffres vous pouvez voir cette différence entre 101,000 personnes bilingues et 11,000 qui utilisent surtout le français à la maison. Aux fins du présent projet de loi, cependant, c'est ce chiffre de 101,000 qui est important, car vous ne dites pas que l'on va constituer des jurys formés uniquement de personnes d'origine francophone. Les jurys seront formés de personnes bilingues.

M. Woolliams: J'invoque le Règlement. Je ne veux pas interrompre les délibérations, mais d'après vos chiffres, vous avez en Colombie-Britannique 38,035 personnes sur 2,184,620, d'après des chiffres de 1971. Je puis vous dire que mes recherchistes ont utilisé la même méthode que vous et que les chiffres sont un peu plus élevés. Il s'agit maintenant de 38,430, soit 1.6 p. 100. Le pourcentage a baissé parce que la population de la Colombie-Britannique a augmenté plus rapidement du côté des anglophones que du côté des francophones.

M. Whittaker: Je n'arrive pas à faire le lien entre vos paroles et ce que je vois ici. Sur le document où vous nous donniez ces chiffres, il y a une note qui dit:

Le présent rapport fait une analyse des régions de chaque province où se trouve une concentration de 10 p. 100 ou plus de la population totale qui parle la langue officielle non parlée par la majorité.

I would say that would be French. I really do not know. I know that liars figure and figures lie, but I am just trying to relate exactly what your meaning is, what you are using this for, why you gave it to us even, why you would not use the 1976 census. Just what is the value of it? In British Columbia that is the actual 1976 census.

Mr. Basford: I am not sure what point you are making. Both censuses show a substantial French-speaking minority. Both figures show a substantial bilingual population. The point being made—you say, why was it being given? The point is that by analysis you need approximately 100 people, or that is what bailiffs work on, or sheriffs—100 people to empanel a jury. On the basis of the figures alone it would be impossible to generate bilingual jury lists that would be sufficient and large enough to allow the empanelling of juries.

Mr. Woolliams: Depending on the district.

Mr. Whittaker: This is what your figures are. I just do not understand why we get figures that are not more accurate than what we have in front of us, what we were given. Why would you not use the 1976 census?

An hon. Member: They are not available yet.

Mr. Whittaker: Do you think we might get them about the end of June?

Mr. Gauthier: I will bet you a hundred bucks.

Mr. Whittaker: You would be taken on.

Mr. Gauthier: It happened for the best, for the last six months.

Mr. Whittaker: He bet me a hundred bucks the bilingual figures are not ready. I do not mind a hundred any time.

Mr. Woolliams: Not for the next election.

The Chairman: Are you finished, Mr. Whittaker?

Mr. Whittaker: Yes.

The Chairman: Mr. Corbin.

M. Corbin: Merci monsieur le président.

J'ai intentionnellement félicité et remercié le ministre et ses fonctionnaires, la semaine dernière, pour la présentation de ce projet de loi. J'ai souligné qu'il représentait un pas, une étape significative, dans la reconnaissance des droits de la minorité. Mais bon Dieu, que ce n'est pas facile de les acquérir ces droits-là et de les «encadrer» dans une loi! On cherche toutes sortes d'excuses pour toutes sortes de faux arguments et de faux-fuyants pour résister, retarder, dire que cela a coûter cher, alors que fondamentalement, on traite ici de droits. Ce n'est pas une question de dollars, ce n'est pas une question de proportion de la population francophone relativement à la population anglophone, selon la répartition géographique. C'est une question qui touche au cœur même de l'unité nationale et on fait toutes sortes de déclarations pieuses à droite et à gauche, tout le monde est en faveur de l'unité nationale, mais lorsqu'il s'agit de passer aux gestes concrets et

[Traduction]

Selon moi, ce serait le français. Je ne sais vraiment pas. Je sais que les chiffres peuvent mentir, mais j'essaie simplement d'établir un lien, de comprendre exactement ce que vous voulez dire, pourquoi vous nous avez donné ces chiffres et pourquoi vous n'utilisez pas les chifres du recensement de 1976. Que valent ces chiffres? Pour la Colombie-Britannique, les chiffres les plus récents sont ceux du recensement de 1976.

M. Basford: Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir. Les résultats des deux recensements indiquent qu'il existe une minorité importante de francophones. Les deux groupes de chiffres montrent également qu'il y a une population bilingue importante. Vous demandez pourquoi nous avons donné ces chiffres? C'est tout simplement qu'après analyse, on a conclu qu'un huissier devait pouvoir choisir parmi 100 personnes environ pour parvenir à constituer un jury. D'après ces chiffres seulement, il serait impossible de constituer des listes de jurés bilingues qui seraient suffisamment nombreux pour permettre de constituer des jurys.

M. Woolliams: Tout dépend du district.

M. Whittaker: C'est ce que donnent vos chiffres. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi l'on ne nous a pas donné de chiffres plus précis que ceux-là. Pourquoi n'utiliseriez-vous pas le recensement de 1976?

Une voix: Les données ne sont pas encore disponibles.

M. Whittaker: Pensez-vous que nous pourrions les obtenir d'ici la fin de juin?

M. Gauthier: Je suis prêt à parier \$100.

M. Whittaker: Votre pari serait accepté.

M. Gauthier: Tout s'est bien passé au cours des six derniers mois.

M. Whittaker: Il vient de parier \$100 avec moi que les chiffres relatifs aux pesonnes bilingues ne sont pas prêts. Je ne crains aucunement de parier \$100.

M. Woolliams: Pas pour les prochaines élections.

Le président: Avez-vous terminé, monsieur Whittaker?

M. Whittaker: Oui.

Le président: Monsieur Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

I expressly congratulated and thanked the Minister and his officials last week for introducing this bill. I emphasized that it was a significant step towards the recognition of the rights of the minorities. But by God, it is not easy to obtain these rights and have them entrenched into a law! They are looking for all kinds of excuses, all kinds of erroneous arguments, red herrings, to resist, to sit back, saying that it will be expensive, when basically the question is one of rights. It is not a matter of money, nor is it a question of what percentage the Frenchspeaking population represents compared to the English-speaking population, in a given area. The matter touches indeed the heart of the national unity question; we hear all kinds of pious statements, from the right and from the left, everyone is in favour of national unity, but when it comes to acting in a concrete way, there are still those that bring forth arguments to titter and tatter, to wait. It is tiring.

significatifs, on trouve encore des arguments pour piétiner, tâtonner, retarder. Cela devient fatigant.

• 1640

Monsieur le président, le 4 juin 1969, alors que nous étudions la Loi sur les langues officielles et que le ministre de la Justice du Canada avait été chargé de piloter ce projet de loi au nom du gouvernement, à ce moment-là j'étais membre et vice-président du Comité et j'avais posé la question suivante à M. Turner, ministre de la Justice. Je vais vous citer le texte en anglais qui se retrouve à la page 173 du fascicule numéro 2:

MR. CORBIN: Mr. Chairman, I would simply like to ask the Minister of Justice what, in fact, you are adding to rights that a French-speaking Canadian already has in front of a tribunal in Western Canada? To me this seems like peanuts really.

Mr. Turner responded:

You may think it is peanuts, but I think it is considerable progress, particularly in view of the provincial reaction at the last Federal-Provincial Conference to this Bill and the progress we have made since that with the provinces.

And he went on to say:

Let me just tell you what the advances are.

And he quoted the possibility for a French-speaking Canadian in front of a federal court and his absolute right as a witness or as an accused

... under Clause 11, subclause (2) it is now mandatory within the National Capital Commission and federal bilingual districts for federal tribunals and federal courts at the request of either party to have the proceedings simultaneously translated, a step forward.

Mr. Turner said

I think it is quite a considerable step forward.

Today we are, Mr. Chairman, dealing with the right of the accused to demand a trial in his language. I agree we are now going a considerable step further but the hangup seems to be—and Mr. Gauthier has underlined that—that we have no specific frame of time, no specific commitments; they are loose-ended in the usual traditional sense and meaning of federal-provincial relations.

But, Mr. Gauthier and Mr. Corbin, he from Ontario and me from New Brunswick, as French Canadians want a specific time frame whereby we and our fellow Canadians who speak the French language in Canada, not only in those two provinces but everywhere in Canada, would know exactly where we go from here. This country should be ashamed. It is part of the progress that we used to beat our breast with and clap our shoulders on from time to time.

We should be ashamed of the fact that the French-speaking minority is continually being absorbed in very great numbers.

[Translation]

Mr. Chairman, on June 4, 1969 when we studied the Official Languages Act, and when the Minister of Justice for Canada had been chosen to present the Bill for the government, I was at the time a member and Vice-Chairman of the Committee and I asked Mr. Turner, minister of justice, the following question. I will quote the English text, which may be found on page 173, issue number 2;

M. CORBIN: Monsieur le président, j'aimerais simplement demander au ministre de la justice ce qu'il ajoute en fait aux droits que les Canadiens d'expression française ont déjà devant les tribunaux dans l'Ouest du Canada? A mon avis, il s'agit en réalité de pacotille.

M. Turner a répondu:

Vous croyez peut-être qu'il s'agit de pacotille, mais j'estime qu'il s'agit d'un progrès considérable, surtout lorsque l'on songe à la réaction des provinces lors de la dernière conférence fédérale-provinciale, au sujet du présent projet de loi, et au progrès que nous avons réalisé depuis lors auprès des provinces.

Et il a poursuivi en disant:

Laissez-moi vous expliquer quels sont ces progrès . . .

Et il a parlé de la possibilité pour un Canadien d'expression française devant la Cour fédérale d'exercer son droit absolu comme témoin ou comme accusé:

En vertu de l'article 11 (2), qu'il incombe dans la région de la Capitale nationale ou dans un district bilingue fédéral ou devant les cours fédérales que l'on mette à la dispition de l'une ou de l'autre des parties qui le demandent, des services d'interprétation simultanée, un pas en avant

A déclaré M. Turner.

Je crois que c'est même un progrès considérable.

Aujourd'hui, nous sommes, monsieur le président, en train de traiter du droit de l'accusé de demander un procès dans sa langue. Je conviens que nous allons un pas plus loin, mais il semble y avoir une difficulté... et M. Gauthier l'a souligné. Nous n'avons aucun délai précis, aucun engagement précis; les modalités d'application de la loi sont imprécises comme c'est habituellement le cas dans le cadre des relations fédérales-provinciales.

Mais M. Gauthier et moi-même, lui de l'Ontario et moi du Nouveau-Brunswick, en tant que Canadiens français, voulons que soit fixé un délai précis, nous permettant, à nous et à nos frères Canadiens qui parlent français au Canada, non seulement dans les deux provinces, mais ailleurs au Canada, sauront exactement où nous allons. Le pays devrait avoir honte. Cela fait partie du progrès dont nous nous servons pour soit pour dire mea culpa, soit pour nous donner de grandes tapes dans le dos, de temps à autre.

Nous devrions avoir honte du fait que la minorité francophone est continuellement assimilée en très grand nombre.

Assimilation is a galloping fact of life, not because French Canadians want to be assimilated, because they are refused services in their language, services in front of the courts, they are refused schools, they are refused health and social services and you can go all the way down the line. That is why Mr. Gauthier and I would like to go a step further; we want a more specific time frame. I can state right now that I am going to support Mr. Gauthier's amendment.

If we cannot get it, if the majority shall continue to rule, fine, we will accept as parliamentarians what the majority decides, but as individuals we are not going to accept that fact and we are going to keep on fighting. It is not just public opinion and the press and letters to the editors, Mr. Basford, that are going to keep knocking at the door of the federal government. We want rights enshrined by law, we want time-frames whereby these laws will be executed to the satisfaction of those who are to benefit by the law.

• 1645

I still have the impression, standing here as a French Canadian, that I have to plead, that I do not have my full rights in Canada. You want me to be a Canadian first and foremost. You want me to be proud as a Canadian. As long as I am not going to have the same rights that I can have in New Brunswick or Quebec, I cannot have them in Ontario, in Manitoba and in British Columbia, what is there to keep one in this country? I would be much better off to emigrate with my family to the United States if I am not going to have my full rights recognized.

I am pleading with you, Mr. Chairman and Mr. Basford, to understand this gut feeling that we have. We are not lawyers, Mr. Gauthier and I, we do not appreciate the finer points of law, we think we are federalists, and we understand there are difficulties. You say that all the Attorneys General have indicated that they support the principle of the bill. I would like to ask, if they have indicated to you at this stage or if that was only between officials, how fast the present Attorneys General are prepared to move on it. You say that you do not like the time frame, you would rather see it loose-ended, but you can give me the assurance that their minds and their hearts are in the right place, and when they say they support the principle of the bill, they indeed inted to move in such a way that their support will show and show quickly?

Mr. Basford: They have indicated through discussions that they are in favour of the principle of the bill. Most have not commented on the precise text of the bill, so I can only take that as concurrence with its text, because they have had full opportunity of disagreeing with any provisions in the text. Because of the method of consultations, I have not sought from them deadlines as to when it is going to be implemented because I think that implementation is a process of very careful consultation once we know what the law is to be.

There are those provincial Attorneys General, such as your own, who obviously are ready, willing and able to consult on this and to implement it as quickly and expeditiously as it can

[Traduction]

L'assimilation est une réalité galopante de la vie, non parce que les Canadiens français veulent être assimilés, mais parce qu'on leur refuse des services dans leur langue, des services devant les tribunaux, dans les écoles, des services de santé et des services sociaux, sur toute la ligne. C'est pourquoi M. Gauthier et moi-même aimerions aller un peu plus loin; nous voulons un délai précis. Je peux vous dire tout de suite que je vais appuyer l'amendement de M. Gauthier.

Si nous ne réussissons pas, si la majorité continue à régner, c'est parfait, comme députés, nous accepterons les décisions de la majorité, mais comme individus, nous n'allons pas accepter qu'il en soit aisni et nous allons continuer à combattre. Il n'y aura pas que l'opinion publique, la presse et les lettres à l'éditeur, monsieur Basford, qui vont continuer à forcer la porte du gouvernement fédéral. Nous voulons des droits garantis par la loi, nous voulons des délais précis nous assurant que ces lois seront appliquées à la satisfaction de ceux que la loi avantagera.

J'ai toujours l'impression, en tant que Canadien français, que je dois supplier, que je n'ai pas mes pleins droits au Canada. Vous voulez que je sois un Canadien, premièrement et avant tout. Vous voulez que je sois fier d'être Canadien. Aussi lomgtemps que je n'aurai pas les mêmes droits qui sont les miens au Nouveau-Brunswick ou au Québec, aussi longtemps que je ne les aurai pas en Ontario, au Manitoba, et en Colombie-Britannique, qu'y a-t-il pour me garder dans ce pays? Je ferais beaucoup mieux d'émigrer avec ma famille aux États-Unis, si je ne peux faire admettre mes pleins droits ici.

Je vous supplie, monsieur le président, monsieur Basford, de comprendre ce sentiment profond qui est le nôtre. Nous ne sommes pas des avocats, M. Gauthier et moi, nous ne comprenons peut-être pas les subtilités de la loi, mais nous croyons être des fédéralistes, et nous comprenons les difficultés. Vous dites que tous les procureurs généraux ont annoncé leur appui du principe énoncé dans le projet de loi. J'aimerais vous demander, qu'ils aient eux-mêmes fait connaître leur appui ou qu'ils l'aient fait connaître par la voie de leurs fonctionnaires, dans combien de temps les procureurs généraux actuels sont disposés à agir. Vous dites que vous n'aimez pas les détails, que vous aimeriez mieux laisser plus de souplesse, mais pouvezvous m'assurer que leur esprit et leur cœur sont à la bonne place, lorsqu'ils disent appuyer le principe de ce projet de loi, qu'ils ont bel et bien l'intention de concrétiser leur appui rapidement?

M. Basford: Lors des entretiens que nous avons eus, ils se sont dit en faveur du principe du projet de loi. La plupart n'ont pas émis de commentaires sur le texte précis du projet de loi, et donc je ne puis que conclure qu'ils sont d'accord avec le texte puisqu'ils ont eu toute l'occasion voulue pour s'opposer à toute disposition du texte. Vu le mode de consultation, je n'ai pas cherché à obtenir un engagement quant au délai d'application, car j'estime que l'application découlera d'une consultation très poussée lorsque nous saurons quelle sera la loi.

Certains procureurs généraux, tel le vôtre, sont très évidemment prêts, bien disposés et capables d'entreprendre des consultations à ce sujet et d'appliquer le projet de loi aussi

be. It seems to me that when a matter that, while within federal jurisdiction, is closely intertwined with the administration of justice, it requires action not only on our part, but on theirs, that is the best basis upon which to establish the implementation of this legislation, and the working out with Attorneys General the implementation of it.

Mr. Corbin: Mr. Basford, I do not want to be personal, but your have stated publicly you do not intend to seek re-election, so somebody else will have to replace you as Minister of Justice, someone else will have to negotiate with the Attorneys General. Have you personally discussed—appreciating that the final form of the bill is uncertain...

Mr. Basford: Excuse me, I did not catch what you said.

Mr. Corbin: Okay. I was saying that you have personally announced that you would not seek re-election, somebody else will replace you. Attorneys General in the provinces come and go as well as we all do whether we are backbenchers or on the front bench. Do you feel satisfied that the terms with which this law is now written will guarantee a serious and speedy follow-up as to its intent or is it so loose that it can be on the shelf for another 10 years?

• 1650

Mr. Basford: In view of the fact that as you said, I am not running for office, I would ask you the question. Surely at this point, the Prime Ministre is more accountable to you than to me. Are you going to be satisfied with the Prime Minister allowing nothing to happen under this legislation?

Mr. Corbin: I know of his very special interest in having this legislation moved forward.

Mr. Basford: With the greatest of respect, what you are suggesting is that the Prime Minister is not interested in this and is going to appoint a Minister of Justice who is not the least bit interested in this.

Mr. Corbin: I may have difficulty expressing myself in the English language. I will put it in French and have the translator express it.

Mr. Fraser: You are getting through to us all right.

Mr. Basford: I am quite satisfied.

Mr. Corbin: You think with your limited legal minds all the time, if I may use the term. I am talking about basic human rights. I am talking about gut feelings here. Can you give me the assurance that if this bill were to be adopted Si ce bill devait être adopté tel quel, tel que nous l'avons aujourd'hui, pouvez-vous me donner votre avis, dans votre langage juridique, quant à la possibilité de sa mise en vigueur de façon rapide en tenant compte de l'esprit même de la loi?

Mr. Basford: I think the political will and the political climate exists in his country and in all parts of it for the proclamation of this bill in all parts of it as expeditiously as possible.

[Translation]

rapidement que possible. Il me semble que lorsqu'une question, bien qu'étant de compétence fédérale est étroitement reliée à l'administration de la justice, il faut une action concertée, meilleure assise de l'application de la loi et donc qu'il faut s'entendre avec les procureurs généraux pour l'application.

M. Corbin: Monsieur Basford, je ne veux pas être personnel, mais vous avez déclaré publiquement que vous n'aviez pas l'intention de vous représenter et donc quelqu'un d'autre vous remplacera comme ministre de la Justice, quelqu'un d'autre devra négocier avec les procureurs généraux. Avez-vous discuté personnellement—tout en sachant que la formule finale du projet de loi est incertaine...

M. Basford: Excusez-moi, je n'ai pas compris ce que vous avez dit.

M. Corbin: Très bien. Je disais que vous avez énoncé que vous n'alliez pas vous représenter, et donc que quelqu'un devra vous remplacer. Les procureurs généraux dans les provinces vont et viennent tout comme nous tous, que nous soyons au dernier banc ou au premier banc de la Chambre. Êtes-vous convaincu que la formulation des dispositions du projet de loi garantit qu'une suite sérieuse et rapide sera donnée ou est-il si souple que le projet de loi se retrouvera sur la tablette pendant encore 10 ans?

M. Basford: Parce que comme vous l'avez dit, je ne vais pas me représenter, je vais vous reposer la question. Au point où nous en sommes, le premier ministre a certainement plus de comptes à vous rendre qu'à moi. Allez-vous permettre au premier ministre de ne rien faire pour abdiquer ce projet de loi?

M. Corbin: Je suis au courant de son intérêt tout particulier à voir le présent projet de loi mis de l'avant.

M. Basford: Je vous ferai respectueusement remarquer que vous laissez entendre que le premier ministre ne s'intéresse pas à ce projet de loi et qu'il va nommer un ministre de la Justice qui ne s'y intéresse pas le moindrement.

M. Corbin: J'ai peut-être du mal à m'exprimer en anglais. Je vais le dire en français et laisser l'interprète le dire.

M. Fraser: Vous vous faites très bien comprendre de ce côté-ci.

M. Basford: Je suis convaincu.

M Corbin: Vous réfléchissez toujours avec vos esprits juridiques limités si je puis utiliser cette expression. Je parle de droits humains fondamentaux. Je parle du cœur. Pouvez-vous me donner assurance que le projet de loi sera adopté. If this bill were passed as it is, as it is today, can you tell me in your legal jargon, what is the possibility of its being implemented quickly respecting the intent of the law?

M. Basford: Je crois qu'il existe au pays, partout au pays, un désir et un climat politique qui veut qu'on proclame le présent projet de loi partout aussi rapidement que possible.

Mr. Corbin: I take your word for it. Thank you.

The Chairman: Than you, Mr. Corbin. Mr. Fraser.

Mr. Fraser: Thank you. Mr. Minister, I want to direct some questions to you about the Province of British Columbia specifically but before I do that, I cannot help but feel that both in what you have said today, Mr. Minister, and what you said in the House of Commons on May 2, this bill is to use a title from an old Dickens novel, one of Great Expectations. Those great expectations it seems to me, Mr. Minister, put an onus on the government which you represent to show us the evidence upon which you base your optimism. I am choosing my words carefully and I hope that my French-speaking friends in this Committee will listen carefully to what I am Let me say as one who has supported bilingualism in three elections thre has probably been more damage done to that concept by ill-thought-out proposals and administrative clumsiness than arise from any other reason. I say that, Mr. Minister, because in your speech on the night of May 2, you said this:

It is also worth noting that a significant percentage of all criminal trials in Canada are held in the three major centres of Montreal, Toronto and Vancouver, all of which have a substantial Francophone population and an availability of bilingual judges.

Can you or your officials tell me how many bilingual Provincial Court judges we have in the Vancouver area, how many bilingual County Court judges we have in the area, how many bilingual Supreme Court judges we have in the area and how many bilingual Court of Appeal judges we have in the area?

Mr. Basford: I went into this in some detail last week and I produced a table with the caution that it was one based on both our own information on the basis of the bilingual training program and our knowledge of our judges and on information from provincial officials. I am just repeating that the caution I gave was based on a very conservative analysis. I was hesitant to release it because some judges who might think themselves bilingual were not included in this number because it was based on a very conservative analysis.

• (1655)

For British Columbia I am told there are two provincial court judges who would be considered functionally bilingual for the purposes of conducting a trial, one county court and one supreme court judge. From my own personal knowledge, because this is the province I am most familiar with, one supreme court judge seems to me rather low, and that is why I say I am basing it on a conservative estimate. The court of appeal is not that germane to this legislation which is dealing with trials.

Mr. Fraser: Well, Mr. Minister, first of all, let me assure you that, having done my own investigations, the government of the Province of British Columbia is in favour of this bill in [Traduction]

M. Corbin: Je veux bien vous croire. Merci.

Le président: Merci, monsieur Corbin. Monsieur Fraser.

M. Fraser: Merci. Monsieur le ministre, j'aimerais vous poser quelques questions au sujet de la Colombie-Britannique, mais auparavant, je ne peux m'empêcher de penser que dans ce que vous avez dit aujourd'hui, monsieur le ministre, et dans ce que vous avez dit à la Chambre le 2 mai, que le présent projet de loi est, pour reprendre le titre d'un vieux roman de Dickens, un bill de Grandes espérances. Ces grandes espérances, me semble-t-il, monsieur le ministre, exigent que le gouvernement que vous représentez nous démontre où il va chercher son optimisme. Je choisis mes mots avec grand soin et j'espère que mes amis francophones du Comité écouteront avec grand soin ce que je vais dire. Laissez-moi vous dire qu'en tant que promoteur du bilinguisme au cours de trois élections qu'on a probablement beaucoup plus nuit à l'idée du bilinguisme par des propositions mal réfléchies et de la maladresse administrative que pour toutes autres raisons. Si je le dis, monsieur le ministre, c'est que dans votre discours du soir du 2 mai, vous avez déclaré:

Il est aussi intéressant de noter qu'un fort pourcentage des procès en cour d'assises au Canada ont lieu dans les trois grandes villes de Montréal, Toronto et Vancouver, qui ont toutes une importante population francophone et des juges bilingues.

Est-ce que vous pouvez me dire ou est-ce que vos collaborateurs peuvent me dire combien il y a de juges de cours provinciales bilingues dans la région de Vancouver, combien de juges de cours d'assises bilingues dans la région et combien de juges de la Cour suprême nous avons dans la région et combien de juges de cours d'appel bilingues, nous avons?

M. Basford: J'ai parlé de cette question de façon assez détaillée la semaine dernière, j'ai même présenté un tableau, sous la réserve qu'il avait été préparé à partir de nos propres données sur les programmes de formation linguistique et sur notre connaissance des juges ainsi que sur des renseignements fournis par les fonctionnaires provinciaux. Je tiens à répéter que ma mise en garde provenait du fait que nous nous sommes fondés sur une analyse très conservatrice. J'hésitais à publier les chiffres parce que certains juges qui peuvent se croire bilingues n'ont pas été inclus, parce que notre analyse a été très conservatrice.

Pour la Colombie-Britannique, on me dit qu'il y a deux juges de cour provinciale qui, estime-t—on, ont atteint un niveau de bilinguisme fonctionnel permettant de présider un procès; un juge de cour d'assises et un juge de la Cour suprême. A ma connaissance, puisqu'il s'agit de la province que je connais le mieux, un juge de la Cour suprême me semble une évaluation assez faible et c'est pourquoi je dis me fonder sur des prévisions peu généreuses. La cour d'appel n'a pas tellement d'importance dans le cadre de ce projet de loi qui traite des procès.

M. Fraser: Monsieur le ministre, tout d'abord, laissez-moi vous assurer qu'après avoir effectué ma propre enquête, j'ai appris que le gouvernement de la Colombie-Britannique était

principle. And I say that especially to my French-speaking friends in this Committee. I want you to know that. I want you to know also that as far as I am concerned I favour the principle of this bill.

But I also want everybody in this Committee to realize that the Minister is presenting a bill and making statements which he says he is not prepared to back up in front of this Committee. And yet as a representative from British Columbia and as one who practised law in the courts there for many years, I have to sell this bill on the ground back home. I have to meet with the accusations and the allegations that will be made about this bill—by some people anyway—that, first of all, there is no need for it in British Columbia, and second, that we have not got enough judges, prosecutors, etc., to implement it.

I do not say that because I wish to quarrel with what Mr. Gauthier or Mr. Corbin have just said. I say that because if the justice that you ask is to be implemented in my province where people who speak French are a very small minority, then that justice has to be obtained by people like myself. We have to persuade the majority. And you cannot persuade the majority on the flimsy evidence that so far has been put forward by the Minister and by the government in support of this bill.

Now I cannot break confidences in discussions that I have had with the Province of British Columbia either. But I tell you that on the basis of discussions I have had I do not share the Minister's confidence.

The second thing I want to point out, speaking as one who has tried to learn French in the last several years after having long thrown my books in a corner when I passed my last French exam at school, is this: if anybody in the administration of the Department of Justice really believes the judges who go for a few weeks' course on an annual basis are going to be competent to judge a French-speaking Canadian in British Columbia in a criminal case or any other kind of case, that is just dreaming. And I notice that my friend, Mr. Gauthier, is nodding in agreement.

The functional type of French that you are likely to learn at my age or at the age of the Minister or at the age of those who have not grown up with the language, as is the case with those who are competent in the language and using it every day—as two of my children do—is not sufficient to be competent to judge cases. There is no way that somebody who is getting language instruction on the basis that the judges in British Columbia have been getting it are going to be able to consider the nuances and the subtleties of evidence, let alone decide whether or not there is any credibility in the voice of the person who is giving the evidence or the accused.

What I am saying, Mr. Minister, is that surely to goodness if you are going to introduce a bill that, at least in British Columbia, is almost guaranteed to cause some very awkward questions being asked, we could at least go at it with a little bit more information.

[Translation]

en faveur du projet de loi, en principe. Je le dis tout particulièrement à l'intention de mes amis de langue française au Comité. Je veux qu'ils le sachent. Je veux qu'ils sachent également qu'en ce qui me concerne, j'adhère au principe du présent projet de loi.

Mais je veux également que tous les membres du Comité se rendent compte que le ministre présente un projet de loi et fait des déclarations qu'il dit ne pas être disposé à appuyer au Comité. Pourtant, en tant que représentant de la Colombie-Britannique et en tant qu'avocat dans cette province pendant de nombreuses années, c'est à moi qu'il revient de «vendre» le projet de loi, chez moi. C'est moi qui dois faire face aux accusations et aux allégations qu'on formulera à l'égard du projet de loi... que certains formuleront de toute façon voulant tout d'abord qu'on n'en a pas besoin en Colombie-Britannique et deuxièmement que nous n'avons pas suffisamment de juges, de procureurs, etc., pour l'appliquer.

Je ne le dis pas parce que je veux contredire ce que MM. Gauthier et Corbin viennent de déclarer. Je le dis parce que si la justice que vous réclamez doit entrer en vigueur dans ma province où ceux qui parlent français représentent une toute petite minorité, alors cette justice c'est des gens comme moi qui doivent l'obtenir. Nous devons persuader la majorité. Or vous ne pouvez persuader la majorité avec la mince preuve qui a jusqu'à présent été mise de l'avant par le ministre et par le gouvernement à l'appui du projet de loi.

Je ne peux trahir aucun secret qui m'ont été confiés lors de mes entretiens avec les représentants de la Colombie-Britannique non plus. Mais je peux vous dire qu'à la suite de ces entretiens, je ne partage pas la confiance du ministre.

J'aimerais également faire remarquer qu'en tant que quelqu'un qui a essayé d'apprendre le français au cours des quelques dernières années, après avoir abandonné mes livres dans un coin, après avoir réussi mon dernier examen de français, si les administrateurs du ministère de la Justice croient réellement qu'un juge qui va suivre quelques semaines de cours de français tous les ans va devenir compétent pour juger un Canadien de langue française en Colombie-Britannique, dans un procès criminel, ou dans tout autre genre de procès, ils rêvent. Je remarque que mon ami, M. Gauthier, opine de la tête.

Le genre de français fonctionnel qu'on peut apprendre à mon âge ou à l'âge du ministre ou à l'âge de ceux qui n'ont pas grandi en parlant la langue comme c'est le cas de ceux qui l'ont appris jeunes et qui s'en servent tous les jours, comme mes deux enfants, cela n'est pas suffisant pour être compétent pour entendre des procès. Il est impossible que quelqu'un qui suit des cours de langue comme l'ont fait les juges en Colombie-Britannique va pouvoir tenir compte des nuances et des subtilités de la preuve, encore moins décider s'il y a de la sincérité dans la voix du témoin ou de l'accusé.

Ce que je veux dire, monsieur le ministre, c'est que si vous avez l'intention de présenter un projet de loi qui du moins en Colombie-Britannique est presque assuré de donner naissance à des questions gênantes, vous pourriez au moins nous donner un peu plus de renseignements.

• 1700

Now, you said two provincial court judges, one county court, one supreme court judge and the court of appeal does not matter. Well, the court of appeal has to read the evidence. If you want to carry this principle of justice to its logical conclusion, there should be somebody in the court of appeal who can read that evidence in the language of the man who said it.

Mr. Gauthier: A judge.

Mr. Fraser: A judge, that is what I am talking about. Now, I have listened to Mr. Gauthier and Mr. Corbin talk about a time frame, a more specific time frame. I have to say—and I hope that they will accept this in the spirit in which it is said—I can understand the Minister's reluctance to tie himself to a time frame, especially when as far as my province is concerned I do not think anybody out there knows what they can produce. And, as I say, that is despite the fact—and I think I can say this without fear of contradiction, without breaking any confidences—the government of the province of British Columbia is in favour of this act.

Now, I would like to know as a British Columbian, how we are going to set up a court in the province of British Columbia given the difficulties that we have. And I would like to know something a lot more specific than has been put forward on just who these judges are and whether they really can speak French or not. I do not want to be told that these judges are persons who have gone and taken a course in Quebec for a few weeks every summer because I have done that too—I speak functional French—but I am certainly not competent enough to listen to the nuances and the subtleties of evidence given in the court room. If I should presume to do that then that would not be justice at all, the French-Canadian accused would be in a much better position in front of me if he or she asked for an interpreter which, of course, is a right which is there for any citizen.

Mr. Basford: Well, of course, the scheme of the bill is to set out some principles, to set out a process of consultation with provincial attorneys general as to its implementation. The province, as you indicated, agrees with the bill in principle. They wired, as we went into last meeting, that it is with reservations about provincial summary offences that are tried under the summary provisions of the Criminal Code...

Mr. Fraser: And that is 90 per cent of offences.

Mr. Basford: ... which is in their hands to deal with, not mine. Passage of the bill would allow us to know what the principles are and then for the officials in provincial departments and in federal departments to work towards its implementation.

Mr. Fraser: Well, Mr. Basford, what bothers me about this is that here you have two complaints, one coming from French-speaking Canadians who say that, "look, this could be delayed forever." That is their complaint. You also have a complaint coming from me that on a subject which has to be dealt with competently in the province of British Columbia—

[Traduction]

Or, vous dites deux juges d'une cour provinciale, un juge d'une cour de comté, un juge de la Cour suprême et la cour d'appel n'importe pas. Eh bien, la cour d'appel doit prendre connaissance des témoignages. Si vous voulez que ce principe de justice soit appliqué jusqu'à sa conclusion logique, il faut que quelqu'un à la cour d'appel puisse lire la déposition dans la langue de son auteur.

M. Gauthier: Un juge.

M. Fraser: Un juge, c'est ce que je veux dire. Or, j'ai écouté M. Gauthier et M. Corbin parler d'un délai plus précis. J'espère qu'ils accepteront cela dans l'esprit où c'est dit, mais je comprends que le ministre hésite à se lier par un délai, surtout dans la mesure où, en ce qui concerne ma province, je ne crois pas que qui que ce soit sache ce qu'on peut produire. Et, je répète—je crois pouvoir l'affirmer sans redouter d'être contredit et sans trahir de secret—tout cela en dépit du fait que le gouvernement de la Colombie-Britannique soit favorable à cette loi.

Or, moi qui viens de Colombie-Britannique, j'aimerais savoir comment on va y établir un tribunal, étant donné les difficultés que nous connaissons. J'aimerais avoir davantage de précision sur l'identité de ces juges et leurs capacités réelles de parler français. Qu'on ne me dise pas que ces juges ont suivi des cours au Québec pendant plusieurs semaines, tous les étés, car je suis passé par là, moi aussi, je me débrouille en français, mais je ne le connais pas suffisamment bien pour saisir toutes les nuances et les subtilités des dépositions faites devant un tribunal. Dans un cas semblable, il ne saurait être question de justice et l'accusé canadien francophone qui serait en face de moi ferait beaucoup mieux de demander un interprète auquel tout citoyen a droit.

M. Basford: Il est évident que ce projet de loi a pour but d'établir certains principes et d'instaurer un processus de consultation avec les procureurs généraux des provinces quant à son application. La province, comme vous l'avez dit, a donné son accord de principe au projet de loi. Lors de la dernière réunion, elle a fait savoir qu'elle avait des réserves quant aux déclarations sommaires de culpabilité qui relèvent de la province et qui sont liées aux dispositions s'y rattachant dans le Code pénal...

M. Fraser: Et cela représente 90 p. 100 des infractions.

M. Basford: ... et cela dépend d'eux et non pas de moi. L'adoption de ce projet de loi nous permettrait de savoir quels sont les principes, à partir de quoi les autorités provinciales et fédérales pourraient établir les modalités de son application.

M. Fraser: Ce qui m'ennuie, monsieur Basford, c'est qu'on a ici deux reproches; l'un vient des Canadiens francophones qui prétendent que cela pourrait être retardé ad vitam aeternam. C'est de cela qu'ils se plaignent. Il y a aussi une plainte que je formule moi-même, à savoir que pour un sujet qui doit être traité avec compétence en Colombie-Britannique—et personne

and nobody should be more aware of that than yourself, Mr. Minister—you are asking the Committee to accept very generalized statements; we apparently cannot get the solid evidence that we need. We have a plethora of good intentions and no factual evidence upon which to base the situation. Now, what do I say when I have to go back home, as I said to my French-speaking friends from different provinces in this room, to sell this bill? How can I sell it on the information that I have so far?

Mr. Corbin: I have to sell it too you know.

Mr. Fraser: Mr. Corbin, through you, Mr. Chairman, I appreciate that. I really do. I say that sincerely. All I am asking is that you also appreciate my position in a province where we have so few French-speaking people and they are also separated; they are not in one community.

Mr. Corbin: I do. It is not easy. I appreciate it.

The Chairman: Thank you, Mr. Fraser. Did you want to make a further comment, Mr. Minister?

Mr. Basford: Well, I do not know how we can start implementing any measure until we decide, as a Parliament, what the principles are and then work towards their implementation, and the legislation provides for that. And as I expressed in my exchange with Mr. Gauthier I have to be satisfied, as the Minister of Justice and the Governor in Council have to be, that the consultations towards implementation are such that it can be implemented in an orderly way ensuring the orderly implementation of the provisions.

• 1705

I also said in that statement to which you referred that this obviously will require, in certain places, that we seek to appoint, where possible and on the basis of merit, obviously, more bilingual judges if we are going to be successful in implementing this all over the country. In some areas it is obviously easy to find bilingual judges to appoint; in other areas it is not so easy. It is going to require work both by my department and provincial attorneys-general towards implementation.

I think there is, on the basis of provincial governments' appreciation of the national unity issues in this country, a desire on their part to work toward implementation. I can think of no better example than that of Ontario where the attorney-general at one time may not have been very familiar with these issues. He has become familiar with them and, I am convinced, is dedicated and committed to implementing these procedures. But unless we as a Parliament are prepared to set out the principles under which we are going to try to operate, and then go to work toward implementing them, of course, nothing will be done.

Mr. Fraser: Mr. Minister, could I just comment on that? I do not disagree with you when you talk about the principles, but it seems very late in the day, after 10 years of being committed to the principle of bilingualism, that a member of Parliament from British Columbia has to remind the Justice Committee that it is one thing to talk about principles and legislate them, but if you cannot implement them and if you

[Translation]

ne le sait mieux que vous, monsieur le ministre—vous demandez au Comité d'approuver des principes très généraux; il semble impossible d'obtenir les témoignages solides dont nous avons besoin. Nous avons une pléthore de bonnes intentions mais aucun fait précis à partir duquel nous puissions juger de la situation. Et lorsque je retournerai chez moi, que vais-je dire à mes amis francophones pour les convaincre bien-fondé de ce projet de loi? Comment puis-je les convaincre sur la base des renseignements que j'ai obtenus jusqu'ici?

M. Corbin: Moi aussi, vous savez, je dois convaincre.

M. Fraser: Je comprends, monsieur Corbin. Je comprends vraiment. Je le dis très sincèrement. Je voudrais que vous compreniez également ma position dans une province où les francophones sont si peu nombreux et si dispersés. Ils ne sont pas tous regroupés au même endroit.

M. Corbin: Je comprends. Ce n'est pas facile.

Le président: Merci, monsieur Fraser. Une autre remarque, monsieur le ministre?

M. Basford: Je vois mal comment nous pourrions appliquer une mesure quelconque tant que le Parlement n'aura pas établi des principes; c'est seulement après cela que nous pourrons en déterminer les modalités d'application, et c'est ce que prévoit cette loi. Et comme je l'ai dit en réponse à M. Gauthier, je dois être convaincu, en ma qualité de ministre de la Justice, tout comme le gouverneur en conseil, que les consultations garantissent une mise en œuvre des dispositions de la loi sans aucun heurt.

Dans cette déclaration à laquelle vous avez fait allusion, j'ai également affirmé qu'il faudra, bien entendu, dans certains endroits, nommer davantage de juges bilingues, chaque fois que c'est possible et sur la base du mérite, si l'on veut réussir à appliquer cela dans le pays tout entier. Dans certaines régions, il sera évidemment facile de trouver des juges bilingues; dans d'autres régions ce ne sera pas si facile. Cela exigera du travail de la part de mon ministère et des procureurs généraux des provinces.

Étant donné les problèmes que pose l'unité nationale pour notre pays, les gouvernements provinciaux souhaitent contribuer à l'application de cette loi. Je ne saurais citer de meilleurs exemples que celui de l'Ontario dont, à un moment donné, le procureur général ne connaissait pas très ces problèmes; il s'y est familiarisé et je suis persuadé qu'il fait tout son possible pour appliquer ces procédures. Mais rien ne pourra se faire tant que le Parlement ne sera pas prêt à énoncer les principes à partir desquels nous allons travailler et tant qu'il n'en aura pas établi les modalités d'application.

M. Fraser: Une simple remarque à ce propos, monsieur le ministre. Je suis parfaitement d'accord avec vous lorsque vous parlez des principes, mais dix ans après qu'on se soit engagé à appliquer le principe du bilinguisme, il me semble un peu tard de voir un député de la Colombie-Britannique rappeler au Comité de la justice que c'est une chose de parler des principes et que c'en est une autre de les faire passer dans la loi; mais si

put in legislation that is ahead of the planning that is required to implement the principles, then you just create a storm. That is the last thing this country needs right now.

Mr. Minister, I really cannot understand how we are in a position now, looking at this legislation, without really being in a position in which you can satisfy people back in my province that not only is this needed but that it can be done.

I do not think you have made a very good case so far. It is too bad that a better case has not been made, and I am not at all sure that a better case could not be made before these hearings are finished.

Mr. Basford: Well, the alternative, of course, is just to pass legislation that would apply to one or two regions of the country where it could be implemented right away and to forget the rest of the country. I think that would be a most undesirable course of action. The whole thrust and purpose of what we are doing here and in other areas is so that it is recognized throughout the country that people have anglophone rights throughout the country and have francophone rights throughout the country.

An hon. Member: Hear, hear.

Mr. Basford: And I think there is an appreciation of that both in Parliament and in provincial governments. Therefore, if by lack of language skills there are difficulties of implementation in some regions—which there are—then we have to go to work to overcome those difficulties of implementation. But I go back—the alternative is to do nothing.

The Chairman: Mr. Woolliams, have you a question?

Mr. Woolliams: I would like to get an answer to a couple of things. I do not know whether I can volunteer my services in the defence of the Minister but I do want to say this, with all respect, to everything that has been said this afternoon. I think what the Minister has tried to say, and what I tried to say in my speech on second reading and what I have said here, is that in suggesting the amendment, which I dealt with in my speech, of some form of consent so that it could be proclaimed—using Mr. Fraser's expression and your own, "my friends of the Liberal Party"—we were trying to get a kind of federalism of consultations spelled out in law. I can say this for my party, and I am not breaking any confidence in my caucus, we do not have anybody in our caucus that opposed the principle of this bill. The only question that has ever been raised is whether it can be, as the Minister is trying to say, phased in with the kind of practicality that you can do realistically so that justice will be done. To have a trial just in a language does not spell justice. It might help somebody's heart and somebody's conscience but it is not the kind of justice that I have in my mind, a man who has defended so many people at the bar of justice.

• 1710

So, what the Minister is trying to say, if you set a time zone, say, of a year or 18 months for consultation, that might not be very practical. If I am reelected and we are the government, I know where I stand. Those are quite a few "ifs" but I am sure of one and I am pretty sure of the other. I say this to you, nicely; that you could not have French in a time frame.

[Traduction]

l'on ne peut pas les appliquer et si l'on n'adopte une loi qui vient prématurément, on risque de semer le désordre. C'est bien la dernière chose dont ce pays a besoin actuellement.

Monsieur le ministre, je vois mal comment on peut convaincre les habitants de ma province que non seulement cette loi est nécessaire mais qu'elle est applicable.

Jusqu'à présent, vous ne nous avez pas convaincus. C'est dommage que vous ne vous soyez pas mieux défendu mais peut-être qu'on entendra un meilleur plaidoyer avant la fin de ces audiences.

M. Basford: L'autre solution, évidemment, consiste simplement à adopter une loi qui s'appliquerait à une ou deux régions où c'est possible dans l'immédiat, abstraction faite du reste du pays. Je crois que ce serait fort peu souhaitable. Notre objectif est de faire en sorte que les droits des anglophones et ceux des francophones soient reconnus dans le pays tout entier.

Une voix: Bravo!

M. Basford: Et je crois que le Parlement ainsi que les gouvernements provinciaux l'ont admis. Par conséquent, si dans certaines régions—et elles existent—la langue fait obstacle à l'application de cette loi, alors il faut se mettre à la tâche pour surmonter ces difficultés. Mais je répète, l'autre solution consiste à ne rien faire.

Le président: Vous avez une question, monsieur Woolliams?

M. Woolliams: Je voudrais obtenir une réponse pour deux choses. Je ne sais pas si je peux venir au secours du ministre, mais je tiens à dire ceci. Je crois que le ministre a voulu direet c'est également ce que j'ai voulu dire dans mon discours au moment de la seconde lecture, et c'est ce que j'ai dit ici-c'est qu'en proposant cet amendement—dont j'ai parlé dans mon discours—amendement qui propose une forme de concensus qui permettrait l'adoption du projet de loi-pour reprendre l'expression de M. Fraser et la vôtre: «Mes amis du parti Libéral»—nous avons voulu que la loi fasse état d'une sorte de fédéralisme sur le plan des consultations. Je peux me prononcer pour mon parti sans trahir aucun secret du caucus; chez nous, personne ne s'oppose au principe de ce projet de loi. La seule question qu'on ait posée est de savoir, comme le ministre est en train de nous le dire, si ce projet de loi peut être appliqué de manière réaliste pour que la justice soit rendue. Il ne suffit pas qu'un procès se déroule en une seule langue pour que justice soit faite. C'est peut-être réconfortant mais ce n'est pas à ce genre de justice que je songe, moi qui ai défendu tant de gens à la barre.

Selon le ministre, il n'est peut-être pas très pratique de fixer un délai d'un an ou d'un an et demi pour permettre la consultation. Si je suis réélu et si nous sommes au gouvernement, je saurai où j'en suis. Cela fait plusieurs conditions à remplir; je suis sûr de l'une et je n'ai guère de doute non plus

I think the Minister is right, and this is where I defend him, that public opinion is such today—it is shaped and trimmed, formed by the media, formed by ourselves as members of Parliament—that all provinces are ready to adopt this principle, that it has to be a practical thing. For example, assume for a moment, and I only assume—it is not quite right on figures—that there were not enough French Canadians to get a jury in Calgary, it is no good transferring that to St. Paul where there is not a court or a judicial district. Now, do we ship in St. Paul people?

So what the Minister is saying is that he needs maybe some time. But it will happen, Rome was not built in a day. We have come a long way. There have been frictions, as Mr. Fraser said, over the last ten years, but if you set a time frame, then I think you are aggravating it.

I will say this without breaking any confidence: I have followed the same course as the Minister; I have contacted the Attorney General in every province and his department, and I have not had one word by any province that said in principle they do not agree with the Bill. There is some concern in certain provinces as to how they might administer it and make it work in a practical sense so that the administration of justice is proper.

So I say to you that if, in all seriousness, you do adopt a time frame to the amendment, which I said the last time has not gone quite as far as I would have liked—I would have liked to have the word "consent" because I believe in that kind of federalism where the art of politics is the impossible made possible—then that is like putting a bull in a china shop; it will not work. You have to get certain judges appointed—and I am going to go through it again—you have to have the registrars and clerks, you have got to have the facilities, so that justice will be done. It is no good having a language—assume it was in German—if nobody understands what is going on, what kind of a trial would that be for an accused? No trial at all. It would be abortive.

So I ask you to be very reasonable. I appreciate your patience. I have suggested two amendments. The Minister has given me an amendment this afternoon on another phase of the bill. It is a little different to what I had in mind. I will analyse it but I think it probably covers the situation. But we are trying to legislate something that will work. We are trying to legislate the kind of legislation that will unify the country, not divide it.

I say this with greatest respect, in New Brunswick you have the tradition and the history about the French and the English. In Quebec it is the same situation. Unfortunately, maybe for people with the French culture—and you are right—those that did come out West in the past, assimilated I suppose.

Now, I taught school when I was 17, 18 or 19 years of age at a place called Zealandia, Saskatchewan, near Rosetown. Half the school students were French, half were English. When I used to go and visit my French neighbours for a Sunday dinner, they spoke French at their table and they were

[Translation]

quant à l'autre. Je vous dis très gentiment ceci: il est impossible d'instituer le français dans des délais prescrits.

Je crois que le ministre a raison et je l'appuie quand il soutient que l'opinion publique est telle—la presse en est responsable, et nous en sommes responsables en tant que députés—que toutes les provinces sont prêtes à adopter ce principe qu'il faut pouvoir appliquer. Supposons par exemple qu'il n'y ait pas suffisamment de Canadiens français à Calgary pour former un jury; on ne peut pas organiser de procès à St-Paul puisqu'il n'y a pas de tribunal ni de district judiciaire. Faut-il faire venir des gens de St-Paul?

Le ministre demande qu'on lui donne du temps. Mais cela viendra. Rome ne s'est pas fait en un jour. On a déjà fait beaucoup de chemin. Il y a eu des frictions, comme l'a dit M. Fraser, au cours des 10 dernières années, mais si l'on fixe un délai, on ne fait qu'aggraver les choses.

Je peux dire ceci sans trahir aucun secret: j'ai fait les mêmes démarches que le ministre; je me suis mis en rapport avec le procureur général de toutes les provinces ainsi que les ministères dont ils sont responsables; or, aucune province ne s'est opposée au principe de ce projet de loi. Certaines provinces s'inquiètent de la manière dont elles pourront l'appliquer pour que la justice soit bien rendue.

Selon moi, par conséquent, et je le dis très sérieusement, si l'on prescrit un délai pour cet amendement, qui comme je l'ai dit la dernière fois, ne va pas aussi loin que je l'aurais voulu— j'aurais aimé qu'on y trouve le mot «consentement» car je crois à ce genre de fédéralisme où l'art de la politique consiste à rendre possible ce qui ne l'est pas—cela reviendrait à mettre un chien dans un jeu de quilles; cela ne marchera pas. Il faut nommer certains juges—et j'y reviendrai—il faut des registraires et des greffiers et il faut des locaux pour que la justice soit rendue. Il y a plus que la langue—supposons qu'il s'agisse de l'allemand—si personne ne comprend ce qui se passe, quelle sorte de procès l'accusé aura-t-il? Il n'en aura pas du tout. Ce serait voué à l'échec.

Je vous demande donc d'être très raisonnable. Je vous remercie de votre patience. J'ai proposé deux amendements. Le ministre en a accepté un cet après-midi qui porte sur une autre partie du projet de loi. Il s'écarte légèrement de ce que j'avais à l'esprit. Je l'analyserai mais je crois qu'il couvre probablement la situation. En tout état de cause nous essayons d'aboutir à une loi qui unifiera le pays au lieu de le diviser.

J'affirme, avec le plus grand respect, qu'il existe au Nouveau-Brunswick une tradition et une histoire du français et de l'anglais. Il en et de même au Québec. Malheureusement, sans doute pour les gens de culture française—et vous avez raison—je présume que ceux qui sont venus dans l'Ouest ont été assimilés.

Entre 17 et 19 ans, j'ai fait la classe dans une aglomération qui s'appelait Zealandia, en Saskatchewan, près de Rosetown. La moitié des élèves de cette école étaient français et les autres étaient anglais. Lorsque j'allais dîner, le dimanche, chez mes voisins français, ceux-ci parlaient français à table et ils étaient

perfectly bilingual. In that district it worked. But you must have the facilities and the opportunity to be able to express yourself in a language day in and day out. If you sent me to a course year in and year out, I am not going to be bilingual enough to address a jury so that a French-Canadian, whoever he is, will get the kind of trial that I want to see happen in Canada, and the kind of justice I feel deeply about.

• 1715

Maybe I gave the minister a little hell a few minutes ago about not having this evidence and not having that, but the minister is trying, and it is not an easy job; that is why he needed somebody to defend him for a minute. He is trying to phase in a bill that will work and it takes time for it to work. So I ask you to be reasonable. Do not let all these emotions control your minds; your minds must control your emotions. We have got to be practical, and I am trying to be practical. If I have offended anybody by what I have said, I owe you an apology; but I have not said anything this afternoon with any kind of ... Well, I do not know what I would say. I listen on the steet sometime in my own hometown, or I listen in your hometown the other way. It works two streams, bigotry does, and it is up to us as legislators to have the capacity to lead, and to lead the country to something that has some degree of excellence and the kind of liberty and freedom that we have enjoyed, and will enjoy, if we are practical.

With this bill, there are areas where it is not going to work immediately. The place to learn French is in Grades 1, 2 and 3, and in the homes; and English the same way. You cannot take an old fellow like me and make me perfectly bilingual, teach me German and French. You have got to feel it. When you speak a language you feel it. I listened to you people speaking your language this afternoon, and I could feel your feelings pulsate through the words. That is what you have to think about this afternoon before you start moving amendments to phase it in with a time limit.

I am confident that, when the Minister of Justice comes from our party, he will follow the lead that has been followed this afternoon in reference to the principle, but we still have to say, will it work? We can only phase it in when it will work in a realistic sense, and I am going to repeat it, to give us the kind of justice that I want to see and that I have lived with and been steeped in ever since I was 21 years of age.

Mr. Gauthier: Mr. Chairman, may we have a copy of the amendment to which Mr. Woolliams just alluded?

The Chairman: I think all those amendments have been circulated. I will just ask the Clerk to make sure you have copies.

Mr. Gauthier: He said he had another.

Mr. Woolliams: Yes, there was one in reference to . . . I will tell you what that one is.

The Chairman: It has been circulated though, I think.

Mr. Woolliams: It is the one stating that the justice of the peace before whoman accused first appears shall advise the

[Traduction]

parfaitement bilingues. Dans cette région, ça marchait. Mais pour pouvoir s'exprimer quotidiennement dans un langue, il faut que les conditions s'y prêtent. Si, d'année en année, vous m'envoyez suivre un cours, je ne serai pas suffisamment bilingue pour m'adresser à un jury; et ce ne serait pas là le procès que je souhaiterais à un Canadien-français, quel qu'il soit, ni la justice que je revendique.

J'ai sans doute critiqué un peu vivement le ministre tout à l'heure en lui reprochant de ne pas nous donner les renseignements voulus, mais le ministre fait des efforts et sa tâche n'est pas simple; c'est pourquoi il fallait que quelqu'un le défende. Il essaie de faire adopter un projet de loi qui fonctionne et il faut du temps pour réussir. Je vous demande donc d'être raisonnable. Ne vous laissez pas emporter par vos émotions; il faut que la raison l'emporte. Soyons réalistes; j'essaie de l'être. Si j'ai offensé qui que ce soit par mes propos, je m'en excuse; mais je me suis exprimé cet après-midi sans aucune intention malveillante . . . ou, comment le dire? Parfois, j'écoute ce que disent les gens dans la rue; dans ma ville, ou dans la vôtre. Ca marche dans les deux sens. L'étroitesse d'esprit est à double sens et il nous appartient, à nous, législateurs, de prendre des initiatives et de montrer à ce pays la voie qui mène à un certain degré de perfection, et au maintien de la liberté dont nous avons joui et dont nous continuerons à jouir, si nous sommes réalistes.

Avec ce projet de loi, il y a des régions où cela ne fonctionnera pas immédiatement. C'est en première, en deuxième et en troisième année, et c'est à la maison qu'on apprend le français; et de même pour l'anglais. Vous ne réussirez pas à rendre entièrement bilingue quelqu'un qui est aussi vieux que moi; vous ne pourrez pas m'apprendre l'allemand ou le français. Il faut avoir le sentiment de la langue qu'on parle. Je vous ai écouté parler votre langue cet après-midi, et j'ai senti vos sentiments vivre sous les mots. Il faut y songer cet après-midi avant de proposer des amendements destinés à imposer des délais d'application.

Lorsque le ministre de la Justice sortira de nos rangs, je suis confiant qu'il suivra les jalons posés cet après-midi; mais une question subsistera: est-ce que cela marchera? L'application de cette loi ne sera possible que si elle est réaliste; et je vais le répéter, il faut que la justice soit rendue comme je l'entends, comme j'y ai été habitué depuis l'âge de 21 ans.

M. Gauthier: Monsieur le président, pourrions-nous avoir un exemplaire de l'amendement auquel M. Woolliams vient de faire allusion?

Le président: Je crois que tous ces amendements ont été distribués. Je vais demander au greffier de vérifier que vous en avez un exemplaire.

M. Gauthier: Il a dit q'il en avait un autre.

M. Woolliams: Oui, il y en avait un qui portait sur... je vais vous dire quel était cet amendement.

Le président: Mais il a été distribué, je crois.

M. Woolliams: Il s'agit de celui qui stipule que le juge de paix devant lequel un accusé comparaît pour la première fois

accused of his right to apply for an order to be tried in English or French. As I understand Mr. Basford's amendment . . .

The Chairman: My apologies. It has not been circulated, but it will be.

Mr. Woolliams: This is what it says: "shall, if the accused is not represented by counsel". In other words, if I am a judge and you are a judge and somebody comes before me, I must say to him "Look, you have not got a lawyer, therefore you have a right to be tried in either French or English. It is my duty to tell you that." But where he has a lawyer, and those people are skilled in the field of criminal law and know his rights, the lawyer makes an application and says, "Look, my client only speaks French; he does not understand English." Even if he does understand English he may prefer to have the trial in French. The judge then shall make an order.

I see nothing wrong with that amendment. It is just that we do not want the situation where judges with 50 cases a day in the big cities have to read out every two minutes that you have this right.

The Chairman: Thank you, Mr. Woolliams.

Gentlemen, I wonder if we might just have some discussion for a moment of procedure. I have three others who want to question the minister and we had hoped to finish the bill this afternoon. Would it be agreeable to go on until 6 o'clock with that in mind?

Mr. Woolliams: What do you fellows think?

Mr. Fraser: We are already late for a meeting.

Mr. Woolliams: I see. I think maybe it is a late hour. Next meeting, if I might speak for our group, we are prepared to face the bill clause by clause. I think it might be better to let the group here have its say. I have had my say; maybe I have said too much. Let everybody have their say and ask the questions they wish to put to the minister, clean it up to that position. We are ready then to proceed at the next meeting.

The Chairman: That will be tomorrow. If that is agreeable to all members, we can finish the questioning today and try to do clause by clause tomorrow. Okay?

Mr. Marceau: Okay.

• 1720

Le président: Monsieur Marceau, vous avez la parole.

M. Marceau: Monsieur le président, monsieur le ministre, en écoutant les gens qui viennent de parler, on se demande qui défend qui et de quel côté les gens se trouvent. Je voudrais simplement dire que je suis un peu surpris d'apprendre que mon ami de Calgary, de la province la plus riche, parle de la pauvreté et de l'impossibilité de mettre en application un projet de loi. Mais il a probablement d'autres motifs très valables. De toute façon, je voudrais demander au ministre s'il a la liste des juges de la Colombie-Britannique qui seraient en

[Translation]

avisera ce dernier qu'il a le droit de demander que son procès se déroule en anglais ou en français. Si j'ai bien compris l'amendement de M. Basford...

Le président: Excusez-moi. On ne l'a pas distribué, mais on va le faire.

M. Woolliams: Voilà ce qu'on dit: «...devra, si l'accusé n'est pas représenté par un avocat...» Autrement dit, si je suis juge et que quelqu'un se présente devant moi, je dois lui dire: «Vous n'avez pas d'avocat; vous avez par conséquent le droit d'être jugé en français ou en anglais. J'ai le devoir de vous le dire.» Mais s'il a un avocat, et ces gens-là connaissent bien le droit pénal et ils savent quels sont leurs droits, l'avocat peut présenter une demande en disant que son client ne parle que le français et qu'il ne comprend pas l'anglais. Ou bien, il comprend l'anglais, mais il préfère être jugé en français. Le juge devra alors rendre une décision.

Je ne vois aucun inconvénient à cet amendement. Simplement, nous ne voulons pas que dans les grandes villes où les juges qui ont à se prononcer sur une cinquantaine de cas, soient obligés de lire à toutes les deux minutes une déclaration vous avisant de ce droit.

Le président: Merci, monsieur Woolliams.

Messieurs, ne serait-il pas possible de discuter pendant quelques instants d'une question de procédure. Trois autres personnes désirent interroger le ministre et nous espérions en terminer avec ce projet de loi cet après-midi. Dans ce but, êtes-vous d'accord pour siéger jusqu'à 6 h 00?

M. Woolliams: Qu'en pensez-vous?

M. Fraser: Nous sommes déjà en retard pour une autre réunion.

M. Woolliams: Je vois. Il se fait tard, peut-être. Lors de la prochaine réunion, si je peux me faire le porte-parole de notre groupe, nous sommes prêts à entamer l'étude du projet de loi, article par article. Je crois qu'il serait préférable de permettre à ce groupe de s'exprimer. J'ai dit ce que j'avais à dire; j'en ai peut-être trop dit. Que chacun s'exprime et interroge le ministre; allons jusque là, nous pourrons alors continuer lors de la prochaine séance.

Le président: Elle aura lieu demain. Si vous êtes tous d'accord, nous pouvons terminer les questions aujourd'hui et aborder demain l'étude article par article. D'accord?

M. Marceau: D'accord.

The Chairman: Mr. Marceau, you have the floor.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, Mr. Minister, in listening to those who have just spoken, I am wondering who is defending whom and on whose side people are. I only want to say that I am a little surprised to learn that my friend from Calgary, from the richest province, speaks of poverty, and of the impossibility of implementing the bill. But he may well have other good reasons. In any case, I would like to ask the Minister if he has a list of the judges in British Columbia who would be capable of presiding at bilingual trials or at trials in French? Does he have a list of those judges for all provinces?

mesure de présider des procès bilingues ou en français? A-t-il la liste de ces juges dans toutes les provinces?

Mr. Basford: I did, last week. It is in the record.

Mr. Marceau: The names of the judges?

Mr. Basford: Oh, not the names; and I would, Mr. Chairman, fall on your mercy. I do not really think I should name judges, as to who might be bilingual or who might not. I really do not want, with the greatest of respect, to get into a discussion in this Committee or any other committee by saying that Mr. Justice so-and-so is bilingual and someone saying: "No, he is not; he cannot speak a word;" or "He is no good". I do not think that would be a proper discussion to get into, with the greatest of respect.

M. Marceau: Monsieur le ministre, pour l'application de cette loi proposée, avez-vous songé à un tribunal itinérant, autrement dit, à des personnes bilingues ou francophones qui voyageraient à travers le pays et qui pourraient se rendre dans les diverses provinces pour mettre en application d'une façon plus rapide ce projet de loi-là? On a entendu nos collègues d'en face soutenir, et c'est probablement vrai d'ailleurs que l'application concrète exigerait un temps considérable parce qu'il faudrait nommer des personnes, nommer des juges, nommer du personnel. Est-ce qu'on a pensé, pour éviter tout délai, à former un tribunal itinérant?

Mr. Basford: Well, the difficulty with that—though not exactly that concept—has been discussed; but the problem of either that kind of concept or the idea of transferring cases from one province to another is that, of course, you immediately then get involved in intimate questions of the administration of justice being in the hands of provincial attorneys-general, and the complications of that are really quite severe. Who is going to pay the cost of the trial? Is it going to be the province where the offence occurred or the province where the trial is conducted?

You have a second problem with the British North America Act that judges of the Superior Court must be picked from the bar of the province, so that a judge who is a Superior Court judge in Quebec who sat in such a travelling court in British Columbia would not have jurisdiction.

So the problems associated with that are very immense. It is something that has been examined and looked at but I do not see a way around solving the problems very quickly. However, I will just add this.

People have raised the question of cost. Obviously, there is very little cost—there is certainly no additional cost.

Take my own province where we have a bilingual Superior Court judge. Rather than chance for a trial from Prince Rupert or Prince George to Vancouver, you send that particular judge on that circuit to Prince Rupert. I mean they go on circuit all the time. That is no additional cost whatsoever, and it would allow the trial to be held in Prince Rupert.

[Traduction]

M. Basford: Je l'ai déposée, la semaine dernière. Elle est au dossier.

M. Marceau: Le nom de ces juges?

M. Basford: Oh non, pas les noms; et monsieur le président, je m'en remets à vous. Je ne crois pas pouvoir nommer les juges qui sont ou qui ne sont pas bilingues. Sauf votre respect, je ne veux pas entamer une discussion dans ce Comité, ou dans tout autre comité, en affirmant que M. le juge Untel est bilingue, et que quelqu'un me dise: «Non, il ne l'est pas, il n'en connaît pas un seul mot;» ou, «Il ne vaut rien.» Je ne crois vraiment pas, sauf votre respect, que ce soit un débat valable.

Mr. Marceau: Mr. Minister, in order to implement the proposed act, have you considered instituting an itinerant court; in other words, to have bilingual persons or Francophones, who would travel across the country to various provinces in order to implement the bill more rapidly? Our colleagues from across the table states—and it is most likely true—that the concrete implementation of the bill would require a considerable period of time, since suitable judges and other court officers would have to be appointed. In order to avoid any delay, has the idea of itinerant court been considered?

M. Basford: Eh bien, on a discuté des difficultés que cela peut présenter, quoi qu'on n'ait pas discuté du concept en général; mais l'idée d'une cour itinérante, ou du transfert des procès d'une province à l'autre, soulève immédiatement des questions importantes sur l'administration de la justice qui est entre les mains des procureurs-généraux des provinces; un problème vraiment très compliqué. Qui paiera les frais du procès? Serait-ce la province où l'infraction a été commise, ou la province où a lieu le procès?

Il y a un second problème, du fait qu'en vertu de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, les juges d'une Cour supérieure doive être choisis parmi le Barreau de la province, donc, un juge de la Cour supérieure du Québec ne pourrait présider aux assises d'une cour itinérante en Colombie-Britannique, car il n'y serait pas compétent.

Donc, ce concept soulève des problèmes très compliqués. On a déjà étudié la question, mais je ne vois vraiment pas de solution rapide. Toutefois, j'ajouterai ceci.

Certains ont mentionné les coûts. Évidemment, les coûts sont minimes—il n'y a aucun frais additionnel.

Dans ma province, par exemple, il y a un juge de la Cour supérieure qui est bilingue. Plutôt que de changer le procès de Prince-Rupert ou de Prince-George à Vancouver, on peut envoyer ce juge à Prince-Rupert. Ces juges voyagent constamment. Ainsi il n'y a aucun frais additionnel, et cela permet de tenir le procès à Prince-Rupert.

• 1725

M. Marceau: Monsieur le ministre, lorsque vous parlez d'un procès en langue française ou qui se déroulerait d'une façon bilingue, dans le questionnaire qui sera distribué aux personnes qui auront à faire le choix du procès, est-ce que vous avez pris en considération le fait qu'une personne bilingue n'est pas nécessairement une personne qui comprend la mentalité d'un Canadien d'expression française, sa culture et sa personnalité? Est-ce que vous avez prévu, par exemple, qu'un francophone qui demande un procès dans sa langue ne demande pas seulement à être compris dans sa langue, mais qu'il demande à être compris dans sa personnalité afin d'être capable d'expliquer le geste qu'il a posé?

Mr. Basford: The requirement of the law is that it be someone who speaks the other language. If what you are suggesting is that the cultural differences between people are such that they can only be judged by people of their culture, then of course...

Mr. Marceau: It is possible.

Mr. Basford: ... we will have to somehow drastically revise our whole system of justice in the country, to me, in a quite undesirable way.

M. Marceau: Ce que je veux dire c'est que, s'il y a un nombre suffisant de francophones dans une localité, à l'endroit ou une personne doit être jugée, je considère que ce sont des francophones qui devraient, de préférence, être choisis comme juge et jurés.

Il est sûr qu'aux endroits où il n'y en a pas suffisamment, où cela cause des problèmes, la question d'un jury bilingue ou d'un juge bilingue ne doit pas être mise de côté.

Mais il me semble que la priorité devrait être donnée, dans les endroits où c'est possible, à ce que des francophones soient choisis comme juge et jurés. Je n'exclus pas la possibilité du juge ou du jury bilingue, mais ce que je veux éviter, c'est qu'on choisisse, par exemple au Québec, pour juger un anglophone, un francophone bilingue au lieu d'un anglophone, ou que, dans les autres provinces, pourjuger un francophone, on prenne un anglophone bilingue en disant: «Il n'y a pas de problème étant donné que le juge et le jury comprennent la langue de l'accusé. Il doit l'accepter».

Il me semble qu'il y a une différence et qu'on devrait, dans les cas où c'est possible, accorder la préférence aux gens qui sont de la mentalité ou de la même origine que l'accusé.

Mr. Basford: I think, with the greatest of respect, that would be a very undesirable development. It has never been provided for in the criminal law or the administration of justice in this country, and even in Quebec where there have been rights to mixed juries or, in practice, bilingual trials for a long time. People have not been selected either as accused or as judges on the basis of whether they are French Canadian or English Canadian, or any other kind of Canadian. The principle of the law surely must be that a judge is competent to judge the accused before him, that there are not different kinds of judges, and that some can sit on some cases and some cannot sit on others. That would lead to a sort of cultural isolation in the country that I think would be very undesirable.

[Translation]

Mr. Marceau: Mr. Minister, when you speak of conducting a trial in the French language, or a bilingual trial, in the questionnaire that will be distributed to the persons who will have to choose the type of trial, has the fact been taken into account that a bilingual person is not necessarily a person who understands the mentality of a French-speaking Canadian, as well as his culture and his personality? Have you considered, for instance, that a Francophone who requests a trial in his own language, is not only asking to be understood in his language, but that he be understood in his personality so that he might better explain the act that he has committed?

M. Basford: La loi exige seulement que cette personne parle l'autre langue. Si vous dites que les différences culturelles entre différentes gens sont telles que chaque personne ne peut être jugée que par d'autres de sa propre culture . . .

M. Marceau: C'est possible.

M. Basford: ... nous devrons réviser d'une façon draconienne tout notre système de justice au pays, et d'une façon qui n'est pas souhaitable.

Mr. Marceau: I am saying, that if there is a sufficient number of francophones in a locality, a locality of the trial, I think then that Francophones should be preferred as both the judge and jury.

Obviously, in those areas where there are not sufficient Francophones, this might cause problems, a question of a bilingual jury, or a bilingual judge, cannot be set aside.

But it seems that the priority should be given in those areas where it is possible, that Francophones be selected in a Francophone trial as judge and jury. I am not excluding the possibility of a bilingual judge or a bilingual jury, but I would wish to avoid that in Quebec, for example, that to try an Anglophone, a bilingual Francophone be chosen rather than an Anglophone, or that in the other provinces, in a trial of a Francophone, a bilingual Anglophone be chosen as follows: «There is no problem, since both the judge and the jury understand the language of the accused. He must accept this.»

It seems to me there is a difference, and that in cases where it is possible, preference should be given to those people who are of the same mentality or the same origin as the accused.

M. Basford: Avec le plus grand respect, je crois que cette façon d'agir n'est pas très souhaitable. On n'a jamais prévu cette procédure dans le droit criminel ou dans l'administration de la justice dans ce pays, même pas au Québec où il existe depuis très long temps un jury mixte, ou en pratique, des procès bilingues. Les gens n'ont jamais été choisis comme accusés ou comme juges selon qu'ils soit Canadiens français ou Canadiens anglais, ou autres. Le principe de la loi veut que le juge soit compétent pour juger l'accusé traduit devant lui, qu'il n'y ait pas différentes sortes de juges, et que certains puissent juger certains cas, et que d'autres ne le peuvent pas. Cela pourrait nous amener à une isolation culturelle dans le pays qui n'est pas très souhaitable.

• 1730

M. Marceau: Je pense, monsieur le ministre, que votre opinion peut évidemment se justifier mais vous me permettrez de dire que j'ai certaines réserves quant à l'impossibilité de trouver un système qui rende plus de justice aux francophones et aux anglophones, parce que je ne veux pas faire de distinction uniquement pour les francophones. Je considère, lorsque quelqu'un a commis un acte criminel de quelque envergure qu'il soit, qu'il doit être placé selon le principe qui est reconnu dans le droit de la défense pleine et entière. Et la défense pleine et entière repose tout d'abord sur la compréhension de la personne qui a posé l'acte, le milieu dans lequel il l'a commis. Je pense que ce n'est pas dans le but de faire une distinction entre les francophones et les anglophones, c'est tout simplement dans le but de permettre à l'accusé, ce qui est exactement votre objectif, de lui donner la chance d'être compris et d'être jugé selon un principe qui soit atteint le mieux possible. Évidemment quand vous dites que cela ferait une distinction, peut-être qu'à un certain moment cela pourrait causer des problèmes, mais il reste que dans le projet de loi que vous présentez vous voulez quand même atteindre un idéal de justice et vous ne considérez pas que cet élément-là peut faire partie de la justice que vous voulez atteindre pour les accusés?

Mr. Basford: But we are all governed by the same principles of justice and by the same law and it all is applied equally and applies equally. In another area, what you are really saying is that people who have come from a rich background should not judge poor people. If someone who is a murderer comes from the slums, and maybe has had just a dreadful life and has lived in such conditions maybe the murder is somewhat understandable, so he should only be judged by someone from that milieu. It would also presumably lead to the conclusion that one should not appoint any lawers to the bench of an ethno-cultural background, because how could an Italian judge judge either me or you. It really, with the greatest of respect, leads to a concept of the judicial function and what goes on in court that I find quite unpleasant.

M. Marceau: Évidemment, je ne voudrais pas pousser l'argument trop loin. Mais il reste quand même que selon l'exemple que vous donnez, lorsqu'un juge riche juge un pauvre, ils ne sont pas sur le même pied et celui qui n'a pas vécu la misère peut ne pas comprendre vraiment ce qu'a été le problème de la misère. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne sera pas capable de rendre une justice au meilleur de sa connaissance.

A tout événement, monsieur le ministre, je veux tout simplement dire que ce qu'on recherche et ce que vous recherchez aussi, c'est d'avoir un projet de loi qui atteint les objectifs d'une meilleure justice à travers le Canada. Je dois dire qu'au sujet de l'amendement proposé par mon collègue, je suis en mesure de comprendre un peu les sentiments que peuvent ressentir des gens comme ceux du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario qui, depuis cent ans, se font dire très souvent et avec une apparente sincérité qu'on veut pour eux tous les droits, qu'on est prêt à les respecter et qu'on est prêt à les défendre.

[Traduction]

Mr. Marceau: No doubt, Mr. Minister, you can justify your reasoning, but please allow me to say that I have certain reservations as to the impossibility of establishing a system which would render more justice to Francophones and to Anglophones, because I am not making any distinction in favour of Francophones. I consider, that when anyone has committed any criminal act whatever, that he must be in a position to exercise the principle recognized as the right to full and equal defence. And this full and equal defence is primarily on the comprehension of that person who has committed the act, and the environment in which he has done so. I do not think it is a question of distinguishing between Francophones and Anglophones, it is merely a measure allowing the accused, to have the chance to be understood, which is exactly your objective, and to be tried according to a principle which must be attained in the best way possible. Of course, we would be making a distinction, perhaps at certain times this might cause problems, but in the bill that you have tabled, are you not trying to attain the ideal justice, and do you not consider that this element could be part of the justice which you are seeking for the accused?

M. Basford: Nous sommes tous gouvernés par les mêmes principes de justice et les mêmes lois, qui doivent être appliqués également et qui s'appliquent également à tous. Dans un autre domaine, ce que vous dites en fait est que les gens qui sont d'un milieu riche, ne devraient pas juger les pauvres. Si un meurtrier est le fruit des taudis et qu'il a eu une vie affreuse, et qu'il a vécu dans des conditions si horribles que le meurtre semble presque acceptable, qu'il devrait être jugé par quelqu'un de son milieu. Il faudrait donc en conclure qu'on ne devrait pas nommer juges des avocats d'antécédents allogènes, alors comment un juge italien pourrait-il nous juger vous et moi. Sauf tout le respect que je vous dois, cela nous amène à un concept de la fonction judiciaire, et du processus de la cour qui serait au moins très déplaisant.

Mr. Marceau: Of course, I do not want to push the argument too far. But in the example which you have quoted, when a rich judge tries a poor person, they are not on the same footing, and he who has not lived in poverty, cannot really understand the problems of poverty. But that does not mean to say that that judge could not render justice to the best of his ability.

In any case, Mr. Minister, I wish to say simply that we are seeking what you are seeking, that is a bill which will achieve the objectives of a better justice throughout Canada. With respect to the amendment proposed by my colleague, I can understand to some degree the feelings of those people from Ontario and New Brunswick, who, over the past hundred years, have been told so often with such apparent sincerity, that they should be granted all their rights, that those rights should be respected and they should also be defended.

• 1735

Cela me fait un peu penser au premier ministre du Québec qui dit qu'il ne veut pas briser le Canada, mais qui fait tout pour le détruire. Il y a beaucoup de distinction entre les paroles et les actes. Et je pense que ce que mes collègues ont voulu vous démontrer aujourd'hui, monsieur le ministre, c'est que vous, vous n'êtes pas de la trempe de ceux qui ne remplissent pas leurs promesses. Mais il y a des gens qui depuis de très nombreuses années ont été trompés et qui ont été endormis par de belles paroles et aujourd'hui... Quand même, je crois qu'on est prêt à donner une dernière chance, mais il va falloir qu'il y en ait qui comprennent que c'est la dernière. C'est la dernière et dans ce temps-là il y a un délai. Vous ne voulez pas mettre de délai dans votre loi, mais dans notre esprit il y en a un, il ne s'applique pas à vous, parce que vous avez assez d'ouverture d'esprit pour être capable de comprendre que les principes que vous défendez, vous voulez qu'ils soient appliqués à la grandeur du Canada.

Je peux vous dire, monsieur le ministre, que je comprends mes collègues Jean-Robert Gauthier et Eymard Corbin. Dans les sentiments qu'ils expriment, je les appuie fortement. Mais je sais que vous avez un travail à accomplir qui n'est pas facile et si vous demeuriez là, je pense qu'on pourrait espérer que le projet de loi serait mis en application assez rapidement. Mais pour le moment, je pense qu'on doit vous faire confiance. Vous nous avez donné des preuves suffisantes et quant à moi, je serai prêt à donner une dernière chance.

Le président: C'est un bon ministre. M. Dionne est parti. Monsieur Lachance.

M. Lachance: Merci, monsieur le président.

Quand je vous ai demandé la parole tantôt, le Comité donnait l'impression de s'enliser dans des considérations techniques sur la mise en œuvre de ce projet de loi et on semblait oublier un peu les principes qui sont à l'origine de la présentation par le gouvernement, par le ministre de la Justice du projet de loi en question. Depuis ce temps, on a eu un certain nombre de mises au point, en particulier celles faites par M. Woolliams qui, dans une déclaration assez enflammée, a donné l'assurance au Comité et au ministre que l'étude de ce projet de loi pourrait être terminée à la prochaine séance de ce Comité

Je ne retarderai donc pas indûment par mes commentaires les délibérations du Comité, je voudrais simplement faire un certain nombre de commentaires. Je comprends parfaitement moi aussi les craintes exprimées par mes deux collègues francophones, un de l'Ontario et un du Nouveau-Brunswick, qui justement ont montré à bon droit et avec raison une certaine impatience, puisque dans leurs cas ce n'est même pas la mise en œuvre de ces droits qui est le problème, mais c'est la reconnaissance de ces droits. Et justement dans ce projet de loi, pour la première fois je pense, on reconnaît les droits en question. Même si les mesures pour leur mise en œuvre peuvent leur paraître insuffisantes, j'ai bon espoir que ce «punch» politique qu'il dit ne pas avoir, existe suffisamment pour inciter les autorités gouvernementales, que ce soit sur le plan fédéral ou provincial à aller de l'avant le plus rapidement possible.

[Translation]

This reminds me somewhat of the Prime Minister of Quebec, who says that he does not want to break up Canada, but is doing everything to destroy it. There is a great difference between the words and the action. I think my colleagues were trying to tell you today, Mr. Minister, that you are not one of those who will not fulfill his promises. But some people have been duped for many years and have been lulled into inaction by beautiful words, and today—In any case, I believe we are ready to give it a last chance, but it must be understood that it is going to be the last. It is the last, but even then there will be some delay. You do not want to delay the implementation of your bill, but in our minds there is one, it does not apply to you, since in your openmindedness you are capable of understanding the principles that you are defending that you want to see applied everywhere in Canada.

I can assure you, Mr. Minister, that I understand my colleagues Jean-Robert Gauthier and Eymard Corbin. And I fully support the feelings they have expressed. But I know that your work is not easy, and if you should stay, I think we could hope that the bill would be implemented fairly rapidly. But for the moment, I think we must give you our confidence. You have given us sufficient evidence of your intentions, and personally, I am prepared to give it one last chance.

The Chairman: He is a good minister. Mr. Dionne is gone. M. Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman.

When I asked for the floor earlier, the Committee seemed to be sinking into technical questions with respect to the implementation of the bill, it seemed to have forgotten somewhat the principles underlying tabling of this bill by the government and by the Minister of Justice. There have been certain clarifications, particularly those of Mr. Woolliams, who in a rather fiery tirade, has given the assurance to this Committee and to the Minister that the consideration of this bill could be completed at the next meeting of the Committee.

So I shall not unduly delay the deliberations of the Committee but I do have a few comments. I understand perfectly the fears expressed by my two French-speaking colleagues, one from Ontario and one from New Brunswick, who have shown with good reason, a certain impatience, because in their case, it is not even the implementation of these rights which poses a problem, but the very recognition of those rights. And indeed, in this bill, for the first time I believe those rights are being recognized. Even if the means of implementation may seem to them rather inadequate, I am hopeful that that political clout of which he was speaking, is sufficiently strong to encourage the governmental authorities, be they at the federal or at the provincial levels, to move forward as quickly as possible.

D'un autre côté, je comprends aussi que le ministre de la Justice ne veuille pas s'engager dans un processus qui pourrait éventuellement aller à l'encontre des dispositions et des objectifs de ce projet de loi en restreignant indûment sa marge de manœuvre et les négociations qu'il entreprendra avec les provinces pour la mise en œuvre ordonnée du projet de loi en question. Il est bien évident que c'est une chose de mettre en œuvre la politique prévue dans ce projet de loi en Ontario, mais c'est une autre évidemment en Colombie-Britannique ou en Saskatchewan ou en Alberta ou à l'Île-du-Prince-Édouard. A cet égard, je suis de ceux, monsieur le président, qui pensent que le ministre de la Justice, avec le Bill C-42, et également les minorités francophones et anglophones, dans le cas du Québec, même si cela s'applique dans une moindre mesure, ont en main les outils nécessaires pour faire valoir leurs droits et aussi exiger que ces droits, dans la pratique des choses, soient respectés.

Ceci dit, monsieur le président, je sanctionne entièrement l'esprit qui prévaut à la présentation de ce projet de loi. Je comprends les réserves de mes collègues, mais je comprends aussi les difficultés du ministre de la Justice. C'est pourquoi je serai en mesure de supporter le ministre lorsqu'il présentera l'amendement dont il a donné avis au Comité pour sanctionner statutairement les consultations qu'il doit entreprendre avec les provinces pour la mise en œuvre de ce projet de loi. Encore une fois, je pense qu'il était nécessaire que mes deux collègues francophones expriment leurs réserves devant ce Comité. Mais i'ose espérer que les dispositions que prendra le ministre seront suffisantes pour faire valoir ces droits dans un avenir très rapproché. Encore là, je suis persuadé qu'il n'est pas question de remettre indéfiniment la mise en œuvre de ce projet de loi. Je ne pense pas que ce soit l'esprit du ministre, je ne pense pas que ce soit l'esprit de tous les députés présents à ce comité. Je crois plutôt qu'on songe à une mise en œuvre ordonnée dans le temps et dans la pratique de ces dispositions.

• 1740

J'ai une question à poser au ministre et je terminerai mes commentaires là-dessus. Je suis persuadé que les dispositions du Code criminel ailleurs permettront de résoudre ce petite problème qui me vient à l'esprit encore une fois. Dans le cas de coaccusés qui se retrouvent devant un tribunal, monsieur le président, monsieur le ministre, vous avez toujours la possibilité de demander des procès séparés. Mais s'il s'agissait de coaccusés dont l'un serait francophone et l'autre anglophones par exemples ou vice versa, le francophone pourrait demander un procès en langue français et l'anglohone demander un procès en langue anglaise. Il est évidemment possible que les coaccusés demandent des procès séparés. Mais c'est le privilège du juge d'accorder ou non des procès séparés à la suite de représentations du procureur général. Je me demande si les dispositions du Code criminel qui accordent une discrétion au juge sont, dans le cas présent, suffisantes et s'il ne faudrait pas plutôt envisager dans un cas comme celui-là d'obliger le juge à émettre une ordonnance de procès séparés lorsqu'un des coaccusés demande un procès dans sa langue maternelle.

Merci, monsieur le président.

[Traduction]

On the other hand, I also understand that the Minister of Justice does not wish to commit himself in a process which might eventually go against the provisions and objectives of the bill by unduly limiting his manoeuvres and negotiations with the provinces in order to ensure an orderly implementation of the bill. It is obvious that it is one thing to implement the policy of the bill in Ontario, but that it is quite another matter of course to implement it in British Columbia, in Saskatchewan, in Alberta or in Prince Edward Island. In this regard, Mr. Chairman, I am among those who think that the Minister of Justice and also the Francophone and Anglophone minorities, although in the case of Quebec, to a lesser extent, through Bill C-42 have the necessary means to assert their rights, and also to demand that those rights be respected in practice.

This being said, Mr. Chairman, I fully support the spirit with which this bill was tabled. I understand the reservations of my colleagues, but I also understand the difficulties of the Minister of Justice. That is why I shall support the Minister when he introduces the amendment of which he has given notice to the Committee to enact the consultations which he shall undertake with the provinces for the implementation of this bill. Once again, it was necessary that my two Francophone colleagues express their reservations to the Committee. But I would hope that the measures of the Minister will be adequate to ensure those rights very soon. Again, I am convinced that there is no question of indefinitely delaying the implementation of this Bill. I do not think that is the intention of the Minister, or that of the members here. I think, rather, it is a question of an orderly implementation, both in time and in the application of these provisions.

In ending my comments, I have one question to ask the Minister. I am convinced that other provisions of the Criminal Code would solve the very small problem which once again comes to mind. Mr. Chairman, Mr. Minister, in the case of co-accused who come before the same tribunal, you still have the possibility of asking for separate trials. But in a case where one of the co-accused was Francophone, and the other Anglophone, or vice-versa, the Francophone could ask for a trial in the French language, and the Anglophone in the English language. Obviously, it is possible that the co-accused might ask for separate trials. But it is the right of the judge to grant or not separate trials following representations by the Attorney General. I am wondering if the provisions of the Criminal Code which give discretion to the judge in such a case are sufficient and if we might not have to consider that in such a case, the judge should be obligated to order separate trials, when one of the co-accused requests the trial to be held in his mother tongue.

Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur Lachance.

Do you have any further comments, Mr. Minister?

Mr. Basford: There really are, it seems to me, two answers to that question. One, which is the least desirable, is that the trial or the charges be servered; then you would have two separate trials. But to me, it is fairly fundamental that coaccused or co-conspirators, other things being equal, should be tried together.

The other remedy is, of course, for the judge to order a bilingual trial, and that is one of the reasons why this provision is in here; and should it be, then, a bilingual trial, then all the accused can, of course, speak to the judge, or the judge and jury, in the language in which they feel best able to express their story. The one would explain, would give his evidence, if he chose to give evidence, in his language, and the other in his language.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. The Chairman: Thank you, Mr. Lachance.

Gentlemen, I think that concludes the business for today. The Committee is adjourned until tomorrow afternoon at 3.30.

[Translation]

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance.

Aviez-vous d'autres commentaires, monsieur le ministre?

M. Basford: En fait, il me semble qu'il y a deux réponses à cette question. Une, la moins souhaitable, est que la mise en accusation et les procès soient séparés; ainsi on aurait deux procès distincts. Mais il me semble fondamental que des coaccusés, ou des conspirateurs, toutes choses étant égales, soient traduits en cour ensemble.

Évidemment, le juge pourrait ordonner un procès bilingue, et c'est là une des raisons des dispositions du bill; et s'il s'agissait de procès bilingue, alors tous les accusés, pourraient parler au juge, au juge et au jury, dans la langue qui leur est la plus facile pour raconter leur version des faits. Un pourrait présenter ses explications et ses preuves, s'il choisissait de le faire, dans sa langue, et l'autre aussi dans sa langue maternelle.

M. Lachance: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Lachance.

Messieurs, c'est la fin de nos délibérations aujourd'hui. Le Comité suspend ses travaux jusqu'à demain après-midi à 15 h 30.





Third Troisième class classe

K1A 0S7 HULL Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULE
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Cana
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

If undelivered, return COVER ONLY to

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 33

Wednesday, May 31, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 33

Le mercredi 31 mai 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code.

CONCERNANT:

Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel.

APPEARING:

The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada.

COMPARAÎT:

L'honorable Ronald Basford, ministre de la Justice et procureur général du Canada.



Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

* 90 W - 17 .

Messrs.

Beaudoin Gar Blaker V Corbin Hai Dionne (Northumberland Jar Miramichi) Lac

Gauthier (Ottawa-Vanier) Halliday Jarvis Lachance COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-president: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Leggatt Robinson
Loiselle (Chambly) Whittaker
Marceau Woolliams
Nielsen Young—(20)
Patterson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MAY 31, 1978 (41)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 3:51 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Blaker, Corbin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Gauthier (Ottawa-Vanier), Jarvis, MacGuigan, Marceau, Robinson, Whittaker, Woolliams and Young.

Appearing: The Honourable Ronald Basford, Minister of Justice and Attorney General of Canada.

The Committee resumed consideration of Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code.

Mr. Jarvis moved,—That the Clerk of the Committee be authorized to purchase an annotated copy of the Criminal Code, either Lagarde's, Tremear's or Martin's Annual, on the request of members of the Committee.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that a letter to the Chairman by the Honourable Ronald Basford, dated May 31, 1978, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-27").

Mr. Woolliams moved,—That Clause 1 be amended by striking out line 21 on page 2 and substituting the following:

"shall, if the accused is not represented by counsel, advise the accused of his right to"

After debate, the question being put on the amendment, it was agreed to.

And the question being put on Clause 1 as amended, it was carried.

Clauses 2 to 5 inclusive carried.

On Clause 6

Mr. Young moved,—That Clause 6 be amended by adding thereto, immediately after line 13 on page 5, the following new subclauses:

- "(6) No proclamation may be issued under subsection (1) or (2) unless the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have consulted together with a view to ensuring the orderly implementation of the provisions to which the proclamation would relate.
- (7) Where, following consultation pursuant to subsection (6), the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have not reached agreement as to an appropriate date for implementation of the rights that would be provided by the issuance of a proclamation under subsection (1) or (2), no proclamation may be issued under whichever of those subsections is applicable

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 31 MAI 1978 (41)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 15 h 51 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Blaker, Corbin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Gauthier (Ottawa-Vanier), Jarvis, MacGuigan, Marceau, Robinson, Whittaker, Woolliams et Young.

Comparaît: L'honorable Ronald Basford, ministre de la Justice et Procureur général du Canada.

Le Comité reprend l'étude du bill C-42, Loi modifiant le Code criminel.

M. Jarvis propose,—Que le greffier du Comité soit autorisé à acheter un exemplaire commenté du Code criminel, soit un exemplaire annuel de Lagarde, Tremear ou Martin et cela à la demande des membres du Comité.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

Le Comité reprend l'étude de l'article 1.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise qu'une lettre adressée au président par l'honorable Ronald Basford, en date du 31 mai 1978, soit jointe aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir appendice «JLA-27»*).

M. Woolliams propose,—Que l'article 1 soit modifié en remplaçant la ligne 20, page 2, par ce qui suit:

«mière fois doit aviser l'accusé, s'il n'est pas représenté par procureur, de son droit»

Après débat, l'amendement, mis aux voix, est adopté.

L'article 1 modifié, mis aux voix, est adopté.

Les articles 2 à 5 inclusivement sont adoptés.

Article 6.

- M. Young propose,—Que l'article 6 soit modifié par l'adjonction, immédiatement après la ligne 14, page 5, des paragraphes suivants:
 - «(6) Aucune proclamation ne peut être lancée en vertu des paragraphes (1) ou (2), sauf si le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée se sont consultés dans le but d'assurer la mise en œuvre efficace des dispositions qui seraient visées par la proclamation.
 - (7) Lorsque, après les consultations visées au paragraphe (6), le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée ne peuvent s'entendre sur une date permettant de donner effet aux droits qui résulteraient d'une proclamation en vertu des paragraphes (1) ou (2), aucune proclamation en vertu de ces paragraphes ne peut être lancée fixant une date qui est antérieure à

fixing a date that is earlier than two years after the date of issuance of the proclamation."

And debate arising thereon;

Mr. Gauthier (*Ottawa-Vanier*) moved,—That the amendment be amended by adding thereto, immediately after the words "have consulted together", the following words:

"during a period not exceeding one year,";

and by adding thereto, at the end of subclause (6), the following sentence:

"The federal-provincial consultation period shall come into force on the day on which this bill is passed by the Canadian Parliament."

After debate thereon, the question being put on the amendment to the amendment, it was, by a show of hands, negatived: YEAS: 3; NAYS: 7.

And the question being put on the amendment by Mr. Young, it was agreed to.

After further debate, the question being put on Clause 6 as amended, it was carried.

The Title carried.

The Bill, as amended, carried.

Ordered,—That the Chairman report Bill C-42, as amended, to the House.

On motion of Mr. Marceau, the Committee ordered a reprint of Bill C-42, as amended, for the use of the House of Commons at the report stage.

At 4:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

l'expiration de la période de deux ans qui suit son lancement.»

Le débat s'engage par la suite;

M. Gauthier (*Ottawa-Vanier*) propose,—Que l'amendement soit modifié en ajoutant, immédiatement après les mots «se sont consultés», les mots suivants:

«(de façon effective) pendant une période n'excédant pas un an.»:

et en ajoutant, à la fin du paragraphe (6), la phrase suivante:

«La période de consultation fédérale-provinciale entre en vigueur le jour de l'adoption de ce projet de loi par le parlement canadien.»

Après débat, le sous-amendement, mis aux voix, est rejeté par un vote à main levée par 7 voix contre 3.

L'amendement de M. Young, mis aux voix, est adopté.

Après débat, l'article 6 modifié, mis aux voix, est adopté.

Le titre est adopté.

Le bill modifié est adopté.

Il est ordonné,—Que le président fasse rapport du bill C-42, tel que modifié, à la Chambre.

Sur motion du président, le Comité ordonne la réimpression du bill C-42, tel que modifié, pour l'usage de la Chambre des communes, à l'étape du rapport.

A 16 h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Wednesday, May 31, 1978

• 1552

[Texte]

The Chairman: I believe Mr. Jarvis has a point of order before we begin dealing with the bill.

Mr. Jarvis: Mr. Chairman, I have some difficulty, and I do not know if the difficulty is shared by others, particularly in an omnibus bill of amending the Criminal Code and following it. I thought it would be a great help to Committee members if there were made available to them annotated copies of the Criminal Code. The English one that I know of, that I have used regularly, is *Martin's*. I presume that there is one in French as well. Would you consider in order a motion that the Committee purchase sufficient copies for members of the Committee in order that the study of that bill and others, from time to time, which amend the Code will be easier and more meaningful?

The Chairman: I think that would be an excellent suggestion, Mr. Jarvis. Lagarde is the French more or less equivalent, although I think it is larger. It may be more equivalent to Tremear. Perhaps we might have a motion that would authorize the Clerk to buy on request for members of the Committee any of those three works: Lagarde, Tremear, or Martin Annual.

Mr. Woolliams: I would like to speak to the motion. I think it is a wonderful idea, but there is one great disappointment that I have. Over the years I have always bought my own Code to be able to inform myself and come before this Committee with some degree of intelligence, and I would hope that instead of getting the Code I would get an engraved gold cheque.

The Chairman: You can choose your copy, Mr. Woolliams, and after yesterday's great speech I am sure you will want a copy of the *Lagarde*.

Well then, if Mr. Jarvis moves that, is that agreed?

Motion agreed to.

The Chairman: Seconded and adopted by the Committee. Thank you, gentlemen.

We now proceed to Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code. I believe we agreed that we finished the general discussion yesterday and that we can now proceed to a consideration of the clauses. We come first to Clause 1.

On clause 1

There is, I believe, an amendment to Clause 1. I am not just sure who has the intention of moving it. I think perhaps Mr. Woolliams is going to move it.

Mr. Woolliams: Yes. I moved an amendment myself on it, but I think the Minister of Justice's amendment serves the purpose even better than mine. It says:

That clause 1 of Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code, be amended by striking out line 21 on page 2 and substituting the following:

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mercredi 31 mai 1978

[Traduction]

Le président: Je crois que M. Jarvis veut invoquer le Règlement avant que nous ne commencions à étudier le projet de loi.

M. Jarvis: Monsieur le président, ce bill omnibus modifiant le Code criminel me pose certaines difficultés, je ne sais pas si les autres en ont également. J'ai pensé qu'il serait très utile aux membres du Comité d'avoir des exemplaires annotés du Code criminel. J'ai utilisé régulièrement le Code Martin, en anglais. Je suppose qu'il y en a également un en français. Pouvez-vous accepter une motion voulant que le Comité achète des exemplaires du Code en nombre suffisant pour le Comité, afin de faciliter l'étude de ce projet de loi et d'autres projets ultérieurs visant à modifier le Code criminel?

Le président: C'est une excellente suggestion, monsieur Jarvis. Le Code de Lagarde est plus ou moins l'équivalent français, bien qu'il soit un peu plus volumineux. C'est plutôt l'équivalent du Tremear. Nous pourrions avoir une motion autorisant le greffier à acheter, à la demande des membres du Comité, l'un de ces trois codes: le Lagarde, le Tremear, ou le Martin Annual.

M. Woolliams: Je voudrais prendre la parole au sujet de la motion. Je pense que c'est une merveilleuse idée, mais je suis très désappointé. J'ai toujours acheté mon propre code afin de pouvoir venir au Comité avec une certaine connaissance des questions à l'étude et j'aimerais que, plutôt que de me remettre un code, on me remette un chèque en caractères dorés.

Le président: Vous pouvez choisir votre exemplaire, monsieur Woolliams, et après le merveilleux discours fait hier, je suis certain que vous choisirez le *Lagarde*.

Alors, puisque M. Jarvis propose la motion, êtes-vous d'accord?

La motion est adoptée.

Le président: Appuyée et adoptée par le Comité. Merci, messieurs.

Nous passons maintenant à l'étude du projet de loi C-42, Loi modifiant le Code criminel. Nous avons convenu hier que la discussion générale était terminée et que nous pouvions maintenant passer à l'étude des articles. Nous commençons par l'article premier.

Article 1.

Je crois qu'il y a un amendement à l'article 1. Je ne sais pas qui veut le proposer. Je crois que c'est M. Woolliams.

M. Woolliams: Oui. J'ai moi-même proposé un amendement à cet article, mais je crois que l'amendement du ministre de la Justice est encore meilleur que le mien. Il stipule:

Que l'article 1 du projet de loi C-42, Loi modifiant le Code criminel, soit modifié en retranchant la ligne 20 à la page 2 et en la remplaçant par ce qui suit:

shall, if the accused is not represented by counsel, advise the accused of his right to

This really means—and I can speak to it briefly—that if the accused has a lawyer, the provincial judge or Supreme Court judge does not have to read out that he has the right to be tried in French or English. But if he has no lawyer, then the judge must read it out, because he might not know his rights. I think it is an excellent amendment. It was drawn by a very distinguished gentleman, the Minister of Justice, and so I am prepared to accept that and move it.

The Chairman: Thank you, Mr. Woolliams. It is moved by Mr. Woolliams that Clause 1 of Bill C-42 be amended by striking out line 21 on page 2 and substituting the following:

shall, if the accused is not represented by counsel, advise the accused of his right to

Amendment agreed to.

Clause 1 as amended agreed to.

• 1555

Clauses 2 to 5 inclusive agreed to.

On Clause 6—Coming into force in any province

The Chairman: With Clause 6 we have two amendments, I believe. We have an amendment which is, I suppose, moved by Mr. Young on behalf of the Minister, and then a subamendment by Mr. Gauthier.

I think I will dispense with reading these since they are comparatively long. I appreciate there may be some further comments at this stage but Mr. Young will be moving the amendment and then the subamendment, of which you also have copies, is moved by Mr. Gauthier.

Mr. Young: I read that proposed amendment into the record on the last day of sitting, Mr. Chairman.

The Chairman: You did, in any event, yes. Well, then we would consider Mr. Gauthier's subamendment first.

Mr. Corbin: Has it been translated and circulated?

The Chairman: Yes. Are there any comments on this subamendment before we proceed to deal with it?

Mr. Woolliams: I think it was pretty well discussed yesterday, I understand it, and I think our side understands it.

The Chairman: Mr. Gauthier, did you want to say something further on that?

Mr. Gauthier: No, Mr. Chairman.

The Chairman: Okay.

Mr. Gauthier: Mr. Chairman, the amendment is already tabled.

The Chairman: Yes.

Mr. Gauthier: The only word I would like to remove today may be the word "effectively". I think that may help to understand the motion better.

Mr. Young: Are there translations?

The Chairman: Yes.

M. Gauthier: On enlèverait les mots «de façon effective» après les mots «se sont consultés».

[Translation]

mière fois doit, si l'accusé n'est pas représenté par un procureur. l'aviser de son droit

Ce qui veut dire—je l'explique brièvement—que si l'accusé a un avocat, le juge de la cour provincial ou de la Cour suprême n'est pas tenu de dire à l'accusé qu'il a le droit d'être jugé en français ou en anglais. Mais s'il n'a pas d'avocat, le juge doit alors l'en informer, parce que l'accusé ne connaît peut-être pas son droit. Je pense que c'est un excellent amendement. Il a été rédigé par un monsieur très distingué, le ministre de la Justice, et je suis prêt à l'accepter et à le proposer.

Le président: Merci, monsieur Woolliams. M. Woolliams propose que l'article 1 du projet de loi C-42 soit modifié en retranchant la ligne 20 à la page 2 et en la remplaçant par ce qui suit:

mière fois doit, si l'accusé n'est pas représenté par un procureur, l'informer de son droit.

L'amendement est adopté.

L'article 1 modifié est adopté.

Les articles 2 à 5 inclusivement sont adoptés.

Article 6—Entrée en vigueur dans une province.

Le président: Je crois que nous avons deux amendements à l'article 6. Nous avons un amendement qui est proposé, je crois, par M. Young au nom du ministre et un sous-amendement proposé par M. Gauthier.

Je ne les lirai as parce qu'ils sont assez long. On voudra peut-être faire d'autres commentaires, mais M. Young va proposer son amendement après quoi M. Gauthier proposera le sous-amendement dont vous avez également des copies.

M. Young: J'ai fait consigner cet amendement lors de la dernière séance, monsieur le président.

Le président: Oui, de toute façon. Nous allons étudier le sous-amendement de M. Gauthier tout d'abord.

M. Corbin: A-t-il été traduit et distribué?

Le président: Oui. Y a-t-il des commentaires au sujet du sous-amendement avant de le mettre aux voix?

M. Woolliams: On en a beaucoup discuté hier, et mon parti en comprend l'objet.

Le président: Monsieur Gauthier, aviez-vous autre chose à dire à ce sujet?

M. Gauthier: Non, monsieur le président.

Le président: Très bien.

M. Gauthier: Monsieur le président, l'amendement est déjà déposé.

Le président: Oui.

M. Gauthier: J'aimerais cependant qu'on retranche aujourd'hui l'expresion «de façon effective». Cela permettra peut-être de mieux comprendre la motion.

M. Young: Y a-t-il des traductions?

Le président: Oui.

Mr. Gauthier: We would strike out the word "effectively" after the words "have been consulted each other."

Monsieur le président, je propose que l'amendement à l'article 6 du Bill C-42 soit modifié en ajoutant, immédiatement après les mots «se sont consultés», les mots suivants:

«pendant une période n'excédant pas un an,»

et en ajoutant, à la fin du paragraphe (6), la phrase suivante:

«La période de consultation fédérale-provinciale entre en vigueur le jour de l'adoption de ce projet de loi par le parlement canadien.»

The Chairman: You are changing your subamendment, Mr. Gauthier?

Mr. Gauthier: Removing, Mr. Chairman, the word "effectively".

The Chairman: Yes, I see.

Mr. Gauthier: Because I understand that, legally, the word "effectively" can be interpreted by many people to mean very different things...

The Chairman: Yes, okay.

Mr. Gauthier: . . . and I do not want to have any confusion. I want consultations to be held and I do not want to argue as to whether it is effective or not.

The Chairman: Yes. So Mr. Gauthier then would add after the words

... have consulted together ...

the words

... during a period not exceeding one year,

And in French,

pendant une période n'excédant pas un an.

I am sorry, and also adding at the end of subclause 6 an additional sentence:

The federal-provincial consultation period shall come into force on the day on which this bill is passed by the Canadian Parliament.

So the only change from the subamendment, as we have it before us, is the removal of that one word. Is the Committee ready for the question?

Some hon. Members: Question.

The Chairman: Shall Mr. Gauthier's amendment carry?

Some hon. Members: Carried.

Some hon. Members: No.

The Chairman: Then those in favour of the subamendment? Those opposed?

Subamendment negatived.

The Chairman: Now we have Mr. Young's amendment. Is the Committee ready for the question? Shall Mr. Young's amendment carry?

Amendment agreed to.

The Chairman: Shall Clause 6, as amended, carry?

Mr. Corbin: Mr. Chairman, before we leave Clause 6, again I want to state that I am not a lawyer, I do not know the Criminal Code that well, but are there provisions in the Criminal Code for regulating some of the matters by Order in Council? And could you, by regulation, qualify some of the

[Traduction]

Mr. Chairman, I move that the amendment to Clause 6, Bill C-42 be amended by adding, immediately after the words "have consulted," the following:

For a period not exceeding one year.

And by adding, at the end of subclause (6), the following:

The period of federal-provincial consultation starts on the day the present bill is passed by the Canadian Parliament.

Le président: Vous modifiez votre sous-amendement, monsieur Gauthier?

M. Gauthier: Je retranche l'expression «de façon effective».

Le président: Oui, je vois.

M. Gauthier: Parce que je crois que cette expression peut être interprétée de bien des façons différentes . . .

Le président: D'accord.

M. Gauthier: ... et je ne veux pas qu'il y ait confusion. Je veux que les consultations aient lieu et je ne veux pas qu'on se demande si on l'a fait de façon effective ou non.

Le président: Oui. Alors, M. Gauthier, ajouterait après les mots

... se sont consultés ...

les mots

... pendant une période n'excédant pas un an,

Et en français,

During a period not exceeding one year.

Pardon, vous ajoutez également à la fin du paragraphe 6 une autre phrase:

La période de consultations fédérales-provinciales entre en vigueur le jour de l'adoption de ce projet de loi par le Parlement canadien.

Le seul changement apporté au sous-amendment que nous avons est donc le retranchement de cette expression. Le comité est-il prêt à passer au vote?

Des voix: Le vote.

Le président: L'amendement de M. Gauthier est-il adopté?

Des voix: Adopté.

Des voix: Non.

Le président: Ceux qui sont en faveur du sous-amendement? Ceux qui sont contre?

Le sous-amendement est rejeté.

Le président: Nous passons maintenant à l'amendement de M. Young. Le Comité est-il prêt à voter? L'amendement de M. Young est-il adopté?

L'amendement est adopté.

Le président: L'article 6 modifié est-il adopté?

M. Corbin: Monsieur le président, avant d'en terminer avec l'article 6, étant donné que je ne suis pas avocat et que je ne connais pas très bien le code criminel, je voudrais savoir s'il contient des dispositions permettant de réglementer certaines questions par décret du conseil. Peut-on par voie de réglemen-

provisions of Clause 6 with respect to time, for example, which is open-ended.

• 1600

Hon. Ron Basford (Minister of Justice and Attorney General of Canada): There are places in the Criminal Code which are subject to regulation, the regulation-making power. The one that obviously comes to mind because we are in this Committee are the sections put in last year relating to gun control. There are not that many areas where the Code is subject to regulation.

There comes to mind no regulating power that would allow Clause 6...

Mr. Corbin: Or any of the other clauses.

Mr. Basford: . . . to be modified or changed.

Mr. Corbin: Or extended or limited.

Mr. Basford: No. In the first clause, proposed Section 462.4, the Lieutenant Governor in Council, the provincial councils, may make regulations:

... for carrying into effect the purposes and provisions of this Part in the province ...

and, similarly, for the Yukon. And that is for their jurisdiction over the administration of justice and is not to provide the rules by which they can set in place the régime for the change of venue from one judicial district to another.

Mr. Corbin: Thank you.

The Chairman: Thank you. I have Mr. Young and Mr. Blaker for brief comments. Mr. Young.

Mr. Young: Just on a point of order, Mr. Chairman. I believe my amendment added a new Clause 6 and Clause 7...

The Chairman: Subclauses 6 and 7, yes . . .

Mr. Young: And as you called it . . .

The Chairman: . . . to Clause 6.

Mr. Young: . . . it was just for approval of Clause 6.

The Chairman: No. You are adding Clause 6(6) and (7).

Mr. Woolliams: Right.

Mr. Young: All right.

The Chairman: So it is just Clause 6 that we have to vote on. Mr. Blaker.

Mr. Young: All right. As long as they are both . . .

Mr. Blaker: Mr. Chairman, I am probably out of order and I can only hope that I will be tolerated for the one minute I intend to take.

I am concerned because, for other reasons, I have not been able to contribute to this discussion. I feel that Mr. Gauthier's amendment is one which I think is rather attractive. And, as I said, for other reasons I voted against that. I do not intend to try to justify that.

My problem at the moment is that I believe there is some way of resolving the issue that we face which has to do with

[Translation]

tation, apporter des réserves aux dispositions de l'article 6, en ce qui concerne le temps, par exemple, qui est indéterminé?

L'hon. Ron Basford (ministre de la Justice et procureur général du Canada): Il y a des dispositions du Code criminel qui prévoient un pouvoir de réglementation. Puisque nous sommes au comité de la justice, ceux qui me viennent à l'esprit sont les articles adoptés l'année dernière au sujet du contrôle des armes à feu. Il n'y a pas beaucoup de dispositions du Code qui comportent un pouvoir de réglementation.

Je ne vois pas de pouvoir de réglementation en vertu duquel l'article 4 . . .

M. Corbin: Ou tout autre article.

M. Basford: . . . pourrait être modifié.

M. Corbin: Ou reconduit ou limité.

M. Basford: Non. Dans le premier article, soit l'article 462.4, le lieutenant-gouverneur en conseil d'une province peut faire des règlements.

... d'une façon général pour les fins et pour donner un fait aux dispositions de la présente partie dans la province . . .

et c'est la même chose au Yukon. Ces dispositions visent leur compétence en matière juridique et ne stipulent pas de règles devant être appliquées pour le renvoi devant une autre cour.

M. Corbin: Merci.

Le président: Merci. M. Young et M. Blaker peuvent faire quelques commentaires. Monsieur Young.

M. Young: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Je crois que mon amendement ajoutait un nouvel article 6 et un nouvel article 7...

Le président: Les paragraphes 6 et 7, oui . . .

M. Young: Et vous avez mis en délibération . . .

Le président: . . . de l'article 6.

M. Young: . . . l'article 6.

Le président: Non. Vous ajoutez des paragraphes qui sont les paragraphes 6(6) et (7).

M. Woolliams: Oui.

M. Young: Très bien.

Le président: Nous n'avons donc qu'à voter sur l'article 6. Monsieur Blaker.

M. Young: Très bien. Tant que les deux sont ...

M. Blaker: Monsieur le président, c'est peut-être contraire au règlement, mais j'espère qu'on m'accordera une minute.

Je n'ai pas pu contribuer à la discussion, et cela m'inquiète un peu. Je considère que l'amendement proposé par M. Gauthier a du bon. J'ai dit que je votais contre l'amendement pour d'autres raisons. Je ne pense pas devoir justifier ma décision.

Je crois qu'il y a moyen de résoudre cette question, soit la mise en vigueur de la loi au moment voulu. Nous avons

the actual implementation of this law in due course. At the moment, the problem is that we have an open-ended consultation procedure and what I can only describe as public pressure.

Perhaps I can resolve my own problems this way: I might address myself to the Minister of Justice and ask him for his view somewhere down the line at the report stage and third reading whether an amendment calling for an automatic review and debate after a period of, say, two years or even three years, might assist those of us who have difficulties with attempting to assure ourselves that, in fact, this law will in due course be implemented. I do not know that automatic review and debate in Parliament will necessarily add that much public pressure to the provinces to make this come into existence. But I have been looking for some method in my mind in which we could feel some greater certainty that the law will, in fact, be implemented in each of the provinces.

I wonder whether it is appropriate or whether the Chairman, hopefully, will not rule me out of order if I could ask the Minister to comment on that.

Mr. Basford: This being May 31, and I think there is a general view that most members want to adjourn the House at some point, without looking at an amendment and knowing what direction to it would be, I would hesitate to encourage an amendment at report stage because there is still an immense amount of legislation to be passed in a short time.

There is one bill in the House now that is generating some controversy and taking up a good deal of parliamentary consideration. Therefore, I would not want to move an amendment or see an amendment moved that would jeopardize passage of the bill. Obviously, the House leaders of the four parties have a problem in trying to schedule legislative business in the few remaining government days that are left. I think they would hope that a bill like this one, where there has been all-party support at second reading and an amendment made in committee that has accommodated various interests, could get through the House fairly quickly.

• 1605

Secondly, of course, as to the substance, It seems to me that there is a good deal of opportunity for what the proposed amendment would provide. First, the Minister of Justice is accountable, as to progress made, in the question period every day that the House sits. He is subject annually to an examination of estimates. I do not have the Official Languages Act in front of me to spell out clearly the mandate of the Commissioner of Official Languages, but it would seem to me not a very ingenious job on his part to report from time to time on subjects such as this as to progress or lack of progress being made, and his reports are subject to parliamentary debate. I find that if members want to debate something, there is never any lack of opportunity to do it.

Mr. Woolliams: I wonder if I could speak? I agree with the Minister of Justice. I think it would help you if you looked at the official languages legislation, when you take into consideration what the Supreme Court of Canada has said and the act:

Subsections (1) and (3) ...

[Traduction]

maintenant un problème parce que cette consultation n'est pas limitée dans le temps et que nous subissons des pressions de la part du public.

Je pourrais peut-être résoudre mes problèmes de cette façon: j'aimerais que le ministre me dise, plus tard, à l'étape du rapport ou en troisième lecture, si un amendement prévoyant une révision automatique avec débats, après deux ou même trois ans, pourrait nous aider à nous assurer que la loi entrera bel et bien en vigueur, au moment opportun. Je ne sais pas si le fait d'avoir une révision automatique et un débat au Parlement va nécessairement pousser la province à appliquer la loi. Cependant, je cherche une méthode qui nous permettrait d'assurer qu'elle sera bel et bien appliquée dans toutes les provinces.

J'espère que le président ne jugera pas ma demande irrecevable, et je demande donc au ministre de commenter ma proposition.

M. Basford: C'est aujourd'hui le 31 mai et je pense que la plupart des députés voudront ajourner bientôt, sans avoir à étudier un amendement, j'hésiterais donc à proposer un amendement à l'étape du rapport parce qu'il y a encore beaucoup de projets de loi à adopter en peu de temps.

La Chambre est présentement saisie d'un projet de loi qui soulève une controverse et retient l'attention du Parlement. En conséquence, je ne voudrais pas proposer d'amendement et je n'aimerais pas qu'on en propose un si cela devait nuire à l'adoption de ce projet de loi. De toute évidence, les leaders des quatre partis ont de la difficulté à organiser le programme législatif, en raison du peu de jours de session qui restent. Ils espèrent probablement que ce projet de loi, qui a reçu l'appui de tous les partis en deuxième lecture et a été modifié en comité de façon à satisfaire divers intérêts, sera adopté assez rapidement par la Chambre.

Deuxièmement, je pense qu'il y a beaucoup d'occasions de faire ce que propose cet amendement. Tout d'abord, le ministre de la Justice est responsable des progrès effectués, et doit en répondre à chaque jour de session pendant la période des questions. Son budget est examiné chaque année. Je n'ai pas ici la Loi sur les langues officielles et je ne peux donc pas vous préciser le mandat du commissaire aux Langues officielles, mais il me semble qu'il ne lui serait pas difficile de nous faire rapport régulièrement des progrès ou de l'absence de progrès réalisés à cet égard, et ses rapports font l'objet de débats à la Chambre. Si les députés veulent débattre une question, ils ne manquent pas d'occasions de le faire.

M. Woolliams: Puis-je prendre la parole? Je suis d'accord avec le ministre de la Justice. Il serait utile de tenir compte de la Loi sur les langues officielles, et de ce que la Cour suprême du Canada a dit:

Les paragraphes (1) et (3) ...

which deal with language . . .

...do not apply to any court in which, under and by virtue of section 133 of The British North America Act, 1867, either of the official languages may be used by any person, and subsection (3) does not apply to the courts of any province until such time as a discretion in those courts or in the judges thereof is provided for by law as to the language in which, for general purposes in that province proceedings may be conducted in civil causes or matters.

What I am saying is that I think you are going to find—and I have talked to the Attorney General of Ontario, and I have talked to the Attorneys General of Manitoba, British Columbia—that this will be phased in much more quickly than you think. I think there is a general feeling across the nation that this is palatable legislation and they will do everything within their power. According, as I said yesterday—and I do not want to make that speech over again—it is a matter of practicality, what is possible. I do not think you have to worry.

But I am concerned with your suggestion, because every one of us has many party members. If you move a motion or an amendment on report stage, I know two or three members, not only in my party but in other parties, who would move... and we would never get this through. I think there is a general feeling that we will adjourn the House by June 30, and if we start doing that, you are going to have a filibuster on something that is unimportant to the main issue.

I ask you fellows to be very careful. We are dealing, as I said yesterday, with an emotional situation, in many areas, and I think you understand what I mean without spelling it out. I would ask you, because of the co-operation you have received from our side, to pass the bill. The Minister of Justice has done everything in his power to accommodate, as he said, various interests. He did not go as far as I wanted—you cannot get whole pie—but he went as far as probably was necessary to implement this without problems.

So, Mr. Blaker, I would ask you, and you are a parliamentary secretary, to be very careful what you do. We are dealing with a situation in which there are problems. We are not going to hide them, we are not going to bury our heads in the sand. Mr. Fraser, from Vancouver, dealt very carefully with them yesterday. I think if you proceed with what we are doing, if it does not get implemented you can always amend the act. But let us not destroy what we are doing today. It is a big step, and you have to take a step at a time. Progress comes from a small minority that becomes a larger minority and finally becomes the majority. That is all I will say to you.

• 1610

Mr. Blaker: May I comment to that response, Mr. Chairman and, if I may, go before Mr. Gauthier because I always feel I do not want to be persuaded again. In response to, what I think is a very well put argument, and I might identify myself,

[Translation]

qui ont trait à la langue . . .

... ne s'appliquent pas à un tribunal devant lequel, en vertu de l'article 133 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, 1867, quiconque peut utiliser l'une ou l'autre des langues officielles, et le paragraphe (3) ne s'applique pas aux tribunaux d'une province jusqu'à ce que la loi accorde à ces tribunaux ou aux juges de ces tribunaux la liberté de choisir la langue dans laquelle, de façon générale dans cette province, les procédures peuvent être conduies en matière civile.

J'ai parlé avec le procureur général de L'Ontario et avec les procureurs généraux du Manitoba, de la Colombie-Britannique, et il est fort probable que les provinces vont adopter cette loi beaucoup plus rapidement qu'on ne le pense. On estime partout que c'est une loi acceptable, et toutes les provinces s'efforceront de l'appliquer. Comme je l'ai dit hier, et je ne vais pas répéter mon discours, il s'agit de voir ce qui est pratique, ce qui est possible. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter.

Votre suggestion m'inquiète parce que nous avons tous de nombreux collègues au Parlement. Si vous proposez une motion ou un amendement à l'étape du rapport, je connais deux ou trois députés, pas seulement de mon parti, mais d'autres partis également, qui proposeraient... et nous ne pourrions jamais faire adopter la loi. On croit en général que la Chambre va ajourner le 30 juin, mais si on propose des amendements, il y aura certainement obstruction systématique à une proposition qui est, somme toute, secondaire, compte tenu de l'objet principal du projet de loi.

Je vous demande donc d'être circonspects. Comme je l'ai dit hier, nous traitons d'une question chargée d'émotion dans de nombreuses régions, et je pense que vous savez ce que je veux dire sans que j'ai besoin de le préciser. Compte tenu de la collaboration que vous avez reçue de mon parti, je vous demande donc d'adopter le projet de loi. Le ministre de la Justice a fait tout ce qu'il a pu pour satisfaire les divers intérêts, comme il l'a dit. Il n'est pas allé aussi loin que je le voulais, on ne peut pas tout avoir, mais il est allé aussi loin qu'il le fallait pour mettre cette loi en application sans problème.

Je demande donc à M. Baker de faire très attention, de ne pas oublier qu'il est secrétaire parlementaire. Il s'agit d'une question qui pose des problèmes. Nous n'allons pas les cacher, nous n'allons pas faire l'autruche. M. Fraser de Vancouver en a parlé hier, en pesant bien ses mots. Si la loi n'est pas appliquée, on pourra toujours la modifier. Ne détruisons pas ce que nous avons fait jusqu'à maintenant. C'est un grand pas en avant et il faut procéder par étapes. Il faut commencer par une petite minorité qui deviendra une minorité importante et, finalement, la majorité. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

M. Blaker: J'aimerais commenter cette réponse, monsieur le président, et si possible, avant que M. Gauthier ne prenne la parole parce que, comme toujours, je ne veux pas qu'on essaye encore une fois de me faire changer d'idée. En réponse à ce qui

not necessarily that I carry the views of the minority within one province, but it happens that I am, I will indicate that there is, I think, a justifiable concern on my part and on the part of members like Mr. Gauthier, Mr. Corbin and Mr. Dionne for the implementation of this, but I would rather not lose both the baby and the bath water. I accept the argument Mr. Woolliams just put forward.

Mr. Woolliams: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Gauthier.

Mr. Gauthier: Mr. Chairman, I would just like to make one comment to your comment, Mr. Woolliams, about amendments possible to this bill. I feel that any amendments to this bill without a strong commitment on the part of the provinces, will not do anything. It is such an open-ended bill and such a permissive bill in the procedural side of the question-and procedure is the only sector which we can deal with because that is a federal jurisdiction—but if the provinces who have jurisdiction in the administration of justice decide, as you so well put vesterday, that the administration of justice and the empanelling of their juries is not, in their view, necessary within that province, no federal bill of any consequence, be it Bill C-42 amended or not amended, is going to change their minds. All I am tyring to tell you and tell this Committee is that as a federal member of Parliament I am trying to use whatever power of persuasion I have on those provinces that may be reticent to go ahead with this legislation, which is a national legislation that applies to all provinces. It is a Canadian bill of rights in regards language of trial.

All I am saying to you is that I know my limitations as a federal member of Parliament in regard to the administration of justice; I know it is within their power and nothing in this bill, or nothing we can do federally, would force them to change either their juror's act or their adjudicator act if they do not want to. But I am saying to you, and this is why I put forth the amendment, that is if for the good of Canada and for the good of the people to understand—you know, there is an education process here to be made—whose responsibility it is.

I am not blaming you nor am I taking the blame for the lack of provincial activities or decisions. I am just saying that it would be, in my view, a stronger bill if there had been a period of concentration, limited to a three-year maximum, at which time possibly we could have used that persuasion on the provinces.

I accept that the amendment has been beaten. I am not going to pursue it any further. I think the point has been made and the record will show that all of us, I think, understand why I made it. I accept the support of the members.

Mr. Woolliams: I think that is a reasonable approach. I might say, as I said yesterday, that I have talked to all the attorneys general of the provinces and I have not found one that was against the bill in principle. It is a matter of being able to do it and phase it in where it is practical, and the cost. They have all said that. I think you are worried about some-

[Traduction]

me semble un argument très bien exprimé, et je veux qu'on sache que je ne partage pas nécessairement le point de vue de la minorité à l'intérieur d'une province, bien que ce soit le cas ici, et je dis qu'il y a de ma part et de la part des membres comme M. Gauthier, M. Corbin et M. Dionne, une préoccupation justifiable quant à la mise en vigueur de cette mesure, mais je ne voudrais pas jeter l'essentiel avec le superflu. J'accepte donc l'argument que M. Woolliams vient de faire valoir.

M. Woolliams: Merci beaucoup.
Le président: Monsieur Gauthier.

M. Gauthier: Monsieur le président, j'aimerais dire un mot au sujet du commentaire de monsieur Woolliams, quant aux modifications éventuelles à ce bill. J'estime que toute modification à ce projet de loi, sans un engagement ferme de la part des provinces, serait inutile. Ce projet de loi est tellement vague et tolérant du point de vue procédural-et le seul secteur dont nous pouvons traiter c'est la procédure étant donné qu'elle tombe sous la compétence fédérale—mais si les provinces quit ont la compétence voulue pour l'administration de la justice décident, comme vous l'avez si bien dit hier, que l'administration de la justice et la constitution de jurys ne sont pas, à leur avis, nécessaires dans leurs provinces, aucun projet de loi fédéral ne leur fera changer d'avis, qu'il s'agisse du Bill C-42 modifié ou non modifié. Ce que je veux dire, c'est qu'en tant que député fédéral, je m'efforce de persuader les provinces qui pourraient être réticentes d'adopter cette mesure qui, bien qu'elle soit d'initiative fédérale, s'applique à toutes les provinces. Il s'agit ici de la déclaration des droits canadiens pour ce qui est de la langue employée dans les procès.

Je sais que mon pouvoir est limité, en tant que député fédéral, pour ce qui est de l'administration de la justice; je sais que cela tombe sous leur compétence et que rien dans ce projet de loi, et rien que nous pouvons faire au niveau fédéral, ne les obligerait à changer ni leurs lois sur les membres des jurys ni leurs lois sur les arbitres si elles ne veulent pas le faire. Mais je vous dis, et c'est pourquoi je propose cette modification, que c'est dans l'intérêt du Canada et dans l'intérêt de la population de comprendre—vous savez, il y a une procédure formative à faire ici—à qui revient la responsabilité.

Je ne vous blâme pas et je n'accepte aucun blâme non plus pour ce manque d'activité ou de décision au niveau provincial. Je veux dire qu'à mon avis, le projet de loi aurait plus de force si on avait constitué une période de concentration, avec une échéance limite de trois ans, au moment où nous aurions pu user de persuasion chez les provinces.

J'accepte le fait que la modification a été refusée. Je ne vais pas poursuivre la chose plus loin. Je pense que l'essentiel a été dit, et le compte rendu démontrera que nous avons tous, je crois, compris pourquoi je l'ai dit. J'accepte l'appui des membres.

M. Woolliams: J'estime que votre attitude est raisonnable. Je pourrais dire, comme je l'ai dit hier, que j'ai discuté avec les procureurs généraux de toutes les provinces et je n'en ai pas trouvé un seul qui était contre le projet de loi en principe. Le problème, c'est qu'il s'agit de le faire et de le mettre en œuvre là où il est pratique de le faire, surtout du point de vue coût. Ils

thing I do not think you need to be worried about. This is going to be the law and I think you are going to find it is implemented far quicker and more expeditiously than you realize and appreciate. That is all I will say to that. I know what your problem is and I understood your amendment. It was a reasonable suggestion.

The Chairman: Mr. Corbin.

Mr. Corbin: I do not want to comment on the comments, Mr. Chairman but if we are still on Clause 6 I would like to ask... I will say it in French parce que j'ai seulement le texte français devant moi. En ce qui concerne l'article 6, dans le processus de consultations, ce qui importe, c'est d'assurer une mise en œuvre efficace des dispositions qui seraient visées par la proclamation.

Assurer une mise en œuvre efficace, implique évidemment des dépenses d'argent et, probablement, un partage des coûts. On a fait allusion, au cours des séances précédentes de ce comité, au fait qu'on ne peut pas négliger les coûts dans la mise en œuvre de cette loi. Il faut être raisonnable à l'égardes pro vinces.

• 1615

Au moment des consultations, certaines provinces, et je pense surtout aux provinces les plus pauvres, vont à un moment donné soulever la question des coûts et demander au gouvernement fédéral s'il est disposé à partager les frais de mise en œuvre des dispositions de cette loi. Certaines iront peut-être jusqu'à dire: nous sommes d'accord sur le principe, nous sommes d'accord sur toute la ligne, mais le gouvernement fédéral va-t-il nous aider à payer les frais de cette mise en œuvre. Alors, quelle sera votre réponse, monsieur le ministre, à une requête de ce genre?

Mr. Basford: Several of the attorneys general have raised the issue of costs with me or with my officials in a general way but none have asked for a cost-sharing agreement in any traditional sense. I have indicated, though, that I would be quite happy—and I have Cabinet authority to so indicate—and am ready to discuss with them the enlargement of our training programs.

There are two programs. One is the training program for judges that we now run for federally-appointed judges, and we are willing to discuss with them either enlarging that program or including provincially-appointed judges. Also there is a program, run by the Secretary of State, of financial assistance to provinces for the training of provincial and municipal officials but which does not, at the present time, include court officials; but I would be happy to discuss with them assistance under that program.

While there are undoubtedly some costs of implementation, I do not think, with the greatest of respect, that they are that large—and again I go back to my simple example of the appointment of judges.

[Translation]

ont tous dit cela. Je crois que vous vous inquiétez alors qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il s'agit d'une loi, et je crois que vous allez constater qu'elle est mise en vigueur beaucoup plus rapidement et beaucoup plus facilement que vous ne vous en rendez compte. C'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet. Je reconnais votre problème et je comprends votre motion d'amendement. C'était une proposition raisonnable.

Le président: Monsieur Corbin.

M. Corbin: Je ne vais pas faire des commentaires à propos de tout cela, monsieur le président, mais si nous parlons toujours de l'article 6, je voudrais savoir... Je vais le dire en français... simply because I have the French text in front of me. In respect of Clause 6, regarding the consultation process, what is important is to guarantee an efficient implementation of the provisions which the law is intended to put into effect.

Obviously, efficient implementation implies expenditures and, probably, cost sharing. During previous meetings of this Committee, it has been mentioned that we must not neglect the cost of the implementation of this act. We have to be reasonable towards the provinces.

During the consultations, some provinces, and I refer in particular to the poorer provinces, are at one time or another going to raise the cost question and ask the federal government if it is prepared to share the cost of implementing the provisions of this act. Some of them will go so far as to say: We agree in principle, we agree all along the line, but is the federal government going to help us pay the costs of this implementation? Mr. Minister, how will you respond to this type of request?

M. Basford: Plusieurs des procureurs généraux ont soulevé de façon générale les questions des coûts avec moi ou avec mes fonctionnaires, mais aucun n'a demandé un accord de partage des frais dans le sens ordinaire. Je leur ai dit pourtant, que je serais heureux—et j'ai l'assentiment du Cabinet pour le dire—que je suis disposé à discuter avec eux de l'expansion de nos programmes de formation.

Il y a deux programmes. Il y a le programme de formation pour les juges, à l'intention des magistrats nommés au niveau fédéral, et nous sommes prêts à discuter avec eux ou bien d'élargir ce programme ou bien d'en faire profiter les juges nommés au niveau provincial. Il y a aussi un programme offert par le secrétariat d'État qui offre de l'aide financière aux provinces pour la formation des officiers provinciaux et municipaux mais qui ne comprend pas, à l'heure actuelle, les fonctionnaires des tribunaux; je suis toutefois disposé à discuter avec eux de la possibilité d'offrir de l'aide dans le cadre de ce programme.

Bien qu'il y aura sans doute des frais de mise en œuvre, je n'estime pas qu'ils seront tellement élevés,—et je reviens encore une fois à mon exemple bien simple, de la nomination des juges.

We pay the salaries, annuities, etc., of federally-appointed judges, and it costs no more to appoint a bilingual judge than a unilingual judge. There are no additional dollars involved at all.

There is some additional cost, of course, in having a system of empanelling juries or having two separate lists but the experience in Quebec is that that is not a very large additional cost, where that is the system. And, I believe, in New Brunswick, there is really not a very great increase in having two lists, in separating the unilinguals from the bilinguals. Obviously, it costs no more to have the juror. You do not pay him more. It is simply the cost of running two lists rather than one.

Mr. Corbin: What about support staff, the clerks and those people?

Mr. Basford: Well we, of course, do not pay anything towards that now. The administration costs of justice are a provincial expense. To the extent that they want to train additional people, then, presumably, we could assist in the training. To the extent that they hire people who are bilingual or unilingual, of course, that is not an additional cost.

Obviously, costs have to be examined by those in charge of the administration of justice but, quite frankly, I do not see costs as a big item.

Mr. Corbin: In case the issue is raised, in your opinion, Mr. Minister, there are programs now, there are funds available, which could adequately cover that sort of request. That is what you are saying.

Mr. Basford: Yes.

Mr. Corbin: Thank you.

Clause 6, as amended, agreed to.

Title agreed to.

• 1620

The Chairman: Shall I report bill C-42 as amended to the House?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Shall the Committee order a reprint of Bill C-42 as amended for the use of the House of Commons at the report stage?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Thank you, gentlemen. The Committee is adjourned until 9.30 a.m. tomorrow, at which time we shall begin the consideration of Bill C-26.

[Traduction]

Nous payons les traitements, les pensions, etc., des juges nommés au niveau fédéral, et cela ne coûte pas plus pour nommer un juge bilingue que pour un juge unilingue. Cela ne coûte pas un sou de plus.

Bien sûr, il y a des frais supplémentaires pour la constitution de jurys ou la préparation de deux listes séparées, mais d'après l'expérience acquise au Québec où ce système a déjà été adopté, il n'y a pas tellement de frais supplémentaires. Je crois qu'au Nouveau-Brunswick aussi le fait d'avoir deux listes n'a pas causé une forte augmentation des frais pour séparer les unilingues des bilingues. Il est évident que la nomination du juré ne coûte pas plus cher, car il ne reçoit pas plus qu'auparavant. La seule augmentation serait le coût de constituer deux listes au lieu d'une seule.

M. Corbin: Que se passera-t-il pour le personnel de soutien, les greffiers et les et les autres?

M. Basford: Évidemment, nous ne payons rien à cet égard maintenant. Les frais d'administration de la justice sont acquittés par les provinces. Si elles veulent former du personnel supplémentaire, je présume que nous pourrons aider à cette formation. Si elles veulent embaucher des gens qui sont bilingues ou unilingues, évidemment, le coût reste le même.

Il est évident que ceux qui sont chargés de l'administration de la justice devront tenir compte des frais, mais en toute franchise, je ne pense pas que les frais aient tellement d'importance.

M. Corbin: Au cas où on poserait la question, monsieur le ministre, il existe donc maintenant des programmes, des fonds sont disponibles, qui pourraient satisfaire à ce genre de demande. C'est bien ce que vous dites?

M. Basford: Oui.

M. Corbin: Merci.

L'article 6 modifié est adopté.

Le titre est adopté.

Le président: Dois-je faire rapport du bill C-42 modifié à la Chambre?

Des voix: D'accord.

Le président: Le Comité commande-t-il une réimpression du bill C-42 modifié pour le mettre à la disposition de la Chambre des communes à l'étape du rapport?

Des voix: D'accord.

Le président: Merci, messieurs. La séance est levée. Prochaine séance à 9 h 30, demain matin, pour commencer l'étude du bill C-26.



Le 31 mai 1978

APPENDIX "JLA-27"

APPENDICE «JLA-27»

May 31, 1978

Mr. Mark MacGuigan, M.P. Chairman Standing Committee on Justice and Legal Affairs House of Commons Confederation Building - Room 463 Ottawa, Ontario

Dear Mr. Chairman:

The issue was raised in committee that Bill C-42 may contravene the Canadian Bill of Rights because, if it is not enforced simultaneously in all provinces, it could be seen to create discrimination.

I would like to record briefly the reasons why I believe Bill C-42 is not discriminatory and give the authorities on which I based this opinion.

In The Queen v. Burnshine (1975) 1 S.C.R. 693, the Supreme Court of Canada dealt with the right of Parliament to give its legislative enactments special application in terms of locality of operation without contravening the Bill of Rights.

In Prata v. The Minister of Manpower and Immigration (1975) 3 N.R. 484 the same Court further held that legislation dealing with a particular class of people does not contravene the Bill of Rights if it is enacted for the purpose of achieving a valid federal objective and that all federal statutes need not apply to all individuals in the same manner.

The Federal Court of Appeal held in A. G. of Canada v. Bliss (1978) 1 F.C. 208, that the Bill of Rights is not to be interpreted as meaning that all persons under all statutes have exactly the same rights and obligations.

Finally, the Supreme Court decided, in Re Reference by the Governor in Council concerning the Proclamation of S.16 of the Criminal Law Amendment Act, 1968-69 (1970) 12 CRNS 28 that Parliament is competent to confer on the Privy Council the right to selectively proclaim legislation.

Bill C-42 confers a benefit to classes of people for the purpose of achieving a valid federal objective and therefore Parliament may confer on the Governor-General-in-Council the power to proclaim its provisions selectively as well as at different times in various localities across the country, without contravening the Bill of Rights.

Yours sincerely,

Ron Basford

Monsieur Mark MacGuigan, député Président Comité permanent de la justice et des questions juridiques

et des questions juridiques
Chambre des communes
Édifice de la Confédération
Pièce 463

Ottawa (Ontario)

Monsieur le président,

Il a été signalé dans le cadre des travaux du Comité que le projet de loi C-42 risque d'enfreindre la Déclaration canadienne des droits, car s'il n'est pas mis en vigueur simultanément dans toutes les provinces il pourrait en résulter des cas de discrimination.

J'aimerais exposer brièvement les raisons pour lesquelles je crois que le bill C-42 n'est pas discriminatoire et citer les décisions sur lesquelles je m'appuie pour émettre cette opinion.

Dans l'affaire *La Reine c. Burnshine* (1975) 1 R.C.S. 693, la Cour suprême du Canada a jugé du droit du Parlement d'autoriser des mises en application distinctes de ses textes législatifs en fonction du lieu de mise en vigueur et sans pour autant violer la Déclaration canadienne des droits.

Dans l'affaire Prata c. le ministre de la Main-d'œuvre et de l'Immigration (1975) 3 N.R. 484, le même tribunal a jugé qu'un texte législatif concernant une certaine catégorie de gens ne viole pas les dispositions de la Déclaration des droits s'il est appliqué dans le but d'atteindre un objectif fédéral valable et que toutes les lois fédérales n'ont pas à être appliquées dans tous les cas de la même manière.

La Cour d'appel fédérale a jugé dans l'affaire A.G. du Canada c. Bliss (1978) 1 C.F. 208, que la Déclaration des droits ne doit pas être interprétée comme signifiant que tous ont en vertu de toutes les lois les mêmes droits et les mêmes obligations.

En dernier lieu, la Cour suprême a jugé dans la Décision du gouverneur en conseil relativement à la proclamation de l'article 16 de la loi de 1968-1969 modifiant le droit criminel, (1970) 12 CRNS 28 que le Parlement a le pouvoir de conférer au Conseil privé le droit de proclamer l'adoption de textes législatifs de façon sélective.

Le bill C-42 favorise certaines catégories de gens dans le but d'atteindre un objectif fédéral valable et par conséquent le Parlement peut conférer au gouverneur général en conseil le pouvoir de faire appliquer ses dispositions de façon sélective et à des dates différentes dans des localités différentes du pays, sans pour autant violer les dispositions de la Déclaration canadienne des droits.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'assurance de ma parfaite considération.

Ron Basford



Canada Post

Postes Canada Postage paid Port payé

Third Troisième class classe

K1A 0S7 HULL

If undelivered, return COVER ONLY to: Printing and Publishing, Supply and Services Canada, 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, 45, boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 34

Thursday, June 1, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 34

Le jeudi 1er juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

INCLUDING:

The Fourth Report to the House.

Y COMPRIS:

Le quatrième rapport à la Chambre.

APPEARING:

The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

WITNESSES:

(See back cover)

Third Session of the

Thirtieth Parliament, 1977-78

COMPARAÎT:

L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

30000000

Messrs.

Baldwin Beaudoin

Beaudoin Blaker Corbin Dionne (NorthumberlandFraser

Gauthier (Ottawa-Vanier) Halliday

Jarvis

Miramichi)

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Leggatt Loiselle (Chambly)

Marceau

Nielsen Robinson

Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, June 1, 1978:

Mr. Baldwin replaced Mr. Patterson.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le jeudi 1er juin 1978:

M. Baldwin remplace M. Patterson.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, June 1, 1978

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs has the honour to present its

FOURTH REPORT

In accordance with its Order of Reference of Thursday, May 4, 1978, your Committee has considered Bill C-42, An Act to amend the Criminal Code, and has agreed to report it with the following amendments:

Clause 1

Strike out line 21, on page 2, and substitute the following therefor:

"shall, if the accused is not represented by counsel, advise the accused of his right to"

Clause 6

Add immediately after line 13, on page 5, the following new subclauses:

- "(6) No proclamation may be issued under subsection (1) or (2) unless the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have consulted together with a view to ensuring the orderly implementation of the provisions to which the proclamation would relate.
- (7) Where, following consultation pursuant to subsection (6), the Minister of Justice and the Attorney General of the relevant province have not reached agreement as to an appropriate date for implementation of the rights that would be provided by the issuance of a proclamation under subsection (1) or (2), no proclamation may be issued under whichever of those subsections is applicable fixing a date that is earlier than two years after the date of issuance of the proclamation."

Your Committee has ordered a reprint of Bill C-42, as amended, for the use of the House of Commons at the report stage.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this Bill (Issues Nos. 31, 32 and 33) is tabled.

Respectfully submitted,

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 1er juin 1978

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques a l'honneur de présenter son

OUATRIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du jeudi 4 mai 1978, votre Comité a étudié le Bill C-42, Loi modifiant le Code criminel, et a convenu d'en faire rapport avec les modifications suivantes:

Article 1

Retrancher la ligne 20, à la page 2, et la remplacer par ce qui suit:

«mière fois doit aviser l'accusé, s'il n'est pas représenté par procureur, de son droit»

Article 6

Ajouter immédiatement après la ligne 14, à la page 5, les paragraphes suivants:

- «(6) Aucune proclamation ne peut être lancée en vertu des paragraphes (1) ou (2), sauf si le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée se sont consultés dans le but d'assurer la mise en œuvre efficace des dispositions qui seraient visées par la proclamation.
- (7) Lorsque, après les consultations visées au paragraphe (6), le ministre de la Justice et le procureur général de la province concernée ne peuvent s'entendre sur une date permettant de donner effet aux droits qui résulteraient d'une proclamation en vertu des paragraphes (1) ou (2), aucune proclamation en vertu de ces paragraphes ne peut être lancée fixant une date qui est antérieure à l'expiration de la période de deux ans qui suit son lancement.»

Votre Comité a ordonné la réimpression du Bill C-42, tel que modifié, pour l'usage de la Chambre des communes à l'étape du rapport.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages relatifs à ce Bill (fascicules n^{os} 31, 32 et 33) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président

Mark MacGuigan

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 1, 1978 (42)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 9:51 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Baldwin, Beaudoin, Blaker, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Jarvis, Lachance, MacGuigan, Marceau, Robinson, Woolliams and Young.

Other Member present: Mr. Landers.

Appearing: The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

Witnesses: From the Canadian Civil Liberties Association: Mr. A. Alan Borovoy, General Counsel and Professor Irwin Cotler, Special Counsel.

The Order of Reference dated Monday, March 20, 1978, being read as follows:

Ordered,—That Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act, be referred to the Standing Committee on Justice and Legal Affairs.

The Chairman called Clause 1.

The Minister made a statement and answered questions.

The Minister withdrew.

At 11:16 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:27 o'clock a.m., the sitting resumed.

Mr. Borovoy made a statement and, with the other witness, answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that the brief submitted by the Canadian Civil Liberties Association be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-28").

At 1:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 1^{er} JUIN 1978 (42)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 9 h 51 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Baldwin, Beaudoin, Blaker, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Jarvis, Lachance, MacGuigan, Marceau, Robinson, Woolliams et Young.

Autre député présent: M. Landers.

Comparaît: L'honorable Jean-Jacques Blais, solliciteur général du Canada.

Témoins: De l'Association canadienne pour les libertés civiles: M. A. Alan Borovoy, conseiller général, et le professeur Irwin Cotler, conseiller spécial.

Lecture est faite de l'ordre de renvoi suivant du lundi 20 mars 1978:

Il est ordonné,—Que le Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes, soit déféré au Comité permanent de la justice et des questions juridiques.

Le président met en délibération l'article 1.

Le ministre fait une déclaration et répond aux questions.

Le ministre se retire.

A 11 h 16, le Comité suspend ses travaux.

A 11 h 27, le Comité reprend ses travaux.

M. Borovoy fait une déclaration puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise que le mémoire soumis par l'Association canadienne pour les libertés civiles soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (Voir Appendice «JLA-28»).

A 13 h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Thursday, June 1, 1978

• 0950

[Texte]

The Chairman: The meeting will come to order. I apologize for the delay caused first by a tardy chairman and secondly by difficulties with the recording apparatus, but we are now ready to go, and I will ask the Clerk to read the order of reference.

The Clerk: That Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act, be referred to the Standing Committee on Justice and Legal Affairs, Monday, March 20, 1978, attest Alistair Fraser, clerk of the House of Commons.

The Chairman: Thank you, and it is now my pleasant task to introduce the Solicitor General, a man who is before this committee often enough not to need any introduction. I see he has the Deputy Solicitor General with him and I am sure he will introduce any other officials he wishes brought to the attention of the Committee. Mr. Solicitor General.

Hon. J.-J. Blais (Solicitor General of Canada): Thank you very much, Mr. Chairman.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Il me fait plaisir de me trouver encore une fois devant vous. C'est un projet de loi que j'ai présenté à la Chambre le 9 mars de cette année et j'espère que les délibérations de ce Comité seront d'intérêt général et que tous les députés pourront y participer.

Une voix: Il n'y a pas d'interprétation.

Le président: Je m'excuse, monsieur le ministre.

Mr. Blais: In my remarks on March 9, 1978 at the second reading of Bill C-26—I will proceed in English on the understanding that the French interpretation is being looked at . . .

The Chairman: Yes. It is part, I think, of the earlier technical problem we had.

Mr. Blais: I see. I presented facts which I believed made clear the requirement to provide Canadian police and security forces with legal authority to intercept the mails. This morning I would like to review the principal features of Bill C-26 and explain the government's concern and intentions regarding these provisions. Following my brief remarks, I look forward to discussing these matters with the honourable members of the Committee.

I understand, Mr. Chairman, you have arranged to review the proposed legislation with other interested Canadians, and I am honoured to have this opportunity to assist in your deliberations.

The proposed legislation is, in effect, a consolidation of previous legislation enacted under the provisions of the Protection of Privacy Act. That act, in select circumstances, allows the interception of electronic communications. The new legislation would allow police authorities to intercept mail where they have reason to believe it may contain illegal drugs or communications amounting to a threat to national security. The bill proposes amendments to the Criminal code, the Post Office Act, and the Crown Liabilities Act. The provisions of

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le jeudi 1er juin 1978

[Traduction]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Je m'excuse de vous avoir fait attendre et du retard dû aux difficultés techniques, mais nous sommes prêts à commencer et je demanderais au greffier de lire l'ordre de renvoi.

Le greffier: Que le Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les Postes, soit renvoyé au Comité permanent de la justice et des questions juridiques, attesté, le greffier de la Chambre des communes, Alistair Fraser.

Le président: Merci, j'ai maintenant le plaisir de vous présenter le Solliciteur général, qui comparaît assez souvent devant le comité pour que vous le connaissiez tous. Il est accompagné du Solliciteur général adjoint et d'autres fonctionnaires qu'il vous présentera s'il le désire. Monsieur le Solliciteur général.

L'hon. J.-J. Blais (solliciteur général du Canada): Merci, monsieur le président.

Thank you very much, Mr. Chairman.

It is a pleasure to be appearing before you again today. We are dealing with a bill which I tabled in the House on March 9 of this year and I hope that the Committee's proceedings will be followed with interest and all members will have a chance to participate.

An hon. Member: There is no interpretation.

The Chairman: Excuse me, Mr. Minister.

M. Blais: Dans un discours adressé à la Chambre le 9 mars 1978, lors de la deuxième lecture du Bill C-26, je vais poursuivre en anglais, parce que l'interprétation fait défaut...

Le président: Oui. Nous avons les mêmes difficultés techniques tout à l'heure.

M. Blais: Très bien. Je crois avoir clairement démontré la nécessité d'accorder aux forces policières canadiennes le droit d'intercepter des communications transmises par la poste. J'ai l'intention ce matin de réexaminer les principales dispositions du Bill C-26 et les objectifs du gouvernement qu'elles traduisent. Je ferai une brève déclaration préliminaire avant de répondre aux questions des honorables députés.

On me dit, monsieur le président, que vous avez l'intention de consulter divers intéressés et je suis heureux de participer à vos délibérations.

Le bill propose une consolidation des dispositions adoptées en vertu de la Loi sur la protection de la vie privée. Cette dernière autorise l'interception de communications électroniques dans des circonstances bien précises. La nouvelle loi permettrait aux autorités policières d'ouvrir du courrier si elles ont lieu de croire qu'il contient des drogues illégales ou un message qui met en danger la sécurité nationale. Le bill modifierait le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes. Les dispositions destinées à

the new legislation designed to prevent use of the mails for trafficking in narcotics are modeled on the sections of the Criminal Code that allow the interceopt of electronic communications in relation to specified offences, and would requre the same authorization from a judge of a superior court of criminal jurisdiction. C'est donc, comme je l'ai indiqué durant le débat, que le bill que je propose est en fait un prolongement du bill que vous avez déjà adopté et qui permet l'interception des communications électroniques.

• 0955

Those provisions of the bill that deal with national security require amendments to the Post Office Act to allow the solicitor general warrants to be issued pursuant to the Official Secrets Act for the interception of suspected mail. Là encore, il s'agit d'une extension des provisions qui existent présentement dans la Loi sur les secrets officiels, touchant les communications électroniques.

Powers related to the interception of oral communications are available now under the provisions of the Official Secrets Act. In both cases, the incidence and other particulars of the interception of mail will be reported annually to the Governor General and tabled in Parliament as part of thse reports now required by the Criminal Code and the Official Secrets Act in cases of electronic interception. Il s'agit done, monsieur le président, d'une extension, encore une fois, des articles qui sont contenus dans le Code criminel et la Loi sur les secrets officiels, en ce qui touche l'interception des communications électroniques.

With regard to the concern expressed by some members of the opposition that this legislation is premature, in that the McDonald Commission will explore the area addressed by the legislation, it should be noted that this legislation in no way presumes any decision or recommendation to be made by the McDonald Commission, nor has any formal objection been raised with the government by the McDonald Commission to wait until its deliberations are over. Je suis très sensible aux questions qui sont présentement à l'étude devant la commission McDonald, et j'ai insisté, depuis la présentation de mon projet de loi, sur le fait que je ne fais rien qui puisse nuire aux recommandations ou aux délibérations de la Commission McDonald. In fact, an essential aspect of the bill is that provisions of the bill will expire one year after the recommendations of the McDonald Commission are received by the government. I would like to make it perfectly clear that the government has no intention to extend, by any means, this one-year limit. C'est donc la garantie que nous avons offerte, non seulement moi-même, mais aussi le premier ministre, concernant la durée de l'application de ce projet de loi; c'est-àdire pendant un an après le dépôt du rapport de la commission McDonald à la Chambre.

The McDonald Commission provides one of the few opportunities to study thoroughly, and as much as possible in the public view, the issues, needs, and practices that should condition the balance between law enforcement and protection of national security on the one hand, and the protection of civil liberties and rights to privacy and other rights on the other hand. The government does not wish, while the McDonald Commission pursues its hearings, to risk increasing the vulner-

[Translation]

empêcher l'utilisation des postes pour le trafic des stupéfiants ressemblent aux articles du Code criminel qui autorisent l'interception des communications électroniques touchant des infractions définies, et ne pourraient être appliquées sans l'autorisation d'un juge de la Cour supérieure compétente. As I said during the debate, the bill is an extension of the bill you have already passed allowing the interception of electronic communications.

Les dispositions du bill portant sur la sécurité nationale nécessiteront des modifications à la Loi sur les postes afin de permettre au solliciteur général d'émettre des mandats conformément aux dispositions de la Loi sur les secrets officiels relatives à l'interception du courrier suspect. Once again, it is an extension of the existing provisions of the Official Secrets Act concerning electronic communications.

La Loi sur les secrets officiels accorde déjà les pouvoirs pour l'interception des communications orales. Dans les deux cas, les interceptions doivent faire l'objet d'un rapport annuel adressé au gouverneur général et déposé devant le Parlement conformément aux dispositions du Code criminel et celles de la Loi sur les secrets officiels relatives à l'interception électronique. Once again, Mr. Chairman, this is an extension of the existing provisions of the Criminal Code and the Official Secrets Act dealing with the interception of electronic communication.

Certains membres de l'opposition qualifient le bill de prématuré, car la Commission McDonald fait enquête dans le domaine touché par le nouvelle loi. Je vous signale que le bill ne dépend nullement des décisions ou recommandations de la Commission McDonald et que celle-ci n'a présenté aucune demande en vue de retarder la lecture du bill jusqu'à ce que ses délibérations soient terminées. I am very aware of the matters being looked into by the McDonald Commission and since the bill was tabled, I have insisted that I have done nothing to compromise the hearings or recommendations of the McDonald Commission. En fait, les dispositions du bill prennent fin un an après la transmission au gouvernement des recommandations de la Commission McDonald. Je voudrais qu'il soit parfaitement clair que le gouvernement n'a nullement l'intention de prolonger cette période. This is our guarantee, mine and the Prime Minister's, that the provisions of the bill will expire one year after the House receives the report of the McDonald Commission.

La Commission McDonald nous permet de signaler au public, dans la mesure du possible, les questions, les besoins et les pratiques nécessaires pour maintenir l'équilibre entre, d'une part, l'application de la loi et la protection de la sécurité nationale et, d'autre part, la protection des droits civils et de la vie privée des citoyens. Le gouvernement ne veut pas risquer, pendant que siège la Commission McDonald, de voir accroître le nombre de cas d'envoi par les postes de drogues illégales ou

ability of Canada to abuse of the postal system for purposes of trafficking drugs or endangering national security. For this interim period, the government accepts the necessity of providing police and public officials with the power to intercept first class mail in strictly controlled and judicially reviewed processes. In order to ensure that police and security forces can be effective in the period between now and the time that the law can be thoroughly reviewed, this temporary legislation is being proposed.

Les dispositions du Bill C-26 sont essentielles afin d'assurer une base légale qui puisse permettre à l'État d'enquêter au sujet d'activités criminelles et subversives. Le bill permet à toutes les forces policières canadiennes et à des fonctionnaires, l'autorité statutaire d'intercepter ou de saisir le courrier de première classe, dans des circonstances contrôlées et autorisées par un processus très net et très clair. With respect to national security, it is well known that the postal system is one of the most-readily available methods of contact, particularly for terrorists groups often located at great distances from one another. The weakest and most vulnerable aspect of espionage and terrorist activities, albeit the most vital aspect as well, is the communication system. To minimize vulnerability to detection, terrorists and espionage agents operate in a clandestine fashion using an array of sophisticated equipment in addition to using coded messages. They also use microfilms as you know, and microdots in written correspondence conveyed through the postal system. We become even more vulnerable when there is public knowledge, as there is now, that there is no legal means to intercept that sort of coded message used or sent through the mail.

• 1000

To minimize vulnerability to detection, terrorists and espionage agents operate in a clandestine way, as I have indicated. Les façons clandestines sont de se servir de microfilms, de messages codés et du processus des *micro dots* dans la correspondance écrite transmise au moyen du système postal.

Examination of the mail can be, and has been, a very useful method of identifying individuals and addresses and may be the only positive lead to clandestine terrorist activites or espionage. The examination of contents may provide tangible evidence of communication links and plans. That becomes even more essential when information is obtained relating to the use of mails for the communication of messages as a result of electronic interceptions which may have been authorized and have been carried on by the security service.

The provision of Bill C-26, designed to amend the Post Office Act will, if not close the door to the use of the postal system by agents, at least maximize the potential for the Canadian security service to penetrate and prevent successful communication in this way. Knowing that interception powers exist, should reduce the use of the mails for subversive objects and thus assist in the prevention of such activities. The legislation is needed as well to regulate and ensure proper control and authority for mail interception in criminal investigations. The legislation will also close a loophole in the Canadian law that allows international importers and national drug traffick-

[Traduction]

de messages mettant en danger la sécurité nationale. Il croit donc à la nécessité d'accorder provisoirement à la police et aux fonctionnaires le pouvoir d'intercepter le courrier de première classe sous réserve de l'autorisation d'un juge. Afin de permettre aux forces policières d'exécuter leur mandat jusqu'au moment du réexamen des lois existantes, nous avons proposé ce bill provisoire.

The provisions of Bill C-26 are required in order to expand the legal basis on which the State can investigate criminal and subversive activities. The bill will provide access for all Canadian police forces and some public officials to the statutory authority to intercept and/or seize first class mails in strictly authorized and controlled circumstances where there is clear and established evidence that the mails are being used to achieve specific subversive and criminal objectives. En ce qui concerne la sécurité nationale, on sait très bien que les postes constituent l'un des meilleurs réseaux de communication pour, entre autres, les groupes des terroristes séparés par de grandes distances. L'une des plus grandes faiblesses des terroristes et des espions, et l'une de leurs plus grandes forces, c'est le réseau de communication. Afin de minimiser le risque de dénonciation, les terroristes et espions fonctionnent de façon clandestine à l'aide d'équipement très moderne et de codes. Comme vous le savez, ils se servent de microfilms et de microdots dans des lettres transmises par la poste. Et si tout le monde sait que nous n'avons pas le droit d'intercepter des messages codés transmis par le poste, nous sommes d'autant plus vulnérables.

Comme je l'ai signalé, les activités des terroristes et des espions restent clandestines afin de minimiser le risque de dénonciation. They use microfilms and microdots in written correspondence conveyed through the postal system.

L'interception de courrier permet d'identifier les personnes et d'obtenir des adresses, et c'est parfois la seule façon de se mettre sur la piste des groupes de terroristes et d'espions. L'examen d'une lettre permet parfois de déceler un réseau de communication et de prendre connaissance de certains plans. C'est encore plus important lorsqu'une interception électronique autorisée et effectuée par le service de sécurité permet d'obtenir des renseignements sur la transmission de messages par la poste.

Les dispositions du Bill C-26 modifiant la Loi sur les postes n'empêchera pas la transmission de messages par la poste, mais elle permettra au service de sécurité d'intercepter ces messages et empêcher leur transmission. L'existence d'un tel pouvoir devrait limiter l'utilisation des postes pour des fins subversives et mieux combattre ce genre de crime. Le bill prévoit également le contrôle de l'interception du courrier dans le cadre d'enquêtes criminelles. Elle supprime d'ailleurs une échappatoire qui permettait l'utilisation des postes par des importateurs étrangers et des trafiquants canadiens de drogues. Grâce au bill, le Canada participera davantage à la lutte

ers to use the postal services as a trafficking conveyance system. The legislation will assist Canada in meeting its international obligations to co-operate in the prevention and repression of drug trafficking. While placing Canada on an equal footing with other democracies in its defence against international narcotics manipulations, it will assist in improving Canada's international reputation as a haven for illicit drug shipping.

On this specific point I would like to mention that the legislation does not allow for the disclosure of information received as a result of the mail intercept. That information cannot now be communicated to foreign authorities. In many cases, the intercepted communication contains evidence of direct benefit to a source, that is a source country or a source foreign authority or to another country which is the intended destination for a shipment of dangerous narcotics. As Canada is primarily a victim country in the distribution of drugs, it is essential that Canadian investigators be able to converse and freely exchange information with foreign enforcement authorities who co-operate with us. The Committee may wish to consider appropriate amendments in due course. Ces amendements ont pour but de permettre que les renseignements obtenus au moyen d'interceptions puissent être communiqués aux autorités étrangères qui nous ont, au départ, fourni les détails et les renseignements qui nous ont permis d'effectuer cette interception. Il faut, évidemment, dans un système international de contrôle, que la possibilité d'effectuer ces échanges existe. Finally, the legislation will help improve efficiency of criminal drug-related investigations and act as a major source of prevention of drug trafficking offences. For both criminal and national security investigations the provision will establish standards for the control and authorization for mail interception. Bill C-26 also provides the mechanics for public accountability of the use of the new investigative and preventive power that it conveys to the state.

• 1005

I welcome support from all parties on the principle of the bill, particularly the general position taken by Mr. Jarvis, as indicated in the following quotation from his statement during second reading in March of 1978.

On behalf of the opposition, he expressed the following view, and I quote:

We support in principle the legal interception of mail in special circumstances, given adequate safeguards and given the situation where the more normal, acceptable and traditional methods of law enforcement have proven ineffective. Therefore, we support Bill C-26 in principle. In our view it meets most of these requirements.

The honourable member went on to say, and again I quote:

Providing this legislation is successfully concluded, mail may be opened legally to prevent or to protect subversive activity. We support that.

[Translation]

internationale contre le trafic de drogues. En plus de nous mettre sur pied d'égalité avec les autres démocraties qui combattent le trafic de stupéfiants, le Canada ne sera plus considéré comme le paradis des trafiquants.

A ce propos, j'aimerais signaler que la loi n'autorise pas la divulgation de renseignements obtenus par interception de courrier. De tels renseignements ne peuvent être transmis aux autorités étrangères. Bien souvent, l'interception leur permet de déterminer quelles personnes ou quels pays bénéficieront de l'acte illégal, soit le pays de provenance, un officier étranger ou un autre pays auquel le chargement de stupéfiants était destiné. Comme le Canada est souvent victime de ce genre d'activités, il est essentiel que nos enquêteurs puissent échanger des renseignements avec le collaborateur étranger. Notre Comité voudra peut-être proposer des modifications en ce sens. These amendments would allow intercepted information to be communicated to the foreign authorities who originally provided the details and information which allowed the interception to be carried out. An international control system would obviously have to provide for an exchange of information. Enfin, le bill accélérera les enquêtes sur les crimes reliés à la drogue et diminuera sensiblement le nombre d'infractions reliées à la drogue. Le bill prévoit des normes de contrôle et d'autorisation d'interception du courrier pour fins d'enquêtes criminelles et sécuritaires. Le projet de loi prévoit aussi des mécanismes de comptabilité envers le public pour l'usage du nouveau pouvoir d'enquête et de prévention accordé à l'État.

Je suis heureux que toutes les parties appuient le principe de ce projet de loi, surtout de la façon dont cela a été exprimé par M. Jarvis lors de la deuxième lecture en mars 1978.

Au nom de l'opposition, il s'est exprimé de la façon suivante et je cite:

Nous sommes en principe en faveur de l'interception légale du courrier dans des circonstances spéciales précises, pourvu que les garanties nécessaires soient en place et dans les situations où les méthodes plus normales, acceptables et conventionnelles d'application de la loi se sont révélées inefficaces. Nous nous prononçons pour le bill C-26 en principe. Nous croyons qu'il répond à la plupart de ces critères.

Le député a ensuite dit et je cite:

Si ce projet de loi est mené à terme, le courrier pourra être ouvert légalement pour prévenir ou protéger une activité subversive. Nous appuyons cela.

I share the very real concerns that the honourable member has articulated, and I believe that my preceding remarks speak to the special circumstances alluded to by Mr. Jarvis.

I would like now to continue explaining some of the provisions in the legislation to ensure the protection of civil liberties of all Canadians.

Suggestions have been made that this legislation is a further erosion of individual rights, especially the right to privacy. Of primary concern to me is the protection of the rights of individuals. The official opposition accepted our position when its spokesman stated in the House in March of this year, and I quote again:

... the power to intercept a communication must never be a general power. It must be carefully restricted, it must be applicable to well defined circumstances, it must be the subject of special safeguards.

What I really seek is the assurance that there will be strict observance of the purposes to which the interception of mail should be directed.

I believe that those who see Bill C-26 as an erosion of individual rights do so from a misunderstanding of what the bill allows in terms of additional or supplementary police or security powers, and on a misunderstanding of the need for such legislation. I think it must be perfectly clear that this legislation conveys to police and security authorities only a very restricted power to be exercised in circumstances precisely defined in the law and enshrined in strict and specific safeguards.

The bill speaks for itself on these concerns. The scope of its application has been restricted to the Narcotics and Food and Drug Act, and to offences as defined in Section 16(2) of the Official Secrets Act. The controls put on the exercise of these powers follow procedures largely developed by this Committee when it considered the Protection of Privacy Act in 1973.

In matters of national security warrants authorizing the interception of first-class mail will only be issued by the Solicitor General of Canada. Applications for a warrant will be presented to the Solicitor General by the Director General of the Security Service, who will be required to swear to the authenticity of the evidence provided.

Il est donc essentiel que toute demande en ce qui touche la sécurité nationale soit présentée par le directeur des services de sécurité de la GRC et que cette présentation soit faite exclusivement au Solliciteur général, et que cette documentation se conforme aux exigences qui sont contenues dans le projet de loi.

Only when the Solicitor General is satisfied by the evidence that an interception is necessary for the prevention or detection of subversive activity directed against Canada is a warrant issued.

During the debate in the House of Commons some honourable members will find that the Solicitor General of Canada might not be the most appropriate authority in whom to vest the power to issue warrants allowing the opening of first-class mail for national security purposes. It is the view of this

[Traduction]

Je partage les préoccupations de l'honorable député et je crois que dans mes propos antérieurs j'ai tenu compte des circonstances spéciales auxquelles M. Jarvis a fait allusion.

J'aimerais maintenant expliquer certaines des dispositions de cette loi qui doivent assurer la protection des libertés civiles de tous les Canadiens.

On a prétendu que cette loi faciliterait l'érosion des droits individuels, surtout en ce qui a trait à la vie privée. Ma première préoccupation est de protéger les droits de la personne. L'opposition officielle a accepté nos idées lorsque son porte-parole a déclaré en Chambre, en mars de cette année, et je le cite encore:

...il ne faudrait pas généraliser le pouvoir d'intercepter les communications. Il doit être soigneusement délimité, on ne doit 'y recourir que dans des circonstances bien définies et l'assortir de garanties spéciales.

Ce que je souhaite vraiment c'est un respect strict des fins pour lesquelles on veut autoriser ou limiter l'interception du courrier.

Il me semble que ceux qui croient que le Bill C-26 vise l'érosion des droits individuels comprennent mal quels pouvoirs policiers ou sécuritaires supplémentaires seront accordés en vertu de ce bill et comprennent mal le besoin d'une telle loi. Il est clair que cette loi, n'accorde à la police et aux organismes chargés d'assurer notre sécurité qu'un pouvoir très restreint qui ne pourra s'exercer que dans des circonstances précises définies par la loi et assurées par des garanties strictes et précises.

Le bill est on ne peut plus clair à ce sujet. Sa portée est restreinte à la Loi sur les stupéfiants, à la Loi sur les aliments et les drogues ainsi qu'aux infractions définies au paragraphe 16 de la Loi sur les secrets officiels. Les contrôles imposés imposés à l'exercice de ces pouvoirs est fondé sur des procédures adoptées par votre comité lorsqu'il étudiait la Loi sur la protection de la vie privée en 1973.

Les mandats autorisant l'interception de courrier de première classe en cas de menace à la sécurité nationale ne seront accordés que par le solliciteur général du Canada. La demande d'un tel mandat sera présentée au solliciteur général par le directeur général du service de la sécurité qui devra jurer sous serment de l'authenticité des preuves fournies.

It is therefore essential that any request concerning the national security be presented by the Director General of the RCMP Security Service, that it be presented exclusively to the Solicitor General and that the evidence be set out as specified in the bill.

Le mandat n'est décerné que lorsque le solliciteur général, se fondant sur les preuves qui lui sont fournies, est convaincu que l'interception est nécessaire pour prevenir ou détecter une activité subversive dirigée contre le Canada.

Pendant le débat en Chambre des communes, certains honorables députés trouveront que le solliciteur général du Canada n'est peut-être pas la meilleure personne à qui l'on peut accorder le pouvoir de décerner un mandat permettant l'interception de courrier de première classe pour protéger la sécurité

government that the responsibility for the protection of the national security of this country rests in the final analysis with the executive branch of the Government of Canada. And that responsibility is exercised in part by the delegation of authority over the RCMP and its security service to the Solicitor General. The government would indeed be remiss to allow the fragmentation of this most vital responsibility by supporting the view that the authority required to discharge it should be dispersed among several institutions.

• 1010

Let me now turn to the safeguards in Bill C-26 that condition the issue of warrants to intercept the mails to prevent and discover offences against the Narcotic Control Act and Food and Drugs Act. As I mentioned, these procedures are similar to those set in place by Parliament in 1974 respecting the interception of electronic communications.

First, approval for seeking a mail intercept warrant must be obtained from the superiors of the peace officer or public officer involved in the investigation.

Second a peace officer or public officer then submits an application for that warrant, in writing, to the Solicitor General of Canada or an agent of the Solicitor General's, specifically designated by him to receive and review such applications. Accompanying the application will be an affidavit containing information pertinent to the investigation. The peace officer would be required to swear to the authenticity of the information contained in the affidavit.

Donc, il s'agit, dans la question des opérations portant sur les enquêtes sur le trafic des stupéfiants, qu'une demande soit faite par un agent ou par le solliciteur général devant un tribunal de compétence supérieure dans les provinces et que cette demande soit appuyée d'un affidavit assermenté de la personne qui fait la présentation.

Third, once the Solicitor General or his agent approves the application, it is presented to a judge of the superior court of criminal jurisdiction for that area. If the judge is satisfied that issuance of a warrant would be in the best interests of the administration of justice and that other investigative procedures have been tried and have failed, the judge may then issue a warrant. Again I stress that the warrant would be issued upon evidence that other methods of investigation have been tried and have not proved successful.

Other safeguards are incorporated into the bill through the following provisions: the limit on the time for which the warrant is valid, to a period of 60 days; the requirement that full particulars of the use and results of previous warrants be presented in the accompanying affidavit when an application for renewal of the 60-day period of validity is made; the requirement that written notification be sent to all persons named in the warrant within the 90 days that follow the period for which a warrant was given—exceptions can be made as provided in the Act; deferrals in notification can only be granted by a judge of the superior court on a personally signed

[Translation]

nationale. Le gouvernement croit qu'en dernière analyse la protection de la sécurité nationale de notre pays est la responsabilité de l'exécutif du gouvernement du Canada. Et cette responsabilité s'exerce en partie en déléguant au solliciteur général la responsabilité de la GRC et de son service de sécurité. Le gouvernement manquerait gravement à son devoir s'il permettait la fragmentation de cette responsabilité vitale en appuyant l'idée que cette responsabilité devrait être partagée par plusieurs organismes.

Permettez-moi de vous parler des garanties offertes par le Bill C-26 et des conditions auxquelles sont décernés les mandats d'interception de courrier pour prévenir et découvrir les infractions de la Loi sur le stupéfiants ou de la Loi sur les aliments et drogues. Comme je l'ai déjà dit, ces procédures ressemblent à celles mises en place par le Parlement en 1974 concernant l'interception de communications électroniques.

Tout d'abord, l'agent de la paix ou le fonctionnaire public qui fait enquête doit obtenir l'approbation de ses supérieurs avant de demander l'émission d'un mandat d'interception du courrier.

Deuxièmement, l'agent de la paix ou le fonctionnaire public demande, par écrit, au Solliciteur général du Canada ou à l'un de ses agents nommés pour étudier de telles demandes, l'émission du mandat. Cette demande sera accompagnée d'une déclaration assermentée contenant les renseignements pertinents à l'enquête. L'agent de la paix atteste sous serment de l'authenticité des renseignements contenus dans la déclaration assermentée.

So in the question of operations having a bearing on investigations on drug trafficking, a request must be made by an agent or by the Solicitor General before a superior court in the provinces and this request must be supported by an affidavit sworn to by the person presenting the request.

Troisièmement, quand le Solliciteur général ou son agent accepte la demande, elle est présentée au juge d'une cour supérieure de juridiction criminelle dans cette région. S'il est convaincu que l'octroi de cette autorisation servirait au mieux l'administration de la justice et que d'autres méthodes d'enquête ont été essayées et ont échoué, le juge peut alors émettre le mandat. Encore une fois, je tiens à souligner que le mandat n'est émis que s'il est prouvé que d'autres méthodes d'enquête ont été essayées et ont échoué.

Il y a d'autres garanties dans le bill, grâce aux dispositions suivantes: le mandat ne vaut que pour une période de 60 jour au maximum; on exige que tous les détails concernant l'utilisation et les résultats obtenus grâce au mandat précédent soient présentés dans la déclaration assermentée lorsqu'on demande le renouvellement du mandat pour une période de 60 jours; on exige que toute personne nommée dans le mandat soit avertie par écrit dans les 90 jours qui suivent la période pour laquelle le mandat était décerné... la loi prévoit certaines exceptions; seul un juge d'une cour supérieure peut accorder une dérogation sur présentation d'une demande signée personnellement

application of the Solicitor General of Canada. The maximum allowable extension of the notification period is three years.

Donc, lorsqu'il s'agit de prolonger la période pour aviser les personnes dont le courrier à été intercepté, il faut une demande signée par le solliciteur général du Canada et il faut que cette demande soit faite à une cour supérieure de juridiction criminelle dans la province.

The confidentiality of the information obtained through this legislation would be maintained in the same manner as now used in relation to electronic communications interception. Under the present system the RCM Police maintain their own case files on investigations related to Criminal Code and national security electronic communications interception. Prior to the tabling of the annual reports required by Parliament, the finalized statistics only are released to the administrator, privacy and protection, for correlation and publication purposes. In addition, the administrator, privacy and protection, maintains ongoing records where non-RCM Police personnel currently enforce provisions of the Narcotics Control and the Foods and Drugs Act.

It is my opinion that the report to Parliament on the use of this legislation by the authorities is fundamental to the protection of rights and privacy of individuals. My concern is that such reports adequately reflect the activities of the police and that the information presented is current and understandable. I am prepared to co-operate with the members of the Committee in developing a reporting procedure that is acceptable and useful.

The present bill, restricted as it is to federal statutes, will be enforced almost totally by federal law enforcement personnel. Thus, the present system for handling statistics will be maintained. When other than federal law enforcement personnel seek and obtain authority to intercept mail, their reports will be sent to the administrator, privacy and protection.

There has been no breach of confidentiality of the present system and none is expected in the future.

• 1015

In conclusion, Mr. Chairman, I would like to express my confidence that this bill will provide Canada better tools with which to protect its institutions. Your Committee will provide for many Canadians the opportunity to express their views on these matters. It is my belief that the subject at hand requires open-minded consideration of the need to protect our society from crime, our institutions from subversion, and our rights and liberties from erosion.

Your Committee is challenged with helping to ensure the proper balance is achieved between these interests, interests which sometimes appear in conflict. I hope your deliberations will reflect a general consensus both in Parliament and the Canadian public in support of the provisions of Bill C-26.

Donc, j'anticipe avec beaucoup d'intérêt les délibérations de ce Comité et également les témoignages qui seront présentés au Comité par divers groupes venant de partout à travers le [Traduction]

par le Solliciteur général du Canada. La prolongation maximum permise de la période est de trois ans.

So when there is an extension of the period for notification for those whose mail has been intercepted, a request must be signed by the Solicitor General of Canada and this request must be put to a superior court of criminal jurisdiction in the province.

La nature confidentielle des renseignements obtenus grâce à cette loi serait assurée de la même façon qu'elle l'est maintenant en ce qui concerne l'interception de communications électroniques. En vertu du système actuel, la GRC garde ses propres dossiers sur les enquêtes se rapportant au Code criminel et l'interception de communications électroniques portant sur la sécurité nationale. Avant que ne soient déposés les rapports annuels exigés par le Parlement, seules les statistiques finales sont remises à l'administrateur (protection de la vie privée) à des fins de corrélation et de publication. De plus, l'administrateur (protection de la vie privée) a ses propres dossiers dans les cas où des agents ne faisant pas partie de la GRC veillent à l'application de la Loi sur les stupéfiants ou de la Loi sur les aliments et drogues.

A mon avis, la protection des doits et de la vie privée des personnes exige que les autorités se servent de cette loi et déposent ce rapport fondamental au Parlement. Je veux que de tels rapports soient un reflet adéquat des activités de la police et que les renseignements contenus soient récents et compréhensibles. Je suis prêt à collaborer avec les membres du comité pour trouver une forme de rapport qui soit acceptable et utile.

Le présent projet de loi qui ne porte que sur des compétences fédérales sera appliqué presque exclusivement par les agents du gouvernement fédéral. Nous garderons donc le système actuel de statistique. Lorsque l'autorisation d'intercepter le courrier est accordée à des agents d'une police qui ne relève pas de l'autorité du gouvernement fédéral, les rapports seront envoyés à l'administrateur, vie privée et protection.

La nature confidentielle du présent système n'a pas été violée et l'on ne s'attend pas à ce qu'il le soit à l'avenir.

En conclusion, monsieur le président, j'ai confiance que ce présent projet de loi donnera au Canada de meilleurs outils avec lesquels il pourra protéger ses institutions. Votre comité donnera à bien des Canadiens l'occasion de faire connaître leurs idées sur ce sujet. Je crois fermement que le sujet à l'étude exige que l'on voie avec un esprit ouvert le besoin qu'il y a de protéger notre société contre le crime, nos institutions contre la subversion et nos doits et libertés contre l'érosion.

Votre comité fait face à un défi de taille car il doit concilier tous ces intérêts divergents qui semblent parfois conflictuels. J'espère que vos délibérations sne feront le reflet de l'accord du Parlement et du grand public canadien, approuvant les grands principes du bill C-26.

Therefore, I anticipate with much interest the deliberation of this Committee and also the presentations that will be submitted to the Committee by different groups coming from

pays. Ils pourront présenter leurs points de vue afin que lorsque le projet de loi sera rapporté à la Chambre il rencontre toutes les exigences du peuple canadien et assure la protection des libertés de la population et de nos institutions, en fournissant aux autorités policières les instruments qui sont essentiels pour la protection de ces institutions et de la population canadienne.

Merci beaucoup de votre bonne attention.

Le président: Merci, monsieur le ministre.

In order to save time, if you think the interpretation in English is now loud enough, I would rather continue because I am informed by technicians that we would have to stop again for a considerable period of time to allow it to be repaired. It seemed loud enough to me when I listened. Do you think you can carry on until 11 o'clock with the interpretation as it is? When we take our break we could then stop to have it repaired.

Mr. Baldwin and Mr. Jarvis, I understand, are going to share the first . . .

Mr. Baldwin: Mine is a point of order, Mr. Chairman, without derogating at all from Mr. Jarvis' opportunity.

The Chairman: Mr. Baldwin, on a point of order.

Mr. Baldwin: Unfortunately, I have to leave. I did not realize I would be on this Committee until yesterday. I have an appointment at 10.30 o'clock and unfortunately the breakdown of communications did not permit me to stay for the question, but like General MacArthur, I hope to return.

I have listened with great fascination to the opportunity to peer into the twistings and turnings of the officials mind on the question of these abnormal powers which the government seeks and are subject to discussion and examination later on. But I would like to know, so as to permit me to develop some type of examination later, if the Solicitor General is able to give me any place where I could seek a definition of the word "national security". I noticed that the Solicitor General used that word a great many times during the course of his interesting discussion.

The word is not officially used in this bill but it is used in a number of other acts which are on a related basis, the human rights legislation, the proposed ombudsman bill, and the proposed freedom of information legislation. But so far I have sought without any success to seek if there is a Canadian definition of the word "national security", which I understand is comparatively recent in origin and has its inception at the time of Senator Joseph McCarthy in the cold war days in the United States. That is when the word came into great circulation.

Sometime before the next meeting if the Solicitor General is able to find a statutory definition of "national security" perhaps he would provide it to me and to the members of the Committee. It would be most helpful to us when we continue the examination.

[Translation]

everywhere in the country. They will be able to present their points of view so that when the bill is sent back to the House, it will reflect the consensus of the Canadian people and ensure the protection of our individual liberties and of our institutions by giving our police authorities the essential instruments for the protection of those institutions and of our Canadian population.

Thank you fo your attention.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

Afin de perdre le moins de temps possible, si vous croyez que le volume de l'interprétation vers l'anglais est suffisamment rétabli, je préférerais continuer parce que les techniciens me disent que nous devrions arrêter pendant plutôt longtemps si nous voulions que les réparations nécessaires puissent s'effectuer. Le volume m'a semblé suffisant quand je m'en suis servi. Croyez-vous que les problèmes techniques de l'interprétation soient assez bien résolus pour pouvoir nous permettre de continuer jusqu'à 11 heures? On pourrait alors effectuer les réparations nécessaires pendant la pause.

M. Baldwin et M. Jarvis, me semble-t-il, vont partager . . .

M. Baldwin: Un rappel au Règlement, monsieur le président, sans vouloir empiéter sur le temps de M. Jarvis.

Le président: Monsieur Baldwin, un rappel au Règlement.

M. Baldwin: Malheureusement, je dois partir. J'ai appris que je devais participer à la séance de ce comité hier seulement. J'avais déjà prévu un rendez-vous pour 10 h 30 ce matin et malheureusement le problème de communication ne me permet pas de rester pour la période de questions, mais comme le général McArthur, je reviendrai.

J'ai écouté d'une oreille fascinée les tours, détours et entourloupettes de la pensée officielle sur la question de ces pouvoirs anormaux que le gouvernement cherche à s'arroger et qui feront l'objet de nos discussions et délibérations ultérieures. Pour que je sache vers quel horison diriger mes questions futures, j'aimerais savoir si le solliciteur général peut me renvoyer à un document quelconque où je pourrai trouver une définition de l'expression «sécurité nationale». Après tout, le solliciteur général s'en est servi à maintes reprises dans le cours de sa présentation très intéressante.

L'on ne trouve pas cette expression comme telle dans le projet de loi, mais on le trouve dans bon nombre d'autres lois qui se rapportent à ce sujet, la loi sur les droits de l'homme, le bill concernant l'umbudsman et le projet de loi concernant la liberté d'information. J'ai cherché, mais en vain, une définition canadienne de l'expression «sécurité nationale», expression de formation relativement récente si j'en crois mes sources de renseignements et qui a jailli comme Vénus de l'écume de la mer à l'époque du sénateur Joseph McCarthy dans le temps de la guerre froide aux États-Unis. C'est à cette époque que l'expression a connu ses plus beaux jours.

Si le solliciteur général pouvait nous trouver une définition statutaire de l'expression «sécurité nationale», peut-être pourrait-il nous le faire savoir avant la prochaine séance de notre comité. Cette définition nous serait des plus utiles pendant l'étude du projet de loi.

Mr. Blais: Mr. Chairman, on the point of order, if I might continue.

The Chairman: Yes.

Mr. Blais: The question is indeed a rhetorical one and the hon, gentleman very well knows that. There is no definition of the term "national security" because in effect national security is basically a term that refers to protection of sovereignty, and activities related to the protection of national sovereignty. Indeed when we deal with sovereignty, as the hon, gentleman well recognizes, we are dealing with a vast concept. I do not know what the hon, gentleman's ability of drafting is. I have not seen too many of his efforts.

Mr. Baldwin: Not very good after 20 years watching bills come out of this place.

• 1020

Mr. Blais: But I can challenge him to provide a definition of national security that would be wide enough to permit the protection of national sovereignty, which is indeed the raison d'être of any given state, and in this term the . . .

Mr. Fraser: You can have sovereignty with no civil rights at all. We have heard of that.

Mr. Blais: That is right, and therefore that is the exercise that we are engaged in. What has happened, as the hon. gentleman very well knows, is that in terms of conduct that is a threat to national sovereignty or national security, the definition has been included in Section 16(2) of the Official Secrets Act in terms of those activities that are deemed to be desirable activities.

Mr. Baldwin: I will try and accept the challenge of the Solicitor General and present a definition if I can get some assurance that the government will look at it seriously.

The Chairman: Thank you, Mr. Baldwin. I will have to be fairly strict this morning with the time in order to make sure that we get a diversion of questions because we do have to break around 11 o'clock for the other part of the meeting.

I have Mr. Jarvis, M. Beaudoin, M. Lachance, we will have another Conservative questioner, and M. Marceau. I think we will have to leave it at that for this morning, and then the Solicitor General will be back for a second round. We have not given him full time now because we had our witnesses notified to appear beginning at 11 o'clock this morning for a period of about two weeks. Rather than disaccommodate them, we decided to proceed in this way, having first heard the Solicitor General briefly.

So Mr. Jarvis, you are first.

Mr. Jarvis: Ten minutes, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes.

Mr. Jarvis: Thank you, and I thank the Solicitor General for his statement. One short question and then I want to make a few comments. Has the Solicitor General received in writing or orally any representations from any provincial representative as to the constitutionality of this legislation?

[Traduction]

M. Blais: Monsieur le président, j'aimerais en dire davantage concernant ce rappel au Règlement.

Le président: Oui.

M. Blais: Voilà une question qui n'en est pas une comme le sait fort bien l'honorable député. Il n'y a pas de définition de l'expression «sécurité nationale» parce qu'en fin de compte la sécurité nationale se rapporte à la protection de la souveraineté et aux activités afférentes à la protection de cette souveraineté nationale. Lorsqu'il s'agit de souveraineté, comme le sait fort bien l'honorable député, nous avons affaire à un concept très large. Je ne sais pas quels sont les talents de rédacteur de l'honorable député. Je n'ai jamais vu le résultat de ses efforts couchés sur papier.

M. Baldwin: Je dois manquer un peu de talent car je n'ai eu d'exemples que les projets de loi qu'on nous sert ici depuis 20 ans.

M. Blais: Mais je peux le mettre au défi de trouver une définition de sécurité nationale qui engloberait la protection de la souveraineté nationale, qui est essentiellement la raison d'être de tout État, et pour ce qui est de . . .

M. Fraser: Mais la souveraineté peut exister sans les droits civils. Vous avez déjà entendu parler de cela.

M. Blais: C'est juste. Et en conséquence, c'est ce qui nous préoccupe. Comme vous le savez, la définition d'un acte qui constitue une menace à la souveraineté nationale ou à la sécurité nationale est contenue dans l'article 16(2) de la Loi sur les secrets officiels.

M. Baldwin: Je vais essayer de relever le défit que vient de me lancer le solliciteur général et je rédigerai une définition si toutefois j'obtiens l'assurance que le gouvernement la prendra au sérieux.

Le président: Merci, monsieur Baldwin. Je vais devoir respecter de très près les limites de temps afin qu'il n'y ait pas de disgression car nous devons nous interrompre à 11 heures pour entreprendre la dernière partie de la séance.

Sur ma liste, j'ai les noms de MM. Jarvis, M. Beaudoin, Lachance, celui d'un autre membre du parti conservateur et celui de M. Marceau. Nous devrons nous en tenir là ce matin. Le solliciteur général reviendra cependant. Nous n'avons pas pu lui réserver tout le temps voulu car nous avions déjà invité d'autres témoins à comparaître à la séance de 11 heures ce matin. Plutôt que de les décommander, nous avons décidé d'inviter le solliciteur général à comparaître brièvement.

Monsieur Jarvis, vous avez la parole.

M. Jarvis: Dix minutes, monsieur le président?

Le président: Oui.

M. Jarvis: Merci. Je remercie le solliciteur général de sa déclaration. Une courte question après quoi je ferai quelques remarques. Le solliciteur général a-t-il reçu par écrit ou oralement des plaintes de la part de représentants provinciaux sur la constitutionalité de cette loi?

Mr. Blais: I will have to check back on the records, but I think that I did get one, if I am not mistaken, from the Province of Alberta. Or was it Quebec? I do not know why I make a mistake between those two provinces.

Mr. Woolliams: Not much difference.

Mr. Jarvis: In that regard, presuming that the Solicitor General can secure the concurrence of whoever wrote the letter, I would very much appreciate it being tabled and appended to the minutes.

Mr. Blais: In the usual practice, I will have to communicate with the writer and obtain his consent, but I have no objections to tabling it.

In any event, I want to advise the honourable gentleman that we see no constitutional difficulty with this bill. That matter has been thoroughly canvassed.

Mr. Jarvis: Then I would like to make a few comments, because of the time limitation, and I am sure we will be having the Solicitor General back on a number of occasions, so that I and others can put questions.

The first issue relating to Bill C-26 that I wish to raise is that involvement by the McDonald Commission. The Solicitor General and predecessors, as is their uncontested right, have refused to answer questions in the House of Commons with respect to certain issues on the basis that those matters were before the McDonald Commission. I do not deny that right to make that political judgment whatsoever. I may disagree with it but I acknowledge the right. Therefore, for months now, questions have been put in the House of Commons which have not been answered, on the basis of the issue forming the subject matter of the questions before the McDonald Commission.

What we have now is the government asking the House of Commons in effect to deal with an issue that is properly before the McDonald Commission, so that the roles are now reversed. The Solicitor General may say we are not prejudging the McDonald Commission. I find that very hard to accept. The Solicitor General has said there will be no extension of this legislation beyond the provision—I think it is one year following the report. But as the Solicitor General knows, there is a specific provision in the House that would permit by order of that House that very extension, unless he intends to withdraw those provisions from the legislation.

But what really troubles me is that that commission has been the recipient of evidence for days and weeks on this very subject and we are asked to deal with legislation in this Committee without the benefit, not necessarily of the final report of that commission but at least an interim report, or at least a number of sesions with those commissioners, or a summary of evidence that has been taken before that commission dealing with the interception of mail. I just cannot conceive of the reasons that would dictate that situation. I could see it if there was some urgency but no case has been made for the urgency. We have before the McDonald Commission evidence that this power has been asked for by the

[Translation]

M. Blais: Il me faudra vérifier. Je pense que si, et si je ne m'abuse, c'était de la province de l'Alberta. Peut-être du Québec. Je ne vois pas pourquoi je confonds les deux provinces.

M. Woolliams: Quelle différence.

M. Jarvis: Si le solliciteur pouvait obtenir l'autorisation de l'auteur de la lettre, j'aimerais que cette dernière soit déposée et annexée au compte rendu.

M. Blais: En théorie, il faudra que je communique avec l'auteur pour obtenir son assentiment après quoi je ne vois aucun in convénient à déposer la lettre.

De toute façon, sachez que nous ne prévoyons pas de difficulté constitutionnelle à cause de ce bill. Nous avons pris nos précautions.

M. Jarvis: J'aurais quelques remarques à faire et je m'en tiendrai là, car le solliciteur général reviendra à plusieurs reprises et nous aurons tous l'occasion de lui poser des questions.

J'aimerais d'abord aborder la question de la Commission McDonald. Le solliciteur général et ses prédécesseurs suivant leur droit le plus strict, ont refusé de répondre aux questions qu'on leur a posées à la Chambre des communes sur certains sujets fondamentaux dont la Commission McDonald avait été saisie. Je ne nie pas qu'ils aient eu le droit de porter ce jugement politique. Je ne les approuve pas mais je reconnais qu'ils ont eu le droit de le faire. Par conséquence, depuis des mois, il y a eu des questions posées à la Chambre des communes qui n'ont pas reçu de réponses, car on prétendait qu'il s'agissait de sujets débattus par la Commission McDonald.

Je me demande si nous ne sommes pas face au cas inverse: le gouvernement ne demande-t-il pas à la Chambre des communes de se prononcer sur une question dont la Commission McDonald est saisie. Les rôles seraient donc renversés. Le solliciteur général peut dire que nous ne préjugeons pas des décisions de la Commission McDonald, mais cela est difficile à accepter. Le solliciteur général a dit que l'application de cette loi ne sera pas prolongée et ce jusqu'à une année après le dépôt du rapport. Mais le solliciteur général sait très bien que ce projet de loi contient une disposition précise qui permettrait à la Chambre des communes de prolonger cela, et cette disposition demeurera à moins qu'il décide de la supprimer.

Mais ce qui me trouble ici, c'est que la Commission a reçu des témoignages durant des jours et des semaines sur ce sujet et on nous demande ici en Comité de nous prononcer sur le sujet sans pouvoir consulter, je ne dis pas le rapport définitif de la Commission, mais à tout le moins, un rapport intérimaire, ou sans avoir consulté les commissaires ou même vu les témoignages recueillis lors des audiences de la Commission sur l'interception du courrier. Je ne comprends pas pourquoi nous en sommes venus là. Je comprendrais s'il s'agissait d'une question urgente. Le témoignage présenté à la Commission McDonald démontre que la GRC demande qu'on lui donne ce pouvoir depuis des dizaines d'années, pas seulement quelques

RCMP for decades, not just for months or years, but decades. I think it goes back 30 or 40 years, if I recall.

• 1025

So the case for urgency to date has not been made out. That may be made out when the RCMP and other witnesses appear but the Solicitor General has made no case whatsoever on the criminal side for the urgency of this legislation. To my knowledge there is equally no case on the securitry side for the urgency of this legislation.

I have been as cynical and suspicious as many other Canadians about the integrity of the McDonald Commission, particularly because it was so ponderous in getting off the ground. Even in that atmoshphere of cynicism and suspicion I as a legislator want to be the recipient of the best available information when I am dealing with important legislation such as this. One of the very main sources has to be the McDonald Commission in their investigation to date of this matter.

On the criminal side, Mr. Minister, I am finding it very hard to understand that if this is a good piece of legislation for the control of drug trafficking, why is it not a good piece of legislation for the control of pornography, fraud by the mails, a whole range of offences which are available to electronic surveillance but under this legislation we are only dealing with drug trafficking. If it is good for one, and no one denies the need to fight drug trafficking, no one in the world, it is very hard for me to understand that if it is good to control that, what about the whole other range of offences where the mails may be used to perpetrate the crime. Extortion comes immediately to mind. As the Solicitor General knows or should know, this Committee spent weeks studying pornography. Certainly the mails are one of the primary vehicles in that particular activity and yet there is nothing in the legislation to give indication that this power is needed for any other crime except drug trafficking.

Let us go to the security side for a moment. And I am watching the clock very carefully, Mr. Chairman. This legislation in no way amends the Official Secrets Act and therefore none of us either on this Committee or in the House of Commons can do anything about the Official Secrets Act. It merely makes the Official Secrets Act applicable. We cannot amend the Official Secrets Act; we cannot examine the Official Secrets Act. The Solicitor General knows full well the tremendous criticism and concern that abounds in this country about the provisions of that legislation. Maybe it is the very best we can get, I do not know, because we as legislators have had no chance of any kind in any formal way to review the Official Secrets Act.

You would have done a great service, Mr. Minister, to Parliament and to the country if you had said on the opening of second reading debate, "I am going to refer the Official Secrets Act by special order of the Standing Committee." But there is no evidence of that. My goodness, we have had assurances of amendments or replacements to the War Measures Act for almost eight years. And so, those assurances that have not been fulfilled do nothing but feed the cynicism and suspicion that abounds at least in my mind, and I do not think

[Traduction]

mois ou quelques années. Je pense que cela remonte à il y a trente ou quarante ans.

Qu'on ne vienne pas me parler d'urgence. Cela vaut pour la GRC ou d'autres témoins qui comparaissent devant la Commission, mais le Solliciteur général n'a jamais déclaré que la situation est urgente, que la situation du crime exigeait l'adoption de cette loi. Du reste, les représentants de l'ordre n'ont jamais dit que c'était urgent non plus.

Comme d'autres Canadiens, je suis méfiant et je mets en doute l'intégrité de la Commission McDonald, surtout quand on songe qu'elle a mis tellement de temps à s'atteler à la tâche. Malgré tout, entant que législateur, je veux m'assurer que je dispose de tous les renseignements disponibles en présence d'un projet de loi aussi important que celui-ci. Une des sources qui s'imposent est bien la Commission McDonald qui fait enquête sur la question.

Pour ce qui est du crime maintenant, monsieur le ministre, j'ai du mal à comprendre pourquoi, si ce projet de loi permet de juguler le trafic des stupéfiants, il ne pourrait pas permettre d'enrayer la pornographie, les fraudes par la poste et toute une autre série de délits qui se prêtent à la surveillance électronique. Pourquoi s'en tient-on au trafic des stupéfiants dans ce projet de loi? S'il vaut dans un cas, et personne ne remet cela en question, personne au monde, je ne comprends pas pourquoi il ne permettrait pas de s'attaquer à toute une gamme de crimes qui se font par la poste, si vous voulez. Je songe notamment à l'extortion de fonds. Le Solliciteur sait très bien que notre Comité a étudié la pornographie pendant des semaines. Le courrier est peut-être le principal véhicule de la pornographie et cependant rien dans ce projet de loi n'indique que ce pouvoir est nécessaire pour s'attaquer à d'autres crimes que le trafic des stupéfiants.

Passons maintenant aux forces de l'ordre. Je surveille la pendule attentivement, monsieur le président. Ce projet de loi ne modifie en rien la Loi sur les secrets officiels et, en conséquence, aucun d'entre nous ici ou à la Chambre des communes ne peut faire quoi que ce soit au sujet de cette loi. Ce projet de loi ne fait que permettre l'application de la Loi sur les secrets officiels. Nous ne pouvons pas modifier la loi elle-même ni l'étudier. Le solliciteur général sait très bien que cette loi fait l'objet de critiques acerbes et préoccupe plusieurs personnes au pays. C'est peut-être le meilleur projet de loi que l'on puisse obtenir, je n'en sais rien, car je n'ai pas pu le véfirier, n'ayant pas eu l'occasion officiellement de réviser la Loi sur les secrets officiels.

Vous auriez rendu service au parlement si, en lançant le débat de deuxième lecture, vous aviez dit: «Je vais déférer la Loi sur les secrets officiels, par le biais d'un mandat spécial, au Comité permanent.» Mais ce n'est pas ce que vous avez fait. Il y a huit ans qu'on nous dit qu'on va modifier ou remplacer la Loi sur les mesures de guerre. On n'en a rien fait et on a réussi à alimenter le cynisme et la méfiance qui prévalent au pays. J'en suis rempli et je ne suis pas le seul qui commence à douter des assurances que donnent le gouvernement à cet égard.

I am unique, about the integrity of assurances by this government that they would come to grips with some of these very difficult matters.

The Federal Courts Act is another. And I say to the Solicitor General quite frankly, with his litany today of the controls that exist in the legislation respecting Solicitor General warrants on the security side, on warrants to investigate subversive activity, who is watching the Solicitors General? Since I have been in Parliament we have had four Solicitors General, each presumably and naturally with their own philosophy on this particular legislation. The reporting system on electronic surveillance under the Official Secrets Act is one page. There is absolutely no opportunity for any parliamentarian except the Solicitor General and those in whom he may wish to place his confidence—I presume Cabinet colleagues, the Prime Minister, and so on-no opportunity for any parliamentarian to have any knowledge whatsoever of the details or the philosophy that underlines the issuance of Solicitor General warrants for electronic surveillance and no more safeguards exist in this legislation.

• 1030

There is absolutely no assurance given to any representative of the Canadian people that he or she will have some comprehension of the philosophy that underlines the issuance of those warrants. Is there any doubt why suspicion and cynicism abound with respect to that?

It may be a very personal thing. Certainly people may be very suspicious about you in terms of your interpretation of your powers under that Act, but then you are replaced or changed next week and we have a whole new ball game in which the Canadian people are asked to accept the complete authority vested in one person, one servant, without any control whatsoever over that servant or any reporting system that would give us any idea whatsoever of the nature of the thought process or the policy that underlines the issuance of those warrants.

I repeat, Mr. Blais, that our party supports in principle the legal interception of mail in special and specified circumstances, given the adequate safeguards and given the fact that normal and customary law enforcement methods have proved ineffective.

Having said that, it is, I suggest, sir, your responsibility to indicate first the necessity for this legislation without the benefit of evidence from the McDonald Commission; and secondly, the adequate safeguards that we feel must be attendant upon the power that you ask us to give you.

I am willing to be persuaded, as I think all my colleagues are, that this may be good legislation. I am willing to be persuaded that amendments would make it better legislation. I am not willing to be persuaded that we should proceed to report this bill back to the House without the benefit of the evidence of the McDonald Commission.

The Chairman: Mr. Jarvis, by the time the Minister answers that, your time will be gone. Mr. Blais.

[Translation]

La Loi sur la Cour fédérale fait partie de la même catégorie. En toute franchise, étant donné les contrôles qui existent quant à la Loi gouvernant les mandats du solliciteur général, les mandats d'enquête pour les activités subversives, je me demande qui surveille le solliciteur général lui-même? Depuis que j'ai été élu, j'ai connu quatre solliciteurs généraux, chacun ayant sa propre théorie sur la loi en vigueur. Le système de rapport pour l'écoute électronique tient sur une page dans la Loi sur les secrets officiels. Aucun parlementaire sauf le solliciteur général et ceux en qui il a confiance—je suppose ses collègues au Cabinet, le premier ministre, etc., ne peut avoir accès aux directives qui régissent l'émission des mandats du solliciteur général pour l'écoute électronique et la loi ne contient absolument pas de garanties.

On ne donne pas aux représentants élus des Canadiens une idée de la politique qui sous-entend l'émission de ces mandats. Comprend-on maintenant pourquoi il existe beaucoup de méfiance et de cynisme à cet égard?

C'est peut-être une chose qui m'est personnelle. Certaines personnes se méfient beaucoup de l'interprétation que donne un solliciteur général aux pouvoirs qui lui sont conférés en vertu de la loi. Quoi qu'il en soit, si vous êtes remplacé, les Canadiens doivent accepter une toute nouvelle théorie, l'autorité étant conférée à une autre personne, et ils ne peuvent pas exercer de contrôle. Il n'y a pas de système de rapport qui puisse nous permettre de comprendre comment la politique relative à l'émission de ces mandats est déterminée.

Monsieur Blais, je le répète, notre parti appuie en principe l'interception légale du courrier dans des circonstances spéciales et précisées mais il faut des garanties puisque les méthodes d'application de la loi traditionnelle et normale se sont avérées inefficaces.

Cela dit, vous êtes responsable d'expliquer pourquoi ce projet de loi est nécessaire vu que nous ne possédons pas les témoignages recueillis par la Commission McDonald. Deuxièmement, vous devez fournir les garanties que vous estimons essentielles à l'exervice du pouvoir que vous nous demandez de nous donner.

Je suis prêts à me laisser persuader que c'est un bon projet de loi. Je suis prêt à me laisser persuader que les amendements présentés l'amélioreront. Je ne suis pas prêt à me laisser persuader qu'il faut faire rapport de ce projet de loi à la Chambre sans obtenir accès aux témoignages recueillis par la Commission McDonald.

Le président: Monsieur Jarvis, après la réponse du ministre, votre temps sera écoulé. Monsieur Blais.

Mr. Blais: Mr. Jarvis, thank you very much for your comments. The first thing that I want to indicate is that, in terms of presenting this bill while the McDonald inquiry is sitting, that is the reason that we have kept the bill to a very narrow area. We are addressing identified and identifiable problems that need to be addressed immediately.

We fully recognize that there could be an appearance of inconsistency but we address that by stating quite categorically that the introduction of the bill is one that is timely because it addresses a drug problem which has concentrated in large measure on the West Coast and which is now recognized as being in large part enhanced and developed as a result of the use of the mails for the importation of drugs and especially, as I pointed out, when there is knowledge in the international drug market that there is no power to intercept drugs that may be coming via the mails.

That is the first area that was identified and that we are addressing. We have kept it to that narrow area mindful of the fact that, indeed, the McDonald inquiry is going to be reporting exactly on that question, and its recommendations may well be to enlarge the scope of the interception. I leave that to the McDonald inquiry. But until such time as it reports, we feel that there is a need to address ourselves to the drug problem in Canada, which did not exist 40 years ago, as the honourable gentleman indicates, or even ten years ago, and is a relatively recent development. We need to address that problem and to provide ourselves with the instruments in order to be able to alleviate that difficulty.

In terms of the national security, the basic activity that we are concerned about is international terrorism. The world—and it is trite to say—has reduced in size because of the sophistication of our communications networks and our transportation networks.

This morning there was a news item related to a soccer tournament in Argentina and the fact that they were very concerned about the security, and perhaps the safest place to be this morning was in Argentina because of very heavy security that has been put around that international event. We in Canada are having the Commonwealth Games in Edmonton in August of this year. We will be receiving international competitors. There will be all sorts of individuals coming within Canada, and because of the influx of those individuals, in the best interests of Canada we have to effect some very, very stringent controls for security purposes. There have been allusions in the House relating to one individual who is supposed to be coming or had indicated some intention on coming. Feelings run very high and those international competitive events can lead to very unfortunate events, as we saw in the Olympics in West Germany. Those are areas that are new that have been identified that we have to address and we need the instruments. Those are the areas that we see and those are the areas that we are addressing ourselves to, and we are trying to do it simply by extending the application of existing provisions.

[Traduction]

M. Blais: Monsieur Jarvis, merci pour vos remarques. C'est précisément parce que l'enquête McDonald se poursuit que nous avons restreint les discussions dispositions du bill à un secteur donné. Nous nous préoccupons des problèmes identifiés et identifiables qui exigent une solution immédiate.

Nous admettons qu'il peut y avoir apparence d'incohérence mais il n'en demeure pas moins que ce projet de loi est tout à fait opportun parce qu'il s'attaque au problème des drogues qui sévit surtout sur la côte Ouest et qui semble être recrudescent à cause de l'utilisation de la poste pour l'importation de drogues. Les trafiquants sur le marché international savent que nous n'avons pas le pouvoir d'intercepter les drogues qui arrivent par la poste.

Voilà donc un premier secteur problématique que nous avons identifié et pour lequel nous cherchons une solution. Nous nous sommes restreints à ce secteur sachant bien que la Commission McDonald va faire rapport sur cette question précisément et que ses recommandations porteront sur un élargissement des pouvoirs d'interception. Mais c'est le travail de la Commission McDonald de faire ces recommandations-là. En attendant leur rapport, nous estimons que nous pouvons nous-mêmes tenter de résoudre le problème des stupéfiants au Canada, problème qui n'existait pas il y a 40 ans, comme l'a signalé le député ou même il y a 10 ans. C'est un problème récent. Nous devons donc essayer ce le résoudre en nous dotant des instruments nous permettant de contourner les entraves.

Pour ce qui est de la sécurité nationale, c'est le terrorisme international qui nous préoccupe avant tout. Le monde s'est rapetissé avec l'expansion des communications et des réseaux de transport.

Ce matin, on disait aux informations que le tournoi de football en Argentine créait des problèmes de sécurité là-bas. C'est peut-être en Argentine qu'on doit se sentir le plus sûr ce matin car tout l'appareil sécuritaire est en place à cause de ce événement international. Au Canada se tiendront les Jeux du Commonwealth à Edmonton au mois d'août prochain. Nous allons accueillir des compétiteurs d'ordre international. Il y aura de nombreux visiteurs au Canada, et l'afflux de ces gens-là nécessitera, pour protéger les intérêts du Canada, une surveillance très stricte aux fins de la sécurité. A la Chambre, on a fait allusion à un particulier qui est censé venir ou qui a indiqué son intention de venir. On craint que les événements olympiques internationaux peuvent être la scène d'événements assez malheureux, dont nous avons été témoins lors des Olympiques en Allemagne de l'Ouest. Ce sont les besoins que nous avons déterminés et afin de régler le problème, il nous faut des instruments. Nous essayons de nous pencher sur le problème en agrandissant le champ d'application des dispositions déjà en vigueur.

• 1035

One of the reasons that we are doing it in this way—and it is a relatively simple bill; we are not dealing with the Official Secrets Act—is that we have sought the best way and the most efficient way of proceeding with legislation that does not introduce any new concept other than those that are presently in existing legislation that permit interception of communications. We are dealing here with the interception of communications. The previous Parliament passed in 1974, through amendments to the Official Secrets Act, provisions whereby we could intercept communications, the security service and the criminal operations could intercept communications. The difficulty was that those communications did not extend to written communications. It seems to me paradoxical that having passed legislation that permits the interception of communications, finding out that those communications did not include written communications, we ought now to say, we will not accept the adoption of the principles that are in previous legislation and their application to communications in this context.

In terms of not dealing with the Official Secrets Act, I point out to the honourable gentlemen that Section 16.(2) of the Official Secrets Act was passed. Namely, the definition of subversive activities and the identification of subversive activities was passed in 1974. Indeed, at that time full debate was had relating to subversive activity, in the context, again, of the interception of communications. So I simply wish to point out to the honourable gentlemen that it is not as though the Official Secrets Act had not been subject to debate. It is true that there are other circumstances that have arisen since then, and undoubtedly the question of the Official Secrets Act will be addressed during the debate on this particular bill.

The Chairman: Thank you, Mr. Blais.

Monsieur Beaudoin.

M. Beaudoin: Merci, monsieur le président.

Je voudrais remercier le ministre et le féliciter de nous avoir expliqué brièvement le projet de loi. J'aurais quelques commentaires à faire. Je suis d'accord avec M. Jarvis et M. Baldwin, surtout avec M. Jarvis lorsqu'il dit que le projet de loi actuel couvre une partie de certains délits, mais ne couvre pas suffisamment de choses.

Je pense, monsieur le ministre, qu'il faudrait absolument refaire ce projet de loi et le refaire lorsque la Commission McDonald aura fait son rapport. Le projet de loi donne de droit d'intercepter le courrier pour ce qui a trait aux narcotiques, aux stupéfiants, ou aux deux avec une permission précise d'un juge et la bénéfiction du Solliciteur général. Je pense qu'il serait très nécessaire aussi qu'on ait ce même processus dans le cas de ceux qui veulent détruire le pays, directement ou indirectement, par toutes sortes de choses qui sont transmises par courrier de première classe. Je trouve que ce projet de loi ne va pas assez loin. Il ouvre une porte mais il devient non efficace, à mon avis. Actuellement, il y a beaucoup de choses qui se passent au Canada, vous le savez. Lorsque le Parlement canadien aura à discuter de choses autres que la drogue, autres que le trafic des stupéfiants, on sera peut-être dans un mauvais

[Translation]

L'une des raisons pour laquelle nous procédons ainsi-il s'agit d'un bill relativement simple et non pas de la Loi sur les secrets officiels—est que nous avons cherché la meilleure façon et la facon la plus efficace d'agir en vertu des lois existantes, sans introduire de nouvelles dispositions, outre celles déjà stipulées dans la loi courante qui permettent l'interception des communications. Il s'agit de l'interception des communications. En 1974, la dernière législature, par le biais des modifications à la Loi sur les secrets officiels, a adopté les dispositions prévoyant l'interception des communications; c'est-à-dire. le service de sécurité et la division des opérations criminelles pourraient les intercepter. La difficulté se posait à cause du fait que ces communications ne comprenaient pas la communication par écrit. Il me semble quelque peu paradoxal qu'avant adopté cette loi qui prévoit l'interception des communications, voyant que celles-ci ne comprennent pas les communications par écrit, nous soyons prêts à refuser d'adopter les principes prévus dans les lois antérieures et leur application dans le domaine des communications écrites.

Quant à la loi sur les secrets officiels, je signalerai aux députés qu'on a adopté l'article 16(2) de la Loi sur les secrets officiels. C'est-à-dire qu'en 1974, on a adopté la définition d'activités subversives. En effet, à l'époque il y avait un grand débat concernant les activités subversives dans le contexte, encore une fois, de l'interception des communications. Donc, j'aimerais simplement signaler aux députés qu'on ne met pas la loi sur les secrets officiels à l'étude. Il est vrai que d'autres circonstances se sont produites depuis lors et que, sans doute, la question de cette loi sur les secrets officiels fera l'objet de discussions sur ce projet de loi en particulier.

Le président: Merci, monsieur Blais.

Mr. Beaudoin.

Mr. Beaudoin: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to thank the Minister and congratulate him for having briefly explained the bill to us. I have a few comments to make. I agree with Mr. Jarvis and Mr. Baldwin, especially with Mr. Jarvis when he stated that this bill covers some crimes but is not comprehensive enough.

Mr. Minister, I really think that this bill must be redrafted when the McDonald Commission will have completed its report. The bill allows interception of mail in the case of narcotics, drugs, or both, with specific permission from a judge and authorization from the Solicitor General. I think this type of action would be very necessary also in the case of those who want to destroy the country, directly of indirectly, and who communicate all sorts of information by first class mail. I do not think this bill goes far enough. It opens a door but it becomes inefficient, in my opinion. As you know, there are a lot of things going on in Canada right now. When the Canadian Parliament has to discuss matters other than drugs and drug trafficking, it is perhaps not the best time to discuss a bill like this which must cover all the angles.

climat pour discuter un bill comme celui-là qui devrait couvrir tous les angles de cette question.

• 1040

D'abord, comme le disait M. Baldwin, il faudrait savoir ce que cela veut dire, la sécurité nationale. Ensuite, on pourra en parler dans le bill.

Selon moi, monsieur le ministre, on devrait retarder l'étude et la présentation de ce bill tant que la Commission McDonald n'a pas fini et n'a pas déposé son rapport. Peut-être que cela nous retarderait trop, mais peut-être aussi qu'on pourrait s'en sortir à l'automne. Le bill est tellement restrictif qu'il devient presque inefficace, à mon point de vue. Par exemple, un article dit qu'on ne pourra pas intercepter du courrier de première classe qui est destiné à un avocat. Moi, je ne suis pas d'accord avec cela du tout. Je suis pour que l'avocat ait une chance de défendre le présumé criminel, mais je ne suis pas en faveur de ce que l'avocat ait priorité sur l'individu ordinaire face à ce bill-là.

Pourquoi l'avocat aurait-il des privilèges spéciaux? Cela, c'est mon point de vue.

D'autre part, je pense que le concept de sécurité nationale doit être certainement discuté et doit être explicité devant les membres du Comité. Qu'est-ce que cela veut dire, la sécurité nationale? Le bill doit couvrir tous les délits à l'égard de la sécurité nationale dans son libellé?

Je pense que ce bill-là découle certainement de la bonne volonté du ministre et de son ministère mais, à mon humble point de vue, je pense qu'on tente l'érosion des droits et des libertés civiles des particuliers tout en ne s'attaquant pas à 100 p. 100 aux problèmes. Aux problèmes, au pluriel. Là, on s'attaque à un problème, au singulier.

Il me semble qu'on ne va pas assez loin. Lorsqu'on discutera réellement de sécurité nationale, parce que je pense qu'un jour cela viendra, je ne suis pas pessimiste plus que cela mais je ne suis pas plus optimiste qu'il faut, on ne sera pas dans un climat suffisamment serein pour faire un bill sensé.

M. Blais: Monsieur Beaudoin, si je comprends bien, ce que vous avancez, c'est qu'on doit retarder l'étude du bill jusqu'à ce que la Commission McDonald ait complété son rapport?

M. Beaudoin: Exactement!

M. Blais: Et qu'à ce moment-là on élargisse l'application du bill?

M. Beaudoin: Oui.

M. Blais: Vous savez, il se peut fort bien que la Commission McDonald présente des recommandations qui ne reconnaissent pas votre point de vue en ce sens que si c'est restrictif, l'attente sera quelque peu sans objet.

Ce que je veux vous signaler, c'est que je suis conscient des travaux de la Commission McDonald et du fait qu'elle va se pencher sur le problème de l'interception du courrier et d'autres problèmes qui touchent la sécurité nationale, mais je suis aussi conscient d'un problème qui n'affecte peut-être pas la province de Québec, sauf Montréal, de façon aussi violente qu'il affecte la région côtière de l'Ouest, c'est-à-dire le problè-

[Traduction]

First of all, as Mr. Baldwin mentioned, we must know exactly what the meaning of national security is. then we can start talking about the bill.

In my opinion, Mr. Minister, we should postpone the consideration and report of this bill as long as the McDonald Commission has not finished and submitted its report. Perhaps this will delay us, but perhaps we could have finished dealing with it by the fall. The bill is so restricted as to be almost inefficient, in my opinion. For example, one clause states that first class mail addressed to a lawyer cannot be intercepted. I do not agree with this at all. I agree that the lawyer must have the opportunity to defend the supposed criminal, but I do not feel that the lawyer should have priority over the ordinary citizen under this bill.

Why should the lawyer have special privileges? That is my point of view.

I also feel that the concept of national security has to be discussed and explained clearly to the members of the Committee. What does national security mean? The bill, through its wording, must cover all crimes related to national security.

I feel this bill is certainly based on the goodwill of the Minister and his Department but, in my humble opinion, I feel that we are breaching civil rights and liberties of individuals while not attacking 100 per cent of the problems. And I say problems in the plural. With this bill, we are only dealing with a problem, in the singular.

It appears to me that we are not going far enough. When we really start discussing national security, and I think this day will come since I am not more pessimistic or optimistic than that, the climate will not be serene enough to afford us the time to draft a sensible piece of legislation.

Mr. Blais: Mr. Beaudoin, if I understood you correctly, you are saying that we should postpone consideration of the bill until the McDonald Commission has completed its report?

Mr. Beaudoin: Precisely!

Mr. Blais: And then we should extend the bill's application?

Mr. Beaudoin: Yes.

Mr. Blais: You know, it may very well be that the McDonald Commission submits recommendations that do not jibe with your point of view, in that if they are restrictive, the wait will have been pointless.

I want to point out to you that I am aware of the McDonald Commission's work and of the fact that they are dealing with the problem of mail interception and other problems related to national security, but I am also aware of a problem which may not perhaps affect Quebec, except for Montreal, in as an intense way as it affects the West Coast, and I am referring to drug trafficking. Once you have identified that problem and

me du trafic des stupéfiants. Lorsqu'on identifie ce problème, lorsque l'on considère qu'en Colombie-Britannique il y a 7,000 usagers de stupéfiants qui, en fait, sont un problème social majeur et qu'on a connaissance du fait qu'on se sert du courrier et qu'il est possible de se servir encore plus du courrier pour l'importation des stupéfiants, il faut s'attaquer à ce problème. C'est pour cela que nous nous y attaquons dans le bill que nous présentons. Comme nous sommes conscients du mandat de la Commission McDonald, il y a une période limite qui s'attache à ce projet de loi et qui veut que dans un délai d'une année après le dépôt en Chambre du rapport de la Commission McDonald, ce projet de loi n'ait plus d'effet.

• 1045

En ce qui touche la question de la sécurité nationale, comme je l'ai indiqué à M. Jarvis, c'est parce que nous avons des problèmes très précis de terrorisme qui affectent la population canadienne et qui peuvent porter atteinte à la sécurité, non seulement nationale, dans le sens de la sécurité de nos institutions et la sécurité de l'État, mais la sécurité des citoyens qui se servent de nos moyens de transport, nos salles de réunions, etc. Il pourrait y avoir toutes sortes d'activités qui pourraient prendre place, au sein du Canada, qui affectent la sécurité de la population.

J'ai mentionné les Jeux du Commonwealth à Edmonton qui, en effet, offrent des occasions à des terroristes de prendre des mesures pour attirer l'attention internationale sur leur cause. Et je ne voudrais pas que le Canada devienne une cible pour des gens qui ne résident pas ici, mais qui veulent marquer un point en se servant de la violence. C'est cela mon inquiétude. Parce que, si vous vous souvenez, durant les Olympiques à Montréal, nous avons pris des mesures très poussées et très évoluées en ce qui concerne la sécurité. Et, grâce à ces mesures, nous avons évité des événements facheux et des événements qui auraient pu porter atteinte à la sécurité de la population.

En ce qui touche la définition de la sécurité nationale, comme je l'ai indiqué à M. Baldwin, c'est un terme qui englobe l'existence même de l'État. Le Canada est un pays souverain; toutes ses institutions dépendent de cette souveraineté; toutes nos libertés civiles, nos libertés individuelles dépendent des institutions dont nous bénéficions. Donc, de quoi s'agit-il lorsqu'on parle de sécurité nationale? Il s'agit de la protection de cette souveraineté qui, en retour, nous permet de protéger nos institutions et les droits de la population. Et il va de soi qu'il est impossible d'offrir une définition très précise dans un projet de loi de cette sécurité national ou de cette souveraineté, peu importe comment vous l'appelez, parce que ce n'est pas le terme qui est important, c'est le concept de l'existence d'une nation.

Donc, ce que nous avons fait en 1974, nous avons défini des activités que le Parlement canadien considérait comme portant atteinte à cette sécurité nationale. Cela est défini à l'article 16 du code criminel et je cite:

- 16. (3) Aux fins du paragraphe «activité subversive» désigne
 - a) l'espionnage ou le sabotage;

[Translation]

realized that in British Columbia there are 7,000 drug users, which, in itself, is a major social problem, and when you know that the mail is being used and will be even more so to import drugs, you realize that this problem has to be attacked. That is the reason behind this bill. Keeping in mind the mandate of the McDonald Commission, we have included a provision in this bill which states that one year after the McDonald Commission has tabled its report in the House, this bill will no longer be effective.

As far as national security is concerned, as I indicated to Mr. Jarvis, we have very specific terrorist problems which affect the Canadian people and which may jeopardize security, not only national, in the sense of security of our institutions and state security, but the safety of citizens using our transport facilities, our meeting places and so forth. All sorts of activities may take place within Canada which would affect the people's security.

I mentioned the Commonwealth games in Edmonton which do, in fact, lend themselves to activities by terrorists wishing to draw international attention to their cause. I do not want Canada to become a target for people who do not live here, but who wish to score points through violence. That is my concern. You will remember, at the Olympics in Montreal, we took very intensive security measures. And, thanks to these measures, we avoided unfortunate events and events which may have jeopardized the security of our citizens.

To turn to the definition of national security, as I have indicated to Mr. Baldwin, it is a term which encompasses the very state itself. Canada is a sovereign country; all its institutions depend on this sovereignty; all our civil and individual liberties are based on the institutions which serve us. So, what does national security mean? It means protecting this sovereignty which, in return, will protect our institutions and the rights of citizens. It is needless to say that it would be impossible to include a very precise definition of national security or severeignty, whatever you may choose to call it, in a piece of legislation since it is not the term itself which is important, but rather the concept of the nation.

So, what we did in 1974, was to define activities which the Canadian Parliament considered counter to national security. They are outlined in Clause 16 of the Criminal Code and I quote:

- 16. (3) For the purposes of Subsection (2), "subversive activity" means
 - (a) espionage or sabotage;

- b) des activités de renseignement d'origine étrangère visant à réunir des renseignements sur le Canada:
- c) des activités visant à opérer un changement de gouvernement au Canada ou ailleurs par la force, la violence ou tout autre moyen criminel;
- d) des activités d'une puissance étrangère visant, en fait ou éventuellement, à attaquer le Canada ou à se livrer contre lui à d'autres actes hostiles; ou
- e) des activités d'un groupe de terroristes étrangers visant à la perpétration d'actes terroristes au Canada ou contre le Canada.

Donc, n'ayant pas été capable, et cela est mon opinion personnelle, d'offrir une définition globale, positive de ce qu'est la sécurité nationale, on y est allé en décrivant les activités que nous considérons comme étant des atteintes à cette sécurité nationale.

M. Beaudoin: Juste une autre minute, monsieur le président.

Le président: Votre temps est expiré, mais je vous laisserai le temps de faire un dernier commentaire.

M. Beaudoin: Si les fonctionnaires de votre ministère, monsieur le ministre, ne peuvent pas expliciter ce qu'est la sécurité nationale d'une façon plus élaborée, plus absolue, comment les policiers ou ceux qui sont responsables de cette fameuse sécurité ou ceux qui auront le droit d'intercepter du courrier de permière classe pourront-ils determiner si ou ou non il y avait lieu d'intercepter ladite correspondance?

• 1050

- M. Blais: Mais voilà, c'est exactement la question principale. Ce ne sont pas les policiers qui décident cette question, c'est le solliciteur général. C'est lui qui fait la révision de la demande qui est soumise par le directeur général des services sécuritaires, affidavit et informations additionnelles à l'appui. Donc, c'est le processus politique d'un membre du Cabinet qui revoit la demande et qui donne ou qui refuse l'autorisation.
- M. Beaudoin: Merci monsieur le président. Merci, monsieur le ministre.

Le président: Merci monsieur Beaudoin.

Maintenant, monsieur Lachance, vous avez la parole. Ensuite, ce sera M. Marceau. With these two members, I would conclude the questioning for now of the Solicitor General. We will then take a five-minute break, during which time I hope the system will be entirely repaired, and we will begin kthe second part of the meeting with the Canadian Civil Liberties Association. Monsieur Lachance.

M. Lachance: Merci monsieur le président.

Monsieur le président, je partage en très grande partie les inquiétudes exprimées par mes collègues, MM. Jarvis, Baldwin et Beaudoin, au sujet des dispositions contenues dans ce bill présentement à l'étude, le Bill C-26, spécialement en regard de cette question de sécurité nationale. Encore une fois, bien que non nommément désignée dans ce bill, par référence à la loi sur les secrets officiels, la sécurité nationale est quand même en jeu dans les dispositions de ce bill.

[Traduction]

- (b) foreign intelligence activities directed toward gathering intelligence information relating to Canada;
- (c) activities directed toward accomplishing governmental change within Canada or elsewhere by force or violence or any criminal means;
- (d) activities by a foreign power directed toward actual or potential attack or other hostile acts against Canada; or
- (e) activities of a foreign terrorist group directed toward the commission of terrorist acts in or against Canada.

So, and this is my personal opinion, being unable to provide a positive, general definition of national security, we described the activities which we consider counter to this national security.

Mr. Beaudoin: Just one more minute, Mr. Chairman.

The Chairman: Your time has expired, but I will give you the time for one last comment.

Mr. Beaudoin: Mr. Minister, if the officials in your department cannot define national security in a more precise, absolute way, how are the police corps or those responsible for enforcing this famous security or those who have the right to intercept first class mail going to determine whether there is a need to intercept correspondence?

Mr. Blais: Well, now, that is precisely the main issue. Police do not decide such matters, the Solicitor General does. He reviews their application, supported by the proper affidavits and other information, submitted by the Director General of the Security Services. So, the political process is exercised in that a member of Cabinet reviews the request and decides to grant or not the authorization.

Mr. Beaudoin: Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Minister.

The Chairman: Thank you, Mr. Beaudoin.

Now, Mr. Lachance, you have the floor. And the next member will be Mr. Marceau. Après ces deux députés, on conclura, pour le moment, la période des questions au Solliciteur général. Nous prendrons ensuite une pause de cinq minutes—j'espère qu'à ce moment-là, le système sera complètement réparé—et dans la deuxième partie de cette séance, nous accueillerons l'Association canadienne des libertés civiles. Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, I share in great part the concerns expressed by my colleagues, Messrs. Jarvis, Baldwin and Beaudoin, concerning the provisions of the bill now under consideration, Bill C-26, especially in regard to this issue of national security. Once again, although not specifically designated in the bill, national security is at issue by reference to the Official Secrets Act.

J'avais d'ailleurs moi-même exprimé, monsieur le président, et le ministre s'en souviendra, lors de mon discours à l'étape de la deuxième lecture, des inquiétudes à l'égard de la mise en œuvre, dans un bill, du concept de sécurité nationale.

Je partage ces inquiétudes parce que cette sécurité nationale est un concept relativement nouveau dans le droit canadien, c'est le fruit direct des années 1970 et c'est la résultante des problèmes de terrorisme que nous avons connus au Canada à la fin des années 1960 et au début de l'année 1970. Ce concept a été introduit dans notre législation, dans plusieurs lois déjà adoptées et à l'étude, sans qu'on en fasse une discussion approfondie à la Chambre des communes. Donner ainsi des pouvoirs très étendus et non suffisamment circonscrits à l'exécutif peut, philosophiquement et dans une perspective de plusieurs années créer des problèmes très graves pour la stabilité de nos institutions démocratiques.

Ceci dit, je ne partage pas du tout, en toute déférence, monsieur le président, l'avis du ministre lorsqu'il nous dit que c'est un bill simple, sinon anodin. Monsieur le président, à chaque fois qu'on traite de libertés civiles et à chaque fois que cette Chambre des communes a donné des pouvoirs qui touchent aux libertés civiles à la branche exécutive du gouvernement, ce n'est jamais simple, ce n'est jamais anodin. C'est toujours très sérieux, très grave et cela doit toujours faire l'objet d'un examen attentif de la part du Parlement qui en autorise le passage et qui autorise conséquemment l'exécutif à utiliser ces pouvoirs.

C'est la raison pour laquelle, comme parlementaire, j'ai l'intention d'étudier extrêmement attentivement les implications de ce bill, plus spécifiquement en ce qui concerne l'application de la Loi sur les secrets officiels. J'ai l'intention d'écouter aussi attentivement les commentaires que nous recevrons de la part des groupes intéressés qui comparaîtront devant ce comité pour, éventuellement, lorsque le ministre reviendra, l'interroger sur sa conception de l'application de ce bill, sur les garanties de mise en œuvre des dispositions de ce bill, sur la technique qu'il entend employer pour voir au respect des libertés fondamentales et voir à ce que l'équilibre entre les libertés fondamentales et la lutte contre le crime organisé ou le terrorisme international soit maintenu au Canada. Enfin, bref, toutes les questions qui peuvent nous venir à l'esprit lorsque le concept de sécurité nationale entre en jeu.

Ceci dit, d'autres objections ont été soulevées, en particulier par M. Beaudoin, en ce qui concerne le bien-fondé de présenter à ce moment-ci ce bill, surtout en regard des travaux de la Commission McDonald qui étudie justement cette question présentement. Elle doit présenter un rapport au Parlement. D'ailleurs, le ministre connaît lui-même l'importance de ces travaux puisqu'il a incorporé dans le bill une disposition suspensive qui permettra que ce bill devienne caduc un an après le dépôt du rapport de la Commission McDonald. Évidemment, cette disposition amoindrit un peu l'impact, sinon négatif, du moins l'impact que pourrait avoir pour l'avenir l'adoption de ce projet de loi et plus particulièrement en ce qui concerne les dispositions de la securité nationale. Je n'entends pas préjuger à ce moment-ci de la position que je prendrai dans ce Comité à l'égard de cette disposition, puisqu'il me faudra moi-même, en

[Translation]

Mr. Chairman, as the Minister will remember, I had expressed some concern in my speech during second reading, as to the application of the concept of national security in a bill.

I share those concerns, because national security is a relatively new concept in Canadian law, it is a direct product of the 70's, and is the result of the problems of terrorism which appeared in Canada during the 1960's and at the beginning of 1970. This concept has been introduced into our legislation, into many acts already passed or under consideration, without ever being subject to in depth debate in the House of Commons. To give such wide and insufficiently controlled powers to the executive, could, philosophically and over a period of years, create some very serious problems for the stability of our democratic institutions.

Having said this, I must say with all due respect, Mr. President, that I do not at all share the opinion of the Minister when he says this is a simple, even a harmless bill. Mr. Chairman, each time that we deal with civil liberties, and each time that the House of Commons has granted to the executive branch of government, powers that affect civil liberties, the effects are never simple, or insignificant. It is always a serious matter; any such legislation should always be subjected to a minute study on the part of Parliament which, in passing the bill authorizes the executive to use such powers.

That is the reason why, as a parliamentarian, I intend to carefully study the implications of this bill, and more specifically, those provisions concerning the application of the Official Secrets Act. I also intend to listen attentively to the comments made by interested groups which will appear before this committee, so that, eventually, when the Minister returns, I can question him on his concept of the application of this bill, of the guarantees contained within the provisions of the bill, on the methods which he expects to use to ensure that basic liberties are respected, and to see that a balance is maintained in Canada between basic liberties and the fight against organized crime and international terrorism. In short, concerning all those issues that might come to mind when the concept of national security is discussed.

Now, there were other objections raised, particularly by Mr. Beaudoin, concerning the merits of introducing this bill at this time, particularly in view of the work of the McDonald Commission, which is now studying this new issue. It must submit a report to Parliament. Indeed, the Minister himself knows very well the importance of that work, since he has included in this bill a sunset clause nullifying it one year after the tabling of the McDonald Commission's report. Of course, this provision does lessen the negative impact that the adoption of this bill might have in the future, particularly the provisions concerning national security. I would not like at this time to prejudge my position in the Committee regarding this provision, since I myself, as a parliamentarian, shall have to establish some balance between the fight against organized crime, the work of the McDonald Commission, the objectives of the

tant que parlementaire, mettre dans la balance la lutte contre le crime organisé, les travaux de la Commission McDonald, les objectifs du ministre, enfin toutes les questions qui doivent être pesées lorsque viendra le temps pour ce Comité d'étudier les détails de ce projet de loi.

• 1055

Mais je voudrais quand même dire que je suis inquiet de cette prolifération dans nos status canadiens des dispositions de la sécurité nationale, surtout quand on considère, et le ministre l'a admis lui-même, que ce concept n'a peut-être pas été suffisamment discuté au Parlement canadien, n'a pas pu faire l'objet d'un débat de fond, que son application n'est pas suffisamment circonscrite, puisqu'on ne sait pas au juste ce que cela englobe. Bref, nous sommes un petit peu dans le noir, les parlementaires comme le ministre d'ailleurs, lorsque vient le temps de juger des pouvoirs qu'a l'exécutif d'Ottawa pour combattre, et personne évidemment ne lui nie ce droit, efficacement le crime organisé, mais surtout évidemment, le terrorisme international dans le cas de la sécurité nationale.

Ceci dit, je voudrais quand même soulever trois ou quatre observations en ce qui concerne l'application de ce projet de loi pour la sécurité nationale. Le seul mécanisme, encore une fois pourquoi la sécurité nationale, c'est parce qu'évidemment la Loi sur les secrets officiels s'applique, mais sans les garanties judiciaires qui sont incorporées dans ce projet de loi pour la lutte contre la drogue ou les narcotiques, alors que vous devez obtenir un mandat du juge, une autorisation, qu'il y a ensuite de cela des garanties d'avis, etc. Je suis pleinement satisfait de ces garanties et des dispositions judiciaires qui avaient été incorporées . . . Mais pour la sécurité nationale et pour l'application de la Loi sur les secrets officiels, nous n'avons pas ces garanties. Nous n'avons pas cette revue judiciaire et c'est pourquoi il faut être particulièrement prudent.

Donc, la seule garantie que nous avons dans la mise en œuvre des dispositions de la sécurité nationale, c'est le rapport annuel que le solliciteur général doit faire au Parlement en vertu des modifications apportées à l'article 178.34. Il doit divulguer au Parlement, dans son rapport annuel, le nombre d'interceptions qui ont été faites en vertu de ce projet de loi. J'ai lu attentivement, monsieur le président, les dispositions de l'article 178.34 et l'obligation qu'elles imposent au solliciteur général, et j'en suis venu à la conclusion que je ne suis pas du tout certain que cela lui impose l'obligation de divulguer au Parlement le nombre et la nature des mandats qui ont été émis en vertu de la Loi sur les secrets officiels. Je m'explique tout de suite, monsieur le président, afin qu'il puisse corriger éventuellement cette lacune que j'ai découverte dans le projet de loi. En effet, l'article 178.34 prévoit et je cite:

Le Solliciteur général du Canada doit, à la fin de chaque année, aussitôt que possible, établir un rapport relatif aux mandats décernés en vertu de la présente Partie ainsi qu'aux interceptions et aux saisies faites en vertu de ces mandats au cours de l'année précédente.

C'est le texte de l'article.

[Traduction]

Minister, indeed between all the issues which must be weighed when this Committee begins the clause by clause consideration of this bill.

However, I do want to say that this proliferation in our Canadian statutes of provisions concerning national security worries me, especially since the Minister himself has admitted, this concept has not yet been sufficiently discussed by the Parliament of Canada, has not been the subject of an in-depth debate, and that its application is not sufficiently delimited since no one knows exactly what is involved. In other words, we are rather in the dark, members of Parliament and Minister alike, in deciding what powers the executive in Ottawa should have to fight, no one will deny its right to do so, organized crime effectively, and of course, international terrorism affecting national security.

I do want to make three of four comments concerning the implications of this bill for national security. First the mechanism itself; once again, why national security—obviously because the Official Secrets Act is involved, but without the legal guarantees which are incorporated in this bill in drugs and narcotics provisions requiring some form of bench warrant, an authorization, and also guarantees of notice, and so on. I am fully satisfied with those guarantees and the legal provisions which had been incorporated—but in regard to national security, and the application of the Official Secrets Act, we have no such guarantees. Judicial review does not exist, and that is why we have to be particularly cautious.

So, the only guarantee that we have in the provisions for national security is the annual report of the Solicitor General to Parliament under the amendment to Section 178.34. He must disclose to Parliament, in his annual report, the number of interceptions which have been made under the Act. Mr. Chairman, I have carefully read the provisions under Section 178.34 and the obligations of the Solicitor General, and I have come to the conclusion that I am not at all sure that he is obligated to disclose to Parliament the number and the nature of warrants issued under the Official Secrets Act. I want to explain this point immediately, Mr. Chairman, so that the Solicitor General might possibly correct a deficiency which I have discovered in the bill. In effect, Section 178.34 provides for as follows and I quote:

The Solicitor General of Canada shail, as soon as possible after the end of each year, prepare a report relating to warrants issued pursuant to this part and to interceptions and seizures made under such warrants in the immediately preceding year...

That is the text of the section.

Or, et le reste de l'article spécifie la divulgation elle-même, la nature de la divulgation, enfin les modalités de la divulgation.

Or, monsieur le président, la section interprétations au début, à l'article 178.24 prévoit et je cite, à la rubrique «mandat»:

«mandat» s'entend d'un mandat, décerné en vertu de l'article 178.25 ou du paragraphe 178.28(2), pour intercepter des communications ou pour saisir des stupéfiants, des drogues contrôlées ou des drogues d'usage restreint qui sont en cours de transmission par la poste.

Monsieur le président, lorqu'une disposition n'est pas claire dans un projet de loi généralement on se réfère à la section interprétative. Dans le cas présent, la section interprétative se réfère explicitement aux autorisations qui sont données par un juge, et par un juge seulement.

• 1100

En d'autres termes, si on l'interprète restrictivement, et généralement dans un bill comme celui-ci, ce sera l'interprétation restrictive qui va s'appliquer, le rapport relatif aux mandats que le solliciteur général doit divulguer au Parlement ne s'applique qu'aux mandats qui sont émis par un juge. Donc, le rapport ne s'applique pas aux mandats qui sont émis par le solliciteur général lui-même en vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

Donc, monsieur le président, je suggère fortement que le solliciteur général clarifie, et je sais que le solliciteur général avait l'intention de divulguer au Parlement le nombre d'interceptions en vertu de la Loi sur les secrets officiels, j'espère du moins qu'il avait cette intention, qu'il clarifie, dans la section interprétative, la définition du mot mandat, afin d'incorporer au rapport du Parlement prévu à l'article 178.34, les mandats qui seront décernés par lui-même en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

Deuxièmement, toujours selon ce même article, je pense qu'il serait important, et les obligations crées par l'article 178.34 ne le spécifient pas clairement, il serait important, monsieur le président, que le solliciteur général indique séparément, dans son rapport, le nombre d'interceptions qui ont été faites en vertu de mandats qu'il a décernés lui-même en vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

Sinon, il n'y aura aucune possibilité pour le Parlement de juger des différentes interceptions qui ont été faites, les interceptions permises par un juge en vertu des dispositions de la Loi sur les narcotiques etc., les dispositions des garanties judiciaires dans le Bill C-27 la Partie I, et les interceptions qui sont faites par le solliciteur général en vertu de l'article 16.2 de la Loi sur les secrets officiels.

Ce sont mes deux remarques préliminaires, monsieur le président, qui ne préjugent absolument pas ... mon temps est déjà écoulé, je m'en excuse ... qui ne préjugent pas d'autres questions que j'aurai sur la mise en œuvre elle-même des dispositions de ce bill. Mais je soumets le problème immédiatement au solliciteur général pour qu'il puisse étudier la question et éventuellement y apporter remède.

[Translation]

And the rest of the Section deals with the disclosure itself, the nature of the disclosure, and finally, the terms of disclosure.

Now, Mr. Chairman, in the interpretation section, at the beginning of the bill, there is a definition for the term "warrant," and I quote:

"Warrant" means a warrant to intercept communications and to seize narcotics, controlled drugs or restricted drugs in the course of post issued under Section 178.25 or subsection 178.28(2)

Mr. Chairman, when a provision in a bill is not clear, one usually refers to the interpretation section. In the present case, the interpretation section refers specifically to authorizations issued by a judge, and by a judge only.

In other words, if we intercept the section narrowly, and generally in a bill such as this, the narrow interpretation would apply, the report concerning the warrants that the Solicitor General must disclose to Parliament apply only to those issued by a judge. Therefore, the report would not apply to warrants issued by the Solicitor General himself, under Section 16 of the Official Secrets Act.

So, Mr. Chairman, I strongly suggest that the Solicitor General clarify this point. I am sure that the Solicitor General did indeed intend to disclose to Parliament the number of interceptions under the Official Secrets Act—at least I hope that it was his intention—and that he will clarify in the interpretation section, the definition of the term "warrant" in order to include in the report to Parliament under Section 178.34 the warrants which he himself has issued under the powers given him by Section 16 of the Official Secrets Act.

Secondly, with respect to the same section, I think it is important, and in it is not specifically stated in the obligations listed in section 178.34, Mr. Chairman, that the Solicitor General indicate seperately in his report, the number of interceptions made through warrants issued by himself under section 16 of the Official Secrets Act.

Otherwise, Parliament would have no way of distinguishing the different interceptions made, those allowed by a judge under the provisions of the Narcotics Act, etc., the legal quarantees provisions in Bill C-27, Part 1, and those interceptions allowed by the Solicitor General under section 16.2 of the Official Secrets Act.

Those are my two preliminary remarks, Mr. Chairman, which should not prejudice... my time is up, I apologize,... in any way other questions which I might raise on the implementation of the provisions of this bill. I did want to bring this problem to the attention of the Solicitor General immediately, so that he might consider the issue and eventually make the necessary corrections.

Le président: Votre temps est écoulé, monsieur Lachance, et je dois laisser le ministre répondre.

M. Blais: Très brièvement. D'ailleurs, comme je l'ai indiqué dans ma déclaration préliminaire, j'ai nettement l'intention de vous inviter à m'offrir vos suggestions en ce qui concerne le rapport. En effet, le bill prévoit l'incorporation du système de rapport de la Loi sur les secrets officiels. Nous avons pleinement l'intention de faire les rapports de la même façon que ceux-ci s'imposent en ce qui concerne les mandats d'interception des télécommunications ou des communications électroniques. Donc, il n'y a pas de difficulté de ce côté-là.

Comme je vous l'ai indiqué, monsieur Lachance, je suis très intéressé à recevoir toutes les représentations parce que, comme vous l'indiquez, c'est un problème fondamental car nous touchons à la question de la sécurité nationale. Alors que vous dites qu'il s'agit d'un concept assez récent, je tiens à vous signaler qu'en fait...

M. Lachance: L'incorporation aux statuts est assez récente.

M. Blais: Même à ça...il est vrai que des amendments à la Loi sur les secrets officiels ont défini les actions subversives en 1974, mais la Loi sur les secrets officiels touche la question de la sécurité nationale et date de la première grande guerre. C'est bien avant votre temps et le mien qu'on a incorporé le principe de la sécurité nationale dans nos statuts.

Maintenant, je suis d'accord pour dire qu'il faut s'attaquer à ce problème. Toutefois, lorsque vous allez, en tant que Comité, entendre des témoins, je veux vous assurer que j'ai pleinement l'intention de vous amener la GRC et le service de sécurité. Ils pourront vous fournir des détails qui seront très convaincants en ce qui concerne la nécessité de ce bill. Ils seront à votre entière disposition pour une période aussi lorsque que vous voudrez.

D'ailleurs, je voudrais que vous écoutiez leurs propos avec toute l'objectivité qu'on vous connaît. De mon côté, j'ai nettement l'intention de m'assurer que la preuve qui sera présentée soit aussi complète que possible. Je pourrais vous signaler aussi que, s'il s'agit detenir des séances *in camera*, a huis clos, nous pourrons peut-être faire des ententes afin d'en arriver à obtenir des renseignements qui, autrement, ne pourraient pas être divulgués à cause de la nature de ces renseignements.

• 1105

Je voudrais signaler simplement en concluant, monsieur le président, qu'en ce qui concerne les propos de M. Lachance, tous ces principes dont nous parlons et que vous avez identifiés étaient effectivement des principes qui touchaient les amendements de 1974. Il n'y a rien de nouveau ou de différent dans ce que nous proposons en principe. Donc, vos préoccupations, ce sont des préoccupations qu'avaient les parlementaires il y a à peine quatre ans lorsqu'on proposait les amendements à la Loi sur les secrets officiels et ce, après des délibérations très prolongées. On a présenté un projet de loi à une session, on l'a présenté de nouveau sous un aspect différent à la session suivante et il y a eu un troisème projet de loi qui a été subséquemment approuvé par le Parlement. Et durant toutes

[Traduction]

The Chairman: Your time is up, Mr. Lachance, and I must give the Minister a chance to respond.

Mr. Blais: I shall be very brief. In any case, as I have indicated in my preliminary statement, I do have the firm intention of inviting you to make some suggestions concerning the report. The bill does provide for the incorporation of a report system regarding the Official Secrets Act. We have the firm intention of making reports in the same way as those required in regards to warrants for wiretapping. So there is no problem in this respect.

As I have indicated, Mr. Lachance, I am most interested in all representations, since, as you have indicated, the problem is very grave, since it deals with the issue of national security. Although you have said that this is a rather recent concept, I would point out to you that indeed, . . .

Mr. Lachance: That the incorporation in statutes is fairly recent.

Mr. Blais: Well, even in that case. It is true that amendments to the Official Secrets Act defined subversive acts in 1974, but the Official Secrets Act has dealt with national security since before the First World War. It was way before your time and mine, that the principle of national security was incorporated in our statutes.

I agree with you on the need to seriously consider this problem. However, when, as a committee, you hear witnesses, I want to assure you that I have the firm intention of bringing before you the RCMP and the Security Services. They can give you very convincing details in regard to the need for this bill. They will be at your disposal for as long as you wish.

In any case, I would want you to hear them out, with all your well-known objectiveness. On my part, I do intend to make certain that the evidence brought forward will be as complete as possible. And I would also indicate to you that should it be necessary to hold in camera sessions, we perhaps could come to some agreement so that you could obtain information which might otherwise not be disclosed because of its nature.

In conclusion, Mr. Chairman, I would just like to mention that as far as Mr. Lachance's proposals are concerned, all of the principles which we are discussing and which you identified were principles related to the 1974 amendments. There is nothing new or different in the principles we have proposed. So your concerns are the same as those expressed by parliamentarians barely four years ago when amendments were proposed to the Official Secrets Act, and this following extensive deliberations. A bill was submitted during one session, it was submitted again in a different form at the following session, and a third bill was subsequently approved by Parliament. And throughout these deliberations, the principles which you have identified were debated.

ces délibérations, les principes que vous avez identifiés ont été débattus.

Donc le gouvernement ne vous présente pas quelque chose de surprenant. Ce sont des principes qui ont été analysés, discutés et débattus par d'autres parlementaires très récemment.

Ceci dit, je suis fort aise de participer à une discussion très ouverte. Je suis content d'ailleurs que ces propos viennent du côté ministériel. Cela démontre que ces questions sont d'un intérêt primordial et j'espère que vous allez vous en occuper. Je puis vous assurer que c'est une de mes préoccupations personelles.

Je suis heureux de voir que l'étude du projet de loi va faire du progrès. Je suis certain que nous pourrons faire un rapport dans un avenir défini.

Le président: Merci, monsieur Lachance.

Monsieur Marceau.

M. Marceau: Je parlerai seulement quelques moments, monsieur le président. Je voudrais éviter de répéter ce que mes collègues ont dit, d'un côté comme de l'autre de la barrière. Je pense que nous sommes tous préoccupés par les droits individuels, les droits du citoyen. Comme parlementaires, nous avons en même temps la responsabilité de l'intérêt du public et de la protection de la nation canadienne. Et c'est vraiment déchirant, parfois, d'avoir un choix aussi difficile à faire. On comprend souvent la population qui nous fait des reproches et qui d'autre part, souvent ne comprend pas que nous sommes à la fois des défenseurs des droits individuels et de l'intérêt public.

Monsieur le ministre, dans l'exposé que vous avez fait, vous avez clairement indiqué que votre préoccupation était la sécurité nationale par rapport aux autres pays. Dans l'exemple des Jeux du Commonwealth que vous avez donné, vous avez indiqué que votre préoccupation était d'éviter que des gens de l'extérieur ne viennent ici au Canada pour s'y établir en permanence ou de façon temporaire en vue de mettre en péril la sécurité de notre pays.

Dans la description que vous avez donnée des formes de sécurité nationale, il est clairement indiqué qu'en général, c'est toujours en fonction d'éviter que d'autres pays viennent ici au Canada par l'intermédiaire de personnes pour perturber la sécurité nationale.

Je pense que si vous voulez vraiment répondre à ce qui me paraît être l'inquiétude de la population, votre préoccupation devrait être d'éviter, par ce projet de loi, de limiter l'expression populaire. Vous ne devriez pas vous servir de ce moyen-là pour empêcher la libre expression des idées politiques, expression qui se fait souvent de façon non subversive. Vous ne devez pas vous servir de ce moyen-là, ou plutôt la police ne doit pas se servir de ce moyen-là pour arrêter des gens de façon indue, pour mettre en danger des familles de gens qui ont des idées politiques qui ne sont pas les nôtres mais qui ne veulent pas détruire le pays par la force, des gens qui veulent simplement s'exprimer et poser des questions.

[Translation]

So the government is not submitting anything surprising to you. These are principles which have been analysed, discussed and debated by other parliametarians quite recently.

Having said this, I am quite happy to take part in a very open discussion. In fact I am quite pleased that these proposals come from the government side. It proves that these questions are of vital interest, and I hope you are going to do something about them. I can assure you that they are amongst my personal concerns.

I am pleased to see that the study of the bill is going to make progress. I am sure that we will be able to make our report before too long.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance.

Mr. Marceau.

Mr. Marceau: I will only speak for a few minutes, Mr. Chairman. I would like to avoid repeating my colleagues' comments, from both sides of the table. I think we are all concerned with individual rights, citizens' rights. As parliamentarians, we have a dual responsibility for the public interest and for the protection of the Canadian nation. And at times we are truly torn when trying to make the difficult choice between the two options. We often understand those who reproach us and who, on the other hand, often do not understand that we are defenders of both individual rights and the public interest.

Mr. Minister, you clearly indicated in your statement that your concern was national security as regards other countries. In the example you gave, the Commonwealth Games, you said that your concern was to avoid having foreigners enter Canada to live on either a permanent or a temporary basis with the intention of imperiling the security of our country.

In your description of the different types of national secutiry, you clearly state that in general, you refer to avoiding the possibility of other countries coming to Canada, by way of individuals for the purpose of disrupting national security.

In think that if you truly want to respond to what I interpret as public concern, you should try to avoid, through this bill, the restriction of public expression. You should not use this as a means to prevent the free expression of political ideas, which expression is often non-subversive. You should not use this as a means, or rather the police should not use this as a means, to arrest people unjustly, to endanger the families of people with political ideas which differ from ours but who do not want to destroy the country through force, people who simply want to express themselves and ask questions.

• 1110

Est-ce que le ministre ne pourrait pas envisager de limiter ce projet de loi aux questions internationales, autrement dit, aux gens de l'extérieur qui viennent au pays? Et est-ce qu'il ne pourrait pas envisager d'appliquer à ce projet de Loi la définition de la sécurité nationale, soit le renversement du Canada par la force?

Du côté de la poste, pour les drogues, il y a un contrôle judiciaire. Je ne crois donc pas que ce soit là que réside le problème. Mais je pense qu'il y aurait moyen de mettre une forme de limite dans l'application de la Loi. Je pense que cela pourrait être appliqué même si certains prétendent qu'il faudrait attendre le rapport McDonald. Moi aussi, c'est ce que je crois personnellement. Mais quand même, s'il y avait une atténuation, si vous pouviez envisager cela, j'ai l'impression que ce serait un compromis qui pourrait être acceptable.

M. Blais: Je vais vous répondre en vous disant qu'il n'est pas question du tout qu'une activité politique légitime quelconque soit incluse dans la définition d'«activité subversive».

M. Marceau: Il faudrait le dire.

M. Blais: On le dit très clairement:

c) des activités visant à opérer un changement de gouvernement au Canada ou ailleurs par la force, la violence ou tout autre moyen cirminel;

C'est très bien défini.

M. Marceau: L'article le dit, mais vous, vous devriez le dire, en tant que ministre, lorsque le projet de loi pourra être appliqué.

M. Blais: Cette déclaration a été faite, non seulement par le gouvernement mais par moi-même et par tous les membres du gouvernement, de façon régulière.

De plus, il y a l'indépendance des forces policières. Il ne s'agit pas d'activités qui peuvent être dirigées par l'exécutif politique, comme on vous l'a déjà indiqué. Il ne s'agit pas de commencer à donner des ordres aux forces policières afin qu'elles s'occupent d'activités politiques légitimes. Il ne s'agit pas du tout de cela.

De plus, le côté politique lui-même revoit les demandes qui sont faites par la force policière, le service de sécurité. Donc, il y a trois garanties.

Mr. Woolliams: On a point of order, Mr. Chairman, the Minister has talked about a section defining subversive activity. Now a very distinguished professor in Toronto is very concerned with the interpretation, because it says here:

... "subversive activity" means ...

And it deals with (a); (b). But I am interested in (c):

(c) activities directed toward accomplishing governmental change within Canada . . .

Now it does go on and say:

...or elsewhere by force or violence or any criminal means.

The fact you got "or" in there, one professor said that that sentence ends change within Canada, and that is why he is concerned, that you would have the right to issue a warrant [Traduction]

Could the Minister not consider limiting this bill to international questions, in other words, to people fro abroad who enter the country? And could he not consider applying to this bill the definition of national security, that is, the overthrow of Canada by force?

As far as the mails are concerned, there is a logal control for drugs. I do not think the problem lies in that area. But I do think there would be ways of somehow limiting the application of the act. I think they could be applied even though some people maintain that it is necessary to wait for the McDonald report. Personally, I feel the same way. But even so, if there were some softening of the terms, if you could consider that, I feel that it might be an acceptable compromise.

Mr. Blais: I will answer you by saying that there is no question of the inclusion of any legitimate political activity in the definition of "subversive activity".

Mr. Marceau: It needs to be said.

Mr. Blais: It is said quite clearly:

activities directed toward accomplishing governmental change within Canada or elsewhere by force or violence or any criminal means;

It is very clearly defined.

Mr. Marceau: The clause says it, but you, as Minister, should say it when the bill is applied.

Mr. Blais: This statement has been made, not only by the government but by myself and by all the members of the government, over and over again.

Also, there is the question of the independence of the police forces. These are not acticities which can be directed by the political executive, as we have already told you. We cannot start giving orders to the police forces so that they will begin to look into legitimate political activities. That is not at all the case.

Also, the political side itself reviews requests made by the police force and the security services. So there are three guarantees.

M. Woolliams: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Le Ministre a parlé d'un paragraphe qui définit les activités subversives. Un professeur de Toronto, très distingué, s'inquiète de l'interprétation, puisque le paragraphe nous dit:

... «activité subversive» désigne ...

et cela traite de (a) et de (b). Mais je m'intéresse à (c):

(c) des activités visant à opérer un changement de gouvernement au Canada...

Ce paragraphe se lit ensuite:

... ou ailleurs par la force, la violence ou tout autre moyen criminel.

Le fait que le mot «or» est dans le texte anglais, incite à dire que cette phrase met fin à tout changement à l'intérieur du Canada, et c'est pourquoi il craint que vous ayez le droit

against a candidate running for a political party because of political activity. I have been recommending the overthrow of this government for a long time, I want it overthrown, but I do not want my phone wiretapped during a campaign. And that is what a professor has said. So when you lean heavily on the definition of subversive activity, I would like you to come into the next meeting and clarify that. I think that is one section that had better be amended.

Mr. Blais: Well, Mr. Chairman, on that very point, the honourable gentleman himself, being a lawyer of some high competence, on the interpretation will see that there is no way that the interpretation that he alleges the professor has given can be maintained.

Mr. Woolliams: He is a very distinguished fellow. It happens to be Ron Atkey.

Mr. Blais: Well, you know, in any event, Mr. Chairman, Ron Atkey is responsible for this section, because he was here when it was passed.

Mr. Woolliams: Well, he did not like it. He fought it then and he voted against it. And you know that.

Mr. Blais: But if you look at the French translation, it is evident that the "or" which is translated by "ou" indicates a place and does not indicate a disjunction, and in effect in this context, Mr. Chairman, in my view, there is no difficulty, and you can rest assured that there is no intention on satisfying any ...

Mr. Woolliams: Further, on a point of order, if I might make this point, the Solicitor General sits there, in all his wisdom, with the laying on of hands, because now he is the Solicitor General, but I have seen lawyers for years disagree on interpretation. One will maintain that one side is right, and the other will maintain just as strongly that the other is right. I guess none of us has a monopoly on real legal wisdom or is perfect. The only way you solve those problems when you cannot agree on something very important to the parties involved is to have a judge finally interpret the section. As you know in the course of practicing law, there is always one customer who is wrong.

• 1115

Mr. Blais: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Do you want to continue with your answer to Mr. Marceau?

Mr. Blais: No. I am finished.

The Chairman: Okav.

Monsieur Marceau, avez-vous fini?

M. Marceau: Oui. Merci, monsieur le président.

Le président: Bon, merci. Alors, nous avons terminé la première partie avec le ministre. Nous recommencerons dans cinq minutes

I hope that will be enough time for our technicians to repair the problem; I do not know what it is. [Translation]

d'émettre un mandat contre un candidat qui se présenterait pour un parti politique à cause de ses activités politiques. Depuis longtemps déjà je recommande le renversement de ce gouvernement, je veux qu'on le renverse, mais je ne veux pas qu'on installe des tables d'écoute sur mon téléphone pendant une campagne électorale. Et c'est ce qu'a dit un professeur. Donc quand vous vous appuyez avec vigueur cette définition d'activité subversive, j'aimerais que vous veniez à la prochaine réunion pour clarifier cette question. Je crois que c'est un paragraphe qui a besoin de modification.

M. Blais: Eh bien, monsieur le président, sur cette même question, l'honorable député, en tant que avocat de grande compétence, verra lui-même qu'il n'y a aucun moyen de soutenir l'interprétation que le professeur aurait donnée.

M. Woolliams: C'est un monsieur très distingué. Il s'agit de M. Ron Atkey.

M. Blais: Eh bien, de toute façon, monsieur le président, vous savez que Ron Atkey est responsable de ce paragraphe étant donné qu'il était présent quand on l'a adopté.

M. Woolliams: Eh bien, il ne l'aimait pas. Il s'est battu contre et il a voté contre. Et vous les savez.

M. Blais: Mais si vous regardez la traduction fraçaise, il est évident que le «or» anglais qui se traduit par «ou» en français indique un endroit et non pas une disjonction, et dans ce contexte, monsieur le président, à mon avis, il n'y a effectivement pas de problème, et vous pouvez vous assurer qu'il n'y a aucune intention de satisfaire aucun...

M. Woolliams: Pour poursuivre mon rappel au Règlement, si je peux souligner ce fait, le solliciteur général est assis devant nous, dans toute sa sagesse, capable de tout régler, puisqu'il est maintenant Solliciteur général. Mais depuis des années je vois des avocats qui ne peuvent se mettre d'accord sur l'interprétation. Un avocat prétend qu'une interprétation est correcte, et l'autre avocat prétend avec autant de force que l'autre interprétation est correcte. Je suppose qu'aucun d'entre nous n'a le monopole sur la vraie sagesse légale, aucun n'est parfait. Le seul moyen de résoudre ces problèmes de désaccord sur quelque chose de très important pour les parties impliquées est de faire interpréter la section par un juge. Comme vous le savez, dans la pratique du droit, il y a toujours un client qui n'a pas raison.

M. Blais: Merci, monsieur le président.

Le président: Voulez-vous continuer avec votre réponse à M. Marceau?

M. Blais: Non, j'ai fini.

Le président: D'accord.

Mr. Marceau, have you finished?

Mr. Marceau: Yes. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Good, thank you. So we have finished the first part with the Minister. We will reconvene in five minutes.

J'espère que cela donnera à nos techniciens assez de temps pour réparer le problème; je ne sais pas quel est le problème.

In any event, we are taking a five-minute recess, and we will resume with the Canadian Civil Liberties Association as the witness. Of course, the minister will be back with us on a later occasion.

-A short recess.

• 1125

The Chairman: The meeting will come to order.

Ladies and gentlemen, we are resuming consideration of Bill C-26, and we have the first of our outside witnesses before us, officials of the Canadian Civil Liberties Association, an Association which has been before this Committee many times on important legislation.

Appearing for the Canadian Civil Liberties Association this morning, as usual, is Mr. Alan Borovoy, the General Counsel. He is accompanied by Professor Irwin Cotler of McGill University, formerly a special assistant here to a minister, and a professor of law at McGill University, as I mentioned, and Special Counsel to the Canadian Civil Liberties Association.

So, welcome gentlemen, and I would invite you to address us.

Mr. A. Alan Borovoy (General Counsel, Canadian Civil Liberties Association): Thank you very much, Mr. Chairman. Just one—.

The Chairman: Excuse me. Mr. Blaker.

Mr. Blaker: Mr. Chairman, on a point of order.

I have not had the opportunity of hearing about the structure and operation of the Canadian Civil Liberties Association. I gather it has membership and that it is funded by some sort of membership fee, donation, whatever it might be. Could Mr. Borovoy take a moment just to identify how the association works so that I understand, if I may use that expression, his "constituency".

This also reminds me that we had discussed in the steering committee the possibility of some . . .

Mr. Borovoy: Sir, would you please talk just a little louder?

The Chairman: I am having trouble hearing myself.

Mr. Blaker: We also had some discussion in the steering committee about the possibility that some witnesses might be compensated for their expenses. It strikes me that the Canadian Civil Liberties Association is one that would fit into that category. So to that effect, provided that Mr. Borovoy is agreed, I would suggest that the expenses of Mr. Borovoy and Mr. Cotler be compensated by the Committee.

The Chairman: Well, I am sure your suggestion will be agreeable to Mr. Borovoy and Professor Cotler. I may say that the motion that was passed by the Committee at the previous meeting takes care of that. It provides that, with respect to out-of-town witnesses appearing on this bill, where they so request, their reasonable living and travelling expenses will be paid. The Clerk will check that with them so we do not need a special motion.

Mr. Borovoy.

[Traduction]

De toute façon, nous allons faire une pause de cinq minutes, et nous reprendrons avec l'Association canadienne pour les libertés civiles comme témoins. Bien sûr, le ministre reviendra lors d'une réunion future.

... Une courte pause.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Mesdames et messieurs, nous reprenons l'étude du Bill C-26, et nous entendons maintenant nos premiers témoins de l'extérieur, les représentants de l'Association canadienne des libertés civiles; cette association a déjà comparu devant ce comité plusieurs fois pour discuter de lois importantes.

Comme d'habitude, les représentants de l'Association canadienne des libertés civiles, ce matin, sont, M. Allan Borrovoy, conseiller général, le professeur Irwin Cotler, ex-adjoint à l'Université McGill, et conseiller spécial de (Association canadienne des libertés civiles).

Je vous souhaite la bienvenue, messieurs, et je vous invite à nous faire votre présentation.

M. Alan Borovoy (conseiller général): Merci beaucoup monsieur le président. Une seule . . .

Le président: Excusez-moi. Monsieur Blaker.

M. Blaker: Monsieur le président, j'invoque le règlement.

Je n'ai pas eu la possibilité d'entendre quoi que ce soit à propos de la structure et du fonctionnement de l'Association canadienne des libertés civiles. Je présume qu'elle doit avoir des membres et qu'elle est financée par un système quelconque de cotisations, de dons ou quoi que ce soit d'autres. M. Borovoy pourrait-il prendre un instant afin de nous expliquer le fonctionnement de l'association afin que je puisse comprendre sa «circonscription», si vous me permettez cette expression.

Cela me rappelle également que nous avons discuté lors de la réunion du comité directeur de la possibilité de . . .

M. Borovoy: Monsieur voudriez-vous, je vous prie, parler un peu plus fort?

Le président: J'ai moi-même de la difficulté à entendre.

M. Blaker: Nous avons également discuté lors de la réunion du comité directeur de la possibilité de défrayer certains témoins de leurs frais de voyage. Je remarque que la *Canadian Civil Liberties Association* est l'un des organismes tombant dans cette catégorie. Si M. Borovoy est d'accord, je propose que les dépenses de M. Borovoy et de M. Cotler soient remboursées par le comité.

Le président: Eh bien, je suis sûr que M. Borovoy et le professeur Cotler accepteront votre proposition. Je pourrais dire que la motion adoptée lors de la réunion précédente du comité s'applique ici. En vertu de cette motion, les témoins de l'extérieur comparaissant à propos de ce bill seront sur demande indemnisés de leurs frais raisonnables de voyage et de séjour. Le greffier s'occupera de cela avec les témoins et ainsi, nous n'aurons pas besoin d'une motion spéciale.

Monsieur Borovoy.

Mr. Borovoy: I had one other preliminary remark and now I have three preliminary remarks before addressing myself to the bill.

• 1130

First of all, I am certainly very grateful for Mr. Blaker's suggestion. Whether or not we will take him up on it is something that I will have to refer back because our organization has a policy not to accept government money. Now whether this falls into that category, I am not sure at the moment. So I will refer...

The Chairman: It is not government money; it is parliamentary money.

Mr. Borovoy: That may be a valid distinction.

Mr. Fraser: You are just getting some of your money back.

Mr. Borovoy: As far as the organization is concerned, we are a membership that reaches right across the country, at the moment upwards of 4,500 individuals who pay no less than \$15 a year for the membership and some 40-odd organizations. There are churches, synagogues, trade unions, the Canadian Labour Congress that hold group memberships as well.

The organization is funded by the dues that both the individuals and the groups pay. As I have indicated, there is no government money and there has not been any government money in this organization. And though it is small at the moment, about 10 years ago it was about one-tenth less than a tenth of the size that it is now. So that I think I can attribute much of the small size to the fact that it is still pretty young but the rate of growth is, I think, quite substantial.

Mr. Blaker: Are you, Mr. Borovoy, the Executive Director?

Mr. Borovoy: Yes, I am the Director, or General Counsel as we call it, and I am one of the full-time bureaucrats employed by the organization for that purpose.

Mr. Blaker: Do you do this exclusively? In other words, could this be considered to be your job?

Mr. Borovoy: That is right. This is my job: I do this almost exclusively. I do not have, really, any other regular employment. There is the odd article or speaking engagement, and sometimes I have taught a course here or there; but this is the essential source of my meagre income.

Mr. Blaker: I would then, in order to get a picture of your constituency—to call it that—presume that you are in somewhat the same position as a member of Parliament; that once appointed, you would proceed to make your public statements and your judgments having reference to your own conscience; that you have not necessarily, when you come here before this Committee, for example, consulted your 4,500 members in order to know whether or not they agree with the position you take?

Mr. Borovoy: I think it is fair to say that I have not consulted the 4,500 members. However, I do not think the

[Translation]

M. Borovoy: Je voulais faire une remarque préliminaire, mais maintenant je devrai en faire trois, avant de m'attaquer au bill.

D'abord, je suis certainement très reconnaissant à M. Blaker de sa proposition. Je vous dirai plus tard si nous l'acceptons, car notre organisme a pour politique de ne pas accepter l'argent du gouvernement. Quant à savoir maintenant si cela tombe dans cette catégorie, je n'en suis pas certain pour l'instant. Je me reporterai donc . . .

Le président: Il ne s'agit pas de l'argent du gouvernement mais du Parlement.

M. Borovoy: C'est peut-être là une distinction valable.

M. Fraser: Vous ne faites que recouvrer un peu de votre argent.

M. Borovoy: Pour ce qui est de l'organisation, nos membres viennent des quatre coins du pays et, pour l'instant, leur nombre dépasse 4,500 particuliers versant une cotisation de \$15 par année pour être membre; il y a également environ 40 organismes membres. Il s'agit d'églises, de synagogues, d'un syndicat de métier, du Congrès du travail du Canada, tous étant membres à titre de groupe.

L'organisation est financée par les cotisations versées tant par les particuliers que par les groupes. Comme je l'ai dit plus tôt, notre organisme n'est pas, et n'a jamais été, financé par le gouvernement. Et quoique le nombre de membres soit assez restreint pour l'instant, il y a une dizaine d'années, nous n'étions environ qu'un dixième du dixième de ce nombre. Je crois pouvoir attribuer ce nombre restreint de membres au fait que l'organisation est encore assez jeune, mais, à mon avis, son taux de croissance est assez impressionnant.

M. Blaker: Monsieur Borovoy, êtes-vous directeur du conseil d'administration?

M. Borovoy: Oui, je suis directeur, ou conseiller général comme nous disons, et je suis l'un des fonctionnaires à plein temps engagé dans ce but par l'organisation.

M. Blaker: Est-ce votre seule occupation? Autrement dit, peut-on considérer que c'est là votre travail?

M. Borovoy: C'est exact. C'est là mon travail: je fais cela presque exclusivement. Je n'ai pas vraiment d'autre emploi régulier. A l'occasion, je rédige un article ou je prononce une conférence, et il m'est arrivé de donner un cours ici ou là; mais ce travail constitue la source principale de mon maigre revenu.

M. Blaker: Alors, afin de me faire une idée de votre circonscription—pour employer ce terme—on peut dire que vous vous trouvez plus ou moins dans la même situation qu'un député; c'est-à-dire qu'une fois nommé, vous aurey recours à votre propre conscience pour faire des déclarations publiques et pour porter des jugements; en d'autres termes, lorsque vous venez comparaître devant ce Comité par exemple, vous n'avez pas nécessairement consulté vos 4,500 membres afin de savoir s'ils approuvent les positions que vous adoptées?

M. Borovoy: Je crois qu'il serait juste d'affirmer que je n'ai pas consulté les 4,500 membres. Toutefois, je ne crois pas que

analogy between the member of Parliament and my position is as valid for these purposes.

The member of Parliament ought, of course, to speak for his own conscience and let the chips fall where they may. I am acting as counsel to an organization and therefore must represent its point of view. To whatever extent there was a conflict between my conscience and my constituency, that is for my conscience ultimately to determine; but when I appear here, I appear, so far as I am able to, on behalf of that constituency.

The policies, though, as a practical matter, are not effectively determined in detail by the 4,500-and-more members that we have. They are determined to a very considerable extent by our somewhat 50-member board of directors elected by those 4,500 members and also reaching across the country.

Mr. Blaker: I do not want to get into a debate on the role of an M.P. but I was rather complementing your position; and it seems to me, from what you have answered, that your role is fairly close to the kind of role that an M.P. has.

So you have not consulted the 4,500 members. Have you consulted the Board before you came here? Is this a position of the Board of the Civil Liberties Association?

Mr. Borovoy: The position that I hope to express here is a reflection of the policies adopted by the Board of Directors. Invariably there are details that are worked out by smaller groups of people but in broad outline, there has been consultation with the Board of Directors.

For example, at some stage there would have been memoranda going out across the country indicating potential positions that were sought to be adopted. Then there was a Board of Directors' meeting defining that even further, and then in turn, delegated to an even smaller group, the responsibility to implement that by detail.

Mr. Blaker: Look, you have a brief. Has this brief been approved by the Board of Directors of the Civil Liberties Association as it is in front of me?

• 1135

Mr. Borovoy: Not in detail, but in principle.

Mr. Blaker: They have not seen it?

Mr. Borovoy: The main policies promoted there have been accepted by the board of directors but a smaller group worked it out in detail, so that is, they did not dot the i's and cross the t's.

Mr. Blaker: So they have not read it?

Mr. Borovoy: That is correct. They have not read that precise document, but they have agreed to the policies it purports to express.

The Chairman: Mr. Blaker . . .

Mr. Robinson: This has not been circularized to the membership of your organization?

Mr. Borovoy: That is correct.

[Traduction]

l'analogie entre le poste de député et ma situation soit valable à ces fins.

Bien sûr, un député doit laisser parler sa conscience, peu importe les conséquences. Mon rôle est plutôt celui de conseiller auprès d'une organisation et conséquemment, je dois représenter l'opinion de cet organisme. En dernière analyse, c'est à une conscience qu'il appartient de déterminer dans quelle mesure il y a conflit entre mes principes et l'opinion de ma circonscription; mais quand je comparais ici, je représente cette circonscription, dans toute la mesure du possible.

Toutefois, pour être pratique, nos politiques ne sont pas véritablement déterminées en détail par les 4,500 membres et plus faisant partie de notre organisation. Elles sont déterminées dans une mesure assez considérable par notre conseil d'administration formé d'environ 50 membres élus par ces 4,500 membres et habitant également les 4 coins du pays.

M. Blaker: Je ne veux pas m'engager dans une discussion sur le rôle du député; je voulais simplement préciser votre position; il me semble, d'après ce que vous avez répondu, que votre rôle soit assez semblable à celui du député.

Ainsi, vous n'avez pas consulté vos 4,500 membres. Avezvous consulté le conseil d'administration avant de venir ici? Cette position est-elle celle du conseil d'administration de votre association?

M. Borovoy: La position que j'espère pouvoir exprimer ici reflète les politiques adoptées par le conseil d'administration. Invariablement, certains détails sont définis par des groupes de personnes moins nombreux, mais pour les grandes lignes, il y a eu consultation avec le conseil d'administration.

Par exemple, à certains moments, des notes sont envoyées partout au pays exposant les positions qui pourraient être adoptées. Par la suite, le conseil d'administration définit cette position plus en détail et, finalement, la responsabilité de l'élaboration des détails est confiée à un groupe encore plus restreint.

M. Blaker: Ecoutez, vous avez un mémoire. Ce mémoire a-t-il été approuvé par le conseil d'administration de l'Association canadienne de liberté civile, tel que présenté ici?

M. Borovoy: Pas en détail, mais en pricipe.

M. Blaker: Ils ne l'ont pas vu?

M. Borovoy: Les principales politiques présentées dans ce document ont été acceptées par le Conseil d'administration, mais un groupe plus restreint a réglé les détails, ce qui fait que le Conseil ne s'est pas occupé des points sur les i.

M. Blaker: Alors, le Conseil n'a pas lu le mémoire?

M. Borovoy: C'est exact. Les administrateurs n'ont pas lu ce document précis, mais ils ont approuvé les politiques qui y sont exprimées.

Le président: Monsieur Blaker . . .

M. Robinson: Ce document n'a pas été distribué aux membres de votre organisation?

M. Borovoy: C'est exact.

The Chairman: I do not believe I can allow you to go any further with this at this time. I think it is valuable that you establish this point, but...

Mr. Blaker: If I may, I am going to have to accept the ruling of the Chair, but I do think, Mr. Chairman, we ought to establish with witnesses precisely what is the basis of their testimony.

The Chairman: Right. You are establishing . . .

Mr. Blaker: I cannot see why we would not spend an adequate amount of time to be very bloody sure of why a person is here. I do not do so in any critical sense, but I think it surely is of interest that we understand why Mr. Borovoy is here and whom he represents.

The Chairman: Yes, but I would suggest that the proper procedure is in questioning the witness after he has made his presentation. You are getting an advantage over the other members by getting your questions in initially, and I think...

Mr. Robinson: I submit, I think it is totally in order.

The Chairman: I think we should hear the presentation, then if Mr. Blaker has further questions... I think what he has said up to this point has been, but the point has now been established as to what degree of consultation there has been and who supported this. I think I would be unfair to the other members if I were to allow Mr. Blaker to continue.

Mr. Blaker: I will bow to the Chair.

Professor Irwin Cotler (Special Counsel, Canadian Civil Liberties Association): Mr. Chairman, if I could just make a point in response to Mr. Blaker. The procedure that is being followed by the Canadian Civil Liberties Association today in the presentation of its brief is one that has been authorized by the board and has found expression on successive occasions, be it in testimony before a parliamentary committee or a legislative committee in Ontario or elsewhere. In other words, the general counsel proceeds on the basis of an authorization or general mandate from the board of directors, who lay down general guidelines or policy formulation. The brief constitutes the implementation of those general guidelines in the form of its execution. Subject to its presentation, if the board feels that there is anything in the brief that it wishes to dissent from, it can. But this is a procedure that has been followed now for a number of years in respect of which the presentations by Mr. Borovoy, with or without a special counsel, are in fact a result of a general authorization and he acts as the mandatary of the board of directors. I say this as a person who has been a member of that board of Directors.

Mr. Robinson: But there is no consultation with his membership?

The Chairman: That has already been established.

Mr. Blaker: Mr. Chairman, if Mr. Cotler has commented perhaps I will . . . In keeping with your ruling that I be quiet, I will be so. But I would like to answer. There was no necessity to defend the procedure. You are to explain the procedure, not defend it. I simply wanted to understand whether or not this

[Translation]

Le président: Je ne crois pas pouvoir permettre qu'on aille plus loin sur cette question pour l'instant. A mon avis, il est bon que vous ayez apporté cette précision, mais . . .

M. Blaker: Si vous me le permettez, je devrai accepter la décision du président, mais à mon avis, monsieur le président, nous devrions établir précisément quel est le fondement du témoignage de notre invité.

Le président: Bon. Vous établissez . . .

M. Blaker: Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas prendre tout le temps nécessaire pour s'informer des raisons justifiant la présence d'un témoin devant ce Comité. Je ne dis pas cela pour critiquer, mais je crois qu'il serait sûrement intéressante de comprendre pourquoi M. Borovoy est ici et qui il représente.

Le président: Oui, mais à mon avis, la bonne façon de faire serait de poser au témoin des questions à ce sujet après sa présentation. Vous obtenez un avantage par rapport aux autres membres en posant vos question tout au début, et selon moi ...

M. Robinson: A mon avis, c'est tout à fait acceptable.

Le président: Selon moi, nous devrions d'abord entendre la présentation et si M. Blaker désire poser d'autres questions... d'après moi, ce qu'il a dit jusqu'à maintenant a été utile, mais on a maintenant établi quel degré de consultation a eu lieu et qui a appuyé ce document. Je pense qu'il serait injuste à l'égard des autres membres que je permette à M. Blaker de poursuivre.

M. Blaker: Je me soumets à la décision du président.

Professeur Irwin Cotler (Conseiller spécial, Canadian Civil Liberties Association): Monsieur le président, permettez-moi d'apporter une précision en réponse à M. Blaker. La procédure adoptée par l'Association canadienne des libertés civiles aujourd'hui dans la présentation de son mémoire a été autorisée par le Conseil d'administration et a prévalu à plusieurs occasions, que ce soit à l'occasion de témoignages devant un comité parlementaire ou devant un comité législatif de l'Ontario ou d'ailleurs. Autrement dit, le conseiller général se fonde sur une autorisation ou un mandat général accordé par le Conseil d'administration qui a établi des lignes directrices générales sur l'élaboration des politiques. Ce mémoire constitue l'application de ces lignes directrices générales telles qu'elles ont été adoptées. Si le Conseil le désire, il peut désapprouver toute partie du mémoire qu'il juge inacceptable. Mais cette méthode est utilisée depuis de nombreuses années et les présentations de M. Borovoy, avec ou sans conseiller spécial, sont, de fait, le résultat d'une autorisation générale et il agit à titre de mandataire du Conseil d'administration. Je parle ici à titre d'ancien membre de ce Conseil d'administration.

M. Robinson: Mais il n'y a aucune consultation avec les membres?

Le président: Cela a déjà été établi.

M. Blaker: Monsieur le président, puisque M. Cotler a pu s'exprimer, peut-être pourrais-je... je resterai tranquille, comme vous en avez décidé, mais j'aimerais donner une réponse. Il n'était pas nécessaire de défendre la méthode adoptée. Vous devez expliquer cette méthode, et non la défen-

document has been put to 4,500 members or a 50-man board of directors. I have the answer, it has not been. I thank you.

The Chairman: Would you continue with your brief.

Mr. Borovoy: I am sorry, but unfortunately, just stating it that way tends to mislead in so far as the degree of representation is concerned. And though, as I say, the dots on the i's and the crosses on the t's have not been put to the board of directors, what has been put are the policies that it expresses—the style is left to a smaller group as, invariably, as a practical matter, it must.

Mr. Robinson: The policies have not been put to the membership.

Mr. Jarvis: When are we going to a get to hear from the witnesses? It is twenty minutes to twelve, and . . .

Mr. Blaker: I will stand on a point of order, because this is . . .

Mr. Jarvis: So will I.

Mr. Blaker: ... really an important issue. The record is perfectly clear. Mr. Borovoy is perfectly entitled to defend the procedures that relate to the Canadian Civil Liberties Association in the manner in which this document appears before us. But it is very important, as far as I am concerned, and I would beg Mr. Jarvis to take the point. This document is a brief, it has not been reviewed—and I am not going to fuss over the legalese of whether it has been dotted on the i's and crossed on the t's—it is a fact that this document has not been put to the 4,500 members, nor has it been put to the 50-member board, and I want that clearly established. It is not my intention to make an issue out of it. I just feel that it is very important that if we have a witness here we know for whom he is speaking.

Mr. Jarvis: One more time, a fifth time if it will help you, make it a fifth time and then we can get on with it.

The Chairman: I think the point has been adequately established, gentlemen, that this is not a point of order, it can be brought out in questioning by individual members of the witness. I would now ask the witness to make his presentation in chief.

• 1140

Mr. Borovoy: There is only one more preliminary point I was going to make, and it almost seems like an anticlimax now. That is, in response to the introduction of Professor Cotler as the former executive assistant to a minister of Justice, his being welcomed by the Canadian Civil Liberties Association the way he has indicates our fininite capacity for rehabilitation.

Now if we can, Mr. Chairman, the issues.

Mr. Robinson: You should strike that last remark from the records. I think it was totally uncalled for.

The Chairman: Order, please.

[Traduction]

dre. Je voulais simplement qu'on me dise si ce document a été présenté aux 4,500 membres ou au Conseil d'administration composé de 50 personnes. J'ai eu ma réponse; il n'y en a pas eu. Je vous remercie.

Le président: Pouvez-vous poursuivre avec votre mémoire?

M. Borovoy: Je suis désolé, mais, malheureusement, une telle déclaration porte à confusion quant au degré de représentativité en cause. Et comme je l'ai dit, même si les détails n'ont pas été étudiés par le Conseil d'administration, les politiques exprimées dans ce document l'ont été... la rédaction est confiée à un groupe moins nombreux, comme cela s'impose pour toutes les questions d'ordre pratique.

M. Robinson: Les politiques n'ont pas été soumises aux membres.

M. Jarvis: Quand allons-nous entendre les témoins? Il est midi moins vingt, et . . .

M. Blaker: Je maintiens mon rappel au Règlement, car c'est là . . .

M. Jarvis: Moi de même.

M. Blaker: ... vraiment une question importante. Le compte rendu est très net. M. Borovoy est parfaitement autorisé à défendre les méthodes adoptées par l'Association canadienne de liberté civile relativement à la façon dont ce document nous est présenté. Mais à mon avis, cette question est très importante et j'aimerais que M. Jarvis essaie de comprendre. Ce document est un mémoire qui n'a pas été passé en revue... et je ne m'attacherai pas aux détails quant à savoir qui a mis les points sur les «i»... C'est un fait, ce document n'a pas été présenté aux 4,500 membres de l'organisation, pas plus qu'aux 50 membres du Conseil d'administration, et je désire que cela soit clairement établi. Je n'ai pas l'intention d'en faire toute une histoire. Je suis simplement d'avis qu'il est très important que nous sachions qui notre témoin représente.

M. Jarvis: Une fois de plus, pour la cinquième fois, si cela peut vous aider, répétez votre histoire pour une cinquième fois, puis nous pourrons poursuivre.

Le président: Messieurs, je crois qu'il a été bien établi qu'il ne s'agit pas là d'un rappel au Règlement, ce sujet pouvant être abordé lors de la période des questions accordée à chaque membre. Je demanderai maintenant au témoin de faire sa présentation.

M. Borovoy: Il y a une autre observation que je veux faire même si elle vient un peu en retard. Le professeur Cotler a été présenté comme un ancien adjoint administratif à un ministre de la Justice. Il faut dire que la façon dont il a été accueilli par l'Association canadienne des libertés civiles montre bien l'infinie capacité de réhabilitation de l'Association.

J'entre maintenant dans le vif du sujet.

M. Robinson: Cette dernière remarque devrait être rayée de la transcription. Elle est tout à fait déplacée.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Mr. Borovoy: Mr. Chairman, on the questions of Bill C-26, I would like to divide my introductory remarks into three categories: first, what we call the over-riding issue; secondly, the criminal side; and thirdly, the security side.

On the over-riding issue, here I have reference to a number of the remarks that have been made with regard to the McDonald Commission. A number of remarks have been made that the government is seeking to pre-empt the McDonald Commission with this bill. In response to that, one might observe or one might wish that the government were somewhat less selective in its attitude to the McDonald Commission. For many months there have been allegations, revelations and admissions that members of the RCMP illegally opened mail for numbers of year. Scores of cases are alleged to have taken place. Notwithstanding all of that on the public record as of this date, to our knowledge not a single charge has been laid, not a single disciplinary measure has been imposed. That indicates what I would like to call an exercise in selective impatience. The government rushes to amend the law, but not to enforce the law.

In that connection, I think it is fair to say that the very introduction of this bill is quite likely to be seen by large sectors of the public as an attmept at retroactive absolution of the wrongdoing that has taken place in that context. This leads us to our first recommendation; that is, whatever is done about the substantive provisions of Bill C-26, this Committee ought to recommend strongly that the government invoke the normal processes of law enforcement with regard to the wrongdoing that has already occurred. Just as the government seeks to bypass the McDonald Commission for the purpose of amending the law, so there is no reason, we would suggest, to await the many years that it may take for the McDonald Commission to deliberate upon this before enforcing the law. Indeed, one would think that, if anything, the priorities should have been the other way around.

That is point No. 1 and, as we say, the over-riding issue in order to attempt to restore public respect for the rule of law; in order that all of this alleged law-breaking and wrongdoing does not sit on the public record without a proper law enforcement response.

Secondly, to address myself now more specifically to the provisions of Bill C-26. On the criminal side, Canadian Civil Liberties Association has no strong abjection to the creation of a limited power on judicial warrant with reasonable grounds to open mail for the purpose of intercepting actual contraband. To the extent that it is done for those purposes and limited to that, we find it difficult to issue any strong objections. However, for those limited purposes it is not necessary to permit a 60-day warrant. Moreover, there ought also to be an additional safeguard: to whatever extent a letter may be opened on warrant for contraband, if there is nothing in that letter even resembling the contraband there ought to be a provision in the act that the letter not be read but, rather, that it be resealed and returned to the mail without reading it; and, as an additional safeguard, that the police be required subsequently, by evidence on oath, to certify to a court that this has been the case. We suggest that this is a minimal safeguard that should [Translation]

M. Borovoy: En ce qui concerne le Bill C-26, je voudrais diviser ma présentation en trois parties: d'abord, les questions fondamentales; deuxièmement, le domaine pénal; troisièmement, l'aspect sécurité.

Pour ce qui est des questions fondamentales, il a été question à plusieurs reprises de la Commission McDonald. On a prétendu que le gouvernement tentait de remplacer la Commission McDonald au moyen de ce bill. A ce sujet, il convient de noter qu'il serait souhaitable que le gouvernement se montre moins sélectif face à la Commission McDonald. Depuis plusieurs mois, les accusations, les révélations et les aveux se succèdent à l'effet que les membres de la GRC ont ouvert le courrier de façon illégale pendant des années, et cela, dans une multitude de cas. Malgré toute cette information qui est maintenant du domaine public, aucune accusation n'a encore été porté, aucune mesure disciplinaire n'a encore été imposée. C'est ce que j'appelle faire preuve d'impatience d'une façon sélective. Le gouvernement se dépêche de modifier la loi mais non pas de la faire respecter.

A ce sujet, il faut dire que la présentation de ce bill peut certainement être perçue par une grande partie du public comme une tentative d'absoudre rétroactivement les fautes qui ont été commises à ce chapitre. Ce qui nous amène à notre première recommandation: Quelle que soit la décision au sujet des dispositions importantes du Bill C-26, le Comité doit recommander avec force que le gouvernement engage le processus normal d'application de la loi relativement aux fraudes qui ont été commises. Le gouvernement se permet de passer outre à la Commission McDonald en modifiant la loi. Ainsi, il n'y a pas de raison qu'il attende pendant des années que la Commission McDonald ait terminé ses délibérations pour faire appliquer la loi. A notre avis, l'ordre des priorités aurait dû être renversé.

C'est donc le premier point, soit les questions fondamentales qui doivent être examinées si l'on veut rétablir le respect du public vis-à-vis de la loi. Il ne faut pas que toutes ces infractions et ces fautes présumées restent sans suite pour ce qui est de l'application de la loi.

Je passe maintenant à la deuxième partie de ma présentation. Je veux parler des dispositions précises du Bill C-26. Pour ce qui est de l'aspect pénal, l'Association canadienne des libertés civiles ne voit pas tellement d'inconvénients à l'établissement d'une autorité limitée par mandat judiciaire lorsqu'il y a des motifs raisonnables d'ouvrir le courrier aux fins d'intercepter la contrebande véritable. Dans la mesure où cet acte vise cette fin et est ainsi limité, nous ne voyons pas comment nous pouvons nous y opposer vraiment. Cependant, dans ces circonstances limitées, nous ne voyons pas la nécessité de prévoir un mandat de 60 jours. Il devrait d'ailleurs y avoir une autre protection: en supposant qu'une lettre puisse être ouverte sur mandat pour lutter contre la contrebande, s'il n'y a rien dans la lettre qui ressemble à de la contrebande, la loi devrait interdire la lecture de la lettre et exiger qu'elle soit recachetée et remise au courrier; de plus, la police devrait être tenue, subséquemment, de certifier sous serment, devant un tribunal,

be introduced in order to limit this kind of operation, so far as possible, to the actual interception of contraband.

• 1145

We go from there to the provision dealing with the interception of communications in relation to drug offences. Here we see a much different set of principles involved. One of the great dangers with the interception of communications, as opposed to contraband, is that you actually have to read the communication in order to make a determination if it is incriminating, and the mere reading is what constitutes the encroachment on the personal privacy of the correspondents. To that extent, it seems to us that we have a measure here that goes far beyond, at the moment any demonstrated necessity.

What it does is to expose an innocent recipient of mail. An innocent recipient may receive unilaterally incriminating communications from a sender over whom he has no control. The mere receipt of that could expose him to surveillance because it will attract suspicion, and yet the police may not know what that recipient does with it. Conversely, to the extent that the warrants may be drafted broadly—and I submit that this bill contemplates broadly drafted warrants—it may expose many innocent senders to having their communications monitored in the case where it is a suspected recipient who is under surveillance.

So what we are doing is creating a rather broad network of potential invasions of privacy. The response, on the other hand, is that it is very difficult to conceive of what law enforcement purpose is going to be demonstrably and effectively served by that. What big drug dealers are likely to be sending incriminating letters through the mails? But do not take my word for it. Read the remarks of Superintendent Venner, who appeared on this very issue before the MacDonald Royal Commission. His remarks are at page 3 of our brief:

In very few of these parcels or letters, or whatever, that are opened, is there any opened, is there any communication found therein. What we are talking about here is parcels or letters containing drugs; very seldom messages or communications. I think it is important, because again, I think there is a widespread belief that it is our intent to interfere with the privacy of communication, more so than with getting a hand on the contraband substance itself. And it is simply not the case.

That is a quote from his testimony. I would submit, therefore, that there is no basis at this stage, in view of all that, for Parliament to adopt a mail-opening power on the criminal side in relation to drugs, possibly beyond the actual seizure of contraband.

I go from the criminal side to the security side, and here we go to the Official Secrets Act. Now on the criminal side, both the bill and the wiretap law on which this is modelled talk about giving the power for the investigation of offences but the

[Traduction]

que tel a bien été le cas. Nous disons que c'est la protection minimale qui doit être prévue pour limiter le plus possible cette mesure à l'interception de la contrebande véritable.

Nous passons ensuite aux dispositions traitant de l'interception des communications relativement aux infractions touchant les drogues. Nous croyons que les principes ne sont pas les mêmes dans ce cas. Un des grands dangers que pose l'interception des communications, par rapport à l'interception de la contrebande, est qu'il faut que la communication soit lue pour qu'on détermine si elle est incriminante ou non. Et la seule lecture de la communication constitue une violation de la vie privée des correspondants. Il s'ensuit que nous sommes en présence d'une mesure qui va beaucoup plus loin pour le moment que ce qui est considéré comme nécessaire.

Elle peut incriminer un destinataire innocent. Un destinataire innocent peut recevoir unilatéralement une communication incriminante d'un envoyeur sur lequel il n'a aucun contrôle. Le seul fait de la recevoir peut l'exposer à une surveillance puisqu'il est soupçonné. La police peut très bien ne pas savoir ce que le destinataire a l'intention de faire avec cette communication. De même, dans la mesure où les mandats peuvent être rédigés en termes généraux, j'estime que le bill envisage cette possibilité, plusieurs destinataires innocents peuvent être ainsi exposé à voir leurs communications surveillées dans les cas où la surveillance doit s'exercer sur les destinataires.

Nous risquons donc de créer par cette mesure toute une série de violations possibles de la vie privée. Il est par ailleurs très difficile de concevoir quelle fin liée à l'application de la loi peut être servie d'une façon prouvée effective par une telle mesure. Quels sont les gros trafiquants de drogue qui sont capables selon toute vraisemblance d'envoyer des lettres incriminantes par le courrier? Si vous doutez de ce que je dis, vous pouvez toujours voir la déclaration du surintendant Venner qui a comparu devant la Commission royale d'enquête MacDonald sur cette question. Nous citons sa déclaration à la page 3 de notre mémoire:

Il y a très peu de ces colis où de ces lettres ouvertes qui contiennent une communication quelconque. Nous parlons ici de colis et de lettres recelant des drogues. Il est très rare qu'il y ait un message ou une communication. Il est important de le souligner parce que la croyance générale veut que nous soyons plus intéressés à violer le caractère privé des communications que mettre la main sur les objets mêmes de contrebande. Ce n'est pas du tout le cas.

C'est tiré de son témoignage. J'estime donc que pour le moment qu'il n'est pas justifié que le Parlement permette l'ouverture du courrier pour les infractions au Code criminel liées aux drogues, qu'il permette qu'on aille plus loin que l'interception de la contrebande elle-même.

Je passe de l'aspect pénal à l'aspect sécurité. Nous voici parvenus à la Loi sur les secrets officiels. Pour ce qui est de l'aspect pénal, tant ce bill que la Loi sur les tables d'écoute qui lui sert de modèle permettent d'enquêter sur les infractions,

Official Secrets Act talks about giving the power to prevent or detect certain activities.

• 1150

What that suggests is that the power under the Official Secrets Act is not based upon evidence of a crime as it is in the case on the criminal side but rather it is a power that we call strategic intelligence gathering: it permits the authorities to engage in strategic intelligence interception. I would submit to this Committee that there is no basis for a security power in this country more broadly conceived than that which obtains in the United States.

The Americans by contrast are moving in the opposite direction. They are moving towards restricting, very substantially, the amount of strategic intelligence surveillance that goes on in the United States and requiring, more and more, that even in security matters, one of the prerequisites for obtaining a warrant to engage in this kind of surveillance is that there be evidence of actual criminal conduct.

The reason for that is obvious. It is to prevent potential encroachments on the communications of innocent people. The closer you get to the crime, the less likely it is that you are going to be encroaching upon innocent people—that is the difficulty with strategic intelligence gathering.

What we would therefore suggest is that to the extent that such a power can be justified in this country at all, this Committee move away from the strategic intelligence powers proposed for the Official Secrets Act and move more in the direction of requiring evidence of crime, past, present, or, at the very least, imminent. The details of such an approach would require probably much more information than is currently available.

We would suggest, for example, that you might want to invite American experts here to testify as to the trend that is taking place in the United States. This Committee has done this in the past. Or, another alternative might be to refer the entire matter back to the McDonald Commission for further study.

To the extent that there is any strategic power, if I may argue like a lawyer, in the alternative, now that I have said, "Do not do it in this way", should you decide to reject the wisdom that is being suggested and move that way, then we would suggest that you look much more carefully at the powers in the Official Secrets Act—and I here go beyond what Mr. Woolliams was saying before.

If you look, for example, at Section 16(3) of the Official Secrets Act, there it talks about permitting surveillance with respect to activities directed toward accomplishing governmental change by force or violence or any criminal means. We talk about "any criminal means". Query: would the Canadian Labour Congress walkout against the wage and price control program, would that permit surveillance, mail-opening surveillance under these terms against the planners of that Canadian Labour Congress walkout? I ask this question because, in some provinces at least, that walkout has been declared unlawful and it may be . . .

[Translation]

alors que la Loi sur les secrets officiels permet de prévenir ou de détecter certains actes.

Il s'ensuit que l'autorité que confère la Loi sur les secrets officiels ne se base pas sur la preuve du délit, comme c'est le cas en justice pénal, mais devient une autorité qui permet la collecte de renseignements stratégiques comme nous l'appelons. A ce moment-là, les autorités peuvent intercepter les renseignements d'ordre stratégique. Je signale au Comité qu'il n'est pas nécessaire d'avoir chez nous des pouvoirs en matière de sécurité qui dépassent ceux qui existent aux États-Unis.

Les Américains justement s'engagent dans la voie opposée. Ils commencent à limiter d'une façon importante l'ampleur de la surveillance stratégique qui a cours aux États-Unis et exigent de plus que, même en matière de sécurité, une des conditions d'obtention d'un mandat judiciaire en vue de mener cette sorte de surveillance soit la preuve d'une conduite criminelle véritable.

La raison en est évidente. Il faut éviter les violations possibles du caractère privé des communications des personnes innocentes. Plus on se rapproche du crime, moins on a de chance de violer les droits des innocents. C'est à ce niveau que la collecte de renseignements stratégiques pose des difficultés.

Nous proposons donc que jusqu'à ce qu'il soit établi que ce pouvoir est nécessaire au Canada, le Comité se tienne éloigné de ce concept de la surveillance stratégique tel qu'il est établi dans la Loi sur les secrets officiels, et exige de plus en plus que la preuve d'un délit passé, présent, ou tout au moins imminent soit faite. Une telle démarche dans son application détaillée exigerait beaucoup plus d'informations qu'il n'en existe actuellement.

Nous vous proposons, par exemple, de convoquer des experts américains afin de savoir ce qui se passe aux États-Unis. Le Comité a déjà procédé de cette façon. Une autre possibilité serait de renvoyer toute la question à la Commission McDonald pour une étude plus poussée.

S'il doit y avoir une autorité qui permette la surveillance stratégique, je fais comme un avocat, j'aborde l'autre possibilité; si vous décidez de ne pas tenir compte des sages avis qui vous sont donnés et que vous vous engagez dans cette voie, nous vous proposons d'examiner beaucoup plus attentivement les pouvoirs conférés par la Loi sur les secrets officiels . . . Et ici je vais plus loin que M. Woolliams précédemment.

Si vous vous reportez, par exemple, à l'article 16(3) de la Loi sur les secrets officiels, vous pouvez constater qu'il est question de permettre la surveillance d'activités destinées à amener un changement de gouvernement par la force, en utilisant la violence ou tout autre moyen criminel. Il est indiqué: «tout moyen criminel». Il faut se demander si une grève du Congrès du travail du Canada dirigée contre le programme de contrôle des prix et des salaires justifierait une surveillance, si les organisateurs de cette grève du Congrès du travail du Canada pourraient voir leur courrier surveillé dans ces conditions. Je pose la question parce que dans certaines

Mr. Fraser: Not necessarily criminal.

Mr. Borovoy: ... I was just coming to that—and it may be that a conspiracy to violate a provincial statute is a crime within the meaning of the Criminal Code.

An hon. Member: It probably is.

Mr. Borovoy: I would suspect so. In fact, I think we cited some authority to that extent.

• 1155

I would therefore recommend to this Committee that whatever you want to do about a strategic power that it be confined to anticipated force or violence. There is no reason to consider any or every criminal means within that kind of rather pervasive surveillance power.

Another point that we think ought to be contained is the necessity for a warrant beyond that granted by the Solicitor General. We are not necessarily wedded to the format; it could be the courts; it could be a Parliamentary committee; it could be a special tribunal established for that purpose. What we do suggest, however, is that it be a forum, a tribunal, independent of the government of the day.

As you can appreciate, even if all of the Solicitors General had exercised nothing but the most impeccable judgment on these matters, they are going to be perceived as having based many of these decisions on political rather than on valid security grounds. In order to relieve that anxiety among political opponents and in the community at large, there ought to be some other check or balance and following on that, I would like to just-and I am just about winding up these remarks now—refer you to some actual experience; 1971 was the last year in which the Americans engaged in strategic wiretaps in both domestic and international security matters— I am talking about national security matters—and in 1971, there were 117 bugging installations reported by the American attorney general. In 1976, there were 517 intercept warrants granted by the Solicitor General of Canada. It is inconceivable that Canada had a security problem that much greater than that which existed in the United States. And on that basis, Mr. Chairman, we submit that there ought to be an independent

Just a final point, if I may.

Mr. Young: On a point of clarification, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Young: Why does Mr. Borovoy compare two different countries in two different years? Can you not give us a corresponding figure for 1971 in Canada?

Mr. Borovoy: The reason for that is that 1974 was the first year that they began to report in Canada, and 1971 was the last year that the Americans did it. So, in trying to get the closest parallel possible, I had to select something where

[Traduction]

provinces la grève, lorsqu'elle s'est produite, a été déclarée illégale. Il est possible . . .

M. Fraser: Pas nécessairement criminelle.

M. Borovoy: ...j'y arrive... il est possible, donc, qu'un complot en vue de violer une loi provinciale soit un crime au sens où l'entend le Code criminel.

Une voix: C'est probablement le cas.

M. Borovoy: Je pense que c'est le cas. Nous citons des sources à cet égard.

Je recommanderai donc au Comité que le pouvoir stratégique se limite aux cas où la force ou la violence serait utilisée. Il n'y a aucune raison, dans le cadre de ce pouvoir de surveillance plutôt vaste de songer à utiliser tous les moyens du domaine pénal.

Une autre question qui devrait être prévue est celle de l'obtention des mandats en dehors de ceux accordés par le solliciteur général. Nous ne sommes pas nécessairement liés à la formule: on préfère faire appel aux tribunaux, à un comité parlementaire, à un comité spécial établi à cette fin. Nous proposons cependant qu'il s'agisse d'un tribunal indépendant du gouvernement en place.

Comme vous vous en doutez, même si tous les solliciteurs généraux ne portaient que des jugements impeccables pour ces questions, on penserait toujours que beaucoup de ces décisions sont basées sur des raisons politiques plutôt que de sécurité. Donc, pour appaiser des adversaires politique et des adversairres dans la communauté il faut établir des possibilités d'équilibre. Je voudrais ajouter, et je terminerai sur ces remarques, qu'en 1971, soit la dernière année où les Américains faisaient de l'écoute stratégique, tant au point de vue domestique qu'international, et je parle ici de question de sécurité nationale, le Procureur général des États-Unis avait recensé 117 installations d'écoute. En 1976 le solliciteur général du Canada a donné des permissions d'écoute dans 517 cas. Il est inconcevable que le Canada ait au point de vue sécurité un problème plus grave que les États-Unis. Par conséquent, pour cette raison, monsieur le président, nous prétendons qu'on devrait avoir une autorité de révision autonome.

Une dernière . . .

M. Young: J'aimerais qu'on éclaircisse les choses, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Young: Pourquoi est-ce que M. Borovoy compare deux pays différents pendant deux années différentes? Pourriezvous nous donner un chiffre comparatif pour le Canada en 1971?

M. Borovoy: La raison est bien simple: c'est en 1974 seulement qu'on a commencé au Canada, alors qu'en 1971, on terminait ces opérations aux États-Unis. Donc l'année où la situation a été la plus semblable était 1971, après, les données n'étaient plus comparables.

Canada was reporting. After 1971, it was no longer comparable; that is the reason for that.

Mr. Blaker: I think the witness should know that there is a distinction between fact and opinion and I will get the facts, put them on the record. I do not have them in front of me right now, so I will simply say, for the record, the facts alleged by the witness are wrong and I will prove it.

Mr. Borovoy: I hope during the discussion Mr. Blaker will be good enough to identify what statements of fact he impugns so I will have an opportunity to discuss them with him.

Mr. Blaker: The number of interceptions in Canada and the United States.

The Chairman: I think he is talking about interceptions, just to that question.

Mr. Borovoy: On that question, I will give him the reference for that.

If I may just conclude with this remark, Mr. Chairman. One of the great problems with Bill C-26 is that it is analogized to wiretaps. We see no reason, to whatever extent such a power can be justified in this country. It is our view that at the very least it ought to be analogized to search warrants and not to wire taps. There is no reason for a power to monitor mail over a period of time. At the very least, to whatever extent one can justify this, you ought to talk, we believe, in terms of letter-byletter permission to open mail and not about a continuing monitoring power.

I am not necessarily saying that I agree with even that but I am saying that that there is simply no reason to analogize to wiretaps. Wiretaps are not capable of specificity but letters are so capable and, to the extent that it is, I would think that it ought to be done.

• 1200

The Chairman: Thank you, Mr. Borovoy.

Mr. Jarvis, Mr. Blaker, Mr. Fraser if he has questions, Mr. Young and Mr. Dionne.

Mr. Jarvis: With respect to your comments, Mr. Borovoy, regarding the McDonald Commission, and your conclusion on the overriding issue that law should be enforced before law is amended, in terms of priorities, is it not a corollary, or at least to some degree equally applicable, that if you view the McDonald Commission with anything except cynicism and suspicion that those who express opinions on this proposed legislation should be the recipients of the conclusions of the McDonald Commission, at least on an interim basis if not in terms of the final report. In other words, may I put this question to you. Are the views that led up to the preparing of the brief sufficiently flexible that you could be persuaded that you were wrong or that you might modify your views as a result of what the McDonald Commission may or may not recommend or say in terms of an interim or final report?

[Translation]

M. Blaker: Je crois que le témoin devrait faire la distinction entre les faits et les avis, et je vais obtenir les faits et les faire consigner. Je ne les ai pas ici donc je dirai simplement, pour le compte rendu, que les faits prétendus par le témoin sont faux et je vais le prouver.

M. Borovoy: J'espère que M. Blaker indiquera de quelle déclaration de faits il s'agit afin que je puisse en discuter.

M. Blaker: Du nombre des interceptions effectuées au Canada et aux États-Unis.

Le président: Je crois qu'on parle d'interceptions.

M. Borovoy: Je vais donc lui fournir la référence à ce sujet . . .

Je conclu donc, monsieur le président que l'un des problèmes les plus difficiles qui se pose dans le cas du bill C-26 c'est qu'il fait des analogies avec l'écoute électronique. Nous ne voyons aucune raison pour lesquelles un tel pouvoir serait justifié au Canada. A notre avis, on aurait dû faire des comparaisons avec les mandats de perquisition et non pas avec l'écoute électronique. Il n'y a aucune raison qu'on ait le droit de surveiller le courrier pendant une période de temps. Tout au moins, jusqu'à quel point peut-on justifier une telle mesure et il faudrait plutôt donner des permissions lettre par lettre.

Je ne suis même pas nécessairement d'accord avec ce genre de permission d'ouvrir des lettres, mais tout ce que je dis c'est qu'il n'y a aucune raison de faire la comparaison avec l'écoute électronique. L'écoute électronique ne peut être précisée mais on peut donner le cas de chaque lettre pour donner la permission et je crois que c'est ainsi qu'il faudrait procéder.

Le président: Merci, monsieur Borovoy.

M. Jarvis, M. Blaker, M. Fraser s'il a des questions, M. Yound et M. Dionne.

M. Jarvis: J'aimerais revenir sur vos commentaires, monsieur Borovoy, au sujet de la Commission McDonald, et vu votre conclusion que, pour cette question qui dépasse toutes les autres, la loi devrait être appliquée avant d'être modifiée. Ne s'agit-il pas là d'un corollaire ou tout au moins de quelque chose qui s'applique également au fait que si vous considérez uniquement la Commision McDonald comme sujette à vos soupçons, vous devez en déduire que ceux qui ont exprimé des avis sur ce projet de loi devraient être sujets aux conclusions de la Commission McDonald tout au moins sur une base provisoire sinon dans le rapport définitif. En d'autres termes, je vous demande si les avis qui ont servi à préparer ce mémoire sont suffisamment empreints de souplesse; pourrait-on les faire changer si on prouve que vous aviez tort ou est-ce que vous êtes éventuellement prêt à modifier vos opinions à la suite des recommandations de la Commission McDonald, soit dans son rapport provisoire soit dans son rapport définitif?

Mr. Borovoy: Moderate which views? Are you talking about anything and everything, or are you addressing yourself to something more specific?

Mr. Jarvis: Just change or adjustment, yes.

Mr. Borovoy: Well, let me say that philosophically I am committed to the proposition that facts can influence judgments and, to the extent that anybody comes up with facts not now known to me, I am committed to being influenced by those facts.

I remember many years ago once saying to this Committee that I never, and if that does not sound too much like a contradiction in terms, what it does is always say as a matter of an intelligent way to resolve problems that facts can certainly influence you.

Mr. Jarvis: Okay. For example, you say:

In principle, the Canadian Civil Liberties Association cannot object to the creation of a mail opening power in order to seize contraband in post.

Could you also say in principle that there may be other offences in the Code that you could not object to that particular power? I think of extortion, for example, the use of the mails to defraud, trafficking of pornography. I do not know what the whole list would be but those are some pretty good examples.

Mr. Borovoy: I think the difficulty there is that we would require much more evidence of fact to indicate the necessity for that kind of measure. Where you are talking about the actual contraband you are not talking about as serious an encroachment on privacy, but where you are talking about communications, remembering that you have to read the communication first in order to determine that it is incriminating, then you are talking about a much more substantial encroachment on privacy, and that is where we would say we would require much more evidence of the need for such a power than is presently available.

Mr. Jarvis: I have not had a chance to read the brief because I have just received it this morning and you did not mention it in your remarks, but would not another reasonable safeguard on the criminal side be that there are reasonable safeguard on the criminal side be that there are reasonable, not probable but reasonable grounds to believe that an arrest would result as a result of the exercise of the warrant? I mean that is quite common in other jurisdictions, is it not?

Mr. Borovoy: I would not suggest for a moment, Mr. Jarvis, that the safeguards I have indicated or even that appear in our brief need necessarily exhaust them. Certainly I would have no diffilty agreeing with the wisdom of an idea like that.

Mr. Jarvis: I would like to come to your proposition with respect to the use of the judiciary as a safeguard because I have read the report, and I do not know whether you have or not, Mr. Borovoy, of the committee of Privy Councillors appointed to inquire into the interception of communications in the United Kingdom. In the United Kingdom at this time, and it may have changed—I cannot find a date on the report but it seemed to me it was in the late fifties or early sixties.

[Traduction]

M. Borovoy: Vous voulez changer quelles opinions? Parlezvous de tout ou avez-vous quelque chose de précis à nous indiquer?

M. Jarvis: Il s'agit de changement ou de rajustement.

M. Borovoy: Je dirais qu'au point de vue principe, j'admets que les faits peuvent influencer les jugements et si on me présente des faits que je ne connaissais pas, mon jugement peut être influencé par ces faits.

Je me souviens qu'il y a plusieurs années j'avais indiqué au comité que je ne dirais jamais «jamais»... c'est-à-dire que même si les termes paraissent contradictoires il n'y a pas de doute que les faits peuvent toujours influencer votre jugement.

M. Jarvis: D'accord. Par exemple vous avez indiqué:

En principe, l'Association canadienne pour les libertés civiles ne peut s'objecter au fait qu'on établisse une autorité qui ait le pouvoir d'ouvrir le courrier pour saisir la contrebande envoyée par la poste.

En principe, y a-t-il d'autres délits dans le Code qui à votre avis pourraient être l'objet d'un tel pouvoir? Et au sujet desquels vous ne vous objecteriez pas à l'établissement d'un tel pouvoir? Par exemple l'utilisation de la poste pour le trafic de la pornographie, etc.,

M. Borovoy: Je crois que la difficulté réside ici, dans le fait qu'il nous faudrait plus de preuves pour justifier de telles mesures. Si vous parlez de contrebande, ce n'est pas aussi grave que l'attente à la vie privée mais lorsque vous parlez de communication, souvenez-vous qu'il faut d'abord lire la communication avant d'établir qu'il y a violation. Nous n'avons pas suffisamment de preuves à l'appui pour établir une telle autorité.

M. Jarvis: Je n'ai pas eu la possibilité de lire le mémoire car je ne l'ai reçu que ce matin et vous ne l'avez pas mentionné dans vos remarques. Ne pensez-vous pas que ce serait une sécurité suffisante, du côté pénal que le tribunal ait de bonnes raisons de croire que le mandat permettra de faire une arrestation? Cela se fait couramment dans d'autres juridictions?

M. Borovoy: Les mesures de sûreté que j'ai indiquées ne sont pas toutes celles qui existent... je n'ai pas pu les nommer toutes et je suis d'accord avec vous.

M. Jarvis: En ce qui a trait au fait que vous voulez utiliser le pouvoir judiciaire comme sécurité, car j'ai lu le rapport; je ne sais pas si vous l'avez lu monsieur Borovoy, mais il s'agit du rapport du comité des Conseillers privés chargés de faire enquête sur l'interception des communicatins au Royaume-Uni. Je ne puis trouver de date sur le rapport mais il me semble que c'était à la fin des années cinquante ou au début des années soixante au Royaume-Uni. Le seul mandat qui a

The only warrant was that signed by the Secretary of State. There was no such thing on the criminal side as well and the reason that the privy councillors supported that provision was this very monitoring process that you have been talking about. In their view, you could monitor the one agency that had the power to issue a warrant, the Secretary of State. But judicial warrants were very, very difficult. They wanted monthly monitoring, monthly reports, for example; they wanted quarterly reports if not monthly reporting. They alluded to what is commonly called judge shopping. I practiced divorce law. I know what judge shopping is. I am not speaking in a derogatory manner about the judiciary but you know and I know that it exists.

• 1205

Mr. Borovoy: Only about divorces.

Mr. Jarvis: I am not saying it is confined just to divorces. They felt rather strongly at that period of time, which may be out of date now, just contrary to what you felt. You felt and I even mentioned it in my speech in second reading, the mere fact that the Solicitor General is a politician may give cause for cynicism or suspicion but get to the United Kingdom, despite that, this is the only way you can control this is if the issuing authorities are very confined and narrow and can be subjected to the monitoring necessary. Yet, you are taking almost an opposite view.

Mr. Borovoy: Not necessarily, Mr. Jarvis. What I am saying is that the issuing authority ultimately ought to be independent of the governemnt. That does not necessarily preclude centralization because I am not wedded to a particular format. I am not saying it needs to be all the courts or even some of the courts. It might even establish a special tribunal for that just as, for example, the Immigration Act talks of a special tribunal; conceivably this act might do likewise.

Moreover, there is no reason why the courts could not also be monitored, required to report at least statistically on what they are doing. In fact, that is now required under the wire-tap law. So there is no reason why that could not be done also. I think the difficulty you have around the whole question of ministerial responsibility for this at this point particularly and in addition to everything I have said about it are the now growing and competing notions of ministerial responsibility. We hear on the one hand that the Minister is not supposed to know what the police are doing in their daily operations and we hear on the other hand that he is supposed to issue warrants for their daily activities. How we reconcile the doctrine of ministerial ignorance with the issuing of warrants I find an extremely difficult proposition.

Mr. Fraser: On a point of order on that, Mr. Chairman, if my colleague will permit me. The point that Mr. Borovoy just raises is extremely interesting and it is an intellectually intriguing point but I think, certainly speaking on my behalf and perhaps on behalf of some other members of this Committee, the proposition that you put forward as saying to be a new proposition of ministerial responsibility is not one that really has been accepted in the country.

[Translation]

été signé était celui signé par le Secrétaire d'État. Du côté pénal, il n'y avait rien du genre et la seule raison pour laquelle les Conseillers privés ont appuyé cette disposition était qu'elle constituait ce même processus de surveillance dont vous avez parlé. D'après eux, on pouvait ainsi surveiller le seul organisme qui avait le pouvoir d'émettre un mandat, soit le Secrétariat d'État. Il était extrêmement difficile d'obtenir des mandats judiciaires. On exigeait des contrôles mensuels, des rapports trimestriels, sinon mensuels. On avait fait allusion à cette façon de procéder qui consiste à aller d'un juge à l'autre pour trouver celui qui acceptera. J'ai pratiqué le droit du divorce et je sais de quoi il s'agit sans vouloir pour cela parler en mal du judiciaire.

M. Borovoy: Seulement pour les divorces.

M. Jarvis: Je ne dis pas que cela se restreint aux divorces. A l'époque, et c'est peut-être démodé, on pensait de la façon opposée à la vôtre. J'ai même indiqué au cours de mon discours en deuxième lecture que le seul fait que le Solliciteur général est un politicien peut le rendre sujet à des soupçons et à des cynismes. Malgré cela, et voyez le Royaume-Uni, c'est la seule façon de contrôler cette situation et pourtant vous avez l'air de penser le contraire.

M. Borovoy: Pas nécessairement, monsieur Jarvis. Tout ce que je peux dire c'est que l'autorité qui a le droit d'accorder les mandats devrait être en fin de compte indépendante du gouvernement. Cela ne supprime pas nécessairement la centralisation car je ne tiens pas à une formule en particulier... Je ne dis pas que ce sont tous les tribunaux ou même certains tribunaux qui doivent avoir ce pouvoir... On peut même établir un tribunal spécial comme l'établit la Loi sur l'immigration.

D'autre part, il n'y a pas de raison pour que l'on ne surveille pas non plus les tribunaux, que ceux-ci ne doivent pas faire rapport au moins au point de vue statistique sur ce qu'ils font. En fait, cette exigence existe dans la Loi sur l'écoute électronique. Je crois que toute la difficulté qui découle de la responsabilité ministérielle est qu'on établit des définitions de plus en plus nombreuses et qui se concurrencent les unes les autres dans le cas de cette responsabilité. Nous entendons dire d'une part que le ministre n'est pas censé savoir ce que la police fait quotidiennement et, d'autre part, on nous dit que le ministre est censé émettre des mandats pour leurs activités quotidiennes. Comment concilier la doctrine de l'ignorance ministérielle et le fait de décerner des mandats . . . Je trouve cela extrêmement difficile.

M. Fraser: J'invoque le Règlement, monsieur le président, si mon collègue le permet. La question que M. Borovoy soulève est extrêmement intéressante et c'est un point qui m'intrigue. Mais pour parler en mon nom personnel et peut-être au nom de certains autres membres du Comité, la proposition que vous avez avancée comme étant une nouvelle proposition de responsabilité ministérielle n'a pas été acceptée en fait par le pays.

I recognize it has been put forward almost solely by one person and has not even received that much support at least in overt terms from solicitors general and the past Solicitor General because these questions have been asked in the House. I do not think with respect that you want to carry your argument too far on that particular premise because I do not think that premise is necessarily shared by everybody in this Committee and it certainly does not seem to be shared by those whose professional background has been concerned with the application of law.

Mr. Borovoy: I think it is fair to say that that argument was not necessary to the position. It was only a further elaboration of the problem but certainly not necessary. I think the other responses I made about centralization and monitoring were quite adequate to answer it. It is simply another consideration.

• 1210

Mr. Jarvis: Is my time up?

The Chairman: Not quite.

Mr. Jarvis: That is all right because that was my next question.

It seems to me that certain of your remarks are based on the conclusion that our system of ministerial responsibility is not sufficient, and therefore you look to another element in society, namely, the judiciary. In other words, it is a rather cynical basis for the argument. I am not criticising you for it because you are entitled to draw that conclusion. I myself have from time to time. But it seems to me that your proposition is based on a rather cynical and pessimistic view of the proper discharge of ministerial responsibility.

Mr. Borovoy: I do not think so, Mr. Jarvis. In fact, I may have made the point that even if all the incumbents performed with the most impeccable judgment, there is too great a risk that as people with political self-interest, they are subject to being perceived differently. They are subject to being perceived as though their judgments may be exercised by political as well as security considerations. That being the case, it would seem to me that, since one of our interests is developing a system that not only is just but appears to be just, we introduce into the system some mechanism for relieving potential public anxiety around that point. I think Mr. Cotler had an additional remark to make to you.

Professor Cotler: Well, I just want to respond more generally, perhaps, to the question Mr. Jarvis put, and Mr. Fraser as well, and perhaps anticipate some enquiries along these lines that some other members of the Committee might raise.

The Solicitor General mentioned this morning that those who have questions or doubts about the desirability or propriety of this legislation perhaps misunderstand, as he puts it, the reasons for this legislation or the guarantees contained in it. I suggest to the members of this Committee that if we misun-

[Traduction]

Je reconnais qu'elle a été avancée presque uniquement par une personne et n'a même pas reçu le soutien ouvert des solliciteurs généraux et de l'ancien Solliciteur général car ces questions ont été posées à la Chambre. Je ne crois pas que vous vouliez continuer votre argumentation à partir de cette base car je crois que tout le monde n'est pas d'accord dans ce Comité au sujet de cette base, en tout cas pas par ceux dont les antécédents ont rapport avec l'application de la loi.

M. Borovoy: Je crois qu'il est juste de dire que je ne discutais pas nécessairement de cette situation. C'était simplement une autre explication du problème mais je ne disais pas que la chose se passait nécessairement. Je pense que les autres réponses que j'ai données au sujet de la centralisation et de la surveillance suffisaient amplement à répondre à cette question. C'est simplement un autre aspect de la question.

M. Jarvis: Mon temps est-il écoulé?

Le président: Pas tout à fait.

M. Jarvis: C'est très bien, car c'est justement sur quoi portait ma prochaine question.

Il me semble que certaines de vos remarques sont fondées sur la conclusion que notre système de responsabilité ministérielle ne suffit pas et que vous vous tournez par conséquent vers un autre élément de la société, à savoir le système judiciaire. autrement dit, votre argument reflète une façon de voir assez cynique. Je ne vous en blâme pas, parce que vous avez le droit d'en arriver à cette conclusion. Je le fais moimême de temps à autre. Mais il me semle que votre argument est fondé sur une façon assez cynique et pessimiste de voir le bon fonctionnement du système de responsabilité ministérielle.

M. Borovoy: Je ne crois pas, monsieur Jarvis. En fait, j'ai déjà dit que même si les personnes en poste exerçaient leurs fonctions avec le jugement le plus impeccable, il est trop risqué qu'on interprète différemment leur façon d'agir, étant donné que ce sont des personnes ayant un intérêt politique personnel. On risque donc de penser que leur jugement peut être influencé par des considérations politiques autant que sécuritaires. Cela dit, il me semblerait que puisque nous cherchons à mettre au point un système qui soit non seulement juste, mais qui paraisse juste, nous devrions incorporer à ce système un mécanisme permettant de supprimer ce doute que pourrait avoir la population à ce propos. Je pense que M. Cotler aurait un mot à ajouter.

M. Cotler: J'aimerais répondre de façon plus générale à la question posée par M. Jarvis et peut-être aussi à celles de M. Fraser; j'anticiperai peut-être également sur certaines questions que d'autres membres du Comité pourraient peut-être poser dans cette même veine.

Le solliciteur général a mentionné ce matin que ceux qui se posent des questions ou qui doutent de la justification ou de l'utilité de cette loi comprennent peut-être mal, comme il l'a dit, la raison d'être de cette loi ou les garanties qu'elle contient. Je tiens à dire aux membres du Comité que si nous

derstand it, it is perhaps because we have not been sufficiently informed about the desirability for it.

The government has not demonstrated, in our view, the necessity, let alone what I would call the urgency, for this legislation. Indeed, some of the reasons advanced by the government and by Mr. Blais himself, are, in fact, reasons why perhaps this legislation should not now be enacted.

Let me briefly canvass some of the very representations made by the government itself. One, the government has mentioned on a number of occasions, through the Solicitor General or otherwise, that this activity has been going on for 40 years. It has referred to it elsewhere as a technical matter and that it is time now to legalize a past illegality. We feel that this is precisely the reason why it should not now be enacted.

As Mr. Borovoy has said, the government has rushed to amend the law rather than to enforce it, and this gives a colour of right to the very illegality of such past practices. It suggests that there are two orders of citizens in our society—those for whom a kind of symbolic amnesty can be given for past practices, and the rest of us who must be continuously subject to the law. It gives the appearance, I would suggest, even though the intent is not there—and I am prepared to accept the good faith of the government—that the problem is the law rather than the law breaking or the violations of it. Therefor, in summary of this point, it tends to undermine public confidence in the administration of justice generally, as well, I would say, public confidence in the McDonald Commission of inquiry in particular.

Another point that has been mentioned by the government is that such behaviour is legal in other western democracies and that we should move to bring ourselves in line with such other democracies and this would enhance our international reputation, etc. I suggest that the government has not yet provided sufficient information as to what is, in fact, the situation in other western democracies, and, as Mr. Borovoy has pointed out, the situation in the United States is moving in the opposite direction. So if it is a matter of being in accordance with trends south of the border, then I say the trends are the opposite.

I might just add regarding the facts upon which Mr. Borovoy brought forth the arguments about the number of national security warrants, they are from the Department of the Solicitor General itself.

• 1215

Those facts can be seen on page 10 of our brief in footnotes 6 and 7, comparing the situation in the United States and in Canada. We took the data right out of the annual report to the Solicitor General of Canada as required by Section 16.(5) of the Official Secrets Act itself.

[Translation]

l'avons mal compris, c'est peut-être parce que nous n'avons pas été suffisamment informés des motifs qui la justifient.

Le gouvernement n'a pas démontré, à notre avis, la nécessité et encore moins l'urgence d'une telle loi. En effet, certains des motifs mentionnés par le gouvernement et par M. Blais luimême constituent en fait des raisons pour lesquelles cette loi ne devrait justement pas être adoptée.

Permettez-moi de passer brièvement en revue certains des arguments présentés par le gouvernement lui-même. Premièrement, le gouvernement a mentionné à certaines occasions, par l'entremise du solliciteur général ou d'un autre de ses représentants, que cette activité se déroule depuis 40 ans. Il en a parlé ailleurs comme d'une question technique, et il a dit qu'il était maintenant temps de légaliser une illégalité passée. Nous sommes d'avis que c'est précisément la raison pour laquelle la loi ne devrait pas être adoptée maintenant.

Comme l'a dit M. Borovoy, le gouvernement s'est empressé de modifier la loi plutôt que de la mettre en pratique, ce qui ne fait que confirmer la véritable illégalité de telles pratiques passées. On semble ainsi suggérer qu'il existe deux ordres de citoyens dans notre société... ceux pour qui une sorte d'amnistie symbolique peut être accordée pour des pratiques passées, et tout le reste de la population qui doit continuellement rester assujettie à la loi. Même si là n'est pas l'intention du gouvernement... et je suis prêt à croire à sa bonne foi... d'après moi, une telle façon de procéder semble montrer que le problème réside dans la loi même, plutôt que dans les infractions à la loi. Par conséquent, je dirai en somme que la confiance du public dans l'administration de la justice en général s'en trouvera diminuée, de même que la confiance de la population dans la commission d'enquête MacDonald en particulier.

Le gouvernement a également mentionné comme argument qu'un tel comportement était légal dans d'autres démocraties occidentales et que nous devrions nous conformer à ce que ces autres démocraties font, ce qui rehausserait notre réputation à l'échelle internationale et ainsi de suite. A mon avis, le gouvernement n'a pas encore fourni de renseignements suffisants quant à ce qui se passe vraiment dans d'autres démocraties occidentales, et comme l'a fait remarquer M. Borovoy, les États-Unis semblent se diriger dans la direction opposée. S'il s'agit de nous conformer avec les tendances qui prévalent chez nos voisins du sud, je dirais alors que ces tendances sont directement à l'opposé.

Je pourrais peut-être ajouter qu'en ce qui concerne les faits qui ont amené M. Borovoy à parler des arguments relatifs au nombre de mandats octroyés pour les motifs de sécurité nationale, ils proviennent du ministère du Solliciteur général, lui-même.

Ces faits figurent à la page 10 de notre mémoire, dans les notes 6 et 7, où nous comparons la situation entre les États-Unis et le Canada. Nous avons tiré nos données du rapport annuel présenté par le Solliciteur général du Canada en vertu de l'article 16(5) de la Loi sur les secrets officiels.

The other report, of course, is out of the statement by the former Attorney General for the United States, Mr. Edward Levi, at a select committee hearing to study governmental operations with respect to intelligence activities in the United States.

A third consideration that the government has made reference to has been the recommendation of the MacKenzie Committee on Security Procedures. These recommendations were in fact set forward almost ten years ago when the report was then tendered, or at least an abridged version of the report was tendered. If in fact the matter was as urgent as the government suggests it is, why was this kind of legislation not then introduced at the time when allegedly terrorism was no less serious than it might be at the present time.

A fourth consideration—my colleague has dealt with it, and I will not review it—is that we cannot await the report of the McDonald Commission of Inquiry. I suggest, and again here, in fact the opposite is true.

A fifth consideration—I am moving to the particular now as to the reasons for the introduction of this legislation—the government and the Solicitor General repeated it this morning in his argument, that the legislation is necessary to prevent, as he put it, trafficking in drugs. I will not go into the matter related by Mr. Jarvis which has been dealt with about why not other prohibitory categories. The point I wish to make is that there is no evidence to suggest or at least no evidence that has yet been tendered to this Committee or to Parliament to suggest that such legislation is in fact necessary or urgent to prevent trafficking in drugs. In fact, the contrary from some of the evidence that has come forward to the McDonald Commission of Inquiry is suggested.

I would also like to alert you to the fact that if one goes through the Final Report of the Commission of Inquiry into the Non-Medical Use of Drugs, chaired then by Mr. Gerald Le Dain, now a member of the Federal Court, it makes no mention in the entirety of this report at any point with respect to any law enforcement measures that are suggested as to the need for this kind of legislation with regard to prohibiting and preventing circulation of drugs through the mails. If you canvassed all the reports of this Commission of Inquiry into the Non-Medical Use of Drugs, all the specific law enforcement measures recommended, there is not one specific recommendation of this kind.

I would add as well that in the United States the data has suggested that this kind of sector is a marginal sector for drug trafficking and such law enforcement provisions as have existed have not had any real effect. Superintendent Venner in his testimony before the McDonald Commission on February 1, 1978 made somewhat the same statement as to why mail opening has not been conducted for these purposes.

Moving finally to the last argument presented by the Solicitor General this morning that such legislation is necessary, as he put it, to combat terrorism, I think it is important here that we perhaps disabuse ourselves of certain false hypotheses. I think the Solicitor General would not wish to have it said that only those who appear to be arguing or questioning the validity

[Traduction]

L'autre rapport, bien sûr, est tiré d'une déclaration faite par l'ancien procureur général des États-Unis, M. Edward Levi, lors d'une séance du comité spécial devant étudier les activités gouvernementales dans le domaine du renseignement aux États-Unis.

Un troisième argument présenté par le gouvernement faisait allusion à la recommandation du comité MacKenzie sur les procédures de sécurité. Ensuite, ces recommandations ont été formulées il y a près de dix ans, lors de la parution du rapport du comité, ou du moins de la publication d'une version abrégée du rapport. Si l'affaire était aussi urgente que le prétend le gouvernement, pourquoi ce genre de loi n'a-t-il pas été déposé au moment ou sévissait supposément une vague de terrorisme qui n'était pas moins grave que la situation actuelle?

Mon collègue a déjà parlé du quatrième argument et je ne m'étendrai pas à ce sujet; il s'agissait du fait que nous ne pouvons pas attendre le rapport de la Commission d'enquête MacDonald. D'après moi, c'est encore une fois le contraire qui est vrai.

Quant au cinquième argument... j'en arrive maintenant aux raisons particulières pour lesquelles on a déposé ce projet de loi... le gouvernement a déjà dit et le Solliciteur général l'a répété ce matin dans son exposé, que la loi est nécessaire pour empêcher le trafic des narcotiques, a-t-il dit. Puisque M. Jarvis en a parlé, je ne demanderai pas pourquoi on n'a pas mentionné d'autres catégories de crimes. Je tiens simplement à faire remarquer que rien ne semble démontrer, ou du moins aucune preuve n'a été fournie au Comité ou au Parlement pour démontrer qu'une telle loi est vraiment nécessaire ou urgente pour empêcher le trafic des narcotiques. En fait, certains faits présentés à la Commission d'enquête MacDonald semblent démontrer justement le contraire.

J'aimerais aussi vous signaler que si vous parcourez le rapport final de la Commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales, présidée par M. Gérard Le Dain qui est maintenant membre de la Cour fédérale, on ne fait aucunement mention dans tout ce rapport de mesures législatives comme ce genre de loi qui seraient nécessaires pour empêcher et prévenir le trafic des drogues par le courrier. Si vous parcourez tous les rapports de cette commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales, vous verrez que parmi toutes les mesures législatives précises qui sont recommandées, aucune n'est de cet ordre.

J'aimerais ajouter également que les données recueillies aux États-Unis démontrent que c'est un secteur assez marginal du trafic des stupéfiants et que les dispositions législatives qui existaient à cet égard n'ont pas eu d'effet véritable. Au cours de son témoignage devant la Commission McDonald le 1er février 1978, le surintendant Venner a dit lui-même pourquoi l'on n'a pas ouvert de courrier à cette fin.

Pour en venir finalement au dernier argument présenté par le Solliciteur général ce matin, il a dit qu'une telle loi était nécessaire, selon lui, pour combattre le terrorisme; je pense qu'il est important peut-être de nous détromper quant à certaines fausses hypothèses. Je crois que le Solliciteur général ne voudrait pas qu'on dise que les seules personnes qui s'opposent

or desirability of this legislation are the true civil libertarians. I think he would wish it to be said and considered, and I would agree with him, that there are civil libertarians on both sides of the issue.

I would hope that he would also, therefore, agree to what I would say is the converse side of this same question, that one should not argue that only those who are in favour of this bill are those who are concerned with national security, and that those who raise questions about this bill are equally concerned about national security and equally concerned about the question of terrorism.

The matter really is, what is the best way to combat this kind of terrorism, and what are the procedural safeguards that are going to be authorized with respect to that kind of legislation. In other words, in summary of this point, there are good citizens and good civil libertarians on both sides of the issue, and I think an argument should not be a function of labelling but rather the validity of the argument itself.

I would like to conclude, if I may, Mr. Chairman, on the legal aspects because some questions have been raised on the constitutional concerns as well as the operational concerns with the matter of the national security component of this legislation. Mr. Borovoy has dealt with the drug-related offence provision. I would like to deal for a moment with the national security provisions because the Minister this morning, the Solicitor General, made a statement that I think bears some concern. He said:

The responsibility for national security rests exclusively with the Executive Branch of government.

• 1220

This causes me not only pause but some concern on constitutional grounds. It suggests somewhat of a disregard for the constitutional concept of the separation of powers, of checks and balances in government, of the judiciary as one of the three pillars of justice, particularly with respect to the question of national security.

In other words, regardless of the government of the day, there is a possibility of conflict of interest when the same person not only must authorize the application, but in fact must act as the judge of that application. We suggest that it would be better to separate the powers between the application that is made to the Solicitor General and the authorization, be it by judiciary or other independent review power. To combine all these powers in the same person, regardless of who would be the Solicitor General, regardless of who would be the government of the day, is in fact to suggest the possibility of a conflict of interest.

In effect the legislation, as it now stands, would serve to sterilize the role of the judiciary in affirming a new doctrine, the doctrine of the sovereignty of the executive in matters pertaining to national security. I think the experience in western democracies is that we should perhaps move away

[Translation]

ou qui mettent en doute la validité ou la justification d'une telle loi sont de vrais partisans des libertés civiles. Je pense qu'il préférerait qu'on dise et qu'on pense, et je suis d'accord avec lui, qu'il y a des partisans des libertés civiles des deux côtés de la balance.

J'espère qu'il sera également d'accod, par conséquent, pour dire que le principe vaut dans les deux sens, c'est-à-dire qu'on ne devrait pas prétendre que seuls ceux qui sont en faveur du projet de loi se préoccupent de sécurité nationale, car ceux qui ont des objections à formuler au sujet du projet de loi se préoccupent autant de la question de la sécurité nationale que du problème du terrorisme.

En réalité, il s'agit de nous demander quelle est la meilleure façon de combattre ce genre de terrorisme et quels mécanismes de sauvegarde il faudrait autoriser en ce qui concerne ce genre de loi. Autrement dit, pour résumer cette question, il y a de bons citoyens et de bons partisans des libertés civiles des deux côtés de la balance, et je crois qu'il ne faudrait pas attacher d'étiquette aux arguments, mais plutôt en considérer la validité en soi.

J'aimerais terminer, si vous le permettez, monsieur le président, en parlant de certains aspects juridiques, car on a soulevé certaines craintes, sur le plan constitutionnel tout comme sur le plan pratique, en ce qui concerne l'aspect sécurité nationale dans cette loi. M. Borovoy a traité de la disposition relative aux infractions concernant les narcotiques. J'aimerais parler un instant des dispositions reliées à la sécurité nationale, car le Solliciteur général a fait une déclaration ce matin qui me cause certaines craintes. Il a dit:

La sécurité nationale relève exclusivement de l'exécutif du gouvernement.

Cela m'amène non seulement à réfléchir mais à me préoccuper quelque peu pour des raisons de nature constitutionnelle. Cela laisse percevoir un certain mépris de l'idée constitutionnelle de la séparation des pouvoirs, de l'existence de contrepoids au sein du gouvernement et du rôle du pouvoir judiciaire comme l'un des trois piliers de la justice, particulièrement en ce qui a trait aux questions de sécurité nationale.

En d'autes mots, quel que soit le gouvernement au pouvoir, il y a risque de conflit d'intérêt lorsqu'une même personne non seulement doit autoriser la demande mais doit également être juge de sa valeur. Nous estimons qu'il serait préférable de séparer les pouvoirs, de telle sorte que la demande soit présentée au Solliciteur général et que l'autorisation soit accordée par le pouvoirjudiciaire ou un autre organisme de révision indépendant. La réunion de tous ces pouvoirs en une seule personne, quelle que soit l'identité du Solliciteur général, quel que soit le gouvernement au pouvoir, représente en fait une possibilité de conflit d'intérêt.

En réalité, la loi, dans son état actuel, servirait à inhiber le rôle du pouvoir judiciaire en établissant une nouvelle doctrine, celle de l'autorité souveraine du pouvoir exécutif dans les questions liées à la sécurité nationale. J'estime que l'évolution observée dans les démocraties occidentales nous indique que

from an emergent doctrine of the sovereignty of the executive in matters of national security, to a doctrine of checks and balances with respect to the issue of national security.

On factual grounds I should say my constitutional concerns give me somewhat more pause. On October 4, 1977 the . . .

The Chairman: Mr. Cotler, I am just a little bit concerned about the length of your statement. You said that was your last point.

Professor Cotler: It was the last point on constitutional and factual grounds, Mr. Chairman. I gave the constitutional points. I am prepared to hold back on the factual data and perhaps in response to question, it might be appropriate to . . .

The Chairman: Certainly you can submit some other documentation to us . . .

Professor Cotler: Fine.

The Chairman: ... subsequently, but I have quite a few other questioners and we do not want to run after one o'clock.

Mr. Robinson: I will not have time to question, but I would like to hear the rest of his statement.

The Chairman: Well, I am in your hands.

Mr. Robinson: I would like to hear his statement. I think it makes a lot of sense.

The Chairman: Well, I have Mr. Blaker, Mr. Fraser, Mr. Young, Mr. Dionne and Mr. Robinson.

Mr. Robinson: I will forgo questioning if we could hear his statement.

Professor Cotler: It will take me one minute.

The Chairman: All right, certainly.

Professor Cotler: As I prefaced my remarks, I was responding not only to the particular questions of Mr. Jarvis and Mr. Fraser, but more generally to the points raised, as well as to some that I felt might be raised by other members of this Committee.

Now, on factual grounds, the former Solicitor General, Mr. Francis Fox, in a letter to the *Globe and Mail* on October 4, 1977 stated that he had personal knowledge of each application that came before him and that authorization would only proceed upon his personal knowledge.

I would just like to put some empirical data before the Committee. From 1975 to 1977—and this comes from the report of the Solicitor General himself—there were 1,453 authorizations in matters of national security warrants. That comes out to an average of 9.3 per week. I say that this raises some questions about the possibility for the Solicitor General to give it the kind of attention and personal knowledge that he himself would wish. In fact, the revelations over the last six months have shown that the information upon which the Solicitor General acted in good faith was not always the fullest information that ought to have been made available to him; in fact the Solicitor General had on occasion to reprimand the fact that he did not have the fullest information before him.

[Traduction]

nous devrions peut-être nous écarter d'une doctrine qui émerge actuellement et qui préconise la souveraineté du pouvoir exécutif dans les questions relatives à la sécurité nationale, pour passer à une doctrine de contrepoids dans ce domaine.

Sur la base de faits observés, je dois avouer que mes préoccupations constitutionnelles me font davantage réfléchir. Le 4 octobre 1977...

Le président: Monsieur Cotler, je suis un peu préoccupé par la longueur de votre déclaration. Vous avez dit que c'était la dernière idée que vous vouliez présenter.

M. Cotler: Il s'agit de la dernière idée portant sur des faits et des questions constitutionnelles, monsieur le président. J'ai déjà mentionné les questions constitutionnelles. Je suis disposé à retenir mes données et, en réponse à votre question, il est peut-être approprié de . . .

Le président: Vous pouvez certainement nous présenter d'autres documents...

M. Cotler: C'est bien.

Le président: ... plus tard, mais il y a d'autres députés qui désirent poser desquestions et nous ne voulons pas prolonger la séance après 13 heures.

M. Robinson: Je n'aurai pas le temps de poser des questions, mais j'aimerais entendre le reste de sa déclaration.

Le président: Eh bien, je suis à votre disposition.

M. Robinson: J'aimerais entendre sa déclaration, j'estime qu'elle est très convaincante.

Le président: Il reste M. Blaker, M. Fraser, M. Young, M. Dionne et M. Robinson à entendre.

M. Robinson: Je suis prêt à renoncer à ma période de questions si je peux entendre sa déclaration.

M. Cotler: Cela ne prendra qu'une minute.

Le président: Certainement, allez-y.

M. Cotler: Comme je l'ai dit dans mes remarques préliminaires, je répondais non seulement aux questions particulières de M. Jarvis et de M. Fraser, mais de façon plus générale aux questions soulevées ainsi qu'à d'autres que j'estimais pouvoir être soulevées par d'autres membres de ce comité.

Je reviens maintenant aux faits; l'ancien Solliciteur général, M. Francis Fox, dans une lettre datée du 4 octobre 1977 et envoyée au Globe and Mail, déclarait qu'il était tenu au courant de chaque demande qui lui était soumise et que l'autorisation serait accordée avec sa pleine connaissance.

J'aimerais donc présenter au comité certaines données recueillies de façon empirique entre 1975 et 1977 et elles sont tirées du rapport du Solliciteur général lui-même. Il y a eu 1,453 autorisations de mandats liées aux questions de sécurité nationale. Cela représente une moyenne de 9.3 par semaine. Je suis d'avis que cela soulève certaines questions quant à la possibilité qu'a le Solliciteur général d'accorder ce genre d'attention à ces questions et d'acquérir des connaissances aussi approfondies qu'il le souhaiterait. En réalité, des révélations qui nous ont été faites au cours des six derniers mois ont montré que les renseignements sur lesquels le Solliciteur général a fondé certaines mesures prises de bonne foi, n'ont pas toujours été aussi complets qu'ils auraient dû l'être; de fait, le

Indeed, the government itself acknowledged in the House of Commons that solicitors general have on occasion authorized an application when the true content of that application was not fully before them. I just refer you here again by way of example to the submission by Francis Fox to the Keable Commission with respect to the authorization of an affidavit, when because of security code numbers the Solicitor General was not fully cognizant of the contents of that very application which he was authorizing at the time. In other words, the performance of the office of the Solicitor General since 1970 by reason of the nature of the vicissitudes really of operational activity in this regard, gives us cause not only for some pause, but I suspect for some concern. We hope that the constitutional safeguards will help to obviate and prevent the kind of operational difficulties that occur when the Solicitor General alone is empowered to authorize all national security warrants.

The Chairman: Thank you, Professor Cotler. Mr. Blaker.

Mr. Blaker: Mr. Borovoy, I am reminded of two different quotes—and I am not quite sure which one of them seems to be more apt in the circumstances. One was Barry Goldwater. "Extremism in the defence of liberty is no vice." I suggest to you that your brief is an excellent example of extremism. The other quote, and one which I would not want to charge you with but which rather amuses me and that is why I refer to it, was T. S. Eliot when asked his opinion of . . .

• 1225

Mr. Borovoy: Excuse me. I just cannot hear you too well.

Mr. Blaker: T. S. Eliot when asked his opinion of Henry James . . .

Mr. Borovoy: I do not want to miss a bit of the invective.

Mr. Blaker: . . . said that he had a mind so fine that no idea could violate it and I am pleased that you have indicated that if you were given facts you might be prepared to change your mind. I am going to try but I do not think I am going to succeed, in answering you, in changing your mind but at least perhaps I can put before you some suggestions, so your members have both sides of the argument.

I begin by saying to you that it distresses me that you have not put this brief to your members. It distresses me more that you have not even given any consideration to doing so, and I am prepared to assist you, if you would like some assistance in that regard. If the Civil Liberties Association does not have enough money to forward its brief to its members, there are mechanisms around the House of Commons for reprinting and for publishing and for mailing and I will undertake to do my very best to provide you with that assistance. I would suggest to you that anybody who represents civil liberties without having consulted their own members on an issue of this importance first, seems to me to be offending some of the very basic principles that underlie the whole concept of civil liberties.

[Translation]

Solliciteur général a de temps à autre été obligé de se plaindre du fait qu'il ne disposait pas de renseignements les plus complets. Le gouvernement lui-même a été jusqu'à admettre à la Chambre des communes que les Solliciteurs généraux ont quelquefois autorisé une demande alors qu'ils ne connaissaient pas entièrement le contenu de cette demande. Je me reporte ici à la demande faite par M. Fox à la Commission Keable au sujet de l'autorisation d'un affidavit; dans ce cas précis, à cause des codes de sécurité, le Solliciteur général ne connaissait pas entièrement le contenu de la demande qu'il autorisait. Autrement dit, en raison de la nature des activités dans le domaine de la sécurité, la performance des Solliciteurs généraux depuis 1970 non seulement nous fait réfléchir mais nous inquiète quelque peu. Nous espérons que les garanties constitutionnelles contribueront à prévenir et à empêcher le genre de difficultés opérationnelles qui se produisent lorsque le Solliciteur général est le seul à avoir le pouvoir d'autoriser tous les mandats relatifs à la sécurité nationale.

Le président: Merci, professeur Cotler. Monsieur Blaker.

M. Blaker: Monsieur Borovoy, deux citations me viennent à l'esprit—et je ne sais pas très bien laquelle convient le plus aux circonstances. L'une et de Barry Goldwater. «Faire preuve d'extrêmisme pour défendre la liberté n'est pas un vice.» J'estime que votre mémoire est un excellent exemle d'extrémisme. L'autre citation—je ne voudrais pas qu'elle vous offense, mais elle m'amuse un peu est de T.S. Eliot...

M. Borovoy: Pardonnez-moi, j'ai du mal à vous entendre.

M. Blaker: Lorsqu'on demanda à T.S. Eliot ce qu'il pensait de Henry James . . .

M. Borovoy: Je ne veux pas manquer quoi que ce soit de cette invective.

M. Blaker: ... il répondit qu'il avait un esprit si remarquable qu'aucune idée ne pouvait l'abattre et il me fait plaisir de savoir que si l'on vous présentait des faits vous seriez disposé à changer d'avis. Je vais tenter de le faire mais je ne crois pas que je vais y réussir; je pourrais au moins vous présenter certaines idées afin que vos membres voient les deux faces de la médaille.

Je dois d'abord vous dire que je suis fort déçu que vous n'ayez pas présenté ce mémoire à vos membres. Cela m'angoisse davantage que vous n'ayez même pas songer à le faire, et je suis disposé à vous venir en aide à cet égard si vous le désirez. L'Association canadienne des libertés civiles n'a pas assez d'argent pour envoyer son mémoire à tous ses membres mais il existe à la Chambre des communes des services de reproduction, de publication et d'expédition et je ferai tout en mon pouvoir pour vous fournir cette aide. Je suis d'avis que quiconque représente une association défendant les libertés civiles sans avoir consulté ses membres au sujet d'une question d'une telle importance me semble, premièrement, contrevenir aux principes fondamentaux qui sous-tendent la promotion des libertés civiles.

Second, I will offer to redress the balance on behalf of your members and present for them alternative arguments and a review of your brief and send it to them so they can hear not only the one side from you but they can hear the other side as well. I think they might like to know precisely what arguments you presented, and they might like to have a second opinion. It would seem to me that as a man who is concerned with civil liberties that you would have no difficulty agreeing with me that we should follow and that you should follow the old legal principle of audi alteram partem.

Now some of the things that I might like to indicate to your members, for example, if you agree to take up my offer to provide you with reprinting and mailing, are the following.

You bring up an argument here that says that the administration of justice is opened to suspicion, cynicism and so forth. I have not heard anybody question the credibility of Mr. Justice McDonald with one exception, you, representing the Canadian Civil Liberties Association. To the best of my knowledge, I can recall no occasion in the House when opposition spokesmen have questioned the credibility of Mr. Justice McDonald, and I query the taste, if I may put it that way, of people representing civil liberties that they should in a brief to a committee of the House of Commons, the Justice committee, raise the matter of credibility in a judge, and not pursue it.

Now I will take another point that you make. You refer to the government; you also brought up the question of ministerial responsibility. I do not know whether or not you want to have a full discussion of ministerial responsibility and the political science views on that matter. Some people do feel that there is an issue above ministerial responsibility that relates to something like 18th and 19th century political science theory in Bagehot in particular. If you are going to refer to political science theory I suppose we can go into it in considerable detail and we can point out, for example, that Canada has without question—and this is accepted by political scientists anywhere in the world—the most open government in the world. It is seen in the Question Period every day. There is no comparable Question Period in any other representative government anywhere in the world which is as open and responsible as that of Canada, and you will not find a political scientist who will disagree with that statement.

If you want to talk about ministerial responsibility I think you must come down on either side of the question. You either are or are not promoting a concept called a minister of the interior which is the French system of government and is generally held in some disrepute because it provides far too much power to the minister of the interior. He does, in France, assess, examine and understand files in detail. We do not in

[Traduction]

Deuxièmement, je propose de rétablir l'équilibre pour vos membres et de leur présenter d'autres arguments ainsi qu'un commentaire de votre mémoire; je propose ainsi de leur envoyer le tout afin qu'ils n'aient pas qu'un point de vue de cette question. Je crois qu'ils aimeraient peut-être connaître les arguments précis que vous avez présentés, et qu'ils adopteraient peut-être alors un autre avis. Il me semble qu'en tant que défenseur des libertés civiles, que vous n'aurez pas de mal à convenir avec moi que nous devrions nous conformer et que vous devriez vous conformer à l'ancien principe juridique du droit de faire entendre le point de vue opposé audi alteram partem.

Voici maintenant certaines des choses que j'aimerais faire connaître à vos membres, si vous acceptez que je vous fournisse des services de reproduction et d'expédition.

Vous soutenez que l'administration de la justice fait l'objet de soupçons, de cynisme, etc. Je n'ai entendu personne mettre en doute la crédibilité du juge McDonald à l'exception de vous, qui représentez l'Association canadienne des libertés civiles. Que je sache, je ne me souviens d'aucune occasion où un porte-parole de l'Opposition en Chambre a émis des doutes sur la crédibilité du juge McDonald; je me demande donc s'il est vraiment de bon goût, si je puis m'exprimer ainsi, pour une association défendant les libertés civiles de remettre en question, dans un mémoire adressé au Comité de la justice de la Chambre des communes, la crédibilité d'un juge, et de ne pas pousser l'enquête plus loin.

Passons à autre chose maintenant. Vous mentionnez le gouvernement; vous évoquez également la question de la responsabilité ministérielle. Je ne sais pas si vous voulez tenir une discussion poussée par la responsabilité ministérielle et en parler du point de vue des sciences politiques. Certaines personnes estiment qu'il existe une question plus importante que la responsabilité ministérielle et en parler du point de vue des sciences politiques. Certaines personnes estiment qu'il existe une question plus importante que la responsabilité ministérielle et en parler du point de vue des sciences politiques. Certaines personnes estiment qu'il existe une question plus importante que la responsabilité ministérielle qui, elle, remonte aux idées de science politique du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, en particulier à celles de Bagehot. Si vous voulez parler de science politique, on pourrait aller plus loin et remarquer, par exemple, que le Canada, sans aucun doute-et cette idée est acceptée par tous les politicologues du monde-est doté du gouvernement le plus ouvert du monde. Vous en avez la preuve tous les jours à la période des questions. Il n'existe aucune période de questions comparable dans un autre pays au monde dont le gouvernement soit aussi ouvert et responsable que celui du Canada, et vous ne trouverez aucun politicologue qui soit en désaccord avec cette affirmation.

Si vous désirez maintenant aborder la question de la responsabilité ministérielle, je crois que vous devriez affirmer clairement ce que vous pensez. Vous êtes peut-être en faveur de la création d'un ministère de l'Intérieur, dont est doté le système français et qui lui a donné en général une mauvaise réputation, en raison des pouvoirs beaucoup trop étendus qu'il accorde au ministre de l'Intérieur. En France, ces ministres étudient et

Canada because it is our understanding of civil liberties that the Minister will be held responsible before the public in the Question Period, before parliament, before the House of Commons, before the people of Canada publicly. We do not want him muddling about in people's private files.

• 1230

So I suggest that Civil Liberties Association and its members might want to take some position on this matter; might want to review its views of ministerial responsibility, and either come down for the French system of the Minister of the Interior where you have a Cabinet minister muddling in people's files, or come down and point out and agree with the fact that under our system of government, we have terrific responsibility in an elected representative so that it is the most sensitive kind of responsibility for national security matters, and it is the most sensitive kind of responsibility for matters relating to the RCMP.

I do grow a bit weary, you know, of the sort of knee-jerk reflex. Every time something comes up with respect to police, there has to be an automatic putdown or an automatic criticism. The fact of the matter is and I would be willing to enter into continued and on-going public debate on this, that Canada is, without question in my view and that of many political scientists, the most open government you can find in regard to security matters. You do not present these arguments in your brief; you present a one-sided view all the way through.

We have a system of what is called "responsible government". We have opposition parties. I do not understand when you refer to government, the powers of government and the review problems and so forth, why it is you do not pay full compliment to the fact that the opposition parties in the House regularly attack on the whole subject of national security; on the whole subject of mail opening; on responsibilities related to the RCMP. They do, if I may compliment them, an extraordinary job of bringing to the public the activities of the RCMP and the activities related to the Solicitor General. To suggest that the whole thing is secret is simply not related to reality.

You recommend here in the brief that once a letter is opened, if they find no contraband material in it, the police officer ought not to read the mail. Well, I do not know of any country that has that kind of legislation, Mr. Borovoy, because, on the face of it, it is a little impractical.

Mr. Borovoy: Really?

Mr. Blaker: You mentioned that Superintendent Venner came before the McDonald Commission and testified about drugs and mail. It is a fact and a well-known fact that several millions upon millions of dollars in market value of contraband drugs have been going through the Canadian mail system.

At one time about three months ago, I think it was the time when you and I had a debate over at the University of Ottawa, at that very moment, and I said that to you publicly, there were over 100 envelopes in the mail containing heroin, on their way to Canadian addressees. That is what Superintendent

[Translation]

évaluent les dossiers de façon très poussée. Nous ne le faisons pas au Canada car notre interprétation des libertés civiles veut que le ministre soit tenu responsable devant le public, devant le Parlement, devant la Chambre des communes, au cours de la période des questions, qui se déroule de façon publique. Nous ne voulons pas le voir scruter les dossiers privés des gens.

Je prétends donc que l'Association des libertés civiles et ses membres voudront prendre position sur la question; ils voudront peut-être réviser leurs opinions sur la responsabilité ministérielle et décider en faveur du système français du ministre de l'intérieur ou celui-ci peut fouiller dans les dossiers des particuliers, ou décider en faveur de notre système de gouvernement. Nous avons placé une responsabilité énorme sur les épaules d'un représentant élu. C'est une responsabilité très délicate puis qu'elle touche à la sécurité nationale et aux activité de la GRC.

Je commence à être un peu fatigué du réflexe automatique. Chaque fois que quelque chose survient concernant les policiers, automatiquement on les dévalorise ou on les critique. Le fait est, et je suis disposé à participer à un débat public permanent sur le sujet, que le Canada est sans aucun doute, à mon avis et de l'avis de bien des politicologues, le gouvernement le plus ouvert que vous puissiez trouver en ce qui concerne la sécurité. Vous ne présentez pas ces arguments dans votre mémoire, vous ne présentez, tout au long, qu'un côté de la médaille.

Nous avons le système qu'il est convenu d'appeler un «gouvernement responsable». Nous avons des partis de l'Opposition. Je ne comprends pas, lorsque vous faites allusion aux gouvernement, aux pouvoirs du gouvernement et aux problèmes de révision, par exemple, pourquoi vous ne complimentez pas les partis de l'Opposition à la Chambre qui attaquent régulièrement ce domaine de la sécurité nationale, de l'ouverture du courrier, des responsabilités de la GRC. Ils font, et je veux les en féliciter, un travail extraordinaire pour porter à l'attention du public les activités de la GRC et celles du Solliciteur général. De dire que toute cette question est secrète ne cadre pas du tout avec la réalité.

Vous dites dans votre mémoire qu'une fois la lettre ouverte, s'il n'y a pas de contrebande, l'agent de police n'a pas besoin de la lire. Je ne connais pas de pays qui ait ce genre de loi, monsieur Borovoy, car à première vue, ce n'est pas très pratique.

M. Borovoy: Vraiment?

M. Blaker: Vous avez dit que le surintendant Venner avait comparu devant la Commission McDonald et avait témoigné sur les stupéfiants et l'ouverture du courrier. C'est un fait bien connu que des millions et des millions de dollars de stupéfiants ont été envoyé en contrebande par la poste canadienne.

Il y a environ trois mois, au moment où vous et moi participions à un débat à l'Université d'Ottawa, à ce moment-là même, et je le dis publiquement, plus de 100 enveloppes contenant de l'héroïne étaient acheminée à des detinataires canadiens. Voilà ce qu'a dit le surintendant

Venner referred to. I really do not follow the nature of your argument when you suggest that it is not necessary to have this kind of legislation because he referred to the actual contents of drugs. It seems to me that you have proved the very fact that we very desperately need the legislation if we are going to get a control on drug pedlars. They are using the mails; they now publicly know that we do not touch the mails, and we are very obviously a mark for any organization in the world that wants to use the Canadian mail system to promote drugs.

The argument presented is that we should wait for the McDonald Commission. First, you raised doubts about the reputability and the credibility of the McDonald Commission. You tell us that the administration of justice is in some disrepute. Then you say: wait for a judgment! I think really you ought to take your own position, one or the other, but not both. We say we will wait for the McDonald Commission in order to lay charges. You say that we should get on with the enforcement of law. The enforcement of the law, sir, as you know, is in the hands of provincial administrations, the attorneys general.

Mr. Borovoy: Not on mail opening, Mr. Blaker.

Mr. Blaker: Mr. Borovoy, any charge laid against any RCMP has to go, and you, yourself, referred to it, through the normal provisions of the administration of justice.

Mr. Borovoy: Not on mail opening. Not under the Post Office Act, Mr. Blaker.

Mr. Blaker: Mr. Borovoy . . .

Mr. Borovoy: Let us at least adhere to minimal facts between us.

Mr. Blaker: Well, we can agree on minimal facts, Mr. Borovoy. I have your facts in front of me and I am disputing them. Now I say to you that if you...

Mr. Borovoy: Are you going to leave on the record that it is the provincial attorneys general that enforce the Post Office Act?

Mr. Blaker: No. I want to leave on record that it is the provincial attorneys general which enforce the criminal justice system in Canada, with the exception that you just made; I will agree with you.

Now our difficulty seems to be that on the one hand you argue about the credibility of the McDonald Commission. You know, you indicate some . . .

Mr. Borovoy: Incidentally, if you see any word, will you show me where in the brief we attack the credibility of the McDonald Commission.

Mr. Blaker: No, you did it rather neatly. You suggested that others are having difficulty in their credibility in the McDonald Commission. I will find the words for you here.

Mr. MacGuigan: Here is the one with the McDonald Commission. You did that, did you?

Professor Cotler: I should state, Mr. Chairman, because it could even be offered as a point of privilege that, in fact, we

[Traduction]

Venner. Je ne suis donc pas du tout votre argument, lorsque vous prétendez qu'il n'est pas nécessaire d'avoir ce genre de lois, car le surintendant a bien parlé des stupéfiants que contenaient ces enveloppes. En fait, vous apportez la preuve qu'il nous faut désespérément une loi si nous voulons contrôler les trafiquants de drogue. Ils se servent du courrier, ils savent maintenant que nous ne l'avons pas et nous sommes évidemment la cible de toute organisation mondiale qui veut bien se servir des Postes canadiennes pour promouvoir sa distribution de stupéfiants.

Vous avez proposé d'attendre que la Commission McDonald ait fini de siéger. Premièrement, vous mettez en doute la bonne réputation et la crédibilité de la Commission McDonald. Vous nous dites que l'administration de la justice est tombé dans le discrédit. Vous dites ensuite: attendez ses décisions! Il faut vous décider dans un sens ou dans l'autre, pas dans les deux. Nous prétendons qu'il faut attendre la fin de la Commission McDonald pour porter des accusations. Vous dites qu'il faudrait aller de l'avant pour appliquer la loi. L'application de la loi, monsieur, vous le savez, est entre les mains des administrations provinciales, des procureurs généraux.

M. Borovoy: Pas pour l'ouverture du courrier, monsieur Blaker.

M. Blaker: Monsieur Borovoy, toute accusation portée contre la GRC doit passer, vous l'avez vous-même mentionné, par le processus normal de l'administration de la justice.

M. Borovoy: Pas pour l'ouverture du courrier. Pas en vertu de la Loi sur les postes, monsieur Blaker.

M. Blaker: Monsieur Borovoy . . .

M. Borovoy: Contentons-nous de nous en tenir aux quelques faits qui sont devant nous.

M. Blaker: Il n'y a en effet que «quelques» faits sur lesquels nous pouvons être d'accord; j'ai les vôtres devant moi et je les mets en doute. Je vous dis que si vous . . .

M. Borovoy: Allez-vous laisser au compte rendu votre déclaration que ce sont les procureurs généraux provinciaux qui appliquent la Loi sur les postes?

M. Blaker: Non, je veux que soit consigné au compte rendu que ce sont les procureurs généraux des provinces qui appliquent le droit pénal au Canada; à l'exception de ce que vous venez de dire, je suis d'accord avec vous.

Voilà où se trouve la difficulté; d'une part vous soulevez des arguments concernant la crédibilité de la Commission McDonald. Vous avez indiqué, vous le savez . . .

M. Borovoy: A ce propos, si vous voyez un seul mot dans le mémoire prouvant que j'attaque la crédibilité de la Commission McDonald, montrez-le moi.

M. Blaker: Non, vous avez été très adroit, vous avez prétendu que certaines personnes avaient du mal à croire à la crédibilité de la Commission McDonald. Je vais vous trouver les mots.

M. MacGuigan: Voilà où il est question de la Commission McDonald, c'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Cotler: Monsieur le président, cela pourrait être soulevé comme question de privilège; en réalité nous avons bien dit

specifically stated in our brief before the McDonald Commission that we were not in any way impugning the credibility of that Commission but, in fact, we were concerned that that credibility be secured and enhanced by some of the representations that we or others made before it. So we specifically stated—and I think for the record it ought be be pointed out—that we at no point impugned the credibility of the McDonald Commission. To the effect that there has been any legal application made with regard to a reasonable apprehension of bias on the part of the McDonald Commission, that was done by another body, to which Mr. Blaker may be referring, but it was not done by us.

• 1235

Mr. Borovoy: Do you want to take a year or so to see if you can find it?

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Order, please. I think that we should not allow the Committee hearings to degenerate into a purely personnel argument.

Mr. Blaker: I am not having a personal argument, not in the least. Mr. Borovoy and I are—we cannot call ourselves friends, but we are good acquaintances. The issue is what is at stake, not the witness.

Acting Chairman (Mr. Dionne): In any case, Mr. Blaker, your time is . . .

Mr. Borovoy: I will be gracious and say, do not speak for both of us.

Mr. Blaker: Well, I understand my time is almost over. There is a reference in here to the desirability of public faith in the administration of justice. That is what I am referring to; I cannot see it right now and I....

Mr. Borovoy: I am going to defer to my colleague, Professor Cotler on this, but I do wish you could observe certain elementary distinctions here, Mr. Blaker.

Mr. Blaker: Well just a second now, Mr. Borovoy

Mr. Borovoy: A comment on on losing potential faith in the administration of justice, is not to be equated with an attack on the credibility of a particular commission. Our concern is that if these cases are allowed by the government to be within the exclusive purview of the McDonald Commission, the public is likely to lose respect and lose faith in the administration of justice. That hardly suggests the kind of statement you are imputing to us with respect to Mr. Justice McDonald.

Mr. Blaker: Here is the quote, Mr. Borovoy. I did not need a year.

There is a very real danger that these delays will undermine the public confidence in the administration of justice.

Mr. Borovoy: That is precisely what I just said, Mr. Blaker.

Mr. Blaker: I took it to imply that you are referring, not to the government administration of justice, but rather to the administration of justice, namely, the judge.

[Translation]

dans notre mémoire devant la Commission McDonald que nous ne mettions absolument pas en doute la crédibilité de la commission, mais qu'en réalité nous voulions garantir et améliorer cette crédibilité par le truchement des instances que nous et d'autes avons présentées. Nous avons alors déclaré, et il faut que ce soit bien clair, qu'à aucun moment nous n'aurions contesté la crédibilité de la Commission McDonald. Il y a eu une certaine intervention judiciaire faisant état de craintes raisonnables et de préjugés de la part de la Commission McDonald, mais elle a été faite par un autre organisme, M. Blaker l'a déjà mentionné, pas par nous.

M. Borovoy: Voulez-vous prendre un an ou plus pour le trouver?

Le président suppléant (M. Dionne): A l'ordre s'il vous plaît. Je ne peux pas permettre que les réunions du Comité dégénèrent en arguments purement personnels.

M. Blaker: Ce n'est absolument pas ce que je cherche, monsieur le président. M. Borovoy et moi-même sommes... nous ne pouvons pas dire des amis, mais de bonnes connaissances. La question est de savoir ce qui est en cause, ce n'est pas le témoin.

Le président suppléant (M. Dionne): De toute façon, monsieur Blaker, votre temps est . . .

M. Borovoy: Je vous demanderai aimablement de parler pour vous, pas pour nous deux.

M. Blaker: Eh bien je pense que mon temps est presque écoulé. Il est dit ici qu'il serait souhaitable que le public croit en l'administration de la justice. C'est à cela que je faisais allusion, je ne vois pas maintenant . . .

M. Borovoy: Je vais passer la parole à mon collègue le professeur Cotler à ce sujet, mais j'aimerais que vous respectiez certaines distinctions élémentaires, monsieur Blaker.

M. Blaker: Un instant monsieur Borovoy . . .

M. Borovoy: Une remarque faite sur la perte de confiance que suscite l'administration de la justice ne constitue pas une attaque contre la crédibilité d'une commission. Si ces cas sont permis par le gouvernement comme étant de la compétence exclusive de la Commission McDonald, nous craignons que le public perde foi et respect en l'administration de la justice. Cela ne provoque sûrement pas le genre de déclaration que vous nous imputez concernant M. le juge McDonald.

M. Blaker: Voici la citation, monsieur Borovoy. Je n'ai pas eu besoin d'un an.

Il y a un danger réel que ces retards mineront la confiance du public dans l'administration de la justice.

M. Borovoy: Voilà précisément ce que j'ai dit monsieur Blaker.

M. Blaker: D'après moi cela signifie que vous faites mention non pas à l'administration de la justice gouvernementale, mais plutôt à l'administration de la justice, c'est-à-dire au juge.

Mr. Borovoy: Even at the most contorted reading, it could not be construed that way. And I do not even want to impute that to you.

Mr. Blaker: In discussion with Mr. Jarvis, who raised the question of suspicion and cynicism, I understood you to agree with him. Is that not correct?

Mr. Borovoy: What I was saying there is that the public is likely to lose respect for—oh, no, to Mr. Jarvis what I said was the Solicitor General, no matter how impeccably he might perform in fact, in so far as he has competing interests, there is too great a danger that he may not be perceived that way.

Mr. Blaker: It is the same form of argument that has you saying, a few moments ago, Mr. Borovoy, that the Solicitor General can be perceived as making political judgments on national security matters or files.

Mr. Borovoy: Yes.

Mr. Blaker: You might like to disassociate yourself from making such a charge. But then you go ahead and say that others might believe it. Now, you know, in the House of Commons I do not recall a single word by any member of the opposition parties to the effect that the Solicitor General has played politics with RCMP files.

Mr. Borovoy: Mr. Blaker, you are really no better now than you were in our last debate.

Professor Cotler: Mr. Chairman, if I may, just on certain points of fact that . . .

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Order, please. The fact is that it is now twenty minutes to one. Mr. Fraser and Mr. Young—and I have taken myself out of the questioning—should be allowed some time to get their views on the record.

Mr. Borovoy: Mr. Chairman, could we not respond to his remarks, because actually I was going to defer to Professor Cotler to answer what . . .

Mr. Blaker: The difficulty is that I have a lot more to go through as well.

Professor Cotler: It will take just one minute, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): One minute.

Professor Cotler: I will do it very quickly. Mr. Blaker, you mentioned the principle audi alteram partem. As you know, it is on the McGill Law School curriculum, so it is something that we do take quite seriously enough. I think you have turned the principle on its head. You suggested that the government that is not being heard, that only civil liberties groups are being heard. In fact, the government we hear every day....

Mr. Blaker: I have not said anything to that effect whatsoever, Mr. Cotier.

We both share the common background of the law faculty of McGill University . . .

[Traduction]

M. Borovoy: Même avec l'esprit le plus tordu, on ne pourrait pas l'entendre de cette façon. Je ne veux même pas vous l'imputer.

M. Blaker: Dans votre échange avec M. Jarvis, qui a soulevé la question de soupçon et de cynisme, j'ai cru comprendre que vous étiez d'accord avec lui, n'est-ce pas?

M. Borovoy: Je disais que le public perdra vraisemblablement tout respect—oh non, à M. Jarvis j'ai répondu que le Solliciteur général, même s'il s'acquittait de son rôle de façon impeccable, étant donné qu'il a des intérêts concurrentiels, risquerait de ne pas être perçu de cette façon.

M. Blaker: Cet argument prend la forme de ce que vous avez dit tantôt, monsieur Borovoy, à savoir que le Solliciteur général peut être perçu comme prenant des décisions politiques sur des questions ou des dossiers de sécurité nationale.

M. Borovoy: Oui.

M. Blaker: Vous voulez peut-être vous dissocier de porter une telle accusation. Mais plus loin vous dites que d'autres peuvent le croire. Vous savez qu'à la Chambre des communes, je n'ai pas entendu un traitre mot des membres de l'Opposition portant que le Solliciteur général ait fait de la politicaillerie avec les dossiers de la GRC.

M. Borovoy: Monsieur Blaker, vous n'êtes pas meilleur maintenant que vous ne l'étiez lors de votre dernier débat.

M. Cotler: Monsieur le président, si vous me le permettez, certains faits . . .

Le président suppléant (M. Dionne): A l'ordre s'il vous plaît. Il est maintenant 12 h 40. M. Fraser et M. Young, je me retire de la liste, doivent avoir l'occasion de poser eux-mêmes des questions.

M. Borovoy: Monsieur le président, ne pourrions-nous pas répondre à ces remarques, car je voulais justement passer la parole au professeur Cotler...

M. Blaker: Le problème c'est que j'ai encore beaucoup à dire.

M. Cotler: Cela ne prendra qu'une minute monsieur le président.

Le président suppléant (M. Dionne): Une minute.

M. Cotler: Je vais répondre brièvement. Monsieur Blaker, vous avez parlé du principe audi alteram partem. Comme vous le savez, cela fait partie des cours de l'École de droit de McGill, par conséquent c'est quelque chose que nous devons voir très sérieusement. Je pense que vous avez renversé le principe. Vous avez prétendu que le gouvernement n'est pas entendu, que seuls les groupes de libertés civiles le sont. En réalité, le gouvernement, nous l'entendons chaque jour.

M. Blaker: Je n'ai rien dit du genre, monsieur Cotler.

Nous avons fait tous les deux les mêmes études à la Faculté de droit de l'Université McGill...

Professor Cotler: That is right.

Mr. Blaker: . . . and let us agree that we did not say that.

Mr. Borovoy: With you as student and him as professor.

• 1240

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Order, order. This is getting out of hand.

Professor Cotler: On the question of a closed government: I do not think this is the subject of inquiry today, whether Canada has an open or closed government. We are prepared to agree that it is a democratic process here, but that democratic process has to be made accountable. What we are addressing ourselves to today is the desirability and propriety of specific legislation.

Mr. Blaker: Are you prepared to make a comparison with other countries . . .

Professor Cotler: Mr. Blaker, I did not interrupt you. I would appreciate it if you would let me conclude, I have only the short time that the Chairman allotted me and I would like just to summarize the remarks.

On the matter of ministerial responsibility: we are concerned with it. We do not refute it; we do not replace it. We want to secure it, we want to make it accountable, we want to interpose a judiciary or other independent review body to help make the ministerial responsibility the kind of thing that the constitution wished to secure. We are not here in any kind of adversary position with respect to the Solicitor General or to the office of the Solicitor General. Our main concern is to render that office, or any other office of government, regardless of who be the government of the day, accountable to the democratic process and to the citizens in that process.

You suggested that our response has been that of a kneejerk reaction; I suggest that the knee-jerk reaction has been not so much our response but perhaps the government's in suggesting this kind of legislation and in rushing to amend the law rather to enforce it. That seems to have been the knee-jerk reaction. We are trying here, as a civil liberties group, and I think any other group that appeared before this Committee, to consider important legislation in an important government with respect to the question of ministerial responsibility, which we are addressing ourselves to, and the kind of procedural safeguards that are necessary with respect to that ministerial responsibility. That closes my remarks.

Mr. Blaker: I will resume my end of it, and that is that I think your brief does not take care of the fact that there is comparative legislation in all other countries in the world. It does not provide your membership with an opportunity to understand both sides of the issue. It has certain forms of argumentation in it that are usually, in an analysis of the forms of argumentation, referred to as slanting. I feel that you have not satisfied me, obviously, and I do not know whether you have satisfied anybody else. They will make their own judgment, they will not be dissuaded by me, I hope. I feel that you have not done your duty to your membership to provide

[Translation]

M. Cotler: C'est exact.

M. Blaker: . . . admettons que nous n'avons pas dit cela.

M. Borovoy: Vous étiez l'étudiant et il était le professeur.

Le président (M. Dionne): A l'ordre s'il vous plaît, nous perdons le contrôle des débats.

M. Cotler: Au sujet d'un gouvernement fermé, je ne crois pas que ce soit le sujet en cause aujourd'hui à savoir si le Canada possède un gouvernement fermé ou ouvert. Nous sommes disposés à accepter qu'il s'agit d'un processus démocratique, mais que ce processus démocratique doit comporter un élément de responsabilité. Ce qui est en cause aujourd'hui ce sont les avantages et la convenance d'une loi bien précise.

M. Blaker: Êtes-vous disposé à faire des comparaisons avec d'autres pays . . .

M. Cotler: Monsieur Blaker, je ne vous ai pas interrompu. J'aimerais bien que vous me laissiez terminer. Le président m'a accordé peu de temps et je vais essayer de résumer mes remarques.

La responsabilité ministérielle nous préoccupe. Nous ne la réfutons pas, nous ne la remplaçons pas, nous voulons la garantir, qu'on nous rende des comptes. Nous voulons interposer l'organisme de révision judiciaire indépendant ou d'un autre genre pour que la responsabilité ministérielle soit ce genre de chose que la Constitution désire garantir. Nous ne sommes pas ici faisant figure d'adversaires face au Solliciteur général ou au Bureau du solliciteur général. Notre inquiétude surtout est de rendre ce bureau, ou tout autre bureau du gouvernement, quel que soit le gouvernement du jour, responsable envers le processus démocratique et envers les citoyens dans ce processus.

Vous avez dit que notre réponse avait été une réaction automatique. Je prétends que ce n'est pas votre réponse comme peut-être celle du gouvernement qui soit une réponse automatique étant donné que ce dernier suggère ce genre de loi et se précipite pour modifier la loi plutôt que de l'appliquer. Voilà, à mon avis, une réaction automatique. Nous essayons ici en tant que groupe des libertés civiles, comme tout autre groupe comparaissant devant le Comité, de tenir compte d'une loi importante dans un gouvernement important dans le cadre de la responsabilité ministérielle. C'est le sujet que nous examinons et le genre de garanties de procédure qui nous semble nécessaire relativement à la responsabilité ministérielle. Cela termine mes remarques.

M. Blaker: Je vais moi aussi résumer, je crois que votre mémoire ne tient pas compte du fait qu'il y a une loi semblable dans tous les autres pays du monde. Votre mémoire ne donne pas à vos membres l'occasion de comprendre les deux côtés de la question. Il contient certains arguments qui sont habituellement une analyse des formes d'argumentation que l'on pourrait qualifier de biaisée. Vous ne m'avez pas convaincu, évidemment, et je ne sais pas si vous avez convaincu quelqu'un. Les membres prendront leur propre décision, je ne veux certainement pas les empêcher. Je crois que vous n'avez pas fait votre devoir envers vos membres, vous ne leur avez pas montré

them with both sides of the arguments and to provide them with a fair form of argumentation.

Professor Cotler: We will accept your invitation to circulate whatever documents you wish to our membership and bear the expense.

Mr. Blaker: I am prepared to address that now, and if you want to take up my offer, we can address your membership together.

Mr. Borovoy: Let us do that, Mr. Blaker. I wonder if we could make it reciprocal, and perhaps we could circulate something to your constituents at the same time?

Mr. Blaker: Certainly, no problem.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Mr. Fraser.

Mr. Fraser: Thank you, Mr. Chairman. I would like to inject some sweetness and light into this discussion, and compliment both of the gentlemen who are our guests this morning for what I think is a thought-provoking brief and which, I think, quite frankly, takes a very responsible view of the national dilemma in which we find ourselves. We have had the Prime Minister, who while not having had any great experience at the practice of law has certainly been a law teacher of some note, come out with a doctrine of ministerial responsibility that literally is "see no evil, hear no evil", and a doctrine which I have publicly disagreed with and which many of my colleagues and many people within the legal community and the civil rights community in Canada have publicly disagreed with.

Mr. Blaker: Mr. Chairman, if I may, with the greatest of apologies, on a point of order: I have to leave for an appointment, and I am reminded by my colleagues that it might appear as though I am wandering off in high dudgeon. Please accept my apologies for interrupting you, and would the Chairman and Mr. Borovoy and Professor Cotler accept my need to leave as in no way a reflection. I have enjoyed our debate...

Mr. Borovoy: I should say, with a smile on my face—so that the record will show it—that I almost wish that could have been done retroactively.

Mr. Blaker: Which?

Mr. Fraser: Mr. Chairman, let me say that Mr. Blaker's absence will not be taken amiss by me, and I just put it on the record that although we are colleagues from different parties we are good friends.

Coming back to the proposition the Prime Minister put forward in a press conference, in which he literally said that the minister—and he was referring here to the Solicitor General and the security forces—ought not to be interfering in the day-to-day activities of the security forces. But he went further than that, he said that he ought not to know about it. He said, if you think this is a threat to the rights of Canadians, do not worry about that because the courts will protect you. He went on to say, and I quote:

[Traduction]

les arguments pour ou contre ni fourni une forme d'augumentation qui soit juste.

- M. Cotler: Nous acceptons votre invitation de distribuer les documents que vous désirez à nos membres à nos frais.
- M. Blaker: Je veux bien leur adresser maintenant et si vous voulez accepter mon offre, nous pouvons nous adresser ensemble à vos membres.
- M. Borovoy: C'est cela, monsieur Blaker. Je me demande si ce pourrait être réciproque et peut-être pourrions-nous envoyer à vos électeurs des choses en même temps?
 - M. Blaker: Certainement, pas de problème.

Le président suppléant (M. Dionne): Monsieur Fraser.

M. Fraser: Merci monsieur le président. Je voudrais apporter quelques douces dans cette discussion et féliciter les deux messieurs qui sont nos témoins ce matin de ce mémoire qui provoque la réflexion et qui, le crois, très franchement, prend une opinion très responsable au sujet du dilemme national où nous nous trouvons. Le premier ministre qui même s'il n'a pas beaucoup d'expérience dans la pratique du droit a quand même enseigné le droit nous a fourni une doctrine de responsabilités ministérielles qui littéralement est la suivante «Je ne vois rien de mauvais, je n'entends rien de mauvais». C'est une doctrine contre laquelle je me suis déclaré en désaccord publiquement de même que beaucoup de mes collègues et d'autres personnes de la communauté juridique et de droit civil au Canada.

M. Blaker: Monsieur le président, si vous me le permettez, je m'excuse mais j'invoque le Règlement: je dois quitter cette réunion pour un rendez-vous et mes collègues me disent que je semble me retirer for en colère. Veuillez s'il vous plaît accepter mes excuses de vous avoir interrompu, monsieur le président, et j'espère que vous ne verrez pas, de même que M. Borovoy et le professeur Cotler, ce départ comme étant autre chose que ce qu'il est. J'ai beaucoup apprécié nos discussions . . .

M. Borovoy: Je dirai en souriant—afin que le compte rendu en fasse état—que j'aurais presque aimé que vous l'ayez fait rétroactivement.

M. Blaker: Lequel?

M. Fraser: Monsieur le président, permettez-moi de vous dire que l'absence de M. Blaker ne sera pas mal interprétée de ma part et j'aimerais dire ici publiquement que même si nous sommes des collègues d'un parti différents, nous sommes de bons amis.

Pour en venir à la proposition du premier ministre dans sa conférence de presse lorsqu'il dit littéralement que le ministre, et il parlait ici du Solliciteur général, ne devrait pas intervenir dans les activités journalière des forces de la sécurité. Il va plus loin que cela, il a dit qu'il n'avait pas à le savoir. Il a mentionné, si vous pensez qu'il s'agit là d'une menace aux droits des Canadiens, ne vous inquiétez pas de cela les tribunaux vont vous protéger. Elle a poursuivi en disant et je cite:

[Translation]

• (1245)

What protection do we have that there will not be abuse by the police in this respect? We have the protection of the courts. If you want to break into somebody's house you get a warrant. The Court decides that you have reasonable and probable cause to do it. If you break in without a warrant, a citizen lays a charge and the police are found guilty.

As any lawyer knows, and as most thoughtful citizens know, a court is not going to protect the rights of citizens unless a charge is laid. A charge will not be laid unless somebody collects the evidence. In most cases, a citizen who comes home and finds his or her home broken into is not going to be able to get the evidence, and, as a consequence naturally, trusting the police, calls the police. If the police have broken in illegally and secretly, the chance of the court's ever being a protection against the abuse of the rights of the citizen is, of course, just ludicrous.

On that basis, I have publicly taken issue with the Prime Minister's thesis. However, as I said a few minutes ago, I do not happen to believe that very many people share the Prime Minister's concept, and I have grave doubts as to whether, on reflection, the Prime Minister is very satisfied with what he said either. He has been very touchy on this issue in the House of Commons, even to the point that when I was asking former Solicitor General Fox about it, the Prime Minister rose and interrupted and shouted, "Why do you not ask me?"

The reason I stress this is that there may be those who not thought this out; who, because of their fear of subversion, of criminal activity, have said Yes, the Prime Minister is right. What is all this talk about civil liberties and what I call British justice, because that is the tradition upon which our civil liberties are based; what is all this talk about e rights of the citizen when we have to fend off the dangers of subversion and international criminals and that sort of thing? I am indebted Mr. Borovoy, I think it was, or it may have been Professor Cotler, who said that the fact that one is concerned with the concept of civil liberties and British justice does not mean one is not concerned with the very great problem of meeting and dealing with the criminal element in this country, with international crime and international subversion.

Having said that, I come back to the proposition you have put forward here—and it is a thoughtful one; I respect you for that—that the Solicitor General ought not to make the decision on the security side, talking just about security now, to give these extraordinary powers. While I understand the logic for it, the problem in your proposition is that while it is always possible that a politician, acting in executive position in the Cabinet, can be perceived as having acted on a political bias, I do not think it is something you can escape. If you really accept the doctrine of ministerial responsibility in its proper

Quelle assurance avons-nous que la police n'abusera pas de ses pouvoirs en ce sens? Nous avons la protection des tribunaux. Si vous voulez pénétrer par effraction dans la maison de quelqu'un, vous obtenez un mandat. Le tribunal doit décider si vous avez un motif raisonnable de le faire. Si vous voulez pénétrer sans mandat, le citoyen porte accusation contre la police qui est jugée coupable.

Tout avocat sait, comme la plupart des citoyens sensés, qu'un tribunal ne protègera pas les droits des citoyens à moins qu'une accusation ne soit portée. Aucune accusation ne sera portée à moins que quelqu'un puisse accumuler des preuves. Dans la plupart des cas, le citoyen ou la citoyenne qui arrive à la maison et se rend compte qu'on y a pénétré par effraction ne sera pas en mesure de relever les preuves et conséquemment, cette personne qui a confiance en la police, l'appellera tout naturellement. Si la police a pénétré par effraction illégalement et secrètement, il est évidemment absurde de penser que le tribunal pourrait un jour assurer une protection contre le non-respect des droits des citoyens.

C'est pourquoi j'ai publiquement pris position contre la thèse du premier ministre. Toutefois, comme je l'ai dit il y a quelques instants, je ne crois pas qu'un grand nombre de personnes partagent l'idée du premier ministre, et j'ai de sérieux doutes quant à savoir si, après réflexion, le premier ministre est très heureux d'avoir tenu de tels propos. A la chambre, il a été très nerveux relativement à cette question, à tel point que lorsque j'ai posé une question à ce sujet à l'ex-solliciteur général Fox, le premier ministre s'est levé et a interrompu la discussion en criant «Pourquoi ne pas me le demander à moi? Pourquoi ne pas me le demander à moi?»

Si j'insiste là-dessus, c'est que peut-être certaines personnes n'ont pas réfléchi à cela; il y a ceux qui, à cause de leur crainte de la subversion, ou de l'activité criminelle, ont dit: «oui, le premier ministre a raison». Qu'est-ce que c'est que toutes ces discussions à propos de libertés civiles et de ce que j'appellerai la justice britannique, car c'est bien sur cette tradition que sont fondées nos libertés civiles; qu'est-ce que c'est que toutes ces discussions à propos des droits des citoyens alors que nous devons éviter les dangers de la subversion, des criminels internationaux et toutes les autres choses du genre? Je suis reconnaissant à M. Borovoy, je crois que c'était lui, ou peut-être le professeur Cotler, qui a dit que le fait qu'une personne se préoccupe des questions de libertés civiles et de justice britannique ne signifie pas que cette même personne n'est pas préoccupée par la lutte contre les éléments criminels du pays, contre le crime et la subversion internationaux.

Cela dit, j'en reviens à la proposition que vous avez faite ici—et elle est très sage; je vous respecte pour cela—voulant que le solliciteur général ne prenne aucune décision quant aux questions de sécurité, relativement à ces pouvoirs extraordinaires pour ne parler maintenant que de sécurité. Quoique j'en comprenne la logique, la difficulté de cette proposition, c'est qu'il est toujours possible qu'un politicien, agissant au nom du pouvoir exécutif du cabinet, soit perçu comme ayant fait preuve de partisannerie politique, je ne crois pas qu'on puisse y échapper. Si on accepte vraiment le principe de la responsabi-

form, then certain functions within the Cabinet—the Minister of Justice is one; the Solicitor General is clearly another with the control of the security forces—constitute a risk you have to take. That risk is minimized, depending on the degree of responsibility that the Solicitor General has in his or her own mind as to what the duties that go with that post require. You cannot legislate completely to cover the problems of attitude and human frailty, but somewhere along the line . . .

My concern is that, as we drift away from making the Solicitor General responsible for extraordinary acts that may well have to be taken to protect our security, you erode the principle of ministerial responsibility. I think the principle of ministerial responsibility was eroded as a result of the Prime Minister's comments. It would not be amiss, in my view, if the Prime Minister were to get up and say, "Look, I perhaps went further than I really now on reflection think was necessary" If he did that, I think he would do himself credit and he would probably do the whole argument a lot of credit.

• 1250

But my worry is this: I recognize the practical problem of the Solicitor General having to assess personally every application. I am impressed with some of the figures that I think Mr. Borovoy gave, or perhaps it was Professor Cotler, of the number of applications that he would have had to look at per week. But I am not satisfied to go along with a notion which erodes the fundamental responsibility of the Solicitor General as a politician and as a member of the executive to be responsible for the security forces in this country and to be responsible in the sense that ultimately the Solicitor General must answer to the House of Commons and through the House of Commons to the people of Canada. And I do not want that link broken.

I have drawn a distinction between security matters and the ordinary criminal law, where I am quite content to see judges make those determinations. But security matters can—and I speak as a civil libertarian and someone very conscious of the importance of the rights of Canadians but also, I think, as a not altogether immature citizen. And I recognize that there may be times when the Solicitor General has got to take the responsibility of moving very rapidly and in initiating extraordinary circumstances under situations where only he is going to have to bear the awful responsibility of deciding whether the security of the country was threatened.

Having said that, do not misunderstand me, I am mightly unimpressed with receiving letters from a mayor of a municipality having just put the words "apprehended insurrection" and, as a consequence, thinking that is justification for stripping the civil rights of all Canadians. And I am not slipping over into that when I say that there has to be times when the Solicitor General, on the material that is brought before the high office by the security forces, has to make a decision on that and then he must be responsible to Parliament.

[Traduction]

lité ministérielle intégralement, alors certains postes au cabinet présentent un risque qu'il leur faut savoir prendre. Le poste de ministre de la Justice est l'un de ces postes; le poste de solliciteur général en est évidemment un autre, puisque ce dernier a le contrôle des forces de sécurité. Ce risque est diminué, selon le degré de responsabilité que s'attribue le solliciteur général relativement aux devoirs imposés par ce poste. Il est impossible de faire des lois prévoyant toutes les difficultés et toutes les faiblesses humaines, mais quelque part entre les deux...

Ce qui me préoccupe, c'est qu'en rendant le solliciteur général de moins en moins responsable pour des mesures extraordinaires qu'il devrait pouvoir prendre afin de protéger notre sécurité, nous minons le principe de la responsabilité ministérielle. Je crois que ce principe de la responsabilité ministérielle a été miné par les propos du premier ministre. Selon moi, il ne serait pas mauvais que le premier ministre se lève et dise «Écoutez, après mûre réflexion, j'ai peut-être été un peu plus loin qu'il n'était nécessaire». S'il faisait cela, à mon avis, il se valoriserait et il ajouterait probablement beaucoup de poids à toute l'argumentation.

Mais voici ce qui m'inquiète: je reconnais les problèmes pratiques qui se présenteraient si le Solliciteur général devait étudier personnellement toutes les demandes. Je suis impressionné par certains des chiffres donnés par M. Borovoy, ou par le professeur Cotler peut-être, relativement au nombre de demandes qu'il devrait étudier chaque semaine. Mais cela ne m'a pas convaincu d'approuver une idée qui minerait la responsabilité fondamentale du Solliciteur général à titre de politicien détenteur du pouvoir exécutif, ce dernier étant responsable des forces de sécurité dans ce pays, responsable en ce sens qu'en dernier ressort, il doit faire rapport à la Chambre des communes, et par la même voie, au peuple canadien. Je ne voudrais pas que ce lien soit brisé.

J'ai établi la distinction entre les questions relevant de la sécurité et celles relevant du droit criminel ordinaire, domaine où je suis heureux de voir les juges prendre les décisions. Mais les questions relevant de la sécurité peuvent . . . et je parle ici à titre de défenseur des droits civils, très conscient que je suis de l'importance des droits des Canadiens, mais également, à mon avis, à titre de citoyen raisonnablement réfléchi. Et je reconnais qu'à certains moments, le Solliciteur général doit accepter la responsabilité de prendre des décisions très rapides et d'adopter des mesures extraordinaires dans des situations où lui seul devra porter la responsabilité effrayante de décider si la sécurité du pays est menacée.

Cela dit, ne vous y trompez pas, je suis très peu impressionné par les lettres d'un maire de municipalité qui utilise les mots «insurrection appréhendée» et qui, en conséquence, croit justifiée la suspension des droits civils de tous les Canadiens. Et je ne m'engage pas dans cette voie en affirmant qu'à certains moments le Solliciteur général, sur la foi de preuves qui lui sont présentées par les forces de sécurité, doit prendre une décision à ce sujet... Et alors il doit être responsable au Parlement.

I would like you to address your minds to this difficulty. And I am very interested and grateful for your response.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Mr. Fraser, may I ask you, for the record, to give the source of your quotations?

Mr. Fraser: Yes. I can, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): I am afraid that completes your time, if we are going to give Mr. Young a chance.

Mr. Fraser: It was a press conference on December 9. I think it was the usual press conference that the Prime Minister held on the Thursday afternoon.

Mr. Borovoy: I remember the date, as well.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Mr. Young.

Mr. Young: Mr. Chairman, am I going to be allowed the same 10 or 12 minutes that Mr. Fraser and the other members have been allowed?

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Yes.

Mr. Young: To begin with, I am kind of skipping over your prefacing page, Mr. Borovoy and Professor Cotler, on page one. I am looking at the practical aspects, or trying to, of Bill C-26 which, I think, are the germane considerations to our discussion today. And it is not that I am not interested in what the past activities might have been but I am not so sure that that is germane in the sense that the RCMP are not on trial nor is the MacDonald Commission and its hearings at the present moment.

But dealing with the objections that you take, my view on the drug side of this question of mail openings is that the issue boils down substantially to one of public health and public health costs in this country versus individual and civil liberties or rights.

You seem to project in the brief that the issue of drugs or the question of mail surveillance for the purposes of catching contraband in the mails is a somewhat easier one to define and grapple with than perhaps the security side, which is a little bit more fuzzy or grey.

The points you make in here, you say on page two:

In principle, the Canadian Civil Liberties Association cannot object to the creation of a mail opening power in order to seize contraband in post. But for such purposes it hardly seems necessary to obtain a warrant for a 60 day period.

• 1255

I contrast that with what you say on page 4:

When we balance the enormity of the proposed encroachments on personal privacy against the paucity of anticipated gains for law enforcement, we are obliged to oppose the suggested power for the interception of mail communications.

[Translation]

J'aimerais que vous réfléchissiez à cette difficulté. Votre réponse m'intéresse beaucoup, et je vous en suis très reconnaissant.

Le président suppléant (M. Dionne): Monsieur Fraser, pour les fins du compte rendu, puis-je vous demander de donner la source de vos citations?

M. Fraser: Oui. Je puis le faire, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Dionne): Je crains bien que votre temps ne soit écoulé, si nous voulons accorder sa chance à M. Young.

M. Fraser: Ces propos ont été tenus lors d'une conférence de presse le 9 décembre. Je crois que c'était la conférence de presse habituelle que donne le premier ministre le jeudi après-midi.

M. Borovoy: Je me rappelle de la date, moi aussi.

Le président suppléant (M. Dionne): Monsieur Young.

M. Young: Monsieur le président, m'accordera-t-on les mêmes dix ou douze minutes accordées à M. Fraser et à d'autres députés?

Le président suppléant (M. Dionne): Oui.

M. Young: Pour commencer, monsieur Borovoy et professeur Cotler, je néglige en quelque sorte votre préface de la page 1. Je m'attache plutôt aux aspects pratiques du Bill C-26, ou j'essaie de le faire, car à mon avis, ces considérations se rapprochent de nos discussions d'aujourd'hui. Et ce n'est pas que je ne m'intéresse pas aux activités passées, mais je ne suis pas si certain qu'il existe un lien, en ce sens que la GRC n'est pas en accusation ici, non plus que la Commission McDonald et ses audiences.

Mais pour parler de vos objections, mon opinion sur l'aspect «contrôle des stupéfiants» de cette question de l'interception du courrier, c'est qu'essentiellement, l'affaire se résume par un affrontement entre la santé publique de même que les dépenses qu'elle entraîne dans ce pays et les libertés ou les droits civils ou individuels.

Dans votre mémoire, vous semblez soutenir que la question des drogues ou la question de l'ouverture du courrier visant à interrompre la contrebande par la poste est en quelque sorte plus facile à définir et à régler que l'aspect sécurité de l'affaire, domaine un peu plus imprécis, un peu plus flou.

A la page 2, vous affirmez ce qui suit:

En principe, l'Association canadienne pour les libertés civiles ne peut s'opposer à l'institution d'un droit permettant l'ouverture du courrier afin de saisir les objets de contrebande circulant par la poste. Mais pour de telles raisons, il ne semble pas nécessaire d'obtenir un mandat portant sur une période de 60 jours.

Je compare cela avec ce que vous dites en page 4:

Quand nous comparons l'énormité des atteintes à la vie privée et la minceur des gains anticipés dans l'application de la loi, nous sommes obligés de nous opposer à la création d'une autorisation permettant l'interception des communications par voie de poste.

Well, I have one or two problems with that.

You also say in here that you want this power restricted to identifiable letters on an identifiable letter-by-letter basis and that you do not want to draw in to the net a wide range of senders, some of whom may be innocent senders. I take it from that that you would like the police to have, before they exercise such power, a specific and identifiable letter in mind which would be more or less in terms of receipt or about to be received in Canada.

The problem I have with that is, what do you do where our law enforcement officials are given a tip-off by other law enforcement officials in foreign countries that a particular sender of drugs has deposited in a mail box, say in Nepal or Thailand, a particular package to a particular addressee in Canada. Now, that can be an identifiable letter and I suppose the police could wait until it arrived at the local post office in Canada before trying to jump on it and could go ask for a warrant in that particular case to have a look at that particular envelope or parcel.

The problem is, though, what do you do with the sender who gets wise to the game and who posts ten identically-addressed envelopes, ten each for three days, where you then have 30 envelopes in the mail, and 29 are dummies and one is the real thing. Are you going to ask the police to go and get 30 different warrants, rather than letting them get one warrant to look for the letter which they have very reasonable and proper grounds to believe is the one that they are looking for?

Now you can multiply that times any number of factors and create horrendous difficulties for the police if you are going to ask them to go and do it on a letter-by-letter, warrant-by-warrant basis.

The other problem I foresee is, if you can grapple with that and if you are going to allow our police forces in this country to rely on information that they get from friendly forces in another country, what are you going to do in the case where forces in Thailand and Nepal-and I am just using Thailand and Nepal as examples because I think we have information that drugs flow from that part of the world to this part: we have had some evidence to that extent before this Committee in the past few months—what are you going to do when there is a transshipment point, when the person in Thailand does not mail the letter directly to Canada but mails it instead to Australia and it is readdressed and transhipped in Australia to a destination in the United States and readdressed there to a destination in Canada? The police are now looking for a suspected envelope from Thailand but the real one with the goodies in it is one now coming from the United States just because it has been transshipped and re-marked. I see those difficulties in asking the police to go at it on a letter-by-letter basis.

The other problem I have—and I know this to be from personal experience—is with your not wanting the writs to run as long as 60 days. Well, I believe I still have in my office a letter which was shipped to me by a friend of mine who was visiting Nepal and that letter was posted in every reasonable

[Traduction]

Eh bien, cela me pose une difficulté ou deux.

Vous dites également que vous voudriez voir cette pratique restreinte à des lettres précises, n'ouvrant que certaines lettres bien identifiées, et que vous ne voulez pas prendre au filet toute une variété d'expéditeurs, dont certains pourraient être innocents. J'en conclus que vous voudriez que la police, avant la mise en œuvre d'une telle pratique, ait en tête un envoi précis et identifiable qui serait plus ou moins sur le point d'être reçu au Canada.

Le problème dans ce cas, c'est de savoir ce que vous feriez quand nos agents de la paix reçoivent un tuyau d'autres agents de la paix dans un pays étranger, tuyau indiquant qu'un certain expéditeur de drogue a déposé dans une boîte aux lettres, disons au Népal ou en Thailande, un paquet précis portant une certaine adresse au Canada. Voilà qui pourrait être un envoi identifiable et je présume que la police pourrait attendre jusquà ce qu'il soit arrivé au bureau de poste local au Canada avant d'essayer de le saisir, et elle pourrait demander qu'on émette un mandat dans ce cas particulier afin de pouvoir examiner ce paquet ou cette enveloppe.

Toutefois, que faire si l'expéditeur découvre ce petit manège et envoie 10 lettres portant la même adresse, 10 lettres pendant trois jours, ce qui fait 30 enveloppes identiques dans le courrier dont 29 envois bidons et un véritable envoi. Allez-vous demander aux policiers d'obtenir 30 différents mandats, plutôt que de leur décerner un mandat leur permettant de rechercher cette lettre quand ils ont de bonnes raison de croire qu'elle constitue un envoi illégal?

Cette pratique pourrait être multipliée à l'infini, créant ainsi d'incroyables difficultés pour les policiers si on leur demande de procéder lettre par lettre, mandat par mandat.

L'autre difficulté que j'envisage, en admettant que vous puissiez contourner ce problème et que vous permettiez aux forces policières de ce pays de se fier à des renseignements obtenus d'autres forces policières alliées dans un autre pays, que feriez-vous dans le cas où les forces policières de la Thailande et du Népal-et je n'utilise ces pays que comme exemple, car je crois que nos renseignements démontrent que les drogues proviennent de cette partie du monde, et des témoignages à cet effet ont été présentés devant ce Comité au cours des derniers mois-que feriez-vous donc s'il y avait un point de réexpédition, quand la personne en Thaïlande n'envoie pas sa lettre directement au Canada mais plutôt en Australie, la lettre était réadressée et réexpédiée d'Australie vers une destination américaine, puis réadressée là-bas vers une destination canadienne? La police rechercherait alors une lettre suspecte en provenance de Thailande, mais le véritable envoi contenant la marchandise proviendrait maintenant des États-Unis, tout simplement parce qu'il aurait été réadressé et réexpédié. Selon moi, ces difficultés se poseraient si on demandait à la police de procéder lettre par lettre.

Ce qui me préoccupe également—et je parle ici d'expérience personnelle—c'est que vous ne voulez pas que les mandats portent sur une période aussi longue que 60 jours. Eh bien, je crois avoir toujours dans mon bureau une lettre qui m'a été envoyée par un ami qui visitait le Népal, ce dernier croyant

belief in Nepal that it was going out via air mail. The person, being unfamiliar with the Nepalese postal rates, did ask the question and put what she felt was sufficient postage on the envelope. However, the envelope came by surface mail. Now, that letter reached me some four to five months later and I do not believe that that four-to-five-months' delay was occasioned simply by difficulties in the Canadian postal system because it was stamped all over.

Mr. Borovoy: You could tell why I was smiling.

1300

Mr. Young: The various postal services through which it went stamped it in two or three places on the envelope: "Insufficient postage; forwarded by surface mail". It got I think to Singapore at one time and was put aboard a freighter and I think it came around by that freighter to England and was transshipped to another freighter and I got it, as I say, some five months later. So I see difficulties in kind of handicapping our police forces there.

You did explain to me earlier why you made the particular comparison of differences in years. But another question I have is, why would a civil liberties group want to take the discretionary power or the authorization power from the Solicitor General or any member of the executive and give that to an appointed independent tribunal?

Normally it seems to me many of your fights in the past as a civil liberties group have been with various administrative tribunals. They are almost anathema to civil libertarians because you cannot always get at them. There have been many leading administrative law cases in this country where the fight has really come down to whether the little guy in the street was really getting due process, getting his proper administrative rights, having a proper hearing. It is very difficult at times to get at an administrative tribunal and find out why the decisions have been made, what particular evidence was heard. I would think the last thing you would want to do as civil libertarians would be to take the administrative power or the issuing authority out of the hands of a front-line politician who is as my colleague Mr. Blaker said I think almost in a sense on trial day by day in the House of Commons subject to questions.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): One minute, Mr. Young.

Mr. Young: I just do not understand why you would want to do that, and how you would ever as a civil libertarian get at the background reasoning for issuance of warrants in any particular case.

Having said that, I come back to where I started. I have left a little of the security side off. But some of this argument on public health and civil liberties or individual rights reminds me to a degree of some of the arguments that were raised when the seat belt laws were introduced in the province of Ontario. I do not know whether the Civil Liberties Association took a

[Translation]

sans aucun doute que la lettre emprunterait la voie aérienne. Ne connaissant pas les tarifs postaux népalais, cette personne après s'être informée a affranchi cette enveloppe d'une façon qu'elle croyait suffisante. Toutefois, la lettre a été expédié par le courrier de surface. Cette lettre m'est parvenue quatre ou cinq mois plus tard, et je ne crois pas que ce retard ait été occasionné simplement par les difficultés existant dans le système postal canadien car il y avait des cachets partout sur l'enveloppe.

M. Borovoy: Vous savez pourquoi je souriais.

M. Young: Les divers services postaux par lesquels cette enveloppe est passée ont estampillé à d'autres endroits sur l'enveloppe: «Affranchissement insuffisant, acheminé par courrier surface». Elle s'est rendue à Singapour, à un certain point, a été placée à bord d'un cargo et est arrivée en Angleterre pour être expédiée sur un autre cargo jusqu'à ce que je la reçoive, quelque cinq mois plus tard. Je vois donc quelles peuvent être les difficultés de nos policiers.

Vous avez expliqué plus tôt pourquoi vous aviez fait cette comparaison au sujet des différences au cours des années. Mais j'ai une autre question, pourquoi le groupe représentant les libertés civiles veut-il retirer le pouvoir discrétionnaire ou le pouvoir d'autorisation au Solliciteur général ou à un membre de l'exécutif pour le remettre à un tribunal indépendant?

Il me semble que bien de vos luttes en tant que groupe représentant les libertés civiles visaient des tribunaux administratifs, qui sont presque toujours inacceptables à ces groupes de libertés civiles parce qu'on ne peut pas toujours avoir prise sur eux. Il y eu bien des cas importants concernant le droit administratif au pays où en fin de compte, il s'agissait de définir si l'homme de la rue obtenait vraiment ses droits, une audience et les procédures légales, auxquelles il avait droit. Il est très difficile à un certain moment d'obtenir des explications d'un tribunal administratif et de savoir pourquoi les décisions ont été prises, quels témoignages ont vraiement été entendus. Je pense que la dernière chose que vous voulez en tant que représentant des libertés civiles c'est de retirer le pouvoir administratif ou le pouvoir d'émettre des mandats des mains d'un politicien qui se trouve sur la ligne de front qui, comme l'a dit mon collègue, M. Blaker, se trouve tous les jours soumis à la Chambre des Communes à des questions un peu comme devant un tribunal.

Le président suppléant (M. Dionne): Vous avez encore une minute, monsieur Young.

M. Young: Je ne comprends pas pourquoi vous voulez faire cela et comment vous pourriez, en tant que représentant des libertés civiles, trouver des raisons fondamentales pour l'émission de mandats dans un cas particulier.

Cela dit, je reviens à ce que je disais au début. Je laisse un peu de côté l'aspect sécurité. Certains arguments concernant la santé publique et les libertés civiles ou les droits de la personne me rappellent jusqu'à un certain point les arguments soulevés lorsque les ceintures de sécurité ont été introduites dans la province d'Ontario. Je ne sais pas si l'Association des libertés

position on the seat belt laws. Perhaps we should change the system around a little and say, okay, if there are those who do not want to wear seat belts when it is a demonstrated public health advantage—there are far less serious accidents and our hospitals are not engaged in as much cost—perhaps we ought to say to the people who do not wish to wear their seat belts, fine, then you lose your rights to your hospitalization which is subsidized by the mass of people who have felt that that is what should happen, and that is what should be the law in the country.

Perhaps we should say the same to those who do not feel that their mail should be opened and surveilled for drug trafficking purposes, that when they have a bad trip, a "bummer", and when they get all messed up with a little bad acid or a little bad hash which is going around, that they forego their rights to go to a public hospital and under publicly subsidized medical and hospital insurance forego their right to treatment. That seems to me fair and that seems to be a more sharing of liberties and equalities in this country.

You may wish to comment.

Mr. Borovoy: You mean forego their rights to the subsidy. Do you not?

Mr. Young: Forego their rights to the subsidy. I would not deny them treatment, no. I do not deny them treatment. But let them go in and if it costs \$8,000 to patch up a messed-up head, let them be responsible for it. They have opted out of the system; let them opt out of the taxation subsidies as well.

The Acting Chairman (Mr. Dionne): Mr. Young, your time is up. I will allow a very brief response from one of the witnesses.

Professor Cotler: A brief reply to Mr. Young and Mr. Fraser because they both raised the question of eroding, if you will, the question of ministerial responsibility.

First, we are dealing here not with the question of abolishing or including the matter of an independent review body generally speaking with respect to the powers of the Solicitor General, but with respect to this particular legislation before the House, with respect to this particular bill.

With regard to your analogy to the seat belts, the issue is not either Bill C-26 or no Bill C-26. The question is why this kind of Bill C-26 and why the rush at this time? We did not take a position against the bill in toto. Our position has been to come here and make a critique of the nature of the legislation and its introduction at this moment.

• 1305

With regard to the important question of the role and constitutional responsibility of the Solicitor General—I am answering here particularly to Mr. Fraser—we do not wish to exclude the involvement of the Solicitor General, Mr. Fraser. What we are suggesting is consideration of including, in addition to the involvement of the Solicitor General, an independent review process by the judiciary or otherwise, and

[Traduction]

civiles a pris position sur cette question. Nous devrions peutêtre changer un peu le système et dire: Très bien, s'il y en a qui ne veulent pas entendre parler de ceintures de sécurité, alors qu'il a été prouvé qu'elles sont pour le bien de la santé publique, il y a beaucoup moins d'accidents sérieux et nos hôpitaux n'ont pas dépensé des coûts aussi élevés, il nous faudrait peut-être dire à ces gens qui ne veulent pas porter les ceintures: Très bien, vous perdez vos droits à l'hospitalisation qui est subventionnée par la masse des gens qui croient qu'il faut les porter.

Nous devrions peut-être dire la même chose à ceux qui croient que leur courrier ne devrait pas être ouvert et surveillé pour déceler des articles de drogue, lorsqu'ils font un mauvais voyage, lorsqu'ils ont à souffrir d'avoir pris du mauvais haschich ou du mauvais acide, qu'ils abandonnent leurs droits à l'hospitalisation publique et à l'assurance subventionnée par le public pour les frais médicaux et hospitaliers, qu'ils abandonnent leurs droits au traitement. Cela me semblerait juste, ce serait un partage plus équitable des libertés et de l'égalité au pays.

Vous voulez peut-être répondre.

M. Borovoy: Vous voulez dire abandonner leurs droits d'être subventionnés, n'est-ce pas?

M. Young: C'est cela. Je ne nie pas qu'ils doivent être traités, non. Mais pour ce qui est de payer les \$8,000 que cela coûterait pour remettre en place leur tête dérangée, laissez-les être responsables. Ils ont choisi de se désengager du système, laissons-les se désengager des subventions également.

Le président suppléant (M. Dionne): Monsieur Young, votre temps est écoulé. Si vous voulez une courte réponse de l'un des témoins.

M. Cotler: J'ai répondu brièvement à M. Young et à M. Fraser car les deux ont soulevé la question d'érosion, si vous voulez, au sujet de la question de responsabilité ministérielle.

Premièrement, nous ne parlons pas ici de la question d'abolir ou de créer un organisme de révision indépendant concernant les pouvoirs du Solliciteur général, mais de cette loi dont la Chambre est saisie, de ce bill en particulier.

Au sujet de votre comparaison avec les ceintures de sécurité, il ne s'agit pas de savoir s'il doit y avoir ou non un Bill C-26. La question est plutôt de savoir pourquoi ce Bill C-26 est nécessaire et pourquoi le précipiter à ce moment-ci? Nous n'avons pas pris position contre le bill dans son ensemble. Nous avons décidé de venir ici et de présenter une critique concernant la nature du projet de loi et de sa présentation à ce moment-ci.

Pour ce qui est de la question importante du rôle et de la responsabilité constitutionnels du solliciteur général, je répondrai ici surtout à M. Fraser, nous ne voulons pas exclure la participation du solliciteur général, monsieur Fraser. Nous proposons d'inclure, en plus de la participation du solliciteur général, un processus de révision indépendant judiciaire ou autre précisément dans le cas de cette loi particulière et non

specifically with respect to this particular legislation and not in all circumstances under the Official Secrets Act.

Second, in this regard we do not seek to replace ministerial responsibility but, as I mentioned, to try to secure it and make it accountable.

Third, about the general dangers that you mentioned and the Solicitor General maybe having to act in haste, it has not been mentioned but it is important to realize that we do have a Post Office Act which does authorize, under Sections 7 and 46 of that act, the Postmaster General to take certain actions and to authorize interim prohibitory orders respecting the mail. This has not been mentioned. When we say that there is no power respecting the mail, I think we ought to look at the Post Office Act.

Mr. Young: On a point of order, Mr. Chairman.

Professor Cotler has just said that they are not proposing to remove this jurisdiction from the hands of the Solicitor General, but your brief says right here:

In our view, no mail opening warrant should issue unless it has been approved by a body or tribunal, independent of the reigning government.

Professor Cotler: Correct.

Mr. Young: That very specifically puts them into the administative process, not...

Mr. Borovoy: Yes, but it does not necessarily exclude the Solicitor General.

Professor Cotler: We said to include another review agency, not exclude the Solicitor General from the entire decision-making process. I think there is a distinction there. We wish to add a monitoring device, if you will, to that process, rather than exclude the involvement of the Solicitor General.

Mr. Young: But it is not simply a monitoring process; it is an actual administrative process. You are not saying that those decisions should be reviewed by the monitoring body. You are saying right here they should participate in the issuance of the writ. That is my point.

Professor Cotler: That is right.

Mr. Young: Yes.

Professor Cotler: Finally, the evidence that we have of the performance of the Solicitor General is really that which has given us reason for making these representations today. Since 1970, and particularly since the revelations of the last year, we have the following data before us. And this is what gives us cause for concern with respect to the performance of this office.

First, the modification of certain facts or circumstances concerning RCMP action from time to time. Case study: the modification of facts made by the Solicitor General with regard to the break-in in the Agence de Presse Libre.

Second, the admitted ignorance of certain operations and certain facts. Case study: the admissions made by the Solicitor General with regard to operation *Cathedral*.

[Translation]

pas dans toutes les circonstances relevant de la Loi sur les secrets officiels.

Deuxièmement, nous ne cherchons pas à remplacer ici le concept de la responsabilité ministérielle, mais comme je l'ai dit, à la rendre plus sûr et responsable.

Troisièmement, au sujet des dangers que vous avez mentionnés, et le fait que le solliciteur général pourrait avoir à agir précipitamment, on n'a pas dit mais il est important de signaler, qu'il y a une Loi sur les Postes qui autorise, en vertu des articles 7 et 46, le ministre des Postes à prendre certaines mesures et à autoriser des ordonnances provisoires d'interdiction, concernant le courrier. Cela n'a pas été mentionné. Lorsque nous disons qu'il n'y a pas de pouvoir dans ce domaine, je pense qu'il faudrait regarder la Loi sur les postes.

M. Young: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le professeur Colter vient de dire qu'il ne propose pas de retirer cette compétence des mains du solliciteur général, mais votre mémoire dit ceci exactement.

A notre avis, il ne devrait pas y avoir d'émission de mandat permettant l'ouverture du courrier, à moins qu'il ait été approuvé par un organisme ou un tribunal indépendant du gouvernement au pouvoir.

M. Cotler: C'est exact

M. Young: Vous les placez précisément dans le processus administratif, et non...

M. Borovoy: Oui, mais cela n'exclut pas nécessairement le solliciteur général.

M. Cotler: Nous avons dit qu'il fallait inclure un autre organisme de révision, et non pas d'exclure le solliciteur général de ce processus de prise de décision. Je pense qu'il faut établir la distinction. Nous voulons ajouter un mécanisme de contrôle à ce processus plutôt que d'exclure la participation du solliciteur général.

M. Young: Mais il ne s'agit pas simplement d'un processus de contrôle, il s'agit d'un processus administratif. Vous ne prétendez pas que ces décisions devraient être révisées par un organisme de contrôle. Vous dites justement ici qu'ils doivent participer à l'émission de mandats. Voilà ce que je voulais vous faire comprendre.

M. Cotler: C'est exact.

M. Young: Oui.

M. Cotler: C'est ce que nous savons de la façon dont s'accomplit le travail du solliciteur général qui nous incite à présenter ces instances aujourd'hui. Depuis 1970, et surtout depuis la révélation de l'année passée, nous avons des données précises qui nous causent des appréhensions au sujet du fonctionnement de son bureau.

Premièrement, la modification de certains faits ou de certaines circonstances ayant trait aux activités de la GRC, par exemple, la modification des faits présentés par le solliciteur général concernant l'entrée illégale à l'Agence de Presse Libre.

Deuxièmement, l'ignorance avouée de certaines opérations et de certains faits, par exemple, les aveux faits par le solliciteur général concernant l'opération cathedral.

Third, the acknowledgment of the existence of police practices that they were not even cognizant of. Case study: Operation Ham.

Fourth—this is from another jurisdiction, the United States—it has been held in a recent Supreme Court judgment in 1975 in the Mitchel case that, even with a presidential directive, authorization ought to be required with regard to these security warrants in a domestic situation.

What we are saying, therefore, are two things: one, the evidence as it exists suggests that we need some kind of inclusion in the decision-making process to monitor that which the Solicitor General has himself acknowledged he is not able to do up to now. Now I know that Mr. Fraser is concerned that perhaps if we do this then he might make even more mistakes. He might be even less responsible. We feel that we do not wish to exclude him from the process; we wish to monitor his involvement in the process by some kind of independent review agency, judiciary or otherwise, to ensure that a Solicitor General that is making 9.3 authorizations of security warrants per week in regard to this particular matter of mail opening, in which we feel the government has not demonstrated either the present urgency or necessity for it, then we recommend the inclusion of an independent review agency.

The Acting Chairman (Mr. Young): May I take this opportunity to thank the witnesses for appearing here—Mr. Borovoy and Professor Cotler? I note that you said at the beginning of your remarks that Professor Cotler's presence here indicated that the rehabilitative process still works. I hope he does not have cause at a later date to suffer from the cure.

Professor Cotler: Perhaps one could say it could also look as a confirmation process too.

The Acting Chairman (Mr. Young): I simply wish to wind up by thanking you for appearing here, and to say, briefly, that it points up the inadequacy of the time that we have very often in these committees.

• 1310

At this moment, the Committee is adjourned to the call of the Chair.

[Traduction]

Troisièmement, le fait qu'on a reconnu l'existence de pratiques policières dont on n'était pas au courant comme l'Opération Ham.

Quatrièmement aux États-Unis, on a soutenu une décision récente de la Cour suprême en 1975, dans la cause Mitchell selon laquelle, même en présence d'une directive présidentielle, l'autorisation devait être obtenue pour des mandats touchant des questions de sécurité interne.

Nous disons par conséquent deux choses: d'abord que les preuves qui existent nous portent à croire que nous devrions pouvoir participer au processus de prise de décisions pour contrôler ce que, de l'aveu même du solliciteur général est passé inaperçu jusqu'à maintenant. Je sais que M. Fraser s'inquiète du fait que si nous faisons ceci, le soliciteur général pourrait commettre encore plus d'erreurs. Il pourrait être encore moins responsable. Nous croyons qu'il ne devrait pas être exclu de ce processus; nous voulons contrôler sa participation dans le processus, par l'intermédiaire d'une sorte d'agence de révision indépendante, judiciaire ou autre. Le solliciteur général accorde quelques 9,3 autorisation par semaine pour permettre l'ouverture du courrier-le gouvernement n'en a pas prouvé l'urgence ni la nécessité à ce moment-ci-c'est pourquoi nous recommandons d'inclure un organisme de révision indépendant.

Le président suppléant (M. Young): Je voudrais saisir l'occasion de remercier les témoins qui sont venus aujourd'hui, M. Borovoy et le professeur Cotler. Je remarque que vous avez dit au tout début que la présence du professeur Cotler indiquait que le processus de rétablissement fonctionne toujours. J'espère qu'il n'aura pas à souffrir plus tard du remède.

M. Cotler: On pourrait peut-être dire également que ce que pourrait être un processus de confirmation.

Le président suppléant (M. Young): Je voulais terminer en vous remerciant messieurs. Vous avez pu constater jusqu'à quel point nous pouvons être limités par le temp bien souvent dans les séances des comités.

Le comité suspend donc ses travaux jusqu'à nouvel ordre.



APPENDIX "JLA-28"

SUBMISSIONS TO-

The House of Commons Standing Committee on Justice and Legal Affairs

RE-

Bill C-26 Mail Opening

FROM-

Canadian Civil Liberties Association

DELEGATION—

A. Alan Borovoy General Counsel Professor Irwin Cotler Special Counsel

Ottawa

June 1, 1978

Introduction

The Canadian Civil Liberties Association is a national organization with more than 4,500 individual members, 9 affiliated chapters across the country, and some 40 associated group members which, themselves, represent several thousands of people. A wide variety of persons and occupations are represented in the ranks of our national membership—lawyers, academics, housewives, trade unionists, journalists, media performers, minority group leaders. etc.

Among the objectives which inspire the activities of our organization is the quest for legal safeguards against the unreasonable invasion by public authority of the freedom and dignity of the individual. It is not difficult to appreciast the relationship between this objective and the subject matter of Bill C-26. The opening and monitoring of mailed communications represent a substantial encroachment on the liberty and privacy of the correspondents involved.

But what makes these proposed encroachments even more serious, from our point of view, are the earlier revelations that in scores of cases such mail opening has been performed by the RCMP *illegally*. And, what makes those revelations even more disquieting, is the fact that as of this date none of the wrong-doers has been prosecuted or disciplined. In the circumstances, the very introduction of Bill C-26 appears to confer Governmental legitimation on the law-breaking involved.

It is often said that comparisons are odious. For a generation, nourished on Canadian nationalism, comparisons to the United States may be even especially odious. Yet, when we consider that country's size, importance in world affairs, proximity to us, and experience in the very matters under consideration, some assessment of its corresponding practices becomes unavoidable. In the past few years, illegal activity has been discovered in the security agencies of both countries. While the American response has generally been in the direction of curtailing the powers exercised by these agencies, the Canadian response, in significant ways, has been in the direction of expanding their powers. And, while the Canadian wrong-doers have managed thus far to avoid the processes of justice, their

APPENDICE «JLA-28»

MÉMOIRES AU:

Comité permanent de la justice et des questions juridiques de la Chambre des communes

OBJET:

Bill C-26—Ouverture du courrier

DE:

Canadian Civil Liberties Association

DÉLÉGATION:

M. A. Alan Borovoy, Conseiller général M. Irwin Cotler, Conseiller spécial

Ottawa

Le 1er juin 1978

Introduction

La Canadian Civil Liberties Association est un organisme national qui compte plus de 4,500 membres, 9 chapitres affiliés d'un bout à l'autre du pays et quelque 40 membres collectifs associés, représentant eux-mêmes plusieurs milliers de personnes. On trouve parmi non membres une gamme très variée de profession: avocats, universitaires, ménagères, syndicalistes, journalistes, interprètes des médias, chefs de groupes minoritairs, etc.

Un des objectifs que poursuit notre organisme est la recherche de garanties juridiques contre l'envahissement exagéré de la liberté et de la dignité des individus par les pouvoirs publics. Il est aisé de comprendre le rapport entre cet objectif et la teneur du projet de loi C-26. L'ouverture et la surveillance des communications postées constituent une atteinte grave à la liberté et à la vie privée des correspondants.

Mais ce qui à nos yeux aggrave encore ces atteintes ce sont les révélations antérieures d'une ouverture *illégale* du courrier dans de très nombreux cas par la GRC. Et ces révélations sont une source encore plus grande d'inquiétude du fait que, jusqu'à aujourd'hui, aucun des délinquants n'a été poursuivi, ni réprimandé. En déposant le projet de loi C-26 dans ces conditions, le gouvernement semble légitimer les infractions à la loi en question.

On entend souvent dire que les comparaisons sont détestables, et pour une génération imbue de nationalisme canadien toute comparaison avec les États-Unis peut sembler particulièrement odieuse. Pourtant, si nous considérons les dimensions de ce pays, son importance dans les affaires mondiales, sa proximité avec notre pays et son expérience dans le domaine en cause, il faut inévitablement évaluer quelque peu les pratiques analogues. Depuis quelques années, on a mis à découvert des activités illégales au sein des agences de sécurité des deux pays. Tandis que la réaction américaine a en général consisté à limiter les pouvoirs exercés par ses agences, la réaction canadienne, et cela est significatif, a été d'étendre leurs pouvoirs. Et tandis qu'au Canada les délinquants ont réussi jusqu'à

American counterparts in the highest places have been tried in court, sent to jail, and driven from office.

During the course of the ensuing submissions, we will have occasion to treat these themes in somewhat greater detail.

The Overriding Issue

Since the fall of 1977, there has been a wave of allegations and revelations that throughout the years RCMP officers have been involved in scores of illegal mail openings. Yet as of this date not a single charge has been laid or disciplinary measure imposed. The Government's official posture has been to refer all questions of RCMP wrong-doing to the McDonald Commission. In the face of pressing questions both inside and outside of the House of Commons, the almost invariable Government reply was that it preferred to await the findings of the Commission.

It appears, however, that the Government's patience is selective. There is a rush to amend the law but not to enforce it. Yet, until and unless those responsible are brought to justice, the creation of any new mail opening powers will appear as an attempt at retroactive absolution of the law-breaking which has already occurred.

Under the circumstances, the deliberations on Bill C-26 are bound to transmit the notion that the problem concerning the RCMP scandals lies not with the law-breaking but with some defect in the law itself. The impression will thus be created that what the delinquent police officers have done was necessary, even if their deeds were illegal, they can be excused because the law should have permitted them. It is not difficult to appreciate the dangerous implications which are involved in these notions. The concept of such permissible law-breaking can create pressures toward anarchy. If this illegal conduct can be excused in deference to these stated interests, why not the misconduct in other constituencies on the basis of their perceived priorities? Any attempt to distinguish between this law-breaking and that which may be committed by other constituencies will incur another unpalatable risk—that this socielty accepts the propriety of double standards.

In order to forestall the development and spread of these notions, this Committee should issue a strong recommendation that the Government invoke at once the normal processes of law enforcement with respect to the wrong-doing that has already occurred. There is no acceptable reason for the selective monopoly which has been accorded to the McDonald Comission. On the contrary, there is a very real danger that these dalays will undermine public confidence in the administration of justice. Indeed, while the cases at issue are left unresolved, why should anyone trust that amended laws would be enforced more conscientiously than the existing ones?

The Criminal Side

On the criminal side, Bill C-26 provides for mail opening on judicial warrant to seize certain drugs and intercept communications with respect to such drugs.

maintenant à éviter de tomber sous le coup de la justice, leurs homologues américains les plus hauts placés ont été traînés devant les tribunaux, jetés en prison ou congédiés.

Les mémoires qui suivent nous donnerons l'occasion d'aborder ces sujets en détail.

La question maîtresse

Depuis l'automne de 1977, un déferlement d'allégations et de révélations nous a appris que pendant des années, les agents de la GRC avaient de multiples fois ouvert le courrier illégalement. Pourtant, jusqu'à maintenant pas une seule accusation n'a été portée et aucune mesure disciplinaire n'a été imposée. L'attitude officielle du gouvernement a été de renvoyer tous les cas d'inconduite de la GRC à la Commission MacDonald. Face aux questions insistantes provenant tant de l'intérieur que de l'extérieur de la Chambre des communes, le gouvernement a répondu presqu'invariablement qu'il préférait attendre les conclusions de la Commission.

On dirait toutefois que la patience du gouvernement soit sélective. Il semble plus pressé de modifier la loi que de la mettre en application. Mais tant que les coupables n'auront pas été traduits en justice, la création de nouvelles autorisations pour ouvrir le courrier apparaîtra comme une tentative d'absolution rétroactive de toutes les infractions à la loi déjà commises.

Par conséquent, il faut que les délibérations sur le bill C-26 démontrent que dans le scandale de la GRC, le problème ne réside pas dans la commission d'une infraction à la loi par, mais dans quelque défectuosité dans la loi elle-même. On aura alors l'impression que les agents de police délinquants ont fait ce qui était nécessaire; même si leurs actions étaient illégales, on pourra les en excuser puisque la loi aurait dû leur permettre d'agir ainsi. Il n'est pas difficile de saisir les dangereuses implications que comportent ces notions. Un tel laxisme judiciaire peut engendrer une propension à l'anarchie. Si cette conduite illégale peut être excusée par ces prétendus intérêts supérieurs, pourquoi ne pardonnerait-on pas certaines malhonnêtetés commises par d'autres administrations en fonction de priorités qui seraient les leurs? Toute tentative de distinction entre cette infraction et ce qui peut être commis par d'autres organismes entraînera un autre risque désagréable—celui que notre société accepte le bien-fondé de doubles normes.

Afin d'empêcher que de telles notions naissent et se répandent, le Comité devrait fermement recommander que le gouvernement invoque immédiatement le processus normal d'application de la loi quant aux injustices déjà commises. Il n'existe aucune raison valable pour accepter ce monopole sélectif, accordé à la Commission MacDonald. Au contraire, on court le risque réel que ces retards minent la confiance du public dans l'administration de la justice. En effet, comment, alors que les cas litigieux demeurent en suspens, peut-il croire que les lois modifiées seront appliquées plus consciencieusement que celles qui existent déjà?

L'aspect criminel

Quant à l'aspect criminel, le bill C-26 permet l'ouverture du courrier avec mandat judiciaire dans le but de saiser certaines drogues et d'intercepter des communications relativement à ces drogues.

In principle, the Canadian Civil Liberties Association cannot object to the creation of a mail opening power in order to seize contraband in post. But for such purposes it hardly seems necessary to obtain a warrant for a 60 day period. Rather than analogize to electronic surveillance, such a mail opening power should be analogized more to search warrants. That is, if there are reasonable grounds to believe that a particular and identifiable letter contains contraband, a judicial warrant might issue for that letter alone. There is no reason why such matters cannot be handled on a case by case, letter by letter basis.

Moreover, it is not necessary to read a letter in order to determine whether it contains contraband. This entails the recommendation of a special safeguard which is not now contained in Bill C-26. Once a letter is opened and found to contain nothing which resembles contraband, the police should be required iommediately to reseal and return it to the mail without reading any of the contents. In such circumstances, the law should also oblige the police to certify this to a court by sworn affidavit. In short, Parliament should do everything it reasonably can to minimize the needless reading of private correspondence.

The proposed power to intercept communications raises different problems. The only way to determine whether a communication is relevant to the investigation of a criminal offence is to read it. But the very act of reading it constitutes an encroachment on the personal privacy of the parties involved. Moreover, unlike the situation with electronic surveillance which serves as the model for this Bill, the contemplated "interception" may be wide enough to prevent the communication from reaching the intended recipient.

Another difference lies in the fact that most often only the statements of one side will be monitored. The replies, if any, are not as readily subject to interception. Of course, mail surveillance is conducted generally on what is received rather than on what is sent. Thus, a person could attract police surveillance even if he were the unwitting and unwilling recipient of unilaterally incriminating communications from someone over whom he had no control.

Conversely, a guilty recipient could implicate his innocent senders. To whatever extent there were a warrant against *his* mail, numbers of *their* communications to him might fall, even coincidently, within its terms. Of course, the broader the terms of the warrant, the larger the number of innocent letters which would be subject to such intrusion.

On the other hand, as a weapon to enforce narcotics legislation, the power to read mail communications is of very limited value. What even partially sophisticated drug dealer would be likely to write incriminating statements in letters? A similar point was made by no less and authority than RCMP Chief Inspector T. S. Venner in his testimony before the McDonald

En principe, la Canadian Civil Liberties Association ne peut s'objecter à la création d'une autorisation d'ouvrir le courrier afin de saisir les produits de contrebande qu'il pourrait contenir. Mais à de telles fins, on peut difficilement concevoir qu'il soit nécessaire d'obtenir un mandat de 60 jours. Plutôt que d'établir une analogie avec la surveillance électronique, une telle autorisation d'ouvrir le courrier devrait plutôt être rattachée aux mandats de perquisition. Par exemple, s'il y a des motifs raisonnables de croire qu'une lettre particulière et identifiable contient des articles de contrebande, un mandat judiciaire devrait être émis pour cette seule lettre. Il n'y a aucune raison pour que ces questions ne puissent être traitées individuellement, lettre par lettre.

De plus, il n'est pas nécessaire de lire une lettre pour déterminer si elle contient des articles de contrebande. Nous recommandons l'inclusion d'une garantie spéciale dans le bill C-26 à cet effet. Lorsqu'une lettre est ouverte et qu'on découvre qu'elle ne contient rien qui ressemble à de la contrebande, la police devrait immédiatement être tenue de la sceller de nouveau et de la remettre dans le courrier sans en lire le contenu. Dans de telles circonstances, la loi devrait également obliger la police à certifier qu'elle a agi ainsi devant un tribunal et sous serment. Bref, le Parlement devrait faire tout en son pouvoir pour réduire au minimum la lecture inutile de la correspondance privée.

Les pouvoirs envisagés pour intercepter les communications soulèvent divers types de problèmes. En effet, la seule façon de déterminer si l'interception d'une communication se justifie dans le cas d'une enquête pour un délit criminel est tout simplement de la lire. Toutefois, la simple lecture de cette communication constitue une atteinte à la vie privée des parties impliquées. De plus, contrairement à ce qui se pose pour la surveillance électronique qui a servi de modèle pour élaborer ce projet de loi, «l'interception» envisagée peut être d'application suffisamment large pour empêcher que la communication parvienne à son destinataire.

Une autre différence tient au fait que fort souvent, seules les déclarations de l'une des parties en cause seront contrôlées. Les réponses, s'il y en a, ne sont pas aussi sujettes à l'interception. Bien entendu, la surveillance du courrier se fait généralement au stade de la réception plutôt qu'à celui de l'expédition. Donc une personne pourrait être surveillée par la police même si, contre son gré et sans le vouloir, elle pouvait être considérée comme le destinataire de communications qui l'incriminent et qui lui seraient envoyées par une autre personne sur laquelle elle n'aurait aucun pouvoir.

Par contre, le destinataire coupable pourrait impliquer ses correspondants innocents. Ainsi, dans la mesure où un mandat a été émis pour saisir son courrier, certaines communications des correspondants innovents pourraient, même par pure coïncidence, être visées par ce mandat. Bien entendu, plus large sera celui-ci, plus grand sera le nombre de lettres de personnes innocentes qui seront ouvertes.

D'autre part, en tant qu'arme destinée à mettre en exécution la Loi sur les stupéfiants, le pouvoir de prendre connaissance du courrier ne présente qu'une valeur restreinte. En effet, quel trafiquant de drogue irait jusqu'à écrire des propos qui risqueraient de l'incriminer dans son courrier? C'est d'ailleurs ce qu'a déclaré l'inspecteur en chef de la Gendarmerie Royale du

Commission. The following is an instructive extent from his evidence.

"In very few of these parcels or letters, or whatever, that are opened, is there any communication found therein. What we are talking about here is parcels or letters containing drugs; very seldom messages or communications. I think it is important, because again, I think there is a widespread belief that it is our intent to interfere with the privacy of communication, more so than with getting a hand on the contraband substance itself. And it is simply not the case".1

When we balance the enormity of the proposed encroachments on personal privacy against the paucity of anticipated gains for law enforcement, we are obliged to oppose the suggested power for the interception of mail communications.

Alternatively, to whatever extent there is a Parliamentary insistence on proceeding with this dubious proposal, the powers should be handled more like search warrants than like wiretap authorizations. At the very least, therefore, amendments should be adopted more clearly providing that warrants could not issue for broad categories of letters not yet in existence. Moreover, under such an approach the lifetime of a warrant could not be as long as 60 days. The idea would be to restrict these powers, as far as possible, to particular and identifiable letters.

The Security Side

On the security side, Bill C-26 seeks to apply the Official Secrets Act to the interception of mail communications as that Act now permits the electronic bugging of oral communications. This raises once again the propriety of the distinction which our law makes between security and ordinary crimerelated surveillance. On the criminal side, both the wiretap law and the mail opening Bill talk about "the investigation of offences". This appears to contemplate a power of a tactical nature, addressed to unlawful conduct which has been or is being committed. But on the security side, the law and the Bill talk about the "prevention or detection" of certain "activities". This power appears to be more strategic and long-term; no immediate illegalities need be involved. Thus, while all surreptitious surveillance creates disquiet, the powers on the security side are especially dangerous. Since their invocation does not require discernible crime, they can more readily be used against innocent people.

Yet, despite the more pivotal role played by the United States in world affairs, that country appears to be moving away from this distinction². In mail opening and electronic bugging, the Americans have reduced substantially the permissible ambit of strategic intelligence activity. With very few and very limited exceptions, the exercise of such surveillance, even in security matters, requires evidence of specific crime³.

Canada, M. T. S. Venner, en comparaissant devant la Commission MacDonald. Il a dit en substance:

«Il est très rare de trouver des communications dans des colis ou dans des lettres qu'on ouvre. Nous parlons de colis et de lettres qui contiennent de la drogue, mais rarement des messages ou des communications. Je crois que c'est important parce que, une fois encore, on croit communément que notre intention est de porter atteinte au caractère privé de la communication plutôt que de mettre la main sur certains objets de contrebande, ce qui est tout à fait faux»!

Lorsque nous comparons la gravité des atteintes que l'on se propose de porter à la vie privée aux résultats restreints que l'on risque d'obtenir, nous avons pour obligation de nous opposer au pouvoir envisagé d'intercepter le courrier.

Dans le même ordre d'idée, dans la mesure où le Parlement insiste pour donner le feu vert à cette proposition douteuse, les pouvoirs conférés doivent ressembler à ceux des mandats de perquisition plutôt qu'à ceux qui sanctionnent l'écoute électronique. Par conséquent, à tout le moins, il conviendrait d'adopter des modifications stipulant de façon plus précise que les mandats ne pourront être délivrés que pour certaines grandes catégories de lettres non encore fixées. De plus, la période de validité du mandat ne devrait pas alors dépasser 60 jours. L'idée serait de restreindre le plus possible l'application de ces pouvoirs à certaines lettres particulières facilement identifiables.

L'aspect sécuritaire

Pour ce qui est de l'aspect sécuritaire, le projet de loi C-26 essaie d'appliquer la Loi sur les secrets officiels à l'interception du courrier car elle autorise à présent l'écoute électronique des communications orales. De nouveaux, cela soulève la question de la distinction qu'il faut faire dans les lois entre la sécurité nationale et la surveillance ordinaire en matière de délit. Pour ce qui est des délits criminels, la loi sur l'écoute électronique et le projet de loi portant ouverture du courrier font état «d'enquêtes pour délits perpétrés». Il semble qu'il s'agisse là d'un pouvoir d'ordre tactique destiné à sanctionner tout acte illégal qui est ou va être perpétré. Mais pour ce qui est de l'aspect sécuritaire, la loi et le projet de loi parlent de «prévention ou de détections» de certaines «activités». Ce pouvoir, semble-t-il, est d'un caractère plus stratégique avec des effets à plus long terme: en effet, il n'est pas besoin qu'il y ait eu de délit perpétré à court terme. Ainsi, bien qu'il faille reconnaître que la surveillance clandestine suscite certaines inquiétudes, les pouvoirs destinés à assurer la sécurité sont particulièrement dangereux. Vu qu'il n'est pas obligatoire d'être en présence d'un délit pour les invoquer, on peut donc les utiliser à l'endroit de personnes innocentes.

Toutefois, en dépit du rôle essentiel que jouent les États-Unis dans les affaires mondiales, ce pays semble s'écarter de cette distinction². Pour ce qui est de l'ouverture du courrier et de l'écoute électronique, les Américains ont restreint de façon importante la sphère d'activité stratégique des services de renseignements. Sauf pour de rares exceptions, ce type de surveillance, même pour des questions de sécurité, doit répondre à un délit particulier.³ In view of this American trend, how can Canada justify extending this distinction between crime-related and strategic surveillance? What security threats here, foreign or domestic, are appreciably more numerous, dangerous, and invulnerable than those which face the United States?

Accordingly, the direction in Canada should be away from the broad kind of strategic mail opening power contemplated for the Official Secrets Act. Rather, to whatever extent such a power can be justified here at all, the approach should be more in the direction of requiring evidence of a criminal offence, past, present, or at least imminent. But even at that, the power at issue should be confined to what is demonstrably necessary for security purposes. The details of this approach will require, of course, a more thorough investigation of the law in the United States and the facts in Canada. Perhaps, the Committee might invite testimony from American experts? Perhaps, on the other hand, the entire matter should be reffered back to the McDonald Commission for further study and recommendations?

Alternatively, to whatever extent Bill C-26 retains such a strategic surveillance power, the specifics of the operative enactments should be considered. Section 16(3)(c) of the Official Secrets Act talks about "activities directed toward accomplishing governmental change . . . by force or violence or any criminal means". But why should the law allow mail openings for activities that employ "any criminal means" beyond "force or violence"? To what extent, for example, would this section create a risk of such surveillance against the organizers of the Canadian Labour Congress national walkout against the federal wage and price control program? In some provinces at least, this walk-out has been declared unlawful. Would that make it "criminal" for the purpose of this section?⁴ In any event, there is no basis for allowing such surveillance in the domestic area to extend beyond those who employ "force" or "violence".

Another key defect in the Bill is the proposal to empower the Solicitor General to authorize mail opening in the security area. Why should court approval be necessary for ordinary criminal cases but not in security matters? Even if the Solicitors General of this country were to perform such duties with impeccable judgment, there is too great a risk that they will not be perceived that way. As politicians, they will frequently be suspected of having acted on the basis of political rather than security considerations.

Indeed, one of the greatest concerns about surveillance in security matters is the risk of confusing legitimate dissenters witn subversive conspirators. So long as the effective decisions on such matters can be made by the Government of the day, this will lead to anxiety among its political competitors. Indeed, the mere existence of this power could in time inhibit and intimidate various manifestations of legitimate social and political protest.

Vu la tendance qui existe aux États-Unis, comment le Canada peut-il justifier l'élargissement de la distinction qui est établie entre la surveillance stratégique et celle relative aux délits? La sécurité de ce pays est-elle menacée soit par l'étranger soit sur le plan national et ces menaces sont-elles plus nombreuses et plus graves? Est-il plus difficile d'y faire face qu'à celles auxquelles se trouvent confrontés les États-Unis?

En conséquence, le Canada devrait abandonner l'idée d'un pouvoir stratégique indiscriminé d'ouverture du courrier que l'on veut inclure dans la Loi sur les secrets officiels. Au lieu de cela, dans la mesure où l'on peut justifier un tel pouvoir, l'approche qui devrait être adoptée serait d'essaver d'obtenir le plus de preuves possibles qu'un délit criminel a été perpétré ou qu'il est sur le point de l'être. Mais même alors, le pouvoir en cause devrait se limiter aux questions de sécurité pour lesquelles on pourrait prouver qu'il s'impose. Bien entendu, cette approche devrait être précisée au moyen d'une enquête minutieuse sur la loi américaine et à la lumière des faits au Canada. Peut-être le Comité pourrait-il entendre le témoignage des spécialistes américains? Peut-être également, d'un autre côté, toute cette question devrait-elle être renvoyée à la Commission MacDonald pour complément d'étude s'accompagnant d'autres recommandations?

Ou alors, dans la mesure où le projet de loi C-26 décide de retenir un pouvoir stratégique de surveillance, il conviendrait de prendre en considération les détails de sa mise à exécution. L'alinéa 16(3)c) de la Loi sur les secrets officiels fait état «des activités visant à opérer un changement de gouvernement au Canada ou ailleurs par la force, la violence ou tout autre moyen criminel». Mais pourquoi la loi devrait-elle autoriser l'ouverture du courrier en ce qui concerne les activités qui ont recours à des «moyens criminels» autres que la «force ou la violence»? Dans quelle mesure, par exemple, cet article ne risque-t-il pas de permettre la surveillance des organisateurs de la journée nationale de débrayage du Congrès du travail canadien en réaction au programme fédéral du contrôle des prix et des salaires? Dans certaines provinces, à tout le moins, ce débrayage est considéré comme illégal. Aux termes de cet article, s'agirait-il alors d'une activité «criminelle»⁴? Dans tous les cas, il n'y a aucune raison valable pour que la surveillance exercée à l'intérieur soit élargie à d'autres que ceux qui ont recours à la «force» et à la «violence».

Un autre défaut clé du bill réside dans la proposition permettant au Solliciteur général d'autoriser l'ouverture du courrier pour des questions de sécurité. Pourquoi faudrait-il obtenir l'approbation du tribunal pour les causes criminelles ordinaires et non pour les questions de sécurité? Même si les solliciteurs généraux de notre pays remplissaient leurs fonctions avec discernement, le risque est trop grand qu'on ne le perçoive pas ainsi. En raison de leur statut d'hommes politiques, on les soupçonnera fréquemment d'avoir agi dans un intérêt politique plutôt que pour des raisons de sécurité.

De fait, le risque de confondre les dissidents légitimes avec les conspirateurs subversifs constitue une des plus grandes inquiétudes lorsqu'on parle de surveillance en matière de sécurité. Tant que toutes les décisions concrètes à l'égard de ces questions seront prises par le gouvernement au pouvoir, les adversaires politiques de ce dernier seront en proie à l'anxiété. De fait, la simple existence de ce pouvoir pourrait en certaines

These misgivings are fortified by the actual experience of recent years. Compare, for example, the practice in the U.S. and Canada during periods when their security powers were most similar, 1971 and 1976 respectively.⁵ In 1971, the number of U.S. bugging installations in the national security area amounted to 117.⁶ In 1976, the number of Canadian intercept warrants for national security matters totalled 517.⁷ Of course, no reasonable person can believe that Canada was so much more menaced than the United States by espionage, subversion, and terrorism. The more plausible explanation is that the Canadian Solicitor General permitted such intrusive surveillance in many cases where there was no need for it.

It is crucially important, therefore, to build more viable safeguards into the Canadian system. In our view, no mail opening warrant should issue unless it has been approved by a body or tribunal, independent of the reigning government. Whether such a body be a court, parliamentary committee, or special tribunal established for that purpose, we need not resolve at this point. Suffice it to urge here that the incumbent government not be able to exercise such power unilaterally and unreviewably. No tribunal of this kind would be likely to refuse a warrant in a proper case. But, being more independent of the political process, it might well be more demanding as to the time, character, and terms of warrants that it approves. Moreover, its mere existence could serve to deter the Government from even requesting surveillance warrants in unjustified cases. In any event, independent scrutiny would constitute one of the few safeguards available in security cases.

On this issue too, the United States' experience is likely to be instructive. Even in the security area, the need for prior judicial warrants characterizes so much of the American power to conduct mail and electronic surveillance. Despite these additional due process requirements, there is no indication that the United States is commensurately more vulnerable than Canada to subversive penetration.

Moreover, any such mail opening power should require warrants on a letter by letter basis. While such a requirement would not likely endanger our national security, it might help to minimize the assaults on our privacy. Alternatively, to whatever extent Parliament insists on analogizing mail opening to wiretaps rather than to search warrants, it ought to provide for a time limit on the security side as is now proposed on the criminal side. In view of the fact that renewals could be secured in appropriate cases, no legitimate state interest would be lost and certainly some measure of due process would be gained by providing for a legislative time limit on surveillance warrants.

circonstances empêcher ou refouler diverses manifestations légitimes de protestation sociale et politique.

Ces craintes sont corroborées par les expériences vécues au cours des dernières années. Comparons, par exemple, les pratiques américaine et canadienne à une époque où les pouvoirs en matière de sécurité étaient presque les mêmes dans les deux pays, c'est-à-dire en 1971 et 1976 respectivement⁵. En 1971, le nombre de tables d'écoute installées aux États-Unis dans l'intérêt de la sécurité nationale s'est élevé à 117⁶. En 1976, le nombre de mandats d'interception émis au Canada pour des raisons de sécurité nationale se chiffrait à 517⁷. Naturellement, personne ne peut raisonnablement croire que le Canada était à ce point plus menacé que les États-Unis par l'espionnage, la subversion et le terrorisme. L'explication la plus plausible serait que le Solliciteur général du Canada a autorisé cette surveillance indiscrète alors que dans bien des cas elle s'avérait tout à fait inutile.

Il est donc très important qu'on dote le système canadien de garanties plus viables. A notre avis, aucun mandat concernant l'ouverture du courrier ne devrait être émis à moins d'avoir été approuvé par un organisme ou un tribunal, indépendant du gouvernement au pouvoir. Il importe peu pour l'instant de déterminer s'il s'agira d'un tribunal, d'un comité parlementaire ou d'un tribunal spécial créé à cette fin. Il suffit de faire valoir ici que le gouvernement au pouvoir ne doit pas être en mesure d'exercer ce pouvoir unilatéralement et irrévocablement. Aucun tribunal de ce genre ne serait susceptible de refuser un mandat dans un cas où ce serait justifié. Toutefois, comme il serait relativement indépendant du pouvoir politique, il pourrait être beaucoup plus exigeant quant au délai, au caractère et aux conditions relatifs aux mandats qu'il approuverait. Qui plus est, sa simple existence pourrait amener le gouvernement à ne même plus se soucier de demander des mandats de surveillance dans des cas injustifiés. De toute façon, l'examen indépendant constituerait une des rares garanties auxquelles on pourrait recourir dans les cas relevant de la sécurité.

A ce sujet également, l'expérience des États-Unis devrait servir. Dans ce pays, même dans le domaine de la sécurité, le caractère obligatoire d'un mandat judiciaire préalable constitue une caractéristique importante du pouvoir permettant de procéder à l'écoute électronique et à la surveillance du courrier⁸. En dépit de ces procédures légales supplémentaires, rien n'indique que les États-Unis soient, toute proportion gardée, plus vulnérables que le Canada vis-à-vis la subversion.

Qui plus est, un tel pouvoir relatif à l'ouverture du courrier devrait exiger un mandat pour chaque lettre à ouvrir. Cette exigence ne mettrait vraisemblablement pas notre sécurité nationale en danger, mais elle pourrait aider à réduire les atteintes à notre vie privée. Par contre, peu importe dans quelle mesure le Parlement insiste pour apparenter l'ouverture du courrier à l'écoute électronique plutôt qu'au mandat de perquisition, il devrait prévoir une limite de durée pour les questions de sécurité comme c'est le cas à l'heure actuelle pour les affaires criminelles. En raison du fait que des renouvellements de mandat pourraient être garantis dans les cas appropriés, aucun intérêt légitime de l'État ne serait touché et on améliorerait certes l'aspect de la procédure légale en prévoyant dans la loi une durée de validité pour les mandats de surveillance.

The notification provision on the criminal side operates to build some measure of accountability into an otherwise completely surreptitious practice. Again, the dangers of improper surveillance which inhere in security matters create misgivings about the lack of notification requirement on the security side of Bill C-26. In our view, the Bill ought to contain some system of notification. Perhaps, in view of the greater sensitivity in security surveillances, the scrutinizing tribunal might be empowered to postpone compliance indefinitely? Even that would be preferable to the complete absence of a notification possibility.

A General Safeguard

While Bill C-26 provides generally for the exclusion from evidence of any communication unlawfully intercepted, it fails to include a similar provision for *other matter*, i.e. contraband, unlawfully seized. Indeed, it treats such unlawfully seized matter like derivative evidence from an unlawfully intercepted communication. That is, a judge may (not must) refuse the introduction of such evidence if he considers that it would "bring the administration of justice into disrepute". In our view, this distinction is not tenable. There is no reason for such reluctance to render *all* of the contents of illegally opened letters inadmissible as evidence in court. A forthright measure of this kind might help to reassure Canadians of Parliament's determination to keep the RCMP within the boundaries provided by law. In the light of the disclosures of the last few months, such an opportunity should not so readily be lost.

Summary of Recommendations

In summary, the Canadian Civil Liberties Association recommends that the House of Commons Justice and Legal Affairs Committee adopt the following measures.

- 1. Recommend that the Government of Canada invoke at once the normal processes of law enforcement with respect to the illegal mail opening that has already occurred.
- 2. Require that any mail opening power to seize contraband be available, like a search warrant, only on a letter by letter basis.
- 3. Require that in a case of a letter opened for contraband which contains nothing resembling it, the police reseal and return the letter to the mails without reading the contents and that they certify this to a court under oath.
- 4. Reject the proposed power to open mail for the interception of communications in relation to drug offences.
- 5. Alternatively, require that such power be exercised, like a search warrant, on a letter by letter basis.

La disposition concernant l'avis en matières criminelles vise à ajouter un certain degré d'imputabilité à une pratique qui se déroulerait autrement dans la clandestinité totale. Une fois de plus, les dangers de surveillance illicite inhérents aux questions de sécurité font naître des doutes quant à l'absence d'une disposition qui exigerait l'émission d'un avis à l'égard des questions de sécurité dont il est question dans le bill C-26. A notre avis, le bill devrait prévoir un certain système d'émission d'avis. En raison du caractère très délicat des cas de surveillance en matière de sécurité, le tribunal chargé de l'examen ne pourrait-il pas être autorisé à remettre indéfiniment le respect des exigences relatives à cet avis? Cela serait déjà préférable à l'absence complète de toute possibilité d'émission d'un avis.

Une garantie générale

Bien que le bill C-26 prévoit de façon générale l'exclusion comme preuve de toute communication interceptée illégalement, il ne contient aucune disposition semblable pour un autre objet, par exemple, les objets de contrebande saisis illégalement. De fait, il considère ces objets saisis illégalement comme une preuve découlant d'une communication interceptée illégalement. C'est-à-dire, qu'un juge peut (ne doit pas nécessairement) refuser d'admettre cet objet en preuve s'il est d'avis que son admission en preuve «ternirait l'image de la justice». A notre avis, cette distinction est indéfendable. Il n'y a aucune raison pour hésiter à rendre inadmissible comme preuve en cour tout le contenu des lettres ouvertes illégalement. Une mesure aussi catégorique pourrait contribuer à rassurer les Canadiens quant à la détermination dont fait preuve le Parlement pour forcer la Gendarmerie Royale à agir dans les limites prévues par la loi. Compte tenu des révélations des derniers mois, il ne faudrait pas laisser passer cette occasion aussi.

Résumé des recommandations

En résumé, l'Association canadienne pour les libertés civiles recommande que le Comité permanent de la justice et des questions juridiques de la Chambre des communes adopte les mesures suivantes.

- 1. Elle recommande que le gouvernement du Canada invoque immédiatement la procédure normale d'exécution de la loi en ce qui concerne l'ouverture illégale du courrier.
- 2. Elle exige que tout droit d'ouvrir le courrier pour saisir du matériel de contrebande ne soit admis, comme pour les mandats de perquisition, que de façon sélective.
- 3. Elle exige que dans le cas où une lettre a été ouverte pour saisir du matériel de contrebande, alors qu'elle ne contenait rien de répréhensible, la police recachète et retourne la lettre à la poste, sans en lire le contenu, et qu'elle en donne attestation sous serment devant un tribunal.
- 4. Elle rejette le droit proposé d'ouvrir le courrier pour l'interception de communications concernant des délits relatifs aux drogues.
- 5. Comme autre solution, elle exige que ce droit ne soit exercé que de façon sélective, comme dans le cas des mandats de perquisition.

- 6. In the security area, move away from the broad kind of strategic power proposed for the Official Secrets Act.
- 7. To whatever extent such a power can be justified here at all, move more in the direction of requiring evidence of a criminal offence—past, present, or at least imminent.
- 8. In any event, confine such power to what is demonstrably necessary for security purposes.
- 9. Alternatively, require that any strategic mail surveillance against possible seditious activity be confined to anticipated force or violence.
- 10. In any event, for all mail opening power in the security area, require
 - (a) prior judicial warrants
 - (b) letter by letter permission
 - (c) alternatively, statutory time limits on the length of surveillance
 - (d) some provision for notification.
- 11. Render inadmissible as evidence in court not only communications, unlawfully intercepted, but also contraband, unlawfully seized.

Notes

- ¹ Commission of Inquiry Concerning Certain Activities of the RCMP, Hearing Transcripts (Quebec: Boisjoly & Associes) testimony T. S. Venner, p. 2819.
- ² Unfortunately, the unexpected acceleration of the Committee's hearings precluded the scope of American research that we had planned. Our statements on the state of U.S. law are based upon telephone consultations with some of our American colleagues and a perusal of certain key documents.
- ³ Another feature, no less frequently associated with these forms of surveillance, is the requirement of a prior judicial warrant.

On mail opening, see Executive Order 12036, s. 2-205, Jan. 24, 1978 (Federal Register Vol. 43, No. 18).

On electronic bugging, see *United States v. United States District Court* 407, U.S. 297 (1972).

- ⁴ See section 423(2)(a) of the *Criminal Code* which makes it unlawful to engage in a conspiracy "to effect an unlawful purpose". There is some jurisprudence to the effect that the unlawful purposes contemplated by this section can include violations of provincial statutes. See *R. v. Wright*, (1964) 2CCC 201 and *R. v. Layton Ex. P.* Thodas (1970) 5 C.C.C. 260.
- ⁵ 1971 was the last year during which the Americans engaged in strategic electronic bugging, without judicial warrant, in both foreign and domestic security cases. In 1972, the U.S. Supreme Court overturned this practice at least in the domestic area. (See Note 3, supra). In 1974, the Parliament of Canada conferred on the Solicitor General the power to grant

- 6. Dans le domaine de la sécurité, elle s'oppose au type étendu de pouvoirs stratégiques proposés pour la *Loi sur les secrets officiels*.
- 7. Dans la mesure où un tel pouvoir peut être justifié, elle propose plutôt d'exiger des preuves que des délits criminels ait été commis, sont en voie de l'être ou le seront incessamment.
- 8. Dans tous les cas, il faudrait limiter ce droit à ce qui est indiscutablement nécessaire pour la sécurité.
- 9. Comme autre solution, elle exige que toute surveillance stratégique du courrier, pour contrer toute activité séditieuse éventuelle, soit limitée aux cas prévus de recours à la force ou à la violence.
- 10. Dans tous les cas, pour tout droit d'ouverture du courrier dans le domaine sécuritaire, elle exige
 - a) l'obtention préalable des mandats judiciaires
 - b) la permission de procéder de façon sélective uniquement
 - c) comme autre solution, l'imposition des limites statutaires de temps sur la durée de surveillance
 - d) l'adoption de certaines dispositions en matière de notification.
- 11. Elle veut rendre non recevables comme preuves devant un tribunal, non seulement les communications illégalement interceptées, mais également le matériel de contrebande illégalement saisi.

Renvois

- ¹ Commission d'enquête sur certaines activités de la G.R.C., procès-verbaux (Québec: Boisjoly et Associés) témoignagne de T. S. Venner, p. 2819.
- ² L'accélération imprévue des audiences du Comité a malheureusement empêché de mener les projets de recherche qui avaient été envisagés aux États-Unis. Nos déclarations sur l'état des lois américaines sont fondées sur des consultations téléphoniques auprès de nos collègues américains et sur l'examen de certains documents clé.
- ³ Une autre caractéristique, qui n'est pas moins fréquemment associée avec ces formes de surveillance, est la nécessité d'obtenir au préalable un mandat judiciaire.

Sur l'ouverture du courrier, voir le décret—loi 12036, art. 2-205, 24 janvier 1978 (Registre fédéral, vol. 43, n° 18).

Sur l'écoute électronique, voir *United States v. United States District Court* 407, U.S. 297 (1972).

- ⁴ Voir alinéa 423(2)a) du Code criminel, qui rend illégal le fait de comploter pour «accomplir un dessein illicite». Il existe une certaine jurisprudence selon laquelle le dessein illicite prévu par cet article peut comprendre la violation des lois provinciales. Voir R. C. Wright (1964) 2 C.C.C. 201 et R. C. Layton Ex. P. Thodas (1970) 5 C.C.C. 260.
- ⁵ 1971 a été la dernière année pendant laquelle les Américains se sont livrés à l'écoute électronique stratégique sans mandat judiciaire, dans les affaires de sécurité tant intérieures qu'étrangères. En 1972, la Cour suprême des États-Unis a condamné cette pratique, du moins dans le domaine national. (Voir renvoi 3, ci-dessus). En 1974, le Parlement du Canada a

strategic intercept warrants with respect so "subversive activity" of both foreign and domestic variety. While the powers prior thereto were relatively undefined and perhaps, therefore, broader, this enactment created a situation here sufficiently like the American situation to justify comparison. Moreover, following 1974, the Canadian Government was required, for the first time, to publish statistics on these practices. See Note 7, infra.

⁶ See the prepared statement of Edward A. Levi, U.S. Attorney General, Select Committee to Study Governmental Operations With Respect to Intelligence Activities, *Hearing Transcripts*, Vol. 5 (Washington: Government Printing Office) U.S. Senate, 1976, p. 69.

⁷ Canada. Dept. of the Solicitor General. *The Annual Report to the Governor General of Canada as Required by s. 16 ss. 5 of the Official Secrets Act.* (Ottawa: Queen's Printer), 1976.

⁸ See Note 3, supra.

conféré au Solliciteur général le droit d'accorder des mandats d'interception relativement aux «activités subversives» concernant l'étranger aussi bien que le pays. Alors que les pouvoirs étaient jusque là relativement imprécis et peut-être plus étendus de ce fait, cette loi a créé ici une situation comparable à celle qui existe aux États-Unis. En outre, après 1974, le gouvernement canadien a été tenu pour la première fois de publier des statistiques sur ces pratiques. Voir renvoi 7, ci-dessous.

⁶ Voir la déclaration préparée par Edward A. Levi, procureur général des États-Unis, Comité spécial pour l'étude des opérations gouvernementales au chapitre des services de renseignements, *procès-verbaux*, vol. 5 (Washington: Government Printing Office) U.S. Senate, 1976, p. 69.

⁷ Canada, ministère du Solliciteur général. Rapport annuel au gouverneur général du Canada, exigé en vertu du par. 16(5) de la Loi sur les secrets officiels. (Ottawa: Imprimeur de la Reine), 1976.

⁸ Voir renvoi 3, ci-dessus.



Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEM
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

If undelivered, return COVER ONLY to:

Printing and Publishing,

WITNESSES-TÉMOINS

From the Canadian Civil Liberties Association:
Mr. A. Alan Borovoy, General Counsel;
Professor Irwin Cotler, Special Counsel.

De l'Association canadienne pour les libertés civiles:

M. A. Alan Borovoy, conseiller général;

Le professeur Irwin Cotler, conseiller spécial.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 35

Tuesday, June 6, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 35

Le mardi 6 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

WITNESS:

(See back cover)



(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Baldwin Beaudoin Blaker Corbin Fraser
Gauthier (OttawaVanier)
Jarvis
Lachance

Dionne (Northumberland-Miramichi) COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Leggatt
Loiselle (Chambly)

Loiselle (Ch Marceau Nielsen Patterson Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, June 6, 1978:

Mr. Patterson replaced Mr. Halliday.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mardi 6 juin 1978:

M. Patterson remplace M. Halliday.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 6, 1978 (43)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 9:41 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Baldwin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson, Whittaker and Young.

Witness: Mr. Paul D. Copeland, Member, The Law Union of Ontario.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

The witness made a statement and answered questions.

At 11:15 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 6 JUIN 1978 (43)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 9 h 41, sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Baldwin, Dionne (Northumberland-Miramichi), Fraser, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson, Whittaker et Young.

Témoin: M. Paul D. Copeland, membre, The Law Union of Ontario.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 11 h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Tuesday, June 6, 1978

• 0942

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order.

Ladies and gentlemen, just a few announcements at the beginning of our meeting this morning. The Canadian Association of Chiefs of Police, which was originally scheduled to appear this morning, notified us last week that they have no wish to appear on the bill. They support it and feel they have no particular points that need to be made at this time, and so we have been able to schedule for this morning the Law Union of Ontario, a witness we had wished to hear but would have been hearing a bit from later.

We have also been notified by the Canadian Federation of Civil Liberties and Human Rights Associations, which was scheduled to appear tomorrow, that they do not wish to appear. There is a remaining witness tomorrow, La ligue des droits de l'homme. I gather, in any event, that this federation would find itself in fairly complete agreement with that submission of La Ligue des droits de l'homme. I will just read their letter to put it on record since they wrote me about their appearance. The Chiefs of Police did not write us but notified us orally.

The Canadian Federation of Civil Liberties and Human Rights Associations regrets to inform you and other members of the Committee that we will be unable to appear before you as scheduled June 7, 1978.

A serious financial crisis has preoccupied the members of the newly elected Federation Board of Directors. We have been unable to fully consult our member associations regarding a brief on Bill C-26.

The subject matter of this Bill is of great concern to us. The presentation of briefs to Parliament is an important task for the Federation. However we cannot act without the full consideration of the issue by our members. To do otherwise would be a denial of the reason for our existence: to express the concerns of our members at the national level.

Yours sincerely,

Michael A. Dagg

Secretary-Treasurer.

Mr. Leggatt: Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Leggatt: Arising from your notification that the Canadian Association of Chiefs of Police will not be attending, will we be receiving any briefs, orally, from the RCMP or the law enforcement side? Will we be hearing from that side?

The Chairman: The RCMP is appearing before us next week.

Mr. Leggatt: All right.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mardi 6 juin 1978

[Translation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Mesdames et messieurs, je ferai quelques remarques dès le début de notre réunion de ce matin. L'Association canadienne des chefs de police, qui devait comparaître ce matin, nous a prévenus la semaine dernière qu'elle ne souhaitait pas comparaître pour discuter de ce bill. L'association appuie le projet de loi et ne croit pas devoir faire de remarques particulières pour l'instant, ce qui fait que nous avons été en mesure, ce matin, de faire comparaître la Law Union of Ontario, témoin que nous voulions entendre, mais qui ne devait comparaître qu'un peu plus tard.

Également, la Fédération canadienne des associations des droits de l'homme, qui devait témoiner demain, nous a prévenus qu'elle ne désirait pas comparaître. Il nous restera donc un témoin pour demain, la Ligue des droits de l'homme. Quoi qu'il en soit, je pense que cette fédération sera en accord presque complet avec le mémoire de la Ligue des droits de l'homme. Aux fins du compte rendu, je vais lire leur lettre, car ils m'ont écrit à propos de leur comparution. Les chefs de police n'ont pas écrit, mais nous ont plutôt prévenus oralement.

La Fédération canadienne des associations des droits de l'homme a le regret de vous informer, de même que les autres membres du Comité, qu'elle ne sera pas en mesure de comparaître devant vous, tel que prévu, le 7 juin 1978.

Une sérieuse crise financière a préoccupé les membres du conseil d'administration nouvellement élu de la fédération. Nous n'avons pas été en mesure de consulter pleinement nos associations membres relativement au mémoire portant sur le Bill C-26.

Le sujet traité dans ce bill nous préoccupe grandement. La présentation de mémoires au Parlement constitue une tâche importante pour la fédération. Toutefois, nous ne pouvons agir sans avoir soumis toute la question à nos membres. Si nous agissions autrement, nous renierions la raison d'être même de notre organisme: exprimer la préoccupation de nos membres au niveau national.

Votre tout dévoué.

Le secrétaire-trésorier,

Michael A. Dagg

M. Legatt: Monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Leggatt: Puisque l'Association canadienne des chefs de police vous a prévenu qu'elle ne comparaîtrait pas, recevronsnous des mémoires, oralement, de la part de la GRC ou des responsables de l'application de la loi? Recevrons-nous le témoignage de ces gens?

Le président: La GRC comparaîtra devant nous la semaine prochaine.

M. Leggatt: D'accord.

The Chairman: In fact, now that we have had this cancellation we might move the RCMP up from Thursday, when they were scheduled to appear, to Tuesday, so if we wish we can have more than one meeting with them.

Mr. Baldwin: I rather thought the solicitor (inaudible) efforts.

Mr. Leggatt: I guess they would have preferred a different . . .

The Chairman: I believe the RCMP wish to appear, so we should be hearing them on one occasion next week.

Mr. Robinson: On a further point, Mr. Chairman. We received a copy in French of the brief submitted by *La Ligue des droits de l'homme* but it had not been translated; I was wondering is it available now.

• 0945

The Chairman: They are the witnesses for tomorrow. The translation will be forwarded by the Clerk as soon as it is available and we believe that will be tonight or tomorrow morning. So watch your mail box.

Mr. Robinson: I hope so, because they have a very hefty brief and I think we need to have the opportunity of reading it through before.

The Chairman: Well, we will do our best, Mr. Robinson, and I know that the speed of your reading will in any event enable you to surmount the difficulty.

The Clerk tells me the translation is almost done so that it should be available before the end of the day.

Then we shall turn to our witness this morning, the Law Union of Ontario, represented this morning by Mr. Paul D. Copeland, a member of the Ontario bar. I believe he is not the president of the association but I will let him explain his representative capacity.

Mr. Paul D. Copeland (Member, The Law Union of Ontario): Mr. Chairman, members of the Committee, I would like to thank you for the opportunity of appearing before you. I am appearing as a representative, and at the present time I am merely a member of the Law Union of Ontario. It is an organization of approximately 180 members, which includes lawyers, law students, legal workers and law teachers. Representation is confined to Ontario. We have some degree of relationship with other law unions across Canada, such as the British Columbia Law Union and the Manitoba Law Union. The organization is somewhat in the traditional, professional model of a legal organization other than it has a political bent to its activities and generally the membership is made up of people with an interest in leftist politics of one sort or another.

At the outset I would like to apologize to the members of the Committee that I do not have a written brief here today.

In respect of the scheduling of this particular hearing, we were only notified that we would be allowed to appear this morning on late Friday afternoon. It was initially thought we might be able to appear next week.

[Traduction]

Le président: De fait, maintenant que nous avons reçu cette annulation, nous pourrions déplacer la GRC, de jeudi, date de comparution d'abord prévue, à mardi, de sorte que si nous le désirons, nous pourrons consacrer plus d'une réunion à ces témoins.

M. Baldwin: Je pensais plutôt que les efforts du Solliciteur général...

M. Leggatt: Je présume qu'ils auraient préféré un autre . . .

Le président: Je crois que la GRC désire comparaître, alors, nous devrions pouvoir les entendre à un moment donné, la semaine prochaine.

M. Robinson: Une autre question, monsieur le président. Nous avons reçu un exemplaire en français du mémoire présenté par la Ligue des droits de l'homme, mais le document n'avait pas été traduit; je me demandais s'il était disponible maintenant.

Le président: Ce sont les témoins de demain. Le greffier vous enverra la traduction aussitôt qu'elle sera disponible, et nous croyons que cela se fera ce soir ou demain matin. Alors, surveillez votre boîte aux lettres.

M. Robinson: J'espère, car il s'agit d'un mémoire assez considérable, et je crois que nous devrions avoir la possibilité de le lire avant la réunion.

Le président: Eh bien, nous ferons de notre mieux, monsieur Robinson, et je sais que votre vitesse de lecture vous permettra de toute façon de contourner la difficulté.

Le greffier me dit que la traduction est presque terminée et qu'elle devrait être disponible avant la fin de la journée.

Nous passons donc à notre témoin de ce matin, la Law Union of Ontario, représentée ici par M. Paul D. Copeland, membre du Barreau ontarien. Je crois qu'il n'est pas président de l'association, mais je vais le laisser expliquer sa représentativité.

M. Paul D. Copeland (membre, The Law Union of Ontario): Monsieur le président, membres du Comité, je désire vous remercier pour la possibilité qui m'est offerte de comparaître devant vous. Je comparais ici à titre de représentant, et à l'heure actuelle, je ne suis qu'un simple membre de la Law Union of Ontario. Il s'agit d'une organisation comprenant environ 180 membres, dont des avocats, des étudiants en droit, des travailleurs juridiques et des professeurs de droit. L'admissibilité est limitée à l'Ontario. Nous entretenons certaines relations avec d'autres organismes du même genre, au pays, tels que la British Columbia Law Union et la Manitoba Law Union. L'organisation suit en quelque sorte le modèle traditionnel et fonctionnel d'une organisation juridique, si ce n'est que ses activités ont une saveur politique et que dans l'ensemble, les membres sont surtout des gens s'intéressant d'une façon ou d'une autre à la politique de gauche.

J'aimerais d'abord m'excuser auprès des membres du Comité, puisque je n'ai pas de mémoire écrit à présenter ici aujourd'hui.

Pour ce qui est de l'horaire de cette réunion particulière, on ne nous a prévenus que tard vendredi après-midi que nous pourrions comparaître ici aujourd'hui. Notre comparution avait d'abord été prévue pour la semaine prochaine.

The Chairman: I should intervene at that point to say that I should have mentioned that. It slipped my mind in the introduction. But that is very true. We advanced their hearing by a great many days and that is the reason that they were unable to have a prepared presentation.

Mr. Copeland: My interest in various forms of government surveillance goes back quite a time period. There is a case which seems to be one of the starting points for a number of electronic surveillance questions, a case called Copeland and Adamson, which was an attempt made by myself and my partner at that time in 1972 to stop the Metropolitan Toronto Police from their practices of electronic surveillance, an unsuccessful attempt. But even prior to that time I had been involved in concerns about that type of activity.

In relation to my present practice and particularly in relation to the bill that is before you, it has been my experience that my own personal mail has been opened by the government, by the Canadian Penitentiary Service in particular. The mail has been photocopied and it has been forwarded to, among other places, to departmental counsel, and there is presently some litigation going on in relation to that activity.

Aside from that activity, it more recently became apparent to me that the Canadian Penitentiary Service preventive security section was not only intercepting mail to inmate clients but was photocopying that mail. In fact a bundle of that material, together with some analysis about what was happening in the penitentiaries, was distributed by the Canadian Penitentiary Service to media people in Quebec at the time of the murder of the director of Archambault Institution, and with some suggestion at least in the material, particularly in the newspaper stories, that there might be a connection between the activities of what they described as radical lawyers, and they seem to have a file number relating to radical lawyers, as is apparent from the material—that there might be some connection between those activities and the murder of the director of Archambault.

Over the years I have been watching the reports submitted by the Solicitor General under the Official Secrets Act, and I am sure you have all had an opportunity of looking at those reports in some detail now. I might say, from the course of my conversations with members of the bar in Toronto, that many of them were unaware until quite recently of the existence of the Official Secrets Act, executive authorized wiretap, and were particularly unaware of the extent of the interceptions that were being carried out.

• 0950

As well as that interest, I have personally, as have other members of the organization, been involved in a number of security-related issues as it connects the Canadian government. Some of those issues have been fairly public; some of them have been fairly quiet. Some of the issues have related to what I regard as issues of academic freedom concerning academics' being refused admission to Canada on grounds of national security of one sort or another. I have represented some of those people, some of them successfully and some of

[Translation]

Le président: Je vous interromps maintenant pur dire que j'aurais dû faire mention de ce fait. Cela m'a échappé, au cours de l'introduction. Mais c'est très vrai. Nous avons devancé la date prévue de l'audience d'un bon nombre de jours, ce qui explique pourquoi on n'a pas été en mesure de rédiger un mémoire écrit.

M. Copeland: Je m'intéresse depuis assez longtemps à différentes formes de surveillance gouvernementale. Il y a un cas qui semble avoir été le point de départ de toute une série de questions relatives à l'écoute électronique; il s'agit du cas Copeland et Adamson, vaine tentative menée par moi et mon associé à l'époque, en 1972, afin d'interrompre les pratiques d'écoute électronique adoptées par la police du Toronto métropolitain. Mais même avant cette date, je m'étais préoccupé de ce type d'activités.

Pour ce qui est de ma pratique actuelle, et plus particulièrement du bill à l'étude, j'ai moi-même vu mon courrier personnel ouvert par le gouvernement, et plus particulièrement par le Service canadien des pénitenciers. Mes lettres ont été photocopiées puis envoyées, entre autres endroits, au conseil ministériel; il y a actuellement un certain litige relativement à cette activité.

En plus de cela, il m'est récemment apparu évident que le service de sécurité préventive du Service canadien des pénitenciers non seulement interceptait le courrier destiné aux clients détenus, mais également photocopiait ce courrier. De fait, une pile de ces lettres, en plus d'une certaine analyse sur les événements en cours dans les pénitenciers, ont été distribuées par le Service canadien des pénitenciers aux journalistes du Québec au moment du meurtre du directeur de l'Institut Archambault; on insinuait, du moins dans les documents, et plus particulièrement dans les articles de journaux, qu'il pourrait y avoir une relation entre les activités de ce qu'on a décrit comme étant des avocats radicaux, puisqu'il semble y avoir un dossier relativement aux avocats radicaux, comme semblent l'indiquer les documents—qu'il pourrait y avoir une relation entre ces activités et le meurtre du directeur d'Archambault.

Au cours des ans, j'ai étudié les rapports présentés par le Solliciteur général en vertu de la Loi sur les secrets officiels, et je suis persuadé que vous avez tous maintenant eu la possibilité de lire ces rapports en détail. J'ai découvert, au cours de mes conversations avec les membres du Barreau, à Toronto, qu'un bon nombre d'entre eux, jusqu'à tout récemment, n'étaient pas au courant de l'existence de la Loi sur les secrets officiels, ni de l'écoute électronique autorisée par des administrateurs, et particulièrement, ils n'étaient pas au courant du nombre d'interceptions en caus.

De plus, ainsi que d'autres membres de l'organisation, je me suis occupé d'affaires touchant à la sécurité, telles que définies par le gouvernement fédéral. Certaines sont des affaires bien connues, d'autres non. Plusieurs cas touchent maintenant à la liberté des universitaires lorsque ceux-ci se voient interdire l'accès du pays pour des motifs de sécurité nationale. J'ai assuré la défense de plusieurs personnes se trouvant dans cette situation, mais je n'ai pas eu gain de cause dans tous les cas. Généralement parlant, les motifs du gouvernement pour refu-

them unsuccessfully. I found, generally speaking, that the government's response and explanations in relation to those refusals, even where the refusals were not ultimately upheld, to be unsatisfactory.

I have also been involved in a number of cases concerning the use of security certificates before the Immigration Appeal Board. It has been my impression in some of those cases that the use of the certificates was unjustified and unfair to the persons concerned.

There have been some newspaper reports that an ex-partner of mine, at the time that he was a partner of mine, was under surveillance by the RCMP, presumably S and I at that point, for one and one-half years, and that that surveillance was maintained for the purpose of getting some information on him that might assist them in having him co-operate with them. That newspaper story has not been substantiated, but it has also not been denied by the government officials.

I and other members of the Law Union have represented individuals and groups whom the security services have branded as subversive groups. Some of those are mentioned in the Immigration Security Manual, in their list of subversive organizations. Some of those organizations and individuals have been cited as neutralization tactics by Mr. Nielsen a number of years ago. I believe he mentioned 13 groups and acted for members of at least two of the groups who were mentioned by him.

At the present time I am counsel for Praxis Corporation, or what remains of Praxis Corporation. I have been involved in trying to ascertain the degree of RCMP involvement, if there was any RCMP involvement, in the theft of those documents from Praxis at the time of the break-in and arson in Toronto in 1970, as well as trying to ascertain what use was made by the RCMP of the documents that they had from either 1970 or 1971.

In addition to all that, during the time of the Viet Nam war, I and, again, other members of the Law Union, were fairly actively involved in the anti-war movement and in the American exile movement. We were involved with both American attorneys and American political groups that were subject to some of the excesses of Mr. Hoover and some of the excesses of Mr. Mitchell and Mr. Nixon regarding the anti-war movement. In that regard I have followed, to some extent, the American law developments concerning executive wiretaps on security matters.

Over the years I have been upset about certain things that have appeared in relation to government security activities, for example, the surveillance of Mr. Atkinson of the National Farmers Union.

Over the years I have as well been aware and have had reported back to me, information about stories and information that has been leaked by both the Criminal Intelligence Branch of the Royal Canadian Mounted Police and the Security and Intelligence Branch of the RCMP. That goes back to some things as minor as in 1969 when I was involved in a strike of students representing some of the students at a strike at Forest Hill Collegiate in Toronto. Some stories appeared at that time in the *Toronto Telegram* which friends of mine at

[Traduction]

ser les demandes d'entrée, même lorsque le gouvernement est débouté, ne sont pas valables, à mon avis.

J'ai également traité plusieurs affaires concernant l'utilisation de certificats de sécurité dont avait été saisie la Commission d'appel de l'immigration. Dans certains de ces cas, j'estime que l'utilisation de ces certificats était injustifiée et inéquitable.

D'après certains articles de presse, un de mes anciens associés aurait été surveillé par la Gendarmerie pendant un an et demi, dans l'espoir qu'il accepterait de coopérer avec la police. Bien que cet article n'ait pas été corroboré, il n'a pas été infirmé par le gouvernement.

D'autres membres de l'association ont assuré la défense de particuliers et de groupes considérés comme subversifs par les forces de sécurité. Leurs nom figurent notamment parmi la liste des organisations subversives contenue dans le manuel de sécurité de l'immigration. Il y a quelques années, M. Nielsen avait évoqué les noms de ces organisations et particuliers en parlant de tactiques de neutralisation. Il avait mentionné le nom de 13 groupes, et parmi ceux-ci, il en avait représentés deux au moins.

A l'heure actuelle, je suis le conseiller juridique de la Praxis Corporation, ou plutôt de ce qui en reste. J'ai cherché à déterminer, notamment, dans quelle mesure la GRC aurait été impliquée dans le cambriolage et l'incendie criminel de l'immeuble de la Praxis, au cours desquels des documents ont été volés. J'essaie également de déterminer ce que la Gendarmerie a bien pu faire des documents sur lesquels elle a réussi à mettre la main en 1970, ou en 1971.

Par ailleurs, durant toute la durée de la guerre du Vietnam, moi, ainsi que d'autres membres de la Law Union, nous avons participé activement aux manifestations contre la guerre, ainsi qu'au mouvement des exilés américains. Nous avons naturellement collaboré avec des avocats et groupes politiques américains qui, à l'époque, subissaient les tracasseries de MM. Hoover, Mitchell et Nixon. C'est ainsi que j'ai suivi l'évolution de la loi américaine en ce qui concerne l'écoute électronique et les questions de sécurité.

J'ai été scandalisé par certaines mesures prises par le gouvernement dans le domaine de la sécurité, entre autres, la surveillance imposée à M. Atkinson, du Syndicat national des agriculteurs.

Je me suis également tenu au courant des fuites organisées par la Direction des renseignements criminels et la Direction de la sécurité et des renseignements de la GRC. Ainsi, en 1969, j'ai assuré la défense de plusieurs étudiants participants à la grève des étudiants de Forest Hill Collegiate, à Toronto. D'après des amis que j'ai au Toronto Telegram, des articles publiés par ce journal à l'époque, et faisant état de la menace communiste à propos de cette grève d'étudiants, auraient été inspirés par la Direction de la sécurité et des renseignements

the *Toronto Telegram* told me came through Peter Worthington from the S & I people and involved a great deal of red-baiting in relation to those students. They managed somehow to point out that the father of one of the students who was on strike was formerly associated with the Communist Party, and as well that the United Electrical Workers was a communist-dominated union—this reporting again on the student strike.

In relation to the legislation before you, my major intention is to comment on that part that relates to the Official Secrets Act, in relation to the drug interception, which appears from the length of the legislation to be the major part of the legislation. The only comment I propose to make is that I think it is appropriate for this Committee and for Parliament as a whole, to consider a balancing process between the lack of privacy and the lack of security of mail against the question of how much will be intercepted in the way of drugs. I certainly have no objections to drug dealers' and drug importers' being prosecuted; in fact my practice would probably dry up if that did not occur. But one of the things I have found in relation to the wiretap legislation is that there is a very common feeling, particularly among the criminal bar members in Toronto and among many other members of the public at large, that many of their telephone conversations are subject to some form of government surveillance. Though I think most of them are probably wrong, there is a very serious effect, in my view, on our society by that feeling being prevalent. And to add the interception of mail to that degree of uncertainty should not be done unless a very persuasive case is made for it.

• 0955

I am sorry that much of my comments will be directed to electronic surveillance rather than to mail opening because that is something that is more apparent, but the Canadian experience, particularly in electronic surveillance concerning national security matters, is not to me all that apparent concerning what was happening prior to the Protection of Privacy Act passage in 1974. But it appears apparent, at least from the APLQ break-in in Montreal and the wiretaps there, that the RCMP was using that form of electronic surveillance prior to the passage of the Protection of Privacy Act. I would be very surprised if they were not generally using it since it has appeared, from Copeland and Adamson, among others, to have been a lawful procedure at that time. I do not have with me-and have lost for the last couple of years-the report relating to the use of the Official Secrets Act wiretaps from 1974. The only part I remember of it is that the interceptions, if I accurately recall it, lasted for an average of 183 days during that report, and the report was for a half year period, which means that all the interceptions were going on for the full time that a report was being made. In 1975, the report showed a fairly dramatic increase in the number of warrants that were issued. I wish to point out to you that the number of warrants does no necessarily indicate the number of either telephones or other forms of electronic surveillance that were maintained. Certainly in the criminal end of electronic surveillance, at times there would be upwards of 20 telephones being

[Translation]

de la GRC, par l'entremise de Peter Worthington, du journal. L'article disait notamment que le père d'un des étudiants en grève avait autrefois été membre du parti communiste et que la *United Electrical Workers* était un syndicat sous domination communiste.

En ce qui concerne le présent projet de loi, j'ai l'intention de m'attacher en particulier au chapitre qui se rattache directement à la Loi sur les secrets officiels, et notamment à la répression du trafic de la drogue, qui semble constituer l'objectif essentiel de la loi. Le Comité, ainsi que le Parlement, doivent déterminer si les quantités de drogue susceptibles d'être interceptées justifient l'atteinte à la vie privée et au secret du courrier que cela exigera. Je ne m'oppose nullement à ce que les trafiquants et les importateurs de drogue fassent l'objet de poursuites, d'autant plus que ces poursuites constituent une bonne part de mes propres activités. Je sais que de nombreux avocats de Toronto s'occupant d'affaires pénales, ainsi que de simples particuliers, ont l'impression que leurs conversations téléphoniques font l'objet d'écoute. Même si la plupart de ces gens se trompent sans doute, le seul fait que pareil sentiment soit répandu parmi la population aura de graves répercussions. L'interception du courrier, qui ne manquerait pas de renforcer cette inquiétude, ne devrait certainement pas être décidée sans motif valable.

Je m'excuse si je dois parler davantage de l'écoute électronique que de l'ouverture du courrier, qu'il est facile de constater, alors que l'écoute électronique relative à des questions de sécurité nationale n'était pas bien connue du public, surtout avant l'adoption en 1974 de la Loi sur la protection de la vie privée. Il est évident, d'après le cambriolage des locaux de l'APLO, à Montréal, que la Gendarmerie utilisait l'écoute électronique avant l'adoption de la Loi sur la protection de la vie privée. L'écoute électronique était sans doute utilitée sur une grande échelle, cette pratique étant considérée légale à l'époque, d'après l'affaire Copeland et Adamson. J'ai égaré, il y a deux ans, le rapport relatif à l'utilisation de l'écoute dans le cadre de la Loi sur les secrets officiels depuis 1974. D'après ce rapport, et pour autant que ma mémoire soit bonne, les écoutes duraient en moyenne 183 jours, alors que le rapport lui-même portait sur 6 mois, la durée des écoutes s'étant donc étendue sur toute la période faisant l'objet du rapport. Toujours d'après ce même rapport, le nombre de mandats aurait fortement augmenté en 1975. Toutefois, le nombre de mandats ne correspond pas nécessairement au nombre d'écoutes téléphoniques au autres formes d'écoutes. Ainsi, dans le domaine pénal, jusqu'à 20 écoutes téléphoniques pourraient être effectuées en application d'un seul mandat. Quoi qu'il en soit, 465 mandats ont été émis en 1975, pour une durée moyenne de 240 jours.

done on the one authorization. In any event, there were 465 of those warrants issued in 1975 and they lasted an average of just under 240 days.

In 1976, again the number increased, and the average time increased very slightly. There were 517 warrants issued in that year. That year was the first lyear in which there was some question about problems regarding opening or seizing of mail. Paragraph (c) of the report that year indicates that

One warrant authorizing the interception of postal communications was issued by the Solicitor General—could not be executed due to the prohibitive effect of Section 43 of the Post Office Act.

Now, again, this is something that is not particularly within my knowledge, but from reading the newspaper accounts and looking at the comments that were made both in the House of Commons and before the McDonald Commission, I would presume that warrant that is referred to in the report in fact related to a request to seize or open mail connected with the Red Army terrorist who was arrested in Toronto. If I am correct in that, one of the intriguing aspects of this particular report from that year is that even though they found there was a prohibitive effect of Section 43, they went ahead and opened the mail anyway.

You may recall—and I think I am accurately stating the facts—that it was first claimed by the government that that mail interception was instrumental in the detection and arrest of the Red Army terrorist. From my recollection of the McDonald Commission testimony it was apparent that that original explanation was somewhat misleading to say the least. As I recall the testimony there the interception was neither necessary nor useful in relation to the Red Army terrorist; that his arrest was as a result of information provided by foreign intelligence sources.

In 1977 the number of warrants that were issued dropped somewhat. We were down to 471 warrants. There is no mention of mail opening other than one warrant authorizing the interception of written communication outside the course of post. I presume that was executed. It would appear from these reports that some time at least in 1976 the government was aware of the fact that they could not legally open the mail, at least pursuant to a solicitor general's warrant under the Official Secrets Act, and we now find after the public information appeared about Operation Cathedral that the government is now introducing legislation to allow them to do what they have apparently been doing for quite some time.

• 1000

In relation to the reports, another one of these that I would like to point out is that, so far as I can tell, there have been no prosecutions resulting from all of this electronic surveillance. There was perhaps one arrest that in some way relates to it, again these red army terrorists, and there is no indication of the cost of monitoring all of this electronic surveillance. I rather suspect that it is a rather substantial cost.

In relation to the reports that are prepared, I had some reference to the debates of both this Committee in 1973 and

[Traduction]

Le nombre a encore augmenté en 1976, de même que la durée moyenne. Cinq cent dix-sept autorisations furent accordées en 1976, qui fut également la première année ou il a été question d'ouverture du courrier. Le paragraphe c) du rapport pour cette année précise que:

Un mandat autorisant l'interception du courrier, délivré par le Solliciteur général . . . n'a pu être exécuté en raison de l'interdiction contenue dans l'article 43 de la Loi sur les postes.

Tout en n'étant pas spécialiste, je présume, d'après ce que j'ai pu lire dans la presse et dans les comptes rendus des débats de la Chambre des communes et des délibérations de la Commission McDonald, que les mandats évoqués dans le rapport se rapportent à la censure du courrier adressé au terroriste membre de l'Armée rouge qui fut arrêté à Toronto. Si tel est bien le cas, il est intéressant de constater qu'en dépit de l'interdiction prévue à l'article 43 de la loi, cette correspondance a néanmoins été censurée.

Vous vous souvenez certainement qu'à l'époque, le gouvernement prétendait que la censure de ces lettres avait aidé à l'arrestation du terroriste membre de l'Armée rouge. Or, d'après les témoignages déposés à la Commission McDonald, telle ne serait pas la réalité, l'arrestation du terroriste ayant été réalisée non pas grâce à la censure de son courrier, mais bien aux renseignements fournis par des services de renseignements étrangers.

En 1977, le nombre de mandats est tombé à 471. Il n'est pas fait mention d'ouverture du courrier, à l'exception d'un mandat autorisant l'interception d'une communication écrite n'ayant pas été acheminée par la poste. Je présume que ce mandat a été exécuté. Les rapports semblent indiquer qu'en 1976, le gouvernement s'est rendu compte qu'il n'avait pas le droit d'intercepter du courrier, du moins en vertu du mandat émis par le Solliciteur général en vertu de la Loi sur les secrets officiels; nous savons maintenant, depuis la diffusion de renseignements relatifs à l'opération Cathédrale, que le gouvernement est en train de faire adopter une loi visant à l'autoriser à faire ce qu'il fait depuis longtemps.

Toujours au sujet des rapports en question, je vous signale qu'aucun de ces recours à l'écoute électronique n'a donné lieu à des poursuites judiciaires. Il y a eu peut-être un cas d'arrêt, encore une fois d'un terroriste de l'Armée rouge, mais on n'indique pas ce qu'il en coûtera pour contrôler cette écoute électronique. J'ai l'impression que cela coûtera assez cher.

Lors de la préparation des rapports, je me suis référé aux délibérations du présent Comité et de la Chambre des commu-

the House of Commons in 1973, concerning the protection of privacy legislation, and some discussion at that time about the Official Secrets Act, wiretapping. Mr. Nielsen made some comments about the type of report that probably would be available. If I might briefly read from what he said, he had asked some question about some matters that the government felt related to national security and he received answer to the effect that:

It is not considered in the public interest, for reasons of national security, to disclose the details of security and intelligence activities.

Mr. Nielsen went on to say:

If that kind of question can be answered in that manner, what kind of report, I ask, are we to expect from the Solicitor General under the clause in this bill? We will get the kind of report, should this clause pass in its present form, they will hide all relevant reasons for the application in the first place and all relevant reasons for granting of any warrant. The phrase that will be used, if we from the opposition inquire about it—if we ask why, when, how or who was involved—is that the information requested is not returnable by the government for reasons of national security. That is the answer we will get.

I think, looking at the one-page reports that have been in each year and the very general nature of paragraph (d) of each of those reports, it is apparent that the reports do not tell you anything of any significance. As well, during the course of those debates Mr. Atkey made some comments about the dangers of allowing national security wiretapping on executive authorization, particularly as it relates to domestic matters. He said:

At this point, I merely throw out the warning that there are dangers to the civil liberties of Canadians, if this particular section is ever misused. To a certain extent the House of Commons, by approving the section as it now stands, is putting a great deal of faith in the honesty and integrity of the Solicitor General.

Now, I am not here to question the honesty and integrity of the Solicitor General. I am here, to some extent, to question whether the Solicitor General has maintained adequate controls over the activities of the RCMP, over the time period both before this bill was passed and subsequent to the bill being passed.

As to the manner in which these authorizations are issued, the act is very clear as to what is to be done in relation to them and how they are to be obtained. Again, I am referring only to the Official Secrets Act authorizations. Mr. Fox, when he was Solicitor General, in a letter to the *Globe and Maild*, which was published on October 4, 1977, stated:

Every application for interception provided for under this law is sworn, on oath, before me personally by the Director General RCMP Security Services. I am aware of every case for which such an interception is requested and on my personal authority, as Solicitor General of Canada, permission or its denial is determined.

[Translation]

nes, en 1973, concernant la Loi sur la protection de la vie privée, et les dispositions de la Loi sur les secrets officiels concernant l'écoute électronique. M. Nielsen a parlé du genre de rapport qui serait rédigé. Il a reçu les réponses suivantes aux questions relatives à la sécurité nationale:

Il ne serait pas dans l'intérêt public, pour des raisons de sécurité nationale, de divulguer les détails des activités reliées à la sécurité et aux renseignements.

A quoi M. Nielsen a répondu:

Si c'est là un exemple des réponses qu'on va nous fournir, je vous demande quel genre de rapport le Solliciteur général va déposer en vertu du bill. Si l'article est adopté sous sa forme actuelle, le rapport ne fera que dissimuler les véritables raisons pour lesquelles la demande a été formulée, ainsi que les raisons pour lesquelles un mandat aurait été émis. Si les membres de l'opposition demandent pourquoi, quand, comment et par qui le mandat a été émis, le gouvernement refusera-t-il de répondre en invoquant la sécurité nationale? Voilà la réponse qui nous sera donnée.

Si l'on examine les rapports d'une page publiés chaque année et que l'on tient compte du paragraphe d) de chacun de ces rapports, il est évident que ces rapports ne disent rien de significatif. Au cours des délibérations, M. Atkey a parlé du danger de permettre à l'exécutif d'autoriser l'écoute électronique lorsqu'il croit que la sécurité nationale est menacée. Je le cite:

Je vous signale tout simplement qu'un abus de l'article en question pourrait menacer la liberté des Canadiens. En adoptant l'article en question sous sa forme actuelle, la Chambre des communes compte beaucoup sur l'honnêteté et l'intégrité du Sollicteur général.

Je ne mets pas en doute l'honnêteté et l'intégrité du Solliciteur général. Mais je ne suis pas convaincu que celui-ci n'a pas perdu le contrôle de la Gendarmerie avant et après l'adoption du bill.

Quant à la façon dont ces autorisations sont accordées, la loi stipule très clairement leur objectif et la procédure à suivre pour les obtenir. Encore une fois, je me limite aux autorisations accordées en vertu de la Loi sur les secrets officiels. Dans une lettre adressée au *Globe and Mail* et publiée le 4 octobre 1977, M. Fox, alors Solliciteur général, a déclaré que:

Chaque demande d'interception faite en vertu de la loi est assermentée devant moi par le directeur général du service de sécurité de la Gendarmerie royale. Chaque demande d'interception est portée à mon attention et c'est moi qui suis chargé, à titre de Solliciteur général du Canada, de l'agréer ou de la rejeter.

Again, that might be reassuring if one were not aware both of the volume of reports and the amount of other work that the Solicitor General is called upon to do. In 1976 the Solicitor General was approving 10 such applications per week and I doubt very much if he was in a position to give an adequate degree of scrutiny to each of those applications, certainly the degree of scrutiny that might be given by a judge, if a judge were required in the course of those type of authorizations.

• 1005

In addition to the problems in relation to the degree of attention the Solicitor General might be able to direct to these warrants, there is as well, in my view, a problem with the scope of the apparent definition. When you look again at the activities of the RCMP, more particularly in the earlier part of the 1970s, because we have less information about their activities more recently, their activities in relation to the APLO, their activities in relation to the retention of the Praxis Corporation documents—and there were some comments made to my clients in the Praxis matter by the then Superintendend Venner about the RCMP's entitlement to subversive documents, and the subversive Praxis Corporation documents, among other things, contain copies of the stop-Spadina mailing list—in any event, their activities seem in my mind to draw a very wide net for national security matters, particularly in relation to domestic subversion.

As I said earlier, I think there has been a lack of an executive control over the RCMP's activities, and I submit that is apparent from the government's position on the issue of RCMP illegalities. Other than the APLQ break-in and the cosy arrangement that was made regarding that particular plea, in the new section of the Criminal Code, which they made up for Mr. Cobb and his associates, there have been to date no prosecutions of any RCMP officials or other police officials. On behalf of our organization I should indicate that we favour prosecution of people who have broken the law in this area at this time and we are concerned that this particular legislation and the passing of this legislation will make prosecutions in the future quite unlikely.

The Chairman: Could I ask you to wind up reasonably soon?

Mr. Copeland: Yes. In relation to the timing of the legislation, I had some correspondence with the McDonald inquiry and I have some correspondence with the secretary of that inquiry, from October 1977, indicating that the issue of electronic surveillance was a major concern to the commission and that it would be receiving their very careful study and consideration. I suggest to you that without that report it is rather difficult to deal with the amendment to Section 43 of the Post Office Act.

I have some comments to make in regard to the American experience. Again, it is one that relates more to electronic surveillance rather than their situation regarding mail interception. The Americans, of course, have the fourth amendment constitutional protection against illegal search and seizure. In the Keith decision it was held that President Nixon

[Traduction]

Ce qui serait rassurant, si l'on ne savait pas combien de rapports et de documents passent sous les yeux du Solliciteur général. En 1976, celui-ci autorisait dix demandes d'interception par semaine. Je doute fort qu'il a eu le temps de les examiner aussi attentivement qu'un juge qui serait chargé de les autoriser.

En plus des difficultés que soulève la somme d'attention que le Solliciteur général pourrait apporter à ces mandats, il y a aussi, à mon avis, un problème quant à l'envergure de la définition apparente. Si vous examinez de nouveau les activités de la GRC, surtout au début des années 70, car nous avons moins de renseignements sur les plus récentes, celles concernant par exemple l'APLQ, ou la retenue de documents de Praxis Corporation—le surintendant de l'époque, M. Venner, a fait certaines remarques à mes clients au sujet de l'affaire Praxis, le fait que la GRC pouvait avoir accès aux documents subversifs. Les documents subversifs de Praxis, Corporation contenaient entre autres, des exemplaires des listes d'envoi du groupe Stop-Spadina. Les activités de la GRC semblent donc s'étendre de façon assez importante aux questions de sécurité nationale, surtout aux questions de subversion intérieures.

Je l'ai dit plus tôt, il y a eu un manque de contrôle administratif des activités de la GRC. Je prétends que c,est évident dans la position que le gouvernement a adoptée sur la question des illégalités de la GRC. A part l'entrée illégale à l'APLQ et les arrangents commodes qui ont été faits au sujet du plaidoyer, selon le nouvel article du Code criminel, fait surtout pour M. Cobb et ses associés, il n'y a pas eu à ce jour de poursuites contre des membres de la GRC ou d'autres membres du corps policier. Au nom de notre organisation, je soulignerais que nous favorisons des poursuites à ce moment-ci, contre ceux qui ont enfreint la loi dans ce domaine, et nous nous inquiétons du fait que cette loi en particulier et son adoption empêcheront vraisemblablement toute poursuite à l'avenir.

Le président: Puis-je vous demander de terminer raisonnablement tôt?

M. Copeland: Oui. Pour ce qui est du moment de la présentation de cette loi, j'ai correspondu avec la Commission McDonald, et également avec le secrétaire de cette commission d'enquête, depuis octobre 1977. Il est évident que la surveillance électronique était un souci important de la commission, qui devait lui accorder un examen attentif. Je prétends que, sans ce rapport, il est assez difficile de traiter de l'amendement de l'article 43 de la Loi sur les postes.

J'ai aussi quelques remarques concernant l'expérience américaine. Il s'agit plutôt de la surveillance électronique, et non de l'interception du courrier. Les Américains, évidemment, ont la protection constitutionnelle du quatrième amendement contre toute recherche et saise illégale. Dans la décision Keith, on a soutenu que le président Nixon et le procureur général

and Attorney General Mitchell were told that the fourth-amendment protections apply regarding domestic surveillance. The Americans have not yet to this point judicially clarified the issue of national security matters as they relate to non-domestic issues.

I might make some brief comments from a couple of their decisions.

Mr. Leggatt: But a warrant is still required.

Mr. Copeland: A warrant is only required for domestic surveillance. A warrant is apparently not required, and the Justice department takes the position that it is not required for national-security matters. I will read from a Justice department statement on that. In the Keith decision, in one of the decisions of Mr. Justice Powell, he said:

We cannot accept the government's argument that internal security matters are too subtle and complex for judicial evaluation... If the threat is too subtle or complex for our senior law enforcement officers to convey its significance to a Court, one may question whether there is probable cause for surveillance.

In the case of Zweidon v. Mitchell, a district court decision was held:

A warrant must be obtained before a wiretap is installed on a domestic organization that is neither the agent of nor acting in collaboration with a foreign power, even if surveillance is installed under presidential directive the name of the foreign intelligence gathering for the protection of the national security.

If I might briefly refer, there is some fairly useful material which appears in an American publication called *First Principles* which is published by a combination of the American Civil Liberties Union and an organization called The Centre for National Security, Studies of the Fund for Peace, in Washington. And they have been paying a great deal of attention to the national security issues as they have arisen in the United States, coming mostly out of Watergate.

• 1010

The Chairman: We are going to have to get to the questions pretty soon.

Mr. Copeland: Yes, okay. I will read this one last thing. If I might read the Carter Justice Department's statement on warrants for its national security wire taps, and it was printed without any comment:

Every President since Franklin D. Roosevelt has asserted the power under Article 2 of the Constitution to authorize warrantless electronic surveillance to protect national security from foreign powers or agents of foreign powers.

Article 2 outlines some of the Executive Branch's powers to conduct in the United States relationship with

[Translation]

Mitchell ont été avertis que les protections du quatrième amendement s'appliqueraient quant à la surveillance intérieure. Les Américains n'ont pas encore, à ce jour, apporté de précision juridique aux questions de sécurité nationale qui sont reliées à des questions non intérieures.

J'aimerais faire quelques brefs commentaires au sujet de quelques décisions.

M. Leggatt: Mais il faut toujours un mandat.

M. Copeland: Le mandat n'est exigé que pour la surveillance intérieure. Apparemment, le mandat n'est pas nécessaire, et le ministère de la Justice a pris position dans ce sens pour des questions de sécurité nationale. Je vais vous lire une déclaration du ministère de la Justice à cet effet. Dans la décision Keith, une décision du juge Powell, on dit:

Nous ne pouvons accepter l'argument du gouvernement portant que les questions de sécurité intérieure sont trop subtiles et complexes pour un examen judiciaire... Si la menace est trop subtile ou trop complexe pour que nos agents de la paix puissent en transmettre l'importance à un tribunal, on peut se demander s'il y a motif probable de surveillance.

Dans l'affaire Zweidon c. Mitchell, une décision de la cour de district fut retenue:

Un mandat doit être obtenu avant que le dispositif d'écoute électronique ne soit installé dans une organisation intérieure qui n'est pas l'agent ou qui n'agit pas en collaboration avec un pourvoir étranger, même si le dispositif de surveillance est installé en vertu d'une directive présidentielle, le nom d'un groupe de renseignements étrangers, pour la protection de la sécurité nationale.

Je veux mentionner brièvement les documents très utiles figurant dans une publication américaine appelée First Principles, publiée à Washington à la fois par l'American Civil Liberties Union et une organisation appelée: Centre for National Security, (Studies of the Fund for Peace). Ces organismes accordent beaucoup d'attention aux questions de sécurité nationale qui ont été soulevées aux États-Unis, dont la plupart découlent de l'affaire Watergate.

Le président: Il va falloir passer aux questions bientôt.

M. Copeland: Oui, d'accord. Je lirai une dernière citation. Si vous me la permettez, je vais citer la déclaration de l'actuel ministère de la Justice, concernant les mandats autorisant l'écoute électronique pour des raisons de sécurité nationale; elle a été imprimée sans commentaire.

Tous les présidents, depuis Franklin D. Roosevelt, ont exercé, en vertu de l'article 2 de la Constitution, le pouvoir d'autoriser la surveillance électronique sans mandat afin de protéger la sécurité nationale des pouvoirs étrangers ou des agents représentant des pouvoirs étrangers.

L'article 2 prévoit quelques-uns des pouvoirs qu'a l'exécutif de maintenir des rapports entre les États-Unis et les

foreign powers and to protect the security of the United States. The Supreme Court has been most careful in the Katz and Keith cases to leave these powers undisturbed. Courts of Appeal, mainly the third, fifth and ninth circuits, have expressly confirmed the President's authority to authorize warrantless electronic surveillance when national security is threatened by a foreign power or its agents. It should be noted that the court of appeal for the District of Columbia has held that U.S. citizens and domestic groups could not be made the targets of warrantless electronic surveillance simply because their activities might affect the foreign relations of the United States. This decision has been followed by the Executive Branch in its handling of foreign intelligence activities. It also should be noted that Congress explicitly left the President's authority in foreign intelligence matters undisturbed in the Omnibus Crime Control Act of 1968.

There are some comments in some of this material relating to the question of illegal mail openings by American government officials and some comments about the Justice department being upset about having to spend their time defending law suits relating to it. There are some comments as well by the Canadian Civil Liberties Association saying they are tired of spending their time prosecuting these law suits.

In relation to this particular bill that is before you for consideration, it is the position of the Law Union of Ontario that we would ask you not to pass Clause 4 of the bill, the amendment to Section 43 of the Postal Act and, in fact, never to pass it but, if you do not agree with that submission, we would suggest that you require appropriate and satisfactory proof that, in fact, extraordinary power to open mail in national security matters be provided to you and not merely that the government say that they need it and not offer any explanations or evidence.

If you are disposed to allowing an amendment to the Official Secrets Act or to the Postal Act to allow that, we would ask you to propose an amendment similar to or perhaps the same as the one that Mr. Leggatt made in 1973 asking that any such interception under the Official Secrets Act in fact be done by judicial intervention rather than on the authority of the Solicitor General. And as a very minimum position we would ask you, in relation to those types of interceptions under the Official Secrets Act, to remove the domestic national security matters or the domestic subversion matters from the Solicitor General's authorization under the Official Secrets Act.

As well, we would suggest that, no matter what you do in relation to this legislation, there should be some parliamentary committee maintaining some form of overview of the activities of the RCMP in relation to this type of electronic surveillance and perhaps mail surveillance afterwards and that you not rely

[Traduction]

pouvoirs étrangers, et de protéger la sécurité des États-Unis. La Cour suprême a procédé avec prudence dans les affaires Katz et Keith pour s'assurer que ces pouvoirs ne soient pas atteints. Les cours d'appel, essentiellement la troisième, cinquième et neuvième circonscriptions, ont formellement défendu l'autorité du président d'autoriser la surveillance électronique sans mandat dans le cas d'une atteinte à la sécurité nationale de la part d'un pouvoir étranger ou de ses agents. Il faut signaler que la cour d'appel pour le district de Columbia a affirmé que les citoyens américains et les groupes internes ne peuvent pas devenir les cibles de la surveillance électronique sans mandat simplement parce que leurs activités pourraient toucher les relations étrangères des États-Unis. Cette décision a été respectée par l'exécutif, eu égard aux activités de renseignements de l'étranger. On devrait aussi se rappeler que le Congrès a explicitement réaffirmé l'autorité du président dans les questions de renseignements concernant l'étranger, lors de l'adoption de la Omnibus Crime Control Act en 1968.

Il y a quelques commentaires qui se trouvent dans ces documents ayant trait à la question de l'ouverture illégale du courrier par des fonctionnaires américains et il y a également des commentaires concernant la préoccupation du ministère de la Justice, qui devait passer son temps à défendre des poursuites à ce sujet. L'Association canadienne des droits civils a également ajouté son point de vue: elle en a assez de passer son temps à poursuivre ces affaires.

Au sujet du bill que vous étudiez actuellement, la Law Union of Ontario a adopté la position suivante: nous vous demandons de ne pas adopter l'article 4 du projet de loi, la modification à l'article 43 de la Loi sur les postes et, en fait, de ne jamais le faire; toutefois, si vous n'êtes pas d'accord avec cette demande, nous proposons que vous exigiez la preuve, appropriée et convaincante, que, en fait, le pouvoir extraordinaire d'ouvrir le courrier quand il s'agit d'affaires portant atteinte à la sécurité nationale vous est accordé, et non pas que le gouvernement dise simplement qu'il en a besoin, sans four-nir la moindre explication ou preuve.

Si vous êtes disposés à permettre une modification à la Loi sur les secrets officiels ou à la Loi sur les postes, nous vous demandons de proposer une modification analogue, ou qui ressemble peut-être à celle proposée par M. Leggatt en 1973, qui demandait qu'une interception de ce genre, effectuée en vertu de la Loi sur les secrets officiels, soit exécutée par une intervention judiciaire plutôt qu'en vertu de l'autorité du Solliciteur général. Au moins, nous vous exhortons, en ce qui concerne ces interceptions faites en vertu de la Loi sur les secrets officiels, à retirer les affaires internes de sécurité nationale, ou les activités subversives internes, de la compétence du Solliciteur général prévue dans la Loi sur les secrets officiels.

De plus, nous proposons que, malgré votre décision sur ce projet de loi, un comité parlementaire soit créé afin d'assurer une surveillance générale des activités de la GRC dans le domaine de la surveillance électronique et, peut-être plus tard, de la surveillance du courrier, et que vous ne vous fiiez pas

merely on the very minimal report that is prepared by the Solicitor General and submitted to the House.

Those are the submissions I have for you.

The Chairman: Thank you, Mr. Copeland.

Now, we have about 45 minutes and we have about five questioners, so I think we have about nine minutes each.

M. Lachance: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Avant que nous ne commençions à poser nos questions, j'aurais quelque chose à vous demander. Je sais que nous allons avoir comme témoins durant nos délibérations des représentants de la Gendarmerie royale du Canada.

J'aimerais, monsieur le président, que vous demandiez à la Gendarmerie royale du Canada de nous donner éventuellement à huis clos un aperçu des moyens d'enquêtes qui sont utilisés à l'égard des trafiquants de drogues et de narcotiques, plus particulièrement dans la perspective de l'ouverture du courrier et du genre de renseignements qu'elle pense être en mesure de trouver avec le pouvoir qu'on lui donnera si le bill est passé. Ce sont les aspects enquête et sécurité qui m'intéressent plus particulièrement.

• 1015

J'aimerais que vous transmettiez si possible, monsieur le président, avec l'accord du comité, le désir du comité d'être informé, à huis clos si nécessaire, des moyens d'enquête utilisés par la Gendarmerie royale canadienne et de la nécessité, pour la Gendarmerie royale, d'utiliser l'ouverture du courrier pour atteindre ses buts.

Le président: Merci monsieur Lachance.

Nous aurons deux réunions la semaine prochaine avec la GRC et vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez à ce moment, même à huis clos, si vous le désirez. Alors, nous pourrions peut-être discuter cette question après la réunion de ce matin.

Mr. Baldwin.

Mr. Baldwin: I will certainly keep it within the nine minutes, Mr. Chairman.

The Chairman: It is eight and a half now.

Mr. Baldwin: I will charge half a minute to Mr. Lachance.

I wonder whether the witness would be able to provide for us a list of the cases that he has dealt with, the one in which he is involved and some of the other American cases.

Mr. Copeland: Yes, I would be able to provide the citations for them, at least.

Mr. Baldwin: That is right, and if you have the actual judgments it would be helpful.

Mr. Copeland: I am afraid I do not.

Mr. Baldwin: I do not mean now, but at some future time, because it would be useful to have the opportunity to study the

[Translation]

uniquement au rapport minime préparé par le Solliciteur général et déposé à la Chambre.

Voilà ce que j'avais à vous dire.

Le président: Merci, monsieur Copeland.

Maintenant, il nous reste environ 45 minutes, et il y a cinq noms sur ma liste; donc, je crois qu'on pourrait leur accorder neuf minutes chacun.

Mr. Lachance: On a point of order, Mr. Chairman.

Before we begin asking questions, I have something to ask. I know that we are going to be hearing representatives from the Royal Canadian Mounted Police during consideration of this bill.

Mr. Chairman, I would urge you to ask the RCMP to, possibly in camera, give us an overview of the means used in inquiries in drug and narcotic trafficking cases, more particularly information on mail opening and the kind of information they feel they are in a position to find with the power that would be given them under this bill, if it is carried. The inquiry and security aspects are the ones which most concern me.

Mr. Chairman, I would like you, if possible, with the agreement of the Committee, to make known our wish to learn, in camera if necessary, what inquiry means are used by the RCMP and the necessity of resorting to mail opening to obtain these goals.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance.

There will be two meetings next week with the RCMP and you may, at that time, ask all the questions you wish, even in camera if necessary. So, we could perhaps discuss this matter after this morning's meeting.

Monsieur Baldwin.

M. Baldwin: Je vais certainement me restreindre aux neuf minutes, monsieur le président.

Le président: Il ne vous en reste plus que huit et demi maintenant.

M. Baldwin: C'est la faute à M. Lachance!

J'aimerais savoir si le témoin pourrait nous fournir une liste des affaires dans lesquelles il était impliqué, celle dans laquelle il est actuellement impliqué et certaines des autres affaires américaines.

M. Copeland: Oui, je pourrais au moins fournir leurs citations ou assignations.

M. Baldwin: C'est ça, et les décisions nous seraient utiles également.

M. Copeland: Je suis désolé; je ne les ai pas.

M. Baldwin: Je ne veux pas dire immédiatement, mais plus tard, car il nous serait utile d'avoir l'occasion d'étudier ces

examples which have been provided in this country and in the United States under similar laws.

The Chairman: If you wanted us to assemble extracts from those cases after Mr. Copeland gives us the citations, we could have the Library do that for us.

Mr. Baldwin: Thank you. I think it would be very helpful, because it would give us an opportunity to look at both sides.

The Chairman: We will ask the librarians to arrange that.

Mr. Baldwin: I understand from the witness that he and his organization feel that the provisions in the bill with regard to dealing with narcotics are not as repugnant as those which are carried into effect by use of the Official Secrets Act and electronic surveillance. Am I correct in that while he sees certain dangers in it, the witness is saying in effect that with some few extra precautions he could live with this part of the legislation? Is that correct?

Mr. Copeland: I expect to live with it. If I were the one doing the balancing between the mail openings and the interception of drugs, again from what I have seen of reports on the value of those openings, I would not grant them those powers, but it does not concern me as much as the other aspect of the legislation.

Mr. Baldwin: Then that leads me to my second and last question which I raised at the last meeting with the Solicitor General. You also have referred to this question of national security and I know that is introduced through reference to the Official Secrets Act. Do you feel that the term could cause some difficulty, the attempt to define, to limit or for that matter to extend national security to something which is correctly applicable or leaving it in its present form which gives all kinds of opportunities in government law enforcement agencies to expand the use of the term to something other than what should be designed? Let me put this illustration to show it.

I am not trying to confine it in every extent to questions of espionage or subversion and so on. I would take as a typical example if the government were involved in planning action with regard to the falling dollar, if information of that character were available and someone secured that information and made improper use of it. I think that could be just as much a matter of national security as could be the question of internal subversion. So I am not trying to contain you or myself, but I would like you to comment on the question of the use of the term "national secutiry". Can it be improved upon, can it be narrowed, can we find a definition which would be helpful to us in the balancing of interests between need of the state to preserve the essential liberties and the rights of the people to enjoy those liberties?

[Traduction]

exemples qui se sont déroulés dans notre pays et aux États-Unis en vertu des lois analogues.

Le président: Si vous vouliez que soient rassemblés des extraits de ces affaires, après que M. Copeland nous ait donné les citations, la bibliothèque pourrait s'en charger pour nous.

M. Baldwin: Merci. Je crois que ce serait très utile, car cela nous donnerait l'occasion d'examiner les deux côtés.

Le président: Nous demanderons aux bibliothécaires de prendre les dispositions nécessaires.

M. Baldwin: D'après le témoin, je crois avoir compris que lui et son organisme croient que les dispositions concernant les stupéfiants ne leur «répugnent» pas autant que celles qui sont appliquées en vertu de la Loi sur les secrets officiels et grâce à l'écoute électronique. Ai-je raison de conclure que, bien qu'il voit certains dangers inhérents, le témoin nous dit effectivement qu'avec quelques garanties il pourrait accepter le projet de loi? N'est-ce pas?

M. Copeland: Je m'attends à être obligé de le tolérer. S'il relevait de ma compétence de faire des comparaisons entre l'ouverture du courrier et l'interception des stupéfiants, d'après ce que j'ai vu dans les rapports concernant les mérites de l'ouverture du courrier, je ne crois pas que la proportion d'interceptions soit élevée et je refuserais de leur accorder ces pouvoirs. Mais cela ne me préoccupe pas autant que l'autre aspect important du projet de loi.

M. Baldwin: Ce qui m'amène à ma deuxième et dernière question que j'ai soulevée lors de la dernière réunion où comparaissait le vérificateur général. Vous avez également parlé de cette question de sécurité nationale et je sais que cela relève de la Loi sur les Secrets officiels. Croyez-vous que cette expression pourrait poser des difficultés, c'est-à-dire, d'essayer de définir, de circonscrire ou même d'étendre la sécurité nationale à des cas où elle s'applique légalement ou de la laisser dans sa forme actuelle, ce qui accorde aux organismes gouvernementaux chargés de l'application de la loi, toutes les occasions d'étendre le sens de ce terme pour comprendre des choses qu'il ne visait pas? Permettez-moi de vous donner un exemple.

Je n'essaie pas de le restreindre dans tous ces aspects uniquement à des questions d'espionnage ou d'activités subversives, etc. Si par exemple le gouvernement prend des mesures pour renflouer le dollar et que quelque un profite de renseignements à ce sujet pour faire des choses incorrectes, à mon avis, cela serait une question de sécurité nationale au même titre qu'un cas de subversion interne. Donc, je n'essaie pas de nuire au travail de qui que ce soit, mais j'aimerais que vous parliez de la question de la «sécurité nationale». Pourrions-nous restreindre, améliorer, ou trouver une meilleure définition qui nous serait utile pour établir l'équilibre voulu entre les intérêts de l'État qui doit préserver les libertés fondamentales et les droits de la population à ces libertés?

• 1020

Mr. Copeland: It is a difficult question if it is left as one that gets determined by the Solicitor General and the RCMP in the scope in which it is applied.

Mr. Baldwin: Excuse me, that is why I agree with you. That is why I am saying, looking to the possibility, is there a possibility of having a statutory definition with which we could all live?

Mr. Copeland: That, to my mind, would depend on whether or not we had judicial intervention in this process. Without some form of jucicial intervention I expect that whatever definition is imposed, no matter how tightly you draw it, the RCMP will impose on it whatever interpretation they want. They seem to have done that in relation to their activities in prior times and I do not expect that there will be any change in relation to that.

Again, I would prefer to have the domestic matters out of the definition no matter what happens. Other than that I really could not, I do not think, assist you in saying there is some way by which we could change the definition. If there were, of necessity, judicial intervention you would have both Crown law officers involved in the preparation of the documents, which may or may not be of much benefit to control the use of them, and, as well, you would have the judiciary involved and the judiciary may well take a tighter view of the particular aspect than the view that seems to have been taken by the RCMP in their scope of determining subversive activities.

Mr. Baldwin: As a civil libertarian, what do you conceive to be the meaning of national security? Do you conceive limitations on that term and its use?

Mr. Copeland: Personally, I would not allow the use of the term; it is one that just misleads everything and that has caused, at least until fairly recently, everybody to stand up and salute and say go ahead and do it because it is an issue of national security. Clearly some of the parts that are defined in the Official Secrets Act on subversive activity, foreign intelligence gathering, if it relates not to the industrial espionage which is some of what we have seen in relation to the alleged Russian activities but if it relates to actual matters that concern the security of the Canadian state from foreign penetration, I think that is a legitimate interest of the state. I do not think there is any question about it.

It is somewhat more difficult to find foreign governments that are actively interested in changing the governmental form of Canada. National security interest may be more applicable in the United States context where they are involved to a greater extent in a world struggle. My appreciation of the security issues in Canada is that generally speaking Canada is tended to be regarded as a somewhat neutral place where people go ahead and do almost anything they want as long as it does not hurt other people and does not cause too much trouble.

The Chairman: Thank you, Mr. Baldwin. Mr. Leggatt is next, followed by Mr. Dionne.

Mr. Leggatt: Thank you, Mr. Chairman. I would like to deal first with some of the comments you made about the U.S.

[Translation]

M. Copeland: La question est difficile et est laissée au Solliciteur général et à la GRC.

M. Baldwin: C'est justement pourquoi je suis d'accord avec vous. C'est pourquoi je demande s'il serait possible d'avoir une définition statutaire satisfaisante pour tout le monde?

M. Copeland: A mon avis, cela dépendrait de s'il y a ou non intervention judiciaire dans le processus. Sans cela, je crois que quelle que soit la définition, quelles que soient les restrictions, la GRC en donnera l'interprétation qu'elle veut. C'est d'ailleurs ce qu'elle semble avoir fait quant à ses activités antérieures et je ne pense pas qu'elle ait l'intention de changer.

Là encore, je préfèrerais que les questions intérieures soient exclues de toute définition. Même si je le pouvais, je ne vois pas comment je pourrais vous aider en vous disant qu'il serait possible de changer la définition. Si par contre une intervention judiciaire se révélait nécessaire, les deux procureurs participeraient à la préparation des documents, ce qui aiderait ou non à en contrôler l'utilisation, tout comme le judiciaire qui aura peut-être un point de vue plus strict sur cet aspect particulier que la GRC dans sa définition d'activités subversives.

M. Baldwin: Pour vous qui défendez les libertés civiles, que signifie la sécurité nationale? Concevez-vous que la notion comporte des limites d'un ordre ou d'un autre?

M. Copeland: Personnellement, je ne permettrais pas l'utilisation du terme: il est en effet très trompeur puisqu'en son nom, jusqu'à très récemment, tout le monde acceptait n'importe quoi. Il ne fait aucun doute que lorsqu'il s'agit véritablement de questions de sécurité pour le Canada, lorsqu'il faut le protéger d'une pénétration étrangère, certains aspects de la Loi sur les secrets officiels portant sur les activités subversives et celles des services de renseignements secrets étrangers, peuvent être justifiés. Mais lorsqu'il s'agit d'espionnage industriel comme on l'a vu à propos des incidents russes, c'est autre chose.

Il est difficile de trouver des gouvernements étrangers intéressés très activement à modifier la forme du gouvernement canadien. Les questions de sécurité nationale s'appliquent peut-être plus aux États-Unis qui sont une super-puissance mondiale. J'estime qu'au Canada, en général, nous restons assez neutres et nous pouvons faire presque n'importe quoi à condition de ne pas porter préjudice aux autres et de ne pas tout bouleverser.

Le président: Merci, monsieur Baldwin. C'est maintenant à M. Leggatt, suivi de M. Dionne.

M. Leggatt: Merci, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord revenir sur certaines de vos observations à propos des

law. Most of your comments, I take it, dealt with electronic surveillance in the United States. I am interested in your understanding of the U.S. law on mail-opening provisions. Are you familiar with their mail-opening law?

Mr. Copeland: I am afraid that I am not. Again, it is a problem of the shortness of time involved in preparing this material. I did not even have an opportunity; I found out Saturday morning that I was coming here.

Mr. Leggatt: All right. I wanted to clarify that because quite a bit of what you said I think related to electronic surveillance and not mail opening.

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Leggatt: For the record I would like to read the Fourth Amendment to the U.S. Constitution, which says this:

"The right of the people to be secure in their persons, houses, papers and effects against unreasonable searches and seizures shall not be violated, and no warrants shall issue but upon probable cause supported by the oath on affirmation, and particularly describing the place to be searched, and the persons or things to be seized."

Our bill would in effect violate the U.S. Constitution in two ways. It does not particularize what is to be seized under our bill and clearly only judicial warrants would issue under the U.S. Constitution. My understanding of the U.S. law, not on wiretap but on mail opening, is that U.S. authorities cannot open the mail under any circumstances unless they have particularity in what they want to open and unless they have a judicial warrant to open it, whether it deals with the questions of national security or not. Also, my understanding, for the purpose of the record, is that their mail-opening legislation is broader than ours in that they cover criminal offences; they do not limit it to narcotics and, quite frankly, that seems to me to be sensible too. If you are going to have some provision for opening the mails, there is no reason why you should zero in on one particular criminal offence and exempt all the other criminal offences. That has made no sense to me at all.

• 1025

That leads to my second question. Under the terms of this bill, it is not necessary to particularize the letter you wish to open. First of all, I take it you are not offended by a piece of legislation in which a judge would order a particular piece of mail to be opened in the course of a criminal investigation, with proper affidavits filed, etc., as we do have now under search-warrant legislation. You have no objection to that?

Mr. Copeland: I have no objection to it. My problem is with the surreptitious entries they have been doing. But I have no objection to them actually doing it lawfully. I am in favour of criminal prosecution where it is done lawfully.

Mr. Leggatt: In terms of your understanding of legal principles, that does not offend you under the terms of this legislation?

Mr. Copeland: No.

[Traduction]

lois des États-Unis. Vous vous êtes particulièrement attaché à ce sujet de la surveillance électronique. Comment comprenezvous le droit des États-Unis sur l'ouverture du courrier? Êtes-vous au courant?

M. Copeland: Non, je ne pense pas. Mais là encore nous n'avons vraiment pas eu suffisamment de temps pour nous préparer. J'ai appris samedi matin que j'étais invité à comparaître ce matin.

M. Leggatt: Bien. Je voulais clarifier cela car pas mal de vos propos touchaient, je pense, la surveillance électronique plutôt que l'ouverture du courrier.

M. Copeland: En effet.

M. Leggatt: J'aimerais consigner au procès-verbal le quatrième amendement à la constitution des États-Unis:

«Le droit des citoyens d'être à l'abri de toute fouille et saisie déraisonnables touchant leurs personnes, leurs logements, leurs documents ou leurs effets, ne pourra être violé et aucun mandat ne sera émis sans motif valable invoqué par une personne assermentée et sans que soit décrit précisément l'endroit à fouiller et les personnes ou choses à saisir.»

En fait, notre projet de loi enfreindrait à deux égards la Constitution des États-Unis. Il n'est en effet pas précisé ce qui doit être saisi et, contrairement aux États-Unis, nous n'indiquons pas clairement que seuls des mandats d'arrêts judiciaires peuvent être émis. Dans le droit des États-Unis, non pas pour l'écoute électronique mais pour l'ouverture du courrier, les autorités ne peuvent ouvrir le courrier sans avoir exactement précisé ce qu'elles souhaitent ouvrir ni sans avoir un mandat judiciaire les y autorisant, qu'il s'agisse de questions de sécurité nationale ou pas. D'autre part, je crois comprendre que leur loi sur l'ouverture du courrier couvre un domaine plus large que le nôtre en ce sens qu'elle englobe tous les délits criminels; elle ne se limite pas aux drogues et, très franchement, cela me semble bien plus raisonnable. Si l'on établit des dispositions pour l'ouverture du courrier, pourquoi se concentrer sur un délit criminel particulier à l'exclusion de tous les autres? Pour moi c'est tout simplement insensé.

Cela m'amène à ma deuxième question. D'après ce projet de loi, il n'est pas nécessaire de préciser la lettre que vous souhaitez ouvrir. Tout d'abord, je suppose qu'une loi stipulant qu'un juge puisse ordonner que soit ouverte une lettre particulière au cours d'une enquête criminelle, avec les affidavits nécessaires, etc, ne vous gênerait pas. C'est d'ailleurs ce que nous avons dans la loi sur les mandats de perquisition. Vous n'y voyez pas d'objection, n'est-ce pas?

M. Copeland: Non, en effet. Ce qui par contre me gêne c'est le genre de perquisition pratiquée sans mandat. Mais lorsque c'est légal, je n'y vois aucune objection. Je suis tout à fait favorable aux poursuites criminelles si elles sont faites légalement.

M. Leggatt: D'après votre perception des principes légaux, cela ne vous gênerait pas dans le cadre de cette loi?

M. Copeland: Non.

Mr. Leggatt: All right. What does offend you, and I want you to deal with it—and Mr. Baldwin has dealt with it too—is the whole question of giving discretion to the Solicitor General under the "national security" definition. I am going to read the "national security" definition under the Official Secrets Act. It is under Section 16(3)(c) and it is defined as

- (c) activities directed toward accomplishing government change . . .
- -and then a few words are left out . . .
 - ... by force or violence or any criminal means.

My concern is the words "or any crimianl means. Is it your understanding, for example, that illegal picketing can be a criminal offence?

Mr. Copeland: Most definitely.

Mr. Leggatt: So we could get to the position where somebody who wished to make a peaceful protest and had decided to violate an injunction, say, in making that protest could be violating the terms of the Official Secrets Act and thereby have his mail subject to be opened at the complete discretion of the Solicitor General?

Mr. Copeland: That would be my understanding. I am not sure violating an injunction would particularly constitute the criminal means there, but certainly in the number of labour disputes where I have been involved, they used, among other things, mischief charges under the Criminal Code to arrest people for obstruction of the lawful use and enjoyment of property. That is a criminal offence which arises fairly regularly in labour disputes.

Mr. Leggatt: The other thing I wanted to ask you is the whole question of mail at the prison level. You have had a good deal of experience in terms of representing clients who are in prison. The whole question concerns parliamentarians from time to time about how far do we go and what is appropriate in terms of the censorship of mail of inmates within the prison system.

Given the security side, first of all, that there is a genuine concern that there should not be plots going on between people inside prison and outside prison—in terms of that kind of censorship, what is your comment in terms of the censorship (a) in normal mail and (b) the censorship in mail directed to members of Parliament or to their solicitors?

Mr. Copeland: There has been some change, I am sure you are aware, in the Commissioner's directives as a result of the opening of David Cole's mail and my own mail to certain inmates in Millhaven.

Mr. Leggatt: Yes.

Mr. Copeland: There has, as well, been some litigation in the Solosky case concerning the propriety of that type of mail opening generally, and the Federal Court of Appeal recently upheld the validity of that form of mail opening.

I have no particular objection to them opening my mail to my clients, because I will not say anything in that mail which is ever going to cause either my clients or myself any problem. [Translation]

M. Leggatt: Bien. Par contre ce qui ne vous plaît pas, et je vais y revenir, comme l'a fait M. Baldwin, c'est toute la question de donner des pouvoirs discrétionnaires au solliciteur général au nom de la définition de «sécurité nationale». Je vais vous lire cette définition donnée dans la loi sur les secrets officiels. C'est à l'alinéa C du paragraphe 3 de l'article 16 que voici:

(c) des activités visant à opérer un changement de gouvernement...

Puis, un peu plus loin:

... par la force, la violence ou toute autre moyen criminel.

Je n'aime pas l'expression «tout autre moyen criminel». Diriez-vous, par exemple, que le piquetage illégal peut être considéré comme un délit criminel?

M. Copeland: Certainement

M. Leggatt: Ainsi pourrions-nous en arriver à une situation où quelqu'un qui souhaiterait manifester pacifiquement et aurait décidé d'agir contrairement à une injonction, commettrait une infraction à la Loi sur les secrets officiels et pourrait voir ainsi son courrier ouvert si le solliciteur général le décidait?

M. Copeland: C'est ainsi que je vois la chose. Je ne suis pas certain toutefois que de ne pas respecter une injonction constituerait particulièrement un «moyen criminel» mais il est évident que dans tous les conflits syndicaux où je suis intervenu, on a invoqué entre autre des motifs de dommages en vertu du code criminel pour arrêter des gens accusés de faire obstruction à l'utilisation et à la jouissance légale de propriété. C'est un délit criminel qui revient très régulièrement dans les conflits syndicaux.

M. Leggatt: Passons maintenant à la question du courrier dans les prisons. Vous connaissez bien la chose puisque vous avez représenté des clients prisonniers. Cette question inquiète de temps en temps les parlementaires qui se demandent jusqu'où il faut aller dans la censure du courrier des détenus.

Pour ce qui est de la sécurité, tout d'abord, il est évident qu'il ne faut pas que des complots soient organisés entre des détenus et des individus de l'extérieur. Que pensez-vous de la censure, premièrement du courrier normal, deuxièmement du courrier adressé aux députés ou aux avocats?

M. Copeland: Vous êtes certainement au courant que les directives du commissaire ont été modifiées suite à l'ouverture du courrier de David Cole et du mien adressé à crtains détenus de Millhaven.

M. Leggatt: Oui.

M. Copeland: Il y a également eu quelques difficultés dans le cas Solosky et la Cour fédérale d'appel a récemment réaffirmé la validité de cette forme d'ouverture de courrier.

Je ne vois pas d'objection particulière à ce que l'on ouvre mon courrier à mes clients, car je n'y dit jamais rien qui puisse nous poser de problèmes ni aux uns ni aux autres. Je sais qu'il

I expect it is going to be opened and I operate on that basis. Their justification is one which is very apparent when you read this material from the preventative security people: they see a grand plot to overthrow the prison system. It does not greatly concern me that they in fact open solicitor and client mail, so long as it is opened for limited purposes and is not subsequently forwarded to departmental counsel and to everybody else, and so long as it does not get put into a bundle of materials which is then handed out to the media in Quebec in order to explain . . .

Mr. Leggatt: Which has occurred.

Mr. Copeland: Which has occurred.

In relation to mail to parliamentarians, I think it is essential that that be maintained confidential, since it is perhaps the only form of redress which the inmates feel on occasion is effective. Some of the inmates I have dealt with have not felt that their correspondence with the correctional investigator has been all that valuable. Some of them have felt it is valuable. There is privacy in relation to that communication.

• 1030

Mr. Leggatt: If you were representing an inmate of a prison in terms of, let us say, a habeas corpus application and the purpose in getting your material together would be to know all the facts in his case, some of which might be incriminating, some of which might not, in fact, you might even be seeking new facts that did not come out at the trial which could be incriminating facts with regard to the inmate involved, first of all, it is pretty clearly a violation of the normal solicitor-client privilege in that case. Is that kind of mail being opened at the present time?

The Chairman: Mr. Copeland.

Mr. Copeland: So far as I know, all of my mail that is going in and out of the institutions is being opened and, at least on occasion, photocopied. Some of it is ending up in the inmates' files as well as whatever files they are maintaining on myself. I would not get that information by mail from a client.

The Chairman: That will be your last question, Mr. Leggatt.

Mr. Copeland: I might say I would have some reluctance getting it in an interview room in the institution as well.

Mr. Leggatt: Well, the interview rooms are largely bugged in the institutions. Normally there is a warning that the conversations are being taped. Not in Millhaven?

Mr. Copeland: Not in the solicitors' rooms in Millhaven. My presumption is that they in fact are for certain selected visitors.

Mr. Robinson: You mean there is no notice or they are not being taped?

Mr. Copeland: There is no notice. I do not know whether they are being taped or not.

[Traduction]

sera ouvert et j'agis en conséquence. La justification semble tout à fait évidente du point de vue préventif: les agents de sécurité craignent toujours un grand complot pour renverser tout le système. Je ne m'inquiète donc pas trop que l'on ouvre le courrier échangé entre un avocat et ses clients à condition que celui-ci soit ouvert à des fins bien précises et ne soit pas par la suite envoyé à l'avocat ministériel et à d'autres ni ajouté à tout un dossier qui est ensuite communiqué aux média du Québec pour expliquer . . .

M. Leggatt: Ce qui s'est passé.

M. Copeland: Oui.

Pour ce qui est du courrier adressé aux parlementaires, j'estime qu'il est essentiel que cela soit tenu confidentiel, car c'est peut-être la seule forme de réparation à laquelle croient parfois les détenus. Certains de ceux que j'ai connus ne jugaient en effet pas du tout que leur correspondance avec les agents correctionnels servaient à quoi que ce soit. Certains ont trouvé cela valable. Ce genre de communication est privé.

M. Leggatt: Si vous représentiez un détenu dans une demande d'habeas corpus à son égard, par exemple, vous réuniriez tous les documents afin d'être au courant des faits, dont certains pourraient être incriminants et d'autres pas. En fait, vous pourriez même chercher des faits qui n'ont pas été mentionnés lors du procès et qui pourraient être incriminants pour le détenu. Il y aurait alors une violation très claire du privilège dont jouissent normalement les rapports entre l'avocat et son client. Ce genre de courrier est-il ouvert actuellement?

Le président: Monsieur Copeland.

M. Copeland: A ma connaissance, tout le courrier que j'expédie dans ou qui me parvient des institutions est ouvert et, au moins une fois, il a été photocopié. Certaines lettres sont versées au dossier du détenu ainsi que dans les dossiers qu'ils peuvent avoir sur moi. Je n'obtiendrai pas ces renseignements d'un client par courrier.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Leggatt.

M. Copeland: J'ajouterai que j'hésiterais beaucoup à demander ces renseignements dans une salle d'entrevue de l'institution également.

M. Leggatt: Il y a des dispositifs d'écoute électronique dans ces salles. Normalement, il y a une affiche avertissant ceux qui s'y rendent que leurs conversations sont enregistrées. Pas à Millhaven?

M. Copeland: Pas dans les salles réservées aux avocats, à Millhaven. Je pense qu'elles sont réservées à l'usage de certains visiteurs choisis.

M. Robinson: Vous voulez dire qu'il n'y a pas d'avis et que les conversations ne sont pas enregistrées?

M. Copeland: Il n'y a pas d'avis. Je ne sais pas si les conversations sont enregistrées ou non.

Mr. Leggatt: There is at Dorchester a notice, I know. Millhaven does not seem to have anything.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Leggatt. Mr. Dionne.

Mr. Dionne: Thank you, Mr. Chairman.

To the witness, how did you become aware that your mail to prisoners was being opened?

Mr. Copeland: In the first instance, I became aware of it because somebody in Ottawa, I presume in Ottawa, was nice enough to mail down to my office, I think some two years ago now, copies of both my correspondence and David Cole's correspondence, together with the internal memorandum that related to that correspondence going from the Director of Millhaven to Mr. Trono, the Regional Director, to Mr. Therrien, the then Commissioner of Penitentiaries, to Jack Hall, the Departmental Counsel. So it was apparent at that point that they were doing it. And then, as I said, subsequently in March of this year, some part of the Penitentiary Service was leaking a bundle of documents to the media in Quebec. The bundle of documents that was leaked—and I have most of them here was initially leaked to the CTV Network. Fortunately or unfortunately my sister happens to work for CTV and she called me and told me that the documents were there. CTV did not do anything with them. About two weeks after that, they leaked the documents to a reporter from The Montreal Star, a man named Victor Riding, who called me and asked me about it, and he ran what was in fact a fairly reasonable story, but the story indicates some involvement both with the preventive security people and with the RCMP in relation to exchange of information. That subsequently ended up in a CP wire story, tying together left-wing lawyers and activists and suggesting there might be some connection between that and the killing of the Director of Archambault. The CP wire story was run without names. I understand that CP put a caveat on the story and said not to run names because there might be problems with libel.

Mr. Dionne: Do you consider yourself a left-wing lawyer?

Mr. Copeland: Oh, yes. Mr. Dionne: You do.

An hon. Member: We should have a definition of that.

Mr. Dionne: Are you farther left than Mr. Leggatt?

Mr. Leggatt: No, he is sitting on the right.

Mr. Copeland: I might say some of my clients would not agree with that definition.

Mr. Dionne: One of the statements you made in answer to a question—I believe it was from Mr. Leggatt—is that you would not allow the use of the term "national security" for the purposes of maintaining the security of the state. And I am paraphrasing you; I am not trying to quote you directly. Do you imply by that statement that you do not believe that there are subversive groups in Canada that are working for the violent overthrow of government or causing continual disorder within the country? In other words, do you believe there is any

[Translation]

M. Leggatt: Je sais qu'à Dorchester, il y a un avis. Il ne semble pas y en avoir à Millhaven.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Leggatt. Monsieur Dionne.

M. Dionne: Merci, monsieur le président.

Comment avez-vous su que les lettres que vous envoyez aux prisonniers étaient ouvertes?

M. Copeland: La première fois, je l'ai su parce que quelqu'un à Ottawa, je le suppose, a eu la gentillesse de m'envoyer à mon bureau, je pense que c'était il y a deux ans, des copies de mes lettres et de celles de David Cole, ainsi qu'une note de service au sujet de cette correspondance envoyée par le directeur de Millhaven à M. Trono, directeur régional, à M. Therrien, alors commissaire des pénitenciers, et à Jack Hall, avocat du ministère. il semblait donc à ce stade qu'ils ouvraient le courrier. Comme je l'ai dit, une section des services pénitentiaires a remis en mars dernier une pile de documents aux média du Québec. Ces documents ont été tout d'abord remis au réseau CTV, et j'ai la plupard d'entre eux. Heureusement, ou malheureusement, ma sœur travaille pour CTV et elle m'a dit que les documents s'y trouvaient. CTV n'a rien fait avec ces documents. Environ deux semaines plus tard. ils ont remis ces documents à un reporter du Star de Montréal, un dénommé Victor Riding, qui m'a appelé pour me demander des renseignements. Il a publié un article qui était assez juste, mais qui indiquait que tant le personnel de la sécurité préventive que la GRC avaient participé à l'échange de renseignements. Par la suite, il y a eu un communiqué de la PC établissant un rapport entre les avocats de gauche et des activistes et laissant entendre que cela pouvait avoir des liens avec le meurtre du directeur de l'institution Archambault. La dépêche de la PC ne donnait pas de noms. Je crois que la PC a interdit la divulgation des noms parce que cela pouvait donner lieu à des accusations de diffamation.

M. Dionne: Vous considérez-vous comme un avocat de gauche?

M. Copeland: Oh! oui.

M. Dionne: Oui.

Une voix: Nous devrions obtenir une définition de cette expression.

M. Dionne: Êtes-vous plus à gauche que M. Leggatt?

M. Leggatt: Non, il est assis à droite.

M. Copeland: Certains de mes clients ne seraient pas d'accord avec cette définition.

M. Dionne: En réponse à une question—je crois que c'était celle de M. Leggatt—vous avez dit que vous ne permettriez pas qu'on emploie l'expression «sécurité nationale» afin d'assurer la sécurité de l'État. Je paraphrase ce que vous avez dit, je n'essaie pas de vous citer exactement. Vouliez-vous dire que selon vous, il n'y a pas, au Canada, de groupes subversifs qui veulent renverser le gouvernement, en faisant appel à la violence, ou qui sont à l'origine de désordre permanent à l'intérieur du pays? Autrement dit, croyez-vous qu'il y ait au

danger from within Canada of people who are Canadians or have other status within Canada?

• 1035

An hon. Member: The Tories.

Mr. Dionne: I am not very worried about them. Overthrowing our system of government. I will put it that way.

Mr. Copeland: From the degree of organization that I have seen on the left at the present time, I doubt if any of them are capable of doing any of that. I would be concerned again about using executive authorized wiretaps in relation to those groups. If it is suspected that they are involved in the criminal activity of sedition, presumably they are entitled to get an authorization under the present provisions of the Criminal Code. Again, as Mr. Leggatt has suggested, if mail openings are appropriate for drug criminal offences, then why not have them appropriate for other criminal offences?

I am concerned again because of the very broad definition that the RCMP among others seem to have placed on national security issues. If they could characterize the Praxis Corporation and their activities as a threat to the national security in the violent overthrow of the government, and produce the EPO letter in the Solicitor General's black list, then I am very much concerned about their form of definition and their assessment of both the viability and the aims of those political groups.

Mr. Dionne: Under what circumstances then would you agree that subversive groups should be under surveillance?

Mr. Copeland: Which type of surveillance are you talking about? If you are talking about electronic surveillance and mail opening surveillance, I would say with judicial authorization, and only with judicial authorization.

Mr. Dionne: What about other types of surveillance, like infiltration and that type of surveillance?

Mr. Copeland: They are already subject to forms of infiltration in that a number of the groups again that I mentioned, the 13 that were subject to disruption and neutralization, seem to have had some form of at least observation going on. There are some reservations about that type of activity as it relates to the police performing a political function in disorganizing groups who are involved in lawful activities, albeit they seek to change even the form of Canadian government. If they seek to change the form of Canadian government through the ballot box, they are doing lawful activities.

Mr. Dionne: Agreed.

Mr. Copeland: Some of the organizations that have been subject to that type of disruption in fact are legally registered political parties. The Communist Party of Canada, Marxist-Leninist, has run political candidates in at least the last two federal elections. By Canadian definition they are a lawful political party. If we are going to allow the police to disrupt their activities, as opposed to monitoring their activities—and there is a difference between the two—that to me is a very inappropriate activity for the government to be involved in and for the police to be involved in.

[Traduction]

Canada des personnes qui sont canadiennes ou qui ont un autre statut et qui pourraient être considérées comme un danger pour le Canada?

Une voix: Les Tories!

M. Dionne: S'il s'agit de renverser notre système de gouvernement, ils ne m'inquiètent pas beaucoup. C'est tout ce que je puis dire.

M. Copeland: Étant donné leur manque d'organisation, je doute qu'ils soient capables de le faire. Cependant, je n'aimerais pas qu'on utilise des dispositifs d'écoute électronique pour surveiller ces groupes. Si on les soupçonne de sédition, on peut certainement obtenir une autorisation en vertu des dispositions actuelles du code criminel. Comme M. Leggatt l'a dit, si on autorise l'ouverture du courrier lorsqu'il s'agit de drogue, pourquoi ne pas l'autoriser pour tous les autres délits relevant du code pénal?

Je m'inquiète beaucoup de la signification très large que donne la GRC, entre autres, à l'expression sécurité nationale. Si elle peut dire que Praxis est une menace pour la sécurité nationale, en cas de renversement par la violence du gouvernement, et si elle peut démontrer que cette société figure sur la liste noire du solliciteur général dans la catégorie OEP (Opposition extra parlementaire), je devrais mettre en doute leur évaluation des objectifs d'un groupe politique comme celui-là.

M. Dionne: Dans quelles circonstances croyez-vous que des groupes subversifs devraient être surveillés?

M. Copeland: De quels genres de surveillance parlez-vous? S'il s'agit de surveillance électronique et d'ouverture du courrier, je serais d'accord seulement avec une autorisation judiciaire.

M. Dionne: Et s'il s'agissait d'un autre type de surveillance, comme de l'infiltration?

M. Copeland: Il y a déjà de l'infiltration, car un certain nombre de groupes que j'ai mentionnés, les 13 qui ont été neutralisés, semblent avoir fait l'objet d'une certaine observation. J'ai des réserves au sujet de ce genre d'activités, parce que ce sont des forces policières qui assument une fonction politique en essayant de désorganiser des groupes dont les activités sont légitimes, à moins que ces groupes ne cherchent à renverser le système lui-même. S'ils veulent changer le système de gouvernement par un scrutin, leurs activités sont légitimes.

M. Dionne: D'accord.

M. Copeland: Certaines organisations qui ont été neutralisées étaient en fait des partis politiques enregistrés. Le Parti communiste du Canada, marxiste-léniniste, a eu des candidats dans au moins deux élections fédérales récentes. Au Canada, c'est un parti politique légitime. A mon avis, le gouvernement et les forces policières ne devraient pas être autorisés à supprimer de telles activités, par opposition au contrôle de ces activités—et il y a une différence entre les deux.

The Chairman: This is your last question, Mr. Dionne.

Mr. Dionne: Okay. I will move to another subject then. I was going to pursue that but I will move to another subject.

In one part of your comments you referred to the lack of executive control over the RCMP. Are you aware of the new means of control and the new setup within the RCMP and the Solicitor General's department that was inaugurated by Mr. Fox when he was Solicitor General?

Mr. Copeland: I saw the newspaper reports of it. I have no idea whether it is working or not working in relation to their activities.

Mr. Dionne: What kind of executive control do you believe there should be over the RCMP?

Mr. Copeland: Greater than there has been in the past.

Mr. Dionne: I mean to what extent? On a day-to-day basis?

Mr. Copeland: On a day-to-day basis as it relates certainly to the security aspects of the country. I think there should be involvement on that level. I think there should be reporting to a parliamentary committee so that the parliamentary committee is aware of what is being done, and as I said before, that there be no executive authorized wiretaps. Some form of judicial intervention is appropriate. I do not accept the government's position that they should have no involvement in the day-to-day operations because the day-to-day operations have been very political in their nature.

Mr. Dionne: With that day-to-day intervention on the part of the government, do you not believe they would become even more political?

Mr. Copeland: I think the government would have a hard time then saying, we did not know about it and we are not responsible for it, which I believe is the position the government has taken to this point.

Mr. Dionne: What about on the criminal side?

Mr. Copeland: It depends in which aspects. I am less concerned about the political motivation of normal criminal prosecutions by the RCMP. The only thing that has frightened me in relation to the RCMP is what appears to be apparent leaks from the National Crime Intelligence Branch of the RCMP, at least in Toronto, for the purposes of smearing individuals whom they do not like. Any time you pick up a Globe and Mail and find a story by Peter Moon I think you will find that much of his information is coming from the Criminal Intelligence Branch of the RCMP.

• 1040

Mr. Dionne: I would like to pursue that, Mr. Chairman, but I will respect my time limitation.

The Chairman: I am rather concerned about that reference to a particular person, but I guess it is on the record now and there is nothing we can do about it. Mr. Fraser.

[Translation]

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Dionne.

M. Dionne: Très bien. Je passe donc à un autre sujet. J'allais continuer dans le même ordre d'idées mais je passe maintenant à un autre sujet.

Dans vos commentaires, vous mentionnez l'absence de contrôles de l'exécutif sur la GRC. Êtes-vous au courant des nouveaux contrôles instaurés par M. Fox, lorsqu'il était solliciteur général, au sein de la GRC et du ministère du Solliciteur général?

M. Copeland: J'ai lu des articles à ce sujet dans les journaux. Je ne sais pas si cela fonctionne ou non.

M. Dionne: Quel genre de contrôles exécutifs devrait-il y avoir sur la GRC?

M. Copeland: Plus que par le passé.

M. Dionne: Je veux dire dans quelle mesure? Un contrôle de toutes les activités?

M. Copeland: Oui, en ce qui concerne la sécurité du pays. Je pense qu'on devrait faire rapport à un comité parlementaire afin qu'il sache ce qui se passe et, comme je l'ai dit plus tôt, il ne devrait pas y avoir d'écoute électronique autorisée par l'administration. Il doit y avoir une intervention judiciaire. Je n'accepte pas la position du gouvernement selon laquelle il ne devrait pas s'occuper des activités quotidiennes, parce que ces activités ont été de nature très politique.

M. Dionne: Ne croyez-vous pas qu'elles deviendraient encore plus politiques si le gouvernement s'en occupait quotidiennement?

M. Copeland: Le gouvernement ne pourrait plus dire qu'il n'était pas au courant et qu'il n'est donc pas responsables de ce qui s'est fait, ce qu'il a allégué je crois jusqu'à maintenant.

M. Dionne: Et en ce qui concerne les activités criminelles?

M. Copeland: Tout dépend. Je m'inquiète beaucoup moins des motifs politiques de la GRC lorsqu'il s'agit de poursuites normales au criminel. La seule chose qui m'effraie en ce qui concerne la Gendarmerie royale du Canada est ce qui semble être des fuites de la Direction nationale de renseignements sur la criminalité, du moins à Toronto, et cela dans le but de noircir certaines personnes que les forces n'aiment pas. Chaque fois que l'on lit un article de Peter Moon dans le Globe and Mail, on se rend compte que la plupart de ses renseignements proviennent de cette direction de la GRC.

M. Dionne: J'aimerais poursuivre, monsieur le président, mais je m'en tiendrai au temps qui m'est imparti.

Le président: Je m'inquiète de voir que l'on vient de faire allusion à une personne en particulier mais puisque son nom est maintenant au dossier, je suppose que l'on ne peut plus rien y faire. Monsieur Fraser.

Mr. Fraser: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Dionne's questions just touched on the question of the control or lack of control by the Office of the Solicitor General over the security forces. He put to you the question, "Are you in favour of day to day intervention in the affairs of the security forces?", and I think you backed away from that.

I just want to state for the record that those who have been extremely critical of the lack of control by the Office of the Solicitor General over security forces, myself among them, have not been talking about day to day intervention in the ordinary work of the security forces. What we have said is that the Prime Minister's statement, where he went so far as to say that the Solicitor General should not be concerned about "the means that they are doing it," is the absolute abdication of any responsibility at all, because "the means that they are doing it" is whether or not they are operating legally or illegally.

I wanted to state that first, Mr. Copeland, because I am going to ask you some questions now about the role of the Solicitor General and I want you to know the background of the questions and my own thinking. I am completely separating myself from the comments of the Prime Minister, who went so far as to say the Solicitor General should not concern himself with the way they are doing it. I think those are the exact words. I disagree with that and I gather you do too.

What I wanted to ask you is this. You have said that the Solicitor General should have no discretion whatsoever to issue the warrants that would provide for, I gather you mean, electronic surveillance or mail opening. Let us talk about mail opening for the moment. You feel that this should be done by application to a judge.

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Fraser: Have you studied the British system at all?

Mr. Copeland: No, I am afraid I have not studied the British system in relation to the aspect of mail opening. I have some knowledge of some areas of the British system, more as it relates to expulsion of undesirables in immigration matters, which is a security...

Mr. Fraser: As I understand the British system, they have left the power to order these mail openings with, I think, what they call the Secretary of State, and then there have to be reports submitted to Parliament. Is your objection to the Solicitor General's having this power based to a significant degree on the fact not that the power has necessarily been so much abused but that the power has not even been exercised in any responsible way, according to most of the evidence that seems to be in front of us now over the events that cover the last decade?

Mr. Copeland: We get into a difference, because this act only applies since 1974 and it is hard to know what ground rules were in effect prior to that time.

Mr. Fraser: On the evidence of several Solicitors General so far, they do not seem to have thought they should be exercising

[Traduction]

M. Fraser: Je vous remercie, monsieur le président. Les questions de M. Dionne portaient précisément sur la question du manque de contrôle du bureau du solliciteur général sur les forces de sécurité. Il vous a posé la question suivante: «Êtesvous en faveur d'une intervention quotidienne dans les affaires des forces de sécurité?»; vous n'avez pas répondu à cette question.

J'aimerais dire que les personnes qui ont critiqué assez vertement le manque de contrôle de la part du bureau du solliciteur général, moi-même en particulier, n'ont pas parlé d'interventions quotidiennes dans le travail de routine des forces de sécurité. A notre avis, lorsque le premier ministre va jusqu'à déclarer que le solliciteur général ne devrait pas se préoccuper des «moyens» il abdique complètement toute responsabilité car en fait cette question revient à savoir si les forces opèrent de façon légale ou illégale.

Je voulais faire cette déclaration au début, monsieur Copeland, parce que je vais vous poser des questions au sujet du rôle du solliciteur général, je veux que vous sachiez de quoi il s'agit et que vous soyez au courant de ma façon de penser. Je me dissocie complètement de ces commentaires du premier ministre lorsqu'il dit que le solliciteur général ne devrait pas se préoccuper de la façon dont la Gendarmerie royale exerce ses activités. Je crois qu'il s'agit bien là de ses propres mots. Je suis en complet désaccord avec cette déclaration et je suppose que vous l'êtes également.

Je voulais vous poser la question suivante: vous avez dit que le solliciteur général ne devrait pas avoir le pouvoir d'émettre des mandats qui permetraient, si je vous comprends bien, d'exercer une surveillance électronique ou d'ouvrir le courrier. Nous pourrions peut-être parler de cette deuxième question maintenant. Vous estimez que le courrier pourrait être ouvert suite à une demande présentée à un juge.

M. Copeland: Oui.

M. Fraser: Avez-vous étudié le système britannique?

M. Copeland: Non, je ne l'ai pas étudié en cet aspect précis de l'ouverture du courrier, je connais quelque peu le système britannique pour ce qui est de l'expulsion des indésirables, des questions d'immigration, ce qui concerne la sécurité...

M. Fraser: Si je comprends bien ce système, c'est au secrétaire d'État qu'incombe le pouvoir d'ordonner l'ouverture du courrier après quoi des rapports doivent être soumis au Parlement. Si vous vous opposez à ce que le solliciteur général ait ce pouvoir, est-ce en grande partie dû au fait non pas que ce pouvoir a fait l'objet de nombreux abus, mais que les personnes qui ont exercé ce pouvoir ne l'ont pas fait en faisant prouver les événements de la dernière décennie?

M. Copeland: Il faut se souvenir que la loi n'est entrée en vigueur qu'en 1974 et il est difficile de savoir quelles étaient les règles avant cette époque.

M. Fraser: D'après les témoignages de plusieurs solliciteurs généraux, il ne semble pas qu'ils aient pensé devoir établir des

any ground rules at all. First of all, they claim they were not told, or when they asked questions they were told lies, or they never asked, and that just about sums up what different Solicitors General have said.

Mr. Copeland: I am concerned about both aspects of what you ask. One of the things I would wonder in relation to the British experience is how many warrants in fact they are issuing per year and whether it approaches the vast number that are being used in Canada each year. If the British are issuing 20 a year then I would have less concern about the British model than what is happening in Canada, because there is a very vast number of warrants issued and I cannot imagine that there are that many legitimately subversive people running around in Canada carrying out subversive activities or sedition. So I am concerned both about the lack of any control and about the numbers of warrants that are issued.

• 1045

Mr. Fraser: I understand your concern; I share your concern. I am not sure that we may be going to the same point in trying to resolve it. Let me put this to you: if you transferred to the judiciary the responsibility for deciding when these warrants issue, do you not detract from the responsibility then of the Solicitor General who in my view anyway, and I gather in yours, must be responsible for the way in which the security forces carry out their mandate?

Mr. Copeland: What I would envisage in that operation of a judicial application is that the application be done by the Solicitor General, be signed by the Solicitor General, so he is aware of the applications that are being done. He probably has at least as much knowledge of the application as he has at the present time where he is doing ten a week or approving ten a week.

Mr. Fraser: I think there was evidence last week that it is about that, eight or nine

Mr. Copeland: It was 517 two years ago and I think 471 last year. We still do not know how many he was refusing or if he ever refused any.

Mr. Fraser: How would you propose to hold the Solicitor General into a position of responsibility? What I am getting at is this: I do not believe in the parliamentary system we can tolerate this notion that has been tossed around for the last seven or eight months or longer that somehow or other ministers are not responsible for what goes on. The minute we start fudging on that principle then we have no protection. The discretions then get shifted off to agencies, commissions, judges, other people and there is nobody responsible to Parliament and through Parliament to the people.

If all the applications go to judges, and I am talking now about security matters, how do you hold the Solicitor General responsible? You suggested that he has to sign it. Do you suggest that he has the final veto? Would that offend you?

Mr. Copeland: A final veto in relation to what?

[Translation]

règles, quelles qu'elles soient. Tout d'abord, ils prétendent ne pas avoir été au courant, ils prétendent également que quand ils ont posé des questions, on ne leur a pas dit la vérité ou bien encore qu'ils n'ont jamais posé de question. Cela résume, en fait, la position des différents solliciteurs généraux.

M. Copeland: Je me préoccupe de ces deux choses dont vous parlez. Tout d'abord, en ce qui concerne l'expérience britannique, j'aimerais savoir combien de mandats ont été émis par année, si leur nombre est aussi élevé qu'au Canada. Si l'on émet dans ce pays là seulement 20 mandats par année, je me préoccuperai moins de la situation britannique que de ce qui se passe au Canada; en effet notre pays émet un très grand nombre de mandats chaque année et je ne peux tout simplement pas m'imaginer qu'il y ait tellement de personnes ayant des activités subversives dans notre pays. Ainsi donc, je me préoccupe à la fois du manque de contrôle et du nombre de mandats émis.

M. Fraser: Je comprends votre préoccupation et je la partage d'ailleurs. Je ne suis cependant pas sûr que nous résolvions les choses de la même façon. Voici: si le pouvoir judiciaire avait la responsabilité de décider de l'émission de ces mandats, ne croyez-vous pas que cela enleverait la responsabilité au solliciteur général qui, à mon avis et je le suppose au vôtre, est responsable de la façon dont les forces de sécurité exécutent leur mandat?

M. Copeland: Je préconise personnellement que la demande soit faite par le solliciteur général, qu'elle soit signée par lui afin qu'il soit au courant des demandes qui sont faites. Il serait donc tout autant au courant qu'à l'heure actuelle. Nous savons qu'il approuve environ 10 demandes par semaine.

M. Fraser: Je crois que l'un des témoignages de la semaine passée a parlé de huit ou neuf.

M. Copeland: Il y a eu 517 demandes il y a deux ans et 471 l'année passée. Nous ne savons toujours pas combien de demandes il a refusées.

M. Fraser: D'après votre système, comment vous y prendreriez-vous pour que le solliciteur général continue à assumer sa responsabilité? Personnellement, je ne crois pas que, dans le système parlementaire, nous puissions tolérer l'idée qui circule depuis 7 ou 8 mois ou plus que les ministres d'une façon ou d'une autre ne sont pas responsables de ce qui se passe. A partir du moment où ce principe n'est pas défendu, quelle est notre protection? Le pouvoir de décider relève alors des organismes, commissions, juges et personnel n'est responsable devant le Parlement et devant le peuple canadien en fin de compte.

Si toutes les demandes sont faites auprès de juges, et je parle ici de questions de sécurité, comment le solliciteur général peut-il encore être considéré comme responsable? Vous proposez qu'il signe la demande. Proposez-vous également qu'il ait le dernier mot en la matière? Pouvez-vous concevoir cela?

M. Copeland: Qu'il ait le dernier mot en quoi?

Mr. Fraser: Suppose the application is made to a judge.

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Fraser: The judge then makes a decision one way or another and let us say the judge approves it. At what point does the Solicitor General find out about this?

Mr. Copeland: In my scheme of things I would propose that he find out about it before the application is made and it be made on his authority but that his authority be subject to the judicial interventions.

Mr. Fraser: So you have reversed the proposition I just put to you.

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Fraser: So the Solicitor General would have to approve the application and it would then have to go to a judge.

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Fraser: So the judge is acting not only as a check on the discretion of the Solicitor General but in view of the number of applications that have been coming in, you are saying that it would be more practical for the judge because a judge then would have the time to give it the consideration it really needed.

Mr. Copeland: Yes, I think that would be the case. It depends on how many judges you are going to authorize to do it; whether you do the Supreme Court of Canada or whether you do the Federal Court of Appeal or the Federal Court Trial Division or a justice of the peace as you do with search warrants. It depends on what volume you need.

Mr. Robinson: Surely you are not suggesting a J.P.

Mr. Copeland: No, I am not suggesting a J.P.

Mr. Robinson: How high in the judiciary should we go then?

Mr. Copeland: I think a minimum of a Supreme Court judge in the provinces. I had better not make any comments about the Federal Court of Appeal.

Mr. Fraser: Well, just a minute. You are a practising lawyer and I practised for many years in the courts and we both know that judges are just as capable of fillibility as anybody else.

Mr. Copeland: I am just proposing two levels of fallibility.

Mr. Fraser: Right. How do you envisage a report system so that we know what is going on? Let me put it this way: if you are talking about legitimate security issues, and I do not define security as the Solicitor General did at our last meeting when he said it concerns the sovereignty of the state because to me security affects much more than just the sovereignty. You can have the sovereignty of a state without civil rights; you can have a completely dictatorial state that still is sovereign. When you get into the very difficult area of protecting the security of the state, it may well be that everybody cannot know about it.

Mr. Copeland: Oh, I agree.

[Traduction]

M. Fraser: Prenons le cas où la demande est présentée à un juge?

M. Copeland: Oui.

M. Fraser: Le juge rend alors une décision positive ou négative.—Supposons qu'il soit en faveur de la demande. A quel moment le solliciteur général intervient-il?

M. Copeland: D'après ma façon de voir les choses, il intervient avant la présentation de la demande. C'est lui qui a le pouvoir en la matière sous réserve de l'approbation par le système judiciaire.

M. Fraser: Ainsi donc vous venez de renverser la proposition que je viens de vous soumettre.

M. Copeland: Oui.

M. Fraser: Le solliciteur général devrait approuver la demande qui serait alors présentée à un juge?

M. Copeland: Oui.

M. Fraser: Ainsi donc, le juge agit non seulement comme mécanisme de contrôle de ce pouvoir discrétionnaire dont jouit le solliciteur général, mais également, étant donné le nombre de demandes qui ont été présentées, vous croyez que cette façon de procéder serait plus pratique puisque ce juge aurait plus de temps pour étudier la question?

M. Copeland: Oui, je crois que c'est bien cela. Évidemment, tout dépend du nombre de juges qui auront les pouvoirs d'autoriser ces demandes, s'il s'agit de la Cour suprême du Canada, de la Cour fédérale d'appel, de la Cour fédérale, division de première instance, d'un juge, comme c'est le cas pour les mandats de perquisitions. Tout dépend du nombre de magistrats dont on a besoin.

M. Robinson: Vous ne voulez pas parler d'un simple juge n'est-ce-pas?

M. Copeland: Non, pas un simple juge.

M. Robinson: A quel niveau de la hiérarchie serait située cette personne?

M. Copeland: Elle devrait être au moins au niveau de juge de Cour suprême des provinces et je ne dirai rien de la Cour d'appel fédérale.

M. Fraser: Un instant. Vous êtes avocat, vous pratiquez le droit, ce que j'ai fait pendant de nombreuses années dans les tribunaux, et nous savons tous deux que les juges peuvent se tromper comme toutes les autres personnes.

M. Copeland: C'est la raison pour laquelle je propose ces deux niveaux.

M. Fraser: Oui. Et comment ferait-on rapport en la matière? Comment serions-nous au courant de ce qui se passe? Tout porte ici sur des questions de sécurité légitimes. Je ne définis pas la sécurité comme le solliciteur général l'a fait à notre dernière réunion lorsqu'il a dit qu'elle implique la souveraineté d'État car d'après moi la sécurité dépasse nettement le cadre de la souveraineté. Certains États souverains sont privés de droits civiques, certains États dictatoriaux peuvent quand même être souverains. Lorsqu'il est question, et c'est une question épineuse, de protéger la sécurité de l'État, certaines choses doivent rester secrètes.

M. Copeland: Je suis d'accord.

• 1050

Mr. Fraser: As a matter of fact, I am prepared to conceded that everybody cannot know about it, but I want to know that there is somebody in the political process who is responsible. Now, how do I know he is responsible? Could you put your mind to what sort of a reporting system it is going to be? How does somebody find out what has gone on?

Mr. Copeland: Again, I think this reporting system is inadequate in relation to what information you get, and I would think some committee, perhaps this Committee or perhaps some security approved members of your party and the other parties, if there are any people who fit that category, could in fact have an opportunity to question the documents and look at them. One of the things in relation to that is the time—I am not sure I can remember the Professor's name—Gunter Frank wanted to come into Canada. A member of your party suggested that a former Privy Councillor or a present Privy Councillor who had been a Conservative Cabinet minister have an opportunity to look at the material to decide whether or not the Immigration Minister was right in keeping him out. The Immigration department or Immigration Minister said, "no, we will not let you see that; you have to take our word for it." That to me is unsatisfactory for this very sensitive area.

Mr. Leggatt: Should we not have the power then to call judges before a Parliamentary committee?

The Chairman: Well, I am sorry, I cannot allow that question. You can make a final comment, Mr. Fraser, but I will have to go on then to the other questioners.

Mr. Fraser: Well, I am sure Mr. Copeland sees what I am getting at. First, against a real security threat, I want to be sure that somebody can move rapidly when it is necessary. Second, I want somebody responsible, and that person ultimately has to be a politician, because that is the only way our system works, ultimately a politician. Last, I want some kind of reporting system so somebody in Parliament can find out what is going on.

Mr. Copeland: I agree with you.

Mr. Fraser: What about an all-party security committee?

Mr. Copeland: I would be in favour of that, subject to what I have said about the concerns the government has expressed of letting anybody look at any of the security material. I would be in favour of it and I expect that even from the NDP, they could perhaps get somebody who could be security approved.

The Chairman: Thank you, very much. Thank you, gentlemen.

Mr. Robinson, then Mr. Lachance, Mr. Robinson.

Mr. Robinson: Thank you, Mr. Chairman. First, Mr. Copeland, are you aware of the submission of the Canadian Civil

[Translation]

M. Fraser: Je suis bien prêt à concéder que tous ne peuvent pas être au courant, mais j'aimerais bien que quelqu'un dans le groupe politique soit responsable. Comment pourrais-je savoir s'il est responsable? Pouvez-vous me dire quelle sorte de système de rapport ce sera? Comment quelqu'un peut-il savoir ce qui s'est passé?

M. Copeland: Je pense que le système de rapport est inadéquat étant donné le genre d'information que vous obtenez, et je pense qu'un comité, peut-être celui-ci, ou peut-être encore des membres de votre parti ou des autres partis qui auraient été approuvés du point de vue sécurité, s'il y en a qui peuvent s'inscrire dans cette catégorie, pourraient avoir l'occasion d'examiner les documents, et de mettre en question leur contenu. Il y a évidemment l'élément de temps—je ne me souviens pas du nom du professeur-je crois que c'est Gunter Frank, qui voulait entrer au Canada. Un membre de votre parti a proposé qu'un ancien membre du Conseil privé ou un membre actuel qui avait été membre du cabinet conservateur ait l'occasion d'examiner ce document pour décider si le ministre de l'Immigration avait le droit de l'empêcher d'entrer. Le ministère de l'Immigration ou le ministre de l'Immigration a dit: «Non, nous n'allons pas vous le laisser voir; vous devez nous croire sur parole». A mon sens, ce n'est pas satisfaisant, c'est une question trop délicate.

M. Leggatt: Ne devrions-nous pas avoir le pouvoir de convoquer des juges devant un comité parlementaire?

Le président: Excusez-moi, je ne puis vous permettre de poser cette question. Vous pouvez faire un dernier commentaire, monsieur Fraser, mais je dois passer aux autres membres du Comité.

M. Fraser: Je suis certain que M. Copeland voit à quoi je veux en venir. Tout d'abord, au sujet d'une menace réelle à la sécurité, je veux être certain que quelqu'un peut agir rapidement lorsque c'est nécessaire. Deuxièmement, je veux que quelqu'un soit responsable et en définitif cette personne doit être un politicien, car c'est seulement comme cela que notre système fonctionne, donc en définitive un politicien. Finalement, j'aimerais un certain système des rapports afin que quelqu'un au Parlement puisse savoir ce qui se passe.

M. Copeland: Je suis d'accord avec vous.

M. Fraser: Que penseriez-vous d'un comité de sécurité auquel tous les partis participeraient?

M. Copeland: Je serais en faveur, à la condition qu'on se souvienne de ce que j'ai dit au sujet des inquiétudes que le gouvernement a exprimées quant à laisser n'importe qui voir n'importe quel document sur la sécurité. Je serais donc en faveur et je pense que le NPD serait en faveur, le parti pourrait obtenir que quelqu'un soit approuvé du point de vue sécurité.

Le président: Merci. Merci, messieurs.

M. Robinson a la parole et il sera suivi de M. Lachance.

M. Robinson: Merci, monsieur le président. Premièrement, monsieur Copeland, connaissez-vous la mémoire présenté par

Liberties Association made by A. Alan Borovoy, their General Counsel?

- Mr. Copeland: Only to the extent that I read about it in the Globe and Mail.
 - Mr. Robinson: You have not read the proposal?
- Mr. Copeland: I have not read the report. I am a member of that association, but have not been greatly involved in its activities in relation to this particular issue.
- Mr. Robinson: I am surprised they did not circularize their brief to you or ask you for your advice before they submitted it.
- Mr. Copeland: We have some disagreements on style and content at times. I have been involved in some of their legislative groups very occasionally concerning government legislation. The last one was on the federal Human Rights Act; I participated in some of the discussion.
- Mr. Robinson: You might be interested in knowing that I happen to be a member of the Canadian Civil Liberties Association as well...

The Chairman: So am I.

Mr. Robinson: ... and many other members are as well, but I do not think any of us were contacted by the organization before they submitted their brief. Anyway, I want to go on.

Recently a meeting was held by the Criminal Justice Constitutional Civil Liberties Committee of the Canadian Bar Association in Toronto and some information from this meeting appeared in the May 1978 issue of a publication from the Canadian Bar Association. Are you aware that this meeting was held?

- Mr. Copeland: Yes. I am not a member of the Canadian Bar Association.
- Mr. Robinson: Well, one of the members Mr. Alan Gold, a lawyer in Toronto, whom I am sure you know, made the statement:
 - ...this Bill is an attempt by the government to pawn something off on the people.

Do you agree with that statement, or do you disagree with it?

- Mr. Copeland: Well, I am not sure in what terms he is using it. I would probably agree with it, given what I interpret from that. I do not know whether the story amplifies on why he thinks it is the intent of the government.
- Mr. Robinson: The story has the words that I gave in quotes, so I assume that he made that statement. You subscribe to that too, do you?
- Mr. Copeland: I am suspicious about the timing of the bill, the presentation of the bill and why, if there be need for this power, it was not presented some time far in the distant past, before the revelations about illegal activity.
 - Mr. Robinson: He also made the statement that:
 - ... the legislation was born of expediency.

Do you agree with that as well?

Mr. Copeland: That would be my supposition in relation to this legislation. Again, the timing, I think, is suspicious.

[Traduction]

l'Association canadienne des libertés civiles, par l'entremise de son conseiller général, M. Alan Borovoy?

- M. Copeland: Seulement ce que j'en ai lu dans le Globe and Mail.
 - M. Robinson: Vous n'avez pas lu la proposition?
- M. Copeland: Je n'ai pas lu le rapport. Je suis membre de l'Association, mais je n'ai pas beaucoup participé aux activités relativement à cette question.
- M. Robinson: Je suis surpris que le mémoire de l'Association n'ait pas été circulé ou qu'on ne vous ai pas demandé votre avis avant de le présenter.
- M. Copeland: A certains moments, nous ne sommes pas d'accord quant au style et au contenu. J'ai fait partie de certains de leurs groupes législatifs et j'étudiais la législation gouvernementale. Le dernier examinait la Loi fédérale sur les droits de la personne. Et j'ai participé aux discussions.
- M. Robinson: Vous seriez peut-être intéressé de savoir que je suis également membre de l'Association canadienne des libertés civiles canadiennes . . .

Le président: Moi également.

- M. Robinson: ... et bien d'autres députés aussi, mais je ne crois pas que l'organisation ait communiqué avec aucun d'entre nous avant de présenter son mémoire. De toute façon, je vais poursuivre.
- Il y a eu récemment une réunion à Toronto du Comité des libertés civiles constitutionnelles en matière de justice criminelle de l'Association du barreau canadien. Certains renseignements concernant cette réunion ont paru dans la publication de 1978 de l'Association du Barreau canadien. Étiez-vous au courant de cette réunion?
- M. Copeland: Oui. Je ne suis pas membre de l'Association du Barreau canadien.
- M. Robinson: Un des membres, M. Alan Gold, un avocat de Toronto, je suis certain que vous le connaissez, a fait cette déclaration:

Ce bill prouve que le gouvernement cherche à se servir des gens.

Êtes-vous d'accord avec cette déclaration?

- M. Copeland: Je ne suis pas certain du contexte. Je serais probablement d'accord d'après ce que je crois comprendre. Je ne sais pas si l'histoire dit pourquoi il est d'avis que c'est là l'intention du gouvernement.
- M. Robinson: L'histoire se compose des mots que je vous ai donnés en citation; je suppose donc qu'il a fait cette déclaration. Vous pensez cela aussi, n'est-ce pas?
- M. Copeland: Je suis un peu soupçonneux à cause du moment où ce bill est présenté. Pourquoi s'il doit y avoir cette autorisation, n'a-t-il pas été présenté il y a longtemps, avant que les révélations soient faites au sujet d'activités illégales?
 - M. Robinson: Il a fait également cette déclaration:
- ... la lei a été présentéc parce qu'elle était opportune. Êtes-vous d'accord également?
- M. Copeland: Je le suppose. Je le répète, le moment de la présentation du bill me semble soulever des soupçons.

Mr. Robinson: He also made the statement:

Bill C-26 does not contain effective remedies to protect individual's rights.

I am sure you agree with that too?

Mr. Copeland: Well, that is the case, both in relation to this bill and the Protection of Privacy Act, if one could call it that, in the Criminal Code; there is no right to find out why your phone was tapped if there were no charges laid.

• 1055

Mr. Robinson: At the same meeting was another member of the Canadian Bar Association, the Chairman of the Criminal Justice Section, Victor Paisley of Toronto. I assume you know him too. Do you?

Mr. Copeland: Yes.

Mr. Robinson: He made the statement that Bill C-26 is a "police state bill". Do you agree with that also?

Mr. Copeland: I think it is capable of having that effect, and I think many of the activities of the RCMP that have come to light qualify as police state activity, where the police take part in the political process and get involved in the political struggle. It depends how you define "police state". That would be part of my definition of a police state.

Mr. Robinson: It seems we need a lot of definitions with regard to the bill. Would you agree with that?

Mr. Copeland: I agree with that.

Mr. Robinson: You differed, I think, with regard to the whole question of national security as contained in Section 16 of the Official Secrets Act.

Mr. Fraser: It does not define national security. It defines subversive activity, and that is different.

Mr. Robinson: But in Mr. Copeland's remarks he was talking about national security.

Mr. Fraser: That is because Mr. Leggatt put those words to him. But I have looked up the section.

I am sorry, Mr. Chairman. I should not have intervened. It is just that I think for the record we should recognize...

Mr. Robinson: You could give me an opportunity to proceed, Mr. Fraser. It is the very point I want to make. I think it is the point you are making, that Section 16 of the Official Secrets Act does not mention national security at all. The closest it comes to it is that the word "security" is used in subsection (2) of that section, where it says:

The Solicitor General of Canada may issue a warrant authorizing the interception or seizure of any communication if he is satisfied by evidence on oath that such interception or seizure is necessary for the prevention or detection of subversive activity directed against Canada or detrimental to the security of Canada or is necessary for the purpose of gathering foreign intelligence information essential to the security of Canada.

Then it goes on, and as you say, Mr. Fraser, the meaning of subversive activity is set out at that time.

[Translation]

M. Robinson: Il a également fait une autre déclaration:

Le bill C-26 ne comprend pas de remède efficace pour protéger les droits des individus.

Je suis certain que vous êtes d'accord avec cela également?

M. Copeland: C'est le cas pour le bill et la loi sur la protection de la vie privée, si on peut l'appeler ainsi, dans le Code criminel; il n'y a pas de droit permettant de savoir pourquoi votre téléphone a été piégé s'il n'y a pas d'accusation de portée.

M. Robinson: A la même réunion assistait un autre membre de l'Association du Barreau canadien, le président de la section de justice criminelle, Victor Paisley de Toronto. Je suppose que vous le connaissez également n'est-ce pas?

M. Copeland: Oui.

M. Robinson: Il a dit que le Bill C-26 est un «bill d'État policier». Êtes-vous d'accord aussi?

M. Copeland: Je pense qu'il pourrait avoir cet effet et je crois que beaucoup d'activités de la GRC qui ont été mises en lumière pourraient être qualifiées comme étant des activités d'État policier, lorsque les policiers prennent part au processus politique. Cela dépend de la définition que vous donnez à «État policier». Ce serait, en partie, ma définition d'un État policier.

M. Robinson: Il semble que nous ayons besoin de beaucoup de définitions dans ce bill. Êtes-vous d'accord?

M. Copeland: Je le suis.

M. Robinson: Vous n'êtes pas du même avis, je crois, dans cette question de sécurité nationale mentionnée à l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

M. Fraser: La sécurité nationale n'y est pas définie. L'activité subversive l'est, c'est différent.

M. Robinson: Dans ses remarques, M. Copeland faisait allusion à la sécurité nationale.

M. Fraser: C'est parce que M. Leggatt lui a fourni ces mots. Mais i'ai consulté cet article.

Excusez-moi monsieur le président, je n'aurais pas dû intervenir, mais il faut pour le compte rendu reconnaître . . .

M. Robinson: Vous pourriez me donner l'occasion de continuer, monsieur Fraser. C'est justement ce que je voulais souligner, le point que vous avez soulevé, que l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels ne mentionne pas du tout la sécurité nationale. Tout ce qui est dit s'approchant du mot «sécurité» se trouve au paragraphe (2) de cet article et je cite:

Le Solliciteur général du Canada peut décerner un mandat autorisant l'interception ou la saisie de toute communication s'il est convaincu, en se fondant sur une preuve faite sous serment, que cette interception ou saisie est nécessaire pour prévenir ou dépister une activité subversive dirigée contre le Canada ou préjudiciable à la sécurité du Canada, ou est nécessaire pour recueillir des renseignements d'origine étrangère essentiels à la sécurité du Canada.

La signification de l'activité subversive est établie ensuite, comme vous le dites, monsieur Fraser.

Mr. Fraser: Security is not defined.

Mr. Robinson: No, it is not.

Do you have any quarrel or problem with the meaning of subversive activity as contained in Section 16 of this act?

- Mr. Copeland: In the context that it is in, yes. I have problems about the domestic subversion aspects particularly, and I have problems about executive authorized wiretaps.
- Mr. Robinson: Where do you see that we draw the line between what might be considered the security aspects or subversive aspects as against the domestic aspects? Can you help us in this?
- Mr. Copeland: Well, in relation to some—much as I have read of the APLQ's operation in Quebec, it would seem to me that that was a domestic operation. In relation to Praxis and what I know about the people involved in that, that was a domestic operation. In relation to what I know about groups like Red Morning that used to function in Toronto, that was a domestic operation. Almost every group that I know that has been subject to some form of surveillance has generally speaking been a domestic operation.
- Mr. Robinson: So what you are really saying, in effect, if I may put words in your mouth and get your reaction to it, is that unless it pertains to something outside of Canada, it would be considered as domestic and therefore should not be considered as a problem or an area of surveillance by the RCMP or any other police force.
- Mr. Copeland: No, I am not saying that. I am saying that if you are going to distinguish between issues of—to use the term "national security", that you should at a very minimum distinguish between domestic threats to the state and international threats to the state. If they are domestic threats to the state, you should not have executive authorized wiretaps. I also say you should not have any executive authorized wiretaps, but particularly in the domestic issue.
- Mr. Robinson: I assume my time is almost up but I have two questions. When you were responding to Mr. Dionne I think you indicated that the Canadian Investigations Branch of the RCMP were allowing leaks to the press.
 - Mr. Copeland: Criminal Investigation Branch.
- Mr. Robinson: The Criminal Investigation Branch were allowing leaks to the press, and you specifically mentioned a Peter Moon. I think you should substantiate the comments that you have made. This is a pretty reckless statement unless you can substantiate it.
- Mr. Copeland: I would be happy both to bring the newspaper clippings and to report to you on my conversations with Mr. Moon, if you wish. I would prefer to do it in private in relation to discussions with the editor of that paper about his activities.
- Mr. Robinson: I would have no objection to you doing this in private, but I think it ought to be done since you put this on the record and you have made a very serious allegation.

[Traduction]

M. Fraser: La sécurité n,est pas définie.

M. Robinson: Elle ne l'est pas.

Est-ce que la signification d'activité subversive contenue dans l'article 16 de cette loi vous cause des ennuis, des problèmes?

- M. Copeland: Dans le contexte où elle se trouve, oui. J'ai des difficultés concernant les aspects de subversion intérieure, particulièrement au sujet de l'écoute électronique autorisée par l'administration.
- M. Robinson: Pensez-vous qu'il nous faudrait tirer la ligne entre ce que nous considérons être des aspects sécuritaires ou subversifs et des aspects intérieurs? Pouvez-vous nous aider?
- M. Copeland: Pour certains . . . j'ai beaucoup lu par exemple au sujet des activités de l'APLQ au Québec, j'ai l'impression qu'il s'agissait là d'une activité intérieure. Pour ce qui est de l'affaire Praxis et d'après ce que je connais des personnes qui étaient en cause, c'était aussi une activité intérieure. Quant au groupe du genre «Red Morning» qui était à un certain moment à Toronto, c'était également des activités intérieures. Presque chaque groupe que je connais et qui a fait l'objet d'une certaine forme de surveillance, de façon générale, était un groupe d'activité intérieure.
- M. Robinson: Ce que vous dites, en réalité, je vous fournis les mots et vous me ferez connaître vos réactions, c'est qu'à moins que ces groupes soient à l'extérieur du Canada, ils seraient considérés comme étant intérieurs et, par conséquent, ne devraient pas poser de problème de surveillance à la GRC ou à toute autre force policière.
- M. Copeland: Non, je ne dis pas cela. Vous devez faire une distinction entre les questions de—pour me servir de l'expression «sécurité nationale»—il faudrait au moins distinguer entre les menaces intérieures et les menaces internationales vis-à-vis l'État. S'il s'agit de menaces intérieures vis-à-vis l'État, il ne devrait pas y avoir d'écoute électronique autorisée. Je dirais qu'il ne devrait pas y en avoir du tout, surtout dans le cas des activités intérieures.
- M. Robinson: Je suppose que mon temps est presque écoulé mais j'ai encore deux autres questions. Vous avez répondu à M. Dionne que la Direction des enquêtes canadiennes à la GRC avait permis des fuites à la presse.
 - M. Copeland: La Direction des enquêtes criminelles.
- M. Robinson: Que cette Direction des enquêtes criminelles avait permis des fuites à la presse, et vous avez mentionné plus précisément un certain Peter Moon. Vous devriez justifier ces remarques. C'est une déclaration assez imprudente, à moins que vous ne puissiez la justifier.
- M. Copeland: Je veux bien apporter à la fois les coupures de journaux et également vous faire rapport de mes conversations avec M. Moon si vous le désirez, mais je préfèrerais le faire en privé, au sujet surtout des discussions que j'ai eues avec le rédacteur en chef du journal concernant ses activités.
- M. Robinson: Je n'ai pas d'objection à ce que ce soit fait en privé, mais je pense qu'il faut que ce soit fait étant donné que vous l'avez mentionné au compte rendu et qu'il s'agit d'une allégation très sérieuse.

• 1100

Mr. Fraser: If I can give you some legal advice: I would not say another word.

Mr. Copeland: If Mr. Moon wants to sue me, he can join the line of other people wanting to do so.

The Chairman: The aspect of the problem that I am worried about is that these proceedings here are privileged; but perhaps Mr. Robinson, being from Toronto, will have an opportunity of consulting with Mr. Copeland further, and if he wishes to bring it back to the Committee, he may do so.

Mr. Copeland: I would say that, in my experience, that has happened from the Security and Intelligence Branch as well.

Mr. Robinson: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Robinson.

Mr. Leggatt: I wonder if I could make a brief point here? I just want to clarify that, as Mr. Fraser accurately pointed out, I raised the definition of "subversive activity", not the definition of "national security" under the Official Secrets Act.

However, I raised it also for the purpose of pointing out that subversive activity is clearly inherent in any definition of "national security". Therefore, the point that I was seeking to make is still a valid one: that "any criminal means" still is a description of subversive activity, is necessarily a description of national security, and therefore the objection which was taken, I submit, is still valid; that, in fact, any minor offence under the Criminal Code, if it is toward a change of government, would clearly permit a mail-opening at the discretion of the Solicitor General.

Mr. Fraser: I accept that proposition that Mr. Leggatt has given. I think he is right.

Le président: Monsieur Lachance.

M. Lachance: Merci, monsieur le président. Je serai très court. Je ferai simplement un commentaire et poserai une question à M. Copeland.

M. Copeland a exprimé des réserves au sujet du projet de loi présentement à l'étude et avant de poser ma question, je voudrais bien définir le cadre dans lequel je la pose. A la fois dans le Bill C-26, qui donne l'autorisation au corps policier d'intercepter le courrier, comme dans la Loi sur la protection de la vie privée, il y a deux principes en cause selon moi: d'abord la question de principe comme telle qui est l'équilibre auquel il faut essayer d'arriver entre la protection des libertés fondamentales et la lutte contre le crime organisé. Je pense que c'est l'aspect principal qui est couvert lorsqu'on donne l'autorisation aux policiers de saisir, par exemple, de la drogue, ou d'obtenir des renseignements pour poursuivre les criminels, et d'autre part, l'autre aspect, c'est la protection des institutions démocratiques.

Dans un cas, les libertés fondamentales, c'est une question de principe et d'équilibre, comme je disais tantôt, entre deux principes: les libertés fondamentales et la lutte contre le crime organisé. Dans l'autre cas, la protection des institutions démocratiques, c'est un problème de *due process* et de légitimité de l'État.

[Translation]

M. Fraser: Si je peux vous donner un conseil juridique, ne dites plus rien.

M. Copeland: M. Moon ne sera pas seul à vouloir me poursuivre en justice.

Le président: Ce qui me préoccupe, c'est que tout le monde n'a pas accès aux délibérations du Comité; mais peut-être aussi M. Robinson, qui vient de Toronto, aura-t-il d'autres occasions de consulter M. Copeland et il pourrait en faire rapport au Comité s'il le désire.

M. Copeland: Je crois que la même chose s'est produit à la Direction de la sécurité et des renseignements.

M. Robinson: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Robinson.

M. Leggatt: Je voudrais faire une brève remarque. Je voulais simplement préciser, comme M. Fraser l'a signalé, que c'est la définition du terme «acte subversif» qui figure dans la Loi sur les secrets officiels, et non celle de la «sécurité nationale», que j'ai mise en doute.

Si j'ai fait cette distinction, c'est pour démontrer que la définition de la sécurité nationale s'étend nécessairement aux actes subversifs. La conclusion que j'ai tirée est donc toujours valable. L'expression «tout autre moyen criminel» comprend tout, désigne toujours les actes subversifs et, forcément, la sécurité nationale; de sorte que mon objection est toujours valable, et que toute infraction mineure au Code criminel destinée à renverser le gouvernement justifierait très clairement l'interception de courrier pas le Solliciteur général.

M. Fraser: Je crois que M. Leggatt a raison.

The Chairman: Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. I will be brief. I would simply like to make a comment and ask Mr. Copeland a question.

Mr. Copeland has certain reservations about the bill now under consideration and before asking my question, I would like to place it in the right context. In my opinion, both Bill C-26, which allows police forces to intercept mail, and the protection of privacy act involves two principles: First, we must try to create a balance between the protection of our freedom and the fight against organized crime. This is the prime consideration when it comes to granting police officers the authority to seize drugs, for example, or obtain information relating to criminal activities. The other consideration is the protection of our democratic institution.

In so far as freedom is concerned, it is a matter of achieving a balance, as I said, between two principles: freedom and the fight against organized crime. In the other case, the protection of our democratic institution raises the problem of due process and the legitimacy of the government.

Je n'aborderai pas, pour l'instant, dans ma question, le problème des libertés fondamentales, parce que cela est une question de principe et c'est le Comité qui éventuellement devra arriver à cet équilibre. Mais je voudrais aborder le problème de due process dans les institutions démocratiques. Et c'est, je pense, un des aspects que vous avez couverts lorsque vous avez dit que vous étiez fondamentalement contre les pouvoirs qui étaient donnés au solliciteur général d'outrepasser l'autorisation judiciaire qui est accordée dans le cas d'ouverture du courrier pour fins de drogue ou pour fins de narcotique, alors que dans les cas de sécurité nationale, avec les réserves qui ont été exprimées tantôt, le solliciteur général peut donner cette autorisation de son propre chef. Et dans ce problème de due process, ce qu'il faut essayer de voir, c'est d'assurer la légitimité de l'État et de s'assurer que l'exécutif, qui est le seul en cause dans le cas présent, n'utilisera pas ce pouvoir qui lui est donné pour des fins non légitimes.

Monsieur Copeland, vous avez dit que dans les cas de sécurité nationale il fallait absolument que, soit l'autorisation judiciaire soit donnée pour l'émission du mandat, soit qu'il v ait un mécanisme de revue, et vous avez suggéré un mécanisme de revue parlementaire. Je vous pose la question suivante: est-ce qu'il est absolument nécessaire d'avoir un système de revue avant le fait, autrement dit, avant que l'autorisation soit donnée pour protéger la légitimité de l'État, ou est-ce qu'un système de révision après le fait, un système de révision qui viserait à s'assurer que l'exècutif, que le solliciteur général n'utilise pas ce pouvoir d'une façon indue et d'une façon systématique, ne serait pas suffisant, et encore là, d'un strict point de vue de protection des institutions démocratiques, pour s'assurer justement que le solliciteur général ne fasse pas un usage de ce pouvoir, qui n'est pas celui envisagé par le Comité et par le projet de loi, je le suppose? En d'autres termes, cette protection exécutive, est la seule donnée dans les cas de sécurité nationale, puisque le Solliciteur général doit vérifier chacune des autorisations et éventuellement la signer luimême. Cette autorisation exécutive n'est-elle pas suffisante pour l'autorisation elle-même, dans la mesure où il existe un mécanisme de révision après le fait? Et personnellement je suggérerais un système de révision judiciaire, un comité de la Cour suprême, par exemple, qui serait appelé à vérifier périodiquement l'usage de ce pouvoir. Cela ne répondrait-il pas, justement, à apaiser vos craintes?

• 1105

Mr. Copeland: First, may I apologize for not being in a position to answer in French?

Mr. Lachance: That is why we have translation.

Mr. Copeland: I am not sure how well the translator was doing in relation to your question. But if I understand your question, I expect I would be concerned in relation to the abuses that have already occurred concerning these type of authorizations. I have never seen them and I do not ever expect to see them, and until somebody has an opportunity of reviewing them it is hard to know whether there have been abuses. I would expect, with 517 issued in one year, some of them were a little bit strange.

[Traduction]

I will not broach the subject of freedom in my question, because it is a matter of principle and it will be up to the Committee to eventually achieve this balance. But I would like to deal with the problem of due process in democratic institutions. I think that this is one of the aspects you covered when you stated that you were fundamentally opposed to granting the Solicitor General the power to override the judicial authorization which allows mail opening when there is reason to believe that drugs or narcotics will be found, whereas notwithstanding the reservations he expressed, the Solicitor General may grant such authorization himself if he feels that national security is threatened. As for the due process problem, we must try to guarantee the legitimacy of government and ensure that the executive, which is the only level that is being hereby challenged, will not use this power to illegal ends.

Mr. Copeland, you said that when national security is involved, provision must be made for the issuing of a warrant and for some sort of review procedure; you yourself suggested parliamentary review. I would like to ask you the following question: Is it absolutely necessary to provide for review before the fact: In other words, before judicial authorization is given, to protect the legitimacy of the government, or could we provide for review after the fact to ensure that the Solicitor General or the executive not systematically abuse these powers; would this not be enough, strictly from the point of view of protecting our democratic institution and ensuring that the Solicitor General not abuse this power which is not, I imagine, what the Committee intended? In other words, the executive is covered only when national security is threatened. since the Solicitor General must review and sign each authorization himself. Would the judicial authorization not be enough if we provided for review after the fact? I personally suggest judicial review by, for example, a Supreme Court committee which would be periodically called upon to look into the use made of this power. Would that not quiet your fears?

- M. Copeland: Je m'excuse d'abord de ne pouvoir vous répondre en français.
 - M. Lachance: C'est pourquoi nous avons l'interprétation.
- M. Copeland: Je ne sais pas si l'interprète a bien transmis votre question, mais, si je comprends bien, elle porte sur les abus de ce genre de pouvoirs qu'on a vus dans le passé. Je ne m'attends pas à voir des abus et s'il y en a eus, je ne suis pas au courant. Sans mécanisme de révision, il est difficile de savoir s'il y en a eus. Parmi les 517 autorisations accordées chaque année, j'imagine que certaines n'étaient pas tout à fait régulières.

I do not think subsequent judicial examination would be of any particular value in curbing possible abuses. One of the things you have to remember is that none of the evidence obtained was used for any form of prosecution. So there is no judicial review in that sense. A judicial review of the type you are talking about I think would be probably similar to some form of Committee review subsequent to the fact, and I would like to take out of the hands of the executive the power to carry out this type of review.

Mr. Lachance: This will be my final comment, Mr. Chairman, because I know the hour is going fast.

Your concern is a civil liberty concern. You say that there has been no prosecution in this respect. I will have to check because I think there has been a prosecution in respect of those warrants that have been issued by the Solicitor General. In any case, it is a concern vis-à-vis those persons who have been the subject of those interceptions. That is my concern, too. But I have another concern, the concern of keeping the legitimacy of the state. And in this respect it is a pure matter of due process. It is not a matter of principle; it is a matter of keeping the Solicitor General in line. I do not expect this review to be a case-to-case review but a review of the process itself, to see to it that the Solicitor General has not bypassed the spirit of the law, if not the letter. And in this respect, will it be sufficient to have, for example, by way of a mandate given by the House of Commons to a Supreme Court panel to examine the actions of the Solicitor General to see to it that he has followed the due process of law and that he has not used the power in a bad manner.

Mr. Copeland: I have problems because of the Canadian definition of the meaning of "due process of law", which means according to the law. Everything the Solicitor General has done is according to the law at the present time. I personally do not feel that that form of supervision would be adequate. I think the type of after -the-fact supervision you are talking about would be better carried out by a parliamentary committee. And, as I say, I still would like to have one additional check or balance thrown into the process, and that is the judicial authorization, one before and one after.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance.

Any final comments, Mr. Young?

Mr. Young: I was hoping, Mr. Chairman, I might be able to ask one or two brief questions. They are very much along the line of my colleague, Claude Andre Lachance, has just asked. However, I am not sure that I heard a couple of answers to specific questions he put. Mine would be expressed this way to Mr. Copeland. How far do you wish to go in blurring the distinction between executive or administrative functions as opposed to strictly judicial functions? Are you not really, in your sense of having the judiciary participate in the administrative decision-making function, actually giving them power over substantive questions?

Mr. Copeland: They are given those substantive powers in relation to search warrants at the present time, they are given those powers in relation to electronic interception under the invasion of privacy sections of the Criminal Code and, while the Canadian model has not very much operated on that basis,

[Translation]

Je ne crois pas à l'utilité d'un examen judiciaire après coup pour empêcher les abus. Il faut se rappeler qu'aucun renseignement ainsi obtenu n'a servi à des poursuites. Il n'y a donc pas eu de révision judiciaire. Ce genre de révision judiciaire que vous envisagez se traduirait probablement par un comité de révision après le fait; personnellement, j'aimerais voir enlever de l'exécutif le pouvoir d'effectuer ce genre de révision.

M. Lachance: Ce sera ma dernière remarque, monsieur le président, car je sais que le temps s'écoule.

Vous vous préoccupez des droits civils. Vous prétendez qu'il n'y a pas eu de poursuite. Je vais vérifier, car je crois que les mandats émis par le Solliciteur général ont fait l'objet d'une poursuite. De toute façon, c'est une question qui préoccupe les victimes des interceptions. Aussi, je m'en préoccupe, mais je dois également songer à la protection de la légitimité de l'État. C'est là une question de procédure légale. Ce n'est pas une question de principe; il s'agit de s'assurer que le Solliciteur général n'abuse pas de ses pouvoirs. Je ne propose pas une révision de chaque cas, mais du processus lui-même, afin de déterminer si le Solliciteur général respecte l'esprit de la loi, sinon la lettre. Suffirait-il, par exemple, de demander à la Chambre des communes de charger un comité de la Cour suprême d'examiner les actes du Solliciteur général afin de s'assurer que celui-ci a respecté la procédure légale et qu'il n'a pas abusé de ses pouvoirs?

M. Copeland: La définition canadienne de procédure légale, qui veut dire «conformément à la loi», me pose certaines difficultés. Jusqu'ici, le Solliciteur général a toujours agi conformément à la loi. Je ne crois pas que ce genre de surveillance soit adéquat. Il vaudrait mieux, à mon avis, confier ce genre de révision à un comité parlementaire. On pourra toujours prévoir des mesures supplémentaires, soit une autorisation judiciaire avant et après le fait.

Le président: Merci, monsieur Lachance.

D'autres remarques, monsieur Young?

M. Young: J'espérais, monsieur le président, pouvoir poser une ou deux brèves questions. Elles ressemblent beaucoup à celles posées par mon collègue, Claude-André Lachance. Mais je ne suis pas certain d'avoir reçu des réponses complètes. Ma question s'adresse à M. Copeland. Dans quelle mesure voulezvous supprimer la distinction entre le pouvoir exécutif ou administratif et le pouvoir strictement judiciaire? Voudriezvous que le judiciaire ait le pouvoir de prendre des décisions?

M. Copeland: Il a déjà le pouvoir d'émettre des mandats, ainsi que certains autres pouvoirs relatifs à l'interception électronique en vertu des dispositions du Code criminel sur la protection de la vie privée; contrairement aux Canadiens, les Américains prévoient une série de mesures destinées à mainte-

certainly the American model is operated on the system of checks and balances between the various branches of the government, and for the protection of members of the population I think that additional check should be in there. The Canadian tradition, with the existence of writs of assistance among other things, is certainly different from the American ones. The Americans had the intelligence to abolish them at the time of the revolution. We are still functioning with them.

• 1110

Mr. Young: Yes but in the question of a search warrant the police establish basic evidenciary grounds of their reasonable need to have a warrant. I would take it from what you are saying this morning that you would really like, in what you want to call national security, the security interest of the state, is have the Solicitor General expose to the judiciary very thoroughly the reasons for and the evidence that he may have or his police officials may have in the consideration of the whole question.

Mr. Copeland: Yes.

- Mr. Young: All right. But then you are giving an administrative function to the judiciary. You are placing the judiciary on top of the Solicitor General not as a monitoring process, not as a reviewing process, but as an actual decision-making power.
- Mr. Copeland: In relation to a very specific power that the executive would be requesting, namely, the right either to intercept mail or the right to do electronic surveillance.
- Mr. Young: You and I will disagree there because I think that is a function of the executive that is elected in a democratic country and not the function of a judiciary that is independent, that you cannot really get at.
- Mr. Copeland: Then why do we bother having them for electronic surveillance under the Criminal Code?
- Mr. Young: I think there is a somewhat distinguishable point there. If you are going to have a judicial review either after the fact or as part of the administrative function, do you feel that those decisions should still then be reviewable by parliamentarians?

Mr. Copeland: Yes.

- Mr. Young: In other words, after giving the judiciary a substantive administrative function you are going to make them accountable to Parliament. So you are going to take our judges, in this instance, and make them accountable to Parliament.
- Mr. Copeland: I do not think it makes them accountable to Parliament unless parliamentarians know what the government is doing. I think that is a useful thing and would certainly be useful to . . .
- Mr. Young: All right. What are parliamentarians going to do then? Are we going to call judges before our Standing Committee on Justice and Legal Affairs or a special standing committee on security matters, review them and decide whether we like or do not like the way they make their decisions?

[Traduction]

nir l'équilibre des pouvoirs entre l'exécutif, le législatif et le judiciaire; pour mieux protéger nos citoyens, je crois qu'il faudrait suivre leur exemple. La coutume canadienne, avec ses brefs de «main-forte», entre autres, diffère, certes, de celle des Américains. Ceux-ci ont été assez sensés pour les abolir lors de la révolution. Nous les avons toujours.

M. Young: Oui, mais dans le cas d'un mandat de perquisition, la police recueille des témoignages pour appuyer la nécessité de ce mandat. D'après ce que vous nous dites ce matin, je peux conclure que vous aimeriez réellement, dans le cas de la sécurité nationale, l'intérêt de l'État, que le Solliciteur général expose le raisonnement et les témoignages qu'il pourrait avoir ou que les policiers pourraient avoir lors de la délibération de la question.

M. Copeland: Oui.

- M. Young: D'accord. Mais, par là, vous accordez des fonctions administratives au système judiciaire. Vous l'envisagez à un niveau supérieur à celui du Solliciteur général, et non pas à titre de processus de surveillance, de révision, mais plutôt à titre de pouvoir décisionnel réel.
- M. Copeland: En ce qui concerne un pouvoir particulier que recherchera l'exécutif, à savoir, le droit d'intercepter le courrier ou de faire de la surveillance électronique.
- M. Young: Nous ne serons pas d'accord à ce sujet, car à mon avis cette fonction relève de l'exécutif élu dans un pays démocratique et non pas de la magistrature qui est indépendante, qu'on ne peut atteindre.
- M. Copeland: Alors, pourquoi existe-t-elle dans le cas de la surveillance électronique en vertu du Code criminel?
- M. Young: C'est un point distinct que vous soulevez là. S'il y a révision judiciaire après, ou au cours de l'exercice de la fonction administrative, croyez-vous que ces décisions doivent par la suite être soumises à la révision des parlementaires?

M. Copeland: Oui.

- M. Young: En d'autres termes, après avoir accordé à la magistrature une fonction essentiellement administrative, vous voulez la rendre responsable devant le Parlement. Dans ce cas-là, vous aimeriez que les juges soient responsables devant la législature.
- M. Copeland: Je ne crois pas qu'ils seraient responsables devant le Parlement si les députés ne sont pas au courant des activités du gouvernement. Je crois que cela sera utile et certainement utile à . . .
- M. Young: D'accord. Qu'allons-nous faire dans ce cas-là? Allons-nous convoquer les juges à notre Comité permanent de la justice et des questions juridiques ou à notre Comité spécial permanent des affaires de sécurité, pour les passer en revue et ensuite rendre un jugement sur la façon dont ils ont pris leurs décisions?

Mr. Copeland: What I would envisage is that you would look at least at selective portions of the material on which the application was brought. The decision as to whether or not the judge should have granted the authorization is, I think, not something that the Committee would be particularly concerned with but with the general pattern in relation to what groups they were going after.

If they start using them on the Conservative Party, for example, rather than perhaps using them on the NDP or being involved in investigations of the NDP, I think there would be some concern. I think it is important that parliamentarians have some idea of what the security people are doing. They have 2,000 people working for them, they are paying them a large amount of money and nobody knows what they are doing.

Mr. Young: They have that chance right now when one reviews the estimates before parliamentary committees and in camera hearings.

Mr. Copeland: I have never been on a committee that does that. I would be surprised if those estimates were available. They certainly have not been available in the United States.

Mr. Leggatt: In Ontario warrants issued by the Solicitor General under national security are not available. There is no question about that. We have never had that information and I do not expect that we ever will unless there is a change in the law.

Mr. Young: Not individually but in group form.

Mr. Leggatt: All right. Are you tendering an offer that the Solicitor General will come before this Committee and testify as to the reasons he issued all those national security warrants over the last year?

Mr. Young: No, I am not saying that.

The Chairman: We can ask the Solicitor General to come back.

Mr. Leggatt: I would love to have . . .

The Chairman: Mr. Young is the Parliamentary Secretary to the other . . .

Mr. Lachance: Mr. Chairman, that was exactly my first question on committee business when I asked if the RCMP could come in front of this Committee to give evidence in camera on the grounds that they asked for that information, the reasons why they asked for it and the kind of information they get. We have to know this before we can deal with this bill

The Chairman: Thank you, gentlemen. We must now adjourn. I would like to thank Mr. Copeland for his presentation. We will be back tomorrow for La Ligue des droits de l'homme, then two more witnesses on Thursday and then all that will remain in witnesses will be the RCMP and back to the Solicitor General.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

M. Copeland: J'envisagerais que vous examiniez au moins certaines parties du matériel sur lequel la demande était basée. A mon avis, le Comité ne devrait pas se pencher sur l'à-propos d'avoir accordé une autorisation à un juge mais plutôt sur les tendances générales par rapport aux groupes visés.

Si, par exemple, on commence à soumettre le Parti conservateur à la surveillance, plutôt que le NPD, cela causerait des ennuis. A mon sens il est important que les députés sachent, dans une certaine mesure, ce que font les responsables de la sécurité. Il y en a 2,000 qui travaillent dans ce domaine-là; on leur paie des salaires énormes et personne ne sait ce qu'ils font.

M. Young: On a l'occasion de le savoir lors de l'étude des prévisions dans les comités parlementaires et lors des audienes à huis clos.

M. Copeland: Je n'ai jamais assisté à un comité ou on pose des questions là-dessus. Cela m'étonnerait si ces prévisions étaient disponibles. Elles ne le sont certainement pas aux États-Unis.

M. Leggatt: En Ontario, les mandats accordés par le Solliciteur général pour des raisons de sécurité nationale, ne sont pas divulgués. Il n'en est pas question. Nous n'avons jamais pu avoir ces renseignements et je ne m'attends pas à ce que nous les ayons, à moins d'une modification à la loi.

M. Young: On ne peut pas les avoir individuellement, mais par groupe.

M. Leggatt: D'accord. Demandez-vous au Solliciteur général de comparaître devant ce Comité pour témoigner sur les raisons pour lesquelles il a émis tous ces mandats invoquant la sécurité nationale au cours de la dernière année?

M. Young: Non, je ne propose pas cela.

Le président: Nous pouvons demander au Solliciteur général de revenir.

M. Leggatt: Je serais ravi d'avoir . . .

Le président: M. Young est le secrétaire parlementaire de l'autre . . .

M. Lachance: Monsieur le président, nous revenons précisément à ma première question concernant l'ordre du jour. J'ai demandé si on pourrait convoquer la GRC au Comité pour témoigner à huis clos au sujet des raisons pour lesquelles elle avait des renseignements, et des renseignements qu'elle obtient. Il faut que nous sachions tout cela avant de pouvoir délibérer ce bill.

Le président: Merci, monsieur. Nous devons maintenant lever la séance. J'aimerais remercier M. Copeland de sa déclaration. Nous reviendrons demain pour entendre la Ligue des droits de l'homme, et jeudi, alors que deux autres témoins comparaîtront. A ce moment-là, il ne nous restera que la GRC et le Solliciteur général.

Le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvel ordre.













Class classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMEN
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 36

Wednesday, June 7, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 36

Le mercredi 7 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

...

Messrs.

Baldwin Beaudoin Blaker

Dionne (Northumberland-Miramichi) Fraser

Gauthier (Ottawa-Vanier)
Jarvis

Joyal Lachance

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Nielsen

Leggatt Loiselle (Chambly) Marceau Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Wednesday, June 7, 1978:

Mr. Joyal replaced Mr. Corbin.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mercredi 7 juin 1978:

M. Joyal remplace M. Corbin.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 7, 1978 (44)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 3:44 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Blaker, Fraser, Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Joyal, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson and Young.

Witnesses: From the Civil Liberties Union: Mr. N. Caron, President; Mr. J. Doré, Member, Committee on "National Security"; Mr. D. Boisvert, Member, Committee on "National Security" and Mr. R. Favreau, Legal Adviser.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that a letter dated February 23, 1978, from the Honourable Marc-André Bédard, Minister of Justice for the Province of Québec, to the Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada, and the response from the Solicitor General of Canada, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-29").

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Messrs. Caron and Doré made statements and, with the other witnesses, answered questions.

On motion of Mr. Marceau, it was ordered,—That the brief submitted by the Civil Liberties Union be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-30").

Mr. Leggatt moved,—That a group which was involved in research within the context of the Le Dain Commission on drugs, and the Narcotics Addiction Foundation of British Columbia be invited to appear as witnesses before the Committee during its consideration of Bill C-26.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

At 5:48 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 7 JUIN 1978 (44)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 15 h 44 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: MM. Blaker, Fraser, M^{me} Holt, MM. Jarvis, Joyal, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Marceau, Patterson, Robinson et Young.

Témoins: De la Ligue des droits de l'homme: M. N. Caron, président; M. J. Doré, membre du Comité sur la «sécurité nationale»; M. D. Boisvert, membre du Comité sur la «sécurité nationale» et M. R. Favreau, conseiller juridique.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise qu'une lettre datée du 23 février 1978 de l'honorable Marc-André Bédard, ministre de la Justice de la Province de Québec à l'honorable Jean-Jacques Blais, solliciteur général du Canada et la réponse du solliciteur général du Canada, soient jointes aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (Voir Appendice «JLA-29»).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

MM. Caron et Doré font des déclarations puis, avec les autres témoins, répondent aux questions.

Sur motion de M. Marceau, il est ordonné,—Que le mémoire soumis par la Ligue des droits de l'homme soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «JLA-30»*).

M. Leggatt propose,—Qu'un groupe qui s'occupait de recherche dans le cadre de la Commission Le Dain sur les drogues et le «Narcotics Addiction Foundation» de la Colombie-Britannique, soient invités à comparaître à titre de témoins devant le Comité au cours de l'étude du bill C-26.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

A 17 h 48, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Wednesday, June 7, 1978

[Text]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Cet après-midi, nous avons comme témoins les représentants de la Ligue des droits de l'homme et le président, M. Normand Caron, en est le porte-parole.

Tout d'abord, je voudrais mentionner que nous avons reçu deux lettres; une de la part de M. Blais et une autre de le part de M. Marc-André Bédard. Nous avons décidé d'inclure ces lettres en annexe à nos comptes rendus d'aujourd'hui. Vous êtes d'accord?

Maintenant, nous pouvons commencer avec M. Caron. Monsieur Caron, vous avez la parole.

M. Normand Caron (président, Ligue des droits de l'homme): Merci, monsieur le président. Messieurs, la Ligue des droits de l'homme vous remercie de lui avoir consacré quelques minutes de votre temps pour lui permettre d'expliquer et d'exposer son point de vue sur ce projet de loi C-26 qui est à l'étude présentement. Rapidement, je dirai que la Ligue des droits de l'homme est un organisme, indépendant et autonome, voué à la promotion et à la défense des droits de l'homme. Elle compte actuellement 2,500 membres en règle, dont 150 membres collectifs. La Ligue des droits de l'homme s'est toujours préoccupée de cette notion de la sécurité nationale.

• 1545

Ce n'est pas d'hier que nous présentons des mémoires, que nous débattons publiquement cette question qui nous occupe aujourd'hui. Notamment, l'an dernier, nous avions présenté, devant le Comité permanent du travail, de la main-d'oeuvre et de l'immigration, un mémoire sur le projet de loi C-24, portant surtout sur les questions relatives à la sécurité nationale. L'automne dernier, suite aux révélations nombreuses, principalement dans les quotidiens canadiens, quant à des illégalités commises par des services de sécurité au Canada, la Ligue des droits de l'homme décidait de mettre sur pied un comité de travail permanent sur la question de la sécurité nationale.

Ce printemps, suite à la présentation du projet de loi C-26, la Ligue des droits de l'homme entreprenait, à travers le Québec et le Canada, une campagne de sensibilisation et d'information de l'opinion publique sur les dangers que représente ce concept, et l'application de ce concept, dans la législation quant aux garanties de protection et de défense des droits des libertés fondamentales.

Dans cette optique, nous avons publié de nombreux dossiers et documents d'information sur cette question. La présentation de notre mémoire d'aujourd'hui s'inscrit donc dans le cadre de cette campagne d'information et de sensibilisation afin que nous puissions débattre ensemble, et au niveau du public, cette motion de la sécurité nationale.

Je vous présente immédiatement les membres de la délégation de la Ligue des droits de l'homme. Je commence par M. Raymond Favreau, qui est présentement conseiller juridique à la Ligue des droits de l'homme; M. Dominique Boisvert, qui est membre de ce comité permanent sur la sécurité nationale et

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)
Le mercredi 7 juin 1978

[Translation]

The Chairman: Order please. This afternoon our witnesses are the representatives of the Civil Liberties Union Ligue des droits de l'homme and the President, Mr. Normand Caron, is their spokesman.

First of all I would like to mention that we have received two letters; one is from Mr. Blais and the other, from Mr. Marc-Andre Bédard. We have decided to append these letters to today's proceedings. Agreed?

Now we may begin. Mr. Caron, you have the floor.

Mr. Normand Caron (President, Ligue des droits de l'homme): Thank you, Mr. Chairman. Gentlemen, the Civil Liberties Union thanks you for having giving it a few moments of your time to allow us to explain and clarify our point of view on Bill C-26 now under consideration. Briefly, I would say that the Civil Liberties Union is an independent and autonomous organization devoted to promoting and defending human rights. At present, there are 2,500 regular members, of which 150 are collective members. The Ligue des droits de l'homme has always been concerned with this concept of "national security".

Our presentation of briefs as well as open discussion of the matter before us today are not born merely of a recent interest in the subject. In fact, last year, we presented a brief to the Standing Committee on Labour, Manpower and Immigration on Bill C-24, legislation dealing with national security matters. Last fall, after it had been disclosed on many occasions, mainly by the Canadian daily newspapers, that illegalities had been committed by the security services in Canada, the Civil Liberties Union decided to set up a permanent working committee on "national security".

This spring, after Bill C-26 was tabled, our organization undertook, throughout Quebec and Canada, a public awareness and information campaign against the dangers that this concept and its application through legislation represented for the safeguard and defence of basic rights and liberties.

To this effect, we published numerous documents and information papers. So the presentation of our brief heretoday is part of this information and awareness campaign that we, as well as the public, are waging to discuss the concept of "national security".

I would like to introduce the members of our delegation righ away. I will begin with Mr. Raymond Favreau, who is now legal counsellor with the Ligue des droits de l'homme; Mr. Dominique Boisvert is a member of the Standing Committee on "national security" and Mr. Jean Doré is also a member of

M. Jean Doré, qui est également membre du comité. Il va présenter le mémoire que vous avez entre vos mains.

M. Jean Doré (membre du Comité sur la sécurité nationale, Ligue des droits de l'homme): Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, le viol du courrier n'est pas un phénomène nouveau au Canada. Il se pratique de façon illégale depuis au moins 40 ans dans notre pays. Le Bill C-26, que vous étudiez présentement, a pour conséquence directe de légaliser désormais ce qui était jusqu'à présent illégal. Ce Bill C-26 est-il urgent et indispensable, comme le prétendent le gouvernement et les forces policières? Est-il même nécessaire, comme semblent le croire la plupart des députés de l'opposition s'il faut se fier au vote en deuxième lecture? Nous croyons que non.

Les hommes politiques et les policiers ont souvent affirmé cette nécessité d'ouvrir le courrier mais, à notre connaissance, ils ne l'ont jamais prouvée. C'est ce que nous entendons démontrer aujourd'hui au cours de notre courte présentation.

Je n'insisterai ici que sur certains aspects de notre mémoire qui vous a déjà été distribué. Nous voudrions d'ailleurs profiter de l'occasion pour demander au Comité s'il voudrait bien autoriser la publication complète de notre mémoire en annexe au compte rendu des délibérations d'aujourd'hui.

Beaucoup de gens semblent croire qu'en matière de lutte contre la criminalité et de protection de la sécurité nationale, la police est complètement démunie de pouvoirs quand il s'agit de la poste et du courrier. Pour ces personnes, il est donc urgent d'accorder enfin aux policiers le droit d'agir dans le domaine du courrier.

Si quelque chose est urgent c'est plutôt de faire éclater ce mythe car, dans les faits, la police dispose déjà de beaucoup de pouvoirs légaux en matière de courrier. A titre d'exemple, mentionnons la vérification de l'extérieur du courrier, la photographie ou photocopie de l'extérieur du courrier, la transmission de l'identité, de l'adresse et des autres informations connues sur les locataires des boîtes postales, la transmission des changements d'adresse signalés aux autorités postales et enfin la «livraison contrôlée» du courrier.

• 1550

De plus, il faut ajouter ici que même l'ouverture du courrier peut être légale si elle a lieu avant que le courrier ne soit confié à la poste ou après qu'il a été livré à son destinataire, ou même dans certains cas déjà prévus dans la Loi sur les postes, pendant que le courrier est sous la responsabilité du ministère des Postes.

Il faut donc se demander dans ce contexte si les nouveaux pouvoirs additionnels accordés par le Bill C-26 sont bien si nécessaires que le prétendent la police et plusieurs hommes politiques. Pour répondre à cette question, il faut d'abord regarder qui doit avoir, quant à nous, le fardeau de la preuve en cette matière. La Ligue des droits de l'homme a toujours cru, et c'est peut-être là de la naïveté de sa part, que le respect des droits fondamentaux, liberté d'opinion, liberté d'expression, droit d'association, droit à la vie privée, pour ne mentionner que ceux-là, constituait l'un des précieux héritages dont peuvent se réclamer les citoyens de ce pays et, conséquemment, qu'il n'était pas besoin d'en démontrer la nécessité dans un pays qui se dit et qui se veut démocratique.

[Traduction]

this committee. He will be presenting the brief that you have before you.

Mr. Jean Doré (Member of the Committee on National Security, Civil Liberties Union): Mr. Chairman, members of the committee, the illegal opening of the mail is not a recent phenomenon in Canada. It has been going on illegally in our country for at least the past 40 years. The direct consequence of Bill C-26, which is before you now, would be to legalize past illegalities. Is this Bill C-26 as urgent and essential as the government and police forces claim it is? Is it even necessary, as most of the opposition members seem to believe, according to results of the vote at second reading? We think not.

Politicians and policemen have often confirmed the necessity of opening the mail but, to our knowledge, they have never proven it. This is what we intend to illustrate today in this short presentation.

I will only emphasize certain aspects of our brief which has already been circulated. We would also like to take advantage of this opportunity to ask the committee to authorize the printing of the integral text of our brief and its being appended to today's proceedings.

A good number of people seem to believe that the police is completely stripped of any power over the mail and the Post Office when it comes to fighting crime and protecting "national security". So, for these people, it is urgent to finally grant the police forces this power.

If any thing at all is urgent, it is that we destroy this myth because, in reality, the police already have enough legal power over the mails. To illustrate this statement, I would like to point out the following activities: checking of the outside of the mail, photographing or photocopying the outside of the mail, disclosing the identity and the address of people renting post office boxes and other available information concerning them, disclosing changes of address sent to the postal authorities and, finally, the "controlled delivery" of mail.

It should also be emphasized that mail opening is legal if it is done before the mail is under the responsibility of the Post Office, or after it has been delivered and even, in some cases, outlined in the Post Office Act, while the mail is under the responsibility of the Post Office Department.

So we must ask ourselves, in this context, whether additional powers granted under Bill C-26 are really necessary, as the police and many politicians claim. To answer this question we must first see with whom, in our opinion, lies the burden of proof in this case. The Civil Liberties Union have always believed, and it may be naïve on our part, that the respect of basic rights, freedom of opinion, freedom of expression, rights of association, rights to privacy, only to mention a few, are the last bastions of the private life of citizens of this country and consequently, there is no need to illustrate their necessity in a country which claims and believes to be democratic.

C'est la raison pour laquelle la Ligue des droits de l'homme n'est pas venue ici pour tenter de montrer que le droit à la vie privée devrait continuer d'exister dans ce pays, c'est-à-dire de montrer que le Bill C-26 ne devrait pas être adopté. Cela, nous le tenons pour acquis.

En effet, il nous apparaît indiscutable que le fardeau de la preuve repose, dans ce cas-ci, sur le gouvernement et sur la police. C'est-à-dire que c'est à eux de prouver, de façon convaincante, que l'ouverture du courrier est vraiment indispensable, ou à tout le moins nécessaire.

Avant d'abolir un droit aussi ancien et traditionnel au Canada que la confidentialité absolue du courrier de première classe, il est essentiel que ceux qui en prônent l'abolition en prouvent d'abord la nécessité. En cas de doute, il nous semble évident que la présomption devrait jouer en faveur des droits et libertés, et non en faveur de la commodité policière.

Une fois cette règle de jeu posée, examinons la «preuve» versée au dossier, tant par les hommes politiques gouvernementaux que par la police, depuis qu'on parle de légaliser l'ouverture du courrier. Nous constaterons qu'on y trouve une abondance de faux prétextes, mais, quant à nous, une absence totale de raisons valables.

Signalons en passant que l'attitude de nombreux hommes politiques et de nombreux commentateurs qui ont posé la question de l'ouverture du courrier en termes de légalité ou d'illégalité passent, selon nous, à côté de la seule vraie question qui n'est même pas de savoir si l'ouverture du courrier devrait être légale ou pas à l'avenir, mais bien plutôt de se demander si elle est acceptable et nécessaire ou pas dans une société, comme je le disais tout à l'heure, qui se veut et qui se dit libre et démocratique comme le Canada.

Les hommes politiques et les politiers ont tenté de justifier le Bill C-26 de toutes sortes de façons depuis les malencontreuses révélations du réseau anglais de Radio-Canada au sujet de l'opération Cathédrale, le 8 novembre 1977 dernier. Tous les arguments étaient bons, depuis les plus faibles jusqu'aux plus invraisemblables, en passant par un certain nombre d'arguments en apparence plus sérieux, pourvu qu'ils servent à justifier l'ouverture du courrier. Nous avons pu en repérer une dizaine, dont aucun, quant à nous, ne résiste à une analyse le moindrement sérieuse, comme nous l'avons démontré dans notre mémoire.

Comme nous l'avons déjà dit, la Ligue des droits de l'homme est convaincue que le Bill C-26 n'est aucunement justifié, ni en matière de drogues, ni en matière de sécurité nationale. Nous savons déjà que l'argument de la sécurité nationale est loin d'avoir convaincu plusieurs députés de l'Opposition, et même certains députés du parti gouvernemental. Par contre, la très grande majorité des députés de tous les partis semblent avoir, et passez-moi l'expression, acheté un peu trop rapidement et un peu trop facilement, à notre avis, le fameux argument de la drogue pour justifier cette nouvelle érosion des droits démocratiques que constitue le viol du courrier.

C'est pourquoi dans cette présentation orale, nous insisterons particulièrement sur cette question de la drogue pour

[Translation]

That is why the Ligue des droits de l'homme did not come here to try to show that the right to privacy should continue to exist in this country, that is, to prove why Bill C-26 should not be carried. We took all this for granted.

In fact, it seems unquestionable that the burden of proof lies, in this case, with the government and the police. That is, it is up to them to prove, and convincingly, that mail opening is really and truly essential or, at the very least, necessary.

In fact, before as old and traditional Canadian right as the absolute confidentiality of mail is abolished, those who favour its abolition must first of all prove it is necessary. Should there be any doubt, it seems obvious to us that the presumption should favour rights and liberties and not police expediency.

This rule having been set, let us look at the "evidence" put on file, by politicians as well as by police ever since there has been talk of legalizing the opening of mail. We will see in those files a multitude of questionable pretexts, but a complete lack of valid reasons.

In passing, let us point out that the politicians and commentators who have asked the question of mail opening in terms of legality or illegality, are, in our opinion, completely missing the crux of the matter which is not whether or not the opening of mail should be legal or not in the future, but rather whether it is acceptable and necessary in a society, as I stated earlier, which claims and believes itself to be free and democratic, as Canada does.

Politicians and police forces have tried to justify Bill C-26 in a myriad of ways, starting with the embarrassing disclosure by CBC of the existence of Operation Cathedral on November 8, 1977. All the arguments were there, from the weakest to the most unbelievable, picking up seemingly more serious arguments along the way, provided they served the purpose of justifying mail opening. We picked out about 10, none of which, in our opinion, held water under even the mildest pressure as we have proved here in our brief.

As we have already mentioned, the Ligue des droits de l'homme is convinced that Bill C-26 is in no way justified, neither in the case of drugs nor in the case of "national security". We already know that the argument for "national security" is far from having convinced many members of the opposition, and even some members on the government side. On the other hand, a large majority of members from all parties seem to have, excuse the expression, bought a little too quickly and a little too easily in our opinion, the famous argument of drugs to justify this new erosion of democratic rights inherent in mail opening.

That is why, in this oral presentation, we will deal mainly with the matter of drugs to show that this is only a false pretext to justify Bill C-26.

démontrer que même cet argument ne constitue qu'un faux prétexte qui ne saurait justifier le Bill C-26.

Éliminons au départ comme non pertinentes les nombreuses déclarations faites par les hommes politiques affirmant, sans preuves à l'appui, qu'il est impérieux qu'on puisse ouvrir le courrier pour stopper le commerce de la drogue qui se fait à travers la poste.

Ces déclarations ne sont pas pertinentes parce qu'elles ne portent justement pas sur le seul point qu'il s'agit de débattre, c'est-à-dire, si l'ouverture du courrier est indispensable, ou même nécessaire ou à tout le moins utile, pour contrer précisément le trafic de la drogue. Il ne s'agit donc pas de montrer que le trafic de la drogue existe, qu'il a une plus ou moins grande ampleur, qu'il constitue un fléau plus ou moins redoutable pour la société et que la police a beaucoup de difficultés à lutter contre ce problème, comme on le prétend dans à peu près tous les discours des politiciens sur la question, mais plutôt de démontrer que l'ouverture du courrier va pouvoir constituer une arme efficace pour diminuer ou enrayer le trafic de la drogue.

• 1555

Le seul endroit où, à notre connaissance, on a vraiment tenté de faire la preuve de cette nécessité, c'est devant la Commission McDonald, lors des auditions portant sur l'Opération cathédrale.

Cette preuve est-elle concluante en ce qui concerne l'ouverture du courrier? Nous ne le croyons pas.

D'abord, personne ne conteste que le courrier soit utilisé pour le commerce de la drogue ou des stupéfiants. Tout comme, d'ailleurs, il est utilisé pour promouvoir des avortements jugés illégaux, pour vendre du matériel jugé obscène et des billets de loteries jugées illégales, pour acheminer des contrats frauduleux et de l'argent volé, enfin, pour toutes les sortes d'illégalités possibles.

Si la seule existence d'une utilisation illégale ou illicite du courrier devait justifier l'autorisation d'ouvrir ledit courrier, il faudrait alors élargir considérablement la portée du bill C-26. Bien que nous soyons totalement opposés à toute ouverture du courrier, autres que celles déjà prévues par les lois actuelles, nous devons cependant poser la question: pourquoi avoir limité le pouvoir d'ouvrir le courrier aux cas de drogue et de «sécurité nationale», si c'est vraiment toute utilisation illégale du courrier qu'on veut empêcher?

Selon nous, la véritable raison pour laquelle le gouvernement fédéral a choisi d'ajouter la drogue à la «sécurité nationale» comme motifs d'interception légale du courrier, tient en deux mots: opportunisme politique. Il s'agit là, en effet, d'une manœuvre politique très habile destinée à faire mieux avaler la partie indigeste, mais principale, du bill C-26, c'est-à-dire celle portant sur la «sécurité nationale», grâce à l'argument toujours efficace de la lutte contre le terrible fléau de la drogue.

Il ne faut pas oublier que la tentative gouvernementale de légaliser l'ouverture du courrier intervient dans une période qui précède le déclenchement prochain d'élections générales au Canada. Et s'il est vrai que le gouvernement au pouvoir n'est

[Traduction]

Let us eliminate at once, as irrelevant, the numerous statements made by federal politicians who assert, without any evidence, that it is imperative to be allowed to open mail in order to stop drug trafficking by using the Post Office.

Those statements are irrelevant precisely because they do not deal with the only point at hand: i.e., whether the opening of mail is essential, or even necessary, or at least useful to stop drug trafficking. Therefore, it is not a matter of proving that drug trafficking exists, that is more or less significant, that it is a more or less terrible scourge for society and that it is very difficult for the police to deal with this problem (as was the case in almost all the speeches made by politicians on the issue), but in fact of proving that mail opening will be an effective weapon to reduce or to stop drug trafficking.

The only place where, to our knowledge, an attempt was really made to prove the necessity, is before the McDonald Commission, during the hearings on operation Cathedral.

Is this proof on mail opening conclusive? We do not think so.

First, no one denies that the mail is used for drug or narcotics trafficking. But then it is also used to promote abortions which are considered illegal, to sell material considered as obscene, to distribute tickets for lotteries considered illegal, to transmit fraudulent contracts, to pass on stolen money, in sum, for all kinds of illegal activities.

If the sole existence of illegal or illicit use of the mail justified an authorization to open the mail, it would be necessary to extend considerably the scope of Bill C-26. Although we are totally opposed to all opening of mail, other than in cases already provided for in existing legislation, we must yet ask this question: why limit the powers of opening the mail to cases of drugs and "national security" if what we are really aiming at is to stop all illegal use of postal services?

In our opinion, the real reason why the federal government has chosen to add drugs to "national security" as a reason for legal interception of mail, can be summarized in two words: political opportunism. It is in fact a very crafty political manoeuvre, meant to make it easier to swallow the unpalatable (though main) part of Bill C-26, namely the provisions on "national security", through the use of the ever effective argument of the "fight against the terrible scourge of drugs".

Let us not forget that the government's efforts to legalize the opening of the mail occurs right on the eve of the calling of a general election in Canada. And if it is true that the government in power is no longer able to hold out against

plus en mesure de résister plus longtemps aux pressions exercées par la GRC, il lui importe, par ailleurs, pour assurer sa réélection, de trouver une justification facilement «vendable» en période électorale et qui ne risque pas de soulever de controverse. La raison toujours très populaire est la lutte contre la drogue.

Grâce à cette habile manœuvre, le gouvernement réussit à museler à l'avance une bonne partie de l'opposition potentielle à son projet de loi. Car qui va oser s'opposer à l'ouverture du courrier en matière de drogue sans risquer du même coup d'être dénoncé comme un défenseur de ces infâmes trafiquants de stupéfiants? Ceux qui douteraient encore de l'efficacité de cette manœuvre du gouvernement n'ont qu'à relire la plupart des discours prononcés en Chambre, lors du débat en deuxième lecture du Bill C-26. L'efficacité de l'argument de la drogue ne peut pas être démontrée plus clairement!

L'argument de la drogue est tellement efficace que personne n'ose regarder la réalité en face. La drogue n'est pas, présentement, un grave problème au Canada, ni sur le plan physique, ni sur le plan social. Selon les estimations actuelles d'observateurs aussi qualifiés que des membres de la Commission royale d'enquête Le Dain sur l'usage non-médical des drogues, le problème de la drogue, loin d'être plus grave aujourd'hui qu'en 1972-1973, est un problème qui, globablement, a plafonné vers 1974-1975 et qui est entré depuis dans une phase récessive.

Les quelque neuf cents services médicaux ou psycho-médicaux mis sur pied à travers le pays, entre 1970-1973, pour faire face au «problème de la drogue», ont pour la plupart, soit fermé leurs portes, soit trouvé une autre vocation sociale suite à la diminution importante de leur clientèle traditionnelle.

• 1600

Bien plus, les drogues ne sont même pas les toxicomanies qui constituent présentement les pires dangers pour la santé physique et mentale de la population canadienne. En effet, les toxicomanies qui sont présentement les pires fléaux, aux dires mêmes des agences gouvernementales spécialisées dans ce domaine, sont l'alcool, puis le tabac (deux substances qui ne sont pas soumises à des restrictions d'aucune sorte), suivis des tranquilisants et des barbituriques (deux médicaments que tous peuvent se procurer facilement sur ordonnance médicale). L'héroîne, par exemple, arrive assez loin dans la liste des principaux dangers. Ainsi, sur la base de divers sondages régionaux, les seuls qui aient été réalisés au Canada, alors que l'uage du «speed» a décliné considérablement depuis 1971-1972, que l'usage du LSD, par exemple, et des autres hallucinogènes puissants, après avoir plafonné après 1971-1972, diminue depuis cette date, que l'usage du cannablis (marijuana) s'est stabilisé depuis 1973, la consommation d'alcool, elle, par exemple, croît de façon vertigineuse depuis les années 1970, et spécialement chez les jeunes, de même que chez les adultes.

Tout le monde peut comprendre facilement qu'un homme politique puisse récolter moins de votes en signalant à ses électeurs les dangers croissants de l'alcool et du tabac qu'en se lançant, plutôt, à fond de train, dans une lutte à finir contre le

[Translation]

RCMP pressures it must, to ensure its reelection, find a readily "marketable" justification during an electoral period, which would not give rise to any great controversy: hence, the ever popular justification of the fight against drugs.

Thanks to this crafty manoeuvre, the government manages from the start to muzzle a very considerable part of any potential opposition to its bill. Who would dare oppose the opening of the mail when drugs are involved without, at the same time, taking the risk of being denounced as a "defender of those infamous drug traffickers"? Those who still doubt the effectiveness of this manoeuvre by the Liberal government have but to reread most of the speeches made in the House of Commons during the second reading of Bill C-26. The effectiveness of the drug argument could not be more clearly demonstrated!

The drug argument is so effective that no one dares to face reality: drugs are not currently a very serious problem in Canada, neither at the physical nor at the social level. According to current estimates by concerned parties equally as qualified as members of the Le Dain Royal Commission Inquiry into the non-medical use of drugs, the drug problem, far from being any more serious today than it was in 1972-73 is a problem which, taken globally, peaked towards 1974-75 and which has since entered a recessive phase.

The 900 or so medical or psycho-medical services set up throughout the country between 1970 and 1973 to deal with the "drug problem" have since closed shop or have been put to some other social use as a result of the considerable decrease in their traditional clientele.

Furthermore, hard or soft drugs are no longer counted among those addictions which most seriously endanger the physical and mental health of the Canadian people. In fact, according to specialized government agencies, the most threatening addictions are now alcohol and tobacco (two substances which are not submitted to any form of restriction), followed by tranquilizers and barbiturates (two drugs which can easily be obtained by prescription). Heroin, for example, figures at the lower end of the list of main dangers. And so, according to various regional surveys, the only ones which have been carried out in Canada, the use of "speed" has declined considerably since 1971-1972, the use of LSD and other powerful hallucinating drugs, after having peaked in 1971-1972, have since shown a steady decrease and the use of cannabis (marijuana) has stabilized since 1973, whereas the consumption of alcohol has increased at an incredible rate since the beginning of the nineteen-seventies, especially within the younger age group, as well as in the adult group.

Anyone can easily understand that a politician will get fewer votes if he points out to his voters the increasing danger of alcohol and tobacco than if he rushes headlong into a decisive fight against the "terrible scourge of drugs". Yet, the facts are

«terrible fléau de la drogue». Pourtant les faits sont là, aussi peu rentables qu'ils puissent être sur le plan électoral!

Il est cependant plus difficle de comprendre comment un gouvernement, après avoir dépensé 4 millions de dollars de l'argent des contribuables canadiens, entre 1969 et 1973, pour les travaux de la Commission Le Dain, peut se permettre de déposer un projet de loi comme le projet de loi C-26, sans même s'être donné la peine de relire le rapport de cette Commission, ou, si le gouvernement trouve ce rapport de 1973 démodé, sans même avoir consulté la moindre recherche épidémiologique récente sur la question de la drogue. Attitude d'autant plus incompréhensible que les quatre volumes du rapport Le Dain constituent, aux yeux de la communauté internationale intéressée à cette question, l'une des meilleures études jamais produites sur le sujet.

Un gouvernement qui légifère ainsi, comme c'est le cas sur le Bill C-26, en se laissant davantage impressionner par les demandes répétées de la police et par les préjugés les plus répandus au niveau de la population que par les études impartiales et scientifiques qu'il a lui-même fait faire, à grands frais, à même l'argent des contribuables, est un gouvernement qui contribue lui-même à la survivance de ces mythes, au sujet de la drogue. C'est aussi un gouvernement qui fait passer ses préoccupations électorales avant ses responsabilités morales, et qui ne cherche que son éventuelle réélection sous le faux masque de la «lutte contre les traffiquants de la drogue».

De plus il est capital de savoir que la police dispose déjà de moyens légaux suffisants pour lutter contre le trafic postal de la drogue, et cela sans avoir besoin de changer les lois ou d'adopter le Bill C-26. Examinons la législation actuelle en regard des besoins exprimés par la police et qui sont de deux ordres: empêcher des crimes de se commettre ou la drogue de circuler, et arrêter les coupables pour les traduire devant les tribunaux.

Pour empêcher que la drogue ne circule par les bons services postaux de Sa Majesté, la Loi des postes prévoit déjà deux moyens distincts, et qui peuvent se révéler très efficaces s'ils sont utilisés pleinement, l'article 7 de la Loi des postes et l'article 46 de la même Loi.

L'article 7 de la Loi des postes permet au ministre d'interdire la livraison de tout courrier, (peu importe sa provenance, qu'il soit de provenance internationale ou domestique), donc tout courrier adressé à une personne ou déposé par une personne soupçonnée, et là je cite le texte de l'article 7, «de commettre, ou de tenter de commettre une infraction, ou d'aider, d'inciter ou de pousser une autre personne à commettre une infraction, ou d'employer la poste dans l'intention de commettre une infraction». On constate que l'article peut difficilement être plus large et que le ministre des Postes jouit ainsi du pouvoir quasi absolu d'arrêter n'importe quel courrier.

Le ministre doit ensuite, dans les cinq jours de sa décision, informer la personne visée de cette décision. La personne visée a ensuite dix jours pour contester la décision du ministre. En cas de contestation, le litige est soumis à une commission de révision de trois personnes, nommées par le ministre des Postes, et qui doit lui faire rapport. Enfin, suite au rapport, le ministre peut, soit confirmer sa décision initiale, ou encore, la

[Traduction]

there, no matter how unprofitable they may be during an election period!

However, it is difficult to understand how a government, after having spent \$4 million of the Canadian taxpayers' money between 1969 and 1973 for the hearings of the Le Dain Commission, can present a piece of legislation such as Bill C-26 without taking the trouble to reread this commission's report, or, if the government finds the 1973 report outdated, without even consulting any recent epidemiological study on the drug situation. This attitude is all the harder to understand since the four volumes of the Le Dain Report are, in the opinion of the international community concerned with this matter, one of the best studies ever made on the subject.

A government which legislates in this fashion, as is the case with Bill C-26, that is, which allows itself to be influenced to a greater extent by repeated requests from the police and the most widespread prejudices at the grass roots level than by costly, impartial and scientific studies it has itself sponsored and financed with the taxpayers' money, is a government which itself contributes to this perpetration of myths concerning drugs. It is also a government which places its electoral concerns before its moral responsibilities and whose sole aim is to be re-elected, and this explains its phony "fight against drug traffickers".

It is imperative to be aware that the police already have the legal means to fight postal drug trafficking without any change in the laws or the adoption of Bill C-26. Let us examine the existing legislation in comparison with the needs voiced by the police, which are twofold: to prevent the committing of crimes or the circulation of drugs, and to assist those who are guilty in order to have them prosecuted.

In order to prevent drugs from circulating, thanks to Her Majesty's Royal Service, the Post Office Act already provides two separate measures which can be most effective when used to their full extent, and I am referring to Clauses 7 and 46 of the Post Office Act.

Section 7 of the Post Office Act allows the Postmaster General to prohibit the delivery of all mail, (whatever its origin, whether international or domestic) directed to a person or deposited by a person suspected "of committing or attempting to commit an offence, or aiding, counselling or procuring a person to commit an offence, or using the mails for the purpose of committing an offence." It will be noted that this Section could hardly be broader in scope and that the Postmaster General is thus invested with an almost absolute power to block any kind of mail.

Then, the Postmaster General must, within five days after making his decision, inform the person affected by the decision. The person concerned is then given 10 days to contest the Postmaster General's decision. In case of dispute, the matter in litigation is submitted to a board of review consisting of three persons, appointed by the Postmaster General and to whom it must report. Following the report, the Postmaster General

modifier. En cas de non-contestation par la personne visée, la décision initiale du ministre devient définitive. Le courrier ainsi interdit peut, au choix du ministre, être retourné à l'expéditeur ou détenu et traité comme objet non livrable selon les règlements à ce sujet.

• 1605

De plus, pour ce qui est du courrier en provenance de l'étranger, l'article 46 de la Loi sur les Postes prévoit qu'un «préposé des douanes peut ouvrir tout courrier, sauf les lettres» et qu'«il peut faire ouvrir les lettres en sa présence par leur destinataire ou un personne autorisée par celui-ci; ou, au choix du destinataire, ouvrir lui-même les lettres avec la permission écrite de leur destinataire». Il est aussi prévu que lorsque le destinataire est introuvable ou qu'il refuse d'ouvrir la lettre, celle-ci est retournée aux postes pour être traitée comme objet non livrable.

Encore là, l'article 46 de la Loi sur les postes permet d'éliminer de la circulation toute drogue véhiculée par la poste et dont on soupçonne l'existence, soit parce que le destinataire ne se présentera pas et que son courrier va prendre le chemin des objets non livrables, soit parce qu'on va découvrir la drogue en ouvrant le courrier en présence du destinataire, la drogue étant bien sûr un objet dont l'importation est interdite en vertu d'autres lois.

L'autre besoin exprimé par la police est celui d'arrêter les responsables du trafic de la drogue et d'accumuler contre eux une preuve suffisante pour les faire condamner. A ce sujet, il est important de noter que la découverte, grâce à l'ouverture du courrier, d'une quantité quelconque de drogue, n'est en soi d'aucune utilité directe pour l'arrestation et la condamnation ni du destinataire, ni de l'expéditeur. Car il faut non seulement prouver le lien entre ceux-ci et la drogue en question mais également leur connaissance du fait qu'il s'agissait bien de la drogue.

C'est pourquoi il faut de toutes manières livrer le courrier en question à son destinataire dans l'espoir de le prendre sur le fait lors d'une perquisition opérée au bon moment. Et puisque la perquisition se fait après la livraison du courrier, il va de soi que la Loi sur les postes ne s'applique plus et que les pouvoirs conférés par la Loi sur les stupéfiants, par exemple, permettent de saisir et d'ouvrir tout le courrier qui pourrait se trouver sur les lieux. Tout comme les mêmes pouvoirs permettent d'intercepter et de perquisitionner le courrier d'une personne que la police soupçonne de s'apprêter de poster de la drogue, pourvu que la perquisition se fasse avant que le courrier soit déposé à la poste.

L'ouverture du courrier n'est donc pas justifiée, même pour ce second motif que constitue l'arrestation des coupables. D'abord parce que l'ouverture du courrier ne permet aucunement cette arrestation et encore moins leur condamnation; elle permet tout au plus, aux dires mêmes du sergent d'État-major Arnold Kay, le 15 février dernier devant la Commission McDonald, d'éviter des efforts inutiles en personnel et en temps et de s'assurer qu'une perquisition donnée chez un destinataire, aura des chances d'être fructueuse parce qu'elle visera un envoi réel de drogue (vérifié par l'ouverture préala-

[Translation]

may either confirm his initial decision or modify it. If the person affected does not question the decision, the Postmaster General's initial decision becomes final. The mail thus prohibited may, at the wish of the Postmaster General, be returned to the sender or be detained and dealt with as undeliverable mail in accordance with the regulations.

Moreover, in the case of mail originating in a foreigh country, Section 46 of the Post Office Act stipulates that: A customs officer may open any mail, other than letters, and may cause letters to be opened in his presence by the addressee thereof; or by a person authorized by the addressee; or, at the option of the addressee, open the letter himself with the written permission of the addressee thereof. It is also provided that when the addressee cannot be found to open the letter, the latter shall be returned to the Canada Post Office and shall be dealt with as undeliverable mail.

Section 46 of the Post Office Act also provides for the elimination of any circulation of drugs conveyed or suspected to be conveyed by mail, either because the addressee may not be present at the time of delivery and his mail would then be dealt with as undeliverable, or because the drugs may be discovered by a customs officer when he opens the mail in the presence of the addressee, the drugs being, of course, an object whose importation is forbidden under other legislation.

The other reason put forward by the police is the need to arrest those in charge of drug trafficking and to gather enough solid evidence against them to have them convicted. Incidentally, it is very important to realize that he discovery of any quantity of drugs, through the opening of the mail has, in itself, no direct impact on the arrest and conviction of the addressee or of the sender, because, not only must the relation between those persons and the drugs be proven, but also their knowledge of the fact that the mail contains drugs.

That is why the mail must, in any case, be delivered to the recipient in the hope of catching him or her redhanded in the course of a well-timed search. And since the search is usually carried out after delivery, the Post Office Act no longer applies and the powers granted under he Narcotics Control Act, for example, allow for the interception and opening of any item of mail found on the premises. The same powers also provide for the interception and search of the mail of anyone suspected by the police of being about to mail narcotics, as long as the search is carried out before the mail is dropped into the mail box.

There are therefore at least two main reasons why mail opening is not warranted, even in the case of the second of these reasons, which has to do with the arrest and conviction of the suspects. First of all, the opening of mail does not contribute to the arrest of the culprits and even less to their sentencing; at best, it helps, according to the evidence given by Staff Sergeant Arnold Kay on February 15, 1978, before the McDonald Commission, to avoid waste of staff and time, and to ensure that a search carried out at a recipient's residence will have a chance of being fruitful as a real shipment of drugs

ble) et non pas un faux envoi (simplement soupçonné, mais non vérifié).

Cette inefficacité (pour ne pas dire cette inutilité) de l'ouverture du courrier quant à l'arrestation et à la condamnation des trafiquants de drogue, illustrée par quatre exemples du sergent d'État-major Kay, est d'autant plus significative que c'est la GRC elle-même qui a choisi de mettre en preuve ces quatre cas. Car il faut rappeler que le sergent Kay, lorsqu'il a comparu devant la Commission McDonald, a présenté quatre cas sur lesquels il a affirmé que dans tous les cas d'ouverture du courrier, aucun n'avait résulté en une condamnation et que dans trois cas sur quatre, il n'avait conduit à aucune arrestation.

Évidemment, dans ce cas-là, on est en droit de croire que la GRC, dans sa campagne pour obtenir la légalisation de l'ouverture du courrier, ne choisit sûrement pas de présenter ses plus mauvais cas.

On aurait pu ici démolir beaucoup d'autres mythes qui ont cours au sujet de la drogue et qui servent à justifier le Bill C-26. Nous vous référons à ce sujet à notre mémoire, en particulier aux pages 28 et suivantes, pour ce qui est de la version française.

Qu'il suffise de préciser ici que la criminalisation de la drogue au début du siècle a davantage contribué à créer le problème de la drogue qu'à le résoudre et qu'une approche médicale et sociale de ce problème a connu de meilleurs résultats dans certains pays que l'approche répressive qu'ont adoptée entre autres le Canada et les États-Unis.

Soulignons aussi que la drogue qui est régie par la Loi sur les stupéfiants et par la Loi des aliments et drogues, sert trés souvent de prétexte aux forces policières pour mener de vastes opérations contre des individus et des groupes, opérations dont la portée dépasse largement les motifs avoués de la drogue.

Mrs. Holt: On a point of order, Mr. Chairman. Are we hearing evidence about mail opening or on drug decriminalization and criminalization? I think I would be interested in hearing what their arguments are with regard to the bill, not their prejudices against the government or prejudices against the drug law. I think we have heard enough about what they think is the drug law and what is good, and I would appreciate it very much if we could get evidence on their concerns about mail opening.

The Chairman: Thank you, Mrs. Holt. Of course, the witnesses may present their case as they wish but I am sure they will want to bear your comments in mind. They have about five minutes remaining in their presentation, but I am sure they will want to bear your comments in mind.

Mrs. Holt: There was a limit. I thought it was unlimited. It seems to be going on ad nauseum.

• 1610

M. Doré: Nous voudrions avant de terminer, monsieur le président, dire quelques mots de cet autre épouvantail qu'a brandi régulièrement depuis quelques années le gouvernement fédéral, soit pour justifier l'introduction de mesures de plus en

[Traduction]

involved (verified through preliminary opening of the mail) and not a fake shipment (based on unverified suspicions).

This ineffectiveness (not to say futility) of mail opening with regard to arresting and convicting drug traffickers, as illustrated by the four examples given by Staff Sergeant Kay, is all the more significant since the RCMP itself chose these cases as evidence. It must be remembered that when Sergeant Kay appeared before the McDonald Commission and put forward four examples, he stated that in all the cases of mail opening, not one ended in a conviction and in three out of the four cases, it did not even lead to an arrest.

Also, I think we have good reasons to believe that the RCMP, in its campaign to obtain the legalization of mail opening, would certainly not choose to submit its worse cases!

At this point we could have demolished a good number of the other myths surrounding drugs and used to justify Bill C-26. To this effect, we would refer you to our brief, and in particular to page 28 and the pages that follow, in the French version at least.

I will just mention here that the criminalization of drugs at the beginning of the century has contributed more to exacerbating the drug problem than in solving it and that the medical and social approach taken in other countries vis-à-vis this problem has had better results than the repressive approach taken by Canada and the United States, among others.

Let us also emphasize that drugs come under the Narcotics Act and the Food and Drug Act and are often used as excuses by police forces to lead huge operations against individuals and groups, operations whose scope vastly exceeds the fight against drug trafficking.

Mme Holt: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Avons-nous à entendre des témoignages sur l'ouverture du courrier ou sur la déjudiciarisation ou non des drogues? Je crois que je préférerais entendre leur argumentation concernant le projet de loi et non pas un exposé de leurs préjugés contre le gouvernement ou contre la Loi sur les drogues. Je crois que nous en avons entendu assez sur ce qu'ils pensent de la Loi sur les drogues et à propos de tout ce qui est bon selon eux et j'aimerais bien que nous puissions enfin savoir ce qu'ils pensent de l'ouverture du courrier.

Le président: Merci, madame Holt. Évidemment, les témoins peuvent exposer leur cas comme ils l'entendent, mais je suis sûr qu'ils tiendront compte de vos remarques. Il leur reste à peu près cinq minutes pour terminer leur exposé, mais je suis sûr qu'ils tiendront compte de ce que vous venez de dire.

Mme Holt: Il y a une limite, donc. Je croyais qu'il n'y en avait pas. Tout cela semble ne jamais devoir finir.

Mr. Doré: Before ending our presentation, Mr. Chairman, we would like to say a few words concerning that other chestnut the federal government has been hauling out regularly for the last few years, either to justify introducing more and

plus répressives dans de nombreuses lois récentes, soit pour tenter de bloquer les travaux de certaines commissions d'enquête, nous voulons, bien sûr, parler de la sécurité nationale.

En effet, depuis 1970 en particulier, le pouvoir exécutif s'est réservé de plus en plus de pouvoirs discrétionnaires au détriment du Parlement et du pouvoir judiciaire tout en se retranchant de plus en plus souvent derrière le mur du secret et ce. toujours au nom de la sacro-sainte sécurité nationale. En ce sens, le Bill C-26 n'est que le plus récent rejeton, et malheureusement sans doute pas le dernier, d'une longue lignée de projets de loi où la sécurité nationale et son concept passepartout vient faire ses ravages. Citons, à titre d'exemple, la Loi sur la Cour fédérale, la Loi sur la protection de la vie privée, la Loi sur la citoyenneté ou la Loi sur l'immigration. Il y a clairement là une orientation qui, quant à nous, nous apparaît extrêmement dangereuse et qu'il nous faut arrêter dès maintenant avant qu'il ne soit trop tard. Cette tendance est d'autant plus dangereuse que pendant la même période, et toujours pour protéger la sécurité nationale, les services de sécurité de la GRC et de divers autres corps policiers se sont livrés à des abus, des illégalités, dans certains cas des crimes contre les droits démocratiques dont on ne cesse de découvrir chaque semaine l'ampleur et la diversité: viol du courrier, entrée par infraction, vol de documents, intimidation et chantage, incendies criminels, surveillance systématique de milliers de citoyens et de groupes, viol de secret professionnel et de la confidentialité de dossiers, faux, usage de faux, usage illégal d'explosifs, technique de déstabilisation de groupes, et encore une fois, pour ne citer que quelques exemples.

Devant une violation aussi systémagique, non seulement des droits fondamentaux des citoyens de ce pays, mais aussi de la légalité que les forces de l'ordre ont pourtant mission de faire respecter, le Bill C-26 ne peut nous apparaître que comme une énorme méprise ou encore comme une sinistre blague. Car si le Canada a besoin d'une nouvelle législation en matière de sécurité, ce n'est sûrement pas d'une loi qui va élargir davantage les pouvoirs policiers, mais plutôt d'une loi qui va empêcher les abus du pouvoir policier.

L'une des principales justifications du gouvernement fédéral pour le recours de plus en plus fréquent à la sécurité nationale réside dans la nécessité de lutter contre le terrorisme. On a bien sûr prétendu que l'ouverture du courrier était une arme indispensable dans cette lutte contre le terrorisme. Avec la drogue, il s'agissait là de l'argument massue pour justifier le Bill C-26 puisque personne n'oserait s'opposer à la lutte contre le terrorisme. D'ailleurs, ce clou de la preuve de la GRC en matière d'ouverture du courrier fut indubitablement le désormais célèbre cas Toshio Omura, le fameux terroriste de l'Armée rouge japonaise arrêté et expulsé du Canada en décembre 1976. Ce cas est d'autant plus important que c'est le seul qui ait été présenté devant la Commission McDonald pour justifier l'ouverture du courrier et que par ailleurs c'est un des seuls arguments qui a été avancé par le solliciteur général et le premier ministre dans la justification du projet de loi C-26.

M. Lachance: J'en appelle au Règlement, monsieur le président?

Le président: Oui.

[Translation]

more repressive measures in numerous recent pieces of legislation in order to try and block the work of certain commissions of inquiry and, of course, we mean national security.

Since 1970, more specifically, the executive has been gathering to itself more and more discretionary powers at the expense of Parliament and the judiciary while hiding itself more and more behind a wall of secrecy and all the while doing this in the sacrosanct name of national security. In that sense Bill C-26 is only the most recent offspring, and unfortunately probably not the last of a long series of bills where national security and its concept of expediency are raising havoc. For example, there is the Federal Court Act, the protection of Privacy Act, the Citizenship Act or the Immigration Act. There is a clear orientation there which appears to us to be extremely dangerous and that we must stop now before it is too late. This trend is even more dangerous inasmuch as during the same periods and always to protect national security, the security services of the RCMP and various police forces did commit abusive and illegal acts and in certain cases up to and including criminal acts against democratic rights and every week we are discovering more and more importance and diversity of those acts: illegal opening of the mail, breaking and entering, robbery of documents, intimidation and blackmail, arson, systematic surveillance of thousands of citizens and groups, violation of professional confidentiality and of the confidentiality of files, counterfeiting, use of counterfeited material, illegal use of explosives, group destabilization techniques and, once more, those are but a few examples.

Faced with such systematic violation of not only of the fundamental rights of the citizens of this country but also of the law that the forces of law and order have the mission of upholding, Bill C-26 can only appear to be either an enormous mistake or some kind of sinister joke. Because if Canada does need new legislation concerning security, it certainly does not need legislation which is going to give more power to the police but rather legislation which will prevent abusive use of their powers by the police.

One of the main justification given by the federal government for its more and more frequent use of national security is the necessity of fighting against terrorism. It was said that opening mail was an indispensable weapon to fight terrorism. Along with the drug argument that was the decisive, sledgehammer argument to justify Bill C-26 because no one would dare oppose the fight against terrorism. Besides the ultimate proof given by the RCMP concerning mail openings was without a doubt, the now famous case of Toshio Omura, the well-know terrorist of the Japanese Red Army who was arrested and thrown out of Canada in December 1976. That case is even more important because it is the only one that was presented to the McDonald commission to justify the opening of mail and it is also one of the only arguments brought forth by the Solicitor General and the Prime Minister when they justified Bill C-26.

Mr. Lachance: On a point order, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

M. Lachance: Je suis absolument désolé d'interrompre le témoin. Nous avons eu le mémoire, il nous a été présenté. Il a été distribué aux membres du Comité. Je suis certain que tous les membres du Comité ont hâte d'interroger les témoins et je pense que c'est un excellent mémoire. Mais j'ai peur qu'en s'étendant, si je comprends bien vous en êtes rendu à peu près à la page 40 sur un mémoire qui compte plus de 66 pages...

• 1615

M. Doré: Il nous reste deux pages.

M. Lachance: D'accord ... Monsieur le président, j'aimerais bien interroger les témoins et, si possible, avoir plus de temps pour ce faire.

Le président: Merci, monsieur Lachance. Et vous êtes le premier.

M. Doré: Je ferai simplement remarquer aux membres du Comité que j'avais demandé au président du Comité, compte tenu du fait que les intervenants qu nous suivaient, la Fédération canadienne en l'occurrence, avaient défini finalement leur présentation, qu'on pourrait disposer d'une demi-heure. Et il ne me reste que deux minutes dans la demi-heure qui m'a été allouée, et je vous dis que dans deux minutes on en aura terminé.

Le cas Omura... de toute façon, vous y faisiez référence. On en a largement fait état dans notre mémoire; ce qui est clair, et ce qui ressort des témoignages des trois personnages de la GRC qui ont été interrogés par le commissaire McDonald, c'est que l'ouverture du courrier dans le cas Omura n'a aucunement été utile ou nécessaire pour procéder à l'arrestation et à l'expulsion de ce terroriste. En conséquence, cet argument-massue qu'on a voulu servir pour justifier l'ouverture du courrier, encore une fois, en ce qui concerne le seul cas dont on a fait état, n'est, quant à nous, pas justifié.

Si le Bill C-26 avait été le moindrement justifiable pour des raisons sérieuses, la Ligue des droits de l'homme aurait pu examiner plus attentivement avec vous les principales garanties que sont censées constituer les autorisations judiciaires ou ministérielles, selon le cas, garanties nécessaires avant de pouvoir ouvrir légalement le courrier: la durée limitée de l'intersession autorisée, l'avertissement qu'on doit donner dans certains cas aux personnes visées, ou encore le rapport annuel que doit faire le Solliciteur général au Parlement et, enfin, le caractère temporaire du Bill C-26.

De même, nous aurions aimé pouvoir développer plus longtemps avec vous les soit-disant véritables raisons qui ont motivé le Bill C-26 et qui se résument, quant à nous, à quelques mots: une capitulation des pouvoirs politiques devant les pressions des forces policières. Et pour tout cela, nous vous renvoyons précisément au texte complet de notre mémoire. Car, en conclusion, et en l'absence de la moindre raison valable pour justifier cette nouvelle érosion des droits démocratiques que constitue le «viol du courrier», la Ligue des droits de l'homme n'a d'autre alternative que de demander le retrait, pur et simple, du Bill C-26. Cette position de la Ligue n'est d'ailleurs pas isolée puisqu'une foule d'organismes syndicaux, communautaires, populaires au Québec et dans le reste du [Traduction]

Mr. Lachance: I am terribly sorry to interrupt the witness. We do have the brief as it was given to us. It was distributed to the members of the Committee. I am quite sure that all the members of the Committee are eager to put questions to the witnesses and I think that the brief is excellent. I am afraid if you go on at such a rate, because I think you are now approximately, at page 40 in a 66 page brief...

Mr. Doré: There are only two pages left.

Mr. Lachance: Fine ... Mr. Chairman, I would like to put questions to the witnesses and, if possible, have as much time as possible to do so.

The Chairman: Thank you, Mr. Lanchance. And you are first on the list.

Mr. Doré: I would just like to say to the members of the Committee that I had asked the Chairman of the Committee, because the witnesses who are to follow us, the Canadian Federation, had finally defined their presentation, that a half hour might be made available to us. And I only have two minutes left in the half hour that was given to us, but we will be finished in two minutes.

The Omura case ..., any way, you did mention it. We did outline it in depth in our brief; what is clear, what does come out of the evidence given by the three individuals of the RCMP who were questioned by Commissioner McDonald, is that the opening of the mail in the Omura case was not in any way useful or necessary to allow them to proceed to the arrest and deportation of that terrorist. Consequently, that sledge-hammer argument that is want to be served up to justify the opening of the mail, once more, and in so far as this single individual case is concerned, is not, in our opinion, justifiable.

If Bill C-26 had in the least been justifiable for serious reasons, the Civil Liberties Union could have examined more closely with you the main guarantees that are supposedly provided by the judiciary or ministerial authorizations, depending upon the case, which are necessary before the mail can be opened legally; the time limit with regard to warrants, obligation to notify the persons concerned, the Solicitor General's annual reports to Parliament and, finally, the temporary nature of Bill C-26.

We also would have liked to have more time to develop with you the three real reasons for Bill C-26 and which, for us, can be summarized in a few words: the capitulation of the political powers to the pressure exercised by police forces. And for all that, we refer you to the complete text of our brief. Because, in conclusion, and in the absence of the tiniest valid reason which could justify this new erosion of democratic rights which is the opening of the mail, the Civil Liberties Union has no other alternative but to ask for the withdrawal, pure and simple, of Bill C-26. The Union is not alone in this as a host of union, community and popular groups in Quebec and in the rest of Canada have already made known their opposition to Bill C-26 or have purely and simply asked for its immediate withdrawal.

Canada, ont déjà manifesté leur opposition au Bill C-26 ou demandé, purement et simplement, son retrait immédiat. Mentionnons, en conclusion, à titre d'exemple, le Conseil du Travail du Canada lors de son congrès à Québec au mois dernier, la Fédération des travailleurs du Québec, la Confédération des Syndicats nationaux, la Corporation des enseignants du Québec, les associations de liberté civile, la Fédération des CLSC, des mouvements nationalistes, des groupes d'étudiants, des universitaires, et même la Fédération professionnelle des journalistes du Québec . . . encore une fois pour ne citer que quelques groupes.

Monsieur le président, cela pourrait résumer, pour l'essentiel, ce que l'on avait à dire aux membres du Comité, en introduction.

Le président: Merci . . .

M. Doré: Est-ce que je peux encore vous demander, comme on l'a déjà fait, d'annexer le mémoire, intégralement, au procès-verbal?

Le président: C'est notre habitude de le faire.

M. Doré: D'accord. Merci.

Le président: Après M. Lachance j'ai les noms de M. Jarvis, M. Leggatt, M. Marceau, Mme Holt, M. Joyal et M. Young.

Before that, however, there is a small question of procedure we should deal with. We have requests for two additional appearances before the Committee. We just received those today; Mr. Joyal will tell us about one and the other, which I received today, is from the Civil Liberties Association of the National Capital Region, headed by Dr. Whiteside.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, I think the proper forum in which to discuss those appearances would be the steering committee, as is the usual practice, again not to delay the interrogation of the witnesses today.

The Chairman: You are certainly right in theory, Mr. Lachance, except that since they would be appearing next week and we do have a quorum at the moment, without delaying the witnesses unnecessarily, I thought I might sound out the Committee to see whether they wished to hear other witnesses or not. We had not formally adopted a motion not to hear additional witnesses, and we have had several who have not come who were scheduled. At some point soon we will have to decide not to hear any more. I wondered whether Mr. Joyal could give us the name of this other group.

M. Joyal: Oui, il s'agit, monsieur le président, d'un groupe qui a été impliqué dans les recherches qui ont été faites dans le contexte de la commission Le Dain et qui, par conséquent, a pour objet de nous donner plus d'information en ce qui concerne la première partie du projet de loi.

Le président: Je vous remercie.

[Translation]

In conclusion, simply for your information, may we mention the Canada Labour Congress during its meeting in Quebec last month, the Quebec Federation of Labour, the Confederation of National Trade Unions, the Quebec Teacher's Corporation, the Civil Liberties Associations, the Federation of Local Community Service Centres (Centres Locaux de Services Communautaires), nationalist movements, students groups, university groups and even the Quebec Professional Federation of Journalists..., once again, those are only a few groups from a longer list.

Mr. Chairman, in essence, I believe that summarizes what we had to say by way of introduction to the members of the Committee.

The Chairman: Thank you . . .

Mr. Doré: Could I ask you once more as we already did, to append the integral text of the brief to the record?

The Chairman: That is our usual practice.

Mr. Doré: Fine. Thank you.

The Chairman: After Mr. Lachance I have the names of Mr. Jarvis, Mr. Leggatt, Mr. Marceau, Mrs. Holt, Mr. Joyal and Mr. Young.

Avant de passer aux questions, il y a une petite question de procédure que nous devrions régler immédiatement. Nous avons reçu des demandes de deux autres groupes qui voudraient comparaître devant le Comité. Nous venons de recevoir ces demandes aujourd'hui; M. Joyal nous donnera tous les détails concernant l'un des groupes et l'autre, la demande qui j'ai reçue aujourd'hui, nous vient de l'Association pour la défense des libertés civiques, Région de la Capitale nationale, dont le président est M. Whiteside.

M. Lachance: Monsieur le président, je crois qu'il voudrait mieux débattre de ces questions en comité directeur, comme c'est notre habitude de le faire, pour ne pas retarder davantage la séance d'aujourd'hui.

Le président: En principe, monsieur Lachance, vous avez raison; cependant, puisque ces groupes devraient comparaître la semaine prochaine et que nous avons le quorum à l'heure actuelle, sans retarder indûment la séance, j'ai cru qu'il serait peut-être bon de sonder les reins et les cœurs du Comité pour savoir si l'on veut entendre ces autres témoins ou non. Nous n'avions pas adopté de motion formelle portant que nous n'entendrions pas d'autres témoins, il y a même quelques témoins qui devaient comparaître mais qui ne sont pas venus. Nous devrons décider d'ici peu si nous voulons en entendre d'autres ou non. Je me demande si M. Joyal pourrait nous donner le nom de cet autre groupe.

Mr. Joyal: This is a group which carried on research spearheaded by the Le Dain Commission and which is therefore in a position to give us further information concerning the first part of this bill.

The Chairman: Thank you.

Well, these groups might share one meeting next week, if that was your wish.

Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: I would just like to support the suggestion that this group be invited, particularly since their evidence will deal specifically, I presume, with the drug areas, which this bill seems to zero in on. I do not think it is a repetition of evidence we have already heard. I think it is important that we do have some evidence in terms of narcotics as it relates to the bill.

The Chairman: Yes. Mrs. Holt.

Mr. Holt: I would suggest, then, if we are going to get people like the Le Dain Commission, about which I have great reservations because of my own personal experiences with them, then we should be getting somebody who is an expert on the problem of narcotics in Western Canada and someone from the Narcotics Addiction Foundation.

Mr. Leggatt: I would support that as well.

Mrs. Holt: That is where the problem is. These gentlemen come here and tell us it is not a problem. Well, I can tell them they do not know what the heck they are talking about. So I would like to hear them.

The Chairman: We are hearing the RCMP next week.

Mrs. Holt: Well, I would like to suggest that we invite the Narcotics Addiction Foundation, because right now a very tough law is being introduced in British Columbia because it is such a serious problem out there. And I would suggest that we invite perhaps the Commission chairman himself, Mr. Bert Hoskin from Vancouver.

The Chairman: Is he from the Narcotics Addiction Foundation of British Columbia?

Mr. Holt: Of British Columbia. He has been involved right through from the soft-drug development to the pre-soft period to the present, and knows what the problems are. I think the police are very useful in this regard and have a special expertise, but since the problem of drugs seems to be one these people who have been coming for us cannot perceive, I think we should have someone specialized in it.

The Chairman: Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: I support both suggestions.

I am sorry I was not here when you mentioned that the Canadian Association of Chiefs of Police were not coming. I take strong exception to that. I know we cannot compel them to come, but I object to them letting the RCMP carry the can on the law-enforcement side on this. I personally contacted the Ontario Police Association and Canadian Association of Chiefs of Police, which represent the rank and file of law-enforcement officers. They are not coming. I do not know what I can do about it except complain. But I really take exception to the fact that associations representing law-enforcement officers and police chiefs would permit simply the RCMP to carry that whole side of the argument in this situation.

I very much support what Mrs. Holt has said, because I want to hear both sides of it. I am not saying this brief was

[Traduction]

Si vous êtes d'accord, nous pourrions convoquer ces deux groupes en même temps lors d'une réunion de la semaine prochaine.

Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Je tiens également à ce que ce groupe soit invité, d'autant plus que son témoignage portera essentiellement sur la drogue, domaine qui se trouve au cœur même du bill, Je ne pense pas d'ailleurs que leur déposition fasse double emploi, et il est essentiel que nous ayons des renseignements relatifs aux stupéfiants.

Le président: Madame Holt.

Mme Holt: Si nous allons convoquer la Commission Le Dain au sujet de laquelle j'ai les plus graves réserves, nous devrions également convoquer un expert en stupéfiants et notamment un membre de la Narcotics Addiction Foundation.

M. Leggatt: Tout à fait d'accord.

Mme Holt: C'est dans l'Ouest du pays que le problème est le plus grave, alors que d'après les témoins, il n'y aurait pas de problème du tout, ce qui montre bien qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent.

Le président: La GRC doit comparaître la semaine prochaine.

Mme Holt: Il faudrait également inviter la Narcotics Addiction Foundation à comparaître, vu que la Colombie-Britannique est justement en train d'adopter des lois très sévères pour la répression de la drogue. Il serait souhaitable je pense d'inviter M. Bert Hoskin de Vancouver, président de la commission.

Le président: Il fait partie de la Narcotics Addiction Foundation de la Colombie-Britannique?

Mme Holt: C'est exact. Il a suivi l'évolution du problème depuis ses débuts jusqu'à l'heure actuelle et il le connaît donc à fond. Les forces de police sont très utiles à cet égard et auront certainement beaucoup à nous apprendre; mais étant donné que les témoins que nous avons entendus jusqu'à présent ne semblent pas s'être aperçus de la gravité du problème, il faudrait, à mon avis, convoquer quelqu'un de plus compétent.

Le président: Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: J'appuye ces deux propositions.

Je n'étais pas dans la salle lorsque vous avez annoncé que l'Association canadienne des chefs de police avait refusé notre invitation à comparaître, ce que je trouve inadmissible. Nous ne pouvons bien entendu les obliger à venir, mais je trouve inadmissible qu'ils imposent à la Gendarmerie tout le fardeau de cette question. J'ai moi-même contacté l'Association ontarienne de la police ainsi que l'Association canadienne de chefs de police qui représente l'ensemble des policiers. Face à leur refus de comparaître, je ne puis que marquer mon désaccord. Il est injuste, je le répète, que les associations de chefs de police rejettent tout le fardeau sur la Gendarmerie royale du Canada.

Je suis tout à fait d'accord avec M^{me} Holt car je tiens moi aussi à entendre les deux côtés de la médaille. Je ne prétends

wrong; I do not know and I want somebody to tell me. I want the other side to tell me.

But just to have the RCMP in here, who are in a terribly difficult situation because they are right in the middle of the McDonald Commission, and to have the Canadian Police Chiefs, who had no hesitation coming on other legislation, I might say, at some length, refuse our invitation, is not to me a very happy situation in this Committee.

Mrs. Holt: May I make a suggestion on the municipal forces? I think, having worked with the drug squad, say of Vancouver City Police, and Clue, it would be more useful, really, to have the representatives of the drug squads instead of the police chiefs. It might be an alternative. It may be that the police chiefs do not know anything about it, because it is a specialized field.

Mr. Leggatt: On the same point of order, I disagree with Simma just on that point. I think there are different aspects to the bill. Remember that this bill does not only deal with drugs, it deals with the whole question of the Official Secrets Act. So I think we would like to have balance on both sides in terms of all the issues. I do not see it as a substitute. I would like to hear Bert Hoskin on this. He is an acknowledged expert on the subject in the province of British Columbia.

But I would second Mr. Jarvis that we perhaps should sent another request out, or at least this Committee should express, as a committee, its disappointment at the Association of the Canadian Chiefs of Police not wishing to come before this Committee in public in terms of this bill. It is well known there are a lot of use who have expressed serious reservations about the bill. I think they have a duty to the Canadian public to tell us, who have expressed these reservations, if they support the bill, why we are wrong about it. But not to come here in public and express their views, I think, is a real shame in terms of the Committee trying to come to some conclusions about the bill.

The Chairman: Well, what we will do is contact them and send your comments and Mr. Jarvis'.

Are we agreed to call the Narcotics Addiction Foundation of B.C.?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Okay.

Are we agreed to call Mr. Joyal's group on drugs?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Perhaps those two groups could share a meeting.

Mr. Lachance: We will leave it to your discretion.

The Chairman: All right. And what about the third group, the Civil Liberties Association of the National Capital?

Mr. Jarvis: Are they a member of the Federation?

The Chairman: I do not know.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, on this last group, I do not know whom they are. The only thing is that we have decided to hear national or provincially based organizations dealing with civil liberties. I have no objection in principle to a group representing a city. The fact that it is within the National

[Translation]

pas que les témoins d'aujourd'hui aient tort mais je voudrais entendre un autre son de cloche.

Lorsque la GRC se trouve dans une situation délicate en raison de sa participation aux délibérations de la Commission McDonald, il est vraiment regrettable que l'Association des chefs de police ait refusé notre invitation alors qu'elle n'a pas hésité à se prononcer pour d'autres projets de loi.

Mme Holt: En ce qui concerne les polices municipales, je pense qu'il serait plus utile d'inviter les spécialistes de la répression de la drogue plutôt que les chefs de police. C'est peut-être une solution de rechange valable. Comme il s'agit d'un domaine très spécialisé, les chefs de police pourraient ne pas être au courant.

M. Leggatt: Je ne suis pas d'accord avec M^{me} Holt à ce propos. Il ne faut pas oublier en effet que le bill ne traite pas exclusivement des drogues mais de tous les aspects de la Loi sur les secrets officiels. Il serait dès lors bon que nous puissions entendre leur point de vue sur tous ces problèmes. Je suis d'accord pour convoquer Bert Hoskin qui est effectivement un expert reconnu en Colombie-Britannique.

Par contre, le Comité pourrait faire savoir à l'Association canadienne des chefs de police que nous sommes très déçus de leur refus de venir témoigner concernant les dispositions du présent bill. Étant donné les graves réserves exprimées par bon nombre d'entre nous concernant le bill, j'estime qu'il serait du devoir de l'Association d'expliquer publiquement leur position en faveur du bill. Le contraire est vraiment scandaleux.

Le président: Nous allons leur faire part de vos remarques ainsi que de celles de M. Jarvis.

Vous êtes d'accord pour convoquer la Narcotics Addiction Foundation de Colombie-Britannique?

Une voix: D'accord.

Le président: Très bien.

Vous êtes d'accord pour inviter le groupe proposé par M. Joyal concernant les drogues?

Des voix: D'accord.

Le président: Les deux groupes pourraient comparaître au cours d'une même réunion.

M. Lachance: C'est à vous de décider, monsieur le président.

Le président: D'accord. Qu'allons-nous faire avec la Ligue des droits de l'homme de la Capitale nationale?

M. Jarvis: Sont-ils membres de la Fédération?

Le président: Je l'ignore.

M. Lachance: Monsieur le président, je ne sais pas qui ils sont au juste. Ce qui est certain c'est que nous avons décidé de convoquer uniquement les groupes nationaux ou provinciaux attachés aux libertés civiles. Je n'ai pas d'objection en principe à ce que nous convoquions un groupe représentant une ville;

Capital Commission does not overcome the fact that this is a city, and if we start hearing groups from cities, it would take a lot of time. Perhaps we can check out whom they are.

The Chairman: I know who they are but, as you say, it is a city-based civil liberties association so I think that is the question you have to decide. You have expressed your point of view. I suspect many Committee members share that view that we should not hear city-based associations. And if that is your view, we will just agree to hear the two witnesses.

Mr. Patterson: Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Patterson.

Mr. Patterson: May I ask if this organization, the brief of which we have just heard, is a national organization?

The Chairman: Yes, I suppose it could be described in that way.

Mr. Patterson: Does it have branches in different provinces?

M. Caron: Nous avons des membres principalement localisés au Québec, mais il y a des membres qui habitent à l'extérieur du Québec. Nous détenons une charte fédérale et nous sommes considérés, ne serait-ce que pour fins de subventions, comme un organisme national, mais spécialement affecté si on veut, ou travaillant dans le territoire du Québec.

The Chairman: In any event, we were not suggesting, Mr. Patterson, that we not hear provincially based groups, but we were questioning whether we should go beyond that to the city-based groups. Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Just to clarify that, the Civil Liberties Association of the National Capital Region, 95 Rideau Street, Mr. Whiteside, President, is a member of that Canadian Federation of Civil Liberties and Human Rights Associations, therefore they are in the umbrella group.

The Chairman: Except that was the organization that decided not to present a brief.

Mr. Jarvis: Okay, you are right.

The Chairman: Are you agreed not to hear the Civil Liblrties Association of the National Capital Region then?

Mr. Lachance: Yes, unless further consideration . . .

The Chairman: All right.

Mr. Lachance: ... determines otherwise. But for the time being I think we should ...

The Chairman: Is it agreed?

Mrs. Holt: May I ask one question, and, possibly on the basis of your answer, comment? Do we not have the power of subpoena? I am referring to the police chiefs. Does not this Committee have the power subpoena witnesses?

The Chairman: The Committee does not, as such, but we could through the House, I think. Well, the Clerk tells me that the Committee could actually do that itself, but I think it is highly questionable whether we want to get into subpoening witnesses in something of this kind.

[Traduction]

mais si nous nous engageons dans cette voie, il faudrait en entendre toute une série et cela prendrait énormément de temps. Il faudrait peut-être d'abord vérifier qui ils sont.

Le président: Je sais qui ils sont, mais comme ils sont en effet un groupe représentant une ville, il faut d'abord trancher cette question. Je pense que de nombreux membres du Comité seraient d'accord avec vous pour dire que nous ne devons pas convoquer des groupes représentant uniquement des villes. Et si tel est bien le cas, nous allons convoquer uniquement les deux témoins dont il a été question.

M. Patterson: Monsieur le président.

Le président: Monsieur Patterson.

M. Patterson: L'organisation dont nous venons d'entendre le mémoire est-elle nationale?

Le président: Je pense bien que oui.

M. Patterson: A-t-elle des succursales dans d'autres provinces?

Mr. Caron: The bulk of our members live in Quebec, but we do have members outside of the Province of Quebec. We hold a federal charter and we are considered to be a national organisation for grant purposes, although based in Quebec.

Le président: Il n'a d'ailleurs jamais été question d'exclure les groupes provinciaux mais uniquement les groupes représentant une ville. Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: L'Association pour la défense des libertés civiques de la région de la capitale nationale, 95 rue Rideau, et dirigée par M. Whiteside fait partie de la Fédération canadienne pour la défense des libertés civiques et des associations des droits de l'homme; ils font donc partie de la Fédération.

Le président: Cette dernière a justement décidé de ne pas nous soumettre de mémoire.

M. Jarvis: Vous avez raison.

Le président: Vous êtes donc d'accord por ne pas convoquer l'Association pour la défense des libertés civiques de la région de la capitale nationale?

M. Lachance: Oui, à moins que . . .

Le président: D'accord.

M. Lachance: Je crois que pour le moment nous devrions . . .

Le président: Vous êtes d'accord?

Mme Holt: Le comité n'est-il pas autorisé à citer un témoin à comparaître, et notamment l'Association canadienne des chefs de police?

Le président: Le Comité ne peut pas citer les témoins à comparaître, mais nous pouvons le faire par l'entremise de la Chambre, je crois. Le greffier me signale qu'en principe, nous pourrions le faire, mais je ne pense pas qu'il soit opportun de nous lancer dans cette voie.

Mrs Holt: Two parties—three parties, possibly—feel strongly about it.

The Chairman: If you want to prepare a motion to that effect, Mrs. Holt, I will not be able to stand in the way of it, but I do not know...

Mrs. Holt: We will try the soft approach first and then the Holt approach next.

The Chairman: We will summon your comments too.

An hon. Member: The Clerk just relaxed enormously.

The Chairman: Mr. Blaker.

Mr. Blaker: I just wanted to know, Mr. Chairman, how this affects the calender for next week and whether this will change the dates on which we expect the RCMP?

The Chairman: The RCMP wants to come on Tuesday. We will not change that date. I guess these groups will come on on Thursday.

Mr. Blaker: Can we so arrange matters that the RCMP are last?

The Chairman: Well, we could try to get these groups for Tuesday, if they are available. I will leave that to Clerk to straighten out and try to put both these groups on on Tuesday then, if possible.

Mr. Blaker: Thank you.

The Chairman: May we return to our business?

Mr. Blaker: On another point of order, if I may, Mr. Chairman.

It concerns me that groups who appear here do so under the name of the group and its title, and yet we do not seem to find a way of getting out the basic information—as is being asked at this moment—about whether they are national, how many members do they have, how they are funded, and things like that. I do not want to be the only member here who continually expresses concern about it and yet, obviously, some members would hesitate to use up their ten-minute question period in order to elicit that information.

Perhaps the way to do it would be to ask if you, as the Chairman, when we have a multiple-member group, could invite these people to realize that this is a subject of concern, I think to all members and certainly to me, so that when they are giving their statement perhaps they could give us some basic information about who they are and how they go about getting organized. It was fascinating to me last week that one of the members of Parliament here was also a member of the Canadian Civil Liberties group and was puzzled that he had not had an opportunity to hear about this brief before it arrived in front of him in his role as an M. P.

• 1630

I do not know what the solution is but I would like to ask the Chair whether you might give some consideration to some formula for identifying groups so that it will not take up some individual member of Parliament's time for that kind of data gathering.

The Chairman: Thank you, Mr. Blaker. I will think about that. But I must say my preference would be to have that

[Translation]

Mme Holt: Deux partis, sinon trois, ont exprimé de graves réserves à cet égard.

Le président: Si vous tenez à présenter une motion à cet effet, madame Holt, je ne puis pas vous en empêcher.

Mme Holt: Nous allons commencer par la manière douce, quitte à utiliser par la suite la manière forte.

Le président: Nous ferons autant avec vos commentaires.

Une voix: Le greffier a poussé un soupir de soulagement.

Le président: Monsieur Blaker.

M. Blaker: Est-ce que ceci va se répercuter sur notre calendrier pour la semaine prochaine, et notamment sur la date de comparution de la Gendarmerie royale?

Le président: La GRC doit comparaître mardi et cette date a été changée. Ces deux groupes devront donc venir jeudi.

M. Blaker: Pourrait-on modifier les dates de façons ce que la GRC soit notre dernier témoin?

Le président: Si ces groupes sont libres, nous pourrions les faire venir mardi. Je demanderais au greffier de faire venir les deux groupes mardi si c'est possible.

M. Blaker: Je vous remercie.

Le président: Revenons-en à nos moutons.

M. Blaker: J'invoque à nouveau le Règlement, monsieur le président.

Alors que les groupes comparaissent devant nous sous leur appellation officielle, nous ne parvenons pas à apprendre s'il s'agit d'organisations nationales ou non, quel est le nombre de leurs adhérents, quelle est leur mode de financement, etc. Je regrette d'être le seul à revenir sur cette question, bien qu'il soit normal que les députés hésitent à utiliser leur temps de parole pour obtenir ce genre de renseignement.

Vu la gravité du problème, vous pourriez peut-être vos même, monsieur le président, inviter ces groupes, afin de nous exposer leurs points de vue, de nous donner leurs coordonnées et notamment qui ils sont et comment ils se sont constitués en association. J'ai été très étonné de constater la semaine dernière qu'un des députés, membre de l'Association canadienne pour la défense des libertés civiques, n'ait pas reçu de mémoire à l'avance.

Je ne sais pas quelle solution vous proposez monsieur le président mais vous pourriez peut-être trouver une formule qui nous permettrait de connaître les coordonnées des groupes de façon à ce que les députés n'aient pas besoin de gaspiller leur temps pour l'apprendre.

Le président: Je vous remercie monsieur Blaker. Je vais y réfléchir mais je préfère que ce soient les députés eux-mêmes

elicited in questions by members. Revenons à nos moutons. C'est M. Lachance qui sera le premier à prendre la parole.

M. Lachance: Merci monsieur le président.

Je voudrais d'abord remercier et féliciter la Ligue des droits de l'homme d'avoir participé à nos assises et de nous avoir fait part de ses commentaires au sujet du Bill C-26 et de plusieurs des dispositions qu'il contient.

Je sais que vous êtes particulièrement sensible à toute cette question puisque vous avez, très récemment, tenu un colloque à Montréal, je pense, sur ce sujet et, plus particulièrement, sur l'aspect sécurité nationale.

Je suis très heureux que le président ait demandé que votre mémoire soit incorporé au compte rendu d'aujourd'hui. J'étais pour le faire moi-même.

Ne nous y trompons pas, malgré une langue un peu acidulée et malgré certains procès d'intention que vous faites au gouvernement et peut-être même aux parlementaires, je pense que votre mémoire est excellent, très bien documenté et troublant aussi. Je pense que les membres de ce Comité auront à la mémoire, lorsqu'ils devront prendre des décisions au sujet du bill, les commentaires que vous avez fournis dans ce mémoire. Malheureusement, je n'aurais pas le temps de toucher plusieurs aspects de ce mémoire très volumineux et très bien documenté. Je m'en tiendrai à la question de la sécurité nationale, laquelle est une des questions qui me préoccupe le plus, bien que je ne mette pas de côté, évidemment, la question des drogues. Je laisserai à d'autres le soin de vous poser des questions à ce sujet.

Je voudrais simplement reprendre un court extrait de votre mémoire et le relire pour situer un petit peu l'optique de ce comité face à l'étude de ce projet de loi. A la page 32 de la version française, vous dites:

En conclusion, l'ouverture du courrier n'est aucunement indispensable, ni pour empêcher la circulation de la drogue, ni pour arrêter les coupables et les faire condamner. Il est bien possible qu'elle puisse s'avérer utile à l'occasion, principalement en facilitant la tâche de la police, dans l'un ou l'autre cas. Mais utile n'a jamais été synonyme d'indispensable ou de nécessaire. Et on doit se demander si cette nouvelle érosion des droits et libertés dont jouissent encore les citoyens de ce pays est justifiée par le seul motif de faciliter un peu plus la tâche des forces policières et ce, pour des résultats qui demeurent, malgré tout, bien aléatoires.

Je voudrais simplement vous assurer, messieurs de la Ligue, que les membres de ce Comité, d'un côté et de l'autre de la table, sont tous conscients que nous devons essayer de rechercher un équilibre entre, d'une part, la lutte contre le crime et, d'autre part, la protection des libertés fondamentales. Je puis vous assurer que cette préoccupation, que vous soumettez dans ce court extrait qui, je pense, résume en quelques mots l'essence même de votre mémoire, nous l'avons aussi à la mémoire. C'est justement la raison pour laquelle nous invitons des témoins à se présenter devant nous pour nous donner leur

[Traduction]

qui posent les questions pour obtenir ces renseignements. Let us get back to our business now. Mr. Lachance you have the floor

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman.

I wish first of all to thank the Civil Liberties Union for their comments on the provisions of Bill C-26.

I know that you are particularly sensitive about this problem and that you have recently held a meeting in Montreal on this question and in particular on national security.

I am pleased that the Chairman has suggested that your brief be appended to today's proceedings, otherwise I would have done so.

Despite several strong statements in your brief and the intentions you impute to the government and even to M.P.'s, I feel that yours is nevertheless an excellent, very well documented and even disturbing brief. I have no doubt that committee members will consider your comments when taking their decision in respect to this bill. Unfortunately I do not have enough time to deal with all aspects of your brief. I will therefore deal exclusively with th problem of national security which is the one I am most concerned with, although the drug problem is no trivial matter. But I will leave it to others to question you in this connection.

I would like to quote briefly from your brief and namely on page 32 of the French version and on page 24 of the English version you say the following:

To conclude the opening of the mail is in no way essential either to prevent the circulation of drugs or to arrest the guilty parties and have them sentenced. It is quite possible that it may sometimes prove useful, mainly by facilitating the work of the police in either case. But useful has never been synonymous with essential or necessary. And we must ask ourselves whether this new erosion of the rights and liberties which the citizens of this country still enjoy is justified by the sole reason of making the work of police forces somewhat easier, and this in order to obtain results which are in spite of everything, very uncertain.

I can assure you that members on both sides are well aware of the fact that we must strike a balance between our fight against crime on one hand and the protection of basic liberties on the other. I can assure you that we share this concern. That is the reason why we are inviting witnesses to give us their view of the facts and state their attitude towards this bill.

version des faits, leur approche et leur attitude à l'égard de ce bill

Pour revenir à la question de la sécurité nationale, je voudrais simplement vous demander vos lumières. Vous êtes l'un de ces groupes, au Canada, qui se sont penchés sur la question depuis un certain temps déjà. Vous avez fait des recherches, beaucoup réfléchi et discuté. Malheureusesment, dans votre mémoire, quoique vous soyez critiques à l'endroit des dispositions qui sont contenues dans ce bill, vous ne semblez pas nous offrir de ligne de conduite à suivre en matière de sécurité nationale. Vous ne semblez pas nous donner la voie qu'il faudrait suivre à l'avenir. Vous ne semblez pas nous faire part de votre propre réflexion au sujet de la sécurité nationale.

Je pense que vous devez réaliser que le concept de sécurité nationale existe dans toute société, puisque c'est un concept qui vise à la protection de la souveraineté de l'État. C'est un concept qui n'est pas nouveau. Au fond, ça existe depuis que les États existent, depuis que les nations existent, depuis qu'il y a des gouvernements.

Tout gouvernement, évidemment, doit veiller à la protection de sa souveraineté. Bien que la Loi sur les secrets officiels puisse être défectueuse, bien que la définition qu'elle donne des entorses à la sécurité de l'État puisse ne pas faire l'affaire de tout le monde, il n'en demeure pas moins qu'il existe, ce concept de sécurité nationale. Et il faudra un jour que cette Chambre des communes en discute d'une façon approfondie et établisse des lignes de conduite pour le gouvernement. La sécurité nationale c'est une responsabilité du gouvernement à prime abord, surtout dans notre système parlementaire britannique. C'est un fait acquis que la sécurité nationale est en principe une prérogative de l'exécutif.

• 1635

Voici ma question. Tout d'abord, est-ce que la Ligne a étudié d'autres possibilités pour arriver à une définition de la sécurité nationale qui puisse répondre au but que nous visons tous, à savoir la protection de la souveraineté de l'État, et d'autre part, est-ce qu'elle a pris en considération d'autres moyens de mettre en œuvre cette sécurité nationale, d'autres moyens qui ne feraient pas entrave à la protection des libertés fondamentales au Canada ou à la protection des droits fondamentaux? Autrement dit, quel genre d'équilibre la Ligue voit-elle entre cette protection des droits fondamentaux et la protection de l'État?

Tenons pour acquis que le bill qui est présentement à l'étude va éventuellement arriver à une troisième lecture et que l'article faisant allusion à la Loi sur les secrets officiels va passer lui aussi. Quelles sortes de garanties, selon vous, devrait-on incorporer au projet de loi pour sauvegarder, dans la mesure du possible, les libertés fondamentales au Canada?

Deuxièmement, est-ce que vous faites la distinction, est-ce que vous faites la dichotomie entre d'une part, l'autorisation qui est donnée au Solliciteur général d'émettre lui-même les mandats dans les cas de sécurité nationale et de passer outre aux garanties judiciaires, encore une fois en faisant abstraction des réserves que vous avez sur les garantie judiciaires, et

[Translation]

You are one of the number of groups in Canada who have studied, researched and discussed about the problem of national security and I would therefore like to ask you a number of questions in this connection. But, although in your brief you are critical of the provisions of the bill in this respect, you offer no solutions as far as national security is concerned and you have made no suggestions for the future. In fact, you do not really explain your position as far as national security is concerned.

Surely you understand that national security is a concern in any society since its aim is the protection of national sovereignty. It is not a new concept by any means. It is as old as states and nations themselves, as old as governments.

Every government has the obligation to protect national sovereignty. Despite the drawbacks of the Official Secrets Act, and even though the definitions it contains of what is a breach of national security might not satisfy everybody, nevertheless the concept of national security as such does exists. Sooner or later the House of Commons will have to discuss this issue in depth and lay down guidelines for the government to follow. Under the British parliamentary system, national security is first and foremost a government responsibility. National security is the prerogative of the executive.

Has your association thought of an alternative definition of national security which might meet our common objective, namely the protection of national sovereignty? Have you thought of other means of protecting national sovereignty such as would not impinge upon our basic rights and liberties? In other words, what in your opinion should be the balance between the protection of basic rights and the protection of the state?

Let us assume that this bill will eventually get to Third Reading and that the clause dealing with the Official Secret Act will be passed. What safeguards would you like to see included in the bill so as to protect our basic liberties as much as possible?

Do you make a distinction between power given to the Solicitor General to issue warrants in cases involving national security, foregoing normal judicial guarantees, and forgetting for the time being your reservations concerning the later and on the other hand the protection of national sovereignty for a process of revision of these decisions after the fact? In case of

d'autre part, la sauvegarde de la légitimité de l'État par un mécanisme de révision de ces décisions après le fait? Parce que s'il y a urgence, on suppose que le Solliciteur général ne devrait pas passer par un organisme extérieur, administratif, législatif ou autre, qui sanctionnerait sa décision d'émettre un mandat. Autrement dit, est-ce que vous faites la distinction entre l'autorisation elle-même et la révision des décisions du Solliciteur général dans les cas de sécurité nationale?

M. Dominique Boisvert (Membre du Comité sur la «sécurité nationale» Ligue des droits de l'homme): Le concept de sécurité nationale est évidemment un concept fort vaste, d'ailleurs très peu précisé, sur lequel la Ligue a commencé à travailler il y a beaucoup plus de six mois et sur lequel elle continue de travailler. Par contre, il nous semble que le forum pourra en débattre. D'ailleurs, c'est l'optique dans laquelle nous avons préparé notre mémoire d'aujourd'hui et ce n'est pas par hasard qu'on n'y trouve pas de suggestions d'amélioration ou de mention de notre conception de la sécurité nationale. Nous n'avons certainement pas préparé notre mémoire et notre comparution d'aujourd'hui dans le but de faire de la réunion de cet après-midi un forum pour débattre cela et ce, pour une raison bien précise. D'ailleurs, là-dessus, on pourrait dire avec l'Opposition qu'on ne fait que suivre la politique gouvernementale à ce sujet-là. Systématiquement, depuis des semaines, le gouvernement renvoie toute question concernant la sécurité nationale à la commission McDonald, sous prétexte que la commission McDonald est mandatée pour travailler là-dessus. De fait, la même question exactement nous a été posée par les commissaires et on a en quelque sorte une espèce de mandat implicite pour travailler là-dessus. Quand le temps sera venu, nous ferons valoir à la commission McDonald nos points de vue là-dessus.

Mais il nous semble, et c'est cela qui est l'essentiel de notre présentation aujourd'hui, que le projet de loi C-26 ne doit pas être le forum pour cela pour la bonne et simple raison que le projet de loi C-26 n'a pas encore été justifié. Et comme nous avons essayé de le faire ressortir dans notre présentation orale, le fardeau de la preuve dans une mesure législative qui vise à enlever davantage de droits démocratiques repose sur ceux qui veulent enlever ces droits-là. Or, ni les policiers, ni les politiciens, en l'occurrence principalement les solliciteurs généraux successifs et quelques autres parlementaires qui ont tenté de justifier le projet de loi, ne l'ont fait de façon satisfaisante. C'est la raison pour laquelle dans notre mémoire complet, nous avons repris tout ce qui avait été avancé comme argument tendant à justifier le projet de loi et nous avons essayé de voir si oui ou non cela résistait à l'épreuve d'un examen un peu sérieux, y compris toute la preuve qui a été versée jusqu'à présent de façon publique devant la commission McDonald, essentiellement par la GRC. En guise de conclusion, nous pourrions répondre abondamment et longuement à chacun des arguments que vous pouvez avancer pour tenter de justifier le projet de loi. Nous croyons que nous pouvons les démolir de façon rigoureuse, scientifique, les uns après les autres.

A ce niveau-là, cela répond d'ailleurs à l'autre partie de votre question, vous dites «Eh bien, nous prenons pour acquis que le projet de loi va passer, il s'agit de voir comment nous

[Traduction]

an emergency, the Solicitor General should not have to go before administrative or legislative bodies to get his warrants approved. Do you draw a distinction between the authorization of such and the revision of the Solicitor General's decisions in case of a national emergency?

Mr. Dominique Boisvert (Member of the Committee on National Security, Ligne des droits de l'homme): The concept of national security is as vast as it is imprecise. The Civil Liberties Union has started working on it six months ago. We feel that it is up to the public to discuss this matter. That is why we do not make any suggestions in our brief to improve or change the concept of national security. Our aim in writing our brief was not to debate this issue here this afternoon. In this connection we could agree with the opposition that government policy is being followed in this connection in view of the fact that for weeks now, the government has been referring any question concerning national security to the McDonald Commission, under the pretext that this comes under the McDonald Commission's mandate. In point of fact the commissioners asked us this very same question so that in a way we do have some kind of a mandate to examine this issue. In due time, we will inform the McDonald Commission of our position in this respect.

But we feel that Bill C-26 should not be the forum for such a discussion for the simple reason that the need for this bill has not as yet been established. As we explained in our oral presentation, the burden of proof in a piece of legislation aiming at further eroding our democratic rights should rest with those who wish to suppress these rights. Until now neither police officers, politicians and mainly the Solicitors General as well as a number of parliamentarians who have tried to justify this bill have not done so satisfactorily. That is the reason why in our complete brief, we have listed all the arguments made in favour of the bill to see whether or not they could stand up to serious examination, including all the testimony given publicly before the McDonald Commission by the RCMP. To conclude, we could argue at length on all the reasons which you have adduced in support of this bill and we are convinced that we can refute them all, with straight, scientifical arguments.

And that answers in fact the other part of your question, when you say "Well, you have taken for granted that this bill will be passed, so it is a question of determining how it can be

pouvons l'améliorer, comment nous pouvons offrir de meilleures garanties pour, soit diminuer les violations potentielles des droits ou, en tout cas, les abus potentiels . . . » De notre côté, notre position fondamentale est qu'un projet de loi qui est injustifé, à la base, n'est pas plus justifié par le fait qu'il est un peu amélioré ou qu'il est un peu moins grave. Ou il est justifié ou il ne l'est pas.

Or, jusqu'à présent il ne l'a pas été et nous venons ici pour essayer justement de répondre à toutes les questions qui nous seront posées en regard des justifications que l'on pourrait apporter au projet de loi.

Dans ce sens-là, je pense que le texte que nous avons lu au départ y faisait allusion à la fin; dans notre mémoire, nous avons traité du caractère insuffisant et même, dans certains cas, un peu illusoire des garanties qui sont incluses dans le projet de loi. Mais pour nous, plus fondamentalement, il ne s'agit pas de discuter des garanties pour le rendre plus acceptable; il est inacceptable au départ parce qu'il n'est pas justifié par les besoins, actuellement; il n'a été justifié que par des déclarations mais jamais par des éléments de preuve ou des démonstrations, si on veut, apportés par la police ou les politiciens.

M. Lachance: Monsieur le président, malheureusement mon temps est déjà écoulé. C'est cela qui est le problème aux comités parlementaires; on a dix minutes pour commencer quelque chose avec le témoin . . . Je pense qu'au contraire, et peut-être que c'est ma formation d'avocat qui me fait dire cela, je ne le sais pas, mais lorsqu'on a une cause à défendre devant un tribunal on a plusieurs possibilités d'attaque ou de défense. On sait que si cela ne marche pas, on va faire cela, etc... Je ne suis pas tout à fait d'accord avec votre attitude. Vous dites: «c'est injustifié, donc on ne pense pas au reste.» Je pense qu'au contraire, il faut essaver de raffiner un projet de loi dans la mesure du possible; c'est pour cela que nous sommes là, et j'aurais aimé que vous répondiez à ma question, à savoir: Quel genre de garanties vous voulez apporter? Je comprends cependant votre approche tactique et je vais donc laisser à M. le président le soin de poser d'autres questions.

Encore une fois j'aimerais féliciter la Ligue des droits de l'homme pour ce travail sérieux et documenté qui aidera sûrement le Comité à prendre une décision et nous éclairera, espérons-le, sur certaines passages du Bill.

Le président: Merci, monsieur Lachance. Voulez-vous maintenant prendre la présidence? Nous devons partir pour une autre réunion et . . . Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Thank you, Mr. Chairman. First I want to tell the witnesses that I may have to leave before their evidence is completed. No disrespect is intended; this is just a situation I am going to have to face in a few minutes.

One or two gratuitous comments. The references in the brief to the Official Secrets Act, while pertinent, are really something we cannot do anything about because, as the witnesses know, that act is not subject to amendment in this legislation. While there are many of us with severe reservations about that particular legislation, unfortunately we are unable to do anything about it.

[Translation]

improved, how it might offer better guarantees, either to reduce the possible violations of rights or, in any case, potential abuses..." For our part, we believe basically that if a bill is unjustified at the outset, it is not any more justified because it has been slightly improved, or is a little less offensive. Either it is justified or it is not!

Since it has not been up to now, we have come here to try to answer all questions regarding justifications that might be presented for this bill.

In that sense, I believe the preliminary oral statement mentioned at the end, that in our brief, we had dealt with the in-adequate nature, and in certain cases, the illusory nature of the guarantees provided in the bill. But for us, more basically, it is not good enough to discuss the guarantees in order to make the bill more acceptable; it is unacceptable at the outset since it is not justified by the requirements, at this time; it has been justified only by certain statements, but never through conclusive evidence or demonstration on the part of the police or the politicians.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, unfortunately my time is up. That is the problem with parliamentary committees; we are given 10 minutes to start a debate with the witness . . . I think on the contrary, and perhaps it is my training as a lawyer that causes me to think this way, I do not know, but when we are pleading a case before a court, there are many different approaches available either in defence or in prosecution. We know that if this will not work, it is possible to do so and so etcetera . . . I do not quite agree with your attitude. You say: "It is unjustified, therefore we will not think of the consequences." I think that on the contrary, we must try to refine a bill as much as possible; that is why we are here, and I would have liked to have an answer to the following question: What sort of guarantees do you want to include? However, I do understand your tactical approach and I shall therefore let the Chairman go on with the questioning.

Once again, I would like to congratulate the Civil Liberties Union for the serious and well—documented brief which will certainly help the Committee in makint its decision, and will clarify, we hope, certain passages of the bill.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance. Would you please take the Chair now? We must leave for another meeting and . . . Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président. Je tiens d'abord à avertir les témoins que je devrai sans doute partir avant qu'ils n'aient fini leurs témoignages. Ce n'est pas par manque de respect; c'est une situation qui surviendra dans quelques minutes, sans doute.

J'ai d'abord quelques commentaires désintéressés. Les allusions dans le mémoire à la Loi sur les secrets officiels, quoique pertinentes, sont tout à fait hors de notre compétence, car les témoins le savent bien, cette loi n'est pas sujette à être modifiée par ce bill. Quoique plusieurs d'entre nous aient des réserves sérieuses au sujet de cette loi, malheureusement, nous n'y pouvons rien.

I thought the brief was a good one in the sense of being a rather complete one. I am sure that I agree yet. In fact, I think there is quite a bit here with which I may choose to disagree. Your references to public opinion, which you emphasize at the start of the brief and at the end of the brief—if I interpret it correctly, it is your view that it is only public opinion that can either stop or dramatically change this—I do not know if I would rely on that too much. I do not think there is much public opinion, for whatever reason. I think it is partly because the public perceives a large part of this area to now be the responsibility of the McDonald Commission and therefore they are not going to form an opinion for a while. That opinion that has not been abrogated to the McDonald Commission, in my view, is contrary to your position.

I rather detect with the public a general willingness to extend law enforcement measures for whatever reason. Whether it is uncertainty, whether it is a fear for law and order or whether it is a faith in law enforcement agencies or not, I am not sure. But in that part of Canada from which I come, which is rural Ontario, I detect the public opinion to be against you on this.

The first question I want ask is—and take as much of my time as you want in answering: can you distinguish for me the interception of mail from electronic surveillance by telephone tap or whatever other electronic means? That point was made by an earlier association, I believe it was the Civil Liberties Association. I just received your brief this morning and I do not know that you directed your mind to that particular situation. Would someone like to comment? Can you distinguish between these for me?

M. Boisvert: Oui. On se trouve dans le cas de l'écoute électronique devant un fait accompli, en ce sens que depuis 1974 une première loi sur la protection de la vie privée a été adoptée; elle a été amendée l'année dernière en 1977 par le Bill C-51.

La position qu'on a prise à ce moment-là et qu'on maintient, c'est qu'en matière d'écoute électronique les pouvoirs qui ont été accordés à la police par ces deux projets de lois successifs ont été effectivement des érosions, si vous voulez, de libertés civiles jusque-là reconnues aux citoyens canadiens. Et de la même façon, je crois que c'est en 1974, si mes souvenirs sont bons, l'ancien procureur général des États-Unis, M. Ramsey Clark, avait témoigné devant le Comité, si je me trompe, on pourra me corriger.

Nous croyons que l'utilité et surtout la nécessité de l'écoute électronique tout comme de l'interception du courrier, tout cela reste à démontrer. Il est sûr que c'est utile, et comme nous le disons dans notre mémoire, l'ouverture du courrier va se révéler utile. Cela va faciliter la tâche de la police. Il faut se poser la question suivante: est-ce suffisamment nécessaire et à plus forte raison indispensable que le fait de faciliter la tâche de la police justifie de brimer davantage des droits civils qui sont quand même graduellement retirés à la population, à la faveur de mesures prises au nom de la lutte contre le ter-

[Traduction]

Le mémoire est très bon, car il est très complet. Toutefois, je ne suis pas certain d'être parfaitement d'accord. En fait, il y a certainement plusieurs questions sur lesquelles je pourrais être en désaccord. D'abord, au sujet des allusions à l'opinion publique, vous faites valoir au début et à la fin du mémoire, si je l'ai bien interprété, que seule l'opinion publique pourra, soit arrêter ou au moins changer d'une façon importante toute la question—moi je ne crois qu'il ne faut pas trop compter là-dessus. A mon sens, il n'y a peut-être pas d'opinion publique, quelle qu'en puisse être la raison. Je crois qu'en partie c'est parce que le public attribue la responsabilité pour une grande partie de ce domaine à la Commission McDonald. Donc, le public ne peut pas se prononcer pour le moment, et à mon sens, cette opinion, qui n'a pas été retirée à la Commission McDonald, est contraire à votre position.

Je perçois plutôt chez le public en général un certain désir d'étendre les mesures d'application de la Loi, pour diverses raisons. Toutefois, je ne sais pas si c'est à cause de l'incertitude, de la crainte pour l'ordre public et la loi, et ou simplement de la confiance dans les organismes chargés d'appliquer la loi. Mais dans mon coin du Canada, les comtés ruraux de l'Ontario, je sens que l'opinion publique se range contre vous, à cet égard.

Ma première question est la suivante:—et prenez tout le temps voulu pour répondre. Pouvez-vous faire la distinction entre l'interception du courrier, et la surveillance électronique soit par interception des appels téléphoniques ou autres moyens électroniques? C'est une question qui a été soulevée plutôt par l'Association pour la défense des libertés civiques. J'ai reçu votre mémoire ce matin, et je ne sais pas si vous vous êtes penchés sur cette question. Quelqu'un voudrait-il répondre? Quelle distinction faites-vous entre ces deux aspects de l'interception?

Mr. Boisvert: Yes, in case of electronic surveillance, it is an accomplished fact, in that since 1974 a first piece of legislation was passed regarding the protection of civil rights; it was amended last year, in 1977 by the passage of Bill C-51.

In regard to the position taken at that time and maintained since, in the case of electronic surveillance, the powers granted to the police by those two successive bills, have effectively eroded, if I may use such a term, the recognized civil rights of Canadian citizens. And in the same way, I believe also in 1974, if I remember correctly, the former Attorney General of the United States, Mr. Ramsey Clark, testified before the Committee, and you may correct me if I am wrong.

We believe that the usefulness, and particularly the need for electronic surveillance, as the interception of mail, has yet to be demonstrated. There is no doubt that it is useful, and as we say in our brief, interception of mail will also prove useful. It certainly will facilitate the work of the police. Then one must ask oneself: is it sufficiently necessary, or even more indispensable, facilitate the work of the police to curtail even more civil rights which are gradually being taken away from the population, in favour of measures taken in order to facilitate the fight against terrorism, against crime, against organized crimes, etc.

rorisme, contre la criminalité, contre le crime organisé, et tout cela. Dans ce sens-là, il n'y a pas vraiment de distinction, sinon que, dans le cas du courrier, on n'a pas encore décidé de le faire et qu'il nous semble qu'il faut arrêter cette erosion des droits quelque part et qu'il est grand temps que cela s'arrête.

Évidemment, si on pouvait retourner en arrière, d'ailleurs on s'est déjà opposé à cela et on s'opposerait sans doute encore à l'écoute électronique. M. Clark, dans un de ses livres, *Crime in America* et on le cite dans le mémoire, dit qu'en tant que procureur général des États-Unis dans l'administration Johnson, selon son expérience, l'écoute électronique aux États-Unis n'était pas suffisamment justifiable pour l'utilisation qu'on en faisait.

M. Doré: Est-ce que je peux ajouter une réponse supplémentaire, monsieur le président? Effectivement, le projet de loi C-26 s'inscrit dans la trajectoire déjà tracée par des projets de lois antérieurs tel celui de l'écoute électronique. On retrouve le même modèle en ce qui concerne le projet de loi C-26, même modèle juridique et d'encadrement qu'on retrouvait dans le projet de loi sur l'écoute électronique.

La question qu'il faut poser, je pense bien, c'est que dans le cas de l'ouverture du courrier dont la confidentialité jusqu'à maintenant était acquise pour l'ensemble des citoyens, et c'était à peu près le seul moyen de communication qui reste à l'ensemble de la population canadienne et qui a un certain caractère confidentiel garanti par la Loi sur les postes. Si on laisse aller ce projet de loi C-26 et donc conséquemment qu'on remet en cause, et qu'on permet à la police de venir ouvrir le courrier, c'est le dernier moyen de communication qui reste à la population canadienne et qui garantissait quelque peu, je dis quelque peu parce qu'on sait que la police a passé outre à la Loi sur les postes et a ouvert le courrier malgré des dispositions à cet effet.

La question qui demeure toujours dans ces cas-là, puis je pense que mon camarade a posé le problème dans les termes où nous pensons qu'il est important de le poser. Il ne s'agit pas d'adopter des lois pour rendre le travail de la police plus facile, plus commode, mais bien d'adopter des lois, surtout lorsqu'elles mettent en cause des droits importants, des droits acquis, je dirais même d'une certaine façon, d'évaluer si c'est nécessaire, voir dans certain cas, indispensable.

Et dans le mémoire, ce qu'on a tenté de faire, c'est de recueillir, je dirais, la preuve publique. Évidemment, on n'a pas des rapports secrets de la GRC; on ne participe pas aux réunions à huis clos de la Commission McDonald, on ne peut donc pas vous fournir des éléments, pis contrer ces arguments que peut-être la GRC pourrait éventuellement donner aux membres du Comité, si vous la convoquez pour siéger à huis clos.

Mais sur la base des documents publics, sur la base de la preuve publique, présentés à la Commission McDonald, ou présentés devant la Chambre des communes, ou même ici au comité, l'ensemble de ces arguments-là, et c'est cela qu'on a tenté de faire, ne répond pas à cette exigence, qui, selon nous, n'est pas de rendre le travail de la police plus facile. mais de voir si c'est fondamentalement utile ou même indispensable à son travail. Les chiffres mentionnés à la Commission McDo-

[Translation]

In that sense there is really no distinction, except that in the case of the mail, we have not decided to do so, and that in our minds this gradual erosion of rights must be stopped some time, and then it is high time to stop it.

Of course, if we go back in time, and there has indeed been opposition, we would not doubt still be opposed to electronic surveillance. Mr. Clark, in one of his books "Crime in America" quoted in the brief, states that as Attorney General of the United States under the Johnson administration, and according to his experience, electronic surveillance in the United States was not sufficiently justified for the use made of it

Mr. Doré: May I add another response, Mr. Chairman? Effectively Bill C-26 is following in the tracks of other bills such as the bill on electronic surveillance. The same model is used in Bill C-26, the same judiciary model and framework as used for the electronic surveillance bill.

The issue that comes to mind, I think, is that the interception of mail, the confidentiality has up to now been taken for granted for the whole population, and it is almost the only means of communication remaining to the population which has a confidential character guaranteed by the Post Office Act. If bill C-26 is passed, and if we allow the police to intercept the mail, consequently, we are putting in question a very vast means of communications left to the Canadian population which has some form of guarantee, and I say "some form", since we know that the police already contravene the Post Office Act and has opened mail contrary to the provinces in this regard.

There is an issue to be taken in these cases, and I believe my colleague has structured the problem in those terms which we think most important. It is not a matter of passing laws to facilitate the work of the police, to make it easier, but rather to adopt laws when it is a question of protecting the very important rights, acquired rights, and to determine in some way to evaluate if these are necessary, and even in certain cases, absolutely essential.

And in the brief, we have tried to collect some public evidence in this regard. Of course, we have no secret relationship with the RCMP; we do not take part in the closed meetings of the McDonald Commission, and so we cannot provide those elements, which might counter those arguments which the RCMP might eventually bring before the members of the Committee, and to summon them to testify in camera.

But on the basis of public documents, of public evidence, tabled before the McDonald Commission, or before the House of Commons, or even before this Committee, we have tried to show that the whole of those arguments do not answer to the need, which in our opinion, does not make the work of the police easier, but to see if such rights would basically be useful or even indispensable in its work. The figures given to the McDonald Commission are misleading and we mention that in

nald sont trompeurs et nous le disons dans le rapport. La plupart du temps, les registres n'ont pas été tenus, du moins en ce qui concerne la section des enquêtes criminelles de la GRC; en ce qui concerne les services de sécurité, on n'a pas noté le nombre d'enveloppes ouvertes mais uniquement les nombres d'opérations abordées.

• 1650

D'autre part, l'exemple américain, je pense, est un exemple peut-être pertinent. Aux États-Unis, le courrier a été ouvert illégalement pendant très longtemps par le FBI et la CIA. Je voudrais vous citer deux petits extraits du rapport du comité sénatorial sur les opérations et les services de renseignement aux États-Unis, particulièrement ceux concernant l'ouverture du courrier. D'abord, notons que dans le rapport, on fait état du fait que les services de sécurité américains et particulièrement la CIA ont:

... de 1953 à 1973, impliqué un total de 28 millions de lettres dont 2 millions ont été manipulées par les services de sécurité et 215,000 ont été ouvertes.

On parle donc de chiffres importants, sinon énormes dans certains cas. Donc, avec 20 ans d'ouverture illégale du courrier, ces gens ont été en mesure d'évaluer la pertinence d'une telle pratique.

Lorsqu'on examine les questions qui ont été posées par les membres du comité sénatorial aux responsables de la CIA lors de l'enquête, il y a deux réponses, à tout le moins, qui ont été formulées et qui nous semblent être une indication intéressante quant à la pertinence et à l'utilité de l'ouverture du courrier pour des motifs de sécurité nationale. La première est celle-ci: le procureur de la commission, M. Schwartz, cite un rapport préparé par un M. Stewart qui était, à ce moment-là, responsable inspecteur général de la CIA, et je cite le rapport en anglais:

Most of the offices we spoke to find it occasionally helpful, but there is no recent evidence of it having provided significant leads or information which add positive operational results. The office of security has found the material to be of very little value. The positive intelligence derived from this source is meagre.

Le président suppléant (M. Lachance): Je dois vous arrêter ici, à moins que vous ne puissiez finir en 30 secondes.

M. Doré: Oui, 30 secondes.

J'ai seulement un autre extrait. Après coup, en questionnant encore une fois une personne du comité, un autre procureur de la commission pose cette question à M. Stewart:

Would it be fair then Mr. Stewart, to say that your conclusion that the project was not only being poorly controlled but indeed that it was producing only marginal value in terms of the information received?

Answer from Mr. Stewart:

I would say yes to both points, yes.

[Traduction]

our report. Most of the time these activities were not recorded, at least for the criminal enquiry section of the RCMP; the case of the security services, we did not record the number of envelopes opened but only the number of operations undertaken.

On the other hand, I think that the American example might be pertinent. In the United States the mail was illegally opened for a long time by the FBI and the CIA. I would like to quote two small extracts from Senate Committee reports on the operation and on the information services in the United States, particularly those related to the opening of mail. First, we note in the report, that it is said the American security services and particularly the CIA have:

... from 1953 to 1973, for a total of 28 million letters of which 2 millions were manipulated by the security services and 215,000 were opened.

So when they are talking about important figures, enormous in some cases. So with 20 years' experience in illegal opening of mail, these people were able to evaluate the appropriateness of such a practice.

When we look at the question asked by the member of the Senate Committee to the responsible of the CIA during the enquiry, there are two answers, at least, which were formulated and which seem to be an interesting indication of the desirability and the utility of mail opening for national security reasons. Here is the first: the prosecutor of the commission, Mr. Schwartz, quoted a report prepared by Mr. Stewart who was, at the time, the general inspector responsible for the CIA, and I quote the report in English:

La plupart des bureaux auxquels nous avons parlé trouvent que c'est utile à l'occasion, mais il n'y a aucune preuve récente que cela ait fourni des indications ou des informations importantes donnant des résultats opérationnels positifs. Le bureau de sécurité a trouvé que le matériel avait peu de valeur. Le travail positif provenant de cette source est maigre.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I must stop you here unless you can wrap it up in 30 seconds.

Mr. Doré: Yes, 30 seconds.

I only have one more extract period. Following that, in questioning once again a member of the committee, another prosecutor of the commission asked this question to Mr. Stewart:

Serait-il juste de dire alors monsieur Stewart, que votre conclusion c'est que le projet était non seulement mal contrôlé mais n'a donné que des résultats marginaux pour ce qui est de l'information reçue?

Réponse de M. Stewart:

Je répondrais oui aux deux points, oui.

Et je vous invite à prendre connaissance de ce document. Il s'agit du ... volume 4 of the hearings of the Select Committee to Study Governmental Operations with Respect to Intelligence Activities of the United States Senate by the American Congress on mail opening, the Hearings of October 21, 22 and 24, 1975. A lot of evidence that has been brought forward to the Senate committee on mail openings by the CIA and the FBI essentially concludes that all these operations were stopped not only because they were illegal and because of the fear of the Watergate situation but mostly because they were given information that was not valuable in terms of intelligence gathering.

Pour revenir à l'argumentation, puisqu'il faut en finir, si sur une aussi vaste échelle, la CIA et le FBI en arrivent à la conclusion que l'ensemble de l'ouverture illégale du courrier aux États-Unis n'a pas donné de résultat significatif au niveau du travail des services de sécurité et d'intelligence, et qu'en ce qui concerne le Canada, les preuves avancées en matière de drogue, comme en matière de sécurité nationale dans le cas Omura, n'ont pas été signifiantes et significatives, nous voyons mal comment les membres du comité parlementaire pourraient, à ce moment-là, donner une approbation définitive à ce projet de loi. C'est le sens de l'intervention que nous avons faite aujourd'hui.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Jarvis, your time has lapsed as you may well realize. You face the same problem I did previously, and I will now pass to Mr. Leggatt.

• 1655

Mr. Leggatt: Thank you very much, Mr. Chairman. I want you to direct your attention to-you have already indicated your concern about electronic eavesdropping, but is it such a major departure from normal procedure given the present powers of search and seizure, under the same provisions and the same protections, to allow the police to open mail to detect not only offences under narcotic control but any criminal offence that carries a major sentence with it? Is that such a major departure in terms of the norms of criminal civil liberties protection in the Western World? Is that a major departure, in your view? I will accept your position in terms of the bill's being premature; I happen to agree with that, I think the bill should be withdrawn until we at least hear from the McDonald inquiry. But what is your view of a bill that would permit mail opening under appropriate judicial review, in the same way that if someone wanted a warrant to search my home he could get one if he could provide reasonable and probable grounds, by affidavit, that that search would provide information leading to criminal charges? Would you like to comment on that? That is something that the Committee has had to wrestle with quite carefully.

M. Boisvert: Essentiellement, même si les procédures ou les garanties incluses dans le projet de loi étaient suffisantes, ce qui ne nous semble pas être le cas, avec le bill C-26 comme on le démontre plus longuement dans le texte complet de notre mémoire, même si ces sauvegardes étaient complètes ou suf-

[Translation]

And I invite you to read this document, it is the . . . Volume 4 des Hearings of the Select Committee to Study Governmental Operations with Respect to Intelligence Activities of the United States Senate by the American Congress on mail opening, les audiences du 21, 22 et 24 octobre 1975. La conclusion de beaucoup de témoignages présentés au comité sénatorial sur l'ouverture du courrier par la CIA et le FBI conclut que l'on a cessé ces activités non seulement parce qu'elles étaient illégales et parce que l'on craignait une autre affaire du genre Watergate mais surtout parce que les données ainsi recueillies valaient très peu au point de vue renseignement.

To come back to the argumentation, since we must conclude, if on such a large scale the CIA and FBI comes to the conclusion that in the whole the illegal opening of mail in the United States has not given significant results in the works of the security service and intelligence and as far as Canada is concerned, the evidence given in the matter of narcotics, as a matter of national security in the case of Omura, were not significant, we do not see how the members of the Parliamentary committee could, at this time, give the final assent to this bill. That is the meaning of the intervention that we have made today.

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Jarvis, comme vous vous en êtes sans doute aperçu, votre temps est écoulé. Vous avez le même problème que j'ai eu tantôt, et je vais maintenant donner la parole à M. Leggatt.

M. Leggatt: Merci beaucoup, monsieur le président. Je voudrais souligner que vous avez déjà mentionné votre inquiétude au sujet de l'écoute électronique, mais est-ce tellement différent des procédures normales, étant donné les pouvoirs actuels de recherche et de saisie, dans le cadre des mêmes dispositions et des mêmes protections, que de permettre aux policiers d'ouvrir le courrier pour déceler non seulement des infractions relevant de la lutte contre le trafic des drogues mais tout délit criminel qui entraîne une peine importante? Est-ce tellement différent sur le plan protection des libertés civiques dans le monde occidental? Est-ce tellement différent à votre avis? J'accepte votre affirmation que le bill est prématuré, il se trouve que je suis d'accord et je crois qu'il faudrait qu'il soit retiré au moins jusqu'à ce que nous ayons entendu les conclusions de la Commission d'enquête McDonald. Que pensez-vous d'un bill qui permettrait l'ouverture du courrier en vertu d'un processus de révision judiciaire approprié, de la même façon que si quelqu'un désire un mandat pour perquisitionner chez moi, il pourrait l'obtenir s'il fournit des preuves raisonnables et probantes, par affidavit, que cette perquisition fournirait des renseignements résultant en des accusations criminelles? Voulez-vous me dire ce que vous en pensez? C'est un sujet que les membres du Comité doivent examiner attentivements.

Mr. Boisvert: Essentially, even if the procedure or the safeguards included in the bill were sufficient, this does not seem to be the case with Bill C-26 as it is explained more fully in our brief, even if these safeguards were complete or sufficient, we would be really against this bill for opening mail. We

fisantes, nous serions actuellement contre le projet de loi pour l'ouverture du courrier. Nous nous y opposerions toujours pour la même raison, que nous répétons: à savoir qu'il s'agit de déterminer si les forces policières en général ont actuellement vraiment besoin de ces armes supplémentaires, de ces pouvoirs additionnels en plus de ceux qu'ils possèdent déjà en vertu du Code criminel, de la Loi sur les aliments et drogues, de la Loi sur les stupéfiants, de la Loi concernant les douanes et tous les autres pouvoirs qu'ils ont déjà.

Comme on l'a démontré, par exemple, en matière de drogues, il existe déjà deux pouvoirs actuels, dont on ne sait d'ailleurs pas trop bien si les forces policières et le gouvernement les ont effectivement utilisés. Je pense en particulier à l'article 7 de la Loi des postes, qu'on a peut-être utilisé mais, en tout cas, on n'en a jamais beaucoup entendu parler, lequel article donne le pouvoir au ministre des postes d'intercepter tout courrier soupconné d'être utilisé à des fins illégales. quelles qu'elles soient. Ce pouvoir n'est-il pas suffisant pour les besoins qu'on a démontrés? C'est-à-dire arrêter le trafic de la drogue et, deuxièmement, conduire les responsables de ce trafic devant les tribunaux et les faire condamner. Si on démontre que ces pouvoirs sont insuffisants et qu'il est absolument nécessaire de donner des pouvoirs pour l'ouverture du courrier, on en discutera. Ce qu'on dit actuellement, c'est que cette preuve-là n'a pas été faite. Tant qu'on ne prouve pas ces nouveaux besoins, on ne voit aucune raison d'adopter un nouveau projet de loi simplement parce que la police le demande ou parce que le solliciteur général l'a déposé à la Chambre des communes. D'ailleurs, c'est le sens du mémoire complet. Tous les arguments qui ont été avancés sont, du moins nous le croyons, réfutés point par point. On n'a encore jamais eu de réponse ni de la part des autorités policières, ni de la part du solliciteur général, démontrant en quoi notre réfutation serait incorrecte ou incomplète et ne tiendrait pas compte de toute la réalité.

Mr. Leggatt: I would agree that the onus is on those who wish to see the change in the law, but I do not think you have answered yet. The question still is: from your perspective as a civil libertarian organization, do you have great offence to see a bill that would permit, under judicial authority, the right of a police force to specify a particular letter, satisfy a judge under oath that the contents of that letter will lead, perhaps, to the arrest of someone who is about to commit a serious offence under the Criminal Code and thereby assist them in their criminal investigation? Do you have any objection to that in principle? That is what I want to know, from a civil liberties perspective. I will tell you quite frankly, I do not. Given the present power of search and seizure in a general way, why should the mail be such a terrific exemption to that? Okay?

• 1700

M. Boisvert: Oui, nous avons effectivement des objections à cela. De la même façon que j'ai répondu à M. Jarvis tout à l'heure, nous avons déjà manifesté des objections à certains autres pouvoirs qui ont déjà été accordés. Nous ne voulons pas remonter dans le temps. Pour le moment, nous ne nous occupons que du courrier. Et, en ce sens-là, nos objections prin-

[Traduction]

would be always against it for the same reason, we repeat: it has to be determined if the police forces in general are really in need of these additional arms, these additional powers, besides those which they have already been given by the Criminal Code, the Narcotic Control Act, the Customs Act and all the other powers they already enjoy.

As it has been demonstrated for example in the narcotics field, there are two powers already, one does not know if they have been properly used by the police forces and the government. I think especially of Clause 7 of the Post Office Act which might have been used, but in any case was not much talked about. This clause gives the Postmaster General the power to intercept mail suspected of being used for illegal purposes, whatever they are. Is this power not sufficient for the needs indicated, to stop the drug traffic and secondly to bring before the tribunal the people responsible for drug trafficking in order to have them penalized. If it is demonstrated that these powers are insufficient and it is absolutely necessary to give these new powers to open the mail, then we will discuss it. What is said now is that the proof has not been made. As long as we will not have these new needs, we see no reason why this new bill should be accepted simply because the police ask for it or because the Solicitor General has brought it before the House of Commons. This is, by the way, the meaning of our brief. All the arguments which have been proposed are disproved point by point. We still have no response from the police authorities or the Solicitor General, proving that our disapproval would be incorrect or incomplete or would not take all the facts into account.

M. Leggatt: Je suis d'accord, le fardeau de la preuve revient à ceux qui veulent changer la loi, mais je ne crois pas que vous ayez répondu à la question posée: de votre point de vue d'organisation civile libertaire, est-ce que cela vous choque de voir qu'un bill permettrait, en vertu d'une autorité judiciaire, à des policiers d'affirmer sous serment et devant un juge que le contenu d'une lettre pourrait conduire à l'arrestation d'une personne qui est sur le point de commettre une infraction grave au Code criminel afin d'aider à l'enquête criminelle? Avezvous des objections à ce principe? C'est ce que nous voulons savoir, en vous plaçant devant de votre point de vue des libertés civiques. Je vous dirai franchement que je n'en ai pas. Étant donné les pouvoirs actuels en matière de recherches et de saisies, de façon générale, pourquoi le courrier constituerait-il une exemption si extraordinaire? Alors?

Mr. Boisvert: Yes, we do have objections to this. As I have answered Mr. Jarvis earlier, we have expressed objections to certain of the powers which have already been granted. We do not want to go back in time. For the time being, we deal only with mail, nothing else. And in that sense these are our main objections: the opening of mail constitutes an erosion of the

cipales sont celles-ci: cette érosion du droit à la vie privée que constitue l'ouverture du courrier, même pour une lettre spécifiée par une demande avec affidavit devant un juge, et ainsi de suite, cette nouvelle érosion des droits à la confidentialité de la communication, qui s'ajoute à toutes les autres érosions du passé qu'on a déjà connues, est-elle justifiée? Si ce n'est pas justifié, nous avons des objections. Dans ce sens-là le danger principal sur lequel nous voulons insister c'est que, si on adopte cette législation, même avec les sauvegardes dont vous parlez, et qui ne sont pas comprises dans le projet de loi actuellement, le problème c'est que l'an prochain, ou dans deux ans, le gouvernement, peu importe lequel qui sera au pouvoir à ce moment-là, va revenir selon toute vraisemblance, avec un nouveau projet de loi numéro on ne sait quoi, disant, devant les besoins croissants, les représentations des forces policières, etc., la période initiale devrait être maintenant de 90 jours au lieu de 60 jours, tout comme l'année dernière on est passé de 30 à 60 jours. Comme maintenat il y a vraiment des problèmes énormes avec les loteries illégales, l'avortement si la loi n'est pas changée, et n'importe quoi d'autre ... à ce moment-là il serait important qu'on élargisse le pouvoir d'ouvrir le courrier en affaires criminelles, non seulement pour la drogue mais une foule d'autres affaires. Mais on prévoit, et malheureusement ce sont des prévisions pessimistes, mais on a toutes les raisons de croire que d'ici moins de cinq ans les droits pour ouvrir le courrier, s'il sont adoptés avec le Bill C-26, seront élargis à une foule d'actes criminels autres que pour les cas de drogue grâce à un nouveau projet de loi qui amendera le Bill C-26. C'est pour cette raison-là . . . L'érosion se fait de façon graduelle. A chaque fois on nous dit: «Si vous avez accepté l'écoute électronique l'année dernière, pourquoi vous opposez-vous au projet de loi sur le courrier, c'est la même chose?» Et l'année dernière on nous a dit: «Oui mais, écoutez, si vous avez accepté la Loi sur l'écoute électronique de 1974, pourquoi vous opposez-vous à celle-là? On fait à peine quelques petites modifications, on amène quelques améliorations.» Et comme on procède de cette façon croissante et graduelle, il n'y a plus de fin à cela. Au contraire, si on regarde depuis 1970, une foule de projets de lois se réfèrent de plus en plus à la notion de sécurité nationale et contiennent de plus en plus de pouvoirs discrétionnaires accordés à l'exécutif. A un moment donné on dit: «il faut arrêter.» On l'a déjà dit en 1974, on l'a dit en 1977, on le répète en 1978, et on espère qu'un jour, effectivement, le gouvernement va arrêter ça, avant qu'on se retrouve, à la limite, dans une situation où il sera trop tard.

Le président suppléant (M. Lachance): Je peux . . .

Mr. Leggatt: Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Leggatt, I think Mr. Doré has a couple of points . . .

Mr. Doré: No, it is okay.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Leggatt, two minutes.

Mr. Leggatt: I was one of those who sat and listened to the evidence of Ramsey Clark on the whole wiretapping question and you have paraphrased him accurately; he is a complete purist on it and in fact adopts the argument that you have here, that once you open that door it is impossible to close it; in

[Translation]

right to privacy, even in the case of a letter specified in an application for a warrant submitted to a judge accompanied by an affidavit, and so on, is this new erosion of the right to the confidentiality of communications, which comes on top of all the other erosions which we have seen in the past, is that new erosion justified? If not, we do have objections. In that sense, the main danger which we want to emphasize, is that if we pass such a legislation, even with the safeguards you have mentioned, and which are not included in the bill as it now stands, the problem is that next year or two years from now, the government, whichever party is in power at that time, will very likely come back with a new bill, saying that in view of increasing requirements and representations from police forces and so on, the initial period should now be 90 days instead of 60 days, exactly like we did last year, when we went from 30 days to 60 days. Since there are now really serious problems involving illegal lotteries, and abortion, if the law is not amended, and all kinds of other matters . . . It would then be important to broaden the authority to open mail in criminal cases, not only as far as drug traffic is concerned, but for a host of other matters. Unfortunately, our forecast may be pessimistic, but we have every reason to believe that within the next five years, the authority to open mail, if it is granted, under Bill C-26, will be extended to a host of criminal acts other than drug traffic, through the passing of a new bill amending Bill C-26. That is why... the erosion is done gradually. Every time we are told: "Since you have accepted wiretapping last year, why are you opposed to the bill on the opening of mail, it is exactly the same thing?" And last year, we were told: "Yes, but listen, you have accepted the 1974 Wiretapping Act, so why are you opposed to this one? We are bringing in only a few slight amendments, a few improvements!" And so it is done progressively and gradually, and there is no end to all that. On the contrary, if we look back on what has been happening since 1970, quite a lot of bills refer more and more to the concept of national security and contain more and more discretionary powers granted to the executive. We have to say at one point: "This has to stop". We already said so in 1974 and again in 1977, and we are repeating it in 1978, hoping that someday, the government will really put an end to that, before we come to the point of no return.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I think . . .

M. Leggatt: Monsieur le président.

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Leggatt, je crois que M. Doré a quelque chose à dire . . .

M. Doré: Non, ça va.

Le président suppléant (M. Lachance): Vous avez deux minutes, monsieur Leggatt.

M. Leggatt: J'étais parmi ceux qui ont entendu le témoignage de Ramsey Clark au sujet de toute la question de l'écoute électronique et vous avez bien résumé ses paroles; c'est un puriste absolu sur cette question et en fait il adopte l'argument que vous venez de formuler, c'est-à-dire qu'une fois

fact it expands. So I am sensitive to your argument that mail opening once begun is another invasion of privacy. However, I have to tell you that as far as I can recall, Ramsey Clark did not oppose in principle the concept of mail opening under proper judicial control. He did not find that particularly offensive.

One of the arguments that was made was that when you are listening to someone electronically you are listening for what they might say in the future and therefore it is not evidence that is there, it is evidence that might occur in the future. Whereas with mail opening you are saying "I believe there is something insided this letter". In that case it is already there; it has already been done. Therefore you can specify the particularity of the item; you can say, "a letter addressed on August 10 going from A to B is something we think we have to look at". I still have trouble finding that offensive in terms of civil liberties provided there is an adequate affidavit specifying it.

I agree with you on the position of withdrawing the bill. I think it is premature. I think we should wait and see what McDonald or Keable has to say about the whole subject, but in terms of the principle I am still going to argue with you that this is not a severe departure from the norm in terms of the civil liberties that most of the western democracies enjoy. If you specify it, if you specify the offence under the Criminal Code, if you eliminate the provisions under the Official Secrets Act, which I would eliminate entirely, of course, and the discretion on the part of the Solicitor General—those warrants should be issued by the court and no one else—once you put those safeguards in I am wondering how offensive the bill would really be to civil liberties organizations in Canada.

• 1705

M. Boisvert: Peut-être une courte réponse... Premièrement, dans beaucoup de cas d'ouverture du courrier, effectivement, on a affaire de la même façon qu'en matière d'écoute électronique, à des projets. Si on regarde la preuve qui a été versée devant la commission McDonald, même dans les cas de drogue, il s'agit souvent, non seulement du courrier qui contient de la drogue, mais du courrier qui parle de projets éventuels de trafic et d'autres choses comme cela.

En matière de sécurité nationale, c'est presque toujours des cas de projets et non pas des cas d'actes posés.

Une deuxième remarque, très courte. C'est qu'il s'agit, disons, de savoir si les pouvoirs qui concernent le courrier, on ne parle pas d'autre chose là, déjà prévus par la Loi des postes et la collaboration qu'il y a entre le ministère des Postes et la GRC depuis déjà de nombreuses années sont suffisants. Il y a une foule de choses qui sont déjà légales, du moins d'après tout ce qui a été versé en preuve devant la commission McDonald.

Mr. Leggatt: It is illegal.

[Traduction]

la porte ouverte, il est impossible de la refermer; en fait, il va même plus loin. Je comprends donc votre argument, quand vous dites que l'autorisation d'ouvrir le courrier constitue une autre invasion de la vie privée. Cependant, je dois vous dire que pour autant que je m'en souvienne, Ramsey Clark ne s'opposait pas en principe au concept de l'ouverture du courrier réglementée par un contrôle judiciaire approprié. Il n'y trouvait rien de particulièrement répréhensible.

On a présenté notamment comme argument qu'en espionnant quelqu'un par des moyens électroniques, on écoutait ce que les personnes pourraient dire plus tard et qu'il ne s'agissait pas par conséquent de témoignages, car ce sont des témoignages futurs. Par contre, dans le cas de l'ouverture du courrier, on dit: «Je crois que cette lettre contient quelque chose». Dans ce cas, le contenu de la lettre existe déjà, et la preuve est là. Par conséquent, on peut préciser de quoi il s'agit, on peut dire: «nous pensons que nous devons examiner le contenu d'une lettre datée du 10 août et adressée par A à B». J'ai encore de la difficulté à y trouver une infraction aux libertés civiles, si la demande est appuyée d'une déclaration assermentée spécifiant de quelle lettre il s'agit.

Je crois comme vous qu'il faut retirer le projet de loi, car il est prématuré, à mon avis. Je pense que nous devrions attendre les conclusions de la Commission McDonald ou de la Commission Keable sur toute cette question, mais pour ce qui est du principe même, je soutiens que nous ne nous éloignons pas tellement des privilèges généralement en vigueur dans la plupart des démocraties occidentales en matière de libertés civiles. Si l'infraction est dûment spécifiée aux termes du Code criminel, si vous faites disparaître les dispositions figurant à la Loi sur les secrets officiels, que je voudrais éliminer entièrement bien sûr, ainsi que le pouvoir discrétionnaire accordé au solliciteur général... a mon sens, seuls les tribunaux devraient pouvoir émettre les mandats . . . une fois toutes ces précautions prises, je me demande ce que les organismes pour la défense des libertés civiques du Canada trouveraient vraiment à redire au projet de loi.

Mr. Boisvert: Perhaps a short answer... First of all, in many cases of mail opening, it is in fact the same as electronic listening of plans. If one looks at the proof given to the McDonald Commission, even with drugs, it is often the case, not only that there are drugs in the letters, but that there is questions in these letters of drug traffic plans and other such matters.

As for national security, it is almost always plans that are explained and not things that have happened.

Another thing, very briefly. The question is to know if the powers concerning the mail, there is no question of anything else here, already in the Post Office Act and the co-operation which has existed now for a number of years between the Post Office and the RCMP are sufficient. A great number of things are already legal, at least from what has been presented as evidence before the McDonald Commission.

M. Leggatt: C'est illégal.

M. Boisvert: Non. Il y a beaucoup de choses qui, d'après la preuve versée devant la Commission McDonald, je ne connais pas le jugement que la Commission va porter, ont été présentées par les avocats du gouvernement et du ministère de la Justice, comme étant légales.

On en a donné une liste de cinq ou six qui sont toutes, actuellement, considérées comme étant légales, y compris, bien sûr, l'article 7 et l'article 46 de la Loi sur les postes.

Il s'agit de savoir si cela est suffisant ou non pour contrer ces problèmes auxquels on fait référence.

M. Raymond Favreau (conseiller juridique): Monsieur le président, si on me permettait d'ajouter quelque chose . . .

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Favreau. Un très court commentaire.

M. Favreau: Si on me permettait d'ajouter ceci: on nous demande pourquoi, sur le plan des libertés fondamentales, on s'opposerait à un projet de loi qui permettrait l'ouverture du courrier, assorti de certaines garanties comme un certain contrôle judiciaire. C'est que, sur le plan des principes, sur le plan des libertés de la personne, cela porte tout de même atteinte à nos droits à la confidentialité.

Cela, nous, on en tient compte dès le départ. Ce serait la même chose si on nous proposait des lois pour faciliter le travail de la police, pour lui permettre d'obtenir des preuves dont elle a besoin. Ainsi, si on proposait demain une loi pour permettre à la police de se servir de la torture, cela porterait atteinte à l'intégrité de la personne. Cela porterait atteinte à un autre droit fondamental. Ici, quand on parle du droit à la confidentialité, pour nous c'est aussi fondamental. C'est inscrit dans notre charte québécoise des droits et libertés de la personne; c'est inscrit dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Pour nous, c'est fondamental cela, de la même façon que l'intégrité physique.

Ce n'est pas une question d'assortir à des atteintes aux droits fondamentaux certaines garanties judiciaires qui, très souvent, ne sont malheureusement pas des garanties suffisantes ou efficaces. Il y a des membres de la magistrature qui sont prêts à servir de «rubber stamp» sur simple demande. On le sait, dans le cas de l'écoute électronique, qu'il y a des abus. Il s'agit de lire un peu la jurisprudence pour le savoir. Alors, pour nous, ces garanties judiciaires ne nous impressionnent pas outre mesure.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci. Je cède immédiatement la parole à M. Marceau. Je voudrais simplement signaler que j'ai plusieurs noms sur ma liste. J'ai les noms de M. Marceau, M^{me} Holt, M. Joyal et M. Young. Alors, je vais me réserver le privilège, après les cinq minutes réglementaires, de couper court aux questions, quitte à passer un second tour par la suite.

Monsieur Marceau.

M. Marceau: Monsieur le président, moi aussi j'ai lu, de la première à la dernière page, le mémoire qui a été présenté. Je considère qu'il contient des renseignements fort utiles et fort valables. Mais vous me permettrez, avec la sincérité qui, j'espère, est toujours mienne, de dire que je ne puis concevoir qu'une association aussi importante et sérieuse que la vôtre se

[Translation]

Mr. Boisvert: No. Many things according to the evidence which has been presented before the McDonald Commission, I do not know what judgment the Commission will render, have been presented by counsel for the government and for the Department of Justice, as legal.

A list of five or six acts was given which are all considered legal at the present time, including of course article 7 and 46 of the Post Office Act.

It is a matter of deciding if these measures are sufficient or not to counter the problems that have been mentioned.

Mr. Raymond Favreau (Counsel): Mr. Chairman, if I might add something . . .

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Favreau. A very brief comment.

Mr. Favreau: If I might add this: we are being asked why, in the name of basic liberties, we oppose a bill which would allow the mail to be opened with certain assurances such as some judicial control. It is that, in principle, as far as human liberties are concerned, such an act does prejudice the right to confidentiality.

This is what we are taking into account from the outset. It would be exactly the same thing if we were being presented with legislation to make the work of the police easier, to help it to obtain the proof that it needs. Indeed, if tomorrow a law allowing the police to resort to torture were presented, such a law would prejudice human integrity. It would prejudice another fundamental right. When we talk of the right to confidentiality, it is just as fundamental. It is written in the Quebec charter on civil rights and liberties; it is written in the universal declaration of human rights. For us, this is fundamental, as is physical integrity.

It is not a matter of countering this prejudice to fundamental rights with certain judicial guarantees which all too often unfortunately are not sufficient or effective. There are members of the judiciary who are willing to be used as rubber stamps. We all know that in the case of electronic eavesdropping there are abuses. You need only read the records to know it. This is why these judicial guarantees do not impress us in the least.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you. I will give the floor to Mr. Marceau immediately. I would simply like to point out that I have a few names on my list. Those of Mr. Marceau, Mrs. Holt, Mr. Joyal and Mr. Young. I will therefore exercise my privilege after the usual five minutes of cutting off the questioners, with the option of proceeding to a second round later on.

Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, I also have read from the first to the last page the brief that was tabled. It contains, in my view, very useful and pertinent information. But you will allow me to say, with the sincerity which I hope I have always demonstrated, that I cannot understand that an association as important and well established as yours allows itself to attack,

permette d'attaquer, d'une façon aussi déplorable, les parlementaires canadiens, de quelque côté de la Chambre qu'ils se trouvent.

Je pense qu'on a un travail difficile à faire, un travail qui est souvent très pénible. Je trouve que des accusations aussi directes sur des imputations de motifs ne font pas progresser le débat. Je pense qu'on est venu ici pour vous écouter; on est venu ici pour essayer d'échanger. Il me semble qu'à l'avenir, vous devriez éviter ces attaques directes contre le gouvernement. Je présume que, quand vous demandez des subventions au gouvernement, vous n'utilisez pas le même langage. Dans la sincérité que vous pouvez avoir et qu'on respecte, vous pouvez ne pas être d'accord avec le projet de loi. Moi, je ne suis pas nécessairement d'accord avec tous ses aspects, mais je pense que cela fait mal à des parlementaires de constater qu'à l'intérieur d'arguments fort utiles, on se permette d'attaquer sans aucune réserve et de dire: définitivement, ce sont des buts purement politiques. Malheureusement, je ne puis accepter cette affirmation. Je vais vous dire, par exemple, de quelle facon se pose le problème pour un parlementaire. Vous avez un aspect de la question qui est certainement très sérieux et qui mérite d'être écouté. Mais je vais vous lire un commentaire qui a été fait par le président de la Commission d'enquête sur le crime organisé, le juge Dionne. J'ai fait venir le texte in extenso pour vous montrer un peu dans quelle position nous pouvons être placés.

• 1710

Il apparaît que l'enquête sur le crime organisé a été commandée par deux causes principales: la croissance rapide et tranquille de ce phénomène particulier et la situation d'impuissance dans laquelle a été placé le policier par le législateur à l'occasion d'amendements à la loi criminelle ces dernières années. Il semble bien que le législateur a manqué de réalisme depuis une vingtaine d'années. A vouloir donner bonne conscience à notre société, à lui donner des airs de civilisation tolérante et sophistiquée, on a amorcé un processus de décriminalisation qui conduit malheureusement à la dégradation des mœurs tout en laissant de côté un phénomène social aussi grave et aussi corrupteur que le crime organisé.

J'en passe et j'ajoute ceci:

Dès qu'un crime est défini, identifié, c'est que l'ensemble de la société le réprouve. Et c'est aux policiers qu'il revient de veiller avec vigilance à ce nouveau crime parmi tant d'autres. Pourquoi alors leur enlever leurs instruments un à un? Pourquoi leur lier les mains? Pourquoi rétrécir le couloir de leur action entre le mur du crime et celui de la menace toujours présente de sanctions judiciaires ou disciplinaires?

Ceci vous indique, messieurs, que notre travail est d'essayer de faire la part des choses entre cet intérêt public et ces libertés fondamentales que nous aussi, nous voulons défendre. Et je voudrais connaître votre réaction vis-à-vis d'une opinion tout à fait différente de la vôtre et qui nous blâme de ne pas avoir des lois assez sévères. Est-ce que vous ne croyez pas en toute honnêteté que notre travail n'est pas nécessairement

[Traduction]

in such a deplorable fashion, Canadian parliamentarians from whatever side of the House they may be.

I feel that we have a difficult task, a task which is often painful. I must say that such direct accusations based on assumptions do not help us to progress. We came here to listen to you, we came here to try and exchange ideas. It would seems that in the future, you should avoid such direct attacks against the government. I presume that when you ask the government for grants, you do not use the same language. In your sincerity which we respect, you may not approve of the bill. I for one may not agree with every aspect of it, but I think that it pains parliamentarians to find that in the context of very good arguments, you allow yourselves to attack us unconditionally and to say in a definite manner, these objectives are purely political. Unfortunately, I cannot accept that statement. As an example, I will show you what kind of problem a parliamentarian faces. You have raised one aspect of the issue which is certainly very serious, and which should be heard. But I shall read to you a comment made by Judge Dionne the Chairman of the Commission of Inquiry into Organized Crime. I asked for the full text in order to show you the sort of position in which we find ourselves.

It would seem that the Inquiry into organized crime has been ordered for two main reasons: the rapid and discreet growth of this particular phenomenon, and the position of impotence in which the policeman has been placed by the legislator through various amendments to the Criminal Code over the past years. It would seem the legislator has not been too realistic over the past 20 years. In trying to soothe the conscience of our society, and in trying to give it the appearance of a tolerant and sophisticated civilization, there has been started a process of decriminalization which has led unfortunately to the deterioration of our mores while forgetting such a corruptive and grave social phenomenon as organized crime.

I omit some passages and I quote again:

As soon as a crime has been defined, and identified, society as a whole will reject it. It is then up to the police to attend vigilantly to this new crime among so many others. Why take away their tools one by one? Why tie their hands? Why narrow their field of action between crime itself and the ever present threat of judiciary or disciplinary sanctions?

This shows, gentlemen, that we must try to strike a balance between public interest and the basic liberties which we too wish to defend. I would like to know your reaction to this opinion which is totally different from yours, and which blames us for not have stricter laws. Do you not honestly believe that our work is not necessarily to eliminate proposed bills, but rather to try to amend and to modify them in order to

d'éliminer un projet de loi proposé mais d'essayer peut-être de l'amender, de le modifier de manière à tenir compte de la protection de la vie privée de même que de l'intérêt public?

M. Doré: Monsieur Marceau, vous nous citez un texte du juge Dionne de la Commission d'enquête sur le crime organisé du Ouébec et, selon la partie que vous nous citez, les policiers ne disposent pas des pouvoirs suffisants pour agir. Je regrette, mais je ne peux pas, non plus, partager ce point de vue-là. Je ne le partage pas dans la mesure où j'aimerais savoir en quoi les policiers ne disposent pas des pouvoirs nécessaires pour agir. J'aurais aimé que le texte soit plus spécifique pour qu'on puisse argumenter sur la base des pouvoirs précis dont la police pourrait avoir besoin. Il me semble, au contraire, que le Parlement fédéral en particulier, et également l'Assemblée nationale de Québec, pour prendre les deux juridictions que je connais le mieux, il semble qu'ils aient accordé depuis bon nombre d'années, par des budgets, par des effectifs, par des équipements, par des commissions d'enquête, par des projets de loi sur l'écoute électronique, sur l'ouverture du courrier et ainsi de suite, par des amendements au Code criminel, des pouvoirs d'action accrus aux policiers. Ces pouvoirs ne vont certainement pas en diminuant, ils vont en augmentant. D'ailleurs, aux yeux de certains critiques des forces policières, cela risque même de diminuer l'efficacité des forces policières. Prenons l'exemple de l'écoute électronique: beaucoup de critiques des forces policières vont dire que l'écoute électronique est la solution facile pour la police pour faire enquête. A partir du moment où on utilise de façon abusive l'écoute électronique, les autres moyens d'enquête normaux et qui souvent sont bien plus efficaces pour recueillir des preuves probantes et amener des criminels devant les tribunaux en souffrent. Donc, de ce point de vue-là, nous ne pouvons pas partager le point de vue du juge Dionne, d'autant plus qu'il n'y a pas davantage d'éléments.

Votre deuxième préoccupation concernait la situation dans laquelle vous étiez. D'une part, on dit que les policiers ne disposent pas de suffisamment de pouvoirs et, d'autre part, qu'on doit protéger les droits, les libertés de la personne. Comment doit-on, dans ce contexte-là, amender le projet de loi qui est présenté de façon à respecter ces deux éléments? Nous avons peut-être déjà répondu à cela devant le Comité ici. Je me réfère encore une fois aux deux arguments de fond du projet de loi C-26, l'ouverture du courrier pour des motifs de drogue et l'ouverture du courrier pour des motifs de sécurité nationale. Dans l'un et l'autre cas, la preuve publique, la démonstration publique qui a été faite sur ce projet de loi-là ne nous semble pas justifier le projet de loi. Alors, dans ce contexte-là, je nous vois mal venir vous suggérer des garanties additionnelles ou des amendements au projet de loi. A prime abord, nous nous opposons au principe même du projet de loi parce que nous considérons que la démonstration n'est pas suffisamment claire. Donc, nous ne pouvons faire de suggestions.

M. Marceau: Très bien, mais je voulais simplement vous indiquer que le problème n'était pas si facile. Et quand on fait des commentaires, il faut éviter d'entrer dans des conflits de personnalité et des questions gouvernementales. C'est cela que

[Translation]

take into account both the protection of the privacy of the individual and public interest?

Mr. Doré: Mr. Marceau, you have just quoted a text by Judge Dionne of the Commission of Inquiry into Organized Crime in Ouebec, and according to the part that you quoted, policemen do not have sufficient powers to act. I regret, but I cannot share that point of view. I do not share it in that I would like to know to what extent the police do not have sufficient powers to act. I would have preferred that the text be more specific, so that we might have debated the specific power required by the police. On the contrary, it seems to me that the federal Parliament, in particular, and the National Assembly of Quebec to name only those two jurisdictions which I know best over a number of years, through larger budgets, more personnel, more equipment, through commissions of inquiry, through bills on electronic surveillance, the interception of the mails, et cetera, through amendments to the Criminal Code, have given more powers to the police. Those powers certainly are not diminishing, but increasing. In fact, to certain critics of the police forces this may have even decreased their efficiency. Take for example, electronic surveillance: Many critics of the police forces will say that electronic surveillance is the easy way for police to investigate. But as soon as we use electronic surveillance abusively, the other normal means of investigation which often are more effective in gathering conclusive evidence and in bringing criminals to justice, will suffer. In that regard, we cannot share Judge Dionne's opinion, since moreover there is no definite evidence.

Your second concern was in regard to the position in which you find yourself. It is said on the one hand, that the police do not have sufficient powers, and on the other hand, that we must protect civil rights and liberties. So how, in such a context, can this bill be amended and still respect these two points of view? Perhaps we have already given an answer to the Committee. I refer again to the two basic principles underlying Bill C-26, the interception of mail in regard to narcotics and the opening of mail for national security reasons. In either case, public evidence, public proof has not been given that indeed would justify the need for this bill. So, in this context, I really cannot see how we could suggest additional guarantees, or amendments to the bill. Basically, we are opposed to the basic principle underlying this bill, because we do not consider there has been clear demonstration of its need. So we cannot make any suggestions.

Mr. Marceau: Very well, but I simply wanted to show that the problem is not that easy. And in making remarks, we must avoid any conflict of personality and threading into governmental issues. That is the point I want to make. I think the

je veux vous dire. La question est trop complexe pour essayer d'y inclure des éléments qui, à mon sens, n'aident pas au débat et causent des frictions inutiles.

Qu'est-ce que vous faites? Évidemment, vous avez traité dans votre mémoire du rapport Mackenzie qui dit bien clairement que l'examen du courrier des personnes soupçonnées d'acitivités dangereuses pour la sécurité nationale s'impose. Évidemment, vous dites que c'était en 1969, que c'était à huis clos, et ainsi de suite. En fait, vous avez toutes sortes d'arguments mais je pars simplement du principe de la question. Vous dites qu'aucun rapport public n'a soutenu ce point de vue-là. C'était en 1969 mais il y a quand même des éléments qui sont là et qui prouvent qu'il y a une commission d'enquête; cela existe d'ailleurs dans d'autres pays. Vous avez dit que parce que cela existe ailleurs, cela ne doit pas exister chez nous. Je suis prêt à discuter de cela. Mais je veux dire qu'on n'a pas créé un précédent et qu'on n'a pas fait cela tout d'un coup.

Il y a certainement des choses qui ont été faites à huis clos et qui ont pu nous être communiquées, vous en conviendrez. La police peut nous communiquer ce qu'elle veut, on le reconnaît, et il faut en prendre et en laisser. En fait, on est dans une situation où il faut en prendre un peu et en laisser, un peu partout, chez vous, chez les policiers, chez les juges. C'est un peu dans ce sens-là que j'aimerais que vous répondiez à cette question-là. Il s'agit quand même d'un rapport qui est assez clair et d'une politique qui existe un peu à travers le monde; on reconnaît que le courrier peut être ouvert dans certains pays.

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Marceau, c'était votre dernière question. Je vais demander à M. Caron de bien vouloir répondre.

M. Caron: En ce qui concerne les termes que la Ligue des droits de l'homme peut utiliser dans ses communications avec les hommes politiques, je pense qu'il faut se rendre compte d'une chose: au Canada, les droits et libertés fondamentales ne sont pas comme dans d'autres pays, inscrits dans des constitutions. Un organisme comme la Ligue des droits de l'homme se rend bien compte que lorsqu'on vit des situations politiques tendues lorsqu'on est à la veille d'une campagne électorale, on joue avec les droits et libertés des personnes, bien souvent comme avec une espèce de ballon, quand c'est politiquement rentable de le faire. En ce sens-là, au Canada, il n'y a pas de tradition fondamentale de reconnaissance explicite des droits et libertés au niveau de la Constitution. Si on vivait dans un autre pays de cette façon-là, on serait peut-être moins porté à politiser les débats autour des droits et libertés de la personne. Mais comme on est souvent placé dans ces conjonctures politiques, il faut qu'il y ait des organismes.

Il est évident que nous, nous n'avons pas cette préoccupation électorale qu'un parlementaire doit avoir nécessairement. Nous sommes peut-être portés à nous servir d'un langage qui heurte les parlementaires ou les hommes politiques, mais il n'en demeure pas moins que le contexte explique le fait que nous intervenions sur ces enjeux fondamentaux. D'ailleurs, nous continuerons d'intervenir.

[Traduction]

whole issue is too complex to try to include certain elements which will not contribute to the debate, and which might cause needless conflict.

What are you doing? Of course, you have dealt in your brief with the Mackenzie report which states clearly that the interception of mail from persons suspected of dangerous activities is necessary in the realm of national security. Of course, you say that this took place in 1969, that this enquiry was held in camera, etc. Indeed, you bring up all sorts of arguments, but I am simply stating the principle underlying the issue. You say that this point of view has not been supported in any public report. Sure it took place in 1969, but there were nonetheless certain elements which prove that there was a commission of enquiry; and this has taken place in other countries as well. You have stated that because it had taken place elsewhere, it did not necessarily have to exist here. I am quite prepared to debate that point. I merely want to say that we have not created a precedent, and that this issue was not raised suddenly.

Sure, certain things have been carried out in camera, and which might have been made known to us, you must agree. The police might communicate whatever it wishes, we will all agree, which we can either accept or reject. In fact, we are in a position where we have to accept a little and reject some, from any quarter, from yourselves, from the police, from the judges. And it is in this context that I would like you to answer the question. It seems the report is quite clear on the issue, and that their policy does exist in some parts of the world; it is recognized that the mail may be opened in certain countries.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Marceau, it will be your last question. I shall ask Mr. Caron to answer.

Mr. Caron: In regards to the means available to the Civil Liberties Union in communicating with the politicians, I think we should remember this: in Canada, basic rights and liberties are not, as in other countries, set out in constitution. An organization such as the Civil Liberties Union realizes that tense political situations, on the eve for instance of an election campaign, the rights and liberties of an individual can become a political football, when this is politically viable. In that sense, there is not in Canada any explicit recognition of the rights and liberties of the individual set out in a constitution. Were we in another country, we might not tend so easily to politicize debates regarding civil rights and liberties. But since we often find ourselves in such political situations, there is a need for some organization.

Obviously, we do not face the same concern for elections as does the parliamentarian. So we might tend to use a language offensive to parliamentarians or politicians, but the fact remains that we do intervene on such fundamental issues. And we shall continue to do so.

M. Doré: Maintenant, en ce qui concerne la Commission Mackenzie, essentiellement, son rapport nous dit qu'on devrait permettre l'ouverture du courrier. Mais quand on lit le rapport, il n'y a aucune raison qui est avancée pour justifier l'ouverture du courrier. Moi, je ne peux pas accepter, comme citoyen du Canada, que quiconque vienne me dire qu'il faut limiter les droits et les libertés des citoyens canadiens sur la base de la déclaration d'un homme politique qui ne m'apparaît pas probante, parce qu'elle n'est pas prouvée, sur la base d'une démonstration policière, qui n'est pas non plus une démonstration rigoureuse, ou sur la base d'un rapport d'une commission d'enquête qui ne me donne pas les éléments de preuve sur lesquels s'appuie la Commission pour faire ses recommandations. Il faut vous rappeler que la Commission Mackenzie est une commission qui a siégé à huis clos pendant l'ensemble de ses audiences et dont le rapport, qui a été rendu public en 1969, est un rapport abrégé. Un rapport abrégé, on sait ce que cela veut dire; c'est un rapport édulcoré. Donc, il ne reste finalement que l'essentiel des recommandations et une grosse argumentation.

• 1720

En ce qui concerne l'ouverture du courrier spécifiquement, le rapport de la Commission Mackenzie n'a pas apporté des éléments probants. Quant à nous, il n'y en avait aucun qui pouvait être justifié. Alors, c'est la raison pour laquelle, ce n'est pas parce qu'une commission d'enquête nous dit qu'il faut ouvrir le courrier, que moi, comme citoyen, je dois accepter la décision de la commission d'enquête. Je voudrais que la commission d'enquête fasse confiance à l'intelligence des citoyens et à la mienne et me donne des raisons pour me convaincre qu'effectivement l'ouverture du courrier est indispensable au travail policier pour des motifs ou de sécurité nationale ou pour combattre la criminalité.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci, monsieur Doré. Je dois vous arrêter . . .

M. Marceau: Continuez à protéger nos libertés puis nous continuerons à vous écouter.

Le président suppléant (M. Lachance): Madame Holt.

Mrs. Holt: First of all, I am not going to be as diplomatic as some of the people on the other side. I agree completely with Mr. Marceau. I do not have the time for diplomacy when I get an amateur brief like this. It is full ef excesses and there is not any help in this brief; not one bit of help. There are a few statistics dropped in with all your prejudices, all your biases: you do not like police; you do not like judges; you do not like politicians; you do not like the federal government; you do not like MPs. It is a good thing I do not have to decide on the subsidies for people with this I do not have to decide on the subsidies for people with this kind of ability to put a brief together. It is 55 pages in the English and there is nothing of value to me because you are so obviously full of hate for the police, and you are obviously here to push your own opinions on drugs.

I would like to ask two questions at the end because I think it is important to the Committee to know what your political background is because this is a partisan, political brief. There [Translation]

Mr. Doré: Now, in regard to the Mackenzie Commission, its report basically recommends that the interception of mail be allowed. But on reading the report, no reason is given to justify the opening of mail. As a Canadian citizen, I cannot accept that anyone could tell me that the civil rights and liberties of Canadian citizens should be curtailed on the basis of an inconclusive statement by a political person which has not been proven, either demonstrably by the police, which indeed would not be very conclusive, or on the basis of a report by a commission of enquiry which has not provided any elements of evidence to support the recommendations of the Commission. I must remind you that the Mackenzie Commission held all it meetings in camera, and that its report, published in 1969, was an abridged report. And we all know what that means; a report that has been watered down. So, the only thing left finally is the basic recommendations and a long discussion.

As for the opening of mail as such, the Mackenzie Commission Report has not brought out any elements of proof. We think that none of them could be justified. So that is why, even if an enquiry commission tells us that we must open the mail, that does not mean that I, as a citizen, must accept the decision of the enquiry commission. I would like the enquiry commission to trust the intelligence of our citizens, as well as mine, and give me reasons to convince me that effectively, the opening of mail is necessary to the work of the police forces for reasons of national security or to fight crime.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you, Mr. Doré. I must stop you . . .

Mr. Marceau: Keep on protecting our freedoms and we will keep on listening to you.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mrs. Holt.

Mme Holt: D'abord, je ne serai pas diplomate comme l'ont été certains membres de l'autre parti. Je suis tout à fait d'accord avec M. Marceau. Je n'ai pas de temps à consacrer à la diplomatie quand je reçois un mémoire d'amateurs comme celui-là. Il est plein d'excès et il ne nous aide en aucune façon; aucune aide. On nous donne quelques statistiques, mêlées à tous vos préjugés, à toutes vos préventions: vous n'aimez pas la police; vous n'aimez pas les juges; vous n'aimez pas les politiciens; vous n'aimez pas le gouvernement fédéral; vous n'aimez pas les députés. Fort heureusement, je n'ai pas à décider des subventions accordées à des gens possédant ce genre d'aptitude à préparer un mémoire. Dans les 55 pages de la version anglaise, rien ne m'est utile, car vous êtes trop évidemment plein de haine à l'égard de la police, et vous êtes visiblement ici pour défendre vos propres opinions sur les drogues.

J'aimerais vous poser deux questions à la fin; à mon avis, il est important que le comité sache quels sont vos antécédents politiques, car vous avez présenté un mémoire chauvin et

is nothing objective about it. If you wanted to help us you could have come forward here and given us some basic, fundamental rights material.

I will tell you something: I would trust the police, and I have worked with police in Quebec, I have worked with police right across this country for 30 years. I would trust my civil liberties to them long before I would trust my civil liberties to you because they are concerned about public and the victims.

You want more freedom for drugs. You tell me that Le Dain is one of the best studies. Well, I have not heard this around the world, and I have been working on studies and drugs long before Le Dain ever got on this commission. I like the way, when you do not know anything, it is always the best study, or when it is one thing you like, it is the best. If it disagrees with the government, with the police, with judges, then you say that it is the best. Because I do not think I can trust your civil liberties approach to the community needs or the victims needs—you are not thinking about the victims, you are thinking about your own partisan, political belief—I would like to know if any of you are linked with certain parties because this is a deliberate attempt to discredit all the federal government approach to the problems in this country.

Perhaps you want to free drugs—and that is what it sounds like. Perhaps you are the intellectuals, or pushers or users, I do not know that, but I would like to have the protection and the citizens indicate to me—You talked of public opinion, the citizens have written me hundreds of letters, and I get a lot of mail, and they have indicated to me that the murder of Pierre Laporte, the international terrorism that has probably not come here because of what our police have been able to do—The fact that Mr. Moro was killed in Italy and the Japanese airport was blown up because the civil liberties people maybe wanted their rights to express their opinions about pollution...

Mr. Fraser: Mr. Chairman, a point of order.

The Chairman: Mr. Fraser.

Mr. Fraser: I am a long-time friend of the hon. member who has just been speaking and I have the highest regard for her, as she knows, but I would ask through you, Mr. Chairman, if the hon. member might perhaps come back to the specific questions she might wish to ask these gentlemen who have appeared before us. With great regret, because most of the time I find myself in agreement with the hon. member, I must say, certainly on my behalf, and I am forced to have to say this, that I want to disassociate myself with the latter remarks of the hon. member so far as they impute motives or make suggestions that the gentlemen in front of us are members of or advocating something...

Mrs. Holt: I did not say that.

[Traduction]

politique. Il n'y a là rien d'objectif. Si vous aviez voulu nous aider, vous auriez pu venir ici pour nous donner des renseignements essentiels et fondamentaux sur les droits.

Je vais vous dire ceci: moi je ferais confiance à la police, et j'ai travaillé en collaboration avec elle au Québec, j'ai travaillé de concert avec la police partout au pays depuis 30 ans. Je confierais mes libertés individuelles à la police bien avant de vous les confier à vous, car eux se préoccupent du public et des victimes.

Vous voudriez qu'on soit moins sévère à l'égard du trafic des drogues. Vous dites que le rapport Le Dain est l'un des meilleurs qui soient. Eh bien, ce n'est pas ce que j'ai entendu ailleurs dans le monde, et j'ai travaillé à des études, de même que sur les drogues bien avant que Le Dain entreprenne son travail dans sa commission. Votre façon de faire est vraiment admirable: quand vous ne connaissez rien, c'est toujours la meilleure étude, ou quand une chose vous plaît, c'est la meilleure. Si un document est en désaccord avec le gouvernement, avec la police, avec les juges, alors vous dites que c'est le meilleur. Je ne crois pas pouvoir me fier à votre attitude en matière de droits individuels à l'égard des besoins de la collectivité et des victimes—vous ne pensez pas aux victimes, vous pensez seulement à vos propres partisans, à vos propres convictions politiques—et pour cette raison j'aimerais savoir si vous êtes liés à certains partis, car votre mémoire constitue une tentative délibérée visant à discréditer toutes les politiques du gouvernement fédéral relativement aux problèmes de ce pays.

Peut-être voudriez-vous libéraliser l'usage des drogues—c'est exactement ce que vous semblez dire—peut-être êtes-vous parmi les intellectuels, les passeurs ou les utilisateurs de drogue, je ne sais pas, mais j'aimerais que la police et les citoyens me disent... Vous avez parlé d'opinion publique; les citoyens m'ont écrit des centaines de lettres, et je reçois beaucoup de courrier, et ils m'ont indiqué que le meurtre de Pierre Laporte, le terrorisme international auquel nous avons pu échapper probablement grâce aux efforts de nos forces policières... le fait est que M. Moro a été tué en Italie et qu'on a fait sauter un aéroport japonais parce que les défenseurs de libertés individuelles voulaient peut-être qu'on respecte leurs droits de s'exprimer à propos de la pollution...

M. Fraser: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: Monsieur Fraser.

M. Fraser: Je suis un ami de longue date de l'honorable député qui vient tout juste de parler, et j'ai la plus haute estime pour elle, comme elle le sait, mais monsieur le président, j'aimerais vous demander si l'honorable député pourrait revenir à la question précise qu'elle voudrait-peut-être poser à ces messieurs qui comparaissent devant nous. La plupart du temps, j'approuve les propos de l'honorable député, mais avec beaucoup de regret, je dois dire, du moins en mon nom,—et je suis forcé de le faire—que je désire me dissocier des dernières remarques faites par l'honorable député, dans la mesure où elle prête des intentions aux témoins ou insinue qu'ils sont membres d'un organisme ou défendent des idées . . .

Mme Holt: Je n'ai pas dit cela.

Mr. Fraser: ... which is contrary to the basic philosophies, principles and institutions of our country.

• 1725

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you, Mr. Fraser.

I would like to point out the fact that any member of this Committee, of course, is free to use his or her time as he or she wishes. He or she can make a comment or can ask questions; but I would also stress to the hon. member to try not to accuse the witnesses...

Mrs. Holt: I did not accuse.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): . . . of being part of any activities that would not be in accordance with Canadian laws.

Mrs. Holt: I am concerned, Mr. Chairman and the hon. member for Vancouver South, with terrorism that has become an international war and I am convinced that our police have not been given excessive rights—and I am convinced from personal knowledge.

They referred to the Japanese situation, the Japanese terrorists. When something does not happen, we do not have statistics; and if they prevented terror and they prevented drugs entering this country, then we should be praising, not condemning, the police.

I do say that we have to think in terms of international terror, and this brief does not help me. I think I have the right to say that I would have liked an objective report in ten pages that would have answered it instead of attacking everything.

There is a line in here, on page 38, about judges, as though the judges cannot be guaranteed.

...it is a Judge of a superior court who would have to decide whether the warrant authorizing the opening of the mail is justified or not.

This guarantee is, unfortunately, not very reassuring if we consider the manner in which the judiciary power grants search warrants and wire tapping... in a great many cases, it is simply a matter of rubber stamp approval.

Well, as far as I am concerned when you accuse a judge of rubber-stamp approval and you accuse the police of not putting forward proper evidence, it is time that I have a right to say I do not care for it.

But I have two questions and I would like the people here...

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mrs. Holt, in all fairness, you have already used eight minutes. I will allow you one question.

Mrs. Holt: One simple question.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I will allow you one question.

[Translation]

M. Fraser: ... qui sont contraires aux philosophies, aux principes et aux institutions les plus élémentaires de notre pays.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci, monsieur Fraser.

J'aimerais rappeler que tout membre du Comité, évidemment, est libre d'utiliser son temps comme il le souhaite. Le député peut faire une remarque ou poser ses questions, mais je voudrais également rappeler à l'honorable député qu'elle ne doit pas essayer d'accuser le témoin . . .

Mme Holt: Je n'ai pas porté d'accusation.

Le président suppléant (M. Lachance): ... de participer à une quelconque activité qui ne serait pas conforme à la loi canadienne.

Mme Holt: Monsieur le président, monsieur l'honorable député de Vancouver-Sud, je me préoccupe du terrorisme qui est devenu une guerre internationale et je suis convaincue que nos forces policières n'ont pas reçu de droits excessifs—et je tiens cette conviction de mes connaissances personnelles.

Les témoins ont parlé de la situation au Japon, des terroristes japonais. Quand quelque chose ne se produit pas, nous ne disposons d'aucune statistique; et si les forces policières ont empêché le terrorisme et le trafic des drogues de s'installer dans le pays, alors nous devrions les féliciter, et non les condamner.

J'affirme que nous devons penser en fonction du terrorisme international, et ce mémoire ne m'est d'aucune aide. J'ai, me semble-t-il, le droit de dire que j'aurais préféré un rapport objectif d'une dizaine de pages qui aurait offert des solutions, plutôt que de porter des attaques contre tout.

A la page 38 du mémoire, un paragraphe à propos des juges semble insinuer que ces derniers ne constituent pas une assurance:

... c'est un juge d'une cour supérieure qui aurait à déterminer si, oui ou non, la demande d'ouverture du courrier est justifiée.

Cette garantie n'est malheureusement pas très rassurante quand on regarde la manière dont le pouvoir judiciaire accorde, par exemple, les mandats de perquisition ou les autorisations en matière d'écoute électronique... dans un très grand nombre de cas, il s'agit purement et simplement d'approbation de routine.

Eh bien, quant à moi, quand vous accusez un juge de faire des approbations de routine; quand vous accusez les forces policières de ne pas présenter les preuves pertinentes, alors il est temps que je dise—et j'en ai le droit—que je m'en balance.

Mais j'ai deux questions et j'aimerais que les témoins ici présents...

Le président suppléant (M. Lachance): Madame Holt, en toute justice, vous avez déjà pris huit minutes. Je vous permettrai une question.

Mme Holt: Une simple question.

Le président suppléant (M. Lachance): Je vais vous permettre une question.

Mrs. Holt: Well, it is one question, on identification. I do not think we have any identification of these people, and if they do not want to give it, it is not necessary, but this strikes me as an extremely partisan political statement and I just wonder if it is anti-federal government for a purpose.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I guess the normal person to answer this would be . . . monsieur Caron, président de la Ligue des droits de l'homme.

M. Caron: Nous ne sommes pas une organisation antifédéraliste, nous ne sommes pas non plus une association ou une organisation antiséparatiste. Sur le plan constitutionnel, la Ligue des droits de l'homme n'a pas de politique établie. Chez les 2,500 membres qui composent la Lgue des droits de l'homme, toutes les catégories, toutes les opinions politiques, toutes les orientations politiques sont représentées et cela couvre toutes les régions du Québec avec toutes les tendances qui peuvent s'exprimer au sein de la population.

La Ligue des droits de l'homme, par ailleurs, souscrit aux objectifs définis dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, dans la Déclaration canadienne des droits et dans la Charte des droits et libertés de la personne du Québec. A l'intérieur de ces outils de travail, de ces déclarations officielles, il y a des droits qui doivent être reconnus, il y a des droits qui doivent être défendus, quel que soit le gouvernement qui porte atteinte à ces droits. Nous prenons autant de positions, nous soumettons autant de mémoires critiques contre les gouvernements municipaux et contre le gouvernement du Québec que contre le gouvernement du Canada. Nous avons rédigé la semaine dernière le rapport annuel de nos activités pour l'année 1977-1978 et les mémoires critiques ont été plus nombreux du côté du gouvernement du Québec que du côté de ce gouvernement-ci.

Par ailleurs, la notion de sécurité nationale, qui constitue, à nos yeux, le plus grave danger et la plus grave menace pour les droits et libertés de la personne qui vit au Canada, prend son origine au gouvernement fédéral qui, par ses lois, introduit ce concept de sécurité nationale. C'est pour cela que nous avons adopté dès le début un position très ferme là-dessus. Pour nous, il n'est pas question qu'il y ait des droits et des libertés qui soient retirés aux citoyens sous prétexte très vague d'un concept passe-partout qui est la sécurité nationale sans qu'on mette sur la table des preuves . . . Real facts, that is what we need. All the rest, the politics, we do not care. The fundamental rights of the citizens of this country, that is what . . .

• 1730

Mrs. Holt: It does not indicate it in that brief.

Mr. Caron: Yes, if you read it through.

Mrs. Holt: It does not.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I am sorry but I will not entertain an argument at this point. Mrs. Holt, you had 11 minutes and I think I should now go to another questioner I will now ask Mr. Joyal to take the floor. Five minutes please.

[Traduction]

Mme Holt: Eh bien, ma question porte sur l'identité de ces gens. Je ne crois pas que nous ayons des renseignements sur ces gens; s'ils ne veulent pas nous les communiquer, ce n'est pas nécessaire, mais leur déclaration me semble très imbue de chauvinisme politique, et je me demande si elle est délibérément anti-gouvernement fédéral.

Le président suppléant (M. Lachance): Je présume que la meilleure personne pour répondre à cette question serait . . . Mr. Caron, President of the Ligue des droits de l'homme.

Mr. Caron: We are not an anti-federalist organization, neither are we an anti-separatist organization or association. On constitutional questions, the Ligue des droits de l'homme does not have an established policy. Among the 2,500 members comprising the ligue des droits de l'homme, you will find represented all categories, all political opinions and options; and this covers all regions of Quebec including all the tendencies that could be expressed among the population.

Moreover, the Ligue des droits de l'homme subscribes to the objectives defined in the universal bill of human rights, in the Canadian Bill of Rights and in the charter of individual rights and freedoms of Quebec. Within these working documents, these official declarations, certain rights must be recognized, some rights must be protected, whichever government threatens them. We adopt as many positions, we present as many critical briefs against the municipal and Quebec government as we do against the government of Canada. Last week, we drafted the annual report on our activities for the year 1977-1978, and the critical briefs have been more numerous on the Quebec government side than on this government's side.

Moreover, the notion of national security which, in our view, constitutes the greatest danger and the greatest threat to the rights and freedoms of the citizens living in Canada, takes its origin in the federal government, who, by its legislations, introduces this concept of national security. That is why at the very outset, we have adopted a very firm position on this subject. For us, it is unacceptable that rights and freedoms be taken away from citizens by using this very vague excuse of a golden key concept, which is national security, without dropping your proofs on the table . . . Des véritables faits, voilà ce qu'il nous faut. Pour le reste, la politicaillerie, on s'en fout. Les droits fondamentaux des citoyens de ce pays, c'est ça qui . . .

Mme Holt: Cela ne se trouve pas dans le mémoire.

M. Caron: Si, si vous lisez tout le document.

Mme Holt: Cela ne s'y trouve pas.

Le président suppléant (M. Lachance): Je suis désolé, mais je n'accepterai pas une discussion maintenant. Madame Holt, on vous a accordé 11 minutes, je crois que nous devrions maintenant passer au prochain orateur. Je demanderai à M. Joyal de prendre la parole. Cinq minutes, s'il vous plaît.

Mr. Young: Mr. Chairman, I thought I followed Mrs. Holt.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): I am sorry, Mr. Young. I have your name after Mr. Joyal. You will have time to ask questions.

Mr. Young: Well, I was twice read out as following Mrs. Holt.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Joyal is a member of this Committee.

Mr. Young: Yes, I realize that but my name was twice read out as following Mrs. Holt on the list of questioners.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): You understand my problem, Mr. Young. I have taken over from our Chairman and when I took over, the list of speakers was already before me.

Mr. Young: No disrespect intended, Mr. Chairman, but I was twice read out and I do have to leave and I have been waiting now...

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Young, maybe if Mr. Joyal accepts that you will...

Mr. Young: I appreciate that. I have to leave. I have some visitors in town.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Mr. Young, go ahead.

An hon. Member: We have a vote in a minute, too.

Mr. Young: Yes, I may be leaving before that.

There are just three brief areas that I would like to ask some questions on. I believe I read it in the brief and I heard it today that you are totally against the opening of mail for any purposes or reasons whatsoever.

M. Boisvert: Nous sommes totalement contre l'ouverture du courrier, tant qu'on n'a pas prouvé sa nécessité. Et on dit: cela n'a pas été fait encore. Si on nous prouve cette nécessité, on ne dit pas qu'on sera, pour la vie, contre l'ouverture du courrier. Ce qu'on dit c'est que pour le moment, la preuve n'a pas été faite. Donc, en conséquence, le projet de loi C-26 ne devrait pas être adopté.

Mr. Young: Well, there are some statements in your brief to the effect that nothing justifies the opening of mail: on pages 25 and 28, along those lines, if I am not mistaken.

The opening of mail is in no way essential That is a heading of a paragraph. Over on page 28:

... nothing so far justifies the opening of that mail ...

Mr. Boisvert: Out of the evidence up to now.

Mr. Young: Do you believe there is anything that can be called national security or the security of the state or collective security?

Mr. Boisvert: Sure.

Mr. Young: Okay. Is there, if you accept that, is there any justification for the protection of values or the protection of a culture or the protection of a way of life?

[Translation]

M. Young: Monsieur le président, je croyais devoir suivre M^{me} Holt.

Le président suppléant (M. Lachance): Je suis désolé, monsieur Young. Votre nom est inscrit après celui de M. Joyal. On vous accordera du temps pour poser vos questions.

M. Young: Eh bien, à deux reprises on a lu mon nom après celui de M^{me} Holt.

Le président suppléant (M. Lachance): M. Joyal est membre du comité.

M. Young: Oui, je le sais bien, mais par deux fois on a lu mon nom après celui de M^{me} Holt sur la liste des orateurs.

Le président suppléant (M. Lachance): Vous comprenez mon problème, monsieur Young. Au moment oỳ j'ai repris la présidence, la liste des orateurs se trouvait déjà devant moi.

M. Young: Je ne veux pas vous manquer de respect, monsieur le président, mais par deux fois on a lu mon nom, et je dois partir, j'ai attendu jusqu'à maintenant . . .

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Young, peut-être que si M. Joyal acceptait que vous . . .

M. Young: Je vous en suis reconnaissant. Je dois partir. Je dois rencontrer des visiteurs en ville.

Le président suppléant (M. Lachance): Monsieur Young, vous avez la parole.

Une voix: Nous aurons un vote dans quelque minutes, également.

M. Young: Oui, je quitterai peut-être avant.

Mes brèves questions porteront sur trois domaines. Je crois avoir lu dans le mémoire et entendu ici aujourd'hui que vous êtes totalement opposés à l'ouverture du courrier dans quelque but et pour quelque raison que ce soit.

Mr. Boisvert: We are totally against the opening of mail, as long as it has not been proven necessary. And we maintain that it has not yet been done. If this necessity could be proven to us, we do not say that we would eternally be against the opening of mail. What we say is that for now, the proof has not been established, and so, consequently, Bill C-26 should not pass.

M. Young: Eh bien, dans certains passages de votre mémoire, vous affirmez que rien ne justifie l'ouverture du courrier: à la page 32 ou 35, dans ce coin, si je ne m'abuse.

L'ouverture du courrier n'est aucunement indispensable C'est là le titre d'un paragraphe. A la page 37 on peut lire:

... rien ne justifie encore l'ouverture de ce courrier ...

M. Boisvert: Selon les preuves apportées jusqu'à maintenant.

M. Young: Croyez-vous qu'il existe quelque chose que l'on pourrait appeler sécurité nationale, sécurité de l'état ou sécurité collective?

M. Boisvert: Bien sûr.

M. Young: D'accord. Si vous acceptez cela, peut-on justifier la protection de valeurs, la protection d'une culture ou la protection d'un mode de vie?

Mr. Boisvert: It may be. The concept has to be discussed fully. As we said at the beginning of the hearing the proper forum that the government chose to elect for that kind of debate was the McDonald Commission, and I am just speaking from the government point of view on that.

Mr. Young: Would you justify the proscribing or the limiting or the circumscribing of individual liberties for the protection of those values?

M. Boisvert: Seulement si on a prouvé la nécessité de cette érosion des droits. Ce qui n'a pas été fait. Autrement dit, on n'accepterait sûrement pas l'érosion des droits au nom de la valeur qui s'appelle la sécurité nationale, tant qu'on n'aura pas défini de façon extrêmement précise ce qu'est la sécurité nationale, quelle réalité concrète, quels faits elle recouvre et voir si ce qu'elle recouvre de façon beaucoup plus précise, justifie ou non l'érosion des droits.

Mr. Young: How about the erosion of civil rights and the protection of values?

Mr. Doré: Of what values, Mr. Young?

Mr. Young: Well, the protection of a culture, the protection of a way of life.

M. Boisvert: Cela dépend essentiellement des faits qui sont mis en preuve pour voir s'ils le justifient ou non. Autrement dit, on n'est pas plus d'accord pour l'érosion des droits et libertés au nom de quelque valeur que ce soit. Si on situe une valeur de façon théorique, il faut voir quelle réalité concrète elle recouvre.

Mr. Young: Well, the gentleman who just last answered me said that he did not believe that politicians should restrict individual liberties. He did not have any acceptance for the concept of politicians restricting individual liberties. That was a sentence that somebody made just a few moments ago in answer to, I think, Mr. Marceau.

• 1735

I would like to ask whether your League made any official representations to the Quebec Government on Bill 101, which certainly circumscribes or prescribes or delimits individual liberties in the names of a way of life, cultural values, and protection of national values.

M. Caron: A moins que vous vouliez faire le procès des déclarations, ou des prises de positions de la Ligue des droits de l'homme, je vous invite à assister à l'assemblée annuelle des membres en tant qu'observateur du ministre de la Justice, assemblée qui se tient en fin de semaine à Montréal, et où seront débattues les prises de positions que nous avons adoptées au cours de l'année.

Quant à la Loi 101, nous avons demandé que la Charte des droits et libertés de la personne ait prédominance et prévale sur la Loi 101. Pour nous, ce qui était fondamental dans cette Loi-là, c'est que les droits de la personne soient reconnus d'abord, et avant les dispositions de la Loi 101. On a obtenu gain de cause là-dessus. L'article qui prévoyait dans le projet numéro 1 que la charte était suspendue en ce qui concerne le discrimination pour facteur de langue, a été retiré dans le projet de loi 101. En ce sens-là, c'est une victoire.

[Traduction]

M. Boisvert: C'est possible. Le concept n'a pas été pleinement discuté. Comme nous l'avons dit au début de la réunion, le gouvernement a choisi la commission McDonald comme le meilleur forum pour ce genre de débat, et je ne parle que de l'avis du gouvernement à ce sujet.

M. Young: Accepteriez-vous l'élimination ou la limitation ou la délimitation des libertés individuelles afin de protéger ces valeurs?

Mr. Boisvert: Only if this erosion of rights has been proven necessary, which has not been done. In other words, we certainly would not accept the erosion of rights in the name of value called national security, as long as we have not defined very precisely what is national security, what concrete reality, what facts it comprises and we would have to see if what it represents precisely justifies or not the erosion of rights.

M. Young: Qu'en est-il de l'érosion des droits civils et de la protection des valeurs?

M. Doré: De quelles valeurs, monsieur Young?

M. Young: Eh bien, la protection d'une culture, d'une façon de vivre.

M. Boisvert: This depends essentially on the elements presented as proof that it is justified or not. In other words, we would not agree more to the erosion of rights and freedoms in the name of whatever value. If you want to define a value in a theoretical way, we would like to know what concrete realities it comprises.

M. Young: Eh bien, le monsieur qui vient tout juste de me répondre m'a dit qu'il ne croyait pas que les politiciens devraient restreindre les libertés individuelles. Il n'acceptait absolument pas que des politiciens puissent restreindre ces libertés. C'est une phrase qui a été prononcée il y a quelques instants, en réponse à M. Marceau, je crois.

J'aimerais savoir si votre Ligue a fait des représentations officielles auprès du gouvernement du Québec à propos du Bill 101 qui définit, prescrit ou délimite certainement les libertés individuelles au nom d'une façon de vivre, de valeurs culturelles et de la protection de valeurs nationales.

Mr. Caron: Unless you intend to condemn the declarations and positions of la Ligue des droits de l'homme, I would invite you to be present at the annual assembly of the members as an observer representing the Department of Justice—this meeting is to be held next week end in Montreal—where the various positions adopted during the year will be discussed.

In terms of Bill 101, we requested that the charter of individual rights and freedoms have priority and overriding power over Bill 101. In our view, the fundamental aspects of this bill were that the rights of the individual be recognized first and above the provisions of Bill 101. And we were successful in that sense. The clause of Bill 1 establishing that the charter had no effect in matters related to discrimination for language reasons was eradicated from Bill 101. In this sense, we were victorious.

Pour le reste, on pourra toujours en débattre en fin de semaine. Je pense que ce n'est pas le lieu ici, vous comprendrez . . .

Mr. Young: My point is, did you submit a brief such as this on 101 to the Quebec Government?

Mr. Doré: Well, first on Bill 1, which was then taken away and brought back with the heading of 101. What we asked was the fact that the charter of civil rights in Quebec would prevail when this law was adopted. It was in the original text. It was amended to our representation and was included in the last text.

Mr. Young: I wonder if you would be good enough to send me some day a copy of your brief on 101.

Mr. Doré: Sure.

M. Caron: Je vous souligne, monsieur Young . . .

Mr. Fraser: The action was reported in the press.

Mr. Young: Mr. Fraser, I have not interrupted anyone else.

Mr. Doré: On the first page in La Gazette.

Mr. Young: Okay. Did the . . .

The Chairman: Mr. Young, I would ask you to be brief.

Mr. Young: I will be very brief, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes. The time is running short and we have votes in the House. And I have another member on the list.

Mr. Young: I appreciate that. There are only two things I would like to know.

I gather you have some 2,700 members in your organization.

Mr. Doré: We have 2,500.

Mr. Young: Did they see this brief before it was presented to us, and have they given their approval?

Mr. Doré: No

Mr. Young: The only other thing I would like to ask is, you state in your brief on page 15 that drugs are not a problem in Canada today, not a serious problem. The statements you make are to the effect that law enforcement activities only exacerbate the drug problem. They do not counteract it and they do not solve it. It is implicit in your reasoning there that therefore you would rather see drugs go unchallenged and unprosecuted, and that they would then be less of a social problem.

Mr. Doré: Okay. You asked us two questions, I suppose. Évidemment, le mémoire qu'on vous présente actuellement a-t-il été présenté aux 2,5000 membres de la Ligue des droits de l'homme?... En toute honnêteté, la réponse est «non». Il est évident que toutes les fois que la Ligue des droits de l'homme présente un mémoire devant le Parlement, on n'envoie pas 2,500 copies de 64 pages de mémoire à tous nos membres dans le but de faire un référendum pour savoir si les membres sont d'accord. Les membres se réunissent tous les mois pour critiquer les politiques de la Ligue. Le conseil

[Translation]

As for the other questions, we could always discuss them next week end. As you will understand, I do not think this is the proper place for ...

M. Young: Je cherche à savoir si vous avez présenté au gouvernement du Québec un mémoire tel que celui-ci relativement au Bill 101?

M. Doré: Eh bien, nous l'avons d'abord fait sur le Bill 1, qui, par la suite, a été retiré puis représenté sous le titre de Bill 101. Nous avons demandé que la Charte des droits et libertés de la personne du Québec prévale lors de l'adoption de cette loi. Cela se trouvait dans les texte original. Il a été modifié à la suite de nos représentations, et cette disposition a été inscrite dans le dernier projet de loi.

M. Young: Seriez-vous assez gentil pour m'envoyer un exemplaire de votre mémoire sur le Bill 101?

M. Doré: Certainement.

Mr. Caron: I would stress, Mr. Young . . .

M. Fraser: La presse a fait allusion à ce mémoire.

M. Young: Monsieur Fraser, je n'ai interrompu personne d'autre.

M. Doré: A la première page de La Gazette.

M. Young: D'accord. Est-ce que le . . .

Le président: Monsieur Young, je vous demanderai d'être bref.

M. Young: Je serai très bref, monsieur le président.

Le président: Oui. Le temps file, et nous devons voter à la Chambre. De plus il y a un autre orateur sur la liste.

M. Young: Je le reconnais. Il n'y a que deux choses que j'aimerais savoir.

Si je ne m'abuse, votre organisme compte 2,700 membres.

M. Doré: Il y en a 2,500.

M. Young: Ont-ils pu consulter ce mémoire avant qu'il nous soit présenté et l'ont-ils approuvé?

M. Doré: Non

M. Young: Ma seule autre question porte sur une déclaration de votre mémoire, à la page 18, à l'effet que la drogue ne constitue pas un problème grave au Canada aujourd'hui. Vous affirmez que les activités des autorités judiciaires ne font qu'exacerber le problème des drogues. Elles ne suppriment ni ne solutionnent le problème. Dans votre raisonnement, il est implicite que conséquemment, vous préféreriez que le trafic des drogues ne soit pas combattu et ne fasse pas l'objet de poursuites, ce qui en ferait un problème social de moindre envergure.

M. Doré: D'accord. Vous nous avez posé deux questions, je présume. Has this brief been presented to the 2,500 members of La Ligue des droits de l'homme? In all frankness, obviously the answer is "no". It is obvious that very time the Ligue des droits de l'homme presents a brief to parliament, we do not send 2,500 copies of the 64 pages brief to every member in order to make a referendum to know if the members agree. The members meet every month to criticize the policies of the Ligue. The Board of the Ligue des droits de l'homme, comprising 22 persons, meets every two weeks. Every policy of the

d'administration de la Ligue des droits de l'homme, composé de 22 personnes, se réunit toutes les deux semaines. Toutes les positions de la Ligue, que ce soit en terme de prise de position publique, en terme d'appui ou en terme de mémoire présenté aux gouvernements municipaux, provinciaux, ou fédéral, sont toujours approuvés par le conseil d'administration de la Ligue, lequel est élu annuellement par l'assemblée annuelle, laquelle assemblée annuelle, dans notre cas cette année, se tien en fin de semaine prochaine. Si bien que le mémoire qu'on vous présente est la position officielle de la Ligue des droits de l'homme, adoptée par son conseil d'administration.

Il est évident que, lors de l'assemblée annuelle en fin de semaine, toutes les prises de positions de la Ligue durant l'année, sont soumises à l'ensemble des membres et évidemment, si la majorité des membres est en désaccord avec une prise de position que le conseil d'administration a pu prendre, ils peuvent non seulement faire un vote de blâme mais exiger qu'on retire publiquement notre prise de position. Dans le cas du mémoire qu'on vous a soumis ici, cela pourrait bien être le cas, mais je ne le pense pas; parce que je pense que le conseil d'administration était représentatif de l'ensemble des membres de la Ligue des droits de l'homme.

• 1740

En ce qui concerne votre deuxième question qui avait trait aux problèmes spécifiques de la drogue, de la façon de traiter ce problème et de l'opinion qu'on en a, je peux peut-être passer la parole à Dominique Boisvert. Il pourra sans doute vous donner une courte réponse.

Une voix: Oui, répondez très rapidement, s'il vous plaît, monsieur Boisvert.

M. Boisvert: Je serai rapide. Évidemment, l'objectif de notre mémoire n'était pas de donner la position de la Ligue des droits de l'homme en matière de drogue. Malgré certaines affirmations qui peuvent sembler globales, on a cherché à restreindre notre point de vue à ce qui était nécessaire. Nous voulions simplement indiquer que selon les renseignements obtenus, et ils viennent essentiellement de membres de la Commission Le Dain et de gens qui ont travaillé sur la question de la drogue autour de la Commission Le Dain, les conclusions qu'on pouvait en tirer semblaient assez différentes de celles qui étaient avancées par les politiciens. C'était notre seul but. Évidemment, si on avait à préparer un mémoire complet sur la drogue, on arriverait avec quelque chose de beaucoup plus systématique avec des références, une foule de choses. Et dans ce sens-là, les membres de la Commission Le Dain qui ont été approchés étaient d'accord pour venir témoigner devant le Comité, si cela pouvait être utile.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci, monsieur Boisvert, merci, monsieur Young. Je vais passer maintenant à M. Joyal.

M. Joyal: Merci, monsieur le président. A la page 63 de votre mémoire, vous faites référence à la situation américaine. Vous soulignez que du côté américain, on cherche présentement et je cite:

[Traduction]

league, whether it be a public statement, whether it be support or a brief presented to municipal, provincial or federal governments, all the policies are always approved by the board of the Ligue, which is elected annually by the general assembly, which will be held next week end in our case this year. So the brief you received contains the official position of the Ligue des droits de l'homme adopted by its board.

It is obvious that at the annual meeting of next week end, all positions adopted by the Ligue during the year will be submitted to all the members and of course, if a majority of members disagree with a particular position the board might have adopted, not only can they cast a vote of nonconfidence, but they can demand that we publicly go back on our decision. In the case of the present brief, this could well happen, but I doubt so; because I think the board was representative of the whole of the members of the Ligue des droits de l'homme.

In regard to your second question, dealing with the specific problem of drugs and the manner used regarding this problem, I shall ask Mr. Dominique Boisvert to answer. He should be able to supply a brief answer.

An hon. Member: Please answer briefly, Mr. Boisvert.

Mr. Boisvert: I will be brief. Of course, the object of our brief was not to give the views la Ligue des droits de l'homme may have on drugs. Despite certain seemingly general statements, we have tried to restrict ourselves to the essential. We merely wanted to show that according to the information we have obtained, essentially from the members of the Le Dain Commission and from people who have worked on the drug issue in relation to the Le Dain Commission, the conclusions which could be drawn were quite different from those proposed by the politicians. That was our only objective. Of course, if we had prepared a complete brief on drugs, we might have done so much more systematically and included references and many other things. In this regard, the members of the Le Dain Commission agreed to testify before the Committee if this were to prove useful.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you, Mr. Boisvert, thank you Mr. Young. Mr. Joyal has the floor.

Mr. Joyal: Thank you, Mr. Chairman. On page 63 of your brief, you make reference to the American situation. You stress that the Americans presently are seeking:

... à accroître les contrôles et les restrictions applicables aux activités en matière de «sécurité» et de renseignements et vous référez à l'*Executive Order* du président Carter, du 24 janvier 1978.

Est-ce que, d'après vous, il serait acceptable que dans le contexte où le gouvernement canadien redéfinirait les objectifs de sécurité nationale, avec les mêmes paramètres que ceux qui sont contenus dans cet *Executive Order*, qui contient néanmoins des dispositions, et je fais référence à l'article II sur les opérations de surveillance, et bien sûr, sur l'ouverture du courrier, je fais référence au paragraphe 2-205, ces dispositions vous apparaîtraient acceptables, compte tenu que l'*Executive Order* se limite essentiellement à l'activité des personnes qui sont reconnues comme étant des agents des pouvoirs étrangers ou ce qu'on appelle des *Foreign Agents*? Selon vous, cette limitation dans le contexte d'un concept redéfini de sécurité nationale, vous apparaîtrait-elle acceptable?

M. Boisvert: Je pense que la seule chose qu'on puisse dire aujourd'hui sur cette question-là, c'est que cela représenterait très certainement un moindre mal par rapport à la situation actuelle du projet de loi C-26.

Par contre, et la raison principale pour laquelle nous ne voulons pas vous avancer plus avant sur ce que devrait être la sécurité nationale ou ce que devraient êtres contrôles ou les différents paramètres à l'intérieur desquels on devrait restreindre cette motion de sécurité nationale, c'est que nos recherches sont amorcèes depuis longtemps à ce sujet mais ne sont pas terminées. Comme je le disais tout à l'heure, on a un espèce de mandat implicite de faire valoir nos positions à ce sujet devant la Commission McDonald, au moment où elle jugera approprié de discuter de ces questions.

Dans ce sens-là, il est sûr que les protections accrues qu'on cherche à imposer à travers l'Exécutive Order, à travers aussi des projets de loi actuellement à l'étude devant la chambre des représentants aux États-Unis sont un moindre mal, sont une amélioration par rapport à la situation présente. Est-ce que la Ligue jugera cela suffisant... Nous ne voulons pas nous prononcer à ce sujet cet après-midi.

M. Doré: J'ajouterais simplement qu'on a fait référence à la Commission McDonald à plusieurs reprises comme étant un des forums autour duquel on devrait débattre cette question de la sécurité nationale, parce qu'elle est posée dans l'ensemble de sa complexité et de son évolution depuis 1970. Mais il est évident également que si le Comité de la justice de la Chambre des communes était éventuellement saisi d'un mandat de révision de la Loi sur les secrets officiels, pour ne prendre que cet exemple-là, qui est un peu la base à partir de laquelle tout le concept de la sécurité nationale s'est trouvé introduit à travers diverses législations, il va de soi que si on recevait une invitation des membres du Comité pour venir discuter comment on envisage ce conseil de sécurité nationale, forcément on accepterait volontiers de venir discuter avec vous. Cela est très clair. Mais actuellement à l'étape où on en est rendu, on n'est pas en mesure de prendre une position définitive. Pour répondre à une préoccupation exprimée par M. Young et aussi par M. Blaker, je pense, c'est qu'avant de pouvoir arrêter une position définitive à ce sujet, il y a des consultations à faire dans notre [Translation]

... to increase the control and restrictions applicable to activities in matters of "security" and information.

And you refer to President Jimmy Carter's executive order of January 24, 1978. Should the Canadian government redefine the objectives of national security, using the same parameters as those contained in that executive order which nonetheless has certain provisions—and I refer to Article 2 regarding surveillance operations and, of course, opening of mail, as stated in paragraph 2-205—do you feel that such provisions would be more acceptable to you, taking into account that the executive order has limited itself essentially to the activities of persons who have been recognized as what is known as foreign agents? In your opinion, would such a limitation, in the context of redesigned concept of national security, be acceptable to you?

Mr. Boisvert: In that regard, the only thing that might be said today is that it would be certainly a lesser evil compared to the present position of Bill C-26.

On the other hand, the main reason why we have not advanced more definite opinions regarding national security, and the controls and parameters limiting the concept of national security, is that, although research has been going on for some time, it has not been completed. As I said earlier, we have an implicit need to defend our position in this regard before the McDonald Commission, when it deems appropriate to discuss these points.

Certainly, the stronger guarantees provided for in the executive order, and through bills presently under consideration by the House of Representatives of the United States would be a lesser evil, an improvement over the present situation. Would the league consider these sufficient... I do not think we are prepared to make a statement in this regard this afternoon.

Mr. Doré: I want to add that we have often referred to the McDonald Commission, as one of the forums through which the question of national security might be debated, it is a point that has been at issue both in its complexity and its evolutions since 1970. But it is also obvious that if the Justice Committee and the House of Commons were eventually to be given a mandate to revise the Official Secrets Act, to use only one example which is indeed the base from which the concept of national security has been introduced in various laws, and indeed if we were to receive an invitation from the members to discuss how we envisage a national security council, we would gladly do so. This should be quite clear. But at the present time, we are not in a position to take a firm position. And in answer to a concern expressed by both Mr. Young and Mr. Blaker, I think that before stating a clear position in this regard, we must consult within our organization. Also there is the normal democratic process to be followed before proving eventually a brief or a position paper. We are not yet at that stage. And we are not likely to do so before next fall.

organisation. Il y a également tout le processus démocratique normal à suivre soit d'approuver un éventuel mémoire, une prise de position. On n'a pas encore franchi cette étape-là. Cela ne se fera vraisemblablement pas avant l'automne prochain.

M. Joyal: Mais pour revenir à une réponse donnée tout à l'heure n'est-il pas vrai que dans la législation actuelle du Code criminel, lorsque des forces policières obtiennent un mandat de perquisition et de saisie chez un citoyen que l'on soupçonne de détenir des objets volés par exemple, ou des objets qui sont contraire à la possession définie dans d'autres lois, si la police saisit du courrier qui n'est pas ouvert, ces pièces qui sont saisies, ces enveloppes qui sont saisies, lorsqu'elles sont déposés en cour peuvent avoir été ouvertes par les forces policières et être admissibles en preuve dans une poursuite criminelle. Ainsi, en définitive, la police dispose présentement du pouvoir de saisir le courrier lorsqu'elle obtient un mandat de perquisition et de saisie au sens du Code criminel.

• 1745

M. Boisvert: Non seulement cela, mais plusieurs autres pouvoirs sont effectivement prévus. Actuellement, la seule interdiction qu'on cherche à lever à toutes fins pratiques, par le bill C-26, ne touche que le courrier qui est en cours de transmission par la poste, c'est-à-dire entre le moment où vous le déposez dans la boîte aux lettres et le moment où il est livré à son destinataire.

En tout autre temps, par exemple, cela a été mis en preuve devant la commission McDonald, cela se pratique, ce n'est pas des idées qu'on essaie d'imaginer, il est possible d'intercepter du courrier avant qu'il ne soit déposé dans la boîte à lettres et c'est parfaitement légal de l'ouvrir.

De la même façon, on peut intercepter du courrier une fois qu'il a été livré dans la boîte aux lettres du destinataire. On peut aller le chercher à l'insu du destinataire avant même que le destinataire n'ait pris possession de son courrier. Ce n'est pas illégal dans le cours de la transmission de la poste. Ce n'est pas illégal puisque ce n'est pas illégal, tout au moins en vertu de la Loi des postes. En ce sens, les pouvoirs dont jouit déjà la police en matière de courrier sont beaucoup plus considérables qu'on ne cherche à le faire valoir. C'est essentiellement la raison, d'ailleurs, pour laquelle on dit qu'ils sont déjà suffisants pour les besoins exprimés.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci monsieur Joyal.

Au nom des membres du comité, je voudrais remercier les représentants de la Ligue des droits de l'homme, M. Normand Caron, son président, MM. Dominique Boisvert et Jean Doré, membres du Comité sur la sécurité nationale de la Ligue et M. Raymond Favreau, conseiller juridique, d'avoir comparu devant ce comité et d'avoir fourni leurs commentaires sur le bill C-26.

Un dernier commentaire, monsieur Caron? Rapidement, parce que la cloche appelle les députés à un vote.

M. Caron: Je tiens à vous remercier de votre accueil. Je crois que la vigueur des débats démontre qu'il y a suffisam-

[Traduction]

Mr. Joyal: But in reference to an answer given earlier, is it not true that in the existing legislation on the Criminal Code, when police forces have obtained a search and seizure warrant concerning a citizen suspected of having stolen goods, for example, or other objects in contravention to the definition of possession as stated in other laws, and if the police intercepts mail which has not been opened, those pieces of mail, those envelopes which have been seized, when deposited in court, can have been opened by the police and still be admissible as proof in a criminal suit. Therefore, in fact, the police actually has the power to seize mail when it has obtained a search and seizure warrant under the Criminal Code.

Mr. Boisvert: Not only that power, but effectively many others are provided for. But in fact, the only interdiction that would be eliminated for practical purposes by Bill C-26, concerns mail which is in the course of delivery, that is between the time it is dropped into a letter box, and the time that it is delivered to its addressee.

At any other time, for example, and this has been proven before the McDonald Commission, it is being practised currently, it is not a figment of the imagination, it is possible to intercept mail even before it is dropped into a letter box, and it is perfectly legal to open it.

In the same way, any mail may be intercepted once it has been delivered in the letter box of the addressee. It can be seized without the knowledge of the addressee even before the addressee himself has taken possession of it. It is not illegal, since it is not in the course of delivery by the Post Office. That is, it is not illegal under the Post Office Act. In that sense, the police already does have some powers regarding mail which are much greater than contended. And that principally is the reason why we think that those powers are already sufficient to answer the expressed need.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you, Mr. Joval.

On behalf of the Committee, I would like to thank the representatives of la Ligue des droits de l'homme, Mr. Normand Caron, its President, Messrs. Dominique Boisvert and Jean Doré, members of the National Security Committee of the Ligue and Mr. Raymond Favreau, legal counsel for having appeared before the Committee and having given their opinions on Bill C-26.

You have a last remark, Mr. Caron? Please be brief, as the members are being called to a vote in the House.

Mr. Caron: I would like to thank you for having heard us. I believe that the liveliness of the debate has shown that there is

ment de discussions qu'on peut tenir ensemble sur ces questions fondamentales. Nous sommes prêts, à toute occasion, sur demande à présenter des mémoires et des revendications. Je vous dis: A la prochaine.

Le président suppléant (M. Lachance): Merci monsieur Caron. Ce comité s'ajourne jusqu'à convocation par le président.

[Translation]

good reason to discuss together these fundamental issues. We will be prepared at any time to submit other briefs and opinions on request. So I will say: until we meet again.

The Acting Chairman (Mr. Lachance): Thank you, Mr. Caron. The Committee stands adjourned to the call of the Chair.

APPENDIX "JLA-29"

APPENDICE «JLA-29»

DEPARTMENT OF JUSTICE

MINISTÈRE DE LA JUSTICE

Texte

Ouébec, le 23 février 1978

Monsieur Jean-Jacques Blais Solliciteur général du Canada Ministère de la Justice Ottawa

Monsieur le Solliciteur général,

J'ai pris connaissance du projet de loi C-26 que vous avez présenté et qui traite de l'interception de communications et de saisies de stupéfiants et de drogue qui sont en cours de transmission par la poste.

Je réserve pour l'instant mes commentaires sur le bien fondé de certaines des mesures suggérées par votre gouvernement dans ce projet de loi mais je désire immédiatement vous informer que je considère inconstitutionnelles les dispositions de ce projet par lesquelles on entend confier au Solliciteur général du Canada le pouvoir de présenter des demandes d'autorisation d'interception ou autres demandes incidentes, ainsi que le pouvoir de désigner des mandataires à cette fin ou encore de procéder à l'émission de mandat relativement à des activités de nature criminelle.

Si le législateur fédéral devait donner suite, en le sanctionnant ainsi qu'il est libellé, au projet C-26, il déborderait manifestement le cadre de sa compétence en prétendant s'arroger des droits et pouvoirs qui, de par la Constitution, appartiennent aux États provinciaux en matière d'administration de la Justice.

En sus des arguments juridiques et d'ordre constitutionnel, il est clair que ces dispositions si elles étaient adoptées seraient de nature à accroître les difficultés d'une saine administration de la Justice et d'une nécessaire coordination du travail policier au Québec. Les obstacles qui découlent du partage actuel des pouvoirs sont déjà suffisamment nombreux pour qu'on évite d'en augmenter le nombre, me semble-t-il.

Veuillez agrééer, monsieur le Solliciteur général, l'expression de mes sentiments distingués.

Marc-André Bédard

Ottawa (Ontario) K1A 0P8

L'honorable Marc-André Bédard Ministre de la Justice Édifices du Parlement 225 est, Grande Allée Ouébec (Ouébec) G1R 4C6

Cher monsieur Bédard,

Je fais suite à votre lettre du 23 février dernier m'informant que vous considérez inconstitutionnelles les dispositions du projet de loi C-26, du moins en ce qu'elles on trait au rôle du Solliciteur général du Canada.

Traduction

Quebec City, February 23, 1978

Mr. Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada, Department of Justice, Ottawa

Dear Sir:

I have read Bill C-26 which you tabled and which deals with the interception of communications and with the seizure, of narcotics and drugs, in the course of post.

For the time being, I will reserve my comments on the validity of certain measures proposed by your government in this Bill, but I would like to inform you, as of now, that I consider ultra vires those provisions in this Bill by virtue of which the Solicitor General of Canada will be given the power to make for the authorization to intercept mail, or to make other incidental applications, as well as the power to designate agents for such purpose or to issue a warrant in relation to activities of a criminal nature.

If the federal legislator should promulgate Bill C-26 in its present form, he would obviously overreach his authority in exercizing rights and powers related with the administration of justice which, under the Constitution, falls within provincial jurisdiction.

Apart from legal and constitutional arguments, it is obvious that if these provisions were to be enacted this would hinder the effective administration of justice and the necessary coordination of police work in Quebec. Obstacles arising from the present areas of jurisdiction are already quite numerous and it seems to me that we should avoid adding to them.

Yours truly,

Marc-André Bédard

Ottawa, Ontario K1A 0P8

The Honourable Marc-André Bédard, Minister of Justice. Parliament Buildings, 225 Grande Allée East, Quebec City, Que. G1R 4C6

Dear Sir:

I have received your letter dated February 23rd last, informing me that you consider the provisions of Bill C-26 to be ultra vires, at least with regard to the role of the Solicitor General of Canada.

Nos conseillers juridiques sont d'avis que ce projet de loi est *intra vires* des pouvoirs législatifs fédéraux, tant au chapitre du droit criminel qu'à celui du service postal. (Article 91(5) et (27) AABN). En effet, l'interception et l'ouverture du courrier sont prohibées, sauf exception, en vertu de la Loi sur les postes. La Loi sur les postes prévoit certaines exceptions à cette règle et le projet de loi ajoute aux exceptions déjà prévues d'autre cas où il sera possible en vertu d'une autorisation judiciaire d'intercepter et d'ouvrir du courrier.

Je me dois d'ajouter que ce projet de loi est de caractère temporaire puisqu'il est susceptible d'expirer dans l'année du dépôt devant le Parlement du rapport final de la Commission McDonald et qu'il sera donc loisible de revoir cette législation à la lumière de l'expérience acquise.

Veuillez agréer, cher monsieur Bédard, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Jacques Blais

Our legal counsels consider this Bill to be *intra vires* with respect to the federal legislative powers, as regards both criminal law and postal legislation. (Section 91(5) and (27) BNAA). In fact, the interception and opening of the mail are prohibited, with certain exceptions, under the Post Office Act. This Act contains certain exceptions to this rule and the Bill adds, to exceptions already provided for, other cases where it would be possible, by legal authority, to intercept and open mail.

I must add that this Bill is a temporary measure since it will likely expire in the course of the year in which the McDonald Commission will table its final report before parliament, and it will therefore be possible to review this legislation in the light of new facts.

Yours truly,

Jean-Jacques Blais

APPENDIX "JLA-30"

THE ILLEGAL OPENING OF THE MAIL:

NUMEROUS QUESTIONABLE PRETEXTS BUT NO VALID REASONS

A brief on Bill C-26 Submitted by the Civil Liberties Union

to

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs

Montreal, March 31, 1978

TABLE OF CONTENTS

INTRODUCTION

"TAMPERING" WITH THE MAIL
THE TIP OF THE ICEBERG
FREEDOM IS NOT TO BE BARGAINED OVER
THE BURDEN OF PROOF

THE TEN QUESTIONABLE PRETEXTS

- 1. Legalizing past illegalities
- 2. The opening of mail is already legal elsewhere
- 3. Repeated requests from the police
- 4. The Mackenzie Commission recommendation
- 5. The impossibility of waiting for the MacDonald Commission's Report
- 6. The fight against drugs
 - . Establishing proof
 - . Why single out drugs?
 - . The real reasons for this choice
 - . Drugs: a contrived problem used as a smoke-screen
 - . Postal services: a marginal area for drug trafficking
 - . The existing legal means are sufficient
 - . Section 7 of the Post Office Act
 - . Section 46 of the Post Office Act
 - . Arrest the guilty and have them convicted
 - . Hearings of the MacDonald Commission on narcotics
 - . The solution of the drug problem will not be found in the mail
 - . The opening of mail is in no way essential

- 7. Protection against letter-bombs
 - . Questionable mail opening
 - . Another piece of evidence which cannot withstand the slightest scrutiny
- 8. The fight against espionage
 - . Vague and general statements
- 9. The fight against terrorism
 - . Whtat we are trying to prove
 - . Further evidence which holds no water
- 10. Other minor pretexts
 - . The imprecise definition of the word "letter"
 - . The very limited use of mail opening

MAYBE THE GOOD REASONS CAN ONLY BE SECRET?

THE SIX ALLEGED GUARANTEES

- 1. Judicial authorization in matters of drugs
- 2. The Solicitor General's authorization with regard to "national security"
- 3. Time limit with regard to warrants
- 4. The obligation to notify the parties concerned
- 5. The Solicitor General's annual reports
- 6. The temporary nature of the legislation

THE THREE REAL REASONS FOR BILL C-26

- 1. To facilitate the work of the police
- 2. Commitments to the international police community
- 3. The capitulation of the powers that be to the police

THE ONLY TRUE GUARANTEE: PUBLIC OPINION

INTRODUCTION

Illegal opening of the mail is nothing new. Even if mail has been opened in Canada for the past 40 years at least, this clandestine police activity is nonetheless illegal. In fact, section 43 of the present Post Office Act strictly forbids the opening of first class mail. And that is exactly what the Canadian government is about to change with Bill C-26, if the public does not object strongly enough to this new erosion of our rights!

What does "illegal opening of the mail" mean exactly?

Bill C-26 which was tabled in Parliament on February 7, 1978, and passed after second reading on March 20, 1978, authorizes the opening of first class mail in two broad categories of circumstances: when there is suspicion that the mail is used to commit an offence with regard to drugs or narcotics or when it is judged to be warranted in the interest of "national security".

"TAMPERING" WITH THE MAIL

But the opening of mail is only one of the many methods used by police in co-operation with the Post Office Department. Even if the opening of your mail is not yet legally sanctioned, "tampering" is already being done on a legal basis.

The evidence submitted to the MacDonald Commission during the hearings on the Cathedral Operation has brought to light the following types of co-operation between Post Office Department inspectors and the police:

a) checking the outside of the mail (also known as "Cathedral A", which consists in taking down, at the post office, the name and address of the sender and the recipient, as well as any other particulars appearing on the envelope);

- b) taking a picture of or photocoping the outside of the mail (also known as "Cathedral B", which is either done at the post office, which is legal, or by "borrowing" the mail temporarily outside of the post office, which is illegal);
- c) disclosing the identity and the address of people renting post office boxes and other available information concerning them;
- d) disclosing changes of address sent to the postal authorities;
- e) "controlled delivery" of mail (either an item is delivered by postal employees after preliminary agreement with the police and under its supervision, or else, the police delivers the mail itself by having an officer pose as a postal employee).

But this deals only with "tampering" with your mail while it is under the responsibility of the Post Office Department, or in legal use, in the course of post. Indeed, the Post Office Act no longer applies once your mail is delivered in your mail box or before it is mailed. This legally allows the police, for example, to "borrow" your mail in your own mail box, after delivery, to open it, copy it, reseal it and put it back in your mail box! And no one is the wiser for it.

THE TIP OF THE ICEBERG

Some of course will say that these are only assumptions or the product of an overly active imagination nurtured on too many detective stories, that these are only exceptions. Unfortunately, the hearings of the MacDonald Commission on the Cathedral Operation have shown that all these methods do in fact exist, that they are still in use and that there are

even others that the police will only disclose <u>in camera</u> (in the interest, of course, of "national security"). These hearings have also shown that we will never know the full extent and frequency of their use.

Indeed, according to RCMP officials, we will never know how many items of mail have been opened either by the Security Services of the Criminal Investigation Section, and there are several reasons for that. First, because the Security Services (S.S.) did not keep any record on this kind of activities before the end of 1970. Furthermore, the operations of the Criminal Investigation Service are decentralized to such an extent that it makes it impossible, according to Tom Venner, Assistant Inspector, to trace the exact number of mail openings. And even for the period when the S.S. did keep records, they only show the number of authorized Cathedral Operations that had not been recorded for one reason or another. And finally, Assistant Inspector Venner revealed on February 1st, 1978, that the only way to find out the extent of these activities was to ask the members of the RCMP whether they had opened any mail in the course of their career, but since this is asking them to incriminate themselves, they are bound to show some reluctance.

The picture drawn by the MacDonald Commission is far from reassuring! It would hardly encourage us to grant, blindly, the new powers which the police is demanding with regard to mail opening!

FREEDOM IS NOT TO BE BARGAINED OVER!

The privacy of mail is one of the last bastions of the private life of individuals. With the advent of modern technology, the development of police methods and the emergence of legislation giving more and more importance to "national security" to the detriment of individual and collective rights and freedom, we have seen, during the past few years, a gradual and increasing infringement by the State and the police upon the private

life of individuals and the operation of groups. Indeed, the police has been using as sources of information areas that had always been considered private such as: medical files, income tax returns, credit files, telephone conversations, conversations in private premises or residences, professional (and thus, secret) interviews between lawyers and their clients, etc.

police intrusion into our private life. It is of capital importance that we not give in on this new gound. As was emphasized, and rightly so, by the President of UTIQ (Union des travailleurs immigrants du Québec), of which several members have lived under dictatorships and totalitarian European or Latin American regimes, these regimes do not surface overnight. On the contraty, they develop eroding rights and freedoms, little by little, they quietly get the public to tolerate and eventually accept repressive measures which are at first exceptional, then temporary, and later become permanent.

The fact that the introduction of this repressive measure (Bill C-26) did not stir up any organized public protest is a disquieting sign that a "national security" state is emerging here. It shows that we are getting used to seeing our rights disappear one after the other, and that this no longer shocks us. We have to wake up before it is too late!

Perhaps you believe that this does not concern you, that your mail is not affected by this legislation, that you have nothing to blame yourself for... Don't worry ... or rather, do worry! Because a lot more people than we think are likely to be affected by these measures. The example of the United States is revelating.

Indeed tens of millions of letters have been intercepted and sevenal hundred thousand opened between 1953 and 1973 and practically all

categories of citizens have been affected by these programs at one time or another.

Furthermore, once this first step has been taken, it becomes almost impossible to move back and police logic always seems to lead to more supervision, and never the opposite. As we have seen in the case of the legislation authorizing the use of electronic listening devices, when such laws are amended, it is always for the purpose of delegating rathen than the opposite.

THE BURDEN OF PROOF

That is why it seems unquestionable that the burden of proof lies, in this case, with the government and not the police. That is, it is up to them to prove, and convincingly, that mail opening is really and truly essential or, at the very least, necessary.

In fact, before as old and traditional a Canadian right as the absolute confidentiality of mail is abolished, those who favour its abolition must first of all prove it is necessary. Should there be any doubt, it seems obvious to us that the presumption should favour rights and liberties and not police expendiency.

This rule having been set, let us look at the "evidence" put on file, by politicians as well as by police ever since there has been talk of legalizing the opening of mail. We will see in those files a multitude of $\frac{questionable}{pretexts}$, but a complete lack of valid reasons.

THE TEN QUESTIONABLE PRETEXTS

First, let us point out that this could not be blamed on a shortage of tentative explanations! Prime Minister Trudeau, the former Solicitor General Francis Fox, his successor, Jean Jacques Blais, and the RCMP have each in turn, tried to justify not only the necessity but also

the urgency of authorizing the opening of mail thanks to the various forums provided them by the Standing Committee of the House of Commons on Justice and Legal Affairs and especially the MacDonald Commission. All the reasons given were good, from Mr. Trudeau's sophisms to the fight against letter-bombs, espionage and terrorism. Let us look at these arguments one by one. We will see that none of the arguments put forward can withstand the slightest study.

1. - Legalizing past illegalities

Let's give the devil his due! Let's start with Prime Minister Trudeau. On several occasions since November 8, 1977, when the CBC disclosed the existence of the Cathedral Operation, Trudeau has stated that there was no cause to be shocked, that the illegality of mail opening was more or less a technical matter and that all that was needed was to change the law in order to make henceforth legal what had hitherto been illegal.

Admittedly, these politicians' pirouettes are <u>no justification</u> for Bill C-26. They merely state the need to change the law without giving any proof.

However, Mr. Trudeau's attitude is alarming for at least three reasons: first, his attitude shows a serious lack of respect for the law, even though his government is entrusted with upholding it (rather than seeing to its application, he talks of changing it to the advantage of those who have broken it). Secondly, it betrays a discriminatory approach to the administration of justice (there is talk of changing the law when policemen have illegalities, but such is not the case when perpetrators are simple citizens; why was the same logic not applies during trials concerning the abortion legislation and during trials for the mere possession of marijuana? Why not change the laws rather than uselessly filling up prisons for offences such as prostitution,

truancy and non violet crimes, etc.?). Finally, Mr. Trudeau's attitude bypasses the only real question, which is not a matter of knowing whether the opening of mail should be legal or not, but of asking whether or not it is acceptable and necessary in a society such as Canada, which claims to be free and democratic.

2. - The opening of mail is already legal elsewhere

It is said that Canada was one of the last Western democratic countries which had not already legalized the opening of mail. Of course, the well-known saying "Why not?. Everybody elese does it!" does carry quite a bit of weight.

All irony excluded, one would think that if many other countries have authorized the legal opening of mail, they must have had serious reasons for doing so. Let us first say that mail opening legislation in other countires has never, until now, been the subject of thorough public proof. In mid-February of 1978, studies by the MacDonald Commission on this matter were still far from being completed. Thus, for the moment, all we have are incomplete statements which, very often, are unsupported, made by police or government sponsors of Bill C-26.

Even if we <u>suppose</u> that Canada is really the only western country which has yet to authorize the opening of mail, this is not, in itself, a valid reason for us to legalize this now. For laws are not changed in order that they be parallel to those of our neighbors or of our fellow human beings. Laws are changed when there is good cause to do so, and the burden of demonstrating why they should be changed falls upon those who propose the changes. Proof has not yet been given, as we will now see...

3. - Repeated requests from the police

On several occasions, Mr. Trudeau has stated that if there is anything for which he can be faulted, it is for having waited too long to

legalize the opening of mail and not because he wants to do so now. For, on the one hand, the police has already been doing so for at least 40 years, which would lead us to belive that it must have had good reasons for doing so (one cannot claim that these were "isolated cases" or "personal initiatives" when they occurred over such an extensive period of time!). On the other hand, Mr. Jake F. Howard, counsel for the MacDonald Commission, stated during the December 13, 1977, hearings that the first request made by the police to change the law in this respect dated as far back as 1920 in the area of criminal investigations, and as far back as 1939 in the area of security services.

Neither of these two arguments can stand up long to serious scrutiny. First, whether the police has been acting illegally for one year or for one century do-s not make its activities any more or any less justifiable. Also, whether the police has requested changes in the law ten times or 100 times for the past 50 years does not add any weight whatsoever to its arguments justifying these changes. This always brings us back to the reasons given by police for requesting authority to open mail. Either these reasons are valid and conclusive, or they are not; whether they go back to 1920, 1939 or 1978, is neither here nor there.

4. - The Mackenzie Commission recommendation

Others have tried to justify Bill C-26 on the basis of a recommendation by the Mackenzie Royal Commission on security, which, in its final report tabled on September 23, 1968, recommended that mail opening be authorized in the cases of people suspected of activities likely to jeopardize "national security" (paragraph 306d), p. 140).

However, this recommendation by the Mackenzie Commission has two serious handicaps. First, all the work of the Commission was done in camera. The only thing we can go by, is a summarized version of the final report published in June 1969. No research document, no part of the findings, no transcription of the Commission's work was made public. This prevents us completely from

appreciating the relevance or the justification of such a recommendation and forces us to rely on blind faith.

Moreover, the Mackenzie Commission's recommendation is even less convincing in view of the fact that the government has not implemented it (as is the case with so many others), and this, for nearly ten years! Either the government was imcompetent or negligent during all this time and it is hard to imagine what would suddenly make it more competent or diligent, other than the "unfortunate" disclosures on the Cathedral Operation! Or else the Mackenzie Commission's recommendation was not justified at that time by adequate reasons, neither is it at this time!

These reservations with respect to the Mackenzie Commission's recommendation are even more significant when one reads, in a document the Liberal government distributed to its members on February 24, 1978, that "the government did not consider this recommendation in the Royal Commission's report as very important. Security people do not seem to have made very many comments to the government in this respect either."

Then, there is an attempt to show how the situation has changed since 1969, by talking of the "startling rise of transnational terrorism" and by asserting that "communications for terrorist organizations have taken on a vital importance and can only increase in efficiency when they can operate under the cover of a sound protection and the respect of privacy", thereby trying to explain why a recommendation which was not considered important a few years ago has suddenly become so urgent!

Unfortunately for the government, its arguments do not withstand scrutiny. On the one hand, because the "startling rise in transnational terrorism" did not occur in 1977, nor in 1978, and if this was truly one of the reasons justifying Bill C-26, we would not have started talking about it only since November 8, 1977, but we would have tabled it many years ago! Furthermore, because "the vital important of communications" is not a new phenomenon either

which would suddenly make the MacKenzie recommendation, which had "no major important" in 1969, "very up-to-date for Canada in 1978". Indeed, the MacKenzie Commission itself, in paragraph 291 of its report, adopted the findings of the British Committee of Privy Councillors which, in 1957, already asserted the importance of communications for spying and subversive activities!

Thus, with regard to mail opening for "national security" reasons, it is obviously neither the Mackenzie Report, nor the recent development of international terrorism which caused the tabling of Bill C-26, but in fact the scandal caused by a CBC reporter's disclosures on November 8, 1977. To use the mackenzie Report for the purpose of now justifying mail opening smacks of the most di sgraceful political opportunism!

5. - The impossibility of waiting for the MacDonald Commission's Report

By entrusting the Macdonald Commission with the task of carrying out investigations and making Operation Cathedral among others, the Trudeau government recognize that the record concerning mail opening was not complete and that further investigations and reflection were necessary before passing judgement. Because, either the government already possesses the whole record, thus enabling it to introduce Bill C-26, in which case it is absurd and cynical to waste public funds to have the MacDonald Commission investigate the opening of the mail (unless of course, the Commission is only a smoke screen for the government designed to distract the population and gain time ... until after the forthcoming elections); or else the MacDonald Commission inquiry is justified in which case it is proof of scorn towards the MacDonald Commission and also acceptable for the Canadian people to act in such an off-handed fashion, without even waiting for an interim report by the Commission of inquiry instructed to consider the issue.

It has been claimed that the MacDonald Commission would not submit its report to Parliament before perhaps two or three years,

and that, in the meantime, Bill C-26 was aimed at sparing the police and the security forces from having to infringe the law, thereby recognizing, in advance, the need for opening the mail and presuming on the MacDonald Commission's findings.

Here again we have an example of the fallacious arguments widely used by the government in this case concerning mail opening.

First, nothing prevents the government from asking the MacDonald Commission to produce an interim report as soon as possible. The Acting Prime Minister, Mr. Jean Chrétien, considered it himself as something "positive" and "desirable" in the House of Commons, on November 10, 1977 (Hansard p. 779).

Furthermore, not only the urgency but even the <u>necessity</u> for mail opening has not been proved yet, either by the police or by the government, as we will see further. It has been very often <u>asserted</u> that it was necessary and urgent, but it has never been <u>proved</u>. And therefore, the commendable government intent of sparing the police from committing illegal actions would be better served by prohiting mail opening, at least until after the presentation of the MacDonald Commission report, than by covering up the illegalities by making them legal.

In any case, the interdiction to open mail for an additional period of a few months or a few years should actually not have any great impact, if we are to rely on the governments and the police's assurances, since mail opening is, according to them, a quite exceptional and infrequent practice. It is difficult to explain, if such is the case, the exceptional urgency suddently felt by the government since the fateful disclosures of November 8, 1977, except as a direct result of pressures exercised by the RCMP!

6. - The fight against the drugs

Since Bill C-26 seeks to authorize mail opening in two very distinct categories of cases (drugs and "national security"), the government and the RCMP have tried repeatedly, and especially before the MacDonald Commission,

to prove its necessity and urgency for each of those two categories.

Finally, let us deal with the heart of the matter, i.e. the <u>reasons</u> given to justify mail opening. We will first consider the matter of drugs and narcotics. Let us note, by the way, that if that argument proved unfounded, sixteen of the seventeen pages of Bill C-26 deals with the opening of the mail with respect to drugs and narcotics and only clause 4, which amends the Post Office Act, deals with the opening of the mail for reasons of "national security" (and mention is made in the new section 178.35(3) of the Criminal Code, clause 1 of Bill C-26). Let us eliminate at once, as irrelevant, the numberous statements made by federal politicans who assert, without any evidence, that it is imperative to be allowed to open mail in order to stop drug trafficking by using the Post Office (cf. among others, the former Solicitor General, Francis Fox, in Vancouver, on January 18, 1978; the present Solicitor General, Jean-Jacques Blais, and the Postmaster General, Gilles Lamontagne, during the second reading debate in the House of Commons, on March 14, 1978, etc.).

Those statements are irrelevant precisely because they do not deal with the only point which has to be discussed: i.e. whether the opening of mail is indispensable, or even necessary, or at least useful, to stop drug trafficking. Therefore, it is not a matter of proving that drug trafficking exists, that it is more or less significant, that it is more or less terrible scourge for society and that it is very difficult for the police to deal with this problem (as was the case in almost all the speeches made by politicians on the issue), but in fact of proving that mail opening will be an effective weapon to reduce or to stop drug trafficking.

The only place where, to our knowledge, an attempt was <u>really</u> made to prove this necessity, is before the MacDonald Commission, during the hearings on Operation Cathedral. The evidence which is relevant, on this drug

and narcotics issue, is that given by the Assistant Commissioner Tom Venner, first on December 15, 1977, then on February 1, 1978, and the evidence given by Staff Sergeant Arnold Kay, on February 15, 1978.

Establishing Proof

What was this evidence supposed to prove?

If we sum up the substance of the evidence heard. we note

- a) that first class mail international domestic, is used for transporting drugs and narcotics and trafficking in them;
- that this use seems to be increasing (although on this point, no statistics, no comparision between the data of the last five or ten years, no exact figures were provided, except in a very fragmentary or even anecdotal way);
- c) that for a long time the RCMP has been getting the cooperation of postal authorities not only in Canada, but also in various foreign countires from which the drugs and narcotics orginate;
- d) that, in the past, first, second or third class mail has been opened, with or without the cooperation of the Customs, that drugs were discovered in that mail, that a large part of those drugs was replaced by a substitute and that subsequently, they tried to make a "controlled delivery" of this modified mail to try and arrest the persons involved;
- e) that the techniques used by drug-traffickers are very varied and increasingly sophisticated;
- f) that because of the very wide spread between the initial purchase price of drugs and the retail price to the consumer ("street value") the traffickers' profits are very high.

Is this proof conclusive in matters relating to the opening of the mail? We do not believe so.

Why single out drugs?

In the first place, no one denies that the mail is used for drug or narcotics trafficking. But then it is also used to promote abortions which are considered illegal, to sell material considered obscene, to distribute tickets for lotteries considered illegal, to transmit fradulent contracts, to pass on stolen money, etc. If the sole existence of illegal or illicit use of the mail justified an authorisation to open the mail, it would be necessary to extent considerably the scope of Bill C-26!

Though we are totally opposed to all opening of the mail, other than in cases already provided for in existing legislation, we must yet ask this question: why limit the powers of opening the mail to cases of drugs and "national security" if what we are really aiming at is to stop all illegal use of postal services.

If it is because drug and narcotics trafficking through the post is much more extensive, or frequent, or dangerous than other illegal uses of the mail, this proof has yet to be established thoroughly because no data have been provided on the subject. Furthermore, if the urgency of Bill C-26 is due to the increased use of mail by drug taffickers within the last few years, evidence of this has yet to be established because there has never been, to my knowledge, any serious study of this question.

The real reasons for this choice

The real reasons why the federal government has chosen to add drugs to "national security" as a reason can be summarized in two words: political opportunism. It is in fact a very crafty political manoeuvre, meant to make it easier to swallow the unpalatable (though main) part of Bill C-26, namely the provisions on "national security", though the use of the ever effective argument of the "fight against the terrible scourage of drugs".

Let us not forget that the government's efforts to legalize the opening of the mail occurs right on the eve of the launching of general elections in Canada. And if it is true that the government in power is no longer able to hold out against RCMP pressures, it must to insure its re-election, find a readily "marketable" justification, during an electoral period, which would not give rise to any great controversy: the ever popular justification of the fight against drugs.

Thanks to this craftymanoeuvre, the government manages from the start to muzzle a very considerable part of any potential opposition to its bill. Who would dare oppose the opening of the mail when drugs are involved without at the same time taking the risk of being denounced as a "defencer of those infamous drug traffickers"? Those who still doubt the effectiveness of this manoeuvre by the Liberal government have but to re-read most of the speeches made in the House of Commons during the second reading stage of Bill C-26. The effectiveness of the drug argument could not be more clearly demonstrated!

The drug argument is so effective that no one dare to face reality: drugs are not currently a very serious problem in Canada, neither at the physical level, nor at the social level. According to current estimates by concerned parties fully as qualified as members of the Le Dain Royal Commission of Inquiry into the non medical use of drugs, the drug problem, far from being any more serious today than it was in 1972-1973 (towards the end of the Le Dain Commission's hearings), is a problem which, taken globally, peaked towards 1974-75 and which has since entered into a recessive phase.

The nine hundred (900) or so medical or psycho-medical services set up throughout the country between 1970 and 1973 to deal with the "drug problem" have since closed shop or have been put in some other social use following the important decrease in their traditional clientele.

Futhermore, hard or soft, drugs, are no longer counted among those addictions which most seriously endanger the physical and mental health of the Canadian population. In fact, according to specialized government agencies, the most threatening addictions are now alcohol and tobacco (two substances which are not submitted to any form of restriction), followed by tranquilizers and barbituates (two drugs which can easily be obtained by prescription). Heroin, for example, figures at the lower end of the list of main dangers. And so, according to various regional surveys, the only ones which have been carried out in Canada, the use of "speed" has declined considerably since 1971-72, the use of LSD and other powerful hallucinating drugs, after having peaked in 1971-72, have since shown a steady decrease, and the use of cannabis (marijuana) has stabilized since 1973, whereas the consumption of alcohol has increased at an incredible rate since the beginning of the 1970's, especially within the younger age group, as well as in the adult group.

Anyone can easily understand that a politician will get fewer votes if he points out to his voters the increasing dangers of alcohol and tobacco than if he rushes headlong into a decisive fight against the "terrible scourge of drugs". Yet the facts are there, no matter how unprofitable they may be during an electoral period!

It is however difficult to understand how a government, after having spent four million dollars (\$4,000,000) of the Canadian taxpayers' money between 1969 and 1973 for the hearings of the Le Dain Commission, can present a piece of legislation such as Bill C-26, without taking the trouble to re-read this Commission's report, or, if the government finds the 1973 report outdated, without even consulting any recent epidemiological study on the drug situation (or commissioning one, if none exists). This attitude is all the harder to understand since the four volumes of the Le Dain report are, in the opinion of the international community concerned with this matter, one of the best studies ever made on the subject.

A government which legislates in this fashion, as is the case with Bill C-26, that is which allows itself to be influenced to a greater extent repeated requests of the police and the most widespread prejudices at the grassroots level than by costly, impartial and scientific studies it has itself sponsored and financed with the taxpayers' monies, is a government which itself contributes to the survival of myths concerning drugs. It is also a government which places its electoral concerns beofre its moral responsibilities and whose sole aim is to be re-elected explains its phony "fight against drug-traffickers".

Postal services: a marginal area for drug trafficking

The foregoing could already be sufficient to prove that mail opening is under no circumstances necessary to fight drug trafficking and that it is only a crafty pretext for trying to "sell" an unpopular measure. However, even without taking all of this into consideration and after having thoroughly analyzed the arguments put forward by the police to obtain broader powers, we shall now demonstrat that Bill C-26 is in no way necessary to fight drug trafficking.

First of all, because postal services are only a marginal sector where drug trafficking is concerned, some American statistics seem to indicate that only a small proportion of drugs are conveyed through postal services, and that in a sense, even the most drastic measures to control drug trafficking by mail would have only a limited impact, since most of the drugs are not channelled through that medium.

Besides, these facts seem to have been implicitely confirmed by the statement made by Deputy Commissioner Venner before the MacDonald Commission on February 1st, 1978, in which he said that one of the reasons why only a small proportion of mail is opened in the course of drug searches, in Montgeal, is that the fight against traffickers is conducted at a more sophisticated level than the

mere smuggling of small quantities of drugs by mail.

It is obvious that the major part of drugs imported and sold in Canada are neither concealed behind postage stamps, nor in envelopes, nor even in parcels conveyed by first class mail. Those who run the drug scene operate on another scale.

Therefore, we may ask ourselves whether it is worth infringing the fundamental right that all citizens have to a private life and privacy of communications, simply to facilitate the task of policement in an area which is, all told, relatively marginal in the fight against drug-traffickers. The Existing legal means are sufficient

Incidentally, that is the crux of the problem. In fact, the police <u>already</u> have the legal means to fight against postal drug trafficking without any need to change the laws or to adopt Bill C-26. Let us examine the existing legislation in comparision with the needs voiced by the police, which are two-fold: to prevent the committing of crimes or the circulation of drugs, and to assist those who are guilty in order to have them prosecuted.

In order to prevent drugs from circulating thanks to Her Majesty's good offices, the <u>Post Office Act</u> already provides to separate measures which can be most effective when used to their full extent.

Section 7 of the Post Office Act

First, section 7 of the Post Office Act allows the Postmaster General to prohibit the delivery of all mail, (whatever its origin, whether international or domestic) directed to a person or deposited by a person suspected "of committing or attempting to commit an offence, or aiding, counselling or procuring a person to commit an offence, or using the mails for the purpose of committing an offence." It can be noted that this section could hardly be broader in scope and that the Postmaster General is thus invested with an almost absolute power to block any kind of mail.

Then, the Postmaster General must, within five days after the making of his decision, inform the person affected by this decision. The person concerned is then given ten days to contest the Postmaster General's decision. In case of contestation, the matter in litigation is submitted to a Board of Review consisting of three persons, appointed by the Postmaster General and to whom it must report. Following the report, the Postmaster General may either confirm his initial decision or modify it. If the person affected does not question the decision, the Postmaster General's initial decision becomes final. The mail thus prohibited may, at the Postmaster General's option, be returned to the sender or be detained and dealt with as undeliverable mail in accordance with the regulations.

For example, the Postmaster General may readily prohibit the delivery of any mail <u>suspected</u> to contain drugs, whatever its real content. It can easily be assumed that if the parcel does in fact contain narcotics to the knowledge of the addressee, the latter will not dispute the Postmaster General's prohibiting order and the drug will find its way in the undeliverable objects.

Should the addressee be unaware of the content of the parcel, the Postmaster General's decision can at least be submitted to the review process provided in section 7, whatever the final Postmaster General's decision may be.

Section 46 of the Post Office Act

Moreover, in the case of mail originating from a foreign country, section 46 of the Post Office Act provides that "a customs officer may open any mail, other than letters, and may cause letters to be opened in his presence by the addressee thereof; or by a person authorized by the addressee; or, at the option of the addressee, open the letter himself with the written permission of the addressee thereof". It is also provided that when the addressee cannot be found or refuses to open the letter, the latter shall be returned to the Canada Post Office and shall be dealth with as undeliverable mail.

Section 46 of the Post Office Act provides for the elimination of any circulation of drugs conveyed or suspected to be conveyed by mail, either because the addressee may not be present at the time of delivery and his mail would the be dealt with as undeliverable object, or because the drugs may be discovered by the customs officer when he opens the mail in the presence of the addressee, the drugs being, of course, an object whose importation is forbidden under other legislation.

Arrest the guilty and have them convicted

The other reason put forward by the police is the need to arrest those in charge of drug trafficing and to gather enough solid evidence against them to have them convicted. Incidentally, it is very important to realize that the discovery of any quantity of drugs, through the opening of the mail, has in itself, no direct impact on the arrest and conviction of the addressee or of the sender, because, not only must the relation between those persons and the drugs be proven, but also their knowledge of the fact that the mail endeed contains drugs.

That is why the mail must, in any case, be delivered to the recipient ("controlled delivery" with or without false representation) in the hope of catching him or her red handed in the course of a well-timed search. And since the search is usually carried out after delivery of the mail, the Post Office Act no longer applies and the powers granted under the Narcotics Control Act, for example, allow for the interception and opening of any item of mail found on the premises. The same powers also provide for the interception and search of the mail of anyone suspected by the police of being about to mail narcotics, as long as the search is carried out before the mail is dropped into the mail box.

There are therefore at least two main grounds why mail opening is not warranted, even in the case of the second reason which has to do with the arrest and condemnation of the suspects. First of all, because the opening of the mail does not contribute to the arrest of the culprits and even less to their sentencing; at the very most, it helps, according to the evidence given by Staff Sergeant Arnold Kay on February 15, 1978, before the MacDonald Commission, to avoid waste of staff and time, and to ensure that a search carried out at a recipient's residence will have a chance of being fruitful as a real shipment of drugs is involved (verified through preliminary opening of the mail) and not a fake shipment (based on unverified suspicions).

Moreover, mail opening is all the less warranted since even when the preliminary opening of the mail will have shown that there is, infact, a shipment of drugs, the police does not have the power to arrest the culprits and have them sentenced since, in a certain number of cases, delivery cannot be made, the arrest cannot be carried out or sentencing cannot be obtained according to the evidence given by Staff Sergeant Kay before the MacDonald Commission. Indeed, out of the four cases he submitted to the Commission last February 15, and which had all involved the opening of mail, none resulted in sentence being passed, and three out of four did not even lead to any arrests (the fourth case did not necessitate any arrest since it involved individuals who were

already in jail!)

This ineffectiveness (not to say futility) of <u>mail</u> opening with regard to arresting and convicting drug-traffickers, as illustrated by the four examples given by Staff Sergeant Kay, is all the more significant since the RCMP itself chose these cases as evidence. Also, I think we have good reason to believe that the RCMP, in its campaign to obtain the legalization of mail opening, would certainly not choose to submit its worse cases!

Hearings of the MacDonald Commission on narcotics

Indeed, it is interesting to note that the evidence heard by the MacDonald Commission on narcotics has been, in general, much more spectacular than convincing. The RCMP's witnesses clearly used the Commission as a public platform to try and prove the validity of their claims. And in order to reach their goal, they did not hesitate, on occasion, to stage quite a show for the inspectors and the media. Indeed, when Staff Sergeant Arnold Kay gave evidence on February 15, 1978, we even saw a spectacular presentation on the opening of mail and drug search with exhibits "live and in colour".

Obviously, a public presentation on the discovery of drugs, an exposé on the increasingly sophisticated methods used by traffickers, a presentation of real exhibits (some of which you can even smell) are all elements that strike the imagination. However, the visual effects (or even olfactive) should not hide the essential fact: the absence of real value in the demonstration made by the RCMP.

The solution of the drug problem will not be found in the mail

If the Canadian government is really interested in finding an efficient solution to the drug problem, it is urgent that it start looking somewhere else besides the mail of Canadian citizens! I would like to make a short, but rather important digression. The history of the drug phenomenon in the western world, over the past few centuries, clearly shows that legislative and other types of "repressive measures" have not only failed to check the drug problem but have even largely contributed to its creation.

Indeed, it is interresting to note that it is only since drugs have been made illegal that we have seen, in Canada and the United States for example, the appearance and increase of the main characteristics generally associated with "the drug problem" that is an increasingly lucrative black market '(the more repressive the legislation, the higher the prices, the higher the profits, the harder it is to eliminate drug trafficking); all types of criminality designed to finance the purchase of drugs (prostitution, theft, fraud, etc., types of criminality which did not exist in relation to drugs when the use of narcotics was legal and when prices were consequently very low, that is before 1908 in Canada); physical, psychological and moral consequences for drug addicts (consequences which are not strictly the result of drug use in itself, but rather, the result of the use of clandestine and often adulterated products, the lact of hygiene, bad eating habits, the lack of proper medical care, all phenomena which, in turn, are caused by the criminal and therefore clandestine status attached to the use of drugs).

Myths about drugs which, by the way, are carefully maintained, are so wide-spread that it is appropriate to straighten out a few at this point. Thus, with regard to the use of opium and heroin in the United States, it is important to note that before their criminalization, there were more women users than men and more whites than blacks; the average age of the users was forty years old and they were mainly from the middle and upper classes of society. However, nowadays, since the use of drugs has become a crime, the majority of users are men, the average age is now 30 and less and the users tend to be from the underpriviledges classes of society.

Moreover, the "physical deterioration" caused by the use of narcotics seems to be much more of a myth than reality. Thus, a clinical study (since become a classic in its field) on the effects of long-term use of opiates made at the Philadelphia General Hospital during the 20's concluded: "There is no deterioration whatsoever, except for the addiction itself". And, closer to us, the Le Dain Commission established by the federal governement indicated in its 1973 report that "The habitual use of pure opiates seems to cause very few permanent lesions". Furthermore, the Commission added that in the majority of cases, it was the life-style associated with (because made necessary by) the illicit and clandestine search for drugs which was detrimental.

We must fully understand that the narcotics problem has no chance of being solved, or even significantly mitigated, through repressive measures, whether it be the opening of the mail or any other method. Yet, the Canadian experience should open our eyes: while the first Act on opium provided, in 1908, for a maximum three-year term of imprisonment for illicit distribution, the sentence was increased to seven years in 1911, to fourteen years in 1954 and to life imprisonment in 1961! Yet, far from decreasing because of the increasingly harsh measures, the magnitude of the phenomenon has, on the contrary, kept on increasing since the beginning. Therefore, if those repressive measures were aimed at solving the drug problem or eliminating the narcotics traffic, we must conclude that they are a dismal failure.

The experience of Great Britain should, on the other hand, prompt us to consider other alternatives than repressive measures. Indeed, we must note that on the whole, England has adopted a more medical approach to the problem than Canada or the United States:

instead of regarding the drug addict as a criminal, they have tried in general to regard him as a sick man. It must also be noted that Great Britain, with a population about twice and a half larger than Canada's, had (according to the latest figures available) about five times less heroin addicts than Canada.

Thus, to return to the opening of the mail, if the Canadian government is really interested in solving what remains of the drug problem, and therefore, the narcotics traffic problem, it had better read the cautions Le Dain Commission report over again (and implement it) rather than to try to have legislation like Bill C-26 adopted.

Obviously, the police in general, and the RCMP in particular, would not find such an attitude to their liking. But on the whole, Canadian citizens affected by the drug problem would be much better off.

The opening of the mail is in no way essential

To conclude the opening of mail is in no way essential, either to prevent the circulation of drugs, or to arrest the guilty parties and have them sentenced. It is quite possible that it may sometimes prove useful, mainly by facilitating the work of the police, in either case. But useful has never been synonymous with essential or necessary. And we must ask ourselves whether this new erosion of the rights and liberties which the citizens of this country still enjoy is justified by the sole reason of making the work of police forces somewhat easier, and this, in order to obtain results which are, in spite of everything, very uncertain.

It seems to us that the price to pay is disproportionate to the usefulness they claim to derive from it.

7- Protection against letter-bombs

With regard to "national security", the evidence given by the RCMP before the MacDonald Commission tried to justify mail opening for three main reasons: the fight against letter-bombs, spies, and terrorists or subversives. Therefore, let us begin with the letter-bombs. The witness with expertise in this area (and the only one, in fact, to give evidence on this subject before the Commission) was the Senior Superintendent Gustav Begalki, on December 15, 1977. Senior Superintendent Begalki, whose evidence was also rather spectacular, explained with the help of diagrams, maps and pictures, how the world had been subjected, in 1972-73, to a wave of letter-bombs addressed to various personalities, and in particular to the staff of some embassies.

Questionable "mail opening"

The goals persued by the RCMP, during that evidence, became particularly obvious in the course of an exchange between the Chairman of the Commission, Judge David C. MacDonald, and the RCMP's attorney. Indeed, when the witness was about to table, as evidence, a diagram showing the technique used in making letter-bombs, Judge MacDonald intervened, wondering whether it was really in the public's interest to give such evidence at a public hearing of the Commission. This intervention was all the more understandable since the RCMP or the Solicitor General, through their attorneys, had already objected, repeatedly, to the public disclosure of information which appeared to be of much less significance.

The answer of the RCMP's attorney was particularly interesting and clear. After reiterating the reasons which might have justified holding the hearings in camera, in this case as in the others already raised, the RCMP's attorney explained that after having fully considered the pros and cons, the Federal Police agreed to give this issue as much publicity as possible, thereby hoping to be able to show convincingly to the Canadian public the need to amend the Act and allow the opening of the mail.

In other words, they refuse to disclose publicly the number of persons working for the RCMP's Security Services, or the names of the allied countries where the S.S.'s officers received part of their training, or the methods used to open your mail, on the pretext that it would be contrary to the interest of

"national security", (and for the very basic reason that it could in no way serve to make the Canadian public more sympathetic to the RCMP's arguments), and they accept to show everybody how a letter-bomb is made, because it might help to "sell" the idea of increasing police powers! Must one infer that the knowledge of the methods used to tamper with the mail must remain secret because it might prejudice the future indiscretions of the police, whereas the making of letter-bombs must on the contrary be publicized, because it can only justify the increase of police powers? In any cas, such a rationale is not foreign to certain methods of provocation used by the police in the past!

Another piece of evidence which cannot withstand the slightest scrutiny

In any case, Senior Superintendent's Begalki's evidence is of no use in justifying the opening of the mail. Indeed, the witness had to acknowledge that the recipients of the mail suspected of containing bombs, obviously almost always consented to having the police open their suspect mail as a safety precaution. Since the police had the agreement of the recipient, the opening of that mail was then in no way illegal.

Moreover, the argument concerning the security of postal employees is quite weak since it has been proven that letter-bombs are really only dangerous for the person who opens the letter and postal employees do not have the right to open first class mail. Besides, according to testimony given, it seems that letter-bomb explosions in post office are quite rare, having occured once in Bombay, India, and once only in North America when a Canadian postal employee was illegally trying to open a letter to steal its contents.

As for the urgency of adopting Bill C-26 to thwart the menace of letter-bombs, in his evidence, Begalki was forced to admit that the last trace of a letter-bomb went back as far as January 1973!

To mask the obvious weakness of senior superintendent Begalki's evidence, "hypothetical cases" were then cited. Thus, there was an attempt to show that it might be possible, in the case of dissencion within a terrorist group, for a letter-bomb to be addressed by a faction of a group to a member of a rival faction and that this individual might not authorize security services to open his mail even for his own protection! Who in his right mind will accept Bill C-26's infringement on the rights of a whole population for the sole purposes of protecting supposed terrorists against hypothetical consequences arising from possible rivalries between terrorist groups?

It was alleged that these might be occasions where it is impossible to reach the recipient and to obtain his consent. As letter-bombs are dangerous only when they are opened, it is consequently very easy to include with mail of a suspicious nature an appropriate warning for the recipient asking him to call on police services to open that particular mail. For yet a higher degree of security we could allow postal authorities to keep the mail in a safe place until the recipient can be found. But, as we can see, nothing so far justifies the opening of that mail without the recipient's knowledge or his authorization.

Having run out of reasons, it was then suggested that anyone might one day be the target of these nasty terrorists and that even the most peaceful citizen could one day find a letter-bomb in his mail box if police were not authorized to open the mail. Suffice it to say at this point that Mr. Trudeau had, with some measure of success, used the same type of argument to justify the war measures taken in October 1970. But, since then, the people of Quebec and, we hope, those of the rest of Canada, have drawn their own conclusions. Paranoia, fostered by power or the police, is not a weighty argument to justify repressive legislation.

8 - The fight against espionage

Assistant Commissioner Murray Sexsmith is the one who gave most of the evidence on the use of mail services by foreign spies. This portion of his evidence was heard on December 13 and 14, 1967, by the MacDonald Commission.

Essentially, what Assistant Commissioner Sexsmith said, is that foreign espionage services have always had to use the mail as one of their methods of communication. For this purpose, they have operated on a legal level (embassies, diplomatic missions, etc.) and on an illegal level (double agents, false identities, etc.). As for establishing contacts between these two levels, they need middlemen who accept to receive mail and keep it for someone else (in the security service's jargon, these people are known as "live letter boxes"). Sexsmith also added that this mail used several codes as well as "microdots" which, it would seem, are extremely miniaturized messages which can be concealed either on the envelope or inside the mail. Conclusion: it is extremely important to the efficiency of the RCMP security services, in its fight against espionage, to be able to intercept and open the mail.

Vague and general statements

Is there anything conclusive in this evidence with respect to Bill C-26? Not in the least! In fact, all Assistant Commissioner Sexsmith did is state general notions which can be found in any book dealing with espionage, whether it be fiction or not. The rare concrete instances he could refer to date as far back as the 1950s! And when he was asked if these espionage techniques he had just described were still being used today, he was forced to reply that he did not know!

Thus, not only did Assistant Commissioner Sexsmith not give even one concrete and recent example where the opening of mail had been or would have been necessary or even useful to fight against these foreign espionage services, but when he was asked,

December 14, how "national security" would be jeopardized if this authority to open the mail, which is so sought after, were not given, the witness had to admit that he could not give even one example extemporaneously. This was not, however, a question which could have taken him aback or which he could not have expected! But then, trying nonetheless to show a little imagination and give an example, he quickly had to cut short his attempt and recognize that his example did not prove anything, except that the opening of the mail, even if it is not necessary to protect "national security", would nevertheless facilitate the work of security services. And, this was not just any witness! In fact, when he was giving evidence, he was Assistant Director General of Operations for the RCMP and he must surely have known what he was talking about!

9. The Fight against terrorism

But unquestionably, the "highlight" of the evidence given by the RCMP with respect to the opening of the mail has to be the henceforth cause célèbre of Toshio Omura, the well-known Japanese Red Army terrorist, who was arrested and deported from Canada on December 14, 1976.

The Omura case is all the more important in that it is the <u>only one</u> federal politicians have cited in an effort to justify the opening of the mail for reasons of "national security".

Messrs. Trudeau and Fox in particular have referred to this case on numerous occasions. It is also the only concrete case in which proof was given publicly before the MacDonald Commission and no fewer than three RCMP witnesses attempted to justify, beyond all reasonable doubt, the necessity of opening the mail in the light of this typical case: Assistant Commissioner Sexsmith devoted part of his testimony on this case on December 13 and 14, 1977, Staff-Sergeant James Neilson Pollock on February 1, 1978, and Inspector Randill Bruce Claxton on February 15, 1978, both centered all of their testimony on this case.

What we were trying to prove

To summarize the essence of these testimonies, let us say that the arrest and deportation of Toshio Omura, in December 1976, is the combination of an inquiry by the RCMP security services which dates back to 1969, in the case of the Japanese Red Army (JRA), and to 1974, in the case of Omura himself. By using a whole series of investigative methods (liaison with information services of a number of allied countries, electronic listening devices, shadowing, etc.) the security services succeeded in establishing a communication link between Omura, an alleged terrorist of the JRA, and a Toronto resident supposed to be a JRA sympathiser.

Omura was suspected of wanting to come to Canada for alleged terrorist activities connected with the coming Montreal Olympic Games. Finally, thanks to electronic surveillance (and not thanks to the Cathedral Operation or to the opening of his mail, as Messrs. Trudeau and Fox inplied), the S.S. discovered, on December 6, 1976, that Omura had arrived in Canada a few days earlier. And after a week of constant shadowing and various checks, Omura was arrested and expelled from the country on December 14, 1976.

In what way was the Cathedral Operation or the opening of the mail useful, necessary, or indispensable in the Omura case? For there lies the basic question.

Let us point out that the Cathedral Operation is a code name grouping three separate methods of investigation: A (taking note of information contained on the outside of the envelope);
B (photocopying or photographing the outside of the envelope);
C (opening the mail).

During the investigation on Omura, the S.S. requested on several occasions authorization to use a "Cathedral C", namely to open the mail sent or recived by Omura. In each case, the

RCMP authorities refused to grant this authorization, granting only the power to use "Cathedral B". This authorization to intercept the mail in order to photocopy or photograph the <u>outside</u> of the envelope (which is a method currently authorized by legislation, provinding the mail is photocopied on the spot and not taken outside the Post Office) was valid between December 29, 1975, and May 31, 1976, during which period twenty-six communications were intercepted.

Yet, despite the refusal to grant a "Cathedral C", the evidence presented to the MacDonald Commission shows that by reason of "personal or local initiatives", at least two of the twenty-six communications were opened: a Bell Canada telephone bill on January 22, 1976 (in the hope of establishing through long distance calls what "terrorist" links the Toronto residant might have; this attempt revealed itself to be a total failure, according to Staff Sergeant Pollock); and an envelope addressed to Omaru by the Toronto residant on April 13, 1976, which contained only registration forms for Toronto University (whereas the S.S. hoped to find the details of elaborate plans for Omura's coming to Canada).

Further evidence which holds no water

Since the questioning, on February 1, of Staff Sergeant Pollock revealed that the opening of the mail was in both cases a total failure and was therefore of little use in the arrest of the suspected terrorist from the JRA, thus undermining the official argument, the RCMP lawyer made one further effort by summoning inspector Claxton to testify.

By that second testimony, he wanted at one and the same time to eliminate the bad impression left by the proceeding testimony and show, beyond a shadow of a doubt, that the opening of the mail was absolutely necessary.

Inspector Claxton therefore explained that though it was true that thanks to electronic surveillance Omura had been found in Canada then arrested and expelled, it was nonetheless thanks to Operation Cathedral that electronic surveillance was maintained after the July 1976, Olympic Games. In fact, if the letter of April 13, 1976, had not clearly shown that Omura was not only communicating by mail with the Toronto resident, but also that the latter was writing to Omura, Inspector Claxton stated that electronic surveillance of the Toronto resident would probably have been discontinued for lack of conclusive results after the Olympic Games, therefore making it impossible to know of Omura's presence in Canada in December 1976.

Such an argument is no doubt appealing, but it did not stand up very long to Commissioner Gilbert's questioning and especially to the <u>essential question</u> which, omitted by the Commissioners, was asked by the journalists at the end of the MacDonald Commission's hearings. In fact, when the journalists asked him whether electronic surveillance would have been maintained, even if the April 13, 1976, letter had not been opened and if only the exterior had been photocopied according to authorization granted, Inspector Claxton had to admit that such was in fact the case, thus <u>confirming that the opening of the two letters</u>, though not completely useless, <u>had in no way been necessary</u>, and much less indispensable, to the arrest of Toshio Omura.

And so, by playing on the ambiguity of the term Operation Cathedral (including A, B and C) with respect to the opening of the mail

(Operation Cathedral C), the witnesses Pollock and Claxton could state that Operation Cathedral had been of vital importance in the Omura case (referring here to Cathedral B), while carefully omitting to say that the opening of the mail as such had been of no significant use.

10 - Other minor pretexts

We will not dwell any longer on other minor reasons that one or the other witness mentioned in passing to try and justify changes in the existing legislation. We will only quickly mention two of them, which were often repeated and which, as we will see, do not stand up.

The imprecise definition of the word "letter"

It was mentioned in a number of instances that the current postal legislation is deficient because of its very imprecise definition of the word "letter". Since the prohibition to open the mail applies specifically to "letters" and that those were sometimes interpreted in the past as designating communications weighing up to 66 lbs., this imprecision allowed for a quantity of abuses, especially in drug matters.

No one would deny that Bill C-26 is a rather coarse way of dealing with this problem and it would be much simpler and more effective, if such is the real problem, to amend the postal legislation to better define the word "letter".

The very limited use of mail opening

An attempt was also made, if not to justify the opening of the mail, at least to appease the misgivings that such a practice might arouse by stating in a number of instances that this method of investigation is not at all frequent and that it can be subjected to rigid control.

The testimony presented before the MacDonald Commission even tends to show that the cases of mail openings have been fewer and fewer in the 1970s. Furthermore, according to the Assistant Commissioner, Murray Sexsmith, no Operation Cathedral C was approved in matters of "national security" since at least August 1, 1975, (although two letters were opened in the Omura case by "local initiative".

On the contrary, far from dissipating our apprehension, such evidence leads us to question all the more vigourously not only the urgent need for Bill C-26 (which thus becomes entirely contradicted by the evidence, especially in matters of "national security"), but even its very necessity. In fact, why should it be necessary to authorize the opening of the mail, even before completion of the MacDonald Commission's report, since every effort is being made to convince us that this method has been used less and less since the beginning of the 70's and that no case has been sufficiently serious, where the Security Services are concerned, to justify mail opening since at least two and a half years?

MAYBE THE GOOD REASONS CAN ONLY BE SECRET?

As we have noted, <u>none of the reasons put forward</u> can seriously justify the opening of the mail, especially if one recalls that it is up to the government and the police to prove the alleged need further to restrict the rights the citizens of this country still enjoy.

Therefore, the reasons put forward <u>publicly</u> cannot withstand its slightest critical scrutiny. But maybe there are <u>other reasons</u>, which are indisputable, and which can only be revealed in camera?

If such is the case, we wish to make a point of vigourously denouncing such an anti-democratic process which is most arbitrary in nature. In that case, the government would not only be unable to prove <u>publicly</u> the merits of its legislation, but it would then demand blind trust of the population in the name of sacrosanct "national security".

Everybody knows full well that anything can be justified on that basis. And Canadians should know that more than any others, they who have already been fooled in such masterly manner by the same arguments when the "war measures" were adopted, in October 1970. It is interesting to note that the federal government still does not seem to be in a position to reveal anything more substantial, seven years later, about that famous "apprehended insurrection" which then justified, in its own eyes, one of the worst violations of civil liberties in the history of this country. Many Canadians deeply regreted, although belatedly, having allowed themselves to be taken in by the "blind trust" that Mr. Trudeau and his Cabinet demanded of them. The 1970 lesson should not be forgotten!

Anyway, we have every reason to think that there are no valuable reasons to justify Bill C-26, even in camera; because the weakness of the public arguments can only make us sceptical regarding the soundness of any secret arguments!

THE SIX ALLEGED GUARANTEES

The promoters of Bill C-26 did indual attempt to lessen public opposition to the Bill by stressing what they presented as guarantees against possible abuses of mail opening. These guarantees concern the necessary authorizations that must be obtained prior to mail opening, the limited period of time during which authorized interception can take place, the notice which must be sent to persons concerned, the annual report on these matters the Solicitor General must submit to Parliament and finally, the temporary nature of Bill C-26.

Even if they were proved to be effective, those guarantees would in no way come to grips with our fundamental argument, that is our opposition in principle to the opening of the mail. In fact, this legislation is and remains for us a new and unacceptable erosion of rights and liberties which cannot be justified by any valid and adequate argument.

Unfortunately, however, these guarantees are not even effective, as a closer examination of Bill C-26 content will now demonstrate.

1. Judicial Authorization in Matters of Drugs

In matters of drugs, much has been said about the fact that only the judiciary power would be allowed to authorize the opening of the mail. Thus, after going through a series of apparently rather complex control mechanisms (application signed by the Solicitor General or by his special agent, affidavit, etc.), it is a Judge of a superior court who would have to decide whether the warrant authorizing the opening of the mail is justified or not.

This guarantee is, unfortunately, not very reassuring if we consider the manner in which the judiciary power grants search warrants and wire tapping authorizations, for example: in a great many cases, it is simply a matter of rubber stamp approval. This statement, which may seem exaggerated, has nevertheless been made by none other than the late Attorney General of the United States under the Johnson Administration, Mr. Ramsey Clark, in his book entitled <u>Crime in America</u> (pages 272-273).

Besides, how could it be otherwise, since judges have only one single version of the facts upon which to base their decision (that of the police), since all they know about the person concerned (who, of course, has no chance whatever of being heard) is what the police has accepted to tell them, and since they have no means of verifying, on an independent basis, the truthfulness or the accuracy of what the police puts forward? How could one possibly hope to see a judge refuse such a request made by the police, unless it be very

obviously and very grossly abusive?

And as if to palliate the possibility of having to deal with a recalcitrant judge, the government provides, through Bill C-26, that any person requiring a warrant authorizing the opening of the mail can simply withdraw his application if the judge refuses to fully satisfy his requirements and may submit a new application to a more liberal judge. (Sections 178.26 (3) and 178.25 (2)).

The illusory character of the guarantee offered by the control of the judiciary power in this area is very adequately illustrated by recent

Canadian experiment with legislation on electronic surveillance. Since the enforcement of the <u>Protection of Privacy Act</u> on June 30, 1974, 3933 applications for warrants authorizing electronic surveillance have been submitted to judges (applications for an initial warrant under sections 178.12 and 178.15 of the Criminal Code, or applications for warrant renewal under section 178.12 of the Criminal Code, up to December 31, 1977). Of these 3933 applications, 3923 were accepted, and only 10 were rejected, which means that the rejection rate amounted to about ½ of 1 per cent! Moreover, only half of those rejections (5) were for initial warrants, the other five being for warrant renewals and possibly following several successful renewals. All these figures were drawn from the Annual Report submitted on February 1, 1978, by the Acting Solicitor General, Mr. Ron Basford, in accordance with section 178.22 of the Criminal Code.

2. The Solicitor General's authorization with regard to "national security"

If we are already worried that the judiciary power does not afford sufficient protection against the will and ways of the police, we have all the more reason to fear the lack of effectiveness provided by the Solicitor General with regard to "national security".

As a matter of fact, it was decided to remove the power to authorize the opening of the mail for reasons of "national security" from the slim protection of the judiciary, to place it under the sole discretion of the Solicitor General, in accordance with section 16 of the Official Secrets Act.

Former Solicitor General Francis Fox in a letter published in the Globe and Mail on October 4, 1977, justified this new orientation in the following terms: "Each request for interception as provided for in the Official Secrets Act is submitted to me personally under the form of an affidavit by the Director General of the RCMP Security Service. I am aware of each request for interception and it is in my personal capacity as Solicitor General of Canada that such authorization is granted or rejected".

This may seem reassuring...until one realizes that the succeeding Canadian Solicitors General signed, in 1975, 1976 and 1977 not less than 1,453 of these personal authorizations, that is an average of 9.3 authorizations per week, which raises serious doubts about the degree of personal attention given by the Ministers to each case!

The Minister's personal consideration of each case is all the more illusory in view of the many disclosures made these past six months about the internal operations of the RCMP's Security Service and their relationship with the various Solicitors General, which clearly show that the S.S. have often deceived the succeeding Ministers by not providing them with all the information they held and by keeping them in complete ignorance about their numerous unorthodox activities.

The so-called protection afforded by the personal consideration, by the Solicitor General, of requests made under the <u>Official Secrets Act</u> takes on the appearance of a very bad joke when one realizes, as the government had to admit before the House of Commons, that the Solicitors General sign documents without understanding their meaning because their true content is

camouflaged under code names and numbers, as was the case with former Solicitor General Francis Fox in an affidavit meant for the Keable Commission of Inquiry.

The poor performance of the various Solicitors General, since the beginning of the 1970's, the numerous occasions on which they had to change their version of the same facts (as in the case of the APLQ), or showed their ignorance (as in the case of the opening of the mail, the 300 Operation, etc.), the fact they had to recognize the discovery of new rather disturbing practices applied by a police service under their responsibility (as in the case of the Ham Operation, or the false communique from the La Minerve Cell... and whatever else we are bound to discover in the near future), all this is enough to prevent any sensible person from putting his security in the hands of someone offering so few quarantees.

That is without mentioning conflicts of interest, which present a definite risk factor when it is up to the executive power to determine what constitutes a risk for the State. Does not a politician in power risk becoming both a judge and a party when it comes to having political activists put under surveillance?

And that is to say nothing about the American experience with regard to presidential or executive authorization for the use of electronic listening devices. As a matter of fact, in light of the many abuses by the executive power with regard to the use of electronic listening devices in the interest of "national security", the Supreme Court of the United States decided to oblige the executive power to obtain judiciary authorization before using electronic listening devices to watch over "domestic" organizations (by opposition to "foreign"), and that, even if the order came from the President of the United States himself (Zweibon vs. Mitchell, 1975).

3 - Time limit with regard to warrants

Some will insist on the fact that the authorized interception of mail is limited to a 60-day period. This time limit provides very little reassurance for at least three reasons.

First, it is only the <u>initial</u> period that lasts 60 days and it can be renewed at infinitum every 60 days, as long as the police is able to find an understanding judge who will grant these renewals. Moreover, between the date of implementation of the legislation on electronic listening and the end of 1977; during which period the initial authorized limit was only 30 days, the <u>average</u> duration of authorizations and their renewal varied annually between 54 and 70 days.

Furthermore, once the first breach occurs, the legislative power usually has the tendency to increase police powers rather than reducing them. Thus, for example, when Bill C-51 was passed by the House of Commons in the summer of 1977, the initial authorized period for the use of electronic listening devices which was until then limited to 30 days, was increased to 60 days. With regard to mail opening, the government is obviously starting at the point it has now reached with electronic listening, that is 60 days. But nothing prevents us from thinking, and quite the opposite, that a few years from now, in view of "new needs" and representations from "police forces", it will be increased to an initial period of 90 days or more...

And finally, it is most important to emphasize here that this <u>pseudo-guarantee</u> does not even exist with regard to the opening of the mail in the <u>interest of "national security"</u>. As a matter of fact, under section 16 of the <u>Official Secrets Act</u>, no limit has been provided for with regard to warrants granted by the Solicitor General. Furthermore, their <u>average</u> duration did not stop increasing since the very beginning, increasing from 239.7 days in 1975 to 240.88 days in 1976, and to 244.55 days in 1977, that is approximately eight months a year! With regard to the number of these

warrants granted in the interest of "national security", there were between 465 and 517 per year!

4 - The obligation to notify the parties concerned

We have also emphasized the safeguard that is the obligation, for the Solicitor General, to notify in writing within 90 days after the period for which a warrant has been granted or renewed, each person whose mail has been intercepted or seized.

But it is interesting to note that this <u>90-day period</u>, during which the parties concerned must be notified, <u>does not start</u>, contrary to what many seem to think, until the <u>expiry date of the period for which the warrant</u> has been authorized or renewed.

Let us also note that this ninety-day period may be substituted, upon application by the Solicitor General as soon as the warrant is granted for a period not exceeding three years (section 178.26). Furthermore, at any time before the end of that ninety-day period or of that period not exceeding three years, as the case may be, the Solicitor General may ask for the substitution of this first period (ranging from ninety days to three years) by a period which is not to exceed three years (section 178.35 (4) and (5)). There is nothing to prevent having this period, during which the person must be theoretically notified, extended indefinitely from three years to another three years, and so forth. Better still, if a judge were to decide to refuse the requested extension, the Solicitor General only has to withdraw his application and submit it to a more accommodating judge (section 178.35 (6) (b)).

Thus, a person whose mail is intercepted could very well, as the legislation now stands, never be notified, in spite of the supposed guarantee of the ninety-day notification.

However, and this is much more serious, the guarantee of the notification does not even apply in the area where it would be much more important and where the risks of abuses are much greater, i.e. for the interceptions made under the Official Secrets Act.

Thus, in terms of "national security", all abuses are possible (and we have seen several examples of it, thanks to disclosures in recent months) while nobody, either the population, the judicial authorities, Parliament or even the person affected, is able to do anything about it, since the very existence of those abuses will remain

forever secret... unless there is an unexpected error in the normal course of events (for instance, a "leak" from the security services, a policeman or a post office employee who decides to talk, a mistake in the handling of mail at the postal station, etc.).

It is, for the least, cynical that in a society which claims to be free, open and democratic, no legislative of judicial mechanism can be relied upon (like the Freedom of Information Act of our neighbours to the South, for instance) to protect ourselves against undue practices which can be perpetrated in the name of the almighty 'national security', but that we are reduced to having to rely on chance discoveries, or on the disclosures or the indiscretions of embittered or disillusioned policemen or public officials.

5- The Solicitor General's annual reports

Some people attempted to allay those fears by insisting on the fact that the Solicitor General has, at the beginning of each year, to table an annual report providing a whole series of data pursuant to section 178.34 (1) and (2) of the Criminal Code and section 16(5) of the Official Secrets Act.

One only has to read some of those annual reports to realize that they can only represent a very weak protection against potential abuses. Indead, these reports essentially contain a large number of approximate figures which are rather difficult to interpret and lack any detail that might enable one to relocate them in

their exact context. Even Members of Parliament with a particularly critical mind will have difficulty in finding material in those reports with which to challenge the Solicitor General or the work done by the police. For all practical purposes, it is impossible to uncover any abuses there, even though many might be concealed behind the statistics provided in the annual report.

And if the annual report provided for by the Criminal Code (section 178.22) has at least the advantage of providing many data and some minimal clarifications, the annual report provided for by the Official Secrets Act (section 16 (5)) is almost useless. While it involves an even more important report than the previous one, and that the risks of abuses are much greater because "national security" is involved here, each year the report takes up less than one page, the text of which is identical, word for word, from one year to the next (except some details in paragraph (C) of the report) and only the figures change. The information provided in this annual report is so minimal that nobody can seriously assert that it provides the least protection against the numerous potential abuses which may arise from a concept as vague and ommipresent as that of 'national security".

6. The temporary nature of the legislation

Finally, an attempt was made to appease the opposition to Bill C-26 by insisting on the fact that it was only temporary and that it would automatically expire after the MacDonald Commission's final report (claude 5(1) of Bill C-26) is tabled before Parliament.

The population must not allow itself to be taken in by this sort of bait, for at least three reasons. First, those who drafted Bill C-26 have provided for two clever tricks which enable one to circomvent, at least partly, the assurances that are given on the temporary nature of the legislation. Indeed, the application of Bill C-26 can be extended for a specified period or indefinitely by a joint resolution of both Houses of Parliament (clause 5(2) of Bill C-26). Furthermore, Bill C-26 does specify that the legislation will normally expire one year after the MacDonald Commission's final report is tabled before Parliament. Now, by carefully studying the Commission's mandate, one notices that the Commission does not have to submit its report to Parliament but to the Governor in Council. Therefore, it is the Cabinet which, in fact, will have the power to extend for a more or less longer period of time (or even, at the limit, indefinitely) the application of the legislation, by delaying accordingly the tabling of the Commission's final report before Parliament.

Furthermore, everybody knows that the various legislations which, from the start, were supposed to be temporary, generally have the bad habit of remaining in application much longer than expected! The famous <u>War Measures Act</u> is now temporary since 1914! It is neither through forgetfulness, nor remisness, since Mr. Trudeau's government, which, nevertheless, had promised as early as 1971, to replace the famous legislation by a more appropriate one, has not done anything about this seven years later...

Above all, we must understand that once the first breach is made in the wall of rights and liberties, the water just keeps pouring in increasingly, and it

becomes not only almost impossible to close the breach, but the latter almost inevitably runs the risk of getting increasingly wider. The example of the Protection of Privacy Act is particularly probative in this respect. Adopted in 1974, it took only three years for the legislator, under the pressures of the police, to make a fresh attempt with Bill C-51, in 1977, to eradicate a large part of the concessions that the government had been forced to make, in 1974, to the upholders civil liberties, and again to increase police powers. And less than a year later, it is on the basis of that recent erosion of the rights and liberties which Canadian citizens still enjoy that the government is trying to have Bill C-26 adopted, thereby extending the first class mail the police intrusions already authorized in the area of private conversation whether over the telephone or carried on otherwise.

Thus, each new violation, be it temporary or partial, of our liberties will automatically provide the groundwork on which some will rely to justify any future erosion of our rights.

THE THREE REAL REASONS FOR BILL C 26

In reality, all the many pretexts used to try to justify Bill C-26, all the pseudo-guarantees given to try to mollify the oposition's viewpoint against this totally unacceptable Bill are only smoke screens designed to camouflage the true reasons for the tabling of this Bill in Parliament on February 7, 1978 which reasons can be summarized in these few words: the government's capitulation to police pressure.

1. To facilitate the work of the police

The first true reason to justify Bill C-26 is that it tends to facilitate the work of the police. This is indisputable. But this is also unacceptable.

This is unacceptable, primarily, because "to facilitate" does not mean "to make more efficient". In fact, to give the police forces new powers, especially when these are not absolutely essential, is encouraging them to use less efficiently powers they already have and discouraging creativity and the development of new techniques. Moreover, a former Attorney General of the United States, Mr. Ramsey Clark, proved convincingly that if electronic listening devices (which, by analogy, can easily be likened to the interception of mail) have encouraged police laziness and laxity, the usefulness of this method is the administration of justice has not yet been proven at all (Crime in America, p. 267 and following).

This is unacceptable also because police methods cannot, without serious consequences for all of society, flout fundamental values (such as the right to privacy) whose defence they moreover claim to be entrusted with. In fact, the police must itself live up to the values of which it claims to be the guardian, if it wishes to promote their respect effectively.

For, if it were only a matter of facilitating the work of the police, why would we not allow unlimited detention under remand or arresting and searching without a warrant in any situation? Why would we not take away from the accused their right to a lawyer and a full defence? Why would we not force the accused to plead in his own defence or spouses to give evidence against each other? Why would we not do away with professional secrecy? Thus, we could go on listing the "guarantees" which, until now, Canadian citizens have had and which are now jeopardized by this increasing tendency on the part of the State to give more power to the police, on this highly adaptable pretext of "national security", in an attempt to cover up its own inability to solve once and for all the economic, social and political problems which are becoming more and more urgent.

This is unacceptable, finally, because police methods which favour expediency rather than necessity, invariably lead to many abuses. For policemen, even those in charge of "national security", are human beings, prone to the same weaknesses as all their fellow human beings. It is inevitable that with such formidable means (such as electronic listening devices and interception of mail), overzealous individuals, confident in their right and that they are serving their country, will abuse these powers. Most of these methods being by nature secret, it is all the more easier to hide their use and to cover the abuses. Recent events in the United States and in Canada are too revealing in this respect for us to go on giving police forces the benefit of the doubt.

2. Commitments to the international police community

The second true reason for Bill C-26 which is barely starting to reveal itself through certain statements and evidence gleaned here and there, is that the <u>Canadian police has certain commitments to the "international information community"</u>, in other words, to those other police forces working in friendly or allied countries and, particularly, obviously, those of our neighbours to the south.

In fact, it seems increasingly obvious that the police forces of the Western World make up a large community not only through official and "open" organizations such as Interpol, but also, and maybe mostly, through countless liaisons and information exchanges which create among them a strong and tight network of police solidarity. The links between the RCMP and the former DINA in Chili, to give one example, are known and have been confirmed by former Solicitor General Francis Fox in a letter to the Law Union of Ontario, on January 11, 1977.

Because Canada does not have its own espionage network abroad, it must therefore rely almost exclusively on information services of "friendly countries" for information coming from outside. The need to ensure the anonymity of these sources and international police solidarity are such that it becomes, to all intents and purposes, impossible to check the reliability of information received through these channels because, all we are allowed to know is that "a reliable source from a friendly country has informed us that...".

Between them, the police forces thus possess a very powerful means of practicing blackmail which makes them almost completely autonomous from the political and judicial powers. Each time someone wants to check what is hidden behind that information obtained from reliable sources, the police forces brandish the ultimate weapon that is that our information sources might run dry. If we show ourselves to be unworthy of the confidence placed in us by foreign police forces, if we are unable to "keep our secrets", our allies' police forces will stop supplying us with information... That is why Mr. J.L. Manion, Deputy Minister of Labour and Immigration, said on July 7, 1977, that even judges of the Supreme Court of Canada should not be authorized to review decisions taken in matters of "national security", because they might not be sufficiently trustworthy in the eyes of our information sources abroad. And so, foreign security services (mainly American) enjoy an almost absolute power of blackmail over "national security" in Canada, by simply threatening to stop supplying Canada with information.

We are closer to mail opening than we might like to believe. In fact, information exchange functions on a "give and take" basis. If the Canadian police wants to continue to benefit from the co-operation of its allies, it must be able to do its share in supplying information. And if most of the friendly countries can already open the mail to obtain information, it is important for Canada not to lag too far behind and that its police be able to co-operate on an equal footing with its partners.

It is in this sense that pressures exercised for quite some time now by the Canadian police in order to obtain the power to open the mail is compounded, in one sense, by increasing though implicit pressures exercised by the international information community.

3 - The capitulation of the powers that be to the police

The most fundamental reason, however, for Bill C-26 remains the capitulation of the political power to demands made by the RCMP.

While for apparently more than half a century governments managed to avoid giving in to police demands, it has become obvious, since the so-called "RCMP scandal" has burst upon the scene, that the federal government is no longer capable of resisting RCMP pressures.

As we have seen, no other reason can explain the exceptional legislative haste shown by the government in the case of Bill C-26. No other reason is more consistent with the general attitude demonstrated by the federal government since the so-called "national security" crisis has broken out.

It is enlightening to note here that the powers which Canadian police forces already have are much greater than those given to the police in the United States. And so, for example, evidence illegally obtained is not admissible in an American court, whereas it is before a Canadian tribunal; the RCMP can also obtain writs of assistance which are, in fact, quite often used; the Canadian Bill of Rights gives infinitely less protection before the courts than the American Constitution and thus restrict to a much lesser extent methods used by the police; etc.

In this context, the capitulation of our Canadian Government to police demands in favour of an increase of their powers is all the more ironical as it occurs precisely at a time when the United States, whose "national security" is doubtless no less in danger than ours, are themselves trying to increase the control and restrictions applicable to activities in matters of "security" and information (see President Jimmy Carter's Executive Order 12036, dated January 24, 1978).

THE ONLY TRUE GUARANTEE: PUBLIC OPINION

Faced with such an attack against democratic rights, only a well informed, alert and vigilant population can provide adequate protection. For it alone can exercise sufficient pressure to oppose, with success, the new powers that police forces seek to obtain.

The experience of the past few years in the United States as well as in Canada has clearly shown that the only control which can inspire a certain fear in police forces is that of public opinion. In fact, if we come back to the example of the illegal opening of the mail, practised for more than thirty years in the United States and for more than forty in Canada, it is neither the illegal character of the method, nor the control exercised by the counts or the political power which have called this police practice in question again, but only the fear of scandal in public opinion, the fear of being caught "red-handed" or what the Americans have called the "Flap Factor". This is quite evident in the final report of the American Senate Inquiry responsible for studying activities in matters of information over which the Senator Frank Church presided. The testimony given by Assistant Commissioner, Murray Sexsmith of the RCMP on December 13, 1977, the very first day of the MacDonald Commission hearings on Operation Cathedral, was also to this effect.

That is why the Canadian people must, now more than ever, be vigilant at all time. For it alone can guarantee the protection

of our most fundamental rights and liberties and build an adequate defence against the increase of repressive measures and the gradual creation, in Canada, of a State which is increasingly adopting certain police State characteristics.

The future of rights and liberties in this country rests, more than ever, with the people of Canada.

APPENDICE «JLA-30»

LE VIOL DU COURRIER:

BEAUCOUP DE FAUX PRETEXTES

MAIS AUCUNE RAISON VALABLE

Mémoire sur le Bill C-26 présenté par La Ligue des droits de l'Homme

Comité permanent de la Justice et des questions juridiques

Montréal, le 31 mars 1978

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LE TRIPOTAGE DU COURRIER
UNE REALITÉ DONT ON NE CONNAÎTRA JAMAIS L'AMPLEUR
LA LIBERTÉ: CA NE SE MARCHANDE PAS
LE FARDEAU DE LA PREUVE
LES DIX FAUX PRÉTEXTES

- 1- Rendre légales les illégalités passées
- 2- L'ouverture du courrier est déjà légale ailleurs
- 3- Les demandes répétées de la police
- 4- La recommandation de la Commission Mackenzie
- 5- L'impossibilité d'attendre le rapport de la Commission MacDonald
- 6- La lutte contre la drogue
 - . La preuve faite
 - . Pourquoi privilégier la drogue?
 - . La véritable raison de ce choix
 - . La drogue: un faux problème qui sert de masque
 - . La poste: un secteur marginal pour la drogue
 - . Les moyens légaux actuels sont suffisants
 - . L'article 7 de la loi des Postes
 - . L'article 46 de la loi des Postes
 - . Arrêter les coupables et les faire condamner
 - . Les auditions de la Commission MacDonald sur la drogue
 - . La solution au problème de la drogue n'est pas dans le courrier

- L'ouverture du courrier n'est aucunement indispensable
- 7- La protection contre les lettres piégées
 - . Une "ouverture" suspecte
 - . Un autre témoignage qui s'écroule au moindre contre-interrogatoire
- 8- La lutte contre les espions
 - . Des affirmations vagues et générales
- 9- La lutte contre le terrorisme
 - . La preuve qu'on a tenté de faire
 - . Une autre preuve qui ne résiste pas
- 10- Quelques autres prétextes secondaires
 - . La définition imprécise du mot "lettre"
 - . L'usage très limité de l'ouverture du courrier

PEUT-ÊTRE LES BONNES RAISONS NE PEUVENT-ELLES ÊTRE QUE SECRÈTES?

LES SIX SUPPOSEES GARANTIES

- 1- L'autorisation judiciaire en matière de drogue
- 2- L'autorisation du Solliciteur général en matière de "sécurité nationale"
- 3- La durée limitée des mandats
- 4- L'obligation d'aviser la personne visée
- 5- Les rapports annuels du Solliciteur général
- 6- Le caractère temporaire de la loi

LES TROIS VERITABLES RAISONS DU BILL C-26

- 1- Faciliter la tâche de la police
- 2- Les engagements face à la communauté policière internationale
- 3- La capitulation du pouvoir devant la police

LA SEULE VRAIE GARANTIE: L'OPINION PUBLIQUE

INTRODUCTION

Le viol du courrier n'est pas nouveau. Bien qu'on ouvre le courrier au Canada depuis au moins 40 ans, cette activité policière clandestine est cependant <u>illégale</u>. Car l'article 43 de la <u>Loi des postes</u> actuelle interdit formellement l'ouverture du courrier de première classe. Et c'est justement ce que le gouvernement canadien s'apprête à changer, par le Bill C-26, si la population ne s'oppose pas assez vigoureusement à cette nouvelle érosion de grandroits!

De quoi est-il question, au juste, quand on parle de "viol du courrier"? Le Bill C-26, déposé au Parlement le 7 février 1978 et adopté en deuxième lecture le 20 mars 1978, vise à autoriser l'ouverture du courrier de première classe dans deux grandes catégories de circonstances: lorsqu'on soupçonne le courrier de servir à la commission d'infractions en matière de drogues ou de stupéfiants, ou lorsqu'on soupçonne le courrier de pouvoir être utile à des enquêtes en matière de "sécurité nationale".

LE "TRIPOTAGE" DU COURRIER

Mais l'ouverture du courrier n'est que l'une des nombreuses méthodes utilisées par la police grâce à la collaboration du Ministère des Postes. Car si le viol de votre courrier n'est pas encore légalement autorisé, son "tripotage", lui, se pratique déjà avec la bénédiction de la loi.

La preuve déposée devant la Commission MacDonald, lors des auditions sur l'Opération Cathédrale, a en effet révélé les formes de collaboration suivantes entre les inspecteurs du Ministère des Postes et la police:

a) vérification de l'extérieur du courrier (aussi appelée "Cathédrale A", qui permet de prondre en note, au bureau de poste, les noms et adresses de l'expéditeur et du destinataire, de même que toute autre mention apparaissant

sur l'enveloppe);

- b) photographie ou photocopie de l'extérieur du courrier (aussi appelée "Cathédrale B", pouvant se faire au bureau de poste même, ce qui est légal, ou en "empruntant" temporairement le courrier à l'extérieur du bureau de poste ce qui devient illégal);
- c) transmission de l'identité, de l'adresse et des autres informations connues sur les locataires des boîtes postales;
- d) transmission des changements d'adresse signalés aux autorités postales;
- e) "livraison contrôlée" du courrier (smit que des employés des postes fassent la livraison d'un item de courrier après entente préalable avec la police et sous la
 surveillance de celle-ci, soit que la police procède ellemême à la livraison dudit courrier en se faisant faussement passer pour un employé des postes).

Tout ceci ne tient compte que du "tripotage" de votre courrier pendant qu'il est sous la responsabilité du Ministère des Postes, c'est-à-dire, dans le jargon de la loi, "en cours de transmission par la Poste". Car la loi des Postes ne s'applique plus une fois que votre courrier est livré dans votre boîte aux lettres, ou avant que vous ne déposiez votre courrier à la poste. Ce qui permet légalement à la police, par exemple, d'aller "emprunter" votre courrier dans votre boîte aux lettres, après sa livraison, de l'ouvrir, de le copier, de le cacheter à nouveau et de le reporter dans votre boîte aux lettres! Ni vu, ni connu!

UNE REALITE DONT ON NE CONNAÎTRA JAMAIS L'AMPLEUR

Certains diront que tout cela n'est qu'hypothèses ou fruits d'une imagination qui a trop lu de romans policiers. Ou encore que ce ne sont là que des exceptions. Malheureusement, les auditions de la Commission MacDonald sur l'opération Cathédrale ont prouvé que toutes ces méthodes existent, qu'elles sont effectivement utilisées, qu'il en existe même d'autres que la police ne veut révéler qu'à huis-clos (au nom, bien sûr, de la "sécurité nationale"). Ces auditions ont aussi révélé qu'on ne connaîtra jamais l'ampleur et la fréquence exactes de leur utilisation.

En effet, de l'aveu même des officiels de la GRC, il sera à tout jamais impossible de connaître le nombre de pièces de courrier ouvertes soit par les services de sécurité, soit par la section des enquêtes criminelles, et ce pour plusieurs raisons. D'abord parce que du côté des services de sécurité (S.S.), aucun registre n'était tenu à ce sujet avant la fin de 1970. Du côté des enquêtes criminelles, les opérations sont tellement décentralisées que cela rend impossible, d'après le commissaire adjoint Tom Venner, de retracer avec certitude tous les cas d'ouverture de courrier. Même pour la période durant laquelle un registre a été tenu par les S.S., le registre n'indique que le nombre d'opérations Cathédrale autorisées, et non pas le nombre de pièces de courrier ouvertes dans le cadre de chacune des opérations; de plus, on continue de découvrir de nouveaux cas d'opérations Cathédrale qui n'avaient pas été inscrits dans le registre, pour une raison ou pour une autre. Enfin, le même commissaire adjoint Verner devait avouer, le ler février 1978, que la seule façon de connaître l'ampleur de cette pratique était de demander aux membres de la GRC s'ils avaient ou non ouvert du courrier au cours de leur carrière et que cela équivalait à leur demander de s'incriminer eux-mêmes, d'où certaines résistances bien compréhensibles.

Pareil tableau, tracé par les travaux de la Commission MacDonald, n'est guère rassurant! Il n'y a pas là de quoi nous inciter à accorder, les yeux fermés, les nouveaux pouvoirs que réclame la police en matière d'ouverture du courrier!

LA LIBERTE: CA NE SE MARCHANDE PAS!

L'intimité du courrier, c'est l'un des derniers remparts de la vie privée des individus. Avec l'avènement de la technologie moderne, le développement des méthodes policières et l'apparition de législations qui font de plus en plus primer la "sécurité nationale" sur les droits et libertés individuels et collectifs, on a assisté, au cours des dernières années, à un empiètement graduel et croissant de l'Etat et de sa police dans la vie privée des individus et dans le fonctionnement des groupes. C'est ainsi que la police a transformé en sources de renseignements de nombreux domaines jadis considérés comme privés: par exemple, les dossiers médicaux, les rapports d'impôt, les dossiers de crédit, les conversations téléphoniques, les conversations dans un local ou une résidence privés, les entretiens professionnels (et secrets) entre un avocat et son client, etc.

Jusque là, le courrier avait échappé, en théorie du moins, à l'intrusion policière dans notre vie privée. Il est capital que nous ne cédions pas ce nouveau terrain. Comme le rappe-lait à juste titre le président de l'UTIQ (Union des travailleurs immigrants du Québec), dont plusieurs des membres ont connu les dictatures et les régimes totalitaires européens ou latino-américaine, ces régimes n'apparaissent pas du jour au lendemain. Au contraire, ils s'installent graduellement, ils rognent peu à peu sur les droits et libertés, ils habituent discrètement la population à tolérer, puis à accepter ces mesures répressives d'abord exceptionnelles, puis temporaires, puis définitives.

Le seul fait que l'annonce de cette nouvelle mesure répressive (le Bill C-26) n'ait pas provoqué une levée spontanée de boucliers dans toute la population est déjà un signe inquiétant de l'Etat de "sécurité nationale" qui s'installe chez nous. C'est le signe que nous sommes en train de nous habituer à voir nos droits disparaître, les uns après les autres et que cela finit par ne plus nous scandaliser! Il faut nous réveiller avant qu'il soit trop tard!

Vous pensez peut-être, cependant, que tout ça ne vous concerne pas, que votre courrier n'est pas visé par cette loi, que vous n'avez rien à vous reprocher... Soyez sans crainte... ou plutôt soyez craintifs! Car beaucoup plus de gens qu'on pense sont visés par ces mesures. L'exemple des Etats-Unis est révélateur à cet égard: des dizaines de millions de lettres ont été interceptées et plusieurs centaines de milliers de lettres ont été ouvertes entre 1953 et 1973, et presque toutes les catégories de citoyens ont été visées, à un moment ou l'autre de ces programmes.

Bien plus, une fois ce premier pas franchi, il devient à peu près impossible de faire marche arrière et la logique policière conduit à toujours plus de surveillance, jamais le contraire. Comme la loi autorisant l'écoute électronique l'a bien montré, quand on change la loi plus tard, c'est pour en élargir encore les pouvoirs policiers et non pas pour en restreindre la portée.

LE FARDEAU DE LA PREUVE

C'est pourquoi il apparaît <u>indiscutable</u> que le fardeau de la preuve repose dans ce cas-ci, sur le gouvernement et sur la police. C'est-à-dire que <u>c'est à eux de prouver, de façon convaincante, que l'ouverture du courrier est vraiment indispensable, ou à tout le moins nécessaire.</u>

En effet, avant d'abolir un droit aussi ancien et traditionnel au Canada que la confidentialité absolue du courrier, il est essentiel que ceux qui en prônent l'abolition en prouvent d'abord la nécessité. En cas de doute, il nous semble évident que la présomption devrait jouer en faveur des droits et libertés, et non en faveur de la commodité policière.

Une fois cette règle de jeu posée, examinons la "preuve" versée au dossier, tant par les politiciens gouvernementaux que par la police, depuis qu'on parle de légaliser l'ouverture du courrier. Nous constaterons qu'on y trouve une abondance de faux prétextes, mais une absence totale de raisons valables.

LES DIX FAUX PRETEXTES

Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé plusieurs explications! Tour à tour, le premier ministre Trudeau, l'excolliciteur général, Francis Fox, son successeur, Jean-Jacques Blais, et la GRC grâce aux diverses tribunes que lui fourniscaient le comité permanent de la Justice et des questions juridiques de la Chambre des Communes et surtout la Commission MacDonald, sont venus tenter de justifier non seulement la nécessité mais même l'urgence d'autoriser l'ouverture du courcier, Toutes les raisons étaient bonnes, des sophismes de M. Trudeau à la lutte contre les lettres piégées, l'espionnage et le terrorisme. Examinons-les tour à tour. Nous constaterons qu'aucune des raisons invoquées ne résiste à une analyse le moindrement sérieuse.

1- Rendre légales les illégalités passées

A tout seigneur tout honneur! Commençons par le premier ministre Trudeau. A plusieurs reprises, il a indiqué depuis le 8 novembre 1977, date où la société Radio-Canada révélait l'existence de l'opération Cathédrale, qu'il n'y avait pas lieu

de s'indigner, que l'illégalité de l'ouverture du courrier était une question plutôt technique et qu'il suffirait de changer la loi pour rendre désormais légal ce qui était autrefois illégal.

Avouons que ces pirouettes de politicien ne constituent aucune justification du projet de loi C-26. Elles se contente d'affirmer le besoin de changer la loi sans en fournir aucune preuve.

Par contre, l'attitude de M. Trudeau est inquiétante pour au moins trois raisons: d'abord elle manifeste un manque de respect flagrant pour la légalité que son gouvernement est pourtant charqé de faire respecter (plutôt que d'appliquer la loi, il parle de la changer à l'avantage de ceux qui l'ont enfreinte). Ensuite, elle trahit une approche discriminatoire dans l'administration de la justice (on parle de changer la loi quand ce sont des policiers qui ont commis des illégalitée mais pas quand il s'aqit de simples citoyens; pourquoi ne pas avoir utilisé le même arqument lors des procès en vertu de la loi sur l'avortement? Lors des procès pour simple possession de marijuana? Pourquoi ne pas changer les lois plutôt que de remplir inutilement les prisons pour des infractions de pros~ titution, de vagabondage, de crimes non violents, etc?). Enfin, l'attitude de M. Trudeau passe à côté de la seule vraice question qui n'est pas de savoir si l'ouverture du courrier devrait être légale ou pas mais de se demander si elle est acceptable et nécessaire ou pas dans une société qui se dit libre et démocratique comme le Canada.

2- L'ouverture du courrier est déjà légale ailleurs

On a dit que le Canada était l'un des derniers pays occidentaux démocratiques à ne pas avoir encore légalisé l'ouverture du courrier. On connaît l'argument de poids que constitue le slogan bien connu: "Tout le monde le fait, fais-le donc!" Ironie mise à part, on pourrait croire que si beaucoup d'autres pays ont autorisé l'ouverture légale du courrier, il doit bien y avoir des raisons sérieuses pour cela. Précisons d'abord que la situation juridique des autres pays en matière d'ouverture du courrier n'a jamais fait l'objet d'une preuve publique complète jusqu'à présent. Les recherches entreprises par la Commission MacDonald à ce sujet étaient encore loin d'être complétées à la mi-février 1978. Tout ce que nous avons donc, pour le moment, ce sont des affirmations fragmentaires, souvent non étayées, faites par les défenseurs gouvernementaux ou policiers du Bill C-26.

Mais même en prenant pour hypothèse que le Canada est vraiment le seul pays occidental à ne pas avoir encore autorisé l'ouverture du courrier, cela ne serait pas, en soi, une raison valable pour la légaliser à notre tour. Car on ne change pas les lois pour s'aligner sur nos voisins ou sur nos semblables. On change les lois quand on a des raisons sérieuses de le faire, raisons dont la preuve est la responsabilité de ceux qui proposent ces changements. Preuve qui reste à faire comme nous allons maintenant le constater...

3- Les demandes répétées de la police

M. Trudeau a aussi laissé entendre, à quelques reprises, que si on pouvait lui reprocher quelque chose, c'était d'avoir trop tardé à légaliser l'ouverture du courrier, et non pas de vouloir le faire maintenant. Car d'une part, la police utilise déjà cette méthode depuis au moins 40 ans, ce qui pourrait laisser croire qu'elle devait bien avoir des raisons d'agir ainsi (il ne peut quand même pas s'agir "d'actes isolés" ou "d'initiatives personnelles" sur une aussi longue période!). Et d'autre part, l'avocat de la Commission MacDonald, Me Jake F. Howard, révélait, lors des auditions du 13 décembre 1977, que les premières demandes de la police

pour obtenir un changement à la loi à ce sujet remontaient à 1920 dans le cas du secteur des enquêtes criminelles et à 1939 dans le cas des services de sécurité.

Aucun de ces deux arguments ne résiste longtemps à l'examen. D'abord, que la police agisse illégalement depuis un an ou depuis un siècle ne rend aucunement son comportement plus, ou moins, justifiable. De même, que la police ait répété ses demandes de changements à la loi dix fois ou cent fois depuis cinquante ans n'ajoute pas une once de poids à la valeur de ses arguments pour justifier de tels changements. Ce qui nous renvoie constamment aux raisons invoquées par la police pour demander le pouvoir d'ouvrir le courrier. Ou bien ces raisons sont valables et concluantes, ou elles ne le sont pas, peu importe qu'elles datent de 1920, 1939 ou 1978.

4- La recommandation de la Commission Mackenzie

D'autres ont tenté de justifier le Bill C-26 en s'appuyant sur la recommandation de la Commission royale d'enquête Mackenzie sur la sécurité qui, dans son rapport final déposé le 23 septembre 1968, recommandait que l'on autorise l'examen du courrier des personnes soupçonnées d'activités dangereuses pour la "sécurité nationale" (paragraphe 306 d), p.140).

Cependant, cette recommandation de la Commission Mackenzie souffre de deux handicaps sérieux. D'abord tous les travaux de la Commission ont été entourés du plus strict huis-clos. Tout ce que nous en connaissons, c'est une version abrégée du rapport final, publiée en juin 1969. Aucun document de recherche, aucune partie de la preuve, aucune transcription des travaux de la Commission ne sont publics. Ce qui nous empêche totalement d'évaluer la pertinence ou la justification d'une telle recommandation et nous oblige à une confiance aveugle.

De plus, la recommandation de la Commission Mackenzie est d'autant moins convaincante qu'elle n'a effectivement pas été appliquée (comme de très nombreuses autres d'ailleurs) par le gouvernement et ce, pendant près de 10 ans! Ou bien le gouvernement était incompétent ou négligent pendant tout ce temps et on voit mal ce qui le rendrait soudainement plus compétent ou diligent, sinon les "fâcheuses" révélations sur l'opération Cathédrale! Ou bien la recommandation Mackenzie n'était pas justifiée par des raisons suffisantes à l'époque et elle ne l'est pas plus maintenant!

Ces réserves face à la recommandation de la Commission Mackenzie prennent encore plus de poids quand on lit, dans un document que le Gouvernement libéral mettait à la disposition de ses députés le 24 février 1978, que "le Gouvernement n'a pas accordé d'importance majeure à cette recommandation du rapport de la Commission royale. Les milieux de la sécurité ne semblent pas non plus avoir fait beaucoup d'observations au Gouvernement à cet égard".

On tente par la suite de montrer comment la situation a changé depuis 1969 en parlant de "l'essor frappant du terrorisme transnational" et en affirmant que "les communications pour les organisations terroristes ont pris une importance vitale et ne peuvent que gagner en efficacité lorsqu'elles bénéficient du couvert d'une bonne protection et du respect de la vie privée", essayant par là de justifier pourquoi une recommandation, qui était sans grande importance il y a quelques années, est soudainement devenue si urgente!

Malheureusement pour le Gouvernement, ses arguments ne résistent pas à l'examen. D'une part, parce que "l'essor frappant du terrorisme transnational" ne date ni de 1977 ni de 1978 et que si c'était là vraiment l'une des raisons qui justifient le Bill C-26, on n'aurait pas commencé à parler de

celui-ci uniquement depuis le 8 novembre 1977 mais on l'aurait déjà présenté au Parlement depuis plusieurs années! D'autre part, parce que "l'importance vitale des communications" n'est pas non plus un phénomène nouveau qui rendrait soudain "d'une grande actualité pour le Canada en 1978" la recommandation Mackenzie qui était sans "importance majeure" en 1969. En effe la Commission Mackenzie elle-même, dans le paragraphe 291 de son rapport, faisait siennes les conclusions du British Committee of Privy Councillors qui, en 1957, affirmait déjà l'importance des communications pour les activités d'espionnage et de subversion!

Ainsi, en ce qui concerne l'ouverture du courrier pour des motifs de "sécurité nationale", ce n'est évidemment ni le rapport Mackenzie, ni l'évolution récente du terrorisme international qui nous ont valu le dépôt du Bill C-26, mais bien le scandale déclenché par les révélations du journaliste de Radio-Canada, le 8 novembre 1977. S'appuyer sur le rapport Mackenzie pour justifier maintenant l'ouverture du courrier relève du plus disgràcieux opportunisme politique!

5- <u>L'impossibilité d'attendre le rapport de la Commission</u> Mac Donald

En confiant à la Commission MacDonald la tâche d'enquêter et de faire des recommandations, entre autres sur l'opération Cathédrale, le gouvernement Trudeau reconnaissait que le dossier, en matière d'ouverture du courrier, n'était pas complet et qu'il y avait matière à plus amples enquêtes et réflexions avant de porter un jugement. Car ou bien le gouvernement a déjà en mains tout le dossier lui permettant de présenter son projet de loi C-26 et alors il est absurde et cynique de gaspiller l'argent du peuple à faire enquêter la Commission MacDonald sur l'ouverture du courrier (à moins, bien sûr, que la Commission ne soit pour le gouvernement qu'un écran de fumée destiné à détourner

l'attention de la population et à gagner du temps... jusqu'après les prochaines élections fédérales). Ou bien l'enquête de la Commission MacDonald est justifiée et alors, il est à la fois méprisant pour la Commission MacDonald et inacceptable pour la population canadienne de procéder ainsi cavalièrement, sans même attendre un rapport intérimaire de la Commission d'enquête chargée d'étudier la question.

On a prétendu que la Commission MacDonald ne présenterait pas son rapport au Parlement avant peut-être deux ou trois
ans et que dans l'intervalle, le Bill C-26 avait pour but d'éviter aux forces de police et de sécurité d'avoir à enfreindre
la loi, reconnaissant ainsi, à l'avance, la nécessité de l'ouverture du courrier et présumant des conclusions de la Commission MacDonald.

On a encore ici l'exemple des arguments fallacieux qu'utilise abondamment le gouvernement dans ce dossier de l'ouverture du courrier. D'abord rien n'interdit au gouvernement de
demander à la Commission MacDonald de produire un rapport intérimaire dans les plus brefs délais. Le premier ministre suppléant, M. Jean Chrétien, l'envisageait lui-même comme quelque
chose de "positif" et de "souhaitable" à la chambre des Communes, le 10 novembre 1977 (Hansard p.779).

De plus, non seulement la preuve de l'urgence mais même la preuve de la <u>nécessité</u> de l'ouverture du courrier n'a pas encore été faite, ni par la police, ni par le gouvernement, comme nous le verrons plus loin. On a très souvent <u>affirmé</u> que c'était nécessaire et urgent, mais on ne l'a jamais <u>prouvé.</u> Et par conséquent, la louable intention gouvernementale d'éviter à la police de poser des gestes illégaux serait mieux servie par l'interdiction d'ouvrir le courrier, au moins jusqu'après le rapport de la Commission MacDonald, que par le fait de couvrir les illégalités en les rendant légales.

De toutes manières, l'interdiction d'ouvrir le courrier pour une période supplémentaire de quelques mois ou de quelques années ne devrait pas changer grand chose dans la réalité, s'il faut se fier aux assurances gouvernementales ou policières, puisque l'ouverture du courrier est, selon eux, une pratique tout à fait exceptionnelle et très peu fréquente. On comprend mal, si tel est le cas, l'urgence exceptionnelle qu'a soudainement ressentie le gouvernement depuis les révélations fatidiques du 8 novembre 1977, sinon comme un résultat direct des pressions exercées par la GRC!

6- La lutte contre la droque

Comme le Bill C-26 cherche à autoriser l'ouverture du courrier dans deux catégories de cas très distinctes (la drogue et la "sécurité nationale"), le gouvernement et la GRC ont essayé, à plusieurs reprises, et surtout devant la Commission MacDonald, d'en prouver la nécessité et l'urgence pour chacune des deux catégories.

Nous abordons enfin le coeur du sujet, c'est-à-dire les raisons invoquées pour justifier l'ouverture du courrier.

Nous allons d'abord examiner la question de la drogue et des stupéfiants. Notons, en passant, que si cet argument s'avérait non fondé, seize des dix-sept pages du projet de loi C-26 disparaîtraient d'un seul coup puisque, malgré les apparences, à peu près tout le Bill C-26 traite de l'ouverture du courrier en matière de drogue et de stupéfiant et que seul l'article 4, amendant la Loi des Postes, traite de l'ouverture du courrier en matière de "sécurité nationale" (plus une mention au nouvel article 178.35 (3) du Code Criminel, article 1 du Bill C-26).

Eliminons tout de suite, comme non pertinentes, les nombreuses déclarations faites par des politiciens fédéraux, afficmant, sans preuves à l'appui, qu'il est impérieux qu'on puisse <u>ouvrir le courrier</u> pour stopper le commerce de la drogue qui se fait à travers la Poste (cf. entre autres, l'ex-solliciteur général Francis Fox à Vancouver, le 18 janvier 1978; l'actuel solliciteur général Jean-Jacques Blais et le ministre des Postes, Gilles Lamontagne, lors du débat de deuxième lecture à la Chambre des Communes, le 14 mars 1978, etc.).

Ces déclarations ne sont pas pertinentes parce qu'elles ne portent justement pas sur <u>le seul point</u> qu'il s'agit de débattre: c'est-à-dire si <u>l'ouverture</u> du courrier est indispensable, ou même nécessaire, ou à tout le moins utile, pour contrer le traffic de la drogue. Il ne s'agit donc pas de prouver que le traffic de la drogue existe, qu'il a une plus ou moins grande ampleur, qu'il constitue un fléau plus ou moins redoutable pour la société et que la police a beaucoup de difficultés à lutter contre ce problème (comme ce fut le cas d'à geu près tous les discours des politiciens sur la question) mais bien de prouver que l'ouverture du courrier va pouvoir constituer une arme efficace pour diminuer ou enrayer le traffic de la droque.

Le seul endroit où, à notre connaissance, <u>on a vraiment</u> tenté de faire la preuve de cette nécessité, c'est devant la Commission MacDonald, lors des auditions sur l'opération Cathédrale. Les témoignages qui sont pertinents, sur cette question de la drogue et des stupéfiants, sont ceux du commissaire-adjoint Tom Venner, d'abord le 15 décembre 1977, puis le ler février 1978, et celui du sergent d'état-major Arnold Kay, le 15 février 1978.

. La preuve faite

Qu'a-t-on tenté de prouver, par ces témoignages?

Si on résume l'essentiel des témoignages entendus, on constate:

- a) qu'on utilise le courrier de première classe, aussi bien international que domestique, pour le transport et le commerce de la drogue et des stupéfiants;
- b) que cette utilisation semble être croissante (encore que sur ce point, on n'ait fourni aucune statistique, aucune comparaison entre les données des 5 ou 10 dernières années, aucun chiffre précis sinon de manière très fragmentaire ou même anecdotique);
- c) que la GRC jouit depuis longtemps de la collaboration des autorités postales non seulement canadiennes mais aussi des divers pays étrangers d'où proviennent ces drogues et stupéfiants;
- d) que l'on a ouvert, par le passé, du courrier de première, deuxième ou troisième classe, avec ou sans la collaboration des douanes, qu'on y a découvert de la drogue, que l'on a remplacé une grande partie de cette drogue par un substitut et que l'on a ensuite tenté de procéder à la "livraison contrôlée" de ce courrier modifié pour essayer d'arrêter les personnes impliquées;
- e) que les techniques utilisées par les traffiquents de drogues sont très variées et de plus en plus sophistiquées;

f) qu'à cause du très grand écart entre le coût d'achat de la drogue au départ et le prix de vente au niveau du consommateur ("street value"), les profits des traffiquants sont très élevés.

Cette preuve est-elle concluante en ce qui concerne l'ouverture du courrier? Nous ne le croyons pas.

. Pourquoi privilégier la droque?

D'abord personne ne conteste que le courrier soit utilisé pour le commerce de la drogue ou des stupéfiants. Tout comme il est utilisé pour promouvoir des avortements jugés illégaux, pour vendre du maté. riel jugé obscène, des billets de loteries jugées illégales, pour acheminer des contrats frauduleux, pour transiger de l'argent volé, etc. Si la seule existence d'une utilisation illégale ou illicite du courrier devait justifier l'autorisation d'ouvrir ledit courrier, il faudrait alors élargir considé. rablement la portée du Bill C-26! Bien que nous soyons totalement opposés à toute ouverture du courrier autres que celles déjà prévues par les lois actuelles, nous devons cependant poser la question: pourquoi avoir limité le pouvoir d'ouvrir le courrier aux cas de drogue et de "sécurité nationale" si vraiment c'est toute utilisation illégale du courrier qu'on veut empêcher?

Si c'est parce que le traffic de la drogue et des stupéfiants par la poste est beaucoup plus important, ou fréquent, ou dommageable que les autres utilisame tions illégales du courrier, cette preuve reste à

faire entièrement car on n'a avancé absolument aucune donnée à ce sujet. De même, si l'urgence du Bill C-26 est due à l'accroissement de l'uti lisation de la poste par les commerçants de drogue au cours des dernières années, cette preuve, elle aussi, reste à venir puisqu'il n'existe, à notre connaissance, encore aucune étude sérieuse sur cette question.

. La véritable raison de ce choix

La véritable raison pour laquelle le gouvernement fédéral a choisi d'ajouter la drogue à
la "sécurité nationale", comme motifs d'interception légale du courrier, tient en deux mots:
opportunisme politique. Il s'agit en effet là
d'une très habile manoeuvre politique, destinée
à faire mieux avalor la partie indigeste
(mais principale) du Bill C-26, c'est-à-dire la
"sécurité nationale", grâce à l'argument toujours efficace de la "lutte contre le terrible
fléau de la drogue".

Il ne faut pas oublier que la tentative gouvernementale de légaliser l'ouverture du courrier intervient à la veille immédiate du déclenchement d'élections générales au Canada. Et s'il est vrai que le gouvernement au pouvoir n'est plus en mesure de résister plus longtemps aux pressions exercées par la GRC, il lui importe par ailleurs, pour assurer sa réélection, de trouver une justification facilement "vendable" en période électorale et qui ne risque pas de soulever de controverse:

la raison toujours très populaire de la lutte contre la drogue.

Grâce à cette habile manoeuvre, le gouvernement réussit à museler à l'avance une bonne
partie de l'opposition potentielle à son projst de loi. Car qui va oser s'opposer à l'ouverture du courrier en matière de drogue sans
risquer du même coup d'être dénoncé comme un
"défenseur de ces infâmes traffiquants de stupéfiants"? Ceux qui douteraient encore de
l'efficacité de cette manoeuvre du gouvernement
libéral n'ont qu'à relire la plupart des discours prononcés en Chambre, lors du débat en
deuxième lecture sur le Bill C-26. L'efficacité de l'argument de la drogue ne peut pas
être démontrée plus clairement!

. La droque: un faux problème qui sert de masque

L'argument de la drogue est telloment efficace que personne n'ose regarder la réalité en face: la drogue n'est pas présentement un grave problème au Canada, ni au plan physique, ni au plan social. Selon les estimations actuelles d'observateurs aussi qualifiés que des membres de la Commission royale d'enquête Le Dain sur l'usage non-médical des drogues, le problème de la drogue, loin d'être plus grave aujourd' hui qu'en 1972-73 (soit vers la fin des travaux de la Commission Le Dain), est un problème qui, globalement, a plafonné vers 1974-75 et qui est entré depuis dans une phase récessive.

Les quelque neuf cents (900) services médicaux ou psycho-médicaux mis sur pieds, à traver le pays, entre 1970-1973, pour faire face au "problème de la drogue", ont pour la plupart, depuis, soit fermé leurs portes, soit trouvé une autre vocation sociale suite à la diminution importante de leur clientèle traditionnelle.

Bien plus, les droques, dures ou douces, ne sont même pas les toxicomanies qui constituent présentement les pires dangers pour la santé physique et mentale de la population canadienne, En effet, les toxicomanies qui sont présentement les pires fléaux, aux dires mêmes des agences gouvernementales spécialisées dans ce secteur, sont l'alcool, puis le tabac (deux substances qui ne sont pas soumises à des restrictions d'aucune sorte), suivis des tranquillisants et des barbituriques (deux médicaments que tous peuvent se procurer facilement sur ordonnance médicale). L'héroine, par exemple, arrive assez loin dans la liste des principaux dangers. Ainsi, sur la base des divers sondages régionaux, les seuls qui aient été réalisés au Canada, alors que l'usage du "speed" a décliné considérablement depuis 1971-1972, que l'usage du LSD et des autres hallucinogènes puissants, après avoir plafonné vers 1971-1972, diminue depuis cette date, que l'usage du cannabis (marijuana) s'est stabilité depuis 1973, la consommation d'alcool, elle, croît de façon vertigineuse depuis le début des années 70, spécialement chez les jeunes, de même que chez les adultes.

Tout le monde peut comprendre facilement qu'un politicien va récolter moins de votes en signalant à ses électeurs les dangers croissants de l'alcool et du tabac qu'en se lançant, à fond de train, dans une lutte à finir contre le "terrible fléau de la drogue". Pourtant <u>les faits sont là,</u> aussi peu rentables qu'ils puissent être sur le plan électoral!

Il est cependant plus difficile de comprendre comment un gouvernement, après avoir dépensé quatre millions de dollars (\$4,000,000.) de l'argent des contribuables canadiens, entre 1969 et 1973, pour les travaux de la Commission Le Dain, peut se permettre de déposer un projet de loi comme le Bill C-26 sans même s'être donné la peine de relire le rapport de cette Commission, ou, si le gouvernement trouve ce rapport de 1973 démodé, sans même avoir consulté la moindre recherche épidémiologique récente sur la question de la drogue (ou en avoir fait faire, s'il n'en existe pas). Attitude d'autant plus incompréhensible que les quatre volumes du rapport Le Dain constituent, aux yeux de la communauté internationale intéressée à cette question. l'une des meilleures études jamais produites sur le sujet.

Un gouvernement qui légifère ainsi, comme c'est le cas avec le Bill C-26, en se laissant davantage impressionner par les demandes répétées de la police et par les préjugés les plus répandus au niveau de la population que par les études impartiales et scientifiques qu'il a lui-même fait faire, à grands frais, à même l'argent des

contribuables, est un gouvernement qui contribue lui-même à la survivance de ces mythes au sujet de la drogue. C'est aussi un gouvernement qui fait passer ses préoccupations électorales avant ses responsabilités morales, qui ne cherche que son éventuelle réélection sous le faux masque de la "lutte contre les traffiquants de drogues".

. La poste: un secteur marginal pour la drogue

Ce qui précède pourrait déjà suffire à démontrer que l'ouverture du courrier n'est aucunement nécessaire à la lutte contre le traffic de
la drogue et qu'il ne s'agit là que d'un habile
prétexte pour tenter de "vendre" une mesure
impopulaire. Cependant, même en faisant abstraction de tout cela, et en analysant rigoureusement les arguments invoqués par la police pour
tenter d'obtenir des pouvoirs encore plus
grands, nous allons maintenant démontrer que
le Bill C-26 n'est aucunement nécessaire pour
mener la lutte contre le commerce de la drogue.

D'abord parce que le service postal constitue un secteur marginal de ce commerce.

Certaines statistiques américaines semblent en effet montrer que c'est une toute petite proportion de la drogue qui passe par la poste et qu'en ce sens, même les moyens les plus draconiens pour contrer le traffic postal des stupéfiants n'auraient qu'un effet très limité puisque le plus gros de la drogue n'emprunte pas ce chemin.

Cela semble d'ailleurs être confirmé implicitement par le commissaire-adjoint Venner lorsqu'il
avoue, le ler février 1978, devant la Commission
MacDonald, que l'une des reisons pour lesquelles
on n'ouvre presque pas le courrier, en matière
de drogue, à Montréal, c'est parce que la lutte
aux traffiquants se mène à un niveau plus élevé
que la simple contrebande de petites quantités
de drogue par la poste.

Il est évident que la plus grande partie de la drogue importée et vendue au Canada ne se cache pas derrière les timbres postes, ni dans les enveloppes, ni même dans les colis acheminés par courrier de première classe. Les principaux responsables du traffic de la drogue fonctionnent à une toute autre échelle.

On peut alors se demander s'il vaut la peine d'empiéter sur le droit fondamental qu'ont tous les citoyens à leur vie privée et à l'intimité de leurs communications simplement pour faciliter la tâche des policiers dans un secteur somme toute relativement marginal de leur lutte contre les traffiquants de drogues.

. Les moyens légaux actuels sont suffisants

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. En effet, la police dispose <u>déjà</u> de moyens légaux pour lutter contre le traffic postal de la drogue, et cela sans avoir besoin de changer les lois ou d'adopter le Bill C-26. Examinons la législation actuelle en regard des besoins exprimés

par la police et qui sont de deux ordres: empêcher des crimes de se commettre ou la drogue de circuler, et arrêter les coupables pour les traduire devant les tribunaux.

Pour empêcher que la drogue ne circule par les bons services de Sa Majesté, la <u>loi des</u> <u>Postes</u> prévoit déjà deux moyens distincts et qui peuvent se révéler très efficaces s'ils sont utilisés pleinement.

. L'article 7 de la loi des Postes

D'abord l'article 7 de la loi des Postes permet au ministre des postes d'interdire la livraison de tout courrier, (peu importe sa provenance, internationale ou domestique) adressé à une personne ou déposé par une personne soupçonnée "de commettre, ou de tenter de commettre une infraction, ou d'aider, d'inciter ou de pousser une autre personne à commettre une infraction, ou d'employer la poste dans l'intention de commettre une infraction". On constate que l'article peut difficilement être plus large et que le ministre des postes jouit ainsi du pouvoir quasi absolu d'arrêter n'importe quel courrier.

Le ministre doit ensuite, dans les cinq jours de sa décision, informer la personne visée de cette décision. La personne visée a ensuite dix jours pour contester la décision du ministre. En cas de contestation, le litige est soumis à une commission de

révision de trois personnes, nommée par le ministre des postes, et qui doit lui faire rapport. Suite au rapport, le ministre peut soit confirmer sa décision initiale ou la modifier. En cas de non-contestation par la personne visée, la décision initiale du ministre devient définitive. Le courrier ainsi interdit peut, au choix du ministre, être retourné à l'expéditeur ou détenu et traité comme objet non livrable selon les règlements à ce sujet.

Ainsi, le ministre des postes peut facilement interdire la livraison de tout courrier soupconné de contenir de la drogue, quel que soit son contenu réel. On peut facilement présumer que si le paquet contient effectivement des stupéfiants à la connaissance de son destinataire, celui-ci ne contestera pas l'interdiction du ministre et la drogue prendra le chemin des objets non livrables. En cas d'ignorance du destinataire, la décision du ministre pourra au moins être soumise au processus de révision prévu à l'article 7, quelle que soit la décision ministérielle finale.

. L'article 46 de la loi des Postes

De plus, pour ce qui est du courrier en provenance de l'étranger, l'article 46 de la loi des
Postes prévoit qu'"un préposé des douanes peut
ouvrir tout courrier, sauf les lettres" et
qu'"il peut faire ouvrir les lettres en sa présence par leur destinataire ou une personne autorisée par celui-ci; ou, au choix du destinataire, ouvrir lui-même les lettres avec la
permission écrite de leur destinataire". Il est

aussi prévu que lorsque le destinataire est introuvable ou qu'il refuse d'ouvrir la lettre, celle-ci est retournée aux postes pour être traitée comme objet non livrable.

Encore là, l'article 46 de la loi des Postes permet d'éliminer de la circulation toute drogue véhiculée par la poste et dont on soupçonne l'existence, soit parce que le destinataire ne se présentera pas et que son courrier va prendre le chemin des objets non livrables, soit parce qu'on va découvrir la drogue en ouvrant le courrier en présence du destinataire, la drogue étant bien sûr un objet dont l'importation est interdite en vertu d'autres lois.

. Arrêter les coupables et les faire condamner

L'autre besoin exprimé par la police est celui d'arrêter les responsables du traffic de la drogue et d'accumuler contre eux une preuve suffisante pour les faire condamner. A ce sujet, il est très important de noter que la découverte, qrâce à l'ouverture du courrier, d'une quantité quelconque de droque, n'est en soi d'aucune utilité directe pour l'arrestation et la condamnation ni du destinataire, ni de l'expéditeur. Car il faut non seulement prouver le lien entre ceux-ci et la droque en question mais également leur connaissance du fait qu'il s'agissait bien de droque.

C'est pourquoi il faut de toutes manières livrer le courrier en question à son destinataire (livraison contrôlée, avec ou sans fausse représentation) dans l'espoir de le prendre sur le fait lors d'une perquisition opérée juste au bon moment. Et puisque la perquisition se fait après la livraison du courrier, il va de soi que la loi des Postes ne s'applique plus et que les pouvoirs conférés par la loi sur les stupéfiants, par exemple, permettent de saisir et d'ouvrir tout le courrier qui pourrait se trouver sur les lieux. Tout comme les mêmes pouvoirs permettent d'intercepter et de perquisitionner le courrier d'une personne que la police soupçonne de s'apprêter à poster de la drogue, pourvu que la perquisition se fasse avant que le courrier soit déposé à la poste.

L'ouverture du courrier n'est donc pas justifiée, même pour ce second motif que constituent l'arrestation des coupables et leur condamnation, et ce pour au moins deux raisons. D'abord parce que l'ouverture du courrier ne permet aucunement l'arrestation des coupables, et encore moins leur condamnation; elle permet tout au plus, aux dires mêmes du sergent d'Etat-major Arnold Kay, le 15 février 1978, devant la Commission MacDonald, d'éviter des efforts inutiles en personnel et en temps, et de s'assurer qu'une perquisition donnée, chez un destinataire, aura des chances d'être fructueuse parce qu'elle visera un envoi réel de drogue (vérifié par l'ouverture préalable) et non pas un faux envoi (simplement soupçonné, mais non vérifié).

De plus, cette ouverture est d'autant moins justifiée que même lorsqu'on s'est assuré, par

l'ouverture préalable, qu'il s'agit bien d'un envoi de droque, la police n'est aucunement assurée de pouvoir arrêter les coupables et les faire condamner puisque dans un certain nombre de cas, la livraison ne peut en être faite, l'arrestation ne peut être effectuée ou la condamnation ne peut être obtenue, comme en fait foi le témoignage du sergent d'Etat-major Kay devant la Commission MacDonald. Ainsi, sur les quatre cas qu'il a présentés à la Commission le 15 février dernier, et qui avaient tous impliqué l'ouverture du courrier, aucun n'a résulté en une condamnation, et trois sur quatre n'ont même conduit à aucune arrestation (le quatrième cas ne nécessitant pas d'arrestation puisqu'il impliquait des individus qui étaient déjà en prison!)

Cette inefficacité (pour ne pas dire cette inutilité) de <u>l'ouverture du courrier</u> quant à l'arrestation et à la condamnation des traffiquants de drogue, illustrée par les quatre exemples du sergent d'Etat-major Kay, est d'autant plus significative que c'est la GRC elle-même qui a choisi de mettre en preuve ces quatre cas. Et qu'on est en droit de croire que la GRC, dans sa campagne pour obtenir la légalisation de l'ouverture du courrier, ne choisit sûrement pas de présenter ses plus mauvais cas!

• Les auditions de la Commission MacDonald sur la droque

D'ailleurs, il est intéressant de noter,

à ce sujet, que les témoignages entendus devant la Commission MacDonald sur cette question de la drogue ont été en général beaucoup plus spectaculaires que convaincants. Les témoins de la GRC utilisaient clairement la Commission comme une plate-forme publique pour tenter de démontrer le bien fondé de leurs revendications. Et pour y arriver, on n'a pas hésité, à l'occasion, à monter un véritable spectacle à l'intention des commissaires et des media. Ainsi, lors du témoignage du sergent d'Etat-major Arnold Kay, le 15 février 1978, on a eu droit à une présentation spectaculaire d'ouverture du courrier et de recherche de drogue, avec exhibits à l'appui, "live and in colour", "comme si vous y étiez".

Evidemment, le spectacle public de la découverte de la drogue, l'exposé des méthodes de plus
en plus sophistiquées utilisées par les traffiquants, les exhibits réels qu'on vous montre
(ou qu'on vous fait même sentir), tout cela a
de quoi frapper l'imagination. Cependant, les
effets visuels (ou même olfactifs) ne doivent
pas nous cacher l'essentiel: l'absence de valeur probante de la démonstration que la GRC
cherchait à faire.

. La solution au problème de la droque m'est pas dans le courrier

Si le gouvernement canadien est vraiment intéressé à apporter une solution efficace au problème de la drogue, il serait urgent qu'il regarde ailleurs que dans le courrier des citoyens canadiens! Qu'on nous permette ici une courte, mais importante, digression. L'histoire du phénomène de la drogue à travers le monde occidental, au cours des derniers siècles, montre clairement que la "répression", législative et autre, de la drogue n'a non seulement pas réussi à enrayer le phénomène mais a même contribué, pour une large part, à créer le problème de la drogue lui-même.

Car c'est essentiellement depuis que la droque a été rendue illégale qu'on assiste, au Canada et aux Etats-Unis par exemple, à l'apparition et à la croissance des principales caractéristiques qu'on associe généralement au "problème de la droque": marché noir de plus en plus lucratif (plus les lois sont répressives, plus les prix montent, plus les profits sont élevés et plus il est difficile d'éliminer le traffic de la droque); criminalité de tout genre destinée à financer l'achat de la droque (prostitution, vol. fraude etc., criminalité qui n'existait pas en relation avec la droque à l'époque où l'usage des stupéfiants était légal et où les prix étaient par conséquent très bas, c'est-à-dire avant 1908, au Canada); conséquences physiques, psychiques et morales pour les narcomanes (conséquences qui sont surtout causées, non pas par l'usage de la droque elle-même, mais par le recours à des produits clandestins, souvent frelatés, par le manque d'hygiène, les mauvaises habitudes alimentaires, l'absence de soins médicaux suffisants, phénomènes qui

sont à leur tour surtout causés par le statut criminel, et donc clandestin, rattaché à l'usage de la drogue).

Les mythes qui courent (et qui sont d'ailleurs soigneusement entretenus) au sujet de la droque sont tellement répandus qu'il faut ici en dégonfler quelques uns. Ainsi, en ce qui concerne l'usage de l'opium et de l'hérofine aux Etats-Unis, il est important de savoir qu'avant leur criminalisation, les femmes étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes. et les Blancs beaucoup plus nombreux que les Noirs, parmi les usagers; l'âge moyen des usagers était de 40 ans et plus et ceux-ci provenaient principalement des classes moyenne et supérieure de la société. Tandis qu'aujourd'hui, depuis que l'usage de ces drogues est devenu un crime, les hommes sont majoritaires parmi les usagers, l'âge moyen est passé à 30 ans et moins et surtout, les usagers proviennent des classes les moins favorisées.

De plus, les conséquences de "détérioration physique" causées par les stupéfiants semblent relever beaucoup plus du mythe que de la réalité. Ainsi, une étude clinique (devenue classique) des effets d'un usage prolongé des opiacés, effectuée à l'hôpital général de Philadelphie durant les années '20, concluait: "Il n'y a aucune détérioration, sauf la dépendance en tant que telle". De même, plus près de nous, la Commission Le Dain, mise sur pieds par le gouvernement fédéral, précisait dans son rapport

en 1973, que "l'usage habituel de stupéfiants opiacés purs semble causer peu de lésions permanentes". La Commission ajoutait d'ailleurs que dans la majorité des cas, c'était le style de vie associé à (parce que rendu nécessaire par) la recherche illégale et clandestine de la drogue qui était dommageable.

Il faut bien comprendre que le problème de la droque n'a aucune chance d'être réglé, ni même allégé de manière significative, par le biais de mesures répressives, pas plus l'ouverture du courrier que toute autre. L'expérience canadienne devrait pourtant nous ouvrir les yeux: alors que la première loi sur l'opium prévoyait, en 1908, un emprisonnement d'au plus trois ans pour distribution illicite, la peine était portée à sept ans en 1911, à 14 ans en 1954 et à l'emprisonnement à perpétuité en 1961! Pourtant, l'ampleur du phénomène, loin de diminuer en raison des mesures de plus en plus sévères, n'a au contraire cessé d'augmenter depuis le début. Si donc l'objectif de ces mesures répressives était d'apporter une solution au problème de la droque ou d'éliminer le traffic des stupéfiants, il nous faut conclure à un échec retentissant.

L'expérience de la Grande Bretagne devrait par contre nous inciter à regarder ailleurs que du côté des mesures répressives. En effet, on doit constater que dans l'ensemble, l'Angleterre a adopté une approche plus médicale du problème que le Canada ou les Etats-Unis: plutôt que de considérer le narcomane comme un criminel, on a en général cherché à le voir comme un malade. On doit aussi constater que la Grande-Bretagne, avec une population environ deux fois et demie celle du Canada, comptait (selon les derniers chiffres disponibles) environ cinq fois moins d'héroïnomanes que le Canada.

Ainsi, pour revenir à l'ouverture du courrier, si le gouvernement canadien est vraiment intéressé à solutionner ce qui reste du problème de la drogue, et par conséquent celui du traffic des stupéfiants, il ferait mieux de relire (et d'appliquer) le rapport pourtant prudent de la Commission Le Dain, plutôt que de chercher à faire adopter des projets de loi comme le Bill C-26.

Evidemment, une telle attitude ferait moins l'affaire de la police en général, et de la GRC en particulier. Mais l'ensemble des citoyens canadiens touchés par le problème de la drogue s'en porteraient, eux, beaucoup mieux.

• L'ouverture du courrier n'est aucunement indispensable

En conclusion, l'ouverture du courrier n'est aucunement indispensable, ni pour empêcher la circulation de la drogue, ni pour arrêter les coupables
et les faire condamner. Il est bien possible
qu'elle puisse s'avérer utile à l'occasion, principalement en facilitant la tâche de la police, dans
l'un ou l'autre cas. Mais utile n'a jamais été
synonyme d'indispensable ou de nécessaire. Et on

doit se demander si cette nouvelle érosion des droits et libertés dont jouissent encore les citoyens de ce pays est justifiée par le seul motif de faciliter un peu plus la tâche des forces policières, et ce, pour des résultats qui demeurent, malgré tout, bien aléatoires.

Il nous semble, quant à nous, que le prix à payer est sans commune mesure avec l'utilité qu'on prétend en retirer.

7- La protection contre les lettres piégées

En matière de "sécurité nationale", la preuve versée par la GRC devant la Commission MacDonald tentait de justifier l'ouverture du courrier pour trois raisons principales: la lutte contre les lettres piégées, les espions et les terroristes ou subversifs. Commençons donc par les lettres piégées ("letter=bombs").

Le témoin expert en cette matière (et le seul, d'ailleurs, à témoigner à ce sujet devant la Commission) a été le surintendant principal Gustav Begalki, le 15 décembre 1977. Dans un témoignage assez spectaculaire lui aussi, le surintendant principal Begalki a expliqué, diagramme, carte et photo à l'appui, comment le monde avait connu, en 1972-73, une vague de lettres piégées destinées à diverses personnalités, et en particulier au personnel de certaines ambassades.

• Une "ouverture" suspecte

Les buts poursuivis par la GRC, lors de ce témoignage, sont devenus particulièrement évidents au cours d'un échange entre le président de la Commission, le juge David C. MacDonald, et le procureur de la GRC. En effet, au moment cù le témoin s'apprêtait à déposer, en preuve, un diagramme montrant la technique utilisée dans la fabrication d'une lettre piégée, le juge Mac Donald est intervenu, se demandant s'il était bien dans l'intérêt public de déposer pareille preuve lors d'une séance publique de la Commission. Cette intervention s'expliquait d'autant mieux que la GRC ou le Solliciteur général, par leurs procureurs, s'étaient déjà objecté, à de nombreuses reprises, à la divulgation publique d'informations en apparence beaucoup plus anodines.

La réponse du procureur de la GRC a été partipulièrement intéressante et limpide. Après
avoir rappelé les motifs qui auraient pu justifier qu'on procède à huis-clos, dans ce cas
comme dans les autres déjà soulevés, le procureur
de la GRC a expliqué qu'après avoir bien pesé le
pour et le contre, la police fédérale était d'accerd pour donner le plus de publicité possible à
cette question, dans l'espoir de pouvoir ainsi
démontrer de manière convaincante au public canadien le besoin de changer la loi et de permettre
l'ouverture du courrier.

Autrement dit, on refuse de divulguer publiquement le nombre de personnes travaillant pour les services de sécurité de la GRC, ou le nom des pays alliés où les officiers des S.S. ont reçu une partie de leur formation ou quelles méthodes on utilise pour ouvrir votre courrier, sous prétexte que cela serait contraire aux intérêts de

la "sécurité nationale" (et pour le motif réel que cela ne pourrait servir en rien à rendre le public canadien plus sympathique aux thèses de la GRC), et on accepte de montrer à tous comment est fabriquée une lettre piécée, parce que cela a une chance d'aider à "vendre" l'augmentation des pouvoirs policiers! Faut-il comprendre que la connaissance des méthodes utilisées pour violer le courrier doit rester secrète parce qu'elle pourrait nuire aux futures indiscrétions de la police, tandis que la fabrication des lettres piégées doit au contraire être publicisée parce qu'elle ne peut que justifier un accroissement des pouvoirs policiers? Pareil raisonnement n'est pas étranger, en tous cas, à certaines méthodes de provocation policière qu'on a connues par le passé!

• Un autre témoignage qui s'écroule au moindre contre-interrogatoire

En tous cas, le témoignage du surintendant principal Begalki n'est d'aucune utilité pour justifier l'ouverture du courrier. En effet, le témoin a dû reconnaître que les destinataires du courrier qu'on soupçonnait d'être piégé donnaient évidemment à peu près toujours leur consentement à ce que la police ouvre leur courrier suspect par mesure de sécurité. Puisque la police avait l'accord du destinataire, l'ouverture de ce courrier n'avait donc rien d'illégal.

De plus, l'argument de la sécurité des

employés des postes est bien faible puisqu'il a été mis en preuve que les lettres piégées ne sont vraiment dangereuses que pour la personne qui ouvre ladite lettre et que les employés des postes n'ont pas le droit d'ouvrir le courrier de première classe. D'ailleurs, il semble d'après la preuve que les explosions de lettres piégées dans les bureaux de poste aient été très rares, soit une fois à Bombay, aux Indes, et une seule fois en Amérique du Nord, alors qu'un employé des postes canadiennes tentait illégalement de voler du courrier en l'ouvrant.

Quant à l'urgence d'adopter le Bill C-26 pour contrer la menace des lettres piégées, le témoin Begalki a dû reconnaître que la dernière trace de lettre piégée remontait à ... janvier 1973!

Pour contrer la faiblesse évidente du témoignage du surintendant principal Begalki, on a alors recouru aux "cas hypothétiques". Ainsi, on a voulu montrer qu'il serait éventuellement possible qu'à la suite de divergences au sein d'un groupe terroriste, une lettre piégée soit adressée par une faction d'un groupe à un membre d'une faction rivale, et que cet individu n'accepte pas d'autoriser les services de sécurité à ouvrir son courrier même pour sa propre protection! Quelle personne sensée va justifier l'attaque que constitue le Bill C-26 contre les droits de toute une population dans le seul but de protéger des supposés terroristes contre les conséquences hypothétiques d'éventuelles rivalités entre groupes terroristes?

On a ensuite alléqué qu'il peut se produire des occasions où il est impossible de rejoindre le destinataire et donc d'obtenir son consentement. Comme les lettres piégées ne constituent un danger qu'au moment où elles sont ouvertes, il est pourtant bien simple de joindre au courrier suspect un avertissement approprié à l'intention du destinataire, l'invitant à recourir aux services policiers pour l'ouverture dudit courrier. Si on tient à plus de sécurité encore, qu'on permette aux autorités postales de retenir le courrier en lieu sûr jusqu'à ce qu'on trouve le destinataire. Mais comme on le constate, rien ne justifie encore là l'ouverture de ce courrier à l'insu du destinataire ou sans son autorisation.

A court d'arguments, on a laissé entendre que tout le monde pouvait être un jour la cible de ces méchants terroristes et que même le plus paisible citoyen pouvait se retrouver un jour avec une lettre piégée dans sa boîte aux lettres, si on ne donnait pas à la police le pouvoir d'ouvrir le courrier. Qu'il suffise de rappeler ici que M. Trudeau a utilisé, avec un certain succès, ce genre d'argument pour justifier les mesures de querre en octobre 1970. Mais que depuis ce temps, le peuple du Québec, comme nous l'espérons le reste du Canada, a tiré des leçons. La paranofa, entretenue par le pouvoir ou les forces policières, n'est pas un argument de poids pour justifier des législations répressives.

8- La lutte contre les espions

C'est principalement le commissaire adjoint Murray Sexsmith qui a témoigné sur l'utilisation que faisaient du courrier les services d'espionnage étrangers. Cette portion de son témoi-gnage a été entendue les 13 et 14 décembre 1977 par la Commis-sion MacDonald.

Essentiellement, le commissaire adjoint Sexsmith a expliqué que les services d'espionnage étrangers ont toujours eu besoin d'utiliser le courrier comme un de leurs moyens de communication. Pour cela, ils opèrent à la fois au niveau légal (ambassades, missions diplomatiques, etc.) et au niveau illégal (agents doubles, fausses identités, etc.). Pour les contacts entre les deux niveaux, ils ont besoin d'intermédiaires qui acceptent de recevoir du courrier et de le retenir pour quelqu'un d'autre (ce qu'ils appellent, dans le jargon des services de sécurité, les "live letter boxes"). De même, le commissaire adjoint Sexsmith a indiqué que ce courrier utilisait divers codes de même que des "micropoints" ("microdots"), c'est-àdire, semble-t-il, des messages extrêmement miniaturisés qui peuvent ainsi être dissimulés soit sur l'enveloppe, soit à l'intérieur du courrier. Conclusion: il est extrêmement important, pour l'efficacité des services de sécurité de la GRC dans sa lutte contre l'espionnage, de pouvoir intercepter et ouvrir le courrier.

. Des affirmations vaques et générales

Quelle est la valeur probante de ce témoignage en regard du Bill C-26? Nulle! En effet, le commissaire adjoint Sexsmith s'est contenté d'exposer des notions générales que l'on peut trouver dans n'importe quel livre, de fiction ou non,

traitant d'espionnage. Les rares exemples précis auxquels il a pu se référer dataient du début des années 50! Et quand on lui a demandé si ces techniques d'espionnage, qu'il venait de décrire, étaient encore en usage maintenant, il a dû répondre qu'il ne le savait pas!

Ainsi. non seulement le commissaire adjoint Sexsmith n'a-t-il pas cité un seul cas concret et récent où l'ouverture du courrier a été, ou aurait pu être, nécessaire ou même utile pour lutter contre les services d'espionnage étrangers mais quand on lui a demandé. le 14 décembre. en quoi la "sécurité nationale" serait menacée sans ce pouvoir tant réclamé d'ouvrir le courrier, le témoin a dû avouer qu'il ne pouvait pas en fournir un seul exemple, comme ça, sur le champ. Ce n'est pourtant pas une question qui le prenait par surprise ou à laquelle il ne pouvait s'attendre! Puis, essayant quand même de manifester un peu d'imagination et de fournir un exemple, il a dû bien vite s'interrompre et reconnaître que son exemple ne prouvait rien, sinon, que l'ouverture du courrier, même si elle n'était pas nécessaire pour protéger la "sécurité nationale", rendrait néanmoins plus facile le travail des services de sécurité. Et pourtant ce témoin n'est pas le dernier venu! Il était en effet, à l'époque de son témoignage, sous-directeur général, secteur opérations, de la GRC et il devait sûrement savoir de quoi il parlait!

9- La lutte contre le terrorisme

Mais le "clou" de la preuve de la GRC en matière d'ouverture du courrier restait indubitablement le désormais célèbre cas de Toshio Omura, le fameux terroriste de l'Armée rouge japonaise, arrêté et expulsé du Canada le 14 décembre 1976.

Le cas Omura est d'autant plus important que c'est le seul auquel se sont accrochés les politiciens fédéraux pour tenter de justifier l'ouverture du courrier en matière de "sécurité nationale". MM. Trudeau et Fox, en particulier, s'y sont référés à plusieurs reprises. De même, c'est le seul cas concret dont la preuve ait été faite en public devant la Commission MacDonald, et pas moins de trois témoins de la GRC sont venus tenter de justifier, hors de tout doute raisonnable, la nécessité de l'ouverture du courrier à l'aide de ce cas type: le commissaire adjoint Sexsmith qui y a consacré une partie de son témoignage les 13 et 14 décembre 1977, le sergent d'Etat-major James Neilson Pollock, le ler février 1978 et l'inspecteur Randill Bruce Claxton, le 15 février 1978, qui y ont tous deux consacré la totalité de leur témoignage.

. La preuve qu'on a tenté de faire

Pour résumer l'essentiel de ces témoignages, disons que l'arrestation et l'expulsion de Toshio Omura, en décembre 1976, est l'aboutissement d'une enquête des services de sécurité de la GRC qui remonte à 1969 dans le cas de l'Armée rouge japonaise (ARJ) et à 1974 dans le cas d'Omura lui-même. Par toute une série de méthodes d'investigation, (liaison avec les services de renseignements de nombreux pays alliés, écoute électronique, filature, etc.)

les S.S. finissent par établir un lien de communication entre Omura, présumé terroriste de l'ARJ et un résident de Toronto, présumé sympathisant de l'ARJ. On soupçonne Omura de vouloir venir au Canada pour des motifs présumés terroristes en prévision des Jeux Olympiques de Montréal. Finalement, grâce à l'écoute électronique (et non grâce à une opération Cathédrale ou à l'ouverture de son courrier comme MM. Trudeau et Fox l'avaient laissé entendre) les S.S. découvrent le 6 décembre 1976 que Omura est déjà au Canada depuis quelques jours. Et après une semaine d'intenses filature et vérifications diverses, Omura est arrêté et expulsé du pays le 14 décembre 1976.

En quoi l'opération Cathédrale ou l'ouverture du courrier ont-elles été utiles, nécessaires ou indispensables dans l'affaire Omura? Car c'est là que réside le coeur de la question.

Rappelons ici que l'opération Cathédrale est un nom de code qui recouvre trois méthodes <u>dis-</u> <u>tinctes</u> d'investigation: A (prise en note des informations contenues sur l'extérieur de l'enveloppe); B (photocopie ou photographie de l'extérieur de l'enveloppe); C (ouverture du courrier).

Or, au cours de l'enquête menée sur Omura, les S.S. ont demandé à quelques reprises l'autorisation d'utiliser un "cathédrale C", c'estadire d'ouvrir le courrier destiné à Omura ou envoyé par lui. A chaque occasion, les autorités de la GRC ont refusé cette autorisation,

accordant seulement le pouvoir d'utiliser un "cathédrale B". Cette autorisation d'intercepter le courrier pour en photocopier ou en photographier <u>l'extérieur</u> de l'enveloppe (et qui est une méthode actuellement autorisée par la loi, pourvu qu'on ne sorte pas le courrier du bureau de poste mais qu'on le photocopie sur place) a été en viqueur du 29 décembre 1975 au 31 mai 1976, période au cours de laquelle on a intercepté 26 pièces de courrier.

Or, malgré le refus d'autoriser un "cathédrale C", la preuve faite devant la Commission MacDonald démontre qu'en raison "d'initiatives personnelles ou locales", on a malgré tout ouvert deux des 26 item de courrier: un compte du Bell Téléphone, le 22 janvier 1976 (dans le but d'établir les liens "terroristes" que pouvait entretenir le résident de Toronto, grâce à ses appels interurbains; tentative qui s'est révélée un échec total, aux dires mêmes du sergent d'Etat-major Pollock); et une enveloppe adressée à Omura par le résident de Toronto, le 13 avril 1976, et qui ne contenait que des formulaires d'inscription pour l'Université de Toronto (alors que les S.S. avaient espéré y trouver des détails sur les plans élaborés pour permettre la venue de Omura au Canada).

. Une autre preuve qui ne résiste pas

Comme l'interrogatoire du sergent d'Etat-major Pollock avait révélé, le ler février, que l'ouverture du courrier s'était révélée dans les deux cas un échec et qu'elle n'avait donc pas été nécessaire à l'arrestation du présumé terroriste de l'ARJ, démolissant ainsi la thèse officielle, l'avocat de la GRC est donc revenu à la charge, avec le témoignage de l'inspecteur Claxton. Il voulait à la fois, par ce second témoignage, effacer la mauvaise impression laissée par le témoignage précédent et démontrer cette fois, de façon irréfutable, que l'ouverture du courrier avait été indispensable.

L'inspecteur Claxton a donc expliqué que s'il était bien vrai que c'est grâce à l'écoute électronique qu'Omura avait été répéré au Canada, puis arrêté et expulsé, c'est cependant grâce à l'opération Cathédrale que l'écoute électronique avait été maintenue en opération après les Jeux Olympiques de juillet 1976. En effet, si la lettre du 13 avril 1976 n'avait pas établi clairement que non seulement Omura communiquait par courrier avec le résident de Toronto mais que ce dernier correspondait à son tour avec Omura, l'inspecteur Claxton affirme que l'écoute électronique pratiqué chez le résident de Toronto aurait très probablement été discontinuée, faute de résultats concluants, après les Jeux Olympiques, empêchant ainsi de pouvoir repérer la présence d'Omura au Canada en décembre 1976.

Argument séduisant, il est vrai, mais qui n'a pas résisté longtemps aux questions du commissaire Gilbert, et surtout à <u>la question</u> essentielle qui, faute d'avoir été posée par les commissaires, l'a été par les journalistes au sortir des auditions de la Commission MacDonald. En effet, quand les journalistes

lui ont demandé si l'écoute électronique aurait été maintenue en opération, même si la lettre du 13 avril 1976 n'avait pas été ouverte mais qu'on en avait simplement photocopié l'extérieur, conformément aux autorisations reçues, l'inspecteur Claxton a dû avouer que tel était bien le cas, confirmant ainsi que l'ouverture des deux lettres, si elle n'avait peut-être pas été complètement inutile, n'avait aucunement été nécessaire, et encore moins indispensable, à l'arrestation de Toshio Omura.

Ainsi, c'est en jouant sur l'ambiguité du terme opération Cathédrale (comprenant A, B et C) par rapport à l'ouverture du courrier (opération Cathédrale C) que les témoins Pollock et Claxton pouvaient affirmer que l'opération Cathédrale avait été d'une importance vitale dans le dossier Omura (référant ici à Cathédrale B), omettant soigneusement de dire que l'ouverture comme telle du courrier n'avait été d'aucune utilité significative.

10- Quelques autres prétextes secondaires

Nous ne nous attarderons pas sur les autres raisons mineures que l'un ou l'autre témoin a pu mentionner au passage pour
tenter de justifier des changements à la loi actuelle. Nous
mentionnerons seulement rapidement deux d'entre elles, qui
sont revenues à quelques reprises et qui, on le verra, s'effondreront d'elles-mêmes.

. La définition imprécise du mot "lettre"

On a mentionné à plusieurs reprises que la loi

actuelle des Postes était déficiente à cause d'une définition imprécise du mot "lettre". Comme l'interdiction d'ouvrir le courrier porte spécifiquement sur les "lettres" et que celles-ci ont pu être interprétées, par le passé, comme signifiant des envois pouvant peser jusqu'à 66 livres, cette imprécision permettait une foule d'abus, particulièrement en matière de droque.

Personne ne contestera que le Bill C-26 est une manière plutôt grossière de répondre à ce problème et qu'il serait plus simple et plus efficace, si tel est bien le problème, d'amender la loi des Postes pour mieux définir le mot "lettre" en question.

• L'usage très limité de l'ouverture du courrier

On a aussi tenté, sinon de justifier l'ouverture du courrier, du moins d'apaiser les
craintes que pareille pratique pouvait soulever, en réaffirmant, à plusieurs reprises,
que cette méthode d'investigation était très
peu fréquente, qu'elle était l'objet de contrôles sévères et rigoureux. La preuve faite
devant la Commission MacDonald tend même à
montrer que les cas d'ouverture du courrier
ont été de moins en moins nombreux au cours
des années 70. Bien plus, d'après le commissaire adjoint Murray Sexsmith, aucune opération
Cathédrale C n'a été approuvée, en matière de
"sécurité nationale", depuis au moins le ler
août 1975 (bien que deux lettres aient été

ouvertes par une "initiative locale" dans le cas Omura).

Loin d'apaiser nos craintes, pareille preuve nous incite au contraire à contester d'autant plus vigoureusement non seulement l'urgence du Bill C-26 (qui se trouve ainsi complètement démentie par la preuve, au moins en matière de "sécurité nationale") mais même sa simple nécessité. Car pourquoi a-t-on besoin d'autoriser l'ouverture du courrier, avant même le rapport de la Commission MacDonald, puisqu'on s'évertue à nous dire qu'on a eu de moins en moins recours à cette méthode depuis le début des années '70 et qu'aucun cas n'a été suffisamment important, en ce qui concerne les services de sécurité, pour justifier l'ouverture du courrier depuis au moins deux ans et demi?

PEUT-ETRE LES BONNES RAISONS NE PEUVENT-ELLES ETRE QUE SECRETES?

Comme nous l'avons constaté, <u>aucune des raisons invoquées</u>
ne peut justifier, de façon sérieuse, l'ouverture du courrier,
surtout si l'on se rappelle que c'est au gouvernement et à la
police que revient lo fardaeu do prouver cette nécessité
qu'elle invoque de brimer un peu plus les droits dont jouissent
encore les citoyens de ce pays.

Les raisons invoquées <u>publiquement</u> ne résistent donc pas à un examen le moindrement critique. Mais peut-être existe-t-il <u>d'autres raisons</u>, qui elles seraient irréfutables, et qui ne peuvent être dévoilées qu'à huis-clos?

Si tel était le cas, nous tenons à dénoncer vigoureusement pareil procédé anti-démocratique et qui relève de l'arbitraire le plus absolu. Car non seulement le gouvernement ne réussit-il pas à prouver <u>publiquement</u> le bien fondé de sa législation mais il exigerait alors, de la population, une confiance aveugle au nom de la sacro-sainte "sécurité nationale".

Tout le monde sait bien qu'on peut justifier absolument n'importe quoi sur cette base. Et les Canadiens devraient le savoir mieux que tous autres, eux qu'on a déjà bernés magistra-lement avec les mêmes arguments, lors de l'adoption des "mesures de guerre" en octobre 1970. Il est intéressant de noter que le gouvernement fédéral ne semble toujours pas en mesure de nous en dire davantage, 7 ans plus tard, sur cette fameuse "insurrection appréhendée" qui justifiait alors, selon lui, l'une des pires violations des libertés civiles de l'histoire de ce pays. Beaucoup de Canadiens ont regretté amèrement, bien que tardivement, de s'être laissé avoir au jeu de la "confiance aveugle" qu'exigeaient alors M. Trudeau et son cabinet. Il ne faudrait pas que la leçon de 1970 soit oubliée!

De toutes manières, nous avons toutes les raisons de croire qu'il n'existe pas de raisons valables pouvant justifier le Bill C-25, même à huis-clos. Car la faiblesse des arguments publics ne peut que nous laisser sceptiques face à la solidité des arguments secrets!

LES SIX SUPPOSEES GARANTIES

Les promoteurs du Bill C-26 ont bien tenté d'atténuer l'opposition publique au projet de loi en insistant sur ce qu'ils présentaient comme des garanties contre les abus éventuels de l'ouverture du courrier. Ces garanties concernent les autorisations nécessaires avant de pouvoir ouvrir le courrier, la durée limitée de l'interception autorisée, l'avertissement qu'on doit donner aux personnes visées, le rapport annuel que doit en faire le Solliciteur général au Parlement et enfin le caractère temporaire du Bill C-26.

Ces garanties, même à supposer qu'elles seraient efficaces, ne s'attaqueraient en rien à notre objection fondamentale, à notre opposition de principe à l'ouverture du courrier. Car cette législation demeure pour nous une nouvelle érosion inacceptable des droits et libertés, érosion qui n'est justifiée par aucun argument valable et suffisant.

Malheureusement cependant, <u>ces garanties ne sont même pas</u> <u>efficaces</u> comme nous allons maintenant le constater en examinant de plus près le contenu du Bill C-26.

1- L'autorisation judiciaire en matière de droque

En matière de drogue, on a fait grand état du fait que ce serait le pouvoir judiciaire qui serait seul habilité à accorder l'autorisation d'ouvrir le courrier. Ainsi, au terme d'une série de mécanismes de contrôle en apparence assez complexes (demande signée par le Solliciteur général ou un mandataire apécial, affidavit, etc.), c'est un juge d'une cour supérieure qui aurait à déterminer si, oui ou non, la demande d'ouverture du courrier est justifiée.

Cette garantie n'est malheureusement pas très rassurante quand on regarde la manière dont le pouvoir judiciaire accorde, par exemple, les mandats de perquisition ou les autorisations en matière d'écoute électronique: dans un très grand nombre de cas, il s'agit purement et simplement d'approbation de routine ("rubber stamp approval"). Cette constation, qui peut sembler excessive, est pourtant faite par nul autre que l'ancien Procureur général des Etats-Unis, sous l'administration Johnson, M. Ramsey Clark, dans son livre Crime in America (pp. 272-273).

Comment peut-il en être autrement, d'ailleurs, puisque les juges n'ont, pour porter leur jugement, qu'une seule

version des faits (celle de la police), qu'ils ne connaissent de la personne visée (qui n'a bien sûr aucune chance de se faire entendre) que ce que la police veut bien leur en dire, et qu'ils n'ont aucun moyen de vérifier, de manière indépendante, la véracité ou le fondement de ce que la police avance? Comment espérer qu'un juge puisse refuser une telle demande formulée par la police, à moins que celle-ci ne soit très évidemment et très grossièrement abusive?

Et comme pour pallier à cette possibilité de rencontrer un juge plus récalcitrant, le gouvernement a prévu, dans le Bill C-26, la possibilité pour ceux qui demandent l'autorisation d'ouvrir le courrier de retirer purement et simplement leur demande si le juge ne leur accorde pas tout ce qu'ils ont demandé afin de pouvoir aller par la suite tenter leur chance à nouveau devant un autre juge plus compréhensif (art. 178,26(3) et 178.25(2)).

Le caractère illusoire de la garantie que constitue le contrôle du pouvoir judiciaire dans ce domaine est d'ailleurs très bien illustré par l'expérience canadienne récente de la législation sur l'écoute électronique. Depuis que la Loi sur la protection de la vie privée est entrée en vigueur, le 30 juin 1974, trois mille neuf cent trente-trois (3933) demandes d'autorisation d'écoute électronique ont été présentées à des juges (demandes originales en vertu des articles 178.12 et 178.15 du Code criminel ou demandes de renouvellement en vertu de l'article 178.12 du Code criminel, et ce, jusqu'au 31 décembre 1977). Sur ces 3933 demandes, 3923 ont été acceptées et seulement 10 ont été refusées, soit un taux de refus d'environ ¼ de l%! Bien plus, seulement la moitié de ces refus (5) ont eu lieu lors des demandes originales d'autorisation, l'autre moitié s'étant produite au moment de demandes de renouvellement, et possiblement après plusieurs renouvellements sollicités avec succès. Tous ces chiffres sont tirés du Rapport annuel de 1977

soumis le ler février 1978 par le Solliciteur général par intérim, M. Ron Basford, en vertu de l'article 178.22 du Code criminel.

2- L'autorisation du Solliciteur général en matière de "sécurité nationale"

Si l'on doit déjà craindre que le pouvoir judiciaire ne soit pas une protection suffisante contre les volontés de la police, à combien plus forte raison doit-on craindre l'inefficacité de la protection offerte par le Solliciteur général en matière de "cécurité nationale".

En effet, on a voulu que les autorisations d'ouverture du courrier pour des motifs de "sécurité nationale" échappent à la mince protection du pouvoir judiciaire pour être confiées à la seule discrétion du Solliciteur général, en vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

Et l'ex-Solliciteur général Francis Fox défendait ainsi cette orientation dans une lettre au Globe and Mail, publiée le 4 octobre 1977: "Chaque demande d'interception prévue par la Loi sur les secrets officiels fait l'objet d'une déclaration ascermentée personnellement devant moi, par le directeur général des services de sécurité de la GRC. Je suis au courant de chacun des cas pour lesquels une telle interception est demandée et c'est sous mon autorité personnelle, comme Solliciteur général du Canada, que cette autorisation est accordée ou refusée".

Cela peut sembler rassurant... sauf quand on constate que les Solliciteurs généraux qui se sont succédés au Canada ont signé en 1975, 1976 et 1977 pas moins de 1453 de ces autorisations personnelles, soit une moyenne de 9.3 autorisations par semaine, ce qui ne peut manquer de soulever des doutes sérieux quant au cagré d'examen individuel accordé par le ministre à chacun de ces cas!

Cet examen personnel du ministre est d'autant plus illuscire que les multiples révélations des six derniers mois sur le fonctionnement interne des services de sécurité de la GRC et sur leurs rapports avec les divers Solliciteurs généraux ont clairement montré que les S.S. ont souvent trompé les ministres successifs, au moins en ne leur fournissant pas toute l'information qu'ils possédaient et en les tenant dans l'ignorance complète d'une foule de leurs activités peu orthodoxes.

La supposée protection que constitue l'examen personnel, par le Solliciteur général, des demandes faites en vertu de la Loi des secrets officiels devient même une sinistre blaque quand on constate, ainsi que le gouvernement a dû l'admettre devant la Chambre des Communes, que les Solliciteurs généraux signent des documents dont ils ne sont même pas en mesure de comprendre le sens parce que leur contenu véritable se cache sous des noms ou numéros de code, comme ce fut le cas pour l'ex-Solliciteur général Francis Fox, dans l'un de ses affidavits destiné à la Commission d'enquête Keable.

La piètre perfomance des Solliciteurs généraux, depuis le début des années 1970, les multiples occasions où ils ont dû modifier leur version des mêmes faits (comme dans le cas de l'APLQ), où ils ont dû avouer leur ignorance (comme dans le cas de l'ouverture du courrier, de l'opération 300, etc.), où ils ont dû reconnaître la découverte de nouvelles pratiques inquiétantes de la part d'un service de police dont ils étaient responsables (comme dans le cas de l'opération Ham, ou du faux communiqué de la cellule La Minerve... en attendant les nouvelles révélations encore à venir), tout cela interdit à n'importe quelle personne sensée de confier sa sécurité entre les mains d'une personne qui offre si peu de garanties.

Sans parler des conflits d'intérêt qui risquent de se produire quand on confie au pouvoir exécutif le soin de

déterminer qui est une menace pour l'Etat. Un homme politique su pouvoir ne risque-t-il pas d'être à la fois juge et partie quand vient le temps de mettre sous surveillance des dissidents politiques?

Sans parler non plus de l'expérience américaine en matière d'autorisation présidentielle ou exécutive pour l'écoute électronique. En effet, devant les abus commis par le pouvoir exécutif en matière d'écoute électronique dans le domaine de la "sécurité nationale", la Cour suprême des Etats-Unis décidait d'obliger le pouvoir exécutif à obtenir une autorisation judiciaire avant de procéder à de l'écoute électronique dans une organisation "domestique" (par opposition à "étrangère"), et ce, même si la directive venait du président des Etats-Unis lui-même (Zweibon V. Mitchell, 1975).

3- La durée limitée des mandats

Certains vont insister sur le fait que la durée des interceptions autorisées est limitée à une période de 60 jours. Cette durée limitée n'est qu'une bien maigre assurance pour au moins trois raisons.

D'abord parce qu'il s'agit d'une période <u>initiale</u> de soixante jours et que cette période peut être renouvelée à l'infini, de 60 jours en 60 jours, tant que la police pourra trouver un juge assez compréhensif pour accorder ces renouvellements. D'ailleurs entre l'entrée en vigueur de la loi sur l'écoute électronique et la fin de 1977, période pendant laquelle la période initiale autorisée était de 30 jours seulement, la durée <u>moyenne</u> des autorisations et de leur renouvellements a varié annuellement entre 54 et 70 jours.

De plus, une fois la première brèche créée, le pouvoir législatif a généralement tendance à accroître les pouvoirs

policiers plutôt qu'à les réduire. Ainsi, par exemple, avec le Bill C-51 adopté par la Chambre des Communes à l'été 1977, la période initiale autorisée pour l'écoute électronique, qui était jusque là de 30 jours, passeit désormais à 60 jours. Dans le cas de l'ouverture du courrier, le gouvernement commence bien sûr là où il était rendu avec l'écoute électronique, c'est-àdire 60 jours. Mais rien n'interdit de penser, bien au contraire, que d'ici quelques années, devant les "nouveaux besoins" et surtout les représentations des "forces de l'ordre", on passera à une période initiale de 90 jours ou plus...

Enfin, il est capital de souligner ici que cette pseudoqarantie n'existe même pas en matière d'ouverture du courrier
pour des motifs de "sécurité nationale". En effet, en vertu de
l'article 16 de la Loi des secrets officiels, aucune durée n'est
précisée pour les mandats accordés par le Solliciteur général.
D'ailleurs leur durée moyenne n'a cessé d'augmenter depuis le
début, passant de 239.7 jours pour 1975, à 240.88 jours pour
1976 et à 244.55 jours en 1977, soit environ 8 mois par année!
Quant au nombre de ces mandats, en matière de "sécurité nationale", il variait entre 465 et 517 par année!

4- L'obligation d'aviser la personne visée

On a aussi insisté sur la garantie que constitue l'obligation, pour le Solliciteur général, d'aviser par écrit, dans les 90 jours qui suivent la période pour laquelle le mandat a été décerné ou renouvelé, chaque personne dont le courrier a été intercepté ou saisi.

Notons d'abord que <u>la période de 90 jours</u>, au cours de laquelle on doit aviser la personne, <u>ne commence</u> évidemment à courir, contrairement à ce que beaucoup de gens croient, <u>qu'à l'expiration de la période pour laquelle le mandat a été autorisé ou renouvelé.</u>

Notons aussi que cette période de 90 jours peut être, à la demande du Solliciteur général, remplacée dès le moment où le mandat est accordé par une période d'au plus trois ans (article 178,25). De plus, à tout moment avant la fin de cette période de 90 jours ou d'au plus trois ans, selon le cas, le Solliciteur général peut demander qu'on remplace cette première période (allant de 90 jours à 3 ans) par une période ne pouvant excéder 3 ans (article 178.35 (4) et (5)). Rien n'exclut que cette période, pendant laquelle on doit théoriquement aviser la personne, soit ainsi indéfiniment prolongée, de 3 ans en 3 ans. Bien mieux, si un juge s'avisait de refuser la prolongation demandée, le Solliciteur général n'a qu'à retirer sa demande et à la présenter devant un autre juge plus complaisant (article 178.35(6)b)).

Ainsi une personne dont le courrier est intercepté pourrait fort bien, telle que la loi est rédigée, n'être jamais avisée, malgré la supposée garantie de l'avis de 90 jours.

Cependant, et cela est beaucoup plus grave, la garantie de l'avis ne s'applique même pas dans le secteur où elle serait beaucoup plus importante et où les risques d'abus sont beaucoup plus grands, c'est-à-dire pour les interceptions faites en vertu de la Loi sur les secrets officiels.

Ainsi, en matière de "sécurité nationale", tous les abus sont possibles (et on en a eu plusieurs exemples, grâce aux révélations des derniers mois) sans que personne, ni la population, ni le pouvoir judiciaire, ni le Parlement ni même la personne visée, ne puisse faire quoi que ce soit, puisque l'existence même de ces abus restera à jamais secrète... à moins d'une erreur de parcours imprévisible (par exemple, une "fuite" des services de sécurité, un policier ou un employé des postes qui se décident à parler, une erreur de manipulation au bureau de postes, etc.).

Il est pour le moins cynique que dans une société qui se dit libre, ouverte et démocratique, on ne puisse compter sur aucun mécanisme législatif ou judiciaire (comme le Freedom of Information Act de nos voisins du sud, par exemple) pour se protéger des abus qui peuvent se commettre au nom de la toute puissante "sécurité nationale" mais qu'on en soit réduit à compter sur les découvertes qui sont le fruit du hasard, ou sur les révélations ou les indiscrétions de policiers ou de fonctionnaires désabusés ou désillusionnés.

5- Les rapports annuels du Solliciteur général

Certains ont tenté de répondre à ces craintes en insistant sur l'obligation qu'a le Solliciteur général de déposer au début de chaque année un rapport annuel fournissant toute une série de données prévues à l'article 178.34(1) et (2) du Code criminel et à l'article 16(5) de la Loi sur les secrets officiels.

Il suffit d'avoir lu quelques uns de ces rapports annuels pour mesurer en quoi ils no pouvent constituer qu'une bien faible protection contre les abus éventuels. En effet, on y trouve essentiellement un très grand nombre de chiffres bruts, assez difficiles à interpréter, et dépourvus du moindre détail permettant de les resituer dans leur contexte bien précis.

Même des députés à l'esprit particulièrement critique auront du mal à y trouver matière à contester le Solliciteur général ou le travail de la police. Il est à toutes fins impossible d'y déceler des abus, même s'il s'en trouvait beaucoup dissimulés derrière les statistiques fournies dans le rapport annuel.

Et si le rapport annuel prévu par le Code criminel (art. 178.22) a au moins l'avantage de fournir de nombreuses données et certaines précisions minimales, le rapport annuel prévu par la Loi sur les secrets officiels (art. 16(5)) est

quant à lui à peu près inutile. Alors qu'il s'agit d'un rapport encore plus important que le précédent, et que les risques d'abus sont beaucoup plus grands parce qu'il s'agit ici de "sécurité nationale", le rapport tient chaque année dans moins d'une page, dont le texte est identique, mot pour mot, d'une année à l'autre (sauf pour quelques détails au paragraphe C) du rapport) et dont seuls les chiffres changent. Les renseignements fournis dans ce rapport annuel sont tellement minimes que personne ne pourra affirmer sérieusement qu'il offre la moindre protection contre les nombreux abus potentiels que peut provoquer une notion aussi vague et omniprésente que celle de la "sécurité nationale".

6- Le caractère temporaire de la Loi

On a enfin tenté d'apaiser l'opposition au Bill C-26 en insistant sur le fait que celui-ci n'avait qu'un caractère temporaire et qu'il cesserait automatiquement d'être en vigueur un an après le dépôt devant le Parlement du rapport final de la Commission MacDonald (art.5(1) du Bill C-26).

La population ne doit pas se laisser berner par un leurre pareil, et ce, pour au moins trois raisons. D'abord, les rédacteurs du Bill C-26 ont prévu deux habiles astuces permettant de contourner au moins partiellement les assurances qu'on cherche à donner du caractère temporaire de la loi. En effet, l'application du Bill C-26 peut être prolongée pour une période spécifiée ou <u>indéfiniment</u> sur résolution conjointe des deux Chambres du Parlement (art.5(2) du Bill C-26). De plus, le Bill C-26 dit bien que la loi cessera normalement d'être en vigueur un an après <u>le dépôt devant le Parlement</u> du rapport final de la Commission MacDonald. Or en consultant attentivement le mandat de celle-ci, on constatera que la Commission ne doit pas remettre son rapport au Parlement mais au Gouverneur en conseil. Si bien que c'est le cabinet des ministres qui détiendra <u>en fait</u> le pouvoir de prolonger plus ou moins longtemps (ou même, à

la limite, indéfiniment) l'application de la loi en retardant en conséquence le dépôt du rapport final de la Commission devant le Parlement.

De plus, tout le monde sait que les lois qu'on prévoyait au départ comme temporaire ont généralement la fâcheuse habitude de se prolonger dans le temps beaucoup plus longtemps que prévu! La fameuse <u>loi des mesures de guerre</u> est maintenant temporaire depuis 1914! Et ce n'est ni par oubli, ni par négligence, puisque le gouvernement de M. Trudeau, qui avait pourtant promis, dès 1971, de remplacer la célèbre loi par une législation plus appropriée, continue toujours de ne rien faire à ce sujet sept ans plus tard. . .

Mais surtout, il faut comprendre qu'une fois la première brêche percée dans la muraille des droits et libertés, l'eau ne fait que s'engouffrer sans cesse davantage, et qu'il devient non seulement à peu près impossible de colmater la brèche mais que celle-ci risque à peu près inévitablement de s'agrandir toujours plus. L'exemple de la Loi de la protection de la vie privée est particulièrement éloquent à cet égard. Adoptée en 1974, il n'a fallu que trois ans avant que le législateur, sous les pressions de la police, ne revienne à la charge avec le Bill C-51, en 1977, pour faire disparaître une bonne partie des concessions que le gouvernement avait dû faire, en 1974, aux défenseurs des libertés civiles, et pour accroître encore les Et moins d'un an plus tard, c'est sur la pouvoirs policiers. base de ces érosions encore fraîches des droits et libertés dont jouissent encore les citoyens canadiens que le gouvernement cherche à faire adopter le Bill C-26, étendant ainsi au courrier de première classe, les intrusions policières déjà accordées dans le domaine des conversations privées, téléphoniques ou autres.

Ainsi, chaque nouveau viol, même temporaire ou partiel,

de nos libertés fournit automatiquement les bases sur lesquelles on s'appuiera pour justifier de futurs nouveaux reculs de nos droits.

LES TROIS VERITABLES RAISONS DU BILL C-26

Au fond, tous les nombreux prétextes utilisés pour tenter de justifier le Bill C-26, toutes les pseudo-garanties mises en évidence pour tenter d'amadouer l'opposition contre ce projet de loi totalement inacceptable, ne sont que des écrans de fumée destinés à masquer les véritables raisons du dépôt de ce Bill devant le Parlement, le 7 février 1978, raisons qui se résument en quelques mots: la capitulation du gouvernement devant les pressions de la police.

1- Faciliter la tâche de la police

La première vraie raison qui justifie le Bill C-26, c'est que celui-ci vise à rendre plus facile le travail de la police. "Cela est indiscutable". Mais cela est inacceptable.

Inacceptable d'abord parce que "plus facile" n'est pas synonyme de "plus efficace". En effet, accorder de nouveaux pouvoirs aux forces policières, surtout quand ils ne sont pas absolument indispensables, constitue un encouragement à utiliser moins efficacement les pouvoirs déjà disponibles et décourage la créativité et le développement de nouvelles techniques. De plus, l'ancien Procureur général des Etats-Unis, M. Ramsey Clark, a démontré, de manière convaincante, que si l'écoute électronique (qu'on peut facilement rapprocher, par analogie, de l'interception du courrier) a favorisé la paresse policière et la loi du moindre effort, son efficacité en matière d'administration de la justice reste encore totalement à démontrer (Crime in America, pp.267 ss).

Inacceptable aussi parce que les méthodes policières ne peuvent pas, sans de graves conséquences pour toute la société, bafouer les valeurs fondamentales (comme le respect de la vie privée) qu'elles prétendent par ailleurs avoir pour mission de défendre. En effet, la police se doit d'être elle-même à la hauteur des valeurs dont elle prétend être la gardienne si elle veut efficacement en promouvoir le respect.

Car s'il ne s'agissait que de faciliter la tâche de la police, pourquoi ne permettrait-on pas la détention préventive à volonté ou l'arrestation et la perquisition sans mandat en toutes circonstances? Pourquoi n'enlèverait-on pas aux accusés leur droit à un avocat et à une défense pleine et entière? Pourquoi n'obligerait-on pas l'accusé à témoigner dans sa propre cause ou un époux à témoigner contre son conjoint? Pourquoi n'abrogerait-on pas le secret professionnel? Et on peut continuer ainsi la liste des "qaranties" dont jouissaient, jusqu'à présent, les citoyens canadiens, et qui sont maintenant mises en péril par cette tendance de plus en plus marquée de l'Etat d'accroître les pouvoirs policiers, sous le prétexte passepartout de la "sécurité nationale", pour tenter de masquer son incapacité à résoudre de façon durable, les problèmes économiques, sociaux et politiques qui se font de plus en plus pressants.

Inacceptable enfin parce que les méthodes policières qui prévilégient la facilité plutôt que la nécessité conduisent inémvitablement à de nombreux abus. Car les policiers, même ceux qui sont chargés de la "sécurité nationale", sont des êtres humains, susceptibles des mêmes faiblesses que tous leurs semblables. Il est inévitable qu'avec des moyens si redoutables (comme l'écoute électronique et l'interception du courrier, par exemple), il se trouve des individus zélés, sûrs de leur bon droit et convaincus de servir la patrie, qui abuseront de ces pouvoirs. La plupart de ces méthodes étant par nature

clandestines, il est d'autant plus facile d'en cacher l'utilisation ou d'en couvrir les abus. L'histoire récente des Etats-Unis et du Canada est trop significative à cet égard pour qu'on puisse encore accorder aux forces policières le bénéfice du doute.

2- Les engagements face à la communauté policière internationale

La seconde vraie raison du Bill C-26, qui commence à peine à apparaître timidement à travers certaines affirmations et certains témoignages, glanés ici et là, c'est que la police canadienne a des comptes à rendre à la "communauté internationale du renseignement", c'est-à-dire aux autres forces policières à l'oeuvre dans les pays amis ou alliés, et plus particulièrement, bien sûr, à celles de nos voisins du sud.

En effet, il apparaît de plus en plus évident que les forces policières du monde occidental forment une grande communauté non seulement à travers des organismes officiels et "ouverts" comme Interpol, par exemple, mais aussi, et peut-être surtout, à travers les innombrables liaisons et échanges d'informations qui tissent entre elles un réseeu serré et redoutable de solidarité policière. Les liens de la GRC avec l'ex-DINA, au Chili, pour ne prendre que cet exemple, sont connus et ont été confirmés par l'ex-Solliciteur général Francis Fox dans une lettre au Law Union of Ontario, le 11 janvier 1977.

Le Canada ne possédant pas son propre réseau d'espionnage à l'étranger, il doit donc s'en remettre presque entièrement, pour son information venant de l'extérieur, aux sources de renseignements de "pays amis". L'obligation de protéger l'anonymat de ses sources et la solidarité policière internationale sont telles qu'il devient, à toutes fins utiles, impossible de vérifier le bien fondé des informations ainsi transmises puisque

tout ce que nous sommes autorisés à savoir, c'est "qu'une source fiable, d'un pays ami, nous a informé que..." Les corps policiers possèdent ainsi, entre eux, un énorme moyen de chantage qui les rend à peu près complètement autonomes des pouvoirs politique et judiciaire. Car chaque fois que quelqu'un veut vérifier un peu plus ce qui se cache derrière ces renseignements obtenus de source sûre, les corps policiers brandissent l'arme absolue: le tarissement des sources. Si nous ne nous montrons pas dignes de la confiance que nous font les polices étrangères, si nous ne savons pas "garder nos secrets", les forces policières de nos alliés vont cesser de nous alimenter... C'est ainsi que le sous-ministre de la main-d'oeuvre et de l'immigration, M. J.L. Manion, en venait à dire, le 7 juillet 1977, que même des juges de la Cour suprême du Canada ne devraient pas être autorisés à réviser des décisions prises en matière de "sécurité nationale", car ils pourraient bien ne pas être assez fiables aux yeux de nos sources de renseignements à l'étranger. Ainsi les services de sécurité étrangers (principalement américains) jouissent d'un pouvoir de chantage absolu sur la "sécurité nationale" du Canada, en menaçant tout simplement de ne plus fournir d'information au Canada.

Nous sommes moins éloignés de l'ouverture du courrier qu'on peut le croire. En effet, en matière d'échange de renseignements, on fonctionne "donnant-donnant". Si la police canadienne veut pouvoir continuer à jouir de la collaboration de ses alliés, il faut qu'elle soit elle aussi en mesure de faire sa part et de fournir des renseignements. Et si la plupart des pays amis disposent déjà de cette source de renseignements qu'est l'ouverture du courrier, il importe que le Canada ne reste pas trop longtemps à la traîne et que sa police puisse collaborer, à armes égales, avec ses partenaires.

C'est en ce sens que les pressions exercées depuis longtemps par la police canadienne afin d'obtenir le pouvoir d'ouvrir le courrier se doublent, en quelque sorte, des pressions croissantes mais implicites exercées par la communauté internationale du renseignement.

3- La capitulation du pouvoir devant la police

Mais la raison la plus profonde du Bill C-26 reste encore la capitulation du pouvoir politique en face des revendications exprimées par la GRC.

Alors que les gouvernements avaient pu, depuis apparemment plus d'un demi-siècle, éviter de donner suite aux demandes policières, il est devenu évident, depuis l'éclatement de ce qu'on a appelé le "scandale de la GRC", que le gouvernement fédéral n'est plus en mesure de résister plus longtemps aux pressions exercées par la Gendermerie royale.

Aucune autre raison ne peut expliquer, comme nous l'avons vu, la célérité législative exceptionnelle démontrée par le gouvernement dans le cas du Bill C-26. Aucune autre raison n'est plus conforme à l'attitude générale manifestée par le gouvernement fédéral depuis l'éclatement de ce qu'il est convenu d'appeler la crise de la "sécurité nationale".

Il est éclairant de noter ici que les pouvoirs dont jouissent déjà les "forces de l'ordre" canadiennes sont plus considérables encore que ceux dont bénéficie la police aux Etats-Unis.
Ainsi, par exemple, la preuve obtenue illégalement n'est pas
admissible devant une cour américaine tandis qu'elle l'est devant un tribunal canadien; les mandats de main forte sont aussi
disponibles pour la GRC qui les utilise d'ailleurs fréquemment;
la Déclaration canadienne des droits offre infiniment moins de
protection devant les tribunaux que la Constitution américaine,
restreignant ainsi beaucoup moins les méthodes utilisées par
la police; etc.

Dans ce contexte, la capitulation de nos gouvernants canadiens devant les demandes policières en faveur d'une augmentation de leurs pouvoirs est d'autant plus ironique qu'elle survient précisément à un moment où les Etats-Unis, dont la "sécurité nationale" n'est sans doute pas moins en danger que l'nôtre, cherchent justement de leur côté à accroître les contrêles et les restrictions applicables aux activités en matière de "sécurité" et de renseignement (voir à ce sujet l'Executive Order 12036 du président Jimmy Carter, en date du 24 janvier 1978).

LA SEULE VRAIE GARANTIE: L'OPINION PUBLIQUE

Devant une pareille attaque contre les droits démocratiques, seule une population éclairée, alerte et vigilante peut constituer une protection efficace. Car elle seule est en mesure d'exercer des pressions suffisantes pour s'opposer, avec succès, aux nouveaux pouvoirs que cherchent à obtenir les force policières.

L'expérience des dernières années, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, a clairement montré que le seul contrôle qui réussissait à inspirer une certaine crainte aux forces policières était celui de l'opinion publique. En effet, si on revient ici, à titre d'exemple, à la pratique de l'ouverture illégale du courrier qui s'est pratiquée pendant plus de trente ans aux Etats-Unis et plus de quarante ans au Canada, ce n'est ni le caractère illégal de la méthode, ni le contrôle exercé par les tribunaux ou par le pouvoir politique qui ont remis en question cette pratique policière, mais uniquement la peur du scandale dans l'opinion publique, la crainte d'être surpris "la main dans le sac", ce que les Américains ont appelé le "Flap Factor". Cela ressort très clairement du rapport final de la Commission sénatoriale d'enquête américaine chargée d'étudier les activités

de renseignement, et présidée par le sénateur Frank Church. C'est aussi le sens du témoignage du commissaire adjoint Murray Sexsmith de la GRC, dès le premier jour des auditions de la Commission MacDonald sur l'opération Cathédrale, le 13 décembre 1977.

C'est pourquoi la population canadienne doit, maintenant plus que jamais, développer une vigilance de tous les instants. Car elle seule est en mesure d'assurer la sauvegarde de nos droits et libertés les plus fondamentaux et de constituer un rampart efficace contre la montée des mesures répressives et l'instauration graduelle, au Canada, d'un Etat qui emprunte de plus en plus certaines caractéristiques de l'Etat policier.

L'avenir des droits et libertés dans ce pays appartient, plus que jamais, au peuple du Canada.







Third Troisième class classe

K1A 0S7 HULL If undelivered, return COVER ONLY to:
Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMEN
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES-TÉMOINS

From the Civil Liberties Union:

- Mr. N. Caron, President;
- Mr. J. Doré, Member, Committee on "National Security";
- Mr. D. Boisvert, Member, Committee on "National Security";
- Mr. R. Favreau, Legal Adviser.

De la Ligue des droits de l'homme:

- M. N. Caron, président;
- M. J. Doré, membre du Comité sur la «sécurité nationale»;
- M. D. Boisvert, membre du Comité sur la «sécurité nationale»;
- M. R. Favreau, conseiller juridique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 37

Thursday, June 8, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 37

Le jeudi 8 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Baldwin Beaudoin Blaker

Dionne (Northumberland-Miramichi) Fraser
Gauthier
(Ottawa-Vanier)

Jarvis Joyal COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Leggatt Loiselle (Chambly) Marceau Nielsen Patterson Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 8, 1978 (45)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 8:12 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Mr. Fraser, Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Lachance, MacGuigan, Patterson and Robinson

Other Member present: Mr. Halliday.

Witnesses: From the Criminal Lawyers Association of Ontario: Mr. R. Thomas, Vice-President; Mr. D. McCombs, Director; Mr. H. J. Levy, Secretary. From the Law Union of British Columbia: Ms. K. Young, Member; Mr. R. Brail, Member.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Mr. Thomas made a statement and, with the other witnesses from the Criminal Lawyers Association of Ontario, answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that an editorial from The Toronto *Star* dated Tuesday, April 25, 1978, as presented in the brief submitted by the Criminal Lawyers Association of Ontario, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-31").

The witnesses from the Criminal Lawyers Association of Ontario withdrew.

Ms. Young and Mr. Brail made statements and answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that the brief submitted by the Law Union of British Columbia be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-32").

At 10:33 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 8 JUIN 1978 (45)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 20 h 12, sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: M. Fraser, M^{me} Holt, MM. Jarvis, Lachance, MacGuigan, Patterson et Robinson.

Autre député présent: M. Halliday.

Témoins: De la «Criminal Lawyers Association of Ontario»: M. R. Thomas, vice-président; M. D. McCombs, directeur; M. H. J. Levy, secrétaire. De la «Law Union of British Columbia: M^{III}e K. Young, membre; M. R. Brail, membre.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

M. Thomas fait une déclaration puis, avec les témoins de la «Criminal Lawyers Association of Ontario», répond aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise qu'un éditorial du *Star* de Toronto, en date du mardi 25 avril 1978, tel que présenté dans le mémoire soumis par la Criminal Lawyers Association of Ontario, soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «JLA-31»*).

Les témoins de la Criminal Lawyers Association of Ontario se retirent.

 M^{llc} Young et M. Brail font des déclarations et répondent aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise que le mémoire soumis par la Law Union of British Columbia soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «JLA-32»*).

A 22 h 33, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Thursday, June 8, 1978

• 2013

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order. I just want to say, I am sure on behalf of all the Committee, that we all regret the indisposition of our colleague, Eldon Woolliams, Q.C. I understand from a late bulletin today that he is resting well and is recovering.

Mrs. Holt: What happened?

The Chairman: I think he is just in for tests really. He was tired. Anyway, he will be out of hospital by the end of next week.

Mrs. Holt: What hospital is he in?

The Chairman: He is in the National Defence Hospital. I think by next week he will welcome hearing from any of you who will want to contact him. I will be away, but I am sure that some of you might like to let him know of your concern. We certainly all hope he is back with us very shortly.

As a result of the strong words in the Committee yesterday, I think, and I might say the sense of responsibility of the Canadian Association of Chiefs of Police, they have now agreed to appear before us next Tuesday at 3.30 p.m. On Thursday of next week at 11 a.m. we have arranged with Mr. Burt Hoskin, Chairman of the Alcohol and Drug Commission, formerly the Narcotics Addiction Foundation, Ministry of Health, British Columbia, to appear. He suggested the Committee also invite Dr. Malcolm Matheson, Chairman of the Federal-Provincial Committee on Drug Trafficking and Abuse in British Columbia. According to Mr. Hoskin, Dr. Matheson could give better statistical evidence in relation to drug trafficking. So, if that is agreeable with the Committee, we would also invite Dr. Matheson as suggested at that time. Agreed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: We have not yet made the arrangements with the drug-oriented group that Mr. Joyal had brought to our attention. They would appear at the beginning of the following week, so we will try to contact them and to arrange that appearance.

We have two groups of witnesses this evening. The first group is from the Criminal Lawyers Association of Toronto, and we have with us, Mr. Ronald Thomas, the Vice-President; Mr. Harold J. Levy, the Secretary and Mr. David McCombs, a Director. I guess Mr. Thomas will make the principal presentation, and I will leave it to him to bring in his colleagues at the appropriate point.

I am sorry, I should have said the Criminal Lawyers Association of Ontario, not just of Toronto. They happen to be mostly in Toronto.

Mrs. Holt: And one side of Bloor Street.

The Chairman: So, Mr. Thomas, we will let you have the podium.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le jeudi 8 juin 1978

[Translation]

Le président: A l'ordre. Au nom de tous les membres du comité, j'en suis sûr, je désire affirmer que nous regrettons l'indisposition de notre collègue, M. Eldon Woolliams, C.R. et si je ne m'abuse, aux dernières nouvelles d'aujourd'hui, il se reposait et son état s'améliorait.

Mme Holt: Oue s'est-il passé?

Le président: Je crois qu'il n'est là-bas que pour un examen, vraiment. Il était fatigué. Quoi qu'il en soit, il sortira de l'hôpital d'ici la fin de semaine prochaine.

Mme Holt: De quel hôpital s'agit-il?

Le président: Il a été admis à l'Hôpital de la défense nationale. Je crois que la semaine prochaine, il sera disposé à recevoir tous ceux qui voudront aller le voir. Je ne serai pas là, mais je suis persuadé que certains d'entre vous voudront lui manifester votre sympathie. Nous espérons certainement tous qu'il nous reviendra très bientôt.

Suite aux propos assez fermes tenus lors de la réunion d'hier, je crois, et également grâce au sens des responsabilités de l'Association canadienne des chefs de police, cet organisme a maintenant accepté de comparaître devant nous mardi prochain à 15 h 30. Jeudi de la semaine prochaine, à 11 heures, nous allons entendre M. Burt Hoskin, président de la Commission sur l'alcool et les drogues, anciennement la Fondation pour la lutte contre la narcomanie, ministère de la Santé, Colombie-Britannique. Il a proposé que le comité invite également M. Malcolm Matheson, président du comité fédéral-provincial sur le trafic et l'abus des drogues en Colombie-Britannique. Selon M. Hoskin, M. Matheson pourrait nous donner de meilleures preuves statistiques relatives au trafic de drogues. Alors si tout le monde est d'accord, nous inviterons également M. Matheson ce jour-là, comme on l'a proposé. D'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Nous n'avons pas encore fait les arrangements avec le groupe s'occupant de drogues dont nous parlait M. Joyal. Ce groupe comparaîtrait au début de la semaine suivante, alors nous essayerons d'entrer en contact avec ces gens et d'organiser leur comparution.

Ce soir, nous entendrons deux groupes de témoins. Le premier représente la *Criminal Lawyers Association* de Toronto, et notre témoin est M. Ronald Thomas, vice-président; également M. Harold J. Levy, secrétaire et M. David McCombs, l'un des directeurs. Je présume que M. Thomas fera la principale déclaration et je le laisse libre de faire appel à ses collègues au moment voulu.

Je suis désolé, j'aurais dû dire la *Criminal Lawyers Associa*tion de l'Ontario, et non seulement de Toronto. La plupart des membres sont de Toronto.

Mme Holt: Et du même côté de la rue Bloor.

Le président: Monsieur Thomas, à vous la parole.

Mr. Ronald Thomas (Vice-President, The Criminal Lawyers Association): Thank you very much, Mr. Chairman.

I might say on that note that our Association does represent approximately 500 lawyers throughout Ontario, a large number really from the less urban areas of our province.

Mrs. Holt: How many registered?

Mr. Thomas: It is 500.

Mrs Holt: Yes, but out of how many lawyers in Ontario?

Mr. Thomas: In Ontario there would be approximately 11,000 lawyers. Now, to join our Association, we started some seven or eight years ago. You have to be a lawyer practising one year and you must devote a substantial part of your practice to the defence of criminal cases. As you probably know—I am sure most of you know that in the Province of Ontario, specialization within the practice of law is not something that is approved by the Law Society of Upper Canada in the sense that one is not able to say that you have a certificate saying you are a criminal lawyer, so a group of us started eight or nine years ago and we have grown slowly and I think responsibly over the last number of years. Some members of our past executive are now on the Bench and we are very fortunate in being involved working day-to-day with the Chief Justices of the High Court, the Court of Appeal and other levels of the judiciary in formulating procedure. So as an introductory way for me to say on behalf of Mr. Levy and Mr. McCombs that our Association, that we are here not really, and I want this stressed, as an interest group to attempt to take a position contrary to this legislation simply because we defend criminal cases and this is a way in which the investigative agencies would be attempting to garner evidence. That is not why we are here. We feel, and I think we have been regarded this way within the various levels of the judiciary, as a responsible group. We have been invited in by all levels when procedural changes are being made, when courts are being revamped and all sorts of changes within the profession.

What concerns us and I think concerns the people we have talked to and meetings that we have held before coming here is that although a lot of what we may have to say is not going to be said to you for the first time, because I am sure a lot of things have been said to you previous to our appearance here that appear in our brief, but that does not in any way lessen the impact of submissions that we have to make.

First of all, our basic thrust is that the government has not as yet, and I doubt if it will, made a case for this legislation. I mean surely when you are going to erode the very basic fundamentals that all of us have taken for granted, the government had better put up its case. This is what we have to do every day. Anything that I have read, and certainly I have not been privy to all that you ladies and gentlemen have—but we feel that this legislation is entirely premature. We are not here saying—if you can show us, if you can show society that this is something that we need, then we will consider it and go and attempt to rationalize and to make responsible comments on it. But so far, so far, there has not been any case.

[Traduction]

M. Ronald Thomas (vice-président, The Criminal Lawyers Association): Merci, monsieur le président.

Je dois dire tout d'abord que notre association représente environ 500 avocats de l'Ontario, un grand nombre, en réalité, des régions les moins peuplées de notre province.

Mme Holt: Combien sont inscrits?

M. Thomas: Cinq cent.

Mme Holt: Oui, mais sur combien d'avocats en Ontario?

M. Thomas: Je crois qu'il y en a à peu près 11,000. Notre association a débuté il y a sept ou huit ans. Pour en faire partie, il faut être avocat, avoir exercé depuis un an et consacrer une partie importante de son travail à la défense des causes criminelles. Je suis certain que la plupart d'entre vous savez que dans la province d'Ontario, la spécialisation dans l'exercice du droit n'est pas approuvée par l'Association professionnelle des avocats du Haut-Canada, en ce sens que vous ne pouvez prétendre détenir un certificat prouvant que vous êtes un avocat au criminel. Par conséquent, nous avons formé un groupe, il v a huit ou neuf ans, qui a pris de l'importance peu à peu, mais de façon responsable, au cours des dernières années. Certains membres de notre ancien conseil d'administration sont entrés dans la magistrature et nous avons l'honneur de travailler quotidiennement avec les juges en chef de la Cour Suprême, de la Cour d'appel de même que ceux des autres paliers du judiciaire à l'élaboration de la procédure. En guise d'introduction, je tiens à vous dire, au nom de MM. Levy et McCombs, que notre association n'est pas vraiment ici, je tiens à le souligner, comme groupe de pression pour adopter une position contraire à cette loi, simplement parce que nous défendons des causes au criminel, cela permettrait aux groupes d'investigation d'obtenir des preuves. Ce n'est pas la raison pour laquelle nous sommes ici. Nous sommes considérés, aux divers paliers du judiciaire, comme étant un groupe responsable. Nous sommes invités à tous les niveaux lorsque des changements de procédure sont prévus, lorsque les tribunaux sont modifiés ou que tout changement doit être apporté au sein de la profession.

Ce qui nous inquiète, au même titre que ceux avec qui nous avons déjà discuté de la question à des réunions que nous avons tenues ou auxquelles nous avons assisté avant de venir ici, c'est que même si la plupart des choses que nous devons vous dire, vous ne les entendrez pas pour la première fois, je suis certain que beaucoup ont déjà été dites avant la présentation de notre mémoire aujourd'hui, mais cela ne restreint aucunement la portée de ce que nous avons à vous dire.

Tout d'abord, nous soutenons que le gouvernement n'a pas encore justifié—et je doute qu'il puisse le faire—cette mesure. Il est évident que si vous érodez la base même de ce que nous prenons tous pour acquis, le gouvernement a intérêt à justifier sa conduite. Nous devons le faire tous les jours. Tout ce que j'ai lu, je n'ai certainement pas accès à tous les documents que vous avez, mesdames et messieurs, me porte à croire que cette loi est tout à fait prématurée. Nous ne sommes pas ici pour vous dire, si vous pouvez nous démontrer, si vous pouvez prouver à la société que c'est quelque chose dont nous avons besoin, nous allons la considérer et essayer de la rationaliser pour présenter des commentaires responsables. Jusqu'à maintenant, cela n'a pas été le cas.

Now, I take it the fact that the Chiefs of Police are coming on the following Tuesday is one indication—and I may be wrong in my interpretation—that they realize that so far the case has not been made. So at the present time consideration of this legislation is totally premature.

• 2020

Mrs. Holt: On a point of order, I think you should know that they did not volunteer to come. In fact we...

Mr. Fraser: That is right. The discussion which the Chairman referred to just a few moments ago that took place yesterday has now brought about their attendance. In other words, members of this Committee of all parties were deeply concerned that they were not coming.

Mrs. Holt: It could therefore be very interesting to find out. Perhaps they have reservations too. Maybe that is...

Mr. Thomas: That may be.

Mrs. Holt: I do not know. I cannot presume what they are going to say but they did not offer to come.

Mr. Thomas: We are delighted that the Committee has, through its Chairman, seen fit to invite their attendance because as I said earlier, we feel that the case has not been made out. I do not know what case they will present to you and what evidence they will lead with. No doubt as investigative agencies so often do, they will hide behind the mantle of "We really cannot go into this; we cannot go into that". And that really is the very serious problem with the legislation that we have before us, this national security, if I may say, ruse.

I could go over the highlights of our brief. It is our submission to you that following the wiretap or the electronic surveillance legislation, we have seen that legislation broadened from a few offences to legislation where there are now some 50 offences. We were here some two years ago to make submissions to your Committee with respect to the omnibus act amending the Criminal Code and we felt at that time that the legislation was being enacted prematurely.

Now the fact that our position is the same should not lessen the stature and the status that we have taken. We feel that our fears have been justified because the government proposes to provide legislation which will sanction the heretofore illegal practice engaged in by the police departments of Canada, that of intercepting the mail of Canada's citizens.

The government in response to criticism in this area has centered on a discussion of the conflict between individual liberties and the security of the state. The Criminal Lawyers Association disagrees that such a conflict exists. As former U.S. Attorney General Ramsey Clark stated before this committee in 1973:

The idea that there is some conflict between safety and freedom is false. You can enlarge both freedom and safety, and in mass, urban, technologically advanced [Translation]

Si je comprends bien, les chefs de police viendront mardi prochain et je peux me tromper, mais ils sont toujours d'avis qu'il n'y a pas de justification. A l'heure actuelle, l'étude de ce projet de loi est réellement prématurée.

Mme Holt: J'invoque le Règlement. Je tiens à ce que vous sachiez qu'ils n'ont pas proposé eux-mêmes de venir. Je dirais même que . . .

M. Fraser: Vous avez raison, leur comparution fait suite à la discussion d'hier à laquelle le président vient de faire allusion. Autrement dit, tous les députés membres du Comité étaient très ennuyés d'apprendre qu'ils ne voulaient pas comparaître.

Mme Holt: Ce serait très intéressant de savoir ce qui s'est passé. Peut-être qu'eux non plus ne sont pas d'accord; peut-être encore que . . .

M. Thomas: C'est possible.

Mme Holt: Je ne sais pas. Je ne peux pas présumer de ce qu'ils vont dire mais je sais qu'ils n'ont pas demandé à comparaître.

M. Thomas: Nous sommes bien contents que le Comité, par l'entremise de son président, ait jugé bon de les inviter à comparaître car, comme je l'ai dit tout à l'heure, les jeux ne sont pas encore faits. Je ne sais pas quels arguments ils invoqueront ni quelles seront leurs conclusions. Sans doute que, comme le font souvent les agences d'enquête, ils emploieront le refrain: «Nous ne pouvons pas vraiment parler de ceci; nous ne pouvons vraiment pas parler de cela». C'est d'ailleurs l'un des problèmes très graves de cette loi, toute cette question, je devrais dire le prétexte, de la sécurité nationale.

Je vais maintenant vous résumer les points saillants de notre mémoire. Nous tenons à vous faire remarquer qu'après l'adoption de la Loi sur l'écoute électronique, on a élargi sa portée à quelque 50 infractions alors qu'au début il n'y en avait que quelques-unes. Il y a deux ans, nous avons témoigné devant ce Comité lors de ses délibérations sur le bill omnibus modifiant le Code criminel. Nous avions alors soutenu qu'il était prématuré d'entreprendre l'adoption de cette loi.

Le fait que nous adoptions aujourd'hui la même position n'en diminue en rien le sérieux. Nos craintes étaient bel et bien justifiées, puisque le gouvernement se propose maintenant d'adopter une loi qui sanctionnera la pratique, jusqu'ici illégale, des corps de police du Canada, à savoir l'interception du courrier des Canadiens.

En réponse aux critiques qui lui sont faites à ce sujet, le gouvernement a ramené la discussion au problème du conflit qui existe entre les libertés individuelles et la sécurité de l'État. La Criminal Lawyers Association rejette l'existence d'un tel conflit. Comme le déclarait le procureur général des États-Unis, M. Ramsey Clark, devant le Comité en 1973:

«L'argument selon lequel il y a un conflit entre la sécurité et liberté est falacieux. On peut promouvoir en même temps la liberté et la sécurité et dans les sociétés urbaines

society, legislative bodies have the highest obligation to try to enlarge the opportunities for freedom.

There is no cheap way to control crime. If you really want to do it you are going to have to deal with your personnel in the criminal justice system and you are going to have to deal with the underlying causes. The idea that there is some trick, whether it is preventive detention or "no-knock" laws, as we call them, or wiretapping, is wrong, and will prove very costly.

We agree with the comments of Mr. Clark. Our members are engaged daily in the defence of criminal cases in the courts. We are in perhaps a unique position to observe the techniques of police investigation and the use and abuse of police power.

It cannot be assumed that police powers will be exercised lawfully. Indeed, in light of recent revelations there is doubt whether existing police powers are being lawfully exercised.

The Criminal Lawyers Association therefore respectfully urges this committee to reject Bill C-26 as a premature, if not completely unnecessary, extension of existing police powers. We believe that before any further legislation affecting fundamental individual liberties is enacted, Parliament should fully evaluate the impact of existing legislation upon our basic freedoms.

We recommend the "go-slow" policy. We submit it is appropriate in the light of the fact that the thrust of most recent legislation respecting criminal law has been to erode fundamental safeguards and freedoms which have existed in the English common law for centuries.

• 2025

In light of the resultant intrusion into the privacy of our citizens, we submit that on policy grounds Bill C-26 should not be enacted unless extraordinarily compelling grounds exist. The plain fact is that there is not a shred of objective evidence that such legislation is necessary. The government must be told by this Committee that the police will not be armed with additional powers simply upon request. Hard facts are needed before an intelligent and responsible decision can be made.

The Criminal Lawyers Association proposes that this Committee require evidence to be given under oath, and subject to cross-examination, before further action will be taken with regard to Bill C-26. We further suggest that one appropriate forum for such testimony would be the MacDonald Commission. Indeed, it is the view of the association that this Committee should await the report of the MacDonald Commission before any further action is taken with regard to Bill C-26.

Dealing with the legislation our comments are really not very extensive, but I think they are pointed. The first point, and we feel it is the most fundamental and disturbing aspect of the legislation proposed, is that in addition to the provisions of Section 178.25(1), providing for judicial power to issue a warrant to open mail, Bill C-26 has provided for the repeal of

[Traduction]

et techniquement avancées les organismes législatifs ont l'obligation solennelle de promouvoir la liberté.

Il n'y a pas de méthode bon marché pour combattre la criminalité. Si l'on veut vraiment le faire, il va falloir s'attaquer aux causes sous-jacentes de cette criminalité. L'idée qu'il y a un truc, qu'il s'agisse de la détention préventive ou d'une législation plus sévère ou encore de la surveillance électronique est fausse et se révélera extrêmement coûteuse.»

Nous endossons les déclarations de M. Clark. Comme nos membres défendent tous les jours des causes criminelles devant le tribunaux, nous sommes donc dans une position privilégiée pour observer les techniques d'enquête policière ainsi que l'usage ou l'abus du pouvoir policier.

On ne peut prendre pour acquis que ces pouvoirs s'exerceront dans la légalité. Bien plus, à la lumière des révélations récentes, il est même douteux que les pouvoirs policiers en vigueur soient exercés dans le respect de la loi.

La Criminal Lawyers Association exhorte donc respectueusement ce Comité à rejeter le bill C-26 comme étant une extension prématurée, sinon complètement inutile, des pouvoirs actuels de la police. A notre avis, avant qu'une nouvelle loi portant atteinte aux libertés fondamentales de chacun ne soit adoptée, le Parlement devrait évaluer à fond l'incidence de la loi actuelle sur nos libertés fondamentales.

Nous estimons que cette politique «d'attente» est appropriée étant donné que les lois les plus récentes concernant le droit pénal ont eu pour effet de miner les garanties et les libertés fondamentales qui existent depuis des siècles dans le droit coutumier anglais.

Compte tenu de l'atteinte à la vie privée de nos citoyens qui en résulte, nous croyons que pour des raisons de principe, le bill C-26 ne devrait pas être adopté à moins que des motifs exceptionnels ne le justifient. Il est tout à fait évident qu'il n'existe aucune preuve objective indiquant qu'une telle loi soit nécessaire. Ce Comité devrait informer le gouvernement que la police ne sera pas dotée de pouvoirs supplémentaires sur simple demande. Une décision intelligente et valable ne saurait être prise que si elle repose sur des faits concrets.

La Criminal Lawyers Association propose que ce Comité exige que les témoignages soient faits sous serment et que les témoins soient contre-interrogés avant que de nouvelles mesures puissent être prises concernant le bill C-26. Nous estimons, en outre, que la Commission McDonald est la mieux placée pour recueillir ces témoignages. En effet, l'Association est d'avis que ce Comité devrait attendre le rapport de la Commission McDonald avant que de nouvelles mesures ne soient prises concernant le bill C-26.

Bien que la Criminal Lawyers Association soit totalement opposée à l'adoption du projet de loi sous n'importe quelle forme, nous avons analysé le bill et en sommes arrivés aux conclusions suivantes: 1. Pouvoir exécutif d'émettre des mandats L'aspect le plus fondamental et le plus troublant du projet de loi réside dans le fait qu'en plus des dispositions du paragra-

Section 43 of the Post Office Act and the substitution of a new Section 43 permitting interceptions not only through the proposed amendments to the Criminal Code but also pursuant to Section 16 of the Official Secrets Act.

The explanatory note which accompanies this proposed change does not point out that such an amendment would permit the Solicitor General of Canada to issue a warrant authorizing the interception of mail if he is satisfied that certain criteria have been met. This association submits that such executive power is dangerous, open to abuse and completely unjustifiable.

Furthermore, we suggest that it is a serious omission not to have pointed out in the explanatory note that this amendment would give executive power to issue warrants permitting postal interception.

This omission witholds from the Canadian public the fact that such executive power is proposed.

Now we all realize, of course, that has been pointed out to you before now, both editorials in the newspapers and in other forms. One of the answers to these matters always is that the Solicitor General makes a report at the end of the year. Well, a lot of good that really is. The fact is that the Solicitor General's report shows that hundreds of executive orders are made each year under the Official Secrets Act respecting wiretap interception, and of course the problem will be compounded if the executive is given the power to order postal interceptions on its own initiative.

Our association feels there is no place for executive-ordered postal interceptions in our society. That is the main thrust of our submission—the executive ordering postal interception in society when the mail moves so slowly today that there can be no justification for saying that national security is at issue and that the Solicitor General must move without having a judge, some independent person, view and review his stand on the matter. It just cannot be justified. I mean, we are not dealing with the speed of electronics or the wizardry of some modern inventions, we are dealing with the postal service which becomes slower every year, so there can really be no justification whatsoever for executive-ordered postal interception. Power to intercept private communications is so powerful and so great that it must never be exercised without judicial scrutiny.

We do know that the proposed act, the so-called wiretap legislation, provides for ex-party applications. We are not here strongly proposing that in cases of this nature there should be representatives for the public on the applications before the judge, although I have always thought that was a plausible idea, but it is difficult to suggest that a Solicitor General as he walks into his office in the morning with all the pressures that a Cabinet minister has with all that material piled on his desk, is going to give that the same thought as a judge would when a prosecutor or someone responsible from the government as to

[Translation]

phe 178.25(1) autorisant un juge à décerner un mandat permettant d'ouvrir le courrier, le bill C-26 prévoit l'abolition de l'article 43 de la Loi sur les postes et son remplacement par un nouvel article 43 autorisant l'interception du courrier non seulement par l'intermédiaire des modifications proposées au Code criminel, mais également en vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels.

La note explicative qui accompagne ce projet de modification ne souligne pas qu'une telle modification permettrait au solliciteur général du Canada de décerner un mandat autorisant l'interception du courrier lorsqu'il estime qu'on a tenu compte de certains critères. La présente Association croit qu'un tel pouvoir exécutif est dangereux, en plus de prêter à des abus et d'être complètement injustifiable.

En outre, nous croyons que le fait de n'avoir pas indiqué dans la note explicative que cette modification accorderait un pouvoir exécutif de décerner des mandats autorisant l'interception du courrier constitue une grave omission.

Cette omission dissimule au public canadien le fait que ce pouvoir exécutif est proposé.

Nous savons tous bien sûr que les journaux, les éditoriaux et autres sources d'information vous ont déjà signalé cela. La réponse qui est en général faite à ce genre de question est la suivante: le solliciteur général présente un rapport à la fin de chaque année. C'est une mesure excellente. En fait, le rapport du solliciteur général indique que des centaines d'ordonnances, rédigées en vertu de la Loi sur les secrets officiels portent sur les interceptions des communications, et le problème sera d'autant plus complexe si le pouvoir exécutif est habilité à ordonner de son propre chef les interceptions de courrier.

Notre association est d'avis que ce pouvoir d'intercepter des communications dans notre société ne doit jamais être exercé sur ordonnance du pouvoir exécutif. C'est le point essentiel de notre rapport: nous soulignons qu'il n'est pas possible de justifier que le pouvoir exécutif puisse ordonner l'interception du courrier au nom de la sécurité nationale, compte tenu de la lenteur du courrier. Nous ne pensons pas non plus que le solliciteur général puisse prendre des décisions sans qu'un juge, ou un observateur indépendant étudie et revoie sa position. Cela est injustifiable. Il n'est pas question ici de la rapidité des machines électroniques ou la perfection des nouvelles inventions modernes, il est question du service postal qui est de plus en plus lent chaque année, et il est donc injustifiable que le pouvoir exécutif puisse ordonner l'interception du courrier. Ce pouvoir d'intercepter des communications privées est tellement important, qu'il ne doit jamais être exercé sans un examen judiciaire préalable.

Nous savons ce que la loi proposée, dite loi sur l'écoute électronique, prévoit l'endroit des demandes d'adhésion à certains partis. Nous n'insistons pas, dans des cas de cette nature, pour que le public soit représenté lors de la présentation de la requête auprès du juge, bien que j'ai toujours cru que cela soit concevable. Il est toutefois difficile de croire qu'un solliciteur général arrivant à son bureau le matin, en butte à toutes les pressions auxquelles un ministre est exposé et ayant des liasses de documents empilés sur sa table de travail, réfléchira autant qu'un juge le ferait lorsqu'un procureur ou un autre représen-

prepare affidavits to show that all other forms of investigation have failed. We underline that the power to intercept private communications must never be exercised without judicial scrutiny.

• 2030

And we ask this Committee respectfully to require additional evidence from the Government of Canada that the executive power to issue warrants to open mail is necessary. *The Toronto Star* carried an editorial which is a part of our brief. I do not propose to read it, but I think perhaps for once *The Toronto Star* has stated the position succinctly and as well as it can be stated.

We know that you are going to hear submissions from interest groups, from parties who are going to make a position for interception of the mail, and we do not deny that there may be some cases. We say that it should not be necessary at all; that no case has been made out. But there may be; you may find that there are cases where mail should be intercepted but I, respectfully, on behalf of the association, submit to you that you must start with the concept that there should be no executive power to issue warrants to open mail unless the evidence before this Committee is so overwhelming that you can say to yourselves as you leave this room, "I am satisfied beyond a reasonable doubt that there is no other way". Ladies and gentlemen, I respectfully submit to you that that just can not be the case. And certainly on the basis of what has been presented so far, the first thing that should be done, I respectfully submit, with this proposed legislation is to scrap any suggestion that there should be warrants issued by the Solicitor General or any other Cabinet minister.

I, personally, without interjecting too much of a personal note, have had the opportunity to be a prosecutor for some five years in the Province of Ontario in the Attorney General's department so I feel, on behalf of the association, I am speaking as objectively as I can, and it is my respectful submission that when a judge is given the authority and given the duty to review the matters—even ex parte—ex parte matters are not very healthy you know. I can tell you what happens with the wire-tapping legislation right now in Toronto in the Attorney General's department. The Crown attorney calls up the judge's secretary and says "can I see His Lordship"—there may be 45 Supreme Court judges in Ontario and over he goes with his police officer and his material and there is nobody else there and they meet with the judge. And I can assure you that I have never heard of one case where a wire-tap order has been refused in Ontario. Not one. There is nobody there to check them; there is the police officer, the judge and the Crown.

[Traduction]

tant du gouvernement présente à ce dernier des attestations écrites obligatoires indiquant que toutes les autres formes d'enquête ont échoué. Nous soulignons que le pouvoir d'intercepter les communications privées ne doit jamais être exercé sans examen judiciaire.

Nous demandons donc respectueusement à ce comité qu'il exige du gouvernement du Canada des preuves supplémentaires indiquant qu'il est nécessaire d'accorder à l'exécutif le pouvoir d'émettre des mandats autorisant l'ouverture du courrier. A ce sujet, le *Toronto Star* a fait paraître un éditorial que nous avons joint à notre mémoire. Je n'ai pas l'intention de le lire mais je crois que pour une fois, le *Toronto Star* a formulé ces idées-là de la façon la plus élégante et la plus succincte possible.

Nous savons que vous allez entendre des demandes de la part de certains groupes, d'organismes qui vont se prononcer en faveur de l'interception du courrier, et nous ne nions pas qu'il puisse exister certains cas justifiant pareille mesure. Nous affirmons toutefois que cela ne devrait pas du tout être nécessaire et qu'on n'en a pas prouvé la nécessité. Cela n'empêche pas que d'après vous, certains cas justifient l'interception du courrier, mais je vous soumets respectueusement de la part de l'association, que vous devez vous fonder sur le principe interdisant d'accorder à l'exécutif le pouvoir d'émettre des mandats autorisant l'ouverture du courrier, à moins que les preuves présentées devant ce comité soient tellement irréfutables que vous vous diriez convaincus au-delà de tout doute raisonnable qu'il n'existe aucun autre moyen. Mesdames et messieurs, sauf tout le respect que je vous dois, je suis d'avis que cela ne peut tout simplement pas être vrai. Et si l'on se fonde sur les preuves présentées jusqu'à maintenant, le première chose qu'il faudrait faire pour ce qui est de ce projet de loi, est de supprimer toute proposition voulant que des mandats soient émis par le solliciteur général ou tout autre ministre du Cabinet.

Sans vouloir être prétentieux, j'ai été procureur pendant près de cinq ans dans les bureaux du solliciteur général de l'Ontario, et j'estime donc parler de la façon la plus objective possible en tant que porte-parole de l'association; et je tiens respectueusement à dire que lorsqu'on accorde à un juge l'autorité et la charge de revoir ces questions-même les requêtes présentées en l'absence de l'autre partie—vous savez ces situations où l'on présente des questions en l'absence de l'autre ne sont pas très saines. Je suis en mesure de vous rapporter ce qui se passe présentement à Toronto à la suite de l'adoption de la Loi sur l'écoute électronique. Chez le solliciteur général, le procureur de la Couronne donne un coup de fil au secrétaire du juge et demande de le voir—il peut y avoir jusqu'à 45 juges à la Cour suprême de l'Ontario-et il se rend chez le magistrat accompagné d'un policier et de son matériel, sans que personne d'autre n'assiste à leur entrevue. Et je puis vous assurer que je n'ai jamais entendu parler d'un cas où l'on ait refusé une demande d'installer des tables d'écoute en Ontario. Pas une seule. Il n'y a personne qui soit présent pour vérifier le bien-fondé de la requête; il n'y a que le policier, le juge et le procureur de la Couronne.

Mr. Robinson: But maybe they are all justified.

Mr. Thomas: Well, they may be. I am not suggesting they are not. I am only saying...

Mr. Robinson: Then why do you make that fatuous statement?

The Chairman: Order, please. I think we should save the questioning for later.

Mr. Robinson: All right.

Mr. Thomas: I did not mean it in that way. I am sorry if that is the way you took it. What I meant was there is only one side represented there. I am not suggesting it should be any other way in this legislation; we are not. I am only saying that there has never been one refused. Perhaps they are all justified, and perhaps I would not disagree with you, but I have never seen the packets. Nobody is allowed to see them, so we do not know. As you know, you are not allowed to see them. We trust in the judicial system. That is all we can do and no one has ever suggested the contrary. I am only saying: are we going to go the next step and permit the Solicitor General to issue these warrants unfettered, without anybody, without even a Crown attorney, being there. The Solicitor General is given some paper and he does it.

• 2035

Now, the Clause 1 explanatory note accompanying the bill points out that the provisions are analogous to the provisions respecting the interceptions of oral communications. It is clear that Section 16(2) of the Official Secrets Act provides for executive authorization permitting the interception of oral communications. The justification for this authority respecting oral communications has to do with matters of national security. The argument is that since Part IV.1 of the Criminal Code provides for the interception of oral communications in matters involving national security, executive authorizations are necessary.

We feel, and submit to you, respectfully, that the national security argument does not apply to the proposals in Bill C-26. The reason is that Part IV.1 of the Criminal Code, the wiretap section, deals with many crimes, including national security matters such as high treason, intimidation of Parliament and sabotage. The proposed Part IV.2 of the Code, on the other hand, is restricted to narcotics and related offences and does not include national security matters.

By amending the postal Act to provide executive power on national security grounds, the government is trying to accomplish indirectly what it cannot or will not do directly. We feel that this drastic and inappropriate proposal should be rejected. It is just not justifiable.

Now, the offences which may be the subject of a warrant: the Association notes that Section 178.24 (1), when read with Section 178.25 (1), permits warrants to be issued only with respect to narcotics, controlled drugs or restricted drugs. We

[Translation]

- M. Robinson: Mais il se peut que ces demandes soient toutes justifiées.
- M. Thomas: Ma foi, c'est possible. Je ne prétends nullement qu'elles ne le sont pas. Tout ce que je dis . . .
- M. Robinson: Alors pourquoi tenez-vous des propos aussi idiots?

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous ferions mieux de réserver les questions pour plus tard.

M. Robinson: Très bien.

M. Thomas: Ce n'est pas comme cela que je l'entendais. Je suis désolé que vous l'ayez pris de cette façon-là. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il n'y a qu'une version présentée ici. Je ne prétends pas que le projet de loi devrait être rédigé autrement; nous ne faisons pas cela. Je ne fais qu'affirmer qu'il n'y a jamais eu de demande qui se soit vue opposer un refus. Ces demandes sont peut-être toutes justifiées, et je serais peut-être du même avis que vous, mais je n'ai jamais vu les documents. Personne n'est autorisé à les voir et par conséquent, nous n'en savons rien. Vous n'ignorez pas que vous n'avez pas le droit de les voir. Nous faisons confiance au système judiciaire. C'est tout ce que nous pouvons faire et personne n'a jamais prétendu le contraire. Va-t-on aller jusqu'à permettre au Solliciteur général d'émettre ces mandats librement en l'absence de qui que ce soit, même du Procureur de la Couronne? Le Solliciteur général n'aurait qu'à signer un document, sans plus.

L'article 1 des notes explicatives accompagnant le bill C-26 mentionne que les dispositions de la partie IV.2 sont similaires à celles de la partie IV.1, qui traitent de l'interception de communication orale. Il est évident que le paragraphe 16(2) de la Loi sur les secrets officiels autorise le pouvoir exécutif à ordonner l'interception de communication orale. Ce pouvoir peut être appliqué pour des raisons de sécurité nationale. Le motif invoqué à cet égard, est qu'il faut obtenir l'autorisation de la part du pouvoir exécutif, la partie IV.1 du Code criminel stipulant qu'il est possible de recourir à l'interception de communication orale, lorsque la sécurité nationale est en jeu.

L'association propose toutefois que la question de sécurité nationale ne s'applique pas aux dispositions du bill C-26 puisque la partie IV.1 du Code criminel (disposition concernant l'écoute électronique), porte sur bon nombre de délits relatifs à la sécurité nationale: la haute trahison, l'intimidation du parlement et le sabotage. D'autre part, les dispositions prévues pour la partie 4.2 du Code criminel ne portent que sur l'usage de stupéfiants et sur les autres infractions connexes, où il n'est nullement question de sécurité nationale.

En modifiant la loi sur les postes de façon à donner au pouvoir exécutif toute latitude, en invoquant la sécurité nationale, le gouvernement essaie d'accomplir en catimini ce qu'il ne peut, ni ne pourra faire, ouvertement. L'association insiste pour que ces mesures rigoureuses et non pertinentes soient rejetées, car elles ne sont aucunement justifiées.

Passons maintenant aux infractions pouvant faire l'objet d'un mandat: L'association fait remarquer que, pris conjointement, les paragraphes 178.24(1) et 178.25(1) permettent de décerner un mandat, dans le cas de stupéfiants, de drogues

concede that if this legislation is to be enacted, it is certainly desirable that it be restricted as narrowly as possible.

However, the Association strongly suspects that the government is engaged in a foot-in-the-door policy which will permit the subsequent addition of numerous other offences which may be the subject of a warrant permitting seizure of postal communications. Our Association notes that this was precisely the approach taken with respect to the legislation respecting private oral communications. The initial legislation permitted eavesdropping only with respect to certain named offences. Two years later, the legislation was amended to include numerous offences. The Criminal Lawyers Association strongly suspects that such an approach will be taken with respect to legislation respecting postal seizures.

Now the notice provisions, and they are particularly significant.

The provisions contained in Section 178.35 (1) providing for notification that a warrant was in existence within 90 days of the expiry of that warrant is an appropriate provision. However, the Association deplores the caveat to that provision contained in Section 178.26, permitting the court to extend the time for notice for up to three years. Such an extension may very well be granted in every case and would therefore deprive the aggrieved party of his statutory rights provided in Section 178.35.

Section 178.3 (1) provides, in essence, that where the sender consents, an intercepted postal communication is admissible notwithstanding that there was no warrant authorizing its interception. This section is similar to Section 178.16 of the Criminal Code respecting oral communications. That section provides for the admission of private communications where one of the parties consents.

It is our view that such a provision is not appropriate to the interception of postal communications. The Association can envisage situations where the sender is either unknown or cannot be located, or indeed may have been an undercover police officer. Under section 178.3 (1), the interception then could be admissible even without *viva voce* evidence that the sender had consented. A recent decision of the Ontario Court of Appeal would tend to support this contention. It is the view of the Association that this provision would permit abundant abuse by police authorities.

• 2040

In dealing with that question of the consent, the problem comes about, in reality, when—and to have a provision such as this, surely, and the Supreme Court of Canada has to deal with this point this year with respect to intercepted oral communications, surely it must be the consent at the time that the letter is written or the communication is made, not such a consent as could be extorted or by means such as a no-jail term or a small fine or a suspended sentence to further the prosecution against the co-accused. That is plea bargaining in its rawest form, and that is exactly what that proposed section will promote. I can assure you—and I do not say this without

[Traduction]

contrôlées ou de drogues d'usage restreint. Nous admettons qu'il est certainement souhaitable de restreindre le plus possible ce projet de loi, s'il doit être adopté.

Cependant, l'association soupçonne fortement le gouvernement de s'être engagé dans une politique d'ingérence dans la vie privée, ce qui permettrait par la suite d'ajouter de nombreuses autres infractions pouvant faire l'objet d'un mandat de saisies du courrier. L'Association fait remarquer qu'il s'agit là de la solution adoptée pour les lois portant sur les communications orales privées. La mesure initiale permettait l'écoute, uniquement dans le cas de certaines infractions désignées. Environ deux ans plus tard, cette mesure fut modifiée afin d'y ajouter de nombreuses autres infractions. L'association soupçonne fortement que l'histoire se répétera, en ce qui concerne les mesures portant sur les saisies de courrier.

Nous passons maintenant aux dispositions relatives à un avis qui sont particulièrement importantes.

Les dispositions du paragraphe 178.35(1) prévoyant la nécessité d'aviser de l'existence d'un mandat dans les 90 jours qui précèdent son expiration sont appropriées. Toutefois, l'Association déplore la mise en garde contre cette disposition, contenue dans l'article 178.26 qui permet à la cour de remplacer ce délai par une période d'au plus trois ans. L'Association estime qu'une telle prolongation pourrait être accordée dans chaque cas et léser la personne des droits qui lui sont accordés statutairement par l'article 178.35.

Le paragraphe 178.3(1) prévoit essentiellement que lorsque l'expéditeur y consent, une communication postale interceptée est admissible même s'il n'y a aucun mandat autorisant son interception. Ce paragraphe est semblable au paragraphe 178.16(1) du Code criminel qui a trait aux communications verbales. Cet article prévoit que des communications privées peuvent être interceptées lorsqu'une des parties y consent.

Nous sommes d'avis qu'une telle disposition ne vaut pas dans le cas des communications postales. L'Association peut entrevoir des situations où l'expéditeur est soit inconnu, soit impossible à situer (ou, peut même avoir été un agent de la police secrète). En vertu du paragraphe 178.3(1), l'interception pourrait alors être admissible même sans que l'expéditeur ait témoigné de vive voix de son consentement. Une récente décision de la Cour d'appel de l'Ontario tendrait à appuyer cette position. L'Association est d'avis que cette disposition laisserait la porte ouverte à toutes sortes d'abus de la part des autorités policières.

La Cour Suprême du Canada doit étudier cette année cette question relativement aux communications orales interceptées, et il faudrait certainement obtenir le consentement au moment de la rédaction de la lettre ou de la tenue de la communication, autrement on pourrait réussir à obtenir le consentement du co-accusé en lui promettant une sentence sans emprisonnement, ou une amende légère ou encore une condamnation avec sursis. Ce serait là du marchandage de plaidoyers à son plus vil, et c'est exactement ce que l'article proposé encouragerait. Je puis vous assurer—et c'est bien sûr en connaissance de cause que je le dis—que c'est là exactement ce qui se produira

some knowledge—that that is exactly what is happening with respect to the wiretap. They will very often not proceed with the authorization, not file it in the court, and will call persons who were parties to the communications and make deals with those individuals; they will consent to the admission into evidence of something they never would have consented to but for the negotiated plea they have been able to make on their own part.

In conclusion, we say that the enactment of this legislation is just not appropriate at this time. We are not saving that this should be tossed aside as not, perhaps, relevant at a more significant time or when there is concrete evidence. But at this time, from what we know and from what we have been able to find out, the case has just not been made out. It is a time when the public is vitally concerned about its rights, and at the same time is vitally concerned about its rights, and at the same time is vitally concerned about the very great social and political issue of crime within our community. As responsible lawyers, we are knowledgeable of that fact: we live in the community, we have families, and we are interested in sensible, responsible investigation of crimes and in having the parties responsible brought to the courts. But, at the same time, I do not think this Committee should be conned by that same old approach, that if we are going to stop crime we have to take tough measures.

Legislation such as you have before you can be-I do not say that this totally is the answer, but it can be—interpreted as an easy way for the investigative authorities to investigate crimes at the risk of eroding our fundamental liberties. There is nothing worse—I found this, certainly, when I was a prosecutor and I see it every day—than to see investigations conducted in a sloppy, lazy manner. Legislation such as this will simply encourage problems, it will simply encourage abuse, not by the present Solicitor General or any of the successors we could foresee, but certainly you are placing a power in the hands of the Solicitor General that he does not need, that the police do not need. The police do not need, and the Solicitor General does not need, the power to intercept on his own motion mail sent in this country to this country. If he needs it, let him make his case, let him make it strongly, and let it be tested by people who know and by your Committee. Let us hear evidence, let us have it strongly placed before us, because once you start the ball rolling down the hill it is not going to stop, it is just going to gain momentum and more momentum. We want crime stopped. We do not want crime rampant in this community. At the same time, you cannot be panicked and pushed and conned into a position where legislation will be passed in this House that we will all regret, and wish we never had anything to do with, in years to come.

If this legislation is necessary, a case can be made out, and it can be made out responsibly. If it is not necessary, unless a case is made out strongly and fully, then ladies and gentlemen,

[Translation]

dans le cas de l'écoute électronique. Souvent, on n'obtiendra aucune autorisation, on ne déposera aucune requête devant le tribunal, mais on téléphonera aux participants la communication téléphonique pour conclure un marché avec les suspects; ces derniers consentiront à ce que soient présentés des éléments de preuve qu'ils n'auraient jamais admis si ce n'était du plaidoyer qu'ils ont pu négocier à leur avantage.

Pour conclure, nous prétendons que l'adoption du présent projet de loi n'est pas opportun pour l'instant. Nous ne prétendons pas qu'on doit le rejeter tout à fait, qu'il ne conviendra pas à l'avenir ou si jamais on démontrait concrètement la nécessité de telles dispositions. Mais à l'heure actuelle, de ce que nous savons et de ce que nous avons pu constater, on n'a pas du tout démontré la nécessité des dispositions en question. Nous vivons une époque au cours de laquelle le public s'inquiète grandement de ses droits, tout en étant particulièrement préoccupé de la très grande question sociale et politique que représente l'élément criminel au sein de la société. En avocats conscients de nos responsabilités, nous le savons fort bien. Nous vivons dans la société, nous avons des familles, nous voulons que les enquêtes sur la criminalité soient faites par des gens sensés, responsables, et nous voulons que les coupables soient inculpés devant les tribunaux. Par ailleurs, je ne crois pas que le présent comité doive se laisser leurrer par la vieille rengaîne voulant que si nous voulons mettre fin à la criminalité, il nous faut adopter des mesures rigoureuses.

Le projet de loi dont vous êtes saisi, peut être-je ne prétends pas que ce soit là l'unique réponse, mais cela se peut—interprété comme s'il offrait aux autorités policières une solution de facilité pour enquêter sur le crime au risque d'éroder nos libertés fondamentales. Il n'y a rien de pire—je l'ai constaté lorsque j'étais procureur et je le constate à tous les jours—que de voir des enquêtes faites d'une manière fainéante et négligée. Un tel projet de loi ne fera que créer des problèmes, qu'encourager les abus, non de la part du solliciteur général actuel, ni de ses successeurs prévisibles, mais il est certain que vous placez entre les mains du solliciteur général un pouvoir dont il n'a aucun besoin, un pouvoir dont la police n'a aucun besoin. La police et le solliciteur général n'ont pas besoin du pouvoir d'intercepter de leur propre chef le courrier expédié d'un endroit à un autre au pays. Si le solliciteur général a besoin d'un tel pouvoir, qu'il le démontre, qu'il le démontre irréfutablement, auprès des experts, auprès de ce comité. Qu'on nous présente des preuves, qu'on nous présente un plaidoyer solide, car une fois la chose en marche, elle fera boule-de-neige, et on ne pourra plus l'arrêter. Nous voulons nous débarrasser de la criminalité. Nous ne voulons pas que le crime se répande dans notre société. Par ailleurs, il ne faut pas vous laisser paniquer, pousser et leurrer à adopter le présent projet de loi à la Chambre, situation que nous regretterions tous, que nous souhaiterions n'avoir jamais accepté, dans les années à venir.

Si le présent projet de loi est nécessaire, on devrait pouvoir le démontrer et ce, de façon intelligente. S'il n'est pas nécessaire, si l'on ne peut le démontrer irréfutablement, alors mes-

we urge you to reject this bill in its entirety because a case just has not been made out at this time.

Those are the submissions I have.

• (2045)

The Chairman: Thank you, Mr. Thomas. We were scheduled to go on to the other witnesses from the Law Union of British Columbia at 9 o'clock, but obviously we will need at least half an hour to canvass the subjects raised by this first brief. We will begin with Mr. Jarvis. I have his name and Mrs. Holt's; I see Mr. Robinson and Mr. Fraser. So we will have Jarvis, Holt, Fraser and Robinson.

Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Thank you very much, Mr. Chairman, and through you I thank the witnesses for appearing and for their brief.

Can the witnesses assist me in distinguishing in any way between the interception of a written communication and the interception of an oral communication, in principle or in philosophy? It seems to me that in terms of protecting my privacy I feel more confident in an oral communication. In other words, I regard the infringement upon the privacy of an oral communication as being more important to me than the infringement on the privacy of a written communication.

Mr. David McCombs (Director, Criminal Lawyers Association): I would like to deal with it in this manner. The legislation respecting oral communications specifically addressed itself to matters of national security. From that perspective, it was argued when that legislation was enacted that executive authorizations were necessary. As the brief points out, this legislation clearly restricts itself to matters of narcotics, and it may well be, although I submit there is no evidence of it at this stage, that postal communications should be intercepted for the purpose of investigating narcotics. But unlike the legislation respecting oral communications, which does include such matters as treason and so on, as Mr. Thomas pointed out, this legislation says we are concerned about drugs; and they just tack on an amendment to the Post Office Act, which permits executive authorization for postal interceptions on national security grounds. In that sense this legislation clearly can be distinguished from the legislation respecting oral communica-

I agree with the suggestion the hon. member makes that it may strike more at one's soul when one's oral communications are intercepted than when postal communications are intercepted, but we have to deal with reality today. This legislation, as proposed, purports to restrict itself to narcotics investigations; and yet it extends itself to matters of national security. And as I was reading in the newspaper, the Solicitor General himself acknowledges that you cannot define national security. This legislation, as I say, allegedly purports to restrict itself to narcotics; and yet in the back door we get the whole business of national security and executive authorizations. To me, that is a major distinction between this legislation and legislation involving oral communications.

[Traduction]

dames et messieurs, nous vous supplions de rejeter le présent projet de loi au complet, car sa nécessité n'a pas encore été démontrée, loin de là.

Ce sont là les arguments que j'avais à vous soumettre.

Le président: Merci, monsieur Thomas. Nous étions censés passer aux témoins de la Law Union of British Columbia à 21 heures, mais il nous faudra au moins une demi-heure de plus pour aborder les divers sujets auxquels on a fait allusion dans ce premier mémoire. M. Jarvis sera le premier orateur, et il sera suivi par M^{me} Holt, M. Robinson et M. Fraser.

Monsieur Jarvis, vous avez la parole.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président. Je tiens à remercier les témoins pour l'excellent mémoire qu'ils ont présenté.

Les témoins pourraient-ils m'aider à faire la distinction entre l'interception d'une communication écrite et l'interception d'une communication téléphonique? De façon générale, on a tendance à se croire davantage protégé lorsqu'on parle au téléphone. En d'autres termes, je me sentirais davantage menacé si on m'écoutait au téléphone que si on ouvrait mes lettres.

M. David McCombs (directeur, Criminal Lawyers Association): Je vais tâcher de répondre à votre question de la façon suivante. La loi qui porte sur les communications téléphoniques vise surtout à protéger la sécurité nationale. C'est ainsi que l'autorisation du Cabinet sera nécessaire pour appliquer cette loi. Comme nous le disons dans le mémoire, cette loi porte sur le trafic des stupéfiants. Il se peut fort bien qu'on se serve des postes pour faire le trafic des stupéfiants, bien qu'il n'existe pas de preuves, à l'appui, à mon avis. La loi ayant trait aux communications verbales ne parle pas de la trahison et des questions semblables, comme M. Thomas nous l'a fait remarquer. La loi que nous étudions cherche à lutter contre le trafic des stupéfiants en ajoutant à la Loi sur les postes un amendement qui autoriserait l'interception des communications écrites, dans l'intérêt de la sécurité nationale. Voilà les distinctions qu'on peut faire entre ces deux lois.

Je suis d'accord avec l'honorable député qui nous dit qu'il se sent plus menacé lorsqu'on l'écoute au téléphone, mais la réalité nous impose ces mesures. La loi proposée est censé se limiter à la lutte contre le trafic des stupéfiants, mais elle s'adresse néanmoins à la question de la sécurité nationale. Or, j'ai lu dans les journaux que le Solliciteur général lui-même reconnaît l'impossibilité de définir ce terme. A mon avis, lorsqu'on se met à parler de la sécurité nationale et de l'autorisation du Cabinet, il devient possible de faire une distinction importante entre ces deux lois proposées sur l'interception des communications verbales et écrites.

Mr. Jarvis: On that criminal side, if it is good to intercept mail for the purpose of narcotics, I fail to understand why it is not equally good for all other kinds of criminal activity. That one really escapes me. What about fraud by use of the mail? How can you say that it is good for narcotics on one hand and not good for other criminal activity on the other? Forget the national security side now for a moment.

Mr. McCombs: The explanatory notes accompanying this legislation say that the legislation is for the purpose of dealing with narcotics matters. They never really discuss matters of national security anywhere in the explanatory notes, so we can only presume that the legislation was enacted to deal with a specific request from maybe the RCMP or police authorities all over the country: we are frustrated in our attempts to stop drug importation into this country or drug trafficking in this country and we need legislation to open the mails. Again, the explanatory notes address themselves to that question and not to the question of national security, and it appears to us that it is almost an afterthought that the amendment to the postal act is going to permit this whole other area, this business of executive authorizations, to open up. I cannot dispute what you are saying when you suggest that if it is okay for drugs it is probably okay for all kinds of other criminal investigations; but this legislation purports to restrict itself to narcotics matters and, as I said before, sneaks in the back door with questions of national security. I presume, if the legislation does not deal with all these other criminal matters, it is because the authorities who asked for the legislation did not feel it was necessary. They only thought it was necessary with regard to drugs.

• 2050

Mr. Jarvis: On the matter of executive warrant, what would be the association's reaction if the Solicitor General, in terms of national security, could be the only applicant for a warrant to a Supreme Court judge? He must be the applicant.

I am thinking this: the Solicitor General, in terms of national security, has to carry the political can. He is the one who has to answer in the House of Commons and wherever. I share some very serious concerns with you about this executive warrant; some extremely serious concerns. Not to be personal about the present solicitor general or any other solicitor general of any political party, but certainly he must be privy at some stage in the process, if there is to be a process, he must involve himself at some stage. One that has been suggested is that he be the applicant for the warrant under the Official Secrets Act for purposes of national security.

Mr. Harold J. Levy (Secretary, Criminal Lawyers Association): In response to this comment, I think our association would agree with this approach as being far more satisfactory than what is proposed in this legislation. At least there would be a judicial check regardless of who makes the application, and of course the Solicitor General would be in the best position to make the application. It is the judicial check; it is that intervention. It is the matter of having to explain something to someone else, to someone who is trained to sift the

[Translation]

M. Jarvis: Si on peut intercepter des communications écrites dans la lutte contre le trafic des stupéfiants, je vois mal pourquoi on ne pourrait pas faire la même chose dans la lutte contre d'autres formes d'activités criminelles, telle que la fraude. Comment peut-on dire qu'un outil est bon pour la première tâche, mais non pas pour la seconde? Laissons de côté pour l'instant toute la question de la sécurité nationale.

M. McCombs: Les notes explicatives qui accompagnent cette loi nous informent qu'elle vise surtout la lutte contre le trafic des stupéfiants. Ces notes ne parlent pas de la sécurité nationale, et c'est pour cela que nous avons tendance à croire que la loi a été rédigée à la demande de la Gendarmerie royale, ou des autres forces policières au Canada. Nos forces policières nous disent qu'elles ont du mal à empêcher l'importation des drogues au Canada et à lutter contre le trafic des stupéfiants dans notre pays, et qu'une telle loi les aiderait beaucoup dans leur travail. Encore une fois, les notes explicatives s'adressent à cette question et non pas à la question de la sécurité nationale. Il nous semble que la modification à la Loi sur les postes, qui ouvre tout ce domaine d'autorisation exécutive, a presque été ajoutée après coup. Je ne puis contester vos propos lorsque vous dites que si l'interception du courrier peut s'appliquer dans le cas des drogues, elle pourrait probablement s'appliquer aussi bien à toutes sortes d'enquêtes criminelles; ce projet de loi se veut restreint aux cas de narcotiques, et comme j'ai déjà dit, il serait accepté en resquillant cette question de sécurité nationale. Je suppose que si les lois ne couvrent pas toutes les activités criminelles, c'est parce que les autorités qui auraient demandé cette législation ne le croyaient pas nécessaire. Ils ne l'estimaient nécessaire qu'à l'égard des stupéfiants.

M. Jarvis: En ce qui concerne le mandat décerné en vertu de l'approbation exécutive, comment l'association réagirait-elle si uniquement le solliciteur général, dans les cas de sécurité nationale, pouvait demander un mandat d'un juge de la Cour suprême? Disons que c'est lui qui devrait être le requérant.

Voici ce que j'en pense: En matière de sécurité nationale, le Solliciteur général doit en être politiquement responsable. C'est lui qui doit répondre aux questions à la Chambre et ailleurs. Je partage vos préoccupations assez profondes quant à ce mandat exécutif, des préoccupations extrêmement profondes. Nous ne voulons pas faire de personnalités à l'endroit de l'actuel Solliciteur général ou de ses précédents venant de n'importe quel parti politique, je veux simplement dire qu'il doit, bien sûr, intervenir dans l'affaire à un moment donné. On a proposé qu'il soit le requérant du mandat en vertu de la Loi sur les secrets officiels en matière de sécurité nationale.

M. Harold J. Levy (secrétaire, Criminal Lawyers Association): Pour répondre à votre commentaire, je crois que ce processus nous conviendrait mieux que celui qu'on propose dans le bill actuel. Il y aurait au moins une vérification judiciaire, peu importe le requérant, et, bien sûr, le Solliciteur général serait le mieux placé pour faire la demande. C'est cette vérification judiciaire, cette intervention-là que nous voudrions avoir. Ce qui importe surtout dans cette affaire, c'est le fait de devoir s'expliquer à autrui, à quelqu'un qui a la compétence de

evidence, that is all important in this matter. This would be a far better approach than what is being offered in the legislation that is proposed.

Mr. Lachance: Just a supplementary or an explanation. Did you envisage a before-the-fact or an after-the-fact review?

Mr. Jarvis: I envisaged that if the security service felt they required to intercept someone's mail, they would prepare the documentary evidence for the solicitor general. He in turn would have to satisfy himself on the documentary evidence, prepare an application to a Supreme Court judge with the documentary evidence in support of his application, go to the judge and say, "I need a warrant for national security purposes." That is the kind of process that was going through my mind.

Mr. Lachance: Before the fact.

Mr. Jarvis: Yes.

Mr. Robinson: The only thing, Mr. Jarvis, is that we do not know what they mean by national security.

Mr. Jarvis: Nor do we, unfortunately.

Mr. Robinson: Maybe they will tell us what they think. They have used it in their brief.

Mr. Jarvis: I do not know what anybody means by it.

Mr. Thomas: We have no idea what national security is. You will notice that the legislation does not mention national security.

Mr. Robinson: I know, but in your brief you do not put it in quotation marks.

Mrs. Holt: I bet Italy and Israel know what national security is.

Mr. Thomas: They certainly do.

Mr. Levy: I think one thing we can recognize is that national security does involve matters of the highest and most important nature, and hopefully we do not have thousands of these coming in every day across our desks and in our lives. Certainly there are not that many of them and I hope it continues this way; that the Solicitor General could not charge himself with this responsibility and go before the judge to get a particular order as necessary.

Mr. Jarvis: There were 9.3 a week on average for national security purposes for oral interceptions, so it does happen fairly regularly to the Solicitor General. That is on the basis of the last report on the Official Secrets Act.

My last question is on the reporting system. I do not know how you would do it. I doubt very much that you could have an adequate reporting system under the Official Secrets Act if that report were to be made public. Whom does he report to? Does he report to a special security-cleared group of Parliamentarians sworn to secrecy and all that sort of thing? You mention the reporting system in here. I am equally concerned, because the one-page report is really a meaningless thing. The reporting on the criminal side is not a bad report, in my view. It is very detailed. It gives me material for a lot of questions on the electronics surveillance side, and this reporting system is

[Traduction]

tout passer au crible, surtout les preuves. Ce système serait une nette amélioration de ce qui est prévu dans les dispositions de ce projet de loi.

M. Lachance: A titre d'explication, envisagiez-vous une révision après ou avant le fait?

M. Jarvis: J'envisageais que si les services de sécurité estimaient nécessaire d'intercepter le courrier, qu'il préparerait les témoignages par écrit pour le Solliciteur général. Lui, à son tour, devrait être convaincu du bien-fondé de ces témoignages, préparer une requête à l'intention du juge de la Cour suprême avec la documentation probante à l'appui, aller voir le juge et lui dire, «Il me faut un mandat pour traiter d'un cas d'infraction à la sécurité nationale». Voilà le genre de procédé que j'envisageais.

M. Lachance: Avant le fait.

M. Jarvis: Oui.

M. Robinson: Monsieur Jarvis, la seule entrave, c'est que nous ne savons pas ce qu'ils veulent dire par sécurité nationale.

M. Jarvis: Et nous non plus, malheureusement.

M. Robinson: Ils pourraient peut-être partager leurs idées avec nous, car ce terme figure dans leur mémoire.

M. Jarvis: Je ne sais pas ce que ce terme veut dire pour qui que ce soit.

M. Thomas: Nous n'avons pas la moindre idée de ce que veut dire la sécurité nationale. Vous constaterez que le projet de loi ne fait pas état de sécurité nationale.

M. Robinson: Je sais, mais dans votre mémoire vous ne l'avez pas mis entre guillemets.

Mme Holt: Je vous promets que l'Italie et l'Israël savent très bien ce que c'est que la sécurité nationale.

M. Thomas: C'est sûr et certain.

M. Levy: Ce que nous savons tous, c'est que la sécurité nationale implique des incidents d'un caractère extrêmement important et espérons que nous n'aurons pas à faire face, tous les jours, à des cas de ce genre. Certes, ils ne sont pas nombreux et j'espère que la situation restera pareille pour que le Solliciteur général ne soit pas chargé de cette responsabilité et puisse ainsi se présenter devant le juge pour faire approuver le mandat en question.

M. Jarvis: Il y avait une moyenne de 9,3 incidents impliquant la sécurité nationale par semaine qui exigeaient des interceptions électroniques, alors le Solliciteur général a à y faire face assez régulièrement. Ces chiffres s'inspirent du dernier rapport sur la Loi sur les secrets officiels.

Ma dernière question a trait à la remise des rapports. J'ignore comment vous le feriez. Je doute fort qu'il conviendrait de faire un rapport aux termes de la Loi sur les secrets officiels et puis de le rendre public. A qui faudrait-il faire rapport? A un groupe spécial de députés ayant reçus la vérification sécuritaire, dûment assermentés et ainsi de suite? Vous parlez ici du système des rapports. Ce qui m'inquiète, c'est que ce rapport d'une page ne veut pas dire grand-chose. Selon moi, le rapport sur l'aspect criminel n'est pas mauvais. Il est très détaillé. Il m'a fourni la base de plusieurs questions sur l'écoute électronique et ce système de rapports est comparable

much the same for the narcotics. But whom do you report to if you are Solicitor General.

• 2055

Mr. McCombs: If the Solicitor General had to go before a judge then the judge would provide a bit of a screen. Those authorizations could then be included in the Solicitor General's annual report respecting all postal interceptions that were judicially authorized throughout the country.

Mr. Jarvis: And made public.

Mr. McCombs: Well, not the content but the fact that they were authorized, just as they are proposed to be under the legislation respecting judicial authorization. They are going to have to tell us once a year how many judicial authorizations there were.

Mr. Thomas: The difficulty with making things public, apart from the question of national security—we see it in the wiretap legislation all the time—is that the affidavits that are filed in support of the application often contain matters that are hearsay, are matters that have not been established, or are matters that are nothing more than innuendo.

I do not mean that in any improper manner but this is the nature of the investigation at that point. And by making such things public, you can cause much greater damage than the charge itself. There are names of people in there and associations, and it can become a terrible thing. So I feel that there should be some reporting to someone, but to whom?

Mr. Jarvis: That was my question.

Mr. Thomas: I do not know. Do you have this available and have all this material Canada-wide filed in the Supreme Court of Canada? Or do you have it filed with the Cabinet? I do not know. Do you have a cross-section from Parliament from all parties? Perhaps the Prime Minister, the Leader of the Opposition and the leaders of the other parties, maybe, I do not know. But you certainly have to have some reporting system because if you do not have a reporting system then what happens is subject to abuse. Not that we are pointing the finger at anybody but that is what happens. That is what we are afraid of.

Mr. McCombs: What would be wrong with simply having legislation that required the Solicitor General to go before a judge, as the hon. member has suggested? Go before a judge and, by affidavit or whatever, allege that certain information existed which required the interception of postal communications, rather than simply have it go across his desk and have him put his signature on it and the whole thing to be done in secret.

The only people who would be privy to that information would be the judge, the Solicitor General and his agent. There would be no danger that that process would result in matters becoming public. It strikes me that it is an overabundance of caution that leads us to the conclusion that only the Solicitor General can authorize it.

[Translation]

à celui qui porte sur les narcotiques. Mais à qui le Solliciteur général doit-il faire rapport?

M. McCombs: Si le Solliciteur général doit passer devant un juge, ce dernier lui sert en quelque sorte de couverture. Les autorisations accordées seront ensuite consignées dans le rapport annuel du Solliciteur général, pour toutes les interceptions du courrier qui ont été autorisées judiciairement dans l'ensemble du pays.

M. Jarvis: Et rendues publiques.

M. McCombs: Le contenu ne sera pas rendu public, mais le fait qu'elles aient été autorisées, comme il en est question dans le cadre de la loi portant sur l'autorisation judiciaire. Le Solliciteur général devra révéler combien d'autorisations judiciaires ont été accordées par an.

M. Thomas: Il est difficile de rendre publiques certaines choses. Mise à part la question de la sécurité nationale, et nous nous en rendons compte très souvent pour ce qui est de la loi sur l'écoute électronique, les déclarations sous serment qui sont déposées pour appuyer une demande contiennent souvent des rumeurs, c'est-à-dire des affirmations qui n'ont pas été établies, ou tout simplement des insinuations.

Il n'y a rien à redire à cela, mais à ce stade, l'enquête se base sur ce type de renseignements. En révélant ce genre de renseignements, on peut provoquer plus de tort que l'accusation elle-même. Certaines personnes et associations sont citées par leurs noms, et les conséquences peuvent être terribles. Il est donc nécessaire de faire un rapport à quelqu'un, mais à qui?

M. Jarvis: La question que j'ai posée.

M. Thomas: Je ne sais pas. Ces renseignements sont-ils disponibles et se trouvent-ils tous fichés dans les dossiers de la Cour suprême du Canada? A moins qu'ils ne se trouvent dans les dossiers du Cabinet? Je l'ignore. Disposez-vous d'un dossier de référence pour les députés du Parlement, quel que soit leur parti? Peut-être le premier ministre, le chef de l'opposition et les chefs des autres partis, je ne sais pas. Mais vous devez avoir un système de rapports, sinon c'est la porte ouverte à tous les abus. Nous ne critiquons personne, mais c'est ce qui se passe. C'est ce que nous redoutons.

M. McCombs: Pourquoi ne pas établir une loi qui exige que le Solliciteur général fasse rapport à un juge, comme l'a suggéré l'honorable député? Le Solliciteur général pourrait comparaître devant un juge et, par déclaration sous serment, ou autrement, pourrait indiquer que certains renseignements exigeaient l'interception du courrier. Cela serait préférable à ce que le Solliciteur général reçoive le courrier en question sur son bureau, appose sa signature, et le tout, en secret.

Les seules personnes qui prendraient connaissance de ces renseignements seraient le juge, le Solliciteur général et son agent. Il n'y aurait aucun danger à ce que ces renseignements tombent dans le domaine public. Je suis frappé par cet excès de prudence, qui se traduit par le fait que seul le Solliciteur général a le droit d'autoriser de telles mesures.

Mr. Lachance: But then you contradict—I am sorry, I should not speak—but then you contradict the assertion of the other witness saying that the judiciary has no time and there is no possibility for review.

Mr. Thomas: No. The point that I made was that it was the Solicitor General who... The hon. member pointed out that there were nine national security matters weekly, was it? Yes, 9.3 per week, on average. Certainly, two countries have had national security matters, and I can think of at least one national security matter in the last 10 or 15 years. I did not know we had 9.3 a week. Maybe we should learn more about that.

Mrs. Holt: You cannot know if nothing happens, if there is no statistic to report. We have had terrorism in British Columbia for years and years, literally terrorism.

Mr. Thomas: Yes, Once again, maybe we should be informed. Should the people in our country not know that we have 9.3 national security problems a week? I think we are entitled to know.

• 2100

Mrs. Holt: We accepted a police state in B.C. for a long time to protect us from dynamiting, fire, fire-bombs.

Mr. Thomas: Well, you know, that may be, but the fact is that . . .

Mrs. Holt: Not maybe; it did happen.

Mr. Thomas: I did happen, of course. But there may have been underlying reasons, that we are not privy to either.

Mrs. Holt: Well, good people wanted to be safe.

The Chairman: Thank you, Mr. Jarvis. Well, Mrs. Holt you are next; we will move on to you.

Mrs. Holt: Well, first of all, I would like to say, and this might shock Mr. Fraser, but last night was so horrendous, such a shocking report, such an anti, anti everything, that I am very pleased to see your report which is quite objective or seems objective; it is reasonable and it is not anti everything in the world. It is offering some...

Mr. Robinson: I am a member of The Criminal Lawyers Association so $I\dots$

Mrs. Holt: Did you see this? You have 4.5 per cent of the lawyers of Ontario on your membership. Did every one of the 500 see this report and approve it?

Mr. Thomas: I do not think so. We have an executive made up of about 20-25 persons.

Mrs. Holt: That is the way the country is run.

Mr. Thomas: That is one of the points that we are making, except that, I think we consulted perhaps more people than maybe the Solicitor General might consult.

Mr. Fraser: Did members of the Liberal Party see this legislation before it was tabled?

[Traduction]

M. Lachance: Mais il y a alors une contradiction . . . excusez-moi, je ne devrais pas prendre la parole. Il me semble que vous contredisez ce qu'a dit l'autre témoin, à savoir que le pouvoir judiciaire n'a pas le temps de réviser ces autorisations.

M. Thomas: Non. J'ai dit simplement que c'était le Solliciteur général qui . . . L'honorable député a souligné qu'il y a environ neuf questions de sécurité nationale qui surgissent chaque semaine. N'est-ce pas? Oui, 9.3 par semaine, en moyenne. Je peux penser à deux pays qui ont eu un ou deux problèmes de sécurité nationale au cours des dix ou quinze dernières années. J'ignorais que nous en avions 9.3 par semaine. Nous pourrions peut-être en apprendre davantage là-dessus.

Mme Holt: Vous ne pouvez pas le savoir s'il n'y a aucune statistique là-dessus. Le terrorisme sévit depuis plusieurs années en Colombie-Britannique, et je parle bien du terrorisme.

M. Thomas: Oui. Nous ferions peut-être mieux d'être informés. Les Canadiens devraient-ils ignorer que 9.3 problèmes de sécurité nationale se posent par semaine? Je crois que nous avons le droit de le savoir.

Mme Holt: Nous avons accepté d'avoir un État policier en Colombie-Britannique, afin de nous protéger des dynamitages, des incendies et des bombes incendiaires.

M. Thomas: C'est possible, mais le fait est que . . .

Mme Holt: Ce n'est pas seulement possible: c'est arrivé.

M. Thomas: C'est arrivé, bien sûr. Mais il y a certainement des raisons sous-jacentes que nous ignorons aussi.

Mme Holt: Les braves gens veulent être en sécurité.

Le président: Merci, monsieur Jarvis. Madame Holt, vous avez la parole.

Mme Holt: Tout d'abord, j'aimerais dire, même si je dois choquer M. Fraser, que la soirée d'hier a été si horrible et si choquante, si anti tout, que je suis très heureuse de lire enfin un rapport objectif, ou du moins qui semble l'être. Il est tout à fait raisonnable et n'est pas contre tout et tous. Il propose certaines...

M. Robinson: Je fais partie de la Criminal Lawyers Association, et . . .

Mme Holt: Est-ce que vous avez vu cela? Votre association regroupe 4.5 p. 100 de tous les avocats de l'Ontario. Les 500 membres de votre association ont-ils lu ce rapport et l'ont-ils approuvé?

M. Thomas: Je ne crois pas. Notre exécutif comprend environ 20 à 25 personnes.

Mme Holt: Voilà comment notre pays est gouverné.

M. Thomas: C'est précisément l'un de nos arguments, sauf que nous avons sans doute consulté davantage de gens que le Solliciteur général.

M. Fraser: Les membres du parti libéral ont-ils pris connaissance de cette loi avant qu'elle ne soit déposée.

Mr. Robinson: I did.

Mr. Fraser: I am not talking about the members of Parliament; I am talking about the membership.

Mrs. Holt: I would like to ask you about your track record, but I want to ask a couple of questions first.

The Chairman: You mean what his percentage is of wins and losses is in court?

Mrs. Holt: I want to know what they . . .

Mr. Thomas: I would not want to disclose that. I may go out of business.

Mrs. Holt: Oh, well, we will talk about that after the meeting.

An hon. Member: The do not call him Key to Kingston.

Mrs. Holt: Do they call you—High Wall? You referred to wiretapping and I think there is an analogy in it. The reality is that we may be very well in a third world war of international terrorism; it is a dirty, dirty war with people who have more money probably than many nations in the world—individual groups of four and five. Wadia Daub is said to have \$100 million; only about six of them in South Lebanon started an actual war. As I indicated I have been involved in studying terrorism and working with it since 1958, in Canada and overseas; I really do not know how you expect to prevent it.

I just put this hypothetical case. Say the police know for example about a letter from somebody known in the Red Brigade, and they have international information—maybe they have such good international information that that may be the reason we have been so fortunate on this continent—that the letter is going to someone in this country who, they know, is part of organized crime or who is a terrorist, or say if Abou Daoud were alive and they knew he was sending it or, what they call the Japanese group were getting it, what would they do if they knew there was something in it?

Mr. Thomas: What they can do, in my submission, is to apply for a search warrant.

Mrs. Holt: Of the postal service.

Mr. Thomas: The Post Office, that is an investigative power. Justices of the Peace are available within this province on a 24-hour basis and the police know very well how they can get search warrants.

Mrs. Holt: And they can open the letter when . . .

Mr. Thomas: They can seize the mail under that warrant but whether or not they can open it is another matter, and that is what this bill is all about.

Mrs. Holt: And they test it in court. They have the right to court.

Mr. Thomas: That is right.

Mrs. Holt: Now coming back to the wiretap. Knowing the electronic developments of the world, we are in the jet age; we are in the space age. Organized crime is known to have extremely sophisticated devices. They do not even need to

[Translation]

M. Robinson: J'en ai pris connaissance.

M. Fraser: Je ne parle pas des députés, je parle des membres du parti.

Mme Holt: Je voudrais vous interroger sur votre carrière, mais j'aimerais d'abord poser quelques questions.

Le président: Voulez-vous parler du nombre de procès qu'il a gagnés et perdus en cour?

Mme Holt: Je veux savoir ce que . . .

M. Thomas: Je ne veux pas que nous en discutions. Je risque de faire faillite.

Mme Holt: Nous en parlerons après la séance.

Une voix: On ne l'appelle pas la clef de Kingston.

Mme Holt: Est-ce qu'on vous appelle «High Wall»? Vous avez parlé de l'écoute électronique, et je crois que nous pouvons établir une analogie. En réalité, nous sommes déjà entrés dans une troisième guerre mondiale du terrorisme international; c'est une guerre ignoble, qui est orchestrée par des gens qui ont probablement plus d'argent que de nombreux pays. Il s'agit de groupes de 4 ou 5 personnes. On prétend que Wadia Daub possède 100 millions de dollars; il a suffit de 6 d'entre eux, dans le Sud du Liban, pour déclencher une guerre. Comme je l'ai indiqué, j'ai étudié le terrorisme et je travaille là-dessus depuis 1958, au Canada et à l'étranger; je ne sais pas comment vous entendez y faire face.

J'aimerais poser une hypothèse: supposons que la police sache quelque chose au sujet d'une lettre écrite par un des membres connus des Brigades rouges. Ils ont des renseignements d'order international, ce qui explique peut-être que nous ayons eu beaucoup de chance dans ce pays. Supposons donc que cette lettre soit adressée à un résident du Canada qui est connu par la police comme faisant partie d'un réseau de crime organisé, ou comme étant un terroriste. Supposons que Abou Daoud soit vivant et que la police sache que cette lettre lui est adressée. Supposons que ce soit le groupe japonais qui tombe sur cette lettre. Que doivent-ils faire s'ils savent qu'elle contient quelque chose d'important?

M. Thomas: Ils peuvent faire une demande de mandat de perquisition.

Mme Holt: Du service postal.

M. Thomas: Il s'agit du ministère des Postes, qui a un pouvoir d'enquête. Les juges de paix peuvent être contactés dans cette province 24 heures sur 24, et la police sait très bien comment obtenir des mandats de perquisition.

Mme Holt: Et elle peut ouvrir une lettre lorsque . . .

M. Thomas: Ils peuvent saisir le courrier en vertu de ce mandat de perquisition, mais l'ouverture du courrier est une autre affaire, et c'est précisément l'objet de ce projet de loi:

Mme Holt: Mais ils ont le droit de s'adresser à un tribunal.

M. Thomas: C'est exact.

Mme Holt: Revenons-en à l'écoute électronique. Nous connaissons tous les progrès de l'électronique, nous vivons dans une ère spatiale, à l'ère des avions supersoniques. Le crime organisé s'appuie sur des techniques extrêmement perfection-

climb a telephone pole any more; they just direct a beam and they can pick up waves and sounds and voices.

I do not want to lose rights either, and I am concerned about it, but we almost seem to be suggesting because we are so nice and safe and comfortable here—and we could become the victims, you know—that we want water pistols to deal with machine guns. I want to know what else you think we can do in this to protect us from what, I think, the public wants. The public does not want to be victimized either by the massive drug pushing that is going on, and it is massive. It is much, much bigger and British Columbia will tell you.

• 2105

Mr. Thomas: We acknowledge that, but this is one of the points that I tried to make, we all want to live in a safe society. There is not one of us who does not. We all have children. We all want to walk our streets. My point simply is that if the authorities are going to use the notion that if we do not give them this they will not be able to stop crime, I say let them establish their case. If they are going to take away our rights in this area, then let us hear their case.

Mrs. Holt: Will we have to wait for kidnappings, shootings and murders to establish our case? If there were terror, would you then say there was a national security concern and suddenly release all the power to the police or would you bring out the Army and would that make it right?

Mr. Thomas: Before we go too beyond, I respectfully submit we are dealing with mail now that takes days and days and days to go from point A to point B. We are not dealing now with crime in its largest notion.

Mrs. Holt: The mail is one device for detection.

Mr. Thomas: That is right and that is all we are dealing with.

Mrs. Holt: As much as I do not like to defend the Post Office because it is very populist to attack it, I cannot buy that because I get my mail overnight and I do not buy that it is slow. I think the mail is excellent and millions and millions of pieces move.

Mr. Fraser: Can I have my mail sent to your office and I will pick it up there?

Mrs. Holt: Maybe the Post Office is trying to sabotage you because your frank is on it and they know your . . .

Mr. Levy: Mr. Chairman, if I put House of Commons on my letters, do you think I might get my mail more quickly?

Mrs. Holt: Do you want to bet? The Post Office is more likely...

[Traduction]

nées. Il n'est plus besoin de grimper en haut d'un poteau de téléphone; il suffit d'utiliser une perche pour capter toutes sortes d'ondes, de sons et de voix.

Je ne veux pas non plus perdre mes droits, mais, dans la mesure où nous vivons tous de façon agréable et confortable,— et nous pouvons devenir des victimes, vous savez,—il semble donc que nous voulions répondre aux mitraillettes avec des pistolets à eau. J'aimerais savoir ce que nous pouvons faire, selon vous, pour nous protéger, ce que veut le public, je crois. Le public ne veut d'ailleurs pas être victime du trafic de drogue massif, et c'est, en effet, massif. La Colombie-Britannique m'appuierait là-dessus.

M. Thomas: Nous en & 34 sommes très conscients; c'était précisément l'un des points que je voulais souligner, à savoir que nous voulons tous vivre dans une société sûre. Il n'y en a pas un d'entre nous qui ne le veuille pas. Nous avons tous des enfants. Nous voulons tous pouvoir nous promener sans danger dans les rues. Je veux simplement souligner que si les autorités prétendent que, faute de ce bill, elles ne pourront pas mettre fin au crime, je leur demanderais de le prouver. Si elles veulent supprimer nos droits dans ce domaine, eh bien, écoutons d'abord leurs preuves.

Mme Holt: Faut-il attendre que des enlèvements, des fusillades et des meurtres viennent à l'appui de notre cause? S'il y avait des actes de terrorisme, diriez-vous alors qu'il s'agissait d'une infraction à la sécurité nationale et, par la suite, donneriez-vous tout d'un coup carte blanche à la police, ou feriezvous venir l'armée pour régler le tout?

M. Thomas: Avant d'aller trop loin, avec tout le respect que je vous dois, il faut dire que nous parlons ici du courrier qui prend des jours et des jours à parcourir la distance entre le point A et le point B. Nous ne parlons pas du crime dans sa définition la plus large.

Mme Holt: Le courrier offre un moyen de détection.

M. Thomas: Cela est vrai, et c'est tout ce dont nous traitons ici.

Mme Holt: Bien que je ne veuille pas défendre le ministère des Postes, car c'est très bien vu de s'y attaquer, je ne puis accepter le fait qu'on dise que le courrier est livré lentement, car je reçois ma correspondance toujours le lendemain. Je crois que les Postes font un travail excellent, et des millions et des millions d'objets de correspondance sont transmis.

M. Fraser: Puis-je faire parvenir mon courrier à votre bureau, et j'irais le chercher là-bas?

Mme Holt: Peut-être que le ministère des Postes essaie de saboter votre courrier, parce qu'on y voit votre marque, et on connaît votre . . .

M. Levy: Monsieur le président, si j'inscrivais «Chambre des communes» sur ma correspondance, croyez-vous que je la recevrais plus vite?

Mme Holt: Le croyez-vous? Les Postes auront plutôt tendance à . . .

Mr. Robinson: That is one way of making sure of not getting it.

Mr. Thomas: Surely the very point is that is why the wire tap legislation, if I can refer to it that way, was passed. That is why Parliament saw fit to broaden it recently because the recognition obviously is that sophisticated crime does have sophisticated measures that must be counteracted, but we are only here to deal with the mail, opening mail. We are very grateful that you made the nice comments you did about our position. We have tried to be objective. All we are saying is that if you are going to give the authorities the power to open mail, if you are satisfied beyond any reasonable doubt that a case is made that the mail of this country should be opened, then all we say is the Solicitor General should not have the power to unilaterally issue a warrant, there should be a judge involved in that process. That is the thrust of our submission.

Mrs. Holt: I appreciate what you are saying. Do you agree with some of the members—and not just on this side—that we should not limit it to just drugs and terrorism, that if there is mail opening with authority of the court or of a judge, it should cover other aspects of crime?

Mr. Thomas: There is no doubt that will come as it did with the wire tapping. We now have it for prostitution, for procuring prostitution, we have it for 50 offences when we started off with 3 or 4.

Mr. Robinson: What is wrong with that?

Mr. Thomas: I am not suggesting there is anything wrong with it.

Mr. Robinson: You are presenting it as though there is something wrong with it. I do not see anything wrong with that.

Mr. Thomas: I have not suggested that for one moment. I am only saying that is going to come, in any event, is it not?

Mrs. Holt: It comes back again to society as the victims and the majority as the victims.

The Chairman: This is your last question, Mrs. Holt.

Mrs. Holt: I will not get into their track record. Thank you very much, gentlemen, gentlepersons.

The Chairman: Thank you, Mrs. Holt.

Mr. Fraser.

Mrs. Holt: And Mr. Chairman.

Mr. Fraser: Thank you, Mr. Chairman. What about communications between clients and lawyers and back again, written communications? What is your position on that? I know what your position is on this bill, but set aside that for the moment. Assume that you do have it, that we do end up with a bill that says you can open the mail. What about solicitor-client privilege?

• 2110

Mr. Thomas: The solicitor-client privilege concept is that it is the privilege of the client, and the common law rule, as you

[Translation]

M. Robinson: C'est une des meilleures façons de s'assurer qu'on ne la reçoive pas.

M. Thomas: Certes, le point qui ressort ici, c'est que c'est la raison précise de l'adoption du projet de loi sur l'écoute électronique. Voilà pourquoi le Parlement a estimé bon d'élargir sa portée dernièrement, c'est-à-dire parce qu'on a reconnu, évidemment, que le crime sophistiqué implique des mesures sophistiquées qui doivent être contrées; toutefois, nous ne parlons ici que du courrier, et de l'interception du courrier. Nous sommes très reconnaissants de vos propos très gentils au sujet de notre position. Nous avons essayé d'être objectifs. Nous disons simplement que si vous devez accorder aux autorités le pouvoir d'ouvrir le courrier, si vous êtes convaincus, hors de tout doute raisonnable, que la demande est fondée, le Solliciteur général ne devrait pas avoir le pouvoir de délivrer unilatéralement un mandat, et un juge devrait avoir son mot à dire dans ce processus. Voilà l'essentiel de notre mémoire.

Mme Holt: Je comprends ce que vous dites. Êtes-vous d'accord avec certains députés—et non pas seulement de ce côté-ci qui disent que l'ouverture du courrier faite avec l'autorisation d'un tribunal ou d'un juge ne devrait pas se limiter aux stupéfiants et au terrorisme, qu'elle devrait comprendre d'autres aspects du crime?

M. Thomas: Il n'y a aucun doute que cet élargissement viendra, tout comme dans le cas de l'écoute électronique. Nous pouvons utiliser celle-ci pour la prostitution, le propénétisme; nous avons le droit de faire de la surveillance électronique pour 50 délits, comparativement à trois ou quatre, au début.

M. Robinson: Je ne vois rien de mal dans cela.

M. Thomas: Je ne laisse pas entendre qu'il y a du mal là-dedans.

M. Robinson: Vous le dites d'une façon à laisser entendre qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'y vois rien de mal.

M. Thomas: Je n'ai jamais voulu dire cela. Je dis simplement que cela va arriver, en tout cas, n'est-ce pas?

Mme Holt: Encore une fois, la société est victime et, en fait, la majorité.

Le président: Votre dernière question, madame Holt.

Mme Holt: Je ne veux pas faire partie de leurs expériences. Merci beaucoup, messieurs.

Le président: Merci, madame Holt.

Monsieur Fraser.

Mme Holt: Et monsieur le président.

M. Fraser: Merci, monsieur le président. Quelles sont vos opinions sur la correspondance entre les clients et leurs avocats, les communications écrites? Quelle est votre position là-dessus? Je connais votre position au sujet du bill, mais mettons cela de côté pour le moment. Supposons que vous l'obtenez, que nous nous retrouvions devant une loi autorisant l'ouverture du courrier. Qu'arrive-t-il alors à la prérogative de secret existant entre l'avocat et son client?

M. Thomas: Ce concept du droit au secret en ce qui a trait aux relations existant entre l'avocat et le client affirme que

know, is that unless the client waives it, that privilege is his right.

Mr. Fraser: But that right would be clearly contravened by this legislation.

Mr. Thomas: It would be clearly contravened by this legislation and . . .

Mr. Lachance: But it is covered in this bill, as you will note. It is excluded . . .

Mr. Fraser: Is it specifically excluded?

Mr. Lachance: Yes, it is. Under . . .

Mr. McCombs: Our submissions did not include that as a . . .

Mr. Lachance: Unless the lawyer is led to be party to the offence. It is the same concept as the wiretapping.

Mr. McCombs: Our submissions do not raise that as a complaint because there does appear to be a provision in there which would protect solicitor-client communications if they are clearly that. If, however, a solicitor were to communicate with his client in a manner which was in furtherance of a crime, then that solicitor-client privilege would no longer exist. That would make the communication no longer privileged and it could be admissible as evidence. So that in that sense, if the legislation is going to be enacted, we have not complained about it because there is a provision in there which would protect legitimate solicitor-client situations.

Mr. Fraser: But suppose the solicitor or somebody in the solicitor's office was suspected. Would this enable any mail coming in to that solicitor, from whatever source, to be opened?

Mr. McCombs: Yes, it would.

Mr. Fraser: Then is that not a breach of the privilege?

Mr. Thomas: Of other clients.

Mr. Fraser: Yes. Does not the same thing apply under oral interceptions?

Mr. Levy: It has to apply and it has to be a very great danger and a very great risk, that is not covered by this legislation.

Mr. Fraser: Well, then I am not . . .

Mr. McCombs: The protection that is there is only a protection in terms of its admissibility in court. We could certainly envisage a situation where, say, a client communicates with a solicitor with respect to a charge that is already in existence, and it is a privileged communication, to the effect that evidence exists and it is located in a specific place. The police could take that information and obtain that evidence, and to that extent there would be a breach of the solicitor-client privilege.

Mr. Fraser: It could have nothing whatsoever to do with the particular crime, or suspected crime, that the police were concerned about.

[Traduction]

cette prérogative du client, ce règlement relevant du droit coutumier, existe en tant que droit, à moins que le client y renonce.

M. Fraser: Mais cette loi porterait clairement atteinte à ce droit.

M. Thomas: Elle porterait clairement atteinte à ce droit et . . .

M. Lachance: Mais cet aspect est traité dans le projet de loi, comme vous pourrez le noter. Ce droit est exempté . . .

M. Fraser: Est-ce qu'on l'exempte de façon précise?

M. Lachance: Oui, c'est cela. A moins que . . .

M. McCombs: Nos arguments ne comprenaient pas cela en tant que . . .

M. Lachance: A moins que l'avocat ait partie liée à l'infraction commise. L'idée a été mis de l'avant ici, tout comme dans la loi sur l'écoute électronique.

M. McCombs: Notre exposé ne soulève pas ce genre de plainte, étant donné qu'il semble y avoir une disposition dans le projet de loi qui protégerait le caractère privé des communications existant entre un avocat et son client, s'il s'agit vraiment de communications professionnelles. Toutefois, si un avocat communiquait avec son client d'une manière telle qu'elle favoriserait la perpétration d'un crime, alors, le droit au secret dans les relations avocat-client cesserait d'exister. La communication ne serait plus protégée par le droit au secret et pourrait être utilisée comme preuve. Par conséquent, si la loi est adoptée, nous ne nous sommes pas plaints à cet égard, car il existe une disposition qui protégerait les relations légitimes existant entre un avocat et son client.

M. Fraser: Supposons toutefois que l'avocat, ou quelqu'un du bureau de l'avocat, fasse l'objet de soupçons. Cela permettrait-il qu'on ouvre n'importe quel courrier qui y est adressé, de quelque provenance qu'il soit?

M. McCombs: Oui, cela le permettrait.

M. Fraser: Cela ne constitue-t-il pas un viol de cette prérogative?

M. Thomas: De celle des autres clients.

M. Fraser: Oui. La même chose ne s'applique-t-elle pas pour ce qui est de l'interception des communications orales?

M. Levy: Elle doit s'appliquer et il doit s'agir de cas comportant de très graves dangers et des risques très sérieux, et cela n'est pas englobé par ce projet de loi.

M. Fraser: Eh bien, dans ce cas, je ne suis pas . . .

M. McCombs: La protection accordée ici n'a trait qu'à la recevabilité devant les tribunaux. On peut certainement imaginer une situation danns laquelle, par exemple, un client communique avec un avocat au sujet d'une accusation existant déjà, qu'il s'agisse d'une communication confidentielle et indiquant l'existence de preuves dans un endroit précis. La police peut alors écouter ces renseignements et obtenir les preuves, et cela constituerait une violation de la prérogative au secret dans les relations avocat-client.

M. Fraser: Cela n'aurait absolument rien à voir avec l'infraction précise ou l'infraction soupçonnée dans la police serait saisie.

Mr. McCombs: Precisely.

Mr. Lachance: Can I say something, just on that very point, because I think it is basic? This is why I discussed, when we had the the wiretapping, the concept of bringing justice into disrepute. I think this is exactly one case where this concept will apply. If in a case like that the police use that illegal communication, that will bring justice into disrepute. I know the concept has not been tested in the courts, but this is how we envisage the concept will apply.

Mr. Thomas: There was a case in Sault Ste Marie not long ago—maybe some of you were aware of it—where a phone in the barristers' lounge was tapped because it was known that a particular accused, who was a lawyer, used that phone. So anybody's communication on that phone, any lawyer who picked up that phone to phone a client, or to phone whomever, and discuss matters, his conversations were being overheard and taped by the authorities because that particular individual was known to use that particular phone, on occasion.

Mr. Fraser: The problem—and I am indebted to Mr. Lachance for raising this—was discussed earlier, in the wire-tap amendments. The proposition was put out by some people at that time that, "Oh well, why should lawyers have a special privilege?" Of course, there was a grave misconception. The privilege does not belong to the lawyers, it belongs to the client.

Mr. Jarvis: That is right. It is not the lawyer's privilege.

Mrs. Holt: They are writing the law. Why not psychiatrists, doctors, and journalists?

Mr. Fraser: With respect, Mr. Chairman, the reason that the protection is there is so that that the client can deal with his or her lawyer on a confidential basis. The client, of course, could waive the privilege. It is not a privilege of the lawyer. The lawyer is not privileged at all. Unfortunately, arising out of that debate some months ago was a misconception, that somehow or others layers were being treated as a special group. Of course, that is not true. The client is the person we are concerned about. So I see a danger here.

• 2115

I want to move on, Mr. Chairman, to another subject. This is supplemental to the remarks of my colleague, Mr. Jarvis, and it also follows on the point I have raised with several other groups who have come here, like yourselves, and who have said: if you are going to have this, then we cannot have the Solicitor General making the decision. You are not the only group who have said that. But we are pretty concerned about the whole concept of ministerial responsibility, and when you make a suggestion that the Solicitor General ought not to be the one who makes the decision, you get into the difficulty of, then where is the real responsibility? If you shift it off to a

[Translation]

M. McCombs: Précisément.

M. Lachance: J'aimerais dire quelque chose à ce sujet précis, parce que je crois qu'il s'agit de quelque chose de fondamental. C'est pour cela que, lorsque nous avons adopté la loi sur l'écoute électronique, j'ai abordé la question du risque de mauvaise réputation auquel la justice s'exposait. Je crois que nous avons ici un cas précis où ce risque existe. Si dans une cause comme celle-là, la police utilise cette communication illégale, la réputation de la justice en sera ternie. Je sais qu'il n'y a aucun cas connexe qui aurait été présenté devant les tribunaux, mais d'après moi, c'est ainsi qu'on interprétera la chose.

M. Thomas: Certains d'entre vous ont peut-être entendu parler de ce qui s'est passé il y a peu de temps, à Sault Ste-Marie: un dispositif d'écoute électronique a été installé sur un téléphone dans le salon des avocats, parce qu'il était connu qu'un accusé particulier, qui se trouvait être avocat, utilisait cet appareil. Par conséquent, toute conversation téléphonique, celle d'un avocat qui donnait un coup de fil à son client, où à qui que ce soit, et discutait de questions professionnelles, faisait l'objet d'écoute électronique par les autorités, parce qu'on savait que l'accusé utilisait à l'occasion cet appareil téléphonique.

M. Fraser: Ce problème . . . et je suis reconnaissant que M. Lachance l'ait soulevé . . . a déjà fait l'objet d'une discussion lors de l'adoption de l'amendement à la loi sur l'écoute électronique. Certaines personnes s'étaient alors demandé pourquoi les avocats devaient jouir de privilèges spéciaux. Bien entendu, il s'agissait d'un profond malentendu, car la prérogative n'est pas celle des avocats, mais celle du client.

M. Jarvis: C'est juste. Il ne s'agit pas d'une prérogative d'un avocat.

Mme Holt: Ce sont eaux qui rédigent la loi. Pourquoi pas les psychiatres, les médecins et les journalistes?

M. Fraser: Si vous permettez, monsieur le président, cette disposition de protection existe afin que le client puisse avoir des rapports confidentiels avec sonn avocat. Évidemment, le client peut renoncer à cette prérogative. Il ne s'agit pas d'une prérogative de l'avocat, n'est pas du tout privilégié. Malheureusement, à la suite du débat d'il y a quelques mois, on a été induit en erreur, on a cru que, d'une façon ou d'une autre, les avocats n'étaient pas traités sur le même pied que les autres. Bien entendu, ce n'est pas vrai. C'est le client qui nous préoccupe. C'est pour cela que j'entrevois un danger ici.

Monsieur le président, j'aimerais maintenant paasser à un autre sujet. Il fait suite aux observations faites par mon collègue, M. Jarvis, et à la question que j'ai soulevée avec plusieurs autres groupes qui ont comparu ici et nous ont dit: «Si vous adoptez cette loi, il ne faut pas que le Solliciteur général prenne la décision.» Vous n'êtes donc pas le seul groupe à avoir fait cette remarque. Toutefois, nous nous préoccupons beaucoup de l'idée de la responsabilité ministérielle, et lorsque vous proposez que ce ne soit pas le Solliciteur général qui prenne la décision, vous posez le problème de savoir où établir la responsabilité. Si vous l'accordez à un juge,

judge, if you shift it sideways to a judge, what do you do about the concept? Do you erode the concept of ministerial responsibility? Not that it should be any more or less in this case, but it has to be there, when you and I have to trust some politician who takes a Cabinet post to control and discipline the security forces of our country. If you talk about moving that decision away from the Solicitor General, do you not erode the concept of responsibility for the Solicitor General?

Mr. Thomas: We do not feel that that is true, because the Solicitor General, as Mr. Jarvis has said, would be the one who would make the application to the court.

Mr. Fraser: But that is not the situation now; that is something that Mr. Jarvis put to you as a proposition, I am going to come to that in a minute. I am talking about the worry that if you do not link the Solicitor General into this process you lose the concept of responsibility.

Mr. Thomas: The Solicitor General, of course, oversees the activities of the various police forces, particularly the RCMP, and he must be responsible for the conduct of the RCMP.

Mr. Fraser: But you see how easy it is, if the Solicitor General is not part of this approval system, for somebody to get up, when something has gone very wrong, and say: but you cannot blame the Solicitor General; after all, the judge should have caugt it or somebody else should have caught it. The minute you start to say that, the whole concept of ministerial responsibility starts to tumble.

Mr. Thomas: We feel that . . .

Mr. Fraser: I am being a bit of a devil's advocate here, it is an important issue.

Mr. Thomas: Yes, I understand. We feel, recognizing that the courts are independent, that the courts are there to protect the fundamental rights and liberties of all our citizens, that we would prefer to have a judge, albeit ex parte—it is not a healthy situation, particularly—but an ex parte application brought by the Solicitor General, or agent on his behalf, and then he is responsible.

Mr. Fraser: What you are saying, then, is that, in answer to my concerns here, you would make the Solicitor General or his agent be the applicant.

Mr. Thomas: Yes.

Mr. Fraser: So there is no way, on any kind of theory of political science, that you are eroding the fundamental principle of ministerial responsibility.

Mr. Thomas: Yes, we agree with that.

Mr. Fraser: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Fraser. Mr. Robinson, and then I think we will try to move to the other witness.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, are we having a vote tonight?

[Traduction]

si vous la déplacez de cette façon, qu'en est-il de cette réalité? Ne portez-vous pas atteinte au principe de la responsabilité ministérielle? Il ne s'agit pas de lui accorder plus ou moins d'importance dans le cas qui nous occupe, mais elle doit exister; vous et moi devons faire confiance à un homme politique occupant un poste ministériel destiné à contrôler les forces de sécurité de notre pays et à s'assurer de leur discipline. Si donc vous parlez de retirer ce pouvoir de décision au Solliciteur général, ne portez-vous pas atteinte au principe de la responsabilité du Solliciteur général?

M. Thomas: D'après nous, cela n'est pas vrai, étant donné que le Solliciteur général, comme l'a mentionné M. Jarvis, serait le seul à présenter la demande au tribunal.

M. Fraser: Mais ce n'est pas ce qui se passe à l'heure actuelle; c'est une proposition que M. Jarvis vous a faite, et j'arriverai à cela bientôt. Ce dont je parle et ce qui me préoccupe, c'est que, si vous ne liez pas le Solliciteur général à ce processus, on perde le principe de la responsabilité ministérielle.

M. Thomas: Bien entendu, le Solliciteur général surveille les activités des divers corps policiers, en particulier la GRC, et il doit être comptable du comportement de cette dernière.

M. Fraser: Mais si le Solliciteur général ne participe pas à cette autorisation, vous imaginez comme il est facile pour quelqu'un de dire, lorsque quelque chose va très mal, qu'on ne peut pas blâmer le Solliciteur général, car, après tout, le juge aurait dû s'occuper de cela, ou quelqu'un d'autre. Dès lors que vous affirmez cela, le principe même de la responsabilité ministérielle commence à s'effriter.

M. Thomas: Nous estimons que . . .

M. Fraser: Je me fais un peu l'avocat du diable, ici, car il s'agit d'une question importante.

M. Thomas: Oui, je comprends. Toutefois, reconnaissant que les tribunaux sont indépendants, qu'ils sont chargés de protéger les libertés et les droits fondamentaux de tous nos citoyens, nous préférons qu'un juge—bien qu'un juge écoutant une requête présentée en l'absence de l'autre partie ne nous paraisse pas une situation très saine—entende une demande présentée en l'absence de l'autre partie par le Solliciteur général ou par son représentant, ce qui, en fin de compte, établit sa responsabilité.

M. Fraser: Vous affirmez donc, en réponse aux préoccupations que je viens d'exprimer, que vous voudriez que le Solliciteur général ou son représentant fasse la demande.

M. Thomas: Oui.

M. Fraser: Il n'y a donc pas moyen d'affirmer, en invoquant n'importe quel principe de science politique, que vous portez atteinte au principe fondamental de la responsabilité ministérielle.

M. Thomas: Oui, nous sommes d'accord avec cela.

M. Fraser: Merci.

Le président: Merci, monsieur Fraser. Monsieur Robinson, et ensuite, je crois que nous allons passer à l'autre témoin.

M. Robinson: Monsieur le président, allons-nous tenir un vote ce soir?

The Chairman: No, because we are in Committee of the Whole.

Mr. Robinson: That is a break, because I am just a bit concerned about these people having an opportunity to present their brief.

The Chairman: Their opportunity will depend on the length of your questions, Mr. Robinson.

Mr. Robinson: I am going to be very short, a lot of the things I wanted to say have already been said. I would say, first of all, that I congratulate the Criminal Lawyers Association for bringing the brief, as one of their members—which people probably did not realize. But I am quite concerned about this, equally as much as you are, and Mr. Fraser was bringing up something that I am very much concerned about. He is talking, really, about the ministerial responsibility. I really think, the way it may be set up eventually, it will be more the Minister's credibility than his responsibility; I agree with you that the responsibility is always there, but it is his credibility. If he brings forth a matter before a judge—and I am suggesting that maybe we should have a judge, as a sober second thought in this, and not leave it up to the Solicitor General. I agree with you in your brief on this. But, the thing is that if he brings a matter before a judge and the judge turns it down, I think it is the Solicitor General's credibility that is affected and it is not his ministerial responsibility, which it really has nothing to do with. I think he always has that and he is always going to be subject to that. So I just want to say to you that when you are talking about—in your brief on page 8 at the bottom of the page, you say:

• 2120

The Criminal Lawyers Association strongly urges this Committee to reconsider this important and far-reaching amendment which would let the Solicitor General of Canada, and not the Courts, decide whose mail should be opened.

I think when you mention the courts, you are really talking about probably an ex parte application before a Supreme Court judge. Would that be fair?

Mr. Thomas: That would be fair.

Mr. Robinson: Yes, all right. Well, I am inclined to agree with you on that. I think this would probably get us out of this difficulty we have. I do not think there is anybody here, including you people as witnesses, that has any objection to opening the mails if we know that there are going to be drugs there that can be seized, to stop this kind of illicit drug traffic. I do not think anybody has any objection to that, do you? You do not have any objection there, do you?

Mr. Thomas: Not really.

Mr. Robinson: No. And as Mr. Jarvis was suggesting, I do not think you have any difficulty either, if the police or the authorities know that somebody is trying to perpetrate a crime and using the mails, whether it is fraud or whatever it may be, I do not think you have any objection to that either, do you?

Mr. Thomas: Well, ...

[Translation]

Le président: Non, car nous sommes en comité plénier.

M. Robinson: Je suis soulagé d'entendre cela, car je me demandais si les autres auraient l'occasion de présenter leur mémoire.

Le président: L'occasion dépendra de la durée de vos questions, monsieur Robinson.

M. Robinson: Je serai très bref. On a déjà dit bon nombre de choses que je voulais dire moi-même. Je vais commencer par féliciter la Criminal Lawyers Association pour le mémoire qu'ils ont présenté, en tant qu'un de leurs membres—ce que les gens ne savaient probablement pas. Cette question me préoccupe autant que vous, et M. Fraser a abordé quelque chose qui me tient vraiment beaucoup à cœur; je songe ici à la responsabilité ministérielle. J'estime toutefois que si on met en vigueur la loi telle qu'elle est rédigée, ce sera davantage la crédibilité ministérielle que sa responsabilité qui sera en question; je conviens avec vous que la responsabilité existe, mais sa crédibilité, elle, peut être atteinte. S'il présente une cause devant un juge-et je propose, réflexion faite, qu'on fasse intervenir un juge dans cette question, et qu'elle ne dépende pas du Solliciteur général. J'approuve ce que vous dites dans votre mémoire là-dessus. Mais si la question est soumise à un juge et que le juge la rejette, le Solliciteur général s'en trouvera discrédité. Il ne s'agit pas là de sa responsabilité ministérielle, qu'il conserve au-delà de toute responsabilité personnelle. Donc, lorsque vous dites à la page 10 de votre mémoire, et je cite:

La Criminal Lawyers Association incite fortement le Comité à reconsidérer cet amendement important et lourd de conséquences qui laisserait le Solliciteur général du Canada, et non les tribunaux, décider de l'opportunité d'ouvrir le courrier.

Quand vous dites les tribunaux, je crois que vous entendez par là une demande *ex parte* soumise à un juge de la Cour suprême. Est-ce que je me trompe?

M. Thomas: Non.

M. Robinson: Très bien alors. Nous sommes donc d'accord là-dessus. Voilà qui permet d'aplanir la difficulté que j'y trouve. Je ne pense pas qu'il se trouve qui que ce soit ici, y compris parmi les témoins, qui s'oppose à l'ouverture du courrier, si l'on sait que cela peut permettre de saisir des stupéfiants, d'arrêter le trafic illicite des stupéfiants. Personne ne voit d'inconvénients à cela, n'est-ce pas? Dites-moi?

M. Thomas: Pas vraiment.

M. Robinson: Comme l'a dit M. Jarvis, je ne pense pas que personne ne voit d'inconvénients à ce que la police ou les autorités, sachant que quelqu'un essaie de commettre un crime par courrier, une fraude quelconque, essaient de sévir.

M. Thomas: Eh bien . . .

Mr. Robinson: If they can establish that what is being perpetrated is a crime through the mails, they can establish through a judge, a Supreme Court judge, by affidavit and *viva voce* as well, and so on. I do not think you have any quarrel with that. I certainly do not.

Mr. Thomas: Well, I do not think we particularly have any quarrel with that, but we do know that... What I think we are all concerned about, and I would hope this Committee would be concerned about, is seizing mail for purposes that are not legitimate. If the police wish to seize mail, they can get a search warrant and seize mail today. They do not need this...

Mr. Robinson: They do not need this legislation.

Mr. Thomas: No, they do not need this legislation.

Mr. Robinson: That is right. I will agree with you there. But what I am concerned about is, you have sort of indicated in some of your remarks that you feel that the police may not necessarily want to be fair, honest, just, in what they are doing, that for some reason or other, they... as you say in your brief, at the bottom of page 11:

It is the view of the Association that this provision will permit abundant abuse by police authorities.

And by making that statement you are in effect saying that you assume that the police are going to abuse their authority. I think this is a rather dangerous kind of statement to make. I personally feel that by and large the police do their job and they do it well and they abide by the rules and so on. Now, you may say, for 40 years the RCMP have been tampering with the mails, and all the rest of it. That may be so, but by and large I think the police do a pretty fair job in the interests of our community and our society, and when you sort of impugn some sort of a motive to what they are doing, I think this is really unfair, to place all the police forces in this country in that kind of position.

Mr. Thomas: That is not the import of our submission. Our submission really is the same as it is with the Solicitor General: I would not, nor would any of our members, suggest—and as one of the honourable members said here earlier, we are not suggesting the present Solicitor General or any of his successors or predecessors, but why would legislation be passed inviting abuse? By what you say about the police departments, no doubt many of the police departments do their jobs well and responsibly, and some of our best friends are police officers. There is no question about that.

Mr. Robinson: Well, you talk about abuse on the bottom of page 7 of your brief. You also talk about abuse on page 2 of your brief.

Mr. Thomas: You are leaving open a non-... they are doing their job; they are police officers, and all I say is that sometimes judgment can be clouded by enthusiasm, enthusiasm for their work and ...

Mrs. Holt: That is true of lawyers, too.

Mr. Thomas: Well . . .

[Traduction]

M. Robinson: Si l'on sait que quelqu'un essaie de commettre un crime par courrier, on peut passer par un juge, un juge de la Cour suprême, demander une déclaration sous serment ou viva voce. Personne ne voit d'inconvénient à cela. Pour ma part, je n'en vois point.

M. Thomas: Non, là-dessus nous n'aurions rien à redire, mais nous savons que ... Ce qui nous préoccupe avant tout, et j'espère que les membres du Comité voudront partager notre préoccupation, c'est qu'on ouvre le courrier pour des raisons qui ne sont pas justifiées. Si la police désire saisir le courrier, elle peut le faire par le biais d'un mandat de perquisition dès aujourd'hui. On n'a pas besoin de ces mesures ...

M. Robinson: On n'a pas besoin d'une loi.

M. Thomas: Non, la police n'a pas besoin d'une loi.

M. Robinson: Vous avez raison. J'en conviens. Mais dans vos remarques, vous dites que la police pourrait avoir tendance à ne pas être équitable et honnête, et pour une raison ou pour une autre, elle pourrait... Dans votre mémoire, vous dites, au bas de la page 9:

L'Association est d'avis que cette disposition laisserait la porte ouverte à toutes sortes d'abus de la part des autorités policières.

En disant cela, vous prêtez aux autorités policières l'intention d'abuser de leurs pouvoirs. C'est une spéculation grave. Pour ma part, je pense que la police fait son travail et qu'elle le fait bien, en se conformant aux règlements. Vous pouvez dire que la GRC a tripatouillé le courrier pendant 40 ans, etc. C'est peut-être vrai, mais, en général, je pense que la police fait du bon travail, dans l'intérêt de la collectivité et de la société. Il serait injuste d'insinuer qu'elle cherche à nuire, et je pense qu'il est inopportun de porter de telles accusations contre les forces policières du pays.

M. Thomas: Ce n'est pas là ce que nous disons. Nous disons la même chose au sujet de la police qu'au sujet du Solliciteur général. Ni moi ni les membres de notre association n'oseraient prétendre... Comme un député l'a dit plus tôt, nous ne disons pas que le Solliciteur général actuel, ou un de ses successeurs ou de ses prédécesseurs, pourrait se rendre coupable d'abus, mais nous demandons pourquoi on veut adopter une loi qui permettrait des abus. Ce que vous dites au sujet des autorités policières est juste, et nul doute que beaucoup de services policiers font leur travail avec compétence et responsabilité. Parmi nos meilleurs amis, nous comptons des agents de police. Cela ne fait aucun doute.

M. Robinson: Au bas de la page 7 de votre mémoire, vous parlez d'abus. Vous en parlez également à la page 2.

M. Thomas: Mais vous... Les policiers font leur travail. Mais dans l'exercice de leurs fonctions, les agents de police peuvent porter des jugements, dans le feu de l'action...

Mme Holt: Mais les avocats aussi.

M. Thomas: Eh bien . . .

Mrs. Holt: And I would say of 11,000, the track record of the police of 18,000 may be better.

• 2125

Mr. Levy: Mr. Chairman, may I add something? I think what we are talking about at this point is rule of law, very basic constitutional theories relating to power and use of power. I think it is naive to say that we expect all members of Parliament, people in government and police officers, to behave in a 100 per cent way.

Our system is based on the premise that power has to be controlled, that our legislation must be such that it will restrict the use of power where necessary so that power cannot be abused. In other words, we have to prevent. We have to hope that everyone will behave and use their power as they should, but we have to draft our laws so there is not potential or room for abuse. This is what we are suggesting here, that our laws should be drafted in such a way as to not leave a potential or room for abuse by someone in the future.

We are not making a blanket statement that all police officers abuse their power. All we are saying is let us enact our laws in such a way that it does not leave open future abuse of power by the police or by people in the executive. That is our position.

Mr. Robinson: What you are saying is that you do not assume that police are going to do unlawful acts.

Mr. Levy: But we do say that our members of Parliament have a duty to the citizens to see that our laws are not enacted in such a way that power cannot be controlled, kept in line.

Mr. Robinson: If you do not assume that police are going to commit unlawful acts, in your brief, on page 2, why do you say that it cannot be assumed that police powers will be exercised lawfully?

Mr. Levy: In effect, what we are simply saying is that we cannot work on that assumption, it would be too dangerous. That is why we have to have laws, so that if there is abuse, it can be dealt with.

Mr. Lachance: I know time is running, but to the witness, what you are really looking for is respect of due process, if I understand correctly. How would you react to this kind of proposal? And that relates to my question, before the fact and after the fact. Let us assume, for example, that a reporting technique will encompass a further review technique. The House of Commons gets the report and will report on the proposal by the majority of the House of Commons. The House of Commons would have the power to refer to a panel of three Supreme Court judges, for example, the action of the Solicitor General of Canada in dealing with the legislation to see to it that the due process has been followed. How would you react to that kind of a proposal?

Mr. Thomas: Something of that nature would be satisfactory. Certainly something of that nature should and must be done.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance. Ladies and gentlemen, gentlemen witnesses, I think we will have to excuse you at this point so we can hear other witnesses, but we are

[Translation]

Mme Holt: Vous êtes 11,000, et ils sont 18,000, mais dans l'ensemble, ils ont peut-être un meilleur dossier que vous.

M. Levy: Monsieur le président, puis-je ajouter quelque chose? Il s'agit ici d'un principe de droit, des théories fondamentales constitutionnelles sur le pouvoir et sur son emploi. Il serait naïf de s'attendre à ce que tous les députés du Parlement, les fonctionnaires et les agents de police se comportent toujours parfaitement.

Notre système se fonde sur l'hypothèse que le pouvoir doit être contrôlé, que notre législation doit restreindre l'emploi du pouvoir, au besoin, pour éviter des abus. Autrement dit, il faut prévenir. On espère que tous s'exécuteront de façon convenable, mais il faut rédiger des lois pour éviter les échappatoires ou des possibilités d'abus. C'est ce que nous proposons ici, que nos lois soient rédigées de façon à éviter les échappatoires ou les possibilités d'abus à l'avenir.

Nous ne généralisons pas en disant que tous les agents de police abusent de leur pouvoir. Nous disons simplement qu'il faut adopter des lois qui éviteront à l'avenir l'abus possible des pouvoirs par la police et les fonctionnaires. Voilà notre position.

M. Robinson: Vous présumez donc que la police n'agira pas illégalement.

M. Levy: Mais nous disons aussi que nos députés du Parlement ont le devoir, envers les citoyens, de voir à ce que nos lois soient telles qu'on puisse contrôler l'emploi du pouvoir.

M. Robinson: Si vous ne présumez pas que la police pourrait poser des gestes illégaux, pourquoi dites-vous, à la page 2 de votre mémoire, qu'on ne peut pas présumer que la police exercera ses pouvoirs légalement?

M. Levy: En fait, nous disons simplement qu'on ne peut pas accepter une telle hypothèse, ce serait trop risqué. Il nous faut donc des lois, afin de pouvoir agir devant l'abus.

M. Lachance: Je sais que le temps passe, mais, et je m'adresse aux témoins, vous cherchez vraiment le respect de la loi, si j'ai bien compris. Comment réagiriez-vous à cette proposition? Elle porte sur ma question, avant et après le fait. Supposons qu'un système de rapports comprenne une technique de révision supplémentaire. La Chambre des communes recevrait le rapport, et ensuite, préparerait son rapport sur la proposition, selon le choix de la majorité de la Chambre des communes. La Chambre des communes aurait le pouvoir de renvoyer à une commission de trois juges de la Cour suprême, par exemple, toutes les mesures prises par le Solliciteur général à l'égard d'une loi, pour assurer que la procédure légale a été respectée. Que pensez-vous d'une telle proposition?

M. Thomas: Ce genre de proposition serait acceptable. Certainement, il faut et on doit faire quelque chose du genre.

Le président: Merci, monsieur Lachance. Mesdames et messieurs, messieurs les témoins, il faudra vous laisser partir maintenant, et passer à d'autres témoins, mais nous vous

most grateful for your presentation. I think you may feel that your visit here has been rewarded at least by good discussion and perhaps by future action.

Mr. Levy: Thank you.

The Chairman: Our next witnesses represent the Law Union of British Columbia, and they are Mr. Richard Brail and Ms. Kitty Young who are both members of that union. They are each going to make part of the presentation. May I ask if you both are members of the Bar?

Ms. Kitty Young (Law Union of British Columbia): I am an articling student: I have not been called to the Bar as yet.

Mr. Richard Brail (Law Union of British Columbia): I am a member of the Bar.

The Chairman: Ms. Young.

Ms. K. Young: Mr. Chairman, hon. members, we represent the Law Union of British Columbia which is an organization of approximately 60 lawyers based primarily in Vancouver, but there are some lawyers who are associated with us and who practise outside of Vancouver. We generally represent a group of lawyers who define themselves as civil-libertarians, humanitarians, socialists, left-wing lawyers.

• 2130

Mrs. Holt: Any Liberals?

Ms. K. Young: Not card-carrying Liberals; liberals with a small 'l'. Our activities include giving legal advice to community groups, housing-tenants groups, native groups, prison groups. This is our second submission on a bill. Our first was on the Immigration Act.

Mr. Brail and I are going to divide up our submission. I am going to talk about the extension of powers under the Official Secrets Act brought about by the amendment to the Post Office Act, and Mr. Brail is going to be discussing amendments to the Criminal Code.

Our general submission is that the timing of the bill and the lack of government evidence supporting the bill suggest to us that the principal purpose of the introduction of the bill is not to stem drug traffic at this time, but rather to dissipate public criticism of RCMP activities by introducing the bill at this time and enabling the government to argue in the House that this kind of RCMP activity is necessary. Our submission, then, is that this is primarily politically motivated legislation—politically motivated in the sense that it is not motivated principally to stem drug traffic at this time.

Mr. Robinson: Explain "politically motivated", come on.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, maybe we could let the witnesses finish their brief.

[Traduction]

remercions beaucoup de votre exposé. Vous pouvez partir confiants que vous avez engendré une bonne discussion, et possiblement, de futures dispositions de la loi.

M. Levy: Merci.

Le président: Les prochains témoins représentent la *Law Union of British Columbia*; ce sont M. Richard Brail et M^{ile} Kitty Young, membres de cette union. Ils présenteront chacun une partie du mémoire. Êtes-vous tous les deux membres du Barreau?

Mlle Kitty Young (Law Union of British Columbia): Je suis une élève stagiaire, je ne suis pas encore admise au Barreau.

M. Richard Brail (Law Union of British Columbia): Je suis membre du Barreau.

Le président: Mademoiselle Young.

Mlle Young: Monsieur le président, honorables députés, nous représentons la Law Union of British Columbia, organisme constitué d'environ 60 avocats, résidant surtout à Vancouver, mais nous comptons parmi nos membres des avocats qui pratiquent à l'extérieur de Vancouver. Dans l'ensemble, nous représentons un groupe d'avocats se définissant comme des défenseurs des libertés civiles, des humanistes, des socialistes et des avocats de gauche.

Mme Holt: Y a-t-il des libéraux?

Mlle K. Young: Aucun libéral membre en règle; ce sont des libéraux avec un petit 'l'. Au cours de nos activités, nous donnons des conseils à des groupes communautaires, à des groupes de locataires, à des groupes d'autochtones, et à des groupes s'occupant des pénitenciers. C'est là notre deuxième mémoire sur un projet de loi. Notre premier mémoire portait sur la Loi sur l'immigration.

M. Brail et moi-même allons diviser notre exposé en divers volets. Je vais parler de l'extension des pouvoirs en vertu de la Loi sur les secrets officiels entraînée par l'amendement à la Loi sur les postes, et M. Brail parlera des modifications au Code criminel.

Essentiellement, dans notre mémoire, nous affirmons que l'inopportunité du bill, de même que le manque de preuves apportées par le gouvernement à l'appui de ce projet de loi, nous amène à croire que la principale raison ayant entraîné la présentation du bill n'est pas de lutter contre le trafic de la drogue pour l'instant, mais plutôt de dissiper la critique publique à l'égard des activités de la GRC, en présentant maintenant ce projet de loi qui permet au gouvernement de soutenir à la Chambre que ce genre d'activités de la GRC est nécessaire. Alors, selon nous, cette loi, principalement inspirée par des motivations politiques—motivations politiques dans le sens qu'elle n'est pas motivée principalement par l'intention de combattre le trafic de la drogue.

M. Robinson: Voulez-vous expliquer «motivations politiques», allez!

M. Lachance: Monsieur le président, peut-être pourrionsnous laisser les témoins terminer la présentation de leur mémoire.

Mrs. Holt: I am not sure I want to stay for another session of this kind of . . . We spent a whole evening last night having political motives impugned. I am not sure I want to stay for it; and this is British Columbia.

The Chairman: Mrs. Holt, I am not sure it is fair to read the views of yesterday's witnesses into today's witnesses until we have heard them.

Mrs. Holt: They obviously are neither liberal or conservative, so they are here for political reasons and I am not sure I want to stay. If they can explain the political motives...

The Chairman: Perhaps they will do that in the course of their presentation. In any event, we will have an opportunity of asking them questions afterwards. I think Mr. Lachance is right at this stage and we should just hear what their point of view is.

Ms. K. Young: That again is the basis for our submission at this time. We have prepared a paper discussing specific aspects of the legislation and I am going to discuss the specific amendments to the Post Office Act.

Most of you have expressed at this time, in response to the Toronto submission, matters we have brought up in our paper, so I do not feel I really need to go into these matters in any great depth. I can tell you have all been thinking about the same sort of things we have been thinking about.

The problem areas we have identified in our paper are the same as you have discussed. One is that the wide definition of "subversive" under the Official Secrets Act is not clear enough to limit the use of mail openings for matters that have been defined so loosely. National security is not one of the matters defined; but "subversive", we submit, is extremely wide.

We are also critical of the Solicitor General having the right to issue these warrants. We say that this could be politically influenced, that he may not have enough time to give proper assessment of the value of these warrants, and that he may not have time to go into the backgrounds of all the warrants they have issued. We are also making a submission that there should be effective judicial control of the powers of these warrants, the issuance of these warrants. We would tender the submission made by the Toronto criminal lawyers in that respect.

The matter of effective judicial control will be discussed much more fully by Mr. Brail and he will suggest reforms to the Criminal Code amendments.

Mr. Richard Brail (Member, The Law Union of British Columbia): Thank you. We of course prepared a written brief; it is 28 pages long and I do not know if members have had an opportunity to read it. We were advised to prepare a 10-minute opening statement, so I assume that . . .

[Translation]

Mme Holt: Je ne suis pas certaine de vouloir rester pour une autre session de ce genre... nous avons consacré toute la soirée d'hier à subir des accusations de motivation politique. Je ne suis pas certaine de vouloir rester; et ce sont des gens de la Colombie-Britannique.

Le président: Madame Holt, je ne suis pas certain qu'il soit juste de penser que nos témoins d'aujourd'hui sont du même avis que ceux d'hier, avant de les avoir entendus.

Mme Holt: De toute évidence, ils ne sont ni libéraux ni conservateurs, alors, ils sont ici pour des raisons politiques et je ne suis pas certaine de vouloir rester. S'ils peuvent expliquer ce qu'est une motivation politique...

Le président: Peut-être le feront-ils au cours de leur exposé. Quoi qu'il en soit, nous aurons l'occasion de leur poser des questions par après. Je crois que M. Lachance a raison pour l'instant, et que nous devrions tout simplement entendre leur opinion.

Mlle K. Young: Encore une fois, c'est là la raison de notre exposé aujourd'hui. Nous avons préparé un document portant sur certains aspects précis de la loi et je vais discuter des modifications spécifiques à la Loi sur les postes.

A cette heure, à la suite de l'exposé du groupe torontois, la plupart d'entre vous avez discuté des questions que nous soulevons dans notre document, alors, je ne crois pas qu'il soit vraiment nécessaire de s'attarder trop longtemps sur ces questions. Je peux vous dire que vous avez tous pensé au même genre de problèmes qui nous ont fait réfléchir.

Les différents problèmes que nous avons soulevés dans notre mémoire sont les mêmes que ceux dont vous avez discuté. L'un d'entre eux, c'est que la définition très vaste de «subversif» en vertu de la Loi sur les secrets officiels n'est pas suffisamment précise pour restreindre l'utilisation de l'ouverture du courrier à des questions ayant été définies avec tant d'imprécision. La sécurité nationale n'est pas l'une des questions définies; mais la notion de «subversif», à notre avis, est très vaste.

Nous critiquons également le droit accordé au Solliciteur général de décerner ces mandats. Nous disons qu'il pourrait y avoir là une influence politique, qu'il pourrait ne pas disposer d'un temps suffisant pour faire une évaluation juste de la valeur de ces mandats, et qu'il pourrait ne pas avoir assez de temps pour étudier tous les éléments relatifs à tous les mandats décernés. Nous proposons également l'établissement d'un contrôle judiciaire efficace sur l'autorité permettant l'émission de tels mandats. A cet égard, nous appuyons l'exposé fait par la Criminal Lawyers Association de Toronto.

M. Brail discutera beaucoup plus en détail de la question du contrôle judiciaire efficace, et il proposera des réformes aux amendements au Code criminel.

M. Richard Brail (membre, Law Union of British Columbia): Merci. Évidemment, nous avons rédigé un mémoire écrit; il comporte 28 pages, et je ne sais pas si les membres ont eu l'occasion de le lire. On nous a prévenus de préparer une déclaration liminaire de dix minutes, alors, je présume que . . .

• 2135

The Chairman: We will append your whole brief to today's proceedings.

Mr. Brail: Thank you.

The previous witness, whom we had the privilege of listening to, discussed several matters which we intend to discuss, so I will try to edit my presentation.

We expect that the legislation will be passed in one form or another and we propose amendments and deletions and additions to the bill. Paramount and parenthetical to our proposals is that the bill embody a real concern for civil liberties, a concern for the erosion of democratic rights which are the backbone of our civil liberties. We strongly urge that effective controls, which recognize the extraordinary nature of these proposed police powers, with proper provisions for rights of review and appeal both at the preliminary stage and at the trial stage, be included in the proposed legislation.

The bill itself states, in the notes to the bill, that it is modelled after the wiretap legislation, and we note that the wiretap legislation was called the "invasion of privacy" when it was passed, and this signifies the extraordinary nature of these procedures.

The wiretap legislation had the offence provisions prominently first in the Act. This legislation seems to be lacking in these sort of concerns and we express our concern over this progression, or regression in our opinion, in this direction. This legislation seems to be coming through Parliament which is no longer even paying lip service to a concern for an erosion of civil liberties.

Law Union members have worked with wiretap law—I have spent seven months this winter on a conspiracy to traffic heroin trial: it was the longest trial in the history of British Columbia: the RCMP told us it was the biggest heroin operation that they had ever brought before the courts—and it has been our experience that the judiciary has curtailed any legislative concern to check and review powers contained in the legislation.

Parliament, of course, often does enact legislation and expect that the judiciary will make decisions which will explain and expound upon that legislation, but it becomes a bit of a chicken-and-an-egg situation where the judiciary says, "Well, if Parliament expects us to make those considerations, it would have said so." We say that, in this type of legislation, it is the responsibility of Parliament to provide clear guidelines to the judiciary and to ensure the proper implementation of the legislation.

I am looking firstly at the proposed section with regard to the application for the warrant itself and, just as the Ontario witnesses testified, the situation is very much the same in Vancouver where I practise. A Justice Department lawyer, in company with an officer—not in company with an officer because he comes in with a sworn affidavit—goes into a judge's chambers and the judge takes the application, if he sees fit. The problem is that the judge is skilled in the

[Traduction]

Le président: Nous annexerons l'ensemble de votre mémoire au compte rendu d'aujourd'hui.

M. Brail: Merci.

Le témoin précédent que nous avons eu le privilège d'entendre a discuté de plusieurs questions dont nous avons également l'intenton de discuter; alors, j'essaierai de résumer mon exposé.

Nous prévoyons que le bill sera adopté sous une forme ou une autre et nous proposons des amendements, des omissions et des additions à ce projet de loi. Quoique cela ne soit pas explicite dans nos propositions, il est très important que le bill tienne vraiment compte des libertés civiles, qu'on se préoccupe de l'érosion des droits démocratiques qui constituent le soutien même de nos libertés civiles. Nous insistons fortement pour qu'on prévoie dans le projet de loi l'établissement de mesures de contrôle efficaces reconnaissant la nature extraordinaire de ces pouvoirs accordés à la police, et créant les dispositions permettant un droit de révision et d'appel, tant à l'étape préliminaire qu'à l'étape du procès.

Dans les notes explicatives, il est précisé que ce projet de loi suit le modèle établi par la loi sur l'écoute électronique, et nous remarquons que cette loi a été qualifiée d'«invasion de la vie privée» lors de son adoption, ce qui indique bien la nature extraordinaire de ces procédures.

La loi sur l'écoute électronique établit d'abord les dispositions relatives aux infractions. Cette loi-ci ne semble pas porter attention à ce genre de chose, et nous exprimons ici notre préoccupation relativement à cette progression, ou à cette régression, à notre avis, dans ce sens. Cette loi semble devoir être adoptée par le Parlement, qui ne prétend même plus se préoccuper de l'érosion des libertés civiles.

Des membres de la *Law Union* ont travaillé à cette loi sur l'écoute électronique . . . J'ai travaillé 7 mois, l'hiver dernier, à un procès pour conspiration de trafic d'héroïne: ce fut le plus long procès de l'histoire de la Colombie-Britannique: la GRC nous a dit que c'était là le plus gros réseau de trafic d'héroïne jamais amené devant les tribunaux—et selon notre expérience, le judiciaire a éliminé toute préoccupation législative le portant à vérifier et à contrôler les pouvoirs accordés dans la loi.

Évidemment, il arrive assez souvent que le Parlement adopte une loi en s'attendant à ce que le judiciaire prenne les décisions qui expliqueront et justifieront cette loi, mais c'est un peu comme le cas de la poule et de l'œuf que le judiciaire affirme: «eh bien, si le Parlement s'attendait à ce que nous prenions ces mesures, il l'aurait précisé.» Nous affirmons que dans ce type de loi, le Parlement doit fournir des lignes directrices nettes au judiciaire, et assurer une juste mise en vigueur de la loi.

J'étudie d'abord l'article du bill relatif à la demande d'émission du mandat lui-même, et comme l'ont dit les témoins de l'Ontario, la situation est presque la même à Vancouver, où je pratique. Un avocat du ministère de la Justice, accompagné d'un agent de police—non pas accompagné d'un agent de police, car il arrive avec un affidavit obtenu sous serment—se présente au bureau du juge et ce juge accepte la demande, s'il la croit justifiée. Le problème, c'est que le juge est habitué au

adversary system: his role is to make a determination on the basis of material that is put before him; and where there is no contradictory material, where an officer is simply concerned with the investigation of a matter and its successful conclusion—a conviction from his point of view—a judge is faced simply with that material.

The last witness stated as an interjection that he does not consider it implausible to have disinterested, objective parties, representatives of the public, present. I do not consider that implausible at all. I think that the rights of the public to police powers have got to be protected. There is always a concern with security, of course, but the thing is, we never know what the security is because we never have an opportunity to investigate ourselves—it is never put forward.

Later, at the trial stage, it has been held that the packet is unopenable; there is no means for an accused to test the legality of the evidences obtained and entered against him in his proceedings. This, of course, in my submission, deprives the accused of the right to make fair and full answer in defence. He cannot cross examine. He cannot examine on these matters.

The legislation has a provision that the evidence may be inadmissible if it may bring the administration of justice into disrepute. How can one adequately test whether that would be the case, if one is . . .

• 2140

Mr. Fraser: What section are you referring to? Mr. Chairman, I wonder, could the witness just direct us to the section to which he is referring at the moment. Or is he referring to legislation already passed?

Mr. Lachance: Under the present bill, which is the exact text of the wiretapping . . .

Mr. Brail: Yes, and my point is that in the wiretap evidence you cannot test that because the material is never before you. You do not know what material allowed the warrant to be issued.

Mr. Fraser: As a point of information, Mr. Chairman. I am very sorry to interrupt, but I just want to understand whether the witness is now talking about the wiretap legislation, because, of course, this was all debated, or is he saying that exactly the same situation would apply if this particular proposed act that we have in front of us was passed? That is my question. I do not want to interrupt the witness, but I want to be sure that is what his proposition is.

Mr. Brail: Yes, that is my proposition. I was trying to find the section . . .

Mr. Fraser: Do not worry, I will find it later. But that is your point, is it?

Mr. Brail: I read that provision. I believe it is the same as the wiretap evidence in the proposed act—the provision in the wiretap legislation.

Mr. Fraser: Thank you very much.

Mr. Lachance: It is the same.

[Translation]

système des parties adverses: son rôle est de prendre une décision à partir des documents qui lui sont présentés: et quand il n'y a aucun document contradictoire, quand un agent de police se préoccupe uniquement de son enquête et de sa réussite—c'est-à-dire une reconnaissance de culpabilité, pour lui—le juge ne voit que ces documents.

Le témoin précédent affirmait qu'à son avis, il est plausible d'avoir la présence de représentants du public qui soient désintéressés et objectifs. Je considère cela tout à fait plausible. A mon avis, le droit des citoyens d'obtenir les services de la police doit être protégé. Évidemment, on se préoccupe toujours un peu de sécurité, mais le fait est que nous ne savons jamais de quelle sécurité il s'agit, car nous n'avons jamais la possibilité d'enquêter nous-mêmes . . . Ces renseignements ne sont jamais communiqués.

Plus tard, à l'étape du procès, on a affirmé que le courrier saisi ne pouvait être ouvert; l'accusé ne dispose d'aucun moyen pour vérifier la légalité des preuves obtenues et présentées contre lui au cours du procès. A mon avis, cela prive évidemment l'accusé du droit d'obtenir des réponses complètes pour sa défense. Il ne peut faire de contre-interrogatoire. Il n'a même pas le droit d'interroger à ce sujet.

La loi prévoit l'irrecevabilité de certaines preuves si cela peut donner une mauvaise réputation à l'administration de la justice. Comment peut-on vraiment vérifier que c'est le cas si ...

M. Fraser: A quel article faites-vous allusion? Le témoin pourrait peut-être nous dire de quel article il est question, à moins qu'il ne fasse allusion à la loi déjà adoptée.

M. Lachance: Dans la loi actuelle, puisqu'il s'agit du texte traitant de l'écoute électronique . . .

M. Brail: C'est cela. On ne peut pas vérifier la légitimité d'une preuve électronique, parce qu'on ne la voit jamais. On ne peut pas voir sur la foi de quel document on a émis un mandat.

M. Fraser: Pour votre gouverne, monsieur le président, je suis désolé d'interrompre la discussion, mais j'aimerais bien savoir si le témoin parle de la loi sur l'écoute électronique on non, car, le cas échéant, nous en avons déjà discuté. Veut-il dire que ce serait exactement la même chose en vertu de cette loi-ci, que nous devons maintenant adopter? Voilà ce que j'aimerais savoir. Je ne veux surtout pas interrompre le témoin, mais j'aimerais bien comprendre son observation.

M. Brail: Oui, c'est ce que je veux dire. Je cherche l'article...

M. Fraser: Ne vous inquiétez pas de cela, je le trouverai plus tard. C'est bien ce que vous voulez dire toutefois, n'est-ce pas?

M. Brail: J'ai lu cette disposition dans le projet de loi et elle me semble identique à celle traitant de l'écoute électronique dans la loi à ce sujet.

M. Fraser: Merci beaucoup.

M. Lachance: Elles sont identiques en effet.

Mr. Brail: Thank you. I am sorry I did not quite understand your question.

Also, I will make a brief comment on scope of the proposed act. Of course, the publicized and stated intention of the bill, it is not an act now, is to deal with offences pursuant to the Narcotic Control Act, and the Food and Drug Act.

Proposed section 178.31 provides that any communications which are obtained in the course of a warrant may be used in any civil or criminal proceedings under the jurisdiction of the Parliament. Further to that proposed section 178.3(1) states that any information gleaned as a result of a communication intercept pursuant to warrant is not inadmissible simply because the warrant was illegally obtained.

That broadens we believe, the use of evidence or information further in the prosecution of drug offences. We do not say that if a crime is being committed, if evidence of a crime is uncovered that it need be suppressed because the warrant is not obtained for the purposes of investigating that particular crime, but it is our submission the bill should be publicized. It should be known that the width of the bill is not as narrow as it may appear. Of course, I believe, as the last witness has said, it obviously will broaden eventually. We question Parliament's intention to publicize it on such narrow grounds.

As I say, we do not object to prosecution. We have had 402 break-ins in British Columbia. It seems that our attorney general objects to prosecutions. We do not.

Briefly on the solicitor-client privilege question, we are concerned that this seems to erode that privilege without giving proper considerations to its protection. The proposed act provides that a warrant may issue against a solicitor, or a person in his household and so on, and I do not quite know why it should be that broad.

"On such terms and conditions as a judge considers proper", I have trouble knowing what the terms and conditions could possibly be so the privilege could be protected. We do not presume that a lawyer who is himself or herself involved in a commission of crime should be protected in any way obviously. I think as the earlier discussion pointed out, what is happening is that the client's privilege is being eroded and we have a great deal of concern with this provision.

• 2145

Another concern is the question of the mechanics of the mail opening. We do not know who is going to open the mail. We do not know how it is going to be opened. We do not know what methods the police have used in the past. We wonder if this legislation is not inadvertently broadening police powers in a way that we should be wary of.

We also are concerned with the reporting provisions. We submit that bare statistics are not sufficient in that there is no way that a public can test the validity, the necessity for this type of legislation. There has to be some sort of information [Traduction]

M. Brail: Merci. Je suis désolé de ne pas avoir compris votre question.

J'aimerais maintenant vous parler rapidement de la portée du projet de loi. On l'a dit et répété, l'objet du bill, c'est de dépister les infractions à la Loi sur les stupéfiants et à la Loi sur les aliments et drogues.

L'article 178.31 du projet de loi stipule d'ailleurs que toutes les communications interceptées grâce à un mandat pourront être admises dans toutes procédures civiles ou criminelles qui relèvent de la compétence du Parlement. En outre, l'article 178.3(1) du bill stipule qu'un renseignement obtenu grâce à l'interception d'une communication autorisée par un mandat n'est pas inadmissible du seul fait que le mandat a été obtenu illégalement.

Cela élargit grandement la définition des preuves et des renseignements qui pourront être utilisés dans les procès pour infractions aux lois régissant les stupéfiants et drogues. Nous ne demandons pas qu'on fasse disparaître les preuves qu'on pourrait trouver si une infraction est commise, simplement parce que le mandat n'est pas obtenu dans le but de faire enquêts sur cette infraction précise, mais nous aimerions qu'on fasse un peu mieux connaître le projet de loi. Il faut absolument dire que la portée du bill n'est pas aussi restreinte qu'on pourrait le croire. Comme l'a dit le dernier témoin, on va certainement finir par l'élargir. Nous doutons que le Parlement ait l'intention de le faire connaître si sa portée est aussi limitée.

Nous ne nous opposons pas aux poursuites. Il y a eu 402 entrées par effraction en Colombie-Britannique. Notre procureur général semble s'opposer au procès, mais pas nous.

Quant au secret des relations avocat-client, nous craignons l'érosion de ce privilège, car on ne semble pas chercher suffisamment à le protéger. Le bill stipule qu'on peut requérir un mandat contre un avocat ou une personne vivant à sa résidence. Je me demande pourquoi la portée est aussi large.

Quant aux modalités que le juge peut estimer opportunes, je me demande de quoi il peut bien s'agir si on veut protéger ce privilège. Nous ne croyons pas qu'un avocat ou une avocate qui participerait à un crime devrait être protégé. Comme on l'a souligné plus tôt, c'est le privilège du client qu'on rogne; voilà pourquoi nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec cet article.

Un autre problème, ce serait la façon dont on ouvrirait le courrier. Qui va s'en charger? Comment? De quelle méthode les policiers se sont-ils servis jusqu'à présent? Nous nous demandons, si, par inadvertance, cette loi n'augmenterait pas un peu trop les pouvoirs des policiers.

Nous n'aimons pas tellement non plus les dispositions régissant les rapports. De seules statistiques ne suffisent pas car ainsi, la population n'a aucun moyen de vérifier l'efficacité et la nécessité d'une telle loi. Ce genre de renseignements doivent

dessimated publicly. Perhaps if the answer is that nothing has ever come out of these warrants, that groups are continuing year after year subject to security checks, then we question the necessity for this type of legislation.

We consider this is a departure from our usual search and seizure provisions. It is a departure in that the person whose materials are seized does not know that he has been the victim of these kinds of provisions. He cannot defend himself in a way that a search warrant would permit a person to make that sort of defence at the time. I do not necessarily agree that there is anything sacrosanct about mail as opposed to oral communications, but I do not consider that it is a proper response to extend police powers unless there is a necessity, which has not been made public.

To summarize briefly, I think the onus is on the government. It is on Parliament to justify this legislation. We do not know what justification there is for it. We are told that the matter is before the McDonald Commission. It is improper to answer questions about it. The McDonald Commission has not filed a report. Until the Canadian public has a chance to look at these matters, at facts, it cannot make an informed response to this sort of legislation, to its necessity.

In the event that the legislation is passed, we propose that clear guidelines be embodied in the legislation which protect the rights of the public from unnecessary intrusion. I will conclude on that.

The Chairman: Thank you, Mr. Brail. I think perhaps we might begin with Mr. Lachance this time since he hardly got a chance to ask any questions last time. We will go on to Mr. Halliday, and then we will come to the other members if that is all right, to give them a chance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. First I have a general comment for further proceedings of this Committee, and I hate to say that because first of all I would like to say that for me you are the best committee chairman that we have now on the Hill, and I mean it. But I would like to say that I wonder about the technique you used a few minutes ago.

Some hon. Members: Hear, hear.

Mr. Robinson: That is only because he let you speak first.

Mr. Lachance: No, you do not usually do that. That is twice in a row. I must admit, yesterday and today. But a few minutes ago, Mr. Chairman, you decided on your own authority to append the brief of those witnesses to the appendix. I think the usual practice is for the Chairman to ask the Committee for their approval for such practice. I was wondering for the future, Mr. Chairman, in all due respect, if you could ask the Committee if they have any objection to such an action. In all due respect again, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Lachance. You are strictly speaking right. We have at times—I am not sure whether we now have a general rule which allows us to append documents. I know we did last year by my decision alone, but I am not sure that we do have that now.

[Translation]

être disséminés, et publiquement. En fait, on n'a jamais rien obtenu par ces mandats et pourtant, certains sont renouvelés chaque année, d'après les vérifications sécuritaires, si bien que nous doutons de l'utilité d'une telle loi.

On s'éloigne des méthodes habituelles de fouille et de saisie. On s'en éloigne puisque la personne dont les possessions seront saisies, ne saura pas qu'elle a été victime de ces méthodes-là. Elle ne pourra pas se défendre comme elle le pourrait contre un mandat de perquisition. Le courrier n'a certainement rien de sacrosaint, pas plus que les communications de vive voix, mais cela n'explique pas l'élargissement des pouvoirs policiers, à moins qu'une raison sérieuse n'ait pas été communiquée au grand public.

Bref, c'est le gouvernement qui a la charge de la preuve. C'est au Parlement de justifier l'existence de cette loi. Nous, nous ne connaissons aucune raison valable. Comme la question est présentement étudiée par la Commission MacDonald, celle-ci n'a pas encore présenté son rapport, on nous dit que nous ne pouvons pas poser des questions à ce sujet. Tant que la population canadienne n'aura pas eu l'occasion de jeter un coup d'œil à toutes ces histoires, d'étudier les faits, on ne pourra pas discuter de la nécessité de cette loi en toute connaissance de cause.

Si jamais cette loi était adoptée, il faudrait qu'elle renferme des directives précises protégeant la population d'intrusions inutiles. Je m'arrêterai ici.

Le président: Merci, monsieur Brail. Comme la dernière fois M. Lachance a à peine eu le temps de poser quelques questions, nous allons commencer par lui. Ensuite nous passerons à M. Halliday et puis aux autres députés. J'espère que cela vous convient.

M. Lachance: Merci, monsieur le président. D'abord, j'aimerais faire une observation sur le reste des délibérations du comité. J'hésite à en parler car je dois dire que vous êtes le meilleur président de comité sur la Colline; vous pouvez me croire, je suis sérieux. Mais je m'interroge sur la légitimité de la technique que vous venez d'employer.

Des voix: Bravo!

M. Robinson: Vous dites cela parce que c'est vous qui avez la parole en premier.

M. Lachance: Non, ce n'est pas ce qu'on fait en général. C'est la deuxième fois de suite. C'est arrivé hier, et encore aujourd'hui. Il y a quelques minutes, vous avez décidé vousmême d'annexer le mémoire des témoins au compte rendu. En général, le président doit demander aux membres du comité s'ils sont d'accord. A l'avenir, monsieur le président, peut-être pourriez-vous demander aux autres membres du comité s'ils sont d'accord avec une telle suggestion. Ne le prenez pas mal.

Le président: Merci, monsieur Lachance. Vous avez absolument raison. Je me demande s'il n'existe pas maintenant une règle générale nous permettant d'annexer les documents. L'an dernier, je prenais la décision seule mais je ne suis pas certain si ce n'est pas la même chose pour tous maintenant.

Yes, the Clerk tells me we still have that authority, but I will in future respect the proprieties.

• 2150

Mr. Lachance: Thank you very much, Mr. Chairman. You understand, of course, the reason for that is because there may be cases where a document will not be acceptable for one reason or another and . . .

The Chairman: I do not usually. I do not when I see there is not a quorum. It would not be a valid motion and I would not want it to seem that if it were voted in favour of that it was not valid, but anyhow I think it is better to ask.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. I have another comment, Mr. Chairman, also for our future proceedings. The fact that we distribute those briefs in advance and the technique that is used now that the witnesses do not deliver the brief itself in front of this Committee because of the length of the brief or for any other reason, we have decided that we will allow introductory remarks of 10 minutes. We have seen on past occasions, yesterday and prior to that, witnesses overexpend the 10 minutes. I suggest that either we read the brief or we restrain ourselves, because we take into account that we have read the brief before, to very small remarks so that the members may ask more questions of the witnesses. It is only a suggestion, Mr. Chairman, for the future.

Now to the brief itself, those witnesses have criticized the technique now used in wiretapping and the proposed techniques in this bill here for authorization for warrants by judges. They have said that the adversary process was not respected because there was only one party present when those authorizations were asked of the judge and the judge had to decide on the documents and the evidence that he had in front of him when he had the evidence of only one party.

All this is fine. The question I would like to ask is, have you any alternative? This may be clumsy, but this technique has been devised to assure the public that there will be an independent authorization given and we will assume, of course, and I hope you assume, because you are part of the law practice, that the judiciary is independent and will act in an impartial way. Have you any alternative to offer this Committee to try to better this technique that you said does not work?

Mr. Brail: There are two places where we suggest that review be implemented, and the first place and the easiest place is at trial with regard to the admissibility of evidence where the packets are available for examination and cross-examination. That seems to be basic. I do not see how that could endanger police investigations in any way at the point where an accused is being brought to trial and it would allow the public to test how valid they are.

[Traduction]

Oui, le greffier me dit que nous avons toujours ce pouvoir, mais à l'avenir je respecterai les convenances.

M. Lachance: Merci beaucoup, monsieur le président. Vous comprenez bien sûr, la raison de mon opposition, car il se pourrait que dans certains cas, un document ne soit pas acceptable pour une raison ou une autre et . . .

Le président: Habituellement, je ne le fais pas. Je ne le fais pas lorsque je constate qu'il n'y a pas quorum. En effet, la motion serait irrecevable et je ne voudrais pas qu'il semble que si le vote était favorable, il ne compte pas, mais de toute façon, je trouve préférable de demander.

M. Lachance: Merci, monsieur le président. J'ai une autre remarque, monsieur le président, qui vise également nos délibérations futures. Parce que nous avons décidé de distribuer les mémoires à l'avance, et que par conséquent les témoins ne lisent pas les mémoires eux-mêmes devant les membres du comité, à cause de la longueur ou pour tout autre raison, nous avons donc décidé de permettre aux témoins de faire une introduction de 10 minutes. Nous avons vu par le passé, hier et auparavant aussi, des témoins prendre plus de 10 minutes. J'aimerais proposer que nous lisions le mémoire ou que nous nous limitions, en tenant compte du fait que nous avons déjà lu le mémoire à de courtes remarques de façon à ce que les députés puissent poser plus de questions aux témoins. Ce n'est qu'une suggestion, monsieur le président pour l'avenir.

Pour parler du mémoire même, les témoins ont critiqué la technique actuelle de l'écoute électronique ainsi que les techniques proposées dans le projet de loi qui prévoit qu'un juge émettra un mandat. Ils ont prétendu que le concept de l'adversaire n'était pas respecté puisqu'une seule partie était présente lorsqu'on demandait au juge son autorisation et que le juge devait décider sur la foi des documents et des éléments de preuve qu'on lui avait présentés alors qu'il n'avait le point de vue que d'une seule partie.

Tout cela est parfait. La question que j'aimerais poser est la suivante: Avez-vous une alternative à proposer? La méthode choisie est peut-être maladroite, mais elle a été conçue pour rassurer le public qu'une autorisation indépendante sera accordée et nous présumons bien sûr et j'espère que vous présumerez aussi puisque vous faites partie des milieux judiciaires, que le judiciaire est indépendant et agira de façon impartial. Avez-vous une alternative à proposer aux membres du comité en vue d'essayer d'améliorer une disposition qui selon vos dires ne fonctionnera pas?

M. Brail: Nous proposons de revoir deux aspects. D'abord, et c'est le plus simple, lors du procès sur la recevabilité des éléments de preuve lorsque les bandes sont disponibles à l'interrogatoire et au contre-interrogatoire. Cela semble fondamental. Je ne vois pas comment cela pourrait nuire aux enquêtes policières si c'est fait lorsque l'inculpé subit son procès; ainsi le public pourrait voir jusqu'à quel point c'est valable.

I do not suggest for a minute that the judiciary is not independent and that judges are simply rubber stamping police applications because that is the way judges are. What I do suggest is that there is no way for them to test it and, of course, any officer or any justice department lawyer is going to be able to draft an affidavit which is going to get him the warrant which he requires, and we just have no way to look into that.

The second point, and it is a very difficult point because of the security provisions that you want to be concerned with and the fact that you do not want police activities to be known, is to have some sort of an advocate, an independent party who can also review and who can put forward the other point of view if there is one; who can look over the material before the judge and make argument, because a judge, of course, is not going to take the position of the adversary, he is not going to cross examine the officer on his affidavit. That is not his role, those are not his skills.

Mr. Robinson: Is that your complaint, that you cannot cross examine on the affidavit?

Mr. Brail: My complaint is the secrecy, I believe, in which the whole thing is shrouded so that we do not know why or how these affidavits are being obtained. The legislation sets out a list of things, of criteria, which have to be met before a warrant is to be issued, your client instructs you that is hokem, and there is no way you can put forward that defence because you cannot get at it, you cannot look at it.

• 2155

Mr. Lachance: I would like to ask you about your first point. I will not comment on the second point unless you define more clearly what you mean by "advocate", because I do not really see how you could achieve what you say. It may be very nice in principle but I do not see how you could achieve it.

Anyway, on the first point, once a case has been brought to the court following a wiretapping, a case that brings in wiretapping evidence, do you not think the defence attorney in his cross-examination can achieve what you want to achieve; that is to say, to review the grounds for the authorization and also to test the police officers as to the validity of the grounds for the authorization itself? What restrictions do you see? I do not see any in the cross-examination itself.

Mr. Brail: I am not certain that I see the necessity for the restrictions at that point in trial. I am not certain I understood your question. Are you suggesting that it should be restricted for some purpose?

Mr. Lachance: You are saying that in cross-examination you need the power to review the grounds for the authorization. I say this power already exists.

[Translation]

Je ne prétends pas un seul instant que le judiciaire n'est pas indépendant et que les juges approuvent les yeux fermés les demandes présentées par la police, parce qu'ils sont ainsi faits. Ce que je prétends par contre, c'est qu'il est impossible aux juges de vérifier les dires de la police et que bien sûr tout agent de police, tout avocat du ministère de la Justice est capable de rédiger un affidavit qui lui permettra d'obtenir le mandat qu'il demande, il nous est tout simplement impossible d'examiner la chose à fond.

Le deuxième point, et c'est un point extrêmement difficile vu les dispositions sur la sécurité qui vous préoccupe et le fait que vous ne voulez pas que les activités policières soient connues; mais on pourrait prévoir un défenseur, un tiers indépendant qui pourrait également revoir les demandes et qui pourrait présenter un autre point de vue s'il en existe un, qui pourrait étudier les documents avant le juge et qui pourrait présenter un argument, puisqu'un juge bien sûr ne va pas adopter la position d'un adversaire, il ne va pas faire subir un contre-interrogatoire à l'agent de police qui demande l'affidavit. Ce n'est pas son rôle, ce n'est pas de son ressort.

M. Robinson: Est-ce là votre plainte, que vous ne pouvez pas contre-interroger lors de la demande d'un affidavit?

M. Brail: Je me plains qu'il y ait secret qui entoure toute l'affaire de telle sorte que nous ne savons ni pourquoi ni comment les affidavits ont été obtenus. La loi définit une liste de critères auxquels il faut répondre avant que le mandat ne soit délivré; votre client vous dit que c'est de la foutaise, mais il n'y a pas moyen de le faire valoir en défense, parce que vous ne pouvez pas arriver au fond des choses, vous ne pouvez pas examiner la demande.

M. Lachance: J'aimerais revenir sur votre premier point. Je ne dirais rien au sujet du deuxième point, à moins que vous ne définissiez plus clairement ce que vous entendez par «défenseur», car je ne vois vraiment pas comment vous pourriez réaliser ce que vous venez de dire. C'est peut-être parfait en principe, mais je ne vois vraiment pas comment vous pourriez le réaliser.

De toute façon, au sujet du premier point, une fois l'affaire devant le tribunal à la suite d'une écoute électronique, une affaire qui tient compte de preuves recueillies par l'écoute électronique, ne croyez-vous pas que le procureur de la défense, lors de son contre-interrogatoire, peut parvenir à faire ce que vous voulez réaliser; je veux dire, revoir les raisons pour lesquelles l'autorisation a été accordée et questionner les agents de police quant au bien-fondé de ces raisons? Quelles restrictions voyez-vous? Je n'en vois aucune, lors du contre-interrogatoire.

M. Brail: Je ne suis pas convaincu de la nécessité des restrictions à ce moment du procès. Je ne suis pas certain d'avoir compris votre question. Voulez-vous dire qu'il devrait y avoir une restriction quelconque?

M. Lachance: Vous prétendez qu'il vous faut lors du contreinterrogatoire le pouvoir de passer en revue les raisons de l'autorisation. Je prétends que ce pouvoir existe déjà.

Mr. Brail: My submission was that judicial, judge-made law holds that you cannot cross-examine on the grounds for which the authorization was obtained. The judges have held this continually, and we have referred in our brief to a couple of cases that set it out very clearly. I can read you the extract.

Mr. Lachance: I do not have time for that; I will read your brief.

In a criminal case where the Crown has brought forward evidence obtained by wiretapping—and you cannot cross-examine, of course, on this evidence—do you think it is relevant to ask the police officers, in cross-examination, about the grounds for asking for authorization?

Mr. Brail: Yes, I do, and the reason I think it is relevant is that the legislation appears to set that out. It sets out specific grounds for which a warrant may be issued.

We have a tradition in our criminal law that improperly obtained evidence, or at least evidence that is contrary to the code provision, should not be admitted. There has, of course, been case law that has been eroding that. However, when you have a statute enacted by Parliament which sets out grounds specifically, when you consider that these are extraordinary remedies or means of investigation for police officers, and when you set out that the evidence is inadmissible unless the warrant is legally obtained, as the bill sets out, then how can you ensure that this provision is properly implemented in the courts unless you can cross-examine on it?

Mr. Lachance: I will go to another point. I will leave to others the possibility of further discussion on that point of evidence.

Just one question. You have expressed reservations about using \dots

Mr. Fraser: On a point of order, Mr. Chairman. I am prepared to give up some of my time to let you continue on that point because I think it is important—if you want to do so

Mr. Lachance: Thank you very much, Mr. Fraser. I do not know if the other members of the Committee will feel the same way.

The Chairman: Ask a further question on it.

Mr. Lachance: Thank you very much, Mr. Chairman.

I think we have here a point of debate that is basic. You base your assertion on reported cases in your brief. I must admit I have not read your brief; however, you say that in a criminal case the judge will not allow the defence attorney to cross-examine the police on the actual authorization for wire-tapping. The same provision applies for this bill, so we will use wiretapping because there is some jurisprudence on it.

[Traduction]

M. Brail: Je prétends que le judiciaire, la loi faite par les juges maintient que vous ne pouvez contre-interroger au sujet des raisons qui ont donné lieu à l'autorisation. Les juges ont rendu ce jugement continuellement et nous mentionnons dans notre mémoire quelques cas qui le montrent très clairement. Je peux vous lire l'extrait.

M. Lachance: Je n'en ai pas le temps; je lirai votre mémoire.

Dans une affaire criminelle, lorsque la Couronne présente des éléments de preuve obtenus par le truchement de l'écoute électronique—et vous ne pouvez bien sûr pas contre-interroger sur ces éléments de preuve—croyez-vous qu'il soit pertinent de demander aux agents de police, lors du contre-interrogatoire, quelles étaient les raisons de demander l'autorisation?

M. Brail: Oui, je le crois et c'est parce que la loi semble le prévoir. En effet, la loi précise les raisons expresses pour lesquelles on peut obtenir un mandat.

La tradition veut dans le droit criminel que des éléments de preuve obtenus par des moyens incorrects ou tout au moins des éléments de preuve qui sont contraires aux dispositions du Code, ne peuvent être admis. Evidemment, il y a des précédents à l'encontre de cette tradition. Toutefois, lorsqu'une loi adoptée par le Parlement précise les raisons expressément, alors l'on peut considérer qu'il s'agit de remèdes extraordinaires ou de moyens d'enquête pour les agents de police et lorsqu'il est dit dans la loi que les éléments de preuve sont irrecevables à moins que le mandat n'ait été obtenu légalement, alors comment s'assurer que l'on a appliqué cette disposition conformément à la loi, si devant le tribunal, vous ne pouvez poser de questions à ce sujet lors du contre-interrogatoire?

M. Lachance: Je vais passer à un autre sujet. Je laisserai à mes collègues la possibilité de discuter plus avant cette question des éléments de preuve.

Une seule question. Vous avez exprimé des réserves au sujet de l'utilisation . . .

M. Fraser: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Je suis disposé à vous céder une partie de mon temps pour que vous puissiez continuer à discuter de ce point que j'estime important . . . si vous désirez le faire.

M. Lachance: Merci beaucoup, monsieur Fraser. Je ne sais si les autres membres du Comité sont du même avis.

Le président: Posez encore une question à ce sujet.

M. Lachance: Merci beaucoup, monsieur le président.

Il me semble que la question est fondamentale. Vous fondez vos affirmations sur des jugements réels dont vous parlez dans votre mémoire. Je dois avouer que je n'ai pas lu votre mémoire; cependant, vous dites que dans un procès criminel, le juge ne permettra pas à l'avocat de la défense de contre-interroger la police sur l'autorisation reçue pour faire de l'écoute électronique. La même disposition est prévue dans le présent projet de loi, donc nous parlerons de l'écoute électronique puisqu'il y a déjà une certain jurisprudence à ce sujet.

• 2200

This is where I want to be sure if the Crown has presented derivative evidence of illegal wiretapping at the outset, in other words, if they present proof that it has been obtained following an illegal wiretap—and you allow him not to do that following the amendments in 1977—the judge will not allow the defence attorney to ask about the authorization itself. Is this what you are saying?

Mr. Brail: What you are saying is that, pursuant to the new amendment, if there is one illegal wiretap then it falls. Is that how you...

Mr. Lachance: No. I am trying to ascertain what you said, exactly, because I do not see your point. In a criminal case the cross-examination is of general scope and, of course, the defence attorney does not have the same constraints to work with as the Crown itself, and can examine the witness—that is a principle in criminal law—on all aspects pertaining to the case.

In a case involving wiretapping, or interception of mail, it is the same principle again. The interception itself, if the proof is given by the police, is relevant to the case. There is doubt about that. I do not see how you can say—and again I have not seen your jurisprudence—or consider that the judge will not allow cross-examination of the witness on the interception itself.

Mr. Brail: As I say, perhaps if you look at the jurisprudence that has come over the past couple of years. The case I cite in extract from in my brief is a case that I was on this winter; it was where we made application to cross-examine the officers on the obtainment of the warrant. It was held by Mr. Justice Mckay of the B.C. Supreme Court that the prosecution need only tender the authorization and show that it is correct in form and appears to be correct; that the grounds by which the authorization was obtained cannot be cross-examined on, the defence cannot call evidence itself on that matter.

Mr. Lachance: In the case you are talking about, was the evidence derivative evidence from an illegally obtained warrant, or was this a legal warrant? Was it a direct proof? This is very important.

Mr. Brail: It was a legal warrant, but the question is, how do you decide whether a warrant is legal? It was held that we could not test that legality. The only point by which the warrant may have been found bo be "illegal" would be if, in the form of it, it did not appear to be in order—like a breathalyser certificate, or something of that nature, that is not signed properly.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, I am in total dismay. I do not know what to say more, except that I will have to see that case, because I am losing my little law.

Mr. Brail: I will be glad to furnish you with a copy of the decision.

The Chairman: I do not want to get into too detailed a discussion, but it strikes me that this is the way it ought to be. A warrant is authorized. One cannot subsequently go behind that authorization in the trial. The fact that it has been authorized and that there is no error on the face of it, it seems

[Translation]

Voulez-vous dire que si la Couronne présente des preuves découlant d'interceptions illégales... ce qu'elle ne peut plus faire depuis les amendements de 1977... le juge interdira à la défense de poser des questions sur l'autorisation. Est-ce ce que vous voulez dire?

M. Brail: Voulez-vous dire qu'en vertu du nouvel amendement, si les preuves sont obtenues par écoute illégale, l'affaire est abandonnée? Est-ce que . . .

M. Lachance: Non. Je voudrais que vous me donniez des explications car je ne comprends pas votre argument. dans des affaires criminelles, le contre-interrogatoire est de portée générale et bien entendu l'avocat de la défense n'a pas les mêmes contraintes que la Couronne et peut interroger le témoin... c'est un principe du droit criminel... sur tous les aspects de l'affaire.

Dans une affaire d'écoute électronique ou d'interception postale, le même principe s'applique. Si les preuves ont été obtenues par interception, cette interception devient pertinente à l'affaire. C'est évident. Je ne vois donc pas pourquoi vous dites que le juge interdira à l'avocat de contre-interroger les témoins sur l'interception elle-même, je répète que je n'ai pas lu la jurisprudence.

M. Brail: Vous devriez peut-être consulter la jurisprudence des dernières années. J'ai personnellement participé l'hiver dernier à l'affaire que je cite dans mon mémoire. Nous avions demandé de contre-interroger les agents sur l'obtention du mandat. Le juge McKay de la Cour suprême de la Colombie-Britannique, a jugé qu'il suffisait à l'accusation de déposer l'autorisation et démontrer sa bonne et due forme; que la défense ne pouvait poser de questions sur les motifs de cette autorisation accordée et ne pouvait présenter elle-même des preuves à ce sujet.

M. Lachance: Dans l'affaire dont vous parlez, ces preuves provenaient-elles d'un mandat obtenu illégalement ou légalement? S'agissait-il plutôt de preuves directes? C'est très important.

M. Brail: Le mandat était légal, mais il s'agit de décider en quoi consiste la légalité. Le juge a décidé que nous ne pouvions mettre en doute la légalité de ce mandat. La seule façon d'en prouver l'illégalité serait de déceler un vice de forme comme dans le cas d'un certificat d'ivressomètre ou un document de ce genre signé de façon inadéquate.

M. Lachance: Monsieur le président, je n'en reviens pas. Je ne sais quoi ajouter, sauf que je vérifierai cette affaire car j'y perds mon droit.

M. Brail: Je puis vous fournir une copie de cette décision.

Le président: Je ne voudrais pas entrer trop dans les détails, mais il me semble que c'est tout à fait correct. Un mandat a été émis. On ne peut ensuite contester l'autorisation au cours du procès. S'il a été autorisé et émis en bonne et due forme, ce sont des preuves suffisantes, la question n'est plus pertinente.

to me, is sufficient to satisfy that question, in other words, it is no longer relevant. So it is on the grounds of relevancy that the judge would disallow any question on that at the subsequent trial.

Mr. Lachance: Yes, on the technical side you are absolutely right, Mr. Chairman, but what I am surprised at is that if the warrant were issued following information, information that was given to the judge relevant to the case and was supposed to enter the case because there were clues, because the judge must give the warrant in a prima facie case that there is a criminal act, that that which was going to be done was being done. On the technical side you are right, and this is what happened, the events of the authorization itself. But on the clues, and on the prima facie evidence given to the judge that is relevant to the case, I do not see how a judge could restrict the cross-examintion of the witness—in so far, of course, as the defendant only is concerned.

Anyway, this is a very technical ground and I guess we could have an argument on that. I will have to look at the case.

My final question, Mr. Chairman, if you will permit me, was that the witnesses did not seem to agree with the so-called wiretapping technique used in this bill, the technique for authorization. I would like to ask him a very plain question: does he agree with extending eventually the so-called search warrant technique to secure contraband or parcels assumed to contain prohibited materials when they can identify those parcels and when they can give to the judge sufficient proof that an offence is going to be perpetrated?

• 2205

Mr. Brail: I reject extension of police powers. I think that it is bound to come, and so I am at a loss. I wonder at the necessity for it, though. I wonder why . . .

Mr. Lachance: I stop you right there—and I am sorry, Mr. Chairman. You said that you take it for granted—and this is the opposite stand from the witnesses last night—that you take it for granted that the bill is going to pass. So, taking it for granted that the bill is going to pass, do you not think that the search warrant technique will be preferable to the wiretapping technique for safeguarding those rights that you have come here to protect, or to defend?

Mr. Brail: Do you mean a search warrant as opposed to a warrant to intercept?

Mr. Lachance: Yes.

Mr. Brail: Well, you are asking me to choose between two evils.

Mr. Lachance: No, not really; because this power already exists in the Criminal Code.

Mr. Fraser: If I might, Mr. Chairman, just supplemental to the question my friend just asked: are you going so far as to suggest that a search warrant is an "evil", or were you, perhaps, a little careless there? Is your premise that there should be no such thing as a search warrant?

[Traduction]

C'est pour cette raison que le juge interdirait toute question à ce sujet au cours du procès.

M. Lachance: Oui, du point de vue technique vous avez tout à fait raison, monsieur le président, mais ce qui m'inquiète c'est que pour autoriser le mandat, le juge doit se fonder sur des renseignements pertinents à l'affaire, on doit lui fournir des indices qu'une infraction criminelle sera commise et qu'il y a présomption réelle. Du point de vue technique vous avez raison, l'autorisation a bien été accordée. Mais je ne vois pas comment un juge pourrait interdire à la défense de contreinterroger le témoin sur les indices fournis et la présomption ayant donné lieu à l'émisson de ce mandat.

De toute façon, c'est une question très technique et nous pourrions en discuter longtemps. Je devrai vérifier l'affaire.

Finalement, monsieur le président, j'aimerais poser des questions aux témoins au sujet des techniques d'autorisation des interceptions prévues dans ce bill. J'aimerais poser au témoin une question très simple. Estime-t-il que l'on devrait éventuellement émettre des mandats de perquisition relativement à des marchandises de contrebande ou des colis ayant supposément un contenu interdit lorsque les policiers peuvent identifier ces colis et fournir la preuve au juge qu'une infraction sera commise?

M. Brail: Je m'oppose à une extension des pouvoirs de la police. Je suis sûr qu'on y viendra, et c'est pourquoi je ne sais que répondre. Toutefois, je m'interroge sur la nécessité d'une telle mesure...

M. Lachance: Permettez-moi de vous interrompre dès maintenant. Vous dites tenir pour acquis . . . contrairement à l'opinion des témoins d'hier . . . que ce bill sera adopté. Ceci dit, ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux avoir recours à des mandats de perquisition plutôt qu'à l'écoute électronique pour protéger les droits dont vous êtes venu prendre la défense?

M. Brail: Voulez-vous dire un mandat de perquisition plutôt qu'un mandat d'interception?

M. Lachance: Oui.

M. Brail: Vous me demandez de choisir le moindre de deux maux.

M. Lachance: Pas vraiment car ce pouvoir est déjà conféré par le Code criminel.

M. Fraser: Permettez-moi, monsieur le président, de poser une question complémentaire. Allez-vous jusqu'à dire qu'un mandat de perquisition est un mal ou vos paroles ont-elles dépassé votre pensée? Êtes-vous d'avis qu'on ne devrait même pas émettre de mandat de perquisition?

Mr. Brail: I suppose I am misunderstanding. When you say "warrant", I think you are saying "a warrant to intercept mail".

No, if you are speaking about search warrants and the provisions that we have for search warrants—yes, I find that preferable to this sort of a warrant, if that is your question.

Mr. Lachance: And to eventually open a given parcel that has been identified by the police, suspected of containing prohibited substances?

Mr. Brail: Well, I am concerned with the point of interception. It would seem to me that the point should be where it is on premises, or identifiable premises, to the accused—I mean, if a person can know that they have had an item seized from them. And I do not see the difficulty in police pursuing an item to its rightful recipient, or tracing it and having good evidence as to its sender, if that is your question.

Mr. Lachance: I am sorry, Mr. Chairman, for having taken so much time.

The Chairman: You mean it should be opened in the presence of the recipient, is that what you are saying?

Mr. Brail: Yes; or failing that, proper notice to the intended recipient.

The Chairman: Dr. Halliday.

Mr. Robinson: What about the sender? I am sorry, but this seemed relevant.

Mr. Brail: Well of course the police can link, I would assume, a parcel to a sender in many ways, through tried criminal procedures: fingerprints or whatever; so if they have that sort of evidence, then they do not need specifically to intercept it at the point where it is being sent. My concern would be with the recipient.

The Chairman: Dr. Halliday.

Mr. Halliday: Thank you, Mr. Chairman. It may be unwise for a lay person to get involved in this rather complicated legal discussion but I want to acknowledge and recognize the stand our witnesses have taken vis-à-vis civil liberties and say that I respect them for this concern.

I want to, though, at the same time express what I feel is a growing ferment among the people of Canada—the ordinary citizens who have not got your legal background or say my limited experience here in the House—a growing ferment and concern that these people have that our legal system and our courts are increasingly showing more evidence of concern for the accused or the criminal, and theirs and his or her civil rights, than they are for the civil rights of the individual citizen who is law-abiding, pursuing his daily activities in a legal and law-abiding way.

And I cite, for example—and you lawyers have been discussing this—the fact that evidence obtained in an illegal manner is not admissible, and I guess that is nothing new.

• 2210

Mr. Robinson: And that is not the law either, but it does not matter.

[Translation]

M. Brail: J'ai mal compris la question. Lorsque vous avez dit «mandat», je croyais que vous parliez des mandats permettant l'interception du courrier.

J'estime qu'il faut mieux se servir de mandats de perquisition plutôt que de mandats d'interception, si c'était là votre question.

M. Lachance: Et de permettre à la police d'ouvrir un colis donné pourvu qu'elle l'ait identifié et qu'elle soupçonne qu'il contienne une substance interdite?

M. Brail: Ce qui me préoccupe c'est l'endroit où est intercepté le colis. Il me semble qu'il doit être intercepté sur des lieux de l'accusé... je veux dire que la personne doit savoir qu'un colis sera saisi. Je ne vois pas pourquoi la police ne devrait pas connaître le destinataire d'un colis, ou retracer l'expéditeur, si c'est votre question.

M. Lachance: Excusez-moi d'avoir été aussi long, monsieur le président.

Le président: Vous voulez dire que le colis pourrait être ouvert en présence du destinataire?

M. Brail: Oui, ou qu'il devrait au moins en être avisé.

Le président: Monsieur Halliday.

M. Robinson: Qu'en est-il de l'expéditeur? Excusez-moi, mais cela semble pertinent.

M. Brail: Bien entendu, la police peut facilement retracer l'expéditeur d'un colis grâce à certaines procédures comme les empreintes digitales ou d'autres, et si elle détient ces preuves il n'est pas nécessaire d'intercepter le colis au point d'expédition. C'est le destinataire qui me préoccupe.

Le président: Monsieur Halliday.

M. Halliday: Merci, monsieur le président. Un profane ne devrait peut-être pas intervenir dans une discussion aussi technique, mais je tiens à féliciter nos témoins de la position qu'ils ont prises à l'égard des libertés civiles et à dire que je respecte leur préoccupation.

Je tiens toutefois à vous faire part d'un sentiment qui, à mon avis, se répand de plus en plus chez les Canadiens... les citoyens ordinaires qui n'ont pas de formation juridique comme la vôtre ou une expérience limitée de ces choses comme la mienne... un sentiment que notre système judiciaire et nos tribunaux se préoccupent de plus en plus des droits civils de l'accusé ou du criminel en oubliant ceux du citoyen respectueux des lois.

Je vous donne comme exemple, et vous en avez discuté, le fait que toute preuve obtenue de façon illégale n'est pas recevable, cela n'a rien de nouveau.

M. Robinson: Et ce n'est pas ce que la loi dit de toute façon, mais cela a peu d'importance.

Mr. Halliday: But this is an example, though, of the concerns that the people have. I try to go to the rescue of the civil liberties side, but I am confronted, though, time and again, by people that say, "Look, I want to be able to be assured that the criminal or the accused is not getting better treatment than those of us who are law-abiding. I want to be assured that my civil liberties of being able to walk the streets are being protected against these various types of crime that we are having presented to us now as being the need for this kind of legislation." Most people want their civil liberties protected, too. Could you comment on that for us?

I am concerned about the civil liberties of the law-abiding person. You are giving the case for the civil liberties, I would submit, of the person who may have committed a crime or perhaps has committed a crime and is being discovered in a roundabout and insidious manner by increased powers being granted to our police. I want to be able to have an answer for these people who say, "What about the civil liberties of me, the ordinary citizen? I am the majority in this country. Nobody cares about me anymore. It is the civil liberties of the accused that seem to be of paramount importance."

Mr. Brail: Well, we are not asking, of course, we are not submitting that civil liberties of persons who have committed crimes receive paramount importance. I think we are all the victims of an infringement of our civil liberties. A person who has committed a crime has to be proven to have committed that crime, and if the proof is not sufficient, is not there, then he is not a criminal. Centuries and centuries of experience and jurisprudence have developed these rules to ensure that justice is done. I think that the person who is concerned that his civil liberties are not being protected is making a distinction between himself and other persons that just is not valid. It is all our rights. We do not allow paranoia to erode hard-won rights. The criminals that are convicted that have served time are many. It is not as though we had a judicial system where guilty people are walking free. I would be very surprised if anyone could show that to me with these sorts of powers that are currently available.

Mr. Halliday: I will not pursue that further, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Dr. Halliday. I guess I have Mr. Robinson and Mr. Jarvis. You had some questions, too, I presume? Would you like to go next?

Mr. Robinson: I will forego it.

The Chairman: All right. Mr. Jarvis, then.

Mr. Jarvis: I am not going to comment on the fact that legislation may be premature, that the case has not been made out, because I am rather convinced that that proposition is accurate. But having accepted that, I suppose all of my other questions are theoretic. The right to privacy, as you point out quite accurately and other witnesses have, too, is being eroded. Any type of legislation like the wiretap bill and other forms is an erosion. There is no question about that. What I cannot grasp yet is, what is the right to privacy by communication through the mails? What difference is there between that right to privacy and the privacy to oral communication? Now, I know the trite answer that everyone gives me is, "Well, just because we have one invasion through the invasion of privacy

[Traduction]

M. Halliday: Mais c'est un exemple des motifs d'inquiétude de la population. Je tente de prendre la défense des libertés civiles mais très souvent les gens me répondent en disant: «Je veux être assuré que le criminel ou l'accusé n'est pas mieux traité que les citoyens respectueux des lois. Je veux que l'on protège mon droit de marcher dans la rue contre ces crimes de tout genre qui nécessitent l'adoption d'une telle loi.» La population veut aussi que l'on protège ses libertés civiles. Pourriezvous faire des commentaires?

Je me préoccupe du sort réservé au citoyen ordinaire. Vous prenez la défense des personnes pouvant ou ayant commis un crime et étant découvertes d'une façon insidieuse à cause des pouvoirs accrus conférés à nos forces policières. Je veux pouvoir donner une réponse aux citoyens ordinaires qui s'inquiètent de leurs propres libertés civiles, qui estiment qu'on fait peu de cas de la majorité des citoyens de notre pays, qu'on se préoccupe avant tout du sort de l'accusé.

M. Brail: Nous ne prétendons certainement pas que les libertés civiles de criminels sont primordiales. A mon avis, nous sommes tous victimes d'atteinte à notre liberté. Une personne ayant commis un crime doit être prouvée coupable, et si les preuves ne sont pas suffisantes, elle ne peut être déclarée criminelle. Cette règle découle de siècles d'expérience et de jurisprudence et vise à assurer la justice. La personne craignant ainsi qu'on ne porte atteinte à sa liberté civile se différencie des autres alors que ces droits reviennent à tout le monde. Nous ne pouvons permettre que la peur serve à supprimer des droits durement acquis. Bien des criminels ont été condamnés et ont purgé leur peine. Notre système judiciaire ne permet pas aux coupables de s'en aller en toute liberté. Je serais fort étonné qu'on parvienne à me le prouver alors que tant de pouvoirs ont été conférés aux autorités.

M. Halliday: Je n'irai pas plus loin, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Halliday. J'ai maintenant les noms de M. Robinson et M. Jarvis. Vous aviez des questions à poser, n'est-ce-pas? Voulez-vous prendre la parole?

M. Robinson: Je m'abstiens pour l'instant.

Le président: Très bien. Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Je ne vais pas signaler que cette loi est peut-être un peu prématurée, que rien n'a été prouvé, car j'en suis déjà relativement convaincu. Ceci dit, je suppose que toutes les autres questions sont purement théoriques. Comme vous l'avez indiqué ainsi que d'autres témoins, c'est une atteinte à la vie privée. C'est évident. Toutefois, je ne comprends pas encore l'importance des communications postales. Quelle différence entre le droit à la vie privée et les communications orales? Je sais que tout le monde me répond que même si l'on permet l'interception de l'une, cela ne justifie pas l'interception de l'autre. Je comprends cet argument. Mais estimez-vous qu'il importe beaucoup plus de respecter la nature privée des com-

act is no justification for another one." I understand that argument. But do you see anything more sacrosanct about written communication through the Post Office than you do over a telephone or orally that may be subject to electronic surveillance?

• 2215

Mr. Brail: I have difficulty saying that mail is more sacrosanct than oral communications because it is trite to say that it is simply a further erosion.

One thing that concerns me though is that if you are going to be committing a crime, you are not going to talk about it on the phone. I have heard the RCMP bemoan the fact that they are not getting any evidence from oral communications anymore because nobody says anything on the phone. They do not even identify their name.

Mr. Lachance: I have reservations on that comment.

Mr. Brail: I beg your pardon?

Mr. Lachance: I have reservations on that very comment.

Mr. Brail: I am repeating what I have heard RCMP...

Mrs. Holt: We are not all paranoid nor have we anything to hide. I have never known myself to be very worried even though there are politicians who would like to get me.

Mr. Jarvis: I am not sure what that all means.

The Chairman: I am sorry, Mr. Jarvis . . .

Mrs. Holt: . . . supporter is not here tonight.

Mr. Jarvis: Well, anyway, let me move on. That obviously is not... Okay. And given this bill, again, what I am having great difficulty with is that if the right to intercept mail may be given for narcotics, why would it not be equally valid to give it to combat other forms of crime? I just fail to grasp what is so unique about drug trafficking that is not unique about extortion or dealing in hard-core pornography or using the mail to defraud; I just cannot grasp this.

The nature of the defence may be much more serious. If someone can convince me this is the only way to secure convictions for drug traffickers but it is awfully easy to secure them for extortion by some other more traditional method of law enforcement, I will accept it. But I have not heard any evidence to that effect. Do you see anything unique about drug trafficking that would make it the subject to interception by mail and not a full range of other offences?

Ms. Young: But then under this legislation it is not just drug trafficking but also all the national security side as well.

Mr. Jarvis: Yes. The national security side I think is a terrible mess here and I should have said that. I am just worried on the criminal side. I thought you might have had more exposure to the criminal side certainly than I because I have been out of the practice so long.

Ms. Young: Well, I can only say that I do not see that there is a great difference in mail interception for drugs unless the legislation was limited to the extent that the police could only seize the packages and not read the communication. Once

[Translation]

munications postales que celle des communications téléphoniques ou orales?

M. Brail: Je ne saurais vous dire qu'une communication verbale est plus sacrée qu'une communication écrite, et il serait banal de dire que l'interception de celle-là soit une érosion de nos libertés.

Une chose m'inquiète cependant. Si vous allez commettre une infraction criminelle, vous n'allez pas en parler au téléphone. La Gendarmerie royale se plaint parce qu'elle n'apprend plus rien en interceptant des communications verbales puisque personne ne dit plus rien au téléphone. Les gens ne donnent même pas leurs noms.

M. Lachance: J'aurai certaines réserves à faire à ce sujet.

M. Brail: S'il vous plaît?

M. Lachance: J'ai certaines réserves à faire au sujet de cette observation.

M. Brail: Je ne fais que répéter les observations de la GRC.

Mme Holt: Nous ne sommes pas tous paranoïaques et nous n'avons rien à cacher. Je ne m'inquiète pas beaucoup, même si certains hommes politiques m'en veulent.

M. Jarvis: Où voulez-vous en venir?

Le président: Je suis désolé, monsieur Jarvis . . .

Mme Holt: . . . n'est pas là ce soir.

M. Jarvis: Vos remarques ne portent pas sur la question dont nous sommes saisis. De toute façon, je vois toujours mal pourquoi on ne pourrait pas se servir de cette loi dans la lutte contre d'autres activités criminelles, si elle peut servir dans la guerre contre le trafic des stupéfiants. Pourquoi le trafic des stupéfiants est-il tellement différent de l'extorsion, la fraude ou la pornographie raide?

Ces infractions ne sont pas toutes aussi graves, les unes que les autres, mais je ne comprends toujours pas pourquoi l'interception des communications écrites est la seule façon de démontrer la culpabilité de quelqu'un accusé de trafiquer un stupéfiant. Des méthodes conventionnelles sont aussi efficaces dans la lutte contre l'extorsion. Somme toute, je ne comprends pas pourquoi l'interception de courrier serait plus utile dans ce cas et non pas dans d'autres.

Mlle Young: Entendu, mais cette loi cherche à protéger la sécurité nationale également.

M. Jarvis: Je vous comprends, puisque la protection de la sécurité nationale laisse à désirer. Ce sont les infractions criminelles qui m'intéressent davantage, et il me semblait que vous seriez davantage au courant, puisque je n'ai pas travaillé dans ce domaine depuis fort longtemps.

Mlle Young: Je ne vois pas beaucoup de différence entre l'interception de courrier dans la lutte contre le trafic des stupéfiants, à moins de préconiser dans la loi que la police serait autorisée à saisir les paquets seulement, sans lire

you get into reading a communication, you might as well read the communications for all sorts of crimes. But I think for some it might be a valid limitation to the right of mail interception to say it would only be for looking at the packages, what is being shipped.

Mr. Jarvis: Okay. I accept that. What we have not discussed very much about in this Committee are the provisions in the act that say that this is not an ordinary method of law enforcement but an extraordinary method according to the legislation. It is to be used only where—I forget the exact words—other and more traditional methods have failed or would appear to be useless. I do not remember the words. Would it not seem reasonable to you to include another provision, something to the effect, "and where reasonable grounds exist to believe the interception would result in an arrest"? That is common in some jurisdictions; not a conviction but an arrest that as a result a charge would be laid, generally only on the criminal side not on the national security side.

Ms. Young: Yes. My understanding of that is that there is reasonable and probable grounds to believe there is an offence being committed which is suggesting that there is no probable grounds to believe an arrest can be made. I do not know whether we can require much more from the supporting affidavit in that kind of statement.

Mr. Jarvis: Okav.

Ms. Young: It is sort of just like a prima facie case.

Mr. Jarvis: I thought it was the U.S. or the United Kingdom; on that very specific condition, was it attached to the issuance of a warrant? I believe it was the United Kingdom. I am not sure.

• 2220

Mr. Brail: We submit that further guidelines be included in the legislation, and perhaps a provision such as that would be along those lines. The reasonable and probable grounds tend to that situation, but that may emphasize it in a more satisfactory manner.

Mr. Jarvis: That is all. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Jarvis. Mr. Fraser.

Mr. Fraser: Mr. Brail, you told us earlier this evening that you had been involved in one of the most lengthy, if not the most lengthy, criminal trials in the British Columbia history, and concerned with heroin. I think you mentioned seven months. Can you tell the Committee if that included the preliminary inquiry and then the trial?

Mr. Brail: I began on that case as it went to the Supreme Court trial. The preliminary had been, I believe, almost one year earlier and had gone on for a few months at least.

Mr. Fraser: Were you on the preliminary inquiry?

Mr. Brail: No, I was not.

[Traduction]

les communications qui les accompagnent, si vous allez lire des lettres portant sur une activité criminelle donnée, aussi bien c'est la même chose pour toutes sortes d'activités. D'aucun pourrait dire que le droit d'interception devrait s'appliquer seulement aux paquets et non pas aux communications.

M. Jarvis: Je vous comprends. Nous n'avons pas encore beaucoup discuté les dispositions de la loi proposée qui préconise qu'il s'agit d'une méthode extraordinaire d'appliquer une loi. Je ne me souviens pas du libellé exact, mais on dit qu'on aura recours à cette méthode seulement lorsque les voies d'action usuelles ne peuvent pas donner les résultats désirés. Ne pensez-vous pas qu'il serait raisonnable d'inclure une disposition quelconque afin de préciser que les autorités ont de bonnes raisons de croire que l'interception de courrier leur permettra de faire une arrestation? Il s'agit d'appréhender une personne qu'on soupçonne d'avoir commis une infraction, et non pas de démontrer catégoriquement sa culpabilité. Cela se fait dans certaines jurisdictions. En plus, la mise en accusation porterait sur une activité criminelle et non pas sur la sécurité nationale.

Mlle Young: Oui, je suis d'accord. Si je comprends bien, les autorités agissent seulement si elles ont de fortes raisons de croire que la personne soupçonnée est coupable d'une infraction. J'ignore s'ils auront besoin d'un affidavit à l'appui dans de telles circonstances.

M. Jarvis: Fort bien.

Mlle Young: C'est une sorte de cas «prima facie».

M. Jarvis: Aux États-Unis ou au Royaume-Uni, un affidavit est nécessaire avant de décerner un mandat d'arrêt. C'est au Royaume-Uni, à ce qu'il me semble, mais je n'en suis pas sûr.

M. Brail: Nous proposons que d'autres directives soient ajoutées à la loi et une disposition peut-être qui irait dans ce sens. Les motifs raisonnables et probables tendent à souligner cette situation, mais cela pourrait expliquer d'une façon plus satisfaisante.

M. Jarvis: C'est tout, merci.

Le président: Merci, monsieur Jarvis. Monsieur Fraser.

M. Fraser: Monsieur Brail, vous nous avez dit plus tôt ce soir que vous aviez participé à un très long procès criminel, sinon le plus long, dans l'histoire de la Colombie-Britannique. Il était question d'héroïne. Vous avez mentionné, je crois, qu'il a pris sept mois. Pouvez-vous dire aux membres du Comité si cette période comprend l'enquête préliminaire et ensuite le procès?

M. Brail: J'ai commencé dans cette cause alors qu'elle était portée en Cour suprême. L'enquête préliminaire avait eu lieu, je crois, presque une année plus tôt, et avait duré au moins quelques mois.

M. Fraser: Avez-vous fait partie de l'enquête préliminaire?

M. Brail: Non, pas du tout.

Mr. Fraser: But you were on the trial in the Supreme Court. Was the trial in front of a jury?

Mr. Brail: Yes.

Mr. Fraser: How many accused were there?

Mr. Brail: There were 11, I believe, to begin and I think we ended up with seven. Two were severed and one accused was acquitted on a directed verdict.

Mr. Fraser: What was the result in convictions or otherwise?

Mr. Brail: All the remaining accused were convicted of the conspiracy charge.

Mrs. Holt: Were you the defence lawyer on it?

Mr. Brail: Yes.

Mrs. Holt: Assistant or senior?

Mr. Brail: I am, of course, junior counsel. I was representing one accused completely. I was not junior to another lawyer.

Mr. Fraser: Just for the record, you are being modest in saying that you are a junior counsel, in the sense that you have not been around for 20-odd years, but you were not junioring another counsel.

Mr. Brail: I was not junioring a lawyer, no.

Mr. Fraser: You were acting on your own in defence of a client who was one of the accused, right?

Mr. Brail: Yes.

Mr. Fraser: This must have given you a unique insight into the complexities of proving the offence. I am not asking you in any way to reveal something you might know which was particular to the defence of your client, but only what was brought out in the courtroom: to what degree did wiretaps help to secure a conviction, if at all?

Mr. Brail: In my opinion they were of very slight value to the prosecution. I made a flippant comment a few moments ago, that no one talks on the phone. Well, in this instance there was not any sort of valuable evidence in the wiretap, with the exception of one meeting where two of the accused had conferred in a hotel room with an undercover officer. Of course, the undercover officer could have testified as to that conversation anyway so the tape was not necessary.

It was my experience that the wiretap evidence put us in a very difficult position because conversations were taken out of context; they contained all sorts of allusions that had nothing to do with drugs whatsoever. We had police officers testify that speaking about an aquarium meant cleaning out your apartment for drugs. I cite that as an example. In fact, it was obvious that was not the case. Frankly, I felt it was more of a hinderance than a help to the prosecution, to the court and to the judicial system as a whole. I think it may have been a good investigative tool for police officers trained in the pursuit of criminals in that they could perhaps follow leads or hunches. It really was not evidence that should have gone in front of the jury. It should have been given the legitimacy that it was.

[Translation]

M. Fraser: Mais vous étiez présent lors du procès en Cour suprême. Ce procès s'est-il déroulé devant un jury?

M. Brail: Oui.

M. Fraser: Combien y avait-il d'accusés?

M. Brail: Onze, je crois, pour commencer, et à la fin il n'en restait que 7. Deux ont été séparés pour des défenses différentes, un accusé a été acquitté par verdict du jury.

M. Fraser: Que fut le résultat, en condamnations ou autrement?

M. Brail: Tous les autres accusés furent condamnés sur une accusation de conspiration.

Mme Holt: Étiez-vous l'avocat de la défense?

M. Brail: Oui.

Mme Holt: L'adjoint ou le principal?

M. Brail: Je suis, évidemment, avocat conseil en second. Je représentais un des accusés complètement. Je n'étais pas le second d'un autre avocat.

M. Fraser: Pour le compte rendu, vous êtes modeste lorsque vous dites être un avocat conseil en second. Dans ce sens que vous exercez depuis quelque 20 ans, mais vous n'étiez pas en second pour un autre avocat.

M. Brail: Je ne secondais pas un avocat. Non.

M. Fraser: Vous étiez seul pour défendre un client, qui était un des accusés, n'est-ce pas?

M. Brail: Oui.

M. Fraser: Ceci a dû vous donner une vue unique sur les complexités de faire la preuve d'une infraction. Je ne vous demande pas de révéler quoi que ce soit concernant la défense de votre client, mais seulement ce qui a été mentionné dans le cas des tribunaux: dans quelles mesures l'écoute électronique a-t-il aidé à obtenir une condamnation, si c'était le cas?

M. Brail: A mon avis, l'écoute électronique a peu aidé la poursuite. J'ai fait une remarque un peu légère il y a quelques instants, lorsque j'ai dit que personne ne parlait au téléphone. Dans ce cas-ci, il n'y a pas eu de preuve valable dans l'écoute électronique, à l'exception d'une réunion où deux des accusés s'étaient réunis dans une chambre d'hôtel avec un agent secret. Évidemment l'agent secret aurait pu témoigner quant aux conversations tenues, de toute façon, mais par conséquent le ruban n'était pas nécessaire.

D'après mon expérience, les preuves de l'écoute électronique ont dû passer dans une situation difficile car les conversations étaient hors contexte. Elles contaient toutes sortes d'allusions qui n'avaient rien à voir avec les stupéfiants. Mais la police a dit dans son témoignages que de parler d'un aquarium par exemple, signifiait nettoyer un appartement des stupéfiants qui s'y trouvaient. Je vous donne cela comme exemple. Ce n'était pas le cas. Franchement, j'ai l'impression que l'écoute électronique nous a plus gênés qu'aidés dans la poursuite, au tribunal et dans tout le système judiciaire. Cela aurait été un bon outil d'enquête pour les policiers formés dans la poursuite des criminels, en ce sens que cela leur aurait permis de donner suite à des indices ou des soupçons. Mais ce n'était pas des preuves qui pouvaient être présentées devant un jury. Il aurait fallu lui accorder la légitimité voulue.

Mr. Fraser: I am asking you this in your capacity as a barrister. It is very difficult, I suppose, to second guess the events in front of a courtroom, and you may still think your client was innocent, but...

• 2225

Mr. Brail: No, I do not, but I do not think the wiretap evidence had anything to do with that.

Mr. Fraser: That is my point. If the wiretap evidence had not been there, do you feel that the convictions would have been sustained in any event? In other words, was there sufficient other evidence?

Mr. Brail: Yes, I think there was, and I can prove that unconditionally.

Mr. Fraser: My second question is, were they able to go out and get that substantive and efficacious evidence only because they had been using wiretaps? In other words, did the wiretap lead them to the real evidence they needed?

Mr. Brail: Well it is hard to trace that. I am not a police officer, I do not know how their investigation works, so I cannot answer that. My feeling is that in that particular case the wiretap was not that useful for the investigation, but an officer would have to testify to that.

Mr. Fraser: All right. Now were there any suggestions throughout the trial that mail was used by any of the accused—was it a conspiracy trial?

Mr. Brail: Yes, it was.

Mr. Fraser: Used by any of the accused or co-conspirators in order to further the criminal offence with which they were charged?

Mr. Brail: That, which was entered into evidence as evidence of furtherance of the conspiracy, was seized on the premises of the accused.

Mr. Fraser: As a result of a search warrant?

Mr. Brail: I believe so, yes.

Mr. Fraser: But, as far as you know, there was no suggestion that there had been an interception of the mail, legal or otherwise?

Mr. Brail: There was no suggestion of that in the trial. We were severely restricted I believe, as I responded to Mr. Lachance, in our cross-examination of police matters during the trial, but that was never suggested.

Mr. Fraser: All right. Just a final question; I do not want to keep you here all night.

I suppose neither of you would quarrel with me when I suggest to you—and in fairness to both of you, I practised for many years both in the criminal courts as a defence counsel in my earlier years, and also as prosecutor, so I have a lot of empathy with the matters you are raising—that the problem we are facing of identifying and apprehending sophisticated crime is not very legitimate. You are not suggesting that the concern that is being expressed over how we are going to get some kind of handle on the criminal element in this country is

[Traduction]

M. Fraser: Je vous pose cette question en votre qualité d'avocat. Il est très difficile, je le suppose, de critiquer les événements devant le tribunal et vous pouvez croire toujours que votre client était innocent, mais . . .

M. Brail: Non, ce n'est pas le cas, mais je ne crois pas que les preuves de l'écoute électronique aient eu quelque chose à voir à cela.

M. Fraser: C'est ce que je veux dire. Si l'écoute électronique n'avait pas été présente, croyez-vous que les condamnations auraient été maintenues? Autrement dit, y avait-il suffisamment d'autres preuves?

M. Brail: Oui, je crois qu'il y en avait, et je peux le prouver à discrétion.

M. Fraser: Ma seconde question est la suivante: ont-ils pu aller chercher une preuve suffisante et valable à cause seulement du fait qu'il y avait eu l'écoute électronique? Cette écoute leur a-t-elle permis d'obtenir les preuves réelles dont ils avaient besoin?

M. Brail: Il est difficile de le dire. Je ne suis pas agent de police, je ne sais pas comment se font leurs enquêtes, je ne puis donc pas répondre. J'ai l'impression que dans ce cas-ci, l'éoute électronique n'a pas été utile à l'enquête, mais un agent de police devrait être entendu sous ce rapport.

M. Fraser: Très bien. A-t-on prétendu pendant le procès que le courrier avait été utilisé par un des accusés, s'agissait-il d'un procès pour conspiration?

M. Brail: Oui.

M. Fraser: Avait-il été utilisé par l'accusé ou les conspirateurs pour les incriminer davantage?

M. Brail: Ce qui a été présenté comme preuve de conspiration a été saisi sur les lieux occupés par l'accusé.

M. Fraser: A la suite d'un mandat de perquisition?

M. Brail: Je le crois.

M. Fraser: Mais, autant que vous le sachiez, on n'a pas prétendu qu'il y avait eu l'interception de courrier, légale ou illégale?

M. Brail: Il n'en a pas été question au procès. Nous avons été très restreints, je crois, comme je l'ai dit à M. Lachance, dans notre contre-interrogation sur les questions policières pendant le procès, mais ceci n'a jamais été mentionné.

M. Fraser: Très bien. Une dernière question, je ne veux pas vous garder toute la soirée.

Je suppose que ni l'un ni l'autre n'est en désaccord avec moi si je vous dis—et en toute justice pour tous les deux, j'ai exercé le droit pendant plusieurs années, à la fois devant les tribunaux au criminel, comme avocat de la défense au tout début, et ensuite comme avocat de la poursuite, par conséquent je vous comprends très bien—que le problème que vous avez d'identifier et d'arrêter les crimes de professionnels n'est pas très légitime. Vous n'allez pas prétendre que notre souci de savoir

one that is exaggerated or being blown out of proportion, or are you?

Mr. Brail: I believe I am, and the reason is that I do not have information in front of me; I do not know how the police are being hampered in their investigation at this time.

Mr. Fraser: Let me give you a leading question, which probably is not altogether fair, but you can disagree with it if you do not like it. You are not suggesting that the police should not have any power at all, what you are saying, it seems to me, is that you have not seen any evidence yet to justify the extraordinary remedies that are being called for in this bill. That is what you are saying.

Mr. Brail: Yes.

Mr. Fraser: Let me ask you this. I can tell you right now I have not seen the evidence either; it has not come to this Committee yet, but you are not suggesting that if there is a real case made, and let us assume that there is a case made for the need to do this, that it is not the responsibility of this Committee to face up to how we should provide the power and at the same time provide maximum safeguards? That is assuming that the case is made for the need.

• 2230

Mr. Brail: I think that is the task of this Committee. We are in a weak position because we do not have that information. So we can come before you and say we oppose this legislation; it is, in our opinion, unnecessary, and we are not certain why it is here in the first place. If you are going to have police officers come before you and testify about how they are hampered, then, certainly, you may be convinced of this necessity. I would perhaps suggest that that kind of evidence be elsewhere so that other people can look at it and weigh it and make submissions.

Mr. Fraser: You are labouring under somewhat the same difficulties as members of the Committee are, including Mr. Chairman.

Mr. Lachance: I think this is a crucial point that you are raising right now. That is why I asked as you may recall, Mr. Chairman, that the RCMP be called as soon as possible so that we know exactly what they want.

Mr. Fraser: Perhaps on a less profound note, you said that you are an association of civil libertarians of left-wing socialist leaning. You are not suggesting by that, of course, that crusty old Tories like myself have not got a regard for civil liberties.

Mr. Brail: Sometimes if you go far enough right you will fall off the edge.

Mr. Fraser: Do you know anything about the Vancouver Community Legal Assistance Society?

Mr. Brail: Yes, we both have been associated with them. I act as counsel to the clinics regularly that are sponsored by the class of . . .

[Translation]

comment nous pouvons faire face à l'élément criminel au pays est exagéré, n'est-ce pas?

M. Brail: Si, et la raison en est que je n'ai pas devant moi de renseignement. Je ne sais pas comment les policiers sont gênés dans leurs enquêtes actuellement.

M. Fraser: Laissez-moi vous poser une question tendancieuse, ce qui est probablement pas tout à fait approprié, mais vous pouvez ne pas l'accepter si vous ne l'aimez pas. Vous ne prétendez pas que les policiers ne devraient pas du tout avoir de pouvoirs. Vous dites, il me semble, que vous n'avez pas vu de preuves justifiant les remèdes extraordinaires que nous préconisons dans ce bill. C'est bien ce que vous dites?

M. Brail: Oui.

M. Fraser: Je vais vous poser une autre question. Je vous dis tout de suite que je n'ai pas non plus vu de preuves pour cette cause, elles n'ont pas été encore présentées au Comité, mais vous ne prétendez pas s'il y avait vraiment des causes en supposant qu'on prouve les besoins de cette législation, que ce n'est pas la responsabilité du Comité de voir comment nous pouvons accorder ce pouvoir et en même temps fournir les garanties maximales? En supposant évidemment que les besoins soient justifiés.

M. Brail: C'est la responsabilité du comité. Nous ne sommes pas très bien placés, car nous n'avons pas ces renseignements. Nous pouvons donc nous présenter devant vous et dire que nous nous opposons à cette loi, mais à notre avis, n'est pas nécessaire. Nous ne sommes même pas certains de la raison pour laquelle elle a été présentée. Si les officiers de police viennent témoigner et dire combien ils ont été gênés dans leur travail, alors, vous pouvez être convaincu de sa nécessité. Je proposerais que ce genre de témoignages soient présenté ailleurs, pour que d'autres personnes l'examinent, l'évaluent et présentent la preuve.

M. Fraser: Vous éprouvez à peu près les mêmes difficultés que les membres du comité, y compris le président.

M. Lachance: C'est un point crucial, à mon avis, que vous soulevez maintenant. C'est pourquoi j'ai demandé, vous vous en souviendrez monsieur le président, que la GRC soit convoquée le plus tôt possible pour que nous sachions exactement ce qu'elle désire.

M. Fraser: Sur une note peut-être un peu moins profonde, vous avez dit que vous étiez une association de libertaires civils avec un penchant vers le socialisme de gauche. Vous ne prétendez pas aussi que de vieux conservateurs coriaces comme moi-même ne respectent pas les libertés civiles.

M. Brail: Si vous allez trop à droite, vous pouvez parfois tomber du bord.

M. Fraser: Savez-vous quelque chose de la Vancouver Community Legal Assistance Society?

M. Brail: Oui, nous avons tous les deux été des associés, moi-même en tant qu'avocat-conseil régulier dans les cliniques qui sont parrainées par la classe de . . .

Mr. Fraser: I am sure you would want to know that I was a director of that before I was elected.

The Chairman: Obviously, you want them to know that, Mr. Fraser.

Mr. Fraser: I was infiltrating.

The Chairman: Ladies and gentlemen, I would like to thank Ms. Young and Mr. Brail for their presentation and adjourn the Committee to the call of the Chair.

[Traduction]

M. Fraser: Je suis certain que vous voudrez savoir que j'en étais le directeur avant d'étre élu.

Le président: Il est évident que vous voulez qu'ils le sachent, monsieur Fraser.

M. Fraser: Je m'infiltrais.

Le président: Mesdames et messieurs, je voudrais remercier M^{me} Young et M. Brail de leur exposé. Le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvel ordre.



APPENDIX "JLA-31"

The Toronto Star PAGE A8** Tuesday, April 25, 1978

Too much power to spy on the mail

It would be a dangerous situation indeed if the solicitor-general were able to order the secret opening of people's mail without being accountable to anyone for his actions.

Yet the Trudeau government is seeking such drastic power in legislation now before the House of Commons justice committee. MPs on that committee should make sure it isn't granted.

The legislation would allow the police to open mail to catch drug traffickers and to keep track of "subversive activity."

But in the case of drug trafficking the police would have to get permission from a judge before they could open anyone's mail. In the case of political subversives the police would just need the approval of the solicitor-general. In fact the solicitor-general, in the proposed law, would be empowered to order a mail opening without even being asked by the police.

Clearly a democratic society has the right to defend itself against people who want to use violence to bring about a change in government or who want to use it as a base from which to fight foreign quarrels.

But what's wrong in the power the government is seeking is that it provides for no check or accountability. The Trudeau government is seeking a sledge-hammer power without any rein on it to prevent abuse.

With recent allegations of RCMP wrongdoing in the shadowing of Quebec radical separatists it's easy to see how the police and solicitor-general could be tempted to abuse the new powers they are seeking.

An effective check would be to require the solicitor-general or the police to obtain permission from a judge before any mail of suspected subversives could be intercepted. Moreover, such permission should be limited, say to 30 days. If more time was wanted, a new application would have to be made.

It's up to the MPs on the justice committee to make sure that such safeguards are built into the legislation.

Mark MacGuigan, the chairman, is a Liberal MP. But as a founding director of the Canadian Civil Liberties Association and a former dean of the University of Windsor law school he should know that his committee has been presented with a bad law. That being the case he should take the lead in introducing effective safeguards.

The last thing Canada needs is an unsupervised power for the government and police to open people's mail. It would reduce everyone's freedoms.

APPENDICE «JLA-31»

Le STAR de Toronto PAGE A8** Le mardi 25 avril 1978

Trop de pouvoirs accordés pour ouvrir le courrier

Il serait dangereux que le Solliciteur général puisse ordonner l'ouverture secrète du courrier sans rendre de compte à personne.

Or, le gouvernement Trudeau cherche à s'octroyer de tels pouvoirs dans le projet de loi dont le Comité permanent de la Chambre des communes de la Justice est actuellement saisi. Les membres de ce comité devraient s'assurer qu'il n'en sera rien.

Le projet de loi en question autoriserait la police à ouvrir le courrier pour attraper les trafiquants de drogue et dépister les activités subversives.

Dans le 1er cas, la police devra obtenir la permission d'un juge avant de pouvoir ouvrir le courrier de quelqu'un. Dans le 2e cas, elle n'aura besoin que de l'approbation du Solliciteur général. En fait, d'après le projet de loi, ce dernier pourra ordonner l'ouverture du courrier sans que la police le lui demande.

Une société démocratique a le droit de se défendre contre ceux qui veulent avoir recours à la violence pour provoquer un changement de gouvernement ou s'en servir comme base pour régler des différends avec l'étranger.

Mais ce qui est dangereux dans les pouvoirs que veut s'octroyer le gouvernement, c'est qu'aucune vérification ni comptabilité ne soit prévue. Tout ce qu'il cherche, c'est un pouvoir massue, dépourvu de tout contrôle à l'aide duquel prévenir les abus.

Compte tenu des récentes allégations concernant les fautes professionnelles commises par la GRC pour dépister les séparatistes québécois, il est facile de voir comment la police et le Solliciteur général pourraient être tentés d'abuser des nouveaux pouvoirs qu'ils cherchent à obtenir.

Si l'on veut une vérification efficace, il faudrait demander au Solliciteur général ou à la police d'obtenir la permission d'un juge avant d'intercepter le courrier de suspects. En outre, cette permission devrait être limitée, disons à 30 jours. Si l'on avait besoin d'un délai plus long, il faudrait refaire une demande.

Il incombe aux membres du Comité permanent de la Justice de s'assurer que la nouvelle loi comporte de telles garanties.

Mark MacGuigan, le président, est un député libéral, mais en tant que directeur fondateur de l'Association canadienne pour les libertés civiles et ancien doyen de la faculté de droit de l'université de Windsor, il devrait savoir que son comité a été saisi d'une «mauvaise» loi. Cela il devrait maintenant s'efforcer de présenter des sauvegardes efficaces.

La dernière chose dont le Canada a besoin, c'est l'octroi d'un pouvoir incontrôlé au gouvernement et à la police pour ouvrir le courrier. Ce serait empièter sur la liberté de tous.

APPENDIX "JLA-32"

LAW UNION OF BRITISH COLUMBIA

Brief Presented To The Parliamentary
Standing Committee On Justice And Legal
Affairs: Bill C-26, "Mail-Opening".

Thursday, 8 June, 1978 Ottawa, Ontario

CONTENTS

INTRODUCTION OF THE LAW UNION OF BRITISH COLUMBIA

PART I: Introduction

PART II: Analysis of Bill C-26

- A. The Amendments to the Post Office Act
- B. The Amendments to the Criminal Code
 - (i) Scope and Applicability of Bill
 - (ii) Inadequate Provisions to Ensure Issuance of Warrant is Justified
 - (iii) Validity of Grounds for Issuance of Warrant Untestable and Unreviewable
 - (iv) Attack on Solicitor-Client Privilege
 - (v) Inadequate Limits on Who Opens the Mail
 - (vi) Extension of Warrants
 - (vii) Admissibility of Evidence and Information Obtained by Warrant
 - (viii) Section 178.3(2) Vagueness of Terms
 - (ix) Inadequate Offence Provisions
 - (x) Inadequate Reporting Requirement
 - (xi) Unsatisfactory Notification Requirement

PART III: Conclusion

INTRODUCTION OF THE LAW UNION OF BRITISH COLUMBIA

The Law Union of British Columbia is a voluntary organiation of lawyers, law students and legal workers. Analogous organizations or groupings exist in other provinces. The Law Union of British Columbia traces its present form at least from 1969. Our members have been active as legal counsel or independent advocates in such issues as the War Measures Act invocation, prisoners' rights, native legal rights, legal education, trade union and unorganized workers' activities, housing, women's oppression, arbitrary police action, legal aid, immigration issues and other democratic struggles.

Upwards of sixty lawyers, law students or legal workers have maintained memberships or otherwise participated in some aspect of our organizations' work or activities over recent years.

More significantly, individual members and the Law Union itself have established a considerable history of experience and working relationships with numerous community, working class and political groups and organizations in British Columbia.

PART I

Introduction

On March 23, 1978 Bill C-26 was referred by the House to the Parliamentary Standing Committee on Justice and Legal Affairs following second reading. Many reservations about the Bill were expressed in the House during the debates by members of all parties. A great number of persons and organizations have voiced their oppositions to the Bill. It is our submission to the Committee that this Bill should not receive third reading.

The Law Union of British Columbia is concerned both with the substance and the form of the new Bill. We object to the increase in police powers of mail interception and consider that Bill C-26 is both excessive and unnecessary. The Bill marks a repudiation of democratic rights by the government through the authorizing of extensive police intrusion into political and social activities. This legislation should not be enacted until the government has convincingly established the necessity of creating such extensive police powers.

We adopt the analysis of La League des Droits de l'Homme prepared on the 31 March, 1978 and their position that the government's arguments in favour of the legislation are without merit.

While the basic position of the Law Union is that the legislation is both unnecessary and dangerous, we offer the following critique of the Bill in its present form and offer suggestions for amendment. It is our submission that the legislation embody a paramount concern for the protection of the civil liberties of the public. There must be extensive safeguards in the Bill to protect the individual against police abuses of their broad powers. We suggest extensive revisions of particularly vague sections of the Bill to provide clear judicial and executive guidelines. Extensive and effective rights to review the issuance of warrants to ensure the legality of mail interceptions must be included in the new legislation.

We propose to discuss the broadening of the purview of Section 16 (2) of the Official Secrets Act and will analyze key sections of the Criminal Code amendments and offer to the Committee an analysis of the legal effect of these sections.

PART II

Analysis of Bill C-26

A. The Amendments to the Post Office Act

The effect of the amendment to the <u>Post Office Act</u> is to extend the application of Section 16(2) of the <u>Official Secrets Act</u> to communications by mail. The section of the <u>Official Secrets Act</u> is as follows:

"(2) The Solicitor General of Canada may issue a warrant authorizing the interception or seizure of any communication if he is satisfied by evidence on oath that such interception or seizure is necessary for the prevention or detection of subversive activity directed against Canada or detrimental to the security of Canada or is necessary for the purpose of gathering foreign intelligence informationsessential to the security of Canada."

Section 16(2) of the Official Secrets Act was introduced in 1974 with the Protection of Privacy Act, R.S.C. 1973-74. The section has been extensively applied to enable wire-tapping for security matters. The Solicitor-General's report for 1977 indicates that there were 471 warrants authorizing security wiretaps in 1977 alone. These warrants were issued for an average period of 241 days.

The Law Union is concerned about a number of aspects of this

legislative extension or police powers. Firstly, the Law Union abhors the government's proposal to extend the scope of the State's intervention into the privacy of Canadian citizens on alleged security grounds without firm evidence that this kind of police power is essential to the maintaining and developing of Canadian democracy. The Government has conspicuously failed to provide any justification for this increase in police powers. The lameness of the Government's position is brought home by its inability to provide even one example of the use of illegal mail opening by the R.C.M.P. in the apprehension of "subversives". The Solicitor-General Blais confirmed that since 1970 there have been at least 100 illegal mail interceptions by the R.C.M.P.. If one spy or terrorist had been successfully apprehended by this means the Government would surely have brought it to the public's attention. Prime Minister Trudeau credited the use of unlawful letter opening with the arrest of a Japanese Red Terrorist, but it became evident through the House debates that a letter opening had not brought about the capture of the terrorist.

The Government has not brought forward evidence that there is an increase in "subversive" activity which would justify this type of police power. It is evident that in the past the R.C.M.P. have been in error in assessing what organizations were involved in activities that posed a serious threat to democracy in Canada. Is not the legislation designed to spread intimidation, to watch and to monitor the inevitable increase in the political awareness

and activity of the unemployed and the dispossessed? The Government has not deemed it necessary to bring forward any facts about the need for mail opening powers in national security matters and without this evidence the amendments should not be considered by the House.

The McDonald Commission is considering the extent of police powers and their abuse and could now be in a position to submit a report on the need, if any, for such mailsopening power. The Government should wait until a report has been prepared by the McDonald Commission on these matters so that the public can ascertain the need for new police powers. But it must also be understood that it is not simply the McDonald Commission Report that is needed. It is the informed response of the Canadian people which should be given deference. Let the Canadian people have the opportunity to consider all of the evidence of police activities which may come out during the course of the McDonald Commission hearings. Let the Government wait until the people of Canada can realistically assess the need for the increase of police powers provided for in this Bill.

If these additional powers are pushed through by this Bill, there should at least be some strong and effective controls on the extent of these powers.

It is our submission that the Bill in its present form does not provide sufficient limits on the use of warrants in national security matters.

The Official Secrets Act is so wide and vague that many organizations intent on providing for the establishment of democracy in Canada may come within the ambit of "subversive" under Section 16(3) of the Act. The definition reads as follows:

- "(3) For the purposes of subsection (2), 'subversive activity' means
 - (a) espionage or sabotage;
 - (b)
 - (b) foreign intelligence activities directed toward gathering intelligence information relating to Canada;
 - (c) activities directed toward accomplishing governmental change within Canada or elsewhere by force or violence or any criminal means;
 - (d) activities by a foreign power directed toward actual or potential attack or other hostile acts against Canada; or
 - (e) activities of a foreign terrorist group directed toward the commission of terrorist acts in or against Canada."

Of obvious concern is subsection (c) of the definition.

The Act does not limit the definition of Governmental change to mean an overthrow of the electoral process in Canada and is sufficiently vague to include activities designed to bring about legislative change. The Bill may also extend to the surveillance and

intimidation of groups active in Canada who are supporting democratic struggles in their homelands and whose goals are to put an end to fascist regimes abroad.

As pointed out by Member of Parliament Stuart Leggatt the section may be construed so broadly as to justify the interception of postal communications to the Greenpeace organization because of their use of the illegal activity of interfering with the seal hunt in an effort to bring about change in the legislation to prohibit the slaughter. Many other terms in the section such as "espionage", "foreign intelligence activities", "terrorist group" are extremely vague. Our Prime Minister has suggested that no provincial referendum will legitimize the secession of Quebec and the Parti Quebecois may fall within the purview of Section 16(3)(c) if the Government decrees that only through criminal means will they allow the secession of Quebec despite an overwhelming popular support.

The Act provides that the power to issue warrants in national security matters lies with the Solicitor-General. It is our submission that if the interception of mail is authorized, the issuing authority should not lie with the Solicitor-General. The issuing of such warrants may too easily be influenced by political motives. The people of Canada have only recently been made aware of the apparently politically motivated bread-ins of L'Agence de Presse Libre. The break-in of the Parti Quebecois offices to acquire

membership lists may involve officials high up in the Solicitor-General's Department. The apprehensions of the Canadian people are justified in light of the Government reaction to the investigations of the Keable Commission and the involvement of lawyers representing past and present Solicitor-Generals at the McDonald Commission. If the Government has nothing to hide with respect to their involvement in these politically motivated illegalities, why the silence? Why the stone-walling? The Government has cloaked itself with suspicion and the Canadian people are justified in requiring a complete response to these insinuations of illegalities involving the highest Government officials. We note further that Solicitor-Generals come and go with increasing regularity and that it is now clear that the Solicitor-Generals have not been informed or have not sought information about R.C.M.P. activities. Given this perspective, can the Solicitor-General's office exercise effective and responsive control over the granting of warrants for mail opening?

It must be remembered that the memory of the Nixon executives' involvement in illegal break-ins which were politically motivated is too fresh to pretend that those kind of abuses of power sould not take place in Canada.

There were 471 buggings authorized in 1977 for national security reasons. No results have been publicized of the effects of these

buggings. The very number of authorizations suggests that groups which are not involved with subversion in Canada were being surveilled under the section.

It is our submission that an effective judicial process must precede the issuance of any warrant for interception of mail. We emphasize the use of "effective control" and believe that those protections which we are suggesting for the issuance of Criminal Code warrants for mail interceptions should apply to national security interceptions.

Member of Parliament Mr. Neilson provided the House with a review of the protections which exist in the United States and the United KIngdom for the public from an abuse of the mail opening legislation in those countries. In the United States within 30 days of the issuance of a warrant authorizing a mail interception, the official seeking the warrant must report to the administrative offices of the U.S. Court and to the Committee on the Judiciary of the Senate and the House of Representatives and provide details of the authorization and a description of the collected evidence. In the United Kingdom a Commission has recommended that all warrants be reviewed by the Home Office on a monthly basis.

The provision that the Solicitor-General provide an Annual Report with inadequate detail is clearly insufficient protection

against abuses of the Act. The Report on the 471 wiretaps in 1977 for national security reasons was only one page long and provided no information on what type of organizations and individuals were being surveilled, and for what reasons and with what results. This makes a mockery of the notion of Parliamentary responsibility through the annual reporting.

Another limit to the scope of the section must be that a notice be sent to the individual or organization whose mail has been intercepted after the interception has occurred so as to allow those individuals affected to respond if they believe they have been unjustly interfered with.

The application of the Act as it is presently worded will allow an abuse of the process by allowing the police to use evidence not related to national security matters which has been obtained through an authorized mail interception for the purpose of political harassment. As with evidence gathered under the Criminal Code authorizations, if they indicate the commission of another offence, unrelated to that which formed the basis for the original interception, evidence flowing from the interception will be admissible in Court to prove any offence uncovered. Through this method individuals or political organizations involved may be charged with offences totally unrelated to their "subversive" activity.

B. The Amendments to the Criminal Code

For purposes of comparison and contrast the Law Union will refer to Part IV.1 of the <u>Criminal Code</u>. That part deals with wiretap legislation, which Bill C-26 expressly states is analogous to the sections in the proposed legislation.

(i) Scope and Applicability of Bill

At first glance the Bill appears to apply only to offences pursuant to the Narcotic Control Act and the Food and Drug Act as well as conspiracies, attempts, and accessories related to the specific offences under these Acts. This is much narrower than the wiretap legislation which defines "offence" as referring to a great many criminal code offences, as well as offences under the Narcotic Control Act, and the Food and Drug Act, the Customs Act, etc. However, we question Section 178.31(1), which provides that:

[&]quot;A communication that has been intercepted in the course of post or other matter that has been seized in the course of post and that is admissible as evidence may be admitted in any criminal proceeding or in any civil proceeding or other matter whatever respecting which the Parliament of Canada has jurisdiction, whether or not the criminal proceeding or the civil proceeding or other matter relates to the offence specified in the warrant pursuant to which the communication was intercepted or the other matter was seized."

As the Bill reads, its stated purpose is to expedite the investigation of drug offences. It is our submission that the admissibility of any communication must be limited to proceedings for which the warrant has been obtained. It is clear that Section 178.31(1) may result in an expansion of the purview of the legislation and an abuse of the legislative intention by allowing the admission of evidence obtained as a result of a drug mail interception in the prosecution of other criminal matters. The supposed investigation of drug offences may be used as an excuse to investigate persons in many other matters, the results of which may be admissible as evidence. This is borne out by Section 178.34(1), the reporting section that provides that the Solicitor-General's report shall set forth the number of persons "against whom proceedings were commenced in respect of (iii) an offence in respect of which a warrant may not be issued" for both persons named and unnamed in the warrant. The effect of these sections is that the Bill will put investigative tools into the hands of the police more far-reaching than the sole investigation of drug offences. If this is to be the case the Bill should be publicized as such.

(ii) Inadequate Provisions to Ensure Issuance of Warrant Is Justified

The grounds for the issuance of a warrant in an investigation

are to be decided by the judge on the basis of Section 178.25(1) and (2). Section 178.25(1) reads

- (a) "that it would be in the best interests of the administration of justice to do so; and
- (b) "that other investigative procedures have been tried and have failed, other investigative procedures are unlikely to succeed or the urgency of the matter is such that it would be impractical to carry out the investigation of the offence using only other investigative procedures."

and Section 178.25(2) on affidavit,

- (a) "the facts relied on to justify the belief that a warrant should be issued together with particulars of the offence;
- (b) "the type of matter in the course of post to be intercepted or seized;....
- (c) "whether other investigative procedures have been tried and have failed or why it appears they are unlikely to succeed or that the urgency of the matter is such that it would be impractical to carry out the investigation of the offence using only other investigative procedures."

These provisions lend themselves to abuse, even if it is inadvertant abuse. In order to properly weigh the necessity for a warrant a judge either has to put himself in the shoes of a police officer and adopt the outlook of an investigative officer, or simply accept on faith from police officers that other investigative procedures have been tried and have failed, or are unlikely

to succeed. Surely, no judge would wish to adopt the former persona and lend himself to the role of a police officer, that is, to consider the possible investigative procedures based on hunch, instinct, knowledge of criminal modus operandi, and training in investigative technique. The provision [Section 178.25(2)] that a judge consider "why it appears they [other investigative procedures] are unlikely to succeed" is a procedure inimical to the judicial office. A judge is faced with the dilemma of either allying himself so closely with the police, a direct and disturbing contradiction to the principle of an independent judiciary, or simply rubber-stamping police techniques, an equally disturbing contravention of that principle. The usual judicial role is to weigh and determine, usually on conflicting material. In this instance, there is no provision for other than the police position to be put before the judge, and as a result the assessment of the validity of the grounds for the issuance of the warrant is unsuited to the judge's role.

There is a failure in this Bill to provide sufficient judicial guidelines to ensure an effective control of the issuance of warrants. The result of this failure of Parliament to provide clear statutory guidelines is that the vague protections provided for under the legislation cannot be uniformly and consistently applied by our judiciary. The net result of legislation such as this is that judges are yet again placed in the invidious position of being

presented simply with affidavits of police officers, whose concern for the "public interest" and the "best interests of justice" are subject to an overriding concern to successfully complete an investigation and institute criminal charges. A judge sitting behind closed doors with no adversary process can only respond to these affidavits solely on a personal perception of these concepts. Where no substantial quidelines exist to enable a judge to refuse to issue a warrant, it is our position that any concern over "public interest" and the "best interests of justice" will fare poorly. Such a procedure substitutes an individual judge, acting in a virtually executory fashion, for the judicial process as a whole. This increasing use of judges without judicial process further demigrates the integrity of the judicial process, robbing it again of whatever claim to independence and integrity it may have. It is essential that any reviewing judge be mandatorily directed to consider the extraordinary nature of these procedures as an abrogation of democratic rights.

(iii) Validity of Grounds for Issuance of Warrant Untestable and Unreviewable

Section 178.12 deals with the material necessary to be filed in order to obtain a warrant. It has been held that the application material filed in support cannot be opened nor is it available for inspection to the accused in subsequent Court proceedings. We

cite a recent decision of Mr. Justice McKay of the B.C. Supreme

Court, R. v. Jasicek et al (unreported November 8, 1977) in which

it was held:

"The next objection taken by the accused is one that I would have thought would be laid to rest by now. It is the position of the accused that the Crown must establish before me that the authorization and the renewals were properly granted by the various judges. In other words, the Crown must lead evidence to establish: that, at the time the authorization and/or renewals were granted, it was in the best interests of the administration of justice to do so; and that other investigative procedures had been tried and failed; or that other investigative procedures were unlikely to succeed; or that the urgency of the matter was such that it would have been impractical to carry out other investigative procedures. The submission is without merit. What sense would there be for the elaborate secrecy provisions if the Crown had to lead such evidence in open court? It is not open to the trial judge to substitute his opinion for that of the judge granting the authorization or renewals.

Mr. Justice McKay held further that the defence submission that it may, at the very least, call and cross-examine Crown witnesses to establish that the necessary conditions for the issuance of a warrant did not exist, was "without merit".

Therefore, although the legislation provides that a judge must be satisfied of the necessity of the extraordinary use of police power at the time of granting the warrant, there is no effective review at the trial of the degree of proof provided to form the basis of the warrant. It must be recalled that the section itself

is entitled "Invasion of Privacy" and the strictest control is necessary to justify this type of invasion or breach of the public's right to privacy.

(iv) Attack on Solicitor-Client Privilege

Sections 178.25(3) and 178.25(4) further lend themselves to an invasion of solicitor-client privilege. Section 178.25(3) reads:

"No warrant may be issued to intercept a communication in the course of post that is addressed to or originates from the office or residence of a solicitor unless the judge to whom the application is made is satisfied that there are reasonable grounds to believe that the solicitor, any other solicitor practising with him, any person employed by him or by any other such solicitor or a member of the solicitor's household has been or is about to become a party to an offence."

This section clearly breaches the strictly guarded principle of our justice system that any client may be freely expressive to a solicitor on any matter whatsoever and in the strictest confidence. Any solicitor who violates this principle is liable to powerful sanctions. This provision must exclude any correspondence between solicitor and client unless there is independent material of the most convincing kind that the solicitor himself is involved in an offence pursuant to this legislation and that the sender or addressee of the correspondence is a party to that offence. The existing provisions are wholely inadequate to protect the solicitor-client

privilege. No judge can put sufficient restrictions on the source of the mail to be opened to ensure that no mail is opened or tampered with that is not related to an alleged criminal act by a solicitor.

The only effective control of a police abuse of their powers under a warrant to intercept mail directed to a solicitor would be to empower a judge to read all mail intercepted to ensure no breach of the privilege. The effect of this may be to prejudice the interests of an accused person who could unknowingly appear before judge who is privy to confidential information. Such a proposal also attacks the independence of the Bar.

All citizens have a right, at least theoretically, to an advocate for the representation of his or her rights and interests. Although such an advocate is an officer of the Court, the advocate is duty-bound to put forward the interests of that individual before the Court. A judge must not interfere in the solicitor-client relationship. One wonders what possible "terms" and "conditions" a judge might consider advisable to protect solicitor-client privilege, unlike Section 178.25(5)(b) which provides that the judge who issues the warrant pursuant to Section 178.25(1) shall:

[&]quot;specify the person or persons who may make the interception or seizure."

There is no particular similar provision for a warrant issued with regard to the interception of a solicitor's mail. There are no possible protections to ensure that all privileged communications are unopened.

(v) Inadequate Limits on Who Opens the Mail

Unlike the wiretap legislation which provides that the Solicitor-General or Attorney-General "may designate a person or persons who may intercept private communications", this legislation provides that the warrant itself shall specify "the person or persons who may make the interception or seizure." This provision opens the door for a number of persons to open and inspect mail who may not be designated as police officers. Postal workers may become privy to information about the identity of persons under investigation and they may not be fully instructed on the importance of the privacy of this information. This compromises the postal workers and makes them complicit in State investigative techniques. If this legislation is enacted it is essential that a minimum number of persons be involved in the interception and inspection of the mails.

The McDonald Commission is presently investigating the scope of mail opening and the type of procedures now used by the R.C.M.P.. Only when the public process and reported results of the McDonald

Commission are concluded will the House be able to properly assess whether the heretofore procedure of the R.C.M.P. will limit the involvement of persons in mail opening. We do not know the extent of involvement at this time, and this legislation may be unwittingly and unnecessarily broadening these activities. It is our position that clear legislative guidelines set out that an absolutely minimum number of persons be involved in this activity.

(vi) Extension of Warrants

Section 178.26(1) provides that:

"An application for a warrant may be accompanied by an application, personally signed by the Solicitor-General of Canada, to substitute for the period mentioned in subsection 178.35(1) such longer period not exceeding three years as is set forth in the application."

No criteria is provided by the Act to aid a judge in determining whether a warrant for a lengthy period is necessary, and the only mandatory documentation is an application signed personally by the Solicitor-General. It is our opinion that without guidelines, this is insufficient. We note the provision that unless the desired period is permitted, the entire application may be withdrawn, and question the inclusion of this section. It is our proposal that a minimum period be retained and the provisions for renewal be utilized in all instances.

(vii) Admissibility of Evidence and Information Obtained by Warrant

Section 178.3(1) provides important protections in the abstract by providing that a communication intercepted in the course of the post is inadmissible as evidence...unless the interception was lawfully made. But it must be noted that this section must be read subject to Section 178.29 which provides that all documents relating to an application are confidential and shall be placed in a packet and sealed and only opened in restricted circumstances. The scope of the judge's power to review the legality of a warrant is severely limited by the Court's inability to investigate the validity of the grounds for the issuance of the warrant as well as its lack of the right of appeal.

In R. v. Jasicek (supra) the B.C. Supreme Court confirmed that the wiretap section identical to Section 178.3 is to be read subject to Section 178.29 and that the only test for the determination of the validity of a warrant is a study of the face of the warrant.

This superficial investigation is clearly inadequate to prevent the abuse of the powers by allowing the introduction of illegally obtained evidence.

Examination and cross-examination on the packets must be permitted before any evidence obtained by interception is admitted. It is necessary that the safeguards of the adversary system be

available to the accused throughout every aspect of the trial.

Section 178.3(1) provides

"but evidence obtained directly or indirectly as a result of information acquired by interception of a communication in the course of post is not inadmissible by reason only that the communication is itself inadmissible as evidence."

This section will allow evidence which has been uncovered as a result of an investigation utilizing an illegally obtained mail opening warrant. Although the contents of the original communication might be deemed inadmissible because the interception was unlawfully made, any evidence gathered as a result of the "information" contained in the communication will be admissible.

The section is a codification of the principle enunciated by the Supreme Court of Canada in R. v. Wray, a case which has caused much concern among the legal profession. The case involved the admissibility of a gun as evidence in a trial where it had been found by the Court that the location of the gun had been extracted from the accused as a result of a police beating. The Court held that the gun was admissible as evidence against the accused although the confession was inadmissible as being involuntary.

There must be effective controls on the unlawful interception of mail and the illegal obtaining of evidence of "information", and these controls must bar the admission of evidence obtained through illegal means.

(viii) Section 178.3(2) - Vagueness of Terms

Section 178.3(2) provides that a judge may refuse to admit evidence obtained as a result of information acquired by interception of a communication that is itself inadmissible, or evidence that has been unlawfully seized, if in his "opinion" the "admission thereof would bring the administration of justice into disrepute."

There are no quidelines for the expression of judicial opinion.

It is our position that a bold statement of the right of the in
dividual to be protected against illegal police practices be expressed.

(ix) Inadequate Offence Provisions

Section 178.32(1) prohibits the disclosure of information obtained through a mail interception. Subsections (c) and (d) exempt the disclosure of information where the disclosure is in the course of or for the purpose of any criminal investigation or where disclosure is made to a peace officer and is intended to be in the interests of the administration of justice. The exemptions under

these subsections are too broad and are open to abuses of the legislated police powers.

(x) Inadequate Reporting Sections

It is essential that there be a full reporting of the warrants issued under these sections. The reporting section, Section 178.34, is totally inadequate to inform the public of the scope of the police intrusion into social and public rights. It is impossible to test the validity of police actions if only bare statistics are provided.

(xi) Unsatisfactory Notification Requirement

Section 178.35(2)(a) provides for notification and introduces a new power, hitherto unknown, whereby police officers may seize and retain any items belonging to someone else without notification to that person. Surely, in instances where matters are seized, the intended recipient should be notified within a short period of time. It is our position that this legislation as a whole is unnecessary and that the current provisions of the Post Office Act which provide that seized material be opened in the presence of the intended recipient is sufficient to the police in any necessary investigation.

Sections 10(5) through (8) of the Narcotic Control Act,

Sections 37(5) to (8) of the Food and Drug Act, and Section 446

of the Criminal Code, of course, are applicable to the situation

where a suspect knows items are seized from his or her possession.

In this instance a suspect has no knowledge that anything has been seized and therefore is not in a position to make application.

PART III

Conclusion

The Law Union's position is that this legislation should not proceed to third reading in the House. We believe that the legislation was not introduced by the Government at this time because of an increased threat to the nation in the form of drug traffickers or terrorists. The purpose of the Bill was an attempt to minimize the Government's embarrassment over the revelations for the Keable and McDonald Commissions. The legislation has been introduced under the populist guise of putting a stop to the trafficking of drugs in Canada but the real intent of the legislation is to legalize the illegal acts of the R.C.M.P..

The McDonald Commission hearings have proven that the R.C.M.P., with the collaboration of the Postmaster General, have violated the privacy of the mails on a massive scale. The extent of this mail opening will never be known, indicating how routine this illegal activity has become. And these revelations, of course, only relate to mail openings while the letters and packages are in the custody of the postal authorities. Without a full investigation of these police activities and a full reporting of the extent and methods of mail opening, the Law Union can not support the passage of legislation legalizing the opening of mail in the future.

The proposed legislation will legitimize extensive intrusions into the democratic freedoms of individuals in Canada. The sanctity of private communications has until recent years been considered a corner-stone of civil liberties in Canada. Modern technology and an increase in police powers has more and more placed national security above individual rights and liberties. Over the last several years we have seen a gradual and increasing encroachment of the State and its police in the private lives of Canadian citizens. Medical dossiers, tax forms, credit records, telephone conversations have all come under the scrutiny of the police.

It is time for us to put a stop to this trend and strongly oppose the extension of police powers to include the examination of private communications by mail. The Government should not capitulate to the pressure of the R.C.M.P..

APPENDICE «JLA-32»

LAW UNION OF BRITISH COLUMBIA

Mémoire au Comité permanent de la justice et des questions juridiques au sujet du Bill C-26, "Ouverture du courrier".

Le jeudi 8 juin 1978 Ottawa (Ontario)

TABLE DES MATIÈRES

Présentation de la Law Union of British Columbia

PARTIE I: Introduction

PARTIE II: Analyse du Bill C-26

- A. Les modifications à la loi sur les postes
- B. Les modifications au Code Criminel
 - (i) Portée et appliquabilité du Bill
 - (ii) Dispositions inadéquates quand il
 - s'agit de justifier l'émission d'un mandat
 - (iii) Impossibilité de vérifier et de réviser la validité des motifs concernant l'émission des mandats
 - (iv) Atteinte du privilège entourant les relations entre les avocats et leurs clients
 - (v) Restrictions insuffisantes concernant les personnes ouvrant le courrier
 - (vi) Prorogation de la période de validité des mandats
 - (vii) Admissibilité de la preuve et de l'information obtenue par mandat
 - (viii) Article 178.3(2) Aspects évasifs des dispositions
 - (ix) Dispositions inadéquates en matière d'infraction
 - (x) Insuffisance des articles relatifs au dépôt des rapports
 - (xi) Exigence insatisfaisante en matière d'avis

PARTIE III: Conclusion

PRESENTATION DE LA LAW UNION OF BRITISH COLUMBIA

La Law Union of British Columbia est un organisme bénévole d'avocats, d'étudiants en droit et de personnes qui travaillent dans le domaine juridique. Des organismes et des groupements semblables existent aussi dans d'autres provinces. La Law Union of British Columbia demeure fidèle à l'organisation qu'elle s'est donnée depuis au moins 1969. Nos membres ont travaillé activement à titre de conseillers juridiques ou d'avocats indépendants dans des questions comme le recours à la Loi sur les mesures de guerre, les droits des prisonniers et des autochtones, la formation juridique, les activités des syndicats et des travailleurs non syndiqués, le logement, l'oppression des femmes, les mesures policières arbitraires, l'assistance judiciaire, les questions d'immigration et autres luttes démocratiques.

Plus de soixante avocats, étudiants en droit ou personnes travaillant dans le domaine juridique ont maintenu leur participation ou collaboré d'autres façons au fonctionnement ou aux travaux de notre organisation au cours des dernières années.

Fait significatif, les membres et la Law Union elle-même ont acquis une très vaste expérience et établi des relations de collaboration avec des groupements et des organisations communautaires, politiques et ouvriers implantés en Colombie-Britannique.

PARTIE I

Introduction

Le 23 mars 1978, après la deuxième lecture, le bill C-26 a été renvoyé par le Sénat au Comité permanent de la justice et des questions juridiques. Au cours des délibérations, des députés de tous les partis ont exprimé à la Chambre de nombreuses réserves à l'égard de ce projet de loi. Un grand nombre de personnes et d'organismes ont ouvertement manifesté leur opposition. Nous déclarons au Comité que ce projet de loi ne doit pas parvenir en troisième lecture.

La Law Union of British Columbia s'inquiète tant du fond que de la forme du nouveau projet de loi. Nous nous opposons à l'augmentation des pouvoirs policiers en matière d'interception du courrier et estimons que le bill C-26 est à la fois excessif et inutile. Par ce projet de loi, le gouvernement abolit des droits démocratiques en autorisant l'intrusion des forces policières dans des affaires politiques et sociales. Ce texte de loi ne doit pas être adopté avant que le gouvernement ait, hors de tout doute, établi la nécessité de conférer des pouvoirs si étendus aux forces policières.

Nous souscrivons à l'étude que la Ligue des droits de l'homme a soumise le 31 mars 1978 et adoptons sa position selon laquelle les arguments invoqués par le gouvernement en faveur de l'adoption du texte de loi sont sans fondements.

Alors que la Law Union prétend substantiellement que ce projet de loi est tout aussi inutile que dangereux, nous vous faisons part de nos critiques au sujet du bill dans son libellé actuel, auquel nous proposons certains amendements. Nous croyons que ce projet de loi devrait comprendre des dispositions visant à établir comme objectif primordial la protection des libertés civiles de la population. Le bill doit offrir des garanties suffisantes afin que les citoyens ne soient pas victimes du recours abusif aux pouvoirs étendus de la police. Nous proposons en particulier que certains articles dont la formulation est trop vague soient entièrement refondus afin qu'ils puissent servir de lignes directrices claires en matière de droit ainsi que de l'application de la loi. La nouvelle loi devra prévoir des droits étendus et réels permettant de reviser l'émission des mandats autorisant l'interception du courrier, afin que celle-ci s'effectue dans la légalité.

Nous examinerons d'abord, dans toute son étendue, la portée du paragraphe 16(2) de la <u>Loi sur les secrets officiels</u>, puis nous analyserons les principaux articles qui modifient le <u>Code</u> <u>criminel</u> et nous présenterons enfin une étude des répercussions que pourraient avoir ces articles sur le plan juridique.

PARTIE II

Analyse du Bill C-26

A. Les modification à la Loi sur les postes

L'amendement proposé à la <u>Loi sur les postes</u> vise à étendre l'application du paragraphe 16(2) de la <u>Loi sur les secrets</u> officiels aux communications par courrier. Ce paragraphe de la <u>Loi sur les secrets officiels</u> est libellé comme suit:

(2) Le solliciteur général du Canada peut décerner un mandat autorisant l'interception ou la saisie de toute communication s'il est convaincu, en se fondant sur une preuve faite sous serment, que cette interception ou saisie est nécessaire pour prévenir ou dépister une activité subversive dirigée contre le Canada ou préjudiciable à la sécurité du Canada, ou est nécessaire pour recueillir des renseignements d'origine étrangère essentiels à la sécurité du Canada.

Le paragraphe 16(2) de la <u>Loi sur les secrets officiels</u> est entré en vigueur en 1974 dans le cadre de l'adoption de la <u>Loi sur la protection de la vie privé</u>, S.R.C. 1973-1974. Cet article a été invoqué à maintes reprises pour permettre l'installation de dispositifs d'écoute électronique à des fins de sécurité. Dans son rapport de 1977, le Solliciteur général mentionne qu'il y a eu

471 mandats autorisant l'écoute électronique à des fins de sécurité pendant la seule année 1977. Ces mandats ont été décernés pour une période moyenne de 241 jours.

La Law Union éprouve de l'inquiétude face à certains aspects de cette extension par voie législative des pouvoirs policiers. En premier lieu, elle rejette complètement la proposition émanant du gouvernement visant à étendre la portée de l'intervention de l'Etat dans la vie privée des citoyens canadiens en donnant pour prétexte des raisons de sécurité, sans disposer de preuves solides montrant que ce pouvoir policier est essentiel pour la sauvegarde et le développement de la démocratie canadienne. Il est parfaitement évident que le gouvernement n'a pas réussi à justifier ce renforcement des pouvoirs policiers. La faiblesse de la position adoptée par le gouvernement est illustré par son incapacité de donner, ne serait-ce qu'un seul exemple du recours à l'ouverture du courrier de GRC qui aurait permis d'appréhender des personnes "subversives". Monsieur Blais, Soliciteur général, a confirmé que depuis 1970 il y avait eu au moins 100 interceptions illégales du courrier effectuées par la GRC. Si un espion ou un terroriste a pu être appréhendé de cette façon, il va sans dire que le gouvernement aurait, à n'en pas douter, attiré l'attention du public sur ce fait. Monsieur Trudeau, Premier Ministre, a reconnu que c'est grâce à l'ouverture illégale du courrier que l'on a réussi à arrêter un terroriste "rouge" japonais, mais les débats à la Chambre

ont permis de faire ressortir que ce n'est pas l'ouverture de la lettre en question qui a permis l'arrestation du dit terroriste.

Le gouvernement n'a présenté aucune preuve à l'appui indiquant que l'on assisterait aujourd'hui à un accroissement des activités "subversives" qui justifieraient ce type de pouvoirs policiers. Il est évident que par le passé la GRC s'est trompée dans l'évaluation qu'elle a pu faire des organisations qui selon elle étaient impliquées dans des activités susceptibles de porter sérieusement atteinte à la démocratie canadienne. Ce projet de loi n'a-t-il pas pour objet d'intimider, de surveiller et de contrôler l'éveil inévitable de la conscience politique et de l'activité des chômeurs et des laissers-pour-compte? Le gouvernement n'a pas jugé nécessaire de présenter des faits qui justifieraient le besoin de recourir à l'ouverture du courrier pour des questions de sécurité nationale, et sans ces preuves les modifications ne devraient pas être prises en considération par la Chambre.

La Commission McDonald est pour l'instant en train d'étudier

l'étendue des pouvoirs policiers et l'abus qui en a été fait et elle

pourrait maintenant être en mesure de soumettre un rapport sur la

nécessité, le cas échéant, d'un tel pouvoir. Le gouvernement devrait

attendre jusqu'à ce que le rapport de la Commission McDonald soit prêt

de sorte que le public pourrait se faire une idée et évaluer les nouveaux

pouvoirs conférés aux forces de l'ordre. Mais il faut également qu'il soit

compris que ce n'est pas seulement du rapport de la Commission McDonald

dont on a besoin. C'est l'opinion éclairée du canadien qu'il faut respecter.

Qu'on laisse au peuple la possibilité d'examiner les faits portant sur les

agissements de la police, lesquels seront certainement évoqués au cours

des audiences de la Commission McDonald. Que le gouvernement attende

jusqu'à ce que le peuple canadien soit en mesure d'évaluer de façon

réaliste le besoin d'accroître les pouvoirs policiers, prévus dans ce

projet de loi.

Si ces pouvoirs supplémentaires sont accordés par ce projet de loi, il conviendrait qu'il y ait à tout le moins des moyens de contrôle puissants et efficaces quant à leur étendue.

A notre avis, le libellé actuel du projet de loi n'offre pas de garanties suffisantes en matière d'utilisation des mandats dans les questions de sécurité nationale.

La <u>Loi sur les secrets officiels</u> est tellement large et vague que bon nombre d'organisations, en voulant maintenir la démocratie au Canada, pourraient être accusées d'activités "subversives" en vertu du paragraphe 16(3) de la Loi dont voici la teneur:

- (3) Aux fins du paragraphe (2), «activité subversive» désigne
 - a) l'espionnage ou le sabotage;
 - b) des activités de renseignement d'origine étrangère visant à réunir des renseignements sur le Canada;
 - c) des activités visant à opérer un changement de gouvernement au Canada ou ailleurs par la force, la violence ou tout autre moyen criminel;
 - d) des activités d'une puissance étrangère visant, en fait ou éventuellement, à attaquer le Canada ou à se livrer contre lui à d'autres actes hostiles; ou
 - e) des activités d'un groupe de terroristes étrangers visant à la perpétration d'actes terroristes au Canada ou contre le Canada.

L'alinéa c) de la définition soulève un problème évident. Aux termes de cette disposition, la définition de changement de gouvernement, ne se limite pas au sens de renversement du processus électoral au Canada; cette définition est suffisamment vague pour inclure des activités visant à apporter des modifications législatives. Ce projet de loi permet également la surveillance et l'intimidation de groupes qui, au Canada, appuient les revendications démocratiques dans leurs pays d'origine, et dont les buts sont de mettre fin aux régimes fascistes à l'étranger.

Comme l'a fait remarquer le député Stuart Leggatt, l'article peut être interprété de façon suffisamment large qui justifie l'interception du courrier destiné à l'organisation Greenpeace, parce que cette dernière se livre à l'activité illégale d'entraver la chasse aux phoques afin d'aboutir à des changements législatifs interdisant ce massacre.

Bon nombre d'autres termes de cet article sont extrêmement vagues, notamment "l'espionnage", "activités de renseignement d'origine étrangère", "groupe de terroristes". Le premier ministre estime qu'aucun référendum provincial ne légitimera la séparation du Québec. Par conséquent, le Parti québécois pourrait éventuellement être assujetti à l'alinéa 16(3)c) si le gouvernement décrètait que seuls les moyens criminels permettront la séparation du Québec, même si dans cette province une majorité écrasante de la population appuie cette initiative.

Aux termes de la loi, le pouvoir d'émettre des mandats pour des questions de sécurité nationale appartient au solliciteur général. Nous sommes d'avis qu'en autorisant l'interception du courrier, le gouvernement ne devrait pas confier au solliciteur général une telle responsabilité. Cette responsabilité peut trop facilement être influencée par des motifs politiques. Le peuple canadien n'a appris que récemment les perquisitions illégales effectuées à l'Agence de presse libre pour des motifs qui seraient apparemment politiques. La perquisition illégale effectuée dans les bureaux du Parti québécois pour en obtenir la liste des membres implique peut-être même des hauts fonctionnaires du ministère du solliciteur général. Les appréhensions de la population canadienne sont justifiées, compte tenu de la réaction du gouvernement aux enquêtes de la Commission Keable et à la participation des avocats représentant les anciens et actuels solliciteurs généraux à la Commission McDonald. Si le gouvernement n'a rien à cacher en ce qui concerne sa participation à ces illégalités d'origine politique, pourquoi garde-t-il le silence? Pourquoi fait-il de l'obstruction? Le gouvernement s'est couvert de soupçons et la population canadienne a

le droit d'exiger une réponse complète à ces insinuations d'illégalités impliquant les plus hauts fonctionnaires du gouvernement. Nous faisons remarquer plus loin que les solliciteurs généraux se succèdent à un rythme de plus en plus régulier et qu'il est aujourd'hui évident que ces derniers n'ont pas été informés ou n'ont pas cherché à l'être au sujet des activités de la GRC. Dans cette perspective, le Bureau du solliciteur général peutil exercer un contrôle efficace et responsable sur l'attribution des mandats permettant l'ouverture du courrier?

Les perquisitions illégales d'origine politique qu'ont effectuées les agents de Nixon sont encore trop fraîches dans notre mémoire pour prétendre que ces abus de pouvoir ne peuvent se produire au Canada.

On a autorisé 471 cas d'écoute électronique en 1977 à des fins de sécurité nationale. Aucun résultat de ces écoutes électroniques n'a été rendu public. D'après ces nombreuses autorisations, on peut croire que les groupes non subversifs au Canada ont fait l'objet de surveillance en vertu de cet article.

Nous soutenons qu'un processus judiciaire efficace doit précéder la délivrance de tout mandat d'interception du courrier. Nous insistons sur l'utilisation d'un "contrôle efficace" et croyons que ces protections que nous proposons, quant aux mandats décernés en vertu du <u>Code criminel</u> à des fins d'interception du courrier, devraient aussi s'appliquer à la sécurité nationale.

Un député, M. Neilson, a présenté en Chambre une étude des protections du public contre l'abus de la loi permettant l'ouverture du

courrier, aux Etats-Unis et Royaume-Uni. Aux Etats-Unis, dans les 30 jours de la délivrance d'un mandat autorisant l'interception du courrier, le fonctionnaire qui veut obtenir ce mandat doit présenter un rapport aux bureaux administratifs de la Cour américaine et au <u>Committee on the Judiciary of the Senate and the House of Representatives</u> et donner tous les détails de l'autorisation ainsi qu'une description des preuves recueillies. Au Royaume-Uni, une commission a recommandé que tous les mandats soient étudiés mensuellement par le ministère de l'Intérieur.

La disposition visant à obliger le solliciteur général à produire un rapport annuel contenant des détails inadéquats est tout à fait insuffisante pour prévenir les abus de cette Loi. Le rapport sur les 471 écoutes électroniques qui ont été effectuées en 1977 pour des raisons de sécurité nationale ne comptait qu'une page et ne fournissait aucun renseignement sur les types d'organismes et de particuliers ayant été soumis à surveillance, les raisons de cette dernière et les résultats obtenus. Le concept de Rapport annuel ridiculise la notion de responsabilité parlementaire.

Une autre limitation de la portée de l'article réside dans le fait qu'un avis doit être envoyé aux particuliers ou à l'organisme dont le courrier a été intercepté, après que l'interception ait eu lieu, afin de permettre à ces particuliers de réagir s'ils estiment avoir été injustement lésés.

L'application de la loi, telle qu'elle est actuellement libellée, permettra de faire un mauvais usage de cette méthode en permettant à la police d'utiliser à des fins de harcèlement politique des preuves qui sont sans rapport avec les questions de sécurité nationale et qui ont été obtenues par une interception autorisée du courrier. Comme c'est le cas des preuves rassemblées en vertu des autorisations du <u>Code criminel</u>, si elles indiquent qu'une autre infraction a été perpétrée, bien qu'elle soit sans rapport avec celle qui était à la base de l'interception primitive, la preuve découlant de l'interception sera admissible devant le tribunal pour prouver toute infraction découverte. Grâce à cette méthode, des particuliers ou des organismes politiques peuvent être accusés d'infractions qui sont totalement sans rapport avec leur activité "subversive".

B. Les modifications au Code criminel

Aux fins de comparaison et de contraste, la <u>Law Union</u> se réfèrera à la partie IV.l du <u>Code criminel</u>. Cette partie traite de la législation en matière d'écoute électronique et le Bill C-26 affirme de façon expresse qu'elle est analogue aux articles de la législation proposée.

(i) Portée et Appliquabilité du Bill

Au premier coup d'oeil, il semble que le bill s'applique uniquement aux infractions prévues dans la <u>Loi sur les stupéfiants</u> et la <u>Loi des aliments et drogues</u>, de même que les conspirations, les tentatives et les complices en rapport avec des infractions précises à ces lois. Cette interprétation est beaucoup plus étroite que la loi en matière d'écoute électronique qui définit "l'infraction" comme ayant rapport à un grand

nombre d'infractions au Code criminel, ainsi que des infractions prévues aux termes de la <u>Loi sur les stupéfiants</u> et de la <u>Loi des aliments et drogues</u>, la <u>Loi sur les douanes</u>, etc. Toutefois, nous contestons le paragraphe 178.31(1) qui stipule:

La communication qui a été interceptée ou autre objet qui a été saisi, alors qu'ils sont en cours de transmission par la poste, et qui sont admissibles en preuve peuvent être admis dans toutes procédures civiles ou criminelles ou dans toute autre affaire qui relève de la compétence du Parlement du Canada que ces procédures ou affaires soient reliées ou non à l'infraction décrite dans le mandat qui a donné lieu à l'interception de la communication ou à la saisie de l'autre objet.

L'objectif déclaré du bill dans sa forme actuelle consiste à accélérer l'enquête relative à des infractions se rapportant à la drogue. Nous sommes d'avis que l'admissibilité de toute communication doit être limitée aux procédures pour lesquelles le mandat a été obtenu. Il est évident que le paragraphe 178.31(1) peut étendre la portée d'application de la loi et entraîner un abus de son objet en permettant d'admettre la preuve obtenue à la suite d'une interception de drogue dans le courrier à l'occasion d'autres affaires criminelles. L'enquête supposée relative à des infractions se rapportant à la drogue peut servir d'excuse pour enquêter sur des personnes à propos de bien d'autres affaires, enquête dont les résultats peuvent être admis en preuve. Cela est confirmé par le paragraphe 178.34(1), l'article relatif au rapport annuel stipulant que le rapport du solliciteur

général doit indiquer le nombre de personnes "contre lesquelles des poursuites ont été intentées...(iii) une infraction qui ne pourrait faire l'objet d'un mandat" tant pour les personnes citées que non citées dans celui-ci. Grâce à ces articles, le bill permettra aux policiers d'aller beaucoup plus loin que la simple enquête relative à une infraction se rapportant à la drogue. Le cas échéant, on devrait attirer l'attention du public sur cette question.

(ii) <u>Dispositions inadéquates lorsqu'il s'agit de justifier</u> l'émission d'un mandat

En se fondant sur les paragraphes 178.25(1) et (2), c'est au juge qu'il revient de décider, sur la foi des preuves présentées, si l'émission d'un mandat est justifiéepour une enquête. Le paragraphe 178.25(1) stipule:

- a) que l'octroi de cette autorisation servirait au mieux l'administration de la justice; et
- b) que d'autres méthodes d'enquête ont été essayées et ont échoué, ou ont peu de chance de succès, ou que l'urgence de l'affaire est telle qu'il ne serait pas pratique de mener l'enquête relative à l'infraction en n'utilisant que les autres méthodes d'enquête.

et le paragraphe 178.25(2) concernant la déclaration assermentée,

- a) les faits sur lesquels le déclarant se fonde pour justifier qu'à son avis il y a lieu de décerner le mandat, ainsi que les é détails relatifs à l'infraction:
- b) le genre d'objets en cours de distribution par la poste, qui doivent être interceptés ou saisis;
- c) les noms, adresses et professions, s'ils sont/connus, de toutes les personnes dont on a des motifs raisonnables et probables de croire que leurs objets en cours de distribution par la poste pourront être utilisés à l'enquête relative à l'infraction;

Ces dispositions prêtent à abus même si c'est par inadvertance. Afin de pouvoir juger de la nécessité d'un mandat, un juge n'a qu'une alternative: se mettre à la place d'un agent de police et adopter l'attitude d'un enquêteur ou accepter simplement, sur la foi des agents de police, que d'autres méthodes d'enquête ont été essayées, ont échoué ou ont peu de chance de succès. Naturellement, aucun juge ne voudrait adopter l'autre personnage et jouer le rôle d'agent de police, c'est-à-dire prendre en considération les éventuelles méthodes d'enquête basées sur le flair, l'instinct, la connaissance du fonctionnement criminel et la formation en matière de techniques d'enquête. Le paragraphe 178.25(2) selon lequel un juge peut dire "pourquoi elles (d'autres méthodes d'enquête) paraissent avoir peu de chance de succès" est contraire aux fonctions judiciaires. Un juge doit trancher le dilemme suivant: collaborer étroitement avec la police, ce qui contredit de manière/troublante le principe de l'indépendance judiciaire, ou approuver complaisamment les méthodes policières, ce qui contredit ce principe de manière toute aussi troublante. D'habitude, le rôle des juges consiste à peser le pour et contre et à prendre une décision, généralement fondée sur des éléments de preuves contradictoires. Dans le cas qui nous intéresse, aucune disposition ne prévoit que l'on soumettra au juge un exposé de cas différent du dossier que présente la police; il ne convient donc en rien de soumettre à la compétence d'un juge l'évaluation de la validité des motifs justifiant l'émission d'un mandat.

Le projet de loi comporte une lacune, car il ne stipule pas suffisamment de directives d'ordre judiciaire pour assurer un contrôle efficace de l'émission des mandats. Comme le Parlement ne prévoit pas de directives statutaires précises, notre système judiciaire ne peut pas appliquer de manière uniforme et constante les vagues mesures de protection stipulées par loi. En conséquence, de la mise en oeuvre de telles mesures les juges se retrouvent dans une situation peu enviable où ils prennent simplement connaissance des attestations présentées par des agents de police qui subordonnent "intérêt public" et "souci d'une justice équitable" à la poursuite d'un objectif primordial qui consiste à mener à bien une enquête afin de pouvoir porter des accusations criminelles. Devant ces déclarations, le juge, confiné dans la salle d'audience et privée du contrepoids qu'offrirait une contestation quelconque, est force de juger le bien-fonde du cas à la lumière de ses seules perceptions. A notre avis, en l'absence de directives précises qui permettraient au juge de refuser d'émettre un mandat, tout souci de respect des principes de l'"intérêt public et de "l'intérêt d'une justice équitable" ne fait pas le poids. En effet, cette méthode remplace tout l'appareil judiciaire par un seul juge, qui joue à toute fin pratique un rôle exécutoire. Cette façon de plus en plus répandue de recourir aux services des juges sans passer par l'appareil judiciaire porte atteinte à l'intégrité du système judiciaire en ce sens qu'elle lui enlève cette indépendance et cette intégrité qu'il revendique. Il importe d'exiger du juge chargé de l'examen qu'il considère la nature extraordinaire de ces procédures comme l'abrogation

des droits démocratiques.

(iii) Impossibilité de vérifier et de réviser la validité des motifs concernant l'émission des mandats

L'article 178.12 porte sur les documents qu'il faut fournir pour obtenir un mandat. Il a été décidé que le dossier des pièces justificatives ne pouvait être ouvert ou mis à la disposition de l'accusé, à des fins de vérification au cours de procès ultérieurs.

Nous citerons une décision récente de M. le juge McKay, de la Cour suprême de Colombie-Britannique, dans l'affaire

R. v. Jasicek et al (non publiée, 8 novembre 1977), dans laquelle il dit ceci:

"L'accusé a repris une objection qui, selon moi, aurait dû être abandonnée depuis longtemps. Il estime que la Couronne doit établir par devant moi la preuve que l'autorisation et les renouvellements ont été accordés à juste titre par les différents juges. Autrement dit, la Couronne doit apporter la preuve qu'à l'époque où l'autorisation et les renouvellements ont été accordés, ces mesures servaient au mieux les intérêts de l'administration de la justice, que les autres procédures d'enquête avaient été mises en oeuvre sans résultat, ou bien que les autres procédures d'enquête avaient peu de chances d'aboutir, ou encore que l'urgence de la question était telle qu'il eût été impossible de les mettre en oeuvre. Cette analyse n'est pas bonne. A quoi serviraient des dispositions subtiles sur le secret si la Couronne devait apporter de telles preuves devant un tribunal? Un juge dans un procès n'est pas autorisé à substituer son opinion à celle du juge qui a accordé l'autorisation ou le renouvellement.

M. le juge McKay a en outre jugé inacceptable la thèse de la défense selon laquelle elle pouvait du moins exiger un contre-interrogatoire des témoins de la Couronne pour établir que les conditions nécessaires à l'émission d'un mandat d'arrestation n'existaient pas.

En conséquence, bien que la loi stipule qu'un juge doit être convaincu de la nécessité de l'usage exceptionnel des forces de police au moment de l'émission d'un mandat d'arrestation, il n'y a pas, au moment du procès, de véritable examen de la preuve fournie pour justifier ce dernier.

Il ne faut pas oublier que l'article s'intitule déjà
"atteinte à la vie privée" et qu'un contrôle extrêmement strict
s'impose pour justifier ce type d'intrusion ou d'atteinte du droit

des citoyens à la vie privée.

iv) Atteinte du privilège entourant les relations entre les avocats et leurs clients

Les paragraphes 178.23(3) et 178.25(4) portent aussi atteinte au privilège entourant les rapports entre un avocat et son client. Aux termes du paragraphe 178.25(3):

(3) Aucun mandat ne peut être décerné pour intercepter une communication, en cours de transmission par la poste, qui est adressée à un bureau ou à la résidence d'un avocat ou en provenance d'un tel bureau ou d'une telle résidence, à moins que le juge à qui la demande est présentée ne soit convaincu qu'il existe des motifs raisonnables de croire que l'avocat, un autre avocat qui exerce le droit avec lui, un de ses employés, un employé de cet autre avocat ou une personne qui habite sa résidence est partie à l'infraction ou s'apprête à le devenir.

Ce paragraphe porte manifestement atteinte au principe strictement protégé de notre système juridique, selon lequel tout client peut librement s'exprimer sur toute question, et dans la confiance la plus stricte avec son avocat. Tout avocat qui enfreint ces principes est passible de sanctions très sérieuses. Cette disposition doit exclure toute correspondance entre un avocat et son client, à moins qu'il y ait par ailleurs des preuves extrêmement convaincantes, selon lesquelles l'avocat a lui-même fait infraction aux dispositions de cette mesure législative, et l'expéditeur ou destinataire de la correspondance est partie à cette infraction. Les dispositions actuelles ne suffisent nullement à protéger le privilège que comportent les relations entre un avocat et son client.

Aucun juge ne peut imposer à l'expéditeur du courrier qui doit être ouvert, assez de restrictions pour qu'il n'y ait aucune lecture ou interception du courrier, à moins qu'il ne soit relié à un présumé acte criminel de la part d'un avocat.

Le seul moyen efficace d'empêcher que la police n'abuse de ses pouvoirs, en vertu d'un mandat décerné pour intercepter du courrier adressé à un avocat, serait d'autoriser un juge à lire toutes les communications interceptées, pour s'assurer qu'il n'y a aucune violation de privilège. Cette mesure pourrait compromettre les intérêts d'un accusé qui pourrait, sans le savoir, comparaître devant un juge connaissant des renseignements confidentiels. Une telle proposition porte également atteinte à l'indépendance du barreau.

Tous les citoyens ont le droit, du moins en théorie, de recourir aux services d'un avocat pour défendre leurs droits et leurs intérêts. Bien qu'un tel avocat soit un officier de justice, il lui incombe, de par ses fonctions, de faire valoir les intérêts de cette personne devant le tribunal. Un juge ne doit pas entraver les rapports entre l'avocat et son client. L'on se demande alors quelles "modalités" un juge pourrait considérer comme opportunes pour protéger les communications entre l'avocat et son client, contrairement à l'alinéa 178.25(5)b) stipulant que le juge qui décerne le mandat conformément au paragraphe 178.25(1) doit:

"préciser la ou les personnes qui peuvent faire l'interception ou la saisie;"

Il n'existe aucune disposition semblable pour les mandats décernés en vue de l'interception du courrier d'un avocat. Il n'existe non plus aucune garantie assurant que toutes les communications transmises sous le sceau du secret ne sont pas ouvertes.

(v) Restrictions insuffisantes concernant les personnes ouvrant le courrier

Contrairement au projet de loi sur l'écoute électronique stipulant que le solliciteur général ou que le procureur général "peuvent désigner une ou des personnes ayant le droit d'intercepter des communications privées", le présent projet de loi spécifie que le mandat lui-même précisera "la ou les personnes qui peuvent faire l'interception ou la saisie". Cette disposition permet à un certain nombre de personnes qui n'ont peut-être pas été disignées comme agents de police, d'ouvrir et d'inspecter le courrier.

Les postiers peuvent ainsi avoir connaissance de renseignements concernant l'identité de personnes faisant l'objet d'une enquête et pourraient ne pas être suffisamment instruits du caractère secret de ces renseignements. Cette mesure compromet les postiers et les rend complices des techniques d'enquête de l'Etat. Si ce projet de loi est adopté, il est essentiel qu'un nombre minimal de personnes ait le droit d'intercepter et d'inspecter le courrier.

La Commission McDonald étudie actuellement la portée de l'ouverture du courrier ainsi que le genre de méthodes actuellement utilisées par la GRC.

La Chambre ne sera pas en mesure de décider en connaissance de cause, si les procédures adoptées par la GRC jusqu'à maintenant limiteront le nombre de personnes qui participent à l'ouverture du courrier que lorsque la commission McDonald aura fini ses audiences publiques et rédigé son rapport. Nous ne connaissons pas à l'heure actuelle l'étendue de la participation et il se peut que cettermesure législative élargisse inutilement ces activités, et cela, sans le vouloir. Nous prônons l'adoption de directives législatives claires stipulant le nombre minimal de personnes devant participer à cette activité.

(vi) Prorogation de la période de validité des mandats Le paragraphe 178.26(1) stipule que: "La demande d'un mandat peut être accompagnée d'une autre demande, signée personnellement par le solliciteur général du Canada, visant à faire remplacer la période prévue au paragraphe 178.35(1) par une période d'au plus trois ans, telle qu'indiquée dans la demande."

La loi ne prévoit aucun critère visant à indiquer au juge s'il est nécessaire de prolonger la durée de validité du mandat, et les seuls documents obligatoires sont une demande signée personnellement par le solliciteur général. Nous sommes d'avis que cette disposition, en l'absence d'autres directives, est insuffisante. Nous notons la disposition en vertu de laquelle, si la prolongation demandée n'est pas autorisée, la demande peut être retirée, et nous doutons de l'utilité de cet article. Nous prônons l'adoption d'une période minimale et le recours, dans tous les cas, aux dispositions prévoyant le renouvellement du mandat.

(vii) Admissibilité de la preuve et de l'information obtenue par mandat

Le paragraphe 178.3(1) prévoit d'importantes protections théoriques en stipulant qu'une communication interceptée alors qu'elle est en cours de transmission par la poste est inadmissible... à moins que l'interception n'ait été faite légalement. Il faut noter toutefois que cet article doit se lire en regard de l'article 178.29 qui stipule que tous les documents relatifs à une demande sont confidentiels et doivent être placés dans un paquet scellé qui ne doit être ouvert que dans des circonstances très précises. L'étendue du pouvoir du juge d'examiner la légalité d'un mandat est fortement limitée par l'inaptitude du tribunal à faire enquête sur la validité des motifs qui ont présidé à l'émission d'un mandat ainsi qu'à l'impossibilité d'interjeter appel en égard à celui-ci.

Dans R.c. Jasicek (ci-dessus) la Cour suprême de la Colombie-Britannique a confirmé que l'article sur l'écoute électronique, qui est identique à l'article 178.3, doit se lire en regard de l'article 178.29 et que la seule façon de déterminer la validité d'un mandat est d'étudier le mandat lui-même. Cette enquête superficielle est nettement inadéquate pour empêcher des abus de pouvoir, car elle permet de présenter des preuves illégalement obtenues.

L'examen et l'examen contradictoire des paquets doivent être permis avant que <u>toute</u> preuve obtenue par interception ne soit admise. Il faut qu'à tout moment du procès, l'accusé puisse se fier aux garanties découlant de l'examen contradictoire. Le paragraphe 178.3(1) stipule:

"Toutefois les preuves découlant directement ou indirectement de l'interception d'une communication, alors qu'elle est en cours de transmission par la poste, n'est pas inadmissible du seul fait que la communication l'est."

Le présent paragraphe permettra de présenter des preuves qui ont été établies à la suite d'une enquête menée après détention illégale d'un mandat permettant d'ouvrir le courrier. Bien qu'il soit possible que le contenu de la communication initiale soit jugé inadmissible parce que l'interception a été effectuée illégalement, toute preuve recueillie à la suite des "renseignements" que renferme la communication sera admissible.

Cet article est la codification du principe énoncé par la Cour suprême du Canada dans l'affaire R. c. Wray, qui a suscité beaucoup d'inquiétude parmi les avocats. Cette affaire portait sur l'admissibilité d'une arme à feu comme pièce à conviction à un procès au cours duquel le tribunal avait découvert que l'accusé avait été amené à révéler l'endroit où se trouvait l'arme à feu après avoir été battu par la police. Le tribunal décida que l'arme à feu était admissible comme preuve à conviction contre l'accusé, bien que la confession était inadmissible puisqu'elle avait été faite sous contrainte.

L'interception illégale du courrier et l'obtention illégale de "renseignements" comme preuve doivent être soumises à une réglementation efficace, laquelle doit interdire l'admission de preuves obtenues par des moyens illégaux.

(viii) Article 178.3(2) - Aspects évasifs des dispositions

Le paragraphe 178.3(2) prévoit qu'un juge peut refuser d'admettre en preuve des preuves découlant de renseignements acquis suite à l'interception d'une communication qui est elle-même inadmissible, ou de preuves qui ont été illégalement saisies "s'il est d'avis que leur admission en preuve ternirait l'image de la justice".

Il n'y a aucune directive régissant la présentation d'une opinion du tribunal. À notre avis, on devrait énoncer explicitement le droit du particulier à être protégé contre les pratiques policières illégales.

(ix) <u>Dispositions inadéquates en matière d'infraction</u>

Le paragraphe 178.32(1) interdit la divulgation d'une communication obtenue à la suite de l'interception du courrier. Les alinéas c) et d) exonèrent la divulgation de communications au cours ou aux fins de toute enquête criminelle, ou lorsque la divulgation est faite à un agent de la paix et vise à servir l'administration de la justice.

Les exclusions prévues à ces paragraphes sont trop vastes et laissent place aux abus des pouvoirs policiers visés par la loi.

(x) Insuffisance des articles relatifs au dépôt des rapports

Il est essentiel qu'il y ait dépôt d'un rapport complet sur les mandats émis aux termes de ces articles. L'article relatif au dépôt du rapport, l'article 178.34, est tout à fait insuffisant pour informer le public de l'envergure de l'empiètement de la police sur les droits sociaux et publics. Il est impossible de vérifier la validité des mesures policières sur la foi de simples statistiques fournies.

(xi) Exigence insatisfaisante en matière d'avis

L'alinéa 178.35 (2)a), qui porte sur les avis à donner, introduit un nouveau pouvoir jusqu'ici inconnu par lequel les agents de police peuvent confisquer et conserver tout objet appartenant à quelqu'un d'autre, sans l'en aviser. Dans les cas où des objets sont confisqués, il va sans dire que le destinataire devrait en être avisé à bref délai. Nous estimons que cette disposition est dans l'ensemble inutile, et que les dispositions actuelles de la <u>Loi sur les postes</u> prévoyant l'ouverture de documents confisqués en présence du destinataire, suffisent à la police dans n'importe quelle enquête nécessaire.

Les paragraphes 10(5) à (8) de la <u>Loi sur les stupéfiants</u>, le paragraphe 37(5) à (8) de la <u>Loi des aliments et drogues</u>, et évidemment, l'article 446 du <u>Code criminel</u>, s'appliquent aux cas où un suspect sait qu'on lui confisque des biens. Mais dans le cas qui nous occupe, un suspect ne sait pas qu'on lui a confisqué quelque chose, et n'est donc pas en mesure de présenter une demande.

TROISIÊME PARTIE

Conclusion

La position de la Law Union est que ce projet de loi ne devrait pas passer l'étape de la troisième lecture à la Chambre. Nous croyons que le gouvernement n'a pas déposé ce projet de loi parce que des trafiquants de drogues ou des terroristes menaçaient de plus en plus la nation. Avec ce projet de loi on tentait plutôt d'atténuer l'embarras du gouvernement suite aux révélations des commissions Keable et McDonald et de faire croire que ledit bill visait à mettre fin au trafic des drogues au Canada mais en fait, son véritable objectif est de légaliser les actes illicites de la G.R.C.

Les audiences de la Commission McDonald ont prouvé que la G.R.C., avec la complicité du ministre des Postes, avait violé, de façon massive, le caractère privé du courrier. Nous ne saurons jamais combien de lettres ou de colis ont été ouverts ni jusqu'à quel point cette pratique illicite est devenue coutumière. En outre, ces révélations ne portent que sur les lettres et les colis qui ont été ouverts pendant qu'ils étaient sous la garde des autorités postales.

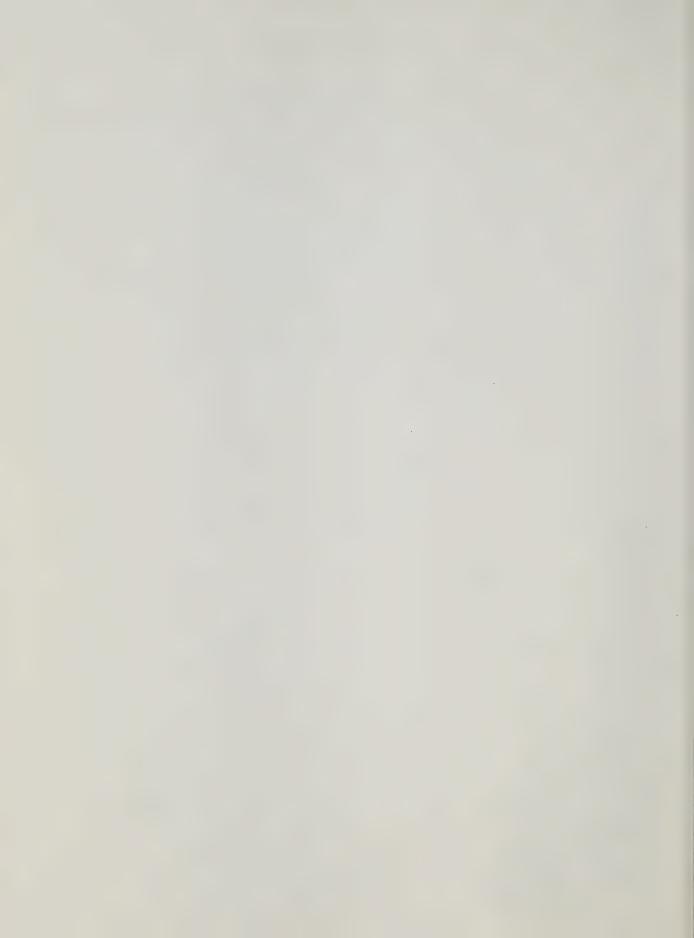
A moins que l'on ne mène une enquête approfondie sur ces activités de la police et que l'on ne fournisse un rapport complet sur les méthodes d'ouverture du courrier et sur leur ampleur, la Law Union ne peut approuver l'adoption d'une loi légalisant à l'avenir l'ouverture du courrier.

Le projet de loi autorisera la police à bafouer à sa guise les libertés démocratiques des citoyens canadiens. Jusqu'à ces dernières années, on considérait que le respect de la correspondance privée constituait une des pierres angulaires des libertés civiles au Canada. Les techniques modernes et le raffermissement des pouvoirs de la police ont de plus en plus donné préséance à la sécurité nationale au détriment des droits et libertés individuels. Au cours des dernières années, on a vu l'État et sa police empiéter de façon graduelle et accrue sur la vie privée des citoyens canadiens. La police a maintenant accès aux dossiers médicaux, aux déclarations d'impôt, aux données sur le crédit des particuliers et aux conversations téléphoniques.

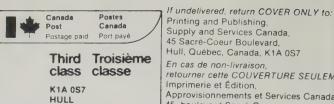
Il est temps que nous renversions cette tendance et que nous nous opposions fermement à l'élargissement des pouvoirs de la police qui veut ainsi y inclure l'inspection de la correspondance privée. La gouvernement ne devrait pas céder aux pressions de la G.R.C..











Supply and Services Canada. 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEME Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, 45, boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From the Criminal Lawyers Association of Ontario:

Mr. R. Thomas, Vice-President;

Mr. D. McCombs, Director;

Mr. H. J. Levy, Secretary.

From the Law Union of British Columbia:

Ms. K. Young, Member;

Mr. R. Brail, Member.

De la «Criminal Lawyers Association of Ontario»:

M. R. Thomas, vice-président;

M. D. McCombs, directeur;

M. H. J. Levy, secrétaire.

De la «Law Union of British Columbia»:

Mad. K. Young, membre;

M. R. Brail, membre.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 38

Tuesday, June 13, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Addisorions

Fascicule nº 38

Le mardi 13 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

na booking

Messrs.

Baldwin Fraser Beaudoin Gauthier

Blaker (Ottawa-Vanier)

Dionne Jarvis (Northumberland-Miramichi) Joyal

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Patterson
Leggatt Robinson
Loiselle (Chambly) Whittaker
Marceau Woolliams
Nielsen Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 13, 1978 (46)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 3:43 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mrs. Holt, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Baldwin, Blaker, Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Lachance, Leggatt and Robinson.

Witnesses: From the Canadian Association of Chiefs of Police: Chief H. Adamson, Chairman, Law Amendments Committee and Chief T. E. Welsh, Member, Law Amendments Committee.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Chief Adamson made a statement and, with the other witness, answered questions.

In accordance wih a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that the brief submitted by the Canadian Association of Chiefs of Police be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendix "JLA-33").

At 4:10 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:45 o'clock p.m., the sitting resumed.

Questioning of the witnesses resumed.

At 5:45 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 13 JUIN 1978 (46)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 15 h 43 sous la présidence de M^{me} Holt (président).

Membres du Comité présents: MM. Baldwin, Blaker, M^{me} Holt, MM. Jarvis, Lachance, Leggatt et Robinson.

Témoins: De l'Association canadienne des chefs de police: Le chef H. Adamson, président du Comité sur la modification des lois et le chef T. E Welsh, membre du Comité sur la modification des lois.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Le chef Adamson fait une déclaration puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise que le mémoire présenté par l'Association canadienne des chefs de police soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (Voir appendice «JLA-33»).

A 16 h 10, le Comité suspend ses travaux.

A 16 h 45, le Comité reprend ses travaux.

L'interrogation des témoins se poursuit.

A 17 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, June 13, 1978

• 1543

[Text]

The Vice-Chairman: We have a quorum now for hearing witnesses, so I will call the meeting to order.

We will again resume consideration of Bill C-26, an Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act, and we will continue with the general discusion on Clause 1.

Our witnesses today are from the Canadian Association of Chiefs of Police and we are happy to welcome back for the umpteenth time, Chief H. Adamson, Chairman of the Law Amendments Committee, and Chief T. E. Welsh. The last time we had you here you were Deputy Chief, so congratulations. It was realy good to have you as Deputy, and it is good to have you now in your new capacity.

We will begin now. I guess you have an opening statement, have you not?

Chief H. Adamson (Chairman, Law Amendments Committee, The Canadian Association of Chiefs of Police): Yes, we have a brief, Madam Chairman, that we put together in a bit of a hurry so that you would have it. We are happy to present you with it. We would like to read it into the record, then comment on various aspects of it and be happy to answer the very piercing questions that we know we will get from the Committee members.

The Vice-Chairman: Right. Thank you very much, Chief. I am not out there. I cannot ask. They put me up here so I cannot ask questions.

Mr. Leggatt: You are being facetious.

The Vice-Chairman: I beg your pardon? Mr. Leggatt, do you have a statement to make?

Mr. Leggatt: No, I was just hoping the Chief was not being facetious.

The Vice-Chairman: Oh no, he is very serious.

An hon. Member: Very serious.

Chief Adamson: Thank you. Are you ready?

The Vice-Chairman: Yes, please.

Chief Adamson: Madam Chairman and members of the Committee, the CACP are delighted to be here this afternoon to speak to Bill C-26 as we recognize it is a bill of great importance to the nation, to the government and, certainly, to the law enforcement community. So, as a result, we are happy that we are here.

Much has been made by opponents of this particular bill of the fact that the police have been unable to prove that the sending of narcotics by mail is a problem.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mardi 13 juin 1978

[Translation]

La vice-présidente: Nous avons maintenant le quorum nécessaire à la comparution des témoins, alors, nous allons commencer la réunion.

Nous reprenons à nouveau l'étude du Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes, et nous poursuivrons la discussion générale portant sur l'article 1.

Aujourd'hui, nos témoins nous viennent de l'Association canadienne des chefs de police, et nous sommes heureux d'accueillir pour la ennième fois le chef H. Adamson, président du Comité de modification législative, de même que le chef T. E. Welsh. Lors de votre dernière comparution ici, vous étiez chef adjoint, alors, nous vous félicitons. Nous avons été très heureux de vous entendre à titre de chef adjoint, et il est agréable de vous recevoir à nouveau alors que vous assumez de nouvelles fonctions.

Nous commençons maintenant. Je présume que vous voulez faire une déclaration préliminaire, n'est-ce pas?

Chef H. Adamson (président, Comité de modification législative, Association canadienne des chefs de police): Oui, madame la présidente, nous avons rédigé un mémoire quelque peu à la hâte, afin que vous puissiez le recevoir. Nous sommes heureux de vous le présenter. Nous aimerions le consigner au compte rendu, puis faire des remarques sur les différents aspects du document, pour ensuite répondre avec plaisir aux questions très pertinentes que nous poseront sûrement les membres du Comité.

La vice-présidente: D'accord. Merci beaucoup, chef. je ne suis pas parmi les membres. Je ne peux poser de questions. Ils m'ont installée ici afin que je ne puisse poser des questions.

M. Leggatt: Vous faites des farces.

La vice-présidente: Vous dites? Monsieur Leggatt, désirezvous faire une déclaration?

M. Leggatt: Non, j'espérais seulement que le chef ne faisait pas de farce.

La vice-présidente: Oh non, il est très sérieux.

Une voix: Très sérieux.

M. Adamson: Merci. Êtes-vous prêts?

La vice-présidente: Oui, je vous en prie.

M. Adamson: Madame la présidente, membres du Comité, l'ACCP est enchantée d'être présente ici cet après-midi afin de parler en faveur du Bill C-26, puisque nous reconnaissons qu'il s'agit d'un bill d'une grande importance pour la nation, pour le gouvernement et certainement pour les responsables de l'application de la loi. Alors, conséquemment, nous sommes heureux d'être ici.

Les adversaires de ce bill ont beaucoup parlé du fait que la police n'a pas été en mesure de prouver que l'envoi de stupéfiants par la poste constituait un problème.

• 1545

Naturally, without the authority to open the mail, the police have difficulty in producing hard facts or figures, but it is known through criminal intelligence and other sources, and the accidental opening of mail, that narcotics are transmitted by mail into Canada without detection by Customs, and also within this country. Attached as Appendix "A" to this brief are details of just a few of the cases that have come to our attention. These are cases in and around the Toronto area.

The very fact that hard drugs can be easily transmitted with little fear of detection makes it a serious problem. Certain narcotics are readily obtainable in various parts of the world and enormous profits can be realized, even from comparatively small amounts, when they are adulterated and sold to users in North America. Ample safeguards are included in the bill and we can see no way in which the police in Canada today would or could be able to, or would want to, open any mail without reasonable and probable grounds and proper authority. Opponents may try to conjure up the spectacle of police officers scrutinizing every piece of mail moving through the system, but the sheer volume makes such a suggestion ridiculous.

It will be recalled that when the Protection of Privacy Act was first introduced, all kinds of dire predictions were made by its opponents; but they have not been realized.

Canada has fortunately been relatively free of terrorist acts in recent years, but with various terrorist organizations operating in parts of Europe and the Middle East and apparently now co-operating and co-ordinating their activities, there is no guarantee they will not expand their operations at any time to North America, and particularly Canada. It is, therefore, most essential that peace officers be given the powers to deal quickly with any problems as soon as they arise. Any delays or failure to deal adequately with letter-bombs and terrorist activities could have tragic results.

I am sure, Madam Chairman, the members of the Committee are very familiar with what proposed section 43 says:

Notwithstanding anything in any other Act or law, nothing is liable to demand, seizure or detention while in the course of post except under the authority of a warrant issued pursuant to section 16 of the Official Secrets Act...

Now, we well know that the Security Service of the RCMP are responsible for the enforcement of that act. We feel that really this law should be broadened to include all law enforcement agencies within the country, that it should not be left just to the RCMP to have this very horrendous responsibility. Because of the dangers we face with terrorism in Canada, we feel that that should be expanded to include all police forces.

[Traduction]

Naturellement, sans l'autorisation d'ouvrir le courrier, la police éprouve de la difficulté à présenter des faits et des données fermes, mais grâce à des sources de renseignements sur les criminels et à d'autres sources, de même que par l'ouverture accidentelle de courrier, on sait que des stupéfiants sont ransportés par la poste vers le Canada de même qu'à l'intérieur du pays, sans que les douanes s'en rendent compte. Vous trouverez dans l'annexe A, jointe à ce mémoire, des détails sur quelques cas seulement qui ont été portés à notre attention. Il s'agit de cas rencontrés dans la région de Toronto et en banlieue.

Le fait même que des drogues dures puissent être facilement transmises sans trop de risque d'être interceptées constitue un problème sérieux. Certains stupéfiants sont facilement disponibles dans différentes parties du monde et d'énormes profits peuvent être réalisés, même pour de petites quantités, quand ces substances sont adultérées et vendues à des utilisateurs en Amérique du Nord. Des garanties amplement suffisantes sont prévues dans le bill et nous ne pouvons voir pourquoi la police canadienne, aujourd'hui, ouvrirait, pourrait ouvrir, ou pourrait vouloir ouvrir du courrier sans autorisation et sans raison valable. Les adversaires du bill pourront essayer d'évoquer le spectacle d'agents de police examinant tout objet de correspondance traité par le système, mais le simple volume de courrier rend cette idée ridicule.

On se rappellera que lors de la première présentation du bill sur la protection de la vie privée, toutes sortes de sombres prédictions ont été faites par ses adversaires, mais elles ne se sont pas concrétisées.

Heureusement, le Canada a connu relativement peu d'actes de terrorisme au cours des dernières années, mais compte tenu des diverses organisations terroristes installées dans différentes régions d'Europe et du Moyen-Orient, ces organismes semblant maintenant collaborer ensemble pour coordonner leurs activités, rien n'assure qu'à un moment donné, ils n'étendront pas leurs activités à l'Amérique du Nord, et particulièrement au Canada. Conséquemment, il est essentiel que les agents de la paix reçoivent les autorisations voulues afin de traiter rapidement de tous les problèmes qui pourraient se présenter. Tout manquement ou tout retard à s'occuper des lettres piégées et des activités terroristes pourrait entraîner des conséquences tragiques.

Madame la présidente, je suis persuadé que les membres du Comité connaissent bien le libellé proposé pour l'article 43:

Nonobstant les dispositions de quelque autre statut ou loi, nul objet ne peut être réclamé, saisi ou détenu pendant qu'il est en cours de transmission par la poste sauf sous l'autorité d'un mandat décerné en vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels . . .

Nous savons bien que les services de sécurité de la GRC sont responsables de l'application de cette loi. Nous croyons que cette loi devrait être élargie afin d'inclure tous les organismes responsables de l'application de la loi au pays, et que cette horrible responsabilité ne devrait pas être confiée uniquement à la GRC. A cause des dangers du terrorisme auxquels nous devons faire face au Canada, nous sommes d'avis que cette autorisation devrait être élargie et accordée à toutes les forces policières du pays.

We also feel that the police should be entitled to open the mail for all offences at present listed under Section 178.1 of the Criminal Code. On the invasion of privacy, I think it has been proven that this is beneficial to law, order, and safety in the community, and that the police should have this power under this new act, similarly to what is listed now in Section 178.1.

Another concern we have is about the acquisition of warrants to intercept communications. Because of the rapid movement of material from one jurisdiction to another while in the course of post, it will undoubtedly occur that the material sought will be out of the jurisdiction where the warrant is issued before it can be executed. For this reason, we believe it is desirable that the legislation contain a provision that a warrant, once issued, may be executed anywhere in Canada, unless restricted by the wording of the warrant itself.

This problem is at present being experienced with authorizations to intercept private communications issued under Part IV.1 of the Criminal Code, "Invasion of Privacy".

We are also concerned with both Bill C-26 and Part IV.1 of the Criminal Code about the allocation of provisions for the disclosure to foreign authorities as a result of interception of communications. On many occasions information is received as a result of interception which is crucial and extremely important to law enforcement agencies in foreign countries. Because it may not be relevant to an investigation or a specific case in Canada, we are precluded by law from disclosing this to the foreign authorities. We believe international goodwill and the existence of international practice in law enforcement make it absolutely essential that we be in a position to pass such important information on to authorities in other countries.

• 1550

We are unable to cite specific cases of where we have been hampered by our inability in the course of an investigation to intercept material in the course of post, except materials relating to drug enforcement and national security. It is apparent, however, that the mail is used to perpetrate other crimes, particularly in the areas of fraud and counterfeiting. It would clearly be an asset to the investigators of these crimes to have access to the mail system. This is particularly so with respect to frauds involving stock-market schemes where documentation is used to perpetrate the offence. On most occasions false prospectuses are forwarded to potential victims through the mail. At present, unless the investigator can find the victim or locate the offender prior to mailing, he has little or no accessibility to these false documents. Potentially successful investigations may be hampered considerably.

[Translation]

Également, nous croyons que la police devrait être autorisée à ouvrir le courrier pour toutes les infractions actuellement comprises dans l'article 178.1 du Code criminel. Pour ce qui est de l'invasion de la vie privée, je crois qu'on a prouvé que cette mesure législative servait la loi, l'ordre et la sécurité de la communauté, et que la police devrait se voir accorder ce nouveau pouvoir en vertu de cette nouvelle loi, compte tenu de ce qui se trouve actuellement à l'article 178.1.

Nous nous préoccupons également de l'émission de mandats pour l'interception de communications. A cause du déplacement rapide des documents d'une juridiction à une autre en cours de transmission par la poste, il arrivera sans doute que les documents recherchés se trouveront hors de la juridiction pour laquelle le mandat a été émis, avant que ce dernier puisse être utilisé. Pour cette raison, nous croyons souhaitable que la loi prévoie une disposition établissant qu'un mandat, une fois émis, serait valable n'importe où au Canada, à moins que le libellé dudit mandat ne précise une restriction.

Actuellement, nous connaissons cette difficulté relativement aux autorisations d'interception de communications privées émises en vertu de la Partie IV.I du Code criminel, «invasion de la vie privée».

Également, nous nous préoccupons autant du Bill C-26 que de la Partie IV.1 du Code criminel relativement à l'élaboration de dispositions prévoyant le dévoilement à des autorités étrangères de renseignements obtenus à la suite d'une interception de communications. En de nombreuses occasions, des renseignements sont obtenus à la suite d'une interception, renseignements qui sont très importants et cruciaux pour les organismes responsables de l'application de la loi dans d'autres pays. Parce que ces renseignements peuvent ne pas être pertinents à une enquête ou à un cas particulier au Canada, la loi nous interdit de dévoiler ces renseignements à des autorités étrangères. Nous croyons que la bonne volonté internationale et l'existence de pratiques internationales en matière d'application de la loi font qu'il est absolument essentiel que nous soyons en mesure de communiquer ces renseignements importants aux responsables dans d'autres pays.

Nous ne sommes pas en mesure de donner des cas précis où nous avons été gênés, au cours d'une enquête, par notre incapacité d'intercepter des documents en cours de transmission par la poste, sauf des documents relatifs à la drogue et à la sécurité nationale. Toutefois, il apparaît clairement que le courrier est utilisé afin de perpétrer d'autres crimes, particulièrement dans les domaines de la fraude et de la contrefaçon. Pour les personnes chargées d'enquêter sur ces crimes, il serait nettement avantageux d'avoir accès au système postal. C'est particulièrement vrai en ce qui a trait à des fraudes visant le marché des valeurs, alors que des documents sont utilisés pour perpétrer ces crimes. Dans la plupart des cas, de faux prospectus sont envoyés par la poste aux victimes possibles. A l'heure actuelle, à moins que l'enquêteur ne puisse trouver la victime ou localiser l'expéditeur avant la mise à la poste, il n'a, ou presque, aucune accessibilité à ces faux documents. Des enquêtes qui pourraient réussir peuvent être gênées considérablement.

In the case of counterfeiting, the same problems and conditions apply. In addition, if it were possible to get this material out of the mail system, even at the risk of not locating the offenders, the potential dissemination of counterfeit money could be prevented.

All these problems have been in the minds of law enforcement officers for several years, and I am attaching hereto, as Appendix B, for your information, a copy of a resolution dealing with the control of traffic in drugs, explosive devices and pornographic material by mail that was unanimously passed at the annual meeting of the CACP in Halifax in August of 1976.

In addition, Madam Chairman and gentlemen, I brought along, and I would urge you to see, if you have some time—I cannot leave these documents with you because they are seized under warrant—the proliferation of garbage literature, which is about the best way I can express it, that is sent to citizens through the mails of this nation advertising the sale of pornography. I think we established the fact here at our last appearance that the distribution, the creation of pornography, is closely linked with organized crime. Here are the mails of this nation used to further the ends of organized crime in distributing pornographic material, and I think that is one of the areas in which the role of the police, the ability to obtain a warrant to search for pornographic material, would be helpful in the final analysis. If you do have time, I would like you to look at these 13 gems that I have as exhibits for your perusal.

Mr. Lachance: Was it seized under the Customs Act?

Chief Adamson: They were seized under warrant by the police for a variety of reasons. Basically, the examples that you have listed before you are ten examples of the illicit use of the mails for the distribution of pornography in the Metropolitan Toronto area. I am sure if we had occasion and time to examine the circumstance and the problem throughout the nation, I would not have enough paper to prepare the number of examples that could be found.

I await your questions.

The Vice-Chairman: Mr. Jarvis, you are first on the list.

Mr. Jarvis: Thank you, Madam Chairman. Can I presume, as is our usual course, the representation made as written will be appended to our minutes of today, including the appendix that Chief Adamson did not have time to . . . ?

The Vice-Chairman: Yes, if that is the wish of the Committee.

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Jarvis: I would like to join with you, Madam Chairman, in welcoming the witnesses here. I was, as the Chiefs

[Traduction]

Dans le cas de la contrefaçon, les mêmes problèmes et conditions prévalent. De plus, s'il était possible d'extraire ces documents du système postal, même au risque de ne pas localiser les coupables, on pourrait au moins éviter la distribution possible de fausse monnaie.

Tous ces problèmes trottent dans la tête des agents responsables de l'application de la loi depuis de nombreuses années, et dans le mémoire, vous trouverez à l'annexe B, à votre intention, un exemplaire de la résolution portant sur le contrôle du trafic des narcotiques, des explosifs et des documents pornographiques dans le courrier, résolution adoptée unanimement lors de la réunion annuelle de l'ACCP tenue à Halifax, en août 1976.

De plus, madame la présidente et messieurs, j'ai ici avec moi, et je vous incite à y jeter un coup d'œil si vous avez le temps-je ne peux laisser ces documents ici, car ils ont été saisis en vertu d'un mandat—et à étudier la prolifération des publications ordurières.—c'est le mot juste.—envoyées aux citoyens, grâce au système postal de notre pays, afin d'annoncer la vente de documents pornographiques. Je crois que lors de notre dernière comparution ici, nous avons établi le fait que la distribution et la fabrication de documents pornographiques sont reliées de près au crime organisé. Voilà que le système postal de notre pays est utilisé pour servir les fins du crime organisé en permettant la distribution de documents pornographiques, et en dernière analyse, je suis d'avis que c'est là un des domaines où la police pourrait être utile, si elle pouvait obtenir un mandat l'autorisant à chercher ces documents pornographiques dans le courrier. Si vous en avez le temps, j'aimerais bien que vous regardiez ces 13 bijoux que j'ai apportés à votre intention, à titre de pièces à conviction.

M. Lachance: Ont-ils été saisis en vertu de la Loi sur les douanes?

M. Adamson: Ils ont été saisis par la police pour diverses raisons, en vertu d'un mandat. Essentiellement, vous avez devant vous 10 exemples de l'utilisation illégale de la poste pour la distribution de matériel pornographique dans la région du Toronto métropolitain. Je suis persuadé que si nous avions l'occasion et le temps d'examiner la situation et les problèmes existant dans l'ensemble du pays, je n'aurais pas suffisamment de papier pour préparer le nombre d'exemples qu'on pourrait découvrir.

J'attends vos questions.

La vice-présidente: Monsieur Jarvis, vous êtes le premier sur la liste.

M. Jarvis: Merci, madame la présidente. Puis-je présumer, comme c'est notre habitude, que le mémoire présenté dans sa forme écrite sera annexé à notre procès-verbal d'aujourd'hui, y compris les annexes que le chef Adamson n'a pas eu le temps de . . . ?

La vice-présidente: Oui, si le Comité le souhaite.

Des voix: D'accord.

M. Jarvis: Madame la présidente, j'aimerais me joindre à vous pour souhaiter la bienvenue aux témoins d'aujourd'hui.

know, very disturbed when I heard that they were not coming, and perhaps said some unparliamentary things about them.

Chief Adamson: I felt very bad, Mr. Jarvis. I was almost reduced to tears when you said that.

Mr. Jarvis: I find that maybe a little hard to accept, Chief. I also regret, and I said this to the Chief privately, that the Canadian Policy Association representing the rank and file are not here. I contracted that office in Toronto—I cannot remember the gentleman's name but I have been in touch with him on more than one occasion—because I thought that would broaden the perspective of the evidence that we had, Chief. That is not your responsibility but I mention that just for the record.

Before I come to the representations that you have made, I have asked a number of witnesses this same question and I would like to get your reaction. A number of jurisdictions in this type of legislation, and wiretap legislation, include the provision, as a prerequisite for securing a warrant, that in addition to saying that other more traditional methods of law enforcement have failed, a reasonable ground exists to believe that an arrest will result, not a conviction, but an arrest. I believe that is true in the United Kingdom and may be true in the U.S. in certain jurisdictions.

• 1555

Chief Adamson: Yes.

Mr. Jarvis: Would that provision trouble you greatly if it was one of the conditions upon which a warrant might issue? Would you agree that by the affidavit or other evidence before the judge or the Solicitor General, not so much on the security side, but more on the criminal side, the judge would in that case, on the basis of that, have reasonable grounds to believe that an arrest could result from the interception?

Chief Adamson: Yes, if the circumstances are found as the police thought they would be, if they have reasonable, probable grounds to believe that narcotics are contained in the documents and if they are able to identify both the sender and the receiver, then I think it is a reasonable request, yes.

Mr. Jarvis: That would not disturb you, that provision?

Chief Adamson: I think not.

Mr. Jarvis: You would agree to that. Thank you.

Now, the first matter that I would like to deal with, contained in your brief, is contained in the first paragraph where you say that you believe that provisions of this bill are most necessary.

Chief Adamson: Yes, I do.

Mr. Jarvis: That does not necessarily lead me to believe that you are suggesting that they are not only necessary but very urgent. The issue of urgency is very much germane here because the McDonald Commission hearings are going on, and you understand the atmosphere in which we are dealing with the problem.

[Translation]

Le chef le sait, j'ai été très ennuyé quand j'ai entendu dire que son organisme ne témoignerait pas, et peut-être ai-je tenu à leur sujet des propos qui ne sont pas parlementaires.

M. Adamson: J'étais très mal, monsieur Jarvis. J'ai presque pleuré quand vous avez dit cela.

M. Jarvis: Je trouve cela peut-être un peu difficile à croire, chef. Également, comme je l'ai dit au chef en privé, je regrette que l'association canadienne des policiers représentant vos subalternes ne soit pas présente. J'ai communiqué avec ce bureau à Toronto—et je ne peux me rappeler le nom du monsieur à qui j'ai parlé, mais j'ai été en contact avec lui à plus d'une occasion—car je croyais que cela élargirait la perspective du témoignage qui nous est présenté, monsieur. Ce n'est pas votre responsabilité, mais je voulais en faire état, pour le compte rendu.

Avant d'aborder le mémoire que vous avez présenté, j'aimerais connaître votre réaction à la question suivante, que j'ai posée à un certain nombre de témoins. Pour ce type de loi, et les lois sur l'écoute électronique, un certain nombre de juridictions prévoient une disposition établissant, à titre de condition préalable à l'émission d'un mandat, qu'en plus d'affirmer que d'autres méthodes plus traditionnelles d'enquête ont échoué, il existe de bonnes raisons de croire qu'une arrestation pourrait être faite, non pas une reconnaissance de culpabilité, mais une arrestation. Je crois que cela s'applique au Royaume-Uni, de même qu'aux États-Unis, dans certaines juridictions.

M. Adamson: Oui.

M. Jarvis: Cette disposition vous inquiéterait-elle beaucoup, si c'était l'une des conditions posées à l'émission d'un mandat? En pensant plus à l'aspect criminel qu'à l'aspect sécurité, convenez-vous que, grâce à l'affidavit ou aux autres témoignages présentés au juge ou au Solliciteur général, dans ce cas, et à partir de cette affirmation, le juge aurait de bonnes raisons de croire que l'interception pourrait entraîner une arrestation?

M. Adamson: Oui, si les circonstances correspondent à ce que la police avait prévu, si cette dernière avait de bonnes raisons de croire que les documents contiennent des stupéfiants et qu'elle soit en mesure d'identifier à la fois l'expéditeur et le destinataire, alors je crois qu'il s'agirait d'une demande raisonnable, en effet.

M. Jarvis: Cette disposition ne vous gênerait pas?

M. Adamson: Je ne le crois pas.

M. Jarvis: Donc, vous l'accepteriez? Merci.

La première question que j'aimerais aborder relativement à votre mémoire découle du premier paragraphe de ce document où vous affirmez croire que les dispositions de ce bill sont absolument nécessaires.

M. Adamson: Oui, c'est mon avis.

M. Jarvis: Cela ne m'amène pas nécessairement à croire qu'à votre avis, elles sont non seulement nécessaires, mais très urgentes. La question de l'urgence est reliée de très près, dans ce cas, car les audiences de la Commission McDonald se poursuivent, et vous comprenez l'atmosphère dans laquelle nous devons traiter de ce problème.

Chief Adamson: I certainly do and I also understand the most difficult position the Royal Canadian Mounted Police have been in for these many years with the tremendous explosion in the transportation of narcotics. You can send a fortune, literally a fortune, in first class mail containing heroine and this is a circumstance that has to be stopped. Every avenue that can be provided to the police on behalf of society should be provided to them, of course, under proper control, and I think this bill indicates that.

Mr. Jarvis: I am not sure that you have answered my question regarding urgency. I agree with you that evidence was adduced before the McDonald Commission that as long as 40 years ago the RCMP had been asking for this additional tool of law enforcement, but if that is the case, I am not quite so sure about the urgency in 1978 when we can bo back to the 1930s when the request originated.

Chief Adamson: Well, I think the urgency from the CACP's standpoint is exemplified in the resolution that was passed in 1976 and certainly this had been discussed consistently for a period of time before that resolution was made. So I think the law enforcement community, at least the CACP and certainly the RCMP, recognize the very urgent need for this.

Mr. Jarvis: Right. Perhaps unfairly, I am going to say one thing about this resolution. When this bill was given first reading, one of the first associations I contacted was your association here in Ottawa and I asked whether or not any official stand had ever been taken at your annual convention or elsewhere on the interception of mail, and I was advised in the negative.

Now we all have our troubles with our associations. I belong to quite a few too, Chief Adamson, and they are not perfect, but I would have thought this was a very important resolution that would have been well known to your association office here. It is not a secret; it would have been publicized in *The Chief* or whatever the name of the publication is that I get quarterly from CACP.

Chief Adamson: It is publicized; it was publicized in the October 1976 edition of the CACP, and I would like to think that all members of Parliament get that.

Mr. Jarvis: We do.

Chief Adamson: It was publicized there, and certainly it has been well known to the people here and all members of the Committee, and the need for it is very indelibly imprinted on my mind as chief as a very large city in this country because we have narcotics coming out our ears.

Mr. Jarvis: It points out, this situation, that a member of Parliament would be better advised to contact his local police chief than the association's headquarters.

Chief Adamson: I would attempt to advise you properly, I am sure.

[Traduction]

M. Adamson: Certainement, et je comprends également la position très difficile dans laquelle la Gendarmerie royale du Canada s'est trouvée pendant ces nombreuses années, compte tenu de la hausse incroyable qu'a connue le trafic des stupéfiants. Il est possible d'envoyer une fortune, littéralement une fortune, dans le courrier de première classe contenant de l'héroïne, et c'est là une pratique qui doit être interrompue. La société doit accorder à la police tous les moyens possibles pour ce faire, avec le contrôle nécessaire, bien entendu, et je crois que c'est là le but de ce bill.

M. Jarvis: Je ne suis pas certain que vous ayez répondu à ma question relativement à la nature urgente de l'affaire. Je conviens avec vous que des témoignages ont été présentés à la Commission McDonald voulant que la GRC demande depuis plus de 40 ans l'obtention de cet outil additionnel pour l'application de la loi, mais si tel est le cas, je ne suis pas certain de l'urgence de l'affaire en 1978, alors que nous pouvons retracer la présentation de cette demande dans les années trente.

M. Adamson: Eh bien, je crois que dans le cas de l'ACCP, cette urgence s'est traduite par la résolution adoptée en 1976, cette question ayant certainement fait l'objet de discussions continues pendant un certain temps avant l'adoption de la résolution. Alors, je crois que les responsables de l'application de la loi, du moins l'ACCP et très certainement la GRC, reconnaissent la nature urgente de ce bill.

M. Jarvis: D'accord. Peut-être injustement, je ferai une remarque à propos de cette résolution. Quand ce bill a été lu pour la première fois, l'une des premières associations que j'ai contactées a été la vôtre, ici, à Ottawa, et j'ai demandé si une position officielle avait été prise lors de votre congrès annuel, ou ailleurs, relativement à l'interception du courrier, et la réponse qu'on m'a donnée était négative.

Nous avons tous certaines difficultés avec nos associations. Moi-même, j'appartiens à quelques-unes, monsieur Adamson, et elles ne sont pas parfaites, mais j'aurais cru qu'il s'agissait là d'une résolution très importante, qui aurait dû être bien connue des responsables de votre bureau d'association, ici. Ce n'est pas un secret; la résolution aurait dû être annoncée dans Le Chef, ou peu importe le titre de cette publication trimestrielle que je reçois de l'ACCP.

M. Adamson: La résolution a été rendue publique; elle l'a été dans l'édition d'octobre 1976 de la publication de l'ACCP, et j'espère que tous les députés reçoivent ce document.

M. Jarvis: Nous le recevons.

M. Adamson: On en a fait état dans cette publication, et il est certain que ces faits sont très bien connus des personnes d'ici et de tous les membres du Comité; le besoin d'une telle loi est gravé dans mon esprit, puisque je suis chef de police dans une très grande ville de notre pays, et parce que nous sommes inondés de stupéfiants.

M. Jarvis: Cela indique bien qu'un député ferait mieux de communiquer avec son chef de police local, plutôt qu'avec le siège de l'association.

M. Adamson: J'essaierais de vous donner les bons renseignements, j'en suis certain.

Mr. Jarvis: And I have a very good chief in Stratford, not with the same size force that you have, nevertheless . . .

Chief Adamson: I am sure he would.

Mr. Jarvis: I am just checking my notes here. In paragraph three or four when you talk about the authority to open mail and the difficulty in producing hard facts and figures . . .

Chief Adamson: Yes, right.

• 1600

Mr. Jarvis: That leads me to believe that you tend to regard this legislation as another tool of ordinary law enforcement, whereas it has been presented to us as an extraordinary tool to be used where other, more traditional tools have proved to be ineffective, and indeed that is contained in the very legislation itself.

Am I misreading that paragraph, Chief?

Chief Adamson: Yes, you are, because it is my inability as the Chairman of this committee to be able to develop enough information on short notice to be able to give you hard facts. In a couple of days I was able to generate some 10 examples of narcotics in mails, and I am sure I could embellish that to several hundred if I had the time to do it. It is not a case that we feel that it should be an ordinary course of events, but we certainly feel it is a very, very severe problem and we cannot back it up by an astronomical amount of fact for you at this moment. I am sure if we had adequate time we could do so. I am sure the RCMP could add greatly to this. And the City of Vancouver, as Mrs. Holt says.

Mr. Jarvis: Chief, one of the groups of witnesses—I do not recall which one—made quite a point, and I accepted it to some degree, that sometimes additional tools of law enforcement subsidize lazy and slovenly police investigative procedures.

Chief Adamson: It seems to me I heard that in the brief presented by the Civil Liberties Association in the past.

Mr. Jarvis: You have experienced slovenly and lazy law enforcement procedures . . .

Chief Adamson: Oh, yes, I have on many occasions. I do not think we can discount that fact; it is one of the weaknesses of the system.

Mr. Jarvis: What are you going to do to make sure that this legislation does not do exactly that?

Chief Adamson: I think the very fact, Mr. Jarvis, that the law requires that there is a certain responsibility placed on the judge to examine the requests of the police will eliminate that. And certainly police chiefs, if they allowed it to go on, would be very foolish. Let me take you back to the invasion of privacy, on which I had considerable to say, and so did the CACP, about the inception of this law. We decided the need was there, and if a police chief does not put adequate controls on there in addition to what is in the law, then he is not doing his job. So I can assure you that if this law goes forth, the Canadian Association of Chiefs of Police, which represents the chiefs in this country, will see that that happens.

[Translation]

M. Jarvis: Et j'ai un excellent chef à Stratford, ne disposant pas du même effectif que vous, mais néanmoins, . . .

M. Adamson: Je suis persuadé qu'il ferait tout son possible.

M. Jarvis: Je vérifie mes notes ici. Au paragraphe 3 ou 4, quand vous parlez de l'autorisation d'ouvrir le courrier et de la difficulté de présenter des faits et des données fermes . . .

M. Adamson: Oui, c'est exact.

M. Jarvis: Voilà qui m'amène à croire que ce texte législatif n'est, pour vous, qu'un autre moyen ordinaire mis à la disposition de la police, alors qu'il nous a été présenté comme un outil extraordinaire qu'on utiliserait lorsque les moyens traditionnels se sont avérés inefficaces, et en fait, c'est ce qui est dit dans la loi elle-même.

Est-ce que je me méprends sur le sens de ce paragraphe?

M. Adamson: Oui, mais c'est parce qu'en qualité de président de ce comité, et comme le temps pressait, je n'ai pas pu rassembler suffisamment de renseignements pour être en mesure de vous présenter des faits précis. En l'espace de deux jours, j'ai pu trouver dix exemples où le courrier a été utilisé pour acheminer des stupéfiants, et je suis sûr que je pourrais vous en trouver plusieurs centaines si j'en avais le temps. Nous estimons que c'est un problème très grave, mais, pour l'instant, nous ne pouvons pas vous communiquer de preuves. Nous pourrions le faire si nous avions suffisamment de temps. Je suis sûr que la Gendarmerie royale aurait beaucoup à ajouter. De même que Vancouver, comme le dit Mme Holt.

M. Jarvis: L'un des groupes de témoins—je ne me souviens plus lequel—a fait valoir que des outils supplémentaires on parfois tendance à encourager la paresse et la négligence des policiers au cours des procédures d'investigation; et, jusqu'à un certain point, je suis d'accord là-dessus.

M. Adamson: Je crois avoir déjà vu cela dans le mémoire de l'Association pour les libertés civiles.

M. Jarvis: Vous avez certainement été témoin de négligence et de paresse au cours de procédures policières . . .

M. Adamson: Oui, bien souvent. Je ne pense pas qu'il faille le nier; c'est une des faiblesses du système.

M. Jarvis: Qu'allez-vous fare pour être sûr que cette loi ne se traduise pas exactement par cela?

M. Anderson: Monsieur Jarvis, la loi exige que le juge examine les demandes de la police, et ce fait même va éliminer ce risque. Et d'ailleurs, si les chefs de police toléraient cela ce serait pure folie de leur part. Permettez-moi de revenir à l'interception du courrier que propose cette loi et au problème que cela pose du point de vue de la vie privée; j'ai là-dessus beaucoup de choses à dire, tout comme l'ACCP. Nous estimons que c'est une nécessité et si un chef de police ne met pas en place des contrôles suffisants, en plus de ceux qui existent dans la loi, c'est qu'il ne fait pas correctement son travail. Je peux donc vous garantir que si cette loi est adoptée, l'Association canadienne des chefs de police verra à ce qu'il en soit ainsi.

Mr. Jarvis: What are you going to do to stop your narcotics officers from judge shopping, as I think it is called, which I did quite regularly as a divorce lawyer, and is nothing to be hidden? What, as Chief of Police, can you do to prevent lazy law enforcement officers within your force from finding a friendly—and I intend no disrespect to the judiciary in this but you know what the situation can be. I have to be very careful sitting next to my honourable colleague from Peace River. But you know that that danger exists. As Police Chief, what can you do to prevent it?

Chief Adamson: First, of all, when we talk about lazy police officers, let us go back to what the law will require them to do. Certainly I think our management systems are adequate in law enforcement in this country to see that that does not happen or as I said before, at the outset, that we are stupid, but I do not think we are. So it is up to us to prevent that happening if we have lazy officers, the same as when we are relying on the wiretap. If you do not put in adequate controls within your own force, you are not doing your job because it just lives to haunt you. In fact, it comes in front of this Committee, exemplified by the Civil Liberties Association, and you change the law and you detract from our ability to do the job. So that is not to our credit to do that.

Now as far as friendly judges are concerned, police officers have the right to go in front of various judges and ask for that. Now I do not know whether you can write something into the law, but certainly I am not going to criticize the judiciary of this country if they see that this law is fulfilled, whether they are pro-police or anti-police. And far be it for me to say that they are either way.

If I see that my officers, and these gentlemen see that theirs are doing their job, then I see no reason for you or anyone else to fear that. We have to live within the bounds of what the law says, and I see no concern for anyone. If we do not do it, then we should be penalized.

Mr. Jarvis: The bells are calling us to a vote, but I think I have a minute or two to point out one thing about your brief. That relates to letter bombs.

The Vice-Chairman: Excuse me. I am just checking to see if there is any indication of how long it will be.

Mr. Jarvis: Oh, fine, thanks.

Mr. Lachance: Fifteen minutes. It is an expected vote.

The Vice-Chairman: Definitely.

Mr. Jarvis: Chief, I do not see anything in this legislation under the security side that would protect you or a zealous police officer or a zealous Crown Attorney from being the object of a letter bomb. Under the national security provisions I see nothing in this legislation that would permit a warrant to be issued to protect that zealous police officer, or Crown Attorney, or whomever.

[Traduction]

M. Jarvis: Qu'allez-vous faire pour empêcher que vos agents responsables des stupéfiants fassent, comme on dit, le tour des juges pour en trouver un qui soit conciliant? Avocat, je le faisais moi-même régulièrement dans les cas de divorce, et il n'y a pas à s'en cacher. Que peut faire un chef de police pour empêcher des agents paresseux de se concilier l'amitié d'un juge? Mon intention n'est pas de critiquer le judiciaire, mais vous savez comment la situation peut se présenter. Je dois faire très attention à ce que je dis, puisque je suis assis juste à côté de mon honorable collègue de Peace River. Mais vous savez que ce danger existe. En tant que chef de police, que pouvez-vous faire pour empêcher cela?

M. Adamson: Premièrement, avant de parler de la paresse des policiers, regardons ce que la loi exigera d'eux. Je suis persuadé que, dans notre pays, l'encadrement des forces de police empêche que cela se produise, ou alors, comme je l'ai dit tout au début, nous sommes stupides; mais je ne le crois pas. C'est donc à nous d'empêcher cela, si nous avons des policiers paresseux, tout comme nous le faisons dans le cas de l'écoute électronique. Si l'on ne met pas en place des contrôles suffisants à l'intérieur de ses propres services, c'est qu'on ne fait pas correctement son travail, car c'est une véritable hantise. En fait, à partir d'exemples cités par par l'Association pour les libertés civiles, vous modifiez la loi et vous nous empêchez de faire notre travail. Ce n'est donc pas à notre avantage.

Quant aux juges conciliants, les agents de police ont le droit de s'adresser à différents juges. Je ne sais pas si l'on peut inscrire cela dans la loi, mais je ne vais certainement pas critiquer notre pouvoir judiciaire; si celui-ci considère que la loi est observée, peu importe qu'il soit favorable ou défavorable à la police. Et je me garderai bien de me prononcer sur ses préférences.

Si, comme ces messieurs, je constate que mes agents font bien leur travail, je ne vois pas ce que vous avez à craindre. Nous devons rester dans les limites de la légalité et je ne vois pas ce qu'il y a à redouter. Si nous ne le faisons pas, alors il faut nous sanctionner.

M. Jarvis: La sonnerie nous appelle pour un vote, mais je crois que nous avons une ou deux minutes pour parler d'un passage de votre mémoire. Il s'agit des lettres piégées.

La vice-présidente: Excusez-moi, je veux vérifier pour savoir combien de temps cela va durer.

M. Jarvis: Bien, merci.

M. Lachance: Ouinze minutes. Ce vote est attendu.

La vice-présidente: Absolument.

M. Jarvis: Du point de vue de la sécurité, je ne vois rien dans ce texte qui vous protégerait, vous-même, un procureur de la Couronne ou un policier zélé, contre une lettre piégée. Aux termes des dispositions concernant la sécurité nationale, je ne vois rien qui, dans cette loi, autoriserait l'obtention d'un mandat destiné à protéger le policier ou le procureur zélé.

Mr. Jarvis: And you make a very strong case here on letter bombs. But in addition to those that form the object of this kind of terrorist activity on a security basis there are also all kinds of others. I as a parliamentarian may be subjected to it by some nut somewhere or somebody with good mental process. How can you support the one aspect of it without supporting the other segments of society that may become the victims of this?

Chief Adamson: That is the weakness of the writer, Mr. Jarvis, that is my fault. That is an aspect that I did not consider but certainly in your very astute way you have discovered that so I think that should be covered as well.

Mr. Jarvis: So we are agreeing on this?

Chief Adamson: Oh, yes, we are, sir.

Mr. Jarvis: We had better find something to disagree on. Have I any time or am I . . .

The Vice-Chairman: You do not have very much time and there are several problems we should deal with. First of all, should we return? It may be until 4.30 p.m. that the vote will take. Should we return to complete this because . . .

Some hon. Members: Agreed

The Vice-Chairman: ... we have all but subpoenaed the police chiefs.

Chief Adamson: I think you have demanded my attendance, Mrs. Holt.

The Vice-Chairman: Yes, I quess we did. So it is the will of the group that we return after the vote.

Mr. Lachance: Maybe we should just adjourn for half an hour and come back.

The Vice-Chairman: Yes, that would be all right. And also in case anything goes wrong, I would like to list the meetings we have scheduled and I think approved by all parties in the Committee. I hope it will be approved by you. The meeting on Thursday morning at 11 o'clock is cancelled. On Tuesday June 20 at 9.30 o'clock we have the Vancouver drug people, Bert Hoskin and Dr. Malcolm Matheson; on Wednesday, June 21 at 3.30 p.m. we may have a group that Mr. Serge Joyal has recommended from the Le Dain Committee but it is not yet confirmed; on Thursday, June 22 at 8 p.m. we will have the Solicitor General of Canada and the RCMP. Is that agreeable?

Mr. Baldwin: If the government is defeated do we have to return?

The Vice-Chairman: Oh, all right. Well, that is your choice. I am going to come back and talk to the police chiefs. Mr. Rlaker

Mr. Blaker: Madam Chairman, on a point of order as we still have a couple of minutes. I have here a copy of the letter from Mr. Thomas E. Welsh who is the Deputy Chief of Police of Ottawa and a member of the same committee which is with us, as their Chairman, I gather. That letter is addressed to the McDonald Commission of Inquiry and it relates to testimony by Mr. Borovoy of the Civil Liberties Union and to a disagree-

[Translation]

M. Jarvis: Et vous insistez ici sur les lettres piégées. Mais à part ce type d'activités terroristes, il en existe bien d'autres. Moi-même, en tant que député, je pourrais bien être la victime d'un fou ou de quelqu'un qui a le cerveau dérangé. Comment pouvez-vous faire valoir cet aspect-là sans défendre les autres secteurs de la société qui risquent d'en être victimes?

M. Adamson: C'est une erreur de la part du rédacteur, monsieur Jarvis; c'est ma faute. C'est un aspect que je n'ai pas pris en considération, mais vous venez de le révéler de manière très habile et je crois que cela devrait également être couvert.

M. Jarvis: Nous sommes donc d'accord là-dessus?

M. Adamson: Oh oui, monsieur.

M. Jarvis: Mieux vaut alors trouver un point de désaccord. Me reste-t-il du temps, ou bien . . .

La vice-présidente: Il ne vous en reste pas beaucoup et il y a plusieurs problèmes que nous devons aborder. Premièrement, allons-nous revenir? Le vote risque de durer jusqu'à 16 h 30. Devons-nous revenir pour terminer ceci, étant donné...

Des voix: D'accord.

La vice-présidente: . . . que nous avons tout fait pour obtenir la présence des chefs de police, à l'exception d'une sommation à comparaître.

M. Adamson: Vous avez exigé que je vienne, madame Holt.

La vice-présidente: Oui, en effet. Vous voulez donc que nous revenions après le vote.

M. Lachance: Nous pouvons sans doute suspendre la séance pendant une demi-heure, et revenir.

La vice-présidente: Oui, ce serait très bien. Et en cas de contre-ordre, je voudrais énumérer les séances que nous avons prévues et que tous les partis, je crois, ont approuvées. J'espère que vous allez les approuver vous aussi. La réunion qui devait se tenir jeudi matin, à 11 heures, est annulée. Le mardi 20 juin, à 9 h 30, nous entendrons M. Bert Hoskin et M. Malcolm Matheson, responsables des narcotiques à Vancouver; le mercredi 21 juin, à 15 h 30, nous accueillerons sans doute un groupe de la Commission Le Dain que M. Serge Joyal a recommandé, mais ce n'est pas encore confirmé; le jeudi 22 juin, à 20 heures nous recevrons le Solliciteur général du Canada et les représentants de la Gendarmeris royale. Êtesvous d'accord?

M. Baldwin: Faudra-t-il revenir si le gouvernement est battu?

La vice-présidente: Évidemment. C'est à vous de choisir. Pour ma part, je reviendrai et je m'entretiendrai avec les chefs de police. Monsieur Blaker.

M. Blaker: Madame la présidente, puisqu'il nous reste quelques minutes, je vais invoquer le Règlement. J'ai ici la copie d'une lettre de M. Thomas E. Welsh, qui est le chef adjoint de la police d'Ottawa et qui fait partie du même comité que celui que nous recevons et dont il est, je crois, le président. Cette lettre est adressée à la Commission McDonald et elle porte sur le témoignage de M. Borovoy, membre de l'Union

ment as to the accuracy of Mr. Borovoy's testimony before the McDonald Commission. I wonder whether or not the members of the Committee would permit me to move that it be appended to today's *Minutes of Proceedings*.

Mr. Leggatt: On the same point of order, Madam Chairman. We are in a bit of a problem: if every witness that comes before this Committee finds that he is going to be responded to by another group we are going to be tabling a lot of letters. You are into a bottomless pit on this thing. I am sure there would be groups that even disagree with what Chief Adamson has to say today and they will want to table another letter.

It seems to me that if you are going to start tabling all the correspondence we get and affixing them to the *Minutes* you are opening the door to tabling just about everything. I can think of all kinds of people that would love to write letters about evidence they hear. It seems to me that what you do is receive the briefs, listen to the evidence. I do not think we should table every letter that comes in. That should just be a part of the file. I do not see why they should be affixed to the *Minutes*.

The Vice-Chairman: We do not have a quorum to vote on it. I wonder if Mr. Blaker would want it xeroxed and distributed to the members here for the time being and for consideration.

Mr. Blaker: Sure. I do not find the matter that important. I did not realize that as Mr. Leggatt points out we may be getting into a paper war.

Mr. Baldwin: But the danger is, Madam Chairman, if you distribute the letter . . .

Mr. Blaker: Possibly what we could just do is photocopy it and make it available to the members then.

The Vice-Chairman: I would think that would be the most useful . . .

Mr. Baldwin: ... we would lose the opportunity to cross-examine. Of course the letter might be important.

The Vice-Chairman: Yes. Mr. Baldwin, have you completed . . .

Mr. Baldwin: No. What I was going to say is that the danger is, as has been pointed out by Mr. Leggatt, that if the letter is read into the record then you may lose the chance to cross-examine the sender of the letter. You may or may not agree with his views but that loss of that opportunity, I think, is essential to both sides.

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Lachance: Madam Chairman, on the same point of order. I do not interpret the rules the same way as Mr. Leggatt does, the difference between tabling the document and giving it to the Clerk and putting it into the record. I would have no objection to tabling the document but I would share the same objection as to appending the document to our *Minutes of Proceedings*.

Mr. Blaker: In effect what I recommended was to withdraw the printing and simply make it available to members.

[Traduction]

pour les libertés civiles. Elle conteste l'exactitude du témoignage présenté par M. Borovoy devant la Commission McDonald. Les membres du Comité m'autoriseraient-ils à proposer qu'elle soit annexée au compte redu de la séance d'aujourd'hui?

M. Leggatt: J'invoque le Règlement à ce même propos, madame la présidente. Nous avons ici un véritable problème: si tous les témoins qui comparaissent devant ce Comité estiment qu'un autre groupe leur répondra, nous allons déposer bien des lettres. Cela n'en finira pas. Il y a certainement des gens qui seraient en désaccord avec les propos de M. Adamson et qui voudraient déposer une autre lettre.

Si l'on commence à déposer toute la correspondance qui nous parvient et à l'annexer au compte rendu de nos séances, j'estime qu'on déposera alors à peu près n'importe quoi. Je songe à tout un tas de gens qui seraient ravis d'envoyer des lettres à propos des témoignages qu'ils entendent. Selon moi, il faut rece-voir les mémoires et écouter les témoignages. Je ne crois pas que nous devrions déposer toutes les lettres qui nous parviennent. Elles devraient seulement être versées aux dossiers. Je ne vois pas pourquoi on les annexerait au compte rendu.

La vice-présidente: En l'absence du quorum, nous ne pouvons pas voter. Pour l'instant, M. Blaker voudrait peut-être qu'on photocopie cette lettre et qu'on vous la distribue.

M. Blaker: Certainement. M. Leggatt a judicieusement fait remarquer que nous risquons d'être pris au milieu d'un bataille de lettres, et je n'y avais pas pensé.

M. Baldwin: Mais si l'on distribue la lettre, madame la présidente, on risque de . . .

M. Blaker: On pourrait simplement la photocopier et la mettre à la disposition des députés.

La vice-présidente: Je crois que ce serait extrêmement utile . . .

M. Baldwin: Nous ne pourrions plus faire de contre-interrogatoire. Bien sûr, il se peut que la lettre soit importante.

La vice-présidente: Oui. Avez-vous terminé, monsieur Baldwin?

M. Baldwin: Non. Comme l'a fait remarquer M. Leggatt, j'allais dire que si la lettre est jointe en appendice, on risque de ne plus pouvoir contre-interroger celui qui l'a envoyée. Peu importe qu'on soit ou non d'accord avec lui, la perte de cette possibilité est, je crois, essentielle de part et d'autre.

La vice-présidente: Oui.

M. Lachance: C'est à ce même propos, madame la présidente. Je n'interprète pas le Règlement de la même façon que M. Leggatt; il exite une différence entre déposer un document et le remettre au greffier pour qu'il soit joint au compte rendu. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'un document soit déposé, mais j'aurais la même objection en ce qui concerne son annexion au compte rendu de nos délibérations.

M. Blaker: En fait, j'ai recommandé de ne pas l'imprimer et de la mettre simplement à la disposition des députés.

The Vice-Chairman: Thank you. We will adjourn for half an hour or till the end of the vote.

A short recess

The Vice-Chairman: We will resume where we left off with our questioning of the Association of Chiefs of Police representatives. Mr. Leggatt.

• 1645

Mr. Leggatt: Thank you, Simma. I am going to say Simma because if I say Madam Chairperson woman I am going to get all confused, you know.

The Vice-Chairman: Vice-Chairman, I do not care.

Mr. Leggatt: I hope you do not mind because the women's lib thing is getting very heavy these days and we always get put down in the way we refer to a female chairman. You do not object to that.

The Vice-Chairman: I do not object as long as you do not neuter me with chairperson.

Mr. Leggatt: No one will ever do that . . .

The Vice-Chairman: All right. Anything goes as far as this Chair is concerned.

Mr. Leggatt: Chief Adamson, I would like to associate myself with the others who are pleased that you have been able to find the time to come and present your views to us, but I would like to now look specifically at your brief, particularly with regard to an item, if I can find it here—well, you will recall it.

In your brief you indicated that there is some protection for abuse of this privilege of mail opening by the use of reasonable and probable grounds and you have also indicated to us that the use of judicial review is another check on the abuse of this particular procedure. Can I take it from that, in view of your comments about the question of the national security side, that you would like to see judicial review on the national security side because under that provision, under the provisions of the bill we are now considering, those warrants are issued by the Solicitor General in his discretion and not with the same kind of judicial control that we have with regard to the opening of mail on the criminal side? Could you see a role to be played by the judiciary in terms of the national security side as well as the criminal side?

Chief Adamson: No, I think we would be pleased to see it remain under the jurisdiction of the Solicitor General when it pertains to matters of national security. I think that is fair.

Mr. Leggatt: But you will agree with me that obviously does not provide the same kind of protection in terms of the public's knowing that there is not sloppy police work, the way it was described, that in fact, there is reasonable and probable grounds.

Chief Adamson: But there certainly is not the same type of monitoring as there is under the judges' control, but I feel that in the interests of security and the interests of expediency I am quite willing as a law-enforcement officer to accept the fact

[Translation]

La vice-présidente: Merci. Nous allons suspendre la séance pendant une demi-heure, ou jusqu'à la fin du vote.

Suspension de séance

La vice-présidente: Nous allons reprendre le débat là où nous l'avions laissé, avec les représentants de l'Association des chefs de police. Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Merci, Simma. Je vous appelle Simma, car je risque de me tromper et de ne pas dire madame la présidente.

La vice-présidente: Ou vice-présidente, peu m'importe.

M. Leggatt: J'espère que nous n'y voyez pas d'inconvénient; par les temps qui courent, les féministes sont très insistantes et elles nous reprochent toujours la manière dont nous nous adressons à un président du sexe féminin. Vous n'y voyez pas d'inconvénient.

La vice-présidente: Je n'y vois pas d'inconvénient, à condition que votre appellation ne me neutralise pas.

M. Leggatt: Personne ne ferait une chose pareille . . .

La vice-présidente: Très bien. La présidence se satisfera de tout.

M. Leggatt: Monsieur Adamson, je me joins à ceux qui sont ravis que vous ayez eu le temps de venir nous présenter votre point de vue, mais je voudrais maintenant approfondir votre mémoire, dont un point en particulier, si je peux le retrouver ... Vous vous en souviendrez sûrement.

Vous indiquez dans votre mémoire que l'ouverture du courrier se fera pour des motifs valables, ce qui écartera les abus; et vous nous avez dit que l'examen judiciaire est une garantie supplémentaire contre les abus de cette procédure. Dois-je en déduire que, selon vous, il devrait y avoir un examen judiciaire pour ce qui touche à la sécurité nationale, car, en vertu des dispositions du projet de loi que nous étudions actuellement, les mandats sont délivrés par le solliciteur général à titre discrétionnaire et il n'y a pas de contrôle judiciaire analogue à celui qui existe pour l'ouverture du courrier du côté de la procédure criminelle? Estimez-vous que le judiciaire devrait intervenir sous le rapport de la sécurité nationale, de même qu'il intervient au criminel?

M. Adamson: Non, nous voudrions que tout ce qui touche à la sécurité nationale continue à être du ressort du Solliciteur général. Je crois que c'est bien ainsi.

M. Leggatt: Mais vous conviendrez avec moi que cela ne donne pas les mêmes garanties; autrement dit, le public ne peut pas être sûr que la police fera bien son travail, c'est-à-dire de la manière qui est décrite, et que les motifs sont valables.

M. Adamson: Le contrôle n'est sûrement pas le même que lorsque cela dépend du juge; cependant, par souci de sécurité et de rapidité, et en ma qualité de policier, je suis tout à fait

that the Solicitor General will put in adequate internal controls.

Mr. Leggatt: I can tell you that there are many members of Parliament who have severe reservations whether there have been adequate internal controls in terms of the operations and some evidence that there has not been adequate controls.

Chief Adamson: Mr. Leggatt, I am not in the position to debate that.

Mr. Leggatt: There is one other matter I want to deal with. I think you will find that most members of Parliament do not object in principle because it is not a severe departure from the law since you have the power to apply for a search warrant. It does not offend my civil liberties sensitivities that you would move that into the mail, but we are concerned that we have before us the MacDonald inquiry. That inquiry has the specific mandate to make recommendations for legislation with regard to this particular matter. What evidence do you have that you can present to this Committee that we could not wait for an interim report from the MacDonald inquiry to see what their recommendations were in terms of legislation rather than simply relying on the Solicitor General?

Chief Adamson: Really none. I have not any evidence to offer, but how far down the road are we? As it stands at the moment, our fight against narcotics as it pertains to the mail is almost at a stand-still and I think it is too dangerous for the population in Canada, for the police not to have proper authority to carry out their mandate in their fight against the distribution of hard narcotics, at least. It is coming out our ears, Mr. Leggatt, and you are from a part of Canada that has a great deal of it. I am too. I think every major city is facing this problem, certainly, I think every community to a certain degree, and I do not feel, again as a law-enforcement officer and I am entitled to this opinion, that it is prudent for the government to wait until the McDonald Commission comes down with whatever opinion they come to. I think it should be dealt with now.

• 1650

Mr. Leggatt: Two months? Surely we could have got a report from Mr. Justice McDonald, asked him to deal with these matters in terms of specifics on the mail and had a report within a month.

Chief Adamson: I am not in the position that you are.

Mr. Leggatt: I know that is not in your . . .

Chief Adamson: Right. I really do not know. I am ignorant of those facts.

Mr. Leggatt: In the question of your present power to open mail, you do have some powers under the Customs Act; you have some powers under the Post Office Act. The thing it does not apparently give you is the right to open but it does give you the right to . . .

Chief Adamson: Intercept.

Mr. Leggatt: . . . by warrant to seize and so on.

Chief Adamson: That is right.

[Traduction]

disposé à admettre que le Solliciteur général mettra en place des contrôles internes suffisants.

- M. Leggatt: Je peux vous dire que bien des députés ont de sérieuses réserves en ce qui concerne les contrôles internes, car il est prouvé que ceux-ci n'ont pas toujours été suffisants.
- M. Adamson: Monsieur Leggatt, je ne suis pas en mesure d'en discuter.
- M. Leggatt: Je voudrais parler d'un autre problème. Vous constaterez que la plupart des députés n'ont aucune objection de principe, dans la mesure où on ne s'écarte pas tellement de la loi, puisque vous pouvez demander un mandat de perquisition. Le fait que cela s'applique au courrier n'entrave nullement mes libertés; il y a toutefois la Commission McDonald. Cette commission d'enquête a précisément pour mission de présenter des recommandations d'ordre législatif à cet égard. Pouvez-vous justifier ici la raison pour laquelle il est impossible d'attendre un rapport provisoire de la Commission McDonald et de prendre connaissance de ses recommandations, plutôt que de s'en remettre simplement au Solliciteur général?
- M. Adamson: Il n'y a aucune raison. Je n'ai pas de preuves, mais combien de temps faudra-t-il attendre? Dans les circonstances actuelles, notre lutte contre les stupéfiants est pratiquement au point mort dans le secteur du courrier; selon moi, la population canadienne court un trop grand danger si l'on n'accorde pas à la police des pouvoirs qui lui permettent d'exercer son mandat et de lutter, du moins, contre la distribution des drogues dures. C'est un problème qui nous submerge, monsieur Leggatt, et vous venez d'une région du Canada où il se pose avec acuité. Moi aussi. Je crois que toutes les grandes villes se trouvent devant ce problème, et même, jusqu'à un certain point, toutes les agglomérations. En tant que policier, j'ai le droit d'avoir cette opinion, je ne crois pas que, de la part du gouvernement, il soit prudent d'attendre les conclusions de la Commission McDonald. Je crois qu'il faudrait s'attaquer d'ores et déjà au problème.
- M. Leggatt: Deux mois? Il aurait sûrement été possible de demander au juge McDonald de faire rapport d'ici un mois sur les détails de l'interception du courrier.
 - M. Adamson: Je n'ai pas les mêmes pouvoirs que vous.
 - M. Leggatt: Je sais que vous n'avez pas . . .
- M. Adamson: C'est exact. Je ne le sais pas vraiment. Je ne suis pas du tout au courant.
- M. Leggatt: En ce qui concerne les circonstances dans lesquelles vous pouvez ouvrir du courrier, certains de vos pouvoirs dépendent de la Loi sur les douanes, d'autres, de la Loi sur les postes. Vous n'avez pas apparemment le droit d'ouvrir du courrier, mais vous avez le droit de . . .
 - M. Adamson: D'intercepter.
 - M. Leggatt: . . . par un mandat de saisie, et ainsi de suite.

M. Adamson: C'est exact.

Mr. Leggatt: You showed us some matters that were promoting pornography.

Chief Adamson: Yes, sir.

Mr. Leggatt: What provision of the law did you use to obtain those?

Chief Adamson: I understand it was under the provisions of the Customs Act but these were seized and they are matters before the courts now.

Mr. Leggatt: I see. Did you not have the power to look inside those documents?

Chief Adamson: I understand so.

Mr. Leggatt: Then why do we need mail-opening legislation.

Chief Adamson: We are talking now about the broad sense of the matter. We believe there are literally thousands of letters coming into Canada or exchanged in Canada where narcotics are contained. And we feel that that should be clearly defined.

Mr. Leggatt: Let me tell you the experience I think many people have had who practice law in this area. At the present time the sort of mouse-trapping technique is being used. You can comment on this if I am off base. The police suspect narcotics; they therefore allow the mail to be delivered. Sometimes they obtain the co-operation of the Post Office and I would think in most cases they do. I am not objecting to the Post Office co-operating. Then, of course, they are able to obtain a conviction because there is no possession while it is only in a letter. There has to be possession while it is in the hands of either the sender or the receiver of that particular mail.

Chief Adamson: That is right.

Mr. Leggatt: This legislation will not assist you in that area, will it? You could still follow that letter to its source and do the prosecuting you are now doing in that area.

Chief Adamson: Yes but then we do lose the effect of some intelligence monitoring by being able to intercept and open and perhaps broaden our scope on a greater participation by traffickers rather than in some specific instance. Once we act on one particular instance, it is game over for a trafficker. So, we need the broader concept.

Mr. Leggatt: Your brief also . . .

Chief Adamson: Chief Welsh has something to add in that regard.

Mr. Leggatt: I am sorry, go ahead.

Chief T. E. Welsh (Member, Law Amendments Committee, Canadian Association of Chiefs of Police): I would like to speak to that Under Section 46(2) of the Canada Post Office Act.

A customs officer may open any mail, other than letters, submitted to him under this section, and may cause letters to be opened in his presence by the addressee thereof; and where the addressee of any letter cannot be found or where he refuses to open the letter, the customs officer shall return the letter to the Canada Post Office and it

[Translation]

M. Leggatt: Vous avez parlé de la promotion de la pornographie.

M. Adamson: Oui, monsieur.

M. Leggatt: En vertu de quelle loi avez-vous intercepté les publications pornographiques en question?

M. Adamson: Je croyais que c'était en vertu de la Loi sur les douanes, mais les publications ont été saisies et font l'objet d'un litige.

M. Leggatt: Très bien. N'avez-vous pas le droit de les examiner?

M. Adamson: Je crois que oui.

M. Leggatt: A quoi servira alors la loi sur l'interception du courrier?

M. Adamson: Nous parlons maintenant du point de vue général. Tous les jours, on envoie des milliers de lettres qui contiennent des stupéfiants. Il faut très bien définir les pouvoirs.

M. Leggatt: Je vais vous raconter l'expérience qu'ont faite bien des avocats de la région. A l'heure actuelle, on essaie de monter des pièges. Vous me corrigerez si j'ai tort. La police soupçonne qu'une lettre contient des stupéfiants; elle ne l'empêche donc pas d'être livrée. Elle obtient souvent le concours du bureau de poste. Et je n'ai rien contre. Elle peut donc aboutir à une condamnation, car une lettre ne permet pas de démontrer la possession. Pour démontrer la possession, elle doit être entre les mains de l'expéditeur ou du destinataire.

M. Adamson: C'est exact.

M. Leggatt: La loi ne vous sera pas très utile, n'est-ce pas? Vous pourrez toujours retrouver l'expéditeur et lui intenter un procès, commme vous le faites actuellement.

M. Adamson: Oui, mais nous ne pourrions pas avoir les renseignements que nous pouvons obtenir sur les trafiquants en interceptant et en ouvrant le courrier. Une fois inculpé, c'est fini pour le trafiquant. Il faut pouvoir aller plus loin.

M. Leggatt: Dans votre mémoire . . .

M. Adamson: Le chef Welsh a une remarque à faire.

M. Leggatt: Je m'excuse, allez-y.

Chef T. E. Welsh (membre, Comité de modification législative, Association canadienne des chefs de police): Je voudrais parler du paragraphe 46(2) de la Loi sur les postes.

Un préposé des douanes peut ouvrir tout courrier, sauf les lettres, qui lui est soumis en vertu du présent article, et faire ouvrir les lettres en sa présence par leur destinataire. Lorsque le destinataire d'une lettre est introuvable ou qu'il refuse d'ouvrir la lettre, le préposé des douanes retourne celle-ci aux postes canadiennes, et elle doit être

shall be dealt with as undeliverable mail in accordance with the regulations.

Letters containing half ounces and ounces of heroin and cocaine are coming into Ontario to rented mail boxes and to addresses arranged by drug traffickers. The system is almost foolproof. The letter containing the drug is left unopened for two or three days after it is received and if the police search the trafficker's premises, his excuse is that he has no idea who sent the letter and to prove possesion the drug trafficker must have knowledge, consent and control of the drug. The police simply have no case as he will claim he does not know what is inside the letter. During a recent undercover operation which was operated in Toronto and other areas of Ontario a large percentage of the drugs seized were found to have come into Ontario through the mails.

Here again, the present Post Office Act should be amended to allow the police to inspect first-class mail if they have reasonable and probable grounds to believe drugs are inside the package. The officer would have to present his reasonable and probable grounds to a Justice of the Peace and obtain a search warrant before the letter could be opened.

So here is where we are at. Really, this I think speaks for . . .

Mr. Leggatt: All right. Again, I do not think many people object in principle to the idea that with the normal judicial control the police should not have the power to open mail.

Chief Welsh: That is right.

Mr. Leggatt: As a matter of fact, I have been surprised that—I think Mr. Jarvis has made the same point—if the legislation is limited to narcotics, it is as if narcotics were the only problem we had. I would think a conspiracy to murder might be a more interesting reason for you to have the right to open the mail.

Chief Adamson: I think if we took Section 178.1, the offences listed thereunder would be reasonable.

Mr. Leggatt: Again, I do not object to the opening of mail in principle. What I object to in this legislation, and you may want to comment on this, is that you do have powers of search and seizure under the Criminal Code and I am surprised that the present powers of search and seizure were not simply expanded to the mail. If you want to come and search my house, you have a perfect right to do so . . .

• 1655

Chief Adamson: Right.

Mr. Leggatt: ... if you have reasonable and probable grounds. And I could never understand why we would adopt the wiretap format to change the law rather than going to the traditional route of simply using the Criminal Code provisions that are there in terms of search and seizure, because, remember, under those Code provisions you have sedition, you have kidnapping . . .

Chief Adamson: Yes, right.

Mr. Leggatt: ... you have bombing. You have just about every major violation of crime.

[Traduction]

traitée comme objet non livrable en conformité des règlements.

En Ontario, on envoie des lettres contenant des onces et des demi-onces d'héroïne et de cocaïne à des adresses et à des cases postales désignées par des trafiquants. Ce système est presque infaillible. Le destinataire attend deux ou trois jours avant d'ouvrir la lettre contenant la drogue; si la police fouille son logement, il n'a qu'à dire qu'il ne sait pas qui envoie la lettre, car il faut prouver qu'il savait qu'elle contenait de la drogue avant de pouvoir démontrer la possession. Il prétend ne pas savoir qui envoie la lettre, et la police ne peut rien faire. Grâce à une opération secrète, on a récemment découvert qu'à Toronto, et dans d'autres régions de l'Ontario, une grande partie des drogues saisies entraient dans la province par la poste.

Encore une fois, la Loi actuelle sur les postes devrait être modifiée de façon à permettre à la police d'examiner le courrier de première classe si elle a des raisons de croire qu'il contient des drogues. L'agent devrait expliquer ses raisons devant un juge de paix et obtenir un mandat de perquisition avant de pouvoir ouvrir les lettres.

Voilà où nous en sommes. Cela en dit long sur . . .

M. Leggatt: Ça va. Encore une fois, je crois que la majorité des gens ne s'opposent pas à ce que la police ait le droit d'ouvrir le courrier, sous réserve de l'autorisation d'un juge.

M. Welsh: C'est exact.

M. Leggatt: En fait, je suis un peu étonné,—et je crois que M. Jarvis l'est aussi,—que la loi se limite aux stupéfiants, comme si les stupéfiants étaient le seul problème auquel nous fassions face. J'aurais cru qu'un complot de meurtre constituerait une raison encore plus valable.

M. Adamson: L'article 178.1 énumère les infractions qui constituent des raisons valables d'ouvrir le courrier.

M. Leggatt: Encore une fois, je ne m'oppose pas en principe à l'ouverture du courrier. Si je m'oppose au bill, et vous aurez peut-être une remarque à faire là-dessus, c'est que le Code criminel vous accorde déjà le droit de perquisition et de saisie, et je suis étonné qu'on ne se soit pas contenté d'étendre ces pouvoirs à l'ouverture du courrier. Si vous voulez venir fouiller ma maison, vous avez parfaitement le droit de le faire . . .

M. Adamson: C'est exact.

M. Leggatt: ... si vous avez de bonnes et probantes raisons de croire qu'il faut le faire. Et je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il faudrait adopter une loi du genre de celle portant sur les tables d'écoute, pour modifier la loi, plutôt que de nous servir des voies traditionnelles que nous offrent les dispositions du Code criminel concernant la perquisition et la saisie, parce que, n'oubliez pas que ces dispositions du Code concerne la sédition, l'enlèvement . . .

M. Adamson: Oui, c'est vrai.

M. Leggatt: ... et les explosifs. En vérité, presque tous les crimes majeurs y sont mentionnés.

Chief Adamson: That is true.

Mr. Leggatt: Therefore, we could avoid our problem in regard to the national security area by moving it into the Code and simply expanding the search and seize provisions to the mail. Do you have any comment about that? Have you given that any thought?

Chief Adamson: I think you would have to ask the Minister, Mr. Leggatt, his reasons for placing it in this vein, but I cannot answer that. I am not really concerned how it is done, as long as we get the authority to do it.

Mr. Leggatt: I appreciate that because you have a different responsibility than those people.

Chief Adamson: That is correct.

Mr. Leggatt: You have a responsibility to see that people are apprehended.

The Vice-Chairman: Mr. Leggatt, I think we can give you one more question and then we should move on.

Mr. Leggatt: All right. This will be my last question.

Your brief indicated there had been accidental opening of the mail by the RCMP.

Chief Adamson: I did not say that. No, I did not say that, by the RCMP. Let us make that abundantly clear.

Mr. Leggatt: All right.

Chief Adamson: At the moment I am getting blamed for enough without that. What I have said is that they were accidently opened by other people. For example, I gave you an example here of a letter addressed to a person of the same name and he opened it, Appendix A.

The Vice-Chairman: The reference is in the fourth paragraph on page one.

Mr. Leggatt: The reference is to the appendix, is it?

Chief Adamson: Right.

Mr. Leggatt: And that is the example you gave.

Chief Adamson: In Appendix A, yes. There are some examples there. It was not accidently opened by the police. I knew when I wrote that word I might get a rise out of some people.

Mr. Leggatt: Well, yes, that one stirred me up a little bit.

Chief Adamson: All right.

Mr. Leggatt: Fine. I appreciate that and I understand the brief a bit more.

That is all. Thank you.

The Vice-Chairman: All right, Mr. Robinson, you are next, and then we will come back to Mr. Jarvis.

Mr. Robinson: Thank you, Madam Chairman.

Do you get warrants to open the mail at the present time?

Chief Adamson: No.

[Translation]

M. Adamson: C'est vrai.

M. Leggatt: Donc, nous pourrions résoudre ce problème concernant la sécurité nationale en nous servant tout simplement du Code et en y élargissant les pouvoirs de perquisition et de saisie de façon à permettre l'ouverture du courrier. Qu'avez-vous à dire à ce propos? Y aviez-vous pensé?

M. Adamson: Monsieur Leggatt, il faudrait que je demande au ministre pourquoi il a choisi cette voie, mais je ne puis répondre à cette question. Le comment de l'affaire ne m'intéresse guère. Je veux tout simplement qu'on nous autorise à le faire.

M. Leggatt: Je comprends cela, parce que vos responsabilités sont différentes des siennes.

M. Adamson: C'est exact.

M. Leggatt: Votre responsabilité, c'est de mettre certaines personnes en état d'arrestation.

La vice-présidente: Monsieur Leggatt, je puis vous autoriser à poser une autre question et vous devrez ensuite céder la parole à quelqu'un d'autre.

M. Leggatt: Parfait. Ce sera ma dernière question.

D'après votre mémoire, la GRC aurait accidentellement ouvert certaines pièces de courrier.

M. Adamson: Je n'ai pas dit cela. Non, je n'ai jamais dit que la GRC fait cela. Je veux que ce soit très clair.

M. Leggatt: Parfait.

M. Adamson: On me blâme déjà pour suffisamment de choses à l'heure actuelle, je ne veux pas qu'on me blâme de cela aussi. Ce que j'ai dit, c'est que certaines pièces de courrier avaient été ouvertes accidentellement par d'autres personnes. A l'annexe A, je donne l'exemple d'une letrre dont le destinataire avait le même nom qu'une autre personne, et la lettre a été ouverte par la mauvaise personne.

La vice-présidente: Il s'agit du quatrième paragraphe de la première page.

M. Leggatt: Cela se trouve à l'annexe?

M. Adamson: Exactement.

M. Leggatt: Et c'est l'exemple que vous avez donné.

M. Adamson: A l'annexe A, oui. Vous y trouverez quelques exemples. La lettre n'a pas été ouverte accidentellement par la police. Quand j'ai rédigé cette phrase, je me disais bien que je me ferais tomber dessus par certaines personnes.

M. Leggatt: Je dois avouer que cette phrase m'a fait sursauter.

M. Adamson: Parfait.

M. Leggatt: Bon. Je comprends un peu mieux votre mémoire.

C'est tout. Merci.

La vice-présidente: Monsieur Robinson, puis nous reviendrons à M. Jarvis.

M. Robinson: Merci, madame la présidente.

Est-ce qu'on vous accorde des mandats de perquisition vous permettant d'ouvrir le courrier à l'heure actuelle?

M. Adamson: Non.

Mr. Robinson: And so far as you are concerned, Metropolitan Toronto police have no authority at all, either by way of warrant or otherwise, to open mails?

Chief Adamson: No.

Mr. Robinson: Even if you had reasonable and probably grounds to believe there was contraband, there were narcotics, there were explosive devices or anything else, would you still say that you would have no reason to open the mails, nor would you open the mails?

Chief Adamson: I am sorry, sir, but I was getting some advice from my trusty assistant here.

Mr. Robinson: If you had reasonable and probably grounds to believe items of mail had either drugs, explosives or counterfeit money or anything else, would you in fact open the mail or would you feel that you had any right to open the mail or any authority to open the mail at the present time?

Chief Adamson: I would presume, if life were endangered, I think we should open the mail. I think we should do it.

Mr. Robinson: If life were endangered. Would you care to expand upon that, please?

Chief Adamson: Well, I am talking about letter bombs, principally. As you know, we had a flurry of these in the country some years ago or some time ago. I would have no hesitancy, if I thought that a letter contained a bomb or some sort of volatile substance, of taking it out of circulation and opening it to see if that did occur. I think I would be lawfully entitled to do that.

Mr. Robinson: So this would be something that you had learned through other methods of police detection.

Chief Adamson: Yes.

Mr. Robinson: Maybe a legal wiretap, for instance.

Chief Adamson: Perhaps. Or information from a reliable informant that this letter did contain, in fact, explosive devices.

Mr. Robinson: Have the Metropolitan Toronto police force, in circumstances like that, opened the mail?

Chief Adamson: I believe we have in years gone by. I think it has happened on some occasions.

Mr. Robinson: I see. Has that been done recently?

Chief Adamson: Not to my knowledge, no. And I am saying in the last two or three years.

Mr. Robinson: Now, there is a statement in your letter here on page three, right at the top, where you say:

We are unable to cite specific cases of where we have been hampered by our inability in the course of an investigation to intercept material in the course of post, except materials relating to drug enforcement and national security.

I wonder if you would care to expand on that?

[Traduction]

M. Robinson: Donc, en ce qui vous concerne, la force policière du Toronto métropolitain n'est pas autorisée, soit en vertu d'un mandat, soit autrement, à ouvrir le courrier?

M. Adamson: Non.

M. Robinson: Même si vous aviez de bonnes raisons de croire que le courrier sert à la contrebande, qu'il s'y trouve des narcotiques, des bombes, ou autres choses, prétendez-vous que vous n'auriez toujours pas de raisons d'ouvrir le courrier et que vous ne le feriez pas?

M. Adamson: Désolé, monsieur, mais je me renseignais auprès de mon féal compagnon, ici présent.

M. Robinson: Si vous aviez des motifs, raisonnables et probables, de croire qu'il y a, dans certaines pièces de courrier, soit des drogues, des explosifs, de la fausse monnaie, ou autres choses du genre, ouvririez-vous le courrier, ou croyez-vous que vous auriez le droit d'ouvrir le courrier ou que vous seriez autorisés à le faire dans les conditions actuelles?

M. Adamson: Si une pièce de courrier devait mettre en danger la vie humaine, je crois bien que nous ouvririons cette pièce de courrier. Je crois même que nous devrions le faire.

M. Robinson: S'il y avait une vie humaine en danger. Pourriez-vous élaborer, s'il vous plaît?

M. Adamson: Enfin, il s'agit surtout de lettres piégées. Comme vous le savez, il y a eu une vague de ces lettres, il y a quelques années. Si je croyais qu'une lettre contient une bombe ou une substance volatile quelconque, je n'hésiterais pas à la retirer de la circulation et à l'ouvrir, pour voir si elle est dangereuse. Je crois bien que je ne contreviendrais pas à la loi en faisant cela.

M. Robinson: Ce qui veut dire que vous auriez eu vos renseignements concernant cette lettre grâce à d'autres méthodes de détection.

M. Adamson: Oui.

M. Robinson: Grâce à une table d'écoute autorisée, par exemple.

M. Adamson: Peut-être. Ou peut-être un renseignement venant d'un informateur fiable qui nous aurait dit que cette lettre précise était piégée.

M. Robinson: Est-il déjà arrivé que la police du Toronto métropolitain ait ouvert du courrier dans pareilles circonstances?

M. Adamson: Je crois que nous l'avons déjà fait par le passé. Je crois que c'est déjà arrivé à quelques occasions.

M. Robinson: Je vois. Cela s'est-il fait récemment?

M. Adamson: Non, pas à ma connaissance. C'est-à-dire pas pendant les deux ou trois dernières années.

M. Robinson: A la page 3 de votre lettre, en haut, vous dites:

Nous ne pouvons citer de cas précis où l'impossibilité d'intercepter du matériel en cours d'enquête nous aurait nui, sauf dans le cas d'enquêtes sur les drogues ou sur la sécurité nationale.

Pourriez-vous nous donner plus de détails?

Chief Adamson: Well, there again, in the limited time that we had at our disposal to prepare this presentation to you it was impossible for me to get specific areas of terrorist activities, of letter bombs or matters of concern other than narcotics, but we are sure they exist. If we had sufficient time to do adequate research with all law enforcement agencies in this country, including the RCMP, undoubtedly we could come up with some very emphatic illustrations of this problem.

• 1700

Mr. Robinson: I just wanted you to clear that up because from reading that you could get the impression that there was really no need for such legislation.

Chief Adamson: It is the inability of the writer to determine that in the limited time he had.

Mr. Robinson: In the resolution passed by the Canadian Association of Chiefs of Police at its annual meeting, attached as Appendix B to your brief. What you are saying in effect is that you want to modify the law to permit peace officers under a search warrant to examine, seize or detain any object reasonably believed to contain drugs, explosive devices or pornographic materials. This is really following up on what Mr. Leggatt was saying previously; why did you not include things like counterfeit money, a forgery, stolen documents, many, many other things?

Chief Adamson: I cannot comment on why the mover of this resolution did not include it; certainly it should have been included; but, let us not forget, Mr. Robinson, that this is two years ago. Things have changed drastically in that period of time and as a result that should perhaps have been included if the mover of the resolution and the association had had the foresight to determine that—your point is well taken.

Mr. Robinson: You have a "whereas" clause prior to the resolution. It is the first one I am referring to; it says:

whereas there is throughout Canada evidence of increased use of the mails to traffic in drugs, explosive devices and pornographic materials . . .

Once again it does not go on to indicate other types of crime which, I would suggest to you, it quite readily could have.

Chief Adamson: Yes it could. It could have included many of the offences listed in section 178 of the Code.

Mr. Robinson: Having said that, is it your belief that having such a law on the statute books, even if it was not carried out, would deter people from using the mails for drug trafficking and other criminal matters?

Chief Adamson: Yes, I think it would act as a deterrent factor; I would hope it would. I do not think we can make any flat statements to say that it would deter persons who were intent on doing something of grave consequences from stopping doing it; but, I think, if it were on the books, it might help deter it and certainly, more importantly, would give the police

[Translation]

M. Adamson: Encore une fois, vu le peu de temps que nous avions pour rédiger ce mémoire, il m'a été impossible d'aborder les domaines précis des activités terroristes, des lettres piégées, ou d'autres sujets qui nous préoccupent, mise à part la drogue, mais nous savons que tout cela existe. Si nous avions suffisamment de temps à consacrer à une recherche adéquate à laquelle pourraient participer tous les organismes policiers de ce pays, y compris la GRC, nous pourrions sans doute vous donner des exemples très pertinents de ce genre de problème.

M. Robinson: Je voulais tout simplement que vous précisiez ce point parce qu'à la lecture de ce passage, on pourrait facilement en déduire qu'une telle loi n'est pas nécessaire.

M. Adamson: C'est tout simplement que le rédacteur du mémoire n'a pu être aussi clair qu'il le voulait, car le temps pressait trop.

M. Robinson: Dans la résolution adoptée par l'Association canadienne des chefs de police lors de sa réunion annuelle, résolution qu'on trouve à l'annexe B de votre mémoire, ce que vous dites, en fin de compte, c'est que vous voulez modifier la loi pour permettre aux agents de la paix munis d'un mandat de perquisition d'examiner, de saisir ou de prendre tout objet dont il y a des motifs raisonnables de croire qu'il contient des drogues, des explosifs ou des articles pornographiques. Cela fait suite à ce que disait M. Leggatt tout à l'heure; pourquoi n'avez-vous pas aussi mentionné la fausse monnaie, la contrefaçon, les documents volés et bien d'autres choses encore?

M. Adamson: Je ne puis vous expliquer pourquoi celui qui a proposé cette résolution n'a pas cru bon d'en parler; tout cela aurait dû faire partie de cette résolution; mais n'oublions pas, monsieur Robinson, que tout cela s'est passé il y a deux ans. Les choses ont changé de façon dramatique depuis, et peutêtre tout cela aurait-il fait partie de cette résolution si celui qui l'a proposé, ainsi que l'association, avait été doté de pouvoirs divinatoires ... Enfin, vous avez raison.

M. Robinson: Votre résolution est précédée d'un «considérant». Et je parle du premier:

considérant que l'on constate partout au Canada une augmentation du recours au courrier pour le trafic de drogue, d'engins explosifs et d'articles pornographiques...

Encore une fois, on n'y mentionne pas d'autres genres de crimes, même si on aurait pu le faire, me semble-t-il.

M. Adamson: Oui, on aurait pu le faire. On aurait pu y inclure bien des crimes qu'on trouve à l'article 178 du Code.

M. Robinson: Cela dit, croyez-vous que, si tout cela était expressément nommé dans la loi, cela pourrait détourner les gens de recourir aux postes pour faire le trafic de la drogue ou pour commettre d'autres crimes?

M. Adamson: Oui, je crois que cela pourrait servir à enrayer ce genre de choses; enfin, je l'espère bien. Je ne peux pas vous assurer absolument que cela retiendrait celui qui a l'intention de poser un geste aux conséquences graves; cependant, si tout cela se trouvait dans la loi, cela servirait peut-être à dissuader certains, et, plus important encore, la police aurait alors le

the authority to try to determine the author of the illegal thing and to bring him to trial.

Mr. Robinson: There has been a great deal of discussion by many people—the news media have picked this up tremendously—who have pointed out that it is illegal to do the kind of things that police forces, particularly the RCMP, have been doing for some 40 years; that is, tamper with or open the mail. Since this has stopped, so we have been led to believe—that is the opening of mail by police forces—do you know that the traffic in drugs, explosive devices, pornographic material and so on is passing through the mails more readily than it was before?

Chief Adamson: I can only go by my experience as far as the law enforcement officers are concerned. Let us make it abundantly clear, there is profit in trafficking in narcotics; it is an established fact. It would be reasonable to assume that since there is no opening of the mail at the present time, traffickers could, at their will, transport narcotics through the mail, so I would say, yes, to that.

Mr. Robinson: They probably are at the present time?

Chief Adamson: Yes. Also as far as pornographic material is concerned; we are inundated with it, Mr. Robinson. I think you are well aware of this; you were on this Committee when we appeared here back in February or March and, I think, spent a great deal of time with the Committee, and we were well received, with regard to the distribution and the creation of pornography as it pertains to this nation, so the mails are used constantly for this matter.

As far as matters concerning subversion are concerned, one can only guess. We are not an island in this country; certainly I think it is a credit to the government and to the police forces of this nation that we have not been subjected to some subversive activity of great seriousness. I suggest to you that the mails would be used for that purpose and could be used as it pertains to now, at the present time.

• 1705

Mr. Robinson: Would it be fair to say that in your opinion, since the police are now not allowed to do legally what they were previously doing illegally, there must be a much greater criminal element using the mails?

Chief Adamson: I would say so, yes.

Mr. Robinson: So you would say that there is some urgency in getting this kind of legislation passed.

Chief Adamson: I believe it is essential that something be done soon. You heard Mr. Leggatt's well-taken points, but on the other hand I think there is some urgency and some urgency now. That is not my view, that is shared by all law enforcement agencies in this nation.

The Vice-Chairman: One more question, Mr. Robinson.

Mr. Robinson: I was going to ask if you have the detective kind of equipment to determine whether there is, say, explosive material, pornographic material or drugs in mail. In other words, could you detect these things without opening mail?

[Traduction]

pouvoir nécessaire pour rechercher l'auteur du geste illégal et l'amener devant les tribunaux.

- M. Robinson: Bien des gens, et les journalistes se sont saisis de cette question tout particulièrement, bien des gens ont souligné qu'il est illégal de faire ce que les forces policières, surtout la GRC, font depuis quelques 40 ans, c'est-à-dire s'emparer d'articles de courrier ou de les ouvrir. Depuis que les forces policières ont cessé d'ouvrir le courrier, y a-t-il des indices vous permettant de croire que l'on se sert plus facilement qu'auparavant des postes pour faire passer des drogues, des objets explosifs ou des articles pornographiques?
- M. Adamson: Je ne puis que me fonder sur ma propre expérience d'officier de police. Ne nous le cachons pas, il y a de l'argent à faire dans le trafic de la drogue; c'est prouvé depuis longtemps. Puisqu'on n'ouvre plus le courrier, il semble raisonnable de croire que les trafiquants peuvent, s'ils le désirent, faire passer les drogues par la poste, je vous réponds donc par un oui.
 - M. Robinson: C'est ce qu'ils font à l'heure actuelle?
- M. Adamson: Oui. En ce qui concerne les articles pornographiques, nous en sommes inondés, monsieur Robinson. Vous le savez fort bien; vous faisiez partie du comité qui nous a écoutés en février ou en mars; je crois que vous en avez fait partie pendant assez longtemps, vous nous avez bien reçus et écoutés au sujet de la création et de la distribution d'articles pornographiques au Canada, les postes sont énormément utilisées à cette fin.

En ce qui concerne la subversion, l'on ne peut que spéculer. Notre pays n'est pas entouré d'un rideau impénétrable de sapin; je crois que, grâce au gouvernement et à nos forces policières, nous n'avons pas encore été l'objet d'activités subversives par trop sérieuses. Dans l'état actuel des choses, il ne serait que trop facile de se servir des postes à cette fin.

- M. Robinson: D'après vous, serait-il juste de dire que puisqu'on ne permet pas aux policiers de faire légalement ce qu'ils faisaient illégalement auparavant, beaucoup plus de criminels se servent des postes?
 - M. Adamson: Je crois bien que si.
- M. Robinson: Donc, il devient urgent de faire adopter une telle loi.
- M. Adamson: D'après moi, il est essentiel que quelque chose soit fait et très vite. Vous avez entendu les arguments bien fondés de M. Leggatt, mais je crois aussi qu'il devient de plus en plus urgent de résoudre ce problème. Ce n'est pas seulement mon opinion personnelle, c'est une opinion partagée par tous les organismes de police de cette nation.
- La vice-présidente: Une dernière question, monsieur Robinson.
- M. Robinson: Avez-vous le matériel de détection voulu pour déceler les articles de courrier qui contiendraient soit des drogues, des explosifs, ou des articles pornographiques. En

Chief Adamson: Yes, we could determine if there were explosives in mail. But to determine if it is pornographic material when it is written material, there is no way to determine that without opening it.

Mr. Robinson: All right. But as for explosives, there would be no need for this bill as far as determining if there were explosives in the mail.

Chief Adamson: Well, suppose we could determine that it was there. If we did not have the right to open it, I suggest to you it would be a very fruitless exercise.

Let us take this as an example. I know you are a fine resident of metropolitan Toronto, and perish the thought that you would ever receive a letter containing some explosive device, but it could happen. The Metro Police respond to your call, and we had a device, which we have, to determine if an explosive was in the letter but we could not do anything about it. I think that would not be very adequate.

Mr. Robinson: Thank you, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: May I just ask one supplemental to the question, with the indulgence of the committee?

Mr. Jarvis: Take your time, Simma.

The Vice-Chairman: I just have one question regarding the research. You said that if you had had the time to research all your police forces you probably could have come up with a list, a fantastically large list. Could you tell us if your research had uncovered knowledge of terrorist infiltration, would you have been able to tell us here?

Chief Adamson: I think we could have talked about it in broad, general terms. We would not have been specific, no.

The Vice-Chairman: Have you knowledge of terrorist infiltration?

Chief Adamson: No, I do not have at the present time, but perhaps I am not the best person to ask. The national police force would have a better insight into the national problem as it applies to terrorism than any local police force would have.

The Vice-Chairman: If we included all of the other offences referred to by Mr. Leggatt and Mr. Robinson, I suspect we would have greater difficulty getting a bill through. I can only presume, as you can only presume, that they limited it to terrorism and drugs, which were the most sort of high-profile problems of the times, because they hoped to get it through.

Chief Adamson: I agree with that philosophy, and we believe that is so. Certainly, down the road I am sure if the government finds, as it has in the past, that the rule needs to be broadened, and I only refer now to the invasion of privacy and that you had the foresight to do this, I would think that it will happen in the future. But I think there is great urgency in passing this, giving the police the authority to do the job under strict control. We echo those sentiments; we believe that the police should be controlled in these matters.

[Translation]

d'autres termes, peut-on déceler ce genre de choses sans ouvrir le courrier?

- M. Adamson: Oui, nous pourrions déceler les articles de courrier qui contiennent des explosifs. Quant à savoir s'il y a des articles pornographiques dans le courrier, s'il s'agit d'un imprimé, il est impossible de le savoir sans ouvrir.
- M. Robinson: Parfait. Mais en ce qui concerne les explosifs, le présent bill n'est pas nécessaire s'il s'agit tout simplement de déceler l'article de courrier les contenants.
- M. Adamson: Supposons que vous puissiez les déceler. Si nous n'avons pas le droit d'ouvrir ensuite l'article de courrier, je me demande bien à quoi cela servira.

Prenons un exemple. Je sais que vous êtes un honnête citoyen de l'agglomération de Toronto, à Dieu ne plaise que vous ne receviez jamais une lettre piégée, mais cela peut toujours arriver. La police de Toronto répond à votre appel et nous avons le matériel qu'il faut pour découvrir si la lettre est piégée ou non, mais si elle l'est, il n'y a rien d'autre que nous puissions faire. Je ne crois pas que cela serait suffisant.

M. Robinson: Merci, madame la présidente.

La vice-présidente: Puis-je poser une question supplémentaire, avec la bienveillante permission du comité?

M. Jarvis: Prends tout le temps nécessaire, Simma.

La vice-présidente: Une question concernant cette recherche. Vous avez dit que si vous aviez tout le temps voulu pour faire la recherche nécessaire auprès des différentes forces policières, vous auriez probablement pu nous montrer une liste énorme. Pourriez-vous nous dire si vos recherches vous ont mené à certaines conclusions concernant l'infiltration du terrorisme, dont vous pourriez nous faire part ici?

M. Adamson: Je crois que nous aurions pu en parler en termes généraux. Mais nous n'aurions pu vous donner tellement de précisions.

La vice-présidente: Y a-t-il de l'infiltration terroriste.

M. Adamson: A l'heure actuelle, pas que je sache, mais peut-être ne suis-je pas la meilleure source de renseignements à ce propos. La force policière nationale sait beaucoup mieux qu'une force policière locale quels sont les problèmes nationaux auxquels nous devons faire face en matière de terrorisme.

La vice-présidente: Si nous devions inclure toutes les autres infractions dont parlaient M. Leggatt et M. Robinson, je crois que nous aurions encore plus de difficulté à faire adopter le bill. Je ne puis que présumer, tout comme vous, qu'on s'en est tenu au terrorisme et aux drogues, problèmes bien de notre époque, s'il en est, parce qu'on espérait le faire adopter.

M. Adamson: Oui, je crois bien que je suis d'accord. Si jamais le gouvernement découvrait à l'avenir, comme c'est déjà arrivé dans le passé, qu'il faut changer la règle du jeu, et je ne parle que du droit à la vie privée, car vous avez eu la prévoyance de le faire, je crois bien que cela se ferait en temps et lieu. Cependant, je crois qu'il est urgent d'adopter ce projet de loi pour donner à la police le pouvoir dont elle a besoin pour faire son travail, pouvoir assorti de contrôles très stricts. Nous

The Vice-Chairman: Mr. Jarvis, it is your turn.

Mr. Jarvis: Chief, I want to really take you on in this because you have really confused me.

Chief Adamson: I would not want to confuse you, Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Let me tell you why I think the bill has come in this way. I think the bill has come in this way to give the security side the right to open mail. They have thrown a bone in for you guys; they picked narcotics because that is a pretty classy one to do.

An hon. Member: It is a popular one.

Mr. Jarvis: It is pretty popular. You are being "had" on this, in my view. As a law enforcement officer you must be aware.

Chief Adamson: Mr. Jarvis, I am not the smartest person in the world, but nobody "has" me on these things, I can assure you—or anyone else in this room.

Mr. Jarvis: Then how can you say in one breath that it is not prudent to hold up this legislation, because you need it for narcotics, then in the other breath say that you would want it for a range of other offences, which I agree with? I mean, I did not have to be particularly convinced about that before I came here.

Chief Adamson: I am glad to hear that.

Mr. Jarvis: Extortion, fraud by the mails—this stuff, pornography. Now if you are going to talk about prudency, sir, how can you talk about prudency in not holding up this bill for narcotics, and yet not having the power that you obviously say, and I accept your word, that you need for a whole range of other offences? What on earth is prudent about that?

Chief Adamson: For the very reason that Madam Chairman just related to the people in this room, that the bill would perhaps be held up for a greater length of time if the whole range of offences outlined in Section 178.1 were put forth to be passed in that regard. As far as I am concerned, half a loaf is better than none, and we have none at the present time.

• 1710

Mr. Jarvis: I do not think it is a case of half a loaf. It is being in support of a half-baked bill rather than good law enforcement legislation. I think that puts the case much better than a half loaf and no loaf, to be honest with you, Chief.

Chief Adamson: Well, I do not agree with your comments about its being a half-baked bill because I am of the opinion that the police have not got sufficient authority, and any indication on the part of the government that will allow us to have the authority under proper control, I am all for.

[Traduction]

sommes d'accord. Nous croyons que la police doit être soumise à des contrôles rigoureux en ces matières.

La vice-présidente: Monsieur Jarvis, c'est votre tour.

M. Jarvis: Chef, je veux vous mettre sur la sellette parce que vous avez vraiment réussi à brouiller toutes les cartes.

M. Adamson: Ce n'est pas ce que j'ai voulu, monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Je vais vous dire pourquoi le projet de loi nous a été présenté de cette façon. C'est pour donner aux services de sécurité le droit d'ouvrir le courrier. On nous a donné un os à ronger, on a choisi la drogue parce que c'est un très bon exemple.

Une voix: C'est dans le vent.

M. Jarvis: C'est dans le vent. Je crois que vous êtes en train de vous faire avoir. Un policier comme vous devrait tout de même avoir les yeux ouverts.

M. Adamson: Monsieur Jarvis, je ne suis pas l'homme le plus intelligent du monde, mais je me fais posséder par personne à ce propos, je puis vous l'assurer et personne dans cette salle ne se laisse posséder non plus.

M. Jarvis: Comment, alors, pouvez-vous prétendre d'une part qu'il n'est pas prudent de retarder l'adotion de ce projet de loi, parce que vous en avez besoin pour la drogue, et, en même temps, que vous voudriez vous en servir pour une foule d'autres crimes, et je suis d'accord avec vous là-dessus? Après tout, on n'a quand même pas eu grand mal à me convaincre du bien-fondé de tout cela, avant que je n'entre dans la salle ici aujourd'hui.

M. Adamson: Je suis heureux de vous l'entendre dire.

M. Jarvis: L'extorsion, la fraude en se servant des postes, ce genre de choses, la pornographie. Si nous parlons de prudence, monsieur, comment pouvez-vous prétendre qu'il n'est pas prudent de retarder l'adoption de ce projet de loi à cause des drogues, même s'il ne s'y trouve pas les pouvoirs qui—selon vous, et je vous crois sur parole—seraient nécessaires pour combattre toutes sortes d'autres crimes? Où est donc la prudence dans tout cela?

M. Adamson: Comme vient de le dire madame la présidente, l'adoption de ce bill accuserait probablement un retard encore plus grand si toutes les infractions décrites à l'article 178.1 devaient être ajoutées au projet de loi. En ce qui me concerne, «un tiens vaut mieux que deux tu l'auras», et nous n'avons même pas «un tiens» pour le moment.

M. Jarvis: Je ne crois pas qu'il soit question de cela. Il s'agit d'un projet de loi à moitié valable plutôt que d'un bon projet de loi qui fasse un tout homogène. En vérité, chef, c'est de cela qu'il s'agit plutôt que «d'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras».

M. Adamson: Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un projet de loi à moitié valable parce que, à mon avis, la police ne se voit pas accorder suffisamment de pouvoir, et je suis tout à fait en faveur de tout ce que pourrait proposer le gouvernement pour

Mr. Jarvis: I am, too.

Chief Adamson: Not only am I a law enforcement officer but I am a citizen of this nation and I hope to be around for a while, and if the police are going to be hampered constantly in this regard, I frankly do not know where we are going to wind up.

Mr. Jarvis: Well, this bill certainly hampers you in terms of pornography, extortion, fraud by the mail. Pornography... you do not mind being hampered that way, Chief?

Chief Adamson: Of course I do, but on the other hand . . .

Mr. Jarvis: Well, why do you not get tough with this Committee and lay it on the line, then, sir?

Chief Adamson: I thought I was pretty tough.

Mr. Jarvis: I do not think you have been tough at all.

Chief Adamson: I guess I am getting soft in my old age, then.

The Vice-Chairman: Maybe the hon. member would bring in a private member's bill and I will second it.

Mr. Jarvis: I said that at second reading; I said it in second reading; I listed the offences.

The Vice-Chairman: I will second your private member's bill.

Chief Adamson: I cannot start to suggest to the members of this Committee, the wizardry of Parliament, what you should be doing. I am supporting what is proposed here. I think it is right, I think it is proper. It is shared by my colleagues across this nation and I am sure by the federal police force, so I am with it. Now if in the event that something does happen—and I appreciated Mr. Leggatt's comments about Section 178.1. Frankly I thought I might get thrown out of here if I suggested that, but he was even ahead of me on this, so as a result, we would be happy to have that, but certainly as it exists at the moment, if what is proposed here comes about we will be pleased with it. Certainly we may be back later on with a brief suggesting that it be expanded, and as the government did this in the Invasion of Privacy, they did expand the offences to allow the police to have greater scope. I do not know whether you voted for that or not, sir, but it did pass and it became law.

Mr. Jarvis: Chief, I agree that your responsibility is to say what you agree with before this Committee on this legislation. Is there not an equal responsibility to say what you disagree with?

Chief Adamson: Well, I think I have run the gamut of what are our likes and dislikes with regard to it, but here again it is our duty to serve the law as it is presented. We can present our views, but that is as far as we can go. Certainly I would like to see—and I said this at the outset—these sections included.

[Translation]

nous accorder ce pouvoir, tout en nous imposant les contrôles nécessaires.

- M. Jarvis: Je suis en faveur de cela, moi aussi.
- M. Adamson: Non seulement je suis policier, mais je suis aussi citoyen de ce pays, j'espère y demeurer pendant long-temps encore, et si l'on veut constamment nuire à la police dans l'exercice de ses fonctions à cet égard, je ne sais franchement pas où nous aboutirons.
- M. Jarvis: Eh bien, ce projet de loi vous nuit certainement en ce qui concerne la pornographie, l'extorsion, la fraude par le courrier. La pornographie... Cela ne vous gêne pas qu'on vous nuise à ce propos, chef?
 - M. Adamson: Bien sûr que si, mais, par contre, ...
- M. Jarvis: Alors pourquoi ne pas jeter le gant de velours et faire voir la main de fer au comité, monsieur?
- M. Adamson: Il me semble que je la montre, ma main de fer.
 - M. Jarvis: Je ne l'ai pas vue.
- M. Adamson: Peut-être le poids des ans change-t-il ma main de fer en main de velours.

La vice-présidente: Peut-être l'honorable député voudrait-il présenter un projet de loi privé que j'appuyerais.

M. Jarvis: C'est ce que j'ai dit lors de la deuxième lecture; souvenez-vous de cette deuxième lecture; j'avais fait une liste des infractions.

La vice-présidente: J'appuierai votre bill privé.

M. Adamson: Je ne puis me permettre de dire aux experts en procédure parlementaire qui se trouvent ici comment ils devraient agir. J'appuie ce qu'on propose ici. Je crois que c'est bien, je crois que c'est juste. Mon avis est partagé par mes collègues partout au pays ainsi que par les forces de police fédérales, et j'appuie les mesures qu'on propose. Maintenant, si jamais il arrivait que . . . et j'ai bien apprécié les commentaires de M. Leggatt à propos de l'article 178.1. Franchement, j'ai l'impression qu'on me ferait prendre la porte si jamais je proposais une telle chose, mais il m'a devancé et je puis donc vous avouer que nous serions heureux si cela se faisait, mais nous serions heureux aussi si le minimum proposé par ce projet de loi actuel était adopté. Nous pouvons toujours revenir un peu plus tard et vous présenter un mémoire proposant certaines modifications, et c'est ce qu'a fait le gouvernement dans le cas du droit à la vie privée, il a donné une liste plus détaillée d'infractions, ce qui a élargi le champ d'activités de la police. Je ne sais pas si vous avez voté en faveur de cela ou non, monsieur, mais cela a été adopté, et c'est maintenant la loi.

M. Jarvis: Chef, vous avez tout à fait raison de dire que votre responsabilité est de nous dire ce qui vous agrée dans ce projet de loi. Mais n'avez-vous pas aussi la responsabilité de nous dire ce qui ne vous agrée pas?

M. Adamson: Je crois tout vous avoir dit à propos de ce qui nous agrée ou non, mais encore une fois notre devoir est de veiller à faire observer la loi comme elle est adoptée. Nous pouvons faire connaître notre point de vue, mais pas plus. Je

Mr. Jarvis: If you want those sections included, and they are not included, then it is bad law to some degree, by omission.

Chief Adamson: No, no.

Mr. Jarvis: I do not know what else it is, then, sir.

Now let us go on to one more point and how to approach it.

Mr. Robinson: Put in a private member's bill, Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: On second reading I listed the offences. I was not the least bit hesitant in saying that we needed this for pornography and extortion and all.

Mr. Robinson: Are you going to make that an amendment?

Mr. Jarvis: I think I very well may, but I do not understand why the witnesses are not telling us this.

Mr. Robinson: I think you will get some support.

Chief Adamson: Mr. Jarvis, maybe I do not make myself clear to you but I have said that we support the offences that are listed here, but it is not to say that the bill is no good because they are not in there. It is not as perfect if they are not in there. That is all. It is not as efficient, it is not as workable, if you like.

Mr. Jarvis: Okay. Let us go on to one other point before my time runs out. I get back to the point I made in my original questioning about the risk of this being a tool for lazy officers not as diligent as you or I would like them. I also refer you to the report under the Invasion of Privacy Act that is filed in Parliament once a year in connection with electronic surveillance, wherein out of 609 applications, 605 were issued; renewals, 534 applications, 532 issues. That is consistent with one or two or both propositions. One, that the applications for warrant were intelligent and deserved applications and that is why the granting rate was as high as it was. It is also consistent with an interpretation of the act wherein warrants are almost granted as a matter of course. It is equally consistent with those two propositions, or a combination of those two.

You assured me that as a chief of police you and colleagues in all police forces, hopefully, would be as diligent as you could to see that the law was not abused, and I accept that. Because this is a fairly new departure in terms of invasion of privacy, what about somebody looking over your shoulder, this Committee or something of that nature looking over your shoulder to examine in detail—and I am just talking about the criminal side now—why the granting rate was so high, why there were so few refusals? What was the nature, in detail, of a typical number of Toronto applications? Just so I could satisfy myself that it is the former proposition, that the applications had an integrity that demanded that a judge grant them.

[Traduction]

l'ai déjà dit au début, j'aimerais bien que ces articles soient inclus.

M. Jarvis: Si vous voulez qu'ils soient inclus et s'ils ne le sont pas, à ce moment-là cette loi pêche par omission.

M. Adamson: Non, non.

M. Jarvis: Mais alors, monsieur, je ne sais plus que dire.

Passons à une autre question ou à une autre façon de l'aborder.

M. Robinson: Présentez un bill privé, monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Lors de la deuxième lecture, j'ai fait une liste d'infractions. Je n'ai pas du tout hésité à dire que nous en avions besoin en ce qui concerne la pornographie, l'extorsion et tout le reste.

M. Robinson: Allez-vous proposer un amendement?

M. Jarvis: Cela se pourrait fort bien, mais je ne comprends toujours pas pourquoi les témoins se taisent à ce propos.

M. Robinson: Je crois que certains vous appuieront.

M. Adamson: Monsieur Jarvis, peut-être n'ai-je pas réussi à me faire comprendre, mais nous sommes d'accord quant aux infractions énumérées ici, pourtant cela ne revient pas à dire que le projet de loi n'est pas bon si elles n'y sont pas énumérées. Le projet de loi n'est tout simplement pas aussi parfait qu'il pourrait l'être. C'est tout. Ce n'est pas aussi efficace, ce n'est pas aussi fonctionnel, si vous voulez.

M. Jarvis: D'accord. Passons à autre chose, car le temps presse. J'en reviens à mes premières questions où je disais qu'il est possible que cela serve d'outil aux agents paresseux et moins diligents que vous ou moi ne voudrions qu'ils le soient. Je vous signale aussi le rapport annuel déposé au Parlement concernant la Loi sur le droit à la vie privée où il est question de surveillance électronique et où, sur 609 demandes, 605 ont été accordées; renouvellements, 534 demandes, 532 accordées. Cela confirme une ou deux propositions ou même les deux à la fois. Primo, qu'on se sert de son intelligence en ce qui concerne les demandes de mandat, que les demandes étaient justifiées et que, pour cette raison, elles ont été accordées en si grand nombre. Cependant, on pourrait aussi prétendre que les mandats sont accordés à qui les demande. Donc, les deux hypothèses sont fondées, l'une n'exclut pas l'autre, elles sont bonnes à la fois.

Vous m'avez assuré que, policier vous-même, vous et vos collègues de toutes les forces policières, espérons-le, feriez tout en votre pouvoir pour qu'on ne fasse pas un usage abusif de la loi, et je vous crois sur parole. Du fait qu'il s'agit là d'une nouvelle optique dans l'invasion de la vie privée, c'est-à-dire du fait que, par exemple, quelqu'un, ou le comité, pourrait examiner en détail vos affaires personnelles, quelles seraient les implications au point de vue criminel de cet acte? Pourquoi a-t-on accordé tant de mandats et quelle était la nature de ces demandes à Toronto? Je voudrais simplement m'assurer que les demandes étaient justifiées, c'est-à-dire que c'est un juge qui les a accordées.

• 1715

Chief Adamson: I believe there are all sorts of controls here—The Solicitor General at the federal level, the Attorney General at the provincial level and their agents, and the judges. Rightly so, we have to go through quite an exercise to get an authorization. Now are you asking me if I believe that the Solicitor General, the Attorneys General and their agents, and the judges are not qualified to supervise us? I do not agree with you.

Mr. Jarvis: No. they are qualified to implement the law as enacted by this Committee and this Parliament.

Chief Adamson: That is right. I understand that.

Mr. Jarvis: There have been many misinterpretations of laws that were enacted. We just heard evidence, whether I accept it or not, of the longest criminal trial in British Columbia where there was an inability by defence counsel to cross-examine the circumstances leading up to the granting of a warrant.

Chief Adamson: Yes.

Mr. Jarvis: That rather disturbs me because I thought there would be sort of a semi-voir dire, that as long as the warrant is correct on its face then counsel may not cross-examine. I am not sure that I am satisfied with that interpretation of the law. Because it is new and is a departure—and it is an erosion of civil rights. I accept that because civil rights sometimes have to be eroded for the protection of our community and our country—I do not know why anyone for a period of two or three years would object to a permanent reference to a Standing Committee, for example. Or we could say all right, Chief Adamson, we want you to indicate to us on 10 of your warrants what led up to them, what documentary material you prepared and so on. I do not see where a law enforcement agency would object to that.

Chief Adamson: We have no objection.

Mr. Jarvis: That was my question to you, sir, and you did not answer in the positive.

Chief Adamson: But I felt that we do have adequate control. Then, of course, when you asked me the question I thought I should comment on it.

I have no objections of this Committee or any other person looking at those things because we the police community are doing our job lawfully, and if we do not do it lawfully then we should not have that authority. This Committee and CACP said that at the outset of the debates on the invasion of privacy. Believe you me, the people who are here were here during all those debates, did appear in front of this Committee and did make presentations, as well as to this same committee at the Senate level, so we are well aware of the need for proper controls, and we are saying that with this identical bill.

We have no fear of the control. There should be controls, and we agree with the controls. If you say that this Committee or some other Standing Committee, if it is a lawful thing for

[Translation]

M. Adamson: Je crois que nous avons des garanties dans ces cas, car il existe toutes sortes de contrôles qui sont exercés par le solliciteur général au niveau fédéral, les procureurs généraux au niveau provincial et leurs agents, et ensuite les juges. Pour obtenir l'autorisation, il faut donc passer par toutes sortes de conditions. Vous me demandez si le solliciteur général, les procureurs généraux, les juges sont compétents pour nous surveiller?

M. Jarvis: Non. Ils sont compétents pour appliquer la loi telle qu'établie par le présent comité et le Parlement.

M. Adamson: C'est exact, monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Mais on a interprété de bien des façons les lois mises en vigueur. Nous venons d'apprendre, que cela me plaise ou non, qu'il y a eu un procès criminel en Colombie-Britannique, le plus long jusqu'ici, où l'avocat de la défense n'a pas été en mesure de procéder à un contre-interrogatoire sur les circonstances qui avaient entouré l'octroi d'un mandat.

M. Adamson: Oui.

M. Jarvis: Ce qui me trouble, c'est que je pensais que l'on aurait procédé à un semi-interrogatoire préliminaire et que, par conséquent, du moment que l'autorisation était valable, l'avocat n'aurait pas nécessairement eu à faire de contre-interrogatoire. Je ne suis pas certain que ces interprétations de la loi répondent à mes inquiétudes. Mais vu qu'il s'agit d'une question nouvelle et d'une voie différente dans laquelle on s'est lancé—et d'une érosion des droits civils—j'accepte que, dans ce cas, on veuille protéger la collectivité et notre pays, et je ne vois pas pourquoi, par exemple, l'on s'opposerait, pendant deux ou trois ans, à donner un mandat permanent à un comité permanent. Nous pourrions aussi vous dire, chef Adamson, que nous voulons que vous nous expliquiez quelles sont les circonstances qui ont abouti à l'octroi de dix de vos mandats. Je ne vois pas en quoi un organisme chargé de l'application de la loi devrait s'opposer à une telle procédure.

M. Adamson: Nous n'avons aucune objection.

M. Jarvis: C'était la question que je vous posais et vous n'avez pas répondu d'une façon affirmative.

M. Adamson: Mais je considère que les contrôles sont suffisants, et lorsque vous m'avez posé la question, j'ai pensé devoir apporter des remarques.

Nous ne voyons aucune objection à ce que le comité ou toute autre personne examine ces questions, car nous faisons notre travail d'une façon légale, autrement nous n'en aurions pas le droit. Le présent comité et l'Association canadienne des chefs de police l'ont indiqué dès le début des débats sur l'invasion de la vie privée. Or, vous pouvez me croire, les agents qui sont ici étaient présents lors de ces débats, ont témoigné devant le comité et présenté leurs exposés, ainsi qu'au comité du Sénat. Nous sommes très conscients du fait qu'il est nécessaire d'avoir des contrôles appropriés, et nous les répétons dans le cas de ce bill qui est identique.

Nous ne craignons pas ces contrôles, et si vous me dites que ce comité ou un autre comité permanent voudrait assurer une surveillance supplémentaire je l'accepte.

them to do, should have added supervisory responsibility, fine with me.

Mr. Jarvis: I do not know if it is supervisory as much as monitoring.

Chief Adamson: Well, whatever.

The Vice-Chairman: Mr. Jarvis, one more.

Mr. Jarvis: All right. Page 2, second last paragraph, with regard to where a warrant may be executed, you have some trouble with that. Can you give me an example because I am not quite sure I follow that?

Chief Adamson: Could you give me that again? I was getting advice here.

Mr. Jarvis: The second last paragraph on page 2 of your brief or your letter, about the middle of that paragraph:

For this reason, we believe that it is desirable that the legislation contain a provision that a Warrant, once issued, may be executed anywhere in Canada...

Chief Adamson: I am suggesting to you here that if a warrant was issued to search the mails in Toronto but the mail had already gone, or it went during the period that this warrant was issued, it should be Canada-wide so that if it was going to Calgary or whatever we would have the ability to send it on and search it there. In other words, just not have to issue a series of warrants following the mail across the country.

Mr. Jarvis: So similarly, if the Calgary police secured a warrant, they would pass it on to you for execution.

Chief Adamson: Exactly.

Mr. Jarvis: You would like that approach.

Chief Adamson: Yes. The mobility of mail, I think, gives that need.

Mr. Jarvis: Thank you, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: I would like to find out your understanding of the provisions which you are most interested in, and which are on the criminal side, and how you would go about applying for a warrant under the provisions of this bill. Let me give you my particular concern and you can address your attention to that.

• 1720

In British Columbia there has been suspicion from time to time that there is a substantial amount of drugs that could be coming in—we have had some evidence in the mail—say from Hong Kong. How particular do you have to be in terms of applying for a warrant in terms of the name of the alleged offender? Naturally you could be specific about the nature of the offence you are investigating. What I am concerned about is that we not have open warrant to look at the mail, say coming from a particular location to another location over a period of time.

[Traduction]

M. Jarvis: Je ne sais pas s'il s'agit d'une surveillance plutôt que d'un contrôle.

M. Adamson: Comme vous voulez.

La vice-présidente: Monsieur jarvis, il vous reste du temps pour poser une question.

M. Jarvis: Très bien. A la page deux, deuxième paragraphe, vous parlez de la façon dont on applique un mandat et vous semblez avoir des difficultés . . . Pourriez-vous nous donner un exemple?

M. Adamson: Je m'excuse, j'écoutais un conseil, pourriezvous répéter?

M. Jarvis: Au deuxième paragraphe de la page deux dans votre mémoire, ou de votre lettre, à peu près au milieu du paragraphe, vous dites:

C'est pourquoi nous pensons qu'il est souhaitable que la loi contienne une stipulation indiquant qu'un mandat, une fois qu'il a été émis, peut être mis à exécution n'importe où au Canada...

M. Adamson: Je prétends que si un mandat a été octroyé pour fouiller du courrier à Toronto, mais que le courrier est déjà parti ou qu'il était parti pendant la période où le mandat avait été émis, je prétends que le mandat devrait être valable partout au Canada, que ce soit à Calgary ou ailleurs... En d'autres termes, nous ne devrions pas avoir besoin d'obtenir une série de mandats pour suivre le courrier dans tout le pays.

M. Jarvis: Donc, de la même façon, si la police de Calgary obtenait un mandat, elle vous le transférerait pour que vous puissiez le mettre à exécution.

M. Adamson: Exactement.

M. Jarvis: Est-ce que vous êtes d'accord?

M. Adamson: Oui. Car à mon avis, cela est une conséquence de la mobilité du courrier.

M. Jarvis: Merci, madame la présidente.

La vice-présidente: Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: J'aimerais savoir comment vous interpréter ces stipulations au point de vue criminel et comment vous feriez votre demande de mandat en vous appuyant sur les stipulations du présent bill. Permettez-moi de vous dire ce qui m'inquiète particulièrement pour que vous l'examiniez.

En Colombie-Britannique on soupçonne de temps en temps qu'un volume important de drogue pourrait venir—nous avons vu des preuves dans le courrier—par exemple de Hong Kong. Quel degré de précision est nécessaire, lorsqu'on demande un mandat, en ce qui concerne le nom du prétendu contrevenant? Bien sûr, vous pouvez être précis sur la nature de l'infraction qui fait l'objet de votre enquête. Ce qui me préoccupe, c'est ce ne pas avoir un mandat ouvert permettant d'examiner le courrier venant, par exemple, d'un endroit précis à un autre endroit au cours d'une certaine période.

The wording as I read it is vague in terms of the particularity that you are under a duty to specify before a judge will issue a warrant to you. How much detail must you provide under your affidavit?

Chief Adamson: Mr. Leggatt, I believe first of all the judge will be much more thorough in his examination because the rider is there that all other investigative avenues have been used or exhausted. So, item 1, he will want to know what those are. The lazy policeman that Mr. Jarvis talks about will be somewhat cornered on this.

Along with that is the fact that I think you have to leave some area open because we might not know the name located at the address. We might have information that narcotics are going there and traffickers are working from that address. We know that they are getting drugs in some manner. We believe by reasonable and probable grounds that it is by mail. So we might just have to give the address of the location.

There may be three or four individuals living in that building. So there has to be some allowable scope here. But again, the judge, in his thoroughness will examine the police officer to see whether or not there is an indication that he has reasonable and probably grounds. That, I am sure, is why that is built into this proposal because it has worked with the invasion of privacy. I believe that is one reason why this identical system is being put forth in this proposed bill.

Mr. Leggatt: Rather than the search and seizure provisions under the Criminal Code.

Chief Adamson: Yes.

Mr. Leggatt: Because under the search and seizure provisions of the Criminal Code you would have to be more particular in setting forth the specific item that you wish to seize, or you may have to particularize the specific address before you would be issued a warrant to break in and conduct your investigation.

Chief Adamson: I believe that scope would be allowed for this express purpose.

Mr. Leggatt: All right. Therefore, why could you not operate with the particularity of the mail itself? After all, you have the power now under the Post Office Act to examine the cover, as you have been doing within the law I presume on a fairly extensive basis. You have the co-operation of the Post Office. Why not then particularize the items of mail that you wish to open, since you already have the power to examine the cover, and set that forth in the form of an affidavit?

What I am concerned about is the broad nature under this bill, that you could go and apply for a warrant which would deal with all mail coming from Macao to Vancouver over a period of time, if you could get a judge to buy that. I agree you would probably have trouble getting a judge to buy it, but theoretically...

[Translation]

Selon moi, le bill est vague en ce qui concerne les prévisions que vous êtes obligé de donner avant qu'un juge n'émette un mandat. Quels détails êtes-vous obligé de fournir dans l'affidavit?

M. Adamson: Monsieur Leggatt, premièrement je crois que le juge sera d'autant plus exhaustif dans son examen qu'une clause exige que toute autre méthode d'enquête a été essayée ou épuisée. Donc, premièrement, il voudra connaître ces méthodes d'enquête. L'agent de police paresseux dont parle M. Jarvis se trouvera mal pris à ce sujet.

De plus, je crois qu'il est nécessaire de laisser un peu de latitude, car il est possible que nous ne connaissions pas le nom de la personne qui habite à l'adresse indiquée. Nous pourrions avoir des informations disant que des stupéfiants aboutissent à cette adresse et que les trafiquants travaillent à partir de cette adresse. Nous savons qu'ils obtiennent des drogues d'une façon ou d'une autre. Pour des motifs raisonnables et probables, nous croyons qu'ils les reçoivent par le courrier. Donc, nous pourrions n'avoir qu'à donner l'adresse de l'endroit.

Il se peut qu'il y ait trois ou quatre personnes habitant ce bâtiment. Il est donc nécessaire d'avoir une certaine latitude à ce sujet. Mais là aussi, pour faire une étude exhaustive, le juge fera subir un examen à l'agent de police afin de déterminer s'il a des motifs raisonnables et probables ou non. Je suis sûr que c'est la raison pour laquelle cette question a été introduite dans cette proposition, elle a donné des résultats dans le cas de l'atteinte à la vie privée. Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles ce système identique est suggéré pour ce projet de loi.

M. Leggatt: Plutôt que de répéter les dispositions de perquisition et de saisie du Code criminel.

M. Adamson: Oui.

M. Leggatt: Parce que d'après les dispositions de perquisition et de saisie du Code criminel, il faudrait être plus précis dans la définition de la chose que l'on veut saisir, ou il serait peut-être nécessaire de spécifier l'adresse précise avant d'émettre un mandat vous permettant d'entrer et de faire votre enquête.

M. Adamson: Je crois que l'on permet une latitude expressément dans ce but.

M. Leggatt: D'accord. Donc pourquoi ne pourriez-vous pas travailler avec les détails révélés par le courrier lui-même? Quand même, vous avez maintenant le pouvoir, d'après la Loi sur les postes, d'examiner le pli, comme vous le faites selon les termes de la loi, je suppose, de façon assez étendue. Vous avez la collaboration des postes. Pourquoi donc ne pas définir les articles de courrier que vous désirez ouvrir, étant donné que vous avez déjà le pouvoir d'examiner le pli et de le dire sous forme de déclaration assermentée?

Ce qui me préoccupe, c'est la nature assez large de ce projet de loi, qui vous permettrait d'aller demander un mandat touchant tout le courrier venant de Macao à Vancouver sur une certaine période, si vous arriviez à faire accepter cette idée par un juge. J'admets que vous auriez probablement du mal à convaincre un juge de l'accepter, mais en théorie...

Chief Adamson: I am sure you know perfectly well as a lawyer that it is not possible for the police to do that.

Mr. Leggatt: Under this particular law it is not impossible. I would say it is very improbable.

Chief Adamson: I suggest to you it is improbable and almost impossible. I have more faith and I am sure you do in the judicial officers in this nation than to say that they would give us a warrant under those very nebulous circumstances. I think that is almost like believing in the tooth fairy.

Mr. Leggatt: Okay. But I am concerned that you are intercepting mail before it is sent. I do not have objection to your intercepting mail that you know of that is in the course of post and that for reasonable and probably grounds you believe contains drugs. I do not have objection to that. But there are people who are concerned that there will be too broad a brush painted here, that in fact because of the natural concern of citizens to see that we have enforcement on drugs, you may move for more open and more general permission to look at a broad cross-section of correspondence coming from an area, say either in Mexico or Asia, where clearly there is a lot of trafficking going on.

Chief Adamson: I believe the safeguards are built into the bill because our experience with wiretapping is indicative of the close examination that judges give to the requirement.

Mr. Leggatt: Not on the basis of the refusals that have been issued. There are almost no refusals on wiretaps that I have been able to find.

Chief Adamson: That may be due to the fact that the police have good reasonable and probable grounds, that they do their research properly. It does not mean to say it is bad because they have come forth. The police are not always wrong. So I say that going by that experience, that the judges will examine the police diligently and they will not give them nebulous warrants or create or help these lazy policemen that Mr. Jarvis is talking about, I do not share your fears.

• (1725)

Mr. Leggatt: Well then you are certainly going to have to accept my argument on that reasoning, that on the security side we should have judicial review rather than allow a Solicitor General his absolute discretion.

Chief Adamson: Well, you see, I do not share your view in that regard.

Mr. Leggatt: But how can you argue that, Chief, when you have just told us . . .

Chief Adamson: Well, it is a matter of opinion.

Mr. Leggatt: . . . in fact you are so happy with the judges on one side and yet you are willing to go along with it on the other without judges.

Chief Adamson: Well, the Solicitor General is responsible to the public of this country, he is an elected representative, he is accountable to Parliament, and you gentlemen, with your piercing questions, I am sure will examine him very carefully [Traduction]

- M. Adamson: Je suis sûr qu'en tant qu'avocat, vous savez très bien qu'il est impossible à la police de faire cela.
- M. Leggatt: Ce n'est pas impossible aux termes de cette loi. Je diraii que c'est très improbable.
- M. Adamson: A mon avis, c'est improbable et presque impossible. J'ai plus confiance que cela dans les représentants de la justice de ce pays, et je suis sûr que vous en avez plus aussi; je ne peux admettre qu'ils nous donneraient un mandat dans ces circonstances très vagues. Il me semble que c'est presque la même chose que de croire à la bonne fée.
- M. Leggatt: D'accord. Mais ce qui me préoccupe, c'est que vous interceptez le courrier avant qu'il ne soit envoyé. Je ne m'oppose pas à ce que vous interceptiez du courrier dont vous connaissez l'existence et dont, pour des motifs raisonnables et probables, vous croyez qu'il contient de la drogue. Je ne m'oppose pas à cela. Mais des gens se préoccupent d'une éventuelle interprétation trop large; étant donné la préoccupation normale des citoyens de voir les lois sur les drogues appliquées effectivement, vous allez demander une permission plus ouverte et plus générale pour examiner un large éventail de correspondance venant d'une certaine région, par exemple du Mexique ou d'Asie, où il est évident qu'il y a beaucoup de trafic de drogues.
- M. Adamson: Je crois que des garanties existent dans le projet de loi; notre expérience avec l'écoute électronique nous montre que les juges sont exigeants.
- M. Leggatt: Ce ne sont pas les refus émis qui vous permettent de le dire. Je n'ai presque jamais pu trouver de refus pour des écoutes électroniques.
- M. Adamson: C'est peut-être parce que la police a des motifs raisonnables et probables, qu'elle fait convenablement la recherche. Cela ne veut pas dire que c'est mauvais parce que l'on n'en trouve pas. La police n'a pas toujours tort. Je dis donc, à la lumière de l'expérience, que les juges vont examiner de façon diligente les demandes de la police, et ils ne donneront pas de mandat vague, ni ne créeront ni n'aideront les agents de police paresseux dont parle M. Jarvis; je ne partage pas vos craintes.
- M. Leggatt: Mais il vous faut certainement accepter mon argument que, du point de vue de la sécurité, nous devrions avoir un examen judiciaire plutôt qu'une autorisation générale au Solliciteur général.
- M. Adamson: Eh bien, voyez-vous, je ne partage pas votre opinion à cet égard.
- M. Leggatt: Mais comment pouvez-vous dire cela, monsieur le chef, quand vous venez de nous dire . . .
 - M. Adamson: Eh bien, c'est une question d'opinion.
- M. Leggatt: ... effectivement, d'un côté vous êtes très content des juges, mais vous êtes prêt, d'un autre côté, à vous passer d'eux.
- M. Adamson: Eh bien, le Solliciteur général est responsable devant le public de ce pays, il est le représentant élu, il doit rendre compte au Parlement, et je suis sûr que vous, monsieur, avec vos questions pénétrantes, vous allez l'examiner de très

when he appears to present his report. I have no fear in accepting the fact that the Solicitor General will be a responsible person, whoever he might be.

The Vice-Chairman: Or she.

Chief Adamson: Or she. I am sorry, Mrs. Holt, of course.

Mr. Leggatt: I can tell you our experience has not been as good as yours in terms of getting answers in that area.

Thank you, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Robinson, do you have any more questions?

Mr. Robinson: Well, I think the area Mr. Leggatt was discussing is the very area that I wanted to ask questions about.

I agree with Mr. Leggatt and Mr. Jarvis and others, that I think we need to give the police more support in this. They need this kind of legislation. But I am concerned about safeguards. And I note that in your brief on page 2, at the top of the page, you say,

Ample safeguards are included in the Bill and we can see no way in which the police in Canada today would, or could be able to, or would want to open any mail without reasonable and probable grounds and proper authority.

Do you really mean this, Chief Adamson?

Chief Adamson: I sure do. I wrote those words and I believe every one of them.

Mr. Robinson: So that as far as the Metropolitan Toronto police force is concerned this is the way you feel about it.

Chief Adamson: Absolutely.

Mr. Robinson: Would you be able to make the same statement for the Canadian Association of Chiefs of Police, since you are here speaking on their behalf as well?

Chief Adamson: If I did not feel that way, Mr. Robinson, I would not be here.

Mr. Robinson: Now, we had before us a lawyer from Toronto by the name of Paul Copeland.

Chief Adamson: Yes, I know Mr. Copeland.

Mr. Robinson: And he complained that his mail had been opened by police on occasion. I assume that this was not Metropolitan Toronto police. Is that true?

Chief Adamson: We would not open his mail, no.

Mr. Robinson: If he had his mail opened or made that statement then it must have been the RCMP that opened his mail.

Chief Adamson: Well, I cannot say that, sir.

Mr. Robinson: Well, it certainly . . .

Chief Adamson: It certainly was not the Metropolitan Toronto police.

Mr. Robinson: Right. Well, that is what I wanted to clear up. Now, he also makes a statement that,

The letter opening bill creates a police state.

[Translation]

près quand il comparaîtra pour présenter son rapport. Je n'ai pas peur d'admettre que le Solliciteur général est une personne responsable, qui qu'il soit.

La vice-présidente: Ou elle.

M. Adamson: Ou elle. Je m'excuse, madame Holt, bien sûr.

M. Leggatt: Je peux vous dire que notre expérience, pour ce qui est d'obtenir des réponses dans ce domaine, n'est pas aussi bonne que la vôtre.

Merci, madame la présidente.

La vice-présidente: Monsieur Robinson, avez-vous d'autres questions?

M. Robinson: Je crois que le domaine abordé par M. Leggatt est celui sur lequel je voulais poser des questions.

Je suis d'accord avec M. Leggatt et M. Jarvis et d'autres, je crois qu'il nous faut donner plus d'appui à la police à ce sujet. Elle a besoin de cette loi. Mais les garanties me préoccupent. Et je constate qu'à la page 2 de votre mémoire, en haut de la page, vous dites:

Des garanties abondantes sont comprises dans le projet de loi et nous ne voyons absolument pas pourquoi la police du Canada d'aujourd'hui ouvrirait, pourrait ou voudrait ouvrir du courrier sans motif raisonnable et probable, et sans l'autorité nécessaire.

Est-ce vraiment ce que vous voulez dire, monsieur Adamson?

M. Adamson: Absolument. J'ai écrit ces paroles, et je crois à chacune d'entre elles.

M. Robinson: Donc pour ce qui est de la Sûreté municipale de Toronto, c'est votre opinion.

M. Adamson: Absolument.

M. Robinson: Pourriez-vous faire la même déclaration à l'endroit de l'Association canadienne des chefs de police, étant donné que vous parlez également ici en leur nom?

M. Adamson: Si je ne le pensais pas, monsieur Robinson, je ne serais pas ici.

M. Robinson: Un avocat de Toronto nommé Paul Copeland est comparu devant nous.

M. Adamson: Oui, je connais monsieur Copeland.

M. Robinson: Et il s'est plaint que son courrier a parfois été ouvert par la police. Je suppose qu'il ne s'agissait pas de la Sûreté municipale de Toronto. Ai-je raison?

M. Adamson: Nous n'ouvririons pas son courrier, non.

M. Robinson: Donc si on a ouvert son courrier ou s'il a fait cette déclaration, c'est nécessairement la GRC qui a ouvert son courrier.

M. Adamson: Eh bien, je ne peux pas dire cela, monsieur.

M. Robinson: Eh bien, certainement . . .

M. Adamson: Ce n'était certainement pas la Sûreté municipale de Toronto.

M. Robinson: D'accord. C'est ce que je voulais clarifier. Il déclare également que,

le projet de loi sur l'ouverture du courrier crée un État policier.

What do you think about that?

Chief Adamson: Well, I think that is wrong. In no way have we a police state in this nation, in no way have we ever had one, and in no way will we ever have one. But I think we had better be aware of the fact that we have people who commit criminal acts, who will do their best to destroy this nation one way or another and, unless we give the police the authority to do their job, then I think we are all falling down. I say that not only as a chief of police and a law enforcement officer but as a citizen of this nation. And I feel very strongly about it.

Mr. Robinson: As a result of Mr. Copeland appearing before this Committee, an editorial appeared in the *Toronto Star* dated June 9, 1978, and I just quote from that a statement, as follow:

There are undoubtedly circumstances where the police need to be given authority to open letters for the control of crime or the prevention of terrorist acts, of revolutionary violence, but these circumstances should be clearly set out in the bill and the authorization of a high court judge after adequate reason had been shown should be required in each case.

Would you agree with that?

Chief Adamson: I think that is what the bill says.

Mr. Robinson: And then it goes on to say,

Without these safeguards, this legislation is one more step towards a police state.

So what you are saying is that the safeguards are there and there...

Chief Adamson: Mr. Robinson, I consider editorials as opinions. That is one man's opinion, or one newspaper's opinion.

Mr. Robinson: But you feel that the safeguards either in the bill now or, if they are not in the bill, they should be put in the bill so that this kind of thing could not get out of hand and police would be controlled.

Chief Adamson: Well, there is no way that we want to see a police state, now or ever. And I suggest to you that by fulfilling the requirements of this bill, or passing it, in no way are they giving the police carte blanche authority to do what they like. The safeguards are built in by federally-appointed judges who are responsible judicial officers to control, and that is the very aspect of this thing. I suggest to you that controls are there, whether we like it or whether we do not. The police cannot go willy-nilly obtaining authorizations or doing what they wish about private mail, nor should they. The controls are here.

• 1730

In the event that this is passed, and this is not acceptable, you have the authority to change it if we are misbehaving, and prosecute the officers. The control factors are there.

[Traduction]

Que pensez-vous de cette déclaration?

M. Adamson: Je crois qu'elle est fausse. Nous n'avons aucunement un État policier dans ce pays, nous n'en avons jamais eu d'aucune façon, et nous n'en aurons jamais d'aucune façon. Mais je crois que nous devrions être conscient du fait que nous avons des personnes qui commettent des actes criminels, qui feront leur possible pour détruire cette nation d'une façon ou d'une autre, et, à moins de donner à la police l'autorité nécessaire pour faire le travail, alors je crois que nous ne sommes pas à la hauteur de nos responsabilités. Je dis ceci non seulement en tant que chef de police et en tant qu'agent chargé d'appliquer la loi, mais en tant que citoyen de ce pays. Et mes sentiments à ce sujet sont très forts.

M. Robinson: Comme résultat de la comparution de M. Copeland devant le comité, un éditorial est paru dans le Toronto Star daté du 9 juin 1978, et j'en cite l'extrait suivant:

Il y a sans doute des circonstances dans lesquelles la police doit obtenir le pouvoir d'ouvrir les lettres pour contrôler les crimes, pour empêcher les actes de terrorisme et les actes de violence révolutionnaire, mais ces circonstances devraient être très clairement définies dans le projet de loi et on devrait exiger dans chaque cas l'autorisation d'un juge d'un haut tribunal, après qu'on ait démontré une raison suffisante.

Approuvez-vous cela?

M. Adamson: Je crois que c'est ce que le projet de loi dit.

M. Robinson: L'éditorial continue,

sans ces garanties, cette loi est encore un pas vers un État policier.

Vous dites donc que les garanties sont là et que . . .

M. Adamson: Monsieur Robinson, je considère que les éditoriaux sont des opinions, c'est l'opinion d'une personne, ou d'un journal.

M. Robinson: Mais vous croyez que les garanties sont déjà dans le projet de loi ou, si elles n'y sont pas, qu'on devrait les y mettre afin que ce genre de chose n'échappe pas à notre contrôle et que la police soit contrôlée.

M. Adamson: Eh bien, nous ne voulons d'aucune façon avoir un État policier, ni maintenant ni jamais. Et à mon avis, en remplissant les exigences de ce projet de loi, ou en l'adoptant, on ne donne d'aucune façon à la police carte blanche pour faire ce qu'elle veut. Les garanties existent et reposent sur des juges nommés au niveau fédéral, ce sont des officiers judiciaires responsables du contrôle, voilà précisément ce qu'il en est. Je soutiens que les contrôles existent, que cela nous plaise ou non. La police n'a pas la possibilité, et ne devrait pas l'avoir, d'obtenir des autorisations sans restriction pour ouvrir le courrier. Les contrôles sont déjà prévus.

Si ce projet de loi est adopté, et que vous trouvez que les pratiques suivies par la police ne sont pas acceptables, vous êtes en mesure d'apporter des modifications à la loi et de

Mr. Robinson: Of course, the question is how are we going to know?

Chief Adamson: How do you know now?

Mr. Robinson: We do not. Chief Adamson: Right.

Mr. Robinson: We did not find out for some 40 years that the mail was being opened, at least, the public did not find out. Now we know that the mails are being opened and we are concerned about it.

Chief Adamson: And we say that the lawful authority is needed. I suggest to you that this nation has a very serious problem with regard to trafficking in narcotics, it is a very serious problem, and we have to recognize it. If we are going to avoid becoming in the hands of organized crime to a large extent, we had better control these things, and we had better control pornography. That is another aspect of it. That is why we mentioned this in the brief. It is a lucrative business and anything that is a lucrative business criminals will take advantage of it.

If the police are to be hampered to the degree that they cannot do their job, then I think that is wrong. Give them the authority, and keep them under proper control. I say that control is there, but the decision rests with you, Madam Chairman, and Committee members.

Mr. Robinson: There is just one further question I want to ask. We have been told that, in effect, and I think some of the newspapers have dramatized it to some extent, what is happening in this bill is that the police are merely going to be able to do legally what they were previously doing illegally. What do you have to say about that?

Chief Adamson: I do not agree with that at all, and I do not know on what basis they say it. Certainly, there has been evidence that the RCMP have opened mail and for very good reasons, I might say, but what other evidence has there been presented to the courts of this land that the police are doing it? I do not know of any. The Metropolitan Toronto Police do not open mail indiscriminately or improperly.

Mr. Robinson: Since we know that this has been happening, and it was and is against the law, how do you feel about people who have perpetrated this kind of crime? Do you feel that they should be charged?

Chief Adamson: Are you talking about law enforcement officers?

Mr. Robinson: Law enforcement officers.

Chief Adamson: I do not agree with that either. I do not agree with that. I think they were doing their job and doing it properly, and faced with very great odds against very severe circumstances to protect this country. That decision will be made by others of a far higher status than this individual. I am speaking now as a policeman with 39 years experience in a

[Translation]

poursuivre les agents responsables. Les facteurs de contrôle sont là.

- M. Robinson: Bien sûr, mais il s'agit de savoir comment nous allons être mis au courant.
- M. Adamson: Comment êtes-vous mis au courant maintenant?
 - M. Robinson: Nous ne le sommes pas.
 - M. Adamson: C'est cela.
- M. Robinson: La population en général n'a appris que 40 ans plus tard qu'on ouvrait le courrier. Maintenant, nous le savons et cela nous inquiète.
- M. Adamson: Nous estimons que l'autorité légitime est nécessaire. Je vous rappelle que notre pays fait face à un très sérieux problème de trafic de stupéfiants, il ne faut pas l'oublier. Si nous voulons limiter l'expansion de la pègre, nous devrons avoir des contrôles et ceci s'applique également à la pornographie. C'est un autre aspect de la question. C'est pour cette raison que nous l'avons mentionné dans notre mémoire. Il s'agit d'une affaire rentable, et toutes les activités qui rapportent bien intéressent le monde interlope.

Je crois qu'il est mauvais d'entraver l'action de la police au point de l'empêcher de faire son travail. Qu'on lui accorde l'autorité nécessaire sous réserve de certaines restrictions. A mon avis, les contrôles sont déjà en place, mais c'est à vous de prendre la décision, madame la présidente et messieurs les membres du comité.

- M. Robinson: J'ai une dernière question à poser. On nous a dit, et je crois que certains journaux ont exagéré un peu dans ce sens, que le projet de loi va permettre à la police de faire de façon légale ce qu'elle faisait jusqu'ici illégalement. Qu'avezvous à dire à cela?
- M. Adamson: Je ne suis pas du tout d'accord sur ce point et je ne sais pas sur quoi est fondée une telle observation. Effectivement, il a été montré que la GRC a ouvert du courrier pour de très bonnes raisons, à mon avis, mais quelles autres preuves a-t-on soumises aux tribunaux au sujet du reste de la police canadienne? Je n'en connais aucune. La police de la communauté urbaine de Toronto n'ouvre pas le courrier à tort et à travers sans l'autorisation nécessaire.
- M. Robinson: Puisque nous savons tous que des cas se sont produits en infraction de la Loi, quelle est votre opinion sur les personnes responsables de ces crimes? Devraient-elles faire l'objet d'une accusation?
- M. Adamson: Parlez-vous d'agents responsables de l'exécution de la loi?
 - M. Robinson: Oui.
- M. Adamson: Je ne suis pas d'accord sur ce point non plus. Pas du tout. Je pense que les agents faisaient leur travail correctement et devaient combattre à armes inégales pour protéger leur pays. Mais cette décision sera prise par des personnes d'un statut bien plus élevé que le mien. Je parle maintenant en tant que policier avec 39 ans d'expérience dans

city, as you well know, where we have grave criminal problems grave criminal problems, and many many criminals perpetrating these crimes.

If they are going to go undetected and unpunished, then we had better be thinking about it. I am not speaking like the voice of doom.

Mr. Robinson: We are really talking about a risk-benefit situation, then, where you feel that the risk of opening the mail that has gone in the past, was certainly worth the benefits that have been derived by society in doing so.

Chief Adamson: Yes, I do.

Mr. Robinson: Thank you, Chief and Madam Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you. Would you like to ask some further questions? Are you able to stay a few minutes longer, Chief?

Chief Adamson: Mrs. Holt, I will be here until midnight if you want.

The Vice-Chairman: Good, and we did not even have to issue a bench warrant.

Chief Adamson: You threatened me, though.

The Vice-Chairman: I am sorry.

Mr. Jarvis: Do you want to take some allotted time, Simma?

The Vice-Chairman: No, I am fine. You go ahead. I am enjoying this.

Mr. Jarvis: I want to take you up on that last comment, Chief Adamson, because you of all people in my view, and I think my view is accurate, have acted always with the greatest dispatch where an officer was accused of acting illegally. Of all the police chiefs in Canada to say that those who have broken the law should not be subject to the law—that really is the Attorney General's problem, it is not our problem, is it?

Chief Adamson: It is not . . .

Mr. Jarvis: It is not yours, it is not mine, it is the Attorney General's.

Chief Adamson: . . . our decision.

Mr. Jarvis: But you have been the greatest upholder of police acting within their legal capacity.

Chief Adamson: I still believe that.

Mr. Jarvis: But you have just said to Mr. Robinson that those who have opened mail illegally, because of the pressure of narcotics and others, should be exempt from that law.

Chief Adamson: I think you have to look at each case and see whether they felt that they were doing what was right, that they thought it was within their scope to do it. I am not in a position in any way, shape or form, anymore than you are, to say carte blanche that they should be prosecuted, they should not be prosecuted, but I think they did it with proper intent. They were not intending to do something in a criminal way, they were intending to protect this nation.

Mr. Robinson: Just a minute, I was not talking about their guilt or innoncence, I was merely talking about whether they

[Traduction]

une ville où, comme vous savez, le problème criminel est très grave et le nombre de criminels très, très important.

Si ces malfaiteurs doivent échapper sans punition, il faut que nous nous en rendions compte. Je ne veux pas être un prophète de malheur.

M. Robinson: En fait, c'est une situation où il faut peser le pour et le contre. Vous estimez que le risque d'ouvrir le courrier, comme cela s'est fait dans le passé, est compensé par les avantages gagnés par l'intérêt de la société.

M. Adamson: Oui.

M. Robinson: Merci beaucoup, monsieur le chef, et madame la présidente.

La vice-présidente: Merci. Voulez-vous poser d'autres questions? Pouvez-vous rester encore quelques minutes, monsieur?

M. Adamson: Madame Holt, je suis prêt à rester jusqu'à minuit, si vous le voulez.

La vice-présidente: Très bien, et nous n'avons même pas dû demander un mandat à un juge.

M. Adamson: Mais vous m'avez fait des menaces.

La vice-présidente: Je vous demande pardon.

M. Jarvis: Voulez-vous poser des questions, Simma?

La vice-présidente: Non. Allez-y, je suis la discussion avec intérêt.

M. Jarvis: Examinons un peu votre dernière remarque, monsieur Adamson. Je crois que vous avez toujours agi avec toute la promptitude possible, lorsqu'on accusait un agent d'action illégale. Que vous, de tous les chefs de police au Canada, disiez que ceux qui ont enfreint la loi ne devraient pas être tenus responsables de leurs actes—en fait, cela relève du procureur général et non pas de nous, n'est-ce pas?

M. Adamson: Ce n'est pas . . .

M. Jarvis: Ce n'est pas votre problème, ni le mien, mais celui du procureur général.

M. Adamson: . . . notre décision.

M. Jarvis: Mais vous avez toujours maintenu en principe que la police doit travailler dans la plus stricte légalité.

M. Adamson: Je le crois toujours.

M. Jarvis: Mais vous venez de dire à M. Robinson que ceux qui ont ouvert le courrier illégalement dans leur combat contre le trafic des stupéfiants et d'autres activités devraient être exempts de la loi.

M. Adamson: Je crois qu'il faut examiner chaque cas pour déterminer si l'agent estimait que ce qu'il faisait était correct et relevait de son pouvoir. Comme vous, je ne suis pas en mesure de dire si oui ou non, il devrait être poursuivi de façon générale, mais je crois que ces décisions ont été prises avec une bonne raison. Il ne s'agissait pas de faire un acte criminel, mais de protéger cette nation.

M. Robinson: Un instant, je vous prie. Je ne parlais pas de leur culpabilité ou de leur innocence, mais simplement du fait

should be charged. They might readily appear before a court and find that they did not have the *mens rea* to commit the act, and therefore it is a nullity, or at least the charge is dismissed or withdrawn or whatever it may be.

• 1735

Chief Adamson: Really, I am saying the same thing.

Mr. Jarvis: I want to come back to what Mr. Leggatt and you were discussing, and that is the Solicitor General's discretion. You pointed out, when I referred you to the annual report under the Code regarding protection of privacy warrants, that it was a rather complete report and was subject to review by me and any other parliamentarian. By contrast, the report under the Official Secrets Act covers—if it were typed out in full—less than half a page, Chief Adamson. There were 471 warrants issued, and the whole report, if it were in proper typing, would be less than half a page. That is no report at all, of course.

I do not think I, personally, want to be privy, because I do not feel qualified to be privy, to official secrets, matters of national security—I think a very limited number of people should be. But it was suggested that both before the fact and after the fact two things might be done: number one, before the fact, in applying for a warrant that the Solicitor General rather than being the issuer of the warrant should be, in every case, the applicant for the warrant to a judge of the Supreme Court. That was one suggestion. That is before the fact. After the fact, a very complete report should be prepared by the Solicitor General, under the Official Secrets Act, and be submitted to somebody. I think the suggestion was a panel of three judges of the Supreme Court of Canada. You have, obviously, a very strong faith in the judiciary. You might wish to comment on both of those questions.

Chief Adamson: I would have no objection to either or both of them.

Mr. Jarvis: Would they be preferable to what the legislation suggests, do you think?

Chief Adamson: I am not warm either way on that.

Mr. Jarvis: I think those are all the questions.

The Vice-Chairman: Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: I just wanted to ask a couple of more questions, Chief. I must say we are always delighted to have you, but I am surprised at your evidence...

Chief Adamson: I sometimes wonder, Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: No, I am surprised that your evidence today was so totally supportive of the bill. I think Mr. Jarvis just made an interesting suggestion to you, that, in fact, the complaints we have had could probably easily be avoided with either an all-parliamentary committee or a Supreme Court of Canada judge, and yet you will not give us a comment on it. Other people who have come here have been very frank about the bill; when they criticize it, they say we do not like this or we do like that. We just want you to say whether there is there anything about the bill you do not like.

[Translation]

de porter une accusation. Lors de leur comparution devant le tribunal, il serait peut-être déterminé que les agents n'avaient pas l'intention criminelle de commettre cet acte, et l'accusation serait ensuite retirée.

M. Adamson: C'est ce que je disais, en somme.

M. Jarvis: Je voudrais revenir au sujet de votre discussion avec M. Leggatt, c'est-à-dire le pouvoir discrétionnaire du solliciteur général. Lorsque j'avais mentionné le rapport annuel prévu par le Code sur les mandats pour la protection de la vie privée, vous m'avez signalé qu'il s'agissait d'un rapport plutôt complet qui pouvait être étudié par les parlementaires. Le rapport publié en vertu de la Loi sur les secrets officiels, au contraire, remplit seulement la moitié d'une page. Quatre cent soixante et onze mandats ont été émis, et le rapport entier, s'il était dactylographié, remplirait moins d'une demi-page. On ne peut pas appeler cela un rapport.

Personnellement, je ne veux pas être mis au courant des secrets officiels concernant la sécurité nationale, je ne me sens pas qualifié et je crois que le nombre de personnes ayant ces connaissances devrait être très restreint. Mais on a proposé deux mesures avant et après le fait: d'abord, avant le fait, que le solliciteur général soit obligé de demander un mandat à un juge de la Cour suprême plutôt que d'être autorisé à l'émettre lui-même. Voilà une suggestion. Comme j'ai dit, c'est avant le fait. Après le fait, le solliciteur général devrait faire un rapport très complet en vertu de la Loi sur les secrets officiels et le soumettre à un groupe de trois juges de la Cour suprême du Canada, je crois. Vous avez évidemment beaucoup de foi dans le judiciaire. Vous aurez peut-être quelque chose à répondre à ces observations.

M. Adamson: Je ne m'opposerai pas à ces propositions.

M. Jarvis: Seraient-elles préférables à ce qui est prévu dans la loi, à votre avis?

M. Adamson: Je n'ai pas de préférence.

M. Jarvis: C'est tout ce que j'ai à dire.

Le vice-président: Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: J'ai encore quelques questions à poser. Nous sommes toujours ravis de vous avoir comme témoin, monsieur le chef, mais je suis étonné par vos témoignages...

M. Adamson: Je me pose parfois des questions, monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Je m'étonne que vous accordiez aujourd'hui un appui total au projet de loi. M. Jarvis vient de vous faire une proposition intéressante qui permettrait de résoudre le problème que pose le bill pour nous en prévoyant que la question soit soumise à un comité parlementaire ou à un juge de la Cour suprême du Canada, mais vous n'êtes pas prêt à vous prononcer à ce propos. Les autres témoins qui nous ont parlé de ce projet de loi ont été très francs; quand ils avaient des critiques à formuler, ils le faisaient de façon précise. Nous aimerions que vous nous disiez s'il y a des aspects du projet de loi que vous n'aimez pas.

Chief Adamson: No, there is not, other than that it is not broad enough. That is what we do not like about it.

But as far as the suggestion is concerned, I have given that no consideration. As a law enforcement officer I am quite willing to have the Solicitor General supervise these things. You, as parliamentarians, may not be satisfied, but let us look at it in our context. I have no objection to any committee's overlooking it to make sure, or to its being a watchdog, or to the members' of the Supreme Court doing it. I have no objection to that. But that is not to say that I do not think the Solicitor General is quite qualified to do that.

Mr. Leggatt: In terms of the surprising sort of evidence you gave us—and I can appreciate that maybe you would like to reconsider that, the question of whether charges should be laid. I practised law for 16 years and I ran into very few clients on the defence side who did not feel morally justified, somehow, in what they had done. They had been stealing bread for their family . . .

Chief Adamson: Yes, that is true.

Mr. Leggatt: ... had broken into a bank because they were broke. They always have some kind of reason. But when you use moral justification to avoid charging any person who has violated the law, it seems to me that you are, in a sense, degrading the law. Surely, the law is what keeps us all civilized. So would you not agree that perhaps we should support the law, even where it applies to someone who is doing his duty, as he saw it, who, in effect ... We do have a thing called a conditional discharge these days, which probably would apply in cases of police officers who are acting out of good morals but, in a sense, also knew that they were violating the law of the land.

Chief Adamson: But I am not the one who will decide that in any way, shape, or form. My opinions are probably brought about by the fact that I am a law enforcement officer and I am in sympathy with the problem. That may colour my view, or distort my view, or change my view. But those decisions will not be made by the police, as you well know, they will be made by the Attorney General of the particular province where the offence occurred. Really, the opinions of police officers, mine included, are of no value in that regard at all but I certainly sympathize with the problem.

• 1740

Mr. Leggatt: All right. One last question, which is the question of where we go from here on drug enforcement. Assuming this provides you with another tool, the easiest thing in the world to smuggle is drugs.

Chief Adamson: That is true.

Mr. Leggatt: Once you get the mail-opening legislation, well, it will act as a deterrent to those people using the mail, but with the hundreds of other ways we are going to have to move drugs in and out of Canada, I wonder how much of a handle you can really get on this particular problem without

[Traduction]

M. Adamson: Non, il n'y en a pas, à part le fait que les pouvoirs prévus ne sont pas assez vastes. C'est ce que nous n'aimons pas.

Quant à la proposition, je n'y ai pas réfléchi. En tant qu'agent chargé de l'exécution de la loi, je suis tout à fait disposé à ce que le solliciteur général surveille ces choses. Vous, en tant que parlementaires, n'en êtes peut-être pas satisfaits, mais essayez de tenir compte de notre situation. Je ne m'oppose nullement à ce qu'un comité ou des membres de la Cour suprême surveillent l'application de la loi. Je n'ai pas d'objection à faire. Mais cela ne veut pas dire qu'à mon avis le solliciteur général n'est pas tout à fait qualifié pour émettre un mandat.

M. Leggatt: Vous avez eu une réaction surprenante devant la question de savoir s'il fallait porter, oui ou non, une accusation et vous voulez peut-être reconsidére ce que vous avez dit. J'ai pratiqué le droit pendant 16 ans et j'ai eu très peu d'accusés comme clients qui n'estimaient pas que, pour une raison ou une autre, leur acte était normalement justifiable. Ils volaient du pain pour leur famille . . .

M. Adamson: Oui, c'est vrai.

M. Leggatt: . . . ils avaient fait une casse parce qu'ils étaient fauchés. Ils avaient toujours une raison. Mais lorsqu'on se sert d'une justification morale pour ne pas porter d'accusation contre une personne qui a enfreint la loi, je crois que c'est une sorte de dégradation de la loi. Après tout, c'est la loi qui nous permet de vivre de façon civilisée. Ne convenez-vous pas qu'il faudrait maintenir la loi, même quand elle s'applique à une personne qui fait son devoir, comme il l'entendait . . . il existe après tout l'acquittement conditionnel qui s'appliquerait sans doute aux policiers qui n'agissaient pas avec intention délictueuse, mais qui savaient en même temps qu'ils enfreignaient la loi du pays.

M. Adamson: Quoiqu'il en soit, je ne suis pas la personne qui tranchera cette question. Mon opinion est sans doute influencée par le fait que je sympathise avec les policiers, l'étant moi-même. Cela déforme ou change peut-être mon optique. Mais comme vous le savez bien, ces décisions ne relèvent pas de la police, mais du procureur général de la province dans laquelle l'infraction a été commise. En fait, les opinions des policiers, la mienne comprise, ne comptent pour rien dans cette question, mais je sympathise avec le policier qui doit résoudre ce problème.

M. Leggatt: Très bien. Une dernière question qui concerne l'avenir de la lutte contre les stupéfiants. Même en admettant que ce projet de loi vous donne un outil supplémentaire, il faut reconnaître que la contrebande de la drogue est une chose extrêmement facile.

M. Adamson: C'est exact.

M. Leggatt: Une loi permettant l'interception du courrier peut décourager les personnes qui se servent du courrier et, devant les centaines d'autres méthodes utilisées pour importer et exporter les stupéfiants, comment pourrez-vous vraiment vous attaquer au problème sans mettre l'accent sur la préven-

working on the preventive end, principally, rather than the prosecution end. I am not against drug prosecutions; they have to cap it. But for the total problem, I think it is a very minor tool you are getting under the bill. Let me put it that way. I cannot see that the impact of this is going to inhibit very many people from participating in drug trafficking. They will find another way.

Chief Adamson: Time will tell, sir.

Mr. Leggatt: And in figures, by the way, are you seeing an increase in drug prosecution in the Toronto area? Are you finding the problem growing or decreasing?

Chief Adamson: Oh, yes, it is growing fairly steadily, and I am not talking about . . .

Mr. Leggatt: There is some evidence that in some areas the drug culture life-style is starting to collapse, fortunately.

Chief Adamson: I do not think so, Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: You do not think it is. I am just asking about your local area.

The Vice-Chairman: People are just getting tired.

Chief Adamson: Those lazy fellows Mr. Jarvis talks about.

Mr. Jarvis: May I have a supplementary?

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Leggatt: Yes.

Mr. Jarvis: I am going to put a hypothetical situation to the Chief.

The Vice-Chairman: If you are finished, Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: Thank you, yes.

Mr. Jarvis: Chief, if a royal commission in Ontario had heard allegations that the Toronto police force had illegally intercepted over 400 letters, I put it to you that the wheels within the department would be moving so fast there would be smoke—within the Police Commission, within the Cabinet, and within the Attorney General's department. Far from defending that type of situation, I suggest that your department, having the reputation it does, would be moving so fast it would leave any royal commission miles behind in rectifying that situation. Is that unfair to put?

Chief Adamson: It is an unfair question, but I will answer it anyway. Certainly we would be discussing the ramifications of any violation of the law with the Crown Attorney, or the Deputy Attorney General, whatever the case may be, and he would determine the lawful aspect of it, and if charges were to be laid, they would be laid.

Mr. Jarvis: And pretty darn fast, normally, in the Toronto department.

Chief Adamson: We would be looking at it in the same way as we would in any particular offence. I am sure it is being looked at in whatever places in Canada it has occurred. We are not unique and we are not different.

[Translation]

tion plutôt que les poursuites judiciaires? Je ne suis pas contre les poursuites dans les infractions impliquant les stupéfiants, c'est l'aboutissement final. Mais je crois que dans le contexte du problème global, le projet de loi vous donne un outil d'importance mineure. Autrement dit, je ne vois pas comment cette loi empêchera beaucoup de gens de participer au trafic de la drogue, ils trouveront d'autres moyens.

M. Adamson: On verra, monsieur.

M. Leggatt: Dans la région de Toronto y a-t-il une hausse du nombre de poursuites impliquant la drogue? Le problème prend-il plus ou moins d'ampleur?

M. Adamson: C'est un problème qui prend plus d'ampleur à un rythme assez régulier, et je ne parle pas de . . .

M. Leggatt: Dans certaines régions, on a des raisons de croire que le mode de vie favorisant l'utilisation de la drogue commence heureusement à disparaître.

M. Adamson: Je ne le crois pas, monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Vous ne le croyez pas. Je m'intéressais seulement à votre région.

La vice-présidente: Ils commencent simplement à se fatiguer.

M. Adamson: Ce sont les paresseux dont parle M. Jarvis.

M. Jarvis: Puis-je poser une question supplémentaire?

La vice-présidente: Oui.

M. Leggatt: Oui.

M. Jarvis: Je vais vous décrire une situation hypothétique.

La vice-présidente: Vous avez bien terminé, monsieur Leggatt?

M. Leggatt: Oui, merci.

M. Jarvis: Si une commission royale en Ontario entendait des allégations selon lesquelles la police de Toronto avait effectué une interception illégale de plus de 400 lettres, n'est-il pas vrai que la réaction serait immédiate tant dans la commission de la police et au sein du conseil des ministres qu'au ministère du Procureur général? Loin de défendre ces actes, je suis sûr que la police de Toronto, étant donné sa réputation, prendrait des mesures extrêmement rapides pour remédier à la situation et devancerait de loin n'importe quelle commission royale, n'est-ce pas juste?

M. Adamson: La question n'est pas juste, mais je vais y répondre quand même. Il est certain que nous discuterions des implications de toute infraction de la loi avec le procureur général ou son adjoint, qui nous donnerait une interprétation juridique, et s'il fallait porter des accusations, cela serait fait.

M. Jarvis: Sans trop attendre, comme cela se passe normalement avec la police de Toronto.

M. Adamson: Nous le traiterions de la même façon qu'une autre infraction. Je suis sûr que ce genre de cas fait l'objet d'une étude n'importe où au Canada. Nous ne sommes pas uniques.

Mr. Robinson: Just one question, if I may. Chief, do you have any contact with the Department of National Revenue and do officers for the Department . . .

Chief Adamson: Just when I pay them every year, sir.

Mr. Robinson: I do that, too.

The Vice-Chairman: They ask you every year, too. They never ask Mr. Robinson.

Mr. Robinson: Through your department, do the officers of the Revenue Department come to the Metro Police and say they have such and such material that is pornographic in nature?

Chief Adamson: Not to my knowledge.

Mr. Robinson: They go the the RCMP, not to ...

Chief Adamson: I do not know whom they go to. You would have to ask the Department of National Revenue.

Mr. Robinson: I see some correspondence here with the OPP, but I wondered . . .

Chief Adamson: Yes.

M. Robinson: They do not go to the Metro police force?

Chief Adamson: That has to do with the Project "T" we are operating in Ontario concerning pornography.

Mr. Robinson: Oh, so this means merely that they are giving examples or items to the provincial police, not that they go to them for police matters. I see.

Chief Adamson: That is right.

The Vice-Chairman: I think we really have exhausted the Chief and our three members of the Committee.

On Tuesday . . .

Mr. Jarvis: They do not look very exhausted to me.

The Vice-Chairman: I do not know; he is a little exasperated, maybe.

Chief Adamson: No, not really, Mrs. Holt. I live like this; I just look like this all the time.

The Vice-Chairman: Oh. I see.

Well, Mr. Leggatt referred to tools for fighting drugs. On Tuesday, it may be of interest to you to know that we are having Mr. Bert Hoskin and Dr. Malcolm Matheson from B.C., who may be able to tell us about British Columbia's new law on possibily eliminating the markets.

Chief Adamson: I am sure it will be interesting.

The Vice-Chairman: Yes. So they will be here Tuesday, and there is no meetiing Thursday.

First of all, I would like to thank the two chiefs and their associates of the Canadian Association of Chiefs of Police for coming. I gather from the fact that you have to come before the Senate as well as our Committee—you do not have to, but you do—you really do not get any time for being a police chief, lately.

Chief Adamson: Oh, yes. We sandwich a little work in, too.

[Traduction]

M. Robinson: J'aimerais vous demander, monsieur le chef, si vous êtes en contact avec le ministère du Revenu national et si des fonctionnaires du ministère . . .

M. Adamson: Seulement quand j'envoie ma déclaration annuelle, monsieur.

M. Robinson: Comme moi.

La vice-présidente: On vous la demande chaque année aussi. On ne demande jamais à M. Robinson.

M. Robinson: Les fonctionnaires du ministère du Revenu national rendent-ils visite à la police de Toronto au sujet des publications pornographiques?

M. Adamson: Pas à ma connaissance.

M. Robinson: Ils se rendent à la GRC, pas à ...

M. Adamson: Je n'en sais rien. Il faudrait demander au représentant du ministère du Revenu national.

M. Robinson: Il est question ici de correspondance avec la police de l'Ontario, mais je me demandais . . .

M. Adamson: Oui.

M. Robinson: Ils ne contactent pas la police de l'Ontario?

M. Adamson: Il s'agit de notre plan «T» qui est en vigueur en Ontario.

M. Robinson: Cela veut simplement dire alors qu'on donne des exemples des articles à la police provinciale; il ne s'agit pas de consultations sur des questions relevant de la police. Je comprends.

M. Adamson: C'est exact.

La vice-présidente: Je crois que nous avons vraiment épuisé le chef et les trois membres du comité.

Mardi . . .

M. Jarvis: Ils n'ont pas l'air épuisés.

La vice-présidente: Je ne sais pas; il est un peu exaspéré peut-être.

M. Adamson: Non, pas vraiment, madame Holt. C'est mon air habituel.

La vice-présidente: Ah bon.

M. Leggatt a parlé d'outils utilisés dans la lutte contre la drogue. Cela vous intéressait sans doute de savoir que mardi, nous entendrons comme témoins M. Bert Hoskin et le Dr Malcolm Matheson de la Colombie-Britannique, qui pourront peut-être nous parler de l'effet de la nouvelle loi provinciale sur le marché de la drogue.

M. Adamson: Je suis sûr que cela sera intéressant.

La vice-présidente: Oui. Ils comparaîtront mardi et nous n'avons pas de séance prévue pour jeudi.

Tout d'abord, j'aimerais remercier les deux chefs et leurs collaborateurs de l'Association canadienne des chefs de police d'être venus. Vous avez accepté de comparaître devant le comité et un comité du Sénat, ce qui vous laisse très peu de temps pour exercer vos fonctions récemment.

M. Adamson: On arrive à prévoir un peu de temps pour notre travail aussi.

Mr. Robinson: He has three deputies.

The Vice-Chairman: We appreciate very, very much the fact that you did come without a bench warrant or a subpoena.

• 1745

Mr. Adamson: It was really Mr. Jarvis' word that brought me.

The Vice-Chairman: You really scare him.

The meeting will be adjourned now to the call of the Chair.

[Translation]

M. Robinson: Il a trois adjoints.

La vice-présidente: Nous apprécions beaucoup que vous soyez venu sans mandat judiciaire ou assignation en justice.

M. Adamson: En fait, c'est à cause de M. Jarvis que je suis venu.

La vice-présidente: Vous lui faites vraiment peur.

Le comité suspend maintenant ses travaux jusqu'à nouvelle convocation.

APPENDIX "JLA-33"

BRIEF

presented to the Standing Committee on Justice and Legal Affairs, House of Commons, Ottawa, on Tuesday, June 13th, 1978.

Law Amendments Committee.

Canadian Association of Chiefs of Police.

June 12th, 1978

Mr. Mark MacGuigan, M.P., Chairman, Standing Committee on Justice and Legal Affairs, House of Commons, Ottawa.

Re: Bill C-26. An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

Dear Sir:

Please be advised that this Bill has been carefully analyzed by the Law Amendments Committee of the Canadian Association of Chiefs of Police, and we believe that its provisions are most necessary.

Narcotics by Mail

Much has been made by opponents of the Bill of the fact that the police have been unable to prove that the sending of narcotics by mail is a problem.

Naturally, without the authority to open the mail the police have difficulty in producing hard facts or figures, but it is known through criminal intelligence and other sources, and the accidental opening of mail, that narcotics are transmitted by mail into Canada without detection by customs, and also within this country. Attached as Appendix 'A' are details of just a few of the cases that have come to attention.

The very fact that hard drugs can be easily transmitted with little fear of detection, makes it a serious problem.

Certain narcotics are readily obtainable in various parts of the world and enormous profits can be realized, even from comparatively small amounts, when they are adulterated and sold to users in North America.

Ample safeguards are included in the Bill and we can see no way in which the police in Canada today would, or could be able to, or would want to open any mail without reasonable and probable grounds and proper authority. Opponents may try to conjure up the spectacle of police officers scrutinizing every piece of mail moving through the system, but the sheer volume makes such a suggestion ridiculous.

It will be recalled that when the Protection of Privacy Act was first introduced all kinds of dire predictions were made by its opponents, but they have not been realized.

APPENDICE «JLA-33»

MÉMOIRE

Présenté au Comité permanent de la Chambre des communes de la justice et des questions juridiques, à Ottawa le mardi 13 juin 1978.

Comité sur la modification des lois

Association canadienne des chefs de police.

Le 12 juin 1978

M. Mark MacGuigan, député Président, Comité permanent de la justice et des questions juridiques, Chambre des communes, Ottawa

Objet: Bill C-26. Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes

Monsieur.

Nous vous informons que le présent projet de loi a été soigneusement analysé par le Comité sur la modification des lois de l'Assocation canadienne des chefs de police et nous estimons que ses dispositions sont des plus nécessaires.

Envoi de narcotiques par le courrier

Beaucoup de remous ont été provoqués par les adversaires du bill au sujet du fait que la police a été incapable de prouver que l'envoi de narcotiques par le courrier constituait un problème.

Bien sûr sans le pouvoir d'ouvrir le courrier la police peut difficilement produire des faits concrets ou des chiffres, mais l'on sait par les services de renseignement de la Division criminelle et autres sources et par l'ouverture accidentelle de courrier que les narcotiques sont transmis par courrier vers le Canada—et ce sans être détectés par la douane—et à l'intérieur du pays. Vous trouverez à l'appendice «A» les détails de quelques-uns des cas qui ont été portés à notre attention.

Le fait même que les drogues puissantes puissent être transmises sans beaucoup de chances d'être détectées, aggrave le problème.

On peut facilement se procurer certains narcotiques dans différents coins du monde et réaliser d'énormes profits même à partir de quantités relativement petites lorsqu'elles sont adultérées et vendues aux usagers de l'Amérique du Nord.

Le bill prévoit nombre de sauvegardes et nous ne pouvons pas voir comment la police canadienne pourrait à l'heure actuelle ou désirerait ouvrir du courrier sans avoir des motifs suffisants et sans avoir reçu les pouvoirs adéquats. Même si les adversaires du bill essayent d'évoquer le spectacle des agents de police passant au crible chaque élément de courrier qui passe par le système, le volume, à lui seul, rend cette suggestion ridicule.

L'on se rappellera que lorsque la loi sur la protection de la vie privée a été présentée pour la première fois, toutes sortes de

Letter Bombs and Terrorist Activity

Canada has, fortunately, been relatively free of terrorist acts in recent years, but with various terrorist organizations operating in parts of Europe and the Middle East, and apparently now co-operating and co-ordinating their activities, there is no guarantee that they will not expand their operations at any time to North America. It is, therefore, most essential that peace officers be given the powers to quickly deal with any problems as soon as they arise. Any delays or failure to adequately deal with letter bombs and terrorist activities could have tragic results.

Another concern is with regard to the acquisition of Warrants to intercept communications. Because of the rapid movement of material from one jurisdiction to another, while in the course of post, it will undoubtedly occur that the material sought will be out of the jurisdiction where the Warrant is issued before it can be executed. For this reason, we believe that it is desirable that the legislation contain a provision that a Warrant, once issued, may be executed anywhere in Canada, unless restricted by the wording of the Warrant itself. This problem is presently being experienced with respect to authorizations to intercept private communications issued under Part IV.I of the Criminal Code (Invasion of Privacy).

We are also concerned both with Bill C.26 and Part IV.I of the Criminal Code with the allocation of provisions for disclosures to foreign authorities as a result of interception of communications. On many occasions information is received as a result of interception which is crucial and extremely important to law enforcement agencies in foreign countries. Because it may not be relevant to an investigation or a specific case in Canada, we are precluded by law from disclosing this to the foreign authorities. We believe that international goodwill and the existence of international practice on law enforcement, make it absolutely essential that we be in a position to pass such important information on to authorities in other countries.

We are unable to cite specific cases of where we have been hampered by our inability in the course of an investigation to intercept material in the course of post, except materials relating to drug enforcement and national security. It is apparent, however, that the mail is used to perpetrate other crimes, particularly in the areas of fraud and counterfeiting. It would clearly be an asset to the investigators of these crimes to have access to the mail system. This is particularly so with respect to frauds involving stock market schemes where documentation is used to perpetrate the offence. On most occasions false prospectuses are forwarded to potential victims through the mail. At present, unless the investigator can find the victim or locate the offender prior to mailing, he has little or no accessibility to these false documents. Potentially successful investigations may be hampered considerably.

prédictions avaient été faites par ses adversaires, mais elles n'ont pas été réalisées.

Lettres piégées et activités terroristes

Le Canada n'a pas eu à souffrir d'actes terroristes au cours de ces dernières années fort heureusement, mais étant donné les différentes organisations qui opèrent eu Europe et au Moyen Orient et qui apparemment coopèrent et coordonnent leurs activités, il n'est pas exclu qu'elles étendent, à un moment donné, leurs opérations à l'Amérique du Nord. Il est par conséquent essentiel que la police reçoive les pouvoirs adéquats pour régler rapidement tout problème aussitôt soulevé. Tout retard (ou omission) dans le règlement des lettres piégées ou les activités terroristes pourrait aboutir à des résultats tragiques.

La deuxième préoccupation porte sur la question des mandats pour intercepter les communications. Compte tenu de la circulation rapide des documents d'une juridiction à l'autre, pendant leur acheminement par la poste, il est fort probable que les documents recherchés auront quitté les lieux de la juridiction où le mandat a été émis, avant que les mandats puissent être exécutés. Pour cette raison nous estimons qu'il serait souhaitable que la loi stipule qu'un mandat, une fois émis, puisse être exécuté partout au Canada, sauf indications contraires du libellé du mandat lui-même. Ce problème se pose à l'heure actuelle au sujet des autorisations d'intercepter les communications privées, autorisations qui ont été émises conformément à la partie IV.I du Code criminel (invasion de la vie privée).

Ce qui nous préoccupe également, tant dans le Bill C-26 que dans la partie IV.I du Code criminel, c'est l'attribution de pouvoirs de divulgation accordés aux autorités étrangères à la suite d'interception de communications. A de nombreuses reprises, les renseignements sont reçus à la suite d'une interception, lesquels sont extrêmement importants pour les organismes responsables de l'application de la loi dans les pays étrangers. En raison du fait que ces renseignements peuvent ne pas toucher à une enquête ou à une affaire spécifique au Canada, la loi nous interdit de les divulguer à un pays étranger. Nous pensons toutefois que la bonne volonté internationale ainsi que l'existence d'une coutume internationale en matière d'application de la loi, nous obligent à être en mesure de transmettre ces renseignements importants aux autorités étrangères.

Nous ne pouvons pas citer des cas précis où nous avons été gênés au cours d'une enquête du fait que nous étions incapables d'intercepter des communications et des objets en cours de transmission par la poste, sauf ceux qui se rapportent à la répression des stupéfiants et à la sécurité nationale. Mais il est évident que l'on ait recours au courrier pour perpétrer d'autres crimes, et plus particulièrement pour ce qui est de la fraude et de la contrefaçon. Ce serait évidemment un atout pour les enquêteurs de ces crimes de pouvoir accéder au réseau postal, surtout dans le cas des fraudes concernant le marché des valeurs où l'on recourt à des documents pour commettre des délits. Dans la plupart des cas, de faux prospectus sont envoyés par la poste aux victimes éventuelles. A l'heure actuelle, si l'enquêteur ne peut pas trouver la victime ou repérer le contrevenant avant l'envoi, il a peu de chances, pour ne pas dire aucune, d'accéder à ces faux documents. Des enquêtes qui

In the case of counterfeiting, the same problems and conditions apply. In addition, if it were possible to get this material out of the mail system, even at the risk of not locating the offenders, the potential dissemination of counterfeit money could be prevented.

All of these problems have been in the minds of law enforcement officers for several years, and I am attaching hereto, as Appendix "B", for your information, a copy of a Resolution dealing with the control of traffic in drugs, explosive devices and pornographic material by mail, that was unanimously passed at the annual meeting of the Canadian Association of Chiefs of Police in Halifax in August of 1976.

Yours very truly,

Chief of Police
Chairman
Law Amendments Committee

pourraient être couronnées de succès sont ainsi sérieusement entravées.

Cans le cas de la contrefaçon, il s'agit des mêmes problèmes et des mêmes conditions. Par ailleurs, si on arrivait à sortir ces documents du réseau postal, même si l'on risque de ne pas repérer les contrevenants, on pourrait éventuellement empêcher la dissémination des faux billets.

Les agents chargés de l'application de la loi se préoccupent de tous ces problèmes depuis quelques années, et à toutes fins utiles, je vous fais parvenir ci-joint (voir l'appendice «B») copie d'une résolution sur le contrôle du trafic des drogues, des dispositifs explosifs et des documents pornographiques envoyés par la poste, qui a été adoptée à l'unanimité en août 1976, au cours de la réunion annuelle de l'Association canadienne des chefs de police à Halifax.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Chef de police et président du Comité sur la modification des lois.

APPENDIX "A"

- 1. Information was received that high grade cocaine was being concealed in post cards (the cards were split, the cocaine inserted between the two layers, which were then glued back together) in Bogota, Colombia, and mailed to a known drug dealer in Toronto. Investigations are continuing.
- 2. An envelope containing 19 grams of 70% pure heroin was mailed from the United States to a person staying at a hotel in Toronto. By coincidence a reputable lawyer with the same name was staying in the hotel and the envelope was delivered to him. He notified the police as soon as he discovered the contents.
- 3. 7 grams of cocaine, along with a 45 rpm record, were mailed in Bogota, Colombia, to an address in Toronto. The small parcel was delivered to the wrong address and opened. The police were called when the drug was discovered.
- 4. Five Toronto men were arrested in 1975 after importing heroin and morphine by mail into Canada from Bangkok, Thailand, and Bombay, India. Between 5 and 14 grams of either 96% pure heroin or 78% pure morphine was sent at a time by letter addressed to a Post Office Box number or to companies under the control of the men. Information originally obtained through an informant.
- 5. About four years ago, several persons were arrested who were involved in sending hashish through the mails from India, by inserting it into rolled up magazines. The magazines were mailed to all parts of Canada. Information originally obtained through an informant.
- 6. Information was received that a subject was importing a large quantity of high quality cocaine from Peru concealed inside covers of books. The books were addressed to post office boxes in a number of Ontario cities. Investigation was initiated and through surveillance a female was allowed to travel with the books to Quebec where she was arrested and charged with Possession of Cocaine for the Purpose of Trafficking.
- 7. Information was received during 1976 that letters containing heroin were coming to certain addresses in the Toronto area. An investigation was launched and it was determined that certain letters did, in fact, contain heroin. The letters with the drugs were allowed to follow their natural course of delivery. Letters were delivered to post office boxes and surveillance was conducted. This was a large scale heroin mail operation and it is not known how much heroin was smuggled in by this group prior to the time their activities were halted because of the investigation.
- 8. A mother intercepted a letter to her son, which contained one LSD tablet. The letter had come to her son and she had intercepted it suspecting that drugs may have been involved. She called the police, who took possession of the drug—no charges were laid in this case.
- 9. During May, 1975, a parcel containing 8 ½ ounces of hashish was located at a post office in a small community in Ontario. The drugs had been mailed from Bombay, India, to a small firm operating in this Ontario town. A total of ten post

APPENDICE «A»

- 1. La police a été informée que de la cocaïne très pure avait été dissimulée dans des cartes postales (on avait séparé les cartes en deux lamelles, inséré la cocaïne entre elles et recollé les deux parties) à Bogota, en Colombie, et expédiée à un trafiquant de drogue bien connu à Toronto. L'enquête se poursuit.
- 2. Une enveloppe contenant 19 grammes d'héroïne pure à 70 p. 100 a été expédiée des États-Unis à une personne descendue dans un hôtel à Toronto. Par hasard, un avocat en vue portant le même nom que le destinataire résidait dans le même hôtel et l'enveloppe lui a été remise. Il a prévenu la police en découvrant le contenu de l'enveloppe.
- 3. Sept grammes de cocaïne et un disque 45 tours ont été envoyés de Bogota, en Colombie, à une adresse à Toronto. Le petit colis a été livré à une mauvaise adresse et ouvert. La police a été prévenue de la découverte de la drogue.
- 4. En 1975, on a arrêté cinq hommes de Toronto qui avaient importé de l'héroine et de la morphine par courrier au Canada de Bangkok, en Thaïlande, et de Bombay, en Inde. Ils expédiaient ainsi dans chaque envoi entre 5 et 14 grammes d'héroine pure à 96 p. 100 ou de morphine pure à 78 p. 100 par lettre adressée à une boîte postale ou à des sociétés qu'ils dirigeaient. C'est un informateur qui a mis la police sur la piste.
- 5. Il y a environ quatre ans, on a arrêté plusieurs personnes qui expédiaient du haschich de l'Inde par courrier en l'insérant dans des revues enroulées. Ces revues étaient envoyées dans toutes les parties du Canada. Un informateur a permis de mettre le réseau à jour.
- 6. Des informations permettaient de croire que quelqu'un importait du Pérou de grandes quantités de cocaïne très pure qu'il dissimulait à l'intérieur de couvertures de volumes. Ces derniers étaient adressés à des boîtes postales dans plusieurs villes de l'Ontario. On a ouvert une enquête et on a laissé une femme sous surveillance transporter les volumes au Québec où on l'a arrêtée et accusée de possession de cocaïne avec intention d'en faire le trafic.
- 7. On a recueilli en 1976 des informations selon lesquelles des lettres contenant de l'héroïne étaient envoyées à certaines adresses de la région de Toronto. Une enquête a permis de vérifier qu'effectivement, certaines lettres renfermaient des stupéfiants. On a laissé les lettres contenant de l'héroïne se rendre à destination. Elles étaient adressées à des boîtes postales et la police a établi une surveillance. Il s'agissait d'une vaste opération d'expédition d'héroïne par courrier et l'on ignore quelles quantités ont été ainsi livrées avant que les activités du groupe ne soient interrompues en raison de l'enquête.
- 8. Une mère a intercepté une lettre destinée à son fils et contenant un comprimé de LSD. Elle avait intercepté la lettre parce qu'elle soupçonnait un envoi de drogue. Elle a appelé la police qui a saisi le comprimé; aucune accusation n'a été portée dans cette affaire.
- 9. En mai 1975, on a localisé dans un bureau de poste d'une petite ville de l'Ontario un colis contenant 8 onces et demie de haschich. Le colis avait été expédié de Bombay, en Inde, à une petite entreprise faisant affaire dans cette ville de l'Ontario.

office boxes were used. The method of operation was that someone would mail the drugs from India to the rented post office boxes that were scattered throughout Ontario and the drugs would be picked up by a number of local residents. The three principals involved were charged and convicted under Section 5(1) of the Narcotic Control Act and sentenced to imprisonment.

10. A post office in a small Ontario town advised police that a package addressed to an individual had been found to contain about 4 ounces of marijuana that had been mailed from Nigeria. An investigator took possession of the drugs but subsequent investigation did not reveal the identity of the subject involved.

On utilisait au total dix boîtes postales. Quelqu'un envoyait la drogue de l'Inde en l'adressant à des boîtes postales louées dispersées dans tout l'Ontario et plusieurs résidents de cette localité en prenaient livraison. On a porté des accusations contre les trois chefs du réseau qui ont été reconnus coupables en vertu du paragraphe 5(1) de la Loi sur les stupéfiants et condamnés à des peines d'emprisonnement.

10. Les employés d'un bureau de poste d'une petite ville de l'Ontario ont prévenu la police qu'ils avaient fait la découverte d'un colis contenant 4 onces de marijuana; le colis avait été expédié du Nigéria à un particulier. Un enquêteur a saisi la drogue mais les recherches qui ont suivi n'ont pas permis de trouver l'identité du destinataire.

APPENDIX "B"

COPY OF RESOLUTION PASSED BY THE CANADIAN ASSOCIATION OF CHIEFS OF POLICE AT ITS ANNUAL MEETING IN HALIFAX IN AUGUST 1976

CONTROL OF TRAFFIC IN DRUGS, EXPLOSIVE DEVICES AND PORNOGRAPHIC MATERIAL BY MAIL

- WHEREAS there is, throughout Canada, evidence of increased use of the mails to traffic in drugs, explosive devices and pornographic materials, and
- WHEREAS the trafficking in drugs, explosive devices and pornographic material is directly related to organized Crime, and
- WHEREAS the Post Office Act prohibits the seizure or detention of anything while in the course of post, except as provided in the Post Office Act or the Regulations, and
- WHEREAS there is no provision in the Post Office Act or the Regulations allowing such seizure or detention by a peace officer, and
- WHEREAS the Canadian Association of Chiefs of Police subscribes to and respects the historical privacy of the mails.
- BE IT RESOLVED that the Canadian Association of Chiefs of Police urge the Postmaster General of Canada to modify the law so as to permit peace officers, UNDER A SEARCH WARRANT, to examine, seize or detain any object reasonably believed to contain drugs, explosive devices or pornographic materials.

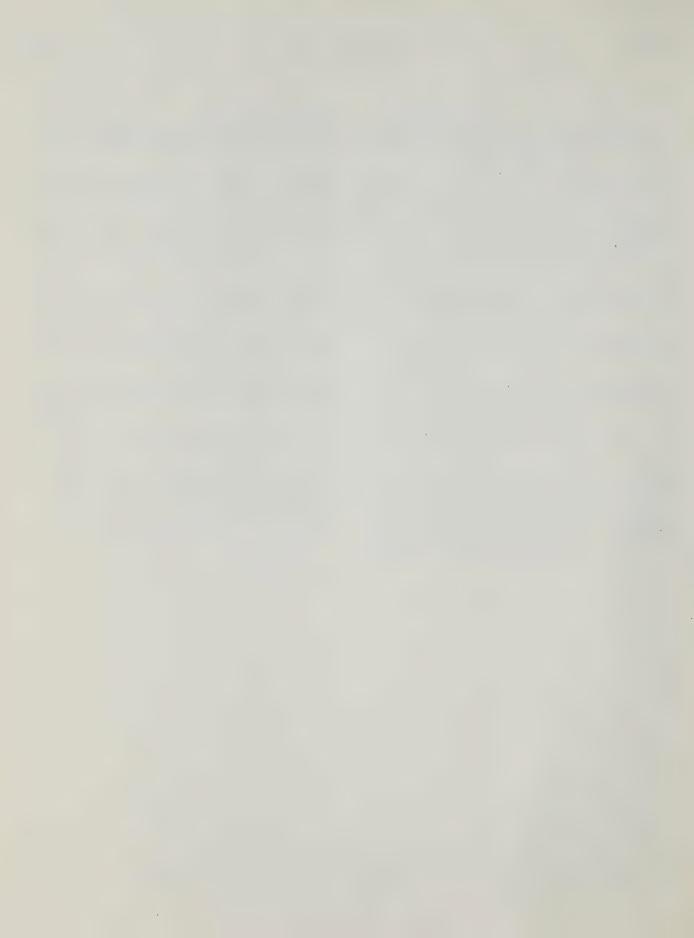
APPENDICE «B»

COPIE DE LA RÉSOLUTION ADOPTÉE PAR L'ASSOCIATION CANADIENNE DES CHEFS DE POLICE À SA RÉUNION ANNUELLE TENUE À HALIFAX EN AOÛT 1976

RÉPRESSION DU TRAFIC PAR LA POSTE DE STUPÉ-FIANTS, D'ENGINS EXPLOSIFS ET DE PUBLICATIONS PORNOGRAPHIQUES

- ATTENDU QU'il est fort évident que l'on utilise de plus en plus, partout au Canada, la poste pour faire le trafic de stupéfiants, d'engins explosifs et de publications pornographiques et,
- ATTENDU QUE le trafic des stupéfiants, des engins explosifs et des publications pornographiques se rattache directement au crime organisé, et
- ATTENDU QUE la Loi sur les postes interdit la saisie ou la détention de tout objet en cours de transmission par la poste, sauf dans les cas prévus par la Loi sur les postes ou les règlements, et
- ATTENDU QU'il n'y a pas de disposition dans la Loi sur les postes ou dans le Règlement qui autorise une telle saisie ou détention par un agent de la sûreté, et
- ATTENDU QUE l'Association canadienne des chefs de police approuve et respecte le secret historique du courrier
- IL A ÉTÉ DÉCIDÉ que l'Association canadienne des chefs de police exhorte le ministre des postes du Canada à modifier la loi de façon à permettre aux agents de la sûreté, MUNIS D'UN MANDAT DE PERQUISITION, d'examiner, de saisir ou de détenir tout objet que l'on croit raisonnablement contenir des stupéfiants, des engins explosifs ou des publications pornographiques.









Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEME
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,

Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

If undelivered, return COVER ONLY to:

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Association of Chiefs of Police:

Chief H. Adamson, Chairman, Law Amendments Committee;

Chief T. E. Welsh, Member, Law Amendments Committee.

De l'Association canadienne des chefs de police:

Le chef H. Adamson, président du Comité sur la modification des lois;

Le chef T. E. Welsh, membre du Comité sur la modification des lois.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 39

Tuesday, June 20, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 39

Le mardi 20 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

を行る 切りの の 地名の

Messrs.

Baldwin Beaudoin Blaker

Dionne (Northumberland Miramichi)

Fraser

Gauthier (Ottawa-Vanier)

Jarvis Joyal

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance
Leggatt
Loiselle (Chambly)
Marceau
Nielsen

Patterson Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 20, 1978 (47)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 9:45 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker and Young.

Witnesses: Ms. Maureen Boyd, Special Assistant to the Solicitor General of Canada; Mr. John S. Russell, Commissioner, Alcohol and Drug Commission, Ministry of Health, Province of British Columbia; Mr. William F. Beamish, Program Administrator, Co-ordinated Law Enforcement Unit, Ministry of the Attorney-General, Province of British Columbia.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

Ms. Boyd answered questions.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Messrs. Russell and Beamish made statements and answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting held on Tuesday, November 8, 1977, the Chairman authorized that the following documents be printed as appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence:

—Bill 18, Heroin Treatment Act, Third Session, Thirty-first Parliament, Legislative Assembly of British Columbia (See Appendix "JLA-34");

—a document entitled—Heroin Indicators Trend Report—submitted by Mr. Beamish (See Appendix "JLA-35").

At 11:28 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 20 JUIN 1978 (47)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 9 h 45 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Holt, MM. Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker et Young.

Témoins: Ms. Maureen Boyd, adjoint spécial auprès du Solliciteur général du Canada; M. John S. Russell, commissaire, Alcohol and Drug Commission, ministère de la Santé, province de la Colombie-Britannique; M. William F. Beamish, administrateur de programmes co-ordinated Law Enforcement Unit, ministère du Procureur général, province de la Colombie-Britannique.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Ms. Boyd répond aux questions.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

MM. Russell et Beamish font une déclaration et répondent aux questions.

Conformément à une motion du Comité adoptée à la séance du mardi 8 novembre 1977, le président autorise que les documents suivants soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour:

- —Bill 18, Loi sur le traitement des héroïnomanes, Troisième session, Trente-et-unième Législative, Assemblée législative de la Colombie-Britannique (*Voir Appendice* «JLA-34»);
- —un document intitulé: Rapport sur l'évolution de l'héroïnomanie, soumis par M. Beamish (Voir Appendice «JLA-35»).

A 11 h 28, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)
Tuesday, June 20, 1978

• 0944

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order.

I understand that there may be general agreement regarding next week's proceedings to have an in camera meeting on an evening with the RCMP and then subsequently on Thursday morning the twenty-ninth, we would hear Sir William Stephenson in our regularly scheduled hour at 11.00 a.m.

• 0945

Mrs. Holt: Did he write A Man Called Intrepid?

The Chairman: Yes.

Mrs. Holt: How magnificent!

Mr. Leggatt: Why is he testifying?

The Chairman: Well, since I was absent for the last week . . .

Mr. Leggatt: I read his book and I found it fascinating, but I was just wondering why he is testifying.

The Chairman: ... I cannot tell you what discussions have gone on in the interval. I was only told the conclusions.

Mrs. Holt: I was not at that meeting.

Mr. Leggatt: I was not here, on the same point of order. If I can stop being facetious for a minute, is he alleged to be an expert on terrorism or something? Or are we just going to talk about his wonderful war record?

The Chairman: Could we ask Miss Boyd, the Assistant to the Solicitor General, to speak to us on this?

Miss Maureen Boyd (Special Assistant to the Solicitor General): If the committee was agreeable, Commissioner Simmonds said he would not mind telephoning Sir William Stephenson and inviting him to attend. The problem is that he is quite elderly and he is living in Bermuda right now. He was more or less the head of the British Secret Intelligence during World War II, and his book, A Man called Intrepid details, for example, how the mail was used by enemy agents to conceal secret massages, and it details microdot techniques. It was just suggested that he might be of interest to the committee and he might be willing to appear before this committee. And this would not be an in camera session; it would be an open session.

The Chairman: I am sorry, I misunderstood that. I thought they had discussed it with the committee last week.

Miss Boyd: The other parts had been.

The Chairman: Would Tuesday or Monday night be better for the in camera meeting?

Mrs. Holt: No, because I cannot get here in time. It is just too hectic.

The Chairman: I am sorry. First of all, we are not recording you. Secondly, to which night are you saying no? I said either/or and you said no.

Mrs. Holt: I tried to get here last night for a vote but I could not make it. It is humanly impossible to get here from

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le mardi 20 juin 1978

[Translation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Je crois comprendre qu'il pourrait y avoir un consensus pour fixer une séance à huis clos un soir de la semaine prochaine afin d'entendre la Gendarmerie royale, et une séance comme prévu à 11 heures le jeudi 29 afin d'entendre Sir William Stephenson.

Mme Holt: Est-ce lui qui a écrit A Man Called Intrepid?

Le président: Oui.

Mme Holt: Comme c'est magnifique! M. Leggatt: Pourquoi comparaît-il?

Le président: Comme j'étais absent la semaine dernière . . .

M. Leggatt: J'ai lu son livre et je l'ai trouvé fascinant, mais je me demande pourquoi il comparaît.

Le président: ... je ne sais pas comment se sont déroulées les discussions. Je ne connais que les résultats.

Mme Holt: Je n'ai pas assisté à la séance.

M. Leggatt: J'étais absent, mais j'invoque le Règlement. Plaisanterie à part, a-t-il une réputation de spécialiste en terrorisme? Ou devrons nous écouter ses histoires de guerre?

Le président: Mademoiselle Boyd, adjointe du solliciteur général, pourrait-elle nous répondre?

Mlle Maureen Boyd (adjointe spéciale du solliciteur général): Le commissaire Simmonds a dit que, si le Comité était d'accord, il acceptait de téléphoner à Sir William Stephenson pour l'inviter à comparaître. Le problème, c'est qu'il est assez âgé et qu'il habite aux Bermudes. Il était pour ainsi dire chef du service britannique des renseignements pendant la deuxième guerre mondiale, et son livre, intitulé en anglais A Man Called Intrepid, explique comment l'ennemi se servait de la poste pour cacher des messages secrets et décrit en détail le procédé de microdot. On a cru qu'il serait peut-être intéressant de le faire comparaître devant le comité, s'il le veut bien. Mais la séance ne sera pas à huis clos, elle sera ouverte au public.

Le président: Je m'excuse, j'avais mal compris. Je croyais que le comité avait réglé la question la semaine dernière.

Mlle Boyd: Il a réglé d'autres questions.

Le président: Faudrait-il prévoir la séance à huis clos pour les lundi et mardi soir?

Mme Holt: Non, je n'aurais pas le temps de m'y rendre. Il y a trop de choses à la fois.

Le président: Je m'excuse. D'abord, vous n'êtes pas enregistré. Deuxièmement, quel soir ne vous convient pas? Je vous ai demandé de choisir, et vous avez dit non.

Mme Holt: J'ai essayé de me rendre hier soir pour le vote, mais je n'ai pas pu. Il est impossible de se rendre à Ottawa à

the West unless you fly all night, and I just do not choose to do it

The Chairman: For Monday night.

Mrs. Holt: For Monday night.

The Chairman: You are agreeable to Tuesday night?

Mrs. Holt: Yes.

The Chairman: All right.

Mrs. Holt: I think we have to consider the western people.

The Chairman: No one is arguing about that, I am only asking the question.

Mrs. Holt: I was so mad last night at the Whip. I was carrying suitcases and trying to get here for a vote, a killing thing, and I just do not want any more Justice meetings, if possible, on Monday nights.

Mr. Leggatt: On the same point of order, I understand this meeting is going to be held at the RCMP headquarters. What is the need for having the meeting at the headquarters? Why can we not have our meetings here in the House of Commons where Parliament prevails?

Mr. Jarvis: We went through that.

Mr. Leggatt: Well, I think we should have for the record why it is necessary to meet at the RCMP office rather than here. I am sure there is an explanation.

The Chairman: Mrs. Holt will make a statement on that.

Mrs. Holt: I chaired the meeting, there were two separate things, and the other matter I think we should discuss totally in camera. We went through it here at this meeting last week, and the matter of the in camera meeting is altogether different than the meeting with Intrepid which will, I understand, be held right here in open session.

Mr. Leggatt: I still want to know why we are meeting. Are we hearing witnesses that cannot be secured on the Hill? I just think there should be some reason, for the record, why this committee goes and meets at RCMP headquarters rather than its regular committee room meeting?

Mrs. Holt: Mr. Leggatt, this was discussed fully last week and I would appreciate it if we could discuss this matter. If you want to put it on the record, that is your choice, but I would suggest that this matter be discussed. And Mr. Jarvis was here when this matter was discussed last week.

The Chairman: Perhaps someone could . . .

Mrs. Holt: I thought Mr. Leggatt was here.

The Chairman: ... bring Mr. Leggatt up to date. Perhaps, Mrs. Holt, you could inform Mr. Leggatt privately. We could come back to this later in the meeting.

I think tomorrow's meeting has to be cancelled. We have received word from the witness, Marie Andrée Bertrand, that she will not be able to he here tomorrow. She had previously told us that tomorrow was the only day she could come. She does not now say that she cannot come again. We will ask her if she can. But this message says:

Impossible de me rendre à Ottawa pour témoigner mercredi. Suis retenue à Montréal par des affaires urgentes.

Regrets.

Marie-Andrée Bertrand.

[Traduction]

partir de l'Ouest à moins de prendre le vol de nuit, ce que je me refuse à faire.

Le président: De se rendre le lundi soir.

Mme Holt: Oui, le lundi soir.

Le président: Le mardi soir vous convient-il?

Mme Holt: Oui.

Le président: D'accord.

Mme Holt: Il faut penser aux gens de l'Ouest.

Le président: Personne ne le conteste, je ne faisais que vous poser une question.

Mme Holt: Hier soir, j'étais furieuse contre le whip. J'avais mes valises et j'essayais d'arriver pour le vote, ce qui est assez dur, je ne veux pas qu'on prévoie des séances pour le lundi soir.

M. Leggatt: A propos du même rappel au Règlement, j'ai cru comprendre que la séance devait avoir lieu à l'administration centrale de la Gendarmerie. Pourquoi se réunir là-bas? Pourquoi ne pas se réunir à la Chambre des communes, siège du Parlement?

M. Jarvis: Nous avons déjà réglé cette question.

M. Leggatt: Je crois qu'il faudrait préciser pour les fins du compte rendu pourquoi il faut se réunir à l'administration centrale de la gendarmerie. Il y a sûrement une raison.

Le président: Mme Holt vous répondra.

Mme Holt: J'ai présidé la séance, où il était question de prévoir deux séances. L'autre devait être tenue à huis clos. Nous avons décidé la semaine dernière que la séance à huis clos n'avait rien à voir avec la séance où nous entendrons l'auteur de l'*Intrepid* qui, elle, sera ouverte.

M. Leggatt: J'aimerais toujours savoir quel est le but de cette séance. Les témoins ne peuvent-ils pas se rendre à la Colline? Je crois qu'il faudrait préciser pourquoi le comité doit se réunir à l'administration centrale de la Gendarmerie, plutôt que dans une salle de comité.

Mme Holt: Monsieur Leggatt, nous en avons parlé la semaine dernière et j'aimerais bien en reparler. Si vous voulez faire des commentaires pour les fins du compte rendu, allez-y, je vous propose de discuter de la question. M. Jarvis était présent lorsque nous en avons discuté la semaine dernière.

Le président: Quelqu'un pourrait-il . . .

Mme Holt: Je croyais que M. Leggatt était présent.

Le président: ... mettre M. Leggatt au courant? Madame Holt, vous pourriez peut-être lui en parler en privé. Nous y reviendrons vers la fin de la séance.

Je crois que la séance prévue pour demain est annulée. Le témoin, Mme Marie-Andrée Bertrand, nous a prévenus qu'elle ne pourrait pas venir demain, alors qu'elle nous avait dit que demain était sa seule journée de libre. Elle ne dit pas qu'elle ne pourra pas venir une autre fois. Je vais vous citer le message:

I cannot make it to Ottawa to appear on Wednesday. Detained in Montreal by urgent business.

Apologies.

Marie-Andrée Bertrand.

• 0950

So I think it would probably be rather difficult to schedule anything else for tomorrow. I think we should just let tomorrow's meeting go and then Thursday night we will be meeting with the RCMP and the Solicitor General here in a public session.

Our witnesses this morning on Bill C-26 are Mr. John Russell, Commissioner, Alcohol and Drug Commission, Ministry of Health, British Columbia, and Mr. William F. Beamish, Program Administrator, Co-ordinated Law Enforcement Unit, British Columbia.

If Mr. Leggatt and Mrs. Holt have now come to an ad idem agreement, perhaps we can just settle that matter for next week. Are you satisfied, Mr. Leggatt, to...

Mr. Leggatt: Let the meeting proceed as you have planned it at this point. I am not going to say I am satisfied but I do not want to inhibit the work of this Committee. Thank you.

Mrs. Holt: If we could meet in camera for five minutes I have some more information as the result of a meeting last night.

The Chairman: Tentatively we will meet next Tuesday night in an in camera session with the RCMP, but that will be further considered by the Committee.

Mr. Leggatt: Will we be on witnesses all next week? We will not get to clause-by-clause until . . .

The Chairman: The following week.

Mr. Leggatt: If there is a following week. We are into the possibility of a summer adjournment.

The Chairman: We realize that.

We would not want not to have the Committee hear all the important witnesses.

I will invite Mr. John Russell to make the opening statement to us this morning.

Mr. John Russell (Commissioner, Alcohol and Drug Commission, Ministry of Health, British Columbia): Mr. Chairman and members of the Committee, Mr. Beamish and I would like to talk to you a little bit this morning about the heroin situation in British Columbia, and I would also like to tell you something of the initiatives the British Columbia government intends to take in attacking this problem.

B.C. has had for a very long time, I think most of you are aware, a very significant heroin problem going back into the nineteen twenties and earlier in our history. B.C. has always had more than half of the heroin users in Canada. It usually has between 60 and 70 per cent of the known heroin users in Canada. It currently has about 60 per cent. There is no other province in the country that has a heroin problem that can anywhere near compare with the problem in B.C.

The problem has become so serious in the last 10 years. Since about 1968, there has been a very dramatic rise in the number of heroin users. The problem has reached the point where it has been decided that new initiatives are required.

[Translation]

Il sera donc difficile de prévoir autre chose pour demain. Nous devrions, je crois, renoncer à la réunion de demain et recevoir jeudi soir les représentants de la GRC et du solliciteur général, en audience publique.

Nos témoins ce matin pour l'étude du Bill C-26, sont MM. John Russell, commissaire, Commission de l'alcool et des drogues, ministère de la Santé, Colombie-Britannique, et William F. Beamish, directeur de programmes, section coordonnée d'exécution de la loi, Colombie-Britannique.

Si M. Leggatt et Mme Holt ont réussi à se mettre d'accord, nous pouvons peut-être mettre cette question de côté jusqu'à la semaine prochaine. Êtes-vous d'accord, monsieur Leggatt, pour...

M. Leggatt: Poursuivez comme vous l'avez prévu. Je ne peux pas dire que je sois satisfait, mais je ne veux pas gêner les travaux du comité. Merci.

Mme Holt: Nous pourrions peut-être nous rencontrer à huis clos pendant cinq minutes, car j'ai certains renseignements à vous donner à la suite d'une réunion qui a eu lieu hier soir.

Le président: Disons pour l'instant que nous rencontrerons la GRC mardi soir à huis clos, et que cette question sera étudiée ultérieurement par le comité.

M. Leggatt: Allons-nous entendre des témoins toute la semaine prochaine? Cela signifie que nous ne passerons pas à l'étude article par article du bill avant...

Le président: Avant la semaine suivante.

M. Leggatt: S'il y en a une, Il se peut que l'on décide d'ajourner.

Le président: Nous le savons.

Je crois qu'il est nécessaire que le comité entende tous les témoins importants.

Je demanderai donc à M. John Russell de faire sa déclaration d'ouverture.

M. John Russell (commissaire, Commission de l'alcool et des drogues, ministère de la Santé, Colombie-Britannique): Monsieur le président, et messieurs les membres du comité, M. Beamish et moi-même aimerions vous parler ce matin de la situation de l'héroïne en Colombie-Britannique. J'aimerais aussi vous parler de l'initiative qu'a prise le gouvernement de cette province pour s'attaquer à ce problème.

Depuis très longtemps, comme vous le savez tous sans doute, la Colombie-Britannique connaît un grave problème à cause de l'héroïne, cela remonte aux années 1920 et aux années précédentes. La Colombie-Britannique a toujours abrité plus de la moitié des héroïnomanes du Canada. Elle abrite en général entre 60 et 70 p. 100 de tous les héroïnomanes connus. Le pourcentage actuel est d'environ 60 p. 100. Il n'existe aucune autre province au pays où les problèmes soulevés par l'héroïne puissent se comparer à celle de la Colombie-Britannique.

Cette question est devenue particulièrement grave au cours des dix dernières années. Depuis environ 1968, le nombre des héroïnomanes a considérablement augmenté. La situation est telle que l'on a décidé de prendre de nouvelles initiatives. Les

The Committee may or may not be aware that the international consensus on the control of narcotic drugs is that a very concerted effort must be made in two ways if we are to bring the problem under control. One is to control the supply, to severely limit the supply of narcotics, and the other is to control the demand; that is to reduce the number of people who are actively seeking narcotics in order to abuse them.

I think Mr. Beamish will talk to you further about the supply reduction strategy. I would like to talk to you a bit about the demand reduction.

First of all, if we can look at the present situation we have in Canada, heroin is an illegal drug under the Narcotic Control Act. This results in illicit importation and illicit trafficking in heroin, which has become a very major industry in British Columbia. It is estimated now in B.C. that the illegal trafficking in heroin may be grossing as much as \$.25 billion a year. Heroin is a very expensive drug on the illicit market and it results in a very high proportion of criminal activity by the people who are trying to obtain sufficient money to buy the heroin they need to sustain their drug habit.

For those of you who are not familiar with some of the pharmacological effects of heroin, it is a very addicting drug. You become addicted to it very rapidly. The further problem is that you develop a very rapid tolerance to its effects so that the heroin user, while he is seeking the euphoric effect of heroin, very quickly finds that he has to use more and more of it in order to get that effect. Somebody who starts a habit perhaps after six months finds that if he stops using it he has withdrawal symptoms, and perhaps six months after that he finds he is having to use more and more of it in order to get any of the psycho-active properties, the euphoria producing properties of the drug, that he is looking for.

• 0955

The heroin user eventually finds himself in the position under some situations where he has to use more and more of the drug just to stave of the withdrawal symptoms. He is really to the point where he is not getting much effect from it at all.

This situation has very serious implications both for the community and for the person who finds himself addicted to heroin. In terms of the community, we have in British Columbia and to some extent in other parts of Canada a very small number of people who, because of their dependence on narcotic drugs, are involved in a disproportionate amount of crime, and in effect are victimizing other members of the community through various illegal activities such as shoplifting, breaking and entering, theft, and they are also involved in other victimless crimes such as prostitution.

The implications for the individual are even more devastating. You find an individual whose life becomes totally oriented to obtaining and using narcotic drugs. He becomes totally engrossed in a subculture which is extremely antisocial. He has to spend all of his time, all of his money, all of his effort hustling, obtaining funds, involved in various types of criminal activity, acquiring drugs and using them.

[Traduction]

membres du comité ignorent peut-être qu'une décision unanime a été prise au niveau international au sujet du contrôle des stupéfiants, à savoir que des efforts concertés doivent se déployer à deux niveaux si l'on veut régler ce problème. Il s'agit d'une part de contrôler et de limiter sévèrement l'offre de stupéfiants, et d'autre part, de contrôler la demande; c'est-à-dire de réduire le nombre de ceux qui cherchent à obtenir des stupéfiants afin d'en abuser.

Je crois que M. Beamish vous parlera plus tard de notre stratégie de réduction de l'offre. Quant à moi, je vous parlerai de la réduction de la demande.

Tout d'abord, si nous considérons la situation actuelle au Canada, l'héroïne est considérée comme une drogue illégale aux termes de la Loi sur les stupéfiants. L'importation et le traffic de l'héroïne sont donc illégaux, bien qu'ils soient devenus une industrie importante en Colombie-Britannique. On estime que le trafic illégal d'héroïne dans cette province augmente actuellement au rythme de un quart de milliard de dollars par an. L'héroïne est une drogue extrêmement coûteuse sur le marché et ceux qui recherchent l'argent nécessaire pour acheter l'héroïne indispensable se livrent de plus en plus à des activités criminelles.

Pour ceux d'entre vous qui connaissent mal l'effet pharmacologique de l'héroïne, il s'agit d'une drogue à laquelle on
s'attache très rapidement. En outre, l'organisme développe une
tolérance très rapide aux effets de l'héroïne, si bien que
l'héroïnomane qui recherche les effets euphorisants de cette
drogue, se rend rapidement compte qu'il doit en absorber une
quantité croissante afin d'obtenir ces effets. La privation d'héroïne après six mois d'accoutumance se traduit souvent par les
symptômes de l'état de manque; six autres mois plus tard, le
toxicomane réalise qu'il doit absorber de plus en plus de
drogue afin de ressentir les propriétés psychotropes et
euphorisantes.

Parfois même l'héroïnomane se trouve à devoir absorber de plus en plus de drogue uniquement pour éviter les symptômes de l'état de manque. Il en est au point où l'héroïne ne lui procure plus beaucoup d'effets.

Cette situation a des implications très sérieuses pour la collectivité et pour l'individu qui développe une accoutumance à l'héroine. En ce qui concerne la collectivité, la Colombie-Britannique et aussi le reste du Canada abritent un petit nombre de gens qui, en raison de leur dépendance à l'égard des stupéfiants, se livrent à des activités criminelles disproportionnées, au détriment d'autres membres de la société qui deviennent leurs victimes: chapardage, vol par effraction, vol et autres délits sans victimes comme la prostitution.

Les implications de l'accoutumance pour l'individu sont encore plus dévastatrices. La vie des héroïnomanes devient totalement axée sur l'obtention des stupéfiants à des fins personnelles. L'héroïnomane se trouve plongé dans une sousculture extrêmement anti-sociale. Il doit passer tout son temps, dépenser tout son argent et déployer tous ses efforts pour trouver l'argent nécessaire à l'achat de la drogue pour sa

The British Columbia government examined a number of possible alternatives to the present situation in order to bring some alleviation. Two of these alternatives we looked at were, first, increasing the current level of law encorcement. The conclusion was that this would both be extremely costly and it would not really address itself to some of the problems, particularly the problems that the individual heroin user experiences.

The second alternative we looked at in great detail was some system of legal distribution of heroin. We examined very closely the experience Britain has had with this approach. We have come to the conclusion that this approach is not viable. Britain has experienced very grave difficulties with the legal distribution of heroin in a number of ways. Some of the primary problems have been an incredible rise in the number of people using narcotic drugs. In 1961 Britain had under 100 know heroin users, known to the Home Office, and by 1968 it had over 2,000. This, it was felt, was directly related to a fairly liberal policy of prescribing heroin.

As a result of the dramatic increase in the number of users, in 1968 Britain changed its approach somewhat, and severely restricted the prescribing of heroin to a few physicians. The current situation in Britain is that heroin is used very little. There are very few physicians who can prescribe it. Those who can prescribe it are reluctant to prescribe it.

The result now is that while there were some 2,000 users in Britain at the end of 1976 who were in some maintenance program, I believe only a couple of hundred of those were receiving heroin. Britain has simply found that the management of heroin poses too many problems, and they have switched to other drugs and encouraged withdraw.

• 1000

I think we have also found in Britain that there are other problems with heroin maintenance for the heroin user in that the users tend to continue to be unemployed, be involved in pretty crime and generally, I think, not leading the normal everyday life that some people would have us believe is possible if you just have the amount of heroin you require every day. We also found that the death rate amoung people maintained on heroin in Britain is 10 times that of the average British population.

For these reasons the possibility of legal distribution was rejected as a viable alternative for British Columbia. What has been proposed instead, in terms of reducing the demand for heroin, is a strategy of treatment and rehabilitation. The object of this strategy is to have as many heroin users as possible in an effective treatment program so that they stop using heroin, they stop actively looking for heroin in the illicit market and also begin to work on the other types of prolems that heroin users typically have, and with an ultimate objective of first of all allowing these people to remain narcotic-free; secondly, with the hope of providing the kind of adjustment

[Translation]

consommation personnelle, et ce, par toutes sortes d'activités criminelles.

Le gouvernement de la Colombie-Britannique a examiné un certain nombre de solutions possibles afin de diminuer la gravité de ce problème. Nous avons d'abord décidé d'augmenter l'effectif des forces de l'ordre chargées d'exécuter la loi. Mais nous avons conclu que c'était une méthode extrêmement coûteuse qui ne résoudrait pas réellement les problèmes, et en particulier les problèmes des héroïnomanes.

Ensuite, nous avons envisagé un système de distribution légale d'héroïne. Nous avons étudié de très près l'expérience de la Grande-Bretagne. Nous en sommes arrivés à la conclusion que cette solution n'est pas valable. La distribution légale d'héroïne a posé de nombreux problèmes en Angleterre, et ce à divers égards. D'abord, on peut citer l'augmentation du nombre des toxicomanes. En 1961, il y avait 100 héroïnomanes connus en Angleterre; en 1968, il y en avait plus de 2,000. Il semble que ce facteur soit directement lié à la politique relativement libérale de prescription d'héroïne.

Devant l'augmentation considérable du nombre des toxicomanes, l'Angleterre a modifié cette politique en 1968 et décidé de restreindre sévèrement le nombre des médecins habilités à prescrire de l'héroïne. Le résultat, c'est que l'héroïne est extrêmement peu utilisé en Angleterre. Il n'y a que très peu de médecins qui peuvent la prescrire. Et ceux qui le peuvent, se montrent réticents.

Il y avait encore 2,000 héroïnomanes en Angleterre à la fin de 1976, mais ils participaient tous à un programme continu, et je crois que 200 d'entre eux seulement absorbaient encore de l'héroïne. L'Angleterre a compris que le maniement de l'héroïne pose de trop nombreux problèmes. Ce pays a donc décidé d'encourager la réhabilitation des toxicomanes et l'utilisation de nouvelles drogues.

L'expérience de la Grande-Bretagne a démontré que même en fournissant aux héroïnomanes la dose quotidienne nécessaire, ils restent quand même en chômage, commettent des crimes mineurs et ne parviennent pas à mener une vie normale, comme certaines personnes le prétendent. Nous avons aussi constaté que le taux de mortalité chez les gens auxquels on fournit de l'héroïne est dix fois plus élevé que celui de la population en général.

Pour ces raisons, nous avons rejeté la possibilité de légaliser dans certains cas la distribution de cette drogue en Colombie-Britannique. Pour réduire la demande, nous avons plutôt proposé une stratégie de traitement et de réhabilitation. Cette stratégie vise à faire participer le plus grand nombre possible d'héroïnomanes à un programme de traitement efficace, afin qu'ils cessent d'utiliser l'héroïne, qu'ils cessent de chercher à s'en procurer illégalement et qu'ils cherchent à résoudre les autres problèmes auxquels ils font face habituellement. Notre objectif ultime serait tout d'abord de permettre à ces gens de perdre leur habitude et deuxièmement, de les réhabiliter, afin

they have to make so they can function for more effectively in our community without relying on narcotic drugs.

I have left copies of the proposed legislation, which is now in second reading, with Mr. Montpetit so it will be available to the Committee. But before we go into the legislation, or answer any questions on it. I would like to emphasize that the program is based on a very comprehensive understanding of the nature of narcotic dependency. It will be based on a very comprehensive individual assessment of the people coming into the program, and the kinds of options offered to people in treatment will be similarly comprehensive.

If I could just look at some of the areas we are concerned about, the first area, of course, is drug control—the control of intake of narcotic drugs and other drugs by narcotic users. This will be one of the first objectives of the program. Narcotic users, I guess by definition, are unable to control their intake of narcotic drugs because they have become dependant on them, and one of the first objectives of the program will be to provide the kinds of support, medically supported withdrawal and other programs, which will enable the person to stop using narcotics and to stay off them.

We are also concerned about the individual's physical health. Narcotic users sometimes have basic health problems that have been unattended to. Because narcotics are analgesics, they may have medical conditions that they are unaware of. They would get a very thorough medical assessment and any medical problems will be dealt with.

There will be a very comprehensive psychological and emotional assessment to determine the person's adjustment and, again, to design programs for that individual to help with any adjustment problems he may have. This would include everything from aptitude and earning ability, at one extreme, to psychiatric assessment at the other extreme for people who have psychiatric problems. They would then receive appropriate psychiatric care.

We will be looking at the social adjustment of individuals in the program, looking at their relations with perhaps their parents or, if they are married, perhaps with their spouse or their children. We find in typical cases of narcotic dependency that where the child is living at home the parents are often extremely concerned, and in some cases have become involved in the narcotic problem—sometimes to the extent that they are actually buying narcotics for their child. So in these kinds of situations, where it is appropriate and where it is feasible, we would involve the family in the treatment program to try to orient them to the problem that the narcotic user has, and to the kinds of things they can do to assist in the treatment, rather than to compound the problems of the narcotic user.

• 1005

Now, we will be looking at education and employment. Narcotic users, typically, have dropped out of school long before they have finished it; they typically do not have employable skills and they typically have very little employment experience. You add those things on top of the fact that they are narcotic users and probably have a criminal record, and

[Traduction]

qu'ils puissent fonctionner dans notre collectivité sans avoir recours aux stupéfiants.

J'ai donné des copies de ce projet de loi, rendu en deuxième lecture, à M. Montpetit, et les membres du Comité pourront se les procurer. Toutefois, avant de disctuer du projet de loi ou de répondre aux questions à son sujet, j'aimerais souligner que le programme est fondé sur une compréhension totale de la nature de la l'accoutumance aux stupéfiants. Il sera fondé sur une évaluation approfondie de tous les participants au programme et tous les genres de traitements possibles seront aussi étudiés en profondeur.

J'aimerais maintenant aborder d'autres domaines qui nous préoccupent, bien entendu, tout d'abord, le contrôle de l'utilisation des stupéfiants et d'autres drogues par les toxicomanes. Ce sera l'un des premiers objectifs du programme. Par définition, les toxicomanes sont incapables de restreindre leur consommation de stupéfiants, parce qu'ils leur sont devenus essentiels. Un des premiers objectifs du programme sera donc d'offrir le genre d'assistance, comme la désintoxication sous surveillance médicale, et d'autres programmas, qui permettra aux toxicomanes d'arrêter d'en consommer de façon permanente.

Nous nous préoccupons aussi de la santé physique de la personne. Les toxicomanes sont parfois en très mauvaise condition physique, mais ils ne s'en rendent pas compte à cause de la propriété analgésique des stupéfiants. Ils seront donc soumis à un examen médical complet, afin qu'on puisse traiter tout problème médical.

De plus, les participants au programme seront soumis à un examen psychologique complet, pour que le programme soit conçu en fonction des problèmes d'adaptation de chacun. Cet examen ira d'un extrême à l'autre, soit d'une évaluation des aptitudes jusqu'à un examen psychiatrique pour ceux qui souffrent de problèmes psychiatriques. Ils recevront ensuite le traitement psychiatrique approprié.

Nous étudierons les problèmes d'insertion sociale des participants au programme, leurs relations avec leurs parents ou avec leur conjoint et leurs enfants. Nous avons découvert que lorsque le toxicomane est un enfant vivant chez ses parents, ceux-ci sont souvent extrêmement préoccupés et vont parfois même jusqu'à acheter la drogue pour leur enfant. Dans ce genre de circonstances, nous ferions participer les membres de la famille au programme de traitement, afin de leur faire comprendre les problèmes du toxicomane et la façon de faciliter le traitement plutôt que d'aggraver la situation.

Nous passons maintenant à l'instruction et à l'emploi. En général, les toxicomanes ont quitté l'école très tôt, ils n'ont aucune compétence leur permettant de trouver un emploi et ils ont rarement de l'expérience. En plus de tout cela, ils ont probablement aussi un casier judiciaire, ce qui réduit considérablement leurs chances de trouver un emploi. Pour les con-

you are looking at someone whose prospects for employment are very poor indeed. We feel that if we are really asking individuals to give up narcotic use and adopt a more acceptable pattern of behaviour in the community, then employment has to be an essential part of that program. To that end we will be doing educational assessments; we will be offering basic education programs and vocational training, and we will be offering extensive support in helping individuals find employment and in making employers more receptive to employing people with a background of using narcotic drugs.

The program will also be concerned with the use of leisure time among heroin users. As I mentioned earlier, the heroin user is caught up in a pattern of illicit drug use which is totally absorbing; it takes all of his time, 24 hours a day. After four or five years he has really lost sight of any other activities he can do in his leisure time. Therefore a typical problem when heroin users come into treatment programs is that they have a lot of time on their hands and they do not know what to do with it. Part of the program will be to assess potential areas of interest and to try to get them interested in leisure time programs in the community.

Finally, we will be looking at their criminal involvement and, of course, the treatment and rehabilitation program would be aimed at reducing or eliminating their involvement in criminal activity. A major component of that would be, of course, that if we eliminate the use of narcotic drugs, the motivation or need for criminal activity will be also reduced.

I would like to emphasize that we plan to do this on an out-patient basis. The program is currently being designed to handle 2,500 patients; about 95 per cent of those will be treated in either out-patient clinics or in a phase of supervision in the community. Only a very small proportion, 5 to 6 per cent, will ever be detained for treatment. When you read the legislation, you will see that the maximum period for detention is six months, so most of the programs will be on an outpatient basis in the community. This is based on the very fundamental principle that if the heroin user is to make some significant changes in his life; if he is to learn to cope without relying on narcotic drugs, then he has to do that in the community; he has to learn to cope with the problems that face him in everyday living without relying on narcotic drugs and, really, the only way he can do that is to practice that in the community with the support and assistance of a treatment program.

Finally, turning to the kinds of issues that are addressed in the legislation, the treatment program will be compulsory, but there are really three different ways that people will be able to get into the program: They can come in voluntarily; that is, they can come in off the street and ask to participate in the program; if they are not dependant on narcotic drugs, they will participate as completely voluntary clients; that is, none of the compulsory provisions will appply to them. If they are dependent on narcotic drugs then the compulsory provisions would apply, but they will have a great deal more say in what happens in the treatment program once they are in it.

[Translation]

vaincre de renoncer à la consommation de stupéfiants et d'adopter un comportement social plus acceptable, il faut absolument leur trouver un emploi. A cette fin, nous leur offrirons une instruction de base et des cours de formation, nous les aiderons à trouver un emploi et nous tenterons de convaincre les employeurs d'embaucher un ancien toxicomane.

Dans le cadre de ce programme, nous aborderons aussi le problème posé par les loisirs des héroïnomanes. Comme je l'ai déjà mentionné, l'héroïnomane est totalement absorbé par son activité illégale; il y consacre tout son temps, 24 heures par jour. Après 4 ou 5 ans de cette vie, il n'a vraiment aucune idée de ce qu'il pourrait faire de son temps libre. Par conséquent, les héroïnomanes qui participent à des programmes de traitement ont toujours trop de temps libre et ne parviennent pas à s'occuper. On cherchera donc à susciter chez eux des intérêts et à les faire participer à des programmes récréatifs communautaires.

Finalement, nous tiendrons compte de leurs activités criminelles. Le programme de traitement et de réhabilitation visera à réduire ou supprimer totalement toute activité criminelle. Bien entendu, en supprimant totalement la consommation de stupéfiants, on réduit automatiquement le désir ou le besoin de ce genre d'activités.

Je tiens à souligner que nous mettrons sur pied des cliniques externes. Nous envisageons que ce programme pourra englober 2,500 patients. Environ 95 p. 100 seront traités dans des cliniques externes ou sous surveillance dans la communauté. Une proportion infime des participants, de 5 à 6 p. 100, seront internés aux fins du traitement. La période maximale d'internement prévue dans la loi est de 6 mois. Donc, la plupart des participants seront des patients de la clinique externe. Nous avons jugé que pour apporter des changements importants à sa façon de vivre, pour apprendre à s'adapter sans avoir recours aux stupéfiants, l'héroïnomane doit rester dans la communauté, pour apprendre à résoudre les problèmes auxquels il fait face dans la vie quotidienne. La seule façon d'y arriver est d'en faire l'essai dans la communauté, avec l'appui et l'aide d'un programme de traitement.

Finalement, si l'on passe au contenu du projet de loi, le programme de traitement sera obligatoire. Toutefois, les participants du programme sont divisés en trois catégories différentes. Ils peuvent s'y inscrire volontairement, sans aucune autre formalité. Des personnes qui ne sont pas toxicomanes peuvent participer volontairement au programme, mais elles ne seront soumises à aucune des dispositions obligatoires. S'ils étaient toxicomanes, les dispositions obligatoires s'appliqueraient, mais ils auraient beaucoup plus à dire sur le programme de traitement qu'ils doivent subir.

• (1010)

We have allowed for court diversion, and Bill C-51, which I believe is before the House of Commons now, has allowed for a judge to refer someone for assessment, during criminal proceedings or proceedings under the Narcotic Control Act, to determine if he has a drug problem and if he would respond to treatment. At time of sentencing the judge would be able to take that into consideration and, if he felt it were appropriate, to refer someone for treatment as an alternative to another possible sentence. Provision is made for that in the legislation proposed by the provincial government.

Finally, there is a health entry provision, and this allows a police officer who has reasonable grounds to suspect that someone is a narcotic user to issue the individual a notice. Once the individual is issued a notice, he must appear within 24 to 48 hours for evaluation; the evaluation must be completed within 72 hours. There will be an evaluation panel made up of at least two physicians and one other person. That panel will consider relevant evidence to determine if the individual is in need of treatment for dependence on narcotic drugs. That is the phrase used in the legislation: "In need of treatment for dependence on narcotic drugs". If the panel is unanimous, and the legislation specifies it must be unanimous that the person is in need of treatment, then the director of the program would have the authority to commit the individual to a three-year treatment program. The treatment program can have various phases. There could be an in-patient phase. It is more likely that the individual would go directly to treatment in a community clinic. It is possible that the individual could go directly to a period of community supervision, where the expectations of the program would be fairly minimal. Any balance in the program after in-patient treatment or out-patient treatment would be in the community supervision phase.

Mrs. Holt: Is a judge required just in that one phase?

Mr. Russell: The way the legislation is drafted at the moment, no judge is required for the committal order, but the order can be appealed to the provincial court.

Mrs. Holt: He does not go to court at all. I think that one point should be clear.

Mr. Russell: It can be appealed to a court.

With that outline of the initiatives, it would probably be appropriate for Mr. Beamish to tell you some more about the nature of the problem in British Columbia, which I did not go into in much detail. Then we would be happy to answer questions.

Mr. Leggatt: Will we be adjourning at 11 o'clock?

The Chairman: Yes. I hope Mr. Beamish will be brief for that reason.

Mr. Leggatt: I hope he will be quite brief because I have many questions.

[Traduction]

Nous avons prévu, tout comme il est prévu au Bill C-51 dont est saisie la Chambre des communes à l'heure actuelle, que le juge peut ordonner que l'accusé soit examiné pendant les procédures concernant une infraction criminelle ou une infraction à la Loi sur les stupéfiants, afin qu'il soit déterminé s'il est toxicomane et si une cure de désintoxication lui serait profitable. Au moment de déterminer la peine, le juge pourrait en tenir compte et, s'il le juge opportun, imposer une cure de désintoxication plutôt qu'une autre peine. Les dispositions de la loi proposée par le gouvernement fédéral prévoient ce cas.

Enfin, il y a la disposition concernant la santé qui permet à l'agent de police qui a de bonnes raisons de croire qu'une personne est toxicomane de lui signifier un avis. Après signification de l'avis, la personne a de 24 à 48 heures pour comparaître, afin de se faire examiner; l'examen doit être fait dans les 72 heures qui suivent. L'examen se fait par un jury composé d'au moins deux médecins et d'une autre personne. Le jury étudie les faits pertinents, pour décider si l'individu doit subir une cure de désintoxication pour toxicomanie. C'est la phrase dont on se sert dans la loi: «subir une cure de désintoxication pour narcomanie». Si la décision du jury est unanime, et la loi précise qu'on doit décider à l'unanimité que la personne a besoin d'une cure de désintoxication, alors, le directeur du programme aurait le pouvoir d'imposer un programme de désintoxication de trois ans à cette personne. Le programme de traitement peut se faire en diverses étapes. Il pourrait y avoir une première étape strictement en clinique. Il est plus probable que la personne subirait la cure de désintoxication dans une clinique communautaire. Il est possible aussi que le toxicomane en question puisse se voir imposer une certaine période de contrôle communautaire où les exigences du programme seraient plutôt minimes. Tout équilibre du programme après la cure en clinique ou à l'extérieur de la clinique se ferait pendant l'étape du contrôle communautaire.

Mme Holt: N'a-t-on besoin d'un juge que pour cette seule étape?

M. Russell: La loi est actuellement rédigée de telle sorte qu'il n'est pas nécessaire de recourir aux services d'un juge pour obtenir l'ordonnance de détention pour cure, mais on peut en appeler de cette ordonnance au tribunal provincial.

Mme Holt: L'accusé ne subit même pas de procès. Je voulais que ce soit clairement compris.

M. Russell: Mais on peut en appeler de la décision à un tribunal.

Puisque ces initiatives vous ont été résumées, il serait peutêtre bon que M. Beamish vous en dise plus long sur le genre de problème que nous avons en Colombie-Britannique, car je ne me suis pas arrêté aux détails. Nous serions ensuite heureux de répondre à vos questions.

M. Leggatt: Levons-nous la séance à 11 heures?

Le président: Oui. J'espère que M. Beamish résumera son exposé à cause de cela.

M. Leggatt: J'espère que ce résumé sera court, parce que j'ai beaucoup de questions à poser.

The Chairman: The Committee has agreed that we can append to today's *Minutes of Proceedings* the *Heroin Indicators Trend Report* and bill 18 itself, the Heroin Treatment Act. I notice that Mr. Russell also has here this health entry plan, but that is confidential and cannot be appended.

Mr. William F. Beamish (Program Administrator, Coordinated Law Enforcement Unit, Ministry of the Attorney General, British Columbia): Mr. Chairman, members of the Committee, first of all, for the record, I was introduced as a member of the Co-ordinated Law Enforcement Unit, which I am and have been since 1974. I am presently working for the federal-provincial committee on drug trafficking and abuse in British Columbia. This committee was established in 1977. I work on a support group of that committee, and this morning represent Dr. Matheson, who is the chairman of that committee.

Mr. Robinson: Dr. Matheson is the co-ordinator of the law enforcement unit?

Mr. Beamish: Dr. Matheson was the director of the Coordinated Law Enforcement Unit until April of this year. He is now the full-time chairman of the federal-provincial committee for the province of British Columbia.

• 1015

I would like to refer you to the report that I brought for the Committee this morning. It is in two parts and I wish to point out to you that the first section of the report consists of 12 tables and the second section is just a brief outline of the federal-provincial committee and its responsibilities in the area of drug strategy at the federal level and at the provincial level for British Columbia.

The enforcement against the importation and trafficking in heroin is the number one drug enforcement priority by the police and other enforcement agencies in the Province of British Columbia. It is recognized also that other drugs are imported on a very large scale into Canada and into British Columbia, and these drugs are also of concern to law enforcement. The development of successful strategies against the supply of and demand for heroin in British Columbia is also the number one priority of the federal-provincial committee. This committee supports the efforts of the police and other enforcement agencie in their attempts to interdict the flow of heroin and other drugs into Canada. Perhaps I could refer you briefly to the report that you have in front of you and to Tables No. 7, 8, 9 and 10. These figures and tables deal primarily with the measurement of the heroin problem as we have been able to do so to date.

Figure 7 relates to the long term trend in the heroin user population in British Columbia over the past 7 years. I would like to point out that the numbers of known heroin users known to the Bureau of Dangerous Drugs has increased from 1,874 to 6,517 for 1976. Although there has been a slower rate of increase in recent years, primarily due to the tremendous enforcement effort that is now going on in British Columbia, it

[Translation]

Le président: Le Comité consent à ce que nous annexions au compte rendu des délibérations d'aujourd'hui le rapport sur les tendances à l'héroïnomanie Heroin Indicators Trend Report et le bill 18 lui-même, la Loi sur la cure de détention pour héroïnomanes Heroin Treatment Act. Je vois que M. Russell a aussi ce plan sur la santé, mais puisqu'il s'agit dun document de nature confidentielle, il ne pourra être annexé.

M. William F. Beamish (administrateur de programme, Unité de coordination de l'application des lois, ministère du Procureur général, Colombie-Britannique): Monsieur le président, membres du Comité, tout d'abord, pour votre gouverne, on m'a présenté en disant que je suis membre de l'Unité de coordination de l'application des lois, ce que je suis, et je le suis depuis 1974. A l'heure actuelle, je travaille pour le Comité fédéral-provincial sur le trafic des drogues et la toxicomanie en Colombie-Britannique. Ce comité a été créé en 1977. Je travaille pour un groupe faisant partie de ce comité et je représente, ce matin, le D' Matheson, président de ce comité.

M. Robinson: Le D^r Matheson est le chef de l'Unité de coordination de l'application des lois?

M. Beamish: Le D^r Matheson était le directeur de l'Unité de coordination de l'application des lois jusqu'au mois d'avril de cette année. Il est maintenant président à temps plein du comité fédéral-provincial pour la province de la Colombie-Britannique.

J'aimerais que vous vous reportiez au rapport que j'ai présenté au Comité ce matin. Il se divise en deux parties et j'aimerais souligner que dans la prémière, vous trouverez 12 tableaux et que, dans la deuxième, il n'y a qu'un résumé de ce qu'est le comité fédéral-provincial, ainsi que ses responsabilités dans le domaine des drogues au niveau fédéral et au niveau provincial pour la Colombie-Britannique.

L'application des lois contre l'importation et le trafic de l'héroïne est la grande priorité des forces de police et des autres forces de l'ordre qui se trouvent en Colombie-Britannique. On sait que l'importation d'autres drogues au Canada et en Colombie-Britannique se fait à haute échelle, et ces drogues sont aussi visées par les forces de l'ordre. La principale priorité du comité fédéral-provincial est de trouver des stratégies visant à l'élimination de l'offre et de la demande en matière d'héroïne en Colombie-Britannique. Ce comité appuie les efforts de la police et des autres forces de l'ordre qui essaient de tarir les sources d'approvisionnement en héroïne et en drogue au Canada. Je vous renvoie aux tableaux numéros 7, 8, 9 et 10, dans le rapport que vous avez devant vous. Ces chiffres et ces tableaux essaient de mesurer l'ampleur du problème que nous a causé l'héroïne jusqu'ici.

Le tableau 7 concerne la tendance à long terme des héroïnomanes de la Colombie-Britannique pendant les 7 dernières années. J'aimerais vous souligner que le nombre d'héroïnomanes connus au Bureau des drogues dangereuses est passé de 1,874 à 6,517 en 1976. Même si l'augmentation s'est faite à un rythme plus lent pendant les quelques dernières années, surtout à cause de l'effort soutenu des forces de l'ordre en

is anticipated that the figures of the Bureau of Dangerous Drugs for the year 1977 will again show an increase in the numbers of known heroin users. These tables have not been available, as yet, as we are basing this anticipation on our observation of the problem and the measurements which we have had for the province.

Figure 8 shows the problem in comparison to relative numbers of heroin users by province.

Mr. Leggatt: You can send ours to Newfoundland. That is for sure.

Mr. Beamish: Here I think you can see that British Columbia with 6,517 heroin users, again known to the Bureau of Dangerous Drugs, has 60 per cent of the known problem, the next highest being the province of Ontario with 1,913 users, approximately at the level of British Columbia in 1969.

Mrs. Holt: I do not buy your statistics. CLEU has done a lousy job of tabulating. But go ahead, I will ask you about it.

Mr. Beamish: Thank you. Figure number 9 is the next measurement that we have had and this has been worked on for the past year, since June, at the request of the federal-provincial committee. It is based on the estimate that the police used for estimating 10,000 to 12,000 heroin users. In attempting to justify this estimate the police have been counting heroin users identified to them through the province, and as of May 10, 1978, less than a year after starting, they have identified an unduplicated count of 6,293 heroin users.

Mrs. Holt: Is this on top of the 6,517?

Mr. Beamish: No, this is a different measure. You will appreciate that the first is the measure of the federal Bureau of Dangerous Drugs; the second is a measure that has been going on since June of 1977 by law enforcement in the province.

Table 9-B has been included just to show the relative relationship of the measures we have available to us at the present time. As you can see, for May, 1978 the police figure was 6,293; for 1976, the Bureau of Dangerous Drugs figure was 6,517; and the police estimate was 10,000 to 12,000 heroin users, based on their knowledge of the heroin problem and their continuous contact with heroin users in the province.

• 1020

The next table to which I would draw you attention is Table 10, which is relative to the amount of heroin seized in British Columbia. Comparing 1976 and 1977, I would point out that while there have been record amounts of this drug seized in recent years, there is no apparent decrease in the amounts available to the user, and heroin remains available in every major community in British Columbia at the present time. This is also true for other drugs.

[Traduction]

Colombie-Britannique pendant ce même temps, on croit que les chiffres venant du Bureau des drogues dangereuses pour 1977 nous permettront de constater qu'il y a eu une augmentation des héroïnomanes connus encore une fois. Ces chiffres ne sont pas encore disponibles, mais nous fondons cette prévision sur nos observations concernant le problème et sur les chiffres que nous avons eus jusqu'ici pour la province.

Au numéro 8, l'ampleur du problème se constate grâce au relevé du nombre d'héroïnomanes province par province.

M. Leggatt: Vous pouvez envoyer les nôtres à Terre-Neuve. Cela, c'est sûr.

M. Beamish: Vous voyez ici que la Colombie-Britannique, avec 6,517 héroïnomanes connus, encore une fois au Bureau des drogues dangereuses, abrite 60 p. 100 de ces gens, tandis que l'Ontario, la province qui nous suit de plus près, avec 1,913 héroïnomanes, se trouve approximativement au point où se trouvait la Colombie-Britannique en 1969.

Mme Holt: Vos statistiques ne me convainquent guère. L'Unité de coordination de l'application des lois a très mal colligé les données. Allez-y, je vous poserai mes questions plus tard.

M. Beamish: Merci. Il y a ensuite le tableau numéro 9, auquel nous travaillons depuis un an, depuis le mois de juin, à la demande du comité fédéral-provincial. Il est fondé sur l'évaluation faite par la police, qui calcule qu'il y a de 10,000 à 12,000 héroïnomanes. Pour essayer de justifier cette évaluation, la police a compté tous les héroïnomanes connus, partout à travers la province, et au 10 mai 1978, moins d'un an après avoir commencé ce travail, la police a identifié 6,293 héroïnomanes.

Mme Holt: En plus des 6,517?

M. Beamish: Non, il s'agit de deux chiffres différents. Le premier chiffre a été fourni par le Bureau fédéral des drogues dangereuses. Le deuxième nous vient des forces de l'ordre de la province, qui font ce travail depuis juin 1977.

Le tableau 9-B a été ajouté pour faire une relation relative entre les différents chiffres dont nous disposons à l'heure actuelle. Comme vous pouvez le voir, pour le mois de mai 1978, les chiffres de la police sont de 6,293; pour 1976, les chiffres du Bureau des drogues dangereuses étaient de 6,517; en outre, les autorités policières estimaient de 10,000 à 12,000 le nombre d'héroïnomanes, en se fondant sur leurs connaissances du problème de l'héroïne et sur leurs contacts continuels avec les héroïnomanes de la province.

J'aimerais maintenant attirer votre attention sur le tableau 10, où figure la quantité d'héroïne saisie en Colombie-Britannique. Si l'on compare 1976 et 1977, j'aimerais faire remarquer que bien qu'on ait saisi ces dernières années des quantités records de ce stupéfiant, il ne semble y avoir aucune diminution des quantités disponibles, et l'on trouve toujours de l'héroïne dans toutes les grandes localités de la Colombie-Britannique, à l'heure actuelle. Il en est de même pour les autres stupéfiants.

Finally, Table 11 shows the crisis of heroin at the street level and at the importation level throughout British Columbia. Note that heroin is available most readily in the Vancouver-Lower Mainland area at \$35 per cap, increasing to \$60 per cap in Prince Rupert. A cap is the common street form for heroin use. It is the number 5 gelatin capsule.

The reason for the increase in the outer areas is generally the lack of a definite trafficking organization, and primarily the groups from there obtaining supplies from the Vancouver area, where heroin is most readily available. Those figures I would draw to your attention just to point out the size of the heroin problem and specifically the heroin problem we are talking on this morning, because that was the first responsibility and direction given to the Federal-Provincial Committee in the province.

Mr. Robinson: What is the purity factor?

Mr. Beamish: It is 5.8 per cent purity, based on the lat measurement before we produced this report on the purity of heroin in a street sample, and I believe it was from the Vancouver area, relating to a 5.7 or 5.8 per cent number 5 pure capsule. The heroin importation at the present time is of relatively low purity itself, at about 30 per cent.

Mrs. Holt: But the actual heroin is 5 per cent.

The Chairman: I cannot allow any questions at this stage.

Mr. Beamish: I am going to wind up right now, if I may, Mr. Chairman.

In summary, speaking for the Federal-Provincial Committee, this Committee supports the amendments to the Criminal Code and other Acts as presented in Bill C-26 to permit the court to authorize the examination of mails and is very optimistic this will assist the present efforts to stop the importation of illicit drugs into Canada.

Thank you, and I would be pleased to answer any questions you might have at this time.

The Chairman: Thank you, Mr. Beamish. We will begin with Mr. Jarvis, followed by Mr. Leggatt and Mrs. Holt.

Mr. Jarvis: Thank you, Mr. Chairman. Much of what Mr. Russell had to present to the Committee intrigues me and would form the subject matter of questions, had we the luxury of time. But as Mr. Russell and Mr. Beamish know, we are dealing with legislation attacking the supply end of the problem and therefore I am going to confine my questions to that.

Generally, in two aspects we have had evidence given to us that the problem of drugs had peaked and was levelling off, substantiated to some degree by the 1975-76 figures. But Mr. Beamish went on to say he anticipates that levelling off will not continue through 1977, when statistics are available, but indeed will continue to show the upward trend that existed prior to 1975. To what do you attribute that forecast, Mr.

[Translation]

Enfin, le tableau 11 montre l'incidence de l'héroïne vendue dans les rues et à l'importation, dans toute la Colombie-Britannique; il est à noter que l'héroïne est disponible le plus souvent dans la région de Vancouver pour \$35 la capsule, alors que ce prix augmente à \$60 la capsule à Prince Rupert. C'est sous forme de capsule qu'on retrouve le plus souvent l'héroïne vendue dans la rue. Il s'agit de la capsule de gélatine numéro 5.

La raison pour laquelle les prix sont plus élevés dans les régions excentriques, c'est qu'on n'y trouve pas en général d'organisation bien définie, mais plutôt des groupes de trafiquants qui s'approvisionnent dans la région de Vancouver, où l'on trouve le plus facilement de l'héroïne. J'attire votre attention sur ces chiffres pour souligner l'ampleur du problème de l'héroïne, et plus particulièrement du problème de l'héroïne dont nous parlons ce matin, car ce fut là la première responsabilité confiée au comité fédéral-provincial de la province.

M. Robinson: Quel est le taux de pureté?

M. Beamish: L'héroïne est pure à 5.8 p. 100, selon les derniers prélèvements faits dans la rue avant que nous ne rédigions le présent rapport; je crois que l'échantillonnage venait de la région de Vancouver et révélait 5.7 ou 5.8 p. 100 de pureté pour une capsule numéro 5. L'héroïne importée à l'heure actuelle n'a qu'un taux de pureté assez faible, soit environ 30 p. 100.

Mme Holt: Mais le taux réel est de 5 p. 100.

Le président: Je ne puis permettre de questions maintenant.

M. Beamish: Je termine tout de suite, si vous le permettez, monsieur le président.

En résumé, au nom du comité fédéral-provincial, je dirais que nous appuyons les amendements au Code criminel et aux autres lois, tels que présentés dans le Bill C-26, qui permettraient au tribunal d'autoriser l'ouverture du courrier, car nous sommes convaincus que cette mesure aidera les efforts actuels visant à empêcher l'importation des stupéfiants illégaux au Canada.

Merci; je serai heureux de répondre à toute question que vous pourriez avoir.

Le président: Merci, monsieur Beamish. Nous allons commencer avec M. Jarvis, suivi de M. Leggatt et de M^{me} Holt.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président. Une bonne partie de ce que M. Russell a présenté aux membres du Comité m'intrigue et me porterait à lui poser des questions à ce sujet, si nous pouvions nous offrir le luxe de prendre le temps voulu. Mais comme le savent MM. Russell et Beamish, nous étudions un projet de loi qui vise l'aspect approvisionnement du problème, et par conséquent, je vais limiter mes questions à ce secteur.

Dans l'ensemble, les témoignages que nous avons entendus sur deux aspects démontrent que le problème des stupéfiants a connu une poussée, a atteint un plateau; on peut l'affirmer en se fondant jusqu'à un certain point sur les chiffres de 1975-1976. Mais M. Beamish a dit qu'il prévoyait que lorsque les statistiques seraient disponibles pour 1977, nous n'en resterions pas à ce plateau, mais que l'incidence continuerait à manifes-

Beamish, that 1977 and into 1978 will show, again, a dramatic increase?

Mr. Beamish: Primarily, all the measurements we have available to us are dependent upon one factor, and that is the level of enforcement.

• 1025

In 1976 and 1975 the strategy developed in British Columbia was the target at the importation and the major trafficking level, and, as a result, the more productive case level being at the street level, where heroin possession cases are made, there was a drop-off in the number of major offences. There was an increase in the number of conspiracies and an increase in the seizures at that level.

However, in 1977, once again the strategy to put much more emphasis on the street level was adopted. There was an increase in the RCMP and the Vancouver police members working together as a street crew in the city of Vancouver and this generated considerably more cases than in previous years. This is again true for 1978 where there is already an increase over the first four months of 1977, which had increased over 1976, and this will be reflected in the Bureau of Dangerous Drugs statistics and other statistics that are produced.

Mr. Jarvis: Therefore you would reject the accuracy of the evidence given to us by previous groups that the drug problem, at least insofar as you are aware of it in British Columbia, had levelled off?

Mr. Beamish: In the terms that we are able to measure it at the present time, yes. We see a levelling off, we see a dampening in the increase; but we do see a continuous increase in the numbers of heroin users being identified, new users being identified. Heroin and other drugs are readily available throughout the province.

Mr. Jarvis: You are aware, Mr. Beamish, of the notoriety attached to the evidence before the McDonald Commission regarding what is alleged to be illegal interceptions of mail, that forms the subject matter of part of that Commission's investigation, naturally. Do you attach any credibility at all to the proposition that trafficking has increased in the last seven or eight months because of the publicity given to illegal interceptions—therefore the lid is on—none of these interceptions are taking place—that this is well known to the drug trafficking community and, as a result, there is an increased use of the mails. Therefore, trafficking has increased. Have you any direct evidence of that at all?

Mr. Beamish: No, I have no direct evidence of that.

Mr. Jarvis: Have you any indirect evidence or hunches that you would like to share with us?

Mr. Beamish: Well only that my personal knowledge of the drug trade is that any advantage of the system will be taken when the opportunity presents itself; and I have noticed from

[Traduction]

ter une tendance vers la hausse, comme c'était le cas avant 1975. A quel facteur attribuez-vous cette prévision, monsieur Beamish, à savoir qu'en 1977 et au début de 1978, nous constaterons encore une fois une augmentation phénoménale?

M. Beamish: Tout d'abord, tous les chiffres que nous avons à notre disposition reposent sur un facteur, le degré d'application de la loi.

En 1976 et en 1975, la stratégie mise au point en Colombie-Britannique était de viser l'importation et les grands trafiqueurs et par conséquent, comme c'est dans la rue que l'on peut faire valoir qu'il y a possession d'héroïne et qu'on peut porter les accusations qui permettent d'obtenir une condamnation, il y a eu une diminution du nombre de délits. Il y a eu une augmentation du nombre de grandes conspirations et une augmentation du nombre de saisies à ce niveau.

Toutefois, en 1977, encore une fois, on a repris la stratégie de porter plus d'attention à la rue. Il y a eu une augmentation du nombre d'agents de la Gendarmerie et de la police de Vancouver travaillant en collaboration en «escouade de rue» à Vancouver, ce qui a augmenté considérablement le nombre de procès en comparaison des années précédentes. Il en sera de même en 1978, où nous connaissons déjà une augmentation en comparaison des quatre premiers mois de 1977 qui montraient déjà une augmentation sur 1976. Cela apparaîtra dans les statistiques du Bureau des drogues dangereuses et dans les autres statistiques compilées.

M. Jarvis: Par conséquent, vous êtes prêt à contredire les témoignages que des groupes précédents nous ont donnés selon lesquels le problème des stupéfiants, du moins à votre connaissance en Colombie-Britannique, a atteint un plateau?

M. Beamish: Dans la mesure où nous pouvons l'évaluer à l'heure actuelle, oui. Nous voyons un plateau, un ralentissement de l'augmentation, mais nous voyons également une augmentation continuelle du nombre d'héroïnomanes connus, ainsi que de nouveaux usagers. L'héroïne et les autres stupéfiants se trouvent facilement dans toute la province.

M. Jarvis: Monsieur Beamish, vous connaissez l'importance attachée aux éléments de preuve déposés devant la Commission McDonald au sujet de la prétendue interception illégale du courrier qui constitue, bien sûr, le fond de l'enquête de la commission. Accordez-vous la moindre foi à l'hypothèse que le trafic a augmenté au cours des sept ou huit derniers mois à la suite de la publicité accordée aux interceptions illégales... donc tout est arrêté... aucune interception n'a lieu... que c'est bien connu chez les trafiquants et que par conséquent, on a de plus en plus recours au courrier? Par conséquent, le trafic a augmenté. Avez-vous la moindre preuve directe que ce soit le

M. Beamish: Non, je n'ai aucune preuve directe.

M. Jarvis: Avez-vous des preuves indirectes ou des soupçons que vous aimeriez nous communiquer?

M. Beamish: D'après ma connaissance du milieu des stupéfiants, on tirera partie du système si l'occasion se présente; et j'ai remarqué en étudiant les chiffres qui sont compilés tous les

the figures that are collected on a monthly basis in the province of British Columbia that the number of seizures has decreased quite significantly—the amount of drugs seized. Now, I cannot relate that directly to any changes in strategies—I can just say that the seizures are down. This could result from a change in police strategy; it could result from a change in the trafficking patterns.

Mr. Jarvis: Is there a corollary to this in terms of the sophistication of the traffic, that if people engaged in the trading of heroin were aware of the legal ability of law enforcement agencies to tackle one method of transportation, that that sophistication is sufficient that alternate methods of transportation would be immediately adopted? In other words, do you think the mere threat of legislation would be enough to change patterns of transportation of heroin?

Mr. Beamish: I think that there is a tremendous sophistication in the international capability of the heroin traffickers, and those traffickers and those organizations that work at that level will respond, I think, prematurely or will respond to any change; any loophole that they can find, any break that they can find, they will take advantage of. And the methods used for the movement of heroin internationally are constantly changing in response to police efforts. The efforts of the police and law enforcement agencies to development profiles of traffickers and methods of trafficking are constantly revealing new methods. So I do believe if there were an opportunity for change, if the organization saw an opportunity to move drugs in a manner in which they felt relatively secure, they would do so.

• 1030

Mr. Jarvis: I have one last question because time is rather limited today, Mr. Beamish. You are aware, possibly, that there have been, historically, demands by law enforcement agencies, namely, the RCMP, going back some 30 to 40 years, if I remember correctly, for the power to intercept written communications. Are you aware of any demands for similar powers from agencies other than law enforcement agencies, in other words, citizens groups, university groups, health or medical groups?

Mr. Beamish: No, I am not aware of any other requests for that type of power.

Mr. Jarvis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Jarvis. Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: Thank you, Mr. Chairman. I would like to start by congratulating the Coordinated Law Enforcement Unit of British Columbia, which continues, I think, to do an excellent job in most of the areas they attack. I want to examine your figures and I want you to go back to figure seven, Mr. Beamish, which says that between 1975 and 1976 we had a decline in the number of known illicit heroin users in British Columbia. You have given in evidence that in sort of the world of conjecture, this is a problem that is on the increase and, yet, in the only evidence you have put before this Committee that is based on hard fact, that is based on known illicit heroin users, there has been a decline between the year

[Translation]

mois en Colombie-Britannique que le nombre de saisies avait beaucoup diminué, la quantité de stupéfiants saisis. Évidemment, je ne puis pour autant faire un lien direct avec une modification des stratégies... je puis seulement dire que le nombre de saisies a diminué. C'est peut-être à la suite d'un changement dans la stratégie de la police; ce peut être aussi à la suite d'un changement dans les modes de trafic.

M. Jarvis: Si le trafiquant d'héroïne savait quels sont les moyens légaux à la disposition des corps policiers devant un mode de transport, possède-t-il des moyens suffisamment subtils pour changer immédiatement de mode de transport? En d'autres termes, croyez-vous que la simple menace d'une loi suffirait à modifier les modes de transport de l'héroïne?

M. Beamish: Je crois que les trafiquants internationaux d'héroïne ont à leur disposition des moyens extrêmement subtils et que les grands trafiquants et leurs organisations vont réagir je crois à toute modification. Toute lacune, toute faille qu'ils pourront trouver, ils en tireront partie. Les méthodes utilisées pour le transport de l'héroïne à l'échelle internationale changent constamment à la suite des efforts de la police. Les efforts déployés par les corps policiers pour trouver les profils des trafiquants et les méthodes de trafic révèlent constamment de nouvelles méthodes. Je suis persuadé que si l'organisation trouvait un moyen sûr de trafiquer ces drogues, elle le ferait.

M. Jarvis: J'aimerais vous poser une dernière question, étant que notre temps est limité aujourd'hui, monsieur Beamish. Vous n'ignorez pas que, depuis très longtemps, les corps policiers, et notamment la GRC, depuis 30 ou 40 ans, réclament le pouvoir d'intercepter le courrier. Savez-vous si des organismes autres que des organismes d'exécution de la loi ont réclamé le même genre de pouvoir, et je veux parler de groupes de citoyens, de groupes universitaires, de groupes médicaux, etc.?

M. Beamish: Non, je ne suis pas au courant de cela.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Jarvis. Monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Merci, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord féliciter la section d'exécution de la loi de la Colombie-Britannique car elle obtient des résultats excellents dans toutes les tâches qu'elle entreprend. J'aimerais maintenant examiner avec vous vos graphiques, monsieur Beamish, et surtout le graphique numéro 7 où vous dites que, entre 1975 et 1976, le nombre d'héroïnomanes connus a baissé en Colombie-Britannique. Par ailleurs, vous nous dites que sur le plan mondial, c'est un problème qui s'aggrave mais la seule preuve que vous nous fournissez, basée sur le nombre d'héroïnomanes connus, indique que ce nombre a baissé entre 1975 et 1976, malgré une augmentation de la population de la Colombie-Bri-

1975 and 1976 and that was in a year when we had a rising population in British Columbia. In fact, the trend of heroin use between 1975 and 1976 went exactly against the trends in population. Let me put a proposition to you, the thing you have not calculated is the demographic curve, that the early user of heroin had moved through the population. In fact, we have seen some decline in other areas of crime because of the crime age not being as large a section of the total population. Would you agree with the proposition that it has had an impact on the reduction of heroin use in British Columbia?

Mr. Beamish: I would be very hopeful and less than optimistic that there has been a reduction, based on this one year's measure. As I suggested, and just to refer you very quickly to one of the figures that I had not referred to and that is, figure number five, we see, although this is misleading, there is a 68 per cent increase in the heroin offences in British Columbia so far this year. We will see, however, that there is an increase in the heroin possession, even disregarding the large increase in trafficking which was as a result of an under-cover operation. This information for the Bureau of Dangerous Drugs is gathered through reports of offences and it is collected from these reports. In discussing with the Vancouver Police Department over an eight-month period—the Health Protection Branch has a form for reporting seizures. However, on that form there is a known drug use of the persons being reported and this is the area for which this information is primarily collected.

In the Province of British Columbia in the past eight months, that form has been submitted regularly for every case. However, that section of the form has been left blank, which means that information has not been collected for an eightmonth period, alone. That will be reflected in the figures. In talking to Reid McKim of the Bureau of Dangerous Drugs, he suggested the Bureau's figures are at best a minimum estimate of the numbers of users in Canada. Again, I would suggest that in 1977 the figures will reflect an increase, whatever size I do not know, and I would suggest that this Committee would be interested in seeing those figures, because they are for right across Canada. They are the most up-to-date figures and I understand that they have been compiled and are available, but they have not yet been released.

- Mr. Leggatt: Would you say that your enforcement efforts have been more intensive in the last three years?
- Mr. Beamish: Yes, at the importation and the trafficking level.
- Mr. Leggatt: Would that not also result in higher figures, then, if you are basing it on known use, conviction and offence?

• 1035

Mr. Beamish: Except that these are concentrating on areas where there are relatively long-term investigations and few numbers of people being charged at the importation and trafficking levels.

[Traduction]

tannique. Donc, le nombre d'héroïnomanes en 1975 et 1976 a évolué à l'inverse de la population. A mon avis, il vient une chose que vous n'avez pas calculé, et c'est la courbe démographique. En fait, si l'on a enregistré une diminution des délits dans d'autres domaines, c'est parce que moins de personnes appartenaient à la catégorie d'âge où les délits sont les plus nombreux. Reconnaissez-vous avec moi que cela a contribué à la réduction du nombre d'héroïnomanes en Colombie-Britannique?

M. Beamish: En ce qui concerne la période mentionnée, on ne peut pas dire qu'il y a ait eu une réduction, malheureusement. Si vous vous reportez au graphique numéro 5, vous constatez, même si c'est un chiffre qui n'est pas tout à fait exact, que le nombre de délits dus au trafic d'héroïne a augmenté de 68 p. 100 en Colombie-Britannique, pour cette année. Nous constatons également qu'il y a eu une augmentation du nombre de délits de possession d'héroïne, même si l'on ne tient pas compte de la forte augmentation du trafic d'héroïne. Ces données, qui sont transmises au Bureau des drogues dangereuses, sont rassemblées à partir de rapports sur les délits. Au cours de ses discussions avec le service de police de Vancouver, discussions qui ont duré pendant 8 mois, la Direction de la protection de la santé a constaté que le nombre de saisies avait atteint un niveau record. Ces saisies sont rapportées sur des formulaires qui portent sur l'utilisation d'une drogue connue par une certaine personne, et c'est à partir de ces formulaires qu'on rassemble la majorité de nos données.

En Colombie-Britannique, ce formulaire a été régulièrement rempli pour chaque cas, depuis les 8 derniers mois. Toutefois, cette partie du formulaire est restée en blanc, ce qui signifie que les informations n'ont pas été rassemblées pour une période de 8 mois seulement. Ceci sera indiqué dans les graphiques. Reid McKim, du Bureau des drogues dangereuses, a indiqué que leurs chiffres étaient, dans le meilleur des cas, une évaluation minimum du nombre d'héroïnonanes au Canada. Pour l'année 1977, je pense que les graphiques indiqueront également une augmentation, et je suppose que le Comité serait intéressé à voir ces graphiques étant donné qu'ils portent sur l'ensemble du Canada. Ils ont été tracés à partir des données les plus récentes, mais il n'ont pas encore été publiés.

- M. Leggatt: Pensez-vous que vos opérations d'exécution de la loi se sont intensifiées au cours des trois dernières années?
- M. Beamish: Oui, surtout au niveau de l'importation et du trafic.
- M. Leggatt: Cela n'entraîne-t-il pas automatiquement des chiffres plus élevés étant donné que vous vous basez sur le nombre d'accusations et de délits connus?

M. Beamish: Non dans la mesure où ces opérations sont concentrées dans des domaines où les enquêtes durent généralement assez longtemps et peu de gens sont inculpés au niveau de l'importation et du trafic.

Mr. Leggatt: I would like to ask Mr. Russell some questions about the U.K. experience. You are still telling us that in current figures the U.K. is afflicted with some 2,000 heroin users. Are you limiting that to heroin users?

Mr. Russell: Britain currently has about 2,000 users known to the Home Office, but there are many authorities in Britain who now feel that they probably have at least 10,000 narcotic users.

Mr. Leggatt: An island of 55 million people.

Mr. Russell: That is correct.

Mr. Leggatt: British Columbia has 10,000.

Mr. Russell: Ten thousand in two million.

Mr. Leggatt: I have seen figures ranging as high as 20,000. You have a figure here that is 6,517. It is nice to see a figure that is accurate because there have been some wild—we operate in such an area of supposition-I am not discounting the problem. It is utterly serious.

Mr. Russell: The figure is accurate but I would be willing to say that it is conservative.

Mr. Leggatt: The 6,517 is conservative.

Mr. Russell: The 10,000, I think, is certainly reasonable. It may be higher.

Mrs. Holt: And logical, in view of the importation.

Mr. Leggatt: Let us go back to the rejection by yourself of the U.K. system. They clearly do not have the same size of problem as in Canada. You would agree with that.

Mr. Russell: In proportion to their population, no. They have had a much more dramatic increase in the last decade than we have.

Mr. Leggatt: they certainly continue, by all the figures that I have looked at, to have a lower crime rate, in terms of most of those crimes that seem to be in association wit drug addition, such as breaking and entering, fencing property, that whole area of user crime, say, rather than trafficker crime. I see the trafficker crime more in the heavy areas and the user crime in the petty areas. You would agree with me that the U.K. continues to have lower rates of that type of crime.

Mr. Russell: That is probably true, but I think people looking at the British situation also feel that the U.K. is probably not as aware of the relationship between crime and narcotic dependency as we are. They may be now just beginning to look at that relationship and just beginning to get som idea of what narcotic dependency in the United Kingdom is costing.

Mr. Leggatt: What is the evidence you can present to this Committee that compulsory treatment works?

Mr. Russell: We did examine the program in Japan which worked very successfully. I do not think anybody can challenge that.

[Translation]

M. Leggatt: J'aimerais poser plusieurs questions à M. Russell au sujet de l'expérience britannique. Vous nous dites que, selon les chiffres actuels, il y a environ 2,000 héroïnomanes en Grande-Bretagne. Pourquoi vous limitez-vous aux héroïnomanes?

M. Russell: En Grande-Bretagne, 2,000 héroïnomanes sont actuellement connus du ministère de l'Intérieur mais on estime le nombre d'utilisateurs de drogue à au moins 10,000.

M. Leggatt: Pour une île de 55 millions d'habitants.

M. Russell: C'est exact.

M. Leggatt: La Colombie-Britannique en compte 10,000.

M. Russell: Dix mille sur 2 millions.

M. Leggatt: J'ai même vu des chiffres qui vont jusqu'à 20,000. Le vôtre indique 6,517. Pour une fois, on nous donne un chiffre très précis, et cela est réconfortant, car dans ce domaine, on fait beaucoup de suppositions. Je ne cherche pas à sous-estimer le problème car il est très grave.

M. Russell: Ce chiffre est très précis mais je pense qu'il est un peu modeste.

M. Leggatt: Oui?

M. Russell: Oui, et à mon avis, le chiffre de 10,000 est plus raisonnable. Il se peut même que ce soit plus élevé.

Mme Holt: Ce serait logique, étant donné toute cette importation.

M. Leggatt: Revenons-en au système britannique que vous rejetez. Je suppose que vous êtes d'accord pour dire que le problème n'est pas aussi grave en Grande-Bretagne qu'au Canada.

M. Russell: Par rapport à la population de ce pays, non. Toutefois, ils ont enregistré, au cours de la dernière décennie, un taux d'augmentation bien supérieur au nôtre.

M. Leggatt: Toutefois, à en juger par les chiffres que j'ai ici, leur taux de criminalité est inférieur, et je parle de ces délits que commettent ceux qui utilisent de la drogue, notamment le vol par effraction, par opposition aux délits commis par les trafiquants. A mon avis, les délits commis par les trafiquants sont beaucoup plus graves que ceux commis par les utilisateurs. Donc, vous êtes d'accord avec moi pour dire que la Grande-Bretagne enregistre toujours un taux de criminalité inférieur, dans ce domaine.

M. Russell: C'est peut-être vrai mais d'aucuns prétendent que les Britanniques ne sont pas aussi conscients que nous de la relation qui existe entre le crime et l'accoutumance à la drogue. Il se peut qu'ils commencent maitenant à tenir compte de cette relation et de ce que coûte l'accoutumance à la drogue.

M. Leggatt: Pouvez-vous prouver aux membres de ce comité que le programme de traitement obligatoire est vraiment efficace?

M. Russell: Nous avons étudié le programme en vigueur au Japon, et qui enregistre des résultats très positifs. Je ne pense pas que l'on puisse contester cela.

- Mr. Leggatt: Whatever happened to the Japanese addicts by the way? I have always wondered. Were they Kamikaze pilots or something?
- Mr. Russell: When they started the program they had 40,000 and they now claim a mere handful. Certinly a very large proportion of that 40,000 seems to have disappeared.
- Mr. Leggatt: Is that like the Chinese who disappeared in the revolution?
- Mr. Russell: They never came into treatment. Put it that way. But I do think a fairly high proportion of the addiction problem in Japan was related to foreigners. So that may be part of the explanation.
- Mr. Leggatt: I think you put your finger on an interesting proposition, that there are tremendous cultural differences between Japan and North America, and the cultural pressures—I visited Japan as well. Surely the cultural pressures against addiction are higher than they are in North America because of all the other addictions we have here besides drugs, like alcohol and . . .
 - Mr. Russell: Canada has very serious other drug problems.
 - Mr. Leggatt: Yes.
- Mr. Russell: Particularly with alcohol and amphetamines. So I do not think that applies. But certainly there are cultural differences and we would not propose that what worked in Japan will work in Canda. But we have also looked at the California program, which despite a lot of claims to the contrary I think, been quite successful.

Certainly our program is quite a bit more sophisticated and quite a bit more comprehensive than the California one. And I think it will be considerably more successful. If it is as successful as the California program it will make a very significant contribution to the alleviation of the problem.

Mr. Leggatt: You indicated that under your bill a police officer could apprehend if he had reasonable grounds to suspect that the individual was a user, not an addict but a user.

• 1040

- Mr. Russell: They say: "dependent on narcotics".
- Mr. Leggatt: You know there is a big difference between the two.
 - Mr. Russell: Dependency on a narcotic.
- Mr. Leggatt: How would a police officer be able to determine dependency without following the man's activities? He would surely have to be unemployed.
- Mr. Russell: He does not have to determine it. He has to have reasonable grounds to suspect it. We have to realize that in the every-day course of events, the police, who are out on the beat or drug squad officers, come in contact with these people every day; they see them every day; I think they can make a fairly reasonable referral. Of course, it is not the final decision; there is a very comprehensive assessment after that.

[Traduction]

- M. Leggatt: Qu'est-il advenu des anciens drogués japonais? Je me suis toujours posé cette question. Sont-ils devenus des Kamikaze ou quelque chose comme cela?
- M. Russell: Lorsqu'ils ont commencé le programme ils avaient environ 40,000 drogués et, maintenant, ils prétendent ne plus en avoir que quelques-uns. Une grande proportion de ces 40,000 semblent avoir disparu.
- M. Leggatt: Comme tous ces Chinois qui ont disparu pendant la révolution?
- M. Russell: Disons plutôt qu'ils n'ont jamais subi le traitement. Je pense toutefois qu'une grande partie du problème que constituaient les drogués au Japon était dû à des étrangers. C'est peut-être une partie de l'explication.
- M. Leggatt: Vous venez d'aborder un domaine très intéressant à savoir qu'il y a d'énormes différences culturelles entre le Japon et l'Amérique du Nord, et j'ai pu le constater moi-même puisque je suis déjà allé au Japon. Les pressions culturelles contre la drogue sont plus fortes qu'en Amérique du Nord en raison de tous les autres problèmes que nous avons ici, notamment l'alcool etc.
 - M. Russell: Le Canada a un problème de drogue très grave.
 - M. Leggatt: C'est exact.
- M. Russell: Surtout lorsque ces drogues sont consommées avec de l'alcool et des amphétamines. Toutefois, je suis d'accord avec vous pour dire qu'il y a des différences culturelles entre les deux pays et c'est la raison pour laquelle nous ne prétendons pas qu'un programme qui est efficace au Japon le sera automatiquement au Canada. Nous avons également examiné le programme californien qui, malgré de nombreuses critiques, a enregistré des résultats très positifs.

Notre programme est sans doute mieux élaboré et plus complet que le programme californien. J'espère donc que ce sera un succès beaucoup plus grand. Toutefois, même si notre succès n'est pas beaucoup plus grand que celui du programme californien, nous aurons déjà contribué à beaucoup atténuer ce problème.

- M. Leggatt: Vous avez dit que, selon votre projet de loi, un agent de police pouvait appréhender une personne s'il avait de bonnes raisons de croire qu'elle utilisait de la drogue, et je ne parle pas de véritables camés.
 - M. Russell: On dit: «Qui ont besoin de stupéfiants».
- M. Leggatt: Vous savez qu'il y a une grande différence entre les deux.
 - M. Russell: Le besoin d'un stupéfiant.
- M. Leggatt: Comment un policier peut-il découvrir l'accoutumance sans être au courant des activités de la personne en question? Il faudrait que ce soit un chômeur.
- M. Russell: Le policier n'a pas à le prouver; il suffit qu'il ait des indices fort plausibles pour le soupçonner. N'oublions pas que, dans le quotidien, les policiers qui font partie de l'escouade des stupéfiants ou qui patrouillent les rues rencontrent ces individus tous les jours et peuvent donc donner une opinion assez éclairée. De toute façon, le jugement n'a rien de définitif,

Mr. Leggatt: Is this my last question? I did not realize the time went so fast. Is The B.C. Medical Association co-operating in staffing your panels or are you going to have to go outside the medical profession to get your pannel set up?

Mr. Russell: The B.C. Medical Association gave unanimous approval to the program in May, I believe; they are looking again at the question of evaluation panels. I do not really know how that will be resolved.

Mr. Leggatt: A last question, perhaps, for Mr. Beamish. Under the present federal narcotics law there is provision for federal-provincial agreement with regard to the treatment of narcotic users. Why was there no agreement made between the federal level and the provincial level to proceed under the existing legislation? Is it because you failed to get co-operation at the federal level that you had to move on a provincial sphere?

Mr. Beamish: There was agreement within the federal-provincial committee for a need to move on in the area of treatment. There was disagreement, certainly, or reservation of opinion in the compulsory aspects of the program, but the need was determined. The need for all of Canada, certainly, was not determined and I think this is the reason why Part II of the Narcotic Control Act was not suggested as a reasonable option.

The Chairman: Thank you, Mr. Leggatt: Mrs. Holt followed by Mr. Patterson and Mr. Robinson.

Mrs. Holt: Just following on that briefly . . .

The Chairman: You are on; you have 10 minutes.

Mrs. Holt: Mr. Chairman, Part II of the Narcotic Control Act, how close is this? It has not been proclaimed. Was this a way of British Columbia's doing it itself since the federal government did not proclaim Part II?

Mr. Russell: That is very much what it amounts to. Part II of the Narcotic Control Act has been on the books for over a decade.

Mrs. Holt: It would be eight at least.

Mr. Russell: It does provide for treatment. The federal government has not proclaimed it; as far as we know it has no intention of ever proclaiming it, and B.C. felt that treatment could make a very significant contribution to solving the problem, so we have proceeded.

Mrs. Holt: I want to get back to something else. Can you tell me what the largest seizure of heroin has been in British Columbia?

Mr. Beamish: I am not certain, but there was a 20-pound seizure in the fall of 1974. That seems to me to be the largest that I can remember. I think it was in conjunction with another seizure that had been made elsewhere. The two together would be even larger.

[Translation]

car, ensuite, on fait une évaluation très complète de la personne.

M. Leggatt: Est-ce ma dernière question? On ne se rend pas compte que le temps fuit. Est-ce que l'Association des médecins de la Colombie-Britannique est prête à fournir des membres pour vos comités ou êtes-vous obligés de faire appel à des gens en dehors de la médecine?

M. Russell: L'Association des médecins de la Colombie-Britannique a approuvé le programme à l'unanimité en mai dernier. Elle est en train d'étudier la question des comités d'évaluation mais je ne sais pas ce qu'elle va décider.

M. Leggatt: Une dernière question, s'il vous plaît à l'intention de M. Beamish. En vertu de la loi fédérale actuelle sur les stupéfiants, il serait possible de conclure une entente fédérale-provinciale ayant pour objet le traitement des narcomanes. Pourquoi les gouvernements fédéral et provincial n'ont-ils pas conclu une telle entente comme le prévoit la loi? Le gouvernement fédéral vous aurait-il refusé sa collaboration?

M. Beamish: Le comité fédéral-provincial a convenu de la nécessité de faire quelque chose pour les traitements. Il n'y a pas eu unanimité quant à l'obligation de suivre ce programme, du moins certains ont émis une réserve; mais au moins on est convenu de sa nécessité. On n'a pas précisé si le Canada tout entier devait profiter du programme et c'est probablement pourquoi la deuxième partie de la Loi sur les stupéfiants n'a pas été recommandée comme une solution possible.

le président: Merci, monsieur Leggatt. Madame Holt, suivie de M. Patterson et de M. Robinson.

Mme Holt: Pour continuer dans cette lignée . . .

Le président: Vous avez la parole pour dix minutes.

Mme Holt: Monsieur le président, qu'est-ce que la deuxième partie de la Loi sur les stupéfiants? Elle n'a pas encore été promulguée. Comme le gouvernement fédéral n'a pas promulgué la deuxième partie, le gouvernement de la Colombie-Britannique n'aurait-il pas pu faire quelque chose lui-même?

M. Russell: C'est à peu près ce que cela veut dire puisque la deuxième partie de la Loi sur les stupéfiants est sur les tablettes depuis une dizaine d'années.

Mme Holt: Depuis au moins huit ans.

M. Russell: Cette partie régit les traitements, mais le gouvernement fédéral ne l'a toujours pas promulguée. Et à notre connaissance, il n'a certes pas l'intention de la promulguer. Par conséquent, le gouvernement de la Colombie-Britannique a cru que l'institution de traitements nous aiderait grandement à régler le problème. Alors il a décidé d'aller de l'avant.

Mme Holt: J'aimerais passer à autre chose alors. Pouvezvous me dire quelle est la plus importante saisie d'héroïne jamais faite en Colombie-Britannique?

M. Beamish: Je n'en suis pas certain, mais je crois qu'à l'automne de 1974, nous avions saisi 20 livres. A ma connaissance, c'est là la plus importante. Cette saisie avait été faite en même temps qu'une autre ailleurs; alors si on additionne les deux, le poids est encore plus lourd.

Mrs. Holt: Then I would like to say that, as much as I admire CLEU and think it is a very good concept, CLEU has not done its job. Up to 1966 they only had seizures in ounces. There had never been a heroin seizure up to that time larger than ounces. Heroin caps were then only 40 per cent dilution; now they are 5 per cent. Does that not indicate to you that there have to be more than 6,500 or 10,000 addicts compared to 2,200 in British Columbia at that time—as well as the fact that you are diluting to eight times as many in each cap and that you have pounds coming in quite frequently. Also, the amount of money, even your estimate for cost, I suggest to you, is wrong. I think it is time, in order to supplement this or approach this whole legislation, that the people of Canada know what this problem is. I do not believe your statistics; I never have. I can go down the street and so can you and pick up ones that are not on your list. They are all through the university area, they are all through the city and they are not even coming under the area you are discussing.

• 1045

I suggest to you that it is time that CLEU did some work so that we here do not have to go around sounding as though we are ready to tear them apart.

Mr. Beamish: If I could just comment on that, one of the things that the federal-provincial committee has done, and this was two weeks ago at a provincial meeting, was to establish a task force to look into this whole question of the number of heroin users and how to develop a program for a continual monitoring of that number and changes, fluctuations, in the number.

Not to disagree with you but to go back prior to 1976 and those years earlier, certainly when I was a member of the Vancouver Police Department heroin was very pure, of very good quality, on the street. In 1970 I was buying heroin in Vancouver myself for \$15 a cap at all the major drug outlets in undercover operations. It was 20 per cent, it was 40 per cent, pure on the street. In fact, if you got a cap below 20 per cent your immediate response was to go back to that guy and give him a rough time for selling you poor heroin.

Mrs. Holt: In 1977 or 1967?

Mr. Beamish: In 1970, I am sorry.

However, since that period of time the international market has changed, not the British Columbia market so much. The heroin that was being imported at that time was number 4 heroin from Southeast Asia, which is almost pharmaceutically pure, in the area of 99 per cent.

The frequency of that type of heroin available at the present time is very low. It comes direct from Bangkok when it does come. We are more likely in Vancouver now and since 1974, 1975 and 1976 to be receiving number 3 heroin, which is about 30 per cent pure, resulting, naturally, in quite a dilution at the street level.

Mrs. Holt: And an increase in distribution.

Mr. Beamish: That is right.

[Traduction]

Mme Holt: Alors je dois dire que même si j'admire le CLEU, et que le principe de départ est bon, il n'est pas très efficace. Jusqu'en 1966, on n'a fait que des saisies de quelques onces. On n'a jamais pu saisir plus de quelques onces à la fois. Les capsules d'héroïne étaient toujours diluées à 40 p. 100 alors que maintenant elles sont diluées à 5 p. 100. Cela ne signifie-t-il pas qu'il faut maintenant qu'il y ait plus de 6,500 ou 10,000 héroïnomanes comparé à 2,200 en Colombie-Britannique à l'époque, et comme on dilue huit fois plus de doses par capsule, on reçoit des livres plus souvent. Je crois également que la valeur monétaire des capsules que vous donnez est fausse. Il est grand temps que nous étudions toute la loi en perspective afin que la population canadienne connaisse l'ampleur du problème. Je ne crois pas à vos statistiques et je n'y ai jamais cru. Je peux facilement, tout comme vous, ramasser dans les rues des gens qui ne sont pas sur votre liste. Il y en a plein dans le campus universitaire, un peu partout dans la ville et ils ne se retrouvent pas du tout dans le quartier dont vous parlez.

Il est grand temps que le CLEU travaille un peu pour que nous n'ayons pas l'air de vouloir les réduire en morceaux.

M. Beamish: Permettez. Il y a deux semaines, lors d'une réunion au palier provincial, le comité fédéral-provincial a créé un groupe d'étude chargé d'étudier toute cette question du nombre d'héroïmanes afin de mettre au point un programme qui permettrait de contrôler régulièrement leur nombre et d'en connaître donc les variations.

Ce n'est pas que je veuille vous contrarier mais, avant 1976, quand je faisais partie de la police de Vancouver, l'héroïne était de très bonne qualité et se vendait très pure dans les rues. En 1970, j'achetais à Vancouver de l'héroïne à \$15 la capsule chez tous les grands vendeurs connus; je précise que c'était pour les opérations secrètes. A l'époque, l'héroïne était pure à 20 et 40 p. 100 dans les rues. Et même, si on obtenait une capsule avec de l'héroïne à moins de 20 p. 100, la réaction commune était de rapporter la marchandise au vendeur et de le passer à tabac pour vous avoir vendu de l'héroïne de piètre qualité.

Mme Holt: C'était en 1977 ou en 1967?

M. Beamish: En 1970.

Depuis lors, le marché international a changé, pas tellement le marché de la Colombie-Britannique. L'héroine importée à l'époque était de qualité 4 et venait de l'Asie du sud-est; elle était pratiquement de qualité pharmaceutique puisqu'elle était pure à 99 p. 100.

Il est maintenant très rare de trouver de l'héroïne aussi pure. Elle arrive de Bangkok, lorsqu'il y en a. Depuis 1974, 1975 et 1976, à Vancouver, on reçoit de l'héroïne numéro 3, c'est-à-dire pure à 30 p. 100, ce qui fait que rendue dans les rues elle est très diluée.

Mme Holt: Et on en augmente la distribution.

M. Beamish: C'est exact.

One thing that has occurred, and is significant to point out, is that although the purity has decreased the price has not decreased. The price is \$35 and has maintained a very high market at that level.

Mrs. Holt: And up to \$50.

Mr. Robinson: It is inflation, that is all.

Mrs. Holt: And it is also inflation for worse quality. It means there are more drugs plus the supplementing of heroin now with all the other drugs.

I just wanted to challenge that, and the fact that it was on the half block up to, I suppose, 1966—that does not go to 1970—and now it is in every village, town and logging camp. I think it is time that the statistics were explained to the Canadian people. I do not put the whole trip on you. I think the feds have to do something too.

I do not know whether I can give any evidence or not, but on the British system everybody would like to say that it turned out. Not only was it only 100 people, but they were in their forties. Now there are young people there too.

I want to ask you if you have evidence of progression in drugs from the marijuana period of the hit period of the mid-sixties to heroin? Have you any evidence? Have you done any research on progression?

Mr. Beamish: I have not. I do not know whether Mr. Russell has.

Mrs. Holt: You were involved in the narcotics addiction foundation treatment area.

Mr. Russell: I used to do school surveys, and there we were able to find a correlation between marijuana use and subsequent heroin use. I think it is now generally conceded in the research community that there is some progression. It is not the only factor, it is probably not the most important factor, but there is some association between use of soft drugs, if you want to call them that, and the use of heroin.

Mrs. Holt: You do not think we followed the New York pattern, where they found that 70 per cent of the heroin addicts progressed? Of course, they were more violent addicts long before our addicts became violent. We never had violent addicts. You do not think it is up to that 70 per cent figure?

Mr. Russell: I could not give you a figure now of how many people who are coming into treatment have used marijuana in their past. It would probably be fairly high. I do not think we can jump necessarily from that to saying that that is what got them there, but it could be a factor.

• (1050)

Mrs. Holt: How do you then explain the progression, the development of heroin then, the link between, that drastic change between the mid-sixties and what was known as the hippie era?

[Translation]

Ce qui s'est produit, et c'est très important de le souligner, c'est que même si le degré de pureté a diminué, le prix lui n'a pas baissé. L'héroïne se vend toujours \$35 et se vend même très bien.

Mme Holt: Cela peut aller jusqu'à \$50.

M. Robinson: C'est de l'inflation, c'est tout.

Mme Holt: Peut-être l'inflation des prix mais pas celle de la qualité. Cela signifie qu'on ajoute encore plus d'autres drogues à l'héroïne qu'auparavant.

Une autre chose que j'aimerais constater maintenant. Jusqu'en 1966, je ne crois pas que cela se soit rendu jusqu'en 1970, c'était assez rare, mais maintenant on en trouve dans toutes les villes et villages et même dans les camps de bûcherons. Il est temps qu'on montre les statistiques à la population canadienne. Je ne vous en donne pas l'entière responsabilité; le gouvernement fédéral aussi doit faire sa part.

Je ne sais pas si c'est prouvé, mais il semble qu'en Grande-Bretagne, le programme n'a pas bien marché. Non seulement a-t-il attiré uniquement une centaine de personnes mais encore, celles-ci avaient dans la quarantaine. Mais maintenant il y a aussi des jeunes.

Pouvez-vous prouver qu'il y a une progression d'une drogue à l'autre, de la marijuana, dont la consommation date du milieu des années soixante, jusqu'à l'héroïne? Y a-t-il des preuves? Avez-vous fait des recherches sur cette évolution?

M. Beamish: Non. Je ne sais pas si M. Russell en aurait.

Mme Holt: Vous avez participé au traitement des narcomanes lancé par la fondation.

M. Russell: J'ai déjà fait des sondages auprès des écoles et j'avoue que nous avons réussi à faire un lien entre l'utilisation de la marijuana et l'utilisation ultérieure de l'héroïne. Il est maintenant reconnu parmi les chercheurs qu'il se fait une certaine progression. Mais ce n'est pas le seul élément et sans doute pas non plus le plus important mais il y a tout de même un lien entre l'utilisation de drogues douces, si vous voulez, et celle de l'héroïne.

Mme Holt: Vous ne croyez pas qu'on suivrait le modèle de New York où on s'est rendu compte que 70 p. 100 des héroïnomanes ont commencé par des drogues moins fortes? Bien entendu, il y avait là des narcomanes violents bien avant que les nôtres le deviennent. Nous n'avons jamais eu de narcomanes violents. Vous ne croyez pas qu'on ait atteint cette proportion de 70 p. 100?

M. Russell: Je ne peux vous donner le nombre de personnes, parmi ceux qui suivent le traitement, qui ont déjà pris de la marijuana par le passé. Leur proportion serait sans doute assez élevée. Mais cela ne nous permettrait certainement pas de conclure que c'est la marijuana qui les a amenés jusque-là, mais ce pourrait être un élément.

Mme Holt: Alors, comment expliquez-vous la progression, la vogue de l'héroïne, le lien entre ce changement draconien vers le milieu des années 60 et ce qu'il était convenu d'appeler l'ère hippie?

Mr. Russell: I have no doubt in my mind that a large part of the heroin problem we are now seeing is related to the drug subculture of the 1960's, but I think it is hard to prove that with a lot of statistics.

Mr. Robinson: Is that continuing?

Mr. Russell: My own impression of the drug scene now is that it has calmed down a great deal. We do not have the same claims being made about drug use as were made 10 years ago.

Mrs. Holt: What about cocaine and the other drugs that are related—are the same people who use heroin now using the other drugs to supplement it? It used to be only barbiturates.

Mr. Russell: Multiple-drug use is the rule of the day. Most people who use drugs will use a variety, and if they cannot get heroin they probably will use barbiturates.

Mrs. Holt: Again I say that we never saw violence among our heroin addicts—they were on the nod, as they say. Do you see any relationship between the violence that has developed and the multi-use of drugs? The smorgasbord, as they call it.

Mr. Russell: Bill may be able to answer that better.

Mr. Beamish: I cannot specifically say on the multi-use of drugs; I have at times seen relationships between violent crimes or criminal activity and the use of heroin specifically. But on the multi-use of drugs, without knowing the details of each offence, the types of offences, each one would have to be taken by itself. I know there have been cases where someone has been shot and somebody says that he was a cocaine freak. Well, I have no knowledge of that; it is just conversation, that is all.

Mrs. Holt: I want to ask you about the legislation. You have right to pick up a person without warrant. Is there any point where the committal is by . . . ?

Mr. Russell: No, we do not have the right; the police officer can only issue a notice to appear. If the person does not appear, we then have to go to a judge for a warrant to pick them up.

Mrs. Holt: I see. So there is the intervention of a judge but no committal decision-making by a judge in this legislation.

Mr. Russell: That is right.

The Chairman: Last question, Mrs. Holt.

Mrs. Holt: Well, I think I will let it go then. I just wanted to ask you about levelling off. You have peaked in B.C. The levelling-off they talk about comes down to indifference, probably boredom with picking up addicts. Is that what you are suggesting? I mean, is it the enforcement or is it actually levelling off?

Mr. Russell: We feel it is the enforcement. Almost all of the figures we have on the numbers of heroin users are based on what the police report. That is the major source of information. The police can only put their effort in so many areas, and

[Traduction]

M. Russell: Je n'ai aucun doute qu'une grande partie du problème de l'héroïne que nous connaissons actuellement est reliée à la sous-culture de la drogue des années 60, mais je pense qu'il est difficile de prouver cela avec des chiffres de statistique.

M. Robinson: Cela continue-t-il?

M. Russell: A mon avis la situation de la drogue est beaucoup plus calme. Nous n'entendons plus les mêmes prétentions sur l'usage de la drogue qu'il y a dix ans.

Mme Holt: Qu'en est-il de la cocaïne et autres drogues connexes... les héroïnomanes prennent-ils maintenant d'autres drogues comme supplément? Autrefois, c'était seulement des barbituriques.

M. Russell: La règle du jour c'est l'usage multiple des drogues. La plupart des habitués en prennent une variété, et s'ils ne peuvent avoir d'héroïne ils prendront probablement des barbituriques.

Mme Holt: Je le répète, nous n'avons jamais vu de violence chez nos héroïnomanes. Ils faisaient un voyage, comme ils disent. Voyez-vous un rapport quelconque entre les progrès de la violence et l'usage multiple des drogues? Le smorgasbord comme ils l'appellent.

M. Russell: Bill pourra mieux vous répondre que moi.

M. Beamish: Je ne peux pas répondre pour l'usage multiple de drogues; j'ai parfois vu un certain rapport entre des crimes violents ou des activités criminelles et l'usage de l'héroïne, mais pour l'usage multiple des drogues, sans connaître les détails de chaque délit, le genre de délit, il faudrait les étudier un par un. Je connais un cas où quelqu'un a essuyé des coups de feu et on a dit que c'était un cocaïnomane. Moi, je n'en sais rien; ce ne sont que des ouï-dire, rien de plus.

Mme Holt: J'ai une question au sujet de la loi. Vous avez le droit d'arrêter quelqu'un sans mandat. Y a-t-il une raison pour que l'inculpation soit . . . ?

M. Russell: Non, nous n'avons pas ce droit, l'agent de police peut seulement émettre un avis de comparution. Si la personne ne se présente pas, nous devons alors nous présenter devant le juge pour obtenir un mandat d'arrestation.

Mme Holt: Je vois. Il y a donc dans cette loi l'intervention du juge mais le juge ne prend pas de décision quant à l'inculpation.

M. Russell: En effet.

Le président: Dernière question, madame Holt.

Mme Holt: Bon, alors je vais m'arrêter là. Je voulais simplement vous poser une question sur le plafonnement. En Colombie-Britannique, vous avez atteint un sommet. Le plafonnement dont on parle provient de l'indifférence, probablement l'ennui d'arrêter des toxicomanes. Est-ce ce que vous prétendez? Je veux dire, est-ce que c'est la surveillance ou est-ce réellement le plafonnement?

M. Russell: Nous croyons que c'est la surveillance. Presque tous nos chiffres relatifs au nombre d'héroïnomanes sont basés sur des rapports de police. C'est la principale source de renseignements. La police peut seulement déployer ses efforts

if they put all of their effort at the trafficking and importing level then they will probably seize quite a number of drugs but they will actually prosecute only a few people. But if they take all that effort down to the street level, to the street pusher, then of course they can apprehend a large number of people, and that will affect the statistics. I think this is what we have seen. We know that in 1974 to 1976 in B.C. the trend was at the importation level, but in the last year and a bit they have concentrated more at the street level, and that will probably affect the statistics.

Mr. Beamish: Just in relation to that point, although heroin trafficking and importation is the No. 1 priority of law enforcement in Canada and although British Columbia has, and it is not disputed, the most serious drug problem in Canada, we do have only 23 per cent of the federal RCMP manpower for drug enforcement, supplemented by the municipal enforcement efforts in the province. And this is not an increasing percentage. If anything, I think there has probably been one or two members fewer over the past year, rather than an increase. Although I think there have been additions in the percentages, actually over all we have lost a bit of ground in the past year. So we do not have the major emphasis on the drug law enforcement, as we would like to have.

The Chairman: Thank you, Mrs. Holt. Mr. Patterson.

• 1055

Mr. Patterson: Thank you, Mr. Chairman. Because of the time factor, my questions are going to be rather random. There are three questions that come to my mind. First, regarding the process of evaluation of a person that is under suspicion, I believe you stated—I think possibly this would be for Mr. Russell—there would be two medical doctors and one other. Now, the question that arises in my mind, does the individual who is under assessment have any choice as to who constitutes this committee? Can he make any suggestion whatsoever so there would be someone who would be more of a personal representative?

Mr. Russell: The evaluation panel will be appointed by order-in-council. It would sort of be a standing panel, and the person would have the opportunity to appear before it.

Mr. Patterson: I see.

Second, you have been concentrating this morning on dealing with trafficking, what is being done or is there anything being done in the way of preventive activities? Does the provincial government have any tie-in with a preventive program as well?

Mr. Russell: Not really at this point. We do have one program which works with young people caught up in the correction system or on probation. One of its major objectives is to keep them from becoming seriously involved in the drug subculture, but most of them, when they get that far, have already started using drugs. Beyond that there is not really any organized prevention program, but we are looking at it.

[Translation]

dans un certain nombre de secteurs, s'ils concentrent tous les efforts au niveau du trafic et de l'importation, alors ils saisissent probablement beaucoup de drogue mais en réalité ils ne poursuivent que peu de gens. Mais s'ils déploient tous leurs efforts au niveau de la rue, du revendeur du coin, alors bien sûr qu'ils peuvent arrêter beaucoup de gens, et cela va affecter les chiffres. C'est ce que nous avons vu, je crois. En Colombie-Britannique, nous savons que de 1974 à 1976 l'effort se faisait au niveau de l'importation, et depuis un an et plus, ils se sont davantage concentrés au niveau de la rue, et cela va probablement faire monter les chiffres statistiques.

M. Beamish: Justement, quoique le trafic et l'importation de l'héroïne soient la priorité numéro 1 des forces de police au Canada et quoique le problème de la drogue en Colombie-Britannique soit le plus grave de tout le Canada, cela va sans dire, nous n'avons que 23 p. 100 des effectifs de la GRC affectés à la surveillance de la drogue, aidés par les polices municipales des provinces. Et ce pourcentage n'augmente pas; en fait, au lieu d'une augmentation, il y a probablement eu un agent ou deux de moins l'an dernier. L'an dernier, je pense que nous avons perdu un peu de terrain quoiqu'il y ait eu une augmentation en pourcentage. Donc, nous ne mettons pas principalement l'accent sur l'application des lois sur les drogues, comme nous le voudrions.

Le président: Merci, madame Holt. Monsieur Patterson.

M. Patterson: Merci, monsieur le président. Puisqu'il reste peu de temps, mes questions seront posées plutôt au hasard. Il y en a trois qui me viennent à l'esprit. Je crois que la première intéresserait possiblement M. Russell, au sujet du processus d'évaluation d'un suspect, il y aurait deux médecins et une autre personne. Voici ma question: l'individu qui est ainsi examiné a-t-il un choix quant à la composition du comité? Peut-il suggérer quelque chose afin qu'il y ait quelqu'un qui soit en quelque sorte son représentant personnel?

M. Russell: Le groupe examinateur sera nommé par décret en conseil. Ce serait un groupe permanent et la personne aurait l'occasion de comparaître devant ce groupe.

M. Patterson: Je vois.

Deuxièmement, ce matin vous avez beaucoup parlé de vos efforts contre le trafic, que faites-vous au niveau de la prévention le cas échéant? Le gouvernement provincial participe-t-il également au programme de prévention?

M. Russell: A ce moment-ci, pas vraiment. Nous avons un programme pour les jeunes qui purgent une peine ou qui sont en liberté surveillée. L'un des principaux objectifs est d'empêcher qu'ils tombent trop gravement dans cette sous-culture de la drogue mais lorsqu'ils atteignent ce stade, la plupart d'entre eux ont déjà commencé à se droguer. Passé cela il n'y a vraiment aucun programme de prévention d'organisé, mais nous étudions cela.

Mr. Patterson: This may not be in your field, but is there a program through the school system?

Mr. Russell: No, there is not.

Mr. Patterson: The final question is this—perhaps this would be to Mr. Beamish—do you see a necessity for mail interception in dealing with this problem? One of the questions that has been raised by different organizations making representations here is that the government has failed to produce any evidence whatsoever that mail interception is necessary to combat this particular type of crime.

Mr. Beamish: I am aware, not having actually been involved, of cases, significant cases, where drugs have been imported into Canada through the mails. These have been related in reports and in conversation. I understand that evidence will be produced before the Committee on that point.

I do feel very strongly that the drug traffickers will use any means of conveyance at their disposal to traffic and deliver drugs and that the first class mails would, to me, be a very logical way to import heroin and that it would be a deterrent if they knew that there was legislation such as this. This is very much along the lines of the Privacy Act which I think has been very successful legislation, so I think legislation such as this would be a deterrent in that area.

Mr. Patterson: Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Robinson.

Mr. Robinson: If you implement this, as I assume you intend to do in B.C., do you have any projected results at this time? What are you really looking at? What do you think is going to happen? To what extent, if any, can you reduce the increase of 68.3 per cent that has taken place in a period of just a few months? To what extent can you reduce the number of 6,293 heroin users? What would your projections be?

Mr. Russell: We are planning the program for 2,500 patients. It is a three-year program, and we expect that while they are in the three-year program there will be very, very little use of narcotic drugs. So I think, in terms of the minimum of getting people out of using narcotics, you could expect 2,500 being taken out of that number fairly quickly.

• 1100

We feel that will probably have a major impact on the economics of the illicit traffic in heroin if we can...

Mr. Robinson: You are saying there would not be that much demand for it then?

Mr. Russell: There would be much less demand. If we take the most visible people into the program, which we will, probably a lot of the others are what are called chippy fixers. They do not use it continuously; they use it now and then, so that it could be a very major inroad into the illicit heroin traffic.

Mr. Robinson: I got the impression from your previous remarks that although you are talking about the simple economic theory of supply and demand in the drug field, there [Traduction]

M. Patterson: Cela ne relève peut-être pas de vous, mais y a-t-il un programme dans les écoles?

M. Russell: Non, il n'y en a pas.

M. Patterson: Voici ma dernière question, que j'adresse à M. Beamish; dans cette lutte contre la drogue croyez-vous que l'interception du courrier soit nécessaire? L'une des questions soulevées par différents organismes qui nous ont présenté leurs doléances, c'est que le gouvernement n'a pas réussi à prouver que l'interception du courrier soit nécessaire pour combattre ce genre de crime en particulier.

M. Beamish: Sans y avoir été vraiment mêlé, je connais des cas, des cas importants, où la drogue a été importée au Canada par la poste. Cela a été mentionné dans des rapports et dans des conversations. Je crois que l'on présentera des preuves au Comité à ce sujet.

Je crois fermement que les trafiquants de drogues vont utiliser tous les moyens de transport à leur disposition pour vendre et livrer leurs drogues et, à mon avis, le courrier de première classe serait une façon très logique d'importer de l'héroïne et cela les dissuaderait s'ils savaient qu'il y a une loi comme celle-ci. C'est dans le même sens que la Loi sur la protection de la vie privée qui a eu un effet salutaire, aussi, je pense que dans ce domaine une telle loi aurait un effet de dissuasion.

M. Patterson: Merci.

Le vice-président: Merci. Monsieur Robinson.

M. Robinson: Si vous appliquez cela, et je présume que vous avez l'intention de le faire en Colombie-Britannique, en escomptez-vous des résultats? Qu'envisagez-vous vraiment? Selon vous, que va-t-il se passer? Jusqu'à quel point, le cas échéant, pouvez-vous diminuer l'augmentation de 68.3 p. 100 qui a eu lieu récemment en quelques mois? Jusqu'à quel point pouvez-vous réduire le nombre de 6,293 héroïnomanes? Quels résultats escomptez-vous?

M. Russell: Nous prévoyons un programme pour 2,500 toxicomanes. Il s'agit d'un programme de trois ans et nous escomptons que pendant la durée du programme ils ne prendront que très peu de narcotiques. Pour ce qui est du nombre minimum de personnes que l'on peut désintoxiquer, on peut s'attendre à voir ce chiffre diminuer de 2,500 très rapidement.

Nous croyons que cela aura des répercussions importantes sur l'économie du trafic illégal d'héroïne, si nous pouvons . . .

M. Robinson: Vous voulez dire que la demande diminuera considérablement, n'est-ce pas?

M. Russell: Oui. Si nous récupérons les toxicomanes les plus notoires pour notre programme, il ne restera plus que les personnes qui se servent d'héroïne de façon sporadique, ce qui créera une brèche très considérable dans le trafic illégal d'héroïne.

M. Robinson: D'après vos remarques précédentes, j'ai eu l'impression que même si vous parlez de la simple théorie économique de l'offre et de la demande, appliquée au domaine

seems to be a low supply because they had to cut the quality but the demand is high. Is it fair to say that we are cracking down more on traffickers and importers and so on but perhaps not so much on the end user?

- Mr. Russell: Because the supply is poor and the demand is high, the prices have gone up.
- Mr. Robinson: So we are controlling the supply to some extent? We know where the traffickers are, we know who they are and we are controlling that to a greater extent than ever before. Would that be a fair statement? Could one of you answer that?
- Mr. Beamish: Yes, it would be a very fair statement. The efforts in the past four years have been very successful in the area of major heroin conspiracies, I think just evidenced by the numbers going through the courts in Vancouver at any time, and have been successful to an extent in disrupting the trafficking patterns.
- Mr. Robinson: Would it be fair to say, then, that you need to have a parallel course here between not only the program you are getting involved in, which is trying to take care of the user, but you have to have a police program involved in the trafficker or the importer at the same time?
 - Mr. Beamish: Definitely.
- Mr. Robinson: I think Mr. Patterson was talking about the use of the mails. As far as that is concerned, for the record, would it be fair to say that in your view—that is in the view of both of you, I assume—it would act as a deterrent, just the fact that the statute is on the statute books, even if it was not implemented? By that I mean that it was not being used all the time, but just the fact that it is there and it could be used?
- Mr. Beamish: Yes. I think in fact it is available for use. Like the privacy act, it is not used in every case but it is available for use in cases.
- Mr. Robinson: Do you have any indication at all as to how the program that you envisage, that is the treatment of drug users, will affect organized crime and the drug picture?
- Mr. Beamish: I think one of the responses that we are very hopeful for is the reduction in the demand for heroin in the Province of British Columbia, which would definitely reduce the profit in the heroin trade and would generally cause very significant inroads into the organized crime finances. I am not too naive to think, however, that they would not successfully transfer their operations into other fields. Cocaine is equally as profitable as heroin trafficking.
- Mr. Robinson: Would you be able, from the point of view of information, to tell us how it is that the drug situation has become such a problem in Vancouver and now has spread out to all the various communities in British Columbia and the same thing has not occurred in other parts of Canada to the same extent? In other words, why Vancouver?
- Mr. Beamish: That is a million-dollar question but I think that it has been a progression over the past few years. In the late nineteen sixties, Vancouver city certainly had the most serious heroin problem. It progressed into other areas of the

[Translation]

de la drogue, l'offre est quand même basse puisque les trafiquants ont dû réduire la qualité alors que la demande est forte. Est-il vrai que l'on s'attaque de plus en plus aux trafiquants et aux importateurs mais peut-être pas tellement aux toxicomanes eux-mêmes?

- M. Russell: Étant donné que l'offre n'est pas très élevée et que la demande est très forte, les prix ont monté.
- M. Robinson: Ainsi donc, nous faisons baisser l'offre dans une certaine mesure? Nous savons où sont les trafiquants, nous les connaissons, et nous surveillons ce domaine beaucoup mieux qu'auparavant? Est-ce exact?
- M. Beamish: Tout à fait. Nos efforts au cours des quatre dernières années ont été très fructueux, nous avons pu démanteler des réseaux importants de trafiquants d'héroïne, comme le prouve le nombre de procès qui ont lieu à Vancouver et nous avons pu également bouleverser les habitudes de ces trafiquants.
- M. Robinson: Serait-il exact de dire que parallèlement à ce programme que vous mettez sur pied et qui vise les toxicomanes eux-mêmes, il devrait y avoir un programme de police qui s'appliquerait aux trafiquants et aux importateurs?
 - M. Beamish: Absolument.
- M. Robinson: Je crois que M. Patterson parlait d'utilisation du courrier postal. J'aimerais vous poser à cet égard une question pour que la réponse soit consignée; serait-il exact de dire qu'à votre avis seul le fait que la loi existe même si elle n'est pas appliquée agira comme moyen de dissuasion? C'est-à-dire, même si on n'appliquait pas la loi dans tous les cas?
- M. Beamish: Oui. C'est comme la Loi sur la vie privée, elle n'est pas appliquée dans tous les cas, mais dont on peut toujours y recourir.
- M. Robinson: Savez-vous comment ce programme de traitement des toxicomanes que vous voulez mettre sur pied touchera la pègre organisée? Savez-vous quelles seront les répercussions dans le milieu de la drogue?
- M. Beamish: Nous espérons réduire la demande d'héroïne dans la province de Colombie-Britannique, ce qui réduirait très certainement les bénéfices réalisés par les trafiquants et causerait une brèche très importante dans les finances de la pègre. Évidemment, je ne suis pas assez naïf pour croire qu'ils ne transféreraient pas avec succès leurs opérations à d'autres domaines. Le trafic de la cocaïne est un commerce tout aussi profitable que celui de l'héroïne.
- M. Robinson: A titre d'information, pouvez-vous nous dire comment il se fait que la question de la drogue est devenue un tel problème à Vancouver, qu'il s'est étendu à toutes les autres villes de la Colombie-Britannique, alors que cela ne s'est pas passé dans d'autres parties du Canada de la même façon? Pourquoi Vancouver?
- M. Beamish: C'est une question à laquelle il est très difficile de répondre, je crois que la situation actuelle n'est pas survenue du jour au lendemain. Vers la fin des années soixante, Vancouver était certainement la ville où le problème de l'hé-

lower mainland, possibly in response to enforcement, possibly in response to increasing numbers of users, and it has generally moved to other areas in the province as people have tended to move around or migrate to other areas.

- Mr. Robinson: I think the general impression created is that it seemed that drugs were more readily accessible and available in Vancouver if people from other parts of the country went there. Do you have any breakdown of the 6,000-odd users, as to where they come from? Do they come from other parts of Canada or are they just natives of Vancouver or British Columbia?
- Mr. Russell: I believe half of them were born in B.C. I do not think I have an actual figure with me but I believe that is the figure.

• 1105

Mr. Robinson: So about one half of them come from other parts of Canada?

Mr. Russell: Yes.

- Mr. Robinson: And would you say that is because of policing in the past, that they went there because it was easier to get the drugs and they were not harrassed by the police to the same extent as they might have been in Toronto or Montreal.
- Mr. Russell: It relates to the heroin subculture, I think. It is not an easy subculture to get into. If you were not a heroin user or known and trusted by somebody who was a heroin user, in the past it would have been very difficult for you to get heroin.
- Mr. Robinson: I have one further question, and my time is about up. You mentioned that the police officer needs to have reasonable grounds to believe before he would arrest without warrant. I suppose if he is going to detain him he is arresting him really, or takes him into custody.
- Mr. Russell: The police officer cannot detain him or take him into custody. He can only issue him a notice to appear for evaluation.
 - Mr. Robinson: Well, what happens if he does not appear?
- Mr. Russell: Then the treatment agency would have to go to a judge and ask for a warrant to be issued to have the person apprehended.
- Mr. Robinson: Well, what is the statement here? It says "Detention of Patients" on page 5 of this act. It says: Where this act uthorizes or requires that a patient be detained a peace officer may without a warrant take him to a treatment centre for detention.
- Mr. Russell: Well, once the person has been committed to the program and part of that committal entails a period of in-patient treatment then his detention is authorized.
- Mr. Robinson: Then you are talking about the involuntary application of the act.

[Traduction]

roïne était le plus alarmant. La situation s'est détériorée progressivement dans d'autres régions du sud de la Colombie-Britannique, sans doute à la suite de l'application de la loi, peut-être également suite à l'augmentation du nombre de toxicomanes et la situation s'est progagée dans le reste de la province avec les différentes allées et venues des toxicomanes eux-mêmes.

- M. Robinson: On a généralement l'impression qu'il est plus facile d'obtenir ces drogues à Vancouver que dans tout autre endroit du pays. Avez-vous une répartition selon la provenance pour les quelque 6,000 toxicomanes qui se trouvent à Vancouver? S'agit-il d'habitants de la Colombie-Britannique, de Vancouver, ou d'autres régions du Canada?
- M. Russell: Un toxicomane sur deux est natif de la Colombie-Britannique. Je n'ai pas les chiffres précis avec moi mais je crois bien que c'est exact.
- M. Robinson: Ainsi donc environ la moitié des toxicomanes proviennent d'autres parties du Canada?

M. Russell: Oui.

- M. Robinson: Croyez-vous que la raison pour laquelle toutes ces personnes soient allées dans cette région est parce qu'il était auparavant plus facile d'y obtenir de la drogue et parce que la police ne les poursuivait pas de la même façon qu'elle le fait à Toronto ou à Montréal?
- M. Russell: Tout cela tient en partie à la sous-culture de l'héroïne. Il n'est pas facile de pénétrer dans ce cercle. Il était très difficile dans le passé si l'on n'était pas héroïnomane, ou si l'on n'était pas connu par un héroïnomane qui se fiait à vous d'obtenir de l'héroïne.
- M. Robinson: J'ai une dernière question à poser avant que mon temps n'expire. Vous avez dit que le policier doit avoir des motifs valables de croire qu'il a affaire à un héroïnomane avant de l'arrêter sans mandat. Est-ce que l'agent de police arrête le suspect ou le fait écrouer?
- M. Russell: L'agent de police ne peut ni le détenir ni l'écrouer. Il peut seulement émettre un avis afin de se présenter pour examen.
- M. Robinson: Et que se passe-t-il si le suspect ne se présente pas?
- M. Russell: Alors l'agence qui s'occupe du traitement doit s'adresser à un juge qui lui pourra émettre un mandat d'arrestation pour qu'on appréhende le suspect.
- M. Robinson: Pourtant à la page 5 de cette loi, où il est question de détention des patients on stipule que lorsque la loi autorise ou nécessite la détention d'un patient, un agent de la paix peut sans mandat l'amener dans un centre de traitement où il sera détenu.
- M. Russell: A partir du moment où le toxicomane est inscrit au programme, il est hospitalisé pour une certaine période pendant laquelle sa détention est autorisée.
- M. Robinson: Alors vous voulez parler de l'application facultative de la loi.

Mr. Russell: Yes.

Mr. Robinson: And I think you said in your earlier remarks about 5 or 6 per cent . . .

Mr. Russell: Yes.

Mr. Robinson: ... of the people, of this number, I suppose, some 6,000, would be considered as involuntary patients under the act?

Mr. Russell: Well, the plan is designed to handle 2,500.

Mr. Robinson: It is 2,500 but I think you indicated that it would be on an out-patient basis primarily. How many do you envisage would be in an institution?

Mr. Russell: About 150.

Mr. Robinson: Of that number. I see. Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you.

Roger Young is the last questioner and then we will adjourn this meeting.

Mr. Young: Thank you, Madam Chairperson. I have just a few scattered questions.

Mr. Russell, I wanted to ask if you have any kind of a psychological, sociological or characteristic profile on the average user or addict?

Mr. Russell: Well, I think I indicated some of the things. They tend to become involved in heroin in their late teens or early twenties, they tend to come from fairly disruptive backgrounds, that is, their parents are maybe split up or their natal home has been subject to a lot of serious disruptions, or there has been some evidence that they come from homes where one parent is extremely indulgent and the other parent is very strict. That seems to be one characteristic. They tend to be school dropouts, and they tend not to have any employment skills. And many people characterize heroin users as people, because they have become involved in drug use and heroin use, whose sort of emotional growth has stopped and they tend to be very manipulative, very demanding kinds of people who want their own way if they can possibly get it. I do not think psychiatric problems are a major factor. Some of them have psychiatric problems but I think, to a large extent, that is not really related to their heroin use, although some of them may be using heroin to deal with the symptoms that are a psychiatric problem.

Mr. Young: These people would come from different strata or different levels of society, different backgrounds, either racially, ethnically, culturally.

Mr. Russell: It has tended in British Columbia to be of western European origin or western European descent.

• 1110

Mr. Young: Yes, that is interesting, because there used to be a myth, I think, in this country and in the U.S., that the drug addicts and users were people who came from the ghettos, came from lower...

[Translation]

M. Russell: Oui.

M. Robinson: Et je crois que vous avez dit dans vos remarques précédentes que 5 ou 6 p. 100 . . .

M. Russell: Oui.

M. Robinson: ... de ces 6,000 personnes pourraient être considérées comme des patients forcés aux termes de la loi n'est-ce pas?

M. Russell: Le programme prévoit que l'on en traitera 2,500.

M. Robinson: Oui, 2,500, mais je croyais vous avoir entendu dire que ces patients ne seraient pas hospitalisés pour la plupart. Combien d'entre eux seraient gardés dans une institution?

M. Russell: Environ 150.

M. Robinson: Je vois. Merci.

Le vice-président: Merci.

Roger Young est le dernier membre du Comité à poser des questions, après quoi nous ajournerons.

M. Young: Merci madame la présidente. Je voudrais poser quelques questions assez disparates.

Monsieur Russell, avez-vous fait pour ainsi dire le portrait psychologique, sociologique et caractérologique du toxicomane moyen?

M. Russell: Je crois que j'en ai indiqué quelques traits. Il s'agit généralement de jeunes gens qui commencent à s'intéresser à l'héroïne vers la fin de l'adolescence ou au début de la vingtaine; ils proviennent de milieux assez déséquilibrés, c'est-à-dire que leurs parents sont peut-être séparés ou qu'ils ont connu pas mal de bouleversements dans leurs familles ou encore qu'ils proviennent de familles où un des parents est extrêmement indulgent alors que l'autre est extrêmement strict. C'est là une des caractéristiques. Généralement, ils laissent tomber l'école et n'ont pas de profession ni de métier. Certains considèrent que les héroinomanes, parce qu'ils ont évolué dans le milieu de la drogue, sont des êtres humains dont la croissance émotionnelle s'est arrêtée, des gens qui manipulent les autres de façon excessive, sont extrêmement exigents et essaient d'obtenir ce qu'ils veulent par tous les moyens. Je ne crois pas que le problème majeur soit d'ordre psychiatrique. Certains d'entre eux ont eu des problèmes en ce domaine mais dans une large mesure, ces problèmes ne sont pas directement reliés à l'usage de la drogue même si certains ont recours à l'héroine pour apaiser les symptômes de leurs problèes psychologiques.

M. Young: Et ces gens-là proviennent de différentes couches de la société, de différents milieux raciaux, ethniques ou culturels.

M. Russell: En Colombie-Britannique, il s'agit surtout de gens natifs d'Europe occidentale ou d'ascendance ouest-européennes.

M. Young: C'est intéressant; on croyait au Canada et aux États-Unis que les toxicomanes se recrutaient surtout dans lec couches sociales les plus défavorisées...

Mr. Russell: Well, I think that in the United States the drug problem is a ghetto problem, but in Canada it is not. In Canada the drug problem is very much related, I think, to criminal problems and the criminal population.

Mr. Young: I want to touch on that in a minute—but when I say it is a myth, I think it used to be in the U.S.; but I think it has been disproved.

I remember when I was growing up that it was rather common talk that people who were thought to be drug users, it was suggested, could be found among people from a lower socio-economic position—possibly black; possibly living in a ghetto area of a city; but I think that has been largely disproved, even in the U.S.

A lot of the early users in the nineteen-twenties, maybe in the 1910 to 1920 era, were not those people but were fairly wealthy, upper middle-class whites who were so bored out of their minds, because they had a lot of money, that it was a release; it was something they could do, something they could afford, something they could experiment with. They were pretty well wealthy or moderately wealthy upper class, second or third generation American—or, as you say, of Western European background.

Mr. Russell: I cannot really comment on recent research in the United States. There is probably that involved: some of the heroin users do come from that kind of background; but certainly it is also very much associated with racial minorities in the U.S.

Mr. Young: When you say "crime-related", you are attempting in your brief here to establish a pattern. That seems, from your figures, to hold true in B.C., but I was just chatting with Stu Leggatt and comparing figure 8 and figure 1.

In figure 1, you have the highest crime rate per 100,000 population in the country: in other words, the highest crime rate per capita—about one-and-a-half times the national average. And you have by far the largest number of heroin users as shown in figure 8. But when you go to some of the other provinces—if you take Alberta, for example, it has the second highest crime rate per 100,000 population, just slightly below that of British Columbia, but it has demonstrably less users. And Stu tells me that British Columbia has twice the population of Alberta.

You can look at Alberta in the sense of being a very wealthy province where there is damned little, if any, unemployment, with lots of money floating around and lots of growth in the economy; and more unemployment in British Columbia but very high wage rates there compared to the rest of the country. I could understand Ontario kind of fitting in around the average level—it is very close to the average in terms of crime rate per capita and, I guess, has the second highest number of users—but I would have thought we might have had a few more users there, trying to follow through with the relationship you have given.

Mr. Russell: I do not think we are arguing that heroin use is the only cause of crime. Certainly we feel that it is only related to certain types of crime, particularly property crimes that are

[Traduction]

M. Russell: Je crois qu'aux États-Unis la toxicomanie est un problème grave dans les ghettos, mais ce n'est pas le cas au Canada. Ici, le problème se pose surtout parmi l'élément criminel.

M. Young: Je vais revenir sur cet aspect tout à l'heure—je disais que ce mythe était répandu aux États-Unis mais je crois qu'il a été démenti.

Lorsque j'étais adolescent, on disait que les toxicomanes se recrutaient principalement dans les couches sociales défavorisées comme, par exemple, la population noire dans les ghettos; mais je crois que cette idée a été réfutée depuis, même aux États-Unis.

Dans les années vingt, entre 1910 et 1920, lorsque le phénomène a fait son apparition, beaucoup de toxicomanes étaient des blancs de la haute bourgeoisie qui s'ennuyaient à mourir et qui avaient l'argent nécessaire pour s'offrir la drogue comme distraction; ils pouvaient facilement se payer des expériences. C'étaient des personnes relativement riches, établies aux États-Unis depuis quelques générations ou, comme vous disiez, orginaires de l'Europe de l'Ouest.

M. Russell: Je ne peux me prononcer sur les recherches récentes aux États-Unis. En ci qui concerne l'héroïne, on trouve certainement certains toxicomanes de cette classe sociale; mais aux États-Unis, le phénomène est étroitement relié aux minorités raciales.

M. Young: Lorsque vous parlez d'activités criminelles dans votre mémoire, vous essayez d'établir un modèle. D'après les chiffres, cela semble s'appliquer à la Colombie-Britannique, mais j'ai comparé avec Stu Leggatt les chiffres du tableau 8 et du tableau 1.

Au tableau 1, on constate que le taux de criminalité pour 100,000 personnes est le plus élevé au pays: autrement dit, une fois et demie la moyenne nationale. Et vous avez de loin le plus grand nombre d'héroïnomanes comme le montre le tableau 8. Mais lorsqu'on examine la situation dans les autres provinces, en Alberta, par exemple, où le taux de ciminalité vient immédiatement après celui de la Colombie-Britannique, on remarque que le nombre de toxicomanes est considérablement moindre. Pourtant, M. Leggatt m'a dit que la Colombie-Britannique a deux fois la population de l'Alberta.

L'Alberta est une province très riche avec très peu de chômage, beaucoup d'argent en circulation et une économie en pleine croissance; le chômage est plus important en Colombie-Britannique mais les salaires sont très élevés par rapport au reste du pays. Je comprends que l'Ontario se situe au niveau de la moyenne nationale pour ce qui est de l'activité criminelle et je remarque que le nombre de toxicomanes est le deuxième en importance—je me serais attendu à ce que le nombre soit encore plus élevé, en rapport avec le lien que vous avez déterminé.

M. Russell: Nous n'essayons pas de démontrer que le crime est causé uniquement par l'héroïne. A notre avis, le lien existe dans le cas de certains types de crimes, notamment les crimes

related to raising money. I think you will have to recognize that comparing figures on that level is a fairly gross activity and that it is pretty hard to draw any valid conclusions.

Mr. Young: I am not criticizing it; it is just that it is painting with a bit of a broad brush. You seem to have a correlation in British Columbia and I am just wondering why the figures would not compare more equally across the country. There must be a number of variables worked in there, where crime rate increases because of economic hardship, the level of unemployment—those sorts of thing.

Mr. Russell: They did do a study—and maybe Bill could tell you about it—in which they related robberies in Vancouver to whether or not the people arrested for them were heroin-users, and they confirmed the estimate that 50 to 60 per cent of those types of crimes are related to heroin use.

• 1115

Mr. Beamish: If I might comment on that, it was during 1975 when we did that study, which was a period when there was an increase in the number of robberies in the Vancouver-lower mainland area. CLEU was requested through the policy board to do a study of these robberies because somebody had suggested that they were related to drugs, and were they or were they not?

What we did find out was that more than 53 per cent of the people who were actually arrested for the offences that were committed during that one-year period were admitted or known to be heroin users. This was very disproportionate to the total number of suspects and the numbers of offences committed.

One thing I did notice was that in many cases heroin users tended to commit a continuing number of offences until they were caught. One case was that of a fellow who in the month of September, I think, in 1975 committed 19 robberies, and he agreed to our interviewing him in Oakhala after he had been convicted. I am not sure whether he had been convicted at that time, but at least he agreed to our interviewing him and we asked him the reason. He related it to the drugs. He stated that he, at that time, was using 50 caps a day. If he was using even 20 caps a day or 10 caps, he was still using a great deal of heroin and, at the time of those 19 robberies, he realized about \$19,000.

These figures are off the top of my head from a report three years ago, that if he realized \$19,000 in that one-month period, he was broke when he was arrested, but the attributed that to his heroin addiction.

That was the only study that I have personally done in that area. I know Vancouver city police did a similar study of people arrested in Vancouver during a one-month period for robbery offences and found that 60 per cent or 59-point-something per cent were known to be or admitted to be heroin users

Dr. E. Fattah of Simon Fraser University is doing a study on the crime rates and he has made some comments recently in the newspaper on British Columbia's having the highest crime

[Translation]

contre la propriété dont le but est d'obtenir de l'argent. Je crois qu'il faut reconnaître que la comparaison de chiffres dans ce domaine ne donne qu'une idée très approximative et qu'il est difficile d'en tirer des conclusions.

M. Young: Je ne critique pas cette démarche; elle est simplement un peu générale. On semble trouver une correlation en Colombie-Britannique et je me demande pourquoi elle ne semble pas se maintenir dans le reste du pays. Il droit y avoir plusieurs variables dont il faut tenir compte comme la conjoncture économique, le niveau de chômage etc., que ont une incidence sur l'activité criminelle.

M. Russell: On a fait une étude à ce propos—peut-être que Bill pourrait vous en dire davantage—dans laquelle on a déterminé le nombre d'héroïnomanes parmi les cambrioleurs arrêtés à Vancouver. Cette étude a confirmé qu'entre 50 et 60 p. 100 de ce genre de crimes étaient reliés à l'utilisation de l'héroïne.

M. Beamish: Nous avons fait cette étude en 1975, époque à laquelle on a constaté une augmentation du nombre de cambriolages dans la région de Vancouver. La police a demandé à notre organisme de faire cette étude pour déterminer si les cambriolages étaient reliés à la toxicomanie.

Nous avons découvert que plus de 53 p. 100 des personnes arrêtées pour les infractions commises pendant cette période d'un an était des héroïnomanes connus. Cette proportion était très importante.

J'avais remarqué que les héroïnomanes avaient tendance à commettre toute une série de crimes jusqu'au moment où ils se faisaient attraper. Je pense par exemple à un type qui avait commis pendant le mois de septembre 1975 dix-neuf cambriolages. Après sa condamnation, il avait accepté de se faire interviewer à Oakhala. Nous lui avons demandé la raison de ses crimes. Le lien avec la toxicomanie était clair. Il disait qu'à l'époque il utilisait 50 capsules par jour. Mème en prenant 20 ou 10 capsules par jour, il consommait une grande quantité d'héroïne et ses 19 cambriolages lui ont permis de réaliser \$19,000.

Je vous donne ces chiffres de mémoire. Ayant pu voler \$19,000 pendant la période d'un mois, il était sans le sous au moment de son arrestation. Tout était parti pour l'achat d'héroïne.

C'est la seule étude que j'ai effectuée personnellement dans ce domaine. Je sais que la police métropolitaine de Vancouver a fait une étude semblable des personnes arrêtées à Vancouver pendant la période d'un mois pour cambriolage et elle a déterminé que 60 p. 100 ou plus de 59 p. 100 étaient des héroinomanes

M. E. Fattah de l'Université Simon Fraser fait une étude sur le taux de criminalité et la presse a rapporté récemment ses observations sur le fait que le taux pour 100,000 personnes est

rate per 100,000 population. I would suggest that in recent years this has been a stabilizing type of thing, that, in fact, in 1974 rate, as I recall, Alberta had less proportion, much less than they have in this particular charge, so theirs has actually increased for some reason. I do not know why. I am hopeful that more studies will be started that will show this relationship because we badly need that type of information.

Mr. Young: Is it fair to say . . .

The Vice-Chairman: This is your last question, Mr. Young.

Mr. Young: Fine. Thank you, Simma.

Is it fair to say as a presumption, then, that usage is more correlated to personal, emotional problems or upheavals than it is in trying to get away by mental release or relief from the economic hardships of life? There does not seem to be a great number of users in the Maritime area with perhaps the very small exception of Nova Scotia, and I would probably say that a number of those users might relate to the Halifax area simply because it is a major seaport and that could be a means of communication there.

Mr. Russell: I do not think economic pressures by themselves would be a major cause of heroin use. I think the kinds of people who get into heroin use, become addicted to it and sort of stay in the subculture tend to be people with pretty severe adjustment problems. They just cannot cope with a lot of the everyday problems without relying on the effects of narcotic drugs.

Mr. Young: I have just one short final wrap-up point. Simma had asked in her questioning the relationship of prior marijuana usage to those who later become heroin addicts or the hard drug addicts. Do you find the same correlation, perhaps, with those peoples having alcohol problems as well as, or prior to, heavy drug usage?

• 1120

Mr. Russell: It is not something we have looked at in great detail. One of the problems in treating heroin users is the danger that they may switch their dependency to alcohol or barbituates, and this is something we will have to look at in our treatment program. The potential is always there; if you cannot get one drug you will try another. But heroin is the preferred drug.

Mr. Young: Thank you, Madam Chairperson.

The Vice-Chairman: Mr. Jarvis has one more supplementary.

Mr. Jarvis: Just one supplementary about Mr. Beamish's point resulting from Mr. Young's line of questioning, which I find very interesting, relating arrests for such crimes as break and enter to drug addiction. I have had certain law enforcement officers suggest to me that this type of statistical data can be misleading in the sense that the professional break-andenter artist, whether it be a highrise, a single-family dwelling, a hotel, is less likely to be arrested because of his expertise, his experience, his planning abilities and so on; therefore, to try and co-relate on arrest statistics can in fact be very misleading

[Traduction]

plus élevé en Colombie-Britannique. J'ai l'impression que depuis quelque temps la situation se stabilise; je me souviens qu'en 1974 le taux en Alberta était bien inférieur à son taux actuel. Je ne sais pas ce qui explique cette hausse. J'espère que l'on fera de nouvelles études pour déterminer les raisons; nous avons grand besoin de données dans ce domaine.

M. Young: Est-il juste de dire . . .

La vice-présidente: C'est votre dernière question, monsieur Young.

M. Young: Merci, Simma.

Peut-on raisonnablement présumer que l'utilisation est davantage liée à des problèmes personnels ou à des troubles émotifs plutôt qu'au désir d'échapper à une dure réalité matérielle? On ne semble pas trouver beaucoup de toxicomanes dans les provinces Maritimes, à part la Nouvelle-Écosse où j'ai l'impression que beaucoup de toxicomanes doivent se trouver à Halifax parce que c'est un grand port où il doit y avoir des traficants.

M. Russell: Je ne crois pas que les difficultés économiques en elles-mêmes contribuent beaucoup à la toxicomanie. Je crois que les personnes susceptibles de devenir des héroïnomanes et de le rester ont souvent de sévères problèmes d'adaptation à la vie. Elles ne parviennent pas à faire face aux problèmes quotidiens sans compter sur les stupéfiants.

M. Young: Une dernière question pour résumer. Simma avait demandé quel était le rapport entre l'utilisation de la marijuana et le recours ensuite à l'héroïne ou à d'autres stupéfiants. Peut-on établir le même genre de relation dans le cas de la toxicomanie comme on le peut dans la cas de l'alcoolisme?

M. Russell: Nous ne sommes pas penchés là-dessus très en détail. Lorsque l'on soigne des héroïnomanes, il faut toujours faire attention qu'ils ne se tournent vers l'alcool ou les barbituriques. Il y a toujours une possibilité; quand on ne peut obtenir un type de stupéfiant, on essaie d'en obtenir un autre. Cependant, c'est l'héroïne que l'on préfère.

M. Young: Je vous remercie, madame la présidente.

La vice-présidente: M. Jarvis aimerais poser une question supplémentaire.

M. Jarvis: C'est à propos de ce qu'a dit M. Beamish en réponse aux questions de M. Young. Je trouve que cette relation que l'on établit entre le vol par infraction et la toxicomanie est très intéressante. Certains policiers m'ont dit que ce genre de données statistiques pouvaient être trompeuses en ce sens que les monte-en-l'air, qu'ils cambriolent un appartement dans une tour d'habitation, une maison unifamiliale ou une chambre d'hôtel, risquent peu d'être arrêtés compte tenu de leur expérience, de leur capacité de prévoir toutes les situations, et ainsi de suite; par conséquent, ces relations

if you are looking at the entire problem of B and E. Does that proposition have some foundation in fact?

Mr. Beamish: I agree. The proposition that it is difficult to co-relate them does have some foundation.

In March of last year, in front of the federal and provincial ministers when this committee was established, Chief Winterton, in his brief to that meeting, said they can document 60 per cent of offences. Certain types of offences in Vancouver are definitely related to the drug problem. Efforts are under way—and this is part of the federal-provincial committee thing to pin these figures down—to start a task force to take a look at them and to do specific studies; not just one-shot studies, but ongoing studies that will continue to monitor this problem.

I think a year from now we will be much further ahead in absolute measurements of the drug problem. According to the measurements of the drug problem, we have right now, which I do not think are disputed at all, whether we call it 6,000 or 10,000 or 15,000 we still have a problem, and it is a significant problem. It is a problem that requires some action, and the provincial government is prepared to take that action in British Columbia.

Mr. Leggatt: Could I have one brief supplementary?

The Vice-Chairman: Yes, Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: You indicate the period for compulsory detention under the bill as six months, and I notice the maximum period for treatment is three years. I take it I am correct in what I have read in the bill. Why the six months period? In other words, let us assume you have someone under complulsory treatment and six months does not do the job. What do you do then? Do you have him on an out-patient program that is failing? What is the point of keeping him on treatment if it is not going to work? I am surprised you did not leave more flexibility. Since you are going for compulsory treatment anyway, I am surprised there is not more flexibility in the bill. You cannot go beyond six months on a detention.

Mr. Russell: There is provision for renewals of the in-patient treatment programs. We would hope we do not have to use it very much.

Mr. Leggatt: You can renew that six-month compulsory detention?

Mr. Russell: It can be extended, yes. That is under Section

Mr. Leggatt: Under section 5 it provides that "Detention under subsection 2 (a) is, subject to section 7, limited to a total of 6 months".

The Vice-Chairman: At the top of page 4.

Mr. Leggatt: You are right; I did not see it there. Sorry. You have provisions actually to keep him there a few years if you have to.

Mr. Russell: We only intend to use this in very special circumstances for the people who are so heavily involved in the

[Translation]

statistiques que l'on établit à propos des arrestations peuvent être trompeuses. N'est-ce pas en un certain sens la raison?

M. Beamish: Certes. Il y a des raisons pour dire que ces relations sont quelque peu difficiles à établir.

En mars de l'année dernière, lors de la réunion pour la création du comité, le chef Winterton a déclaré dans son mémoire devant les ministres provinciaux et fédéraux, qu'il était possible de documenter 60 p. 100 des infractions. Certains types d'infractions commises à Vancouver sont liées directement au problème de la toxicomanie. On est en train de déployer des efforts en vue d'étudier ce problème et de réaliser des études précises, et cela fait partie de la tâche du comité fédéral-provincial; il ne s'agira pas d'études de durée déterminée mais d'études permanentes permettant de surveiller le problème.

D'ici un an, nous pourrons beaucoup mieux mesurer l'ampleur du problème de la toxicomanie. Les études qui ont été réalisées jusqu'à présent, et je ne pense pas que l'on remette leurs résultats en question, montrent que le problème est très important, qu'il concerne 6,000, 10,000 ou 15,000 personnes. Il est nécessaire de prendre des mesures à ce propos et le gouvernement provincial de la Colombie-Britannique est à le faire.

M. Leggatt: Permettez-moi de poser une brève question supplémentaire.

La vice-présidente: Monsieur Leggatt, je vous en prie.

M. Leggatt: Vous dites que la période de réclusion obligatoire prévue par le projet de loi est de six mois et je vois que la période maximum pour le traitement est de trois ans. Pourquoi cette période de six mois? Autrement dit, supposons que quelqu'un doive suivre une période de traitement obligatoire et que les six mois ne suffisent pas. Que faites-vous alors? Le traiter comme patient «externe»? A quoi bon garder ces personnes en traitement si les résultats ne seront pas positifs? Je suis surpris que l'on n'ait pas prévu des mesures plus souples. Vu que, de toute façon, le traitement sera obligatoire, je suis surpris que le projet de loi ne prévoit pas de mesures plus souples. On ne peut aller au-delà de six mois de réclusion.

M. Russell: On prévoit le renouvellement des programmes de traitement visant les malades hospitalisés. Nous espérons que nous n'aurons pas trop à faire appel à ce genre de programmes.

M. Leggatt: Vous pouvez renouveler la période de détention obligatoire de six mois?

M. Russell: Oui. C'est prévu à l'article 7.

M. Leggatt: L'article 5 prévoit que «la période de détention prévue au paragraphe 2(a) est limitée à un total de six mois, selon l'article 7».

La vice-présidente: En haut de la page 4.

M. Leggatt: C'est cela; je ne le vois pas. Oh! pardon. On peut le laisser en détention pendant quelques années si nécessaire.

M. Russell: Nous avons l'intention d'utiliser ces mesures seulement dans les cas très particuliers de personnes tellement

subculture that they are not likely to be able to make a break with it unless they are removed from it for a period of time.

Mr. Leggatt: How did you get the idea that you would only have to have 5 per cent under detention?

Mr. Russell: Looking at other programs that have been based on . . .

Mr. Leggatt: The California one?

Mr. Russell: California has a six- to eight-month period of incarceration for everybody. I doubt if that is necessary. I do not think it is necessary. I think it is more of an invasion of the person's rights than is required.

Mr. Leggatt: But in California they must have been convicted of some offence.

Mr. Russell: No, California has civil commitment legislation, but the reality is that most of the people in their program have been convicted of an offence.

• 1125

Mr. Leggatt: That is a very interesting question. Do you mean that they have a bill in California that stands up to their constitution and which allows them to arrest persons who are in a state of addiction and places them under compulsory treatment?

Mr. Russell: Yes, but they do not use it very much.

Mr. Leggatt: I would bet it has not been tested, either.

The Vice-Chairman: Gentlemen, thank you very much. Before we close this meeting, I would like to give you the schedule that we now have: Thursday, June 22, 8.00 p.m., RCMP and the Solicitor General; on Tuesday, June 27, at 7.00 p.m. approximately, we will leave Parliament Hill for an in camera meeting at RCMP Headquarters. I should explain that we do not have any choice in this matter. If we do not have it in camera at RCMP Headquarters, the witness will not appear. The witness is willing to come before us to give us information that we have been seeking, but says he will not appear unless it is under the most careful...

Mr. Leggatt: I must say I agree that any witness who feels he could not testify without those restrictions we should honour that witness's request, but the record should show that it is not a request of the RCMP for us to meet . . .

The Vice-Chairman: It is not, and the witness . . .

Mr. Leggatt: ... at that particular location. Also, that meeting, I presume, will be only to hear evidence from that particular witness and not be for the purpose of being briefed by the RCMP in terms of their own operations at that location.

The Vice-Chairman: No. As I understand it, this witness is willing to answer all our questions and give the information we

[Traduction]

prises dans cette sous-culture qu'elles risquent de ne pas s'en sortir si on ne les en isole pas pendant une certaine période de temps.

M. Leggatt: Comment êtes-vous venus à penser qu'il n'y en aurait que 5 p. 100 en détention?

M. Russell: Compte tenu des autres programmes fondés sur . . .

M. Leggatt: Le programme de la Californie?

M. Russell: En Californie, on prévoit une période d'incarcération de six à huit mois pour tout le monde. Je doute que cela soit nécessaire. je ne le pense pas. je pense que c'est enfreindre les droits de la personne en question.

M. Leggatt: Cependant, en Californie, il faut qu'ils aient été condamnés pour une infraction quelconque.

M. Russell: Non, il y a des lois en Californie prévoyant l'emprisonnement en cas d'infraction au civil, la plupart de ceux qui sont soumis au progamme ont été condamnés pour infraction.

M. Leggatt: Voilà une question intéressante. Voulez-vous dire qu'il y a en Californie une loi qui va à l'encontre de la Constitution américaine et qui autorise d'arrêter des toxicomanes et de leur faire suivre un traitement obligatoire?

M. Russell: Oui, mais on ne l'utilise pas beaucoup.

M. Leggatt: Je vous parie même qu'on n'a même pas vérifié sa validité constitutionnelle!

La vice-présidente: Messieurs, je vous remercie beaucoup. Avant de lever la séance, j'aimerais vous annoncer notre programme: jeudi 22 juin à 20 h 00, Gendarmerie royale et Solliciteur général; mardi 27 juin à 19 h 00 environ, nous quitterons la Colline parlementaire pour nous rendre au Quartier général de la Gendarmerie royale où aura lieu une réunion à huis clos. Je dois vous signaler que nous n'avons pas de choix à cet égard. Si la séance ne se déroule pas à huis clos au Quartier général de la Gendarmerie royale, le témoin ne comparaîtra pas. Le témoin est prêt à comparaître devant nous, à donner les renseignements que nous cherchons, à nous donner les renseignements que nous cherchons, mais il a déclaré qu'il ne comparaîtra pas à moins que l'on ne prenne la plus grande attention en ce qui . . .

M. Leggatt: Je pense certes que nous devrions tenir compte du désir des témoins qui pensent ne pas pouvoir témoigner sans ce genre de restriction, mais, aux fins du compte rendu, nous devrions signaler que ce n'est pas la Gendarmerie royale qui nous a demandé de siéger...

La vice-présidente: Non et le témoin . . .

M. Leggatt: ... à cet endroit particulier. Je suppose que ladite réunion a été prévue afin d'entendre le témoin auquel on vient de faire allusion et non pas dans le but de recevoir des renseignements de la part de la Gendarmerie royale à propos de ses activités à cet endroit.

La vice-présidente: Non. D'après ce que j'ai compris, le témoin est prêt à répondre à toutes nos questions et à nous

have been seeking but will not appear at all unless it is under his conditions.

Thursday, June 29, 11.00 a.m., in Room 308, we hope we will be having Sir William Stephenson, and that is now under arrangement. I can tell you that it is going to be . . .

Mr. Leggatt: He did not write the book. He is the guy the book was written about.

The Vice-Chairman: Written about.

Mr. Leggatt: He did not write the book.

The Vice-Chairman: Bill Stevenson, by coincidence, wrote the book, but Intrepid has been well known before the book was written.

I would like to thank you very much, Mr. Russel and Mr. Beamish, for coming again. It is Mr. Beamish's—what?—third trip here? Or is it CLEU's?

Mr. Beamish: CLEU'S third trip.

The Vice-Chairman: CLEU's third trip. Well, we appreciate it very much and, on behalf of the Justice and Legal Affairs Committee, I would really like to thank you for the excellent evidence you have given us this morning.

Mr. Beamish: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you so much.

[Translation]

donner les renseignements que nous cherchons, mais il n'accepte de comparaître qu'à ces conditions.

Le lundi 29 juin, nous nous réunirons à 11 h 00 dans la pièce 308 et nous espérons pouvoir entendre à cette occasion Sir William Stephenson; on est en train de prendre les dispositions nécessaires. Je puis vous dire que . . .

M. Leggatt: Ce n'est pas lui qui a écrit le livre. C'est lui le sujet du livre.

La vice-présidente: Oui.

M. Leggatt: Ce n'est pas lui qui a écrit le livre.

La vice-présidente: Il se trouve que l'auteur est un certain Bill Stevenson mais *Intrepid* était connu bien avant que le livre ne fut écrit.

Monsieur Russell, Monsieur Beamish, j'aimerais vous remercier d'être venus aujourd'hui. Monsieur Beamish, c'est la troisième fois que vous venez ici? Ou bien est-ce la troisième fois pour le Comité?

M. Beamish: C'est la troisième fois pour le Comité.

La vice-présidente: La troisième fois pour le Comité. Les membres du Comité de la justice et des questions juridiques vous en sont très reconnaissants et vous remercie pour la qualité des témoignages que vous avez déposés devant nous ce matin.

M. Beamish: Je vous remercie beaucoup.

La vice-présidente: Merci beaucoup.

APPENDIX "JLA-34"

Government Bill Third Session, Thirty-first ParliamentLE27 Elizabeth II, 1978 Legislative Assembly of British Columbia

Projet de loi du gouvernement Troisième Session, Trente et unième Législature 27 Élisabeth II, 1978 Assemblée Législative de la Colombie-Britannique

APPENDICE «JLA-34»

Bill 18

HEROIN TREATMENT ACT

Honourable R. McClelland

Printed by K. M. MacDonald, Printer to the Queen's Most Excellent Majesty

in right of the Province of British Columbia

Minister of Health

EXPLANATORY NOTE

The Act's purpose is the identification and treatment of heroin and related narcotic users.

MINISTER OF HEALTH BILL

NO. 18

Heroin Treatment Act

HER MAJESTY, by and with the advice and consent of the Legislative Assembly of the Province of British Columbia, enacts as follows:

Interpretation

1. In this Act

"area co-ordinating centre"

means a place established under section 2 as an area co-ordinating centre;

"board"

means the Board of Review appointed under section 6;

"commission"

means the Alcohol and Drug Commission established under the Alcohol and Drug Commission Act;

"dependency"

means, in relation to a narcotic, a state of psychic or physical dependence, or both, on a narcotic following its use on a periodic or continuous basis;

BILL 18

LOI SUR LE TRAITEMENT DES HÉROÏNOMANES

Honorable R. McClelland

Ministre de la Santé

Imprimé par K. M. MacDonald, Imprimeur de la Reine du chef de la province de la Colombie-Britannique 1978

NOTE EXPLICATIVE

La présente loi a pour objet d'identifier et de traiter les personnes qui s'adonnent à l'héroïne ou aux stupéfiants qui en sont dérivés.

MINISTRE DE LA SANTÉ PROJET DE LOI

Nº 18

1978

1978

Loi sur le traitement des héroïnomanes

SA MAJESTÉ, sur l'avis et du consentement de l'Assemblée législative de la Province de la Colombie-Britannique, décrète:

Interprétation

1. Dans la présente loi,

«centre régional de coordination»

vise un établissement créé aux termes de l'article 2 (area co-ordinating centre) et désigné comme tel;

«centre de traitement»

désigne un établissement créé aux termes de l'article 2, pour le traitement des patients en détention;

«clinique de traitement»

désigne un établissement servant de clinique, créé aux termes de l'article 2 pour le traitement des patients qui ne sont pas en détention;

«commission»

désigne la Commission des alcools et des drogues créée conformément à la Loi sur la Commission des alcools et des drogues (Alcohol and Drug Commission Act);

"director"

means a person appointed under the *Public Service Act* as a director for the purposes of this Act;

"judge"

means a judge of the Provincial Court;

"minister"

means that member of the Executive Council charged by order of the Lieutenant-Governor in Council with the administration of this Act;

"narcotic"

means heroin (diacetyl morphine) and other derivatives of opium, opium, methadone (6-dimethylamino-4, 4-diphenyl-3 heptanone), any substance with morphine-like properties and anything that contains any of these substances:

"patient"

means a person who is required or voluntarily agrees to undergo treatment under this Act;

"treatment"

means one, more, or all of direction, supervision, or treatment of a person for the purpose of terminating or diminishing his use of or dependency on a narcotic;

"treatment centre"

means a place established under section 2 for the treatment of patients in detention;

"treatment clinic"

means a place established under section 2 as a clinic for the treatment of patients not in detention;

Powers of commission

- 2. The commission shall administer this Act, and may for that purpose
 - (a) establish and operate offices, area co-ordinating centres, treatment centres, hospitals, treatment clinics, laboratories and other facilities, and
 - (b) contract and make arrangements with other persons.

Evaluation panels

3. (1) The Lieutenant-Governor in Council shall appoint for each area co-ordinating centre an evaluation panel consisting of medical practitioners, psychologists registered under the

«conseil»

désigne le conseil de surveillance créé en vertu de l'article 6:

«dépendance»

désigne l'état d'assujettissement psychique ou physique, ou les deux, à l'effet d'un stupéfiant suite à son usage périodique ou continu;

«directeur»

désigne toute personne nommée, aux termes de la Loi sur la fonction publique, au poste de directeur aux fins de la présente loi;

«juge

désigne un juge de la cour provinciale;

«ministre»

désigne le membre du Conseil exécutif chargé par décret du lieutenant-gouverneur en conseil de l'application de la présente loi;

«patient»

désigne une personne qui est astreinte, ou qui volontairement consent, à subir un traitement aux termes de la présente loi;

«stupéfiant»

désigne l'héroïne (diacétylmorphine) et les autres dérivés de l'opium, l'opium, la méthadone (6-diméthylamino-4, 4-diphenyl-3 heptone), et toute substance ayant des propriétés semblables à la morphine ainsi que tout ce qui peut contenir une de ces substances;

«traitement»

désigne un, plusieurs ou la totalité des éléments de direction, de contrôle ou de traitement appliqués à une personne dans le but d'interrompre ou de réduire l'usage qu'elle fait d'un stupéfiant ou sa dépendance à son égard.

Pouvoirs de la commission

- 2. La Commission est chargée d'appliquer la présente loi et peut, à cette fin
 - a) créer et administrer des bureaux, des centres régionaux de coordination des centres de traitement, des hôpitaux, des cliniques de traitement, des laboratoires et toute autre installation nécessaire et
 - b) conclure des contrats et des ententes avec d'autres personnes.

comité d'évaluation

3. (1) Le lieutenant-gouverneur en conseil désigne pour chaque centre régional de coordination, un comité d'évaluation composé de médecins, de psychologues aux termes de la Loi

Psychologists Act and other persons, and shall appoint one member of each evaluation panel as chairman and one as vice-chairman.

- (2) A quorum of an evaluation panel is 2 medical practitioners and one other member.
- (3) Where the chairman or vice-chairman is not present at a meeting of an evaluation panel, the members present shall elect an acting chairman from among themselves.
- (4) A member shall be reimbursed for reasonable travelling and out-of-pocket expenses necessarily incurred by him in discharging his duties and may be paid such remuneration for his services as the Lieutenant-Governor in Council may determine.

Examination

- 4. (1) where a person
 - (a) attends at an area co-ordinating centre
 - (i) voluntarily seeking examination, or
 - (ii) in compliance with an order or sentence of a court, or
 - (iii) in compliance with a notice given to him under section 13, or
 - (b) is brought to an area co-ordinating centre by a peace officer acting under a warrant issued under section 13,

the evaluation panel for the area co-ordinating centre shall forthwith conduct a medical and psychological examination, and for this purpose may detain him for a period not exceeding 72 hours.

- (2) Within 60 hours after a person is admitted to an area co-ordinating centre for examination, the evaluation panel shall
 - (a) report to the director in charge of the area co-ordinating centre whetherin its unanimous opinion the person is or is not in need of treatment for dependency on a narcotic, and
 - (b) where, in its opinion, treatment is needed, make recommendations to the director respecting the treatment.
- (3) Within 72 hours after a person enters an area coordinating centre for examination, the director in charge of the area co-ordinating centre shall
 - (a) where the evaluation panel has unanimously reported that the person is in need of treatment, commit him for treatment, or
 - (b) order his unconditional release.
- (4) At the time of committal for treatment or release under subsection (3) the director shall, if so requested by the person examined, give him a copy of the report and of any recommendations made by the evaluation panel under subsection (2).

sur les psychologues (*Psychologists Act*) et d'autres personnes, parmi lesquels il choisit un président et un vice-président.

- (2) Le quorum d'un comité d'évaluation est atteint lorsque deux médecins et un autre membre sont présents.
- (3) Lorsque le président et le vice-président sont absents d'une réunion du comité d'évaluation, les membres présents élisent un président suppléant.
- (4) Les membres du comité sont rémunérés pour leurs services de la manière que détermine le lieutenant-gouverneur en conseil et tous les frais de transport et autres dépenses raisonnables, encourues dans le cadre de leurs fonctions, leur sont remboursés.

Examen

- 4. (1) Lorsqu'une personne
 - a) se présente à un centre régional de coordination
 - (i) pour demander, volontairement, à être examinée,
 - (ii) aux termes d'une ordonnance ou d'une décision iudiciaire, ou
 - (iii) conformément à un avis remis aux termes de l'article 13, ou encore,
 - b) est amenée au centre régional de coordination par un agent de la paix aux termes d'un mandat émis en vertu de l'article 13.

le comité d'évaluation du centre régional de coordination concerné doit procéder immédiatement à l'examen médical et psychologique de ladite personne et n'est autorisé, pour ce faire, à la détenir qu'un maximum de 72 heures.

- (2) Dans les 60 heures qui suivent l'admission d'une personne au centre régional de coordination pour fins d'examen, le comité d'évaluation doit:
 - a) soumettre un rapport au directeur du centre régional de coordination indiquant s'il estime à l'unanimité de ses membres que l'intéressé a ou non besoin de subir un traitement contre la dépendance, et
 - b) dans les cas où il estime qu'un traitement s'impose, faire des recommandations au directeur quant à la nature du traitement.
- (3) Dans les 72 heures qui suivent l'admission d'une personne dans un centre régional de coordination, pour fins d'examen, le directeur du centre doit:
 - a) lorsque le comité d'évaluation décide à l'unanimité que la personne a besoin d'un traitement, détenir l'intéressé pour fins de traitement, ou
 - b) ordonner sa libération sans condition.
- (4) Au moment de détenir une personne pour fins de traitement ou de la libérer, aux termes du paragraphe (3), le directeur doit remettre à la personne ayant subi un examen, si elle l'exige, un double du rapport et de toutes les recommandations faites par le comité d'évaluation conformément au paragraphe (2).

Treatment

- 5. (1) A director shall develop programs for the treatment of patients, and the programs may be designed for the treatment of patients generally, or for the treatment of an individual patient.
- (2) A treatment program of a patient shall last for 3 consecutive years and may, subject to subsection (3) and section 7, include some or all of the following:
 - (a) where a director so directs, detention in a treatment centre for a period not exceeding 6 consecutive months;
 - (b) attendance at a treatment clinic at such times and over such periods, not exceeding one year in total, as a director may require;
 - (c) supervision and direction of such kind and of such duration as a director may require.
- (3) Detention under subsection (2) (a) is, subject to section 7, limited to a total of 6 months during the patient's 3 year treatment program.
- (4) The director for the time being in charge of a patient's treatment program may, subject to subsection (3), change the treatment, but he shall not shorten or rescind a requirement for detention under subsection (2) (a) or change a direction of the board under section 7.

Board of Review

- 6. (1) The Lieutenant-Governor in Council shall appoint a Board of Review of not less than 5 members of whom at least one shall be a medical practitioner, and shall appoint one of the members as chairman.
- (2) A member shall be appointed at pleasure for a term of 3 years.
- (3) A member shall be reimbursed for reasonable travelling and out-of-pocket expenses necessarily incurred by him in discharging his duties and may be paid such remuneration for his services as the Lieutenant-Governor in Council may determine.
- (4) A quorum of the board is one medical practitioner and 2 other members.

Powers of Board

- 7. (1) The board may, on the application of a director, and after hearing the director and the patient, direct that the duration of a patient's treatment under section 5 (2) (a) or (b) be extended beyond the 6 months referred to in section 5 (2) (a) or the one year referred to in section 5 (2) (b).
- (2) Wherever it is required to facilitate the assessment, monitoring, or review of a patient's needs respecting treatment, the board may, on the application of a director, direct that a patient
 - (a) enter and be detained in a treatment centre for not more than 7 days, or
 - (b) enter and remain for not more than 7 days in a treatment clinic or other place operated by the commission.

Traitement

- 5. (1) Le directeur du centre doit élaborer des programmes de traitement qui peuvent s'adresser soit aux patients, en général, soit à un patient en particulier.
- (2) Un programme de traitement doit durer au moins trois années consécutives et peut comprendre, sous réserve du paragraphe (3) et de l'article 7, une partie ou l'ensemble des éléments suivants:
 - a) lorsque le directeur l'ordonne, la détention dans un centre de traitement pour une période n'excédant pas six mois consécutifs;
 - b) des visites à une clinique de traitement aux dates et pour des périodes prescrites par le directeur, n'excédant toutefois pas un an;
 - c) un contrôle et des directives d'une nature et d'une durée prescrites par le directeur.
- (3) La détention d'un patient aux termes de l'alinéa (2)a) est, sous réserve de l'article 7, limitée à un total de six mois dans le cadre du programme triennal de traitement.
- (4) Le directeur chargé de contrôler le programme de traitement d'un patient peut, sous réserve du paragraphe (3), modifier le traitement, mais n'est habilité ni à diminuer ni à annuler la période de détention prescrite en vertu de l'alinéa (2)a), ni même à modifier une directive du conseil donnée en vertu de l'article 7.

Conseil de surveillance

- 6. (1) Le lieutenant-gouverneur en conseil désigne un conseil de surveillance composé d'un minimum de cinq membres, dont l'un au moins doit être médecin, parmi lesquels il choisit un président.
- (2) Les membres sont désignés à titre amovible pour une période de trois ans.
- (3) Les membres du Conseil sont rémunérés pour leurs services de la manière que détermine le lieutenant-gouverneur en conseil et tous leurs frais de transport et autres dépenses raisonnables encourues dans le cadre de leurs fonctions, leur sont remboursés.
- (4) Le quorum du conseil est atteint lorsqu'un médecin et deux autres membres sont présents.

Pouvoirs du conseil

- 7. (1) Le conseil peut, à la demande du directeur et après avoir entendu le directeur et le patient, ordonner que la durée du traitement du patient établie en vertu des alinéas 5(2)a) ou b) soit prolongée au-delà des périodes de six mois ou d'un an, respectivement mentionnées aux alinéas 5(2)a) et b).
- (2) Pour faciliter l'évaluation, le contrôle ou la révision des besoins d'un patient en matière de traitement, le conseil peut, à la demande du directeur, ordonner qu'un patient soit admis
 - a) dans un centre de traitement et qu'il y soit détenu pour une période n'excédant pas sept jours, ou
 - b) dans une clinique de traitement ou dans tout autre établissement administré par la Commission et qu'il y soit détenu pour une période n'excédant pas sept jours.

Appeals

- 8. (1) A person committed for treatment under section 4 (3) (a) who alleges that he was, when committed, not in need of treatment may, within 30 days after the day he was committed for treatment, appeal to the Provincial Court at the place of sitting of the Provincial Court nearest to the area co-ordinating centre where the person was examined under section 4 for an order rescinding his committal and the court shall, notwith-standing section 2 of the *Provincial Court Act*, hear the appeal at that place of sitting.
- (2) Where an appeal under subsection (1) has been filed with the Provincial Court, and notice of the appeal has been served on the director who committed him to treatment, or on the director for the time being in charge of his treatment, the committal of the person to treatment is stayed pending the disposition of the appeal and he shall, if in detention under this Act, forthwith be released.
- (3) On hearing an appeal under this section, the court may review the grounds for the committal, examine the records of the evaluation panel respecting its examination of the applicant and hear such further evidence as it thinks relevant.
- (4) The director who committed the person for treatment or the director for the time being in charge of his treatment has a right to be a party to an appeal under this section.
- (5) Where after hearing an appeal under this section the court is satisfied that the person committed for treatment was not in need of treatment, it shall order recision of the committal, but otherwise it shall make an order confirming the committal, and the person committed shall thereupon be subject to a program of treatment.
- (6) Where an appeal under this section has been filed, but the person who was committed for treatment does not appear at the hearing, or fails to proceed with the appeal, the court may, on the application of the director who is a party to the appeal, make an order dismissing the appeal, and thereupon the person committed shall be subject to a program of treatment.
- (7) In an appeal under this section, the onus of establishing that the person was not in need of treatment lies on that person.

Judicial Review

9. Nothing in this Act affects the right of a person to seek a remedy under the *Judicial Review Procedure Act*.

Duties of patients and persons examined

10. A person examining a person under section 4 or administering treatment to a patient may require him to provide samples of his blood and urine.

Appels

- 8. (1) Toute personne détenue aux fins de traitement aux termes de l'alinéa 4(3)a) qui soutient qu'elle n'avait pas besoin de ce traitement au moment où elle y a été contrainte peut, dans les 30 jours à compter du début de sa détention, interjeter appel auprès de la Cour provinciale, où siège de ladite cour le plus proche du centre régional de coordination où elle a été examinée conformément à l'article 4, dans le but d'obtenir une ordonnance annulant sa détention; la cour doit nonobstant l'article 2 de la Loi sur la Cour provinciale (*Provincial Court Act*), entendre l'appel à cet endroit.
- (2) Lorsqu'un appel visé au paragraphe (1) est interjeté auprès de la cour provinciale et que, l'avis d'appel a été signifié au directeur qui a contraint la personne à subir le traitement ou encore, au directeur alors chargé du traitement, la détention est suspendue jusqu'à la décision rendue en appel aux fins de traitement et la personne doit être immédiatement remise en liberté.
- (3) Lors de l'appel visé au présent article, la cour peut examiner les motifs de la détention aux fins de traitement, étudier les dossiers du comité d'évaluation relatifs à l'examen du requérant et entendre toutes les preuves qu'elle juge pertinentes.
- (4) Aux termes du présent article, le directeur qui a contraint ladite personne à subir un traitement, ou le directeur alors chargé du traitement, a le droit d'être partie à l'appel visé au présent article.
- (5) Si, après avoir entendu l'appel visé au présent article, la cour est convaincue que la personne détenue n'avait pas besoin du traitement, elle doit alors ordonner l'annulation de la détention, ou dans le cas soustraire, la confirmer, et la personne détenue doit, dans ce cas, continuer à suivre le programme de traitement prescrit.
- (6) Lorsqu'un appel visé au présent article est interjeté, mais que la personne contrainte au traitement ne se présente pas à l'audience ou omet de faire les démarches voulues relatives à l'appel, la Cour peut par ordonnance, à la demande du directeur partie à l'appel, rejeter l'appel; la personne détenue doit alors continuer à suivre le programme de traitement prescrit.
- (7) Aux termes d'un appel visé au présent article, il appartient à la personne ayant été contrainte à subir un traitement de prouver qu'elle n'en avait pas besoin.

Examen judiciaire

9. Aucune disposition de la présente loi n'empêche qui que ce soit de chercher à obtenir réparation aux termes de la Loi sur la procédure de l'examen judiciaire (*Judicial Review Procedure Act*).

Obligations des patients et des personnes subissant un examen

10. Quiconque examine une personne aux termes de l'article 4 ou lui fait subir un traitement peut exiger de l'intéressé des échantillons de sang et d'urine.

Detention of Patients

- 11. (1) Where this Act authorizes or requires that a patient be detained, a peace officer may, without a warrant, take him to a treatment centre for detention.
- (2) A director may, in writing, consent to the absence of a detained patient from a treatment centre, where the absence is necessary for medical reasons.
- (3) The director may require as a condition of his consent under subsection (2) that the patient be accompanied by an escort, and the escort shall direct and supervise the patient during the patient's absence from the treatment centre.

Treatment under law of Canada

- 12. Where under or pursuant to a law of Canada a person
 - (a) is sentenced to be detained or is committed to custody for treatment for drug or narcotic use, dependency, or addiction, or
 - (b) is deemed to be so sentenced or committed, or
 - (c) is required, urdertakes, or consents to undergo treatment for narcotic use, dependency, or addiction

and under or pursuant to that law the commission is authorized to exercise custody or control of, or to detain or to administer treatment to, that person, the commission may elect to deal with him in accordance with that law, and, thereupon, subject to that law the Commission shall have the same powers with respect to him, and he shall be subject to this Act, as if he had been committed for treatment under section 4(3)(a), but he shall have no right of appeal under section 8.

Attendance at area co-ordinating centres

- 13. (1) Where a peace officer believes on reasonable grounds that a person has a dependency on a narcotic, he may give the person a written notice specifying a date and time, not less than 24 hours or more than 48 hours from the time of the giving of the notice, at which the person is required to attend and submit to examination at the area co-ordinating centre specified in the notice.
- (2) The director of the area co-ordinating centre specified in a notice under subsection (1) has an absolute discretion, at the request of a person to whom the notice was given, or on his own initiative, to give the person a written notice requiring the person to attend and submit to examination at the area co-ordinating centre at a specified later date or time.
- (3) Where a person does not comply with a notice given to him under subsection (1) or (2), the commission may apply ex parte to a judge for a warrant authorizing a peace officer to take the person into custody and to take him to an area co-ordinating centre, and the judge may, if it appears to him that the notice was given to the person in accordance with subsection (1) or (2) and that the person has not complied with the notice, issue the warrant.
- (4) In an application under subsection (3) and in proceedings in respect of an offence under section 16

Détention des patients

- 11. (1) Lorsque la présente loi autorise ou exige la détention d'un patient, un agent de la paix peut, sans mandat, amener l'intéressé dans un centre de traitement.
- (2) Le directeur peut, par écrit, autoriser un patient en détention dans un centre de traitement à s'absenter pour des raisons médicales.
- (3) Le directeur peut exiger, avant d'accorder l'autorisation visée au paragraphe (2), que le patient soit accompagné de quelqu'un chargé de le diriger et de le surveiller pendant la durée de son absence du centre de traitement.

Traitement aux termes des lois canadiennes en vigueur

- 12. Aux termes et en vertu des lois canadiennes en vigueur, lorsqu'une personne
 - a) est condamnée à la détention ou est détenue sous garde pour fins de traitement par suite d'usage de drogues ou de stupéfiants, ou de dépendance à l'égard de ces derniers, ou
 - b) est réfutée être ainsi condamnée ou détenue, ou
 - c) est obligée, entreprend ou accepte de subir un traitement contre l'usage de stupéfiants ou l'état de dépendance à leur égard

et que, aux termes et en vertu de ladite loi, la commission est autorisée à garder, à surveiller ou à détenir ladite personne ou à lui faire subir un traitement, la commission peut choisir de la traiter conformément à cette loi; sous réserve de ladite loi, la commission conserve alors les mêmes pouvoirs à l'égard de cette personne, qui est assujettie à la présente loi comme si elle avait été contrainte à la détention pour fins de traitement aux termes de l'alinéa 4(3)a), sans pouvoir toutefois bénéficier du droit d'appel prévu à l'article 8.

Présence au centre régional de coordination

- 13. Lorsqu'un agent de la paix a des motifs raisonnables de croire qu'une personne s'adonne à l'usage d'un stupéfiant, il peut lui remettre un avis écrit précisant la date et l'heure, lesquelles doivent se situer entre les 24 heures et les 48 heures succédant la remise de l'avis, auxquelles elle devra se présenter au centre régional de coordination indiqué pour y subir un examen.
- (2) Le directeur du centre régional de coordination indiqué sur l'avis visé au paragraphe (1), peut, à la demande de la personne qui a reçu l'avis ou de sa propre initiative, remettre à l'intéressé par écrit un avis lui enjoignant de se présenter au centre régional de coordination à une date ou à une heure ultérieure, pour y subir un examen.
- (3) Lorsqu'une personne ne se conforme pas à un avis qui lui a été remis aux termes du paragraphe (1) ou (2), la commission peut demander à un juge ex parte de lui accorder, un mandat autorisant un agent de la paix à arrêter ladite personne et à l'amener à un centre régional de coordination; le juge peut, en outre, s'il estime que l'avis a été remis à ladite personne conformément au paragraphe (1) ou (2) et que la personne ne s'y est pas conformée, émettre lui-même le mandat.
- (4) Dans le cas d'une demande présentée en vertu du paragraphe (3) et d'une poursuite intentée pour infraction à l'article 16,

- (a) a certificate signed by the peace officer or by a director of an area co-ordinating centre that he gave the written notice to the person, is prima facie proof that he gave the written notice to the person, and
- (b) a certificate signed by the director of an area coordinating centre that the person named in the notice has not attended at the area co-ordinating centre is prima facie proof that the person has not complied with the notice
- (5) A certificate given under subsection (4) is evidence of the statements contained in the certificate without proof of the signature or the official character of the person appearing to have signed the certificate.

Medical use of narcotics

14. The administration of a narcotic to a person by, or under the authority of a prescription of, a medical practitioner, does not, of itself, make that person subject to this Act.

Members not personally liable

- 15. (1) No member or employee of the commission, and no person acting under the authority of this Act or the commission, is personally liable for a loss or damage suffered by a person by reason of anything done or omitted to be done in the exercise or purported exercise of a power given by this Act or by the regulations unless it was done or omitted in bad faith or without reasonable care.
- (2) No civil proceedings shall be brought against a person in respect of an act or omission referred to in subsection (1) without leave of the Supreme Court, and leave shall not be given unless the Court is satisfied that there is substantial evidence that the person acted in bad faith or without reasonable care.

Offences

- 16. The following persons commit an offence:
 - (a) a patient or other person who resists, evades, or escapes the detention authorized by this Act;
 - (b) a person who does not comply with a requirement under section 10:
 - (c) a person who, after notice given to him under section 13, does not attend at an area co-ordinating centre and submit to examination as required by the notice;
 - (d) a patient or other person in detention under this Act who leaves that detention without the written consent of a director;
 - (e) a person who, without the written consent of the person in charge of the treatment centre, brings into a treatment centre for the use of any person, whether detained in the treatment centre or not, food, liquor, drugs, clothing, or any other article or substance whatsoever;

- a) un certificat signé par l'agent de la paix ou le directeur du centre régional de coordination indiquant qu'un avis écrit a été remis à ladite personne constitue une preuve irréfutable de la remise d'un tel avis, et
- b) un certificat signé par le directeur d'un centre régional de coordination indiquant que la personne nommée dans l'avis ne s'est pas présentée au centre régional de coordination constitue une preuve irréfutable que ladite personne ne s'est pas conformée à l'avis.
- (5) Un certificat visé au paragrahe (4) suffit pour confirmer l'exactitude des déclarations contenues dans ledit certificat sans qu'il soit nécessaire d'établir la preuve de la signature ou du caractère officiel de la personne l'ayant signé.

Usage médical de stupéfiants

14. L'administration d'un stupéfiant à une personne par un médecin ou conformément à l'ordonnance d'un médecin ne suffit pas, en soi, pour assujettir ladite personne aux dispositions de la présente loi.

Responsabilité des membres

- 15. Aucun membre ou employé de la commission, ni aucune personne agissant sous l'autorité de la présente loi ou de la commission n'est directement responsable des pertes ou dommages subis par une personne en raison de tout èacte ou omission dans l'exercice ou le prétendu exercice d'un pouvoir conféré par la présente loi ou ses règlements d'application, à moins que le membre ou l'employé concernés n'aient fait preuve de mauvaise foi ou aient omis de prendre toutes les précautions nécesaires
- (2) Aucune poursuite civile ne peut être intentée pour un acte ou une omission visé au paragraphe (1) sans l'autorisation de la Cour suprême, laquelle ne sera accordée que si la Cour est convaincue qu'il existe des motifs suffisants prouvant qu'une personne a agi de mauvaise foi ou omis de prendre toutes les précautions nécessaires.

Infractions

- 16. Commet une infraction:
 - a) le patient ou toute autre personne qui résiste, se soustrait ou s'échappe à la détention autorisée aux termes de la présente loi;
 - b) quiconque ne se conforme pas à l'une des exigences visées à l'article 10;
 - c) toute personne qui, après avoir reçu l'avis visé à l'article 13, ne se présente pas à un centre régional de coordination pour y subir l'examen prescrit;
 - d) le patient ou toute autre personne en détention aux termes de la présente loi qui met fin à sa détention sans le consentement écrit d'un directeur;
 - e) toute personne qui, sans le consentement écrit du responsable du centre de traitement, apporte dans le centre pour l'usage d'une personne, qu'elle soit détenue au centre de traitement ou non, des aliments, des boissons, des drogues, des vêtements ou tout autre objet ou substance;

- (f) a patient who does not comply with a requirement or direction made or given by a Board of Review or by a director, or by an officer or employee of the Commission respecting the patient's treatment;
- (g) a patient who in a treatment centre, treatment clinic, or other facility operated by the Commission interferes improperly with the operation of the treatment centre, treatment clinic, or other facility;
- (h) a patient who contravenes a rule or regulation applicable to him as part of a program of treatment.

Regulations

17. The Lieutenant-Governor in Council may make regulations.

Report to Legislature

18. The Commission shall report to the Minister and the Minister shall report to the Legislative Assembly respecting the administration of this Act as provided in section 11 of the Alcohol and Drug Commission Act and the report may form part of the report made under section 11 of that Act.

Disclosure of information

- 19. The Commission, its members and employees, and persons engaged in the administration of this Act, may disclose information respecting a person
 - (a) where the disclosure is necessary for the administration of this Act, or
 - (b) where the disclosure is to a peace officer and consists of information that may assist in the identification of the person and show whether and if so for how long, he is subject to treatment or confinement under this Act.

Appropriation

- 20. Money required for the purposes of this Act, including money for the remuneration of persons appointed or engaged under the *Alcohol and Drug Commission Act* and administering this Act shall, until March 31, 1979,
 - (a) in the absence of an appropriation, or
- (b) where money appropriated is insufficient, be paid out of the Consolidated Revenue Fund.

Commencement

21. This Act comes into force on a day to be fixed by Proclamation.

- f) le patient qui ne se conforme pas à une exigence ou à une directive du conseil de surveillance, d'un directeur, ou encore d'un agent ou d'un employé de la commission concernant son traitement;
- g) le patient qui, pendant qu'il y séjourne, entrave le fonctionnement d'un centre de traitement, d'une clinique de traitement ou de tout autre établissement administré par la commission.
- h) le patient qui enfreint une règle ou un règlement qui lui est applicable dans le cadre d'un programme de traitement.

Règlements

17. Le lieutenant gouverneur en conseil peut édicter des règlements.

Rapport à l'Assemblée législative

18. La commission doit soumettre un rapport au Ministre qui, à son tour, en soumet un à l'Assemblée législative sur l'application de la présente loi, conformément à l'article 11 de la Loi sur la Commission des alcools et des drogues et ledit rapport peut-être intégré au rapport soumis en vertu de l'article 11 de cette loi.

Divulgation de renseignements

- 19. La commission, ses membres et employés, ainsi que toute personne chargée de l'application de la présente loi, peuvent divulguer des renseignements sur une personne
 - a) lorsque l'application de la présente loi l'exige, ou
 - b) lorsque les renseignements divulgués peuvent aider un agent de la paix à identifier une personne et à déterminer si elle doit, et pour combien de temps, subir un traitement ou être détenue aux termes de la présente loi.

Financement

- 20. Les fonds nécessaires aux fins de la présente loi, notamment la rémunération des personnes nommées ou embauchées aux termes de la Loi sur la Commission des alcools et des drogues Alcohol and Drug Commission Act et chargées de l'application de la présente loi proviendront, jusqu'au 31 mars 1979
 - a) en l'absence d'une affectation de crédits, ou
- b) si les crédits affectés sont insuffisants, du Fonds du revenu consolidé.

Entrée en vigueur

21. La présente loi entre en vigueur à une date fixée par proclamation.

Printed by K. M. MACDONALD, Printer to the Queen's Most Excellent MajestyEin right of the Province of British Columbia. 1978

Imprimé par K. M. M. ACDONALD, Imprimeur de la Reine du chef de la province de la Colombie-Britannique

APPENDIX "JLA-35"

HEROIN INDICATORS TREND REPORT
May, 1978

FEDERAL PROVINCIAL

DRUG STRATEGY COMMITTEE

GENERAL SUMMARY OF INDICATOR DATA

CRIME RATE

- STILL HIGHEST IN CANADA
- CRIMES AGAINST PROPERTY, A TRADITIONAL METHOD OF FINANCING A HEROIN HABIT, HAVE INCREASED IN 1973 OVER THE SAME PERIOD IN 1977. This is particularly acute in the city of Vancouver, which has the largest concentration of addicts within the province.

B & E AND THEFT - HAS INCREASED 8.8% IN THE PROVINCE;
WITHIN THE CITY OF VANCOUVER, 35.8%
THEFT OVER \$200 AND UP - FOR THE PROVINCE HAS INCREASED 24.8%; WITHIN THE CITY OF VANCOUVER, 31.8%

DRUG OFFENCES

- HEROIN OFFENCES ARE UP 68.3% FOR 1978 OVER THE SAME PERIOD IN 1977
- HEROIN SEIZED UP 225% IN 1977 OVER 1976
- THE DOWNWARD TREND REVERSED IN 1977 AND IS CONTINUING TO INCREASE IN 1978.

HEROIN USER POPULATION

- KNOWN HEROIN USERS IN B.C. HAVE INCREASED 248% FROM 1969 TO 1976 AND POLICE INTELLIGENCE INDICATES THIS TREND IS CONTINUING FOR 1977 AND 1978.

INTRODUCTION

THE PURPOSE OF THIS REPORT IS TO UPDATE INFORMATION

THAT HAS BEEN PRESENTED ABOUT THE HEROIN PROBLEM IN BRITISH

COLUMBIA. NOT ALL OF THE INFORMATION IN THE, "PROPOSAL FOR

REDUCING DRUG TRAFFICKING AND ABUSE IN BRITISH COLUMBIA,

MARCH 1977", OR THE "FINAL REPORT OF THE FEDERAL-PROVINCIAL

TASK FORCE ON HEROIN EPIDEMIOLOGY, SEPTEMBER 1977", HAS BEEN

UPDATED, HOWEVER EFFORT IS BEING MADE TO OBTAIN DATA REQUIRED

FOR THIS PURPOSE.

THE TREND INDICATORS THAT ARE INCLUDED IN THIS REPORT

DEAL WITH THE FOLLOWING AREAS:

- CRIME DATA
- THE HEROIN USER POPULATION
- HEROIN SEIZURES
- TREATMENT ADMISSIONS
- HEROIN PRICE, PURITY AND AVAILABILITY
- IMPRESSIONISTIC DATA FROM POLICE AND OTHER SOURCES.

INDICATORS FOR WHICH DATA IS BEING COLLECTED AND WILL BE REPORTED ON AT A FUTURE DATE ARE:

- ADMISSIONS OF HEROIN USERS TO PROVINCIAL AND FEDERAL CORRECTIONS
- COURT DATA
- BUREAU OF DANGEROUS DRUGS, DATA ON HEROIN USERS
 AND CONVICTIONS
- HEROIN PURITY.

THE FOCUS OF INFORMATION IN THIS REPORT IS ON DESCRIBING TRENDS OF ILLICIT HEROIN USE IN B.C., PARTICULARLY AS THEY RELATE TO THE CRIMINAL JUSTICE SYSTEM. THERE REMAINS A NEED TO DEVELOP A REPORTING-MONITORING SYSTEM FOR THE ABSOLUTE MEASUREMENT OF THIS PROBELM AND THE EVALUATION OF SUPPLY AND DEMAND STRATEGIES THAT ARE USED AGAINST IT. THE FEDERAL PROVINCIAL COMMITTEE, AND THE ALCOHOL AND DRUG COMMISSION, ARE CURRENTLY WORKING TOGETHER TO DEVELOP SUCH A SYSTEM FOR BRITISH COLUMBIA.

A. CRIME SITUATION IN BRITISH COLUMBIA

FIGURE 1: CRIME RATE

"B.C. STILL HAS THE HIGHEST CRIME RATE PER CAPITA
OF ANY PROVINCE - ABOUT 50% HIGHER THAN THE CANADIAN
AVERAGE.....

ONE OF THE BASIC REASONS FOR THE HIGHER CRIME RATE IN BRITISH COLUMBIA IS THAT WE HAVE THE GREATEST PROBLEM OF HEROIN ADDICTION. ABOUT 60% OF CANADA'S HEROIN ADDICTS ARE LOCATED IN B.C. WE SINCERELY HOPE THAT THE NEW PROVINCIAL PROGRAM FOR THE DIRECTION OF HEROIN ADDICTS INTO TREATMENT WILL HAVE THE EFFECT OF REDUCING THE NUMBER OF ADDICTS IN THIS PROVINCE. THE B.C. POLICE COMMISSION AND THE POLICE DEPARTMENTS THROUGHOUT THE PROVINCE WILL BE STRONGLY SUPPORTING THE NEW PROGRAM. AT THE SAME TIME, WE MUST CONTINUE THE HIGH LEVEL OF POLICE EFFORT AIMED AT CONTROLLING DRUG DISTRIBUTION."

B.C. POLICE COMMISSION
BULLETIN NO.5, APRIL, 1978

FIGURE 1

CRIME.

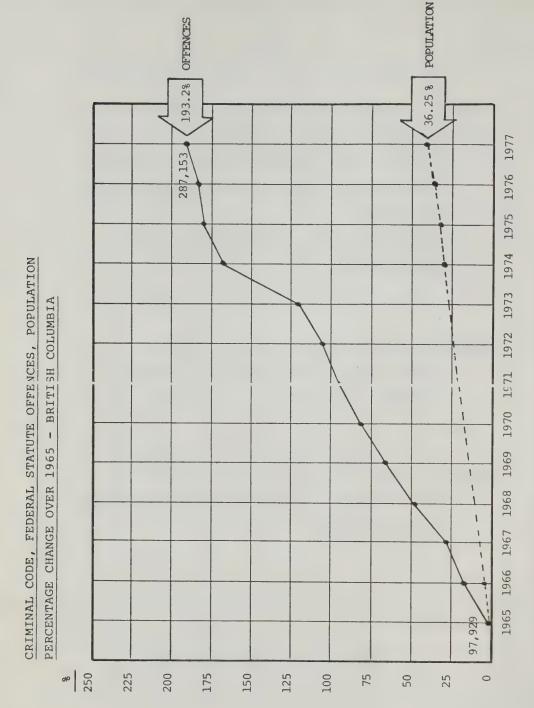
Criminal Code - Rate Per 100,000 Population - 1976

CANADA					7,127.55	
NFLD.					4,737.50	
P.E.I.					4,210.80	
N.S.					5,718.03	
N.B.					4,781.98	
QUE.					5,451.56	
ONT.					7,410.05	
MAN.					7,214.40	
SASK.					7,353.80	
ALTA.					9,035.27	
B.C.					10,397.35	
C	2000 4000	6000	8000	10,000	12,000 18,000	20,00

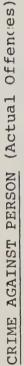
Source: Statistics Canada

- FIGURE 2: CRIMINAL CODE AND FEDERAL STATUTE OFFENCES, AND POPULATION INCREASES, 1965-1977.
 - CRIMINAL CODE AND FEDERAL STATUTE OFFENCES IN BRITISH COLUMBIA HAVE INCREASED 193.2 PER CENT SINCE 1965.
 - POPULATION DURING THE SAME PERIOD INCREASED 36.25 PER CENT.
- FIGURE 3: CRIMES AGAINST PERSON, 1965-1977.
 - CRIMES AGAINST PERSON IN BRITISH COLUMBIA HAVE INCREASED 118.6 PER CENT SINCE 1965.
- FIGURE 4: CRIMES AGAINST PROPERTY, 1965-1977.
 - CRIMES AGAINST PROPERTY HAVE INCREASED 191 PER CENT SINCE 1965.

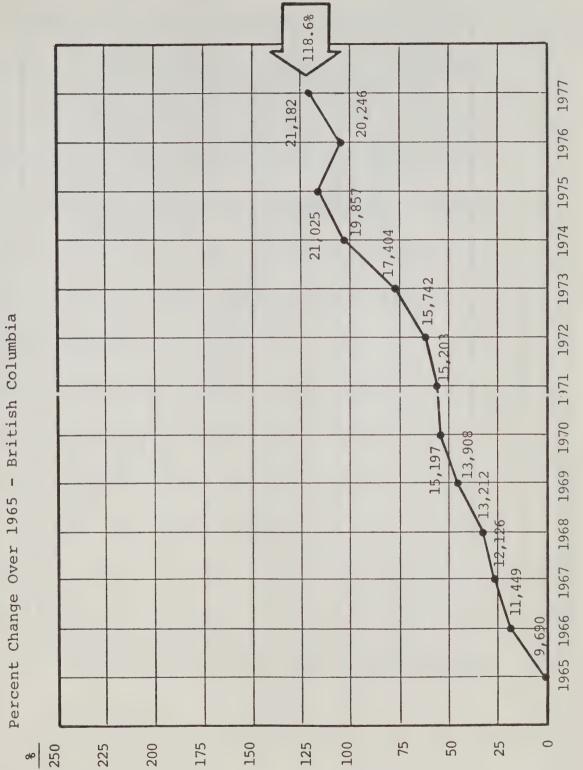
FIGURE 2



British Columbia, Ministry of the Attorney-General, Justice Information Systems



Murder, Attempted Murder, Manslaughter, Rape, Sexual Offences, Wounding, Assaults and Robbery

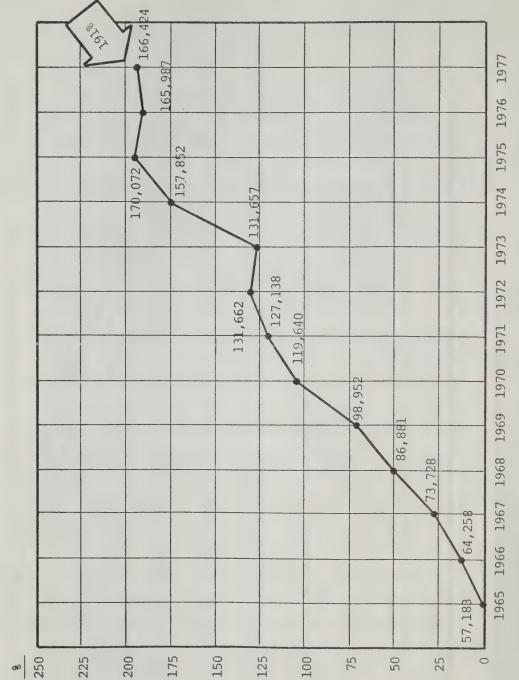


British Columbia, Ministry of the Attorney-General, Justice Information Systems

FIGURE 4

CRIMES AGAINST PROPERTY (Actual Offences)

Break and Enter, Auto Theft, Theft Fraud and Possession of Stolen Goods Percent Change over 1965 - British Columbia



British Columbia, Ministry of 'the Attorney-General, Justice Information Systems

FIGURE 5: CRIMINAL JUSTICE MONTHLY REPORT, APRIL 1978.

- HEROIN OFFENCES HAVE INCREASED 68.3% IN JANUARY TO APRIL OF 1978 OVER THE SAME PERIOD OF 1977
- PROPERTY OFFENCES, WHICH SHOW AN INCREASE ACROSS THE PROVINCE, HAVE INCREASED DRAMATICALLY IN THE CITY OF VANCOUVER.
- PERSONS OFFENCES HAVE INCREASED 7.2% IN JANUARY TO APRIL OF 1978.

FIGURE 5

CRIMINAL JUSTICE MONTHLY REPORT

APRIL 1978

DRUG OFFENCES Y.T.D., PROVINCIAL TOTALS

	1977	1978	PER CENT CHANGE
HEROIN POSSESSION	136	160	
HEROIN TRAFFICKING	47	147	
HEROIN IMPORTING		1	
	183	308	68.3

PROPERTY OFFENCES Y.T.D.

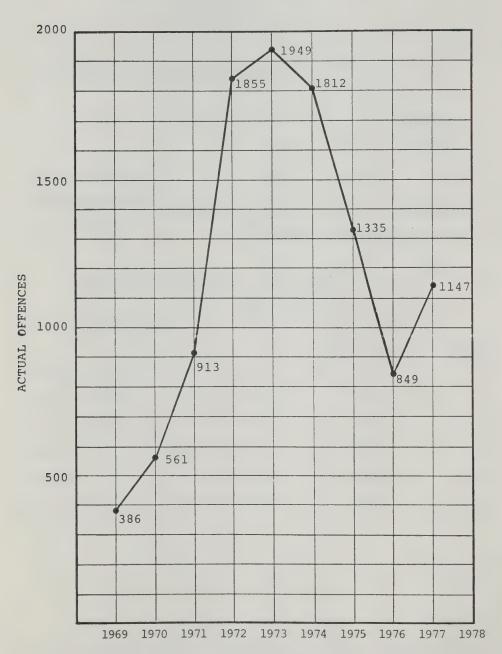
	PROVINCIAL	VANCOUVER
BREAK AND ENTER THEFT UP	3 .8 %	35.8%
THEFT OVER \$200 UP	24.8%	31.8%
THEFT UNDER \$200	8.2%	3.9%
POSSESSION OF STOLEN PROPERTY	20,5%	7.2%
ROBBERY UP	5.6%	2/.4%
PROSTITUTION UP	6.2%	24.1%

FIGURE 6: NARCOTIC CONTROL ACT OFFENCES - OPIATES IN BRITISH COLUMBIA, 1969-1977.

- NARCOTIC CONTROL ACT OFFENCES HAVE INCREASED 197 PER CENT SINCE 1969.

NUMBER OF ACTUAL OFFENCES UNDER THE N.C.A.

(ALL OPIATES) IN BRITISH COLUMBIA



Source: (1) British Columbia Criminal Justice Monthly Report, Crime Data, December 1974-1977.

(2) Statistics Canada Reports, 1969-1974

B. HEROIN USER POPULATION

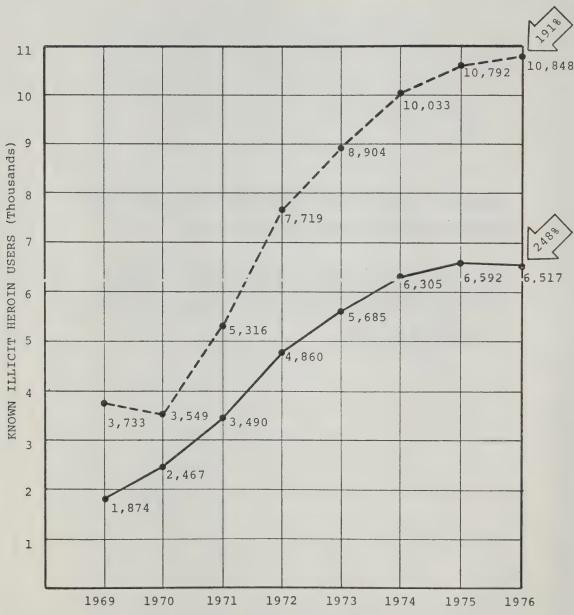
FIGURE 7: BUREAU OF DANGEROUS DRUGS DATA. KNOWN ILLICIT HEROIN USERS IN B.C. AND CANADA, 1969-76.

ACCORDING TO THE BUREAU OF DANGEROUS DRUGS, THE NUMBER
OF KNOWN ILLICIT HEROIN USERS IN BRITISH COLUMBIA HAS INCREASED
248 PER CENT SINCE 1969.

FIGURE 7

KNOWN ILLICIT HEROIN USERS IN CANADA AND BRITISH COLUMBIA

1969 - 1976



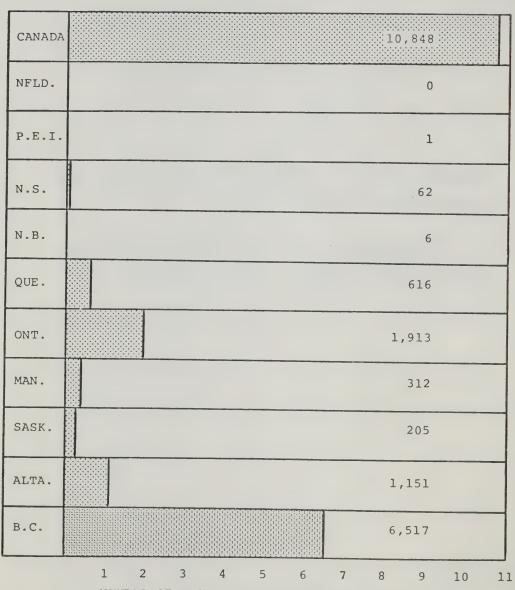
Source: Bureau of Dangerous
Drugs, Health Protection
Branch, Health & Welfare
Canada

FIGURE 8: BUREAU OF DANGEROUS DRUGS DATA, KNOWN ILLICIT HEROIN USERS BY PROVINCE.

IN 1976, 60 PER CENT OF ALL KNOWN BLLICHT HEROIN USERS IN CANADA RESIDED IN BRITISH COLUMBIA.

FIGURE 8 ILLICIT USERS OF HEROIN BY PROVINCE - 1976

Source: Bureau of Dangerous Drugs, Ottawa



NUMBER OF KNOWN HEROIN USERS (Thousands)

FIGURE 9: HEROIN USERS KNOWN TO THE POLICE IN BRITISH COLUMBIA.

- AS OF MAY 10, 1978, POLICE DEPARTMENTS HAVE IDENTIFIED 6293 ILLICIT HEROIN USERS. AN INCREASE OF 379 SINCE SEPTEMBER, 1977.
- POLICE ESTIMATE THAT THERE ARE 10,000 ILLICIT HEROIN USERS IN BRITISH COLUMBIA.
- THIS LIST DOES NOT INCLUDE ADDICTS IN CUSTODY.

 THEY WILL BE ADDED AS RELEASED TO THE VARIOUS

 COMMUNITIES.

FIGURE 9

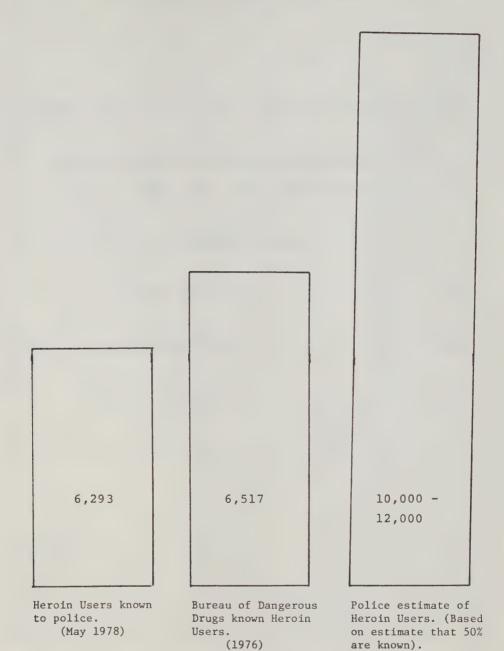
NUMBER OF HEROIN USERS KNOWN* TO THE POLICE IN BRITISH COLUMBIA, BY AREA, AS OF JANUARY, 1978

LOWER MAINLANI	<u>)</u>	OTHER AREA	AS_
ABBOTSFORD AGASSIZ BURNABY CHILLIWACK COQUITLAM DELTA HANEY MISSION NEW WESTMINSTER NORTH VANCOUVER RICHMOND SURREY VANCOUVER	7 6 25 85 20 22 17 12 23 37 20 241 5106	CAMPBELL RIVER CASTLEGAR COURTENAY CRANBROOK KAMLOOPS KELOWNA NANAIMO NELSON PRINCE GEORGE PRINCE RUPERT VICTORIA	14 7 10 54 88 43 21
TOTAL	5621	TOTAL	506
	TOTAL FOR PROVINCE MAY 10, 1978 TOTAL		6127 6293

^{*} Known HEROIN USERS AS IDENTIFIED BY POLICE MEMBERS AND RECORDED IN AN UNDUPLICATED FILE FOR ALL OF BRITISH COLUMBIA.

FIGURE 9B

KNOWN AND ESTIMATED HEROIN USER POPULATION IN BRITISH COLUMBIA / SOURCES OF INFORMATION



C. HEROIN SEIZURES

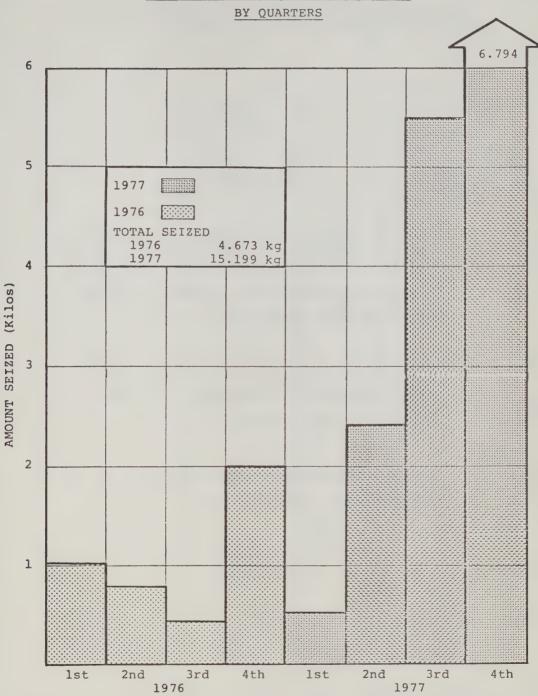
FIGURE 10: HEROIN SEIZURES IN BRITISH COLUMBIA 1976-1977.

IN 1977 ENFORCEMENT AGENCIES IN BRITISH COLUMBIA SEIZED 225 PER CENT MORE HEROIN THAN 1976.

TOTAL SEIZURES

1977	15.199 kg. (33.43 LB)
1976	4.673 KG.(10.28 LB)
INCREASE	10.526 KG.(23.2 LB)

FIGURE 10
AMOUNT OF HEROIN SEIZED 1976-1977



Source: Criminal Justice
Monthly Report, Drug
Enforcement Report.

D. HEROIN PRICE, PURITY AND AVAILABILITY.

FIGURE 11: DRUG PRICES AND AVAILABILITY IN B.C.

- IN JANUARY 1978, THE STREET PRICE OF HEROIN IN BRITISH COLUMBIA RANGED FROM \$35.00 PER CAPSULE IN VANCOUVER TO \$60.00 PER CAPSULE IN PRINCE RUPERT AND OTHER CENTERS.
- HEROIN IS AVAILABLE IN EVERY MAJOR POPULATION

 CENTER IN B.C. AND IS MOST PLENTIFUL IN THE

 VANCOUVER-LOWER MAINLAND AREA.
- THE PURITY OF HEROIN AT THE STREET LEVEL IN THE VANCOUVER AREA IS 5.8 PER CENT.

Figure 11

COST AND AVAILABILITY OF ILLICIT DRUGS IN BRITISH COLUMBIA AS REPORTED BY R.C.M.P. SUBDIVISION

LOCATIO		HEROIN
	NCE	\$50/cap.
		A
ISI	ICOUVER AND ia Prices)	\$3200/oz. \$45/cap.
(1200)	111100)	S
3) NEI	SON	\$50/cap.
(Nelso	n Prices)	S
4) KEL	OWNA.	\$50-60/cap
		S
5) KAM	LOOPS	\$40/via1
		SCARCE
	NCE ERT	\$60/cap.
LOW	COUVER- ER NLAND	\$35-40M/1b. \$3500- 4000/oz. \$35/cap.

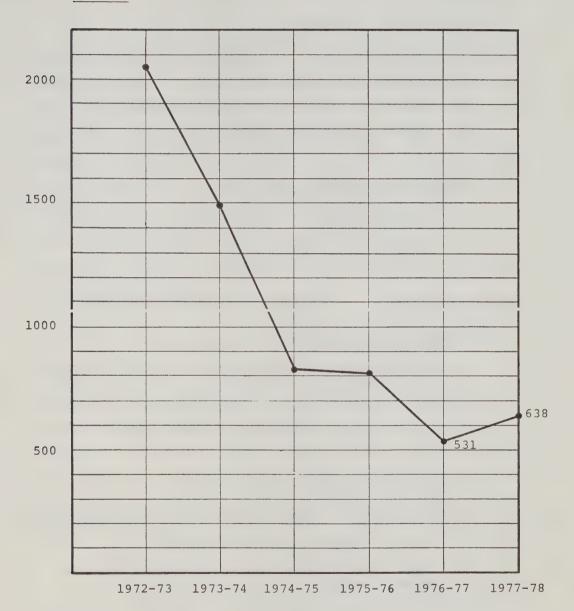
P = Plentiful
A = Available
S = Sporadic
N/A = Not Available
N/R = Not Reported
L = Limited: SCARCE

FIGURE 12: HEALTH PROTECTION BRANCH ANALYSIS

- IN 1977-1978, THE HEALTH PROTECTION BRANCH LABORATORY IN VANCOUVER ANALYZED 20 PERCENT MORE HEROIN EXHIBITS THAN WERE ANALYZED IN 1976-1977

FIGURE 12

NUMBER OF DRUG SPECIMENS IDENTIFIED AS HEROIN BY THE H.P.B. WESTERN REGION LABORATORY IN VANCOUVER, SINCE 1972-73.



FEDERAL PROVINCIAL COMMITTEE ON DRUG ABUSE IN BRITISH COLUMBIA

I. MINISTERS:

A. GOVERNMENT OF CANADA:

- 1. SOLICITOR GENERAL OF CANADA
- 2. MINISTER OF JUSTICE FOR CANADA
- 3. MINISTER OF NATIONAL HEALTH AND WELFARE
- 4. MINISTER OF NATIONAL REVENUE

B. PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA:

- 1. ATTORNEY-GENERAL
- 2. MINISTER OF HEALTH

II. COMMITTEE MEMBERS: MALCOLM A. MATHESON - CHAIRMAN

A. GOVERNMENT OF CANADA:

- 1. MR. ROBIN BOURNE, DEPARTMENT OF SOLICITOR GENERAL
- 2. MR. L. PHILLIP LANDRY, Q.C., DEPARTMENT OF JUSTICE
- 3. MR. RON DRAPER, HEALTH AND WELFARE CANADA

B. PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA:

- 1. DR. MALCOLM A. MATHESON, MINISTRY OF ATTORNEY-GENERAL
- 2. MR, H.F. HOSKIN, MINISTRY OF HEALTH
- 3. CHIEF SUPERINTENDENT W.J. NEILL, ROYAL CANADIAN MOUNTED POLICE

MARCH 23/77

PRESS RELEASE

THE HONOURABLE RONALD BASFORD, MINISTER OF JUSTICE

FOR CANADA AND THE HONOURABLE GARDE B. GARDOM, ATTORNEY-GENERAL

FOR THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA ANNOUNCED TO-DAY THAT THEY

HAD MET WITH OTHER MINISTERS AND OFFICIALS OF THEIR RESPECTIVE

GOVERNMENTS IN OTTAWA ON WEDNESDAY, MARCH 23, 1977. ALSO

ATTENDING THE MEETING ON BEHALF OF THE FEDERAL GOVERNMENT WERE

THE HONOURABLE MARC LALONDE, MINISTER OF NATIONAL HEALTH &

WELFARE AND THE HONOURABLE FRANCIS FOX, SOLICITOR GENERAL OF

CANADA, AND ON BEHALF OF THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA THE

HONOURABLE ROBERT MCCLELLAND, MINISTER OF HEALTH FOR THE PROVINCE

OF BRITISH COLUMBIA.

THE MINISTERS AND THEIR OFFICIALS DISCUSSED THE PROBLEMS OF NARCOTIC ABUSE, WITH PARTICULAR REFERENCE TO THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA. IN MAKING THEIR ANNOUNCEMENTS, THE MINISTERS OBSERVED THAT OVER 60% OF THE NATIONAL DRUG PROBLEM WAS CENTERED IN CANADA'S WESTERN PROVINCE AND IMMEDIATE INITIATIVES WERE REQUIRED TO COMBAT THE PROBLEM. THESE INITIATIVES INCLUDED MEASURES TO DEAL WITH THE QUESTION OF SUPPLY AND DEMAND.

THE MINISTERS ANNOUNCED THAT THEY HAD AGREED FORTH-WITH TO THE FORMATION OF A FEDERAL-PROVINCIAL COMMITTEE OF

OFFICIALS TO CONSIST OF MAICOIM MATHESON OF THE CO-ORDINATED LAW ENFORCEMENT UNIT; HERBERT HOSKIN, CHAIRMAN, ALCOHOL AND DRUG COMMISSION; AND SUPT. W.J. NEILL, OFFICER IN CHARGE OF CRIMINAL INVESTIGATION, R.C.M.P.; REPRESENTING THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA, AND L.P. LANDRY, ASSISTANT DEPUTY MINISTER, DEPARTMENT OF JUSTICE; ROBIN BOURNE, ASSISTANT DEPUTY MINISTER, DEPARTMENT OF SOLICITOR GENERAL; AND RON DRAPER, DIRECTOR, DRUG DIRECTORATE, NATIONAL HEALTH & WELFARE, REPRESENTING THE FEDERAL GOVERNMENT. THE COMMITTEE HAS BEEN CHARGED WITH THE RESPONSIBILITY OF NOW DEVELOPING PRECISE POLICY OPTIONS TO BE CONSIDERED BY EACH OF THE FEDERAL MINISTERS TO REDUCE BOTH THE SUPPLY OF AND DEMAND FOR ILLICIT NARCOTICS. IN ADDITION THE COMMITTEE IS TO CONSIDER THE COST IMPLICATIONS OF ITS POLICY RECOMMENDATIONS. WHILE THE COMMITTEE HAS BEEN GIVEN THE RESPONSIBILITY RELATING TO ALL ILLICIT DRUGS, ITS MAJOR FOCUS WILL BE UPON THE HEROIN PROBLEM EXPERIENCED IN THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA.

COMMENTING ON THESE INITIATIVES, MESSRS. BASFORD AND GARDOM STATED THAT THEY HAD ENJOYED A FULL AND FRANK DISCUSSION OF MANY OF THE ISSUES RELATING TO THE ILLICIT NARCOTIC TRADE.

THEY AND THEIR FELLOW MINISTERS LOOK FORWARD TO A REPORT FROM THE COMMITTEE WHICH THEY EXPECT TO RECEIVE NO LATER THAN THE END OF MAY THIS YEAR.

JANUARY 18, 1978

FEDERAL AND PROVINCIAL MINISTERS TODAY AGREED ON
THE ESTABLISHMENT OF A FEDERAL-PROVINCIAL STRATEGY COMMITTEE
TO CO-ORDINATE A PROGRAM TO ACHIEVE A SIGNIFICANT GAIN IN
DEALING WITH HEROIN ABUSES AND ILLICIT DRUG TRAFFICKING IN
BRITISH COLUMBIA.

THIS UNIQUE MEETING, THE FIRST OF ITS KIND, WAS ATTENDED BY ALL MINISTERS WITH RESPONSIBILITY FOR DEALING WITH THE DRUG PROBLEM - BOTH FEDERAL AND PROVINCIAL - TO BRING ABOUT AN EFFECTIVE SOLUTION.

THE GOVERNMENT OF CANADA WAS REPRESENTED BY JUSTICE MINISTER RON BASFORD, SOLICITOR-GENERAL FRANCIS FOX, MINISTER OF NATIONAL HEALTH AND WELFARE MONIQUE BEGIN, AND REVENUE MINISTER JOE GUAY.

THE GOVERNMENT OF BRITISH COLUMBIA WAS REPRESENTED BY ATTORNEY-GENERAL GARDE B. GARDOM AND HEALTH MINISTER BOB McCLELLAND.

THE MINISTERS WERE MEETING TO DISCUSS RECOMMENDATIONS MADE BY A SPECIAL FEDERAL-PROVINCIAL COMMITTEE SET UP 10 MONTHS AGO TO DEVELOP A PLAN OF ATTACK ON THE SERIOUS HEROIN ADDICTION PROBLEM IN CANADA, WITH SPECIAL EMPHASIS ON BRITISH COLUMBIA. THE COMMITTEE'S REPORT WAS COMPLETED LAST FALL AND WAS MADE

AVAILABLE TO THE MINISTERS.

THE CHIEF RECOMMENDATIONS AGREED TO BY THE MINISTERS

CALLED FOR:

- A BALANCED APPROACH OF SUPPLY AND DEMAND REDUCTION-THAT IS CUTTING THE HEROIN AVAILABILITY ON THE STREET
 WHILE, AT THE SAME TIME, REDUCING THE NUMBER OF ADDICTS.
- THE FEDERAL GOVERNMENT TO CONSIDER AMMENDING THE

 CRIMINAL CODE AND THE NARCOTIC CONTROL ACT TO ALLOW

 COURT REFERRAL TO TREATMENT FACILITIES IN APPROPRIATE

 CIRCUMSTANCES.
- THE "ALTERNATIVES PROGRAM" AN OUT PATIENT PROGRAM

 FOR ADDICTS TO BE FUNDED FOR ANOTHER YEAR BY

 NATIONAL HEALTH AND WELFARE.
- THE MINISTERS NOTED THE INCREASED EFFORTS OF CUSTOMS
 AND EXCISE TO INTERCEPT DRUGS AS POINTS OF ENTRY.
- THEY EXPRESS CONCERN WITH THE GROWING USE OF MAIL FOR IMPORTATION OF NATCOTICS AND RECOGNIZED THE NECESSITY OF REVIEWING CONTROL MEASURES.

- THE MINISTERS CONSIDERED THE CURRENT COMMITMENT

 OF MANPOWER RESOURCES FOR DRUG ENFORCEMENT THROUGH

 THE R.C.M.P. IN BRITISH COLUMBIA AND AGREED THAT

 FURTHER INCREASES WOULD BE VALUABLE IF MANPOWER

 RESOURCES AVAILABLE.
- A LONG TERM DEVELOPMENT OF TREATMENT PROGRAM FOR ADDICTS.
- THE ESTABLISHMENT FOR TWO YEARS OF A FEDERAL-PROVINCIAL STRATEGY COMMITTEE IN VANCOUVER TO PLAN A CO-ORDINATED MULTI-AGENCY ATTACK ON THE HEROIN PROBLEM, TO MONITOR THE HEROIN PROBLEM AND TO PLAN AND EVALUATE THE EFFECTIVENESS OF NEW PROGRAMS.

THE BRITISH COLUMBIA MINISTERS PRESENTED TO THE MEETING
AN UPDATED STATEMENT ON THEIR PROPOSALS CALLED THE HEALTH ENTRY
PLAN FOR HEROIN ADDICTS. THEY ASKED FOR FEDERAL FINANCIAL
PARTICIPATION IN THE PLAN. THE FEDERAL MINISTER APPRECIATED
THE SERIOUSNESS OF THE PROBLEM AND AGREED TO TAKE THESE
PROPOSALS BACK TO THEIR GOVERNMENT FOR INDEPTH DISCUSSION
AND EARLY RESPONSE.

APPENDICE «JLA-35»

RAPPORT SUR L'ÉVOLUTION DE L'HÉROÏNOMANIE MAI 1978

COMITÉ FÉDÉRAL-PROVINCIAL

DE LUTTE CONTRE LES DROGUES

RÉSUMÉ DES INDICES

TAUX DE CRIMINALITÉ

- ENCORE LE PLUS ÉLEVÉ AU CANADA
- LES DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ, UN MOYEN HABITUELLEMENT UTILISÉ PAR LES HÉROÏNOMANES POUR SE PROCURER DE LA DROGUE, ONT AUGMENTÉ EN 1978 PAR RAPPORT À 1977. CETTE HAUSSE EST PARTICULIÈREMENT SENSIBLE À VANCOUVER, OÙ SE TROUVE LA PLUS FORTE CONCENTRATION D'HÉROÏNOMANES DANS LA PROVINCE.

LES VOLS AVEC EFFRACTIONS ONT AUGMENTÉ DE 8.8% DANS LA PROVINCE ET DE 35.8% À VANCOUVER.

LES VOLS DE PLUS DE \$200 ONT AUGMENTÉ DE 24.8% DANS LA PROVINCE ET DE 31.8% À VANCOUVER

INFRACTIONS RELIÉES AUX DROGUES

- PAR RAPPORT À 1977, LES INFRACTIONS RELIÉES À L'USAGE DE L'HÉROÏNE ONT AUGMENTÉ DE 68.3% EN 1978.
- LES SAISIES D'HÉROÏNE ONT AUGMENTÉ DE 225% EN 1977 PAR RAPPORT À 1976.
- LA TENDANCE À LA BAISSE S'EST INVERSÉE EN 1977 ET LA HAUSSE SE MAINTIENT EN 1978.

HÉROÏNOMANES

— EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, LE NOMBRE DES HÉROÏNOMANES CONNUS A AUGMENTÉ DE 248%, DE 1969 À 1976, ET LE SERVICE DE RENSEIGNEMENT DE LA POLICE INDIQUE QUE CETTE TENDANCE SE MAINTIENT EN 1977 ET EN 1978.

INTRODUCTION

LE PRÉSENT RAPPORT A POUR BUT DE METTRE À JOUR L'INFORMATION SOUMISE À PROPOS DU PROBLÈME DE L'HÉROÏNE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE. NOUS N'AVONS PAS MIS À JOUR TOUS LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS LE «PROJET DE LUTTE CONTRE LE TRAFIC ET L'ABUS DES DROGUES EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, MARS 1977» OU LE «RAPPORT FINAL DU GROUPE DE TRAVAIL FÉDÉRAL-PROVINCIAL SUR L'ÉPIDÉMIOLOGIE DE L'HÉROÏNE, SEPTEMBRE 1977», MAIS NOUS ESSAYONS ACTUELLEMENT DE RECUEILLIR LES DONNÉES QUI NOUS PERMETTRAIENT DE LE FAIRE.

LES DONNÉES CONTENUES DANS CE RAPPORT PORTENT SUR LES SUJETS SUIVANTS:

- DONNÉES SUR LA CRIMINALITÉ
- LES HÉROÏNOMANES
- LES SAISIES D'HÉROÏNE
- LES ADMISSIONS EN VUE DU TRAITEMENT
- LE PRIX, LA PURETÉ ET LA DISPONIBILITÉ DE L'HÉROÏNE
- DONNÉES SIGNIFICATIVES FOURNIES PAR LA POLICE ET D'AUTRES SOURCES.

LES INDICES POUR LESQUELS ON RECUEILLE DES DONNÉES ET QUI FERONT L'OBJET D'UN RAPPORT ULTÉRIEUR PORTENT SUR LES POINTS SUIVANTS:

- ADMISSION D'HÉROÏNOMANES DANS DES ÉTABLISSEMENTS COR-RECTIONNELS PROVINCIAUX ET FÉDÉRAUX
- RENSEIGNEMENTS SUR LE SYSTÈME JUDICIAIRE
- BUREAU DES DROGUES DANGEREUSES, DONNÉES SUR LES HÉROÏNO-MANES ET CONDAMNATIONS
- PURETÉ DE L'HÉROÏNE.

L'INFORMATION CONTENUE DANS LE PRÉSENT RAPPORT A POUR BUT DE DÉCRIRE LES TENDANCES À L'USAGE ILLÉGAL DE L'HÉROÏNE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE ET, PLUS PRÉCISÉMENT, CELLES QUI SE RAPPORTENT AU SYSTÈME PÉNAL. IL RESTE À METTRE AU POINT UN SYSTÈME DE PRÉSENTATION DE RAPPORT ET DE SURVEILLANCE QUI PERMETTE DE JUGER DE L'ÉTENDUE DE CE PROBLÈME EN TERMES ABSOLUS ET ÉVALUER LES MESURES RELATIVES À L'OFFRE ET À LA DEMANDE QUI SONT DESTINÉES À LE COMBATTRE. LE COMITÉ FÉDÉRAL-PROVINCIAL, AINSI QUE LA COMMISSION DE L'ALCOOL ET DES DROGUES, S'EFFORCENT ACTUELLEMENT DE METTRE AU POINT UN SYSTÈME DE CE GENRE POUR LA COLOMBIE-BRITANNIQUE.

A. LA CRIMINALITÉ EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

TABLEAU 1: TAUX DE CRIMINALITÉ

«PAR HABITANT, LE TAUX DE CRIMINALITÉ EST PLUS ÉLEVÉ EN COLOMBIE-BRITANNIQUE QUE DANS TOUTE AUTRE PROVINCE ET IL DÉPASSE D'ENVIRON 50% LA MOYENNE CANADIENNE...

L'UNE DES RAISONS FONDAMENTALES POUR LESQUELLES LE TAUX DE CRIMINALITÉ EST TRÈS ÉLEVÉ EN COLOMBIE-BRITANNIQUE EST QUE NOUS Y RETROUVONS PLUS D'HÉROÏNOMANES QU'AILLEURS. ENVIRON 60% DES HÉROÏNOMANES CANADIENS RÉSIDENT DANS CETTE PROVINCE. NOUS ESPÉRONS SINCÈREMENT QUE LE NOUVEAU PROGRAMME PROVINCIAL DE TRAITEMENT DES HÉROÏNOMANES CONTRIBUERA À RÉDUIRE LE NOMBRE DES TOXICOMANES DANS CETTE PROVINCE. LA COMMISSION DE POLICE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE ET LES SERVICES POLICIERS DANS TOUTE LA PROVINCE APPUIERONT INCONDITIONNELLEMENT LE NOUVEAU PROGRAMME. EN MÊME TEMPS, LA POLICE DOIT POURSUIVRE SES EFFORTS EN VUE DE PRÉVENIR LA DISTRIBUTION DES DROGUES.»

COMMISSION DE POLICE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE BULLETIN Nº 5, AVRIL 1978

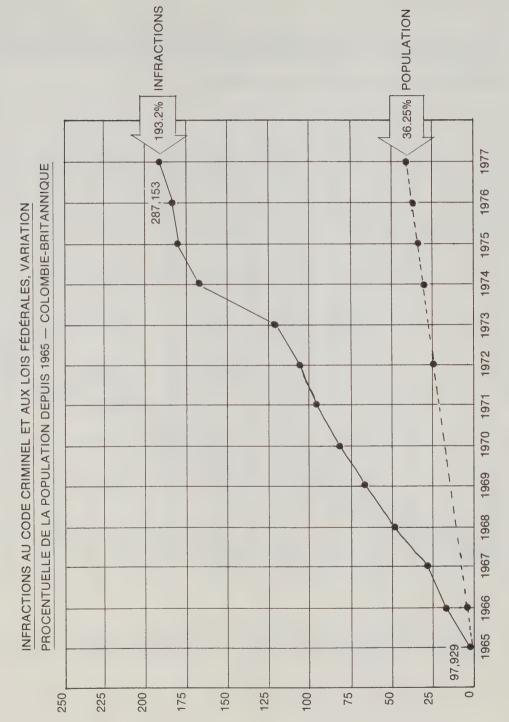
CRIMINALITÉ

Code criminel — taux pour 100,000 habitants — 1976

CANADA							7,127.55	
TERRE-NEUVE				•			4,737.50	
îPÉ.					f		4,210.80	
NÉ.							5,718.03	
NB.							4,781.98	
QUÉ.							5,451.56	
ONT.			•				7,410.05	
MAN.							7,214.40	
SASK.							7,353.80	
ALTA.							9,035.27	
СВ.						1	0,397.35	
0	2000	4000	6000	8000	10,000 Sou	12,000 rce: Statis	18,000 stiques Ca	

- TABLEAU 2: INFRACTIONS AU CODE CRIMINEL ET AUX LOIS FÉDÉRALES ET AUGMEN-TATION DE LA POPULATION, 1965-1977.
 - LES INFRACTIONS AU CODE CRIMINEL ET AUX LOIS FÉDÉRALES EN COLOMBIE-BRITANNIQUE ONT AUGMENTÉ DE 193.2% DEPUIS 1965.
 - AU COURS DE LA MÊME PÉRIODE, LA POPULATION A AUGMENTÉ DE 36.25%.
- TABLEAU 3: DÉLITS CONTRE LA PERSONNE, 1965-1977.
 - DEPUIS 1965, LES DÉLITS CONTRE LA PERSONNE ONT AUGMENTÉ DE 118.6% EN COLOMBIE-BRITANNIQUE.
- TABLEAU 4: DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ, 1965-1977.
 - DEPUIS 1965, ON A NOTÉ UNE AUGMENTATION DE 191% DES DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ.

TABLEAU 2

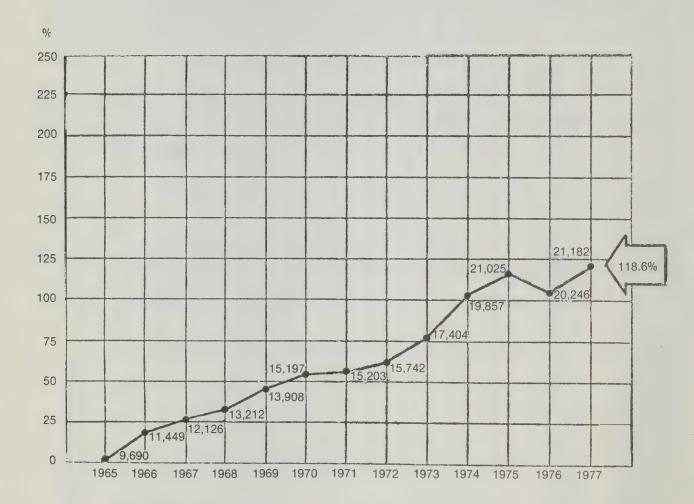


Colombie-Britannique, Bureau du procureur général Système d'information judiciaire

DÉLITS CONTRE LA PERSONNE (Infractions)

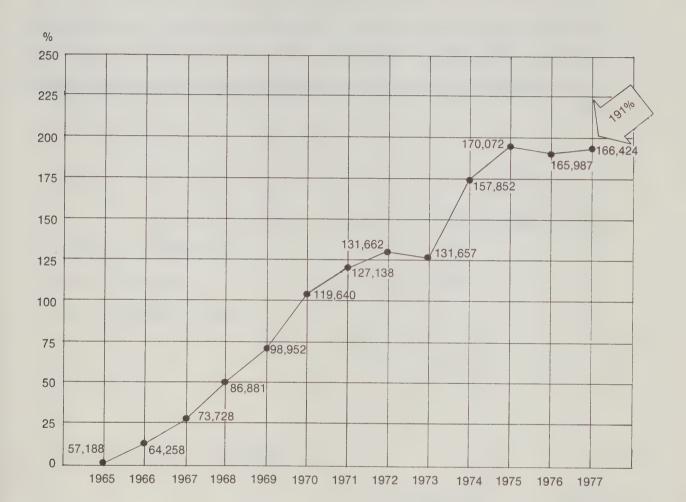
Meurtre, tentative de meurtre, homicide involontaire, viol, crimes sexuels, blessures, voies de fait et vol qualifié

Variation procentuelle depuis 1965 — Colombie-Britannique



Colombie-Britannique, Bureau du procureur général, Systèmes d'information judiciaire

<u>DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ (Infractions)</u>
Vols avec effraction, vols d'auto, vols simples, fraude et recel Variation procentuelle depuis 1965 — Colombie-Britannique



Colombie-Britannique, Bureau du procureur général Systèmes d'information juridiciaire

FIGURE 5: RAPPORT MENSUEL SUR LE SYSTÈME PÉNAL, AVRIL 1978.

- LES INFRACTIONS LIÉES À L'HÉROÏNE ONT AUGMENTÉ DE 68.3% DE JANVIER
 À AVRIL 1978, PAR RAPPORT À LA MÊME PÉRIODE EN 1977
- LE NOMBRE DES CRIMES CONTRE LA PROPRIÉTÉ, QUI EST À LA HAUSSE DANS TOUTE LA PROVINCE, A AUGMENTÉ TRÈS SENSIBLEMENT À VANCOUVER.
- DE JANVIER À AVRIL 1978, LES CRIMES CONTRE LA PERSONNE ONT AUGMENTÉ DE 7.2%.

TABLEAU 5 RAPPORT MENSUEL SUR LA CRIMINALITÉ AVRIL 1978

INFRACTIONS RELIÉES AUX DROGUES, TOTAUX PROVINCIAUX

			VARIATION
	1977	1978	PROCENTUELLE
POSSESSION D'HÉROÏNE	136	160	
TRAFIC D'HÉROÏNE	47	147	
IMPORTATION D'HÉROÏNE	_	1	
	183	303	68.3

DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ

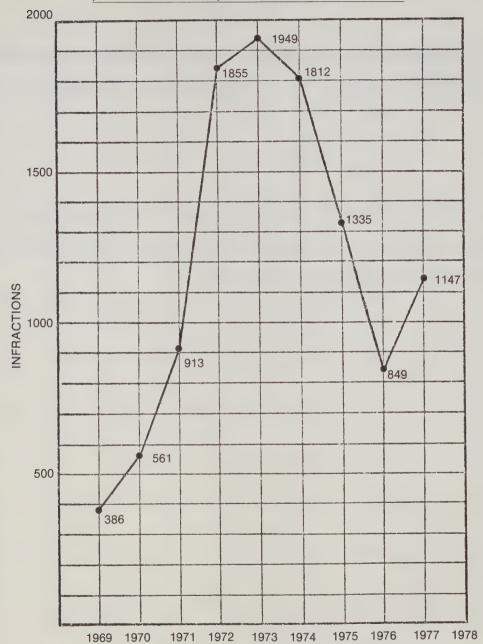
	PROVINCIAL	VANCOUVER
VOL AVEC EFFRACTION	8.8%	35.8%
VOL DE PLUS DE \$200	24.8%	31.8%
VOL DE MOINS DE \$200	8.2%	3.9%
RECEL	20.5%	7.2%
VOL QUALIFIÉ	5.6%	27.4%
PROSTITUTION	6.2%	24.1%

TABLEAU 6: INFRACTIONS À LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS — OPIACÉS, EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, 1969-1977

 DEPUIS 1969, LES INFRACTIONS À LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS ONT AUGMENTÉ DE 197%.

NOMBRE D'INFRACTIONS À LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS

(TOUS LES OPIACÉS) EN COLOMBIE-BRITANNIQUE



Source: (1) Rapport mensuel sur le système pénal de la Colombie-Britannique, données sur la criminalité, décembre 1974-1977.

(2) Rapports de Statistiques Canada, 1969-1974.

B. HÉROÏNOMANES

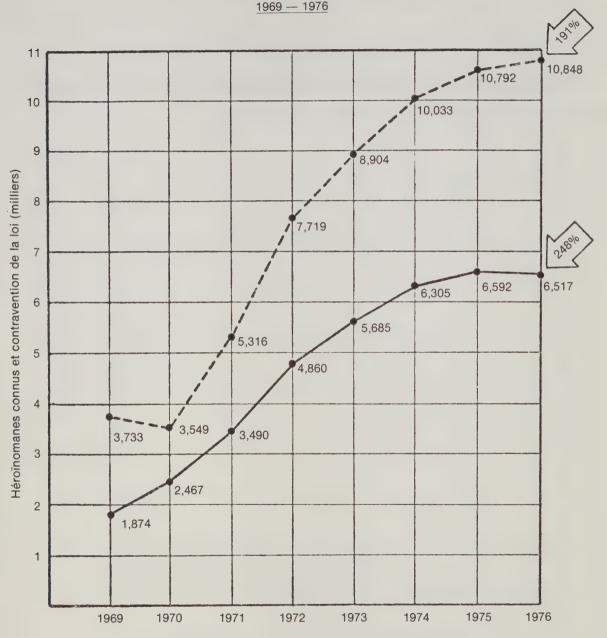
TABLEAU 7: DONNÉES DU BUREAU DES DROGUES DANGEREUSES. HÉROÏNOMANES CONNUS, EN CONTRAVENTION DE LA LOI, EN COLOMBIE-BRITANNIQUE ET AU CANADA, 1969-1976.

SELON LE BUREAU DES DROGUES DANGEREUSES, LE NOMBRE DES HÉROÏNOMANES CONNUS ET EN CONTRAVENTION DE LA LOI EN COLOMBIE-BRITANNIQUE A AUGMENTÉ DE 248% DEPUIS 1969.

TABLEAU 7

HÉROÏNOMANES CONNUS ET EN CONTRAVENTION DE LA LOI, AU CANADA ET EN

COLOMBIE-BRITANNIQUE



Source: Bureau des drogues dangereuses, direction générale de la protection de la santé, Santé et Bien-être social Canada TABLEAU 8: DONNÉES DU BUREAU DES DROGUES DANGEREUSES, NOMBRE CONNU D'USAGERS ILLÉGAUX D'HÉROÏNE, PAR PROVINCE.

EN 1976, 60% DE TOUS LES USAGERS ILLÉGAUX D'HÉROÏNE, CONNUS AU CANADA, DEMEURAIENT EN COLOMBIE-BRITANNIQUE.

TABLEAU 8 USAGERS ILLÉGAUX D'HÉROÏNE, PAR PROVINCE, 1976

Source: Bureau des drogues dangereuses, Ottawa

CANADA	10,848
TN.	0
îPÉ.	1
NÉ.	62
NB.	6
QUÉ.	616
ONT.	1,913
MAN.	312
SASK.	205
ALB.	1,151
СВ.	6,517
	1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 1

NOMBRE D'USAGERS D'HÉROÏNE CONNUS (milliers)

TABLEAU 9: USAGERS D'HÉROÏNE CONNUS PAR LA POLICE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE.

- AU 10 MAI 1978, LA POLICE A FAIT IDENTIFIÉ 6,293 USAGERS ILLÉGAUX D'HÉROÏNE, SOIT UNE AUGMENTATION NUMÉRIQUE DE 379 PERSONNES PAR RAPPORT À SEPTEMBRE 1977.
- LA POLICE ESTIME QU'IL Y A ENVIRON 10,000 USAGERS ILLÉGAUX D'HÉROÏNE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE.
- CETTE LISTE NE COMPREND PAS LES HÉROÏNOMANES DÉTENUS. LEUR
 NOMBRE SERA AJOUTÉ À MESURE QU'ILS SERONT LIBÉRÉS.

NOMBRE D'USAGERS D'HÉROÏNE CONNUS* PAR LA POLICE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, PAR RÉGION, AU MOIS DE JANVIER 1978

BASSES TERRES		AUTRES RÉGIO	NS
ABBOTSFORD AGASSIZ BURNABY CHILLIWACK COQUITLAM DELTA HANEY MISSION NEW WESTMINSTER NORTH VANCOUVER RICHMOND	7 6 25 85 20 22 17 12 23 37 20	CAMPBELL RIVER CASTLEGAR COURTENAY CRANBROOK KAMLOOPS KELOWNA NANAIMO NELSON PRINCE GEORGE PRINCE RUPERT VICTORIA	50 14 7 10 54 88 43 21 38 51 130
SURREY VANCOUVER TOTAL	241 5106 5621	TOTAL	506
		TOTAL POUR LA PROVINCE TOTAL AU 10 MAI 1978	6127 6293

^{*}USAGERS D'HÉROÎNE CONNUS ET AYANT UN DOSSIER NON REPRODUIT (COLOMBIE-BRITANNIQUE).

USAGERS D'HÉROÏNE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE: CERTITUDES ET PROBABILITÉS—SOURCES DE RENSEIGNEMENTS

6,293 6,517 10,000 -12,000

Nombre d'usagers d'héroïne connus de la police (mai 1978) Nombre d'usagers d'héroïne connus du Bureau des drogues dangereuses (1976) Estimation par la police du nombre d'usagers d'héroïne (selon l'hypothèse voulant qu'on en connaisse 50%).

C. SAISIES D'HÉROÏNE

TABLEAU 10: SAISIES D'HÉROÏNE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, 1976-1977.

EN 1977, LE NOMBRE DE SAISIES D'HÉROÏNE EFFECTUÉES PAR LES ORGANISMES DE SURVEILLANCE EN COLOMBIE-BRITANNIQUE À AUGMENTÉ DE 225% PAR RAPPORT À 1976.

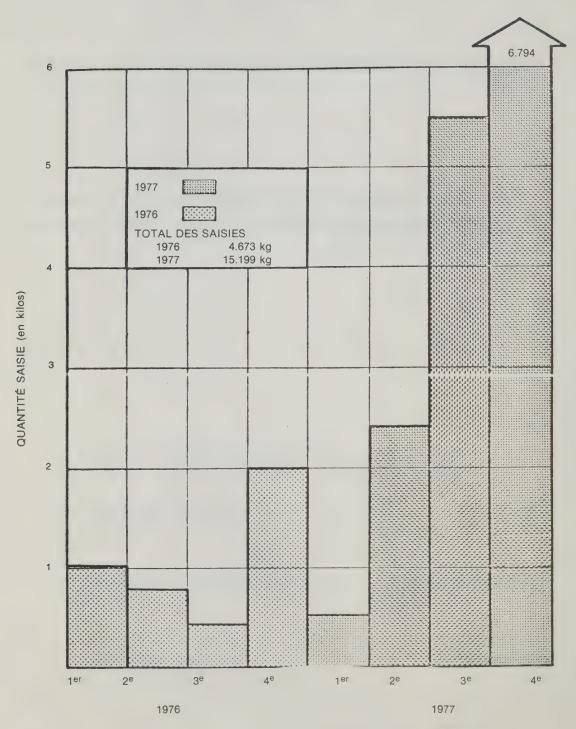
IMPORTANCE DES SAISIES

1977	15.199 kg	(33.43 lbs)
1976	4.673 kg	(10.28 lbs)
AUGMENTATION	10.526 kg	(23.2 lbs)

TABLEAU 10

HÉROÏNE SAISIE EN 1976-1977

PAR TRIMESTRE



Source:

Criminal Justice Monthly Report, Drug Enforcement Report D. PRIX, CONCENTRATION ET ACCESSIBILITÉ DE L'HÉROÏNE

TABLEAU 11: PRIX ET ACCESSIBILITÉ DE CE STUPÉFIANT EN C.-B.

- EN JANVIER 1978, LE PRIX DE L'HÉROÏNE DANS LA RUE
 EN COLOMBIE-BRITANNIQUE S'ÉLEVAIT À \$35 LA CAPSULE,
 À VANCOUVER ET À \$60 À PRINCE RUPERT
 ET DANS D'AUTRES CENTRES.
- ON PEUT SE PROCURER DE L'HÉROÏNE DANS TOUS LES GRANDS
 CENTRES URBAINS DE LA C.-B. ET ON LA TROUVE EN ABONDANCE
 DANS LA RÉGION DE VANCOUVER-LOWER MAINLAND.
- LA TENEUR DE L'HÉROÏNE VENDUE DANS LA RUE DANS LA RÉGION DE VANCOUVER EST DE 5.8%.

COÛT ET ACCESSIBILITÉ DES STUPEFIANTS ILLEGAUX EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

SELON LE RAPPORT DE LA SUBDIVISION DE LA G.R.C.

LOCALITÉ PAR LOTISSEMENT	HÉROÏNE
1) PRINCE GEORGE	\$50/caps.
	A
2) ÎLE-DE- VANCOUVER (Prix de Victoria)	\$3200/oz. \$45/caps.
	S
3) NELSON	\$50/caps.
(Prix de Nelson)	S
4) KELOWNA	\$50-60/caps.
	S
5) KAMLOOPS	\$40/fiole
	RARE
6) PRINCE RUPERT	\$60/caps.
7) VANCOUVER- LOWER MAINLAND	\$35-40M/lb. \$3500- 4000/oz. \$35/caps.

AB = Abondant
A = Accessible
S = Sporadique
N/A = Non accessible
N/R = Non rapporté
L = Limité; RARE

TABLEAU 12: ANALYSE DE LA DIVISION DE PROTECTION DE LA SANTÉ

- EN 1977-1978, LE LABORATOIRE DE LA DIVISION DE

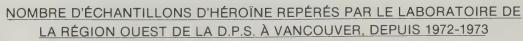
PROTECTION DE LA SANTÉ DE VANCOUVER A ANALYSÉ

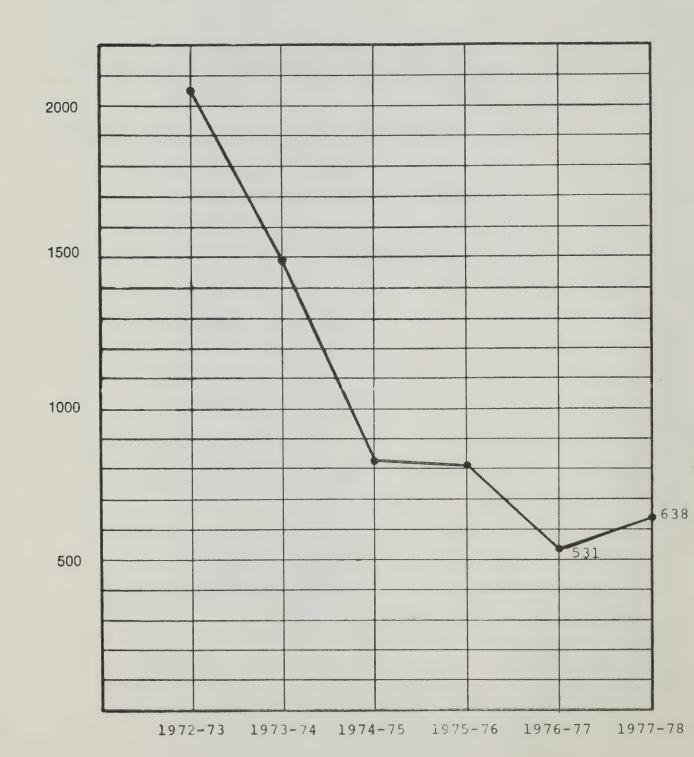
20% PLUS D'ÉCHANTILLONS D'HÉROÏNE

QU'EN 1976-1977.

TABLEAU 12

NOMBRE D'ÉCHANTILLONS D'HÉBOÏNE BEPÉBÉS PAR LE LABORATOIRE [





COMITÉ FÉDÉRAL-PROVINCIAL DE L'USAGE ABUSIF DES DROGUES EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

I. LES MINISTRES:

- A. GOUVERNEMENT DU CANADA:
 - 1. LE SOLLICITEUR GÉNÉRAL DU CANADA
 - 2. LE MINISTRE DE LA JUSTICE DU CANADA
 - 3. LE MINISTRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL
 - 4. LE MINISTRE DU REVENU NATIONAL
- B. PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE:
 - 1. LE PROCUREUR GÉNÉRAL
 - 2. LE MINISTRE DE LA SANTÉ
- II. MEMBRES DU COMITÉ: PRÉSIDENT: M. MALCOLM A. NATHESON
 - A. GOUVERNEMENT DU CANADA:
 - 1. M. ROBIN BOURNE, MINISTÈRE DU SOLLICITEUR GÉNÉRAL
 - 2. M. L. PHILLIP LANDRY, C.R. MINISTÈRE DE LA JUSTICE
 - 3. M. RON DRAPER, SANTÉ ET BIEN-ÊTRE SOCIAL CANADA
 - B. PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE:
 - 1. M. MALCOLM A. MATHESON, MINISTÈRE DU PROCUREUR GÉNÉRAL
 - 2. M. H. F. HOSKIN, MINISTRE DE LA SANTÉ
 - 3. SURINTENDANT CHEF W. J. NEILL, GENDARMERIE ROYALE DU CANADA

LE 23 MARS 1977

COMMUNIQUÉ

L'HONORABLE RONALD BASFORD, MINISTRE DE LA JUSTICE DU CANADA ET L'HONORABLE GARDE B. GARDOM, PROCUREUR GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE ONT ANNONCÉ AUJOURD'HUI QU'ILS S'ÉTAIENT RÉUNIS AVEC D'AUTRES MINISTRES ET HAUTS-FONCTIONNAIRES DE LEURS GOUVERNEMENTS RESPECTIFS À OTTAWA, LE MERCREDI 23 MARS 1977. ONT ASSISTÉ ÉGALEMENT À LA RÉUNION EN QUALITÉ DE REPRÉSENTANTS DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL L'HONORABLE MARC LALONDE, MINISTRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET L'HONORABLE FRANCIS FOX, SOLLICITEUR GÉNÉRAL DU CANADA ET, AU NOM DE LA PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE, L'HONORABLE ROBERT MCCLELLAND, MINISTRE DE LA SANTÉ DE CETTE PROVINCE.

LES MINISTRES ET LEURS HAUTS-FONCTIONNAIRES ONT DISCUTÉ DES PROBLÈMES DE L'ABUS DES STUPÉFIANTS EN GÉNÉRAL ET, EN COLOMBIE-BRITANNIQUE PLUS PARTICULIÈREMENT. DANS LEURS DÉCLARATIONS, LES MINISTRES ONT SOULIGNÉ QUE PLUS LE PROBLÈME DES DROGUES À L'ÉCHELLE NATIONALE ÉTAIT CONCENTRÉ À 60% DANS LA PROVINCE CANADIENNE SITUÉE LA PLUS À L'OUEST ET QUE DES MESURES IMMÉDIATES S'IMPOSAIENT. IL FALLAIT NOTAMMENT ÉLABORER DES MESURES POUR TRAITER DE LA QUESTION DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE.

LES MINISTRES ONT ANNONCÉ QU'ILS AVAIENT APPROUVÉ SANS DÉLAI LA FORMATION D'UN COMITÉ FÉDÉRAL-PROVINCIAL COMPOSÉ DES HAUTS-FONCTIONNAIRES

LE 18 JANVIER 1978

LES MINISTRES FÉDÉRAUX ET PROVINCIAUX SE SONT AUJOURD'HUI

MIS D'ACCORD SUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN COMITÉ STRATÉGIQUE FÉDÉRAL-PROVINCIAL

CHARGÉ DE COORDONNER UN PROGRAMME PERMETTANT DE LUTTER PLUS

EFFICACEMENT CONTRE L'USAGE ABUSIF DE L'HÉROÏNE ET LE TRAFIC ILLICITE DES

STUPÉFIANTS EN COLOMBIE-BRITANNIQUE.

TOUS LES MINISTRES, À LA FOIS FÉDÉRAUX ET PROVINCIAUX, CHARGÉS DES STUPÉFIANTS, ONT ASSISTÉ À CETTE RÉUNION UNIQUE, LA PREMIÈRE EN SON GENRE, POUR DÉCOUVRIR UNE SOLUTION EFFICACE.

LE GOUVERNEMENT DU CANADA ÉTAIT REPRÉSENTÉ PAR LE MINISTRE DE LA JUSTICE, RON BASFORD, PAR LE SOLLICITEUR GÉNÉRAL, FRANCIS FOX, PAR LE MINISTRE DE LA SANTÉ NATIONALE ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, MONIQUE BÉGIN, ET PAR LE MINISTRE DE REVENU CANADA, JOE GUAY.

LE GOUVERNEMENT DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE ÉTAIT REPRÉSENTÉ PAR LE PROCUREUR GÉNÉRAL, GARDE B. GARDOM, ET PAR LE MINISTRE DE LA SANTÉ, BOB MCCLELLAND.

LES MINISTRES S'ÉTAIENT RÉUNIS POUR EXAMINER LES RECOMMANDATIONS
D'UN COMITÉ FÉDÉRAL-PROVINCIAL SPÉCIAL CRÉÉ, IL Y A DIX MOIS, POUR ÉLABORER UN
PLAN D'ATTAQUE DIRIGÉ CONTRE LE PROBLÈME GRAVE QUE POSE L'HÉROÏNOMANIE AU
CANADA, ET PLUS PARTICULIÈREMENT EN COLOMBIE-BRITANNIQUE. CE COMITÉ A
TERMINÉ SON RAPPORT EN AUTOMNE DERNIER ET L'A DISTRIBUÉ AUX MINISTRES.

LES PRINCIPALES RECOMMANDATIONS APPROUVÉES PAR LES MINISTRES
PRÉCONISAIENT CE QUI SUIT:

- UNE RÉDUCTION ÉQUILIBRÉE DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE—
 C'EST-À-DIRE RESTREINDRE LA POSSIBILITÉ DE SE PROCURER DE L'HÉROÏNE DE FACON ILLÉGALE, TOUT EN RÉDUISANT EN MÊME TEMPS LE NOMBRE D'HÉROÏNOMANES.
- LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DOIT SONGER À MODIFIER LE CODE CRIMINEL
 AINSI QUE LA LOI SUR LES STUPÉFIANTS EN VUE D'AUTORISER LES TRIBUNAUX
 À ORIENTER LES HÉROÏNOMANES VERS DES INSTALLATIONS DE
 TRAITEMENT DANS DES CIRCONSTANCES APPROPRIÉES.
- LE «PROGRAMME DES SOLUTIONS DE RECHANGE», PROGRAMME

 DE CONSULTATION EXTERNE POUR HÉROÏNOMANES, SERA FINANCÉ UNE

 ANNÉE ENCORE PAR LE MINISTÈRE DE LA SANTÉ NATIONALE ET DU

 BIEN-ÊTRE SOCIAL.

- LES MINISTRES ONT SOULIGNÉ LES EFFORTS ACCRUS DE DOUANES ET ACCISE
 DANS L'INTERCEPTION DES STUPÉFIANTS AUX POINTS D'ENTRÉE.
- ILS ONT EXPRIMÉ LEUR INQUIÉTUDE AU SUJET DU RECOURS CROISSANT
 AUX POSTES POUR IMPORTRER DES NARCOTIQUES ET ONT ADMIS LA
 NÉCESSITÉ DE REVOIR LES MESURES DE CONTRÔLE.
- LES MINISTRES ONT ÉTUDIÉ LES EFFECTIFS ACTUELS DE LA GRC DE
 LUTTE CONTRE LES STUPÉFIANTS EN COLOMBIE-BRITANNIQUE, ET SONT CONVENUS
 QU'IL SERAIT UTILE DE LES AUGMENTER ENCORE SI DES RESSOURCES
 EN PERSONNEL EXISTAIENT.
- L'EXPANSION À LONG TERME DU PROGRAMME DE TRAITEMENT DES HÉROÏNOMANES.
- L'ÉTABLISSEMENT PENDANT DEUX ANS, À VANCOUVER, D'UN COMITÉ STRATÉGIQUE FÉDÉRAL-PROVINCIAL QUI DEVRA CONCEVOIR, DE CONCERT AVEC D'AUTRES ORGANISMES, UN PLAN D'ATTAQUE POUR RÉGLER LE PROBLÈME DE L'HÉROÏNE, ET POUR PLANIFIER ET ÉVALEUR L'EFFICACITÉ DES NOUVEAUX PROGRAMMES.

AU COURS DE LA RÉUNION, LES MINISTRES DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE
ONT PRÉSENTÉ UN EXPOSÉ ACTUALISÉ DE LEURS PROPOSITIONS, QUI PORTAIT SUR
L'ADOPTION D'UN PROGRAMME DE SOINS MÉDICAUX À L'INTENTION DES HÉROÏNOMANES.
DANS CET EXPOSÉ ILS DEMANDAIENT LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DU
GOUVERNEMENT FÉDÉRAL À CE PROGRAMME. LE MINISTRE FÉDÉRAL A ADMIS LA GRAVITÉ
DU PROBLÈME ET A CONVENU DE SOUMETTRE CES PROPOSITIONS AU GOUVERNEMENT
FÉDÉRAL POUR QU'IL LES EXAMINE À FOND ET COMMUNIQUE RAPIDEMENT SA DÉCISION.

SUIVANTS: MALCOLM MATHESON DU SERVICE COORDONNÉ DE MISE EN VIGUEUR DE LA LOI; HERBERT HOSKIN, PRÉSIDENT, ALCOHOL AND DRUG COMMISSION; ET LE SURINTENDANT W. J. NEILL, OFFICIER CHARGÉ DES ENQUÊTES CRIMINELLES, G.R.C.; REPRÉSENTANT LA PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE; ET L. P. LANDRY, SOUS-MINISTRE ADJOINT, MINISTÈRE DE LA JUSTICE; ROBIN BOURNE, SOUS-MINISTRE ADJOINT, MINISTÈRE DU SOLLICITEUR GÉNÉRAL ET RON DRAPER, DIRECTEUR DE LA DIRECTION DES DROGUES, SANTÉ ET BIEN-ÊTRE SOCIAL, REPRÉSENTANT LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL. ON A CONFIÉ AU COMITÉ LA RESPONSABILITÉ D'ÉLABORER IMMÉDIATEMENT DES OPTIONS POLITIQUES PRÉCISES QUI DEVRONT ÊTRE SOUMISES À CHACUN DES MINISTRES FÉDÉRAUX ET QUI VISERONT À RÉDUIRE À LA FOIS L'OFFRE ET LA DEMANDE DE STUPÉFIANTS ILLÉGAUX. DE PLUS, LE COMITÉ DOIT ÉTUDIER LES IMPLICATIONS FINANCIÈRES DE SES RECOMMANDATIONS PROCÉDURALES. BIEN QUE LE COMITÉ SE SOIT VU CONFIER LA RESPONSABILITÉ D'ÉTUDIER LE CAS DE TOUTES LES DROGUES ILLÉGALES, IL DEVRA CENTRER PRINCIPALEMENT SON ATTENTION SUR LE PROBLÈME DE L'HÉROÏNE QUI FRAPPE LA PROVINCE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE.

AU SUJET DE CES MESURES, MM. BASFORD ET GARDOM ONT DÉCLARÉ QU'ILS AVAIENT ÉTÉ HEUREUX DE PARTICIPER À UNE DISCUSSION PLEINE ET FRANCHE AU SUJET DES NOMBREUSES QUESTIONS LIÉES AU TRAFIC DES STUPÉFIANTS ILLÉGAUX. TOUT COMME LEURS COLLÈGUES DU CONSEIL DES MINISTRES, ILS ATTENDENT AVEC IMPATIENCE LE RAPPORT QUE LE COMITÉ DEVRAIT LEUR SOUMETTRE AU PLUS TARD À LA FIN DE MAI.









If undelivered, return COVER ONLY to:
Printing and Publishing,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMEI
Imprimerie et Édition,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

- Ms. Maureen Boyd, Special Assistant to the Solicitor General of Canada.
- Mr. John S. Russell, Commissioner, Alcohol and Drug Commission, Ministry of Health, Province of British Columbia.
- Mr. William F. Beamish, Program Administrator, Coordinated Law Enforcement Unit, Ministry of the Attorney-General, Province of British Columbia.
- Ms. Maureen Boyd, adjoint spécial auprès du Solliciteur général du Canada.
- M. John S. Russell, commissaire, Alcohol and Drug Commission, ministère de la Santé, province de la Colombie-Britannique.
- M. William F. Beamish, administrateur de programmes, Co-ordinated Law Enforcement Unit, ministère du Procureur général, province de la Colombie-Britannique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 40

Thursday, June 22, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 40

Le jeudi 22 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

APPEARING:

The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

WITNESSES:

(See back cover)

COMPARAÎT:

L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

BRAR TÉMOINS:

JUL 25 1978 (Voir à l'endos)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78 Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Baldwin Fraser
Beaudoin Gauthier

Blaker (Ottawa-Vanier)
Dionne Jarvis
(Northumberland-Miramichi)Joyal

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Lachance Patterson
Leggatt Robinson
Loiselle (Chambly) Whittaker
Marceau Woolliams
Nielsen Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 22, 1978 (48)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 8:10 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mrs. Holt, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Blaker, Dionne (Northumberland-Miramichi), Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker and Young.

Appearing: The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

Witnesses: From the Royal Canadian Mounted Police: Mr. R. H. Simmonds, Commissioner; Mr. M. R. Dare, Director General, Security Service, and Mr. T. S. Venner, Assistant Commissioner, Director, Criminal Investigations.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Messrs. Simmonds and Dare made statements.

The Minister and the witnesses answered questions.

At 9:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 22 JUIN 1978 (48)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 20 h 10 sous la présidence de M^{me} Holt (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Blaker, Dionne (Northumberland-Miramichi), M^{mo} Holt, MM. Jarvis, Lachance, Leggatt, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker et Young.

Comparaît: L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

Témoins: De la Gendarmerie royale du Canada: M. R. H. Simmonds, commissaire; M. M. R. Dare, directeur général de la sécurité et M. T. S. Venner, sous-commissaire, directeur, Enquêtes criminelles.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

MM. Simmonds et Dare font des déclarations.

Le ministre et les témoins répondent aux questions.

A 21 h 51, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)
Thursday, June 22, 1978

• 2013

[Text]

The Vice-Chairman: The Committee will now come to order. We have a quorum. Well, we do not have a quorum but we can hear evidence. We are resuming consideration of Bill C-26, an Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act and we will resume with consideration of Clause 1.

On Clause 1

The Vice-Chairman: I would like to introduce the Minister. I guess everybody would like to know that this is Mr. J. J. Blais and this is the Commissioner of the Royal Canadian Mounted Police whom you all know. We welcome you back Mr. Commissioner and Gen. Dare, Director General of Security Service. Welcome gentlemen. Thank you for coming again.

Have you any opening statement to make?

Hon. Jean-Jacques Blais (Solicitor General of Canada): No, I have no opening statement. However, I understand that Commr. Simmonds would have a short opening statement, after which Gen. Dare will be also introducing his evidence initially; then subsequently we would welcome questions from the members of the Committee.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Minister.

Mr. Blais: I also have with me, Madam Chairman, my Deputy Solicitor General, André Bissonnette, Deputy Commissioner, Paul Drapeau and Assistant Commissioner Thom Venner to assist us in replying to the questions.

The Vice-Chairman: Thank you.

Mr. Jarvis: May I have a point of order which is entirely out of order, but it solves the problem that the Minister and I had in the House today.

We had a private discussion, as private as can be shouting across the floor...

Mr. Blais: While sitting down.

Mr. Jarvis: While sitting down, yes. The Commissioner may help in this. It was the report of Mr. Jensen's evidence regarding access to UIC files and my information comes entirely from press reports; I was not talking to anyone at the hearing. The indication was that the so-called information ban did not apply if officers were investigating violations of the Unemployment Insurance Act and I am now quoting from the article. Mr. Jensen said that it cannot work that way:

If it is not lawful for one purpose, it is not lawful for another.

My question to the Minister today was: Is access continuing to those files for the purposes of investigating alleged UIC frauds?

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le jeudi 22 juin 1978

[Translation]

La vice-présidente: A l'ordre, je vous prie. Nous avons le quorum. Ou plutôt, nous n'avons pas le quorum, mais nous pouvons entendre les témoignages. Nous reprenons l'étude du Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes, et nous poursuivrons l'étude del'article 1.

Article 1.

La vice-présidente: J'aimerais présenter le ministre. Je pense que tout le monde aimerait bien savoir que celui-ci est M. J.-J. Blais, et celui-là, le commissaire de la Gendarmerie royale du Canada, que vous connaissez tous. Nous vous souhaitons la bienvenue à nouveau, monsieur le commissaire, de même qu'à vous, général Dare, directeur général de la sécurité. Bienvenue, messieurs. Merci d'être venus une fois de plus.

Désirez-vous faire une déclaration préliminaire?

L'honorable Jean-Jacques Blais (Solliciteur général du Canada): Non, je n'ai pas de déclaration d'ouverture. Toute-fois, je crois que M. Simmonds désirerait faire une brève allocution, suivi de M. Dare qui, à son tour, présentera également son témoignage, puis nous répondrons aux questions des membres du Comité.

La vice-présidente: Merci, monsieur le ministre.

M. Blais: M'accompagnent également, madame la présidente, le Solliciteur général adjoint, M. André Bissonnette, de même que le sous-commissaire, M. Paul Drapeau, et le commissaire adjoint, M. Thom Venner, qui sont ici pour nous aider à répondre aux questions.

La vice-présidente: Merci.

M. Jarvis: Puis-je invoquer le Règlement sur une question qui est tout à fait hors du sujet, mais qui résout le problème que le ministre et moi-même avons dû affronter aujourd'hui à la Chambre.

Nous avons eu une discussion privée, aussi privée que peut l'être une discussion quand on se crie de part et d'autre de la Chambre.

M. Blais: Nous étions assis.

M. Jarvis: Oui, nous étions assis. Le commissaire pourrait nous être utile dans cette affaire. C'est la question du témoignage de M. Jensen relativement à l'accès aux dossiers de la CAC, et je tiens tous mes renseignements des articles de journaux; je ne parlais à personne lors de l'audience. Il semble que la prétendue interdiction d'accès aux renseignements ne s'applique pas si des agents font enquête sur des infractions à la Loi sur l'assurance-chômage, et je cite maintenant cet article. M. Jensen affirmait que cela ne saurait être possible:

Si ce n'est pas légal dans un but donné, ce n'est pas légal dans un autre but.

La question que j'ai posée aujourd'hui au ministre était la suivante: continue-t-on d'avoir accès à ces dossiers pour fins d'enquête sur des présumées fraudes touchant la CAC?

Mr. Blais: I thought, Mr. Jarvis, that my reply was very clear on that. It came subsequent to the reply made by the Minister of Employment and Immigration and that reply was very clear. It was to the effect that the RCMP were carrying on their responsibility under the Royal Canadian Mounted Police Act and were investigating breaches of any federal statutes, including the Unemployment Insurance Act and that co-operation was forthcoming from that department to provide the information necessary for the prosecution of those offences—any investigation of those offences.

The Vice-Chairman: Well, Mr. Jarvis, I do not think that is a point of order.

Mr. Jarvis: No, it is not. I am bootlegging it.

The Vice-Chairman: Yes, I know and we will move on to the questioning. You are first on the list if you choose?

Mr. Jarvis: Okay. I choose then.

The Vice-Chairman: Oh, but that is after Commr. Simmonds' statement. Have you a statement?

Mr. Robinson: And Gen. Dare's.

The Vice-Chairman: Gen. Dare, you are going to make a statement too, are you?

Gen M. R. Dare (Director General, Security Service, Royal Canadian Mounted Police): Yes, a brief one.

The Vice-Chairman: Fine.

Mr. Blais: Commr. Simmonds then.

Commr R. H. Simmonds (Commissioner, Royal Canadian Mounted Police): Thank you.

In urging that Bill C-26 receive favourable consideration, I wish to make it abundantly clear that I do not support it for the purpose of putting more power or authority in the hands of the police, nor do I seek it to provide a cloak of legality for previous operations that are now under review in other forums. I am concerned as any of you in ensuring that the law of this country serves to protect the rights and freedoms of individuals equally as well as it serves to protect the society as a whole. The law itself should ensure that those people who wish to pursue a law-abiding way of life, and who do not elect to prey upon other citizens for personal gain or power, be guaranteed freedom from interference by the forces of the state. But what I have just described requires a very delicate balance because in a society that is as open and free as the one with which we are blessed it is quite easy for ill-intentioned persons to use for improper purposes the very systems that are being created to allow the law-abiding citizen to pursue a life of responsible freedom.

• 2015

Therefore, it seems to me that the very systems created by the state should not be permitted to be used or turned against the best interests of the nation or its law-abiding citizens, and when it is determined that the systems are being so abused it surely becomes the responsibility of legislators to ensure that the investigative forces that are employed on the citizen's behalf be empowered to have access to the systems for the protection of those individuals and for the preservation of the nation itself.

[Traduction]

M. Blais: Monsieur Jarvis, je croyais que ma réponse avait été très nette à ce sujet. J'ai donné cette réponse suite aux propos du ministre de l'Emploi et de l'Immigration, et elle était très nette. Je disais que la GRC respectait les responsabilités qui lui ont été confiées en vertu de la Loi sur la Gendarmerie royale du Canada et menait des enquêtes sur l'infraction à toutes lois fédérales, y compris la Loi sur l'assurance-chômage, et que ce ministère assurait sa collaboration afin de fournir les renseignements nécessaires à l'enquête sur les infractions, toute enquête sur ces infractions.

La vice-présidente: Eh bien! Monsieur Jarvis, je ne crois pas que ce soit là un rappel au Règlement.

M. Jarvis: Non, en effet. J'ai trafiqué la procédure.

La vice-présidente: Oui, je sais, et nous passerons maintenant aux questions. Vous serez le premier sur la liste, si vous le désirez.

M. Jarvis: D'accord. Je veux bien.

La vice-présidente: Oh! Mais ce sera après la déclaration de M. Simmonds. Vous avez une déclaration?

M. Robinson: Et celle du général Dare.

La vice-présidente: Général Dare, vous voulez également faire une déclaration, n'est-ce pas?

Gen M. R. Dare (directeur général de la sécurité, Gendarmerie royale du Canada): Oui, une brève déclaration.

La vice-présidente: C'est bien.

M. Blais: Alors, à vous la parole, monsieur Simmonds.

Commissaire R. H. Simmonds (commissaire, Gendarmerie royale du Canada): Merci.

Tout en insistant pour que le Bill C-26 soit adopté, je désire bien préciser que je ne l'appuie pas afin d'accorder plus d'autorité ou de pouvoir aux forces policières, non plus que je ne l'appuie dans le but de légaliser des pratiques antérieures qui font maintenant l'objet d'études en d'autres lieux. Je suis tout aussi préoccupé que vous par le besoin d'assurer que la loi de ces pays serve à protéger les droits et les libertés des particuliers, tout autant qu'à protéger la société dans son ensemble. La loi en elle-même devrait assurer que les personnes qui souhaitent vivre en respectant la loi et qui choisissent de ne pas profiter d'autres citoyens afin d'en tirer un gain ou un avantage personnel se voient protégés de l'ingérence des forces de l'État. Mais ce que je viens tout juste de décrire nécessite l'établissement d'un équilibre très fragile, car dans une société aussi ouverte et aussi libre que celle dans laquelle nous avons la chance de vivre, il est très facile pour les personnes mal intentionnées d'utiliser à mauvais escient les systèmes mêmes qui sont établis afin de permettre aux citoyens respectueux de la loi de mener une vie libre et responsable.

Conséquemment, il me semble qu'on ne devrait pas permettre que ces systèmes créés par l'État soient utilisés à l'encontre des meilleurs intérêts de la nation ou de ses citoyens honnêtes, et si l'on établit que ces systèmes font l'objet de tels abus, alors il appartient certainement aux législateurs d'assurer que les services d'enquête agissant au nom des citoyens se voient autoriser l'accès à ces systèmes, pour la protection de ces citoyens et la préservation de la nation elle-même.

The abuse of the mails for criminal and subversive purposes is well-documented. It is not my intention to go into detail at this moment, but certainly evidence can be adduced to clearly illustrate the point. Officers of the force who are present today can go into considerable detail in response to your questions. Likewise, evidence can be produced, under proper conditions of control and confidentiality, of the experience in other jurisdictions, should you wish to go that far. I think we do have an in camera session for next week to specifically hear one witness in connection with national security issues, but I am led to understand that you may be reluctant to hear evidence in camera with regard to criminal operations. I would just like to say that there is one range of operations that involves the illegal trafficking of narcotics that we cannot discuss publicly, vet I think it is important that you hear about it. It clearly illustrates the problem we face and what needs to be done. Yet, if I said one thing more about it you would all clearly see why it should be heard in confidence rather than publicly. I would hope that . . .

Mr. Robinson: Will there be an in camera hearing, Madam Chairman?

The Vice-Chairman: We could discuss it at that time and make the decision.

Commr Simmonds: This whole question was examined by the Royal Commission on Security, sometimes referred to as the Mackenzie Commission, with regard to national security matters, and you will be well aware of the conclusions and recommendations contained in the report that was filed in 1969. But if I may, I would just like to quote one paragraph because I think it is of singular significance. I quote paragraph 294 from the abridged version of that report which states:

"The question of the interception of mail for security purposes also deserves consideration. In Canada, mail may be withheld by the Postmaster General if he suspects that any person is by means of the mails attempting to commit an offence, or aiding or procuring any other person to commit an offence, but it may not be opened in any circumstances except with the consent of the person under suspicion and then only by a specially appointed Board of Review. These rules are known to the public from the Post Office Act and seem to us to provide an open invitation to hostile agents to make use of the mails for their secure communications. We believe that arrangements should be made (possibly in the course of amendments to the Official Secrets Act) to permit the examination of the mail of persons suspected by the security authorities on reasonable grounds to be engaged in activities dangerous to the security of the state. However, any such examination should also be strictly controlled, and should require ministerial authorization in each instance."

[Translation]

De nombreux documents ont démontré l'utilisation abusive du système postal à des fins criminelles et subversives. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails pour l'instant, mais il est certain que des preuves peuvent être présentées pour le démontrer. Les agents de la paix présents ici pourraient vous communiquer beaucoup de détails en réponse à vos questions. Également, moyennant certaines conditions de surveillance et de confidentialité, des témoignages pourraient être présentés relativement à la situation dans d'autres juridictions, si vous désirez aller jusque-là. Je crois qu'une réunion à huis clos est prévue pour la semaine prochaine, afin précisément d'entendre un témoin relativement aux questions de sécurité nationale, mais je suis porté à croire que vous pourriez hésiter à entendre un témoignage à huis clos relativement à des questions criminelles. J'aimerais simplement préciser qu'il y a un domaine d'opérations relatif au trafic illégal de stupéfiants dont on ne peut discuter en public, et pourtant, je crois important que vous soyez mis au courant. Ces renseignements indiquent bien la nature du problème auquel nous faisons face, de même que ce qui doit être fait. Toutefois, si je ne disais qu'un mot de plus à ce sujet, vous comprendriez tous facilement pourquoi ces renseignements doivent vous être communiqués à huis clos plutôt que publiquement. J'espère que . . .

M. Robinson: Y aura-t-il une séance à huis clos, madame la présidente?

La vice-présidente: Nous pourrions en discuter à ce moment-là, et prendre une décision.

M. Simmonds: Toute cette question a été étudiée par la Commission royale d'enquête sur la sécurité, parfois appelée Commission Mackenzie, relativement aux questions de sécurité nationale, et vous connaissez bien les conclusions et les recommandations contenues dans le rapport présenté en 1969. Mais si vous le permettez, j'aimerais en citer un paragraphe, car, à mon avis, il est particulièrement important. Je cite le paragraphe 294 de la version résumée de ce rapport, où l'on peut lire:

La question de l'interception du courrier pour des fins de sécurité mérite également d'être étudiée. Au Canada, le courrier peut-être retenu par le ministre des Postes s'il soupçonne qu'une personne utilise la poste afin de tenter de commettre une infraction, ou d'aider toute autre personne à commettre une infraction, mais le courrier ne peut être ouvert en aucune circonstance, sauf avec le consentement de la personne soupconnée, et alors uniquement par une commission de révision spécialement nommée. Le grand public connaît ces règlements contenus dans la Loi sur les postes, et selon nous, ils constituent une invitation aux agents hostiles d'utiliser le courrier pour expédier leurs communications en toute sécurité. Nous sommes d'avis que des dispositions devraient être prises (possiblement grâce à des amendements à la Loi sur les secrets officiels), afin de permettre l'ouverture du courrier des personnes soupçonnées par les agents de la sécurité, et pour de bonnes raisons, de participer à des activités manaçant la sécurité de l'État. Toutefois, tout examen de ce genre devrait également faire l'objet de contrôles

The circumstances that led that royal commission to come to this conclusion are equally valid today, perhaps even more so. One needs only to examine lightly the daily news events to realize that we live in a very unstable world. Sabre-rattling is being practised to an almost unprecedented scale by various nations, often far from their homelands. This build up of tension in various parts of the world is parallelled by the build up of military arsenals which exceeds anything that those of us present have ever witnessed in a so-called time of peace. This cannot help but make a thinking person stop and ponder what the future may hold.

• 2020

While nations strive to find answers to the problems that have beset mankind since the earliest times, surely one of the best protections that we in a free society can have is information and knowledge of the improper intent of those who weaken and erode all that we stand for. Without such knowledge, how can government make reasonable response to crises as they arise in the hope that successful diffusion of such incidents will serve to prevent the build-up of major confrontations? Everyone, of course, hopes that a major confrontation between nations can be avoided and I would be the last to suggest that this cannot be accomplished, but it nevertheless seems clear, at the very least, we will continue to face incidents of international terrorism, and while it is not always too difficult to find reason for it, and in some cases even have a degree of sympathy with the frustrations and injustices that drive organizations and individuals to these limits, it nevertheless follows that acts of terrorism committed in the name of whatever cause are in themselves so reprehensible that they must be effectively dealt with. Now the key to success on the part of those who choose this dangerous game is communication and transportation, and the ability to communicate safely and travel quickly is what makes it possible. With such a scenario we ask only that in appropriate cases and under proper systems of control we be permitted to have access to the communication systems in order to gain intelligence that will assist us to interrupt and prevent acts of this nature. Admittedly, Canada has been relatively fortunate in not having been a major target of terrorist activity of an international nature, but nevertheless we have been touched and we would be fools to believe that we can live in isolation of the world's problems. And I must also remind you that we have not been without terrorist activity of our own brand.

Now just let me say a word about illegal drug activity. Surely there can be no more pernicious trade than that of the illegal trafficking in narcotics, with all the misery, violence and human depredation that goes with it. With the millions in dollars that can be made as a result of the human craving for these dangerous substances, it can be assured that there will be

[Traduction]

stricts, et devrait nécessiter une autorisation ministérielle dans chaque cas.

Les circonstances ayant amené la commission royale à ces conclusions sont toujours valables aujourd'hui, et peut-être encore plus. Il suffit de voir brièvement les nouvelles de la journée pour se rendre compte que nous vivons dans un monde très instable. Des menaces sont proférées à un rythme sans précédent par différents pays, souvent loin du territoire national. Cette montée de la tension dans différentes parties du monde est accompagnée de l'accroissement des arsenaux militaires, qui dépassent tout ce que nous, ici présents, avons pu avoir dans une période de présumée paix. Cela ne peut qu'inciter les personnes réfléchies à se demander ce que nous réserve l'avenir.

Alors que les pays s'efforcent de trouver des solutions aux problèmes qui ont assailli l'humanité depuis les temps les plus anciens, il est certain que l'une des meilleures protections qu'une société libre comme la nôtre puisse s'offrir est de connaître les mauvaises intentions de ceux qui affaiblissent et minent tous nos principes et toutes nos valeurs. Sans cette connaissance, comment le gouvernement peut-il réagir raisonnablement aux états de crise qui se présentent, en espérant que la mise en échec de tels incidents servira à éviter la venue d'un conflit majeur? Évidemment, tout le monde espère que ce conflit majeur entre les nations puisse être évité, et je serais le dernier à soutenir que ce but ne peut être atteint, mais toutefois, il semble évident, à tout le moins, que nous continuerons à faire face à des actes de terrorisme international, et quoiqu'il ne soit pas toujours trop difficile de trouver les raisons de ces actes, et dans certains cas, même, d'avoir une certaine sympathie à l'égard des frustrations et des injustices incitant ces organisations et ces particuliers à ces actes extrêmes, il n'en demeure pas moins que les actes des terroristes, commis au nom de quelque cause que ce soit, sont en euxmêmes si répréhensibles qu'ils doivent être efficacement réprimés. Pour ceux qui choisissent de jouer ce jeu dangereux, la clé du succès réside dans les communications et dans les transports, et la possibilité de communiquer en toute sécurité et de voyager rapidement rend leurs gestes possibles. Compte tenu d'un tel scénario, nous demandons simplement que dans les cas appropriés et avec des systèmes de surveillance satisfaisants, on nous autorise l'accès aux systèmes de communication, afin d'obtenir les renseignements qui nous aideront à prévenir des actes de cette nature et à y mettre fin. Il est vrai que le Canada a été relativement fortuné de ne pas avoir été la cible d'importantes activités terroristes de nature internationale, mais nous avons quand même été touchés, et il serait ridicule de croire que nous pouvons vivre isolés des problèmes du monde. Et je dois également vous rappeler que nous n'avons pas été sans activités terroristes de notre propre cru.

Maintenant, permettez-moi de dire quelques mots à propos des activités illégales relatives aux drogues. Sans doute n'existe-t-il aucun commerce plus pernicieux que celui du trafic illégal de stupéfiants, avec toute la misère, la violence et la dépravation humaines qui l'accompagnent. Quand on pense aux millions de dollars qui peuvent être empochés à cause de la

many quite prepared to take all the risks that go with the illegal importation and distribution of these substances. And having watched and worked in this area of enforcement over a period of years, in darker moments I have sometimes felt that enforcement is really so ineffective in coming to grips with the over-all problem that we might as well admit defeat and seek some alternate but legal way of dispensing these materials despite their debilitating effect on the user and despite the fact that many successful investigations have been conducted, major conspiracies developed and prosecuted to the point of almost overloading the courts and at great public expenses. But that stance, of course, would be a complete cop-out and one that I believe would not have wide public acceptance, nor is it a course that I would seriously advocate until every other possible tactic had been attempted. It therefore seems to me that we must keep in place the vigorous program of enforcement while the search goes on for alternatives and solutions. We must do all that is possible to intercept illegal drugs during their importation and to disrupt their distribution within the country.

In the Police, we have become increasingly aware that the mails serve as one of the many conduits used by traffickers to move drugs about the world and within Canada. I must point out that it is not enough just to intercept the drugs as prohibited goods; that it is equally as important to develop evidence that will serve to secure convictions against those who pursue this trade. In order to get this evidence, it is essential in some cases that we be allowed to have access to the mail containing the substance, that the substances in suitable cases be substituted, and that the controlled delivery of the substance to the trafficker be allowed to take place. It is to permit this practice that I support the provisions of the bill with respect to narcotics offences.

As I said at the outset, I do not seek increased police power, but only that the law be written so as to allow us to carry out our legitimate responsibility, and that is why I completely support the control mechanisms that are incorporated in the proposed legislation, as they do not leave the procedure to police discretion at all, but rather, in those national security cases and in narcotics investigations, the authority for the police to have access to the mails can only be granted by authorities that are totally independent of the police. Rigid tests to establish necessity for access must be satisfied and there is provision for full public accountability after the fact. And given these circumstances, I can only urge that responsible legislators act, and in so doing, I feel they will have the full support of the vast majority of thinking and concerned Canadians.

[Translation]

soif des humains pour ces substances dangereuses, il est certain qu'un grand nombre de personnes seront tout à fait disposées à prendre tous les risques qu'entraînent l'importation illégale et la distribution de ces substances. Puisque j'ai moi-même travaillé dans le domaine pendant un certain nombre d'années, j'ai parfois cru, aux heures les plus sombres, que les mesures prises afin d'appliquer la loi étaient vraiment si inefficaces face à l'ensemble du problème que nous pourrions tout aussi bien concéder la victoire et essayer de trouver d'autres moyens, légaux ceux-là, de distribuer ces substances, malgré leur effet débilitant sur l'utilisateur et malgré le fait qu'un grand nombre d'enquêtes ont été menées avec succès, que d'importantes conspirations ont été dépistées et que des procès ont été intentés, au point où nous avons presque débordé nos tribunaux, tout ceci aux frais de l'État. Mais en posant ce geste, évidemment, nous nous défilerions complètement, et je ne crois pas que le public serait prêt à l'accepter; ce n'est pas non plus une position que je soutiendrais sérieusement, avant que toutes les autres tactiques possibles aient été essayées. Conséquemment, il me semble que nous devons maintenir en place un programme vigoureux d'application de la loi pendant que nous continuons de chercher des réponses et des solutions de rechange. Nous devons faire tout en notre possible pour intercepter les drogues illégales pendant leur importation et pour empêcher leur distribution au pays.

Au sein des forces policières, nous sommes devenus de plus en plus conscients du fait que le courrier est l'un des nombreux moyens utilisés par les trafiquants pour transporter les drogues à travers le monde et à l'intérieur du Canada. Je dois souligner qu'il ne suffit pas d'intercepter simplement les drogues qui tombent dans la catégorie des biens interdits; il est tout aussi important d'accumuler des preuves qui permettront de condamner ceux qui font ce commerce. Afin d'obtenir ces preuves, il est essentiel, dans certains cas, que nous ayons accès au courrier contenant la substance, que dans certains cas, cette substance soit remplacée par une autre, et que la livraison surveillée de la substance aux trafiquants puisse être effectuée. C'est dans le but de permettre cette pratique que j'appuie les dispositions du bill relatives aux stupéfiants.

Comme je l'ai dit au tout début, je ne désire pas un accroissement des pouvoirs policiers, mais uniquement que la loi soit écrite de façon à nous permettre de prendre nos responsabilités légitimes, et c'est pourquoi j'appuie totalement les mécanismes de contrôle prévus dans le bill, puisqu'ils n'abandonnent pas la procédure de la discrétion policière, mais plutôt, dans ces cas de sécurité nationale et d'enquêtes sur les stupéfiants, font que l'autorisation aux policiers d'avoir accès au courrier ne peut être accordée que par des autorités totalement indépendantes de la police. Des preuves fermes doivent être présentées établissant la nécessité de ces interceptions et des dispositions prévoient une responsabilité publique totale après le fait. Compte tenu de ces circonstances, je ne peux qu'inciter les législateurs responsables à agir, et ce faisant, je suis d'avis qu'ils auront l'appui absolu de la vaste majorité des Canadiens réfléchis et conscients du problème.

• 2025

That, Madam Chairman, is my opening comment. Rather than responding to questions at this time, I would prefer it if the Director General could make some general comments with regard to security operations.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Commissioner Simmonds. Would you continue then, please, General Dare?

Gen Dare: Thank you, Madam Chairman.

Madam Chairman and members of the Committee, I welcome the opportunity to appear before you this evening because I consider, as does the Commissioner, the legislation being discussed to be vital importance to the security service. I do not think it would be an exaggeration to state that, if the security service is denied the critical investigative aid of mail interception, our task would be extremely difficult if not impossible. It takes, I am sure, to the members of this Committee little portrait painting on my part and little imagination to appreciate that, if a foreign intelligence service, or subversives and terrorists, are made aware that our service is denied this facility, their ability to conduct clandestine operations is greatly enhanced. Given that eventuality, Canadian national security would be seriously affected.

No one who has made even a limited study of available literature with regard to espionage, subversion and terrorism could fail to understand that coded and enciphered communications represent an essential means of covert contact, and that their interception has proven an invaluable counterintelligence aid. This has been true since Elizabethan times, and the history of espionage is replete with examples.

What has been true in the past is no less true today, and twentieth-century clandestine conflict, whether hot or cold war, as indicated by the Commissioner, confrontation or détente, still avails itself of the well tried and proven technique of secret communication. Microdots, secret inks, codes, ciphers and live letter boxes remain standard features of the intelligence craft.

The nineteen-fifties and the nineteen-sixties evidenced two important cases in Canada involving Canadian agents of a foreign power, who both admitted being tasked to divert mail to other agent operatives, and to being requested to provide details of Canadian postal system operations. We have further reliable evidence in the nineteen-seventies of domestic and international terrorists, resident in Canada, maintaining contact with terrorist associates abroad through the use of the live letter box system and "deniable" post office box numbers. Since many of these people are of the Carlos kind and have in the past been involved in terrorist acts, it would be foolhardy, I submit, to consider that their communications are either sacrosanct or totally innocent.

[Traduction]

Madame la présidente, c'était là ma déclaration d'ouverture. Plutôt que de répondre aux questions maintenant, je préférerais que le directeur général puisse faire quelques remarques d'ordre général relativement aux services de sécurité.

La vice-présidente: Merci beaucoup, monsieur Simmonds. Alors, pourriez-vous continuer, s'il vous plaît, général Dare?

M. Dare: Merci, madame la présidente.

Madame la présidente, membres du Comité, je suis heureux de comparaître devant vous ce soir, car tout comme le commissaire, je suis d'avis que la loi à l'étude est d'une importance vitale pour les services de sécurité. Je ne crois pas qu'il serait exagéré d'affirmer que, si les services de sécurité se voient refusé cet outil important d'enquête qu'est l'interception du courrier, notre tâche serait extrêmement difficile, sinon impossible. Je suis persuadé que les membres de ce Comité n'ont pas besoin que je leur fasse un dessin et qu'il leur faut peu d'imagination pour se rendre compte que, si un service de renseignements étranger ou si des terroristes menant une activité subversive savaient que notre service n'a pu obtenir cet outil, il leur serait beaucoup plus facile de mener leurs opérations clandestines. Dans une telle situation, la sécurité nationale du Canada serait sérieusement touchée.

Toute personne ayant étudié, ne serait-ce qu'en surface, les documents disponibles sur l'espionnage, la subversion et le terrorisme comprendrait facilement que les communications codées et chiffrées représentent un moyen essentiel de contact secret, et que l'interception de ces communications s'est révélée être d'une aide considérable au contre-espionnage. Il en est ainsi depuis l'époque élisabéthaine, et l'histoire de l'espionnage déborde d'exemples.

Ce qui était vrai dans le passé ne l'est pas moins aujourd'hui, et dans les conflits clandestins du vingtième siècle, qu'il s'agisse de guerre chaude ou froide, de confrontation ou de détente, comme l'indiquait le commissaire, on utilise toujours des techniques de communication secrète bien connues, et reconnues efficaces. L'utilisation de micropoints, d'encres indélébiles, de codes, de codes chiffrés et de «boîtes aux lettres vivantes» demeure pratique courante dans les services de renseignements.

Au cours des années cinquante et soixante, nous avons eu vent de deux cas importants, au Canada, impliquant des agents canadiens d'une puissance étrangère, qui ont tous deux avoué avoir eu pour mission de détourner le courrier vers d'autres agents, et avoir dû fournir des renseignements sur le fonctionnement du système postal canadien. Dans les années soixantedix, nous avons obtenu d'autres preuves fiables du fait que des terroristes internationaux et nationaux vivant au Canada maintiennent un contact avec d'autres terroristes à l'étranger, grâce à l'utilisation du système des «boîtes aux lettres vivantes» et de numéros de cases postales dont ils pouvaient nier la propriété. Puisqu'un bon nombre de ces gens sont du type Carlos, et qu'ils ont dans le passé participé à des actes terroristes, à mon avis, il serait ridicule de penser que leurs communications sont ou bien sacro-saintes ou bien totalement innocentes.

If Canada were the only nation in the world giving consideration to mail interception legislation, or the Canadian security service the only intelligence organization arguing for its adoption, then there might be some dispute as to the need. This, in fact, is not the case, and one can readily find precedents for its requirement, and rational statements for its acceptance, in numerous other nations.

Madam Chairman and members of the Committee, with your indulgence I would like to quote a few relevant examples.

Twenty years ago, Lord Birkett's committee in the United Kingdom, inquiring into the interception of communications, stated the following:

Espionage is carried out by highly trained people who take extreme precautions—communications forms the weakest link in their organization, and, without penetration of these communications, it would often be impossible to detect major espionage at all. (Para. 106)

• 2030

The committee also made the following statement:

In the first great field where the power has been and is exercised, that of national security, we feel no doubt at all in recommending that the powers of interception should continue to be used subject to the conditions and safeguards which we have set out in length in Part II and in the summary of conclusions. The Security Service is part of the defence system of the country, and its supreme task is the defence of the Realm, and this necessarily involves protections from espionage, from sabotage, and indeed from every kind of action that threatens the security of the State.

It is upon the security of the State that citizens rely for the enjoyment of their freedom, and it would be folly to hamper or hinder the Security Service by withdrawing essential powers from them unless the necessity to do so was quite overwhelming. I believe it important to note that it is no general power that is exercised, but one limited expressly to the cases where there is reasonable cause to believe that subversive activities are already being carried on.

We are quite satisfied that the problems of national security are such that no reasonable weapon should be taken from the hands of those whose duty it is to watch over all subversive activities in the safeguarding of British interests. We are further satisfied, from the evidence before us, that the methods of interception hitherto employed are necessary, and have been productive of important results which could not have been obtained in another way.

More recently the Commissioner of the Australian Royal Commission on Intelligence and Security (1971) stated:

I have come to the conclusion that, if special circumstances are established, ASIO...

—which is the Australian Security Intelligence Organization...

[Translation]

Si le Canada était le seul pays du monde envisageant l'adoption d'une loi sur l'interception du courrier, ou si le Service canadien de sécurité était le seul organisme de renseignements appuyant son adoption, alors, on pourrait peut-être douter du besoin de la chose. Mais de fait, tel n'est pas le cas, et on peut facilement trouver des précédents, et des déclarations rationnelles défendant son adoption, dans un grand nombre d'autres pays.

Madame la présidente, membres du Comité, si vous le permettez, j'aimerais citer quelques exemples pertinents.

Il y a vingt ans, au Royaume-Uni, au comité de Lord Birkett enquêtant sur l'interception des communications, on affirmait ce qui suit:

L'espionnage est l'œuvre de personnes hautement qualifiées qui prennent toutes les précautions nécessaire—les communications sont le maillon le plus faible de leur organisation, et si on n'interceptait pas ces communications, il serait très souvent impossible de dépister les grandes activités d'espionnage.

Le comité poursuit, et je cite:

En ce qui concerne le domaine de la sécurité nationale, où ce pouvoir a été et continuera d'être exercé, nous sommes convaicus qu'il faut recommander que ces pouvoirs d'interception doivent continuer à être utilisés, sous réserve des conditions et des garanties que nous avons énoncées en détail dans la Partie II et dans le résumé des conclusions. Le Service de sécurité fait partie du système de défense du pays et sa tâche fondamentale consiste à défendre le royaume; cela exige nécessairement la protection contre l'espionnage, le sabotage et toutes sortes d'actions susceptibles de menacer la sécurité de l'État.

La sécurité de l'État est absolument essentielle pour que les citoyens puissent jouir de leur liberté, et il serait insensé d'entraver les activités du Service de sécurité en le privant des pouvoirs essentiels qu'il doit détenir, sauf lorsque les circonstances l'exigent absolument. Je crois utile de signaler ici qu'il ne s'agit pas d'un pouvoir général, mais d'un pouvoir spécifiquement limité à des cas où il y a tout lieu de croire que l'on est en présence d'activités subversives.

Les problèmes que pose la sécurité nationale sont tels qu'aucune arme raisonnable ne devrait être retirée des mains de ceux dont le devoir consiste à lutter contre ces activités subversives, dans l'intérêt du peuple britannique. Nous sommes également convaincus, d'après les témoignages que nous avons entendus, que les méthodes d'interception employées jusqu'à présent sont absolument nécessaires et ont permis d'obtenir des résultats positifs, résultats qu'il aurait été impossible d'obtenir autrement.

Plus récemment, le commissaire de la Commission royale australienne sur l'espionnage et la sécurité (1971) indiquait:

J'en suis arrivé à la conclusion que, dans des circonstances spéciales, l'ASIO . . .

...il s'agit du sigle correspondant à l'organisme australien de sécurité et d'espionnage...

... should have power to open mail and inspect mail covers, but only under warrant by the Minister.

I think at this point it is worthwhile to consider precisely what the record of the Security Service is since 1970 with respect to the opening of mail. I believe that the figures presented an average of less than 10 openings a year for the last seven years, many of those a response to the October 1970 crisis. This will readily indicate to you, I believe, that the Security Service has been extremely circumspect in its use of CATHEDRAL. I think these statistics further show that public representations of a "massive" mail opening campaign by the Security Service are in essence the produce of wild imagination.

In the period 1970-78 there have been six CATHEDRAL "A" operations, which were limited to the Security Service taking note of names and addresses. There were twenty CATHEDRAL "B" operations, which was an expansion of "A" to include photographing or photocopying of the outside of the mail cover only. And there were sixty-eight CATHEDRAL "C" operations, which authorized mail interceptions and attempted examination of the contents.

All of these, of course, as I am sure the members of the Committee are aware, have been drawn to the attention of the McDonald Commission. These operations produced a number of investigative leads, names and addresses and other identifying data previously unknown to us.

To illustrate the problem the Security Service faces in this area, and given that this is a public forum, I would like to cite three examples of operations in which communications by mail have been documented.

First, in 1975 a member of the Japanese Red Army entered Canada with a female accomplice. Reluctant to enter the U.S.A. on Japanese documentation, he remained in Canada while his companion entered the U.S.A. After his arrest it was established that the female had forwarded to a Montreal post office a U.S. election registration card and a baptismal certificate under another name.

• 2035

I would point out to the Committee this is not the much-publicized Omura case.

Second, through a very recent telephone intercept, it has been learned that a person suspected of supporting South American extremist movements was told that the information he sought would be sent by mail and that no discussion should take place on the telephone.

Third, an agent from a Communist intelligence service has admitted transmitting documents concerning western democracies and intelligence material to his handlers via microdots concealed in letters to accommodation addresses.

Much of the information on cases concerning this subject is classified and could only be presented to an in camera hearing [Traduction]

... devrait avoir le pouvoir d'ouvrir le courrier et d'inspecter les enveloppes, à condition d'en avoir reçu le mandat du ministre.

Il convient maintenant de passer en revue les différents cas dans lesquels, depuis 1970, le Service de sécurité a ouvert du courrier. Les chiffres qui ont été présentés indiquent que moins de dix interceptions ont été faites par an, au cours des sept dernières années, et que la majorité d'entre elles ont été faites à la suite de la crise d'octobre 1970. Cela vous montre que le Service de sécurité s'est montrés extrêmement circonspect dans son utilisation des opérations CATHÉDRALES. Les statistiques indiquent de plus que les rumeurs rapportant des interceptions «massives» du courrier par le Service de sécurité ne sont que le produit d'une imagination délirante.

Entre 1970-1978, il y a eu six opérations CATHÉDRALES «A», opérations qui permettaient au Service de sécurité de prendre note des noms et adresses. Il y a eu pendant cette même période vingt opérations CATHÉDRALES «B», opérations qui étaient un prolongement des opérations «A» et qui incluaient la photographie ou la photocopie de l'extérieur de l'enveloppe. Il y a eu soixante-huit opérations CATHÉDRALES «C», où l'interception du courrier était autorisée, ainsi que l'examen du contenu de l'enveloppe.

Tous ces cas ont été exposés à la Commission McDonald. Ces opérations ont permis de découvrir un certain nombre de filons, ainsi que les noms, adresses et autres coordonnées de délinquants.

Afin d'illustrer le problème auquel le Service de sécurité fait face dans ce domaine, j'aimerais vous citer trois exemples d'interception du courrier qui ont donné des résultats positifs.

Premièrement, en 1975, un membre de l'Armée rouge japonaise est entré au Canada avec une complice. Ne voulant pas entrer aux États-Unis avec des papiers japonais, il est resté au Canada, tandis que sa compagne est allée, elle, aux États-Unis. Après l'arrestation de ce Japonais, il a été prouvé que sa compagne avait envoyé à un bureau de poste de Montréal une carte d'inscription électorale américaine et un certifcat de baptême, sous un autre nom.

Je vous signalerai ici qu'il ne s'agit pas de l'affaire Omura, dont on a beaucoup parlé.

Deuxièmement, grâce à une interception téléphonique très récente, on a pu apprendre qu'une persone soupçonnée de soutenir des mouvements extrémistes sud-américains avait été informée que les renseignements qu'elle avait demandés seraient envoyés par le courrier et qu'aucune discussion ne se ferait par téléphone.

Troisièmement, un agent d'un service d'espionnage communiste a admis avoir transmis à ses supérieurs des documents sur les démocraties occidentales, ainsi que des dossiers d'espionnage, au moyen de microfilms cachés dans des lettres envoyées à des adresses fictives.

La plupart des renseignements relatifs à ce genre de cas sont confidentiels et ne pourraient vous être communiqués que lors

of this Committee. We would be most pleased to provide further details on the examples already given and supply you with details of other cases should that be your desire.

Given the passing of legislative power to intercept mail in national security service a warrant will only be issued by the Solicitor General and only after I, as the Director General of Security Service, have sworn evidence to the Solicitor General that this particular investigation technique is required.

I might point out—after having been, since 1974, involved in the technical intrusions which Parliament authorized at that time and having served in turn three different ministers—and assure the Committee with the greatest possible sincerity that in terms of technical intrusions I simply cannot stand up with my hand on a Bible and say please; I have to show absolute cause and withstand cross-examination, and as I said I speak having served under three different ministers in that particular area of responsibility.

I envisage quite clearly only seeking warrants after other investigative means, such as human or technical, can no longer provide the necessary scope of coverage of individuals or organizations that fall within the definition of subversive activity. There will be occasions where emergent situations will demand the immediate attention of a warrant without the usual use of the more traditional means of investigation. You, I believe, and your constituents, would want the security service to have the power to open mail when the security service has received information from sources or from friendly agencies that plans for a terrorist attack are presently in the mail to a Canadian resident.

I should add here that we must have a commitment in the terrorist field, not only to Canada, but to our allies, with whom information must be exchanged if we are to help to cope with this global problem. Unfortunately, in the field of intelligence, seldom does one receive information on the matter I just gave. If this bill was passed, it would allow the power for us to move if such a case was specifically identified to the approval of the Solicitor General.

More often, once the reasonable and probable grounds exist of communication to or from a Canadian resident, long and continuous examination will be required. I want to point out here that, unlike my colleagues on the investigative drug side, it is not a single communication; it is a pattern of buildup, and I would not wish to mislead the Committee in any way that we are asking or seeking for authority to have a sort of a one-week proposition. This will be absolutely controlled by the Solicitor General, but in the intelligence game it is a case of developing a story, hence it takes more time.

In conclusion I would like to reaffirm my conviction that the passing of this legislation, Bill C-26, is of extreme importance to the security service and the continued effectiveness of our operation.

[Translation]

d'une séance à huis clos. Nous serons très heureux de vous fournir de plus amples détails sur les exemples déjà cités et de vous donner quelques précisions sur d'autres cas qui se seraient produits.

Si ce projet de loi est adopté, qui permet l'interception du courrier dans des cas qui portent atteinte à la sécurité nationale, un mandat ne sera émis par le Solliciteur général que lorsque j'aurai, à titre de directeur général du Service de sécurité, juré au Solliciteur général que cette technique d'enquête est absolument nécessaire.

J'aimerais vous dire que, depuis 1974, j'ai été impliqué dans de nombreuses intrusions techniques que le Parlement a autorisées à cette époque et que j'ai servi sous trois ministres différents; j'aimerais vous assurer, avec toute la sincérité dont je suis capable, que lorsque je demande de tels moyens d'intrusion, il ne suffit pas que je jure sur la Bible que cela est nécessaire; il faut en effet que je donne des preuves irréfutables et que je subisse un contre-interrogatoire.

Je crois que les mandats ne seront demandés qu'une fois qu'il sera prouvé que tous les autres moyens d'enquête, qu'ils soient humains ou techniques, ne permettent pas d'arrêter des individus ou des organismes qui se livrent à des activités subversives. Dans certains cas particulièrement urgents, il sera nécessaire de demander un mandat sans avoir recouru auparavant aux moyens d'enquête plus traditionnels. Je suis sûr que vous et vos électeurs aimeraient que le Service de sécurité ait le pouvoir d'intercepter le courrier lorsqu'il a été informé, par des sources sûres ou par des organismes alliés, que les plans d'une attaque terroriste ont été envoyés par la poste à un résidant canadien.

J'aimerais ajouter ici que nous devons prendre un engagement dans le domaine de la lutte contre le terrorisme, non seulement au Canada, mais vis-à-vis de nos alliés, avec lesquels nous devons échanger des informations si nous voulons tous enrayer ce problème universel. Malheureusement, dans le domaine de l'espionnage, on reçoit rarement des informations sur les cas que je viens de citer. Si ce projet de loi est adopté, nous aurons le pouvoir de prendre des mesures dans ces cas-là, avec l'approbation du Solliciteur général.

La plupart du temps, lorsqu'on a des preuves que des communications déliquantes se font avec un résidant canadien, une longue enquête est nécessaire. J'aimerais signaler ici que, contrairement à mes collègues qui luttent contre le problème de la drogue, il ne s'agit pas de communications à sens unique, et je veux qu'il soit bien clair dans votre esprit que nous demandons le pouvoir d'intercepter le courrier pendant une semaine, par exemple. Cette interception sera absolument contrôlée par le Solliciteur général, mais dans le domaine de l'espionnage, les communications vont dans les deux sens, et cela prend donc plus de temps.

En guise de conclusion, j'aimerais réitérer ma conviction que l'adoption de ce projet de loi, soit le Bill C-26, est d'une extrême importance pour le Service de sécurité et pour le maintien de l'efficacité de nos opérations.

• 2040

In the last analysis, I believe the issue to be decided is not whether there should or should not be interceptions of the mail in any circumstance, but rather a question of under what circumstances it should be authorized.

Finally, I would like to assure this Committee that, given the authority to intercept and open the mails in matters of grave national security interest, every precaution will be taken to guarantee that the privilege will in no way be abused and each and every application will be completely justified and properly sanctioned.

Thank you, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you very much, General Dare.

Mr. Robinson: Madam Chairman, on a point of order: since General Dare has referred to a number of cases we probably cannot discuss, such as the Japanese case and others—but he was merely giving out illustrations—should I assume we would not ask him questions about that this evening, but we would be able to in an in camera session?

Gen Dare: No problem from my point of view, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: On those specific cases.

Gen Dare: Yes, and others—in camera.

The Vice-Chairman: The others in camera?

Gen Dare: Well, the whole.

The Vice-Chairman: The three cases are specified would also be in camera?

Gen Dare: Yes.

Commr Simmonds: Yes. We cannot go beyond being very general, as we have been on any of these cases, unless we can do it in camera.

The Vice-Chairman: Thank you very much.

The Chairman of our Committee would like to go first on the questioning. Mr. Jarvis has very kindly agreed to this since he is going to take the Chair, and I think we prefer that.

Mr. MacGuigan: Well, thank you, Madam Chairperson. We have had very strong and very broad statements tonight by Commissioner Simmonds and General Dare, and there are certainly a lot of questions that come to mind. My questions will be addressed in the first instance to Commissioner Simmonds, but perhaps I will move on to one of the other participants from him.

Given the breadth of your statement, Commissioner, I have the feeling your words would probably apply to many other matters in the Criminal Code as well as to those which are covered by the legislation. Are you satisfied with the coverage of this legislation?

Mr. Blais: Well, Mr. Chairman—Madam Chairman—if I might . . .

[Traduction]

En dernière analyse, la question n'est pas de savoir s'il devrait y avoir ou non des interceptions du courrier, mais plutôt de savoir dans quelles circonstances ces interceptions devraient être autorisées.

Finalement, je voudrais assurer les membres du Comité que, si ce pouvoir d'interception du courrier nous est délégué en cas d'atteinte à la sécurité nationale, toutes le précautions seront prises pour garantir que nul n'abusera de ce privilège et que chaque demande sera entièrement justifiée et dûment sanctionnée.

Merci, madame la présidente.

La vice-présidente: Merci beaucoup, général Dare.

M. Robinson: Madame la présidente, je voudrais invoquer le Règlement: étant donné que le général Dare a parlé d'un certain nombre de cas dont nous ne pourrons sans doute pas discuter aujourd'hui, comme l'affaire du Japonais et d'autres, dois-je en conclure que nous ne devrons pas lui poser de questions là-dessus ce soir, mais que nous pourrons le faire lors de la séance à huis clos?

M. Dare: Pour moi, il n'y a aucun problème, madame la présidente.

La vice-présidente: Sur ces cas spécifiques.

M. Dare: Oui, et sur d'autres . . . lorsque nous serons à huis clos.

La vice-présidente: On discutera des autres à huis clos?

M. Dare: De tous.

La vice-présidente: Les trois cas dont vous avez parlé ce soir seront également discutés à huis clos?

M. Dare: Oui.

M. Simmonds: Oui. Nous attendrons d'être à huis clos pour vous donner des détails sur ces cas-là.

La vice-présidente: Merci beaucoup.

Le président de notre Comité aimerait être le premier à prendre la parole. M. Jarvis a très aimablement accepté de le laisser parler avant lui et, étant donné que M. MacGuigan doit ensuite reprendre la présidence, je préfère cette solution.

M. MacGuigan: Merci beaucoup, madame la présidente. Nous avons entendu des déclarations très fermes, ce soir, de la part du commissaire Simmonds et du général Dare, et il y a beaucoup de questions qui me viennent à l'esprit. Je vais tout d'abord m'adresser au commissaire Simmonds, et je passerai sans doute ensuite aux autres qui l'accompagnent.

Étant donné la portée de votre déclaration, monsieur le commissaire, j'ai l'impression que les termes que vous avez employés s'appliqueraient certainement à beaucoup d'autres questions qui relèvent du Code criminel, au même titre que celles qui sont couvertes par ce projet de loi. Êtes-vous satisfait de la portée de ce projet de loi?

M. Blais: Monsieur le président . . . excusez-moi, madame la présidente . . .

The Vice-Chairman: Mr. is all right. I do not care.

Mr. Blais: Madam Chairman, I would like to address that question, initially. I might indicate that the advice I did obtain from the Commissioner and from the RCMP was to follow the present state of the law in wire-tap interception and in widening the scope of application of mail opening so as to cover other Criminal Code indictable offences. However, having received that advice and having considered it very seriously, the government felt, and I felt, that in the presentation of this legislation, with the termination period embodied in its provisions, the urgency of the matter addressed itself to the question of drug trafficking and national security; and therefore, in the circumstances, to hasten the passage of the bill, I felt that the limits at present found in the legislation were to be presented and were advisable.

Mr. MacGuigan: In other words, Commissioner Simmonds, you feel so strongly about this that you wish to see much broader coverage than is introduced or advocated in this bill.

Commr Simmonds: I think the Minister clearly outlined the advice he got from the Commissioner and the force, or at least our views. It is also fair to say that when you go into that broader range of criminal offences, though, you are looking at offences that primarily become the concern of provincial attorneys-general, and undoubtedly a period of consultation would be required. We are talking now about matters, the Drug Act and national security matters, which are within the purview of the central government.

Mr. MacGuigan: Let us put this in a very practical context. How do you know, with an individual letter, whether you have a problem or not? And given the fact that you have tens of millions of letters, probably hundreds of millions of letters, should the former Postmaster-General...

Mr. Blais: Six billion, as a matter of fact, per year.

Mr. MacGuigan: Six billion letters per year. Let us just take this in terms of drugs. How do you indentify a letter which carries drugs? Do you have dogs that are trained or do you have electronic sensors; or what is the technique?

• 2045

Commr Simmonds: I have not asked the Director of Criminal Investigation to make his presentation as I felt we would perhaps deal with the security side first and separately and, if possible, I would like to do it in that format because there are two different problems.

But, a broad answer to the question is simply this. Earlier on I said I would like to describe to you an on-going and very major operation, but I could only do that next week when we are in camera, and all the questions which you ask would be answered in that. You would know how we know what letters to look for. You would know that through development of sources in various parts of the world, we often have information, if you want, that gives us the clues that we need, so we

[Translation]

La vice-présidente: Allons-y pour monsieur le président, cela ne me dérange pas.

M. Blais: Madame la présidente, permettez-moi de répondre à cette question. Le commissaire et la GRC m'ont conseillé de m'en tenir aux dispositions actuelles de la loi sur les écoutes électroniques et d'élargir les dispositions concernant l'interception du courrier, afin d'inclure d'autres délits sanctionnés par le Code criminel. J'ai étudié ces conseils de très près et le gouvernement a estimé que ce projet de loi devait se limiter aux cas relatifs au trafic de la drogue et à la sécurité nationale; dans ces circonstances, et afin d'accélérer l'adoption du projet de loi, j'ai estimé qu'il devait être présenté sans plus tarder, et que les limites qui lui étaient imposées étaient souhaitables.

M. MacGuigan: En d'autres termes, monsieur le commissaire Simmonds, vous avez ce sujet tellement à cœur que vous aimeriez que ce projet de loi ait une portée beaucoup plus grande.

M. Simmonds: Le ministre vous a dit quels genres de conseils la GRC et moi-même lui avions donnés. Il ne faut pas oublier toutefois que les délits criminels, en général, relèvent davantage des procureurs généraux provinciaux et qu'il faudrait, dans ce cas-là, une période de consultation. Pour l'heure, nous parlons de cas qui relèvent de la Loi sur les drogues et de la sécurité nationale, et ces deux domaines sont clairement de la compétence du gouvernement central.

M. MacGuigan: Plaçons-nous dans un contexte un peu plus concret. Comment savez-vous, avant d'ouvrir une lettre, qu'elle présente un problème? Étant donné que des dizaines de millions de lettres, et même des centaines de millions de lettres, et l'ancien ministre des Postes le sait sans doute mieux que moi...

M. Blais: Six milliards exactement, par an.

M. MacGuigan: Donc, les Postes acheminent six milliards de lettres par an. Par exemple, comment identifiez-vous une lettre qui contient de la drogue? Avez-vous des chiens policiers, des détecteurs électroniques, ou quoi?

M. Simmonds: Je n'ai pas demandé au directeur des enquêtes criminelles de vous faire une déclaration, car je pensais qu'il valait mieux parler de la sécurité, d'abord, et ensuite de la drogue, car il s'agit de deux problèmes tout à fait différents.

Toutefois, je vais essayer de donner une réponse générale à votre question. Tout à l'heure, j'ai dit que j'aimerais vous décrire une opération très importante qui se poursuit actuellement, mais je ne pourrai le faire que la semaine prochaine, lorsque nous nous réunirons à huis clos. A ce moment-là, je répondrai à toutes les questions que vous voudrez me poser. Vous saurez alors comment nous savons à l'avance quelles lettres nous devons ouvrir. Vous apprendrez également que,

know what we are doing and where we are going. But I really cannot go much beyond that.

Mr. MacGuigan: You get this by other evidence and you are looking for other. Is that what you are suggesting?

Commr Simmonds: We know what we are looking for. We just do not go to the Post Office and say, "Heh, let us look at today's bundles and see if there is anything good there." We know what we are looking for and it is not by accident.

Mr. MacGuigan: Yes. The reason I raise this question is that any of the witnesses who have appeared before us have raised quite valid questions about the opening of the mail for purposes of discovery of narcotics and they said they want to be assured, for instance, that the police are not reading people's mail using the excuse that they are looking for narcotics. Can you be a little bit more precise as to the... For instance, suppose you have identified a letter. Let us get away from how you know that a particular letter or particular addressee is likely to be receiving drugs. You have a means of detecting... When you see a letter addressed to this person, do you have a means of detecting whether there are drugs in the letter before you open the letter?

Commr Simmonds: I think it is fair to say, and I would ask my colleague Assistant Commissioner Venner to correct me if I am wrong because I am speaking from the top of my head to some extent, but I think it is correct to say that in the drug operations we have not opened a letter that did not have what we expected to find.

Mr. MacGuigan: But do you have any means of checking, any mechanical means of checking that, or any electronic means, or . . .

Commr Simmonds: If they were shipped in certain fashions you could discover certain things through X-ray and so on.

Mr. MacGuigan: Yes.

Commr Simmonds: Generally speaking, we know what we are looking for and where it will be by other means.

Mr. MacGuigan: Right. That may be all right for us, who are going to be able to follow this up with an in camera session, but the public is concerned. Suppose we give this power to the RCMP. They are concerned that their letters may be opened rather indiscriminately in the search for drugs. You say that every case in which you have opened a letter for drugs you have found drugs, but are you able to assure us that you have some means with relative certainty—you know, the breathalyser test serves a certain purpose on the highways. Do you have a mechanical means equivalent to that of ascertaining whether there are drugs in an envelope before you open the envelope?

Commr Simmonds: In many cases, no. In some cases, yes, through X-ray and so on.

[Traduction]

grace à nos contacts avec différents organismes dans le monde entier, nous recevons souvent des renseignements qui nous donnent les indices dont nous avons besoin. Donc, nous savons ce que nous faisons et ce que nous cherchons. Je ne peux pas vous en dire davantage.

- M. MacGuigan: On vous donne des preuves et, à partir de ces preuves, vous en cherchez d'autres. C'est bien cela?
- M. Simmonds: Nous savons ce que nous cherchons. Nous n'allons pas au bureau de poste pour fouiller dans tous les sacs de courrier qui s'y trouvent. Nous savons parfaitement ce que nous cherchons, et lorsque nous trouvons, ce n'est pas par accident.
- M. MacGuigan: Très bien. Je vous pose cette question parce que beaucoup des témoins que nous avons entendus ont fait des remarques tout à fait justifiées en ce qui concerne l'interception du courrier pour la lutte contre le trafic de la drogue, mais ils voulaient être assurés que la police, par exemple, n'allait pas lire le courrier de simples particuliers, sous prétexte qu'elle cherche des lettres contenant de la drogue. Pourriez-vous être un peu plus précis... Par exemple, supposons que vous ayez identifié une lettre. Je ne vous demande plus, pour l'instant, comment vous savez que tel destinataire va sans doute recevoir de la drogue. J'aimerais toutefois savoir, lorsqu'une lettre est adressée à cette personne, si vous pouvez détecter, avant d'ouvrir la lettre, qu'elle contient de la drogue?
- M. Simmonds: Que je sache, dans toutes nos opérations de lutte contre la drogue, nous n'avons jamais ouvert une lettre qui ne contenait pas ce que nous nous attendions à y trouver; si je me trompe, le commissaire adjoint, M. Venner, me corrigera.
- M. MacGuigan: Mais avez-vous les moyens techniques, mécaniques ou électroniques de savoir, avant d'ouvrir la lettre...
- M. Simmonds: Si les lettres sont expédiées d'une certaine façon, il est possible de découvrir certaines choses par rayons-X, etc.
 - M. MacGuigan: Oui.
- M. Simmonds: En règle générale, nous savons, par d'autres moyens, ce que nous cherchons et où nous pouvons le trouver.
- M. MacGuigan: Ce qui m'inquète, c'est que nous, les membres de ce Comité, nous entendrons toutes vos explications lors de la séance à huis clos, mais que, par contre, le public ne les entendra pas. Supposons que nous donnions à la GRC ce pouvoir d'interception du courrier. Le simple citoyen craint que la police n'ouvre certaines de ses lettres, au hasard, en cherchant de la drogue. Vous avez dit que, chaque fois que vous avez ouvert une lettre en pensant y trouver de la drogue, vous en avez trouvée; toutefois, pouvez-vous nous assurer que vous avez des moyens sûrs de savoir à l'avance... un peu comme l'alcotest, qui est un moyen sûr de détecter si un automobiliste est ivre. Avez-vous donc des moyens mécaniques équivalents qui vous permettent de vous assurer qu'il y a bien dans de la drogue dans l'enveloppe que vous voulez ouvrir?

Commissaire Simmonds: Dans la plupart des cas, non. Dans d'autres, oui, grâce aux rayons-X, etc.

Mr. MacGuigan: Yes.

Mr. Robinson: But sniffers do not read mail?

Commr Simmonds: No, and beyond that, the affidavit that you must take in applying for your warrant has to give the whole background of the case. You have to be able to demonstrate to the judge that you have very good reason to believe there will be narcotics in that mail.

Mr. MacGuigan: Yes.

Commr Simmonds: You have to give the background and explain why and explain why no other way could be successful as well. So it is not haphazard. You just do not walk up to the Post Office under this proposed legislation—and under the practice of the past...

Mr. Blais: If I might just stress that point, too, the question is that the bill speaks of the names and addresses of people who are susceptible targets and these are identified in the affidavit which is submitted in support of the act.

Mr. MacGuigan: Yes. But there has been some concern that when a letter is opened for purposes of drugs, and supposing drugs are not found there, even supposing they are, one of the police purposes is actually to read whatever mail is inside as well. And what I am trying to ascertain is, can you be certain before opening the letter that there actually are drugs inside? I gather from the Commissioner, not entirely; that you have some means. Does it depend on the drug? Can some drugs be ascertained from outside the envelope?

Commr Simmonds: When we speak to you next week in camera, you will know why we know which envelopes to open.

Mr. MacGuigan: All right. Let me say this: that I reserve the right to come back and question you further in public, because I think this is the kind of thing the public has to know before we grant you such powers. In a general way, the public has to understand what the safeguards are, and I think we have to try to put some of this on the record.

• 2050

Let me ask a similar question of General Dare: how do you know which letters contain micro dots or whatever? Is this also from extrinsic evidence that you are using or do you have some way of telling from the letter itself? I presume micro dots are not detectable from outside the envelope. At least you might make comment on that.

Gen Dare: Yes. Rather like the commissioner's reply, we simply cannot just survey a whole host of persons. When I seek and obtain a Minister's warrant to progress for a technical intrusion, or if this legislation is approved, this is not what in the professional circuit we call a fishing expedition, we have to show real cause. I can attest, and I hope I made it clear during my first part of the formal presentation, that I have to satisfy my political master in no uncertain terms. It cannot just be a simple statement; we have to write up reasonable and actual grounds for suspecting that the person is involved in some terrorism, some subversion or whatever.

[Translation]

M. MacGuigan: Bien.

M. Robinson: Mais les chiens policiers ne lisent pas le courrier.

M. Simmonds: Non, et, de plus, l'affidavit que vous devez présenter lors de votre demande de mandat doit exposer toute l'affaire. Vous devez prouver au juge que vous avez de très bonnes raisons de croire que telle ou telle enveloppe contient de la drogue.

M. MacGuigan: Oui.

M. Simmonds: Vous devez donc exposer toute l'affaire et expliquer pourquoi un autre moyen d'enquête ne permettrait pas d'aboutir aux résultats désirés. Nous n'agissons donc pas au hasard. Selon ce projet de loi, nous ne nous rendrons pas tout simplement au bureau de poste...

M. Blais: A ce propos, j'aimerais signaler que le projet de loi stipule que les noms et adresses des suspects doivent être identifiés dans l'affidavit soumis conformément à la loi.

M. MacGuigan: Oui. Toutefois, il est possible que, lorsqu'une lettre est ouverte parce qu'on croyait y trouver de la drogue, mais que l'on n'en trouve pas, le rôle du policier consiste quand même à lire la lettre qui se trouve à l'intérieur. J'aimerais donc savoir si vous pouvez être sûrs, avant d'ouvrir la lettre, qu'elle contient bien de la drogue. Le commissaire m'a dit qu'il ne pouvait pas être tout à fait sûr, mais qu'il y avait quand même certains moyens de l'être. Cela dépend-il de la nature de la drogue? Certaines drogues peuvent-elles être identifiées sans qu'on ait à ouvrir l'enveloppe?

M. Simmonds: Lorsque nous nous réunirons à huis clos la semaine prochaine, vous saurez tout là-dessus.

M. MacGuigan: Bien. Écoutez, je me réserve le droit de vous reposer ce genre de questions en public, car c'est une chose que le public doit savoir avant que nous vous accordions ce genre de pouvoir. En d'autres termes, le public doit savoir quelles garanties seront prévues, et je pense avoir le droit de poser ce genre de questions.

J'ai une question semblable pour le général Dare: comment savez-vous quelles lettres contiennent des micropoints, ou autres? Est-ce en vertu de preuves extérieures à votre disposition, ou pouvez-vous le déterminer à même la lettre? Je suppose que les micropoints ne peuvent être détectés de l'extérieur de l'enveloppe. Avez-vous des remarques à cet égard?

M. Dare: Oui. Comme le disait le commissaire, on ne peut entreprendre de surveiller le courrier d'un grand nombre de personnes. Si j'obtiens du ministre un mandat pour une perquisition technique, ou si cette loi est adoptée, il ne s'agira pas de ce que les professionnels appellent une partie de pêche; nous devrons fournir des raisons très valables. Je vous affirme, et j'espère que cela était clair dans ma déclaration préliminaire, que je dois répondre à toutes les exigences de mon chef politique. On ne peut se contenter d'une simple déclaration écrite; il faut donner des preuves réelles et raisonnables qu'on soupçonne que la personne en cause s'est engagée dans des actes de terrorisme, de subversion, ou autres.

Mr. MacGuigan: Let me be a little bit more precise, and this will be my last question, Madam Chairperson. On what basis do you make the decision to open the letter for examination, as in Cathedral C and as opposed to Cathedrals A and B where you merely note the address or photocopy it? How do you decide there is something inside which is worth your examination?

Gen Dare: Madam Chairman, this again would be a specific case decision, and I am quite frank to confess that we are always looking for information. The difference between Cathedrals A, B and C was really because of the format, the lack of legislative powers to go to Cathedral C. Quite honestly, and I will never attempt to deceive the Committee, I think you would find that we would use probably the full-scale opening more frequently now than we have in the past.

Mr. MacGuigan: You mean if you had legislative authority.

Gen Dare: If we had the legislative authority.

Mr. MacGuigan: I am not sure I quite understand that because even without legislative authority you had 68 Cathedral Cs, which opened the mail, to 26 for A and B which merely scrutinized the outside. Your degree of inhibition was certainly not complete.

Gen Dare: As I say, Madam Chairman, I am merely recording the honest facts of history over the tension period from 1970 to 1978, and without any reservation about it.

Mr. MacGuigan: Was this a historical change? I mean, did you begin with Cathedral C and then move on to A and B, or vice versa?

Gen Dare: Madam Chairman, the real answer to that one is that, no, the three steps were formalized in 1970. I myself—and in no way am I escaping the issues of history—was not aware of Cathedral C back in history until it became a matter of research and identification. That is why I am trying to say that if the legislation is approved by the government and by the House of Commons I would not wish to mislead that we would be using A and B very frequently.

Mr. MacGuigan: Very frequently or very infrequently?

Gen Dare: We would be using it... All right, put it the other way around.

Mr. MacGuigan: You would be using C more frequently, would you not?

Gen Dare: Yes.

Mr. MacGuigan: You would almost always take advantage of the opportunity of opening the mail.

Gen Dare: Yes, after we got the warrant authorized by the Minister.

Mr. MacGuigan: Thank you.

Commr Simmonds: If you try to look at its historical development, you have to go back a long way, and you certainly have to go back to see what happened during the war

[Traduction]

M. MacGuigan: Permettez-moi de préciser, et c'est ma dernière question, madame la présidente. Sur quoi fondez-vous la décision d'ouvrir une pièce de courrier pour examen, comme dans l'opération Cathédrale C, par opposition aux opérations Cathédrales A et B, où vous notez simplement l'adresse, ou la photocopiez? Comment décidez-vous que l'enveloppe renferme quelque chose qui est digne d'examen?

M. Dare: Madame la présidente, il s'agirait d'un cas particulier, et je dois admettre que nous cherchons toujours des renseignements. La différence entre les catégories d'opérations A, B et C porte vraiment sur la forme de l'opération, le manque de pouvoir législatif qui permettrait de passer à l'opération Cathédrale C. Honnêtement, et je ne voudrais jamais tromper le Comité, on ouvrirait sans doute le courrier plus fréquemment que nous avons fait dans le passé.

M. MacGuigan: C'est-à-dire si vous aviez les pouvoirs proposés dans la loi.

M. Dare: Oui, si nous avions ces pouvoirs.

M. MacGuigan: Je ne comprends pas tout à fait, puisque, même sans l'autorité législative, vous avez fait 68 perquisitions du type Cathédrale C, c'est-à-dire que vous avez ouvert le courrier, comparativement à 26 perquisitions du type A et B, qui vous permettent seulement d'examiner l'extérieur du courrier. Vous n'étiez donc pas complètement limités.

M. Dare: Madame la présidente, je ne fais que raconter les faits de la période de tension de 1970 à 1978, et sans réserve.

M. MacGuigan: S'agit-il d'un changement historique? En fait, avez-vous commencé par des opérations du type Cathédrale C, pour ensuite passer aux types A et B, ou vice-versa?

M. Dare: Madame la présidente, non, les trois étapes sont utilisées depuis 1970. Personnellement,—et je ne cherche pas à me soustraire aux questions d'ordre historique,—je n'étais pas au courant des opérations Cathédrale C, avant que cela ne devienne une question de recherche et d'identification. C'est pourquoi je souligne que si la loi est approuvée par le gouvernement et par la Chambre des communes, je ne voudrais pas vous laisser croire que nous nous servirions d'une perquisition du type A et B très fréquemment.

M. MacGuigan: Très fréquemment ou très peu fréquemment?

M. Dare: Nous nous en servirions . . . Très bien, renversons la phrase.

M. MacGuigan: Vous vous serviriez donc des perquisitions du type Cathédrale C plus souvent, n'est-ce pas?

M. Dare: Oui.

M. MacGuigan: Vous saisiriez presque toujours l'occasion d'ouvrir le courrier.

M. Dare: Oui, après avoir obtenu un mandat autorisé par le ministre.

M. MacGuigan: Merci.

M. Simmonds: Si on veut tracer l'évolution historique, il faut retourner très loin en arrière, jusqu'aux années de la Seconde Guerre mondiale. Il n'y avait aucune loi. Il n'y avait

years. There was no legislation; there was no control, but things were done out of necessity to survive.

Mr. MacGuigan: Yes.

Commr Simmonds: And some of it carried over.

Mr. Blais: Perhaps I might just draw your attention to one of the three general examples that General Dare gave, namely that as a result of a technical intercept it was found that some information was to be transmitted through the mails. So in effect through some other means of interception the knowledge is obtained that would indicate that some mail would or might contain information that is of security interest.

Mr. MacGuigan: Thank you. I will yield to the other questioners, Madam Chairperson.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Jarvis.

• 2055

Mr. Jarvis: Thank you, Madam Chairman. Although Gen. Dare referred to it, the Commissioner did not nor did Chief Adamson speaking on behalf of the Canadian Association of Chiefs of Police—this legislation really provides not another tool of law enforcement but an extraordinary tool to be used only in limited circumstances. I have the concern that an extraordinary tool, once given, can become an ordinary tool, as I put to Chief Adamson, in the hands of lazy law enforcement officers who prefer to take an easier route, if that route is available, rather than the more traditional form. Would you agree to an amendment, Commissioner, in this legislation such as exists in a number of other jurisdictions on the criminal side, not the security side, that the warrant be issued not only on the basis that ordinary methods of law enforcement have proved ineffective, which is written in here, but that it would be reasonable to assume that an arrest would be the result of the interception.

Mr. Blais: Mr. Chairman, perhaps if the question were framed in some other way the Commissioner would be ready to advise the government.

Mr. Jarvis: All right. Perhaps Mr. Venner would wish to answer because it deals with the criminal side. Would it be a handicap in your view if an assertion had to be made by the applicant for the warrant that it was, in his opinion, reasonable to believe an arrest would result from the interception?

Commr Simmonds: We could not go that far. We always hope it would lead to that, but not necessarily the addressee.

Mr. Jarvis: No, no. I did not say that.

Commr Simmonds: The whole purpose of investigation in narcotics of course is to lead to arrests and trials. We would always hope they would get there but to have to say in advance or give any sort of guarantee that it is supposed to, we could not do that.

Mr. Jarvis: No, I did not ask for a guarantee; I just asked for a reasonable belief.

Mr. Blais: Is that not what . . .

[Translation]

aucun contrôle, mais on faisait de telles choses, afin de survivre.

M. MacGuigan: Oui.

M. Simmonds: Et cette tradition a continué.

M. Blais: Permettez-moi de vous rappeler un des trois exemples généraux qu'a mentionnés le général Dare, à savoir qu'à la suite d'une interception technique, on s'est aperçu qu'on transmettait des renseignements par le courrier. Donc, grâce à d'autres moyens d'interception, on a obtenu des renseignements indiquant que le courrier pourrait contenir des renseignements portant sur la sécurité.

M. MacGuigan: Merci. Madame la présidente, je cède la parole aux autres députés.

La vice-présidente: Merci. Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Merci, madame la présidente. Quoique le général Dare en ait fait mention, ni le commissaire, ni le chef Adamson, porte-parole de l'Association canadienne des chefs de police, n'ont mentionné que cette loi prévoit réellement non seulement une autre méthode d'appliquer la loi, mais une méthode extraordinaire, qui doit être utilisée seulement dans des circonstances très rares. Cela m'inquiète, car une méthode ordinaire, comme je l'ai dit au chef Adamson, dans les mains d'agents de la loi paresseux, qui préféreraient prendre le chemin le plus facile, s'il est disponible, plutôt que de se servir de méthodes plus conventionnelles. Monsieur le commissaire, accepteriez-vous qu'on modifie cette loi, comme on l'a déjà fait pour nombre d'autres lois portant sur l'aspect criminel, pas sur l'aspect sécuritaire, pour qu'un mandat soit accordé non seulement parce que d'autres méthodes ordinaires d'application de la loi ont été manifestement inefficaces, comme le dit le bill, mais parce qu'on suppose qu'une arrestation suivra une interception?

M. Blais: Monsieur le président, si on posait la question d'une autre façon, le commissaire pourrait alors conseiller le gouvernement.

M. Jarvis: Très bien. M. Venner pourra peut-être répondre, puisqu'il s'agit du Code criminel. Cela entraverait-il votre travail, si le requérant d'un mandat devait affirmer qu'à son avis, on a des raisons de croire qu'une arrestation suivra l'interception?

M. Simmonds: Cela ne serait pas acceptable. On espère toujours qu'une arrestation en résultera, mais pas nécessairement celle du destinataire.

M. Jarvis: Non, non. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

M. Simmonds: Évidemment, dans les enquêtes sur les stupéfiants, l'objectif éventuel est de permettre des arrestations et des procès. On espère toujours que ce sera le cas, mais affirmer à l'avance ou garantir que cela se produira, cela ne nous est pas possible.

M. Jarvis: Non, je n'ai pas demandé une garantie; seulement un espoir raisonnable.

M. Blais: N'est-ce pas . . .

Mr. Jarvis: It is very common in most jurisdictions. I am troubled at the reluctance here.

Mr. T. Venner (Assistant Commissioner, Royal Canadian Mounted Police): If I may, Mr. Chairman, I really cannot see the concern that this would create lazy policemen. I respectfully suggest it has not; Part IV(1) of the Criminal Code has not. When you really look at the sections which set out what we have to satisfy to get an authorization or what we will have to satisfy under this new bill, and my experience has shown me that those are very rigorously applied by judges and by agents and by our own supervising levels within the force, it does not make lazy policemen at all; it has the opposite effect, I suggest.

Mr. Blais: I might point out as well, Mr. Jarvis, on page 3 of the bill—and I know that we are not on clause by clause—the affidavit in support of the application has to indicate that other means of investigation have been tried; that those means have not proved successful and that the investigation could not be pursued without this particular extraordinary means' being obtained.

Commr Simmonds: I think it is also important to realize that with the present state of the laws, as far as the Post Office Act is concerned, there is already access to certain classes of mail. It is just that portion of the mail to which there is not access at the present time, yet we acknowledge that there are drugs there and we need to do something about it to secure evidence. We are really not talking about a huge range of cases, and in the process I cannot see how it can lead to lazy law enforcement.

Mr. Jarvis: Well, not in terms of this bill on the criminal side which I think is absolutely atrocious. To give the power for drugs and not for the other offences is just so unacceptable to me or would be if I were a law enforcement officer. For example, my God, you cannot even intercept a letter bomb unless you can show it is on the security side. That is a most ridiculous situation and I am not going to believe it.

Mr. Blais: On that point, Mr. Jarvis, I might indicate to you—and this is not something that has to do with the present ministerial responsibility—that I am sure if you asked the present Postmaster General, he would advise you that within the Post Office Act there are powers to intercept letter bombs without the necessity of this legislation. That interception can take place, and has taken place in the past. There is security equipment in the Post Office in order to permit that sort of interception.

• 2100

Mr. Jarvis: I want to talk about the security side with the Commissioner and General Dare. General Dare did say quite unequivocally, and I accept it and I agree with it, that he does support strict control mechanisms. So do I.

Le us take a look at the security side both before and after the fact, before the fact in terms of applying to the Solicitor General. I accept completely your assurances, General Dare, about the detail to which you must go and the diligence which [Traduction]

M. Jarvis: C'est ce qui prévaut dans la plupart des lois. Votre hésitation m'inquiète.

M. T. Venner (commissaire adjoint, Gendarmerie royale du Canada): Monsieur le président, je ne vois pas comment cela pourrait rendre les agents de police paresseux. Je dis respectueusement que ce n'est pas le cas; la partie IV(1) du Code criminel n'a pas rendu les gens paresseux. Si on étudie attentivement les articles précisant les exigences à remplir pour obtenir une autorisation, et celles contenues dans ce nouveau bill—et selon mon expérience, les juges et les agents les appliquent rigoureusement, comme c'est le cas des surveillants dans la Gendarmerie royale—cela ne crée pas des agents paresseux; c'est plutôt le contraire.

M. Blais: Monsieur Jarvis, je vous ferai remarquer aussi qu'à la page 3 du bill—je sais que nous ne sommes pas à l'étude article par article—les documents à l'appui de la demande doivent indiquer si d'autres méthodes d'enquête ont été essayées, que ces moyens ont échoué, et qu'on ne pourrait pas continuer l'enquête sans avoir recours à des méthodes extraordinaires.

M. Simmonds: Il est important aussi de savoir qu'actuellement, les lois, par exemple la Loi sur les postes, donnent déjà accès à certaines classes de courrier. Il ne s'agit ici que de cette partie du courrier qui n'est pas accessible actuellement, quoique nous reconnaissions qu'il peut y avoir des stupéfiants, et que nous devons faire quelque chose pour obtenir les preuves. Il ne s'agit pas d'un grand nombre de cas, et je ne vois pas comment ce processus pourrait porter les agents de la loi à être paresseux.

M. Jarvis: Pas aux termes du bill, à l'égard de l'aspect criminel, que je trouve atroce. Permettre l'interception pour découvrir des drogues, et ne pas le permettre dans le cas d'autres infractions, m'est absolument inacceptable, et me serait inacceptable si j'étais policier. Par exemple, vous ne pouvez même pas intercepter une lettre piégée, à moins qu'on démontre que cela menace la sécurité. C'est une situation si ridicule que je n'ose y croire,

M. Blais: Monsieur Jarvis, à cet égard, je vous ferai remarquer—et cela n'a rien à voir avec la responsabilité ministérielle actuelle—que si vous le demandiez au ministre des Postes actuel, il vous affirmerait qu'en vertu de la Loi sur les postes, il a certains pouvoirs qui lui permettent d'intercepter les lettres piégées, sans qu'il ait besoin de ce projet de loi. On peut faire une telle interception, et cela s'est déjà fait. Les bureaux de poste ont les dispositifs de sécurité nécessaires pour faire une telle interception.

M. Jarvis: Je voudrais maintenant discuter de l'aspect sécurité avec le commissaire et le général Dare. Le général Dare a affirmé sans équivoque, et je suis d'accord, qu'il est en faveur d'un mécanisme de contrôle rigoureux. Moi aussi.

Étudions l'aspect sécurité avant et après le fait, la partie avant le fait étant la demande faite au Solliciteur général. Général Dare, j'accepte toutes vos assurances concernant les détails du processus, et la diligence avec laquelle vous devez

you must put into the application, but the report under the Official Secrets Act for last year showed that the Solicitor General on average, for electronic surveillance, would have 9.6, I think, applications per week. That strikes me as quite a number. That number will go down. Add to that the mail interception application.

Without speaking personally about any Solicitor General, because I think it would be the same for any person, no matter how diligent he were, we have had an unfortunate situation where one Solicitor General did sign something when he did not really know, because of the use of code numbers, exactly what it meant. It has been suggested in this Committee that, rather than being a signatory to the warrant, the Solicitor General might be the applicant in every case for the warrant. He would be supplied with the necessary material by you and your colleagues, and the application would go to a judge. Would you comment on that, sir?

Gen. Dare: Mr. Chairman, Mr. Jarvis, I do not have the figures with me but I will gladly provide them to the Committee. You will understand that the annual report by the Solicitor General as soon as possible after the first of the year, as required by the law, really represents a total of interceptions for the year, many of which are repetitious on long-term intelligence objectives. They are not new documents being sworn to the minister. The minister personally reviews on an annual basis, prior to the end of the year, a continuation of those ones sworn by myself to his predecessor and re-sworn at the end of the calendar year. So I think the figures, if I may say, are slightly misleading. I can get you for a later presentation the exact numbers of new ones processed.

The Commissioner wishes to say something about a judge and the application to a judge. I suppose in my particular field it is a little different from someone who is in another part of the country without the responsibility for or complete comprehension of the threats to national security and the things that go to make it up. Hence, to me, someone like the Solicitor General, who after all responds on behalf of the Canadian people and the Parliament of Canada for the activities of the security service through the RCMP, is really in the best informed position.

Commr Simmonds: I think there is another point too. I am not sure how well qualified I am to make this judgement and it is my own view, but national security, it seems to me, is the responsibility of the government, and it would be wrong to transfer from the executive to the judiciary the responsibility for making decisions on national security, and that is, in effect, what you would be doing. That is my own view of it. I think it properly rests with the government, which must be accountable and which really has the over-all security of the nation to be concerned with. I believe it is in the right place in ministerial hands. That is the view I have.

Mr. Jarvis: In the response that General Dare gave me, he pointed out one of the problems after the fact, and that lies in the report. As you know, it is of practically no use to me except in very broad terms, and I do not want to be privy to all this stuff.

[Translation]

faire votre demande, mais selon le rapport fait en vertu de la Loi sur les secrets officiels, l'année dernière, le Solliciteur général a reçu en moyenne 9.6 demandes par semaine pour la surveillance électronique. Cela me semble un chiffre très élevé. On n'a aucune raison de croire que ce chiffre diminuera. Ajoutons-y des demandes d'interception du courrier.

Sans mentionner un solliciteur général en particulier, puisque ce serait la même chose pour n'importe qui, aussi diligent qu'il puisse être, il faut se rappeler qu'on a eu une situation malheureuse selon laquelle un solliciteur général aurait signé quelque chose sans comprendre exactement son contenu, à cause de l'emploi de numéros de code. On a déjà proposé au Comité que, plutôt que d'être signataire du mandat, le Solliciteur général devrait en être le requérant dans tous les cas. Vous et vos collègues qui lui donneriez les documents nécessaires, et la demande irait à un juge. Avez-vous des remarques à ce sujet, monsieur?

M. Dare: Monsieur le président, monsieur Jarvis, je n'ai pas les chiffres en ce moment, mais je les remettrai volontiers au Comité. Vous devez savoir que le rapport annuel du Solliciteur général, soumis aussitôt que possible après le début de l'année, en vertu de la loi, donne la somme totale des interceptions d'une année, dont plusieurs sont répétées, en vertu d'objectifs à long terme. Ce ne sont pas de nouvelles demandes sollicitant l'autorisation du ministre. Le ministre revoit personnellement chaque année, avant la fin de l'année, le prolongement des mandats que j'ai présentés à son prédécesseur, et qui sont redemandés à la fin de chaque année civile. Les chiffres sont donc un peu trompeurs. Je peux vous fournir, à une autre séance, le nombre exact des nouvelles demandes autorisées.

Le commissaire veut dire quelque chose au sujet du juge et de la demande faite à un juge. Dans mon domaine, c'est un peu différent du cas de celui qui, dans une autre partie du pays, n'a pas la responsabilité de comprendre les menaces à la sécurité nationale, et les questions connexes. Donc, à mon sens, le Solliciteur général, qui répond, au nom du peuple canadien et du Parlement, des activités du Service de sécurité, par le biais de la Gendarmerie royale du Canada, est la personne la mieuxinformée.

M. Simmonds: Il y a aussi un autre aspect. Je ne sais pas si je suis en mesure de faire un tel jugement, mais c'est mon opinion personnelle; la sécurité nationale, à mon sens, est la responsabilité du gouvernement, et on aurait tort de transférer de l'exécutif au judiciaire la responsabilité de prendre des décisions au sujet de la sécurité nationale, comme vous l'avez proposé. C'est mon opinion personnelle. Cette responsabilité incombe au gouvernement, qui est comptable de ses actes, et à qui incombe la sécurité de la nation. Je crois qu'il est juste que cette responsabilité soit confiée au ministre. Voilà ce que je pense.

M. Jarvis: Dans sa réponse, le général Dare faisait remarquer un des problèmes après le fait, c'est-à-dire le rapport. Vous savez sans doute que ce rapport ne m'est pratiquement pas utile, sauf en général, et que je ne veux vraiment pas connaître tous ces détails.

But let us talk about after the fact, because I would like somebody to audit that report; in effect, audit the Solicitor General, who, as you have pointed out quite accurately, Commissioner, is in charge of national security. One of my colleagues—I might be stealing Mr. Lachance's thunder; I cannot remember but I think it was he—suggested a report by the Solicitor General to a panel of Supreme Court judges, or something of that nature. The report we get, sir, is hardly worth reading because of its nature.

Commr Simmonds: Just let me answer from the police perspective. We just need the authority and I think at some other level you can make the argument about who should be able to give us the authority we need and what sort of control mechanisms there should be. We urge that there be good and adequate control mechanisms that will make everybody in the country comfortable. But I do not want to get into the argument over whether it should be the judge or the Minister, other than what I have already said. Our concern is that we be allowed to carry out our responsibility and mandate in a way that will assist the government in protecting the nation.

• 2105

Mr. Blais: If I just might add, though, Commissioner, your explanation in terms of ministerial responsibility and government responsibility for national security is bang-on. I fully support that and I think Mr. Jarvis, as well, supports it. The question is, at whichever level you insert the judicial process, what you are doing is transferring from the political process to the judiciary a ministerial decision and a ministerial responsibility. So that in the final analysis it is the judiciary that becomes responsible for the administration of one responsibility that should rest with the executive, namely, the protection of sovereignty and national security.

Mr. Jarvis: I do not agree that that is an abrogation . . .

Mr. Blais: But in any event, that is a debatable point, as Mr. Lachance undoubtedly will say.

Mr. Jarvis: My last question is maybe more of a comment, because neither the Commissioner nor Gen. Dare, although they emphasize the importance of this legislation, emphasizes the urgency, and that is basic to this bill, if you have read the debate. You, according to evidence given by the McDonald Commission, or predecessors, have been urging this type of legislation for somewhere between 30 and 40 years. We have the McDonald Commission right in the middle of all this now. Can I ask, is the urgency created because of recent events—the lid is on—because that certainly has been bandied around Ottawa? Everything has stopped and that is adversely affecting your law enforcement capabilities. Is that the urgency here?

Commr Simmonds: I think it is fair to say that we have considered it urgent over that entire time span that you have spoken about, but it did not come about as a result. In trying to do what appeared to be necessary for us to do, in order to protect the nation, to deal with some areas of crime, we now find ourselves in difficulty. As far as I am concerned, we still

[Traduction]

Mais considérons la situation après le fait, car je voudrais que quelqu'un vérifie ce rapport; en fait, qu'on vérifie les actes du Solliciteur général, qui, comme vous le disiez si bien, monsieur le commissaire, est chargé de la sécurité nationale. Je me sers sans doute des mots d'un autre de mes collègues, M. Lachance; je ne me souviens pas, mais je crois qu'il a proposé qu'un rapport du Solliciteur général soit vérifié par une commission de juges de la Cour suprême, ou quelque chose du genre. Monsieur, le rapport que nous recevons ne vaut pas la peine d'être lu, de par sa nature.

M. Simmonds: Laissez-moi répondre selon le point de vue de la police. Nous ne demandons que l'autorité, et c'est à d'autres de déterminer qui devrait nous donner cette autorité, et le genre de mécanismes de contrôle à implanter. Nous voulons un mécanisme de contrôle adéquat qui rassurera tout le monde au pays. Mais je ne veux pas débattre la question au sujet de qui devrait émettre le mandat, le juge ou le ministre, sauf pour ce que j'ai déjà dit. Nous demandons simplement de pouvoir répondre à notre responsabilité et à notre mandat de façon à aider le gouvernement à protéger la nation.

M. Blais: Toutefois, j'ajouterai, monsieur le commissaire, que votre explication à l'égard de la responsabilité ministérielle et de celle du gouvernement, pour la sécurité naitonale, est très juste. Je vous appuie de tout cœur, et je crois aussi que M. jarvis vous appuie. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le niveau où l'on introduit le processus judiciaire, on ne fait que transférer du processus politique au processus judiciaire une décision et une responsabilité ministérielle. Ainsi, finalement, ce sont les juges qui deviennent responsables de l'exécution d'une responsabilité administrative, à savoir la protection de la souveraineté et de la sécurité nationale.

M. Jarvis: Mais je ne suis pas d'accord que ce soit une révocation...

M. Blais: En tout cas, c'est une question discutable, comme l'affirmera sans doute M. Lachance.

M. Jarvis: Ma dernière question est plutôt une remarque, car ni le commissaire ni le général Dare, quoi qu'ils aient souligné l'importance du bill, n'ont souligné son urgence, urgence fondamentale, si vous avez suivi le débat. Selon les témoignages présentés devant la Commission McDonald, vous et vos prédécesseurs avez poussé ce genre de loi depuis 30 ou 40 ans. Maintenant, la commission McDonald est au beau milieu du débat. Ce besoin urgent d'un bill a-t-il été créé par les événements récents, car c'est certainement une question que l'on s'est posée à Ottawa? Tout semble arrêté, et cela semble avoir entravé vos capacités d'application de la loi. Est-ce cela le besoin urgent?

M. Simmonds: Il est juste de dire que nous avons toujours considéré le besoin urgent, mais nous ne l'avons pas obtenu. Pour accomplir le travail nécessaire pour protéger les nations, pour agir dans certains domaines criminels, nous avons maintenant des difficultés. Quant à moi, il nous faudra toujours faire ces choses, pour bien protéger la nation, et résoudre ces

have to do those things if we are going to adequately protect the nation and deal with some of these criminal problems, and the quicker we can get that legislation so we can go about doing our job properly, the better it will be, and to me it is urgent.

Mr. Blais: There is the question, Mr. Chairman, as well, that in terms of the drug trafficking problem and you have, Commissioner, some first-hand experience in that, there has been a dramatic increase, when the recent figures as published would indicate that in British Columbia, in the lower mainland, the total income from the drug trafficking industry is something like a quarter of a billion dollars annually.

Mr. Leggatt: A decrease in the figures, if you examine them ...

Mrs. Holt: And that is a conservative estimate . . .

Mr. Blais: That is a conservative estimate, is that what you are saying, Mr. Leggatt?

Mr. Leggatt: I am saying that you should examine the table that was put before the Committee by those people from British Columbia, which showed a net decrease in those who had been identified in a state of addiction in the Province of British Columbia. Those are the only firm figures that were before the Committee . . .

Mrs. Holt: And they were not accurate . . .

Mr. Leggatt: Well, it is up to the police . . .

Commr Simmonds: I would not want to argue the figures. Even if it has gone down 1 per cent, and I do not know those figures, it is a pretty bad problem and I think you are very aware of the effect of it.

The Chairman: All through, Mr. Jarvis. Mr. Leggatt, you may continue.

Mr. Leggatt: Could I ask you, Mr. Commissioner, whether you accept the principle that privacy of communication by mail is a right that has been enjoyed by Canadians and is a right that should continue to be enjoyed by Canadians? Would you accept that general principle?

Commr. Simmonds: Generally, yes.

Mr. Leggatt: The evidence that General Dare provided to us this evening indicated 68 interceptions, of mail opening, by police forces. The press reported that between 1970 and 1977 there were 699 pieces of mail opened. Now, I picked that up from the press and if the press was inaccurate I do not want to use the figure. But that was over a seven-year period, as I took it from a report in *The Globe and Mail*; I must admit, I did not examine the transcript of the McDonald inquiry. Am I in the right ballpark?

• 2110

Commr Simmonds: Mr. Dare referred only to security service operations. The evidence before McDonald primarily dealt with criminal investigations, drug investigations. Perhaps Assistant Commissioner Venner can be helpful here. In fact it might be a useful time for him to make his general comments so that the questions can touch on both areas and you will have heard the background of his general comments.

[Translation]

problèmes criminels et, plus tôt on aura cette loi, plus tôt on pourra faire le travail correctement, et cela me semble urgent.

M. Blais: Monsieur le président, il faut se rappeler aussi qu'au sujet du problème du trafic de la drogue—et vous en savez quelque chose, vous, monsieur le commissaire—il y a eu une augmentation importante, puisque les chiffres récents publiés indiquent qu'en Colombie-Britnnique, au sud de la province, le revenu total provenant de l'industrie du trafic des drogues s'élève à quelque 250 millions de dollars par année.

M. Leggatt: Vous verrez une diminution des chiffres, si vous les étudiez attentivement . . .

Mme Holt: Et c'est une estimation modérée . . .

M. Blais: Vous dites que c'est une estimation modérée, monsieur Leggatt?

M. Leggatt: Je dis que vous devriez étudier les tableaux qui ont été déposés au Comité par ces gens de la Colombie-Britannique, tableaux qui montraient une diminution nette du nombre des toxicomanes en Colombie-Britannique. Ce sont les seuls chiffres confirmés qu'a reçus le Comité...

Mme Holt: Et ils ne sont pas exacts . . .

M. Leggatt: Eh bien! C'est à la police . . .

M. Simmonds: Je ne veux pas débattre ces chiffres. Même s'ils sont diminués de 1 p. 100, et je ne connais pas ces chiffres, c'est un problème très grave, et vous êtes très au courant de ses effets.

Le président: C'est tout, monsieur Jarvis. Monsieur Leggatt, vous pouvez continuer.

M. Leggatt: Monsieur le commissaire, acceptez-vous le principe que le secret des communications par courrier est un droit dont les Canadiens ont joui, et dont ils devraient continuer à jouir? Acceptez-vous ce principe en général?

M. Simmonds: Oui, en général.

M. Leggatt: Le général Dare a indiqué ce soir que la police avait intercepté ou ouvert le courrier 68 fois. Dans les journaux, on a pu lire qu'entre 1970 et 1977, 699 pièces de courrier ont été ouvertes. J'ai trouvé ces chiffres dans les journaux, et s'ils sont inexacts, je ne me servirai pas de ces chiffres. Cela couvre une période de 7 ans, selon le Globe and Mail; et j'admets que je n'ai pas étudié les textes de l'enquête McDonald. Ces chiffres sont-ils justes?

M. Simmonds: M. Dare n'a parlé que des activités du Service de sécurité. Les éléments de preuve déposés devant la Commission McDonald portent principalement sur les enquêtes criminelles et les enquêtes sur les stupéfiants. Peut-être le commissaire adjoint, M. Venner, pourrait-il vous aider. En fait, ce serait peut-être le moment de lui demander de faire des commentaires généraux, et ainsi, les questions pourront porter

Mr. Blais: Mr. Chairman, you have no objections to that.

The Chairman: No.

Mr. Blais: Then perhaps we might come back to Mr. Leggatt.

A/Commr Venner: I could comment on that.

Mr. Leggatt: If it is responding to my question.

A/Commr Venner: The figures that we put before the McDonald Commission on the criminal investigation side were 954 mail openings in that period of time. I hasten to say, and I must say this, that we are by no means suggesting that those were all illegal or improper mail opening, due to the confusion which exists over what is and is not a letter, and what is and is not first class mail, and some other confusing issues.

Mr. Leggatt: Making an assumption that some of them were illegal mail openings—and that is a fair assumption—do you believe charges should be laid against those police officers who may have been acting in good faith but nevertheless have violated the privacy of communications of Canadians?

Mr. Blais: Mr. Chairman, I think that question is kind of unfair to that witness. I suggest that it is not quite in order.

Mr. Lachance: Agreed.

Mr. Leggatt: I will let the Chairman rule as to whether the question is in order. After all, he is ruling.

Mr. MacGuigan: I think the question is in order, but on the other hand, as in Question Period, there is no compulsion on the person to whom it is addressed to answer. I take it that the Solicitor General does not wish to answer, nor does he wish his supporting witnesses to answer.

Mr. Blais: You take it right.

Mr. Leggatt: Could I ask whether the information surrounding those illegal mail openings has been now provided to the various responsible attorneys general in Canada, so they themselves can investigate whether a crime has been committed and whether charges should be laid in those cases.

Mr. Blais: Yes, that is the question. The question is, who is the responsible attorney general under the Post Office Act. In effect, Mr. Chairman, that question is one that is of considerable interest. Indeed, as Mr. Leggatt very well knows, the evidence relating to the mail openings has been presented to the McDonald inquiry in accordance with the statements of my predecessor, and that is the context within which the investigation is at present being carried on.

Mr. Leggatt: But you are still in doubt on a jurisdictional basis in terms of the letter opening you say takes place in the province of British Columbia.

Mr. Blais: No. I was just making a comment, an aside.

[Traduction]

sur les deux domaines, et vous aurez entendu les données de base.

M. Blais: Monsieur le président, si vous n'y voyez aucun inconvénient.

Le président: Non.

M. Blais: Dans ce cas, peut-être pouvons-nous revenir à M. Leggatt.

M. Venner: Je pourrais faire des commentaires à ce sujet.

M. Leggatt: S'il répond à ma question.

M. Venner: Les chiffres que nous avons donnés à la Commission McDonald pour les enquêtes criminelles étaient de 954 fouilles de courrier pendant cette période. Je m'empresse d'ajouter, et il ne faudrait pas l'oublier, que nous ne disons pas pour autant que toutes ces fouilles étaient illégales ou incorrectes, vu la confusion qui existe sur ce qui constitue ou ne constitue pas une lettre, sur ce qui est ou n'est pas du courrier de première classe, et quelques autres questions qui portent à confusion.

M. Leggatt: En supposant que certaines fouilles étaient illégales . . . et c'est une supposition honnête . . . croyez-vous que l'on devrait porter plainte contre les agents qui, tout en agissant de bonne foi, ont néanmoins violé l'aspect privé des communications des Canadiens?

M. Blais: Monsieur le président, j'estime qu'une question de ce genre est injuste envers le témoin. Je dirais même qu'elle n'est pas recevable.

M. Lachance: D'accord.

M. Leggatt: Je vais laisser le président décider si la question est recevable. Après tout, c'est à lui de se prononcer.

M. MacGuigan: Je crois que la question est recevable, mais par ailleurs, comme c'est le cas pendant la période des questions, rien n'oblige la personne à qui l'on a posé la question de répondre. J'ai l'impression que le Solliciteur général ne souhaite pas répondre, pas plus qu'il ne souhaite que son témoin réponde.

M. Blais: Vous avez bien imaginé.

M. Leggatt: Puis-je demander alors si les renseignements reliés à la fouille du courrier illégal ont été fournis maintenant aux divers procureurs généraux du Canada responsables, de façon à ce qu'ils puissent faire enquête eux-mêmes pour savoir si un crime a été commis et si des accusations devraient être portées si c'est le cas?

M. Blais: Oui, voilà toute la question. Il s'agit de savoir qui est le procureur général responsable en vertu de la Loi sur les postes. En effet, monsieur le président, cette question revêt un intérêt considérable. A vrai dire, comme le sait fort bien M. Leggatt, les éléments de preuve concernant la fouille du courrier ont été présentés à l'enquête McDonald conformément aux déclarations de mon prédécesseur, et c'est dans ce contexte que s'effectue actuellement l'enquête.

M. Leggatt: Mais vous avez toujours des doutes sur votre compétence en matière de fouille du courrier en Colombie-Britannique.

M. Blais: Non. Ce n'était qu'une remarque, un à-côté.

Mr. Leggatt: In terms of the specifics of the legislation, and I am following up one of Mr. Jarvis' questions, is the urgency in terms of the risk to the public for you to have this legal access to mail opening so important that you need that legislation prior to Mr. Justice McDonald's report coming in?

Commr Simmonds: My view is yes.

Mr. Leggatt: Perhaps the Solicitor General would be the better one to answer this question. When do you anticipate that report coming in?

Mr. Blais: As you know, the McDonald Royal Commission is master of its own timetable and I would not be the one to dictate that timetable to them. However, I would expect that in terms of the evidence that has been adduced to it, they will be proceeding to present a report as soon as is practicable. There have been a number of public comments made in the House and you are making one now, indicating that there is some interest in having some matters disposed of, but that is not our responsibility here. Our responsibility is to deal with the legislation that I have presented to the House and that has been approved in principle.

Mr. Leggatt: But, Mr. Blais, the mandate to the McDonald inquiry is set up under your jurisdiction. Surely it is under your jurisdiction to request an interim report, should you feel that one is appropriate, so that this Committee can see what the evidence is before we judge your particular bill. After all, we are going to get 10-minute question periods but Mr. Justice McDonald is looking at this thing with all the evidence in a rather intensive way. Why have you not requested an interim report so that this Committee would have the advantage of looking at the McDonald Commission's report on mail opening, so that we are not operating in this kind of vacuum before we make the decision to refer the bill back to the House.

• 2115

Mr. Blais: With all due respect, Mr. Leggatt, and Mr. Chairman, you are not operating in a vacuum; you are here because there are witnesses before you. We offered before you came in, Mr. Leggatt, in camera hearings in order for you to get full evidence, full inquiries of the supporting evidence for this particular legislation.

The McDonald inquiry, as you know, is looking at past procedures and past practices and we are looking at what is going to be available in the future. That is what we want the legislation to provide. There are different contexts and with all due respect, I feel that there is available to you now the evidence that is necessary for you to make your judgment. Indeed you have had three or four hearings or three or four sessions where you have had witnesses who have come in and provided you with evidence that is able to guide you in terms of your judgment.

Mr. Leggatt: The subject of the affidavit came up on warrants issued by your office, Mr. Solicitor General, who has access to those affidavits? Who in the public has a chance to

[Translation]

M. Leggatt: Pour revenir plus expressément au projet de loi, et je reprends là l'une des questions de M. Jarvis, la situation est-elle si urgente, face au risque que court le public s'il vous faut avoir le droit légal d'ouvrir le courrier, qu'il vous faut une loi avant que le juge McDonald ne présente son rapport?

M. Simmonds: A mon avis, oui.

M. Leggatt: Peut-être le Solliciteur général serait-il plus en mesure de répondre à cette question. Quand prévoyez-vous que le rapport sera déposé?

M. Blais: Comme vous le savez, la Commission royale McDonald est maître de son propre échéancier, et ce ne sera pas moi qui oserait leur en dicter un. Toutefois, je m'attends, vu les éléments de preuve qui y ont été déposés, qu'on tentera de présenter un rapport aussitôt que ce sera possible. Il y a eu de nombreux commentaires publics faits à la Chambre, et vous en faites un maintenant, laissant voir qu'on est assez intéressé à régler ces questions, mais cela n'est pas de notre ressort ici. Notre responsabilité porte sur l'étude du projet de loi que j'ai présenté à la Chambre et qui a été approuvé en principe.

M. Leggatt: Mais, monsieur Blais, le mandat de l'enquête McDonald relève de votre compétence. Il relève certainement de votre compétence de demander un rapport intérimaire, si vous estimez cette mesure appropriée, de façon à ce que le présent Comité puisse voir quels sont les éléments de preuve, avant que nous ne nous prononcions sur le présent projet de loi. Après tout, nous n'allons avoir que des périodes de questions de 10 minutes, alors que le juge McDonald étudie l'affaire avec tous les éléments de preuve en main, d'une façon assez poussée. Pourquoi n'avez-vous pas demandé un rapport intérimaire, de façon à ce que notre Comité ait l'avantage d'examiner le rapport de la Commission McDonald sur la fouille du courrier, de façon à ce que nous ne travaillions pas dans le vide avant de prendre la décision de renvoyer le projet de loi à la Chambre.

M. Blais: Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Leggatt, monsieur le président, vous ne travaillez pas dans le vide; vous êtes ici parce que des témoins comparaissent devant vous. Nous avons offert, avant que vous n'arriviez, monsieur Leggatt, de siéger à huis clos, afin de vous permettre d'entendre toutes les preuves, de tenir des enquêtes complètes sur les preuves à l'appui de ce projet de loi particulier.

L'enquête McDonald, comme vous le savez, examine la procédure et les pratiques du passé, alors que nous étudions ce qui existera à l'avenir. C'est ce que nous attendons du projet de loi. Les contextes sont différents, et très respectueusement, j'estime que vous avez maintenant à votre disposition les éléments de preuve nécessaires pour vous permettre de vous prononcer. Je dirais même, vous avez tenu trois ou quatre séances, trois ou quatre réunions au cours desquelles des témoins ont comparu et vous ont fourni les éléments de preuve nécessaires pour vous permettre de décider.

M. Leggatt: La question des déclarations assermentées a été soulevée au sujet des mandats émis par votre bureau, monsieur le solliciteur général, qui a accès à ces déclarations assermen-

examine the basis upon which those security warrants are issued?

Mr. Blais: Well, the documents themselves are top secret documents and they are not available except to those people who prepare them and to the legal officers who review them and ensure that the act has been complied with and to those people who are in the process of preparing the documentation and by me and the Director General prior to my swearing him and issuing the warrant if it is applicable.

Mr. Leggatt: In terms of the specificity in the warrants that are provided for under this particular bill, I do not see a provision where you have to identify the particular piece of mail. I see provisions where you have to identify the offence, the addresses where known and so on. Why do we not have a provision where the specific piece of mail that you wish to examine has to be identified in the affidavit? What I am worried about is a broad affidavit which says we want to look at all mail coming to, let us say, a particular organization because we think this organization may be dangerous.

Mr. Blais: You are talking about the provisions of this bill? Mr. Leggatt: Yes.

Mr. Blais: So you are dealing with the criminal investigation.

Mr. Leggatt: Well perhaps I could help a little. I am looking at "Affidavit in support", page 2 and the specificity. I am unhappy with what I think is a generalization in terms of the affidavit. I would like it to be specific in terms of a particular piece of mail.

Mr. Blais: How do you identify that piece of mail?

Mr. Leggatt: In the same way you identify someone's address when you want a search warrant to enter that home and have reasonable and probable grounds to enter that home.

Mr. Blais: So you would have to intercept the mail and keep it aside while you make application for a warrant?

Mr. Leggatt: Correct. You would have that power now under the cover provision, and that would give some protection to the public who are interested in knowing that there is not a broad search of mails going on. If your bill provided specificity in terms of an individual letter, I think there may be a little less concern amongst the public that their general rights of privacy are being invaded.

Commr Simmonds: If you knew that a known major drug trafficker had a letter coming from some foreign country and it was in connection with this drug trafficking business and narcotics were on the way and two letters arrived at the same time from the same address in the foreign country to this same trafficker would you be alarmed if we opened the wrong one or both of them? Is that what you are saying?

Mr. Leggatt: I am saying that you could open the mail going to a particular address, for example, which may have five or ten people in it, one of whom may be a person under suspicion, and that would be a broad examination of the mail

[Traduction]

tées? Qui, du public, a l'occasion d'examiner les raisons pour lesquelles les mandats de sécurité sont émis?

M. Blais: Les documents mêmes sont des documents très secrets et ne sont disponibles qu'aux personnes qui les préparent et aux avocats qui les revoient, pour s'assurer qu'on s'est conformé à la loi, et aux personnes qui recueillent la documentation et à moi-même, ainsi qu'au directeur général, avant qu'il ne prête serment et délivre le mandat, s'il est jugé nécessaire.

M. Leggatt: Pour ce qui est des modalités expresses des mandats, telles que prévues en vertu de ce projet de loi, je ne vois aucune disposition qui prévoit qu'on doive identifier expressément le courrier visé. Je vois qu'il existe des dispositions qui stipulent qu'on doit relever le délit, l'adresse, lorsque connue, etc. Pourquoi n'y a-t-il aucune disposition qui stipule qu'on doive identifier expressément le courrier que l'on désire examiner, dans la déclaration assermentée? Ce qui m'inquiète, c'est que l'on ait une déclaration assermentée si large, où il serait dit: nous voulons regarder tout le courrier qui arrive, par exemple, adressé à tel organisme, parce que nous croyons que ce dernier pourrait être dangereux.

M. Blais: Vous parlez des dispositions du projet de loi?

M. Leggatt: Oui.

M. Blais: Donc, vous parlez des enquêtes criminelles.

M. Leggatt: Peut-être puis-je vous donner plus de précision. Je regarde à la page 2, «Déclaration assermentée", et les conditions expresses. Je ne suis pas satisfait de ce que j'estime être une généralisation dans le cas de la déclaration assermentée. J'aimerais que la disposition soit plus précise en ce qui concerne le courrier.

M. Blais: Comment identifier le courrier?

M. Leggatt: De la même façon que l'on donne l'adresse de quelqu'un lorsque l'on veut avoir un mandat de perquisition, quand on veut entrer dans un domicile, et que l'on possède des motifs raisonnables et probables de fouiller ce domicile.

M. Blais: Il faudrait donc intercepter le courrier et le mettre de côté pendant que vous demandez le mandat?

M. Leggatt: C'est exact. Vous auriez ce pouvoir maintenant en vertu de la disposition générale, mais ainsi, on donnerait quelques assurances au public, qui ne veut pas que l'on fouille tout le courrier d'une façon générale. Si votre projet de loi prévoyait des dispositions précises pour identifier une lettre individuelle, alors, je crois que le public craindrait moins que son droit à la vie privée soit miné.

M. Simmonds: Si l'on sait qu'un trafiquant connu de stupéfiants attend une lettre d'un pays étranger qui porte sur son trafic de stupéfiants, et que deux lettres arrivent en même temps de la même adresse, dans un pays étranger, pour le même trafiquant, seriez-vous inquiet que l'on ouvre la mauvaise lettre ou les deux? Est-ce là ce que vous dites?

M. Leggatt: Je dis que vous pourriez ouvrir le courrier à destination d'une adresse particulière, où habitent peut-être cinq ou dix personnes, dont l'une fait l'objet de soupçons, et que, selon mon interprétation du projet de loi, un tel examen

which is provided for under the bill as far as I can see. You can say that I believe this offence has taken place, I believe this person lives at such and such an address, then all the mail going to that particular address would be opened and some innocent people's mail would clearly be opened in that case.

Commr Simmonds: I do not think innocent people's mail would be opened. You might open the wrong letter to the uninnocent person if they lived at the same address.

Mr. Blais: There is one case that perhaps Assistant Commissioner Venner might refer to in terms of the difficulties, the practical difficulties of the solution that you propose. I think, Commissioner Venner, you have that...

• 2120

A/Commr Venner: There are several, actually, but one that may take the point is one that we gave the McDonald Commission Inquiry. It has to do with the importation, I think, of 124 letters, all containing hashish and incidentally, none of them containing communication but all containing hashish, addressed to a wide range of fictitious names and addresses at post offices throughout southerastern Ontario.

Mr. Leggatt: You can identify that through the cover, can you not?

A/Commr Venner: I beg your pardon?

Mr. Leggatt: You can identify hash through the cover. You do not need to open.

A/Commr Venner: No, not necessarily, when you bear in mind that letters, first class letters under the Canada Post Office legislation can weigh up to 66 pounds and can be cardboard packages. It is not as simple as you might think. At any rate, those kinds of trafficking schemes, and we have several other examples, I do not know how you would deal with given the requirement for specifics that you have enunciated. I think it would be very, very difficult. Further, if I just might say, in the bill itself it says that the type of matter in the course of post to be intercepted or seized must be named, must be specified, and the names, addresses and occupations, if known, of all persons. To me that is pretty specific and we have been required to be fairly specific under Part 4(1) of the code by courts before they would give us authorization. I think that the specifics that you are asking for are in fact a requirement under that section.

The Chairman: This is your last question, Mr. Leggatt.

Mr. Leggatt: I just wanted to ask, Mr. Chairman, generally what kind of impact they could see in terms of being given this permission on the narcotics trade. In other words, what do your investigation show the percentage to be of narcotics that are being trafficked or done by mail, and what kind of impact do you think this legislation would have upon that? We have had CLEU operating in British Columbia, I think doing an effective job, but we still have a very serious problem in British Columbia, one that has levelled off, by the way, in spite of

[Translation]

global du courrier est permis. Vous pourriez dire que vous croyez que le délit a eu lieu et que vous croyez que la personne intéressée habite à telle ou telle adresse, et ensuite, tout le courrier à destination de cette adresse sera ouvert, y compris le courrier de personnes innocentes.

M. Simmonds: Je ne crois pas que le courrier de personnes innocentes soit ouvert. Il se peut que l'on ouvre la mauvaise lettre adressée à un suspect, si beaucoup de personnes habitent à la même adresse.

M. Blais: Il y a une affaire que pourrait peut-être vous citer le commissaire adjoint, M. Venner, pour vous montrer les difficultés, les difficultés pratiques de la solution que vous proposez. Je crois, commissaire Venner, que vous avez...

M. Venner: Il y en a plusieurs, en réalité, mais nous pourrions faire état de ceux que nous avons mentionnés à la Commission McDonald. Cela a trait à l'importation, si je ne m'abuse, de 124 lettres contenant toutes du haschich et, soit dit en passant, ne contenant aucune communication. Toutefois, elles contenaient toutes du haschich et étaient adressées à une grande série de noms fictifs et à des adresses dans divers bureaux de poste du sud-est de l'Ontario.

M. Leggatt: On peut identifier cela à travers l'enveloppe, n'est-ce pas?

M. Venner: Pardon?

M. Leggatt: On peut identifier du haschich à travers l'enveloppe. Vous n'avez pas besoin de la décacheter.

M. Venner: Non, pas nécessairement, lorsque l'on sait qu'aux termes des lois régissant les postes canadiennes, une lettre de première classe peut peser jusqu'à 66 livres et être emballée dans du carton. Cela n'est pas aussi simple qu'on pourrait le penser. De toute façon, compte tenu de l'exigence de détails précis que vous avez mentionnés, j'ignore comment vous régleriez le cas de ces méthodes de trafic, dont nous avons d'ailleurs plusieurs autres exemples. Je pense que cela serait extrêmement difficile. En outre, permettez-moi de dire que le bill dit lui-même que le type de produits à intercepter ou à saisir doit être nommé, précisé, ainsi que doivent l'être les noms, les adresses et les professions, si elles sont connues, de tous les intéressés. Je trouve cela assez précis, et l'on nous a demandé d'être précis aux termes de la partie 4(1) du Code, pour que les tribunaux puissent nous donner leur autorisation. Je pense que les détails précis que vous demandez constituent en fait une exigence aux termes de cet article.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Leggatt.

M. Leggatt: Je voulais simplement demander, monsieur le président, quelle serait, en général, la répercussion de cette disposition quant à la surveillance du trafic des stupéfiants. Autrement dit, d'après vos enquêtes, quel est le pourcentage de trafic de stupéfiants effectué par courrier, et quel est, d'après vous, l'effet que cette loi pourrait avoir sur cela? En Colombie-Britannique, le CLEU (Service conjoint d'opérations policières) effectue, d'après moi, un travail efficace, mais nous avons quand même un grave problème, bien que la situation se soit

what my friend Mrs. Holt says, but nevertheless it is a serious problem. How is mail opening going to have much of an impact in terms of that?

Commr Simmonds: Firstly, we do not know how much is coming. We know how much we know is coming but there is a lot that we do not know.

All I can say in answer to that question in a very general way is that because of the concern and the problems that suddenly became apparent, a number of very major investigations that would have produced some very useful results and would have led to some convictions, which certainly must have some deterrent effect in the drug trafficking world, are now not proceeding. I cannot tell you if it is going to make 10 per cent difference, 20 per cent or 5 per cent, but there are a number of very good cases that would have been going on but are now not going on until we get this sorted out.

Mr. Leggatt: Have a look at other jurisdictions where many of them have mail opening legislation and also have a very serious drug problem. Drugs are the easiest thing in the world to smuggle and it must be an immense problem for you. I am just suggesting to you—I am not saying that you will not pick a few people out of the air with this legislation, but to have a major impact on the problem of hard drugs in the Province of British Columbia through mail opening I suggest is wishful thinking on the basis of experience in other countries which do open mail.

Commr Simmonds: When we sit next week in camera, let us describe an operation to you in quite a bit of detail and we will talk in terms of the amounts and everything else and you will see our concern.

A/Commr Venner: Mr. Chairman, I might be able to make a useful observation as a result of my personal experiences in Toronto, where I was a drug enforcement officer for that southwestern Ontario area.

In 1974 and 1975 we had one of the largest undercover operations that I have been associated with involving six undercover policemen from three different forces. That was good intelligence in itself. Part and parcel of that operation were other forms of intelligence and information coming to us on a daily basis-informants and so forth. As a result of that, we were able to conclude that 90 per cent of the heroin coming into the Toronto, Hamilton, Niagara Falls region, to the heavy centralized area for drug trafficking and drug use-that was the second biggest problem area we have in Canada-90 per cent of that was coming in by first class letter mail. Our undercover operators were being told day after day, in dealing with their customers, "I am sorry, I am out, but I am expecting a letter very soon. It should be in tomorrow; contact me tomorrow." This type of information, when we assessed it, painted a 90 per cent picture.

[Traduction]

un peu stabilisée, malgré ce qu'a dit mon amie, M^{me} Holt. Comment l'ouverture du courrier va-t-elle avoir un effet sur ce grave problème?

M. Simmonds: Premièrement, nous ne savons pas quel est le volume du trafic. Nous connaissons, bien sûr, le volume du trafic qui est révélé, mais il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas.

Pour répondre à cette question de manière très générale, je dois me contenter de dire qu'en raison des préoccupations et des problèmes qui se sont soudain manifestés un grand nombre d'enquêtes importantes qui auraient eu des résultats fort bénéfiques et auraient mené à certaines inculpations, ce qui aurait certainement des effets préventifs sur le trafic des stupéfiants, ne sont pas effectuées. Je ne peux pas vous dire si cela entraînerait une différence de 10, 20 ou 5 p. 100, mais il y a un bon nombre d'affaires dont l'enquête se serait poursuivie, mais dont l'enquête est maintenant interrompue en attendant que cette question soit réglée.

M. Leggatt: Dans de nombreuses autres juridictions, on dispose de lois autorisant l'ouverture du courrier, mais on a également un grave problème de trafic de stupéfiants. Les drogues sont les choses les plus faciles au monde à passer en contrebande, et cela doit vous poser un problème immense. Je ne dis pas que cette loi ne vous permettra pas d'arrêter quelques personnes par pur hasard, mais je trouve qu'il est un peu naïf, compte tenu de l'expérience d'autres pays qui ouvrent le courrier, d'espérer lutter sérieusement contre le problème des stupéfiants en Colombie-Britannique en ouvrant le courrier.

M. Simmonds: La semaine prochaine, lorsque nous siégerons à huis clos, nous vous décrirons une opération dans tous ses détails, nous vous parlerons des quantités, et du reste, et vous comprendrez notre préoccupation.

M. Venner: Monsieur le président, il serait peut-être utile que je fasse une observation résultant de mes expériences personnelles à Toronto, où j'étais agent de surveillance des stupéfiants pour cette région du sud-ouest de l'Ontario.

En 1974 et 1975, nous avons mené une des plus vastes opérations secrètes auxquelles je n'ai jamais été associé, opération entraînant la participation de six agents secrets appartenant à trois forces différentes. Déjà, cela représentait un service de renseignements assez poussé. Une partie de cette opération consistait en l'obtention quotidienne de renseignements secrets auprès d'agents informateurs. Nous avons ainsi réussi à conclure que 90 p. 100 de l'héroïne parvenant dans la région de Toronto, de Hamilton et de Niagara Falls, soit la région centrale de trafic et d'utilisation des stupéfiantsc'était la deuxième région en importance à cet égard au Canada-90 p. 100 de cette héroïne parvenaient dans cette région par du courrier de première classe. Tous les jours, nos agents secrets entendaient leur client leur répondre: «Je regrette, je n'en ai plus, mais j'attends une lettre pour très bientôt. Elle devrait être arrivée demain; rejoignez-moi demain.» Lorsque nous avons évalué ces renseignements, nous nous sommes rendu compte qu'ils représentaient 90 p. 100 de la situation.

• 2125

Mr. Leggatt: You could get lots of convictions without opening the mail by entrapment, which I am not opposed to. It is quite successful, in fact.

Mr. Blais: But surely, Mr. Leggatt, you recognize that the deterrent effect of a conviction is substantial in terms of potential drug trafficking, and the more convictions you can register, the greater the deterrent, of course.

The other point is that I think it might be useful for the Committee to ascertain exactly what the present situation is in terms of Customs and Excise, and the possibility of intercepting in that way.

Mr. Leggatt: And you have the power now.

Mr. Blais: But the question is, as was pointed out by Assistant Commissioner Venner, when you are dealing with letter mail, what is deemed to be letter mail is deemed to be first-class and registered post, and that is known to be, in the trade, completely impervious from interception. Indeed that is true, and there is no possibility at all of intercepting first-class letter mail and opening that first-class letter mail unless the addressee is present. That is where the difficulty is, that is known by people who traffic in drugs, and that is why they use the first-class letter mail in order to circulate their own drugs.

Mr. Leggatt: How many convictions did you get out of the 699 or 954 pieces that you opened illegally?

A/Commr Venner: I do not have the figure.

Commr Simmonds: We had not said we opened them illegally. We said they were already open.

Mr. Blais: The opening of third-class mail is not illegal under the Post Office Act.

The Chairman: Mr. Robinson.

Mr. Robinson: Thank you, Mr. Chairman. Just following up on what Mr. Leggatt was saying, Mr. Commissioner, do you feel that this piece of legislation would be, in effect, a deterrent to the use of the mails for crime of one nature or another, and in particular drugs?

Commr Simmonds: I do not know how much of a deterrent it is, except that it will assist us in getting more people before the courts. That should be the deterrent. I would think with all the public debate... I am surprised there is not a lobby of drug traffickers here saying, Do not pass the bill.

Mrs. Holt: Maybe there is somebody here.

Commr Simmonds: But with all the debate, they must be examining their systems again.

As I said earlier, the drugs are going to get here anyway because there is the market and there is big money to be made. With all this being made so public now, I imagine they are looking for new and devious ways that we are going to have to sniff out as well.

Mr. Robinson: Mr. Commissioner, you have suggested to us that you need this bill and you need it now, and I put it to you

[Translation]

M. Leggatt: Vous pourriez obtenir beaucoup d'inculpations, sans ouvrir le courrier, en tendant des pièges, chose à laquelle je ne m'oppose pas. En fait, cela réussit assez bien.

M. Blais: Mais, monsieur Leggatt, vous reconnaissez certainement que l'effet de dissuasion d'une inculpation est considérable quant au potentiel de trafic des stupéfiants, et que plus le nombre d'inculpations sera élevé, plus l'effet dissuasif sera fort.

D'autre part, je pense qu'il serait utile que le Comité se renseigne sur la situation exacte quant aux Douanes et Accises, et sur la possibilité d'intercepter ces produits de cette manière.

M. Leggatt: Et vous jouissez de ce pouvoir maintenant.

M. Blais: Mais, comme le disait le commissaire adjoint Venner, les gens du milieu savent très bien que le courrier de première classe, le courrier recommandé, est protégé contre toute inspection. Cela est vrai, et il est parfaitement impossible d'intercepter une lettre de première classe et de l'ouvrir, à moins que le destinataire ne soit présent. C'est là que se pose la difficulté, chose que savent les trafiquants, et c'est pourquoi ils se servent du courrier de première classe pour faire circuler leurs drogues.

M. Leggatt: Combien d'inculpations avez-vous réussi à obtenir sur les 699 ou 954 colis ou lettres que vous avez ouverts illégalement?

M. Venner: Je n'ai pas le chiffre.

M. Simmonds: Nous n'avons pas dit les avoir ouverts illégalement. Nous avons dit qu'ils étaient déjà ouverts.

M. Blais: L'ouverture du courrier de troisième classe n'est pas illégale, aux termes de la Loi sur les postes.

Le président: Monsieur Robinson.

M. Robinson: Merci, monsieur le président. Pour faire suite à ce que disait M. Leggatt, monsieur le commissaire, trouvezvous que cette loi constituerait, en fait, une mesure de dissuasion quant à l'utilisation du courrier pour certains délits, et notamment pour le trafic des stupéfiants?

M. Simmonds: J'ignore dans quelle mesure cela aura un effet de dissuasion, mais je sais que cela nous aidera à traîner plus de gens devant les tribunaux. Cela devrait constituer une mesure de dissuasion. Je pense qu'après tout, le débat public... Je suis surpris de ne pas trouver ici une délégation des trafiquants de stupéfiants qui nous dise: «N'adoptez pas le projet de loi.»

Mme Holt: Peut-être y a-t-il des représentants, après tout.

M. Simmonds: Mais, avec toutes les discussions que cela occasionne, ils doivent être en train de modifier leur système.

Comme je l'ai déjà dit, les stupéfiants vont continuer d'entrer, parce que le marché existe et parce qu'il y a beaucoup d'argent à faire. Maintenant que tout cela est rendu public, j'imagine que les trafiquants cherchent de nouvelles manières sournoises, que nous allons devoir également déceler.

M. Robinson: Monsieur le commissaire, vous nous avez dit avoir besoin de ce projet de loi, et en avoir besoin tout de suite;

that the reason you need it is because you feel it would deter those people who want to traffic in drugs from using the mail. At the present time they can use it without fear or favour. Is that what you are saying?

Commr Simmonds: I would suggest that it has that effect, yes. And we certainly need it for enforcement to get evidence.

Mr. Robinson: Now a question to the—I was going to say Postmaster General—former Postmaster General. I do not know whether or not he is telling us all the facts. Is it not fair to say, Mr. Minister, that first-class mail going as large parcels go to the Post Office, where they are observed and looked at by a Customs officer even though they are not looked at by Post officers or RCMP?

Mr. Blais: If they come from offshore.

Mr. Robinson: Are you suggesting that if they came from the United States they would not be?

Mr. Blais: No, no. I am saying offshore, which would include the United States.

Mr. Robinson: All right. So anything that comes from outside of Canada would go through Customs. If it is a large, first-class piece of mail it goes through Customs.

Mr. Blais: In the usual course.

Mr. Robinson: And the Customs officers have the opportunity of looking at it. Is that not true?

Mr. Blais: That is right. But the problem is, as the Commissioner point out, how often do they and how often can they recognize that the manifest on the...

Mr. Robinson: that is not what I asked you. The suggestion, or at least the implication that I got from your previous answers was that nobody had an opportunity to look at the mail; that if the RCMP could not look at it, nobody did. I am suggesting to you that large pieces of first-class mail go through Customs, and Customs officers have the right at the present time in law to look at these parcels, this first-class mail. Is that not true?

Mr. Blais: Sure.

Mrs. Holt: Are they all parcels though?

Mr. Blais: They are deemed to be first-class letter mail because they have first-class postage on them. You cannot open them. You can look at the top, but you cannot look inside the parcel.

2130

Mr. Robinson: All right, then what prompts you to check these items sometimes? The police?

Commr Simmonds: The police, because we know what is there.

Mr. Robinson: All right. How do you know what is there?

[Traduction]

je pense que vous dites cela parce que vous trouvez que cela empêcherait les trafiquants de stupéfiants de se servir des postes. Actuellement, ils peuvent s'en servir sans la moindre crainte. Est-ce bien ce que vous voulez nous dire?

M. Simmonds: Je pense que cela aura bel et bien cet effet. Nous avons en outre certainement besoin de cette loi, afin de mettre certaines mesures en vigueur, afin d'obtenir des preuves.

M. Robinson: J'allais maintenant poser une question auj'allais dire au ministre des Postes—à l'ex-ministre des Postes. J'ignore s'il nous rapporte tous les faits. N'est-il pas juste de dire, monsieur le ministre, que les gros colis qui font partie du courrier de première classe passent par un bureau de poste, où un douanier les examine, même s'ils ne sont pas examinés par des postiers ou des agents de la GRC?

M. Blais: S'ils viennent d'outre-mer.

M. Robinson: Voulez-vous dire que, s'ils viennent des États-Unis, ils ne sont pas inspectés?

M. Blais: Non, non. Je dis outre-mer, ce qui inclut les États-Unis.

M. Robinson: Très bien. Donc, tout ce qui vient de l'extérieur du Canada passe par les douanes. S'il s'agit d'un colis important de première classe, il passe par les douanes.

M. Blais: D'habitude.

M. Robinson: Et les douaniers ont la possibilité de l'examiner. Cela n'est-il par vrai?

M. Blais: C'est exact. Mais, comme l'indique le commissaire, le problème est de savoir quelle est la fréquence de ces inspections, et quand les douaniers savent remarquer que les documents qui accompagnent . . .

M. Robinson: Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Vos réponses antérieures m'ont laissé entendre que personne n'avait l'occasion d'examiner le courrier, que si la GRC ne pouvait pas l'examiner, personne ne pouvait le faire. Or, je tiens simplement à vous rappeler que d'importants colis qui font partie du courrier de première classe passent par les douanes, et que les douaniers ont le droit, actuellement, de par la loi, d'examiner ces colis, bien que ce soit des colis de première classe. Cela n'est-il pas exact?

M. Blais: Bien sûr.

Mme Holt: Est-ce que ce sont tous des colis, toutefois?

M. Blais: Ils sont considérés comme courrier de première classe parce qu'ils sont affranchis comme du courrier de première classe. On ne peut pas les ouvrir. Vous pouvez regarder le dessus mais vous ne pouvez examiner l'intérieur du colis.

M. Robinson: D'accord, alors qu'est-ce qui vous incite à regarder ces articles à l'occasion? La police?

M. Simmonds: La police, car nous savons ce qui s'y trouve.

M. Robinson: D'accord. Comment savez-vous ce qui s'y trouve?

Commr Simmonds: We are getting back to where we were a little earlier.

The Chairman: I asked that question about an hour ago and he would not answer it.

Commr Simmonds: We will try to enlighten you further

Mr. Robinson: Then can I put it to you this way, that you do have some sophisticated equipment even if you call them sniffers, if I can use that term...

Commr Simmonds: They are not that good.

Mr. Robinson: ... that can tell you whether heroine, cocaine or something is being shipped through the mail?

Mrs. Holt: A police dog.

Mr. Robinson: Would that be fair to say?

Commr Robinson: Not really, no.

The range of cases that we talk about, that certainly is not how we detect drugs.

Mr. Robinson: Are you telling me that you do not use animals to detect drugs?

Commr Simmonds: We have used animals with varying degrees of success in various ways. I do not think we have had much luck in either the customs or the post office. As a matter of fact, I do not know whether we have had any dogs in the post office. If so, I am unaware.

Mr. Robinson: I did not suggest that you used the dog. I suggested that maybe you used an animal.

Commr Simmonds: A gerbil? I know the point, but I will not fall for it.

Mr. Robinson: All right. Let me put it to you this way. How do you arrive at the decision as to which ones to check?

Commr Simmonds: I think I said earlier that in nearly all the cases, and I am not going to say in all because I cannot be quite that positive, but in nearly all the cases we know what we are looking for; we will explain that in some detail to you next Tuesday night by giving you an operation that I cannot talk about here.

Mr. Robinson: All right. Then who do you feel should look at the mails to stop the flood of drugs or perpetration of crimes and so on in this country? Who do you think should look at the mail?

Commr Simmonds: For this narrow range of offences, we are saying that we should be entitled to, under proper conditions of control and authority.

Mr. Robinson: What police?

Commr Simmonds: What police?

Mr. Robinson: Maybe I should put it this way, what police forces? Do you feel that this should be exclusively within the realm of some people in the RCMP?

[Translation]

M. Simmonds: Nous en venons où nous en étions un peu plus tôt.

Le président: J'ai posé cette question il y a environ une heure et il ne voulait pas y répondre.

M. Simmonds: Nous essaierons de vous en dire un peu plus long...

M. Robinson: Alors puis-je dire que vous disposez d'équipement techniquement avancé, même si vous avez des «flaireurs», si vous me permettez cette expression...

M. Simmonds: Ils ne sont pas si efficaces.

M. Robinson: ... qui peuvent vous indiquer si cet envoi contient de l'héroïne, de la cocaïne ou une autre substance douteuse?

Mme Holt: Un chien policier.

M. Robinson: Cette hypothèse est-elle juste?

M. Simmonds: Pas vraiment.

Pour ce qui est du genre de cas dont nous parlons, ce n'est certainement pas la façon dont nous dépistons les drogues.

M. Robinson: Mais dites-vous alors que vous n'utilisez pas les animaux pour dépister les drogues?

M. Simmonds: Nous avons utilisé des animaux, avec plus ou moins de succès et de différentes façons. Je ne crois pas que nous ayons eu beaucoup de chance, que ce soit aux douanes ou au bureau de poste. De fait, je ne sais pas si nous avons utilisé des chiens au bureau de poste. Dans l'affirmative, je ne suis pas au courant.

M. Robinson: Je n'ai pas dit que vous aviez utilisé des chiens. J'ai simplement présumé que vous auriez peut-être utilisé un animal.

M. Simmonds: Une gerbille? Je connais le piège, mais on ne m'y prendra pas.

M. Robinson: D'accord. Je m'exprimerai plutôt ainsi. Comment décidez-vous quels envois vous allez vérifier?

M. Simmonds: Je crois avoir dit plus tôt que dans presque tous les cas et je ne dis pas ici dans tous les cas, car je ne peux être aussi certain, mais dans presque tous les cas, nous savons ce que nous cherchons. Nous vous expliquerons cela avec plus de détails mardi soir prochain en vous révélant une opération dont je ne peux parler ici.

M. Robinson: D'accord. Alors, d'après vous, qui devrait examiner le courrier afin d'interrompre la marée de drogue ou la perpétration de crimes, etc., dans ce pays? Qui à votre avis devrait examiner le courrier?

M. Simmonds: Puisque cela n'affecte qu'une infime partie du courrier, nous soutenons que nous devrions être autorisés à le faire, moyennant une surveillance appropriée et certaines autorisations.

M. Robinson: Quelle police?

M. Simmonds: Que voulez-vous dire par quelle police?

M. Robinson: Peut-être devrais-je plutôt dire quelle force policière? Croyez-vous que cette responsabilité devrait être accordée exclusivement à certaines personnes au sein de la GRC?

Mr. Blais: No, but the bill provides for that sort of control: it has to be an agent of the Solicitor General who makes the application. I would designate who the agents are, who are entitled to make such application to the superior courts, that is, the superior courts of criminal jurisdiction in the individual provinces. In that sense there would be control, but the application could be on an affidavit of an officer of a metro police force or a provincial police force.

Mr. Robinson: But the observation would have to be done by the RCMP. Is this what you are saying? And not, say, a provincial police force or a municipal police force?

Mr. Blais: No. For all practical purposes the initial interception would have to be made by an employee of the post office. So there would have to be co-operation with employees within the post office under designated procedures that are approved of, and under the proper authorization, including the warrant.

Now, which police force would be charged with the investigation, would be based upon which police force was involved in that particular investigation at that particular time.

Mr. Robinson: So what you are suggesting is that any police force could then submit their affidavit evidence to you as the Solicitor General.

Mr. Blais: Or to my agent.

Mr. Robinson: Or your agent.

Mr. Blais: Yes.

Mr. Robinson: And they would authorize it over your warrant.

Mr. Blais: That is right. No, not my warrant. No. No. It would be a judicial warrant because we are dealing with the Criminal Investigations Act; therefore the warrant could only be issued by a court of superior criminal jurisdiction. However, the application would be made by an agent of the Solicitor General on an affidavit of a peace officer.

Mr. Robinson: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Robinson. Mr. Lachance, I guess you will be very brief I understand, but we want to get you in this week since you are leaving us.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Blais: Why is he going for good or . . . ?

The Chairman: That would depend . . .

Mr. Lachance: You want to get rid of me.

The Chairman: . . . on the election results.

Mr. Lachance: I would just like to ask one question to Gen. Dare regarding the very last remark he made following his presentation. He said, in substance: well, you can trust us, we will not misuse this power you will give us and we are going to be very responsible. How, the question I ask him is, because no safeguards are included in this bill as far as national security is concerned, once the warrant is issued and even before the warrant is issued, does he really think this Committee should rest on this assurance he has given us that everything is going

[Traduction]

M. Blais: Non, mais le bill contient des dispositions prévoyant ce genre de surveillance: il faut que la demande soit présentée par un agent du Solliciteur général. Je déciderais qui seraient ces agents, qui seraient autorisés à présenter une telle demande à la Cour supérieure; c'est-à-dire les cours supérieures de juridiction criminelle dans chaque province. De cette façon, il y aurait un certain contrôle, mais la demande pourrait se faire grâce à un affidavit présenté par un agent d'une force policière métropolitaine ou provinciale.

M. Robinson: Mais l'examen du courrier devrait être effectué par la GRC. C'est bien cela? Et non, par exemple, par une force policière provinciale ou municipale?

M. Blais: Non. A toutes fins pratiques, la première interception devrait être effectuée par un employé du bureau de poste. Alors il faudrait nous assurer la collaboration des employés au sein du bureau de poste en vertu de procédures bien définies et approuvées, et en vertu d'autorisations pertinentes, y compris le mandat.

Maintenant, à savoir quelle force policière serait responsable de l'enquête, cela dépendrait de quelle force policière aurait participé à cette enquête particulière à ce moment donné.

M. Robinson: Alors vous semblez dire que n'importe quelle force policière pourrait présenter ses preuves sous forme d'affidavit à vous, à titre de Solliciteur général.

M. Blais: Ou à mon agent.

M. Robinson: Ou à votre agent.

M. Blais: Oui.

M. Robinson: Et l'autorisation serait accordée en vertu de votre mandat.

M. Blais: C'est exact. Non, pas en vertu de mon mandat. Non, non. Il s'agirait d'un mandat juridique, car nous avons affaire ici à la loi sur les enquêtes criminelles; conséquemment, le mandat ne pourrait être émis que par une cour de juridiction criminelle supérieure. Toutefois, la demande serait présentée par un agent du Solliciteur général à partir de l'affidavit d'un agent de la paix.

M. Robinson: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Robinson. Monsieur Lachance, si je ne m'abuse, vous serez très bref, mais nous voulons vous donner votre chance cette semaine puisque vous nous quittez.

M. Lachance: Merci, monsieur le président.

M. Blais: Pourquoi s'en va-t-il pour de bon ou ...

Le président: Cela dépend . . .

M. Lachance: Vous voulez vous débarrasser de moi.

Le président: . . . du résultat des élections.

M. Lachance: J'aimerais poser une seule question au général Dare relativement à la toute dernière remarque qu'il a faite à la suite de sa présentation. Il a dit en substance: «Vous pouvez nous faire confiance, nous n'abuserons pas de ce pouvoir que vous allez nous accorder et nous saurons assumer nos responsabilités». J'aimerais donc lui demander, étant donné que ce projet de loi ne prévoit aucune garantie en ce qui concerne la sécurité nationale, s'il pense vraiment, une fois que le mandat est délivré et même avant, que ce comité devrait se contenter

to be just fine and that there is never going to be, in any case, many years from now, any misuse of this power of just passing through the mail, in case of national security, without any review whatsoever before or after the process?

• 2135

Gen Dare: Well, Mr. Chairman, Mr. Lachance, the only assurance I can give you is the fact that we have had the authority from Parliament, and this Committee's sponsorship, since 1974, for technical intrusions. And I think our record of very careful guidance and very careful implementation of that authority, approved by the Solicitor General, is the only proof I can give you.

To say I can commit to the year 2000 that someone is not going to overstep the bounds would simply be unrealistic, and I would not attempt to deceive you. All I can say to you is that there is a very, very clear awareness in the force, and there always has been during my time in security service, including after we got the mandate from Cabinet, as to what our areas of responsibilities were, and, I think I have said this to this Committee before, a very clear operational direction, following that authority from Cabinet, saying all of our activities must be within the law. If someone goes over, by reason of overzealousness or disregard for the law, then that individual is accountable for that action.

Mr. Lachance: Now you realize, of course, General Dare, that, all this being said, Parliament has no control whatsoever, no possible review of compliance with the law, as you say. We take it for granted that you do comply with the law. But, if I understand well, what you want is the power, and you are not too concerned about a possible review system, a review of the due process, in due case, after the fact, upon application by the House of Commons, for example, or any other process. As head of the Security Service, what you yourself are concerned with is that power to intercept. The rest is, of course, in the realm of the Solicitor General. But as an officer of the force and as a Security Service officer, what you really want is the power to intercept. The rest you are not too concerned about because, of course, it will be in direct compliance with your desire to comply with the law.

Mr. Blais: But if I might just point out, Mr. Chairman, the question is that there is a reporting requirement on this statute.

Mr. Lachance: Yes, but . . .

Mr. Blais: Let me just complete it. The question is that, as you well know, the General and indeed the RCMP and the Security Service and myself have to defend my estimates before this House—supplementary or general estimates. It does not matter how many supplementary estimates there may be, questions can be asked; and they can be directed specifically to the reports tabled in the House. In terms of the evidence I can provide, I can provide evidence and justification in camera, if that is required, within the bounds that have come to be recognized. That is an ongoing practice and it is one we propose to continue. In my view it is a means of review that ought to be stressed. I know it is one you recognize, but it is not one you mentioned.

[Translation]

des assurances qu'il lui a données, à savoir que tout allait bien se passer et qu'il n'y aurait jamais, au grand jamais, d'abus de ce pouvoir?

Gen Dare: Monsieur le président, monsieur Lachance, la seule assurance que je peux vous donner est que nous avons le pouvoir, depuis que le Parlement nous l'a accordé en 1974, d'écouter des conversations téléphoniques. Je pense que nous nous sommes montrés très prudents dans l'exercice de ce pouvoir, qui doit être approuvé par le Solliciteur général dans tous les cas, et c'est la seule preuve que je peux vous donner.

Il serait irréaliste de m'engager jusqu'à l'an 2000, étant donné que je peux très bien être remplacé par quelqu'un qui en abusera et je ne veux surtout pas vous induire en erreur. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la police est très consciente, surtout depuis que je fais partie du Service de sécurité et depuis que nous avons reçu ce mandat du Cabinet, de ses responsabilités et de la légalité de toutes ses activités, et je pense l'avoir déjà dit devant ce comité. Si un de nos agents dépasse les limites établies, par zèle ou par manque de respect à l'égard de la loi, il est alors tenu responsable de son acte.

M. Lachance: Vous vous rendez bien compte, général Dare, que malgré tout, ce que vous avez dit, le Parlement n'a absolument aucun contrôle et ne peut pas s'assurer que vos activités sont bien conformes à la loi. Nous vous donnons le bénéfice du doute en quelque sorte. Toutefois, si je vous comprends bien, vous voulez ce pouvoir mais vous n'aimeriez pas que soit établi un système de contrôle, a posteriori, par la Chambre des communes par exemple, ou par un autre organisme. En tant que chef du Service de sécurité, vous ne vous préoccupez que d'une chose: le pouvoir d'intercepter le courrier. Tout le reste relève, bien sûr, du Solliciteur général. En tant que membre de la police et agent du Service de sécurité, tout ce que vous voulez, c'est le pouvoir d'intercepter le courrier. Le reste vous importe peu puisque cela est conforme avec votre désir de respecter la loi.

M. Blais: J'aimerais signaler ici, monsieur le président, que ce projet de loi prévoit des rapports.

M. Lachance: Oui, mais . . .

M. Blais: Laissez-moi terminer. Vous savez très bien que le général, la GRC, les Services de sécurité et moi-même devons défendre notre budget principal ou supplémentaire devant le parlement. Chaque fois que des budgets supplémentaires sont présentés, vous pouvez poser des questions, et vos questions peuvent porter précisément sur les rapports qui ont été déposés en Chambre. Si vous voulez des preuves, je peux vous en donner lors de réunions à huis clos, compte tenu des limites qui ont été établies. C'est un usage qui existe depuis longtemps et que nous nous proposons de continuer à respecter. A mon avis, cela constitue un mécanisme de révision qu'il ne faut pas négliger. Certes, vous ne le négligez pas, mais vous n'en avez pas parlé.

Mr. Lachance: It is not . . .

The Chairman: Given the pressures of time before the bell...

Mr. Lachance: I realize that, Mr. Chairman, but just one final comment. I did not have an answer from General Dare, but I assume he will accept my comment that what he wants is the power itself and that the rest is in the realm of the Minister. I would just like to say I do not accept this contention of the Minister that the reporting technique, as it exists now, is sufficient.

• 2140

Gen Dare: Mr. Chairman, I am an accountable person to the Commissioner and to the Minister. That is all I can say.

The Chairman: Right. Mr. Patterson has a question. Then we have Mrs. Holt, Mr. Young and Mr. Dionne.

Mr. Patterson: Mr. Chairman, it is too bad to bring in the political aspect of this, but the statement of the Solicitor General that his estimates come before Parliament and we have the opportunity of questioning and so on, I think that is rather naive because this government has kind of shorne Parliament of its opportunities and its privileges to so question the estimates of the departments.

Mr. Blais: Oh, come on, Mr. Patterson. I cannot let that go by. Surely you recognize as well as I do that I was in before this Committee very soon after my appointment on a number of occasions and that I was questioned during those estimates. The Standing Orders are there and those Standing Orders are approved by the members of the House. We comply with those Standing Orders and tonight we are going to be going into that House at 10.00 o'clock and we are going to be voting on estimates for a long period of time.

The Chairman: Do you have another question, Mr. Patterson?

Mr. Patterson: All right, but I will maintain my position on this.

Mr. Blais: We differ.

Mr. Patterson: There are two arguments that have been advanced in connection with the bill. Both of them, I suppose, have been from those who are representing the various civil rights organizations. The first is that the government has not made any case for proving the necessity for measures such as this. Do I assume correctly that at the meeting in camera we will be having that evidence presented to us?

Commr Simmonds: I would hope that we have shown some of the need tonight. We are prepared to go further into some case details next week that I could not responsibly bring out tonight.

Mr. Patterson: So we will look forward to fuller substantiation.

The Chairman: Tuesday night.

[Traduction]

M. Lachance: Ce n'est pas . . .

Le président: Étant donné qu'il nous reste peu de temps avant que la sonnerie ne retentisse . . .

M. Lachance: Je le sais bien, monsieur le président, mais laissez-moi faire un dernier commentaire. Je n'ai pas eu de réponse de la part du général Dare, mais je suppose qu'il accepte ma remarque, à savoir que la seule chose qu'il veut, c'est ce pouvoir et que tout le reste relève du ministre. Cela dit, je ne suis pas d'accord avec le ministre, car selon moi, la méthode de rapport actuelle est insuffisante.

M. Dare: Monsieur le président, je suis responsable devant le commissaire et devant le ministre. C'est tout ce que je peux dire.

Le président: Très bien. M. Patterson a une question à poser. Nous donnerons ensuite la parole à Mme Holt, M. Young et M. Dionne.

M. Patterson: Monsieur le président, il est regrettable de faire intervenir l'aspect politique de tout ceci, mais la déclaration du solliciteur général sur laquelle son budget est soumis au Parlement pour que nous ayons la possibilité de poser des questions est assez naïve étant donné que le gouvernement actuel a privé le Parlement de toute possibilité de poser des questions et de son privilège en la matière.

M. Blais: Allons donc, monsieur Patterson. Je ne puis que m'insurger. Vous vous rendez aussi bien compte que moi que j'ai témoigné devant le Comité peu de temps après ma nomination à de nombreuses occasions et que l'on m'a posé des questions au cours de l'étude du budget. Le règlement existe, il a été approuvé par les députés, nous nous y conformons et nous serons ce soir à la Chambre à 22 h 00 pour adopter le budget, ce qui prendra pas mal de temps.

Le président: Auriez-vous une autre question, monsieur Patterson?

M. Patterson: Très bien, cependant je maintiens ma position.

M. Blais: Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde alors.

M. Patterson: Deux arguments ont été présentés en ce qui concerne le projet de loi. Je suppose qu'ils l'ont été par les représentants des différentes organisations de droit civil. Le premier argument veut que le gouvernement n'ait rien fait pour prouver la nécessité des mesures qu'il veut voir adopter. Dois-je comprendre qu'au cours de la réunion à huis clos, cela sera fait?

M. Simmonds: J'aurais cru que nous l'avions déjà fait ce soir. Nous sommes prêts à continuer et à vous donner des détails précis de certains cas la semaine prochaine; cependant, je ne pouvais le faire ce soir.

M. Patterson: Ainsi donc, nous aurons d'autres précisions plus tard.

Le président: Mardi soir.

Mr. Patterson: I have one other question. I have had it brought to my attention again in a letter received yesterday. I have had many others, as all members have. The people are afraid that this is just opening the door a little farther to the erosion of the civil rights of people.

There was a statement made—I want to get this correct. I believe it was General Dare. He indicated, as far as my understanding went, that CATHEDRAL "C" would be used more often after this, if and when this measure is passed. Is that correct?

Gen Dare: Mr. Chairman, that would be quite correct. As I said to the Committee, I would not want to mislead them. The reason CATHEDRAL "A" or "B" were ever used was because there was no legality for "C". There were "C" events back in history of which—I think I mentioned 66—it might be of interest to the Committee to know that 34 of those were in Quebec and can be dated back to the times of the early seventies.

I did not want Mr. Patterson to mislead the Committee that with this legislation I would come back a year from now or whatever—if you would ever have me again—to say that we have done 42 "A"s and "B"s and three "C"s. "C" gives us a real positive position.

Mr. Patterson: Yes. I would just like to say, Mr. Chairman, that this is the very thing that the people of this country are afraid of. They are concerned that this is just moving a little farther and that it will be used, and then possibly we will have something else added to it later on. This is what they are afraid of, the pattern of undermining or abrogating their civil rights, and I think there is some justification for that, even though personally I realize that there are grounds for this particular measure.

Gen Dare: The only answer I can give to that is that we have mounted some pretty major international scenes such as the World Olympics and so on without incident, and this was not done by chance.

The Chairman: Mrs. Holt.

Mrs. Holt: Mr. Dionne has one question. Can he have part of my time? One question, then I will just make one comment.

The Chairman: Mr. Young wants to ask some questions too.

Mrs. Holt: Oh, I see. All right. He can have my time because I will ask my questions in camera.

The Chairman: All right. Mr. Dionne and then Mr. Young.

Mr. Dionne: I have only one very brief question. It is a follow-up to what my colleague, Mr. Lachance, asked General Dare. In his answer he said he could give no assurance until the year 2000 that whoever might suceed him might break the law. I wonder if he can give the Committee any assurance that all those who would subvert our freedom and use the mail for

[Translation]

M. Patterson: J'aurais une autre question à poser. Il s'agit d'une question qui m'a été posée à nouveau dans une lettre que j'ai reçue hier. Comme tous les autres députés d'ailleurs, on m'en a posé beaucoup d'autres. La population s'effraie que toutes ces mesures représentent une brèche qui va aller en s'élargissant dans les droits civiques de la population.

Quelqu'un a fait une déclaration, j'aimerais me rappeler qui c'est exactement. Je crois qu'il s'agit du général Dare. Il a dit que l'on aurait recours à l'opération CATHEDRAL «C» beaucoup plus souvent après l'adoption du projet de loi. Est-ce exact?

M. Dare: Monsieur le président, c'est tout à fait exact. Comme je l'ai dit au Comité, je n'aimerais pas vous induire en erreur. La raison pour laquelle nous avons dû avoir recours aux opérations CATHEDRAL «A» et CATHEDRAL «B» est que l'opération CATHEDRAL «C» était illégale. Or, il s'est produit des événements qui relevaient de cette opération catégorie «C», je crois que j'ai parlé de 66, et le Comité sera peut-être intéressé à savoir que 34 de ces opérations ont été faites au Québec et qu'elles datent du début des années 1970.

Je ne voudrais pas que M. Patterson induise le Comité en erreur; n'allez pas croire que si la loi est adoptée, quand vous me réclamerez comme témoin de nouveau au Comité, si vous voulez le faire, que je pourrai vous affirmer que nous avons fait 42 opérations «A» et «B» et trois opérations «C». Les opérations «C» sont très importantes pour nous.

M. Patterson: Oui. J'aimerais à cet égard dire, monsieur le président, que c'est ce genre de chose qui effraie la population canadienne. La population se préoccupe du fait qu'il ne s'agit peut-être là que d'un début en la matière. Un début d'abrogation des droits civiques. Je crois que la population a raison de craindre, même si personnellement je me rends compte que cette mesure législative est motivée dans un certain sens.

M. Dare: Tout ce que je peux vous dire est que nous avons organisé des événements assez importants sur le plan international comme les Jeux olympiques et que nous n'avons connu à cette occasion aucun incident. Cela, il va de soi, ne s'est pas produit par hasard.

Le président: Madame Holt.

Mme Holt: M. Dionne a une question à poser. Peut-être pourrait-il disposer d'un partie de mon temps. Il pourrait peut-être poser une question et par la suite je ferai un commentaire.

Le président: M. Young voudrait poser quelques questions.

Mme Holt: Je vois. Très bien. Il pourrait disposer de mon temps et je poserai alors mes questions à huis clos.

Le président: Très bien. Je donne la parole à M. Dionne puis à M. Young.

M. Dionne: Je n'ai qu'une très brève question à poser. Elle fait suite à la question que mon collègue, M. Lachance, a posée au général Dare. Dans sa réponse, celui-ci a dit qu'il ne pouvait donner aucune assurance qu'en l'an 2000 ses successeurs ne contreviendraient pas à la loi. Je me demande s'il pourrait donner au comité l'assurance que toutes les personnes

criminal purposes will play by the rules between now and the year 2000 and not use the mails for criminal purposes.

• 2145

Commr Simmonds: You are quite right, those other people do not have the same respect for whatever the law may be.

Mr. Leggatt: We do not want to get down to their level, though, do we?

The Chairman: Mr. Young.

Mr. Dionne: We have to protect ourselves.

Commr Simmonds: But on that very issue there is also an additional safeguard in looking at this element of the communications system. The additional safeguard really is that we have to have the co-operation of the authorized and cleared postal officials in order to do this, and they are not going to take a chance unless we have that piece of paper properly signed by the Minister saying, here is your authority.

The Chairman: The bell is ringing but I think we can take a question or two from Mr. Young.

Mr. Young: The only thing I am trying to do, Mr. Chairman, is get a little bit of perspective or a handle on the situation. Stu will not like my question, and I have already told him that, but some of the people in questioning C-26, or in opposition to it, have spoken as if every single letter in this country was going to be opened. I think what they really mean is that any particular letter might be opened at any time.

If the previous Postmaster General says that there are about six billion pieces of mail a year, if you took it at five over the past eight years, that is 40-plus billion pieces of mail and General Dare and his officials have opened 68. I worked outmy mathematics get fuzzy after 6 o'clock but I figured that was one 17-millionth of 1 per cent of a chance that you had a letter opened. If the Commissioner's people and Assistant Commissioner Venner's people have opened 954, that is about 14 times as many, so that is one and a fraction of a millionth of 1 per cent of a chance that you have had a letter opened in the past eight years. If they go 10 times that much in the next year, you are still talking about a millionth of 1 per cent of a possibility that you are going to have a letter opened. If the Commissioner comes along next year and asks for 20,000 new recruits, each equipped with a letter-opener, I will figure there is something a little different to the game.

Mr. Blais: Or a steam kettle.

Mr. Young: Or 20,000 steam kettles, yes. I just want to go to what the Commissioner said. You said that you know what you are looking for and some of the people in opposition to C-26 said that you should only have a single warrant for a single opening. I think General Dare and Assistant Commissioner Venner said that would work hardships on them, because General Dare said that there is continuing national security which comes kind of seriatim. Assistant Commissioner

[Traduction]

qui pourraient porter atteinte à notre liberté et se serviraient du courrier dans des buts criminels joueront leur jeu honnêtement jusque dans l'an 2000 et ne se serviront pas du courrier à des fins criminelles.

M. Simmonds: Vous avez tout à fait raison, ces personnes n'ont pas le respect de la loi.

M. Leggatt: Nous ne voulons pourtant pas devoir nous abaisser à leur niveau, n'est-ce pas?

Le président: Monsieur Young.

M. Dionne: Nous devons nous protéger.

M. Simmonds: A cet égard, nous pouvons bénéficier de garanties supplémentaires, en ayant la collaboration des fonctionnaires des postes autorisés. Or, ces personnes ne prendront aucun risque à moins qu'ils en aient reçu l'autorisation expresse et signée du ministre.

Le président: La cloche sonne, mais je crois que nous pourrions peut-être donner la parole à M. Young qui voudrait poser une ou deux questions.

M. Young: J'aimerais, monsieur le président, avoir une certaine idée de la situation. Stu n'aimera pas ma question, je le sais. Certaines personnes qui se posent des questions au sujet du bill C-26 ou qui s'opposent à son adoption partant du principe que toutes les lettres au pays seront ouvertes. Je crois en fait qu'ils veulent dire que toute lettre pourrait très bien être ouverte à n'importe quel moment.

L'ancien ministre des Postes nous a très bien expliqué qu'environ 6 milliards d'articles de courrier étaient acheminés par année. Si l'on suppose qu'il y en a eu 5 milliards en moyenne pour les 8 années précédentes, cela signifie que quelque 40 milliards ou plus d'articles de courrier ont été traités au cours de ces années; or, le général Dare et ses hauts fonctionnaires n'en ont ouvert que 68. Si l'on essaie d'établir la proportion, et je dois dire qu'en matière de calculs, je ne suis pas très brillant après 6 heures, cela signifie que l'on a une possibilité d'avoir une de ces lettres ouvertes dans un dix-septième millionième de pourcent des cas. Si les fonctionnaires du commissaire adjoint Venner avait ouvert 954 pièces de courrier, soit 14 fois le nombre précédent, le risque serait d'un peu plus d'un millionième de 1 p. 100 au cours des 8 dernières années. Si ouverture du courrier se produit 10 fois plus au cours de l'année prochaine, le chiffre sera de 1 millionnième de p. 100. Si le commissaire se présente l'année prochaine et demande 20,000 nouvelles recrues, qui disposent chacune d'un coupe-papier, je suppose que les choses seront alors différentes.

M. Blais: Ou d'une bouilloire!

M. Young: Ou de 20,000 bouilloires. Je voudrais revenir à ce que'a dit le commissaire. Vous avez dit que vous savez où vous voulez en venir et que certaines personnes qui s'opposent au bill C-26 prétendent que vous devriez disposer d'un mandat pour chaque pièce de courrier que vous voulez ouvrir. Je crois que le général Dare et le commissaire adjoint Venner ont dit que cela leur compliquerait la tâche énormément, en effet, le général Dare a dit qu'en matière de sécurité nationale les

Venner said that you have hundreds of letters under different fictitious names going to different post office boxes all across southern Ontario.

What happens, even if you know what you are looking for, if you are looking for a particular letter from a sender? I asked this question openly before: what about the guy who sends dummy letters, who sends 10 blanks and one live one, or the person who routes it through a third or fourth country? Maybe I should not say all these things, but you might want to touch on it. I do not know if I am getting even close to the mark on some of these. I asked those questions of somebody who said that you should only have one warrant for one letter at a time.

Commr Simmonds: Well, that is too restrictive. If you know that a drug operation is going on between A in one country and B in another country, and it is an ongoing case, there may be several letters and several shipments before you develop the evidence that you need. It is my view that once you have identified the case, the people and the addresses to the satisfaction of the judge, that should allow you to deal with that case.

But there are time limits in the bill in any case, and provisions that are quite restrictive. It is restrictive legislation.

Mr. Young: May I just ask Assistant Commissioner Venner one short question because it was put to us in evidence that he had said before the McDonald Commission—and I am paraphrasing here because I do not have the brief that was given to us—that nothing substantial was ever gained or produced by opening mail. That was reported to us as being some of the testimony that Assistant Commissioner Venner gave, along that line any way. You may want to just speak to that point.

A/Commr Venner: I do not know how I would have even said anything that amounted to that. It is simply not accurate.

Mr. Young: As I said, that is paraphrasing, but that is the gist as I got it.

A/Commr Venner: That nothing substantial was ever gained by opening mail? No.

The Chairman: Thank you, Mr. Young. Mrs. Holt wants to make a final comment.

Mrs. Holt: I just want to comment that the other day I was asked some questions by a very bright young reporter. He asked me, "Do you really believe that subversion is a crime?" I think we asked you that. I will not ask you a question, but I was interested in that because two years ago you said that you did not think you could act on subversion in the public very freely because of the public attitude, and I would like to pursue that at a later date. That was the public attitude I was referring to...

• 2150

The Chairman: Thank you.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

problèmes se posent l'un après l'autre. M. adjoint Venner a dit que des centaines de lettres portant des noms fictifs sont acheminées vers différentes cases postales du sud de l'Ontario.

Que se passe-t-il, même si vous savez ce que vous cherchez, si vous cherchez une lettre en particulier? J'ai posé la question ouvertment auparavant: que se passe-t-il dans le cas du type qui envoie des lettres en blanc, qui envoie 10 lettres en blanc et une lettre qui a vraiment de l'importance, du type qui envoie des lettres insensées ou de la personne qui achemine son courrier par trois ou quatre pays diférents. Je ne devrais peut-être pas préciser ces choses, mais vous aimeriez peut-être en parler. J'ai posé cette question à quelqu'un qui m'a répondu que l'on devrait disposer d'un mandat différent pour chaque lettre que l'on veut ouvrir.

M. Simmonds: Une telle façon de procéder serait trop restrictive. Si vous savez pertinemment qu'un filière de narcotiques fait circuler certaines choses d'un pays à un autre, il se peut que l'on ait besoin d'ouvrir plusieurs lettres ou plusieurs colis, avant d'avoir les preuves cherchées. Personnellement, je crois qu'à partir du moment où l'on a identifié le cas, les personnes et les adresses de façon à satisfaire le juge, il faudrait pouvoir s'occuper du cas une fois pour toutes.

Cependant, le projet de loi prévoit certains délais, et des dispositions de ce projet de loi sont très restrictives.

M. Young: J'aimerais poser au commisaire adjoint Venner une courte question qui nous a été posée pour prouver qu'il avait dit devant la Commission McDonald, que rien n'avait été réellement prouvé grâce à l'ouverture du courrier. Je paraphrase car je n'ai pas le mémoire devant moi.

M. Venner: Il est impossible que j'aie dit quoi que ce soit de ce genre. Ce n'est pas exact.

M. Young: Je n'ai fait que paraphraser, mais je vous ai bel et bien donné le sens.

M. Venner: J'aurais dit que rien d'important n'est gagné en ouvrant le courrier? Non.

Le président: Je vous remercie, monsieur Young. Madme Holt voudrait faire un dernier commentaire.

Mme Holt: J'aimerais simplement dire que l'autre jour, un reporter très brillant m'a posé quelques questions. Il m'a posé la question suivante: Croyez-vous que la subversion est véritablement un crime? Je crois que nous vous avons déjà posé cette question. Je ne vous poserai pas la question; cependant, cette question qui m'a été posée par ce reporter brillant m'a intéressée car il y a deux ans, vous avez dit qu'à votre avis il vous était très difficile d'agir dans des questions de subversion, d'agir librement, étant donné que le public n'était pas bien disposé à cet égard. J'aimerais que l'on revienne par la suite sur cette question de l'attitude du public.

Le président: Je vous remercie.

La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.









If undelivered, return COVER ONLY to: Printing and Publishing, Supply and Services Canada, 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, 45, boulevard Sacré-Coeur,

WITNESSES-TÉMOINS

From the Royal Canadian Mounted Police:

Mr. R. H. Simmonds, Commissioner;

Mr. M. R. Dare, Director General, Security Service;

Mr. T. S. Venner, Assistant Commissioner, Director, Criminal Investigations.

De la Gendarmerie royale du Canada:

M. R. H. Simmonds, commissaire;

M. M. R. Dare, directeur général de la sécurité;

M. T. S. Venner, sous-commissaire, directeur, Enquêtes criminelles.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 41

Tuesday, June 27, 1978 Thursday, June 29, 1978

Chairman: Mr. Mark MacGuigan

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 41

Le mardi 27 juin 1978 Le jeudi 29 juin 1978

Président: M. Mark MacGuigan

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Justice and Legal Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice et des questions juridiques

RESPECTING:

Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

CONCERNANT:

Bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

APPEARING:

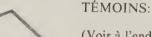
The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

COMPARAÎT:

L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

WITNESSES:

(See back cover)



(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirtieth Parliament, 1977-78

Troisième session de la trentième législature, 1977-1978

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND LEGAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Mark MacGuigan Vice-Chairman: Mrs. Simma Holt

Messrs.

Baldwin Beaudoin Blaker

BMCHE STATEMENT

Dionne (Northumberland-Miramichi) Fraser
Gauthier
(Ottawa-Vanier)

Jarvis Joyal

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DES QUESTIONS JURIDIQUES

Président: M. Mark MacGuigan Vice-président: M^{me} Simma Holt

Messieurs

Nielsen

Lachance Leggatt Loiselle (Chambly) Marceau Patterson Robinson Whittaker Woolliams Young—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 27, 1978 (49)

[Text]

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met in camera at 7:38 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mrs. Holt, presiding.

Members of the Committee present: Mr. Beaudoin, Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker and Young.

Appearing: The Honourable Jean-Jacques Blais, Solicitor General of Canada.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

At 10:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 29, 1978 (50)

The Standing Committee on Justice and Legal Affairs met at 11:10 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. MacGuigan, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Holt, Messrs. Jarvis, MacGuigan, Robinson and Young.

Witnesses: Mr. William Stevenson, Journalist, Author of the book "A Man Called Intrepid". From the Royal Canadian Mounted Police: Mr. R. H. Simmonds, Commissioner; Mr. M. R. Dare, Director General, Security Service.

The Committee resumed consideration of Bill C-26, An Act to amend the Criminal Code, the Crown Liability Act and the Post Office Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Commissioner Simmonds and Mr. Stevenson made statements and, with the other witness, answered questions.

At 1:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 JUIN 1978 (49)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à huis clos à 19 h 38 sous la présidence de M^{me} Holt (vice-président).

Membres du Comité présents: M. Beaudoin, M^{me} Holt, MM. Jarvis, MacGuigan, Patterson, Robinson, Whittaker et Young.

Comparaît: L'honorable Jean-Jacques Blais, Solliciteur général du Canada.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

A 22 h 01, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 29 JUIN 1978 (50)

Le Comité permanent de la justice et des questions juridiques se réunit aujourd'hui à 11 h 10 sous la présidence de M. MacGuigan (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Holt, MM. Jarvis, Mac-Guigan, Robinson et Young.

Témoins: M. William Stevenson, journaliste, auteur du livre «A Man Called Intrepid». De la Gendarmerie royale du Canada: M. R. H. Simmonds, commissaire; M. M. R. Dare, directeur général de la sécurité.

Le Comité reprend l'étude du bill C-26, Loi modifiant le Code criminel, la Loi sur la responsabilité de la Couronne et la Loi sur les postes.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Le commissaire Simmonds et M. Stevenson font des déclarations puis, avec l'autre témoin, répondent aux questions.

A 13 h 05, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Camille Montpetit
Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus) Thursday, June 29, 1978

1111

[Text]

The Chairman: We are continuing our consideration of Bill C-26. Our witness this morning is Mr. William Stevenson, the author of *A Man Called Intrepid*, whom we are very pleased to have with us.

I am going to turn first to the Commissioner of the RCMP to ask him if he has any words of introduction and to put the evidence this morning in whatever context he wishes.

Commr R. H. Simmonds (Commissioner, Royal Canadian Mounted Police): My comments will be very brief this morning because it is far more important that you hear from our witness.

As you know, we had hoped to have Sir William Stevenson present. And Sir William Stevenson, of course, headed the British Security Co-ordination during the war years and his efforts during those years are recognized and played a very significant part in eventually the Allied victory. During the course of those years his experiences are such that there are probably few people on earth that know more about how nations deploy themselves against other nations, and particularly in that shadowy world of intelligence.

While Sir William Stevenson was busily engaged with those exercises during those years, our witness, William Stevenson, was busy as a naval flyer. But immediately at the end of the war he went and worked with Sir William Stevenson and did a good deal of research into all the documents and papers that had been manufactured during those years, and as such he is in a position to speak in some detail of the lessons that were learned at that period of time.

I think it is also fair to say, because of his continuing and close relationship with Sir William Stevenson in the intervening years, that he can speak with a good deal of authority of that gentleman's views on what nations must do to protect themselves. But beyond that he can also speak with a good deal of authority from his own knowledge because he has done extensive research around the world over the years into areas that closely involve the intelligence community as such. And he can speak extensively from his own knowledge.

Along with that, of course, he happens to be a noted journalist and author who, I believe, I can quite honestly say is just as concerned as any one of us with the preservation of individual freedoms and rights and yet recognizes that nations must be able to protect themselves. So with that interesting background as a journalist he has come to some conclusions about the balance that must exist between individual freedoms and rights and the preservation of the state. I think his views on that will be very interesting to Committee members.

I think perhaps that is all I will say. I will ask Mr. Stevenson if he would make comment from there.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique) Le jeudi 29 juin 1978

[Translation]

Le président: Nous poursuivons notre étude du Bill C-26. Notre témoin est M. William Stevenson, auteur du livre intitulé: A Man Called Intrepid, et nous sommes très heureux de le recevoir ici.

Je m'adresserai d'abord au commissaire de la GRC pour lui demander s'il désire faire une déclaration liminaire afin de placer le témoignage de ce matin dans le contexte qu'il désire.

Le commissaire R. H. Simmonds (commissaire, Gendarmerie royale du Canada): Je serai très bref ce matin, car il est beaucoup plus important que vous entendiez notre témoin.

Comme vous le savez, nous espérions que Sir William Stevenson serait présent. Et Sir William Stevenson, évidemment, était responsable de la coordination des services de sécurité britanniques pendant la guerre, et l'on a reconnu que ses efforts pendant ces années ont joué un rôle très important dans la victoire des alliés. Pendant cette période, ses expériences ont été telles qu'il y a probablement bien peu de gens sur la terre qui en savent plus que lui sur la façon dont les nations se combattent les unes les autres, et particulièrement dans ce monde obscur des services de renseignements.

Pendant que Sir William Stevenson s'occupait activement de ces services pendant cette période, notre témoin, M. William Stevenson était pilote de l'aéronavale. Mais immédiatement à la fin de la guerre, il a rejoint Sir William Stevenson, avec lequel il a travaillé à un sérieux travail de recherche dans tous les documents et dossiers rédigés pendant ces années, et à ce titre, il est en mesure de parler avec considérablement de détails des leçons apprises pendant cette période.

Je crois qu'il est également juste de dire, à cause de ses contacts permanents et serrés avec Sir William Stevenson au cours des années subséquentes, qu'il peut parler avec autorité des opinions de ce monsieur sur ce que les nations doivent faire pour se protéger. Mais de plus, il peut également parler avec autorité à partir de ses propres connaissances, car il a fait des recherches approfondies autour du monde, au cours des années, dans les domaines touchant de près le monde des services de renseignements. Il peut donc nous faire profiter abondamment de ses propres connaissances.

En plus de tout cela, il est évidemment un journaliste et auteur bien connu; je crois pouvoir dire en toute honnêteté qu'il est tout aussi préoccupé que n'importe quel d'entre nous de la préservation des droits et libertés individuels, et toutefois, il reconnaît que les nations doivent être en mesure de se protéger. Alors, en tenant compte de ses antécédents intéressants de journaliste, il en est venu à certaines conclusions relativement à l'équilibre devant exister entre les libertés et les droits individuels et la protection de l'État. A mon avis, les membres du Comité seront très intéressés par ses opinions à ce sujet.

Je crois que je vais m'arrêter ici. Je demanderai maintenant à M. Stevenson de prendre la parole.

Mr. William Stevenson (Author of the book A Man Called Intrepid,: I am embarrassed to be sitting in the place of Sir William because it was his wish to be here. I see him every day on a continuing basis. We discuss what is going on in the world. He is still very much plugged into events abroad.

When I saw him yesterday morning before I left he asked me to convey his apologies for not being able to come. He is really unable to walk and he has speech difficulties, but his mind is just as alert as ever.

He wanted me to impress on the Committee that what I say is really said on his behalf, that there is, to use his words, a complete fusion of minds and that my views coincide with his.

I invoke his authority, though, because he is a man of considerable stature, and one of the difficulties in dealing with him is that the necessity for secrecy until recently was such that he never got his due recognition. He was the director of British Security Co-ordination, which was the biggest combined intelligence operation up to that time in history. And when the war ended he and Bill Donavan, the head of OSS, which became the CIA, attempted to warn the democracies about the necessity of setting up a system of intelligence and security that would save the very kinds of crises that we have now got ourselves into. He had persuaded President Roosevelt at a very early stage in the Second World War that intelligence had to be set up on a properly constituted basis, and he undertook the training of American foreign-intelligence agents, much of which was done here in Canada.

• 1115

The headquarters was set up in New York because at that time it looked as if Britain was to be invaded and probably would be occupied, and the need was seen to resist the enemy with secret armies. So it came about that his headquarters were established in New York with the back-up support given here in Canada, and as a Canadian he had the freedom of movement which was felt to be necessary. His experience is considerable and is up to date to this very minute. He has contacts in both Washington and London, and elsewhere, who keep him fully informed of events. He feels very strongly that our first line of defence is intelligence, both at home and overseas, and that there has been a determined attempt, a co-ordinated attempt, made by the disinformation agencies and the propaganda agencies of our enemies to discredit our security agencies in the western world—the CIA, FBI, the West German, French, British and now Canadian agencies.

It is difficult for people who live day-to-day lives in peace and tranquility to recognize that we are in fact in the middle of a war. It is a war that is conducted very skillfully and with great sophistication because the enemy has learned from the mistakes of the Nazis. The excuse for reminding you of what happened in 1939-45 is that the Nazis very nearly did win and it was a very last-minute effort on the part of people like Sir William Stephenson and a great number of volunteers that

[Traduction]

M. William Stevenson (auteur du livre intitulé «A Man Called Intrepid»): Je suis gêné de siéger au nom de Sir William, car il souhaitait bien être présent. Je le vois tous les jours et de façon régulière. Nous discutons de ce qui se passe dans le monde. Il est toujours très intéressé par les événements qui se déroulent à l'étranger.

Quand je l'ai rencontré hier matin, avant de partir, il m'a demandé de vous prier de l'excuser du fait qu'il ne peut être présent. Il est vraiment incapable de marcher et il a des difficultés d'élocution, mais son esprit est tout aussi vif que jamais.

Il voulait que je fasse comprendre au Comité que tout ce que je dis l'est vraiment en son nom, et qu'il existe, pour utiliser sa propre expression, une fusion totale des esprits, et que mes opinions coïncident avec les siennes.

Toutefois, j'invoque son autorité, car il est un homme de grande réputation, et l'une des difficultés à travailler avec lui, c'est que, jusqu'à tout récemment, il était nécessaire de préserver un secret tel qu'il n'a jamais été reconnu à sa juste valeur. Il était directeur du service coordonné de sécurité britannique, qui, jusqu'à cette période de l'histoire, constituait le service mixte de renseignements le plus considérable ayant jamais existé. Une fois la guerre terminée, lui et Bill Donavan, chef de l'OSS, qui allait devenir la CIA, ont essayé d'avertir les démocraties de la nécessité d'établir un système de renseignements et de sécurité qui leur épargnerait les crises mêmes que nous traversons aujourd'hui. Il avait convaincu le président Roosevelt, au tout début de la Seconde Guerre mondiale, de la nécessité d'établir un service de renseignements adéquatement constitué, et avait entrepris la formation d'agents américains de renseignements étrangers, formation qui, en grande partie, s'est effectuée ici, au Canada.

Le quartier général avait été établi à New York parce qu'à l'époque, il semblait que la Grande-Bretagne allait être envahie et probablement occupée, et que l'on jugeait nécessaire de pouvoir résister à l'ennemi grâce à des armées secrètes. C'est ainsi que le quartier général a été établi à New York, les services de soutien étant fournis ici, au Canada; en sa qualité de Canadien, il jouissait d'une liberté de déplacement qui était jugée nécessaire. Son expérience est considérable et il est au fait de beaucoup de choses, jusqu'à ce jour. Il a des contacts à Washington, à Londres et ailleurs qui le tiennent constamment renseigné sur les événements. Il estime que les services de renseignements constituent, sans le moindre doute, notre première ligne de défense, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, et que les services de contre-espionnage et de propagande de nos ennemis essaient, de manière coordonnée, de jeter le discrédit sur les services de sécurité du monde occidental: la CIA, le FBI, les services d'Allemagne de l'Ouest, de France, de Grande-Bretagne et, maintenant, du Canada.

Il est difficile aux gens qui vivent quotidiennement en toute paix et quiétude de se rendre compte que nous sommes, en fait, en plein milieu d'une guerre. C'est une guerre menée avec beaucoup de doigté et de raffinement, parce que l'ennemi a tiré des leçons des erreurs des Nazis. Si je vous rappelle ce qui s'est produit de 1939 à 1945, c'est parce que les Nazis ont presque failli remporter la victoire, et que ce n'est que grâce aux efforts de dernier instant de personnes telles que Sir

intelligence agencies were pulled together very rapidly to conduct a number of different operations. Had that not happened, there is no question that the war would have been lost.

Today we are in exactly the same situation as existed in the 1930s except that the enemy this time has learned from the mistakes the Nazis made and does not present us with a clear and visible danger, knowing that the democracies will not adopt emergency measures until they see themselves directly threatened. In his estimation, and I agree with him entirely on this, the enemy pushes until he feels resistance and then he withdraws. We are in that situation here in Canada where, as a large democracy with a very strong sense of the freedom of the individual, it is possible to mount an attack on agencies like the RCMP, hold them up to ridicule and start the process of discrediting them in the hope of forcing disclosures of measures or methods which tell the enemy how we do conduct our security operations and at the same time create a lack of confidence which in turn dimishes the effectiveness of the RCMP or any other security agency.

The necessity for the interception of mail, eavesdropping, wiretapping and so on is one of those disagreeable facts of life that Sir William tried to make the leaders in 1945 face up to. In an impassioned plea that was circulated confidentially, General Donavan, who was then head of OSS, and Bill Stephenson appealed to the President of the United States and the Prime Ministers of Canada and Britain to maintain the same co-ordinated intelligence operations which had helped us win the war. In that appeal they made the point that whether we liked it or not we had entered an era which was similar to the atomic era. We had invented the equivalent of an atomic bomb, we had invented or developed techniques of intelligence and security that nobody had every previously foreseen, and it was as necessary to know how to handle those weapons of intelligence and security as it was necessary to know how to handle atomic bombs. We spent a hell of a lot of time in the ensuing years figuring out ways of diminishing the threat to the individual of nuclear power, but we have not spent sufficient time in looking into the necessity for coming to terms with this other weapon which is now a very complex one, is not easily described any more easily than you can describe the neutron bomb. Unfortunately, it does not have that nice packaged visibility that makes the average citizen say, that is a danger, it is a weapon and I have to know how I am going to control it.

• 1120

On the specific matters of prying into the individual's private affairs, I believe on the basis of my experience—and I am speaking for Sir William as well on this—I would much rather have my, often embarrassing, personal affairs looked into if it meant that the security of my society, my community, is enhanced, and I believe very strongly that is the case.

However, what we are discussing here, it seems to me, is an attempt to allow the security agencies to do their jobs and at

[Translation]

William Stephenson et un grand nombre de volontaires que les services de renseignements ont été coordonnés très rapidement pour mener un certain nombre d'opérations diverses. Si cela ne s'était pas produit, la guerre aurait été perdue, sans le moindre doute.

Aujourd'hui, nous sommes dans une situation parfaitement semblable à celle des années 30, sauf que l'ennemi a tiré, cette fois-ci, les leçons des erreurs qu'ont commises les Nazis, et qu'ils ne présentent pas de danger évident et manifeste, parce qu'il sait que les démocraties n'adopteront des mesures d'urgence que le jour où elles se verront directement menacées. D'après Sir William, et je suis entièrement d'accord avec lui, l'ennemi avance jusqu'à ce qu'il sente une certaine résistance, puis il se retire. Au Canada, nous sommes dans une situation où, étant une grande démocratie imprégnée du sens de la liberté de l'individu, il est possible de monter une attaque contre un organisme tel que la GRC, le ridiculiser et commencer à le discréditer, dans l'espoir de le forcer à divulguer les mesures ou les méthodes qui révéleraient à l'ennemi comment nous dirigeons nos travaux de sécurité, tout en créant un manque de confiance qui, à son tour, diminue l'efficacité de la GRC ou de tout autre service de sécurité.

En 1945, Sir William avait essayé d'amener les dirigeants des pays occidentaux à se rendre compte de la nécessité de l'interception du courrier, de l'écoute secrète, de l'écoute électronique et d'autres méthodes, malgré leur aspect désagréable. Dans un plaidoyer passionné qui avait circulé secrètement, le général Donavan, qui était alors chef de l'OSS, et Bill Stephenson avaient conjuré le président des États-Unis, ainsi que les premiers ministres du Canada et de la Grande-Bretagne, de maintenir le service coordonné de renseignements qui nous avait aidés à gagner la guerre. Dans cette lettre d'adjuration, ils signalaient que, que nous le voulions ou non, nous venions d'entrer dans une époque qui était semblable à l'époque atomique. Nous avions inventé et mis au point des techniques entièrement nouvelles dans le domaine des renseignements et de la sécurité et il devenait indispensable d'en définir les modalités d'utilisation. Or, contrairement à ce qui s'est passé dans le domaine atomique où des années ont été consacrées à élaborer des mesures de sécurité pour réduire les risques encourus, nous, par contre, nous n'avons pas consacré suffisamment de temps à cette arme nouvelle, fort complexe et pratiquement aussi difficile à décrire qu'une bombe à neutrons. Malheureusement, l'homme de la rue ne se rend pas compte du danger de cette technique et il ne se pose d'ailleurs pas la question de savoir comment le juguler.

En ce qui concerne les atteintes à la vie privée, et je sais que j'exprime également l'avis de Sir William, je préférerais de loin que l'on fourre son nez dans mes affaires personnelles, même si elles sont embarrassantes, si cela doit aider à sauvegarder la sécurité du pays.

Il s'agit en l'occurrence de permettre aux services de sécurité de faire leur travail tout en mettant sur pied un système de

the same time create a system of monitoring that makes sure there is no abuse of those privileges. This is a challenge to the average citizen, it is a challenge to all of us which until now we have been unwilling to face up to. It has been forced upon our attention by the sensationalizing of allegations against the security agencies. If we are to turn to our advantage what started out as an attack by our enemies against our intelligence agencies, then I think we come out a lot stronger.

I would prefer to answer questions, if I may.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevenson. That, I think, provides us with a framework.

Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Thank you, Mr. Chairman.

Welcome to Ottawa, Mr. Stevenson.

When you speak of a system of intelligence and security, you are talking presumably of an international system.

Mr. Stevenson: I am thinking of both internal and external. The BSC was responsible for internal security, and a great many of its accomplishments were a result of intercepting the mail of people who were trying to undermine our security.

Mr. Jarvis: But in the broad sense are you not talking about a system where there is a free interchange of security information among a certain group of nations?

Mr. Stevenson: I think that is one of the very important topics that needs to be touched upon, and one of the objectives of the enemy's attack on our intelligence agencies is to break down the trust between the agencies. It has been said publicly by the CIA that at the moment they have real problems in dealing with their allies because there is the danger that what has been previously accepted as a private and confidential discussion can appear in the newspapers tomorrow.

Mr. Jarvis: Let us talk about our relationship with the United States in terms of exchanging security information gathered by the respective security forces of those two countries.

Who, in your view, should authorize the exchange of that information? Should it be the director of security or should it be the politician, the minister responsible for security?

Mr. Stevenson: Could I answer that, Mr. Jarvis, with an example because this is one of the major problems that I think we face as democracies? When the Israelis faced the challenge of Entebbe, they went through a democratic process and employed their intelligence agencies as democratically as they could. They had emergency cabinet meetings, they shared the information among a number of responsible politicians of different political parties at the same time as their intelligence people immediately contacted their friends in Interpol, in the RCMP. The RCMP played a very important part in Entebbe because it happened that a special unit had been formed to watch the terrorists in this country at the time of the Olympic Games, and the Israeli intelligence people were able to say "we know that this man and this man is not involved in the Entebbe hijacking", prior to the rescue that took place on July 3. This enabled them to work out a technique so that when

[Traduction]

surveillance destiné à éviter les abus éventuels. Ceci constitue pour nous tous un défi que nous avons refusé de relever jusqu'à présent. Cette question a été signalée à notre attention par le battage fait autour des accusations dont les services de sécurité ont fait l'objet. Si toutefois nous parvenons à tirer une leçon de ce qui était à l'origine une attaque lancée par nos ennemis contre nos services de renseignements, nous en sortirons gagnants.

Maintenant, je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le président: Je vous remercie de votre exposé, monsieur Stevenson, qui nous permettra d'orienter nos délibérations.

Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Merci, monsieur le président.

Je vous souhaite la bienvenue à Ottawa, monsieur Stevenson.

Par organisation de renseignements et de sécurité, vous entendez sans doute un organisme international?

M. Stevenson: Il s'agit des organisations aussi bien internes qu'externes. La BSC, chargée de la sécurité interne, a réussi à déjouer maints complots en ouvrant le courrier d'individus cherchant à saper notre sécurité.

M. Jarvis: Il ne s'agit donc pas d'un réseau de renseignements regroupant un nombre de pays qui se les partageraient?

M. Stevenson: C'est une question importante qu'il faudrait aborder, car l'ennemi, en s'attaquant à nos services de renseignements, vise justement à miner la confiance entre nos différentes organisations. Les responsables de la CIA ont déclaré publiquement que leurs relations avec les alliés posaient des problèmes du fait que le contenu d'entretiens privés et confidentiels risque souvent de paraître dès le lendemain dans les quotidiens.

M. Jarvis: Commençons par l'échange d'éléments d'information entre les services de sécurité des États-Unis et du Canada.

A votre avis, qui devrait autoriser l'échange de pareils renseignements, le directeur de la sécurité ou bien le ministre responsable?

M. Stevenson: Si vous le permettez, monsieur Jarvis, je vais vous répondre en vous donnant un exemple, car c'est justement un des problèmes majeurs auxquels les démocraties doivent faire face. Lors de l'incident de Entebbe, les Israéliens ont fait intervenir les services de renseignements de façon aussi démocratique que possible. Des conseils de ministres spéciaux furent convoqués et les renseignements furent communiqués aux hommes politiques appartenant à différentes tendances; en même temps, leurs services de renseignements contactaient aussitôt leurs collègues de l'Interpol ainsi que ceux de la Gendarmerie royale du Canada. La GRC a joué un rôle très important lors de cet incident, une section spéciale ayant été mise sur pied lors des Jeux olympiques pour la lutte contre le terrorisme. Ceci a permis aux services de renseignements israéliens de savoir avec précision qui avait participé au détournement de l'avion sur Entebbe avant l'opération de

they did mount the raid to rescue the hostages, they had a pretty good idea who it was had done the highjacking and the kind of mentality of the people involved. Now, that was an example of collaboration which took place.

• 1125

It is very difficult to define the procedures in structural terms, because so much depends upon the good will and the trust that exists between people. The Israelis were able to contact their friends in France, the government which owned the highjacked aircraft, and their friends here at the RCMP on a friend-to-friend basis.

If you break down the trust that exists between those agencies by discrediting one, abusing another, making it apparent that inquiries are going to be conducted into the activities of that agency, you imperil that communication between the agencies.

Mr. Jarvis: I understand that. What I am not sure about is, who should decide when and to whom we would reveal information of a national interest because that information could be of international interest, particularly the U.S.: the travel of suspected subverters and terrorists, people that we may suspect in foreign embassies that we understand are going to go on holidays in the United States—almost the day-to-day stuff. Should that be the director of security, or should there be guidelines, in your view, established by the Solicitor General or whomever might be responsible for security in any one country? I am trying to determine the relationship between the political arm and the security services.

Mr. Stevenson: I do not feel qualified really to answer that, because I can only fall back on the experience of the past. The only comment I would make here is that informality has been the strength of this sort of operation in the past. If you lay down guidelines I think they are very useful provided they are very general. But I think it still does come right down to two people being able to talk to each other without fear of a breach of confidence.

Mr. Jarvis: You talked about the importance of the monitoring process. I concur with that. I think you said you believe that your personal affairs, no matter how embarrassing they may be, should be looked into for national security, subject to the very important factor of monitoring. Who should do the monitoring? Who should watch the watchers, Mr. Stevenson?

Mr. Stevenson: This is the whole problem we have been postponing answering all these years. Watergate dramatized this very problem. Who monitors? Again I have to give you partly a philosophical answer. An awful lot depends upon the integrity and the honesty of the individuals.

If you form a committee which is political, in theory that should be one way of handling it. If it is a major matter that committee should first screen the proposed activity. But on a

[Translation]

sauvetage intervenue le 3 juillet. Cela leur a permis de mettre au point une technique, de sorte que, lorsqu'ils ont organisé le sauvetage des otages, ils avaient déjà une idée précise des auteurs du détournement et, disons, de leur mentalité. Voilà donc un exemple de coopération.

Bien sûr, il est difficile d'établir des procédures très rigides du fait que tout dépend dans une large mesure de la bonne volonté entre les peuples et de leur confiance réciproque. Les Israéliens ont pu contacter leurs amis en France, c'est un avion français qui avait été détourné, ainsi que leurs amis de la Gendarmerie royale.

En laissant entendre que l'on va procéder à des enquêtes sur les activités d'un organisme en particulier, vous brisez la confiance qui existe entre ces organismes, vous menacez les communications qu'ils ont établies entre eux.

M. Jarvis: Certes, je le comprends. Cependant, ce dont je ne suis pas sûr, c'est qui devrait décider quand et à qui nous devrions communiquer des renseignements d'intérêt national parce que ces mêmes renseignements pourraient également avoir un intérêt international et, en particulier, parce qu'ils pourraient intéresser les États-Unis: je pense au déplacement de personnes que l'on suspecte d'être des terroristes, des éléments subversifs, des gens qui sont considérés comme suspects dans les ambassades étrangères et qui vont passer des congés aux États-Unis... la routine en quelque sorte. Est-ce que le directeur de la sécurité devrait s'occuper de ces questions ou bien, à votre avis, le solliciteur général devrait-il établir des directives, ou encore le responsable de la sécurité dans l'un ou l'autre des pays? J'essaie de déterminer quelle devrait être la relation entre le pouvoir politique et les services de sécurité.

M. Stevenson: Je ne m'estime pas qualifié pour répondre à cette question car je ne puis me fonder que sur l'expérience passée. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans le passé, les activités de ce type se sont déroulées de façon officieuse. Les directives sont très utiles dans la mesure où elles sont très générales. Cependant, je pense que l'on en revient toujours à la situation où deux personnes doivent être en mesure de se parer sans craindre de perdre la confiance mutuelle.

M. Jarvis: Vous avez parlé de l'importance du processus de surveillance, ce que j'approuve. Vous avez dit, je pense, qu'à votre avis, vos affaires personnelles devraient faire l'objet d'une surveillance, aussi embarrassant que cela puisse être, et ce pour des questions de sécurité nationale. Qui devrait accomplir cette tâche? Qui devrait surveiller ceux qui surveillent, monsieur Stevenson?

M. Stevenson: Voilà une question dont la réponse a toujours été remise à plus tard. La crise du Watergate a souligné l'importance de ce problème. Qui effectue la surveillance? Là encore, je vais devoir vous donner une réponse de nature philosophique. Tout dépend dans une grande mesure de l'intégrité et de l'honnêteté des individus concernés.

On pourrait créer un comité à caractère politique; en théorie, ce serait une façon de régler le problème. Ce comité pourrait faire une première analyse de la situation, s'il s'agit

day-to-day basis I do not think that is terribly practical. I could get into a great deal of theorizing about how the structure might be set up, but in the end it seems to me that it still rests on the shoulders of the professional security and intelligence people. One of the purposes of the attack on the agencies has been to diminish public respect for those agencies and thereby diminish the recruitment of good people, and slowly to demoralize the force.

If you have a village constable who is known to the people in the village, you can pretty well have confidence in his behaviour. You know that he is under scrutiny by the people day by day and they have confidence in him. The standards of that village constable have to be pretty high, because the public is watching what he does. I really feel that analogy can be applied on a bigger scale.

Mr. Jarvis: The downside risk in that is that professionalism by its nature excludes nonprofessionals, whether it be me as a solicitor, and the perception of the nonprofessional in many cases is one of suspicion and even cynicism at times regardless of the professional group we are talking about. When you say we have to leave it to the professionals, I understand the basis for your argument and I respect it, but I am terribly concerned about the other side of that same coin.

• 1130

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Jarvis: You talk about an apolitical committee. That is intriguing. But what is the reaction from the professional's viewpoint to an apolitical committee, in your view?

Mr. Stevenson: I should think it should be one of mutual respect. It seems to me that if a committee is properly constituted, by the time you have arrived at the selection of your committee members you have already gone through a process of examining those candidates, and one would hope that you had poured into that consideration so many different elements and so many legitimate concerns from different points of view, the amateur's, the professional's and so on, that you would end up with a committee that might often disagree violently with the representations made by the agency's professionals but the agency would be obliged to listen to their points of view because they would respect them, they would recognize that these were men of probity, men and women of probity.

Mr. Jarvis: You would regard some such structure, regardless of its composition, as being necessary to the monitoring process.

Mr. Stevenson: I cannot think of any other alternative. There is the day-to-day alternative of having a minister or a senior officer...

Mr. Jarvis: One of the judiciary.

Mr. Stevenson: ... the judiciary, who could be referred to. But in this respect, I think this is one of the problems that has to be hammered out at hearings of this nature and people

[Traduction]

d'un problème important. Cependant, pour les questions de routine, je ne pense pas qu'une telle mesure soit très pratique. Je pourrais faire de grandes théories sur la façon dont on pourrait établir les structures à ce propos, mais, en dernière analyse, il me semble que tout cela repose sur les épaules des spécialistes de la sécurité et des renseignements. En partant des attaques contre les organismes de renseignements, on a notamment cherché à déduire le respect que le public nourrit à l'égard de ces organismes, ce qui a limité la possibilité d'engager des personnes de qualité et, aussi, ce qui s'est traduit par une baisse du moral parmi les membres de ces mêmes organismes.

Quand, dans un village, on connaît l'agent de police, on a confiance dans son comportement. Comme les gens surveillent chaque jour la façon dont il se comporte, ils savent qu'ils peuvent avoir confiance en lui. Il doit se comporter avec énormément de prudence, vu que les gens du village surveillent ses agissements. Je pense sincèrement que cela peut s'appliquer sur une échelle plus vaste.

M. Jarvis: Il y a un autre risque en ce sens que, par sa nature, le professionnalisme exclut les non spécialistes; moi, en tant qu'avocat, par exemple, et, dans bien des cas, les non spécialistes éprouvent des doutes et même un certain cynisme, parfois, quel que soit le groupe de spécialistes dont on parle. Lorsque vous dites qu'il faut laisser les professionnels s'occuper de cela, je comprends sur quoi vous fondez votre argumentation et je respecte cela mais je demeure extrêmement préoccupé par le revers de la médaille.

M. Stevenson: Oui.

M. Jarvis: Vous mentionnez un comité sans affiliation politique. C'est intriguant cela mais quelle est la réaction des professionnels devant cette idée, à votre avis?

M. Stevenson: Je crois que les deux parties devraient se respecter mutuellement. Il me semble que si le comité est bien constitué, lorsqu'on aura terminé la sélection des membres, on aura déjà procédé à un examen des candidatures; à cet égard, on peut espérer que de nombreux éléments et préoccupations légitimes présentés par les amateurs, les professionnels, etc., auront pu être présentés, à tel point qu'on se trouverait face à un comité qui pourrait se trouver en désaccord violent avec les idées avancées par les professionnels de l'organisme. L'organisme en question serait néanmoins tenu d'entendre leurs points de vue parce qu'il respecterait ceux qui les exprimeraient, il reconnaîtrait que les hommes et les femmes qui en font partie sont des gens intègres.

M. Jarvis: Estimez-vous qu'un tel comité, quelle que soit sa composition, soit nécessaire pour surveiller le processus?

M. Stevenson: Je ne crois pas qu'il existe d'autres possibilités. Il y a bien celle de recourir au jour le jour à un ministre ou à un haut fonctionnaire...

M. Jarvis: Quelqu'un de la magistrature.

M. Stevenson: . . . de la magistrature. Or, je crois qu'il s'agit justement d'un de ces problèmes dont on doit discuter lors des audiences de ce genre et il faudra des gens beaucoup plus

much better qualified than I am would have to come up with answers. Until recently, the system that had evolved here in Canada and in Britain defied any examination. The Americans would tear their hair out trying to understand how it worked because it was not Teutonic, it was informal. But we have seen how that fell down too, the old school tie network people sneer at, but it did work, because people trusted one another. But in the end it did not work because Kim Philby came out of it.

Mr. Jarvis: In the report in the United Kingdom, a privy councillor suggested that they rejected the idea of judicial monitoring because it was too broad and they much preferred to retain the Home Secretary as being the only issuer of interception warrants.

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Jarvis: But they seem to use them with such discretion in terms of numbers there . . .

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Jarvis: ... unless these figures, which are 10 or 12 years out of date, are dramatically changed.

Have I any time left or do I have to go back to the bottom of the list? Could I just have one question?

The Chairman: Yes, your time is up but I think we can tolerate a little excess this morning.

Mr. Jarvis: This is completely unrelated, Mr. Stevenson. I finished reading again after a number of years the report of Lord Denning on the Profumo situation. He made a very interesting point about how strongly he felt that the director of security should have direct access to the Prime Minister—not to the minister to whom he was responsible, not to the Home Secretary, but to the Prime Minister—in certain situations, in the discretion of the director of security. Do you subscribe to that view?

Mr. Stevenson: I think it is a very efficient way of doing things because its very informality can produce results. But so much depends on the individuals. During the war, the success of BSC was that Stephenson would jump on a plane to London, walk straight in on Churchill and say, "This is what I have got to do". He had that direct access, and Churchill trusted his judgment and would not ask him any further questions beyond wanting to know what the general problem was.

But there it was a matter of life and death. In peacetime, where we think that questions of life and death are not involved, or we are less aware of the size of the threat, you do not perhaps get the same pressures on people and consequently you do not necessarily bring out the best qualities in them. I am not sure whether in our kind of society, in this atmosphere of today, you would have the same attention paid to the need for wise decisions being made. This direct access to the Prime Minister could also have a great many dangers, in that you do not know who the Prime Minister might be next year.

[Translation]

compétents que moi pour arriver à trouver des solutions. Jusqu'à tout récemment, le système qui avait évolué ici et en Angleterre résistait à toute étude. Les Américains s'arracheraient les cheveux en tentant de comprendre comment il fonctionnait car il n'avait pas la rigueur teutonique, il était à la bonne franquette. Mais nous avons vu comment cela aussi s'est effondré. Les gens méprisent ce réseau de solidarité à l'ancienne, mais il fonctionnait, parce que les gens se faisaient mutuellement confiance. Toutefois, les choses ont mal tourné parce qu'il s'est trouvé un Kim Philby pour changer de champ.

M. Jarvis: Dans le rapport publié au Royaume-Uni, un membre du Conseil privé a proposé qu'on rejette l'idée de la surveillance juridique parce qu'elle englobait trop de choses; les membres ont donc préféré que le pouvoir d'émettre des mandats d'interception repose entre les seules mains du Home Secretary (ministre de l'Intérieur).

M. Stevenson: Oui.

M. Jarvis: Ils semblent toutefois en faire usage avec une telle discrétion sur le plan des nombres . . .

M. Stevenson: Oui.

M. Jarvis: ... à moins que ces chiffres, vieux de 10 ou 12 ans, n'aient beaucoup changé.

Est-ce qu'il me reste un peu de temps ou dois-je me faire inscrire en fin de liste? Puis-je poser une question?

Le président: Oui, votre temps de parole est écoulé mais je crois que nous pouvons vous accorder ce petit écart ce matin.

M. Jarvis: Il s'agit de quelque chose de tout à fait différent, monsieur Stevenson. En effet, je viens de finir de relire après bien des années le rapport de Lord Denning portant sur l'affaire Profumo. Il affirme vigoureusement et de façon très probante que le directeur de la sécurité devrait avoir un accès direct au premier ministre—pas au ministre duquel il relève, pas au ministre de l'Intérieur, mais au premier ministre—dans certaines situations et que cela soit à sa discrétion. Est-ce que vous souscrivez à cette idée?

M. Stevenson: Je crois que cela constitue une méthode très efficace car son caractère non officiel peut donner des résultats, mais il y a tant de choses qui dépendent des intéressés. Pendant la guerre, le succès du BSC tenait au fait que M. Stephenson sautait sur le premier avion en direction de Londres, entrait directement chez M. Churchill et disait: «Voici ce que je dois faire». Il avait des entrées aussi directes que cela et Churchill faisait confiance à son bon jugement et ne lui posait pas de questions, sauf pour se tenir au courant du problème en général.

Or à l'époque, c'était une question de vie ou de mort. En temps de paix, alors que nous estimons qu'il n'existe pas de questions aussi graves ou lorsque nous sommes moins conscients de la gravité de la menace qui pèse sur nous, les gens vivent sans ces pressions énormes et par conséquent, on ne suscite pas nécessairement leurs meilleures qualités. Je ne suis pas tout à fait certain que dans notre société actuelle, dans l'ambiance qui règne aujourd'hui on est aussi attentif à la nécessité qu'il y a de prendre des décisions sages. Pour revenir à l'accès direct au premier ministre, cela pourrait également

Mr. Jarvis: On that note, I will . . .

The Chairman: I can see why you would wish to pause on that note, Mr. Jarvis.

Mrs. Holt: We can tell.

The Chairman: Mrs. Holt, you can tell us now.

Mrs. Holt: Who the Prime Minister is going to be next year? That is very easy.

The Chairman: Anything you like, for 10 minutes.

Mrs. Holt: Welcome to our committee. I wish more of our Committee could be here but there are other committees on. It is a real honour to have you here. I am sorry Sir William could not be here but it is very good having you.

First of all, I want to ask something that I would like to ask in another committee, and I wish we could have you there. That is our Broadcasting Committee. It is totally irrelevant but we have a great deal of liberty here and I wondered about the CBC. Where you fired from the CBC because of Entebbe?

• 1135

Mr. Stevenson: Was I pushed or did I jump?

Mrs. Holt: Yes. You had some inside information, you were the first to know about Entebbe, I gather.

Mr. Stevenson: Yes.

Mrs. Holt: First outside the intelligence people.

Mr. Stevenson: Entebbe came at the end of a long period of time because my views, which I think are middle of the road, did not really fit the colouration of the CBC in its general handling of news and public affairs, which is left, "left" in the loose sense. I have always thought of myself as being, in an idealistic sense, more socialist than conservative, but I do not see the deliberate distortion of facts and the deliberate use of commentary to give wrong impressions as being a way of achieving the greater welfare of the greater number of people.

To be quite frank with you, I think persons like myself are just a pain in the neck to the CBC because we insist on fair play. I happen to be an old-fashioned reporter. I just think that if you get all the facts and present those facts to the public you will get pretty accurate answers.

Mrs. Holt: I understood they did not want anything about Entebbe or about Intrepid and that that had to be sold to the United States.

Mr. Stevenson: Yes. NBC is doing a six hour series on Intrepid and they have thousands of feet of film in the

[Traduction]

présenter beaucoup de risques, dans le sens qu'on ne sait pas qui pourrait exercer cette haute fonction l'année suivante.

M. Jarvis: Sur ce. je vais . . .

Le président: Je crois comprendre pourquoi vous voulez terminer sur cette note, monsieur Jarvis.

Mme Holt: Nous pouvons le dire.

Le président: Madame Holt, vous pouvez nous le dire maintenant.

Mme Holt: Qui sera premier ministre l'année prochaine? C'est très facile à prévoir.

Le président: La parole est à vous pour 10 minutes.

Mme Holt: Soyez le bienvenu à notre comité. Il est dommage qu'il n'y ait pas plus de membres qui soient présents mais il y a également d'autres comités qui siègent en ce moment. C'est un grand honneur que de vous avoir parmi nous. Je suis désolée que Sir William n'ait pas pu venir mais nous sommes ravis que vous soyez venu.

En premier lieu, j'aimerais poser une question que j'aimerais également formuler dans un autre comité, il s'agit du comité de la Radiodiffusion. J'aimerais d'ailleurs que vous puissiez comparaître devant celui-là aussi. Cela n'a absolument rien à voir, mais nous avons beaucoup de liberté ici et je me pose des questions au sujet de Radio-Canada. Avez-vous été renvoyé de Radio-Canada à cause de l'affaire d'Entebbe?

M. Stevenson: M'a-t-on poussé dans le dos ou ai-je fait le saut de moi-même?

Mme Holt: Oui. Vous aviez des renseignements privilégiés. Vous avez été le premier à être au courant de l'affaire d'Entebbe, si j'ai bien compris.

M. Stevenson: Oui.

Mme Holt: Le premier après le service des renseignements.

M. Stevenson: L'affaire d'Entebbe n'est que l'aboutissement d'une longue suite d'événements puisque mes opinions qui sont, je crois, du centre ne cadraient pas vraiment avec la philosophie de Radio-Canada dans son traitement des actualités et des affaires publiques, philosophie qui est de gauche et j'utilise «gauche» au sens large du mot. Je me suis toujours considéré au sens idéaliste comme étant plus idéaliste que conservateur, mais je ne puis concevoir que d'avoir recours de façon délibérée à la distorsion des faits et à des commentaires pour créer une fausse impression soit la façon de réaliser le plus grand bien pour le plus grand nombre de personnes.

Pour être franc, il faut dire que les gens comme moi sont une épine dans le pied de Radio-Canada, parce que nous insistons pour que justice soit faite. Il se fait que je suis un reporter de l'ancienne école. J'estime que si l'on réunit tous les faits et qu'on les présente au public, on trouvera des réponses assez justes.

Mme Holt: Si j'ai bien compris, on ne voulait rien sur l'affaire d'Entebbe ni sur l'intrépide Intrepid et qu'il a fallu vendre les histoires aux États-Unis.

M. Stevenson: Oui. Le réseau NBC prépare une série d'émissions de six heures sur l'Intrépide; il a également des

National Archives there of interviews with the people involved in his operations.

Mrs. Holt: Do you think the CBC has been a danger to security by its handling of information—and mishandling—and unwillingness to report?

The Chairman: I have some doubt about that question, Mrs. Holt.

Mrs. Holt: Well, I want to get it for the other Committee and I will get it on the record there. I hope you will be able to come to our other Committee. It is a very important and very serious matter.

The Chairman: Perhaps you could phrase your question in a more neutral way.

Mrs. Holt: Well, he did make a statement that was relevant to this Committee about their left-wing messaging across the country. And he talks about left-wing in a different way from just socialism, so I think I can adjust it to make it relevant. Anyhow, I have other questions.

I want to talk to you about terrorism because I consider this work 90 Minutes in Entebbe the best work on international terrorism I have seen. It has since been picked up by every publication and developed, for example, the money available to the terrorists and how extensive this thing is and how dangerous it is to our internal security.

You said that they probably have more money than some nations have and, therefore, we may very well be into a third world war of international terrorism, apart from the war you discussed involving established governments. Would you be able to give us more on the advancement of terrorism and how near it is to Canada—I mean within the restrictions of the security system if the Commissioner will allow it?

Mr. Stevenson: Really, I would just like to say here very quickly that the only qualification I have for commenting on this is that I have been doing a lot of research on terrorism in the last year for a book that I have been asked to write, having had some contact with it in the past. And, of course, the Entebbe operation was very revealing in ways that are not apparent in the book.

Yes, I think the greatest threat to security—probably the greatest threat for the next few years—is going to be international terrorism—and that is not just my view. I do not think what I think matters that much, but it is the view held by persons of consequence in all our Western democracies and also in some of the communist countries like Romania where they are beginning to feel the effects too.

Mrs. Holt: In other words, they are not using it against us; they are as much victims of it as we are. It is indiscriminate.

Mr. Stevenson: Well, they got carried away. They felt that it would work against us but it has turned into a Frankenstein

[Translation]

milliers de pieds de film aux Archives nationales des entrevues avec les participants à l'opération.

Mme Holt: A votre avis, Radio-Canada a-t-il menacé la sécurité par la façon dont il a traité l'information... ou mal traité l'information... et s'est montré peu désireux de faire état des faits?

Le président: J'ai de sérieuses réserves au sujet de cette question, madame Holt.

Mme Holt: Je voulais obtenir une réponse pour la séance de l'autre Comité et j'y reviendrai à ce moment-là. J'espère que vous pourrez assister à la séance de l'autre Comité. Il s'agit en effet d'une question très importante et très grave.

Le président: Peut-être pourriez-vous formuler votre question d'une façon un peu plus neutre.

Mme Holt: Il a fait une déclaration qui intéresse particulièrement le présent Comité au sujet du ton gauchisant donné à l'information dans tout le pays. Il parle d'ailleurs de la gauche d'une façon à la distinguer du simple socialisme et je crois donc pouvoir modifier ma question de façon à la rendre pertinente. De toute façon, j'ai d'autres questions.

J'aimerais parler du terrorisme, car j'estime que cette œuvre, 90 Minutes in Entebbe est la meilleure œuvre sur le terrorisme international que j'aie vue. Toutes les revues ont repris l'histoire en poussant plus loin leurs recherches par exemple, sur l'argent dont disposent les terroristes, sur l'étendue du terrorisme et à quel point le terrorisme représente un danger pour notre sécurité interne.

Vous avez déclaré que les terroristes avaient probablement plus d'argent que certains pays et que par conséquent nous sommes peut-être témoins d'une troisième Guerre mondiale entre terroristes internationaux outre la guerre dont vous avez déjà parlé entre les gouvernements en place. Pourriez-vous nous donner plus de détails sur les progrès du terrorisme et nous dire si le Canada est menacé... je veux dire bien sûr en respectant les restrictions du régime de sécurité, si le Commissaire le permet?

M. Stevenson: A vrai dire, je tiens à préciser d'emblée que ma seule compétence en la matière, c'est que j'ai effectué beaucoup de recherches sur le terrorisme depuis un an à cause d'un livre qu'on m'a demandé d'écrire en raison de mes contacts passés avec le sujet. Et bien sûr, l'opération d'Entebbe est très révélatrice bien que cela ne soit pas apparent dans le livre.

Oui, je crois que la plus grande menace à la sécurité... probablement la plus grande menace pour les prochaines années, est le terrorisme international... et je suis loin d'être le seul de cet avis. Je ne crois pas que ce que je pense ait grande importance, mais ce point de vue est partagé par des gens importants dans toutes les démocraties occidentales et même dans certains pays communistes comme la Roumanie où l'on commence aussi à en sentir les répercussions.

Mme Holt: En d'autres termes, ils ne s'en servent pas contre nous; ils sont tout autant victimes que nous le sommes. Il n'y a pas de distinction.

M. Stevenson: Eh bien, ils se sont laissés emporter. Ils avaient pensé s'en servir contre nous, mais la chose a revêtu

monster. But the training of the terrorists of any consequence—the big terrorist organizations—has been done by the communist countries. East Germany is one of the major offenders. The arms supplies, the methods, techniques and the equipment have come from communist countries.

• 1140

Mrs. Holt: Have you any indication—because I think you have a pipeline but I do not know whether we are going to be let in on it—that the Baader-Meinhof gang, which you went into at great length, and the PLO terrorists, the Wadi-Elias-Haddad groups, have people inside Canada now—or connections?

Mr. Stevenson: Could I just give you a general answer on that? I think Canada is one of the major operational areas for those people who would like to see the breakdown of democracy. The reason for that is that we are a big democracy; we have a very strong sense of individual freedom and there are people willing to exploit that. Terrorists have been coming in and out of Canada for years. The man who killed Trotsky—about whom I happen to know a great deal because I had to go and see him in jail in Mexico—came down to Mexico via Canada on a Canadian passport. Almost every major intelligence security threat over the last 20 to 30 years has had a Canadian connection, partly because of the ease of getting Canadian passports and the ease of getting in and out of Canada.

Mrs. Holt: Our freedoms.

Mr. Stevenson: We have a highly efficient security agency in the RCMP—I am talking about policing in general, but they are overburdened, and our enemies know it. If you just keep overloading the system, there is a point reached at which it has difficulty in operating.

Mrs. Holt: Well, is the drug scene part of the system of overloading or is that premeditated?

Mr. Stevenson: I do not know.

Mrs. Holt: Mr. Chairman, I want to go from there and ask the witness about mail and national security and terrorism. Can you say how effective the mails are and what our law could do to stop this free movement? Is it really an important way of stopping it or is it a very, very small part of intelligence?

Mr. Stevenson: I think it is a very important way because, to go back to what I just said earlier, Canada has been a happy hunting ground for these subversive activities because it is so easy to manoeuvre and move around. If you monitor some aspects like mail, you reduce the methods by which the subversives can continue to maintain their contacts and work out their schemes. Now the monitoring of the mail in itself may not be tremendously effective. You cannot just isolate one letter; you have to be able to watch a flow of letters.

We saw many examples of this during the war. Some of the major dangers were averted by the identification of spies, [Traduction]

l'aspect d'un monstre à la Frankenstein. Mais tout l'entraînement bien fait des terroristes... des grandes associations de terroristes a été fait par les pays communistes. L'Allemagne de l'Est est l'un des principaux coupables. C'est des pays communistes que sont venues les armes, les méthodes, les techniques et l'équipement.

Mme Holt: Je crois que vous avez un filon; allez-vous nous dire si le groupe Baader-Meinhoff dont vous avez parlé pas mal ainsi que les terroristes de l'OLP et les groupes de Wadi Elias-Hadad ont des agents au Canada à l'heure actuelle?

M. Stevenson: Pourrais-je vous donner une réponse d'ordre général? Je crois que le Canada est l'un des pays de prédilection pour ces groupes dont le but est de provoquer la chute de la démocratie. Notre pays est une grande démocratie. Nous avons un sens très développé de la liberté individuelle et certaines personnes voudraient jouer sur ce tableau. Des terroristes sont entrés et sortis du Canada depuis des années. L'homme qui a assassiné Trotski et que je connais très bien parce que j'ai dû aller le voir en prison au Mexique, s'est rendu au Mexique à partir du Canada avec un passeport canadien. Presque toutes les grandes menaces à la sécurité en matière d'espionnage au cours des vingt ou trente dernière années se sont faites grâce à des contacts au Canada en partie à cause de la facilité avec laquelle on peut se procurer un passeport canadien, et en partie également à cause de la facilité avec laquelle on peut entrer et sortir de notre pays.

Mme Holt: A cause des libertés dont nous jouissons.

M. Stevenson: Notre agence de sécurité, la Gendarmerie royale du Canada, est très efficace en matière de police, mais elle est surchargée de travail et nos ennemis le savent. Si l'on continue à surcharger le système, il devient à un moment très difficile de fonctionner.

Mme Holt: Et les stupéfiants entrent là-dedans?

M. Stevenson: Je ne sais pas.

Mme Holt: Monsieur le président, j'aimerais passer maintenant à la question du courrier en rapport avec la sécurité nationale et le terrorisme. Comment la loi pourrait-elle s'attaquer à ce problème? Est-ce que la surveillance du courrier représente une partie très peu importante des services de renseignements?

M. Stevenson: Je crois que c'est une façon très importante de surveiller la situation car, si j'en reviens à ce que j'ai dit précédemment, le Canada a été un terrain de chasse très heureux pour les activités subversives étant donné la facilité de manœuvre et l'accès facile à notre pays. Si l'on surveille certaines activités comme le courrier, on réduit l'efficacité d'opération des groupes subversifs et on attaque leurs contacts. Le fait de surveiller le courrier n'est peut-être pas très efficace. On ne peut pas, évidemment, isoler une seule lettre, il faut pouvoir en surveiller une très grande quantité.

La dernière guerre est un bon exemple. Certains des dangers les plus importants ont été évités en identifiant les espions, les

saboteurs, with communists. But you cannot possibly watch every bit of suspect mail. What you do is reduce the possibilities for our enemies to use those mails and they are forced to switch to other methods. That does at least reduce the problem. But, of course, mail is only one small part of it.

Mrs. Holt: What else would be essential?

Mr. Stevenson: Well, the techniques that are now being used by the terrorists and their associates who are politically motivated and want to see the breakdown of our system, are to use small units. The smaller the unit the more difficult it is to discover.

If you identify a unit as being subversive and it has no visible connection with any other unit, you make it very difficult to discover the size of the conspiracy. In other words, the guerrillaism in subversive activity today is very, very hard to deal with. You have two, three, or four people working as a cell and their connection with another cell is very hard to discover. But at the same time they do not proceed by osmosis; they have to get instructions and they have to correlate and co-ordinate their activities.

I do not think we are nearly equipped to handle the threat. I think it is much greater than people realize. The ease with which these people are moving around is incredible. It is public knowledge that one or two of the more-wanted terrorists have been in and out of England untouched because the security people in England are just simply not strong enough. They do not have enough people with so many other problems being put on their plate at the same time.

• 1145

Mrs. Holt: You referred to the money that Wadi Hadad had in Lebanon, and the Lebanese PLO and all those different groups. How rich are they? You indicated that they have tremendous wealth and I get the impression, from reading the current stuff that followed up on your research, that they may have more money than nations for this mobility and for their weapons; and maybe while we are arguing about nuclear weapons, maybe they have the money to get them.

I just wondered if you have any idea of the wealth by which they can do their own counter-intelligence, their own assaults on our nation.

Mr. Stevenson: They have enormous resources, though the financial aspect is the least dangerous.

Enormous wealth is available, primarily because of Libya, which has suddenly, overnight, become tremendously rich; but a number of other countries that had the money have been putting that money into terrorist organizations in terms of providing them with air tickets and so on; but much more valuable is the technical advice and aid that is given and the covers that are provided. A young recruit to a terrorist organization who has to get the training, say, in East Germany, can

[Translation]

saboteurs communistes. Cependant, il est impossible de surveiller tous les articles de courrier supects. Ce que l'on fait, c'est véritablement réduire les possibilités pour ces éléments subversifs de se servir du courrier et ceux-ci doivent, par conséquent, adopter d'autres méthodes. Cela réduit le problème en quelque sorte. Évidemment, cela ne résout pas le problème dans son ensemble.

Mme Holt: Quels sont les autres éléments qui seraient essentiels?

M. Stevenson: Une des techniques utilisées par les terroristes et leurs associés dont le motif politique est de provoquer l'écroulement du système est de fonctionner en très petits groupes. Plus le groupe est petit, plus il est difficile de le découvrir.

Si un groupe dont on sait qu'il est subversif n'a aucun rapport évident avec un autre groupe, il est très difficile de déterminer l'endroit de la conspiration. Il est très difficile à l'heure actuelle de s'attaquer aux techniques de guérilla employées dans les activités subversives. Ainsi, deux, trois ou quatre personnes travaillent à l'intérieur d'une cellule et le rapport avec une autre cellule est très difficile à établir et à découvrir. Cependant, ces cellules, il est certain, doivent obtenir leurs instructions de plus haut et doivent lier et coordonner leurs activités.

Je ne crois pas que nous soyons équipés pour nous attaquer à cette menace. Je crois qu'elle est en fait beaucoup plus grande que la population ne veut bien le réaliser. La facilité avec laquelle certaines se déplacent est incroyable. Tout le monde sait que un, deux ou plusieurs terroristes sont entrés en Angleterre et en sont sortis sans être appréhendés parce que les agents de sécurité d'Angleterre ne peuvent le faire; ils ne sont pas en nombre suffisant et ont beaucoup trop d'autres chats à fouetter en même temps.

Mme Holt: Vous avez parlé de l'argent dont disposent Wadi Hadad au Liban, ainsi que l'OLP libanaise et tous ces différents groupes. Mais sont-ils si riches? Vous avez dit qu'ils étaient immensément riches mais, en lisant ce qui fait suite à votre recherche, j'ai l'impression qu'ils pourraient avoir plus d'argent que des nations avec toute cette mobilité et toutes leurs armes. Et tandis que nous discutons des armes nucléaires, peut-être eux ont-ils déjà suffisamment d'argent pour en acheter.

Je me demandais si vous aviez une idée de l'envergure de leur budget consacré au contre-espionnage et aux attaques possibles contre notre pays.

M. Stevenson: Leurs ressources sont considérables mais l'aspect le moins menaçant est l'aspect financier.

Ils sont excessivement riches surtout à cause de la Libye qui, du jour au lendemain, s'est retrouvée très riche. Mais plusieurs autres pays qui avaient déjà de l'argent l'ont investi dans des organisations terroristes en leur achetant des billets d'avion etc. Le plus précieux, toutefois, c'est l'aide et les conseils techniques qu'on leur prodigue de même que la protection qu'on leur promet. La jeune recrue d'une organisation terroriste doit suivre un entraînement en Allemagne de l'Est par

be taken through Europe almost unscathed these days because the money is available to provide him with covers. But the really important thing is the equipment and the training which is provided once he gets into the area of training.

Mrs. Holt: I do not like the word "guerrilla" because I do not think they are guerrillas: I think they are just out-and-out terrorists. I think "guerrilla" has a certain amount of prestige, as does "warrior". But do you know of training camps in Canada, in Quebec and in Southern Alberta or British Columbia, where they have been trained in terrorist tactics?

Mr. Stevenson: No, I have . . .

Mrs. Holt: There is one question that I would like your advice on. It is concern about the Solicitor General being involved in advising senior police officers, who we must trust or we are in real trouble—trusting them enough to make the decision as opposed to a judge of the court. And I guess it is one of the chief law officers of the nation that is elected, and it always worries me, Mr. Chairman, that elected representatives have so little respect for other elected representatives that they are scared that they can be trusted.

I just wonder if you can help us on that because in the matter of national security, we are suggesting in this legislation that it will be the Solicitor General who will make the final decision. I just wondered what your comment would be on that as, I think, one of the leading experts on intelligence and national security.

Mr. Stevenson: The great difficulty is that in a democracy, if you set up that kind of a procedure and you wind up with people in authority who are, in fact, in sympathy with those who would like to break down our democractic system, then all of a sudden the security agencies are made available, with all their information, to the wrong people; and I do not quite know how one overcomes that.

Mrs. Holt: You are talking about the human factor and this is the difficulty we all have here. Could that not be just as true of a judge? You know, you are talking of a human being who might be the Solicitor General, which we...

Mr. Stevenson: It is a problem—I think it is a problem. I am not suggesting that wartime emergencies or the experiences of those emergencies should be followed to the *nth* degree but time and again, in looking at the documents involved in BSC operations, one sees the necessity for quick action because most of the time speed is of the essence. The necessity for that action meant that you took short cuts.

J. Edgar Hoover, for example, who has been in many ways rightfully attacked and criticized, neverthless did stick his neck out when, with Britain on the point of invasion and apparently already finished, and with Vichy France's embassy in Washington already telling the Americans that Britain was finished, he agreed in that emergency situation to give the British secret intelligence services the fullest co-operation.

[Traduction]

exemple; et elle peut se rendre en Europe sans encombre grâce à l'argent qui lui permet de se fabriquer des façades. Et l'important, c'est le matériel et l'entraînement qu'on lui donne une fois arrivé dans son camp d'entraînement.

Mme Holt: Je n'aime pas tellement l'expression «guérilla» car, pour moi, ce n'est pas ce qu'ils sont; ce sont de vulgaires terroristes. Ceux qui font la «guérilla» jouissent d'un certain prestige comme les «guerriers». Savez-vous s'il existe des camps d'entraînement au Canada, au Québec, dans le sud de l'Alberta ou en Colombie-Britannique où on pourrait suivre un cours en tactiques terroristes?

M. Stevenson: Non, je n'ai . . .

Mme Holt: J'aimerais bien connaître votre avis sur le sujet. Le Solliciteur général aurait conseillé à certains policiers haut placés, en qui nous devons avoir confiance sinon rien ne va plus, de prendre les décisions eux-mêmes au lieu de consulter un juge; cela signifie qu'il leur fait énormément confiance. En fait, il est le premier policier du pays et il est élu mais ce qui m'inquiète, c'est que les représentants élus semblent avoir très peu de respect pour les autres, qu'on ait tant de crainte qu'on puisse leur faire confiance.

Pour toute question de sécurité nationale, le bill stipule que ce sera le Solliciteur général qui aura le dernier mot. Comme vous êtes l'un des grands experts en espionnage et en sécurité nationale, j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Stevenson: Le problème dans toute démocratie, c'est que si on crée un tel mécanisme on peut se retrouver avec des autorités qui sympathiseraient avec ceux cherchant à détruire notre régime démocratique. Alors, tout à coup, les agences responsables de la sécurité font connaître tous leurs renseignements aux gens qui ne devraient pas les connaître. Je ne sais pas au juste comment régler ce problème.

Mme Holt: Vous parlez justement de l'élément humain et c'est ce qui nous crée des problèmes ici. Ne pourrait-on pas dire la même chose d'un juge? Vous parlez d'hommes dont l'un pourrait très bien être solliciteur général et alors . . .

M. Stevenson: Je le crois réellement. Je ne crois pas qu'on devrait toujours faire appel aux mesures d'urgence prises en temps de guerre ou en d'autres circonstances particulières mais, en étudiant les documents portant sur les opérations des BSC, on se rend bien compte qu'il faut être prêt à agir rapidement car bien souvent c'est une simple question de temps. Et comme le temps presse, on est parfois obligé d'emprunter des raccourcis.

Par exemple, J. Edgar Hoover, qu'on a souvent attaqué et critiqué à raison, a tout de même pris un risque lorsqu'au moment de l'invasion possible de la Grande-Bretagne, alors que l'ambassade du gouvernement de Vichy en France disait aux Américains à Washington que la Grande-Bretagne était finie, il a tout de même accepté de lui-même d'accorder d'urgence son entière collaboration aux services secrets britanniques.

Now that was a very dangerous decision for him to make—a very courageous decision for him to make; but it seems to me that, in these kinds of emergencies, people have to make those kinds of decisions. We have to take a chance.

• 1150

Mrs. Holt: Do you not suggest . . .

The Chairman: I think I will have to end your first round shortly, Mrs. Holt.

Mrs. Holt: This is my last question.

Do you not think that this is an emergency when you see Japan and Lebanon actually destroyed by this, and all the countries of the world hit? Holland, you can name them. Do you not think we are in a state of emergency when terrorism exists like this?

Mr. Stevenson: Yes, I think there is a very great emergency. Just very briefly, there is the example of West Germany. I was there in September. The intent of the terrorist organizations in West Germany is to force the Bonn Government into increasingly militant reaction in order to say the neo-Nazis are now back in power. Ultimately this creates a reaction and your radical groups then say we are going back to Hitler. So the objectives are obtained in this round-about fashion by forcing the police authorities to take more and more action, quick action, and then publicize that action and make the police come out looking bad, when in fact what they are trying to do is to secure the safety of the greatest number. And I think we are going to see that situation repeated all over the world.

Mrs. Holt: Thank you very much, and thank you, Mr. Chairman, for your indulgence.

The Chairman: Thank you. I have put myself down for a few questions, and then back to Mr. Jarvis.

First of all, Mr. Stevenson, on this specific question of the mails, in what way in your experience, and in the experience about which you know, have the mails been used in some form of espionage?

Mr. Stevenson: Going back to the wartime period, immediately after the fall of France the Vichy French Government sent to Washington a new ambassador. Now if BSC, the Intrepid organization, had not had an agent inside that embassy, the British would not have discovered that this man was in fact a Fascist. In his first speech with the staff of that embassy he said, we have to convince the Americans that Britain is the enemy, not Germany. A recording was made of that speech, and from that point on all the diplomatic mail was intercepted at Bermuda. It was carried over to Europe by PanAm clipper, and Bermuda was a very good point at which to intercept it because every PanAm clipper had to get in there to refuel.

So a very large censorship establishment was set up. Pierre Laval's daughter was carrying diplimatic mail, arrived in Bermuda. The mail was opened without her knowledge, and it was then discovered that there were certain people in the [Translation]

C'était une décision très risquée pour lui et également très courageuse. Dans ces circonstances, on est souvent obligé de prendre de telles décisions; il nous faut prendre un risque.

Mme Holt: Ne dites-vous pas . . .

Le président: Madame Holt, je pense que je devrai bientôt mettre fin à votre premier tour.

Mme Holt: C'est ma dernière question.

Ne croyez-vous pas que c'est une urgence lorsque vous voyez la destruction que cela a causé au Japon et au Liban, et dans tous les autres pays qui ont été frappés? La Hollande et les autres. Ne croyez-vous pas que nous sommes dans un état d'urgence lorsqu'il y a un tel terrorisme?

M. Stevenson: Oui, je pense qu'il y a une très grande urgence. Je vous donne brièvement l'exemple de l'Allemagne de l'Ouest. J'y étais en septembre. L'intention des organisations terroristes de l'Allemagne de l'Ouest est de forcer le gouvernement de Bonn à avoir des réactions de plus en plus militantes afin de pouvoir dire que les Néo-nazis sont de nouveau au pouvoir. En fin de compte, cela provoque une réaction et les groupes radicaux disent que nous revenons à l'hitlérisme. Ils atteignent donc leur objectif de cette façon détournée en obligeant les autorités policières à agir plus fréquemment et plus rapidement, et ensuite en faisant de la publicité sur ces mesures policières et en montrant la police sous un mauvais jour, alors qu'en réalité elle essaie d'assurer la sécurité de la population. Je crois que nous allons voir cette situation se répéter partout dans le monde.

Mme Holt: Merci beaucoup, et merci de votre indulgence, monsieur le président.

Le président: Merci. Je vais poser quelques questions et ensuite nous passerons à M. Jarvis.

D'abord, monsieur Stevenson, sur la question du courrier, selon votre expérience et selon celles que vous connaissez, de quelle façon a-t-on utilisé le courrier à des fins d'espionnage?

M. Stevenson: Pour revenir à la guerre, immédiatement après la chute de la France le gouvernement de Vichy envoya un nouvel ambassadeur à Washington. Maintenant, si le BSC, l'organisation Intrepid n'avait pas eu d'agent dans cette ambassade, les Anglais n'auraient pas découvert que cet homme était en réalité un fasciste. Dans son premier discours au personnel de l'ambassade il a dit: «Nous devons convaincre les Américains que l'ennemi c'est l'Angleterre, non l'Allemagne». Ce discours fut enregistré, et à partir de ce moment-là tout le courrier diplomatique fut intercepté aux Bermudes. Il était envoyé en Europe par un avion de la PanAm, et les Bermudes étaient un très bon point d'interception parce que tous les avions de la PanAm devaient y atterrir pour faire le plein.

On a donc mis sur pied une organisation de censure très importante. La fille de Pierre Laval est arrivée aux Bermudes transportant le courrier diplomatique. Le courrier fut ouvert à son insu, et on a alors découvert que certaines personnes de

Vichy French embassy who were already developing contacts here in Canada with the intention of serving Nazi interests, moving under the cover of French diplomacy, Vichy French diplomacy. Out of that grew a whole series of exposés resulting in the neutralization of an embassy in Washington which was being used by the Nazis as a means of getting around the fact that their own German Embassy was discredited.

The Chairman: What about in the cold war or détente periods? Are you aware of any similar uses of the mails?

Mr. Stevenson: It is a continuing problem because the mail is being used by subversives. But I am not in the position to discuss any recent disclosures of that sort.

The Chairman: As between the mails and, say, electronic communication, or just old-fashioned secret meetings, which do you think are the most useful methods of communication by terrorists?

Mr. Stevenson: The mails are still the most convenient. You have a mail drop at every corner, a mailbox. This is why I say to you, eliminate that possibility. It is rather like the barrage balloons in Britain during the Battle of Britain. They really did not bring down many enemy aircraft, but the fact that they were there discouraged the aircraft. And in the same way, once it is known that mails may be intercepted, you force your enemies to resort to other methods.

The Chairman: I see. Yes, that is an interesting point. Then you see this as much a preventive technique as anything else. You are not optimistic perhaps about how useful it will be in itself but as a preventive by forcing them to use more dangerous means, ones which are more easily detected. You would say that this is very useful.

Mr. Stevenson: I think this is enormously useful just in getting information as well.

• 1155

The Chairman: Right. As to techniques of code and mails or anything of that kind, are you aware of any particular training that agents in various parts of the world are getting in these techniques?

Mr. Stevenson: I think it is public knowledge that there are today very sophisticated techniques of transmitting information. Of course, a lot of that is electronic, very high-speed transmissions, so you do have to have a very efficient monitoring system. There was during the war here in Ottawa a thing called a discrimination unit, which worked together with the OSS and other radio traffic interceptors in Britain and the United States. An enormous amount of information is derived from that method.

If you accept the fact that technology has advanced as rapidly in that field as it has advanced in every other, it is fair to assume that today there must be methods of communication so sophisticated that they require highly sophisticated countermeasures. I think the Israelis have been perhaps more open about this than anybody else because their position requires them to go to a lot of people for help, and their most important priority is electronic intelligence.

[Traduction]

l'ambassade de Vichy avaient déjà établi des contacts au Canada dans l'intention de servir les intérêts nazis, sous le couvert de la diplomatie française de Vichy. Il en a découlé toute une série d'exposés qui ont amené la neutralisation de l'ambassade à Washington utilisée par les Nazis puisque leur propre ambassade était discréditée.

Le président: Qu'en est-il de la guerre froide où des périodes de détente? A votre connaissance, a-t-on utilisé le courrier de la même manière?

M. Stevenson: C'est un problème continuel parce que les éléments subversifs utilisent le courrier. Mais je ne suis pas en mesure de discuter de divulgations de ce genre.

Le président: Selon vous, quelles sont les méthodes de communication les plus utiles aux mouvements terroristes, le courrier et disons les communications électroniques ou simplement les réunions secrètes à l'ancienne?

M. Stevenson: Le courrier est toujours le plus pratique. Il y a des boites aux lettres à chaque coin de rue. C'est pourquoi je vous dis d'éliminer cette possibilité. C'est un peu comme le barrage de ballons pendant la bataille d'Angleterre. Cela n'a pas vraiment descendu beaucoup d'avions ennemis, mais cela les a découragés. Et de la même façon, une fois que l'on sait que le courrier peut-être intercepté, vous forcez l'ennemi à utiliser d'autres méthodes.

Le président: Je vois. Oui, c'est intéressant. Vous voyez donc cela plutôt comme une mesure préventive qu'autre chose. Vous n'êtes peut-être pas trop convaincu de son utilité, mais ce serait plutôt une mesure préventive forçant ces personnes à utiliser des moyens plus dangereux, plus facilement détectables. Diriez-vous que cela est très utile?

M. Stevenson: Je dirais que c'est très utile, ne serait-ce que pour obtenir de l'information.

Le président: Exactement. Pour ce qui est des codes ou des techniques utilisés, à votre connaissance les agents reçoivent-ils une formation spéciale?

M. Stevenson: Je crois qu'il est de notoriété publique qu'il existe aujourd'hui des méthodes très avancées de transmission de renseignements. Très souvent, il s'agit de transmission électronique ultrarapide, ce qui nous oblige à avoir un système de surveillance très efficace. Pendant la guerre, on avait une unité à Ottawa qui travaillait de concert avec l'OSS et d'autres intercepteurs de communication radiophonique au Royaume-Uni et aux États-Unis. Une énorme quantité d'informations nous parvient grâce à cette technique.

En supposant que la technologie a avancé autant dans ce domaine que dans d'autres, il est juste de présumer qu'il doit exister aujourd'hui des méthodes de communication très perfectionnées qui exigent des contre-mesures d'un niveau égal. Je crois que les Israéliens ont peut-être été plus ouverts à ce sujet que les autres pays parce qu'ils sont obligés de demander de l'aide à différents groupes et leur priorité la plus importante est l'interception électronique.

The Chairman: I would like to move on to techniques of terrorism. You were speaking about that at the end of your dialogue with Mrs. Holt and I found it very interesting. You were talking about the effort of the terrorists in West Germany to create a backlash, and I wonder if you have further comments on the techniques of terrorists in the world today and the type of disorientation they hope to achieve in a state. This is not directly related to our bill, but in Italy, for instance, where you have an outstanding example of that today, what would be the aim of the terrorists, in your view?

Mr. Stevenson: Rather like the objective of attacking the intelligence agencies, what you try to do as an enemy subversive is break down confidence, create distrust, cause confusion; then out of that confusion arises your authoritarian political methods. In Germany this is, of course, what led to Hitler; the same breakdown of law and order and then the creation of small bands that eventually coalesced and became the Nazi Party but could just as easily have become the Communist Party.

The Chairman: You do not see the terrorists then as anarchists of some sophisticated kind. You see them rather as people aiming at a form of very strong government either of the left or the right.

Mr. Stevenson: All the terrorists about whom I have any knowledge have been politically oriented and have been serving a communist purpose, sometimes not consciously. The IRA in Northern Ireland is not necessarily a Communist movement, but the arms and the training for a long time have been served by the Communist countries, and I am astonished that this is one of those situations that goes unnoticed or disregarded by the media. The facts are there. Just a little while ago a ship was intercepted carrying East German arms to the IRA in Ireland. Had it been the CIA carrying arms to Cuba, you would have read it on the front page of every newspaper.

The Chairman: That is probably true.

Mr. Jarvis, you may continue. I am sorry, Mr. Young; I did not see your hand. I will delay you for a moment, Mr. Jarvis. Mr. Young.

Mr. Young: Thank you, Mr. Chairman. Following up on your last question and some of the things that Mr. Stevenson said before, I think you bring us a little broader perspective on this subject than we have had before.

I was interested in your opening comments. Are you suggesting a connection between the attacks upon or the revelations about the CIA and FBI in the United States over the past five or six years, the problems in Britain that arose really during the late nineteen-sixties, and the fact that today we have the RCMP and the security services in this country under a very stringent reveiw?

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Young: You are suggesting then that these might all be related in an over-all scheme by a nation or nations that are not always thinking of our best interests?

[Translation]

Le président: J'aimerais maintenant aborder la question des techniques des terroristes. Vous y faisiez allusion pendant votre discussion avec Mme Holt et j'ai trouvé vos remarques très intéressantes. Vous disiez que les terroristes en Allemagne de l'Ouest s'efforçaient de créer un ressac et j'aimerais que vous nous parliez davantage de cette tentative de provoquer la désorientation. Ceci ne se rapporte pas directement à notre projet de lois mais, d'après vous, la situation qui s'est produite en Italie constitue-t-elle un exemple de cette procédure terroriste?

M. Stevenson: Comme lorsqu'on attaque les services des renseignements, l'ennemi spécialisé en subversion essaie de détruire la confiance, provoquer la méfiance et semer la confusion; dans la confusion les méthodes politiques autoritaires trouvent leur raison d'être. C'est comme cela que s'est passé en Allemagne l'avénement d'Hitler; le même effritement de l'ordre public et la création de petites bandes qui ont fini par fusionner et devenir le parti nazi auraient tout aussi bien pu favoriser la montée du parti communiste.

Le président: A votre avis, les terroristes ne sont donc pas des anarchistes d'avant-garde. Ce sont plutôt des personnes qui préparent l'implantation d'un gouvernement très fort de la gauche ou de la droite.

M. Stevenson: Tous les terroristes dont j'ai connaissance ont eu une orientation politique et servaient un but communiste, parfois inconsciemment. L'IRA en Irlande du Nord n'est pas forcément un mouvement communiste mais les armes et la formation sont assurées depuis longtemps par des pays communistes. Je suis étonné que cette situation passe sans commentaires dans les media. Les faits sont là. Récemment on a intercepté un navire qui transportait des armements est-allemands à l'IRA en Irlande. S'il s'était agi de la CIA qui transportait des armes à Cuba, la nouvelle aurait fait les manchettes de tous les journaux.

Le président: C'est probablement vrai.

Monsieur Jarvis, vous pouvez continuer. Je m'excuse, monsieur Young; je n'avais pas vu votre signe. Je vous prierais d'attendre un instant, monsieur Jarvis. Monsieur Young.

M. Young: Merci, monsieur le président. Je crois que le témoin nous donne une perspective plus large sur cette question.

Vos remarques préliminaires m'ont intéressé. Dites-vous qu'il existe un lien entre les révélations faites au sujet des activités de la CIA et du FBI aux États-Unis au cours des cinq ou six dernières années, les problèmes qu'a connus la Grande-Bretagne vers la fin des années '60 et le fait que la Gendarmerie royale et les services de sécurité de notre pays font l'objet d'une étude très stricte?

M. Stevenson: Oui.

M. Young: Dites-vous que tout ceci pourrait faire partie d'un plan d'ensemble manigancé par une ou plusieurs nations qui n'ont pas toujours nos intérêts à cœur?

• 1200

Mr. Stevenson: If I could be specific on that, sir, in 1972 I had conversations with Dr. Otto John, who had been head of the West German intelligence security and had gone over to the communists in East Germany and then had come back again. What made him go through his merry-go-round I would not pretend to know, but one of his statements made quite openly—it is public knowledge—was that there was now a concerted effort being made to discredit all the Western intelligence agencies and to break down trust within those agencies between one another. He had been taken over to East Germany, he claimed against his will. Now, it may be that he had been subverted; I do now know. But I would say that man was about as knowledgeable, having been on both sides, as anybody in this very shadowy world.

Mr. Young: We have named three countries. What others would you say are involved, or have been touched upon in such a concerted effort? And secondly, just before you go into that question, could I ask you, from your perspective, if you would care to suggest where you think it might be going in future, as well?

Mr. Stevenson: I would not try to predict, because that is one of those things experts would be more knowledgeable about. But to answer the last part of your question, I think Canada is a prime target. It is a pretty easy one, and I think it has not had a high priority till now because for a long time there had been people manoeuvring within Canada without any great difficulty. But in discussing other countries, I think now it is pretty widely known that the French intelligence and security agencies had been heavily infiltrated; and this in itself creates the kind of distrust I am speaking about. It becomes a very difficult question of who do you talk to in Paris without fearing he is on the wrong side. Quite often stories have broken about intelligence agents who were working for the other side that have subsequently been disproved. But the net effect of that propaganda is again to break down trust and confidence.

Mr. Young: Whether it is true or not, I think a number of Western countries or agencies in the past 10 or 12 years looked upon their counterpart French network as being—as I say, true or not—about as loose as a sieve at times; that as you say, you were never quite sure whether the information was getting through, and on what basis it was.

Mr. Stevenson: Let us be blunt about it. The communists have learned a great deal from Indochina. When the French intelligence people were working in French Indochina, and I was working there myself at that time, they had great difficulty when the Americans moved in, winning American ears. And this was unfortunate, because it happened that their intelligence, by the time the French had to pull out after Dien Bien Phu, was superb. They knew what they were doing and they had a very clear notion of how things were going. But the CIA was not prepared to listen; and it was a major tragedy because the Americans repeated all the mistakes the French had made to acquire that experience.

Mr. Young: Earlier on, you talked about—I am paraphrasing, and maybe loosely, here—the necessity to learn how to

[Traduction]

M. Stevenson: Si vous me permettez d'être plus précis, en 1972, j'ai rencontré M. Otto John, un ancien chef du bureau de renseignements de l'Allemagne de l'Ouest qui s'était joint à l'Allemagne de l'Est et est ensuite revenu à l'Ouest. J'ignore ce qui l'a poussé à agir de cette façon, mais il a déclaré en toute franchise—c'est du domaine public—qu'il y avait concertation en vue de discréditer tous les bureaux de renseignements occidentaux et d'y semer la division. Il a prétendu avoir été enlevé par l'Allemagne de l'Est contre sa volonté. Il l'a peut-être fait sous la menace, je l'ignore. Cependant, ayant fait partie des deux côtés, j'estime que cet homme est aussi au courant de la situation que toute autre personne.

M. Young: Nous avons mentionné trois pays. A votre avis, quels autres pays ont été victimes de cette concertation? Avant que vous ne répondiez à cette question, pourriez-vous nous dire quel autre pays serait touché à l'avenir?

M. Stevenson: Je ne vais pas tenter de faire des prévisions car les experts sont plus compétents que moi en la matière. Mais pour répondre à la dernière partie de votre question, je crois que le Canada est une des premières cibles. Il est assez vulnérable et on ne s'en était guère préoccupé jusqu'à maintenant car depuis longtemps ces gens manœuvrent au Canada sans aucune difficulté. Toutefois, pour ce qui est d'autres pays, je crois que tout le monde sait que les bureaux de renseignements français ont été largement noyautés et c'est ce genre de situation qui crée la division dont j'ai parlé plus tôt. Il devient très difficile de s'adresser au bureau de Paris sans craindre qu'il n'y ait des fuites. On a souvent prétendu que certains agents travaillaient pour l'ennemi, alors que la fausseté de ces allégations a été prouvée par la suite. Toutefois, ce genre de propagande suffit à rompre la confiance et à susciter la division.

M. Young: Que ce soit vrai ou non, un certain nombre de pays ou de bureaux occidentaux au cours des dix ou douze dernières années ont considéré qu'il était aussi facile d'infiltrer le réseau français que d'entrer dans un moulin, qu'on ne savait jamais trop si les renseignements atteignaient leur destination.

M. Stevenson: Parlons en toute franchise. Les Communistes en ont beaucoup appris en Indochine. Les agents français travaillant en Indochine, et j'y étais moi-même, ont eu beaucoup de difficultés à gagner la confiance des Américains lorsque ceux-ci sont arrivés. C'est très malheureux, car le réseau français comptait d'excellents agents au moment où la France a dû se retirer après la défaite de Dien Bien Phu. Ils étaient bien renseignés et ils étaient au courant de la situation. Toutefois la CIA ne voulait pas les écouter et cet état de chose a eu des répercussions très malheureuses, étant donné que les Américains ont répété toutes les erreurs commises par les Français.

M. Young: Plus tôt, vous avez dit qu'il fallait apprendre à contrôler, je crois que M. Jarvis a dit qu'il fallait élaborer des

control, or I think Mr. Jarvis said to develop guidelines, on how you handle or control security information and services, and you drew the analogy with atomic weapons. I think you were saying that the element of trust is most important; that is, trust in the professionalism of the operational people. And I think you were implying also that there has to be a trust by the people in any democracy in their political leadership of the day, that they are not or will not be abusing those powers or the information which comes into their hands.

Do you think people in our society today, in our Western democracies, our citizenry, are in a mood to accept that? We have gone through the freer atmosphere of the sixties and seventies. We are almost a disposable society, in a way, and it is do your own thing. In some ways we are perhaps a little bit more hedonistic than before. Do you see a breaking down of that trust, or a possibility of continuing it?

• 1205

Mr. Stevenson: Speaking now as a professional observer, and having had many years in newspapers and journalism, my impression is that the public today is very concerned. The ordinary man in the street, not the high-profile commentators but the ordinary person in the street, is very concerned about this whole security problem. My qualification for making that observation is that I also had to do two trans-Canada and trans-United States promotion tours, speaking before 10 and 12 people per day in different parts of the United States and Canada. I expected to be given a very much harder time because what I was really saying was that the experience of wartime intelligence justifies the continuation of intelligence operations, both domestic security and foreign, and we have only now been able to reveal the accomplishments of those agencies of 30 or 40 years ago because the very nature of intelligence requires that you do not reveal what you are doing.

Now I thought this would be a very unpopular view to be representing—it happened to be my honest opinion—but I found that the reaction was all the other way. People today have been, I think, horrified by the excesses that resulted in Watergate. I think they have been horrified by the evidence that CIA traitors have compromised the position of agents, and in some cases resulted in their deaths. They have been horrified by the possibility of letting the baby out with the bath water, that the inquiry into CIA activities in the last three or four years has jeopardized the whole security apparatus of the United States, and I have the impression that there is the same feeling here in Canada. I think there is a lot more support for the RCMP, for example, than is generally recognized.

Mr. Young: Are you saying that in the end in a democratic system the political leadership carries that responsibility with them and on their shoulders from year to year and then does become accountable at election periods?

Mr. Stevenson: I think they should be responsive to that public feeling.

Mr. Young: Yes.

[Translation]

lignes directrices sur la façon de contrôler les services de renseignements, et vous avez établi une comparaison avec les armes atomiques. Je crois que vous avez dit que la confiance était l'élément le plus important, c'est-à-dire, la confiance dans l'efficacité des agents. Je crois que vous avez aussi laissé entendre qu'il fallait que les habitants de toute démocratie aient confiance que leurs dirigeants politiques n'abuseront pas de leurs pouvoirs ou des renseignements qui leur sont fournis.

Croyez-vous que les membres de nos sociétés, des démocraties occidentales, sont prêts à admettre ce fait? Nous avons vécu l'époque très libre des années 60 et 70. Chacun en fait à sa tête. En un sens, nous sommes peut-être plus à la recherche des plaisirs qu'auparavant. Croyez-vous que cette confiance est disparue ou qu'il sera possible de la maintenir?

M. Stevenson: Ayant en quelque sorte une occupation d'observateur et ayant été journaliste pendant bien des années, j'ai l'impression que la population est très inquiète. Le citoyen nioyen est très préoccupé par toute cette question de la sécurité. Je puis me permettre de faire une telle observation, étant donné que j'ai aussi effectué deux tournées de promotion à travers le Canada et les États-Unis, que j'ai pris la parole devant 10 à 12 personnes par jour dans différentes régions de ces deux pays. Je m'attendais à être la cible de beaucoup plus de critiques, car je déclarais que l'expérience de la guerre justifiait le maintien des activités de renseignements aussi bien à l'intérieur qu'à l'étranger. Nous n'avons pu révêler les réalisations d'il y a 30 ou 40 ans de ces bureaux de renseignements, car la nature même de leurs activités exige le secret.

Je croyais que mes idées ne seraient pas du tout populaires, j'en étais convaincu, mais c'est le contraire qui s'est produit. Je crois que les gens ont été horrifiés des abus qui ont mené à Watergate. Ils ont été horrifiés d'apprendre que des traîtres faisant partie de la CIA avaient nui à leurs collègues, et avaient parfois même entraîné leur mort. Ils ont craint qu'une tendance se dégage vers l'autre extrême, que l'enquête sur les activités de la CIA menée au cours des 3 ou 4 dernières années ne mette en danger tout le système de sécurité des États-Unis et j'ai l'impression que le même sentiment prévaut au Canada. Les Canadiens appuient beaucoup plus la GRC qu'on pourrait le croire.

M. Young: Voulez-vous dire que dans un système démocratique les dirigeants politiques doivent assumer cette responsabilité et qu'ils doivent ensuite en rendre compte pendant les campagnes électorales.

M. Stevenson: Je savais qu'ils devraient tenir comptes des craintes de la population.

M. Young: Oui.

Mr. Stevenson: It seems to me that in a democratic society a politician is only a transmission belt for public opinion. Public opinion, to my mind, is today very much in sympathy with the difficulties of people doing an honest job of protecting the safety of the public.

Mr. Young: Yet your book, A man called Intrepid, begins with the conundrum that develops in the philosophies of just how you do this. I think you were putting forward the point at the beginning that when Sir William and others on the security side themselves did not quite have faith in the elected democratic leadership of Britain at the time, the Chamberlain government, they went to the King because they believed that while they might be breaking the laws in power at the time they felt themselves exempted by the residual powers in the King pertaining to the continued existence or security of the state.

Mr. Stevenson: I do not think it is generally known, and I have not said this before, that since the days of King Charles the head of intelligence in Britain has always had a key to the side door to Buckingham Palace. When I was discussing earlier with Mr. Jarvis this business of structural concepts, it always defeats people in trying to understand the English system, because when you explain that something as informal as having the keys to the side door to Buckingham Palace is one of the safety devices, that is so, beause if the King makes bad decisions he loses his head. It is not any coincidence that it was King Charles I who originated that system.

It is hard to justify in our modern technological age, where everything has to be cut and dried and blueprinted, but it would be nice if we had some device here in Canada by which somebody who stood above politics, and who was publicly on trial every day by his behaviour, could be the ultimate cannot of appeal. I do not know how you would accomplish that.

• 1210

Mr. Robinson: Ombudsman.

Mr. Young: Not necessarily the judiciary, or in terms of that monarchical function, could you deliver that into the hands of a governor general?

Mr. Stevenson: We live in a society that just does not like the idea of individuals having that much power. But I mentioned the analogy only because that was the way the British solved the problem until recently. Now they have to solve it some other way.

Mr. Young: What you are saying is that some sort of system loosely defined and with a great deal of informality, in your thinking, has to remain in place; something which allows direct access from the head of the security advisory services to the political powers that be, so that the appropriate decisions can be made and directions taken at any one time.

Mr. Stevenson: That was the problem that was anticipated when Donovan and Stephenson sat down at the end of the war pleading for the continuation of BSC and the whole integration of intelligence agencies. This question of accountability was foreseen as the big problem.

[Traduction]

M. Stevenson: Il me semble que dans une démocratie, l'homme politique n'est que l'exécuteur de l'opinion publique. Il me semble qu'à l'heure actuelle le public comprend fort bien les difficultés qu'éprouvent ceux qui sont chargés de le protéger.

M. Young: Toutefois, votre livre intitulé A man called Intrepid commence par une énigme qui explique exactement comment cela se produit. Au début de votre livre, vous vouliez dire que, lorsque Sir William et les autres responsables de la sécurité n'avaient plus confiance dans les dirigeants élus de la Grande-Bretagne, le gouvernement Chamberlain, ils s'adressaient au roi, car ils estimaient pouvoir enfreindre les lois du temps à cause des pouvoirs détenus par le roi quand à l'intégrité ou la sécurité de l'État.

M. Stevenson: Je ne l'ai jamais encore dit, mais depuis le règne du roi Charles, le chef du bureau de renseignements en Grande-Bretagne a toujours eu la clef d'une porte du palais de Buckingham. J'ai discuté plus tôt avec M. Jarvis des concepts, les gens ont toujours de la difficulté à comprendre le régime britannique. Toutefois, confier la clef d'une porte du palais du Buckingham est bien un dispositif de sécurité, car si le roi prend de mauvaises décisions, il peut y perdre sa tête. Le fait que ce soit le roi Charles I qui ait commencé cette pratique n'est pas une coïncidence.

C'est difficile à justifier à notre époque technologique où tout doit être précisé et classé, mais il serait bien qu'une personne détachée de la politique, dont le comportement peutêtre jugé quotidiennement par la population soit le recours ultime au Canada. Je ne sais pas comment on pourrait le faire.

M. Robinson: Un ombudsman.

M. Young: Pas nécessairement au niveau juridique, ou plutôt en pensant à une fonction monarchique, ne serait-il pas possible d'accorder cette autorité au gouverneur général?

M. Stevenson: Nous vivons dans une société qui n'aime pas confier autant de pouvoir à une seule personne. Mais j'ai parlé de cette analogie seulement parce que c'était la façon dont les Britanniques ont résolu le problème jusqu'à tout récemment. Maintenant, ils doivent trouver une autre solution.

M. Young: Vous soutenez donc qu'à votre avis, on devrait maintenir en place un système quelconque défini très largement et dont les fonctions seraient surtout officieuses; un système permettant aux chefs des services consultatifs de sécurité un accès direct au pouvoir politique en cause, de sorte que les décisions nécessaires puissent être prises et qu'on puisse adopter une orientation quelconque à tout moment.

M. Stevenson: C'était là le problème qu'on avait prévu quand Donavan et Stephenson, à la fin de la guerre, ont demandé qu'on maintienne le BSC et qu'on procède à l'intégration totale des services de renseignements. Cette question

Mr. Young: There has to be that continuation of direct access though.

Mr. Stevenson: I think it has to be very direct and very quick.

Mr. Young: Yes. Would a fairly intimate knowledge shared between the two of what is happening, with all the intimate minute-to-minute details exchanged, just how much of that information exchange... You were saying that Churchill would receive information from Sir William which was generalized but as much as he felt he needed to know at the time, and then let Sir William get on with what he was doing in the minute-to-minute operational side.

Mr. Stevenson: There was just a mathematical problem of not enough hours in the day to absorb all the information. The big retrieval of enemy intercepts done at Bletchley through the Enigma system meant that there was an avalanche of messages, and some of them were very small ones, but each message could have some important clue. So you had to create a very large company of people who could make quick assessments.

I think it is no coincidence that the people that were recruited for that work were of a very high professional calibre. They were people who had had to function as international bankers, or they were history professors, they were people who intellectually were quickly able to absorb information and draw certain conclusions. When you see some situation developing which may be a threat requiring quick action, then I think in a democracy you have to keep coming back to this situation that in a free society people have as much right to protect themselves as they have the right to proclaim their freedom.

I have in mind here the Gouzenko case. When Gouzenko defected it happened that Stevenson was here, but had he not been here, Gouzenko was going to be handed back to the Russians. The Prime Minister's words were: "Let us get this hot potato off our hands." If the RCMP had not in fact taken Gouzenko into custody for his own protection, he would have either been killed, because the KGB had people out from the embassy here actually looking for him to kill him, or if he had not been killed he would have been handed back and sent back to Moscow, and we would never have got the detailed account of the atomic spy network that the Russians were operating at a time when everybody was saying, nuclear physicists particularly, that we should trust the Russians, that Stalin was not an enemy and was not hostile. Had Gouzenko not been protected and been allowed to say what he had to say, we would not have known that the Russians were on the track of the atomic bomb and were as far advanced as they were, and we would not have known of the existence of Alan Nunn, May and Fuchs and all the other atomic spies who were operating out of Canada into the States and reporting back to Russia every detail of our atomic bomb strength and how we were building them. Stevenson made himself very unpopular, because he stepped in, he intervened, he cut across all the parliamentary procedures,

[Translation]

de la responsabilité avait déjà été entrevue comme étant un problème important.

M. Young: Toutefois, on doit maintenir cet accès direct.

M. Stevenson: Je crois que cet accès doit être très direct et très rapide.

M. Young: Oui. Est-ce qu'en partageant entre les deux des connaissances assez approfondies de ce qui se produit, en communiquant tous les menus détails, dans quelle mesure cet échange d'informations... Vous disiez que Churchill recevait des renseignements de Sir William, renseignements assez généraux, mais qui étaient suffisants pour les besoins du moment, et il laissait alors Sir William poursuivre ses opérations pour les menus détails.

M. Stevenson: Il y avait un problème mathématique, c'est-àdire qu'il n'y avait pas suffisamment d'heures dans la journée pour absorber tous les renseignements. La grande abondance d'interceptions des messages de l'ennemi réalisées à Bletchley, grâce au système Enigma, signifiait qu'il y avait une avalanche de messages, et certains d'entre eux n'avaient pas une grande portée, mais chacun pouvait contenir un indice important. Alors, il fallait établir un service très considérable de personnel en mesure de faire une évaluation rapide.

A mon avis, ce n'est pas un hasard si les gens qui ont été recrutés pour ce travail étaient des professionnels de haut niveau. Il s'agissait de personnes qui avaient agi comme banquiers internationaux, ou encore des professeurs d'histoire, toutes personnes intellectuellement capables d'absorber rapidement les renseignements et de tirer certaines conclusions. Quand une situation se présente qui pourrait constituer une menace exigeant une action rapide, alors, je crois que dans une démocratie, il faut se rappeler constamment que dans une société libre, les gens ont autant le droit de se protéger qu'ils ont le droit de proclamer leur liberté.

Je pense ici au cas Gouzenko. Quand Gouzenko a déserté, Stephenson était présent, par hasard, mais s'il n'avait pas été là, Gouzenko aurait été retourné immédiatement aux Soviétiques. Le premier ministre avait dit: «Débarrassons-nous de cette patate chaude.» Si, de fait, la GRC n'avait pas emprisonné Gouzenko pour sa propre protection, il aurait été ou bien tué, car le KGB avait envoyé des gens à partir de leur ambassade, ici, afin de le chercher pour le tuer, ou s'il n'avait pas été tué, il aurait été remis à Moscou, et nous n'aurions jamais connu tous les détails du réseau d'espionnage dans le domaine atomique que menaient les soviétiques à une époque où tout le monde disait, et particulièrement les physiciens nucléaires, que nous devrions nous fier aux Soviétiques, que Staline n'était pas un ennemi et n'était pas hostile. Si Gouzenko n'avait pas été protégé, s'il n'avait pu dire ce qu'il avait à dire, nous n'aurions pas su que les Soviétiques étaient sur le point de réaliser la bombe atomique et étaient aussi avancés qu'ils l'étaient, et nous n'aurions pas été au courant de l'existence d'Alan Nunn, de May et de Fuchs, ainsi que de tous les autres espions s'intéressant à la bombe atomique qui, du Canada, effectuaient de l'espionnage aux États-Unis, et envoyaient aux Soviétiques tous les détails relatifs à la construction des bombes atomiques et à notre force de frappe

because the KGB were at the door. Gouzenko was in hiding, and if he had not acted straight away and if the RCMP had not acted straight away—There was not time then to go through parliamentary procedures or to consult with the Prime Minister, who was himself willing to give the man back to the Russians.

• 1215

Mr. Young: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Jarvis.

Mr. Jarvis: Thank you. I have just a couple of incidental questions before I come to the point that concerns me the most, Mr. Stevenson. In questioning from Mrs. Holt, I think it was related to the CBC issue, you as a journalist I think expressed the wish that once in possession of information it was a matter of integrity and honour and professionalism to have the vehicle to make that information available to whomever might choose to read it or listen to it or look at it. You then later went on to talk about the more open nature of the Israelis in terms of their operations. On the other hand, you talked about what is always called the shadowy world, of security service.

Would you agree with me that the obsession with secrecy within security services, acknowledging its importance and its necessity, is often the fodder for the critics, whether they be well-intentioned critics or insidious critics. Do you think this obsession for secrecy has really gone beyond the bounds of reason, and beyond the bounds of the national interest, where you say, in talking to people on your tours, that they were concerned about their country and its security? Do you think it has been really too secret? Do you not think security services could have been more open with the public, not in terms of their *modus operandi* and that sort of thing, but certainly far more open than historically they have been?

Mr. Stevenson: Yes, I was going to suggest, sir, that one of the solutions to what is a very difficult philosophical problem, raised again and again this morning, would be greater communication. I think it would be very good for everybody if the RCMP, for example, were to welcome people and let them see a limited amount of what they are doing, talk to them and recognize that they are human beings with wives and children like everybody else. I think the obsession with secrecy has gone too far and I think this is—this is a personal opinion—why the CIA got into so much trouble.

Mr. Jarvis: The other question is that some years ago we had a report, and I am not sure whether it was a royal commission report or not—was the Mackenzie Commission a royal commission?—that recommended a separate security service, as exists in a good number of countries, separate from the traditional criminal law enforcement branch of government. Have you any comment about the advisability of that?

Mr. Stevenson: My quick response is that I feel that a police force with a tradition like the RCMP's people make fun of, the

[Traduction]

nucléaire. Stephenson s'est rendu très impopulaire parce qu'il est intervenu, qu'il a fait fi de toute la procédure parlementaire, étant donné que le KGB était à la porte. Gouzenko se cachait, et s'il n'avait pas agi immédiatement, si la GRC n'avait pas agi immédiatement—il n'y avait pas de temps alors pour suivre la procédure parlementaire ou consulter le premier ministre, qui était lui-même prêt, d'ailleurs, à rendre Gouzenko aux Soviétiques.

M. Young: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Jarvis.

M. Jarvis: Merci. J'aimerais poser une ou deux petites questions avant d'en arriver à ce qui m'intéresse le plus, monsieur Stevenson. Alors que Mme Holt vous posait des questions au sujet de Radio-Canada, si je ne m'abuse, vous avez dit, en qualité de journaliste, qu'il y allait de l'intégrité et de l'honneur de votre profession que de mettre tout renseignement obtenu à la disposition de quiconque voudrait le lire ou l'examiner. Vous aviez parlé ensuite de la franchise manifestée par les Israéliens quant à leurs opérations. D'autre part, vous aviez mentionné ce que l'on appelle toujours le monde obscur des services de sécurité.

Admettez-vous que l'obsession relative au secret au sein des services de sécurité, même si l'on se rend compte de son importance et de sa nécessité, alimente souvent les reproches, qu'ils soient bien intentionnés ou insidieux? Pensez-vous que cette obsession du secret a dépassé les limites de la raison et de l'intérêt national au point où, comme vous le dites, les gens à qui vous avez parlé au cours de vos tournées se sont dits préoccupés du sort du pays et de sa sécurité? Pensez-vous qu'il y a vraiment trop de secrets? Ne pensez-vous pas que les services de sécurité pouraient être plus transparents en ce qui concerne le public, non quant à leur modus operandi, mais certainement plus qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent?

M. Stevenson: Oui, j'allais dire, monsieur, qu'une des solutions à un problème philosophique extrêmement difficile, soulevé à maintes reprises ce matin, serait l'amélioration des communications. Je pense qu'il serait dans l'intérêt de tout le monde que la GRC, par exemple, accueille des gens et leur laisse voir ce qu'elle fait, qu'elle leur parle et reconnaisse que ce sont des êtres humains, ayant femmes et enfants, comme tout le monde. Je pense que l'obsession du secret a été poussée trop loin, et j'estime—c'est là une opinion personnelle—que c'est pour cela que la CIA a éprouvé tant de problèmes.

M. Jarvis: Il y a quelques années, nous avons reçu un rapport, et je ne suis pas certain qu'il se soit agi du rapport d'une commission royale—la Commission Mackenzie était-elle une commission royale?—qui recommandait la création d'un service de sécurité séparé, comme cela existait dans bon nombre de pays, service qui serait séparé des traditionnels services gouvernementaux d'application du droit criminel. Avez-vous des observations quant à la pertinence de cette mesure?

M. Stevenson: Disons brièvement que j'estime que l'on se moque de toute force policière ayant des traditions, telles que

way they make fun of the Boy Scouts, but in emergencies these are people that in the end come through. A police force with traditions has built into its system of recruitment and training a certain ability to eliminate the people who do not have integrity, which is the first quality I think one is looking for, and so they have built up a kind of professional sense of probity that would be missing in a separate security agency.

If you start from scratch and set up a new security agency you do not have that tradition on which to build. Then, also, there is the question of the construction of that security agency. What environment is it being built up in, and where are you recruiting from? And you are also, it seems to me, throwing away all that residual experience, to take the RCMP, accumulated over many, many years of police work. The average policeman has a pretty good sense of rough justice. He knows pretty well what is right and wrong. He is politically not as easily manipulated, whereas a security agency set up from scratch would, I would think, be much more likely to reflect a political coloration, and could be Conservative as much as Liberal or NDP. It would just tend to have that coloration whereas the police by tradition are neutral, and I go back to the analogy of the village constable. Everybody in the village knows that he is trustworthy and he does not play favorites.

• 1220

Mr. Jarvis: May I come to the point where I think you have assisted us the most, and certainly have stimulated me, and that is this whole relationship between the security service and the politicians. I just want to take us through this because I do not want to misinterpret what you have said. Likely the best way to describe it is before the fact and after the fact; before an operation, before an interception. I think what you have said is the need for reacting very quickly to a situation. The efficiency factor is very important before the fact, and you are suggesting that obstacles should not be put in the way of security operations, because I think you have emphasized again and again speed. But after the fact you have talked about the monitoring process. That process would monitor whether in fact Mr. Hoover was courageous in a particular decision, to use the example you gave.

I would like to develop that after-the-fact process, this apolitical committee, as you have described it. Can you enlarge on that? Can you give me some idea of what you are thinking of in terms of who should be on? Do you anticipate this being in the Prime Minister's office, for example, or do you anticipate it being a separate structure out by itself somewhere? Who should be on that type of committee? What type of men and women would we look for? What kind of experience and so on?

Mr. Stevenson: Different countries have tried to find different solutions. There was the 20 Committee in the United States, the Double X, or whatever they called themselves, a committee that was taken right out of politics and people of consequence and moral responsibility were on that committee to review the activities of the CIA. That did not work. I do not

[Translation]

celles de la GRC, un peu comme l'on se moque des scouts, mais en situation d'urgence, ce sont ces services qui, en définitive, sont vraiment utiles. Les services policiers qui ont certaines traditions ont, par le biais de leur système de recrutement et de formation, une certaine aptitude à éliminer les personnes qui manquent d'intégrité, qualité qu'il faut rechercher avant toute autre, et il se dégage donc de ces services un certain sens de la probité professionnelle qui n'existerait pas dans un service séparé de sécurité.

Si vous partez à zéro et établissez un nouveau service de sécurité, vous ne pourrez pas le fonder sur cette tradition. En outre, il y a la question de la constitution de ce service de sécurité. Dans quel environnement s'élabore-t-il, dans quel milieu effectuez-vous le recrutement? Il me semble également que vous faites fi de toute l'expérience accumulée par la GRC pendant de nombreuses années dans le cadre des opérations de police. Le policier moyen a une bonne idée des principes généraux de justice. Il sait assez bien distinguer le bien du mal. Politiquement, il n'est pas très facile de le manipuler, alors qu'un service de sécurité établi en partant de zéro risquerait beaucoup plus, d'après moi, d'avoir certaines tendances politiques, que ce soit en faveur des conservateurs, des libéraux ou des néo-démocrates. Les choses sembleraient donc être telles, alors que la police est connue pour sa neutralité. Je reviens à l'analogie avec l'agent du village que tout le monde connaît, dont tout le monde connaît l'honnêteté.

M. Jarvis: J'aimerais revenir à cette question du rapport entre les services de sécurité et les hommes politiques, et je crois qu'à cet égard, vous nous avez été d'un grand service. J'aimerais revenir là-dessus, car je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu. Il faut s'occuper de ce qui se passe avant les faits et après les faits avant une opération, avant une interception. Vous avez parlé, je crois, du besoin très réel de réagir très rapidement à une situation. Le facteur efficacité est très important avant les faits et vous semblez vouloir dire qu'aucun obstacle ne devrait intervenir dans les opéraons de sécurité. Vous avez parlé constamment de la vitesse des opérations. Après les faits, vous avez parlé de la surveillance. Ainsi, pour me servir de l'exemple dont vous avez parlé, vous essayeriez de voir si, en fait, M. Hoover a été courageux lorsqu'il a pris une décision.

J'aimerais que vous nous parliez davantage de ce comité apolitique. Quels devraient en être les membres? Cela devrait-il relever du bureau du premier ministre, ou devrait-il s'agir d'un organisme bien séparé. Quelles seront les qualités requises des membres de ce comité, quelle devrait être leur expérience, etc.?

M. Stevenson: Différents pays ont essayé de trouver différentes solutions. Le Comité des vingt, aux États-Unis, le Double X, peu importe le nom, était apolitique et des personnes fiables et faisant preuve de responsabilité morale en étaient membres. Leur travail consistait à passer en revue les activités de la CIA. Toute cette affaire a abouti à un échec. Je ne suis

feel qualified really to say anything more. My opinion is that it would have to be a committee selected from parliamentarians because you have already had a democratic process that led to those people arriving in Parliament, and that process would still operate in the selection of the committee if you could get them to agree on the members of that committee, and I think you take a chance on the fact that people in a democracy are pretty responsible if you put responsibility on their shoulders. If you take a committee made up equally of the different parties from Parliament and put those people together, they are going to exercise a certain amount of common sense and they are doing it in private, so they are not playing to the public gallery. They are not forced to take political stands.

Mr. Jarvis: Should they be privy to all information, documentary and otherwise, which they feel they might be entitled to in order to monitor or to reach a value judgment?

Mr. Stevenson: I think they would need to have the power to request documentary evidence in certain instances, but there you are getting into the whole difficulty of how you conduct secret operations without losing the effectiveness of the secrecy. If it is post facto, then I suppose to a certain degree, but the danger here is that—we have seen this in the United States—people are loathe to collaborate, legitimately, because of their concern for the security of democracy with the intelligence and security agencies because they do not know whether two years from now they are not going to have their names suddenly appear in the paper.

Mr. Jarvis: What would be the attitude of the professional security service representative to a committee like that which you would expect?

Mr. Stevenson: I do not know. I think it would be regarded as a terrible impediment, but that is their point of view. I think that as a private citizen I would like to feel that there was some kind of process. The press exercises a monitoring process in its way, but nobody at the moment seems to be monitoring the press and what we are seeing at the moment is a very ready, extreme readiness to jump on the RCMP for anything it is said to have done wrong, and an eagerness to find an Ottawa version of Watergate, when it would seem to me that the responsible role of the press would be to try to understand the difficulties and to take a little bit more interest in the threat to the internal security of this country. For example, I do not think there is any secret in the fact that the Communist countries have been setting up trade missions out of all proportion in cities like Toronto and that these are covers for the KGB where the KGB itself cannot get in.

• 1225

I have not seen this reported in any newspaper but it is publicly understood. In other words, what I am saying is perhaps, on the basis of that experience, with the failure of the press to carry out its duties, one wonders how effective a committee of politicians would be and whether they would not be only looking for ways of grandstanding. That is why, it seems to me, that the committee would have to be a very private one, sitting always in chambers.

[Traduction]

pas qualifié pour vous en dire davantage. Personnellement, je crois qu'il devrait s'agir d'un comité composé de parlementaires, étant donné que ceux-ci se sont déjà fait élire démocratiquement par la population. Un tel processus démocratique pourrait permettre de choisir les membres de ce comité. Personnellement, j'estime qu'il faut partir du fait que dans une démocratie, les personnes élues font preuve de sens des responsabilités quand on leur en confie. Il pourrait s'agir d'un comité composé de représentants des différents partis. Ils devraient faire preuve de bon sens et ne devraient pas être forcés de prendre des décisions d'ordre politique; ils ne devraient pas faire constamment l'objet de l'attention du public.

M. Jarvis: Devraient-ils pouvoir obtenir tous les renseignements qu'ils estiment nécessaires afin de pouvoir surveiller une situation ou émettre un jugement de valeur?

M. Stevenson: Ils devraient avoir le pouvoir de demander des témoignages documentaires dans certains cas; cependant, à cet égard, surgit la question difficile de savoir comment procéder à des opérations secrètes sans perdre toute l'efficacité que représente ce secret même. Je suppose qu'après les faits, ils pourraient être mis au courant de certains secrets, dans une certaine mesure. Le danger que l'on a rencontré aux États-Unis, c'est celui du manque de collaboration de certaines personnes qui ont peur que deux ans ou trois ans après les faits, on ne cite leur nom dans la presse.

M. Jarvis: Quelle serait l'attitude de l'agent du service de sécurité envers un comité comme celui que vous décrivez?

M. Stevenson: Je n'en sais rien. Je crois que ce comité serait considéré comme un obstacle assez important; cependant, je crois que les citoyens sont en faveur de l'existence d'un tel comité. La presse exerce sa propre surveillance, d'une certaine façon, mais il semble, à l'heure actuelle, que personne n'exerce de surveillance sur celle-ci, et la situation qui prévaut à l'heure actuelle est la suivante: il semblerait que les media sont prêts à attaquer la Gendarmerie royale à cause de certaines allégations; ils sont prêts également à trouver une version canadienne du Watergate, alors qu'à mon sens, la presse ferait preuve de responsabilité en essayant de comprendre les difficultés et en s'intéressant un peu plus aux menaces qui pèsent sur la sécurité interne de notre pays. Par exemple tout le monde sait que les pays communistes ont mis sur pied des missions commerciales hors de proportion dans des villes comme Toronto et que ce sont des couvertures pour le KGB, lorsque ce dernier ne peut y aller directement.

Je n'ai jamais vu aucun journal en parler, mais tout le monde le sait. Autrement dit, et je parle peut-être selon cette expérience, vu que la presse n'a pas fait son devoir, on se demande quelle serait l'efficacité d'un comité d'hommes politiques et s'il ne chercherait pas seulement la façon de faire les manchettes. C'est pourquoi je pense que le comité devrait être très privé, siégeant toujours à huis clos.

An hon. Member: Yes.

Mr. Stevenson: There must be no possible hope of political gain by leaking stuff out later.

Mr. Jarvis: That committee would have information that simply could not be made available, presumably, to the press.

Mr. Stevenson: But experience in Washington has been, of course, that it leaks in the end, and this is why I do not think there is a quick and simple answer to the . . .

Mr. Jarvis: I think I would sooner be on that committee than on the committee to monitor the press, if I had to.

Thank you.

The Chairman: That is a wise political choice, I am sure, Mr. Jarvis.

Before going on to the next questioner, just as a historical footnote about the Gouzenko case, how was it that Sir William Stephenson happened to be here at the time? Was he here in a role with the RCMP?

Mr. Stevenson: He was up here on some work or other because he was always—I have not, perhaps, emphasized enough that the RCMP pretty well made the whole of Intrepid's organization possible because they immediately responded to the need. They set up, in the United States, a security organization against all American neutrality. This was before the Americans got into the war. The security of the ships going out of U.S. ports was absolutely vital and it was the RCMP that did all that work.

That is what I mean when I say that, really, one should be able to trust a police agency to do this kind of work because it already has trained people and you can depend upon them to do the job as well as it can be done.

The Chairman: It was Sir William advising the RCMP at that time who enlightened the Prime Minister regarding the genuineness of the Gouzenko threat or . . .

Mr. Stevenson: Well, the contacts were still in existence, post-war—sorry...

The Chairman: I was just going to say I think, from my recollection, it was the Minister of Justice, who was then Mr. St. Laurent, I think, who was skeptical, not the Prime Minister, but maybe the Prime Minister was, too.

Mr. Stevenson: My recollection of Sir William's story is that—in fact, I have a report on the case here in which it is stated that MacKenzie King himself said "let us get this hot potato off our hands".

No, I think Sir William here was very . . .

The Chairman: Is that a report you would care to have us read? I think many people might be interested in that.

Mrs. Holt: It think it is in his diary.

Mr. Stevenson: Is it?

Mrs. Holt: I do not know; it may be.

Mr. Stevenson: Well, this is one of the papers that was, at the end of the war, contained in the summaries of cases.

The Chairman: Yes.

Mr. Stevenson: I should think that there is no objection to that being read if . . .

[Translation]

Une voix: Oui.

M. Stevenson: Il ne doit y avoir aucune possibilité d'avantages politiques à refiler ces documents par la suite.

M. Jarvis: Les renseignements qu'aurait ce comité ne pourrait simplement pas être transmis à la presse, présumément.

M. Stevenson: Mais l'expérience de Washington, c'est que, bien sûr, à la fin, il y a des fuites, et c'est pour ces raisons que je pense qu'il n'y a pas de réponse simple et rapide à . . .

M. Jarvis: Je préférerais faire partie de ce comité plutôt que d'un comité devant surveiller la presse, si j'avais le choix.

Merci.

Le président: Monsieur Jarvis, je suis sûr que c'est un choix politique avisé.

Avant de passer au suivant, je voudrais simplement ajouter une note historique au sujet du cas Gouzenko; comment se fait-il que Sir William Stephenson était ici à ce moment-là? Était-il détaché auprès de la GRC?

M. Stevenson: Il était ici pour un travail quelconque, parce qu'il était toujours... Je n'ai peut être pas suffisamment insisté sur le fait que la GRC, parce qu'elle a immédiatement répondu aux besoins, a rendu possible l'ensemble de l'organisation Intrépide. Aux États-Unis, ils ont créé une organisation de sécurité contre toute neutralité américaine. C'est avant que les Américains participent à la guerre. La sécurité des navires quittant les ports américains était absolument vitale, et c'est la GRC qui a fait tout ce travail.

C'est ce que je veux dire lorsque je dis que l'on devrait pouvoir se fier à un organisme de police pour ce genre de travail, parce qu'ils ont déjà le personnel qualifié, et on peut se fier à eux pour faire le travail aussi bien que possible.

Le président: A l'époque, Sir William conseillait la GRC, et il a informé le premier ministre au sujet de la menace réelle de Gouzenko, ou . . .

M. Stevenson: Mais les contacts existaient encore après la guerre ... pardon ...

Le président: J'allais simplement dire que, si je me souviens bien, c'était le ministre de la Justice d'alors, M. St-Laurent, je crois, qui était sceptique, non le premier ministre, mais peutêtre que le premier ministre l'était également.

M. Stevenson: Selon ce que je me rappelle de l'histoire de Sir William, c'est que,—en fait, j'ai un rapport sur le cas, où l'on dit que Mackenzie King lui-même a déclaré; «Débarrassons-nous de cette patate chaude.»

Non, je crois que Sir William était très ...

Le président: Voulez-vous nous lire ce rapport? Je pense que cela en intéresserait beaucoup.

Mme Holt: Je crois que c'est dans son journal.

M. Stevenson: Est-ce que ce l'est?

Mme Holt: Je ne sais pas, peut-être.

M. Stevenson: Eh bien, c'est l'un des documents contenus dans le résumé des cas, à la fin de la guerre.

Le président: Oui.

M. Stevenson: Je crois qu'il n'y a aucune objection à le lire si . . .

The Chairman: Well, if you could . . .

Mr. Stevenson: I would like to have it back because it is Sir William's personal . . .

The Chairman: If you could loan it to the Committee, we could have copies made and circulated to the members.

Mr. Stevenson: Yes.

The Chairman: Perhaps the Commissioner might want to look at it, too. Perhaps we will give it to the Commissioner and we would be interested in having copies, if that is possible. Thank you.

I guess I have to leave in a moment so I will put Mrs. Holt on next and she can ask her questions, then she can take the Chair and let Mr. Robinson ask his.

Mrs. Holt: Thank you. Thank you very much, Mr. Chairman. I will be brief. It comes back to journalism, which is my first love, and I hope to go back. I think it is the greatest force for unity and freedom, if properly used; it is the great profession in the world.

Mr. Stevenson, of course, has, I think, the skill and knowledge that perhaps no one in this room has, including the police, because the investigative style and skills of journalism are quite different than those of the police and there is also his extra ability. As one of the world's greatest investigative journalists, I want to ask, have you any idea whether or not the type of backlash you were discussing in the Nazi, Neo-Nazi sort of manipulation, is deliberate, if it is created, if it is expected, or if it is because of our immature journalism that now seems to exist in this country and in the free world, or the knee-jerk reaction that is expected, if it is deliberate and anticipated and created by any force, or if there are people right in the journalistic field who might very well be deliberately involved in this.

• 1230

Mr. Stevenson: I am not in a position to say. I have no idea. But I have spent a lot of time both in China and Russia, and in other Communist countries, but the Chinese, because they have done a number of different favours, were friends at one time. Chou En-Lai, who I knew fairly well, the foreign minister at that time . . . at one stage when they were relaxing were very free in their discussions. The head of Chinese foreign intelligence, who I knew quite well-she had been with Chou En-Lai many years—discussed with me the way in which they play on the western newspapers. Now it seemed to me that was revealing because—and this is back in 1956, 22 years ago, so one assumes that they have progressed a long way since—they knew very well all the personal foibles, the interests and what quickly grabbed headlines. Since then they have had some very good advisers. The Russians have acquired people like Kim Philby who are very, very skilled in their knowledge of how newspapers and the media generally operate. So a great deal of disguised Communist propaganda that gets into the media is transmitted via people who, I am afraid, are being naive and opportunistic because they understand very well how to play the organ of the media.

[Traduction]

Le président: Eh bien, si vous pouviez . . .

M. Stevenson: J'aimerais qu'on me le remette, parce qu'il s'agit d'un document personnel de Sir William...

Le président: Si vous pouviez le prêter au Comité, nous en ferions des photocopies que nous distribuerions aux membres.

M. Stevenson: Oui

Le président: Le messager voudra peut-être le lire également. Nous pourrions peut-être le remettre au messager; nous serions intéressés à avoir des copies, si possible. Merci.

Je dois m'absenter dans un moment. Je vais donc céder la parole à M^{me} Holt, afin qu'elle puisse poser ses questions; ensuite, elle pourra prendre ma place et céder la parole à M. Robinson.

Mme Holt: Merci. Merci beaucoup, monsieur le président. Je serai brève. Je reviens à mon premier amour, auquel j'espère revenir, le journalisme. Je pense que l'utiliser à bon escient, c'est le plus grand pouvoir d'unité et de liberté; c'est la plus grande profession au monde.

M. Stevenson, bien sûr, a peut-être plus d'aptitudes et de connaissances que quiconque dans cette pièce, y compris la police, parce que le style investigateur et les aptitudes du journaliste sont très différents de ceux de la police; il y a également ses aptitudes extraordinaires. En tant que l'un des plus grands journalistes enquêteurs du monde, pouvez-vous nous dire si le genre de répercussions auxquelles on peut s'attendre, lorsqu'on discute d'une manipulation Néo-Nazi, sont délibérées ou non, si elles sont prévues et intentionnelles ou si c'est à cause du manque de maturité de nos journalistes, ce qui semble maintenant assez courant dans notre pays et d'ailleurs dans tous les pays libres, en est la cause. Cette réaction réflexe est-elle délibérée, anticipée et causée par une force quelconque ou si elle est créée de toute pièce par certains journalistes?

M. Stevenson: Je ne peux pas vous répondre; je n'en ai pas la moindre idée. J'ai passé beaucoup de temps en Chine et en Russie, ainsi que dans d'autres pays communistes, mais les Chinois ont été des amis à un moment donné à cause des diverses faveurs qu'ils avaient consenties. Chou En-Lai que j'ai assez bien connu, qui était à l'époque ministre des Affaires étrangères, a détendu un peu les relations et était beaucoup plus spontané dans les discussions. Le chef du service secret chinois, que je connaissais très bien aussi, travaillait depuis de nombreuses années avec Chou En-Lai. Elle a discuté avec moi de la façon dont on se servait des journaux occidentaux. C'était assez révélateur car tout cela se passait en 1956, soit il y a 22 ans. On peut donc logiquement présumer qu'ils ont fait beaucoup de progrès depuis ce temps. Ils connaissaient très bien toutes les petites chicanes personnelles, tous les points d'intérêt et quel genre de gros titres attiraient le mieux le regard. Ils ont également eu d'excellents conseillers. Les russes se sont assurés les services de personnes comme Kim Philby qui connaissent à fond les mécanismes des journaux et des media en général. On retrouve donc souvent dans les media de la propagande communiste sous forme déguisée qui est

Mrs. Holt: The ego to get above the crease.

Mr. Stevenson: There are so many reasons—I mean, it is a very complex thing, but it is very easy. The Russians are being very good at doing it, too, but the Chinese are particularly skillful at this.

Mrs. Holt: Do you think the recent leak of information that started out in the House of Commons has done any damage, or have you any knowledge—I have a feeling that you have more knowledge and information—that it damaged the relationships? You referred to the close relationships, actually as between friends, between security forces and the information forces of police systems. Do you think the leak of information that came up in the House of Commons is endangering the relationship, or has endangered it?

Mr. Stevenson: I really do not know. I really do not have any secret knowledge.

Mrs. Holt: I would like to ask the Commissioner that question. I know he is getting very nervous so I may have to move on.

I just want to ask you this: you say that there have been some of the terrorists go through Canada. Have you any knowledge of Carlos' connection with Canada, or the Baader-Meinhoff connection with Canada?

Mr. Stevenson: There are so many "Carloses" that . . .

Mrs. Holt: You mean there is not one Carlos, that Carlos-

Mr. Stevenson: No, just that so many people think they saw him.

Mrs. Holt: I see. Thank you very much, Mr. Stevenson.

The Chairman: Thank you, Mrs. Holt. Both Mr. Jarvis and I have to leave for other meetings at this point, but Mr. Robinson still wishes to have his questions so I ask you to take the Chair, Mrs. Holt, if you would.

Mr. Robinson: Mr. Stevenson, do you feel that we as Canadian are not concerned enough about our internal and external security?

Mr. Stevenson: Yes, I do. I would just explain to you that I am appalled by the degree of naivety.

Mr. Robinson: How serious should we be in Canada about our internal and external security?

Mr. Stevenson: I think we are in very great danger, and I am now speaking for Sir William who discussed this with me yesterday morning because we were trying to bring ourselves up to date. As I said earlier, I see him every day. We were just trying to compress our general thoughts on this, and he feels that we are in far greater danger today than we were in the 1930s because of this complacency. If you look at the history of the 1930s, one sees again and again how to preserve their positions the politicians were unwilling to discuss the danger. Baldwin was the worst offender.

[Translation]

retransmise par des gens trop naïfs et opportunistes dont profitent les Russes qui savent fort bien comment jouer avec les moyens de communication.

Mme Holt: C'est pour se faire valoir.

M. Stevenson: Il y a bien des raisons qui forment un tout assez complexe; mais c'est bien simple en fait. Les Russes connaissent très bien les règles du jeu mais les Chinois sont particulièrement bien douées.

Mme Holt: Croyez-vous que les fuites récentes à la Chambre des communes ont pu causer certains torts? Croyez-vous que cela a pu nuir à nos relations? J'ai l'impression que vous en savez pas mal à ce sujet. Vous avez parlé de relations étroites, vous avez même parlé presque d'amitié entre les forces de sécurité et les services de renseignements. Croyez-vous que la fuite qui s'est produite à la Chambre des communes a pu nuir à notre relation?

M. Stevenson: Je ne sais pas. Franchement, je ne connais aucun secret.

Mme Holt: J'aimerais poser la question au commissaire. Je sais qu'il commence à devenir assez nerveux, je vais donc être obligée probablement de passer à autre chose.

Je veux tout de même vous demander ceci: vous dites que certains terroristes passent par le Canada. Savez-vous s'il y aurait des relations de Carlos au Canada, ou encore des relations de bande Baader-Meinhoff?

M. Stevenson: Il y a tellement de petits Carlos que . . .

Mme Holt: Vous voulez dire qu'il n'y a pas qu'un seul Carlos?

M. Stevenson: Non, tout simplement qu'il n'est pas le seul de son genre.

Mme Holt: Je comprends. Merci beaucoup, monsieur Stevenson.

Le président: Merci, madame Holt. M. Jarvis et moi devons maintenant vous quitter pour aller à d'autres réunions mais si M. Robinson veut tout de même poser quelques questions, je vais vous demander, madame Holt, d'avoir l'obligeance d'occuper le fauteuil.

M. Robinson: Monsieur Stevenson, croyez-vous que les Canadiens se préoccupent suffisamment de notre sécurité interne et externe?

M. Stevenson: Oui. Je dois tout de même préciser que le degré de naïveté des gens m'effare.

M. Robinson: Devrions-nous prendre beaucoup plus au sérieux notre sécurité intérieure et extérieure?

M. Stevenson: Je crois que nous courons un très grand risque, et je parle au nom de sir William qui en a discuté avec moi hier matin, car nous voulons toujours nous garder au fait de ce qui arrive. Comme je l'ai dit plus tôt, je le vois tous les jours. Nous avons essayé de réunir rapidement nos idées à ce sujet, et, d'après lui, nous courons des risques bien plus grands aujourd'hui que dans les années '30 à cause de notre complaisance. Prenez par exemple l'histoire des années '30, vous verrez que, pour se maintenir au pouvoir, les politiciens refu-

Mr. Robinson: Do you feel that we have the capability of doing something about our internal and external security? I am now speaking in terms of our police forces. Do we have the capability?

• 1235

Mr. Stevenson: Do we have the resources? In what sense? To develop them or to improve them or—?

Mr. Robinson: To further develop them and to have counter measures for our internal and external security purposes.

Mr. Stevenson: I am sure we have the resources; whether we have the will is another question. I do not think any one country can do it by itself. It has to be a free exchange of information, and this is one of the problems.

Mr. Robinson: From going back and forth across Canada, do you feel there is a general awareness that there is a problem as far as our security is concerned?

Mr. Stevenson: Yes. I got the feeling that people are enormously glad there is an RCMP. I am astonished there is so much confidence because the publicity has been so hostile, and a grest many things that could be said on behalf of the RCMP have not been said—for example, the success of the Entebbe raid. A large contribution to that success was the RCMP.

Mr. Robinson: I took it from your earlier remarks that you feel the press is at least in part responsible for the fact that the Canadian people are not more aware of the security problems that we have.

Mr. Stevenson: I think there has been a delinquency, yes.

Mr. Robinson: Would you feel they should be doing a great deal more to enlighten Canadians and to be more of an assistance to the police forces that are looking after this kind of thing than they are today?

Mr. Stevenson: Yes, absolutely; I think it is a perfectly legitimate role for the press to play. It does not have to be a case of trying to ingratiate themselves with the police authorities. It can be done as simply as, this is what the police have to say on this particular matter. A number of newspapers in other countries carry pages of police news. The reader knows this is a police version of events but it is accepted. One of the great safety devices, it seems to me, in journalism is that what the reporter has to say is tacked up on a tree for everybody to read and he can be judged on the basis of his accuracy or inaccuracy, whereas the secret agencies do have the benefit of secrecy; they can make big mistakes and these can be missed. If you have closer collaboration between the press and the police, I do not see this as in any way infringing on the freedom of the press. I think there should be a much freer flow of information and contact.

Mr. Robinson: There is a general feeling by some that we are moving towards a police state. That with the kind of bill we are proposing, Bill C-26 and the opening of mail and so on,

[Traduction]

saient de discuter des dangers. Baldwin en a été le plus grand coupable.

M. Robinson: Croyez-vous que nous pouvons vraiment faire quelque chose pour notre sécurité interne et externe? Prenons par exemple nos policiers. En ont-ils la capacité?

M. Stevenson: Avons-nous les ressources? Dans quel sens? Pour les concevoir ou les améliorer ou . . . ?

M. Robinson: Pour les développer et nous protéger, à la fois quant à notre sécurité interne et externe.

M. Stevenson: Je suis convaincu que nous avons les ressources; reste à savoir si nous en avons la volonté. Je ne crois pas qu'un pays puisse agir seul. Il doit y avoir libre échange de renseignements, et c'est là l'un des problèmes.

M. Robinson: A la suite de votre voyage dans tout le Canada, estimez-vous que le public en général est conscient que notre sécurité est menacée?

M. Stevenson: Oui. J'ai eu l'impression que le public est extrêmement heureux que nous ayons la Gendarmerie royale. Je suis étonné qu'une si grande confiance existe, car la publicité a été très hostile et nombre de choses qu'on aurait pu dire à la défense de la Gendarmerie n'ont pas été dites... Par exemple, le succès de l'incursion à Entebbe. La Gendarmerie royale a grandement contribué à la réussite de l'opération.

M. Robinson: J'en conclus à la suite de ce que vous avez dit que vous croyez que la presse est en partie responsable du fait que les Canadiens ne sont pas plus conscients de nos problèmes de sécurité?

M. Stevenson: Je crois en effet qu'il y a eu lacune.

M. Robinson: Croyez-vous que la presse devrait faire beaucoup plus qu'elle n'a fait jusqu'à présent pour renseigner les Canadiens et pour aider dans une plus grande mesure les forces de l'ordre?

M. Stevenson: Oui, parfaitement; je trouve que c'est là un rôle parfaitement légitime de la presse. Il n'est pas nécessaire pour autant de tenter de s'attirer les bonnes grâces des autorités policières. Il s'agit simplement de dire: voici ce que la police a à dire sur tel sujet. Nombre de journaux dans d'autres pays publient des pages d'actualités policières. Le lecteur sait fort bien qu'il s'agit de la version de la police d'un événement, mais c'est accepté. Une des grandes «sauvegardes», me semblet-il, du journalisme, c'est que les propos des journalistes sont diffusés dans le grand public qui peut juger de la véracité ou de la fausseté de ses propos; par contre, les agences secrètes ont l'avantage du secret; elles peuvent commettre de grandes erreurs sans qu'on s'en rende compte. Si une collaboration plus étroite existait entre la presse et la police, je ne crois pas que cette association empièterait le moindrement sur la liberté de la presse. J'estime, pour ma part, que l'échange d'information et les contacts devraient se faire beaucoup plus librement.

M. Robinson: Certains ont le sentiment que nous nous acheminons vers un État policier. Qu'avec le genre de projet de loi que nous proposons, le Bill C-26, et l'ouverture du courrier,

and other possible legislation, we are moving towards a police state. How do you feel about that statement?

Mr. Stevenson: It is ludicrous, because we are living in a world where the totalitarian countries, which vastly outnumber us, are using these methods all the time. I have had personal experience, in a large number of countries, of interception of mail. It is done on a big scale and we cannot afford, in that kind of a world, to pussyfoot around. For our own ultimate security, we have to be prepared to give up a certain amount of individual freedom, which, if there were a war that everybody could see, we would willingly do.

Mr. Robinson: So you are saying that many countries in the world today have given their police forces, with regard to internal-external security measures, a great deal more power than we in Canada have done, and it has not changed their notions at all. The states have not become so-called police states.

Mr. Stevenson: What I had in mind was that it is no justification, if somebody else does something bad, to then say, If he does it I can do it. The countries that would like to break down our security and our democracy are employing these methods without any protest on the part of the public. The Soviet Union is the obvious example, but we are now outnumbered by countries that are totalitarian and want to see our way of life destroyed, all of them employing police powers, and to suggest that the kind of legislation we are discussing would turn this country into a police state is ludicrous because we are nowhere near that situation.

Mr. Robinson: You are saying that the Russians are determined to break down our security system and to break down our democracy, are you?

Mr. Stevenson: Yes.

• 1240

Mr. Robinson: Do you know of the network of KGB agents in Canada today?

Mr. Stevenson: I do not know anything about them.

Mr. Robinson: Do you know of any other countries that are endeavouring to do the same thing in Canada?

Mr. Stevenson: No, I think our only enemies are ideological, and they are part of the Soviet and Chinese bloc.

Mr. Robinson: So they are the two.

Mr. Stevenson: And the satellites.

Mr. Robinson: Yes. I see.

Mr. Stevenson: I just got a letter, of which I brought a copy up with me, from the King of Thailand. He is writing to apologize because he is translating A Man Called Intrepid into Siamese, and he is explaining why he is doing it. He says that he is confronted with a situation—his country is subject to tremendous pressures from every quarter.

I am summarizing there. He says, the problem we have in my country is that it is not understood by our security agencies that danger wears many masks and the story of *Intrepid* has been a way of telling my people that the threat is not neces-

[Translation]

etc., et une autre loi éventuelle, nous nous acheminons vers un État policier. Quels sont vos sentiments à ce sujet?

M. Stevenson: C'est parfaitement ridicule, car nous vivons dans un monde dans lequel les pays totalitaires qui sont beaucoup plus nombreux que nous, ont constamment recours à ces méthodes. Je sais par expérience personnelle que dans un grand nombre de pays, il y a interception du courrier. Cela se fait sur une grande échelle et nous ne pouvons pas nous offrir le luxe, dans un monde de ce genre, de traîner de l'arrière. Pour notre propre sécurité en fin de compte, il nous faut être disposés à abandonner une certaine liberté individuelle, ce que nous serions tous prêts à faire s'il y avait guerre.

M. Robinson: Vous dites donc qu'en réalité de nos jours, de nombreux pays ont donné à leurs forces policières beaucoup plus de pouvoirs que ne l'a fait le Canada dans le cadre des mesures de sécurité interne et externe, sans pour autant rien changer. Ces États ne sont pas devenus de prétendus États policiers.

M. Stevenson: Ce que je voulais dire, c'est que ce n'est pas une justification de faire le mal parce que le voisin le fait. Les pays qui veulent détruire notre sécurité et notre démocratie utilisent ces méthodes sans la moindre protestation de la part du public. L'Union soviétique est l'exemple le plus évident, mais nous sommes maintenant dépassés en nombre par les pays totalitaires qui veulent détruire notre mode de vie et qui utilisent pour ce faire des pouvoirs policiers; il est parfaitement ridicule de prétendre que le genre de projet de loi dont nous discutons transformerait notre pays en État policier, car notre situation n'est pas du tout la même.

M. Robinson: Vous dites que les Russes sont bien décidés à percer notre système de sécurité et à démolir notre démocratie?

M. Stevenson: Oui.

M. Robinson: Vous savez quelque chose du réseau d'agents du KGB au Canada aujourd'hui?

M. Stevenson: Non, je ne le connais pas.

M. Robinson: Vous connaissez d'autres pays qui essaient de faire la même chose au Canada?

M. Stevenson: Non, nous n'avons d'ennemis que sur le plan idéologique et ils font tous partie du bloc soviétique et chinois.

M. Robinson: Il y a donc ces deux pays.

M. Stevenson: Avec les pays satellites.

M. Robinson: Je vois.

M. Stevenson: Je viens justement de recevoir une lettre, j'en ai apporté une copie, du roi de la Thaïlande. Il s'excuse de traduire l'ouvrage A Man Called Intrepid en langue thaï et il explique pourquoi il le fait. Il estime que son pays est soumis à des pressions de toute part.

Je résume. Il prétend que le problème dans mon pays tient au fait que les organismes chargés de la sécurité ne comprennent pas que le danger a plusieurs faces. Selon lui, l'intrigue de l'Intrepid est une façon pour moi de signaler aux gens que le

sarily an obvious one. And this is the difficulty that we face in this country today, that one runs the danger of being called a witch hunter or a Senator McCarthy for saying what are in fact facts, that there are countries committed to the destruction of our way of life and will use any method to achieve that.

Mr. Robinson: But as a journalist you feel that the press should be more responsive and responsible in this whole area.

Mr. Stevenson: It should be much more aware, I think, of what these dangers are.

Mr. Robinson: Have you at any time been an adviser to the RCMP?

Mr. Stevenson: No.

Mr. Robinson: You made a statement that Canada is an easy target. Would you expand upon that a bit?

Mr. Stevenson: Because of this very admirable quality of "let every man have his say", of respect for freedom of speech, what has happened is that we have also become very innocent in thinking that we are somehow exempt from what is going on in the rest of the world. We are geographically so far away from the current hotspots that it is difficult to convince Canadians that we are just as much involved in conflict as other countries like Thailand, Cambodia, and Viet Nam. And because of our geographic location, from the point of view of Moscow we are the back door into the United States.

It has been my observation, as an ordinary citizen, that there is far too much freedom of movement, freedom to operate, for the secret services of our enemies in this country because they are exploiting this freedom of movement, freedom of speech, and freedom of the mails. If we had the same ability to move in their territory, which is far greater than ours, I think we would then be able to say that we have an even chance. But at the present time we do not have that freedom at all, and I think as a consequence the danger to us is very great. We are very close to finding ourselves over-run simply by default.

Mr. Robinson: Do you feel that we in Canada should have not only a domestic security service but also a foreign security service?

Mr. Stevenson: Yes, I do. But I think it should be, again, thought out very carefully.

Mr. Robinson: Do you feel it should be integrated with, say, the United States and Great Britain?

Mr. Stevenson: Integrated in the sense that we would have our legitimate concerns, but there should be free exchange and consultation on a regular basis. Each of these countries have their own concerns, obviously. So there is always the problem of conflicts of interest in certain specific matters.

I think in a general sense we all have the same things to lose and there should be that general freedom of communication in intelligence matters.

[Traduction]

danger n'est pas toujours évident. . Justement au pays, actuellement on court le danger de se faire traiter de chasseur de sorcières ou d'un autre sénateur McCarthy lorsqu'on dit les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire qu'il y a des pays qui sont voués à la destruction de notre mode de vie et qui sont prêts à prendre tous les moyens pour y arriver.

M. Robinson: En tant que journaliste vous-même, vous pensez que la presse doit se montrer plus vigilante et responsable à cet égard.

M. Stevenson: Elle devrait être mieux informée des dangers qui menacent.

M. Robinson: Avez-vous jamais agi à titre de conseiller pour la GRC?

M. Stevenson: Non.

M. Robinson: Vous estimez que le Canada est une proie facile. Vous voulez nous expliquer cela?

M. Stevenson: Parce qu'on veut, et c'est admirable, donner le droit de parole à tout le monde, parce qu'on respecte la liberté de parole, on en est venu à penser bien innocemment qu'on est en quelque sorte exempt des malheurs que connaissent les autres pays du monde. Nous sommes si éloignés sur le plan géographique des pays qui ont des problèmes actuellement qu'il est difficile de convaincre les Canadiens que nous sommes tout aussi partie à ces conflits que des pays comme la Thaïlande, le Cambodge et le Vietnam. Mais justement, notre situation géographique fait que Moscou nous considère comme l'entrée arrière des États-Unis.

En tant que simple citoyen, j'ai eu l'occasion de me rendre compte qu'il y a beaucoup trop de liberté de mouvement accordée au service secret des pays ennemis ici. Ils savent exploiter cette liberté de mouvement, cette liberté de parole, cette liberté d'utiliser le courrier qui existe. Si nous avions la même liberté de mouvement sur leurs territoires qui sont bien plus considérables que le nôtre, nous serions au moins sur un pied d'égalité. Mais nous n'avons pas actuellement la même liberté dans ces pays. Le danger pour nous est donc très grand. Nous risquons de perdre la partie tout simplement par défaut.

M. Robinson: Croyez-vous que nous devrions avoir au Canada non pas seulement un service chargé de la sécurité intérieure, mais également un service chargé de la sécurité extérieure?

M. Stevenson: Oui, mais je pense qu'il faudrait procéder avec beaucoup de soin.

M. Robinson: Vous croyez que ces services devraient être intégrés avec ceux des États-Unis et de Grande-Bretagne?

M. Stevenson: Intégrés à la condition que nous ayons nos propres préoccupations, mais intégrés certainement en ce sens qu'il y aurait échange et consultation régulières. Ces pays ont leurs propres préoccupations également. Il y a toujours possibilité de conflits d'intérêt dans certaines affaires.

De façon générale, cependant, nous assumons tous le même risque. C'est la raison pour laquelle il devrait y avoir des échanges en matière de sécurité.

Mr. Robinson: You made the statement earlier that there needs to be trust and confidence in Canada's security force. Do you feel, from going through Canada, that there is this trust and confidence in Canada's national police force, the RCMP, today?

Mr. Stevenson: I think there is, not by reading the newspapers because they give you a slightly different picture. But I think the average Canadian has much more confidence and is prepared to trust the judgment of his police forces.

Mr. Robinson: In other words, what you are saying then is that the people are not necessarily listening to the press. They do not believe the press. The press is not credible in what they have been doing with the RCMP.

Mr. Stevenson: I would guess that that is true, yes.

Mr. Robinson: That is the general feeling I get in my riding ...

• 1245

Mr. Stevenson: That is my impression.

Mr. Robinson: The RCMP is of very high status in my constituency and many others, and no matter how it is pilloried by the press, the press are not going to be successful in breaking down this trust and confidence in Canada's national police force.

Thank you, Madam Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Robinson. Mr. Young.

Mr. Young: Madam Chairperson, thank you. I have just a couple of questions that came to mind near the end. I would like to ask Mr. Stevenson if he ever came across knowledge of criminal activities as a result of any connection he had, or Sir William might have had, with security information services.

Mr. Stevenson: No, sir.

Mr. Young: You would not necessarily pick up extraneous information that was related more to the criminal side.

Mr. Stevenson: To do with criminal activity?

Mr. Young: Yes.

Mr. Stevenson: No, I do not know of any instances. Of course, a lot of activities that come under the heading of criminal also fall into the area of counterespionage or espionage.

Mr. Young: I wonder if I could pose that same question to the Commissioner and General Dare.

Commr Simmonds: I would limit my answer to the same comment that Mr. Stevenson made. There are many politically motivated crimes. They are done for political purposes but they become an ordinary criminal offence in the process, and in that regard I would say there is a close connection.

Mr. Young: I guess what I was attempting to ask is whether you have ever known espionage activities to have involved criminal activities as a parallel or associated program. Espionage is against our laws and you can call that criminal, but

[Translation]

M. Robinson: Vous avez dit plus tôt qu'il fallait faire confiance aux services de sécurité du Canada. Croyez-vous, d'après ce que vous avez vu, que cette confiance existe à l'égard de la force policière nationale, la GRC, actuellement?

M. Stevenson: Je pense que cette confiance existe. Je ne l'affirme pas à partir de ce que je lis dans les journaux; ils donnent une impressin quelque peu différente. Le Canadien moyen a cependant gardé sa confiance et est prêt à appuyer sa police.

M. Robinson: En d'autres termes, vous dites que les gens ne se fient pas nécessairement à la presse et même qu'ils ne croient pas tout ce qu'ils lisent dans les journaux. Les journaux ne sont pas tous dignes de foi en ce qui concerne la GRC.

M. Stevenson: Je le suppose.

M. Robinson: C'est l'impression que j'ai perçue dans ma circonscription...

M. Stevenson: C'est mon impression également.

M. Robinson: Dans ma circonscription et dans bien d'autres, la GRC jouit encore d'une excellente réputation. Même si elle est clouée au pilori par les journaux, les Canadiens continuent d'avoir confiance en leur force de police nationale.

Merci, madame la présidente.

La vice-présidente: Merci, monsieur Robinson. C'est à M. Young.

M. Young: Merci, madame la présidente. Il y a deux ou trois questions qui me viennent à l'esprit. Je voudrais demander à M. Stevenson s'il a jamais eu connaissance, ou si Sir William a jamais eu connaissance d'activités criminelles par suite de son travail avec les services de sécurité.

M. Stevenson: Non.

M. Young: Vous n'avez jamais pris connaissance de renseignements non sur des activités criminelles?

M. Stevenson: Vous parlez bien de renseignements sur des activités criminelles?

M. Young: Oui.

M. Stevenson: Non, je ne me souviens d'aucun cas. Évidemment, il y a bien des activités criminelles qui ont à voir avec l'espionnage ou le contre-espionnage.

M. Young: Je me demande si je puis poser la même question au commissaire et au général Dare.

Le commissaire Simmonds: Je reprends l'affirmation de M. Stevenson. Il y a bien des crimes qui partent de motifs politiques. Ils s'inspirent de considérations politiques, mais ils deviennent des infractions criminelles comme les autres en cours de route. Il y a donc un lien de cette façon.

M. Young: Ce que je veux savoir en réalité, c'est si des activités d'espionnage ont déjà impliqué des activités criminelles parallèlement. La loi interdit l'espionnage de sorte qu'on peut dire que c'est une activité criminelle. Mais à l'intérieur de

taking it out of what we would otherwise call criminal activities, has it ever been known that agents involved in espionage ran criminal patterns associated with their work or to assist them?

Commr Simmonds: Not to my knowledge.

Gen M. R. Dare (Director General, Security Service, Royal Canadian Mounted Police): No, not to my knowledge either. What we have had, as I am sure the Committee will understand, is that in certain investigations of our own affairs we have come upon material that has been handed over to the CIB side, but in no way did the relationship that you describe exist.

Mr. Young: I was tempted to ask that. I am not at all intending to be disparaging of our good relationships with France, but there was a period, which Mr. Stevenson was talking about, when the French went through a great deal of difficulties in Indo-China. They had difficulties with their security services and difficulties with their organization in Indo-China. They went through a long and terrible war, which, as I think you said, the Americans picked up and where they largely made the same mistakes, or ran into the same difficulties all over again. That took place at about the same time as the drug trade is reputed to have grown from that area of the world to North America and through France. We have all seen the movie The French Connection, and I was just wondering whether you knew of any reason to believe there might have been a connection between the inability to get information through, or the essence of mistrust, if that is not using the wrong word, on the security side; whether there is any connection between that and the growth in drug traffic and seeming difficulties to cope with the drug trade, which was apparently funnelled through Marseille and laboratories in an around the south of France.

Mr. Stevenson: There have been repeated stories, of course, that China was using the drug trade to subvert the U.S. army in South Vietnam, for example. I was in poppy fields in southwest China with Chou En-lai and a group of Chinese Communist officials. They said, "There is the opium but we are not part of the opium trade." They denied it. I do not know what the truth is. If that is the sort of connection you are thinking of, I have no idea.

• 1250

The Vice-Chairman: Commissioner Simmonds, did you want to comment on this?

Commr Simmonds: Just perhaps to enlarge a little further on my comment. But I do not really think this is what you are getting at, Mr. Young. There are groups of criminals, if you like, that occasionally attach themselves to pseudo-political and radical groups. The simplest example of that is some of the things we saw a few years ago when criminal motorcycle gangs, if you like, attached themselves to some of the radical groups for certain purposes but not in the sense that you are speaking of, on an international or governmental level.

Mr. Young: No I am glad you covered that point, Commissioner. I was thinking not so much that there was any invasion

[Traduction]

ce qu'on entend généralement par des activités criminelles, a-t-on jamais eu connaissance de cas où des agents s'occupant d'espionnage commettaient également des crimes reliés à leur travail?

Le commissaire Simmonds: Pas à ma connaissance.

Gen M. R. Dare (directeur général, Service de sécurité, Gendarmerie royale du Canada): Pas à ma connaissance non plus. Il est arrivé cependant, le comité le comprendra très bien, que dans le cours de nos enquêtes pour nos propres affaires, nous sommes venus en contact avec de l'information que nous avons communiquée au CIB. Il reste que le lien que vous décrivez n'existe pas.

M. Young: Je suis tenté de poser cette question. Je ne veux pas nuire à nos bonnes relations avec la France, mais il fut un temps, M. Stevenson en a parlé tout à l'heure, où la France a connu beaucoup de difficulté en Indochine. Son service de sécurité et son organisation en Indochine étaient pris à partie. Les Français, donc, ont mené une longue et terrible guerre, et laquelle, comme vous l'avez signalée, a été «refaite» par les Américains. Et ces derniers ont répété à peu près les mêmes erreurs et connu les mêmes difficultés. C'est vers cette époque que s'est établi le trafic de drogue de cette région vers l'Amérique du Nord en passant par la France. Nous avons tous vu le film La filière française. Je me demande s'il y a lieu de croire que le manque d'information, que la méfiance engendrée à ce moment-là, si je puis utiliser le terme, à l'égard des services de sécurité ont pu contribuer au trafic de drogues et aux difficultés des services de sécurité face à ce trafic de drogues qui semblent passer par les laboratoires de Marseille et du Midi de la France.

M. Stevenson: Il y a eu toutes sortes de bruits à l'effet que la Chine utilisait le trafic de drogues pour infiltrer l'armée américaine au Sud Vietman par exemple. Je me suis déjà trouvé dans des champs de pavot du sud-ouest de la Chine en compagnie de Chou En-Lai et d'un groupe de dignitaires communistes chinois. Ils disaient: «Voici l'opium, mais nous n'avons rien à voir avec le trafic d'opium». Ils niaient, mais je ne sais pas s'ils disaient la vérité. Si c'est de ce lien que vous voulez parler, je dois vous répondre que je n'en ai aucune idée.

La vice-présidente: Monsieur le commissaire, avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

Le commissaire Simmonds: Quelques explications supplémentaires. Mais je ne crois pas que vous pensiez à ce genre d'exemples, monsieur Young. Il y a des groupes de criminels qui s'attachent parfois à des groupes radicaux d'orientation plus ou moins politique. Il y a quelques années, nous avons vu des groupes de motards criminels reliés à certains groupes radicaux pour des raisons spéciales mais pas dans le sens que vous entendez, c'est-à-dire à un niveau international ou gouvernemental.

M. Young: Non. Vous avez bien fait de le signaler, monsieur le commissaire. Je ne pensais pas tellement à une invasion des

or distortion of security services by criminal elements, drug trade elements but whether there was even any connection in dealing with both those issues, because there was this sense of malaise or insecurity within certain security services and there would be necessary difficulties of transmitting information. I just cannot put my mind to the right word at the moment. Mr. Stephenson talked about enemy powers, if I can put it that way, battering and breaking down the sense of trust, the sense of organizational discipline in security services and, if you have that happening, is there any nexus between that and what your CIB side are trying to do? Is there any sort of washover and any difficulties in trying to run a thoroughly comprehensive CIB operation which might from time to time be able to use information which could, as General Dare said, come from the security side, if they have it?

Commr Simmonds: I think I would fairly clearly separate the two problems. Perhaps you read the book, *The Politics of Heroin*.

Mr. Young: No, I have not.

Commr Simmonds: It indicates, for instance, in the narcotic world certainly corrupt government or government officials play a considerable part in the movement of narcotics about the world, but I would not say for the purposes of subverting government or nations as much as for some purely mercenary interests. I would think I would separate the criminal CIB problems as we deal with them in the force and the security problems rather sharply.

Mr. Young: Okay, thank you.

The Vice-Chairman: May I ask one brief question? It is about international terrorism again and the growth of the red brigade in Italy. I think in the last two years they have averaged as much as 79 kidnappings a year and murders, and now the knee cappings and the murder of aldo Moro. One of our Italian Senators was there just before they found the body as Aldo Moro, or the day they found him, and the talk there was that because they had the public pressure, journalism, human rights and civil libertarians they had eliminated their intelligence force. Do you have any information on a relationship between this, or have you gone into it in your research at all?

Mr. Stevenson: No, I have no more knowledge than you would have from what you read in the papers.

The Vice-Chairman: The Italian people are claiming that it ended and with it this freedom developed.

Mr. Stevenson: Yes.

The Vice-Chairman: Do you have any information on it, General Dare?

Mr. Dare: No, I do not think so.

The Vice-Chairman: Thank you very much.

Mr. Robinson, did you want to ask some questions?

Mr. Robinson: I have a couple of questions. Mr. Stevenson, in reply to one of my questions you indicated that there were agents from Russia and China, you mentioned satellites as

[Translation]

services de sécurité par les éléments criminels, par exemple, des trafiquants de drogue, mais plutôt à la façon semblable de s'attaquer à ces deux questions, en raison du malaise qui existe dans certains services de sécurité, ce qui causerait des difficultés d'échanges de renseignements. Je ne parviens pas à bien formuler ma pensée pour l'instant. M. Stevenson disait que les efforts subversifs visent à détruire la confiance et la discipline au sein des services de sécurité. Si cela se passe, y a-t-il des répercussions sur les activités de votre service d'enquêtes? Est-il difficile d'administrer un service d'enquêtes criminelles tout à fait complet pouvant se servir de temps à autre de renseignements qui proviennent du côté sécuritaire?

Le commissaire Simmonds: Je crois que je ferais une distinction claire entre les deux aspects. Vous avez peut-être lu le livre intitulé: *The Politics of Heroin*?

M. Young: Non.

Le commissaire Simmonds: On apprend que certains gouvernements corrompus ou certains fonctionnaires jouent un rôle important dans le trafic mondial de stupéfiants, pas pour renverser des régimes mais pour des raisons purement mercantiles. Ce serait donc une distinction assez nette entre les enquêtes criminelles et les questions sécuritaires.

M. Young: Je vous remercie.

La vice-présidente: Puis-je poser une brève question? Il s'agit encore une fois du terrorisme international et de la croissance des Brigades rouges en Italie. Au cours des deux dernières années, elles ont commis en moyenne chaque année 79 enlèvements et assassinats, notamment celui d'Aldo Moro. Il existe également cette pratique de brise-genoux. Un de nos sénateurs italiens se trouvait en Italie juste avant la découverte du cadavre d'Aldo Moro. On disait que les pressions publiques, surtout de la part des défenseurs des droits de l'homme et des libertés civiles avaient eu pour effet d'éliminer le service italien de renseignements. Avez-vous des informations à ce sujet?

M. Stevenson: Non, je ne suis pas plus au courant que vous le savez d'après les articles de journaux.

La vice-présidente: On dit en Italie que ce service a été supprimé et que les abus se sont multipliés.

M. Stevenson: Oui.

La vice-présidente: Avez-vous des renseignements à ce sujet, général Dare?

M. Dare: Non, je ne le crois pas.

La vice-présidente: Merci beaucoup.

Monsieur Robinson, est-ce que vous vouliez poser des questions?

M. Robinson: J'ai quelques questions. M. Stevenson, en réponse à l'une de mes questions, vous parliez d'agents de Russie et de Chine et de leurs pays satellites. De quels pays satellites parliez-vous?

[Texte]

well, and I wondered if you could say what satellite countries in particular you would be referring to.

• 1255

Mr. Stevenson: No, I do not think I could identify those specific countries.

Mr. Robinson: But you say that the . . .

Mr. Stevenson: Only because I am not too sure and I do not want to name countries that I may be wrong about, although I did know what the facts were when this was an issue a few months back.

Mr. Robinson: But you are satisfied that the satellite countries are producing the agents the same . . .

Mr. Stevenson: Absolutely. There are certain areas where the KGB cannot operate and they use then the satellite countries.

Mr. Robinson: What about our immigration policy? Does this allow agents to come in easily?

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Robinson: Is there anything that we could do with regard to immigration policy or immigration laws to tighten this up and to keep agents out? What would you suggest in this regard?

Mr. Stevenson: It would be a great help if there was this freedom to observe certain kinds of correspondence, not necessarily on paper—verbal and other forms of communication.

Mr. Robinson: You mean before the immigrants come here or after they arrive?

Mr. Stevenson: Both.

Mr. Robinson: Both.

Mr. Stevenson: Because there may be some that may be slipping in all the time; the difficulty is that one does not want to create unnecessary difficulties, but there has been a tremendous influx of people from certain parts of the world and within those groups unquestionably agents have been getting in. I think it would greatly assist if one were able to read the communications because these people have to have contacts.

Mr. Robinson: So what you are saying is that you do not feel that Canada scrutinizes enough the people who come into Canada as immigrants?

Mr. Stevenson: No. No, I do not.

Mr. Robinson: Because of that some agents are coming in.

Mr. Stevenson: Yes. There was a particularly bad situation some years back and I am referring to something that happened when I was working in the Far East. It was subsequently discovered that there were twice as many Chinese in Canada than officially existed. That was an abuse of the loose immigration laws that on the whole was being carried out by people who wanted to get to Canada. In many cases I felt inclined to say "Good Luck" to them if they had that much ingenuity, but Peking was smuggling in its people at the same time.

[Traduction]

M. Stevenson: Non, je ne pense pas pouvoir identifier ces pays.

M. Robinson: Mais vous avez dit que . . .

M. Stevenson: C'est simplement parce que j'en suis pas absolument sûr, et j'ai peur de me tromper en nommant des pays; toutefois, je savais parfaitement quels étaient les faits lorsqu'il en était question, il y a quelques mois.

M. Robinson: Mais vous êtes convaincu que les pays satellites ont des agents . . .

M. Stevenson: Absolument. Là où le KGB n'opère pas, il fait appel aux pays satellites.

M. Robinson: Notre politique d'immigration permet-elle à ces agents d'entrer facilement?

M. Stevenson: Oui.

M. Robinson: Nous serait-il possible de rendre notre politique ou nos lois sur l'immigration un peu plus strictes afin d'empêcher ces agents d'entrer au Canada? Que nous proposez-vous à cet égard?

M. Stevenson: Il serait très utile de pouvoir surveiller certains types de correspondance, pas forcément la correspondance écrite mais également les autres formes de communication orale.

M. Robinson: Avant que ces immigrants n'arrivent ou après?

M. Stevenson: Les deux.

M. Robinson: Bien.

M. Stevenson: Parce qu'il y en a toujours qui réussissent à se faufiler; certes, il ne faut pas créer des difficultés inutiles mais il faut reconnaître qu'avec les vagues d'immigrants qui nous arrivent de certains pays, il y a toujours des agents qui arrivent à se faufiler. Je pense qu'il serait très utile de pouvoir lire la correspondance que les candidats immigrants ont pu échanger car ils ont toujours des contacts dans leur pays d'accueil.

M. Robinson: Vous estimez donc que le Canada ne sélectionne pas assez ses candidats immigrants?

M. Stevenson: C'est cela.

M. Robinson: Et qu'à cause de cela, certains agents peuvent entrer dans notre pays.

M. Stevenson: Oui. La situation était particulièrement grave il y a quelques années, et je veux vous parler d'un incident qui s'est produit alors que je travaillais en Extrême-Orient. On avait en effet découvert qu'il y avait deux fois plus de Chinois au Canada qu'il n'en existait officiellement. On avait donc abusé des lois sur l'immigration qui étaient déjà assez souples. Dans la plupart des cas, je me disais que c'était tant mieux pour eux, mais le problème c'est que Pékin réussit à faire infiltrer ses agents en même temps.

[Text]

Mr. Robinson: As you know, from time to time we sort of had an amnesty to allow great numbers of people to come in and become landed immigrants without the usual scrutiny. Do you think that people have been able to come into the country as agents at those times?

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Robinson: Do you know for a fact if this is the case?

Mr. Stevenson: Yes.

Mrs. Holt: May I ask a supplemental to that? What about the consular corps then, the consular corps in Vancouver and across Canada, say, the Chinese consular corps and the one here?

Mr. Stevenson: Well, I am astonished that the question was raised, "why is Canada a prime target?" It is because people are so surprisingly tolerant of the activities of these consular posts. At least for the last three or four generations the consular service has been traditionally a method of carrying out various subversive activities: the Cubans in Montreal, the Chinese. Long before we recognized China they had in effect a diplomatic representative here who came in by taking advantage of our easy-going attitude and was quite openly acknowledged before he had finished his role as representing the Peking government at a time when we had no reciprocal rights. All I am objecting to here is that if we are going to have to have these people on our soil, then we should have the right to keep our people on their soil and we do not get that right.

Mr. Robinson: What you are saying then is that we are far too easy in allowing people to come into the country without scrutinizing them?

Mr. Stevenson: Yes, yes.

Mr. Robinson: Because of that we are getting in a lot of potential subversives; we are getting in a lot of . . .

Mr. Stevenson: Instructors who are subversives as well. I mean people who are coming in with instructions. I think there is no reason why I should not name the particular man I had in mind here. Professor Paul Lin was sent in here by Chou En-Lai to represent Peking's interests.

Mrs. Holt: . . . a tremendous freedom.

Mr. Robinson: So really when Mr. Jarvis previously was talking about before the fact and after the fact and what we are now finding out from our immigration laws is that people are coming in and then we have to deal with them after the fact and not before the fact. We have to search them out.

Mr. Stevenson: Yes.

Mr. Robinson: We do not have the police forces today to do this kind of thing and do it effectively and efficiently.

• 1300

Mr. Stevenson: One of the points I was hoping to make—I perhaps touched on it just briefly, Mr. Robinson—was that one of the techniques in creating a breakdown of the security

[Translation]

M. Robinson: A plusieurs reprises, nous avons déclaré l'amnistie afin de permettre à un grand nombre de personnes de venir au Canada, à titre d'immigrants reçus sans passer par les procédures normales de sélection. Pensez-vous que cette amnistie a permis à des agents de ce genre d'entrer dans notre pays?

M. Stevenson: Oui.

M. Robinson: Avez-vous connaissance de faits précis?

M. Stevenson: Oui.

Mme Holt: Puis-je poser une question supplémentaire à ce sujet? Que pensez-vous du consulat chinois à Vancouver et dans les autres villes du Canada?

M. Stevenson: Je suis un peu surpris qu'on ait posé la question de savoir «pourquoi le Canada est-il une cible privilégiée»? C'est tout simplement parce que les Canadiens sont extrêmement tolérants en ce qui concerne les activités de ces consultats. Depuis trois ou quatre générations, les services consulaires servent généralement à organiser des activités subversives, vous avez les Cubains à Montréal, les Chinois ailleurs, etc. Bien avant que le Canada ne reconnaisse la Chine, ce pays avait un représentant diplomatique ici qui a profité de notre attitude de laisser-faire et qui était donc parfaitement au courant de tout ce qui se passait ici et pouvait ainsi en informer son gouvernement à Pékin, alors que cela n'était pas encore réciproque. J'estime que si nous permettons à ces gens-là de rester sur notre sol, cela devrait être réciproque et les Canadiens devraient pouvoir rester dans leur pays.

M. Robinson: Vous estimez donc que nous sommes beaucoup trop indulgents lorsque nous faisons entrer des immigrants dans ce pays sans leur avoir fait subir les procédures normales de sélection?

M. Stevenson: Oui.

M. Robinson: Et à cause de cela, nous risquons d'être en lutte à des activités subversives.

M. Stevenson: Des gens qui viennent entraîner des Canadiens à organiser des activités subversives. Je veux dire que ces gens-là ont des instructions. Je ne vois pas pourquoi je ne nommerais pas l'homme auquel je pense, et il s'agit du professeur Paul Lin qui avait été envoyé au Canada par Chou-En-Lai pour représenter les intérêts de Pékin.

Mme Holt: . . . une liberté sans bornes.

M. Robinson: Donc, lorsque M. Jarvis parlait tout à l'heure des faits a priori et a posteriori nous constatons maintenant que nos lois sur l'immigration permettent à des immigrants de venir s'installer au Canada et que nous ne pouvons les contrôler qu'à posteriori, et non pas à priori.

M. Stevenson: Oui.

M. Robinson: Nos forces de police ne sont pas assez importantes pour exercer ce genre de surveillance de façon adéquate.

M. Stevenson: Je voulais simplement vous dire, monsieur Robinson, que l'une des techniques qui permettent de démanteler les organismes de sécurité consistent à surcharger le

[Texte]

agencies is to overload the system. If you create a tremendous challenge by having large numbers of subversive groups operating large numbers of trade missions fronting for the KGB, there is a point at which manpower is no longer able to cope with this enormous problem. Speaking as a Canadian, I would not object, as an outcome of these discussions, to a very much enlarged security service because I do not think the manpower exists to cope with this problem. This is one of the reasons why Canada is such a gorgeous, fat target.

Mr. Robinson: But if we had a screening process to keep them out in the first instance, we would not need as large a service.

Mr. Stevenson: Well, it would be better to anticipate the problem, yes.

The Vice-Chairman: I am intrigued by your comments about Paul Lin. He moves very, very freely across Canada and every time he hits Vancouver there is super activity. Even the courts go into action with cases whenever he arrives there. He has free movement in this country. Was he known to be a spy or an agent?

Mr. Stevenson: Well, he represented the government of a country that we did not at the time recognize. I do not feel inhibited in discussing this because Paul Lin sought me out. I have been in the Far East; I have been in Peking. And he sought me out to help him make the contacts. But I had do deal with him on his professed level which was that of an academic, and then I gradually learned that he was in fact working on behalf of the Peking government.

I put this example to you because I am being as honest and as frank as I can. As a journalist, I had a natural interest in this man. And if he came to me and said, I am here and I was born in Canada and I have worked for the YMCA, I had to take him at face value. But there comes a point at which you have to say to yourself: What is this man really doing?

I think in a democracy properly aware of the threat to its freedom, a point should have been arrived at—and at that stage I could get nobody interested—when Paul Lin should have been told: Look, you are here under false pretences. You are not a Professor at McGill University and head of the East Asia Department of Studies; you are here as the ambassador, unofficial, for Peking. Now either declare that is what you are doing or get out.

The communist countries play on our naivete. They play on our simplicity. The Chinese dictate to us who we can put into Peking. And yet we permit their people to wander all over the shop on this side.

A group of Chinese journalists inspected our defence department bases in Canada a few months ago. I have not heard of any Canadian journalists able to visit Chinese naval bases.

[Traduction]

système. Si la tâche est considérable en raison du nombre des groupes subversifs qui opèrent dans de nombreuses missions commerciales qui servent de couverture au KGB, vient un moment où les ressources humaines ne sont plus suffisantes pour faire face à l'énormité du problème. En tant que Canadien, je ne m'opposerai pas à ce que ces discussions aboutissent à un renforcement considérable des services de sécurité car je ne crois pas qu'actuellement nous ayons suffisamment de personnel pour faire face à ce problème. C'est l'une des raisons pour lesquelles le Canada constitue une proie aussi magnifique, un vrai morceau de choix.

M. Robinson: Mais si grâce à la sélection nous réussissions à les empêcher d'entrer pour commencer, les services de sécurité n'auraient pas besoin d'être aussi importants.

M. Stevenson: Effectivement, il vaudrait mieux prévenir le problème.

La vice-présidente: Vos observations à propos de Paul Lin m'ont un peu intrigué. Il se déplace tout à fait librement dans tout le Canada et chaque fois qu'il arrive à Vancouver, on observe un regain d'activité. Même les tribunaux commencent à revoir une certaine cause lorsqu'il arrive. Il a toute liberté de mouvement dans ce pays. Savait-on s'il était agent étranger ou espion?

M. Stevenson: Il représentait le gouvernement d'un pays qu'à l'époque nous n'avions pas reconnu. Je veux vous en parler librement car Paul Lin est venu me voir. J'ai été en Extrême Orient, j'ai été à Pékin. Il est venu me demander de l'aider à prendre des contacts. J'ai traité avec lui à une époque où il se faisait passer pour professeur d'université et c'est peu à peu que je me suis aperçu qu'il travaillait pour le compte du gouvernement de Pékin.

Je vous ai donné cet exemple car j'essaye d'être le plus honnête et le plus franc possible. A titre de journaliste, je me suis tout naturellement intéressé à cet homme. Et quand il est venu me voir et qu'il m'a dit je suis né au Canada et j'ai travaillé pour le YMCA, j'ai dû le croire sur parole. Mais vient un moment où on est obligé de se poser des questions à soi-même, de se demander: mais qu'est-ce qu'il fait vraiment?

Dans une démocratie qui n'ignore pas les menaces à ces libertés, vient un moment où—et à ce moment-là on n'a pas voulu m'écouter—où on aurait dû dire à Paul Lin: écoutez, vous êtes ici sous de faux prétextes. Vous n'êtes pas professeur à l'Université McGill et chef du département des études orientales, vous êtes ici à titre d'ambassadeur non officiel de Pékin. Et maintenant, reconnaissez que c'est bien ce que vous faites ou bien partez.

Les pays communistes misent sur notre naïveté. Ils misent sur notre simplicité. Les Chinois nous imposent notre représentant à Pékin, et pourtant, nous permettons aux leurs de tout voir chez nous.

Un groupe de journalistes chinois a inspecté certaines bases du ministère canadien de la Défense il y a quelques mois. Je n'ai jamais entendu dire que des journalistes canadiens aient pu visiter les bases navales chinoises. [Text]

Mr. Robinson: I suppose it is fair to say then that, in your view, Canada is probably the easiest place to get into by an agent of virtually any country.

Mr. Stevenson: I am just looking at the record which is public. There have been a number of people who have come through this country and who have subsequently been associated with some of the biggest spy cases in the last 20 or 30 years. I mentioned the case of Trotsky's killer. This has been a very easy country to get in and out of.

The Vice-Chairman: I gather that Paul Lin may very well have been born in Canada, but he served in China and came back here. Is there anything further?

Thank you very much, then.

Mr. Stevenson: Sorry. Did you want me to reply?

The Vice-Chairman: Did you have anything more that you wanted to add? If not I shall adjourn this meeting now.

Mr. Robinson: Maybe he has some recommendations for us.

The Vice-Chairman: Yes. Do you want to sum up?

Mr. Stevenson: Just to go back to that question of whom do you go to, an intriguing note I made here was that the Judge Advocate of the Fleet in Britain, who was a man of obvious probity and honour, was also the man who masterminded The Man Who Never Was, the corpse that was floated off the British submarine equipped with false papers in order to lead the Germans to believe that the invasion was going to take place somewhere else. I just throw that in as a comment that I do not see any harm in having judges occasionally...

Mr. Robinson: But cannot we have any specific recommendations from your knowledge in these matters as an investigator and a journalist?

• 1305

Mr. Stevenson: I wish, Mr. Robinson, I had. I just think this is a problem people have not come to grips with, and it needs to be solved by discussion of this sort.

I do not know. To me there are the two problems. There is on the one hand the security agency's problem that it cannot keep on going through a whole committee to get authorization when an emergency arises; and there is the free citizen's problem, that he wants to have some sort of control over what is being done. I would guess that some form of parliamentary committee might be the answer. But then you have the problem of leaks.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Stevenson. We really are grateful as a committee of Parliament that you would come and be so frank with us and give us the benefit of your great experience and knowledge.

And thank you very much, Commissioner Simmonds and General Dare, for coming back again. I expect, gentlemen, that this Committee will be adjourned until some time next fall.

Mr. Robinson: To the call of the Chair.

[Translation]

M. Robinson: Vous voulez donc dire que pour un agent de n'importe quel pays le Canada est probablement le pays où il est le plus facile de pénétrer?

M. Stevenson: J'examine seulement des faits qui sont de notoriété publique. Certaines personnes sont entrées dans ce pays et ont été par la suite associées à certaines causes d'espionnage parmi les plus importantes des 20 ou 30 dernières années. J'ai parlé du cas de l'assassin de Trotsky. Depuis longtemps, il est très facile d'entrer ou de sortir du Canada.

La vice-présidente: Paul Lin est peut-être bien né au Canada mais il a servi en Chine et est revenu par la suite. Avez-vous quelque chose à ajouter?

Merci beaucoup.

M. Stevenson: Excusez-moi. Vous voulez que je réponde?

La vice-présidente: Vous aviez quelque chose à ajouter? Dans le cas contraire, nous allons lever la séance.

M. Robinson: Notre témoin pourrait peut-être nous faire des recommandations.

La vice-présidente: Oui. Vous voulez conclure?

M. Stevenson: Pour revenir à la question de savoir à qui il faut s'adresser, j'ai pris ici une note assez bizarre à propos du juge avocat de la flotte britannique, un homme dont la probité et l'honorabilité ne font pas de doute et à qui on doit également cette affaire de l'homme sans identité, ce cadavre qu'on avait largué d'un sous-marin britannique avec de faux papiers pour faire croire aux Allemands que le débarquement devait avoir lieu ailleurs. Si je vous dis cela, c'est seulement pour montrer que rien empêche de demander parfois aux juges . . .

M. Robinson: Mais ne pourriez-vous pas nous faire des recommandations plus précises fondées sur votre expérience d'enquêteur et de jouranliste?

M. Stevenson: Monsieur Robinson, j'aimerais pouvoir le faire. C'est un problème qui est loin d'être résolu et la seule façon de parvenir à une solution, c'est de continuer à discuter comme nous le faisons maintenant.

Je ne sais pas. A mon sens, le problème est double. D'une part, nous avons le problème des bureaux de sécurité qui ne peuvent se permettre de passer par un comité pour obtenir une autorisation lorsque survient une situation d'urgence; d'autre part, il y a le problème du citoyen libre qui veut conserver un certain droit de regard sur ce qui se fait. J'imagine que la réponse réside peut-être dans une forme quelconque de comité parlementaire. Mais évidemment, cela pose le problème des fuites

La vice-présidente: Merci beaucoup, monsieur Stevenson. Nous vous sommes très reconnaissants d'être venu nous voir et de nous avoir fait profiter de votre expérience et de vos connaissances considérables.

Je remercie également le Commissaire Simmonds et le général Dare qui sont venus nous voir une fois de plus. Messieurs, j'imagine que nous suspendons nos travaux jusqu'à l'automne prochain.

M. Robinson: Jusqu'à nouvel ordre.

[Texte]

The Vice-Chairman: To the call of the Chair. Thank you, Mr. Robinson—an old pro.

[Traduction]

La vice-présidente: Jusqu'à nouvel ordre. Merci, monsieur Robinson... vous êtes un vrai spécialiste.



Supply and Services Canada, 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEM Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, 45, boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. William Stevenson, Journalist, Author of the book "A Man Called Intrepid".

From the Royal Canadian Mounted Police:

Mr. R. H. Simmonds, Commissioner;

Mr. M. R. Dare, Director General, Security Service.

M. William Stevenson, journaliste, auteur du livre «A Man Called Intrepid».

De la Gendarmerie royale du Canada:

M. R. H. Simmonds, commissaire;

M. M. R. Dare, directeur général de la sécurité.

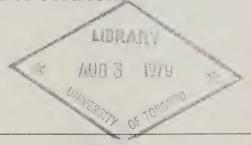


INDEX

STANDING COMMITTEE ON

Justice and Legal Affairs

HOUSE OF COMMONS



Issues 1-41

1977-1978

3rd Session

30th Parliament

Chairman: Mr. Mark MacGuigan



INDEX

HOUSE OF COMMONS COMMITTEES—OFFICIAL REPORT

THIRD SESSION, THIRTIETH PARLIAMENT

Abbreviations:

A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1977—

November:

8th, 22nd, 1; 24th, 2; 29th, 3.

December:

1st, 4; 6th, 5.

--1978---

February:

7th, 5; 9th, 6; 14th, 7; 15th, 8; 16th, 9; 21st, 10; 28th, 11.

March:

1st, 12; 2nd, 13; 7th, 14, 15; 9th, 10th, 16; 15th, 17; 22nd, 18; 21st, 19.

April:

4th, 19; 6th, 20; 11th, 21; 12th, 22; 13th, 23; 18th, 20th, 24; 25th, 25; 26th, 26.

May:

4th, 27; 9th, 28; 16th, 29; 18th, 30; 24th, 31; 30th, 32; 31st, 33.

June:

1st, 34; 6th, 35; 7th, 36; 8th, 37; 13th, 38; 20th, 39; 22nd, 40; 27th, 29th, 41.



Adamson, Chief H. (Metropolitan Toronto Police; Chairman, Law Admendments Committee, Canadian Association of Chiefs of Police)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 38:4-38 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:13-5, 24, 36-43, 46-9, 53, 60-3

After-care agencies, grants to John Howard and Elizabeth Fry Societies, 1:30; 26:11-3

Agricultural Products Board Act, report, tabling, 14:8-9

Air Canada, hijacking attempt, Vancouver-Montreal, Sept. 26/72, RCMP involvement, 2:25-6

Allmand, Hon. Warren (Minister of Consumer and Corporate Affairs) References to Mr. Allmand, see Capital punishment; Committees-Reflecting; Royal Canadian Mounted Police

Appendices

Criminal Code Bill (police mail interception rights—C-26) British Columbia legislation, Heroin Treatment Act, Bill 18, 39A:1-8

Canadian Association of Chiefs of Police brief, 38A:1-6 Civil Liberties Association briefs, 34A:1-9: 36A:3-61 Editorial, Toronto Star, Apr. 25/78, 37A:1

Federal-Provincial Drug Strategy Committee, "Heroin Indicators Trend Report", May 1978, 39A:9-41 Law Union of British Columbia brief, 37A:2-31

Legality, correspondence between Blais and Bedard, 36A:1-2

Criminal Code Bill (trials in either official language—C-42), proclamation and implementation, relationship to Bill of Rights, letter from Basford to MacGuigan, 33A:1

Human Rights Commission document, "Future plans", 22A:1-2 Parole officers, designating as peace officers, letter and brief from Richard Haney, 20A:1-6

Penitentiaries

Closing of existing institutions, projected dates, 26A:3 Comparison of proposals by Penitentiary System Subcommittee, interdepartmental working group, and Solicitor General, 19A:5-20

Construction, 5 year strategic accommodation plan, 26A:1-2 Evidence of in camera meeting of subcommittee studying progress report on implementation of Penitentiary System Subcommittee report recommendations, 5A:1-47

Inmates access to files under Human Rights Act, document, "Bill C-25: Concern regarding implementation", issued by commissioner of corrections, 16A:205

Inmates and parole files, access to, statistics, 27A:4-5 Interdepartmental working group recommendations on the penitentiary system, 16A:119-22

John Howard Society of Ont. response to Penitentiary System Subcommittee report, 27A:1-3

Penitentiary Service

And Parole Service, expenditures on professional services,

And Parole Service, expenditures, 1978-1979, increase over 1977-1978, 26A:4-12

Headquarters and regional offices, statistics, 24A:1-2

Progress report on implementation of Penitentiary System Subcommittee report recommendations, Mar. 14/78, addendum, Apr. 4/78, 16A:1-117; 19A:1-4

Staff, code of conduct, final draft, 16A:123-30

Weapons illegally manufactured by inmates, photograph, 24A:5 Pornography

Legislation, Ont. prosecutors working paper, including B.C. and Ont. proposals, 6A:1-23

Appendices --- Cont.

Pornography—Cont.

Policy guidelines, submitted by Minister of National Revenue Guay, 13A:1-2

Provincial representations to be made, letter from Justice Minister Basford, 19A:21

"The right to read", brief of the Periodical Distributors of Canada, 7A:1-13

Royal Canandian Mounted Police, "The police vs organized crime", brief by former RCMP officers, 30A:1-15

Solicitor General estimates, 1978-1979, statement by Solicitor General, 16A:131-203

Statutes of Canada, document, "Proposals to correct certain anomalies, inconsistencies, archaisms, errors and other matters of a non-controversial and uncomplicated nature in the Revised Statutes of Canada, 1970, and other Acts, subsequent to 1970", 14A:1-29; 17A:2-3

Procedure for dealing with, letter from Mr. Roger Young, Parliamentary Secretary to Minister of Justice and Attorney General, 17A:1

Appolloni, Mrs. Ursula (York South)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 11:8, 30

Arms and ammunition, see Gun control

Baldwin, Mr. G.W. (Peace River)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:12-3; 35:14-6; 38:13

Bank of Canada, accounts and Governor's report, tabling, 14:9

Basford, Mr. Ron (Minister of Justice and Attorney General) Criminal Code Bill (trials in either official Language), 31:4-12, 16-30, 33; 32:5-29, 33-5, 38; 33:8-9, 12-3

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:8-14, 17-22, 28-44

Justice, official languages policy, court cases

Alberta, 32:10, 13 British Columbia, 31:21; 32:25

Court officers, provincial and municipal officials, 32:9-14, 25, 28, 34-5

Legislation

Bilingual trials, judges discretion, 31:22-4; 32:38

Cost, 31:10-2; 32:9-14; 33:12-3

Judges, itinerant, establishing, 32:33

Jurisdiction, 31:5-6, 21-2, 29-30; 33:8-9

Population, percentage French-speaking, relationship to need for legislation, 32:19-21

Proclamation and implementation, 31:16-21

Bill of Rights, relation to, 31:28-9; 32:5-6 Deadline, establishing, 32:15-9, 23-4, 27-9

Proclamation, proposed joint federal-provincial, 31:8-11

Prosecutor including, 31:19-20

Provinces, attorneys general, consultations, discussions, etc., 31:6-10, 24-8; 32:8-10, 27

Trials, change of venue, 31:9-10

Trials, option of judicial district, 31:33

Manitoba, 32:10

Ontario, 32:9, 13

Pre-trial procedures, 31:26-7

Prince Edward Island, 31:26

Saskatchewan, 32:7

Pornography, see above Criminal Code Bills (pornography) Prostitution, 5:12-4, 22

Baudouin, Mr. J.L. (Commissioner, Law Reform Commission of Canada)

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:16

Beaudoin, Mr. Leonel (Richmond)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:18-21

Beamish, Mr. William F. (Program Administrator, Co-ordinated Law Enforcement Unit, Ministry of the Attorney-General, Province of British Columbia)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 39:12-27, 30-2

Bell, Mr. John (Director, Administration, Personnel and Finance, Canadian Human Rights Commission)

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:7, 19

Bern, Mr. Ivan T. (Barrister and Solicitor, Moderator for the delegation; Periodical Distributors of Canada) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:5-16, 20, 23,

26-7, 34-9, 44, 47-54, 58 Bills, see titles of particular bills

C-21. Transfer of Offenders. Solicitor General

C-26. Criminal Code amdt. (police mail interception rights). Solicitor General

C-42. Criminal Code amdt. (trials in either official language). Minister of Justice

C-206. Criminal Code amdt. (sexual exploitation of children) (subject matter). Mr. Epp

C-207. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. McGrath

C-239. Criminal Code amdt. (obscenity) (subject matter). Mr. Whiteway

C-241. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. Dinsdale

C-318. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. Epp

C-325. Criminal Code amdt. (pornography and children) (subject matter). Mrs. Appolloni

C-348. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. Friesen

C-399. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mrs. Appolloni

C-400. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. Reid

C-402. Criminal Code amdt. (pornography) (subject matter). Mr. Lawrence

S-8. Fugitive Offenders. Minister of Justice

Bissonnette, Mr. A. (Deputy Solicitor General) Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:42, 49

Blais, Hon. J.J. (Postmaster General; Solicitor General)

Criminal Code, amendments, omnibus bill, 16:21 Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:5-14, 17-21, 25-8; 40:4-5, 13-34

Gun control, legislatin, 1977, implementing, 16:14

Justice, law enforcement, individual rights, balancing, 16:15

Justice, sentences, 16:10-1, 15

Law Reform Commission, 16:21

Official Secrets Act, amendments not planned, 16:20

Organized crime, 30:11 Drug trafficking, 16:14

Parole Board, 16:11

Paroles, temporary absences, etc., 16:42; 19:13

Penitentiaries

Committee subcommitte report, implementing, 16:9-11, 18-9, 35-7, 46; 19:8, 26-7

Construction, 16:11; 19:12, 28

Correctional investigator, 16:11

Federal-provincial co-operation, 16:11; 19:17-8

Hostage takings, 16:10, 19-20

Inmates, 16:11, 53-4

Blais, Hon. J.J.—Cont.

Penitentiaries—Cont. Inspector General, appointment, 19:7-8

London, Ont., planned, 16:42

Matsqui regional psychiatric centre, B.C., 19:30

New, consulting community, 16:52

New Westminster, B.C., 19:19-20, 23-24, 29

Purchasing supplies and services locally, 16:52-3

Quebec, planned, 16:42 Renous, N.B., 16:51

Staff, 16:12-3, 25-8; 19:9-10, 15-6, 22, 25

System, structural changes, 19:21

Tear gas, use on inmates, 19:10-1

Work programs, industrial, 16:11, 46-7; 19:24 Penitentiary Service, 16:10, 13-4, 37-8; 19:22, 25-6

Pornography, 30:37 Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:4, 11-7, 21, 26-7, 36-7

Mail interception and openings Legislation, 16:14, 42; 34:5-6

Applying to crimes other than drugs, 40:14

Constitutionality, provincial representations, 34:13-4,

Disclosing contents, penalties, 34:8, 11

Drug trafficking, control, 34:5-8, 17-20; 40:22, 28-9

Enforcing authority, 34:11, 40:31

Expiring 1 year after McDonald inquiry report, 34:6

McDonald inquiry report, 34:17; 40:24 National security, 34:6-13, 17-21, 25-7; 40:20-1

Need for, proof of urgency, 40:33

Notice requirement, persons investigated after 90 days, 34:10

Official Secrets Act, amending, 34:18 Other countries, comparison, 34:7-8

Post office, annual volume of mail, 40:14 Progressive Conservative Party position, comments, 34:8-9

Prosecution for admitted openings, 40:22-3 Provisions re minister reporting to House, 34:6

Safeguards, establishing, 34:9-11; 40:32-3 Terrorism, controlling, 34:17-8

Unemployment Insurance Act, RCMP investigation, 40:4-5 Warrants, 34:9-11, 21; 40:16-9, 24-6

Marin report, citizen's complaints, 16:14, 20

Organized crime, investigation, 30:12-4, 21

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 16:39-41

Security service, policy, informants, 30:15-7

Security, National, IAC, SAC, 16:22-3

Solicitor General's Department, estimates, 1978-1979, 16:7-30, 35-42, 46-7, 51-4; 19:7-31

Solicitor General's Department, expenditures, 1978-1979, 16:9

Young offenders, legislation, 16:15, 21

Blaker, Mr. Rod (Parliamentary Secretary to Solicitor General)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:29-33, 38-9, 46-53; 36:18-9; 38:12-3

Criminal Code Bill (trials in either official language), 33:8-11

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Fugitive Offenders Bill, 28:22, 26-8, 31

Justice, absolute discharge, 27:9-10

Justice, official languages policy, court cases, 33:8-11

Penitentiaries, inmates, transferring, 17:12-5, 23

Point of order—question re quotation of former minister, acceptability, 3:32, 76-8

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 34:30-3, 38, 46-53

Solicitor General estimates, 1978-1979, 27:9-10

Transfer of Offenders Bill, 17:12-5, 23

Boisvert, Mr. D. (Member, Committee on "National Security", Civil Liberties Union)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:21-30, 38-43

Borovoy, Mr. A. Alan (General Counsel, Canadian Civil Liberties Association)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:29-41, 49-53, 59-60

Bourne, Mr. R.P. (Assistant Deputy Minister, Police and Security Planning and Analysis Branch, Solicitor General's Department) Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:24, 36; 3:17, 27-9, 57, 62, 70, 91-2

Boyd, Ms. Maureen (Special Assistant to the Solicitor General of Canada)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 39:4

Brail, Mr. R (Law Union of British Columbia)
Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:27-44

Briere, Superintendent J.A.P.J. (Director, National Crime Intelligence Branch, Royal Canadian Mounted Police) Royal Canadian Mounted Police estimates, 1978-1979, 30:9

Cabinet ministers, see Ministerial responsibility

Cadieux, Mrs. Rita (Deputy Chief Commissioner, Canadian Human Rights Commission) Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:13-4

Camche, Mr. W.G. (President, Solicitor General's Component, Public Service Alliance of Canada)
Solicitor General estimates, 1978-1979, 24:21, 32-6

Canadian Broadcasting Corporation, programming, bias coverage, news and public affairs, etc., 41:11-2

Canadian Forces, security intelligence
Dabros, J.W., appearing before Committee, 2:11-6, 25
Captain Lariviere, 1971 resignation, 2:25
See also Police and security planning and analysis branch

Caouette, Mr. P. (Executive Secretary Treasurer, Solicitor General's Component, Public Service Alliance of Canada) Solicitor General estimates, 1978-1979, 24:5-24, 28-31, 34-6

Capital punishment

Abolition, Allmand conflict with RCMP, etc., 3:31-2
Abolition, long term sentences
Effect, 21:17-8; 25:5
See also Paroles—Life sentences
See also Criminals—Fugitives

Caron, Mr. N. (President, Civil Liberties Union)
Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:4-5, 17, 33, 37-40, 43-4

Central Mortgage and Housing Corporation, auditors, appointing for 5 year terms, 14:10-1

Centurion Investigation Ltd., Toronto, see Securex Limited, Montreal

Chairman and Vice Chairman, decisions and statements
Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House,
right to vote, 1:17-20

Cabinet ministers

Former minister appearing before Committee, M., 1:23-4, beyond order of reference, affects principle of ministerial responsibility, not in order, sustained on division, 2:8-10 Former minister appearing before Committee, voluntary

appearance does not establish precedent, 3:79 M. inviting minister to appear, in order, 3:8

Chairman and Vice Chairman, decisions and statements—Cont.

Order of reference, supplementary estimates, not read too literally, questioning in areas outside of permitted, 3:22

Proceedings, radio and TV broadcasting, M. to permit, no rules as yet established by TV and Radio Broadcasting of Proceedings of the House and its Committees Committee, not in order, 1:15-6, sustained on recorded division, 6

Questioning of witnesses

Cabinet ministers, no obligation to reply, 3:38, 65-6
Cabinet ministers, re quotation of former minister, quote not challenged, minister not speaking on hearsay basis, in order, 3:34-5, 79

Committee members have precedence over non-members, 10:44-5 Re matters under consideration by royal commission, sub judice rule not applying, in order, 3:34

Rulings, not debateable, 1:15

Speaker's rulings, applicability to committee, rules of House do apply except for seconding motions and limiting speeches, 2:9

Children

Runaways, etc., lack of social services, 10:60-2 See also Pornography

Citizenship, denying to persons convicted of offences, time period, 14:30: 17:25

Clark, Ms. Lorenne M.G. (Executive Member, National Action Committee on the Status of Women) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 15:4-34

Cobb, Mr. Christopher (Reporter, Co-author of the book Rape of a Normal Mind) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:4-29

Cochrane, Ms. J. (Legal Adviser, Justice Department) Fugitive Offenders Bill, 28:21-4

Colleges, see Universities and colleges

Committees, parliamentary

Proceedings, radio and TV broadcasting, see Procedure Reflecting on, Allmand Nov. 28/77 remarks, appearing before committee, M. (Mr. Jarvis), negatived, 3:5-8

Commonwealth, fugitive offenders, see Criminals—Fugitives

Connell, Mr. J.P. (Deputy Minister, Customs and Exise, National Revenue Department) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 13:11-35, 38

Consumer credit, see Small Loans Act

Copeland, Mr. Paul D. (Member, Law Union of Ontario) Criminal Code Bill (police mail interception rights), 35:5-34

Corbin, Mr. Eymard (Madawaska-Victoria)

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:18, 26, 31-3; 32:21-4; 33:7-8, 12-3

Justice, official languages policy, court cases, 31:31-3; 32:22-5; 33:7-8, 12-3

Prince Edward Island, 31:26

Cote, Mr. Florian (Richelieu)

Royal Canadian Mounted Police, Que. operations, alleged illegalities, etc., 3:13-4
Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:13-5

Cotler, Professor Irwin (Special Counsel, Canadian Civil Liberties Association)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:41-6, 49-53, 59-61

Courts, see Federal Court Act

Crime, see Organized crime; Pornography

Criminal Code

Amending, Law Reform Commission role, 23:18-27 Amendments, preparation of omnibus bill, 16:21

Criminal Code Bill (police mail interception rights)—C-26. Solicitor General.

Consideration, 34:5-61; 35:4-34; 36:4-44; 37:4-45; 38:4-38; 39:4-34; 40:4-36; 41:4-39

Criminal Code Bill (trials in either official language)—C-42.

Minister of Justice

Consideration, 31:4-33; 32:5-38; 33:5-13

Clause 1, amdt. (Mr. Woolliams), agreed to 33:5-6

Clause 6, amdt. (Mr. Young), 33:3, agreed to 13

Amdt. to amdt. (Mr. J.R. Gauthier), 33:6, negatived, 7

Report to House with amdts., 34:3

Criminal Code Bills (pornography—C-206, C-207, C-239, C-241, C-318, C-325, C-348, C-399, C-400, C-402) (subject matter). Consideration, 5:8-101; 6:4-45; 7:5-59; 8:4-29; 9:4-37; 10:4-64;

11:4-42; 12:4-25; 13:5-38; 15:4-34 *In camera* meetings, 15:3; 16:4; 19:5

Report to House, 18:3-14

Criminal records

Summary conviction offences, expunging, 21:25-6 See also Parole; Penitentiaries—Inmates

Criminals

Fugitives from other countries, returning

Capital offences, discretionary power to refuse return, 28:6-20, 23-30

Commonwealth countries, implementing 1966 understanding, 28:5-8, 19-23, 30-2, 35

Legislation, proclaiming, 28:32

Non-commonwealth countries, implementing extradition treaties, 28:5-8, 18-9, 23-6, 33-4

Political offences, 28:6

Trial process, 28:6, 24

See also Fugitive Offenders Bill

See also Justice, Administration of; Penitentiaries—Inmates; Young offenders

Criminology, international centre of comparative criminology, see Universities—University of Montreal

Dare, Mr. M.R. (Director General, Security Service, Royal Canadian Mounted Police)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 40:9-13, 16-7, 20, 32-4; 41:33

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:24-6, 30, 34-7; 3:16-7, 29-30, 39-45, 49, 55-61, 68-9, 80-1, 89, 94-9

Dawe, Mr. D. (Privacy Co-ordinator, Canadian Penitentiary Service) Solicitor General estimates, 1978-1979, 27:13-26, 29

Diguer, Mr. R. (Acting Commissioner, Deputy Commissioner, Operations, Canadian Penitentiary Service)

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:10-2, 24, 27-30, 37, 44, 47-50

Solicitor General estimates, 1978-1979, 19:12-3, 29-30; 20:18-9, 26-9, 36, 43-4; 25:14-5; 26:5-8, 16-8

Dinsdale, Hon. W.G. (Brandon-Souris)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:79-81, 100; 6:25-8; 7:33, 38-41; 8:17, 24-7; 9:14-24; 10:52-5; 11:30-3 Incest, criminal offence, 11:32

Dionne, Mr. Maurice A. (Northumberland-Miramichi)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 35:20-2; 40:34-5

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:31-3, 44, 71, 86-8; 6:11, 23-5; 7:32-7; 11:19, 39

Parole Board, 16:49-50

Paroles, temporary absences, etc., 20:22-5

Penitentiaries, 16:51-3; 20:14-7, 27

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 35:20-2; 40:34-5

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:48-53; 20:13-7, 22-7

Diplomatic service

Accredited to Canada, espionage activities, persona non grata declarations, 2:35-7

Embassies and consulates, intelligence activity, 3:39 Professor Paul Lin, espionage activities, 41:36-8

Divisions recorded, Vice Chairman's decision, proceedings, radio and TV broadcasting, allowing, motion not in order, sustained, 1:6

Divorce, legislation, Law Reform Commission recommendations, 23:14-5

Dore, Mr. J. (Member, Committee on "National Security", Civil Liberties Union)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:5-14, 24-6, 32-4, 40-3

Douglas, Mr. Crawford (Parliamentary Secretary to Minister of Communications)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:63, 88-91

Doyon, Mr. S. (General Manager, Provincial News (Quebec) Inc., Sainte Foy, Que.; Periodical Distributors of Canada) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:44, 56-9

Drapeau, Mr. J.P. (Deputy Commissioner, Royal Canadian Mounted Police)

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:30, 39, 68-71, 93-6

Drugs, narcotic

Addiction

Crime, relationship to, 39:7-10, 23, 29-32

Factors, 39:7-10. 26-31

Soft drugs, relationship to heroin use, 39:22

Addicts, compulsory treatment, 39:10-1, 19-20, 23-4, 27-8, 32-3

Addicts, heroin maintenance program, 39:8

And subversion, relationship, 2:33-4 Consumption, increase, 39:12-9, 23-5

Federal-provincial task force, position re Bill C-26, 39:14

Great Britain, treatment, 39:8, 18

Heroin addicts, B.C., proposed treatment measures, 39:6-11, 25-8 Heroin trafficking

British Columbia, 39:7, 15, 25-7

Combatting, 39:12, 15-7, 24-7

Combatting, Co-ordinated Law Enforcement Unit (CLEU) program, 39:21

Japan, treatment, 39:18-9

Marijuana, Library of Parliament research paper, 27:11-2

Prices, 39:14, 21-2

Purity, 39:14

Rehabilitative and care centres, Narcotic Control Act, part II, proclaiming, 39:20

Seizures, largest, 39:20

Trafficking, mail use, 39:25-6

See also Appendices—Criminal Code Bill (C-26); Organized crime; Royal Canadian Mounted Police—Mail interception and openings, Legislation, Drug trafficking Dumouchel, Mr. R. (Preventive Security Agent, Solicitor General's Department)

Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:25-8

Elizabeth Fry Society, see After-care agencies

Embassies and consulates, see Diplomatic service

Employment, retirement, mandatory, study by Human Rights Commission and Conference Board, 22:23

Employment and Immigration Reorganization Act, amending to correct error, 14:13

Epp, Mr. Jake (Provencher)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 6:37-9, 43; 7:12, 30-2, 39, 46-9, 10:41-3; 11:6-7, 15-9

Espionage and subversive activities

Combatting, mail interception by police, 41:6-7, 16-7

Crime, politically motivated, 41:32-4

Gouzenko case, 41:22-3, 26

Police forces, attempting to discredit, 41:6-8, 18-20, 30-1 See also Diplomatic service; Royal Canadian Mounted Police-Security service, Russian intelligence penetration; Security, National

Ethier, Mr. Denis (Glengarry-Prescott-Russell)

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:16-7

External affairs, Canadians detained in foreign countries, transfer of offenders, reciprocal agreements, see Penitentiaries -- Inmates, Transferring

Extradition, see Criminals—Fugitives

Fairweather, Mr. R.G.L. (Chief Commissioner, Canadian Human Rights Commission)

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:4-10, 13-23, 26-34

Family law, see Divorce

Favreau, Mr. R. (Legal Advisor, Civil Liberties Union) Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:30

Federal Court Act

Amending to remove ambiguity in reference to courts, 14:14 See also Royal Canadian Mounted Police-Inquiry commissions

Federal-provincial relations, see Justice—Official languages policy, court cases; Penitentiaries; Young offenders

Films, see Pornography

Fox. Hon. Francis (Solicitor General)

After-care agencies, grants, 1:30

Air Canada, hijacking attempt, Vancouver-Montreal, RCMP involvement, 2:25-6

Capital punishment, abolition, Allmand conflict with RCMP, 3:31-2 Diplomatic service, accredited to Canada, espionage activities, 2:37 Diplomatic service, embassies and consulates, intelligence activity,

Organized crime, RCMP agreement with Revenue Department re prosecution, Alta., Royal American Shows, 2:19-20

Penitentiaries

Citizen's advisory committee acting as Board of Governors, 4:36-7

Committee subcommittee report, implementing, progress report, 1:31-2; 4:6-10

Construction, accelerated program, 4:27-8

Directors, power, 4:22-4, 44-5

Dorchester, N.B., 4:38

Fox, Hon. Francis—Cont.

Penitentiaries—Cont.

Inmates, legal aid, 4:41-2

London, Ont. area, planned, 4:34-5

Matsqui regional psychiatric centre, B.C., 4:50

Millhaven, Ont., hostage-taking, Nov. 21/77, 4:14-9

New Westminster, B.C., 4:20-1

Newfoundland, 4:38-40

Psychiatric services, centres, 1:30

Staff, brutality, 4:32-3

Staff, training, 4:29

Work programs, 4:46-7

Penitentiary Service, 4:24, 48-9

Police and security planning and analysis branch, 2:36

Public Service, security screening, 2:36-7

Royal Canadian Mounted Police

Accountability, ministerial responsibility, etc., 3:41, 67-8, 82-7 Inquiry commissions, government not exercising privilege under Federal Court Act, 3:25-6

Mail interception and openings, 2:36; 3:42-3

Knowledge, 3:45-7

Legality under Official Secrets Act, etc., 2:35

Marin report, 3:87

McDonald inquiry commission, security services, illegalities, 1:31; 2:22; 3:13-6, 24-7, 46-7, 60-8, 87-8

Terms of reference, political accountability, etc., 2:23; 3:67 Quebec operations, alleged illegalities, etc.

Agence de presse libre du Quebec break-ins, 1:31; 2:20-2; 3:13-5, 24, 86-8, 97

Quebec Keable inquiry commission, terms of reference, constitutionality, suspending hearings, etc., 3:25-6

Allmand knowledge, charges that information withheld by RCMP when solicitor general, etc., 3:24, 32-6, 73-6

Arson of barn and dynamite theft cases, 3:27, 59, 89 Parti Quebecois surveillance, Montreal printing plant break-in,

3:62-4

Security service, policy, 1:30-1; 2:17; 3:87-8 "Featherbed" file, etc., 2:30, 34

Mandate, defined by cabinet, giving necessary powers, changing law, etc., 2:27; 3:97-8

Security, briefing opposition parties, 3:43-4

Security, CIA and FBI operations in Canada, 3:38-9 Solicitor General's Department, estimates, 1977-1978,

supplementary (A), 1:29-31; 2:17-37; 3:13-7, 23-47, 57-99; 4:6-10, 14-24, 27-9, 32-49

Solicitor General's Department, student summer employment activities program, funds, 1:30

Wiretapping and eavesdropping, RCMP operations, legality, 3:14-5 Young offenders, legislation, 4:41

Franklin Wholesale Distributors Ltd., allegedly libelled in brief to Committee by Co-ordinated Law Enforcement Unit of B.C., 17:10-1

Fraser, Mr. John A. (Vancouver South)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:40-1, 53-6; 35:23-30; 36:35-6, 40; 37:17-23, 30, 37, 41-5

Criminal Code Bill (trials in either official language), 32:13, 25-9 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter) 12:12-6, 21

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Fugitive Offenders Bill, 28:16-24, 33-6

Justice, official languages policy, court cases, 32:25

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 34:40-1, 53-6; 35:23-6; 37:20-3, 41-5

Friesen, Mr. Benno (Surrey-White Rock)

Criminal Code Bills (pornography), (subject matter), 5:34-7, 78, 84-5; 6:12-7; 8:14-6, 19-23

Fugitive Offenders Bill—S-8 Minister of Justice Consideration, 28:5-37

Gauthier, Mr. Jean Robert (Ottawa-Vanier)

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:22-5; 32:14-21, 31; 33:6-7, 11

Government departments, boards, agencies and commissions, reports to Parliament, tabling, 14:8-10, 13, 19, 27

Goyer, Hon. J.P. (Minister of Supply and Services)

References to Mr. Goyer, see Hamilton, Ont.; Royal Canadian Mounted Police

Guay, Hon. Joseph (Minister of National Revenue)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 13:5-20, 23-38

Gun control legislation, 1977, implementing, 16:14

Gunder-Frank, Professor Andre, see Visitors

Halliday, Mr. Bruce (Oxford)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:38-9

Drugs, marijuana, 27:11

Judicial system, 37:38-9

Organized crime, 30:28-9

Paroles, temporary absences, etc., 27:26

Penitentiaries, 4:34-7, 50; 16:34-7; 24:28-31; 25:6-7, 22-4; 27:12, 24-6

Penitentiary Service, 16:37-8; 24:27-8; 29:18-25

Royal Canadian Mounted Police estimates, 30:28

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:34-7, 49-50

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:34-8; 24:27-31; 25:6-7, 22-4; 27:11-2, 24-6; 29:18-24

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:12, 23-5

Tax Review Board, 14:23-4

Hamilton, Ont., harbour dredging scandal, Goyer appearance before Committee, 3:77-9

Hansen, Ms. Inger (Privacy Commissioner, Canadian Human Rights Commission)

Human Rights Commission, 22:11-3, 23-8

Herbert, Mr. Hal (Vaudreuil)

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:18-9

Royal Canadian Mounted Police, accountability, ministerial responsibility, etc., 3:40-1

Security, CIA and FBI operations in Canada, 3:38-9

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:38-41

Herdman, Superintendent T. (Vancouver Police Department) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:4-8, 13, 23-31, 34-48, 51-9, 62-3

Hijacking, see Air Canada

Hollies, Mr. J.H. (Senior Legal Adviser, National Parole Board)
Parole Board estimates, 1978-1979, 21:6-8, 19, 24
Transfer of Offenders Bill, 17:15-7

Holt, Mrs. Simma (Vancouver-Kingsway)

Canadian Broadcasting Corporation, programming, 41:11-2, 27-8 Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:7

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:11, 15-8, 34-7; 37:15-22, 25-8; 38:22-3; 39:4-6, 11-3, 18-23; 40:28-9, 34-6; 41:11-6, 26-8, 34-8

Holt, Mrs. Simma—Cont.

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:18-22, 27, 34, 42-3, 51, 54, 57, 61, 82-4, 96, 100; 6:10-3, 28-31, 42-3; 7:15-6, 19-25, 31; 8:12, 28; 10:10-1, 15-7, 26-38; 11:6, 15-8, 25-9, 40-1; 12:8-12, 25; 15:16-27, 31-3

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Diplomatic service, 41:36

Drugs, narcotic, 39:13-4, 20-3

Election as Vice Chairman, 1:8

Fugitive Offenders Bill, 28:10-4, 17-8, 25, 28, 33-7

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:13-8, 25

Parole Board, 21:19-20

Estimates, 1978-1979, 21:12, 18-23, 28

Paroles, temporary absences, etc., 20:20-5; 21:18-23, 28; 26:5, 23 Penitentiaries, 16:29, 33; 19:8, 26-30; 20:7-10; 25:6, 25-8; 26:19, 22

Construction, 19:27; 25:8-9, 12-5

Inmates, 17:17, 20-1, 24; 22:25; 26:6-7

Staff, 16:29-31; 20:17-8, 25-30

Penitentiary Service, 16:31-2; 19:25-6; 21:12

Police and security planning and analysis branch, 3:28-9

Pornography, 30:31-3

See also above Criminal Code Bills (pornography)

Prostitution, 5:20; 10:27-9, 32-3

Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:27-33

Mail interception and openings, legislation, 36:34-7; 37:17-20; 38:22

Security service, policy, 3:30

Terrorism, investigation, 30:30-1; 41:12-6

Solicitor General's Department, 20:24

Estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:28-30

Estimates, 1978-1979, 16:29-33; 19:8, 22-31; 20:7-11, 17-32,

40-1; 25:6-9, 12-6, 25-8; 26:4-7, 19, 22

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:16-20, 24-6; 16:17; 17-25

Tax Review Board, 14:17, 24-5

Transfer of Offenders Bill, 17:17, 20-1, 24

Women, equal pay, 22:13-4

Houston, Mr. John (Acting Inspector, Ontario Provincial Police) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:50-66, 69-71, 74-5, 80, 83-97, 100-1

Howie, Mr. J. Robert (York-Sunbury)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:45-8 Prostitution, 10:48

Homosexuals, discrimination against, Human Rights Commission studying, 22:21-2, 33

Human rights, see Homosexuals; Indians—Women; Royal Canadian Mounted Police—Mail interception and openings, Legislation

Human Rights Commission

Complaints and inquiries, actions taken, 22:10, 17-8

Education program, 22:20-1, 28-30

Estimates, 1978-1979, 22:4-34

Government appeal tribunals, consolidating within, 22:14

Offices, Jackson Building, 22:5

Ombudsman, Privacy Commissioner, relationship, 22:15-7, 26-8, 31-2

Procedures, access to, 22:6

Provincial commissions, co-operation, 22:4-5, 17

Regional offices, 22:5-7, 30

Research, making available to members, 22:9

Review tribunal, guidelines, 14:10

Salaries of commissioners and staff, 22:18-9

Human Rights Commission—Cont.

Staff, 22:5-7, 19-20, 30

See also Appendices; Immigration; Privacy Commissioner

Humphrys, Mr. R. (Superintendent, Insurance Department) Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:27-9

Hynna, Ms. Martha (Secretary General, Canadian Human Rights Commission)

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:8, 21

Deportation, preventing return without consent of minister, 14:14-5 Human Rights Commission jurisdiction, 22:7-9

Security certificate, use, 35:7

Security risks, hijackers, terrorists and subversives, safeguards, etc., 41:35-8

Incest, criminal offence, 11:13-4, 32-3, 38-9

Income Tax Act, see Organized crime—Royal Canadian Mounted Police agreement

Indians

And Inuit, see Penitentiaries—Inmates, native groups; Parole Board Women, discrimination against in Indian Act, 22:22-3, 32-3

International agreements

54-7

Extradition, see Criminals—Fugitives Fugitive offenders, see Criminals-Fugitives

Prisoner exchanges, see Penitentiaries—Inmates, Transferring

Jackson, Mr. R. (Co-ordinated Law Enforcement Unit, Ministry of Attorney General, Province of British Columbia) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:8-13, 35-6,

James, Chief Supt. J.B. (Operations, Security Service, Royal Canadian Mounted Police

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:37-8

Jarvis, Mr. Bill (Perth-Wilmot)

After-care agencies, grants, 26:11-3

Capital punishment, abolition, long term sentences, 25:5

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:5

Criminal Code, amendments, 16:21

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:13-6, 33, 38-41; 36:15-7, 22-3; 37:14-6, 22, 39-41; 38:7-12, 23-7, 33-6; 39:5, 14-6, 31-2; 40:4-5, 18-21; 41:7-10, 23-6

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:26-7; 33:5

Criminal records, 21:25-6

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Drugs, narcotic, 39:14-6, 31-2

Fugitive Offenders Bill, 28:15-7, 22-6

Justice, official languages policy, court cases, 31:26-8

Law Reform Commission, 16:20 Estimates, 1978-1979, 23:5-12

Official Secrets Act, 16:20

Organized crime, 30:4-5, 9-10

Royal Canadian Mounted Police agreement with Revenue Department re prosecution, Alta., Royal American Shows, 2:19-20

Parole Board, 21:8-10

Estimates, 1978-1979, 21:5-12, 25-6

Paroles, temporary absences, etc., 20:21-2; 21:5-11, 25-7

Penitentiaries, 4:7; 16:17-20; 17:14-7, 22; 19:17-8, 32; 20:11-2; 26:15-6

Construction, 24:26-7, 25:16-9

Directors, power, 4:43-5; 24:13-4

Inmates, 29:11-2

Jarvis, Mr. Bill -Cont.

Penitentiaries—Cont.

Staff, 4:42-3; 19:13-6; 24:14-5; 26:15; 29:10-1

Penitentiary Service, 20:42-3; 21:12; 24:12-3; 26:9-14

Point of order—publications provided to Committee members, 33:5 Royal Canadian Mounted Police

Accountability, ministerial responsibility, etc., 2:18-22; 3:67-8

Estimates, 1978-1979, 30:4-10, 26-7

Mail interception and openings, legislation, 34:13-6, 38-41; 36:22-3; 37:13-6, 39-41; 38:8-12, 23-7, 34-6; 40:4-5, 18-22

Marin report, 16:20 Organization, 30:5-7

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 3:61-4

Security service, policy, 30:8-9; 41:7-9, 23-6

Security, National, 16:22 Solicitor General's Department

Estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:18-21; 3:61-8; 4:7, 10, 26, 42-5

Estimates, 1978-1979, 16:17-22; 19:13-8, 32; 20:11-2, 21-2, 41-3; 24:12-5, 26-7; 25:5, 16-9, 28; 26:9-16; 29:9-12

Expenditures, John Howard Society, 29:9-10

Transfer of Offenders Bill, 17:14-7, 22

Young offenders, legislation, 16:21

Jennings, Sergeant M. (Metropolitan Toronto Police)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:52-5, 75, 100-1; 10:14, 24, 50-1, 55, 63

John Howard Society, see After-care agencies; Penitentiaries-Committee subcommittee report

Joyal, Mr. Serge (Maisonneuve-Rosemont)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:14, 41-3 Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 36:41-3

Judges, see Justice—Official languages policy, Legislation

Justice, Administration of

Absolute discharge, waiting period for pardon required to eliminate record, 14:15-6; 17:19-20; 27:7-11

Criminals, civil rights protected at expense of other citizens, 37:38-9

Law enforcement, individual rights, balancing, 16:15 Official languages policy, court cases, 31:29-30

Alberta, 31:16-7; 32:10-3

British Columbia, 31:20-1; 32:25-8, 32-3

Court officers, provincial and municipal officials, 31:10-2, 15-6; 32:9-14, 25-8

Selection, cultural criteria, 32:34-6

Legislation, amending Criminal Code, etc.

Bilingual trials, judge's discretion, 31:22-4; 32:37-8 Cost, 31:10-2, 15-6; 32:9-14, 18; 33:12-3

Cost-sharing, federal-provincial discussions, 32:12-4; 33:12-3

Judges, itinerant, establishing, 32:33

Juries, 31:13-4

Jurisdiction, 31:5-6, 13-4, 21-2, 29-30

Population, percentage French-speaking, relationship to need for legislation, 32:19-21

Proclamation and implementation, province by province basis, 31:16-21, 24-8; 33:7-13

Bill of Rights, relation to, 31:28-9; 32:5-6

See also Appendices—Criminal Code Bill (trials in either official language)

Deadline, establishing, 32:14-19, 22-31, 36-7; 33:6-7

Proclamation, proposed joint federal-provincial, 31:8-12, 24-8 Progressive Conservative position, 31:13

Prosecutor including, 31:19-20

Provinces, attorneys general, consultations, discussions, etc., 31:6-10, 24-8; 32:8-10, 14-9, 27; 33:7-13

Justice, Administration of—Cont. Official languages policy, court cases—Cont. Legislation, amending Criminal Code, etc.—Cont. Trials Accused, notice of language rights, 32:31-2; 33:5-6 Change of venue, 31:9-11; 32:11-2 Option of judicial district, 31:32-3 Manitoba, 31:17; 32:10 New Brunswick, Nfld. and N.S., 31:18 Ontario, 32:9, 13 Pre-trial procedures, 31:14-5, 26-7 Prince Edward Island, 31:18, 26-8; 32:18-9 Quebec, 31:30-1 Saskatchewan, 31:19; 32:7 Sentences Alternatives to imprisonment, diversion, etc., legislation being drafted, 16:10, 15; 20:23; 21:16-7 Computing, amending Parole Act, 14:20; 16:10

Justice Department, see Royal Canadian Mounted Police-Mail interception and openings, Legality

Remission, earned replacing statutory, 16:11; 26:7-8

See also Pornography—Prosecutions

Lachance, Mr. Claude-Andre (Lafontaine-Rosemount) Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:21-5; 35:14, 30-4; 36:13-22; 37:15-7, 21, 26, 30-40, 44; 38:7, 13; 40:31-3 Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:28-9; 32:5-6, 36-7

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:26, 35; 9:7,

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:9-13 Justice, absolute discharge, 27:8-11 Justice, ethnic groups, 31:28-9; 32:5-6, 36-8 Penitentiaries, 16:42-8; 24:22-5, 29; 25:12, 21-2 Inmates, 17:21; 22:11-3; 24:25; 27:17-24 Point of order—documents, appending, 37:32-3 Privacy Commissioner, 22:10-1

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 34:21-5; 35:14, 30-2; 36:19-22; 37:15-7, 22, 26, 34-8; 40:31-3

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:42-8; 24:15, 22-9; 25:12, 15, 21-2; 27:8-11, 17-24; 29:25 Transfer of Offenders Bill, 17:21

Lafrance, Mr. Guy (Legal Advisor, Montreal Urban Community Police Force)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:17-25, 28-32, 41-8, 55-6

Lamer, Mr. Justice A. (Chairman, Law Reform Commission of Canada) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 9:5-37

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:4-7, 10-26 Foreign ownership, provinces regulating, amending Citizenship Act, 14:11-4; 17:24-5

Landry, Mr. L.P. (Assistant Deputy Attorney General, Criminal Law, Justice Department)

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:30-1 Fugitive Offenders Bill, 28:7-9, 13-21, 24

Laplante, Mr. Jacques (Chairman, Department of Criminology, University of Ottawa) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter) 11:7-14, 20-42

Law Reform Commission

Chairman, vice chairman, commissioners, appointments, 23:4-5,

Commissioners, public apppearances, 23:28-9

Law Reform Commission—Cont.

Controversial matters, commenting on, mail opening legislation, etc., 23:8-10

Effectiveness, 16:20-1

Estimates, 1978-1979, 23:4-29

Expenditures, 1978-1979, 23:18

Program, approval by justice minister required, 23:6-8

Program, 4 project areas, 23:5, 27-8

Public awareness, Que., federal-provincial jurisdiction, 23:15-6

Public involvement, outside major centres, 23:16-7

Publications, 23:8, 28

Report, 1976, recommending examination of controversial laws, abortion, incest, drug offences, etc., 9:30-2

Research, and consultants, 23:10-1

Role, legal and social aspects, 23:13-4

Staff, 23:18

See also Criminal Code; Divorce; Pornography

Lawrence, Mr. Allan (Northumberland-Durham)

Point of order—question re quotation of former minister, acceptability, 3:33

Royal Canadian Mounted Police

Mail interception and openings, 3:42-8

Marin report, 3:86

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 3:85-8, 94-5

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:41-8, 66, 84-8, 94-6

Laycraft inquiry, see Royal American Shows

Lee, Mr. Arthur J. (Vancouver East)

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:6

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:57, 71-4; 6:17-20; 7:50-2

Penitentiaries, 4:7-8, 26-9

Penitentiary Service, Parole Service, integrating, 4:30

Point of order—question re quotation of former minister, acceptability, 3:33

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, 3:48-9

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:48-52; 4:7-8, 26-9

Leggatt, Mr. Stuart (New Westminster)

Air Canada, hijacking attempt, RCMP involvement, 2:25-6

Canadian Forces, security intelligence, 2:25

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:7

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 35:4, 16-20, 26, 30, 34; 36:15-6, 26-9; 38:13-8, 27-30, 34-6; 39:4-6, 16-20, 32-4; 40:22-8, 35

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:19-22 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:66-70, 82;

10:15-7, 25-33, 38-9, 44-5, 57; 11:7, 17-9, 22-5; 12:16-20;

Drugs, narcotic, 39:16-20, 32-3

Homosexuals, discrimination against, 22:33

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:31-3

Indians, women, discrimination against, 22:32

Justice, official languages policy, court cases, 31:19-22

Organized crime, drug trafficking, 30:18-22

Penitentiaries, 17:13, 20-1; 19:19-21; 24:34-6

Committee subcommittee report, implementing, 4:4-8, 20;

Directors, power, 4:21-4; 19:21

New Westminster, B.C., 4:20-1, 25; 19:19-20, 23, 29-30

Staff, 19:21-2, 24-5; 20:26-30; 24:15-7, 20

Work programs, 4:46-7; 19:23-4; 24:20-2

Penitentiary Service, 4:24, 48-9; 19:22; 24:17-9

Leggatt, Mr. Stuart-Cont.

Point of order—questioning of witnesses, 10:44-5

Police and security planning and analysis branch, 2:23-4; 3:27

Prostitution, 10:25-9, 32-3

Royal Canadian Mounted Police

Break-ins, 30:17-22

Estimates, 1978-1979, 30:17-22

Inquiry commissions, government not exercising privilege under

Federal Court Act, 3:25-6

Mail interception and openings, legislation, 35:16-20, 30; 36:26-30; 38:14-8, 27-30, 34-6; 40:22-9

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 2:26

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:23-6; 3:25-7; 4:4-6, 8, 20-5, 46-9

Solicitor General estimates, 1978-1979, 19:19-25, 29-30; 20:26-30; 24:15-22, 26, 34-6

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 17:25 Transfer of Offenders Bill, 17:13, 20-1

Levinson, Mr. Toby (Psychologist, Member of Advisory Committee on Contemporary Literature; Periodical Distributors of Canada) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:18-21, 24-5, 29-30, 34, 41, 47-9

Levy, Mr. J.H. (Secretary, Criminal Lawyers Association of Ontario) Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:14-5, 19, 26

Lewis, Ms Debra (Member, Vancouver Status of Women group) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 12:4-24

MacDonald. Miss Flora (Kingston and the Islands)

Penitentiaries, Millhaven, Ont., hostage-taking, Nov. 21/77, 4:12-20

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:12-8

MacFarlane, Mr. G.C. (Executive Director, John Howard Society of Canada)

Solicitor General estimates, 1978-1979, 29:9-12, 16-25

MacGuigan, Mr. Mark (Windsor-Walkerville)

Capital punishment, 21:18

Criminal Code, amending, 23:26

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 40:13-8; 41:16-8, 26-7

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:94-5, 100-1; 9:12; 13:37; 15:15-9, 25-7, 32-3

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Election as Chairman, 1:8

Espionage and subversive activities, combatting, mail interception by police, 41:16-8

Fugitive Offenders Bill, 28:10-1, 16-7, 24-6

Human Rights Commission estimates, 22:16-7, 25-8

Justice, sentences, 14:20

Land, foreign ownership, provinces regulating, 14:12-3

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:4, 12, 26

Parole Board, 21:24-5

Estimates, 1978-1979, 21:7, 12, 18, 21-5

Paroles, temporary absences, etc., 19:13; 20:20-1, 24-5; 21:21-3; 27:28-30

Penitentiaries, 19:11, 31-2; 20:19; 24:35-6; 25:28

Committee subcommittee report, implementing, 4:4-8, 30-1, 50-1; 24:11-2, 26; 27:5

Construction, 19:11-3; 20:37-41; 25:5-8, 11-2

Hostage-takings, 24:12, 32-4

Inmates, 4:31; 17:17; 24:11; 27:15-7, 20, 28-9

Millhaven, hostage-taking, Nov. 21/77, 4:18, 33

Staff, 4:31-3; 16:12, 23-8; 19:8-10; 20:27-9; 24:31-2

Tear gas, use, 19:10-1; 20:8-14

MacGuigan, Mr. Mark-Cont.

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 22:26; 40:13-8

Small Loans Act, 14:29

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:4-9, 12, 18, 26, 30-3, 45, 50-1

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:12, 22-8, 53; 19:8-13, 31-2; 20:7-14, 19-21, 24-33, 37-44; 24:11-2, 19, 28, 31-6; 25:5-8, 11-2, 28; 27:15-7, 20, 28-30; 29:15-6, 24-5

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:6-7, 12-3, 16-21, 24-6, 29; 16:16-7

Tax Review Board, 14:24-6

Transfer of Offenders Bill, 17:17

MacKay, Mr. Elmer M. (Central Nova)

Pornography, 30:37-8

References to Mr. MacKay, see Wiretapping and eavesdropping— Members of Parliament

Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:13-7, 37-8

Organized crime, investigation, 30:13-5

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 3:15

Security service, policy, informants, 30:15-7

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:15-7 Universities and colleges, surveillance operations, 3:16-7

MacKenzie Commission, see Royal Commission on Security Procedures

MacLatchie, Mr. J. (Executive Director, John Howard Society of

Solicitor General estimates, 1978-1979, 29:26

MacLellan, Mr. P. (Manager, Public Relations, H.H. Marshall Ltd.: Periodial Distributors of Canada)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:14, 17, 20-1, 38-41

Marceau, Mr. Gilles (Lapointe)

Capital punishment, 21:17

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:26-7;

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:29-30: 32:32-6

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 11:11-4, 41; 13:32-5

Divorce, legislation, 23:14

Incest, criminal offence, 11:13

Justice, official languages policy, court cases, 31:29-31; 32:32-6

Justice, sentences, 21:16-7

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:13-7

Organized crime, 30:11-3

Parole Board estimates, 1978-1979, 21:12-7, 27-8

Paroles, temporary absences, etc., 16:41-2; 20:13-6, 27-8

Penitentiaries, 20:29

Point of order—obligation of minister to answer question, 3:38

Pornography, see above Criminal Code Bills (pornography)

Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:10-3

Mail interception and openings, 16:41; 34:26-27; 36:30-4

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 16:39-41

Security service, policy, 3:18-9, 96-7

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:17-9, 96-7

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:38-42; 20:29

Marshall, Mr. C. (President and Managing Director, H.H. Marshall Ltd., Halifax; Periodical Distributors of Canada)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 7:13-6, 23, 27-8, 35, 40-5, 57

Massman, Father Brad (Co-Chairman, Joint Church/Parliamentary Committee on Pornography and Obscentiy) Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 6:4-33, 36-42

McCabe, Mr. William F. (Project and Research Officer, John Howard Society of Ontario)

Solicitor General estimates, 1978-1979, 29:17-8, 23-4

McCleave, Mr. Robert (Halifax-East Hants)

Penitentiaries, inmates, legal aid, 4:41-2

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:17-8

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:41-2

McCombs, Mr. D (Director, Criminal Lawyers Association of Ontario)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:13-6, 21-2

McDonald commission, see Royal Canadian Mounted Police

McGrath, Mr. James A. (St. John's East)

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:6 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:22-8, 63-6,

99-101; 6:10-2, 20-2, 29, 43-5; 9:14, 26-36; 10:22-4; 11:4-6, 10, 15-8, 34; 13:14-8

Penitentiaries, Dorchester, N.B. and Nfld., 4:37-40

Point of order—question re quotation of former minister, acceptability, 3:77-8

Prostitution, 5:22-3

Royal Canadian Mounted Police, Que. operations, alleged illegalities, etc., 3:20-3, 72-7

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:20-3, 72-8; 4:37-40

Young offenders, legislation 4:40

McLeod, Mr. Rod (Assistant Deputy General, Criminal Division, Province of Ontario)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:45-9, 60, 63-81, 85-8, 90-101

Meetings, in camera, see Police and security planning and analysis branch; Procedure; Royal Canadian Mounted Police—Security service

Members of Parliament, see Wiretapping and eavesdropping

Mexico, see Penitentiaries-Inmates, Transferring

Ministerial responsibility

Policy, 1:23-4; 2:8-10; 3:76 See also Penitentiary Service-Board

Muldoon, Mr. F.C. (Vice Chairman, Law Reform Commisssion of Canada)

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:5-12, 24-5, 28-9

National Revenue Department, see Organized crime-Royal Canadian Mounted Police agreement

Neame, Mr. Rod (Director, Technical Services, Canadian Penitentiary Service)

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:21, 24, 28, 34-5

Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:38-41; 25:9-15, 20-4; 26:16-7

Nicol, Inspector W. (Vancouver Police Department) Criminal Code Bill (pornography), 10:28, 31, 37, 50, 57-9 Nielsen, Mr. Erik (Yukon)

Justice, sentences, 20:23

Penitentiaries, 4:5-8, 11-2, 15; 20:16, 25-9

Penitentiary Service, 20:43

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:16-7

Police and security planning and analysis branch, 2:36

Public Service, security screening, 2:36-7

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings,

Royal Canadian Mounted Police, security service, policy, 2:34-5; 3:55-6

Security, espionage, arrests, 2:37-8

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:34-8; 3:55-7, 83-4, 90-2, 98-9; 4:5-12, 15, 24

Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:16, 23-9, 43-4

Universities and colleges, University of Montreal, international centre of comparative criminology, 3:90-2

Official languages policy, see Justice

Official Secrets Act

Amendments not planned, 16:20

See also Royal Canadian Mounted Police-Mail interceptions and openings, Legality; Royal Commission on Violations of Official Secrects Act

Olivier, Mr. Jacques (Parliamentary Secretary to Minister of Labour) Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:8

Point of order—order of reference, questioning in areas outside of, 3:21-2; question re quotation of former minister, acceptability, 3:34; obligation of minister to answer question, 3:37

Quebec provincial police, intelligence service, RCMP co-operation,

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:63-71

Ombudsman, see Human Rights Commission

Orders of reference

Statutes of Canada, 1970 revision, and subsequent legislation, anomalies, archaisms, etc., proposals to correct See also Bills

Organized crime

Corruption of police, political and judicial officials, 30:9-11 Definition, 30:4-5

Drug trafficking, foreign government involvement, RCMP operations, using mail interception to prevent, 2:31-3; 3:50, 71-2, 89-96; 16:14; 30:18-25

Joint police operations, 30:28

Legislation, 30:28-30

Royal Canadian Mounted Police agreement with Revenue Department re prosecution under Income Tax Act, Alta., Royal American Shows, etc., 2:19-20

See also Appendices—Royal Canadian Mounted Police, "The police vs organized crime"; Pornography; Royal Canadian Mounted Police

Outerbridge, Mr. W. (Chairman, National Parole Board) Parole Board estimates, 1978-1979, 21:4-28 Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:49-50; 27-7-13, 26-9 Transfer of Offenders Bill 17:23-4

Parole Act, amending

Sentence computation, see Justice—Sentences To correct error, 14:15

Parole Board

Case load, 21:19-20 Chairman, responsibilities, 21:24-5 Community panels, 16:11, 49-50

Parole Board-Cont.

Decentralization, 21:5, 8-9

Estimates, 1978-1979. 21:4-28

Native groups, relationship to, native members, 21:9-10

Responsibilities, paroles from provincial institutions, 21:20

Responsibilities, paroles, temporary absences, etc., 21:4-5, 8

Role, sentence-supervision board concept, etc., 16:11

Parole Service, see Penitentiary Service

Paroles, temporary absences, etc.

Cost of parole supervision compared to imprisonment, 20:21-5

Criteria for granting paroles, 21:13-4, 25

Day paroles, community correctional centres, community-based residential centres, 21:15-6

Inmates rights, 21:5 Life sentences, 21:18-9; 27:6-7

Parole officers, designating as peace officers, redefining "peace officer", 19:13; 20:19-24; 21:10-2

See also Appendices

Public understanding, information program, community

involvement, etc., 21:26-8; 27:26-8 Records, access to, principle, procedures, etc., 21:5-8, 20-4; 26:23;

27:13, 26-30

See also Appendices-Penitentiaries, Inmates and parole files Success rate, comparison with mandatory supervision, 21:14-5;

Temporary absences, inmates from local communities favoured. 16:41-2; 21:15

See also After-care agencies; Solicitor General's Department— Inmate Programs Director

Patterson, Mr. Alex (Fraser Valley East)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 36:17; 39:24-5 Criminals, fugitives from other countries, returning, see below

Fugitive Offenders Bill

Drugs, narcotic, 39:24-5

Fugitive Offenders Bill, 28:26-32

Justice, sentences, remission, 26:7-8

Penitentiaries, 26:16-22; 27:15-6, 30

Royal Canadian Mounted Police, mail interception and openings, legislation, 40:33-4

Solicitor General estimates, 1978-1979, 26:7-8, 16-22; 27:15-6, 24, 30

Penitentiaries

Administration, community involvement, 29:8

Administration, lack of women in senior positions, 16:29

Alternatives, see Justice-Sentences

Burwash, Ont., Camp Bison, planned, 19:28

Citizen advisory committees, 24:34-6

Acting as Board of Governors of 1 institution as an experiment, 4:35-7; 29:6, 13-4, 21

Closing, see Appendices

Committee subcommittee report, recommendations

Elizabeth Fry Society, response, 29:4-8

Implementing, 1:11; 4:26-7; 16:35-7; 19:26-7; 24:10-2, 15-6, 26; 27:5

Interdepartmental working group studying, 16:11

See also Appendices

Permanent Committee reference, to monitor, recommended, 16:17-9, 34

Progress reports, 1:28-32; 4:9-11, 30-1; 16:9-10, 34-5, 42-7; 19:8; 20:6

Subcommittee to study, reference, travel, etc., 4:4-8, 20, 50-1 In camera meetings, minutes, 5:5

In camera meetings, printing evidence, 5:34-5

See also Appendices

Penitentiaries -- Cont.

Committee subcommittee report, recommendations—Cont.

John Howard Society of Canada response, 29:8-9

John Howard Society of Ont., response, 27:12; 29:9

See also Appendices

Penitentiary Service officials downgrading, 4:11-2 Staff response, PSAC position, 24:6-11, 28-9

Community correctional centres and community based residential centres, see Paroles—Day paroles

Construction

Accelerated program, etc., 4:27-8; 16:11; 19:27-8; 24:26-7

Planning, forecasting costs, financial controls, etc., 19:11-3; 20:37-41; 25:4-23; 26:6

See also Appendices

Correctional investigator, legislation, in ombudsman bill, 16:11 Demonstrations, sit-outs, hunger strikes, etc., no-deals policy

proposed, 24:10-2, 33-6

Directors, power to run institutions, making responsible to Commissioner directly, role of regional offices, 4:21-4, 43-5; 16:29; 19:21; 24:7, 13-4

Dorchester, N.B., closing, using as regional reception centre, replacing with Renous institution, May 1981, 4:37-8

Expenditures

Operating, \$122 million increase, 1975 to 1979, 19:11 1978-1979, \$423 million, 24% increase, 19:32-3

See also Penitentiary Service and see also above Construction

Federal-provincial co-operation, 16:11; 29:7

Federal role, need for federal institutions, 19:17-8

Merging with provincial systems, standardization, 29:7, 14-5 Fraser valley, B.C., escapes, local police costs not paid by CPS, Mission institution, etc., 26:19-21

Fraser valley, B.C., site selection, consultation with local communities, Kent institution, etc., 26:16-9

Hostage-takings

Briefings for members, 16:19-20

No deals policy, 16:10; 24:12; 29:7, 15-6

Union support, 16:47-8; 24:9-10, 32-4

Saint-Jerome, Que., provincial institution, federal inmate involved, 20:17

Inmate committees, 24:36

Inmates

Classification, 24:8

Discipline, boards, 24:25; 29:5-6, 12-3

Independent chairpersons, 4:31; 24:9-11; 29:5-6, 12-3 Sanctions, 29:6

Legal aid, Penitentiary Legal Services, N.B. and N.S., 4:41-2

Length of stay per admission, average, 25:22; 26:4-5 Long term sentences, 25:8; 26:4-7

See also Capital punishment

Mail interception and openings, 35:6, 18-20 Native groups, institutions, 29:7

Records, access to, principle, procedures, etc., 16:53-4; 22-11-3. 24-5; 27:12-30

See also Appendices

Rehabilitation, 24:6

See also After-care agencies

Rights, 16:11

Transferring Canadian residents from Mexico and U.S. to serve sentences in Canada, reciprocal agreements, ratifying treaty, 17:12-4

Legislation, House dealing with, co-operation, 17:22-3

Legislation, regulation making power required, 17:14-7 Mexico, circumventing by holding persons without laying

charges, conditions, etc., 17:17-21 See also Transfer of Offenders Bill

Transferring Canadian residents from United Kingdom and Europe, reciprocal agreements, negotiations, 17:23-4

Penitentiaries - Cont.

Inmates—Cont.

Transferring, punitive, 29:4, 8, 11-2, 17-8

Women, National Advisory Committee, establishing, 29:7

Youth, institutions, 29:7

See also Paroles, temporary absences, etc.

Inspector General, appointment of Allan F. Wrenshall, 19:7-8

Kent, B.C., construction schedule, 26:21

See also above Fraser valley and see also below New

Westminister

Kingston, Ont., women's prison, closing, 29:4-6, 14

La Macaza, Que., establishment, expenditures, 1978-1979, 26:10, 15-6

Laval, Que., food preparation by protective custody inmates, 19:31;

20:18-9 Laval, Que., tear gas used on inmates, 20:6-7

Lillooet, B.C., construction deferred, 4:27-8

London, Ont., area, new institution planned, part of 5 year plan, 4:34-5; 16:42

Maintenance of order, responsibility, 20:16-7

Matsqui regional psychiatric centre, B.C., therapeutic community pilot project based on Oak Ridge Ont. centre, 4:50; 19:30; 24:31 Millhaven, Ont.

Concept based on U.S. institution, 25:12

Conditions, staff brutality, special management team, etc., 24:6-7 Hostage-taking incident, Nov. 21/77, inmate hostage beaten, negotiated agreement repudiated by Solicitor General, etc.,

4:12-20, 26, 33 Staff, criticized, 19:29

Staff, disciplining of Union Head Richardson, 16:33

Using as main holding centre for special handling cases, 4:21

Mission, B.C., see above Fraser valley, B.C.

New, consulting with community, local members, 16:52

New Westminster, B.C.

Closed down November 1977, hostage-taking anticipated, suspected inmates segregated, 4:25-6

Conditions, lack of work programs, 19:23-4, 28-30

Disturbances, costs borne by local police, bill presented to government, 19:19-20

Phasing out, using as regional reception centre, replacing with Kent (Agassiz), B.C. institution, 4:20-1; 19:30; 25:6-7

Newfoundland, lack of federal institution, federal-provincial co-operation, use of St. John's prison, 4:37-40

Organizations appearing

Elizabeth Fry Society, 29:4-15, 26

John Howard Society of Canada, 29:8-10, 22-6

John Howard Society of Ont., 29:9-12, 16-25

Public Service Alliance of Canada, 24:5-36

Prince Albert, Sask., inmate grievance procedure, experimental project, extending to other institutions, 16:44, 47

Provincial institutions, hospitals, prisons, designating as penitentiaries, requiring provincial consent, 14:20-1

Psychiatric services

Quebec, funds, 1:30

See also above Matsqui

Public image and public relations, 19:19; 24:8; 29:16-7;

Purchasing supplies and services locally, 16:52-3

Quebec, planned, 16:42

Reforms, involving staff in process, 16:45-6; 19:31-2

Renous, N.B., construction, recruitment of staff, 16:51-2; 19:11-2 See also above Dorchester, N.B.

Site selection, 25:23-5

See also above Fraser valley, B.C.

Staff

Brutality, court awarding punitive damages, Dodge case, Ont., government not paying, 4:31-3, 42-3

Penitentiaries -- Cont.

Staff--Cont.

Discipline, code of conduct and discipline, grievance procedure, etc., 16:12-3, 23-8; 19:8-10, 21-2; 24:8-11

See also Appendices

Distribution, headquarters, regions, institutions, ratio to inmates, 16:29-31

Increase, 1978-1979, 26:15

Input to Justice and Legal Affairs Committee, 24:28-32

Management, relationship, lack of communication, 24:22-5

New classification system, career advancement possibilities, 16:13

Probation period, 24:20 Professionalism, lack of, alleged, 19:13-6, 29-31

Recruitment, 20:15-6

And classification, pay rates, etc., 24:8, 14-5

And promotion, moratorium proposed until qualifications defined, 24:8, 29

Qualifications, 20:14-5; 24:20, 30-1

Retirement, age, early, 19:21-2; 24:9, 15-7; 29:5, 12

Salaries, negotiating, anti-flation program effect, etc., 24:16-7 Training, 20:15; 24:8, 20

Courses by non-governmental lawyers, 29:8-11

Exchanges, 29:5, 13 Facilities, 4:28-30

Turnover, 20:15

Uniforms, colour, name tags, 19:24-5; 20:25-30

Women, appearance, uniforms, 20:17-8

Women, hiring on same basis as men, 4:31; 16:47; 20:16

See also above Reforms

Stony Mountain, Man., construction, lack of direction, 25:22

System, structural changes advocated, 19:16, 20-1 Tear gas, use on inmates, 19:10-1; 20:6-14; 24:10

United States, McNeil Island, Texas, 25:26-8

Weapons illegally manufactured by inmates, see Appendices

Women's, planned, 4:28; 29:15

See also above Kingston, Ont.

Work programs, 29:8

Industrial, selling products on open market, etc., 4:46-7; 16:11, 44-6; 19:22-4; 24:20-2; 25:25-8

Outside institutions, 26:22

See also Appendices

Penitentiary Service

And Parole Service, expenditures, 1978-1979, increase over 1977-1978, 20:30-7, 42-3; 21:12; 24:5; 25:4-5; 26:8-14 See also Appendices

Board to make policy and appoint commissioner, conflict with ministerial responsibility, etc., 4:49; 16:13-4, 37-8; 19:22; 24:17-9, 27-8; 29:6, 18-25

British Columbia regional offices moving to Abbotsford, 4:24-5 Commissioner, appointment, lack of opportunity within system,

See also above Board

24:10-3, 18-9

Creating independent agency outside Public Service legislation, working group report expected Jan. 31/78, 4:24, 48-9

Establishing as separate employer within PSSR Act, 16:13

Expenditures, budgetary transfers, staff seconded, to police and security planning and analysis branch, 20:43

Financial and other controls, tightening, 16:10

See also Penitentiaries—Construction

Headquarters and regional offices, statistics requested, 20:44; 24:5 See also Appendices

Parole Service, integrating with, reorganization, 4:30; 16:31; 19:25-6

Regional offices, role, staff, etc., 16:31-2

See also Penitentiaries—Directors

Phelps, Mr. M. (Special Advisor to the Minister, Department of Justice)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:41

Pisapio, Mr. L. (Acting Deputy Commissioner, Offender Programs, Solicitor General's Department) Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:19-21, 24

Police and Security Planning and Analysis Branch (PSPB) (Solicitor General's Department), 3:83-4

Accountability, ministerial responsibility, officials reporting illegalities to minister, 3:27

Canadian Forces, security intelligence, relationship to, 2:36

Colonel Bourne role, 3:28-9

In camera meetings, 1:31; 2:11

M. (Mr. Blaker), agreed to, 1:25-9

Amdt. (Mr. Nielsen), agreed to, 1:27-9

Mail interception and openings, involvement, 2:36 Role, 2:23

Security Policy Director Banning, duties, 2:23-4

1971 formation under Goyer, 2:23

See also Quebec-Centre d'archives et de documentation; Universities and colleges-University of Montreal

Pornography

Amount sold, \$2-3 billion value, 10:55 Censorship, not policy, 5:13, 23-4, 28, 36-7

Child pornography, defining, controlling, etc., 5:10, 15, 29-35, 41, 48, 52, 56-8, 66-9, 76-9, 87-8; 6:22-3, 31; 8:6-7, 24; 9:16, 20-2, 27-9, 33-6; 10:7-8, 57-8; 11:32; 12:14; 15:7, 11-2, 16, 33

Availability in Canada, 7:11; 10:43

Making illegal, effect on legal status of pornography not involving children, 5:23, 29, 41-2, 46, 75; 9:33; 10:23-4

Market, size, 5:100

Not distributed by legitimate distributors, 7:49

Penalties, legislation planned, 5:12-4

United States law banning, 5:92-3; 6:39

See also below Show Me

Children, access to, controlling, 5:13, 31; 9:9-10; 10:46-7 See also below Display

Children, effect on, counteracting with education, etc., 8:7-8, 13, 27; 10:47, 62-3; 12:15-7; 13:33

Churches position, morality, etc., 6:4-10, 13-6, 20-2, 27-8

Combatting, 30:11-2

Confiscation by police, 10:20

Crime, perversion, relationship, 5:65-6; 6:25, 30-1; 7:10, 24-5, 47-8; 8:9-11, 18-9, 28; 10:36-8, 47; 11:9-10, 22-5, 31, 38; 12:5, 9-12. 16, 19-23, 15:14-5

Poulin, Robert, Kim Rabot case, Ottawa, 8:4-8, 16-8, 24, 28-9 Crime, publications encouraging, crime comics, etc., controlling, 5:47, 70

Deep throat, film, McMaster University showing, ruled obscene, 5:92

Defining obscenity, community standards, etc., 5:9-11, 15-23, 28-32, 38-42, 47-9, 63-4, 69, 88, 91, 99-100; 6:10-1, 18-9, 23-4, 29-30, 35-42; 7:6-10, 18-9, 38-9, 50-4; 8:13, 24-7; 9:11, 14, 26, 34-7; 10:7, 14, 20-1, 29-32, 38-41, 49-52; 11:36-7; 13:25-7 "Hicklin test", 18:5-6

See also below Legislation—Prosecutions—Violence

Devices, "marital aids", etc., 5:61-3, 87, 98

Display, controlling, selling in special stores, etc., 5:12, 15, 32, 85; 7:37, 56-9; 8:6, 11, 14-5; 10:5-6; 11:34-5

Vancouver, B.C., 10:5

Distribution

By mail, inability of police to open first class mail, 5:71

Hard core, garage-type outlets, 6:8, 16-7

Legitimate distributors, role, material handled, etc., 6:8; 7:7-8. 17, 20; 10:33-5

Pornography—Cont.

Distribution -Cont.

Legitimate distributors, role, material handled, etc.—Cont. Profit on "adult" material compared to other, 7:13-6, 37-8 Screening committee established, 5:20-1, 84; 7:11, 18, 29, 34 Maclean-Hunter, Metro Toronto news conviction, 5:20-1, 84, 96

Retail, above and under-the-counter, 5:57-61, 81, 95

System, 5:66

See also above Display

Effects, 8:12, 20-3, 25-6; 9:21; 10:13 See also above Children-Crime

Explicitness, historical progression, 8:13-4

Films, 5:58, 63; 10:55-6; 13:27 See also above Deep throat

Homosexal material, 15:28-9

Hustler magazine, prosecutions in Canada and U.S., etc., 5:51-4, 68, 83, 94; 6:6-7; 7:6, 15

Imports, controlling, etc., 5:10-1, 31-2, 64-5, 81-3; 9:29-30, 36; 10:61-2; 13:7-10; 15:30-1

Accounts for most material sold, 80% from U.S., 5:58, 83; 8:18; 13:35; 30:34-5

Appeal of prohibition to deputy minister of customs, courts, 5:42-4: 13:6-7

By mail, 5:88-9; 6:17-8

Co-operation between customs and police, 13:14-6; 30:31-4

From U.S., organized crime involvement, 5:20-1, 58, 90; 10:8-14,

Labelling "passed Canada Customs", 10:56-7

Prohibiting, procedure, definition of prohibited matter, 5:80; 13:5-6, 11-4, 17-38

See also Appendices-Pornography, Policy guidelines Restricting ports of entry proposed, 13:8, 11, 16-7 United States customs, co-operation, 13:18-9

Value imported annually, 5:65; 13:33

Law Reform Commission position, 7:8; 9:5-15, 18-20, 25, 35 Legalizing, removing restrictions, 7:26-8, 36-7, 40-3; 8:15, 19

See also above Law Reform Commission

Legislation

Attorneys General Charlottetown declaration, 6:9, 19-20, 37 British Columbia proposals, 5:46, 90; 6:20; 12:23-4

Government position, consultations with provinces, etc., 6:34-5 Ontario prosecutors working paper, proposals, 5:45-6, 73-6; 9:24; 10:14-5

Present state, 5:8-10; 30:35-8

Removing from Criminal Code, dealing with at community level, 11:11-4, 21-2, 34-42

See also Appendices

Market, characteristics, size, reasons, etc., 5:84-5, 90-1, 100; 6:28; 7:41-6, 55-6

Models, inducements used, money, drugs, etc., 5:84

Morality

Bill of Rights, relationship, 5:86 See also above Churches position

Municipalities controlling, prohibiting sale, 13:9-10, 31-2 See also above Display

Newspaper coverage, editorials, etc., 6:26-7

Offences, 5:46-7

Offensiveness, to women, etc., 7:20-4, 55; 13:7-8

Organizations appearing

Joint Church Parliamentary Committee on Pornography and Obscenity, 6:4-42

Law Reform Commission, 9:5-37

National Action Committee on the Status of Women, 15:4-34

Ontario, Attorney General's office, 5:45-101 Periodical Distributors of Canada, 7:5-59

Police departments, OPP, Toronto, Ottawa, Montreal,

Vancouver, 5:50-101; 10:4-63

Pornography---Cont.

Organizations appearing—Cont.

Vancouver Status of Women group, 12:4-24

Organized crime involvement

Use of wiretapping to combat, 5:10

See also above Imports

Penalties, 5:33-4, 37, 81, 88, 95-6; 8:6; 10:21-2, 47, 56; 11:22

See also above Child pornography

Penthouse Forum magazine, content, 7:46-9; 15:23-4

Penthouse magazine, prosecutions, etc., 5:19, 39, 80-3, 95, 100-1; 8:14; 13:27-30; 15:13, 27

Playgirl magazine, market, 7:21

Police and courts, role, 11:10-1

Possession, not illegal, 5:89-90

Presentation of examples by police representatives, 5:50-63

Prices, 5:55-7

Prosecutions

Based on pictorial and written consent of publications, 5:54, 72, 85: 6:18

British Columbia guidelines, 5:72-3; 10:5-6

Defence of public good, reverse onus, literary or artistic merit, etc., 5:39, 49, 69, 97-8; 10:31, 39-40

Difficulties, preparing cases, obtaining convictions, etc., 5:79-80, 85-6, 91-5; 6:7-8, 35-6, 40; 10:22-5, 43-6

In rem proceedings, against material not individual, proposed, 7:8, 23, 50-1; 10:6

Increasing, 5:10-1, 38, 81

Proceeding by indictment with jury trials to obtain verdicts based on community standards suggested, 9:11-8, 22-6, 29-30; 10:52-3; 11:35; 15:18

Protecting innocent parties from trial by media, 5:33

Provincial representations, see Appendices

Public opinion, 7:10, 19; 10:41-3; 11:27-8, 40-1; 30:35-8

Sexual values, evolution, relationship, 11:7-9, 20, 29-30

Show me, sex education book, prosecution, use in schools, etc., 5:39-44, 60, 86-7, 93-6, 100; 6:27-8; 7:20; 8:15-6; 13:26; 15:29,

Socially redeeming value, 7:29-30

Solicitation of partners for sexual acts, including in definition, 10:7, 21

Television, 6:42-3

See also below Violence

Toronto, Yonge Street, etc., 6:25-6

Violence and degradation of women, etc., not sex, objectionable, revising definition, 12:4-9, 12-25; 15:4-34

Violence, television, etc., including in definition, 5:70; 6:32-3 See also Appendices; Criminal Code Bills (pornography)

Post Office Department

Mail interception and openings, see Organized crime-Drug trafficking; Penitentiaries-Inmates; Police and Security Planning and Analysis Branch; Royal Canadian Mounted Police

Poulin, Mr. Hugh (Ottawa Centre)

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:5-7

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:51-3, 62; 6:39-41; 7:32-3, 41-2; 10:14-5, 26, 32, 38; 11:26-8; 15:20-1

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:17; obligation of minister to answer question, 3:37-8

Prostitution, 10:26, 32

Royal Canadian Mounted Police

Accountability, ministerial responsibility, etc., 3:81-4

Mail interception and openings, 3:48

Morale, 2:29

Security service, policy, 2:27-30

Poulin, Mr. Hugh—Cont.

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:27-31: 3:48, 64, 80-4

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:22-6

Tax Review Board, 14:22-6

Wiretapping and eavesdropping, members, 2:28-9

Privacy, protection of, access to personal information banks Exemptions, designating minister responsible, 14:29-30 Procedures, 22:24-5

See also Paroles—Record;, Penitentiaries—Inmates

Privacy Commissioner

Case load, additional staff required, 22:5-6

Establishment, activities, 22:10-1

Role, complaint investigation only, not research or education, 22:23-4

See also Human Rights Commission—Ombudsman

Agenda and procedure subcommittee, establishing, 1:9 Agenda and procedure subcommittee, reports, first, with amendment, 2:10-6; second, 5:6; third, 7:3; fourth, 13:3-4, fifth,

27:3; sixth, 32:6-7 Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House,

right to vote, 1:16-20

Documents, appending, approval of Committee necessary, 37:32-3

Election of Chairman and Vice Chairman, 1:8

In camera meetings, recording

Distributing transcript to members on confidential basis, 1:27-9 Making one transcript, kept in custody and available to members on request, recorded tapes disposed of by Mr. Speaker, 2:3 Preparing edited transcript, 5:5

Order of reference, supplementary estimates, questioning in areas outside of, 3:21-2

Printing, additional 5,000 copies of report, 19:5

Proceedings, radio and TV broadcasting, allowing, 1:11-9

M. (Mr. Jarvis), not in order, 1:14-6

Not allowed, recessing to allow picture taking, 7:35

Publications provided to Committee members, 33:5

Questioning of witnesses, cabinet minister, acceptability of question re quotation of former minister, 3:32-5, 76-9

Questioning of witnesses, time limit, 3:21-2

Quorum, meeting and printing evidence, 1:9

Speaker's rulings, applicability to Committee, 1:23-4; 2:9

Subcommittee, quorum, meeting and printing evidence, 5:5

Witnesses, expenses, committee paying, 34:29-30

Witnesses, officials accompanying minister, status, 3:65-6 See also Chairman and Vice Chairman

Prostitution

Adult physical culture establishments, massage parlours, etc., relationship, 5:11

Municipalities controlling, 5:12

Prosecuting customers, 5:20-2; 10:25-9, 32-3 Soliciting offence, 5:22-3; 10:17-20, 48 Legislation planned, 5:13-4

Protection of Privacy Act, 1974 legislation, 3:14-5

Public Service, security screening, J.L. Gagnon, 2:36-7

Public Works Department, secretary designating persons to sign documents on his behalf, 14:21

Publications

Treasonable or seditious, importing prohibited, 13:5-6 See also Pornography

Quebec

Centre d'archives et de documentation (CAD), surveillance operations, PSPB relations with, 3:57, 69-70, 89 Languages policy, Bill 101, Civil Liberties Union position, 36:39-40 Provincial police, intelligence service, RCMP co-operation, 3:68-71

Rape

Motivation, 12:22-3 See also Pornography—Crime

Regulations, see Penitentiaries-Inmates, Transferring

Reports to House

Criminal Code Bill (trials in either official language) 34:3 Pornography, 18:3-14 Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 17:4-5 Transfer of Offenders Bill, 19:4

Retirement, see Employment

Riopelle, Miss C. (Chief, Privacy Co-ordination Section, National Parole Board) Solicitor General estimates, 1978-1979, 27:30

Robinson, Mr. Ken (Parliamentary Secretary to Minister of National Health and Welfare)

Criminal Code, amending, 23:26-7

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:31-3; 35:5, 19, 25-9; 37:10, 15, 18-20, 23-7, 34, 38; 38:18-22, 25, 30-4; 39:12-4, 22-8; 40;6, 13, 16, 28-31; 41:21, 28-38

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:7 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:52-3, 58-62, 87, 91-6, 100; 7:12-3; 8:4, 12-9, 23, 28-9; 10:10-7, 22-3, 46-7, 54-63; 11:16, 19-21, 29, 36-8; 13:15, 18-26, 34; 15:28-34

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Drugs, narcotic, 39:14, 25-8

Employment, retirement, mandatory, 22:23

Fugitive Offenders Bill, 28:12-8, 22-8, 31-4

Homosexuals, discrimination against, 22:21-2

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:18-25

Immigration, 41:35-8

Incest, criminal offense, 11:38

Indians, women, discrimination against, 22:22

Justice, absolute discharge, 17:19-20

Justice, official languages policy, court cases, 31:7

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:26-9

Penitentiaries, 17:23; 22:24-5; 29:12-8

Point of order—question re quotation of former minister, acceptability, 3:78-9

Pornography, 30:33-8

Privacy Commissioner, 22:23-4

Privacy, protection of, access to personal information banks, 22:24-5

Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:33-8

Mail interception and openings, legislation 35:26-9; 37:15, 23-6; 38:18-22, 30-4; 40:28-31

Security service, policy, 41:31-2

Security, national, 41:28-31

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:89-90 Solicitor General estimates, 1978-1979, 19:33; 29:12-8

Transfer of Offenders Bill, 17:19-20, 23

Rodriguez, Mr. John (Nickel Belt)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:60-3

Rossignol, Mr. M. (Director General, Finance, Canadian Penitentiary Service)

Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:30-7, 42-3; 26:8-15

Royal American Shows

Florida-based midway company, Alta. operations, organized crime allegations, RCMP involvement, Laycraft inquiry, etc., 2:19 See also Organized crime-Royal Canadian Mounted Police agreement

Royal Canadian Mounted Police

Accountability, ministerial responsibility, security service, alleged illegalities, etc., 2:18-22; 3:18-9, 67-8; 34:16, 41-2, 47-8, 52-6, 59-61: 37:22-6

Government becoming involved in day-to-day operations, etc., 3:81-4; 35:22-3

Reporting procedure, 3:40-1, 86-7

Trudeau comments re responsibility for day-to-day operations, 34:53-4

See also below McDonald inquiry commission—Terms of reference

Break-ins, over 400 without warrants, McDonald inquiry testimony, prosecutions, etc.

British Columbia entries, 30:17-20

Praxis Corporation, alleged entry, 35:7

Criminal intelligence service, Fox comments, 30:5-7 Criminal investigation and surveillance, methods, 3:96

Estimates, 1978-1979, 30:4-38

Funding, apart from Solicitor General's Department, 3:40 Income tax returns of organizations and individuals, access to, see

Organized crime

Inquiry commissions, government not exercising privilege under (s.41(2)) Federal Court Act, 3:25-6

Mail interception and openings, "Cathedral" operation, 2:33-6; 3:42-50; 40:11, 17-8, 34

Fox knowledge, 3:45-7

Information obtained, identity learned of Japanese red army terrorist, 2:24; 35:9; 36:12-3

Legality under (s.16(5) of Official Secrets Act, Justice Department opinion, 2:35; 35:28-9 Legislation, 16:14; 34:5-7, 11-2

Applying to crimes other than drugs, 34:14; 36:7; 37:14, 31, 39-41; 38:6-7, 20-1, 23-5; 40:13-4

Canadian Association of Chiefs of Police, position, 38:8-10, 20 Civil Liberties Association brief, membership approval, 34:29-33, 46; 35:26-7; 36:40-2

Constitutionality, provincial representations, 34:13-4

Criminal Lawyers Association of Ontario brief, membership approval, 37:17-8

Disclosing contents, penalties, 34:8, 11, 24; 38:6

Drug trafficking, control, 34:5-8, 17-20, 43, 48-9, 56-9; 35:8; 36:7-11; 38:4-5, 10, 17, 20-1, 32, 35-6; 40:7-8, 22

Customs officers, existing powers, 40:29

Expected results, 40:26-9

Police powers, existing, 36:9-10, 27, 30-2, 36, 43; 38:15-20 Enforcing authority, 34:11; 38:5-6; 40:30-1

Evidence obtained, not available to accused, 37:30; 34-7

Expiring 1 year after McDonald inquiry report, 34:6

Freedom of speech, inhibiting, 34:26-7

Human rights, alleged violation, 22:26

Human rights, invasion of privacy, 34:34-5; 36:33; 40:34 Individual letters, identifying, 40:14-6, 25-6, 29-30

Inefficient police investigation, encouraging, 38:10-11, 25-7;

40:18 Judicial review, 34:23, 41-2, 60-1; 35:24-5, 30-4; 37:8-9, 14-7,

28-30, 33-4; 38:29-30

Letter bombs, 38:11-2, 21-1

Misinterpretation by Que. newspapers, 16:41-2

National security

Comparison with U.S., 34:35-7, 42; 36:41-2

```
Royal Canadian Mounted Police -- Cont.
Royal Canadian Mounted Police -Cont.
                                                                             Marin report, citizen's complaints, recommendations, legislation,
  Mail interception and openings, "Cathedral" operation -Cont.
                                                                                 3:86-7: 16:14, 20
    Legislation—Cont.
                                                                             McDonald inquiry commission, security service, illegalities, etc.,
       National security—Cont.
                                                                                 1:31; 2:21-2; 3:13-6, 21-7, 33-4, 46-7, 60-8, 87-8; 16:40
         Defining, 34:12-3, 17-22, 25-6; 35:15-22, 30; 36:38-9;
                                                                                Allmand and Goyer appearing before, 2:23
             37:13-5, 28
                                                                                Committee providing copy of document, by Richard Pomerantz,
         Protecting, 34:6-7, 17-22, 26; 36:12-4, 20-1
         Responsibility of executive branch, 34:9-10, 44-5; 36:20;
                                                                                   to commission, 19:5
                                                                                Starnes, J., appearing before, 2:16
             40:20-1
                                                                                Terms of reference, political accountability, minister-department
       Need for, proof of urgency, 34:15, 34-5, 42; 35:14, 27-8;
                                                                                   staff-RCMP relationship, 2:23; 3:67
           36:5-14, 19-30; 37:27-8, 42-4; 38:15, 21-2; 40:21-2, 33
                                                                             McLeery and Brunet, ex-RCMP officers, see Securex Limited,
       Notice requirement, persons investigated after 90 days,
                                                                                 Montreal
           34:10-1: 37:11
                                                                              Morale, 2:29-30; 30:13
       Official Secrets Act, amending, 34:15-8, 35-7
                                                                              National crime intelligence branch, 30:5-7
       Other countries, comparison, 34:7-8, 42
                                                                              Organized crime, investigation
       Parliamentary review, 35:13-4, 26, 30-4
                                                                                Individual liberties, safeguards, 30:12-3
       Police state, danger of creating, 38:30-1; 41:29-30
                                                                                Personnel and resources, 30:13-4, 21-2, 28
See also Appendices, Royal Candian Mounted Police—"The
       Post Office, annual volume of mail, 40:14
       Progressive Conservative position, 34:8-9, 16
                                                                                      police vs organized crime"
       Prosecution for admitted mail-openings, 34:34, 42; 35:9;
                                                                              Policing agreements with provinces and territories, direct costing,
           38:32-5; 40:22-3
       Provisions re minister reporting to House, 34:6, 23-5; 35:9-11,
                                                                                 etc., 30:14-5
                                                                              Quebec operations, alleged illegalities, etc., 16:39-40
           25-6; 37:8, 15-7, 26, 31-2; 38:34
                                                                                Agence de presse libre du Quebec Oct. 6-7/72 break-ins, 1:31;
       Royal Canadian Mounted Police position, 40:5-13
       Royal Commission on Security Procedures (Mackenzie), 34:43;
                                                                                    3:13-5, 24, 62
                                                                                   Authorities responsible, 2:20-1
           36:34; 40:6-7
                                                                                   Dare knowledge, informing minister, 3:61, 80-1
       Safeguards, establishing, 34:9-11, 39, 56-7; 38:5, 28-9, 31-3;
                                                                                  Goyer knowledge, 2:22; 3:85-8
           40:31-5
                                                                                  Quebec Keable inquiry commission, 2:21-2, 27; 3:14, 27;
       Solicitors' mail, protecting solicitor-client privilege, 34:19;
                                                                                      16:40-1
           37:20-2, 31
                                                                                     Evidence, documents and letters, files submitted, 3:97
        Terrorism, controlling, 34:17, 43-4; 38:5, 21-2; 40:7-12; 41:12-5
                                                                                     Terms of reference, constitutionality, suspending hearings,
          See also below Security service
        Unemployment Insurance Act, RCMP investigation, 40:4-5
                                                                                         Fox requesting, 3:25-6
                                                                                   Starnes Oct. 12/72 telex to Montreal Inspector Forest, 3:85-7
        Writs, 60 day limit, 34:34-5, 57-8
                                                                                   Vermette letter to Ottawa Inspector Walsh, 3:86
        See also Appendices—Criminal Code Bill (police mail
                                                                                Allmand knowledge, charges that information withheld by
           intereption rights) C-26; Law Reform Commission-
                                                                                    RCMP when solicitor general, Nov. 16/77 speech, officers
           Controversial matters
                                                                                    responsible, disciplinary action, etc., 3:20-4, 31-8, 72-9
      McDonald inquiry report
                                                                                 Arson of barn and dynamite theft 1972 cases, 2:26-7; 3:27, 58-9,
        Credibility, 34:47-52
        Due date, 40:24
        Necessary for study of legislation, 34:14-9, 22-3, 27, 34, 43, 49;
                                                                                 Parti Quebecois surveillance, Montreal printing plant Jan. 9/73
            35:11; 37:7; 38:15;
                                                                                    break-in, 3:62-4
                                                                                   Dare letter to Col. Bourne, February 1976, Toronto Sun leak,
      Organizations appearing
                                                                                       RCMP May 7/76 office raid, etc., 3:94-9
        Canadian Association of Chiefs of Police, 38:4-38
        Civil Liberties Association, 34:29-46, 49-53, 59-61
                                                                              Security service, policy, 1:30-1
                                                                                 Accountability, 41:8-11, 21-5
        Civil Liberties Union, 36:4-44
        Criminal Lawyers Association of Ontario, 37:5-27
                                                                                   Press monitoring, 41:25-9
                                                                                 Agent provocateur, using, 2:25-6
        Law Union of British Columbia, 37:27-45
                                                                                 Allmand and Goyer, appearing before Committee, 3:65, 77-8
        Law Union of Ontario, 35:5-34
                                                                                   M. (Mr. Woolliams), not in order, 1:21-4; 2:8-10
        Royal Canadian Mounted Police, 40:4-36; 41:4-38
                                                                                 Committee of commissioners and director general, role, 2:17
      Post Office Act, enforcement, 34:49
                                                                                 "Featherbed" file, Bennet, L.J., former security head, relationship
      Warrants
                                                                                    to, triple agent allegations, etc., 2:30-5; 3:55-6
        Affidavits, access to, 40:24-5
                                                                                 Force size, 3:97; 41:13-4
        Case by case review, 35:17; 40:25
                                                                                 In camera meetings, 1:27-31; 2:3, 11; 3:9-10
        Executing in any jurisdiction, 38:6, 27
                                                                                 Informants, funding, 3:89
        Great Britain, 34:39-40; 35:23-4; 41:9-10
        Independent authority issuing, 34:40-1; 35:13-4; 37:33-4;
                                                                                   Policy, 30:15-7
                                                                                    Wagner, Mr. C., CTV investigation, etc., 30:17
            38:14-5; 41:15-6
                                                                                 Information sharing, international, 41:31
        Issuing affidavit necessary, 38:8, 27-8; 40:16
                                                                                    Entebbe, Israeli raid, RCMP aid, 41:7-8
        Issuing, reasonable belief of arrest, 40:18-9
                                                                                 Leaks, to Peter Moon of Globe and Mail, 35:22, 29-30
        Solicitor General issuing, 34:9-11, 21, 24, 27-8, 37-8; 35:23-6;
                                                                                 Mandate, defined by cabinet Nov. 27/75, giving necessary
            36:20-1; 37:7-8, 28; 38:14-5; 40:12-3, 19-20
                                                                                     powers, changing law, etc., 2:27-30; 3:44, 97-8
         1975-1977, Solicitor General knowledge of, 34:45-6; 35:10-1
                                                                                 Operational audit, 2:17; 3:88
      See also Drugs, narcotic; Espionage and subversive activities-
                                                                                 Operational priorities review committee, strengthening, 2:17;
          Combatting; Immigration—Security risks; Organized crime—
                                                                                     3:82, 87-8
          Drug trafficking
```

Royal Canadian Mounted Police-Cont.

Security service, policy—Cont.

Operations, inter-force rivalry, 30:9

Organization, structure, 41:23-4

Public attitude, 41:20, 28-9, 32

Russian intelligence penetration, mid-1950's case, 3:56-7

Starnes, J., appearing before Committee, 2:11-6 Stevenson, Mr. William, author of A Man Called Intrepid,

comments, 41:4-7, 31, 38 Surreptitious entries, legality, 3:50-1, 56

Surveillance and undercover operations, 3:29-30

Training courses *re* criminal law, civil liberties, etc. 3:17-9; 30:8-10

Terrorism, investigation, 30:30-1 Writs of assistance granted, 30:18-9

See also Air Canada—Hijacking attempt; Organized crime; Quebec—Provincial police; Royal American Shows; Universities—Surveillance operations; Wiretapping and eavesdropping

Royal Commission on Violations of Official Secrets Act (Taschereau, 1946), files held by Privy Council and Prime Minister's Offices, 3:95-6

Russell, Mr. John S. (Commissioner, Alcohol and Drug Commission, Ministry of Health, Province of British Columbia)
Criminal Code Bill (police mail interception rights), 39:6-11, 18-33

Securex Limited, Montreal, security personnel supplier, operated by ex-RCMP officers McLeery and Brunet, relationship to Centurion Investigation Ltd., Toronto, 3:58, 92-4

Security, National

Briefing opposition parties, 3:43-4

Central Intelligence Agency and FBI operations in Canada, 3:38-9 Espionage, arrests, etc., 2:37-8

Intelligence Advisory Committee, Security Advisory Committee, 16:22-3

Subversive groups, training in foreign countries, etc., 2:35; 41:13-5

See also Canadian Forces—Security intelligence; Diplomatic
service; Drugs—And subversion; Police and Security Planning
and Analysis Branch; Public Service—Security screening; Royal
Canadian Mounted Police; Terrorism and subversion;
Universities—Surveillance operations; Visitors; Wiretapping and
eavesdropping

Security, private agencies, provincial regulation, 2:33

Simmonds, Mr. R.H. (Commissioner, Royal Canadian Mounted Police)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 40:5-9, 14-36; 41:4, 32-4

Royal Canadian Mounted Police estimates, 1978-1979, 30:4-11, 14, 17-25, 28-38

Solicitor general estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:19-22, 26-37; 3:18-9, 23-4, 41, 47-52, 55-8, 69-72, 83, 89-90, 97

Small Loans Act, application to loans under \$1,500, interpretation of provision, amending, 14:27-9

Solicitor General's Department

Estimates, 1977-1978, supplementary (A), 1:29-31; 2:17-38; 3:13-99; 4:4-51

Estimates, 1978-1979, 16:7-54; 19:7-34; 20:5-44; 24:5-36; 25:4-28; 26:4-23; 27:5-30; 29:4-27

In camera meeting 24:3

Organizations appearing, Elizabeth Fry Societies, 29:4-15, 26 Organizations appearing, John Howard Society, 29:8-12, 16-26 See also Appendices

Expenditures, John Howard Society, 29:9-10

Solicitor General's Department—Cont.

Expenditures, 1978-1979, increase over 1977-1978, 16:9 Inmate programs director, parole responsibilities, background, 20:24 Student summer employment and activities program, funds, 1:30 See also Police and Security Planning and Analysis Branch

Statutes of Canada, 1970 revision, and subsequent legislation, anomalies, archaisms, etc., proposals to correct, 14:5-31; agreed to, 17:24-6

Amending, rather than rewriting law, use of "he", criticized, 14:16-9; 17:25

Amendments to document, clauses 4, 7, 21, new clause 24, 17:7-8, agreed to, 25

Non-controversial nature, procedure for dealing with, 14:5-8, 31; 16:16-7; 17:24-5

See also Appendices

Report to House with amdts., 17:4-5

See also Appendices

Sterling, Inspector R. (Metropolitan Toronto Police)
Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:27, 46-7

Stevenson, Mr. William (Journalist, Author of the book "A Man Called Intrepid") Criminal Code Bill (police mail interception rights), 41:5-38

Students, see Solicitor General's Department

Taschereau commission, see Royal Commission on Violations of Officials Secrets Act

Tax Review Board

Members, residence requirement, National Capital Region, 14:17,

Television, see Pornography

Terrorism and subversion, differentiating, 2:35

See also Royal Canadian Mounted Police—Mail interception and openings, legislation

Thomas, Mr. R. (Vice President, Criminal Lawyers Association of Ontario)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:5-26

Towers, Mr. Gordon (Red Deer)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 9:10, 35-7

Transfer of Offenders Bill—C-21. Solicitor General Consideration, 17:11-24, agreed to, 22 Clauses, 9, 11, 17, amdts. (Mr. Blaker), 17:6-7, agreed to, 22 Report to House with amdts., 19:4

Transportation Act, amending to correct error, 14:19-20

 Trono, Mr. A. (Regional Director General, Ontario Canadian Penitentiary Service)
 Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:16-9

Trudel, Mr Jacques (Montreal-Bourassa)

Royal Canadian Mounted Police, Que. operations, alleged illegalities, etc., 3:58-9

Royal Canadian Mounted Police, security service, policy, 2:33 Securex Limited, Montreal, 3:58, 92-4

Security, private agencies, 2:33

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:33; 3:58-61, 92-4

Unemployment Insurance Act, amending to correct error, 14:26-7

United States, see Penitentiaries-Inmates, Transferring

Universities and colleges

Surveillance operations, RCMP, PSPB involvement, 3:16-7, 92

Universities and colleges—Cont.

University of Montreal, international centre of comparative criminology, funding, PSPB relations, employment of Alice Parizeau, 3:90-2

Venner, Mr. T. S. (Assistant Commissioner, Director, Criminal Investigations, Royal Canadian Mounted Police)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 40:19, 23, 26-8,

Royal Canadian Mounted Police estimates, 1978-1979, 30:17, 22-5

Visitors, non-immigrants, academics, entry denied, Professor Andre Gunder-Frank, etc., 35:6-7

Wages and salaries, see Women-Equal pay

Waldron, Mrs. G. (National Secretary, Canadian Association of Elizabeth Fry Societies) Solicitor General estimates, 1978-1979, 29:4-15, 26

Wallace, Mr. I. (Vice President, John Howard Society of Canada) Solicitor General estimates, 1978-1979, 29:8-10, 22-6

Webber, Mr. M.H.F. (Director of Operations, Law Reform Commission of Canada)

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:11, 18, 28

Welsh, Mr. T.E. (Deputy-Chief, Ottawa Police Force; Member, Law Amendments Committee, Canadian Association of Chiefs of Police)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 38:16-7 Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 10:53

Westlake, Mr. W.C. (Deputy Commissioner, Security Branch, Canadian Penitentiary Service)

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 4:25-6 Solicitor General estimates, 1978-1979, 20:6-17, 25, 30

Whiteway, Mr. Dean (Selkirk)

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:27, 38-41, 74-5, 86, 99-100; 6:31-3, 36; 7:26-30, 35, 52-5, 58; 8:8-11; 10:38-41; 11:18, 25; 13:8-14

Whittaker, Mr. G.H. (Okanagan Boundary)

Criminal Code Bill (trials in either official language) 32:19-21 Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:19

Williams, Mrs. Ginette (Legal Adviser, Legislation Section, Justice Department)

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:8-15, 19-30

Wiretapping and eavesdropping

Authorizations, 35:8-9

Lawyer and client, confidential conversations, 35:6

Members of Parliament, 3:29

MacKay, Mr., recording device hidden in office chair, RCMP involvement, 2:28-9

Royal Canadian Mounted Police operations, legality, 2:28; 3:14-5, 51-2; 35:9

Security, national, comparison with U.S., 35:11-7

See also Protection of Privacy Act; Royal Canadian Mounted Police—Mail interception and openings

Women

Equal pay for work of equal value, implementing legislation task force, 22:6, 9, 13-4 See also Indians

Woolliams, Mr. Eldon M. (Calgary North)

Agricultural Products Board Act, 14:8-9

Bank of Canada, 14:9

Central Mortgage and Housing Corporation, 14:10-1

Woolliams, Mr. Eldon M .- Cont.

Committees, reflecting on, Allmand remarks, 3:5-6

Criminal Code, amending, 23:18-26

Criminal Code Bill (police mail interception rights) 34:27-8

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:4, 7, 13-9; 32:7-14, 29-32; 33:5-6, 9-12

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:8, 14-9, 22, 25-30, 46; 6:10-3, 34-5; 7:13-9; 11:5-8, 15-22, 33; 12:10, 20-4; 15:6, 11-6

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Federal Court Act, 14:14

Fugitive Offenders Bill, 28:5-17, 20-5, 29-36

Human Rights Commission, 14:10 Estimates, 1978-1979, 22:7-8

Immigration, Human Rights Commission jurisdiction, 22:7-8 Justice

Absolute discharge, 14:15-6; 17:19-20; 27:7-10

Official languages policy, court cases, 31:7; 32:20-1; 33:9-10 Court officers, provincial and municipal officials, 31:15-6; 32:9-14

Legislation

Cost, 31:15-8; 32:9-14

Juries, 31:13-4

Proclamation and implementation, 31:16-9; 32:29-31

Progressive Conservative position, 31:13

Provinces, attorneys general, consultations, discussions, etc., 32:8-10; 33:11-2

Trials, 32:31-2; 33:5-6

Pre-trial procedures, 31:14-5

Land, foreign ownership, provinces regulating, 14:11-4; 17:24

Law Reform Commission estimates, 1978-1979, 23:12, 17-26

Paroles, temporary absences, etc., 27:6-7 Penitentiaries, 14:21; 17:13, 17-9, 23

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:18; obligation of minister to answer question, 3:36-7; question re quotation of former

minister, acceptability, 3:77-9 Public Works Department, 14:21

Rape, motivation, 12:22-3 Royal Canadian Mounted Police

Acountability, ministerial responsibility, etc., 3:81-2 Mail interception and openings, legislation, 34:27-8

Quebec operations, alleged illegalities, etc., 3:31-7

Small Loans Act, 14:27-9

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 3:30-7, 81-2

Solicitor General estimates, 1978-1979, 27:6-10

Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:5, 8-31; 17:24-5

Tax Review Board, 14:22-6

Transfer of Offenders Bill, 17:13, 17-20, 23

Unemployment Insurance Act, 14:27

Yeomans, Mr. D.R. (Commissioner of Corrections, Solicitor General's Department)

Solicitor General estimates, 1978-1979, 16:30-3, 47-54; 19:12, 25-6, 31-4; 20:5-8, 13-25, 28-32, 37-44; 25:4-8, 15, 18-9, 22-8; 26:4-16, 19-23; 27:12-5, 22-4

Young, Mr. Roger (Parliamentary Secretary to the Minister of Justice and Attorney General)

Agricultural Products Board Act, 14:9

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 34:37, 56-60; 35:32-4; 36:38-40; 39:28-31; 40:35-6; 41:18-23, 32-4

Criminal Code Bill (trials in either official language), 31:12-5; 33:6-8

Young, Mr. Roger-Cont.

Criminal Code Bills (pornography) (subject matter), 5:50, 76-9, 96-9; 6:33-6; 7:32, 43-6, 55-8; 9:22-6, 34-5; 10:48-52; 11:7, 33-6, 39-40: 12:37-8

Criminals, fugitives from other countries, returning, see below Fugitive Offenders Bill

Drugs, narcotic, 39:28-31

Fugitive Offenders Bill, 28:5-16, 21-3, 27-31, 35-6 Espionage and subversive activities, 41:18-9, 32-4

Human Rights Commission estimates, 1978-1979, 22:28-30

Justice, official languages policy, court cases, 31:12-3 Land, foreign ownership, provinces regulating, 17:24

Organized crime, 30:22-5

Drug trafficking, 2:31-2 Penitentiaries, provincial institutions, designating as, 14:21

Point of order—Assistant Deputy Chairman of Committees of the Whole House, right to vote, 1:19

Young, Mr. Roger-Cont.

Royal Canadian Mounted Police

Estimates, 1978-1979, 30:22-7

Mail interception and openings, legislation, 34:37, 56-60; 35:32-4; 36:38-41; 40:35-6

Security service, policy, 41:20-2

Solicitor General estimates, 1977-1978, supplementary (A), 2:31-2 Statutes, anomalies, etc., proposals to correct, 14:5-9, 18, 21-3; 16:16-7; 17:24-6

Tax Review Board, 14:23

Young, Ms K. (Law Union of British Columbia)

Criminal Code Bill (police mail interception rights), 37:27-8, 40-1

Young offenders, legislation

Planned for Spring 1978, effect on prison population, 4:40-1 Preparation, consultation with provinces, 16:15, 21

Note: See page 1 for Dates and Issues



Third Troisième class classe

Canadian Government Printing Office. Supply and Services Canada, 45 Sacré-Coeur Boulevard. Hull, Québec, Canada, K1A 0S7 En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Imprimerie du gouvernement canadien, Approvisionnements et Services Canada, 45, boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

If undelivered, return COVER ONLY to:

K1A 0S7 HULL





BINDING SECT. DEC 141979

Government Publication

